MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTE-CINQUIÈME

Janvier-Mars 1903

Janvier-Mars — Tome XLV

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

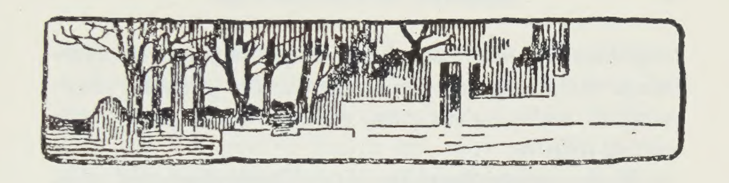


PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMIII
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden



TRAITÉ DE JOURNALISME

(FRAGMENTS)

—

DISCOURS LIMINAIRE

« Vous êtes le printemps de l'année et l'espoir de la France. » Edgar Quinet. *Lettre à un Jeune Journaliste.* (1867).

Messieurs et chers Confrères, — et rappellerai-je que le bon poète Victor Hugo, s'adressant à vous en un jour inoubliable, ajoutait, vibrant d'émotion : « et dans ce mot il y a frères » — à vous sont destinées ces brèves pages; à l'ardente pléiade des jeunes, à tous ceux qui en ces temps bien modernes de struggleforlifisme aspirent à une écriture prestigieuse et peu banale. Qui n'a pas de nos jours un brin de plume au bout des doigts? Mais parvenir à une facture suggestive, savoureuse, connaître son public, traiter un petit éditorial de main de maître, savoir être tour à tour troublant ou empoignant, silhouetter une attitude, crayonner un mot d'esprit, avoir à la fois la note réaliste et idéaliste, varier les ambiances, colorer les atmosphères, parisianiser les cadres, nimber les veuleries quotidiennes d'un joli ton qui chante le long des colonnes, passer de l'épique au gracile, de la

1 ★

capiteuse mousse mondaine des échos aux nécessités protéiformes du fait divers, être parfait journaliste enfin, n'est pas, comme dit l'autre, une petite affaire.

M. le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld glissait un jour à un débutant : « Vous avez une jolie plume, jeune homme : cultivez-la, cultivez-la. » C'était le mot de la situation. Il faut cultiver sa plume. Plume agile et bien taillée, plume vivante, nourrie et légère, spirituelle et émue, sceptique et convaincue, éminemment parisienne, — en prenant ce mot dans le meilleur sens — qu'elle coure, qu'elle palpite dans son gentil frisselis sur la table volante du journaliste (1).

Vous avez, chers Confrères, d'illustres devanciers qui ont pu répéter, bravant d'avance les impitoyables ciseaux des jeunes chroniqueurs, le délicieux mot d'Abélard : Non omnis moribor. *Vous les connaissez dès longtemps. C'est Jules Janin, l'étincelant critique des* Débats, *qui nous montre Charlemagne mêlé à la grande épopée des croisades, et tout justement Abélard persécuté par Louis XI. Qui ne se souvient de sa savoureuse description de l'île de Smyrne, du majestueux morceau où il nous fait voir le puissant fleuve du Rhône traversant l'immensité de Marseille, et de la ravissante phrase sur la ville de Cannes « doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte »! C'est Cuvillier-Fleury, que Victor Hugo encore appelait familièrement Villier-Fleury. C'est Paul d'Ivoi, le brillant chroniqueur du* Figaro, *et*

(1) Quelques-unes de ces élégances ont été empruntées à la *Chronique théâtrale* du *Temps* (24 novembre 1902). *Reddate Cæsaro quod est Cæsari.*

son enthousiaste apostrophe au Paris moderne : « Sur ces marécages qui n'avaient pas vu le soleil depuis qu'ils avaient été labourés pour la dernière fois par les quatre bœufs du char de Chilpéric, des rues nouvelles, larges, aérées, droites, des boulevards immenses, de vastes places se sont alignés fièrement, remplaçant tous ces quartiers malsains et sombres que le Jéricho municipal a condamnés à une si sage destruction ! » (Le Figaro, *19 janvier 1860*). *A bon entendeur, salut. C'est notre maître Francisque Sarcey, qui tout jeune, s'inspirant de la phrase de Georges Sand : « Et comme Hérode ils ne savent plus que se laver les mains de toutes les iniquités sociales ! » écrivait hardiment à* l'Opinion nationale : « *Henri réclame ses lettres à cor et à cri : on le renvoie de Ponce à Pilate* (1). » *C'est de la Bédollière, et ses exquises citations :*

J'embrasse mon rival, mais *pour mieux* l'étouffer.
Regnum meum non est ex hoc sæculi.
(*Le Siècle*, avril 1857.)

C'est de Fiennes, Havin, Jourdan, Barbier, Plée (2), *Lamarche, Chadeuil... j'en passe et des meilleurs, tous journalistes, et de la bonne encre, dont le talent impeccable doit vous piquer au jeu. Et, comme dit l'ode d'Horace au jeune Jules César :*

Macteamini puer : sic itur ad astra !

A quoi bon secouer davantage la poussière des vieux documents : vous trouverez (si le cœur vous en dit) toutes ces choses, et d'autres encore, dans le

(1) Georges Sand : Préface du *Chantier*, poésies de Charles Poncy. F. Sarcey (*De Suttières*) : *L'Opinion Nationale* 24 octobre 1859.

(2) Havin et Léon Plèe, dit Baudelaire, admiraient Voltaire comme un grand poète.
(Lettre de Charles Baudelaire à Poulet-Malassis, 9 décembre 1856. — *Œuvres inédites*, p. 139.)

savant recueil du baron de la Flotte publié à Paris chez Dentu en 1860. Nil novo sub soli.

En ce menu aide-mémoire, j'ai tâché de vous rappeler par les meilleurs exemples quelques notions que vous possédez tous, d'ailleurs, mais qui pourront peut-être servir aux débutants. Fallait-il puiser dans l'antiquité? Dieu merci, nous sommes au vingtième siècle, et l'enseignement moderne a fait justice de tous ces radotages de cuistres. J'ai cru devoir prendre, au contraire, et sans hésiter, dans le vaste arsenal de la presse contemporaine, pour faire une œuvre qui soit bien de notre temps. L'avenir est, comme on dit, aux leçons de choses. Apprendre à se servir du Larousse, du Musée de la Conversation; s'exercer rapidement à une facture souple et agréable; s'assimiler superficiellement les notions nouvelles, pour les exposer de même : à cela doit se borner votre ambition. Chacun de ces courts chapitres a été rédigé pour vous y aider. N'oubliez pas que vous êtes devenus les instructeurs du peuple. Un sage article du Temps *(17 novembre 1902) vous trace votre devoir. Le rédacteur a fait une enquête sur le colportage des livres. Quelle bibliothèque, hélas! on apporte dans nos campagnes! « Des manuels de différents métiers ou professions, voilà pour la partie pratique; quelques livres de piété, voilà pour la nourriture de l'âme; et, enfin, des ouvrages d'imagination : voilà pour l'éducation de l'intelligence. Quels ouvrages? L'Iliade... les œuvres de Virgile... les Natchez, Atala, René... j'en passe, et des meilleurs! »* Risum contenibitis mei amici? *Tandis que « le journal ne pénètre pas partout... Il faudrait plaindre, dit* le Temps, *tous ceux qui ne lisent pas, ou qui ne lisent que des*

niaiseries. Il faudrait leur donner de quoi lire. »
Voilà votre tâche, voilà votre rôle, à vous, jeunes journalistes, colporteurs de la pensée moderne. N'est-il pas assez beau? Allez, il est immortel. Souvenez-vous du magnifique mot d'Octave Mirbeau sur notre maître à tous, et méditez-le bien :

« La postérité, c'est Sarcey continué. »

Et maintenant, comme dit l'autre, travaillons.

L.-B.

DU STYLE EN GÉNÉRAL

Pour donner de l'originalité à votre style, faites-vous un petit répertoire personnel de citations des poètes classiques, des poètes modernes, des proverbes latins, français, italiens ou espagnols; évitez l'anglais et l'allemand, dont l'aspect rebutant paraît inintelligible, à l'exception toutefois de quelques termes de sport, ou d'un mot tel que *Weltpolitik*, mis à la mode par l'Empereur Guillaume II. Le *Petit Dictionnaire Larousse* contient la série complète de ces locutions utiles; cependant elles ne sont pas toutes d'usage courant et le débutant serait en danger de s'y égarer. Beaucoup d'entre elles seraient mal appropriées au public lecteur des journaux quotidiens, qui aime ses habitudes. On a donc cru devoir ici dresser une liste sommaire de ces « bonnes locutions et citations » qui font valoir un article comme de jolis revers de soie seyent à une redingote à la mode : elle a été soigneusement colligée dans les quotidiens contemporains. Il a paru inutile d'y joindre des explications d'origine ou d'emploi. Un jeune homme qui se destine au journalisme n'a pas le temps de se livrer à des investigations bonnes pour des spécialistes ou des

érudits. *Time is money*. (N. B. — De bons journalistes écrivent souvent TIMES is money, le journal le TIMES étant bien connu du public.)

Pourtant le souci de la décoration ne doit jamais vous absorber au point d'oublier que vous écrivez pour le public et qu'il faut lui plaire. Souvenez-vous que vos lecteurs n'aiment pas à faire effort et préfèrent s'instruire comme en se jouant. Il est pénible aussi de constater son ignorance en un sujet que l'on croyait connaître. Si jamais votre fortune vous impose d'instruire le public sur des choses qui lui sont familières, ayez soin de l'y préparer doucement et d'avouer dans votre préambule qu'avant d'avoir été avertis par un savant (que vous nommerez) vous étiez en même ignorance que lui. Ne craignez pas de vous railler vous-même à cette occasion, et de vous rendre bien stupide aux yeux de tous. Quoique votre rôle soit d'être immédiatement supérieur au public, il ne faut pas, si vous voulez lui plaire, le lui faire sentir. Vous n'aurez jamais plus de succès que lorsque le dernier de vos lecteurs croira être plus savant ou plus spirituel que vous. Chaque homme aime à se persuader qu'il a plus d'intelligence et d'esprit que les autres. Votre office est de l'y aider. Vous devez le fournir de bons mots, sans en avoir l'air, comme les sots de cour en fournissaient leurs rois.

Supposons que vous désiriez enjoliver votre phrase du souvenir d'un vers de M. Jose Maria de Heredia. Choisissez donc son sonnet le plus célèbres, les *Conquistadors;* c'est le plus familier à vos lecteurs. L'auteur des *Trophées*, qui est poète, n'a point à observer la même discrétion que vous, et il ne craint pas d'écrire :

Et les vents alizés inclinaient leurs antennes...

laissant entendre par ce qui précède que les *antennes* sont partie du gréement du navire.

Mais le public qui vous lit ne connaît probablement d'un bateau que les mâts et les voiles ; de même il ignore (et peut-être vous, qui n'êtes point marin) ce que sont les vents alizés. Supprimez donc le mot *vents*, qui vous entraînerait à de dangereuses explications, et unissez habilement les termes techniques *alizés* et *antennes*, lesquels s'expliqueront bien l'un l'autre. Et notez que vous y gagnez d'étonner à la fois votre public et de flatter sa mémoire.

Vous écrirez donc :

L'on ne peut plus se tromper sur l'état de l'atmosphère politique. Décidément les *alizés* n'inclinent plus leurs *antennes* du même côté. Le vent dans les hautes couches va changer de direction.

(*Le Temps*, 20 octobre 1902.

★

DES ÉLÉGANCES DE STYLE ET INVERSIONS

Mettez *en* à la place de *dans ; emmi* pour *parmi ;* séparez *avec* de son complément, par une incidente soigneusement précédée d'une virgule. (*La comtesse*, EN *son hôtel de la rue de la Faisanderie. — La princesse*, EMMI *de capiteuses orchidées. — Le drame s'est déroulé* AVEC, *en sa brutalité, une bien moderne psychologie.*) Le déplacement d'une épithète, souvent, donne un tour imprévu aux nouvelles mondaines. Ainsi, quand le roi de Portugal est reçu à Bois-Boudran :

Après dîner, séance de cinématographie intime.

(*Le Gaulois*, 8 novembre 1902.)

Ces innocentes fantaisies acquièrent ainsi quel-

que chose de vraiment royal et, si j'ose dire, de Louis XV.

Par un procédé analogue, on parvient à relever des sujets vulgaires en suggérant une impression de « bibelot », « d'art antique »:

Quand un inspecteur arrivait inopinément dans son orphelinat, on devait immédiatement déchausser devant lui tous les enfants. Il tenait à se rendre compte lui-même si le bain de pieds qu'on avait dû leur donner n'était pas trop ANCIEN.

(HENRI JOLY. *Les Débats :* Premier Paris, 30 octobre 1902.)

★

DES ÉPITHÈTES

Ayez sans cesse en mémoire le *notum si callida verbum reddiderit junctura novum* d'Horace, mais n'oubliez pas non plus que, selon Baudelaire, l'étonnement doit être la première faculté du littérateur. Et comme votre littérature est destinée au public, appliquez-vous à l'étonner d'abord. Pour cela il faudra parfois vous étonner vous-même.

Si vis me flere, dolendam est primum ipsi tibi.

Supposons, pour prendre un exemple, que vous ayez à définir le regard d'un homme. Choisissez pour cela une série d'épithètes familières, mais contradictoires, afin de surprendre d'abord et d'éveiller l'attention. Ajoutez-y un mot que vous connaissez, mais que vous comprenez mal. Ceci sera signe que le public, qui vous est immédiatement inférieur, le connaît un peu et ne le comprend pas du tout.

Exemple :

Je vois encore le regard brutal, GLABRE, éteint et méfiant de ses gros yeux.

(FÉLIX DUQUESNEL. *Le Gaulois*, 8 novembre 1902.)

Remarquez ici que le feuilletoniste aurait écrit « regard brutal et *allumé* » comme il doit se faire pour décrire le feu de la convoitise des brutes qui luit dans les prunelles. Mais vous faites de la littérature. Vous écrirez donc *éteint,* qui est une contradiction à brutal, et vous ajouterez *mëfiant* pour contredire à *éteint.* Par *glabre,* vous obtiendrez l'étonnement. Et notez que le contraire de *glabre* serait une épithète mauvaise. L'étonnement du public vous serait ici défavorable. Vous ne sauriez ignorer, ni lui, qu'il n'y a pas de regards chevelus, ni de regards poilus, ni de regards velus. Mais comme vous êtes dans l'incertitude au sujet de *glabre,* il est dans l'ignorance, et il admire : *Omne ignotum pro magnifico.*

N. B. — Il ne faudrait pas choisir un synonyme à *glabre, chauve* ou *rasé* par exemple. *Glabre* est plus étonnant (1), donc plus littéraire pour le public. Et c'est ce qui doit faire l'objet de votre ambition.

2. N. B. — On donne parfois à « regard » l'épithète « *lubrique* ». Elle n'est pas synonyme de « *glabre* ».



DE LA GRAMMAIRE ET DE LA SYNTAXE

Aujourd'hui que les journaux ont six pages qu'il faut remplir entre dix heures et demie et minuit (quand il n'y a pas de première), on ne saurait polir ni repolir son ouvrage ou le remettre vingt fois sur le métier. On ne peut se coucher avant trois heu-

(1) L'étonnement rapporte de la gloire à celui qui le crée, comme de la jouissance à celui qui le subit.

CHARLES BAUDELAIRE (Lettre à Poulet-Malassis, 1858. — *Œuvres inédites de Baudelaire,* p. 170).

res du matin, ni décemment se lever avant midi à moins d'exécution capitale, d'arrestation sensationnelle, de perquisition à six heures du matin, ou de duel, choses auxquelles vous êtes tenus d'assister.

Déjeuner à une heure et demie. Rendez-vous personnels et intimes de trois à cinq De cinq à sept et demie, visites à faire ou à recevoir — un tour au Napolitain. Passer le *smoking* et dîner à huit heures et demie. Il n'y a personne au journal avant dix heures et demie et il serait de mauvais ton d'y arriver le premier. Reste une heure et demie pour « se mettre au point » et « donner sa copie ». A ces besoins nouveaux correspond aussi une syntaxe nouvelle, où il est nécessaire d'apporter des méthodes rapides.

Dans les cas douteux, et quand votre phrase est mal engagée, n'hésitez pas à placer une négation, voire même à en accumuler plusieurs. Au pis, en bonne grammaire, deux négations valent une affirmation et vos lecteurs ne s'amuseront pas à opérer des soustractions pour vérifier vos pensées.

Qui sait à quoi n'aboutiront pas « ces aveux » que raconte aujourd'hui la *Carrière d'un Navigateur*.

(*Le Temps*, 13 novembre 1902.)

Elle... mena la vie la plus agrémentée d'incidents piquants ou tragiques qui ne se puisse imaginer.

(*Les Débats*, 11 novembre 1902.)

Il y aura là de chaudes batailles d'enchères, car nulle vente n'excite au plus haut point la curiosité de tous.

(*Le Gaulois*, 30 novembre 1902. — Ce journal publiait à la même date *Fautes de Français* par Emile Faguet, de l'Académie Française. Simple coïncidence.)

★

DE L'ART DU DÉVELOPPEMENT

Bien que la rhétorique soit morte (et que ferions-nous aujourd'hui d'une éducation destinée aux Grecs et aux Romains, et fâcheusement perpétuée par les pédants de collège), on peut trouver parfois quelques grains d'or dans ce fumier.

Ainsi l'art de savoir développer une matière n'est pas entièrement inutile à votre profession. Un de nos anciens régents de Sainte-Barbe avait coutume de nous dire : « Lorsque je passai mon examen de licence en Sorbonne, on nous dicta ce sujet :

Titi Livii lactea ubertas.

Savez-vous, Messieurs, ce que je fis? Je développai *Titi Livii;* je développai *lactea;* je développai *ubertas.* »

Pour faire la guerre, comme pour faire la galette, il faut « couper » et « envelopper ». Pour faire du journalisme, la méthode est aussi simple : il faut « couper » et « développer ».

Un télégramme vous annonce sèchement :

Révolte des brigands de Kasri-Chérin.

Ouvrez Larousse (qui vous sert à connaître la géographie), et écrivez, avec le soin d'indiquer au public qu'il sait tout cela mieux que vous :

Ce n'est en effet un secret pour personne que la vaste région qui sépare Kasri-Chérin du Nord du golfe Persique est habitée par des tribus turbulentes, dont les autorités locales n'ont pas toujours aisément raison. Depuis les temps les plus reculés, ces peuplades se livrent au brigandage, et, soit par zèle religieux ou par humeur farouche, il est dans leurs coutumes de ne pas témoigner une bienveillance excessive aux étrangers qui les visitent.

(*Journal des Débats,* 11 novembre 1902.)

Savez-vous bien ce que vous avez fait là, mes amis? Vous avez développé *révolte;* vous avez développé *brigands ;* vous avez développé *Kasri-Chérin.* Un bon journaliste fait de la rhétorique sans le savoir.



DE LA CONCISION DANS LE RÉCIT

Ne croyez pas que le développement soit toujours utile. *Est modus in rebus.* Il faut souvent donner bonne chère avec peu de lignes. Ceux qui lisent les faits-divers prennent vite l'habitude des réflexions que vous pourriez faire. On ne peut toujours être sûr de trouver à l'improviste telle fine appréciation, tel sage aphorisme :

L'assassinat a été consommé avec une brutalité qui n'a rien d'humain.

(*Echo de Paris*, 2 novembre 1902.)

Or, lorsqu'on prend quelqu'un à la gorge, on ne sait ce qui en résultera.

(*Le Temps*, 2 novembre 1902) (1).

Sachez donc vous borner. Mettez-vous à la place du lecteur : il fera bien les mêmes associations d'idées que vous, et qui suppléeront assez à ce que vous n'avez pas le temps de dire :

Mlle Marie Martinger, âgée de quarante et un ans, cuisinière, demeurant 14, rue Ganneron, a été trouvée morte hier matin dans sa chambre par sa sœur, Mme Bouloch. La mort était due à la rupture d'une conduite de gaz.

(*Le Journal*, 16 novembre 1902.)

(1) « Or, disait M. Simard, l'actif commissaire de police de Sceaux, lorsqu'on prend quelqu'un à la gorge, sait-on jamais ce qui en résultera. »

(*Le Journal*, 2 novembre 1902.)

Deux tubes chacun contenant 2 kilos de nitroglycérine ont éclaté. Heureusement, il ne se trouvait à proximité qu'un ouvrier, dont le corps a été littéralement réduit en miettes.

(*L'Echo de Paris*, octobre 1902.)

A propos de l'assassin Vidal :

Son frère aurait trouvé un bateau marchant presque tout seul.

Vidal dessine assez bien, il fait de la musique : il nous semble que nous pouvons dire que Vidal est un dégénéré.

(*Le Journal*, 5 novembre 1902.)

D. — Vous avez passé la fête de Noël en famille. Vous avez même amené des enfants au cirque. Quelles explications de ces crimes pouvez-vous donner ?

Vidal se tait.

L'audience est levée.

(*Les Débats*, 4 novembre 1902.)

C'est bien lui qui a tué l'enfant d'un coup de rasoir à travers la gorge, avec un mouchoir sur la bouche.

(*Les Débats*, 14 novembre 1902.)

Le banquier lui avait demandé l'adresse d'une femme aimable où il pourrait aller digérer agréablement.

(*Les Débats*, 1er novembre 1902.)

A cette époque, son frère avait eu la gorge sectionnée par deux individus qu'il dénonça et qui depuis furent condamnés à huit et quinze ans de travaux forcés.

(*Le Journal*, 31 octobre 1902.)

Joignez à cette concision une écriture artiste et impeccable.

Bastide se précipita sur lui, et, d'un coup de dent, lui arracha l'appendice nasal.

Le blessé poussa un cri de douleur et porta la main à son nez. Au même moment, l'agresseur la saisit et lui arracha l'annulaire.

(*L'Echo de Paris*, 11 novembre 1902.)

La concision n'est pas à dédaigner même pour les articles de reportage : elle permet les sous-entendus.

Il semble bien que la voie dans laquelle on voudrait entrer serait d'obtenir la démission de M. Lemercier. Bien que la porte de ce dernier soit hermétiquement fermée, nous serions surpris qu'il entrât bénévolement dans ces vues.

(*Journal des Débats*, 18 novembre 1902.)

N. B. — *Hermétique*, *hermétiquement* sont des termes à retenir et à employer chaque fois qu'il s'agit de fermer une porte, une fenêtre, une malle, un coffre-fort, un regard d'égout, ou la bouche d'une femme.

Vous pouvez accoutumer le public par ces moyens à vous comprendre en très peu de mots ; c'est affaire entre vous et lui :

Cette visite est un symptôme pacifique des Balkans.

(*Le Petit Temps*, 31 octobre 1902.)

CUIRASSÉS SUSPENDUS

(MARCEL HUTIN. *L'Echo de Paris*, 2 novembre 1902.)

Mais n'allez point être concis là où il ne faut pas. *Non erat hic locus*. On aime à tout savoir quand il s'agit du voyage d'un roi, des actions d'un grand homme politique, de l'escroquerie à la mode, d'un crime sensationnel — de Napoléon :

Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là ?

Dites à vos lecteurs combien l'Empereur Guillaume mange de petits pains à son premier déjeuner ; si M. Loubet se boutonne à droite ou à gauche ; comment Mme Humbert se faisait faire les ongles ; à quelle heure Boulaine se lève, et de quel cirage se sert M. Clemenceau. Comme à Homère,

il vous est permis, le long de ces récits, de vous assoupir. Vous y gagnerez des lignes et votre public de la satisfaction.

Parlez-lui de Boulaine ; il aimera sentir exciter sa fantaisie :

Depuis ce jour jusqu'à samedi, on ignore où il a passé son temps. On pense qu'il a pris ses repas à droite et à gauche.

(*Le Temps*, 29 octobre 1902.)

Racontez-lui comment les héros boers visitent le Louvre :

M. Kaempfen expliquait ; M. Sandberg traduisait ; de temps en temps, M. Herbette désignait de vastes panneaux, et murmurait à l'oreille de Botha :
— *Old picture...*

(*Le Figaro*, octobre 1902.)

Notez minute par minute tout ce que fait Guillaume II :

A trois heures cinquante-cinq, il était dans la capitale de l'Angleterre ; à quatre, il en repartait, après que ses deux petits chiens favoris eurent été nourris d'un demi-poulet rôti chacun.

(*Le Temps*, 10 novembre 1902.)

Caractérisez soigneusement les paroles de M. Clemenceau :

M. Clemenceau a été très intéressant. Son discours, mêlé de bon et de mauvais, contient un peu de tout. Il a été quelquefois long et traînant, et, d'autres fois, vif et rapide.

(*Journal des Débats*, 1er novembre 1901.)

★

DES LIEUX COMMUNS

C'est un ânonnage de ceux qui prônent l'éducation classique de dire que l'homme ne vit pas de

pain seul, mais surtout de lieux communs, et que les Grecs et les Romains les ont tous développés bien avant nous ; comme ce que dit Platon de la mort, ou Cicéron des devoirs, ou Thucydide de la patrie, ou Sénèque de la vieillesse ; tellement que vous ne sauriez parler des feuilles qui tombent à l'automne, des embarras de voitures, de l'immortalité de l'âme, ou des vices contre nature, sans qu'ils vous allèguent tout aussitôt un vers de l'Odyssée, une satire d'Horace, une page du Phédon, ou le roman de Pétrone. Voilà qui est excellent pour un article de critique, où on est toujours sûr d'affirmer son autorité sur un auteur nouveau en lui opposant les anciens. « Il ne faut pas réveiller les morts du Dante »; on ne refait pas Shakespeare; Molière a toute votre scène ; ah, si Racine n'avait pas écrit *Phèdre*, ou l'abbé Prévost *Manon Lescaut*, ou Sophocle *Œdipe roi ;* et même on peut affirmer sans grands risques que le sujet était mieux traité dans les contes de Boccace ou dans ceux des *Mille et une nuits*, attendu que le lecteur n'y ira point voir, et que si l'auteur répondait, vous n'avez qu'à vous moquer purement de lui ; d'ailleurs, il ne s'y frottera pas, crainte que vous lui en fassiez porter la peine lors de son œuvre suivante. Mais la critique est un genre de journalisme tout spécial.

Ne craignez pas, au contraire, d'exprimer votre pensée librement, sans forcer votre originalité, chaque fois que vous trouverez une idée générale. Rien ne se crée ; mais, dans la mémoire du public, tout se perd. La Bruyère a beau écrire : « Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Votre lecteur n'a pas six mille ans et tel de vos « lieux communs »

aura pour lui tout l'attrait de la nouveauté, si vous prenez le soin, toujours nécessaire, de le mettre à sa portée, et d'y glisser, de temps à autre, un rien d'imprévu :

Sur l'art :

Pour faire une œuvre d'art, la matière première ne suffit pas : il faut un artiste.

(*Le Gaulois*, 10 novembre 1902.)

Sur la sincérité de l'œuvre d'art :

Avec sa conscience ordinaire, l'artiste tient à faire une œuvre sincère. Dans ce but, il a désiré peindre ses portraits d'après nature.

(*Le Figaro*, 23 octobre 1902.)

Sur la vérité :

Il faut concentrer sa vue sur la scène, et, pour l'illusion, il faut oublier qu'on est dans une salle de spectacle, disent les partisans des salles sombres. La vérité est peut-être dans le « milieu ». C'est d'ailleurs la place qu'elle préfère.

(*Le Gaulois*, octobre 1902.)

Sur les devoirs filiaux :

Et, songeant à la *Course au flambeau*, j'ai presque envie d'ajouter que les parents n'ont d'ailleurs pas grand' chose à attendre de leurs enfants.

(*Le Figaro*, 11 novembre 1902.)

Sur la folie :

Quand on est la femme d'un fou, on n'est jamais sûre de ne pas être étranglée.

(*Le Figaro*, 11 novembre 1902.)

Sur la banalité :

Voici un nouveau crime. Il est banal, car, même dans l'horrible, il y a de la banalité.

(*L'Écho de Paris*, 2 décembre 1902.)

Sur le mariage :

Ainsi le mariage, dans lequel on entre à larges portes, n'a pour ceux qui y étouffent d'autre issue qu'une grille d'égout.

(*Le Temps*, octobre 1902.)

Sur l'avenir de la jeunesse française :

Voilà, décidément, la jeunesse française qui se remue. Alors, comme dit l'autre, « il y a du bon ».
(GABRIEL HANOTAUX. — *Le Journal*, 17 novembre 1902.)

Ces quelques exemples suffiront aisément à vous guider.

★

DE L'ÉRUDITION (chapitre court)

Rien n'est plus insupportable qu'un pédant au siècle où nous sommes et pour notre optimisme bon enfant qui aime à rire de tout. *Ne quid nimis*. Laissons cela aux spécialistes, aux techniciens, et aux « magisters ». Il ferait beau vous voir entrer dans le salon de rédaction, la férule à la main. Sachez les noms de quelques auteurs ou artistes anciens, que tout le monde connaît, ceux des romanciers et des poètes à la mode; ayez des lumières de tout ce qui a coutume d'être dit à un *five o'clock;* suivant les feuilles auxquelles vous appartenez, défendez l'art ancien, ou les formules d'avant-garde; et, comme le marquis de Priola, gardez la devise : *Toujours prêt*. Faites quelques allusions légères, en homme entendu, et non sans une négligence de bon ton :

Un académicien montrait, l'autre soir, à quelques bibliophiles surpris un petit volume de Stevenson, le romancier australien, gaîné d'une bizarre reliure de cuir rude et velouté.

(*Le Figaro*, 16 novembre 1902.)

A Nice, cet hiver, le mouvement artistique sera très important en ce qui concerne surtout les représentations extraordinaires et créations. Parmi ces dernières notons : *l'Attaque du moulin*, d'Isidore de Lara;..le Casino municipal, dont la transformation est des plus heureuses... présentera *Zaza*, opéra-comique de d'Annunzio, etc.

(*Le Journal*, 16 novembre 1902.)

Type du Nord, avec sa moustache rousse, ses épaules carrées, sa mâchoire solide et proéminente, M. Beugnet se dressa implacable. Il commença à la manière de Victor Hugo :

— Mon histoire, dit-il, sera brève.

(*Le Temps*, octobre 1902.)

Très aimablement, M. Alfred Boucher, le maître statuaire et le fondateur de la maison, me fait faire le tour du propriétaire :

— Je sais par expérience, me dit-il, les difficultés contre lesquelles les Apelles et les Périclès en formation ont à lutter.

(*Le Journal*, 15 novembre 1902) (1).

L'illustre auteur anglais Berboom Tree est arrivé hier, tout exprès, pour assister à la représentation et repart ce matin après avoir eu une entrevue avec M. Bataille (2).

(*Le Gaulois*, 17 novembre; *le Temps*, 18 novembre 1902.)

(1) En Amérique, d'où nous viendra bientôt la haute mode, et qui nous donne déjà cet hiver la danse « fashionable », le *cake-walk*, le journalisme est compris de la même manière :

« In France, there are sold every year of Feuilleton's works, 50.000; of Daudet's, 80.000, and of Zola's, 90.000. Hall Caine received outright a check for § 50.000 for *The Christian*. »

(*Litterary Magazine*. New-York, septembre 1902.)

(2) S'agirait-il ici du même personnage? « M. H. Beerbohm Tree, directeur du Her Majesty's Theatre, vient d'acheter le droit de représenter *Résurrection* à Londres. Il compte donner sous peu la pièce de M. Henry Bataille ».

(*Le Figaro*, 23 novembre 1902.)

★

DES CONNAISSANCES HISTORIQUES

On s'est proposé dans la réforme de l'enseignement moderne de faire surtout connaître l'histoire contemporaine. Quelques fervents du temps passé songent à perpétuer la mémoire des événements trop reculés sur les plaques où l'on lit le nom des monuments ou des rues de Paris (1) : pont Henri IV, les paroles du roi sur la poule au pot; fontaine Molière, mention du dîner de ce célèbre comédien avec Louis XIV; rue Clovis, l'affaire du vase de Soissons; rue Saint-Louis en l'Ile, la justice rendue sous l'orme de Vincennes; rue François Ier, l'histoire de la belle Ferronnière, et ainsi de suite. C'est une douce fantaisie d'érudit qui ne nuirait à personne, mais inutile, sans doute, puisque vous prenez soin de rappeler les mêmes choses quand l'occasion s'en présente. Toutefois, il ne faut pas surmener la mémoire des lecteurs, ni trop charger la vôtre. La mode vous aidera souvent à guider les connaissances de ceux qui vous lisent, sans en avoir l'air. Au siècle dernier, les écrivains romantiques avaient mené la curiosité vers le moyen âge; heureusement nous n'en sommes plus là, et votre tâche est devenue plus aisée. C'est le dix-huitième siècle qui intéresse principalement les esprits : plus léger, plus accommodant, plus sceptique, et qui va du badinage libertin à l'épopée de l'énergie, de Louis XV à Napoléon. Voilà ce qu'il nous faut.

(1) L'histoire dans la rue.

M. Fortin, conseiller municipal, vient de déposer sur le bureau du Conseil une proposition — qui rappelle d'ailleurs de vieilles propositions analogues — tendant à ce que les plaques indicatrices des noms de rues parisiennes portent désormais une brève notice explicative de ce nom.

(*Le Figaro*, 28 novembre 1902.)

Attachez-vous donc à rapporter à cette époque toutes les allusions que vous pourriez faire à l'histoire: qu'il s'agisse d'un meuble, d'une jolie femme, d'un livre, d'un acteur ou d'un scandale, vous n'entendrez dire autour de vous sinon: « bien dix-huitième ! tout à fait dix-huitième! c'est presque du dix-huitième! »

Allons ! dix-huitième siècle, tu n'es pas encore mort !

(JOHN GRAND-CARTERET. *Le Figaro*, 18 nov. 1902.)

Suivez donc le goût public: comme le panache blanc de « l'autre », vous le trouverez toujours sur le chemin où vous gagnerez de l'honneur.

Supposons que vous deviez parler d'une mélodie nouvelle écrite sur des vers de François Villon, qui vivait au quinzième siècle; « sollicitez doucement » l'histoire, et vous donnerez du plaisir :

M. Roger Ducasse aurait pu, en effet, comme tant d'autres, se contenter, en écrivant une mélodie sur les vers de Villon, de lui donner la forme du pastiche traditionnel et banal qui souvent n'est qu'une parodie bien pâle de ces délicieux airs que fredonnaient les marquises poudrées... Mais non, le jeune musicien a pensé — et combien il a eu raison! — qu'il ne suffisait pas de s'inspirer des formules « du temps » pour chanter la poésie d'une époque; mais qu'il fallait encore que cette musique, par une recherche de couleur et de pittoresque très « poussée », fût elle-même une évocation.

Et c'est là, précisément, l'originalité amusante et audacieuse du *Rondel* de M. Ducasse, dont l'accompagnement reproduit les sonorités grêles et cristallines de l'épinette.

Et l'on éprouve, à l'écouter, l'impression exquise que l'on ressent lorsque, par hasard, vous tombe sous les

yeux un pastel du dix-huitième siècle aux tons légèrement effacés....

(RENÉ LARA. *Le Figaro*, 15 novembre 1902.)

Si Edouard Detaille peint une enseigne, vous pouvez prétendre tantôt que c'est « un petit amour Louis XV, aux ailes blanches (1) », ou « un délicieux petit amour en costume de mousquetaire avec la cuirasse, le tricorne, et les bottes à chaudron (2) », ou « une sorte de galant abbé dix-huitième, avec des ailes, les ailes de l'Amour à l'époque charmante de la galanterie (3) », qu'il soit amour, abbé, ou mousquetaire, l'important est de le faire voir au temps qui nous charme.

Et vous pourrez dire de Balzac, en observant le même soin, et bien que Béroalde de Verville ait écrit deux cents ans avant Choderlos de Laclos :

C'est un roman véritable que l'histoire de Balzac imprimeur; un roman d'un joli fumet dix-huitième siècle, qui pourrait trouver place entre les *Liaisons dangereuses* et *le Moyen de parvenir*...

(JOSEPH GALTIER. *Le Temps*, 21 novembre 1902.)

Rien n'est plus aisé, vous le voyez, que de placer dans ce joli cadre du « dix-huitième » musique, peinture ou poésie, pour peu que vous sachiez vous montrer habile historien, selon les exemples que vous venez de lire.



DE LA SCIENCE (*chapitre très court*)

Vous avez du sujet que vous traitez des notions vagues, comme il convient. Il est bon, politique, et flatteur pour le public de reconnaître qu'il les pos-

(1) *Le Journal*, 18 novembre 1902.
(2) *Le Gaulois* (id.).
(3) *Le Figaro* (id.).

sède également. Ainsi l'hypnotisme, la suggestion, la puissance de la volonté sont choses dont tout le monde doit avoir entendu parler. Le public, même s'il les ignore, sera heureux, comme M. Jourdain, de les connaître sans le savoir.

Vous écrirez donc, dans un article sur l'anthropométrie (système Bertillon) :

> *On sait* également que la volonté n'a aucune influence sur la longueur de la tête.
>
> (ARMAND VILLETTE, *Le Gaulois*, 6 novembre 1902.)

Si votre directeur vous demande d'où vous avez tiré ce fait, ne le renvoyez pas au *Dictionnaire Larousse*, qui est à sa disposition, qui est trop connu, et souvent inexact. Citez Lombroso, Sergi, Tarde, la *Psychopathie sexuelle* du Dr Moll, Krafft-Ebing, les cliniques de Luys, Charcot et l'interview que vous avez prise à Bertillon. Virchow, Manouvrier, Sir John Lubbock, de Mortillet sont également des noms à retenir et à citer en matière d'anthropométrie ou d'anthropologie. N'oubliez pas que Moll est Autrichien, Krafft-Ebing Allemand, Virchow Prussien, Sir John Lubbock Anglais, Lombroso et Sergi Italiens, mais que Bertillon est Français. Les lecteurs français se réjouiront.

★

DES OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES (*simple indication*)

Vous n'en devez point avoir de précises, attendu que, s'il est nécessaire de faire voir que vous marchez avec le siècle, et que vous avez foi dans l'avenir de la science, certains disent aussi que cette science a fait banqueroute et que mieux vaut

encore s'en tenir à la simple religion du charbonnier. Si donc de dangereuses expressions se glissaient sous votre plume, accoutumez-vous à les neutraliser d'avance, afin de ne jamais être surpris, quand le temps vous manque pour revoir vos épreuves. Conciliez jusque dans les faits-divers le déterminisme et la liberté, le matérialisme et la croyance en Dieu ; et si une femme tombe du cinquième étage dans la rue sans se faire de mal, écrivez hardiment :

Par un HASARD PROVIDENTIEL, elle ne s'est fait que des contusions sans gravité.

(*Echo de Paris*, 16 novembre 1902.)

Conservez la même impartialité entre les « préjugés de caste » et les « immortels principes de 89 » :

Le Tsar, BON PRINCE OU BONHOMME, consentait à servir de parrain (à l'orthodoxe) au mariage de la reine.

(*Le Temps*, 25 novembre 1902.)



DE L'ART DE TRADUIRE

Le rédacteur à qui aura été confiée la rubrique de l'étranger doit prendre soin de traduire, avec ou sans l'aide du dictionnaire, le plus littéralement qu'il se pourra, et de laisser au langage toute sa tournure étrangère. Il est bon de montrer au public l'ignorance que les étrangers ont tous de la langue française, et de lui faire comprendre que les étrangers écrivent tous mal. De plus, au cas (et il faut toujours le prévoir) où le metteur en pages commettrait une erreur, oublierait le titre, ou transporterait la note de l'étranger aux échos mondains, le lecteur se trouverait averti tout naturellement

qu'il est en présence d'un article allemand ou d'un article anglais. Par exemple:

Dans les considérants de la sentence, le tribunal a déclaré considérer comme prouvé d'après les aveux des accusés et aussi d'après des preuves abondantes que les trois hommes ont commis dans trois cas et ont essayé de commettre dans un cas le crime de haute trahison.

(*Le Temps*, Allemagne. — 10 novembre 1902.)

Grâce à ce procédé, il est loisible à chacun de se charger de la rubrique. En effet il suffit de chercher chaque mot dans le dictionnaire et de le représenter par son équivalent français, *sans le changer de place.* Outre les avantages énumérés plus haut, vous trouverez celui d'être fidèle et exact sans vous donner aucune peine. Si, d'ailleurs, un mot avait plusieurs sens dans le dictionnaire, choisissez le premier, qui doit être plus général, partant plus vague. Et si, l'opération terminée, l'ensemble ne paraissait pas clair, soyez sûr que le lecteur n'éprouvera aucune surprise, mais plutôt de la satisfaction, pourvu que vous preniez soin de lui faire bien voir qu'il lit un article en *langue étrangère.* Vos erreurs (si vous en commettez) passeront ainsi pour les sottises des Allemands ou des Anglais et vous aurez fait œuvre de bon patriotisme (1).

(1) Un bon exemple de cette manière de traduire a été donné par l'éminent publiciste anglais Edmund Gosse dans la vie du poète Donne (*The life and letters of John Donne*. Londres, 1899, vol. I. pp. 23 et 24.) Sa traduction de la devise espagnole de Donne *Antes muerto que mudado* est de tous points excellente. M. Gosse écrit *Before I am dead how shall I be changed*, c'est-à dire *Avant que je sois mort combien serai-je changé!* Un autre aurait mis : « *Plutôt mourir que changer* », qui serait évidemment mauvais. Le premier sens de *antes* dans votre petit lexique est *avant :* c'est celui qu'il fallait choisir. Qui ne voit, d'ailleurs, que « plutôt mourir que changer » n'est qu'un truisme de proverbe? Au lieu que la pensée : « avant que je sois mort combien serai-je changé! » se trouve inscrite sur le portrait de Donne par Marshall, fait en 1591. Donne avait 18 ans et il prévoyait déjà qu'il cesserait un jour d'être courtisan libertin pour

N. B. — La plupart des dictionnaires allemands sont imprimés en caractères latins. Si vous ne pouvez lire la gothique des journaux, il faudra transcrire lettre à lettre, en cherchant dans l'alphabet placé en tête. Un peu d'habitude vous facilitera ce travail. Pour l'anglais, l'italien et l'espagnol, cette difficulté n'existe pas. Vous pouvez, sans courir de risques, refuser de traduire les journaux russes.



DU BON GOUT

Le bon goût peut être commis à votre tact et à votre discrétion, selon le public qui doit vous lire. On ne saurait, à cet égard, vous marquer nul précepte général. La plaisanterie qui distrait le lecteur habituel du *Temps* ou des *Débats* n'est point la même que celle qui fait rire celui qui achète *l'Intransigeant* ou *la Libre Parole*. Gardez en mémoire ce que La Bruyère écrit de Rabelais : « Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon il va jusques à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats. » C'est à vous d'apprécier l'espèce des gens à qui vous vous adressez ; car le public qui lit les journaux va du délicat à la canaille. Le conseil serait ridicule d'imiter Rabelais. D'abord, comme dit La Bruyère, il est incompréhensible ; et s'il paraissait tel au dix-septième siècle, combien doit-il l'être plus encore au vingtième ! Quand même on réduirait à notre orthographe la bizarrerie de ses mots. Car de le lire dans une édition ancienne, il n'y faut plus songer. Ainsi que me le disait l'autre jour un de nos meilleurs ironistes,

devenir doyen de Saint-Paul. Tant une traduction exacte et littérale faite selon les préceptes indiqués peut éclairer sur l'histoire d'une âme et d'une vie entière

ces *s* faits en manière d'*f* le font siffler si bien, si fort, et si longtemps qu'il n'entend plus ce qu'il lit. Soyons de notre temps; Rabelais n'en est plus et vous en êtes. Certes, le public n'est pas ennemi d'une douce gaîté; mais mieux vaut être égrillard que gaulois, qui sent les grossières joies de nos pères. Croyez que nos mœurs ont autant de bon et que même les « délicats » se laissent aller parfois au charme qui séduit les autres.

Voici ce qu'on peut donner aux lecteurs du *Temps*, dans le feuilleton du lundi :

L'acte qui suit, *Œdipe voit,* de M. Kistemacker, est une fantaisie quelque peu longue, mais semée d'amusants détails. Elle nous montre un faux aveugle assistant à la toilette d'une jolie femme qui ne se méfie pas et nous faisant profiter des charmantes découvertes qu'il fait sur la personne de la dame. Comme Mlle Carlier est bien la femme de son rôle, on ne s'ennuie pas. M. André Dubosc est un *voyeur* fort spirituel.

(GUSTAVE LARROUMET. — Chronique théâtrale. *Le Temps,* 10 novembre 1902.)

A la faveur de tels badinages, on pourra plaire même par un sous-entendu que l'on n'a pas eu le temps de prévoir :

Dès lors, fatal et maudit, l'œil cave et le cheveu en saule pleureur, *portant son histoire en écharpe,* il marche dans la vie, enveloppé et nimbé par le regard *admiratif* et *apitoyé* des *femmes.*

(Id. id., id., 20 oct. 1902.)

Et laisser s'égayer la fantaisie des typographes :

Mlle Thérèse Berka est une Chonchette aisée, gaie, et à la *voie fraîche.* (Id. id. id., 10 novembre 1902.)



DE LA CONTROVERSE POLITIQUE DITE POLÉMIQUE .

vendu, taré, assiette au beurre, maître chanteur, fripouille, panama, honte, syph — que, goîtreux, répugnant, gâteux, intellectuel, panamiste, fonds secrets, idiot, calotin, imbécile, youpin, baveux, huguenot, bondieusard, flibustier, détraqué, tas d'immondices, dreyfusard, poisson, poubelle, solde de l'étranger, marmite, écumeur, sans-patrie, guenille, casserole, microcéphale, morp — n, hydrocéphale, farceur, pied au c — l, rachitique, gras, repoussant, louche, gros plein-de-soupe, fouette-c — l, véreux, goujat, marmiton, nationaliste, stipendié, pieuvre, parlementaire, cancre, zola, rat de sacristie, pédant, mangeur de blanc, exhibitionniste, franc-fileur, jésuite, affameur, spadassin, raccourci, ramolli, cloaque, dernier des coquins, talon-rouge, ignorantin, tout-à-l'égout, jacobin, boule-de-juif, assassin, escroc, crétin, escarpe, constipé, badingueusard, cuistre, antidreyfusard, ordure, papavoine, flique, aliéné, lépreux, mouchard, émaillé, trembleur, barbe-à-poux, individu sans scrupules, morveux, failli, coxalgique, déclassé, de mœurs équivoques, pourri, jean- f — re, républicain, vidangeur, muscadin, ivre-mort, queue-rouge, voleur, face à claques, pied-bot, pourriture, sac-à-vin, bandit, viande-à-rats, politicien, accapareur, prox — te, rallié, tripoteur, infâme, échappé de Bicêtre, concussionnaire, gaga, lâche, punaise de confessionnal, foireux, être immonde, vache, franc-maçon, repu, communard, déliquescent, bourgeois, gnôme, misérable, sous-vétérinaire, jocrisse, maq — u, aigrefin, poire, 5 et 3 font 8, dévergondé, marl — u,

blême, pilier de lup — r, fumiste, fond de bain, émasculé, sénateur, veau à deux têtes, robin, estropié de cervelle, visqueux, scélérat, c — l rouge, traître, crapule, suppôt de l'étranger, saoûlaud, vampire, alboche, vermine, loubet, coch — n, fesse-mathieu. abject, révolutionnaire, grippe-sous, fausse-couche, méline, plat-pied, eunuque, opprobre national, gamahut, waldeck, sanguinaire, glaireux, pauvre hère, péd — te, saltimbanque, combes, impudique vieillard, carnaval, vomissure, antipatriote, fourneau, sans vergogne, épileptique, flamidien, loque humaine, melon, pel — tan, moisissure, bas policier, charogne, bouvier, saligaud, échappé de ghetto, va-de-la-gueule, mangeur de prêtres, décadent, sacristain, bouffi, homais, patibulaire, dégénéré, circoncis, lècheur de bottes, inverti, ravageur, prussien, bidoche, andré, galeux, échappé de bagne, tante, de basse mentalité, tuberculeux, ibsénien, bancal, mal blanchi, forçat, obscène, esthète, sinistre raseur, mufle, tue-les-mouches-à-quinze-pas, phtisique, juif, pion, thuriféraire, faussaire, faune, voirie, bancroche, satyre, pétroleur, espion, choléra, dumollard, fumier, anti-français, entripaillé, papuleux, enfroqué, nez crochu, fleur d'acné, pustuleux, glabre, filou, cynique, fantoche, réactionnaire, sauteur, va-nu-pieds, agioteur, voyou, sot, râclure, vieille barbe, patron de b — l, clérical, porc, cafard, ignoble, anarchiste, grille d'égout, excrément, impudent, menteur, être sans délicatesse.

N. B. — Parmi les termes de discussion il sera toujours plus profitable pour vous de choisir ceux qui signalent chez votre adversaire un défaut physique, ainsi qu'il est toujours aisé d'en découvrir, ou, s'il n'y en avait point, d'en imaginer. Cela

prête infailliblement à rire, et sauf le reproche *intellectuel*, qui flatte toujours vos lecteurs, les tares visibles et sensibles sont plus aisément appréciées par le public.



LES « CENT BONS LIVRES »
DU JOURNALISTE

Commentaires de Napoléon, par MOUFLE.

Balzac Phanérogame, par HANNETON *de l'Académie Française.*

Les Immarcescences Mauves, par SYMONE HUMEPET.

Les Forceps, pièce à thèse sur les Médecins et le Mariage.

(Prix fondé à l'Académie française par les Chirurgiens-Dentistes.)

L'Orchidée Exacerbée, par ANGELOT MITONMITAINE.

MANUEL FLAPY. Un Précepteur d'Energie.

Les Névroses Vibratiles, proses libres.

La Passion Inverse, roman d'amour moderne.

Comment on défend ses Pieds, par le docteur BARATIER.

Ruismes et Truismes, par EDGAR DE LA MUFLIÈRE.

GAMALIEL ANOTUS. Le Choix d'une Canule.

Le Panmuflisme, d'après FLAUBERT.

Bien Parisien! par LÉVY-COHN.

Hydrothérapies Féministes, par LUC.

Les Propos du Père Conderue, par FRANCISQUE COPPECOILLE, *de l'Académie Française.*

Ça n'est pas mon Papa! par HOMAIS FILS.

Enquête sur la V — e, par UN AVARIÉ.

Les Demi-Puc — ges.

Le Guano Mondial.

Soupe-çonnons! par SONNERIE.

Le Derrière de Byzance, par GASTON SCHLOURFEGLAIRE.

Les Races Bleues et leur influence sur la Mentalité des Races Aryano-Libyennes. — Suivi d'une Etude sur la Capacité Crânienne des Péd—s Tatoués, par M. le Professeur POMPOSO.

Le Plan de Dieu dans l'Evolution, par PÉTAVEL-OLLIF.

MOLLUSQUE. La Dégénérescence Glaireuse Génito-Urinaire chez les Intellectuels Supérieurs.

L'Adoration de l'Impur.

Elagabal.

Fusions d'Extases.

Ah! Que J'Rigole! (Collection des Auteurs Ironistes.)

M—e! c'était mon Gigolo! (Saynète pour Salons).

Les Vadrouilles Impériales. Excursions Morganatiques dans les bas-fonds de Paris de LL. AA. SS.

L'Avenir de Tamatave et les Parcs aux Huîtres, par UN JEUNE COLONIAL.

Le Suspensoir de Napoléon à la bataille de Waterloo. — Documents Inédits.

Souvenirs de 1870, par le général LATROUILLE.

Les Cravates de Stendhal.

Les Trois Amants de Venise, orné de photographies instantanées.

La Zoophilie, avec planches, chez CUBE.

Les Demi-Lapins.

Uranie ou l'Amour Grec, édition populaire en livraisons illustrées : dix pour 0.05 centimes.

Manuel de Mast—n.

Le Récital Mystérieux. (Histoire d'un Musicien.)

Mélomanes et Philatélistes.

Dictionnaire des Invendus.

Ventron. Psychologie du Public de Théâtre.

Les Temps Nouveaux, par Rondouillard.

Le Monde Moderne, par Poirmol.

Napoléon mangeait-il des œufs pochés ou mollets? (soixante et dix-huitième édition.)

Trente ans de M—e. Souvenirs d'un Publiciste.

Le Père Lacordaire et le Malthusianisme. Etude religieuse et sociale.

Le Réveil du Népotisme.

Pages Choisies pour Ceux qui n'ont pas le Temps.

L'Automobile Reine de l'Univers.

Œuvres Complètes de Francisque S—y. Avec Index et un Calendrier Perpétuel des Critiques.

J' Marche Pas ! par Bol, pièce représentée au Théâtre Français.

Le Fils de Boileau, tragédie en vers représentée au Théâtre Libre.

Napoléon Pornographe, par Un Archiviste.

Coup d'Œil Gœthien sur la Décentralisation Régionaliste, par Un Déraciné.

L'Antisémitisme de Wagner dans ses rapports avec l'Accord de Neuvième, essai de sociologie musicale.

La Dépopulation Nationale, par Mercure d'Hydrargyre.

Mort à l'Elément Saxon! Par Un Humanitaire.
(Proposé pour le prix Nobel.)

Patepelu. Renan et le Concordat.

L'Emotivité Génitale chez les Poètes Lyriques, par le docteur d'Escarbagnas.

Compte-rendu du Congrès International tenu à Berlin contre les Sauterelles Exotiques.

Chansons naïves.

Chrysanthèmes de Fjords, poèmes.

De la Supériorité des Peuples Auvergnats.

Ambiances Tanagréennes, sonnets Humanistes.

Phalange Epique, récit Napoléonien.

DESPELOUSES et DESBOSQUETS. Le Naturalisme en France.

(Lectures faites au *Coleum* de l'Université de Titicaca [Mexique].

Au Hasard de la Fourchette, études de critique littéraire.

L'Instruction Intégrale. Par UN DIPLOMÉ DE L'ENSEIGNEMENT MODERNE.

Baudelaire à la Portée de Tous.

Le Petit Nietzsche des Gens du Monde.

La Psoriasis de Napoléon à Sainte-Hélène, par LORD LILLYBUG.

Psychopathia Sexualis.

Le Public des Musées nocturnes, par ATHANASE PHILIPPE.

Les Tuberculeux Passionnés, roman contemporain.

Comment on défend ses Organes urinaires, par le docteur AUBEFLEURIE.

Génie politique du Cardinal Rampolla. Avec traduction de ses Pensées Intimes par LUCE FÉLIX.

Outre-Lune, par NOC.

Frisselis savoureux, contes égrillards.

L'Ignorance, grande encyclopédie démocratique.

L'Enigme de l'Au-Delà, par MADAME DE CORINTHE.

Le Parfait Manucure. Avec reproductions en héliogravure et quadruple tirage en couleurs des ongles de : *Napoléon*, *Chateaubriand*, *Balzac*, *Alfred de Musset*, *Mme Récamier*, *Renan*, *Veuillot*, *Buffalo-Bill*, *Taine*, *Sarcey*, *Little Tich*, *Tolstoï*, *Gabriele d'Annunzio*, *Ravachol*, *Alfred Dreyfus*, *La Duse*, *La Patti*, *Joseph Chamberlain*.

Sales Youpins, par UN JUIF REPRÉP — TIÉ.

Berceuses d'Aïeule, par la Comtesse de FOLLEMOTTE.

Le Député Lemaître,par JULES LEVEAU,*de l'Académie Française.*

Faut-il prendre des Précautions? (conseils du Docteur).

Programme du Grand Congrès de la Race Blanche : 1° Interdiction de tout travail rémunérateur aux Jaunes, aux Nègres et aux Juifs; 2° Extinction progressive des tuberculeux par la relégation.

PARIS, NEW-YORK, SYDNEY.

La Question de la Vaseline.

La Tare Originelle des grands Ecrivains, par le Dr PÔDNŒ.

Cake-Walkons! scènes parisiennes.

Clef des Cultes Phalliques (Librairie Occulte).

LEBOBE ET TROUILLET. **Les Chefs-d'Œuvre Classiques.**

Catalogue de ma collection de **Vieux Incunables du Dix-Huitième Siècle,** par LE BIBLIOMANE du *Petit Quotidien.*

Album de Joliesses Endeuillées. par la Princesse BELQUEUX DE WAGEINCOURT.

LUC INVERTI. **Annales de l'Occultisme.**

Répertoire Méthodique du Grand Dictionnaire Larousse. Auquel sont joints les Principes Elémentaires pour le Déchiffrement du Texte. Suivi de Conseils sur l'Orthographe des Noms Propres dans le Supplément. Par E. FIGUET et G. LAROUSSET.

Neurasthénie des Lys, par ARYSTYDE MOUCHECHOUART.

BOUCHON. **Microbe de la « Diarrhée littéraire ».**

Un Ennemi de la Société : Le Président Magnaud.

Pétition pour le Mariage par la Volonté d'un Seul.

Interviews Complètes d'ERNEST RENAN, classées

par ordre des Matières. A l'usage des Jeunes Reporters.

GEORGES GODEFROY. L'Art Populaire dans les livres de J. Barbey d'Aurevilly.

Statuts de la Ligue contre les Droits de l'Homme de Couleur. — Au Siège de la société de secours aux Animaux.

Les Artistes du Peuple. — Première série : Whistler . Par l'Auteur des REMONTOIRS PARISIENS.

Esthétique des Foules. Par I. BAVOLET, professeur de Philosophie au Collège de France.

Les Quatre Mousquetaires (traduit du polonais). Par SIKOSAKICH.

Almanach Général des Sujets de Vaudeville.

LA FORCE NATIONALE : — Trilogie de Romans.

I. Deux Vies parallèles.

II. Les Membres de l'Académie.

III. L'Erection des Statues.

L'Annunziation de la Vierge. Roman imité par l'italien.

La Renaissance de l'Homaisisme, par GASTON DESCAMPAGNES.

Napoléon et les Punaises d'Italie, par BAUDET.

Quelqu'un, quelque chose. — Roman balzacien. Par FÉLIX HARANSAUR.

Il y a Quelqu'un! — Monologue. Par EDOUARD VIBRECOURT.

Le Livre des Snobs (Revu et Augmenté).

COPLESTONE. Conseils à un Jeune Critique.

SWIFT. Conseils aux Domestiques (1).

Et le *Dictionnaire de la conversation polie*, par

(1) M[lle] Yvonne Kerlord, belle et plantureuse personne, représente une Opinion Publique infiniment plus stable et mieux assise que *celle dont nous sommes les serviteurs quotidiens*.

(*Le Figaro*, 30 novembre 1902)

le même Swift (accommodé au goût du jour); auxquels je vous prie en grâce de joindre ce petit *Traité de journalisme* fait et composé par Loyson-Bridet votre très humble serviteur ; tous livres que vous pourrez commander selon votre gré à la Librairie des Gens du Monde, chez Hector ; d'autant que les ronds-de-cuir auraient peut-être l'audace de vous les faire attendre — ainsi que messieurs les reporters s'en plaignent souvent — si vous alliez vous aviser de les demander à la Bibliothèque Nationale.



LES DÉTRACTEURS DU JOURNALISME

Baudelaire, à qui vous pourrez toujours reprocher d'avoir écrit *Une Charogne* et *Femmes Damnées*, d'être l'initiateur de l'école décadente et le fondateur (ainsi que dit le directeur d'une éminente revue), de cette littérature de bagne au milieu de laquelle nous vivons, n'a pas craint d'insulter au journalisme :

MON CŒUR MIS A NU

(*ô popoi ! eût dit Homère !*)

LXVIII

Il est impossible de parcourir une gazette quelconque, de n'importe quel jour, ou quel mois, ou quelle année, sans y trouver, à chaque ligne, les signes de la perversité humaine la plus épouvantable, en même temps que les vanteries des plus surprenantes de probité, de bonté, de charité, et les affirmations les plus effrontées relatives au progrès et à la civilisation.

(*eheu ! eheu ! atque iterum eheu ! comme dit l'autre.*)

Tout journal de la première ligne à la dernière n'est qu'un tissu d'horreurs. Guerres, crimes, vols, impudicités, tortures, crimes des princes, crimes des nations,

crimes des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle.

(ah, mes enfants ! comme disait Sarcey.)

Et c'est de ce dégoûtant apéritif que l'homme civilisé accompagne son repas de chaque matin. Tout, en ce monde, sue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme.

(quousque tandem, poetaster, abuteris patientia nostra?)

Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût (*sic*).

(*Œuvres inédites de Baudelaire,* p. 117.)

Voilà l'opinion d'un mangeur d'opium : il est digne de son patron, le buveur de whisky. La haine du journalisme semble mener à la paralysie générale ou au délirium tremens (1) :

Les Attaques Personnelles dans la Presse.

Toutes les fois que je lis un paragraphe injurieux dans les journaux, je me souviens du mot si drôle de Johnson à Goldsmith : « Mon cher docteur, quel mal voulez-vous qu'il y ait à traiter un homme d'Holopherne ? »

(EDGAR POE. *Marginalia*, I.)

(Je ne sais pas si vous êtes comme moi : mais j'avoue que ceci dépasse ma mentalité.)

Autre mangeur d'opium, le nommé Coleridge. Encore un poète abscons :

Révolutions Intellectuelles. — Le Style Moderne. — Le Journalisme.

Il y a eu en Angleterre trois révolutions silencieuses : la première, quand les professions libérales se sont séparées de l'Eglise ; la seconde, quand la littérature s'est séparée des professions libérales ; la troisième, quand la presse s'est séparée de la littérature.

—

(1) Cf. un livre récent d'Arvède Barine et les ouvrages de Max Nordau, *passim*.

Les locutions communes se sont tellement stéréotypées, si l'on peut dire, par l'usage conventionnel, qu'il est devenu réellement plus facile d'écrire tous les jours un article politique en style ordinaire de journal que de confectionner proprement une paire de bottines. Un apprenti a tout juste autant à apprendre pour être cordonnier que jadis; mais tel ignare outrecuidant, pour peu qu'il ait suffisance de manque d'honnêteté, peut très effectivement manier une plume dans un bureau de journal, avec infiniment moins de peine et de préparations qu'il n'en fallait au temps passé.

(et allez donc! ça n'est pas mon père!)

(COLERIDGE. *Propos de Table* (*je te crois!*) 21 avril 1832.)

Le journalisme a toujours eu le même genre d'ennemis, même quand il n'en était point arrivé au degré de perfection où le progrès de la pensée moderne l'a porté, même quand il n'existait pas encore! On s'en prenait alors à l'opinion publique, dont le journal n'est que l'expression.

Lisez ceci :

Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise; car elle a convenu au plus grand nombre.

CHAMFORT.

(Dieu que les gens d'esprit sont bêtes, comme dit l'autre. — Qu'est-ce que le bon sens, le gros bon sens tout rond du peuple? Que sont notre maître Sarcey, et les jurys, et le public des théâtres? Autant de sots? Allons donc!)

Et pour finir, le sinistre Horace, le poète chassieux et voyeur (1) :

Odi profanum vulgus et arceo.

Je ne vois pour ma part aucune différence entre

(1) Ad res Venerias intemperantior traditur; nam speculato cubiculo scorta dicitur habuisse disposita, ut quocumque respexisset ibi ei imago coitus referretur. (SUETONE. *Vie d'Horace.*)

ce mot et celui de Caligula qui aurait voulu que le peuple n'eût qu'une tête, pour la lui couper (1). L'un parle en tyran, l'autre en esthète. Horace empereur n'aurait pas dit autrement.

Laissons là ces rêveries malsaines. Platon voyait juste, quand il prétendait chasser les poètes de sa République. Dans la société de l'avenir, le journalisme, qui a vulgarisé la littérature, la remplacera auprès du peuple. Les tours d'ivoire s'écroulent. Place au public (2)!



BONNES LOCUTIONS

Ne dites pas :	*Dites :*
Ballon.	Aéronat.
Universel.	Mondial.
Intelligence.	Mentalité.
Sensibilité.	Humanité.
Mémorable.	Inoubliable.
La cause des ouvriers.	La cause prolétarienne.
Froid.	Frigide.
	La Seine ne mêle pas sans regret ses eaux glauques et tièdes à celles jaunâtres et *frigides* de la Marne. (*Le Temps*, 23 nov. 1902.)
Bestialité.	Zoophilie.
Guerre en Europe.	Conflagration européenne.
Style.	Ecriture.
Composition.	Facture.
Groupe de jeunes gens.	Pléiade de jeunes.

(1) Utinam P. R. unam cervicem haberet ! (Id., *C. Caligula*.)

(2) Notez en passant, pour *memento* de critique, l'emploi qu'on a fait dans ce chapitre d'« arguments » sensibles pour le public ; mangeur d'opium, paralytique, ivrogne, chassieux, voyeur, etc.

Ne dites pas :	*Dites :*
Un bon rôle.	Une sensationnelle création.
Un acte a été joué.	Un acte a été enlevé.
Un bon style.	Une écriture artiste.
Grâce.	Gracilité.
Significatif.	Symptômatique.
Agréable.	Savoureux
Couleur.	Note ; ton ; Une note réaliste des plus savoureuses. (*Débats*, 13 novembre.)
Une grande émotion.	Une émotion vibrante.
Scolaire.	Scolastique.
Vibration.	Vibratilité.
Figure.	Silhouette.
Entourage.	Ambiance, atmosphère, cadre.
Entourer.	Nimber.
Changeant.	Protéiforme.
Etrange.	Mystérieux, énigmatique, sybillin.
Articuler une phrase.	Marteler une phrase.
Intelligent.	Intellectuel.
Affamé.	Famélique.
Marcher.	Arpenter.
Intéressant.	Palpitant, troublant, saisissant, suggestif, empoignant.
Remarquable.	Indicible.
Svelte.	Tanagréen.
Haletant.	Pantelant.
Émotionnant.	Poignant.
Pâle.	Falot.
Mou.	Veule.
Un drame s'est passé.	Un drame s'est déroulé.
Grand.	Colossal, invincible, effréné.

Ne dites pas:	*Dites:*
Jeune homme.	Ephèbe.
Aventures.	Tribulations.
Nez.	Appendice nasal.
Concert.	Récital.
Mollesse.	Veulerie.
Chaleur.	Calorique (un calorique très puissant).
Beau.	Prodigieux, prestigieux, incomparable, étonnant (faire vibrer l'étonnante partition d'un musicien consommé, (*passim*).
Joli.	Gracieux.
Histoire de Napoléon.	L'épopée impériale.
Poésie.	Poésie intense.
Charme.	Charme pénétrant.
Mélancolie.	Mélancolie scandinave.
Roideur.	Hiératisme.
Couleur.	Tonalité.
Grossier.	Fruste.
Il a une automobile.	C'est un fervent de l'automobilisme.

Etc., etc.

LOYSON-BRIDET.



LA VIE AMOUREUSE
DE BAUDELAIRE

—

Pour les yeux de Berthe.

... Il faudrait tout d'abord s'habituer à nettement distinguer la formule de l'amour baudelairien, amour plastique, brutalement sensuel, maladif et curieux (amours de jeunesse — Jeanne Duval — rencontres et passades), et l'amour, selon l'intime pensée de Baudelaire, amour sentimental et mystique plutôt que sensuel, amour de tête, parfois littéraire, peut-être même amour-rêve de Wagner, pur et éthéré (Mme Sabatier, La Fanfarlo).

Sur la question amoureuse, plus que sur toute autre, Baudelaire, contradicteur par excellence, protée insaisissable et volatil, se plaisait à dérouter les indiscrétions, voulant à tout effort masquer sa personnalité, pour ainsi mieux goûter la douceur de la solitude et le charme de l'inpénétrable. Tous ses amis l'ont du reste remarqué : jamais il ne causait femmes, à moins que, pour quelque mystification, — car on ne doit nullement donner attention sérieuse, pour en déduire sa doctrine d'amour, à toutes ces anecdotes singulières qui tendaient jusqu'ici à faire de Baudelaire un déséquilibré et un possédé, et particulièrement en amour un débauché et un cynique ; en les vulgarisant, ses amis, sans le vouloir, lièrent cause commune avec les mufles et les envieux qui créèrent une légende malsaine autour de la vie de Baudelaire, dans l'espoir d'étouffer ou du moins d'obscurcir l'immortelle Beauté de son œuvre.

Que Baudelaire ait perdu quelques géantes de la phti-

sie et deux naines de gastrite, et accusé la Providence de refuser la santé à ces privilégiées. Qu'il eût connu une naine de soixante-douze centimètres et une géante de sept pieds et demi... *parcourir à loisir ses magnifiques formes. Ramper sur le versant de ses genoux. Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins...* Ce peut être vraisemblable et, par là, Baudelaire réussissait le double évent de se contenter d'inexplicables prurits et surtout d'étonner ses amis qui s'ingéniaient aussi aux aventures les plus bizarres, selon le goût de l'époque.

Il s'imposait justement à nos admirations passionnées de remettre, autant que possible, toutes choses au point et de concilier ces contradictions évidentes, pour fixer de façon précise la vie amoureuse de Baudelaire, et ensuite conclure cet Evangile d'Amour dont il avait projeté d'être l'Apôtre, aux débuts de sa carrière littéraire, vers 1846.

Quelques correspondances amoureuses, publiées au hasard des trouvailles; ses théories sur la Femme et sur l'Amour éparpillées à toutes les pages de son œuvre, reconstituées et groupées autour de cet essai primitif : *Choix de maximes consolantes sur l'Amour*, afin de préjuger ce livre qu'il comptait écrire : *Le Catéchisme de la Femme mariée;* des souvenirs de ses contemporains, des échos glanés çà et là, et des anecdotes; surtout de piquantes lettres inédites ; enfin, son *Carnet Amoureux*, ont permis d'esquisser un Baudelaire amoureux dans la seule intention, — non de satisfaire de vaines curiosités, et ainsi de profaner une mémoire bien sympathique — mais d'expliquer l'œuvre par l'homme et de donner ainsi plus d'éclat et plus de couleurs aux Fleurs qu'il cueillit en gerbes parfumées aux jardins de ses amours : la vie amoureuse de Baudelaire s'est reflétée toute dans son œuvre. Baudelaire n'aima ses maîtresses que pour l'éternel désir de mieux contempler son âme dans la clarté de leurs prunelles... *lacs où son âme tremble et s'y voit à l'envers...*, parce que c'est là le grand secret de la loi d'Amour de chercher à se retrouver et à se survivre en autrui, par cette incons-

ciente peur de la Mort, divin témoignage de la Beauté de vivre.

§

Un de ses premiers amours (je passe l'inversion sentimentale, et sensuelle peut-être, qui fit renvoyer Baudelaire de Louis-le-Grand) — sans doute le premier, si l'on tient pour nulles, et il le faut, les initiations érotiques des rues chaudes, — un de ses premiers amours, la maigre nudité d'une petite chanteuse des cours. Une blanche fille.., *aux cheveux roux, son jeune corps maladif plein de taches de rousseur, deux beaux seins radieux comme des yeux*... qu'il rencontre en flânant. Poète chétif, il lui dédie la primeur de ses vers, à cette pauvre gueuse de carrefour ; il glorifie ses haillons et ses sabots et nous perpétue le souvenir de sa beauté. Un ami de Baudelaire, peintre d'un joli talent, de Roy, expose *la Petite Guitariste* au Salon. — Simplement, comme ils s'étaient rencontrés, simplement, il se quittèrent, ces deux vagabonds d'idéal. Baudelaire conserva toujours le parfum de cette fleur de printemps. Quand il parlera avec tant d'émotion de cette humble péripatéticienne des rues de Londres qui par l'amour sauva de la faim et de la mort l'aventureux Thomas de Quincey, il reverra dans un coin de son âme sensible cette petite créature gracieuse de faiblesse et de bonté, sa gentille mendiante rousse. Et quand le mangeur d'opium et l'amant du haschisch rôderont plus tard, les nuits pleines de lune, dans Oxford-Street ou sur les boulevards extérieurs du Mont-Parnasse, les regards tournés vers leurs adolescences attristées, ils se diront : « *Ah! Si j'avais les ailes de la tourterelle, c'est vers Elle que je m'envolerais pour chercher la consolation.* » Toujours la douceur des premiers baisers laisse, pour les heures de doute et de sécheresse, une source délicieusement fraîche qui fait oublier la douleur et qui murmure, gaiement, de l'espérance.

Baudelaire ensuite promena sa fantaisie curieuse par les quartiers bohêmes, courut les guinguettes de Paris

et de la banlieue, les bals et les jardins publics; il y connut les Demoiselles et les Dames aux doux regards, celles de la basse volée et celles de la haute ; il fréquenta les Danaë de la place Saint-Georges et effeuilla des roses à la statue de Léda. Il tint même les boulevards, soupa à la Maison d'Or et chez Bonvalet, après les haltes à l'Alhambra et au Vauxhall. Ils étaient alors toute une bande d'excentriques qui effaraient les profanes par leurs cheveux hirsutes, leurs allures féroces et leurs accoutrements singuliers. — Baudelaire cependant, qui détestait la mauvaise tenue, accusait déjà quelque noble beauté dans son entente de s'habiller ; son élégance faisait valoir son air très distingué. — Ils tenaient leurs assises aux moulins de Montsouris et des barrières de Plaisance ils descendaient en vainqueurs sur la capitale. Un grand gaillard à la peau rousse, à la tignasse fauve, Privat d'Anglemont, paraît avoir été le boute-en-train de la bande habituelle de Baudelaire ; il invitait les amis à lui offrir le vin d'Anjou sous la tonnelle d'un vide-bouteilles du boulevard Mont-Parnasse ; pour les remercier, il leur récitait ses fameux sonnets rocaille, et les faisait bénéficier de ses relations intimes dans les maisons closes qu'il honorait de son haut patronage : « *Allez-y de ma part, leur disait-il, vous b... à l'œil sur mon ardoise.* » Les jours de grande liesse, quand il recevait des sommes, son plaisir était de recueillir toutes les miséreuses prostituées, toutes les filles abandonnées ; il les attablait chez le rôtisseur jusqu'à ce que ses escarcelles fussent vides ; et on s'aimait, à la diable, sans plus de malice, alors que l'hypocrisie bourgeoise accroissait l'attentat aux mœurs de 34 o/o. Cette vie folle, dont il se dégoûta vite, la curiosité assouvie, Baudelaire la mena quelques années, jusqu'en 1842. Et c'est certainement dans ce dévergondage qu'il faut chercher les raisons qui décidèrent sa famille à l'embarquer sur un navire marchand en partance pour les Indes.

Dans ces milieux, Baudelaire expérimenta la bêtise et

la naïveté des filles. Il importe de le noter aussitôt pour ne point prendre trop au sérieux telles et telles opinions de Baudelaire sur les Femmes. Ainsi que beaucoup de gens de lettres et d'artistes, il inclina à juger les femmes par les petits salons du monde entretenu ; et les nuits insensées des boudoirs vespasiens lui tissèrent un voile d'illusions qu'il aura bien du mal à défaufiler plus tard, quand la maturité et la réflexion, fortifiées par la misère et par la maladie, lui permettront de mieux comprendre la Femme et de ne point conclure sur les femmes en général ce qu'il convient de décider quant aux filles en particulier. C'est le point le plus intéressant à retenir de cette période enfiévrée où Baudelaire fit son apprentissage de la vie et de l'amour ; et, si je devais décrire universitairement la course amoureuse de Baudelaire, je dirais que voici sa première manière d'aimer, instinctivement, brutalement même, en débauche et en curiosité libertine ; et que les objets de cet amour juvénile vont leurrer ceux qui pensent trouver là la personnalité amoureuse de Baudelaire, car il eut le courage de reconnaître son erreur, sans toutefois la renoncer, ce qui était double bravoure de sa part. Je veux dire que cette Jeanne Duval, dont à raison on ne veut séparer le nom de celui de son poétique amant, ne fut point, exclusivement, ainsi qu'on l'affirme trop gratuitement, la maîtresse de Baudelaire ; que même jamais il ne se donna à elle, s'il est vrai qu'en amour la communion des chairs, sans l'intime communion des âmes, ne soit qu'un mensonge pour endormir la douleur humaine. Jeanne Duval ne régna sur les sens et sur l'imagination de Baudelaire que par l'incantation de sa volupté pénétrante et le charme magique de son étrangeté. Par la force de l'habitude, elle fut la maîtresse de sa vie ; pas un seul instant, en dépit que lui-même l'ait cru, elle n'occupa la moindre place dans son cœur. ELLE EST LA FLEUR DU MAL, OUI ; L'AMOUR DE BAUDELAIRE, ASSURÉMENT, NON.

Il fit sa connaissance vers la vingtième année. Tarifée du trottoir, figurante de café chantant, valetaille exotique,

impossible de le préciser. Baudelaire s'en éprit soudainement, au point de lui sacrifier une juive de la rue Saint-Antoine, Sarah-Louchette, encore une gueuse, pour laquelle il paraissait avoir quelque attachement. — Vingt ans, la gorge déjà basse, les seins tombés, elle est chauve et porte perruque ; elle louche de son œil juif et cerné. Un soir d'hiver, la faim a relevé ses jupons en plein air ; elle a vendu son âme pour avoir des souliers ; elle a traîné les ruisseaux, et mordu le pain de l'hôpital. Elle s'essouffle au plaisir. Pour elle, et d'elle, tant d'amants sont défunts que, les nuits d'insomnie, ses yeux inquiets en voient défiler les fantômes. — *Cette bohème-là, c'est son tout, sa richesse, sa perle, son bijou, sa reine, sa duchesse, celle qui l'a bercé dans son giron vainqueur, et qui, dans ses deux mains, a réchauffé son cœur.* — D'abord, Jeanne fut cruelle, et coquette ; en attendant de baiser son noble corps, Baudelaire dut retourner à l'affreuse juive. Près de celle qu'il n'aime plus, il songe à celle dont son désir se prive ; il se représente sa majesté native, son regard vigoureux et tout de grâce, le casque parfumé de ses cheveux ; il n'aspire qu'à la ferveur de caresser ses pieds frais et ses tresses noires ; surtout il voudrait obscurcir la splendeur de ses froides prunelles, par quelque larme, quelque soir. Sans doute, en prolongeant sa cour, la belle ténébreuse avait résolu de mieux s'attacher le jeune homme ; elle y réussit, en tous cas, puisque plus elle le fuyait, plus il l'aimait, plus il chérissait cette froideur par où elle lui semblait plus belle; puisque dès lors leurs existences se confondirent si bien qu'au milieu des plus angoissantes préoccupations Baudelaire ne cessa d'assurer la vie de sa compagne d'amour, avant de penser à s'assurer la sienne.

La fille de Saint-Domingue n'empruntait pourtant sa beauté qu'à l'image poétique dont Baudelaire se plaisait à l'auréoler dans son triste cœur. Les familiers du quai de Béthune, qui n'en étaient pas amoureux, confessaient qu'elle n'avait ni talent, ni esprit, ni cœur, aucune beauté, et aucun charme (*physiquement, cette drôlesse*

ne vaut même pas le...) (Un intime), rien enfin qui justifiât la passion exclusive qui s'empara de Baudelaire à cette époque. Près de la cheminée, elle demeurait blottie dans un fauteuil bas et y restait silencieuse, cependant que les apprentis de lettres dissertaient des théories et jonglaient aux paradoxes. Baudelaire improvisant lui dictait les vers qu'elle retenait, que peut-être elle recopiait. Il s'amusait parfois, en marge des manuscrits, à dessiner avec une allumette noircie ou une estompe, sa chevelure crêpelée, ses seins déliquescents et ses larges hanches qui roulaient sur des cuisses évasées, ses deux grands yeux noirs, insensibles, indifférents, deux bijoux froids où rien ne se révèle ni de doux ni d'amer. La passion des liqueurs fortes, la méchanceté sournoise des races de couleur, des infidélités quotidiennes en des crises d'hystérie bestiale, autant de raisons qui, loin de détourner Baudelaire d'une liaison fangeuse, fortifièrent son penchant pour la Vénus noire. Elle est l'ornement de ses nuits: il l'adore à l'égal de la voûte nocturne. Elle est le vase de tristesse où il boit l'absinthe douloureuse, devant l'impuissance de jamais atteindre les immensités bleues du Rêve. Ses yeux, illuminés ainsi que des boutiques d'incendies qui ne s'éteignent jamais, le brûlent jusqu'aux dernières moëlles, d'une brûlure sans cesse avivée: elle est savante pour le mal, et, femme impure et mégère libertine, elle mettrait l'univers dans sa ruelle. Elle est la Reine des péchés. Pour l'ouragan de cette volupté, pour l'élixir de sa bouche goulue, insatiable,... *être le Styx pour l'embrasser neuf fois...* pour les deux grands yeux noirs de l'enfant des noirs minuits, il abandonne tout, il sacrifie tout, famille, avenir, amis, lui-même; il s'enlise jouisseusement dans cette débauche, il s'y donne à pleines lèvres, pour peut-être le sadisme de remâcher son dégoût immense de cette sublime ignominie, même, il renoncerait sa vocation d'écrire des proses légères et ailées, et de ciseler si finement des vers si vigoureux, si martelés; et cependant les admirateurs de Baudelaire ont voulu voir en Jeanne Duval la Muse

qui servait à pétrir le Génie du maître; lui-même se l'avouait, elle était son inspiratrice.

L'inspiration de la mulâtresse existe bien, en effet, mais ce n'est qu'une inspiration indirecte, lointaine. Jeanne Duval lui était le miroir extérieur où se profilaient, en plus de beauté et plus de relief, tous les revenants de sa jeunesse. Il l'aimait de lui faire ressouvenir les pays parfumés que le soleil caresse, et l'invraisemblable décor des tropiques brûlants, de Bénarès et du Gange... *les idoles à trompe qu'on salue, les trônes constellés de joyaux lumineux, les palais ouvragés et féeriques, les costumes qui sont une ivresse pour les yeux, les jongleurs savants que le serpent caresse et les femmes qui se teignent les dents et les ongles, et puis, et puis encore...* Tout l'attachement qu'il lui montra avec tant de fidélité n'était que la traduction de la reconnaissance pour ce qu'elle lui rendait vivante la vision de ces rivages heureux et de ces îles singulières qu'il avait chéries jusqu'à la possession, jusqu'à la défaillance. Par le seul fait de cette association d'idées, et par l'intensité de son désir imaginatif et créateur qui lui ressuscitait les contrées entrevues et lui éternisait ses jeunes impressions, il accentua une accoutumance de laquelle il ne put jamais se déprendre... *Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, quand je mords tes tresses lourdes et noires, il me semble que je mange des souvenirs.*

L'embrassant, il s'embrassait lui-même, et sa jeunesse. Il voulait respirer en elle tous les parfums de là-bas — BENJOIN, ENCENS, OLIBAN, MYRRHE — qui avaient grisé ses narines, et qu'il retrouvait endormis — MUSC et HAVANE — dans sa chevelure moutonnante..... *Laisse-moi respirer longtemps, longtemps l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage...* Il l'aimait d'être si indolemment paresseuse; il revoyait les palmiers d'où pleut sur ses yeux la paresse; et son nonchaloir lui rappelait la langoureuse Asie et la brûlante Afrique. Elle était l'oasis où rêver, à l'abri des grandes sécheresses. Elle

était la gourde où humer à longs traits le vin des souvenirs. Et son sein chaleureux, c'était le frémissement de l'éternelle chaleur des cieux en feu, sous l'ardeur monotone du soleil d'Orient. Il l'aimait pour ses yeux faits de minéraux charmants, où l'ange inviolé se mêle au sphynx antique. Pour le miroitement de sa peau huileuse qui vacille comme les étoiles, il eût perdu l'humanité et trahi ses dieux. Le martyre n'aurait point été au-dessus de ses forces si, de ce prix, il eût dû payer les nuits de caresses et de morsures, les baisers diaboliques, infinis et pâmés. Il aimait Jeanne Duval, parce qu'elle lui était la représentation plastique des pays délicieux où son âme était restée captive à jamais. Jeanne Duval, c'était lui-même, en autrui, avec toutes les séductions de la femme, par suggestion, et toutes les illusions de la poésie et du souvenir.

Il aimait aussi dans Jeanne Duval une autre femme qu'il avait connue dans la traversée. La dame créole aux charmes ignorés qui marchait, grande et svelte, comme une chasseresse sous les bois de palmiers, avait soumis son enthousiasme curieux. Et il gardait d'elle un souvenir durable ; ses airs maniérés et nobles, son teint pâle et chaud, lui inspirèrent ses premiers vers, et elle lui fut la source des mille sonnets qui germèrent dans son cœur. Il eût voulu l'amener au vrai pays de gloire, sur les bords de la Seine ou de la vaste Loire ; il jugeait sa beauté digne d'orner les vieux manoirs de France. = Il aimait encore dans Jeanne Duval une fille du Malabar qu'il avait hésité à amener avec lui en France. Elle a des yeux de velours plus noirs que sa chair ; ses pieds sont aussi fins que ses mains et sa large hanche est charitable aux fatigues. Dès que le matin fait chanter les platanes, et tout le jour, doucement sur une natte, son corps vêtu de mousselines frêles, jusqu'au soir d'écarlate elle fredonne tout bas des airs inconnus, et ses rêves flottants sont pleins de colibris. Comme il se félicite, maintenant, de ne pas lui avoir imposé nos sales brouillards et d'avoir laissé l'heureuse enfant aux pays chauds

et bleus où Dieu la fit naître; elle eût dû emprisonner ses flancs dans la brutalité d'un corset et glaner son souper dans nos fanges. = Il aimait enfin dans Jeanne Duval l'image de la belle Dorothée, une coquette des tropiques qui moulait sa taille longue et sa gorge pointue dans une robe collante de soie rose... le poids de son énorme chevelure presque bleue, l'ombrelle rouge fardant sa peau ténébreuse, sa jambe luisante et souple... et demandait aux officiers si les belles dames de Paris étaient toutes plus belles qu'elle. Elle s'avançait, harmonieusement, heureuse de vivre et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté. Et, souvent, Baudelaire s'évade de la liaison qui 'obsède; il revoit la case sacrée où cette fille très parée évente ses seins en écoutant pleurer les sanglots des bassins; et il se caresse à sa peau délicate frottée d'huile odorante. Des fleurs se pâment dans un coin... Les images, les images toujours, la primitive, l'exclusive passion de Baudelaire.

Il a plus de souvenirs que s'il avait mille ans. Dans l'océan de la chevelure de la Bien-Aimée, il retrouve tout l'hémisphère de sa vie idéale, de cette existence monotone et langoureuse qu'il rêve toujours, toujours, plus la réalité lui est mauvaise. Le Spleen. L'Idéal. Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne, il respire l'ardeur de son sein chaleureux, son âme inquiète appareille pour les climats enchanteurs, et il songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble, aimer, et mourir, au pays qui lui ressemble... *Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants, dont j'ai oublié les noms... dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable... dans la case, un puissant parfum de rose et de musc... plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle... Autour de nous, au delà de la chambre éclairée d'une lumière tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches, et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d'un*

rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux, (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé)... Au delà de la varangue, le tapage des oiseaux ivres de lumières, et le jacassement des petites négresses... et la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filaos... Oui, en vérité, c'est bien LA *le décor que je cherchais... C'est là qu'il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie. Et y posséder sa chère vie...* LA, TOUT N'EST QU'ORDRE ET BEAUTÉ, LUXE, CALME ET VOLUPTÉ... Et, sur ce thème favori, Baudelaire brode les variations les plus vagabondes; il écrit l'*Invitation au voyage*, pour l'offrir à la femme aimée, à la sœur d'élection ; il l'écrit sur des vers qui s'eurythment en beauté et en harmonie, comme là-bas dans le port les formes élancées des navires; il l'écrit en des proses parfumées aussi douces que le revenez-y de Sumatra, et légères. Jamais sa chaude fantaisie n'a de rêves plus tendrement mélancoliques, jamais ses musiques (des musiques de Weber, lointaines, et apaisantes, un sommeil magnétique) ne se sont détachées en un murmure plus amoureux. Il trouve même à cette jouissance, désir et regret, tant de délices infinies qu'il aboutit à cette conclusion orientale : *Pourquoi contraindre les corps à changer de place, puisque l'âme voyage si lestement ?*

Alors il se crée un chez soi où il met toute l'intimité de son âme. Des meubles voluptueux, aux formes alanguies, et des meubles luisants, polis par les ans, des étoffes lamées et de vieilles robes aux discrets parfums d'autrefois, des marbres, des tableaux de maîtres ; sur les murs, nulle abomination artistique; en de précieuses reliures de Lortic, les quelques rares livres de chevet sur le beau pupitre en marqueterie. Des miroirs profonds. Tiédeur de la chambre, serre chaude où l'esprit sommeille; une senteur infinitésimale du choix le plus exquis. L'abondance des fraîcheurs de mousselines aux

fenêtres et les vitres de couleur pour, selon les mouvements de son caprice, enchâsser les variations de ses songeries; pour ses yeux brûlés par les fièvres de curiosité, la lumière, décolorée, en caresse, discrète. Des divans profonds comme des tombeaux. Et d'étranges fleurs sur les étagères. Une chambre vraiment spirituelle, où l'atmosphère se teinte de rose et de bleu. Il s'illusionne aux apparences de quelques semaines tranquilles; il croit définitivement avoir trouvé le charme du foyer. Elle est si gracieuse, sa maîtresse, avec ses vêtements ondoyants et nacrés; même quand elle marche, on croirait qu'elle danse : sa tête d'enfant se balance avec la mollesse d'un jeune éléphant; son corps se penche et s'allonge comme un fin vaisseau qui roule bord sur bord. Au crépuscule, quand les douleurs s'aigrissent, et que la peur vient aux sensitifs de la solitude et du soir, la soupe parfumée attend Baudelaire, au coin du feu; et la bien-aimée, en kimono de satin jaune, lui offre, amoureusement à cette heure, ses seins qui remplissent ses bras ouverts. Un beau chat se promène, sous les lampes, et aussi le parfum de sa fourrure blonde et brune ; sa voix mystérieuse endort les plus cruels maux et contient toutes les extases; ses prunelles pâles, vivantes opales. — Ne pas connaître cette douceur, c'est n'avoir jamais vécu. Et il veut cette douceur, il veut cette vie; de toutes ses forces il s'accroche à ces mensonges : *Qu'importe la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis... et ce que je suis...*

Mais les caprices de sa vie et de son amour, mais surtout les caprices de son travail, par trop intermittent et peu productif, — *de 1842 à 1858*, dit-il, *seize années de fainéantise* — entraînent les désastres financiers, en dépit de son conseil judiciaire, qui date de 1844 ; dès 1846, il simplifie sa toilette, c'est dire le dernier sacrifice. Des dettes, une vingtaine de mille francs, y compris des billets de complaisance, on a abusé de sa jeunesse et de ses besoins d'argent, l'usure, acharnent les créanciers à sa porte. En vain, s'enfuit-il à tous les coins

de Paris, de la rue Pigalle à la rue Mazarine, de la rue Laffitte à la rue de Seine, l'avenue de la République, dans ses meubles, en meublé, à l'hôtel. Il faut partir. Il faut s'en aller en province. On lui offre de diriger un journal conservateur. L'accepte-t-il ? En tous cas, en janvier 1850, c'est l'exil à Dijon. C'est l'intimité brisée, c'est la halte à l'hôtel. Jeanne Duval pourtant a beaucoup d'économie et, bonne ménagère, 150 fr. par mois lui suffiraient pour assurer la vie ; 50 fr. pour sa toilette ; 50 fr. pour des meubles en location et un petit appartement ; 50 fr. de côté pour acheter des meubles à Paris, au retour, bientôt. Mais il faut des avances pour la plus simple installation. Et il est dû à l'hôtel, beaucoup ; 12 fr. par jour. Et la dame de l'hôtel commence d'être pressante. Peut-être des réflexions et des observations à Jeanne Duval qui fait trop remarquer la maison, maintenant qu'on ne paie plus. Jeanne Duval s'énerve de cette gêne d'argent, de cette situation. « *J'ignore*, écrit Baudelaire, *si l'envie de sortir de cet hôtel lui fera faire une chose que je regarde comme inconvenante.* » Quelle chose ? Quelle inconvenance ? Il est trop facile de le présumer ; de vivre aux gages quotidiens, pas toujours, des passants agréerait peut-être mieux à la mulâtresse qui n'aime point Baudelaire ; pourrait-elle comprendre du reste sa sensualité sentimentale. Baudelaire s'essouffle ; avec ses petites rentes et son travail, il essaie en vain d'équilibrer son budget. La grande gêne. Plus d'amour donc, de tranquillité du moins. L'ennui ; Baudelaire voit le sens pratique de la vie. Les querelles, chaque jour. Les réconciliations, chaque nuit. Ainsi, jusqu'à la fin de 1852 ; guéri de quelques-unes de ses illusions, les mauvaises, guéri de ses ambitions politiques qui depuis 1848 ont accru sa misère, de là date la nouvelle liaison, par correspondance, avec La Présidente. Les lendemains de volupté, car l'emprise charnelle est bien profonde, sont plus terribles que des cauchemars.

Jeanne Duval est entrée dans son âme comme un coup de couteau. D'avoir prêté son cœur à la cruelle, pour

qu'elle y exerce ses dents et trompe son ennui à ce jeu singulier, Baudelaire sent de la folie lui serrer les tempes; sa pauvre tête fatiguée s'égare et chancelle. En vain il implore sa pitié du fond du gouffre obscur où son cœur est tombé : c'est la nuit, c'est l'horreur. En vain, il la supplie de l'aimer aujourd'hui, parce que demain ce sera la mort et que la pierre opprimera sa poitrine heureuse, ses flancs assouplis, et qu'alors au tombeau, ses regrets seront infinis, éternels. Il jalouse le sort des animaux qui se peuvent plonger dans un sommeil stupide ; il voudrait tant goûter les voluptés de l'anéantissement ; en vain. Il demande l'oubli aux fumées de l'ivresse ; le laudanum, le haschisch, il les essaie. La Révolte s'empare de lui ; il voit rouge et du sang lui gicle au front. Tuer Jeanne, il y songe ; mais si ses efforts le délivreraient de son empire, ses baisers ressusciteraient le cadavre de son vampire... *O fureurs des cœurs mûrs par l'amour ulcérés! O femmes dangereuses! ô séduisants climats!*

Il pense se tuer. Le glaive et le poison lui promettent la délivrance. Il va chez Cousin lui demander son avis sur l'immortalité de l'âme. Pour des publications posthumes, il porte des manuscrits à Banville. Il passe toute une journée à Châtillon, sous la tonnelle d'une guinguette, et s'y grise de vers avec son ami Louis Ménard ; il lui confesse qu'il a décidé de se suicider. Et, le soir, dans un cabaret de la rue Richelieu, devant sa maîtresse, il se perce la poitrine d'un coup de couteau. A en croire Philippe Berthelot, « *Baudelaire ne sentit rien. Il fut réveillé par un ronronnement. Il était chez le commissaire de police qui lui disait : Vous avez commis une mauvaise action ; vous vous devez à votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre commissaire de police. On le porta dans sa famille ; sa maman lui copiait ses vers. Mais il ne put y durer : on ne buvait chez elle que du bordeaux, et il n'aimait que le bourgogne.* » Si ces détails sont de créance peut-être légendaire, la tentative de suicide n'est pas douteuse, bien certainement. On a voulu lui donner pour raison la gageure de mystifier sa mère et ses amis et d'amener son

beau-père, le général Aupick, à lui payer des dettes criardes... Baudelaire alors a cessé toutes relations avec sa famille; il écrit à sa mère sur un ton de déférence glaciale ; et il a, dans une lettre mordante d'ironie, sommé le général de n'avoir plus à se préoccuper de lui... Pourquoi donc ne pas admettre plus vraisemblablement, que de bonne foi il chercha plutôt à s'évader de l'impossible liaison qui l'écœurait jusqu'au vomissement, aux heures de bonne santé quand, sa Muse n'était pas malade ?

Car, n'est-ce pas, c'est fini d'espérer; il est épouvantablement collé à cette carcasse, éternellement. Il entrevoit cette vie quotidiennement crapuleuse, demain, après-demain, et toujours... C'est le mensonge pour la vie, l'insupportable, l'implacable vie. Son dernier effort est brisé ; la sorcière aux flancs d'ébène lui a versé quelque philtre de Thessalie ; tout pantelant , comme un moribond, en vain il veut encore se ressaisir au tombeau de son amour ; il se sait irrésistiblement vaincu. Il comprend l'inanité de son aspiration à l'Idéal et que son Rêve ne peut plus appareiller pour ces contrées mystiques où ses désirs partaient en caravanes. Il maudit la Maîtresse de son esprit et de ses sens ; il maudit l'infâme qui l'a asservi si misérablement et lui a mis aux pieds le boulet des forçats à perpétuité. Il a beau la traiter d'ordure et lui jeter à la face tous les sarcasmes les plus blessants ; ses grands yeux fixes et froids gardent l'horreur et la cruauté de l'Insensible. Il ricane férocement sur ses jambes lubriques, en l'air, et sur son ventre pleins d'exhalaisons putrides, quand il l'assimile à l'infection d'une charogne infâme. Comme il souhaite donc que les vers rongent sa peau comme des remords, et que la vermine bourdonnante la mange de baisers empuantis !

Et pourtant qu'il l'aime, dans cette haine amoureuse! Il a voulu oublier l'amertume de son cœur dans des passades érotiques ; sur d'autres bouches, il a voulu boire ce vin de Bohême qui l'enivrait. L'oubli n'est plus possible et il n'est plus qu'une bouche pour y boire, au bord

des dents, le ciel liquide. Alors, des reprises éperdues, de nouvelles étreintes où les corps craquent et l'esprit se détraque. Elle est si belle, sa gorge triomphante qui s'avance et qui pousse la moire ; et il en ouvre les panneaux bombés et clairs, comme d'une armoire, armoire à deux secrets, pleine de bonnes choses, de vins, de parfums, de liqueurs, qui font délirer les cerveaux et les cœurs. Ses nobles jambes tourmentent les désirs obscurs, les agacent. Ses bras sont des boas luisants pour serrer l'amant dans son cœur, pour l'y imprimer. Son cou large et rond ! Ses épaules grasses ! Ses hanches sont amoureuses de son dos et de ses seins. Et puis, elle sait la caresse qui fait revivre les morts. Et le charme toujours étrange de sa tête qui se pavane en triomphe ! Toute l'Enfance et toute la Maturité ! Et les baisers gourmands, et les ivresses sensuelles ! C'est que cette femme est vraiment un sphinx. Il adore les senteurs fauves de ses lourds cheveux et les parfums de fourrure de sa jeunesse. Tout d'elle lui est un plaisir, la mollesse de son balancement, la cadence de son abandon, la souplesse de son corps qui frissonne sous les caresses du linge ; jusqu'aux lenteurs et aux brusqueries de ses mouvements, son allure orientale et sa grâce enfantine de singe. Et toujours encore le désir d'incarner son Premier Rêve, son Grand Rêve, de partir pour la terre Promise, seulement promise, aux pauvres rêveurs ; *quand tu vas balayant l'air de ta jupe large, tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large, chargé de toile, et va, roulant suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.* Mais le beau navire s'est ancré dans l'ignominie de la vase et de la boue ; des végétations chancreuses l'immobilisent dans l'impuissance de partir quelque jour. Cette fois, enfin, c'est bien la vie qui meurt, toute la Beauté de la vie et des illusions édéniques. *Où sont les parfums enivrants des fleurs disparues ? Où sont les couleurs féeriques des anciens soleils couchants ?*

Une désespérance, comme le monde n'en avait jamais entendu et dont l'écho pleurera par delà les siècles les

plus lointains, l'envahit corps et âme. Il marche ainsi qu'un fantôme; les excès du haschisch, les traîtrises du laudanum, aussi quelque maladie d'amour qui puise et qui épuise ont métamorphosé le dandy qui donnait le ton aux élégances, Byron, Brummel, Shéridan. Il n'est plus que l'ombre d'Hamlet, le regard indécis, les cheveux au vent. Sa bouche se détracte en un rictus d'ironie et ses yeux éteints ne reflètent plus que des doutes et des scepticismes. Regrets, Spasmes, Peines, Angoisses, Colères, Névroses, tout le démoniaque cortège danse la sarabande dans son sein meurtri. Cuisinier funèbre, il s'amuse à faire bouillir son cœur, pour le manger. Il court au Sabbat du Plaisir, pour de l'oubli, quelques minutes. Bastringues, Bouis-Bouis et Caboulots. Le chant des violons et la flamme des bougies ne peuvent chasser son cauchemar. Il court aux tripots, lui, le buveur de quintessences, lui, le buveur d'ambroisie, non par distraction, non par plaisir, mais pour envier la funèbre gaieté des vieilles courtisanes maquillées, aux lèvres sans couleur, aux mâchoires édentées, qui minaudent autour des tapis verts ou trafiquent leurs masques de beauté. Il fréquente les bayadères sans nez, les femmes galantes, les gouges, dans les bouges. La ronde des femmes damnées : vierges, démons, monstres, martyres aux mornes douleurs, aux soifs inassouvies ; ces chercheuses d'infini, mystiques ou voluptueuses, ses pauvres sœurs — tourne, tourne en folie dans son imagination hyperesthésiée. Il chante les terribles plaisirs et les affreuses douceurs de la Débauche et de la Mort, les deux bonnes filles qui l'hospitalisent sous les charmilles des tombeaux et des lupanars. Dans l'île aux myrtes verts où la Prêtresse de l'Amour entrebâillait sa robe aux brises passagères et adorait Cythère par les secrètes chaleurs de son corps embrasé, il ne trouve plus qu'un gibet à trois branches, où pend son image ; et des oiseaux sauvages plantent leur bec impur dans tous les coins sanglants de sa pourriture... *Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage de contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.*

Puis, il se passionne pour les gravures de Réthel qui symbolisent son désespoir et ses ricanements. Il voit s'ébranler la danse macabre de tous ces cadavres vernissés, les Antinoüs flétris, les baladins du troisième sexe, les dandys à face glabre. Comme il a dépouillé son cœur et sa fierté près de sa maîtresse orientale, il prend un plaisir maudit à dépouiller l'humanité de ses oripeaux élégants et parfumés ; l'ivresse des sens s'est dissipée, et son goût le plus cher, c'est partout d'imaginer un grand squelette qui chante l'hymne de la faute originelle. Et une indicible angoisse me griffe à la peau et au cœur, ces matins blancs d'automne triste, à regarder ces gravures allemandes où les doigts énervés de Baudelaire ont laissé leur empreinte, de les avoir si souvent feuilletées pour remâcher sa douleur, pour repaître sa fièvre. Toutes ces choses du tombeau, tous ces troupeaux mortels d'immortels, ces armatures humaines qui crient la vanité des vanités et toutes les vanités, respirent le plus pénétrant désespoir, ainsi que les fleurs du Sorcier, sur les hauteurs du Brocken. *Des ailes de corbeau effleurent le silence. L'Amour est assis sur le crâne de l'humanité et de sa bouche cruelle il éparpille en l'air sa cervelle son sang, et sa chair.*

Enfin, le désespoir suprême et l'invocation satanique : « *O Satan, prends pitié de ma misère... Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles le culte de la plaie et l'amour des guenilles.* » Enfin, la Prière à la Mort qui console et qui fait vivre, la Mort, le but de la vie, le seul espoir, la Mort, cet élixir qui nous enivre et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir. — Arrêtez, vous qui passez par la route, et dites-moi s'il est une douleur si grande, dites-moi donc s'il est un amour plus agité et plus tordu. Et voyez comme il a souffert dans tous les cycles de cet Enfer à y promener sa tristesse et son écœurement, après avoir perdu le Paradis où s'exhalaient des parfums frais comme des chairs d'enfant. Oui, toute l'œuvre rimée de Baudelaire s'explique par l'incantation magique de la Mulâtresse, si vous

acceptez de ne croire qu'aux façades; que j'aimerais pourtant mieux que vous ne considériez en ces Enthousiasmes et ces Adorations, ces Prières et ces Extases, ces Tortures et ces Morsures, ces Lamentations et ces Désolations, que le dédoublement de cette dualité indédoublable qui mêlait en l'âme de Baudelaire les principes de vie et les principes de mort. Lui seul, il est la source, lui seul, il est le but; et tous ces espoirs d'un instant, toutes ces désespérances d'une minute, c'étaient les désespérances et les espoirs d'une nature vibrante, sensible à l'excès, et maladive, d'un Poète. Et que si cette liaison noire ne l'eût point enlisé dans l'ornière des désillusions et des dégoûts, tout de même il se serait pris au piège de l'Idéal. Comme l'imagination crée le monde, elle le gouverne. Ce fut l'imagination qui emporta Baudelaire des plus grands enthousiasmes aux plus profondes déceptions. Vraiment, il se souvenait d'une vie antérieure vécue dans les voluptés calmes; vraiment il rêvait le soir des célestes vendanges. Jeanne Duval, toute sa jeunesse de 1841 à 1852, une jeunesse cahotée, capricieuse, oui; mais par subjectivité; elle fut l'incarnation de son âme, le Rêve des lendemains et le souvenir du Passé. Il sait maintenant, au bout de sa douleur, que ce goût de Mort qu'il a sur les lèvres et dans son cœur, c'est le goût de la Vie. Désormais, son cœur, meurtri comme une pêche, est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Enfin, ce restera au livre de charité la plus belle œuvre de Baudelaire d'avoir, après l'illusion tombée, conservé la maîtresse de ses débuts. Voici, en effet, que ses vices sournois, la boisson, l'alcool, d'autres, beaucoup d'autres, l'ont presque paralysée. Baudelaire la garde avec lui; jusqu'à sa dernière heure, dans les moments où il se reprend à quelque espoir, il ne rêve plus, cependant son amour est ailleurs, qu'un jour de retrouver l'amitié de sa mère et la petite maisonnette, là-bas, sur la côte de Honfleur, pour bercer sa grande tristesse sur la plainte des vagues — et aussi de retrouver Jeanne, de lui faire un intérieur charmant, de la distraire, de la

guérir, pour quelquefois repartir en souvenir aux îles parfumées que le soleil caresse. MA MÈRE, JEANNE, LEUR AVENIR, obsession qui torture son esprit. Sur une couverture de Revue, ces deux mots, griffonnés en chemin: JEANNE, MA MÈRE, vis-à-vis, douloureusement, RICORD, souligné à gros traits; je ne saurais mieux vous définir l'intimité de Baudelaire où toutes les puretés coudoyaient toutes les impuretés; les unes voulaient les autres. Sur son *Carnet amoureux* : « *Le salut est dans la bonne minute. Le salut c'est l'argent, la gloire, la sécurité, la levée du C. J.,la vie de Jeanne* ». Plus loin et souvent : « MA MÈRE, JEANNE, ET MOI ». Ce n'est plus maintenant de la sensualité, ni de la passion, c'est du devoir, c'est du sacrifice. « *Ma chère fille*, lui écrit-il, *il ne faut pas m'en vouloir si j'ai brusquement quitté Paris sans avoir été te chercher pour te divertir un peu... je te jure que je vais revenir dans quelques jours... Je ne veux pas que tu restes privée d'argent, même un jour... Je vais revenir bientôt et si, comme je le crois, je suis doué de quelque argent, je tâcherai de t'amuser... Ne sors pas sans être accompagnée, par ces chemins glissants...* » Elle est aux Batignolles; une vieille domestique la soigne et écrit pour elle; Jeanne Prosper, non plus Jeanne Duval, ne peut déjà plus écrire, la main est morte, en 1859. Baudelaire se prive de tout; il pousse même le renoncement jusqu'à l'impossible; et avec quelle délicatesse il prie son généreux tuteur et ami, le brave M. Ancelle, d'avancer des sommes à Jeanne : « *Surtout, je vous supplie de ne pas lui faire la moindre plaisanterie ou la moindre allusion sur ses misères antécédentes... Je crois que cette malheureuse Jeanne devient aveugle...* » Elle est à l'hospice Dubois, au faubourg Saint-Denis; ses 34 printemps sont 34 hivers; une pauvre infirme; Baudelaire paie sa pension, irrégulièrement; on menace de mettre la paralytique à la porte; Baudelaire va jusqu'aux derniers sacrifices, il vend ses objets les plus chers, ses plus précieux souvenirs; mais pour satisfaire ses goûts de boisonne-

rie, cette « *terrible femme* » fait écrire qu'elle n'a rien reçu, afin de se procurer ainsi de l'argent; elle ne reste que deux mois à l'hospice, parce que vicieuse, insupportable... Elle est à l'hôtel. Elle est, en 1860, dans un appartement que Baudelaire vient de lui installer; il doit l'y rejoindre, rue Beautreillis. Elle meurt, après Baudelaire; quand et comment, impossible de le savoir. Baudelaire, ses livres de compte en font foi, assure sa vie jusqu'au dernier instant. Il l'a connue vers 1842; certainement, quand il écrit à la Présidente, rencontrée à l'hôtel Pimodan de 1845 à 1848, à son heure d'épanouissement parfait, en janvier 1852, il a cessé totalement de l'aimer. Depuis 1852 jusqu'à sa mort, il la garde, il la sauve de la misère. C'est simple, c'est sublime. C'est Baudelaire.

... Je te donne ces vers afin que si mon nom, — aborde heureusement aux époques lointaines — et fait rêver un soir les cervelles humaines, — Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines, — fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon, — et par un fraternel et mystique chaînon,— reste comme pendue à mes ruines hautaines.

Etre maudit à qui, de l'abîme profond — jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond ! — O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein — les stupides mortels qui t'ont jugée amère, — statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain.

Pour Jeanne Duval, 20 avril 1857. *Revue Française :* 9 pièces, synthèse de ses deux liaisons, tout le Baudelaire amoureux.

§

... Et maintenant, son arrêt est d'errer à travers les mers, sans relâche, sans repos, sur le navire à la voile rouge de sang, au mât noir ; à moins qu'il ne rencontre une femme qui l'aime et lui soit fidèle jusqu'à la mort. Tous les sept ans, il jette l'ancre pour chercher la femme fidèle ; tous les sept ans, il ne trouve que les faux serments. L'enfer lui-même ne veut plus de lui ; et il se sauve le premier en faisant le signe de croix. — Enfin,

voici, sur la côte norvégienne, une fille pleine de dévouement qui dispense l'aumône de ses trésors de fidélité au capitaine maudit ; enfin, voici Senta dont l'amour pur délivre le hollandais volant ; et deux formes aériennes s'élèvent au-dessus des flots et s'éternisent dans l'immortelle transfiguration de l'Amoureuse Rédemption... Ainsi que le Vaisseau-fantôme, sur l'océan du monde, Baudelaire, sur l'océan d'amour, doit errer toute sa vie, sans même la consolation du hollandais volant d'espérer quelque jour la pureté d'un amour qui rachète ses fautes ; il se le dit lui-même et il l'écrit douloureusement. « *Il n'y a point de pardon pour les péchés de jeunesse ; leur punition terrible dure toute la vie.* » Le démon des concupiscences brûle ses poumons et les emplit d'un désir éternellement coupable. Et les ténèbres ne lui seront plus jamais les bonnes verseuses de fraîcheur. Pourtant, un jour, il croit aborder les rivages de paix et de tendresse ; il essaie du moins tous ses efforts pour y prendre terre ; la vue seule de ce calme, de ce reposoir d'amour lui est un apaisement et une promesse. Enfin, voici une femme qu'il veut aimer avec toute l'humilité des dévotions, une femme que son amour va auréoler d'une pureté infinie, dont les rayons l'illumineront de clarté et de joie, une femme dans les yeux de laquelle il va réfléchir la meilleure partie de lui-même, la portion divine et immortelle de son âme. C'est toute une Renaissance, c'est tout un Baptême parfumé. Et peut-être la Rédemption, pour ce pauvre cœur tendre, fatigué par le malheur, mais toujours prêt au rajeunissement.

Mme Savatier, pour plus de coquetterie Mme Sabatier, goûta les délices d'une renommée qui laisse encore aujourd'hui à ses amis lointains le souvenir de la beauté la plus splendide et de l'esprit le plus subtil. Parmi les salons cotés du Bas-Empire, il n'en fut point de plus séduisants, ni de mieux fréquentés que les siens, à l'hôtel de l'avenue Frochot. Les complaisances qu'elle avait pour le fameux Mosselmann — homme d'argent et roublard, celui-là même qui disait à un architecte reli-

gieux : « *Combien coûtera décidément votre église... toute finie*, HOSTIE EN GUEULE. » — lui permettaient les réceptions luxueuses, dans un décor admirable où se pressaient à l'envi la foule élégante de tous les gens à la mode : des artistes, peintres et sculpteurs, beaucoup d'hommes de lettres, des compositeurs de musique; même, en ce milieu qui n'affichait aucune teinte politique, ne voulant se distinguer que par de la Beauté et par de l'Esprit, ces messieurs de l'armée et du gouvernement prenaient plaisir à oublier leurs préoccupations parmi les femmes les plus charmantes et les talents les plus spirituels... Mme Sabatier avait tout de suite été célébrée par le marbre de Clésinger, au Salon de 1848 : *La Femme piquée par un serpent*, pour qui elle posa le modelé de son corps merveilleux, fut un vif succès de curiosité; on admira l'œuvre, et la légende accrut l'admiration du modèle. Les journaux popularisèrent cette prise de possession de la gloire; et tous les artistes rêvèrent de cette femme dont l'eurythmie ressuscitait l'antique statuaire des beaux jours d'Athènes, la puissance et le nombre de Phidias et de Praxitèle. La fortune de Mosselmann exhaussa cette gloire en plus de relief éclatant. Puis des portraits et des bustes consacrèrent désormais à chaque salon l'aventure prodigieuse de cette apothéose triomphale; le portrait de Ricard, la *Femme au chien* — un buste de Clésinger qui figura au Luxembourg pendant de nombreuses années et fut enfin remis à Mme Sabatier, au mépris des conventions légales — et toute la série des tableaux, des esquisses de Meissonier, un de ses adorateurs les plus fervents : il peignit pour elle le fameux *Polichinelle;* et j'ai revu avec une admirative émotion tous les portraits qu'il fit de son originale élève. Car Mme Sabatier maniait agréablement le pinceau et elle fut à Rome étudier les classiques avec Meissonier... Sans doute l'etonnante beauté de Mme Sabatier impressionna profondément le sens artistique de Baudelaire et c'est incontestablement à elle qu'il songeait lorsqu'il chantait ce sein qui inspire au poète un amour éternel

et muet ainsi que la matière... *Je suis belle comme un rêve de pierre...* Le renom de son esprit et ces traits de bonté qu'on lui attribuait contribuèrent également à tourner la pensée de Baudelaire vers cette femme qui semblait défier toutes les conditions de la vie et emprunter aux contingences matérielles, sources habituelles des déceptions, tous les enchantements de l'Artifice et de l'Idéal. Dans ses larges yeux aux clartés éternelles, il retrouva le génie de l'enfance, ce génie pour lequel aucun aspect de la vie n'est ÉMOUSSÉ. La DAMNATION de la forme qui l'obsédait et le possédait lui ouvrit un paradis nouveau où il put enivrer sa sensibilité — comme il l'avait enivrée au souvenir perpétué en J. Duval des délicieux pays d'ailleurs, là où l'on n'est pas — et calmer la solide faiblesse de son énervement maladif... Il avait rencontré Mme Sabatier à l'hôtel Pimodan, chez le voluptueux artiste Fernand Boissard, où des décamérons de poètes, d'artistes et belles femmes se réunissaient pour causer art, littérature et amour, comme au siècle de Boccace... *Elle avait jeté sur un fauteuil son mantelet de dentelle noire et la plus délicieuse petite capote verte qu'ait jamais chiffonnée Lucy Hocquet ou madame Baudrand, secouait ses beaux cheveux d'un brun fauve, tout humides encore, car elle venait de l'école de natation, et de toute sa personne drapée de mousseline s'exhalait, comme d'une naïade, le frais parfum du bain. De l'œil et du sourire, elle encourageait le tournoi de paroles et y jetait, de temps en temps, son mot tantôt railleur tantôt approbatif... Cependant que Maryx, un modèle superbe, la Mignon de Scheffer, la Gloire distribuant des couronnes de Paul Delaroche, vêtue d'une robe blanche, bizarrement constellée de pois rouges semblables à des gouttelettes de sang, écoutait vaguement les paradoxes de Baudelaire, sans laisser paraître la moindre surprise sur son masque du plus pur type oriental, et faisait passer les bagues de sa main gauche aux doigts de sa main droite, des mains aussi parfaites que son corps...*

Le 9 décembre 1852, — le Coup d'Etat l'a détourné à jamais de ses velléités politiques ; il songe à du journalisme littéraire ; il fonderait volontiers un journal, il en a élaboré le plan et le programme ; d'immenses désirs de labeur : préparation des traductions d' E. Poë, dont cette année même il donne la biographie à la *Revue de Paris*, la solitude, le travail, l'affection — Baudelaire adresse à Mme Sabatier une lettre dont il déguise l'écriture: c'est une déclaration anonyme dans les termes les plus corrects et les plus doux. Il lui avoue que son image le jette dans des états de rêverie inspiratrice et il lui envoie des vers écrits pour elle, en la suppliant humblement de ne les montrer à personne..... *Les sentiments profonds ont une pudeur qui ne veut pas être violée. L'absence de signature n'est-elle pas un Symptôme de cette invincible pudeur ?*.... Il magnifie la beauté de sa tête, de son geste et de son air, beau comme un beau paysage, et la saine santé de ses bras et de ses épaules éblouit son chagrin. Ses robes follement colorées sont pour lui l'emblème d'un ballet de fleurs et de son esprit bariolé. Elle est trop gaie et le rire joue en son visage. Alors, dans l'humiliation que lui cause cette insolente gaieté, il veut ramper la nuit pour châtier la chair joyeuse de celle qu'il hait autant qu'il l'aime, blesser ses flancs d'une large blessure et lui infuser son venin à travers ses lèvres nouvelles.

..... Cette déclaration piquante par l'anonymat et par la violence du ton ironique et cravachant n'était point pour déplaire à cette curieuse de sensations singulières. D'autant que Baudelaire, pour ne point effaroucher ses dernières pudeurs, lui expliquait ensuite qu'en lui, brute assoupie, s'était réveillé un Ange, au souvenir sain et rose et charmant de sa chère Déesse ; il lui disait sa souffrance et son rêve de ne pouvoir atteindre le ciel qui s'ouvre et s'enfonce avec l'attirance du gouffre. Les stupides orgies, la débauche, la flamme des bougies, elle avait tout éteint par la splendeur de son âme qui rayonne une Aube blanche et vermeille, l'Aubire spituelle..... *After*

a nigth of pleasure and desolation, all my soul belongs to you. Celui qui a fait ces vers l'a bien vivement aimée, sans jamais le lui dire, et conserve pour elle la plus tendre sympathie... Ainsi donc, Baudelaire pénitent de ses erreurs de jeunesse, en demande le pardon à celle en qui il veut s'imaginer les tendresses maternelles d'une vierge divine. Son amour blanc et mystique lui compose des litanies ; et dans les jardins du roi, à Versailles, il lui dit sa salutation : *Ange plein de gaieté. Ange plein de bonté. Ange plein de santé. Ange plein de beauté. Ange plein de bonheur, de joies et de lumières. — David mourant aurait demandé la santé aux émanations de ton corps enchanté ; mais de toi, je n'implore, ange, que tes prières.— Ange plein de bonheur, de joies et de lumières.* Et il lui confesse ses nuits et ses ennuis, sa honte, ses remords, ses larmes de fiels, les fièvres et les rides de son âme, humblement, pieusement. Puis, il se prend à rire sur le comique de cette correspondance anonyme st sur toute cette enfantine rimaillerie : *Qu'y faire ? je suis égoïste comme les enfants et les malades. Je pense aux personnes aimées quand je souffre. Généralement, je pense à vous en vers.... Mais je vous jure que c'est bien la dernière fois que je m'expose, et si mon ardente amitié pour vous dure aussi longtemps encore qu'elle a déjà duré, avant que je vous aie dit un mot, nous serons bien vieux tous les deux..... Quelque absurde que cela vous paraisse, figurez-vous qu'il y a un cœur dont vous ne pourriez vous moquer sans cruauté, et où votre image vit toujours (9 mai 1853).* — A cette époque, il fréquentait déjà chez elle ; et il était le familler des dîners artistiques et littéraires du dimanche où il se rencontrait avec G. Flaubert, les Goncourt, Meissonier, M. du Camp, Reyer, Feydeau, et surtout Th. Gautier qui avait surnommé Mme Sabatier La Présidente ; et toute cette élite d'art ne l'appelait qu'ainsi, rendant hommage à sa bonne Royauté, dispensatrice des sourires, et des oublis, et des espérances.

Une nuit, Baudelaire la reconduisit, au sortir de quelque fête. Nuit de pleine lune, Paris dormait, des ombres de chats les accompagnaient lentement, sur son bras s'appuyait le bras poli de l'aimable et douce femme ; dans l'immensité du silence et dans le ruissellement des lumières laiteuses, l'intimité rapproche les cœurs comme pour une communion ; et la très gaie cette nuit-là se plaignit mélancoliquement : *Rien ici-bas n'est certain et c'est un dur métierque d'être belle femme. Bâtir sur les cœurs est une chose sotte. Tout craque, amour, beauté, jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte, pour les rendre à l'Eternité.....* Cette confidence d'une pauvre âme lassée, peut-être déçue, et qui cherchait une âme-sœur, pour y baigner son amertume et y reprendre courage ; cette mise à nu d'un cœur dévasté et désolé, qui semblait vibrer comme un sonore instrument et éclater comme une fanfare joyeuse, attachèrent à jamais la fidélité de Baudelaire pour le nouvel objet de son amour ; quand il eut compris que cette femme lui était une compagne de souffrance, par là se rapprochant de sa misère, il l'aima avec toute la dévotion passionnée des amants du Christ qui adorent la Bonté et l'Infini, et qui aussi baisent les sept plaies et les sept douleurs. — Et il continue cependant à garder l'anonyme dans sa correspondance qu'il précipite, des années durant, jusqu'en 1857. Sans doute, sa pensée est toute vers elle, et il ne travaille qu'avec son image devant les yeux, peut-être imprimée dans son âme ; et, fermant les yeux aux réalités angoissantes, — il vit toujours avec J. Duval et cherche de vaines consolations dans les étreintes charnelles, d'où son cœur absent n'emporte que de la rancœur et de la tristesse — il la voit toute en lui, et son effort lui est doux, par l'espoir de lui plaire ; ce sont les années laborieuses des abondantes moissons, traduction des *Histoires Extraordinaires*, articles d'esthétique, la préparation définitive des *Fleurs du mal*.

7 février 1854. — *Je ne crois pas, Madame, que les femmes en général connaissent toute l'étendue de*

leur pouvoir, soit pour le bien, soit pour le mal. Sans doute il ne serait pas prudent de les en instruire toutes également. Mais avec vous on ne risque rien ; votre âme est trop riche en bonté pour donner place à la fatuité et à la cruauté. D'ailleurs, vous avez été, sans aucun doute, tellement abreuvée, saturée de flatteries, qu'une seule chose peut vous flatter désormais, c'est d'apprendre que vous faites le bien, même sans le savoir, même en dormant, simplement en vivant... Et il éclaire ses pas sur la route du Beau à ces charmants yeux qui brillent de la clarté mystique des cierges; ces yeux, pleins de lumière, il s'en fait l'esclave et tout son être obéit à ce vivant flambeau qui marche devant lui ; ces yeux, ces divins frères, qui sont ses frères, secouent dans ses yeux leurs feux diamantés et chantent le réveil de son âme... *N'est-il pas vrai que vous pensez comme moi — que la plus délicieuse beauté, la plus excellente et la plus adorable créature — vous-même, par exemple, ne peut pas désirer de meilleur compliment que l'expression de la gratitude pour le bien qu'elle a fait?...* Toujours l'absence de signature et l'écriture déguisée ; il est tout près de se démasquer pourtant et regrette de ne pouvoir se corriger de ce fâcheux pli de la lâcheté de l'anonyme *Supposez, si vous voulez, que quelquefois sous la pression d'un opiniâtre chagrin, je ne puisse trouver de soulagement que dans le plaisir de faire des vers pour vous, et qu'ensuite je sois obligé d'accorder le désir innocent de vous les montrer avec la peur horrible de vous déplaire. Voilà qui explique la lâcheté!*

16 février 1854. — Le regard de la très belle, de la très bonne, de la très chère a soudain refleuri sa pauvre âme solitaire et son cœur flétri... *Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges. Rien ne vaut la douceur de son autorité. Sa chair spirituelle a le parfum des Anges Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.* Mme Sabatier, c'est son Ange gardien, c'est sa muse,

c'est sa madone. Et, sans jamais se lasser, dans la nuit et dans la solitude, dans la rue et dans la multitude, il adore son fantôme qui danse dans l'air comme un flambeau. Ses moindres mots sont composés de tous les miels et sur ses lèvres régénérées éclosent sans cesse des fleurs d'un parfum céleste et des musiques verbales, et des rythmes très doux. Toute son âme, il la transfuse par inspiration dans ces sonnets qui restent les plus beaux de son œuvre, et nous donnent surtout l'intimité de cette nature sensible, de toutes les sensibilités les plus diverses. Cependant il dit à celle qu'il aime sa passion qui s'accroît discrètement de tout l'éloignement et de tout le mystère dont il l'entoure... *J'ignore ce que les femmes pensent des adorations dont elles sont quelquefois l'objet. Certaines gens prétendent qu'elles doivent les trouver tout à fait naturelles, et d'autres qu'elles en doivent rire. Ils ne les supposent donc que vaniteuses ou cyniques. Pour moi, il me semble que les âmes bien faites ne peuvent être que fières et heureureuses de leur action bienfaitrice. Je ne sais si jamais cette douceur suprême me sera accordée de vous entretenir moi-même de la puissance que vous avez acquise sur moi et de l'irradiation perpétuelle que votre image crée dans mon cerveau. Je suis simplement heureux, pour le moment présent, de vous jurer de nouveau que jamais amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect que celui que je nourris secrètement pour vous, et que je cacherai toujours avec le soin que ce tendre respect me commande.* — A la très belle, à la très bonne, à la très chère, salut en immortalité.

8 mai 1854. — *Elle se répand dans sa vie — comme un air imprégné de sel — Et dans son âme inassouvie — Verse le goût de l'éternel.* Les délicatesses les plus subtiles au point qu'elles paraîtront invraisemblables à ceux qui ne voient en Baudelaire par raccourci de vision, ou par l'obscurité de leurs propres âmes, qu'un cynique et qu'un blasé, remuant la fange

à plaisir, et bestial en ses amours — les délicatesses les plus délicatement subtiles piquent çà et là des coins de sentimentalité d'une fraîcheur délicieuse. Quelque jour, ne va-t-il pas jusqu'à lui avouer comme il a été heureux de trouver en Mosselmann un homme aimable, un homme qui pût plaire à sa Muse. Et il lui souligne l'inconséquence de son respect, parce qu'il est humain que l'homme bien épris haïsse l'amant heureux, le possesseur et conclut à quelque parcelle divine dans son amour. *Vous êtes pour moi non seulement la plus attrayante des femmes, de toutes les femmes, mais encore la plus chère et la plus précieuse des superstitions...* Puis il essaie de lui expliquer ses ardeurs presque religieuses qui se traduisent par des silences extatiques et par des hymnes très pieuses à l'idole immortelle. Comme une obsession, il reparle toujours de sa même déplorable habitude, l'anonyme, et cette fois il lui donne les raisons les plus exquises de fine psychologie, aux dernières limites du précieux... *J'ai si peur de vous, que je vous ai toujours caché mon nom pensant qu'une adoration anonyme — ridicule évidemment pour toutes les brutes matérielles mondaines que nous pourrions consulter à ce sujet — était après tout à peu près innocente, ne pouvait rien troubler, rien déranger et était infiniment supérieure en moralité à une poursuite niaise, vaniteuse, à une attaque directe contre une femme qui a ses affections placées — et peut-être ses devoirs...* Evidemment, il la contemplait avec les yeux de l'amour et s'obstinait à la vouloir une créature de toute pureté, alors qu'après tout, en dépit d'une conduite rigoureusement vertueuse, elle était à l'écart de la société bourgeoise, par l'irrégularité de sa position. Ah! qu'il faut savoir gré à Baudelaire de ce tact merveilleux qu'il déploie à ne la point blesser dans ses plus profondes susceptibilités. Et, ce trait seul fût-il connu d'amoureuse charité, comme vite devrait se disperser la légende malsaine qui encadre sa vie et déforme son caractère!... *Combien je serais heureux si je pouvais être certain*

que ces hautes conceptions de l'amour ont quelque chance d'être bien accueillies dans un coin secret de votre adorable pensée !... Et elle ne m'étonne plus, cette prédilection constante de Baudelaire pour les années de la Régence et du XVIII[e] siècle, quand, favoritisme à part, tant de grâce et tant de raffinement dans la courtoisie présidaient aux rapports amoureux...Ne pas oublier que vers ces années, Baudelaire est très préoccupé des conteurs voluptueux et des dissertations amoureuses de Choderlos de Laclos ; et il prépare des notes sur les *Liaisons dangereuses* et des notes sur Stendhal..*Sachet toujours frais qui parfumes... Grain de musc qui gis invisible.. Au fond de mon éternité.*

Enfin, après cinq années d'une correspondance anonyme, qui sans doute ne l'était plus, M[me] Sabatier ayant certainement percé les transparences de cet amour mystérieux, Baudelaire comprit que l'enfantillage devait prendre fin, et que sinon l'aventure tournerait au ridicule. Du reste, un jour la petite sœur de M[me] Sabatier ayant rencontré Baudelaire partit d'un grand éclat de rire et lui dit : « *Etes-vous toujours amoureux de ma sœur et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres ?* » — L'apparition des *Fleurs du mal* fut l'occasion de son aveu et il joignit à un exemplaire de choix, en reliure qu'il avait voulue spirituelle, la dernière lettre qu'il signa et qu'il écrivit sans contrefaire son écriture (18 août 1859). Tout d'abord, il lui exprimait sa colère de ce que la pièce qu'il avait dédiée à sa chère idole « A CELLE QUI EST TROP GAIE» fût incriminée par le juge d'instruction (Sainte-Beuve la déclare le meilleur du volume). Ainsi que celle qu'il lui avait composée dernièrement, au printemps de 57, et où il chantait l'exquise harmonie de son beau corps : *En elle, tout est dictame. Son haleine fait la musique. Comme sa voix fait le parfum...* Et il lui donne la caricature de ses juges, abominablement laids, des monstres, des misérables.. .*leur âme doit ressembler à leur visage...* et il lui demande timidement si elle ne voudrait pas par des relations faire arriver un mot sensé à ces grosses

cervelles... *Flaubert avait pour lui l'Impératrice. Il me manque une femme...* Puis, laissant de côté toutes ces timidités, une fois encore, il lui analyse la passion amoureuse qui le brûle depuis si longtemps..... *Les polissons sont* AMOUREUX, *mais les poètes sont* IDOLATRES... *Supposez un amalgame de rêverie, de sympathie, de respects avec mille enfantillages pleins de sérieux, vous aurez un à peu près de ce quelque chose très sincère que je ne me sens pas capable de mieux définir.... Vous oublier n'est pas possible. On dit qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie les yeux fixés sur une image chérie. Je crois, en effet (mais j'y suis trop intéressé), que la fidélité est un des signes du génie..... Vous êtes plus qu'une image rêvée et chérie, vous êtes ma* SUPERSTITION. *Quand je fais quelque grosse sottise, je me dis : Mon Dieu, si elle le savait ! Quand je fais quelque chose de bien, je me dis: Voilà qui me rapproche d'elle en esprit... Et la dernière fois que j'ai eu le bonheur (bien malgré moi) de vous rencontrer (car vous ignorez avec quel soin je vous fuis) je me disais : « Il serait singulier que cette voiture l'attendît ; je ferais peut-être bien de prendre un autre chemin. » Et puis « bonsoir, Monsieur ! » avec cette voix aimée dont le timbre enchante et déchire. Je m'en suis allé, répétant tout le long de mon chemin « Bonsoir Monsieur ! » en essayant de contre faire votre voix... Vous êtes ma compagne ordinaire et mon secret. C'est cette intimité, où je me donne la réplique depuis si longtemps, qui m'a donné l'audace de ce ton si familier. — Adieu, chère Madame, je baise vos mains avec toute ma dévotion...*

L'hommage flatteur d'une cour si patiente et si délicate, la reconnaissance pour les nombreux sonnets et pièces qui glorifiaient son Esprit et sa Beauté, le rapprochement de deux souffrances et de deux malentendus, deux âmes singulières se cherchant à travers les corps et désireuses de communier, l'écœurement de voir condamner par l'hypocrisie « *ce réalisme grossier et offensant pour*

la pudeur qui conduit à l'excitation des sens par l'obscénité des passages et des expressions immorales», de la curiosité... en tout cas, quelque raison que ce fût, Mme Sabatier consola l'amertume de Baudelaire et lui fit la belle offrande de sa jeune maturité; il goûta sa chair spirituelle, au parfum des Anges; ce fut la métamorphose mystique de tous les sens fondus en un ; il connut l'enchantement des objets noirs et roses qui composent son corps charmant.... Il eût dû, le pauvre malade, ainsi que le hollandais volant, s'engloutir alors dans le Léthé avec sa douce amie ; et les premières caresses auraient dû être les dernières... Car, la plus humiliante des déceptions, le lendemain même, cet amour qui semblait appareiller pour d'éternels bonheurs, cet amour s'évapora tristement et l'illusion disparut devant la réalité. — Je n'ai plus de courage, devant ce néant et cette désolation.... vraiment les fautes de jeunesse sont-elles si terribles qu'il faille les payer si cher et si durement ?..... de continuer à enguirlander maladroitement cette liaison et cet amour ; et je vous laisse devant cette lettre de Baudelaire pantelante, en larmes et en désespoir, songer douloureusement comme son âme était tendre et susceptiblement pure, et comme nous aurons raison, toujours, quand nous aussi nous tordrons nos désespérances sur les corps des bien-aimées, séduisantes et trompeuses — parce que la vie n'est que séduction et que trahisons, et que les mots les plus eucharistiques sentent l'aigreur des ferments — de toujours demander à Baudelaire frère de souffrance, frère d'élection, de calmer nos nerfs tressautants et les agacements de nos chairs, par ce divin remède de l'harmonie du Verbe et de l'Eurythmie berceuse du nombre.... Et voici sa douleur, et voici sa pauvre âme, tout à vif, qui pleure, et qui déplore......

31 août 1857.

J'ai détruit ce torrent d'enfantillages amassé sur ma table. Je ne l'ai pas trouvé assez grave pour vous, chère bien-aimée. Je reprends vos deux lettres, et j'y fais une nouvelle réponse. Il me faut pour cela un peu de courage ; car j'ai abominable-

ment mal aux nerfs, à en crier, et je me suis réveillé avec l'inexplicable malaise moral que j'ai emporté hier soir de chez vous.

... « *Manque absolu de pudeur.*

.... »

C'est pour cela que tu m'es encore plus chère.

... « *Il me semble que je suis à toi depuis le premier jour où je t'ai vu. Tu en feras ce que tu voudras, mais je suis à toi, de corps, d'esprit et de cœur.* »

....

Je t'engage à bien cacher cette lettre, malheureuse! sais-tu réellement ce que tu dis? Il y a des gens pour mettre en prison ceux qui ne paient pas leurs lettres de change; mais les serments de l'amitié et de l'amour, personne n'en punit la violation.

Aussi je t'ai dit hier : vous m'oublierez, vous me trahirez; celui qui vous amuse vous ennuiera. Et j'ajoute aujourd'hui : celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme, vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'ODIEUX préjugés à l'endroit des femmes. Bref, je n'ai pas la FOI. Vous avez l'âme belle, mais en somme c'est une âme féminine.

Voyez comme en peu de jours notre situation a été bouleversée. D'abord nous sommes tous les deux possédés de la peur d'affliger un honnête homme qui a le bonheur d'être toujours amoureux. Ensuite nous avons peur de notre propre orage, parce que nous savons (moi surtout) qu'il y a des nœuds difficiles à délier.

Et enfin, enfin, il y a quelques jours, tu étais une Divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme, maintenant. Et si par malheur pour moi j'acquiers le droit d'être jaloux ! Ah! quelle horreur seulement d'y penser! mais avec une personne telle que vous, dont les yeux sont pleins de sourires et de grâces pour tout le monde, on doit souffrir le martyre.

La seconde lettre porte un cachet d'une solennité qui me plairait, si j'étais bien sûr que vous le comprenez. *Never meet or never part!* Cela veut dire positivement qu'il vaudrait bien mieux ne s'être jamais connu, mais que quand on s'est connu, on ne doit pas se quitter. Sur une lettre d'adieux, ce cachet serait très plaisant.

Enfin arrive ce que pourra. Je suis un peu fataliste. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion —

parce que je la connais, avec toutes ses ignominies ; et voilà que l'image bien-aimée qui dominait toutes les aventures de la vie devient trop séduisante.

Je n'ose pas trop relire cette lettre ; je serais peut-être obligé de la modifier, car je crains bien de vous affliger ; il me semble que j'ai dû laisser percer quelque chose de la vilaine partie de mon caractère.

Il me paraît impossible de vous faire aller ainsi dans cette sale rue J.-J.-Rousseau. Car j'ai bien d'autres choses à vous dire. Il faut donc que vous m'écriviez pour m'indiquer un moyen.

Quant à notre petit projet, s'il devient possible, avertissez-moi quelques jours d'avance.

Adieu, chère bien-aimée ; je vous en veux un peu d'être trop charmante. Songez donc que quand j'emporte le parfum de vos bras et de vos cheveux, j'emporte aussi le désir d'y revenir. Et alors, quelle insupportable obsession !

CHARLES.

Décidément, je porte ceci moi-même rue J.-J.-Rousseau, dans la crainte que vous n'y alliez aujourd'hui. Cela y sera plus tôt (1).

Comment cette aventure qui promettait à Baudelaire tout ce qu'il pouvait rêver, esprit, cœur, et beauté, ne fut-elle que l'aventure, probablement, de quelques semaines ? D'avoir, cinq années, épuisé toutes ses forces affectives dans une correspondance amoureuse, se trouva-t-il, à l'heure des abandons, dépourvu et désenchanté ? La Vénus Noire, de par son emprise au fond de la chair, défendit-elle à sa délicatesse de souiller le plus Beau et le plus Pur de ses Rêves ? L'arrière-saison, tout l'automne des fleurs tristes, et des lourdes mélancolies, la voulut-il encore plus amèrement délicieuse, par le sacrifice de sa plus chère passion ? Des scrupules, des contingences (Ricord), des obstacles ?

Il lui écrit, en mai 1858 :

Voilà, ma chère amie, le petit livre dont je vous avais parlé, et qui vous amusera, j'en suis sûr.

Que vous avez été méchante de ne pas même me laisser le

(1) Communiquée par M. Albert Ancelle.

temps de vous remercier de toute la joie que j'ai trouvée dimanche et hier auprès de vous.

Votre extraordinaire Mme Nieri (Sesina) a commis en me quittant un enfantillage digne d'une étrangère. Avant que j'eusse eu le temps de donner mon adresse au cocher, elle s'était avisée de le payer, et comme je me fâchais, elle a dit : « Il est trop tard, c'est fait, » — et puis, avec une vitesse aussi extraordinaire qu'elle, elle s'est élancée, elle et ses jupes, dans le grand escalier de l'hôtel.

Tout à vous. — Je vous embrasse *comme un très ancien* camarade que j'aimerai toujours. (Le mot camarade est un mensonge ; il est trop vulgaire, et il n'est pas assez tendre) (1).

En tous cas, Mme Sabatier resta la fidèle amie de Baudelaire, sa confidente. Il continua jusqu'à son départ pour Bruxelles, au printemps de 1864, à fréquenter les dîners du dimanche. — Il fut peu goûté des Goncourt qui le trouvaient trop maniéré ; y entrait-il quelque jalousie ? Les Goncourt du reste jugeaient singulièrement la bonne hôtesse « *une grosse nature, avec un entrain trivial, bas, populacier. On pourrait la définir, cette belle femme, un peu canaille : une vivandière de faunes* ». — Feydeau se déclara résolument hostile à l'invasion de Baudelaire dans un groupe où il prétendait donner le ton. « *Baudelaire avait su se glisser dans notre petite phalange littéraire ; nous assommait par son insupportable vanité, sa manie de poser... ayant le cerveau détraqué, il avait naturellement horreur du bon sens, mais il se croyait de tous points un homme supérieur... le pauvre diable... le chétif, l'outrecuidant, le pauvre Baudelaire fut aplati.* » Et autres pitreries écœurantes, par dépit et par basse envie. Flaubert de moins, qui ne sortait de sa vie sauvage, enfermée, condensée, que pour venir aux dîners de la Présidente, disait Mme Sabatier *une excellente, surtout une saine créature ;* et vous savez comme il aimait Baudelaire... Barbey d'Aurevilly, qui adorait

(1) Communiquée par M. Maurice Tourneux, ainsi que tous les fragments de correspondance.

son Baudelaire, la *chère Horreur de sa vie*, était le plus élégant camarade de la Présidente, et il avait autant de plaisir à dîner avec eux que chez la bonne Mme Cousinet, la rôtissière de la rue du Bac Baudelaire, entre ces amis de lettres et sa maîtresse idéale, connut des instants d'oubli, dans de la paix et du bonheur. Et si Mme Sabatier n'avait point été, par retour de fortune, surtout par changement de caractère, par caprice, contrainte de se refaire un autre milieu (*la Présidente s'est consolée du Mac à Roull* (?) *qui lui fait définitivement une pension de 600 fr. par an ; je crois qu'elle va trouver un autre Môsieu. Elle n'a pas été forte dans toutes ces histoires, la pauvre fille !*). — Si Baudelaire eût eu plus d'énergie et plus de courage pour réchauffer son cœur, s'il eût réussi à s'affranchir du passé, il eût trouvé en Mme Sabatier tout le dévouement de Maria Clemm pour Edgar Poe ; il se fût retrempé dans un nouveau baptême, de force et de pureté.

Mais il retourna, de par les destins, à sa Jeanne Duval ; il retourna à son vomissement, pour expier son péché, par orgueil, d'avoir pensé s'endormir dans les étoiles, et vivre son Rêve ; il fut cruellement rattaché à son boulet, éternellement. — Et l'Aube spirituelle ne dura que l'instant d'une aurore ; le parfum des anges, il n'en goûta la douceur que le temps de le connaître, pour le regretter. Ses lèvres parcheminées par la fièvre, Mme Sabatier les rafraîchit, comme une sœur pitoyable et, d'une main légère et maternelle, elle dissipa les cauchemars et essuya le front de son ami baigné de sueur. Et elle lui porta la consolation de sa beauté, quand il se mourait quotidiennement, à la maison de santé ; cependant qu'à ses oreilles les thèmes favoris du Tannhäuser, en ses yeux l'enchantement d'un Goya, autour de lui, ces tendresses féminines qu'il avait trouvées enfin, au lit de mort. — Dans le petit cottage de Neuilly, des fleurs, et des arbustes, coquetterie de l'intérieur parfumé et joli, joli, elle aussi, la tendre amie, elle est morte, voici douze ans, peut-être en son dernier souvenir, cette amoureuse amitié qui mit dans sa vie la douceur et la

délicatesse, — la fleur bleue du sentiment dont mourait Marguerite Gautier. Et maintenant, peut-être, sur des rivages plus heureux, se disent-ils leur grand amour, enfantin, puéril, parce que l'Amour, parce que la Beauté, simple, sublime.

§

Quoi qu'il fût une imagination dépravée, et peut-être à cause de cela même, l'amour chez Baudelaire était moins une affaire des sens que du raisonnement; c'était surtout l'admiration et l'appétit du Beau. Il aimait un corps humain comme une harmonie matérielle, comme une belle architecture, plus le mouvement; et ce matérialisme absolu n'était pas loin de l'idéalisme le plus pur. Lui reprocher d'avoir trop aimé les gaupes, et pour ce d'être si jeune descendu au Royaume des taupes, c'est un contre-sens trop grossier, si par là on accepte qu'il traînait son pauvre corps chez les filles de jubilation, pour de la débauche et pour de l'orgie, simplement. Son imagination était assez riche, assez chaude, pour qu'il prît plus de plaisir à *morare in spirituale coïtu* qu'à expérimenter des sensations que sa jeunesse avait épuisées, par curiosité, par trop de sève surchauffée. En dépit des manuels érotiques et des gravures licencieuses, et non plastiques, qui plutôt pousseraient les délicats vers quelque conversion spirituelle, en dégoût et par haut-le-cœur, la seule source amoureuse, où les désirs s'exaspèrent et se satisfont eux-mêmes, il l'avait découverte, heureusement, non dans l'impureté et les infirmités du sexe, mais dans cette entité, presque métaphysique, parce que si peu réelle, qu'il s'était construite en son esprit, aussi en son cœur : la Femme. BAUDELAIRE FAISAIT L'AMOUR DANS SA CERVELLE.

Plus que des femmes, Baudelaire était amoureux du monde féminin, de l'atmosphère de la femme, de tout cet appareil ondoyant, scintillant, parfumé, où l'âme sensible se baigne mollement : la tiédeur du sein, l'odeur des mains, la câlinerie berceuse des genoux, la douceur

des cheveux et leur vie mystérieuse, et jusqu'aux vêtements souples et flottants. *Dulce balneum suavibus unguentatum odoribus.* Baudelaire, un inverti, sentimentalement (je ne veux point rappeler ces épithètes fouailleuses, toutes fois qu'il parle ou qu'il écrit des baladins du troisième sexe); et j'imagine volontiers toutes ces femmes qu'il rencontra = des lionnes du Faubourg Saint-Honoré, *Agathe*, *Marguerite*, *Mathilde*, *Fanny Keller*, *l'œil voilé*, *le Mensonge;* des lorettes du quartier Saint-Georges et de la rue Neuve-Bréda, *Louise*, *de Gréans*, *Blanche*, *Gabrielle*, *Anna;* des grisettes de Montmartre, la butte et le faubourg, *Henriette*, *Clémence*, *Rachel*, *Judith*, *Blond-Blond l'amie de Louise ;* = des créatures d'exception : une belle ligne, légères comme des parfums, et évocatrices du Passé Amoureux, la Grèce, Rome et Byzance, des exotiques aux charmes bizarres et inconnus, ou de plaisantes pâles voyoutes aux yeux rêveurs et bêtes, des bouches gourmandes ou de vierges de Primitifs, des lèvres fraîches, des visages, exquis, qui parlent. Et je veux croire qu'il montait chez elles pour le seul plaisir des yeux, pour l'amusement de sa fantaisie et de son caprice vagabond, pour la grâce des formes et l'élégance des souplesses, pour toute cette spiritualité que dégage, par superposition d'images et par persuasion suggestive, l'atmosphère de la Femme. Et voici que s'expliqueraient ces fantastiques notes de fleuristes qui grèvent le budget de Baudelaire, cependant qu'il n'allait point dans le Monde et fréquentait très peu d'amis; il oubliera de déjeuner, de dîner; mais des fleurs, des fleurs, aussi des cadeaux discrets et délicats, des bibelots d'art et des boîtes de parfums, ses habituelles dépenses. Pour toujours boire à grands flots le parfum, le son, la couleur.

On reprochait, devant Baudelaire, les trop exclusives passions que les cardinaux nourrissent pour les bambins de chœur jouflus; fièrement il répliqua : « *Voudriez-vous, Monsieur, que les cardinaux de la Sainte Eglise Romaine fassent l'amour comme tout le mon-*

de?... » Voudriez-vous que l'auteur des *Fleurs du Mal* fît l'amour comme tout le monde ? Avant d'y communier, selon l humaine nature, par chair et en frisson sensuel, il y communiait en religion, en beauté, et en curiosité; du mysticisme, de l'art, quelque psychologie caractérisent nettement la mécanique amoureuse de Baudelaire. Le paradoxe, spirituel et clownesque, de Jean de Mitty, selon la tradition des intimes de Baudelaire, et qu'il garde pieusement, que Baudelaire serait mort vierge, voilà la plus élégante définition du sens amoureux de Baudelaire. Baudelaire rencontra beaucoup de femmes, plus encore, si vous y tenez; admettons même qu'il fut un coureur ; il n'est rien moins certain qu'il les ait connues, selon l'expression biblique; et les gratifications qu'il leur attribuait, notées soigneusement, en regard du nom et de l'adresse, sur le *Carnet amoureux:* ce sont les indemnités à la porte d'un musée où les yeux s'impressionnent de formes et de couleurs, prétextes à des embarquements pour ailleurs, à des rêves infinis, et finis, hélas! Ce sont les indemnités à la porte d'un théâtre où quelque féerie, quelque ballet aérien, les musiques, les lumières, donnent aux exilés l'illusion édénique des paradis perdus. BAUDELAIRE, UN AMOUREUX, UN PASSIONNÉ, MÊME L'AMOUREUX, LE PASSIONNÉ, J'IRAI JUSQU'AU DÉTRAQUÉ, A L'INVERTI SENTIMENTAL: CERTAINEMENT. Un cynique, un érotomane, un débauché polisson, à qui il ne manquait plus, pour couronner sa vie, que de mourir comme Constantin Guys, un matin blafard, à la sortie d'une Maison hospitalière; non, je vous en prie.

Et que s'il me faut, pour aujourd'hui, malgré les plus contradictoires apparences, prendre ces conclusions, les vraiment définitives, sans apporter à leur appui les preuves matérielles que demain je vous donnerai, par l'œuvre de Baudelaire, celle connue, celle inconnue surtout, je vous rappellerai qu'une nuit, à son berceau, la Lune descendit moelleusement son escalier de nuages et s'étendit sur lui avec la tendresse souple d'une mère ; ses

prunelles en restèrent vertes et ses joues extraordinairement pâles. Ses yeux, en la contemplant, s'agrandirent bizarrement et elle le serra si tendrement à la gorge qu'il en garda pour toujours l'envie de pleurer. Cependant la Lune remplissait toute la chambre comme un poison lumineux ; et toute cette lumière pensait et disait : « *Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit; la mer immense et verte, l'eau informe et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas ; les maîtresses que tu ne connaîtras pas; les fleurs monstrueuses ; les parfums qui font délirer ; les chats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme les femmes, d'une voix rauque et douce.*

Et c'est pour cela, enfin, qu'il est maintenant couché aux pieds de sa pensée, irradiant de toute sa personne le reflet de la redoutable Divinité, de la fatidique marraine, de la nourrice empoisonneuse de tous les lunatiques... Et maintenant, pour l'éternité, là-bas, dans la paix du cimetière de Montparnasse, ce lui sera une infinie consolation d'entendre les voix timides des amants chuchoter à leurs très aimées l'eurythmie caressante de vers finement ciselés, en Beauté, en Amour..... *Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore. Tu répands des parfums comme un soir orageux.*

26 octobre 1902.

FÉLI GAUTIER.



VENUS GENITRIX

—

Aux pieds de ta beauté de jeune mère
Le poète contemple et l'amant adore,
Pendant que dans l'avenir rêve le père.

C'est toi la Genitrix aux cheveux d'or;
Voici ce front tranquille
Où seule passe encore

Une pensée pour l'être frêle au frais et cher babil;
Et puis, voici ces yeux
Profonds comme une mer immobile

Et langoureux
Des souvenirs de la féconde ivresse.
Voici la bouche ardente aux baisers voluptueux;

La bouche qui caresse
Délicieusement les lèvres enfantines.
Voici ce corps de force et de finesse,

Et, tel un doux lac blanc, cette poitrine,
Et le bercement tiède des bras, et le vaste
Sourire dont le gracieux visage s'illumine.

Et voici, ô cœur enthousiaste,
Le prodige de ta beauté triomphatrice, ô toi,
Païenne, qui ne sais et ne veux être chaste,

Et qui t'ouvres au devant de ton roi
Enamourée ainsi qu'une rose au jour!
Voici que s'exhale de toi

L'arôme formidable d'un parfum doux,
Acre, capiteux et suavement chaud
Et qui semble une fois de plus convier l'époux

Vers ce ventre où fut conçu l'enfant si beau.

ÉDOUARD DUJARDIN.



ENQUÊTE
SUR
L'INFLUENCE ALLEMANDE

(*Suite* [1])

—

VI. — MUSIQUE

M. Pierre de Bréville.

Il me paraît indéniable que l'influence allemande s'est, pendant le dernier quart de siècle, manifestée en France d'une manière prépondérante, et il faudrait un réel parti pris pour ne la constater que dans la substitution de la Brasserie au Café ou dans l'apothéose de la bière de Munich.

Au point de vue musical, sujet sur lequel vous voulez bien m'interroger spécialement, elle s'est synthétisée dans un seul nom, nom qui a rempli le monde : Richard Wagner.

Et cependant convient-il de parler expressément d'*influence allemande* quand il s'agit de l'action exercée par l'auteur de *Tristan* sur les musiciens français? Ne serait-il pas plus équitable, à l'égard de ceux-ci, de dire: influence d'un Allemand ?

— Qui donc s'aviserait de dénoncer l'*influence anglaise* de Shakespeare ? —

Nous ne sommes plus tout à fait à l'époque où quiconque ne se consacrait pas à l'opérette était dénommé *Wagnérien* — ce que beaucoup traduisaient : *Prussien* —; où on voyait, parmi tant d'autres, englobés

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 155, 156.

sous cette étiquette, Gounod au début de sa carrière, Bizet, Franck, et Saint-Saëns alors qu'on sifflait sa *Danse macabre;* où, dans les rapports officiels de l'Institut sur les envois de Rome, il était question des « brumes d'outre-Rhin », et où seul, je crois, parmi ceux qui furent ou sont célèbres, A. Thomas échappait au commun reproche.

Nous connaissons aujourd'hui ce qu'il faut entendre par ce mot, et que, si Wagner a pu se vanter à bon droit d'avoir créé un art allemand, il a pu aussi, avec non moins de raison, convier tous les peuples à ses « représentations de fête ». Nous n'ignorons pas en effet que son œuvre porte, en certaine partie, l'empreinte d'un esprit germanique contradictoire à notre génie français, mais nous savons aussi y découvrir des principes de drame et des procédés musicaux que se peuvent approprier chaque race et chaque tempérament. Tous, ou presque tous, et ceux-là même qui se proclament le plus étrangers à l'art wagnérien, les lui ont légitimement empruntés. Ils n'en conservent pas moins intacte la personnalité dont la nature leur a, peut-être, accordé le bienfait. Ce n'est pas imiter Monteverde, qui l'employa avant tout autre, que d'user de l'accord de *septième de dominante.*

Mais désormais les conquêtes faites sur Wagner sont assimilées, on les peut dire « tombées dans le domaine » ; devenues pour chacun des forces dont il peut disposer librement, elles ne sont plus que des armes pour en tenter de nouvelles.

L'ère héroïque wagnérienne est donc close, et avec elle a pris fin ce qu'on a pu appeler l'influence musicale allemande. Dans le livre éternel de l'art, le maître a écrit son feuillet glorieux, mais, comme l'a dit justement un critique à propos de la récente exécution du *Crépuscule des Dieux*, aujourd'hui le feuillet est tourné.

Les jeunes musiciens, poussés par le désir naturel d'agir différemment de leurs aînés, ont pris, afin d'éviter

la séduction de celui que Nietzsche appelle un dangereux nécromant, un moyen simple autant qu'absolu : ils le connaissent à peine. Pour répudier toute apparence de soumission à la grande voix de Bayreuth et retrouver la vraie tradition française, les uns se réclament de notre Berlioz, qui se disait lui-même « musicien aux trois quarts allemand » et s'imaginait procéder de Beethoven, — ce en quoi il est permis d'insinuer qu'il se trompait doublement ; — les autres, amoureux avant tout du détail, lui préfèrent, dit-on, Chopin ou Grieg... Au moins ces derniers seront-ils, à la différence de leurs confrères plus âgés, protégés contre toute classification exclusive par la difficulté même de transformer en adjectifs génériques les noms de ces deux maîtres illustres, dont aucun n'est allemand, non plus du reste que français.

★

M. Alfred Bruneau

Au point de vue musical, l'influence allemande n'a été pour nous que salutaire, car elle n'a jamais aliéné la personnalité de nos vraiment grands compositeurs. Nous continuerons longtemps encore, je crois, à nous nourrir intellectuellement des divines œuvres de Bach, de Mozart, de Gluck, de Beethoven, de Schumann, de Wagner et, grâce à ce pain de vie, inépuisable et sacré, la jeune école française, fortifiée, régénérée, gardienne de plus en plus vigilante des hautes et belles qualités de notre race, sera bientôt, si elle ne l'est déjà, la première de celles qui contribueront à la gloire du siècle nouveau.



M. Camille Chevillard

Je suppose qu'en me faisant l'honneur de me consulter sur *l'influence allemande* au point de vue musical, vous désiriez connaître l'avis d'un musicien, je

demanderai donc de rester strictement dans mon domaine.

L'art musical allemand, tout en dominant le monde entier pendant près de deux siècles, a moins pénétré qu'on ne le croit généralement dans les milieux où devraient se montrer les bienfaits de sa souveraine et magnifique éducation. Sans rechercher les causes de cette pénétration relative, ce qui nous entraînerait un peu loin, il est certain que l'éducation par l'oreille est venue chez nous assez tard, les concerts symphoniques ne datant que de 40 ans. Ce qui est plus grave, c'est que les éducateurs ont de tout temps montré leurs préférences pour l'opéra et le genre lyrique en n'attirant pas assez l'attention de l'élève sur les splendeurs mystiques de la musique pure, sans paraître se douter que quatre mesures prises au hasard, dans le développement d'un quatuor de Mozart, sont d'un plus précieux enseignement qu'une pompeuse scène d'opéra.

C'est alors qu'est apparu l'ogre wagnérien dévorant tout sur son passage : voilà la véritable époque de l'influence allemande. L'avenir seul nous permettra d'en apprécier les résultats heureux ou malheureux pour notre école. Toujours est-il que cette ingestion ne s'est pas faite d'une manière rationnelle et méthodique ; on a mis les bouchées doubles, d'aucuns ont même commencé par la seconde, car je connais bon nombre d'opéras écrits par des auteurs connaissant mieux *Tristan* que *Don Juan*. Cet état de choses semble cependant se modifier ; je crois que nous commençons à nous ressaisir, le torrent wagnérien n'a pas tout submergé sur son parcours et des individualités incontestables forment une France musicale qui, disons-le hautement, a déjà dépassé sa redoutable voisine. Le plus illustre compositeur actuel de l'Allemagne, M. Richard Strauss, a la partie belle, car les noms de ses compétiteurs ne nous sont pas encore parvenus.



M. Jules Combarieu

Directeur de la *Revue d'Histoire et de Critique musicales.*

L'influence allemande, au point de vue musical, est à peu près nulle aujourd'hui, après avoir été prépondérante.



M. Claude Debussy

L'influence allemande n'a jamais eu d'effet néfaste que sur les esprits susceptibles d'être domestiqués, ou, pour mieux dire, qui prennent le mot influence dans le sens d'« imitation ».

D'ailleurs, il est difficile de préciser l'influence du second *Faust* de Goethe, de la *Messe en si mineur* de Bach ; ces œuvres resteront des monuments de Beauté aussi uniques qu'inimitables; elles ont une influence pareille à celle de la mer ou du ciel, ce qui n'est pas essentiellement allemand, mais universel.

Plus près de nous, Wagner est peut-être un exemple de domestication? Pourtant, les musiciens pourront toujours lui être reconnaissants d'avoir laissé un admirable document sur l'inutilité des formules : c'est *Parsifal*..., démenti génial à la Tétralogie.

Wagner, si l'on peut s'exprimer avec un peu de la grandiloquence qui lui convient, fut un beau coucher de soleil que l'on a pris pour une aurore...

Il y aura toujours des périodes d'imitation ou d'influence dont on ne peut prévoir la durée, encore moins la nationalité — vérité facile en même temps que loi d'évolution. — Ces périodes sont nécessaires à ceux qui aiment les chemins parcourus et tranquilles. Elles permettent aux autres d'aller plus loin... vers cette contrée où l'on souffre, quelquefois si amèrement, d'avoir trouvé la Beauté. Donc, tout est pour le mieux. Le reste, c'est des questions de commerce qui malheureusement ne sont pas inséparables des questions d'art.

★

M. Edouard Dujardin

En me demandant mon opinion sur l'influence allemande spécialement au point de vue musical, vous vous rappelez sans doute, Monsieur, que j'ai fondé, il y a dix-sept ans, la *Revue Wagnérienne*, et c'est évidemment de Wagner que vous attendez que je vous parle.

Wagner a passionné la fin du siècle dernier et sa suprématie marque l'une des formes les plus notables de la conquête allemande. Que Wagner en effet soit un génie essentiellement allemand, nul ne pourrait le contester. Mais il faut comprendre que c'est non seulement par ses pures beautés classiques, mais aussi par la poésie de son germanisme, que son œuvre a enthousiasmé tant d'âmes françaises.

Aujourd'hui, le spectacle est autre : triste au point de vue wagnérien, il est heureux peut-être au point de vue français. Wagner est à la mode, c'est-à-dire qu'il n'est plus aimé ni compris.

L'admiration des snobs est un signe certain de la décadence d'une œuvre. Rien n'était plus remarquable, aux dernières représentations du Château-d'Eau, que la presque totale absence des anciens admirateurs, remplacés par le concours des élégants.

Pour moi, et je vous donne mon sentiment personnel parce que j'imagine que mon cas n'est pas isolé, Wagner est resté le grand amour de ma vie, mais peut-être dans le sens péjoratif que prend le mot amour quand on veut parler du vice délicieux et fatal dont un cœur est possédé.

C'est que, si Wagner semble représenter excellemment l'esprit allemand, on est contraint à avouer que l'esprit allemand représente toutes les choses néfastes dont l'esprit français a vraisemblablement pour mission de purger l'air.

La tradition juive, qui, il y a dix-huit cents ans, est devenue la tradition chrétienne, qui, après avoir failli

sombrer dans la Renaissance, a ressuscité grâce au protestantisme et qui, maintenant que les dogmes se meurent, a repris une force nouvelle sous la forme du rationalisme théiste, cette tradition est idéalisée aujourd'hui par le Lohengrin impérial qui a reconnu dans l'esprit français, encore païen, l'ennemi héréditaire.

Mais les temps changent. L'esprit allemand, par un admirable phénomène, vient de se nier lui-même en produisant le grand homme qui, allemand, représente la pure tradition française classique; je veux parler de Nietzsche.

De vieux wagnériens incorrigibles, dont je suis, continueront à se laisser enivrer aussi bien par le haschisch de tant de scènes mystiques ou aphrodisiaques, que par le charme puissant des pages restées saines ; mais, il faut l'espérer et il est permis de le croire, leurs fils sauront faire une part dans l'œuvre wagnérienne.

★

M. Eugène d'Harcourt

Au point de vue musical, le seul où je puisse essayer de répondre, cette influence me paraît aussi indiscutable qu'indiscutée. Il est très épineux de prendre des exemples parmi des vivants. A leur égard, je préfère m'abstenir. Parmi les morts, c'est, je crois, Mozart qui a fait Rossini, et ce sont Meyerbeer et Rossini, avec une pointe de Wagner et une bonne base de Bach, qui ont fait Gounod.

★

M. Hugues Imbert

Ce n'est point en quelques lignes, mais en de nombreuses pages qu'il faudrait traiter la question si intéressante que vous voulez bien me soumettre et qui consiste à définir l'influence qu'a pu avoir l'Allemagne au point de vue intellectuel, et plus spécialement au point de vue musical.

Ce sujet a déjà été traité ou plutôt effleuré par d'il-

lustres philosophes ou analystes, tels que Taine dans son *Essai sur Carlyle*, M. Georges Renard dans la *Nouvelle Revue*, M. Paul Bourget dans ses *Essais de Psychologie contemporaine* et d'autres encore. Tous ceux dont l'esprit est captivé par cette invasion de l'esprit germanique devront lire et relire les belles pages émanant des écrivains que nous venons de citer.

Nul doute qu'au point de vue intellectuel de grands penseurs tels que Renan, Taine, Paul Bourget lui-même, le Genevois F. Amiel, pour ne citer que les plus en vue, ont été imbus de l'esprit germanique. Et nul ne pourra contester que, s'ils en tirèrent un grand profit, c'est que, tout en repensant les idées émises de l'autre côté du Rhin, ils avaient subi une si forte discipline, latine et classique, qu'ils ont toujours dominé les idées venues du Nord et qu'ils n'ont point cessé d'appartenir à la nation qui les a produits. Ils n'ont point copié servilement les maîtres d'outre-Rhin; ils n'ont fait qu'unir la profondeur de l'esprit germanique à la clarté de la langue française. En un mot, ils restèrent eux-mêmes.

En musique, qui est le point spécial qui nous occupe, il est incontestable que, bien avant la guerre de 1870, plusieurs de nos compositeurs, et non des moins illustres, se sont instruits à l'école symphonique d'outre-Rhin. Je dis symphonique, parce que j'estime que c'est en cette branche spéciale de l'art musical que les Germains sont maîtres. Est-ce que la beauté de telles pages de *Roméo et Juliette*, de la *Symphonie fantastique* de Berlioz n'accuse pas un reflet de la palette orchestrale de Beethoven? N'est-ce pas l'influence de Mozart, de Mendelssohn, qui se perçoit dans le *Faust* ou le *Roméo et Juliette* de Gounod? Ne devine-t-on pas dans plusieurs fragments de l'*Arlésienne* et des *Jeux d'enfants* de G. Bizet l'influence de Schumann? Croyez-vous que M. Camille Saint-Saëns aurait écrit son premier *Trio* pour piano, violon et violoncelle, ainsi que sa *Symphonie en ut mineur*, s'il n'avait pas cultivé de près le maître de Bonn? Et ces illustres compositeurs n'ont-ils

pas tous déclaré que c'est au grand Cantor de Leipzig, à Jean-Sébastien Bach, qu'ils sont redevables de leur savoir?

Il est donc incontestable qu'au point de vue symphonique l'influence germanique a été des plus heureuses et qu'elle s'est surtout développée, lorsque la création des concerts populaires par Pasdeloup, en 1861, permit à tous d'entendre et d'étudier les compositions des maîtres allemands.

De nos jours, un grand mouvement s'est fait autour de l'œuvre du réformateur du drame lyrique, de Richard Wagner. Nous sommes encore trop rapprochés de cette révolution pour pouvoir la juger avec discernement et impartialité, et indiquer si l'influence exercée par l'œuvre du maître de Bayreuth aura été féconde ou néfaste. Nous estimons cependant que ceux qui auront su en retenir les grandes lignes, en évitant avec soin de copier les procédés, pourront en tirer des résultats conformes au génie de notre nation.

Ajoutons que, depuis la mort de Johannes Brahms, le dernier des grands symphonistes d'outre-Rhin, l'Allemagne ne semble plus appelée à continuer son ascendant : mais ses vieux maîtres resteront toujours comme des modèles à suivre.

Nous pensons encore que le sujet gagnerait à être agrandi si on laissait voir les influences prépondérantes exercées par telles ou telles nations, aux diverses époques de leurs splendeurs artistiques. N'est-ce point, par exemple, au XIXe siècle que nos écoles de peinture et de sculpture, si florissantes, ont attiré les élèves du monde entier?

Les arts sont comme les peuples : à certaines époques psychologiques, l'infusion d'un élément étranger, comme celle d'un sang nouveau, devient une nécessité.

★

M. Vincent d'Indy

L'influence allemande sur la production artistique de notre pays ne date point de 1870, comme beaucoup sem-

blent le croire, elle remonte à une époque bien antérieure : celle qu'on est convenu d'appeler chez nous l'époque romantique.

Il est parfaitement logique et dans l'ordre des choses que, lorsqu'un homme de génie se manifeste dans un pays, les artistes des autres nations cherchent à s'assimiler ses procédés ; je ne vois rien de répréhensible à cela et ce libre-échange international me paraît même l'une des conditions vitales du développement de l'Art.

L'imitation un peu trop servile des renaissants italiens n'a point empêché la croissance de notre art français, ni notre *siècle de Louis XIV* de régner presque exclusivement sur l'Allemagne pendant deux cents ans.

Goethe, Wieland, Herder n'ont pas diminué la part de génie des Hugo, des Vigny, des Flaubert et des Taine, et si Richard Wagner a évidemment influé sur nos compositeurs, je crois bien que les tentatives actuelles d'émancipation n'auraient pu se produire si ceux mêmes qui s'en intitulent les promoteurs n'avaient, au préalable, fortement étudié l'art de l'auteur de *Parsifal*.

On peut donc conclure que partout et toujours l'influence étrangère a été un bienfait, puisqu'elle a, par une sorte de filiation réactive nécessaire, presque toujours donné naissance à une nouvelle manière d'art national.

Au surplus, l'artiste peut-il jamais, — en dépit de toutes les influences, — donner autre chose que l'art qu'il porte en lui-même ? Est-ce qu'un musicien français, écrivant à l'aide de procédés notoirement italiens, pourra produire autre chose que de la musique qu'on réputera bien française, — voyez Auber et Hérold ?

Et qui pourrait empêcher un Italien employant ostensiblement des procédés allemands de faire de la musique éminemment italienne — et même mauvaise, — voyez Mascagni ?

★

Maurice Kufferath

Directeur du théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Vous me demandez ce que je pense de l'influence allemande au point de vue intellectuel et plus spécialement au point de vue musical. Pour le moment, je suis au cœur de la forêt de Compiègne, tout absorbé par l'influence des arbres et je la trouve infiniment supérieure. Ah ! la belle forêt ! La suprématie mondiale de l'esprit germanique m'apparaît comme une chose vaguement ridicule. Cliché à l'usage des hommes politiques et des chefs d'Etat. Ces sortes de formules toutes faites n'ont généralement aucune pertinence et n'ont par conséquent aucune portée. Nous saurons dans vingt ans si l'esprit germanique a su maintenir à l'aurore du vingtième siècle la supériorité qu'il avait acquise pendant une partie du siècle passé. L'influence des ses grands poètes symphonistes a été incontestablement universelle. Elle a renouvelé toute l'esthétique musicale depuis un siècle. Qu'en est il aujourd'hui ? Qu'en sera-t-il demain ? Tout ce que je sais, c'est qu'en dépit d'une filiation indéniable et aisément reconnaissable quand on se reporte à Beethoven et à Wagner, votre jeune école musicale française est singulièrement vivace et novatrice et qu'elle se dégage de plus en plus des éléments germaniques pour redevenir très nettement originale. L'école russe répudie très catégoriquement l'esprit germanique. Les Scandinaves sont restés fidèles à leurs sources nationales ; les Italiens cherchent ; les Espagnols en font autant. Alors?

Hans de Bulow avait pu dire, il y a une vingtaine d'années, que la meilleure musique allemande se faisait alors à Paris. Aujourd'hui, il dirait peut-être que la plus mauvaise musique se fait à Berlin.

★

M. L. de La Laurencie

Issue du mouvement romantique, l'influence exercée en France par la musique allemande a été profonde.

Elle a agi à la fois sur nos compositeurs et sur le public, supplantant chez les uns comme chez l'autre la passion de l'italianisme. La plupart des musiciens français nourris du lait allemand s'inspirèrent plus ou moins directement des modèles laissés par les maîtres classiques d'outre-Rhin; néanmoins, l'imitation et le pastiche, s'il y en eut, restèrent toujours chez eux une maladie de jeunesse vite dissipée à l'âge de maturité. En suivant les traces de Bach, d'Haendel, de Beethoven, de Weber, de Schumann et de Wagner, les musiciens français s'attachèrent surtout à pénétrer les procédés techniques réalisés à l'étranger ; ils ne retinrent des œuvres allemandes que l'extériorité formelle. L'apparition du wagnérisme, en qui tout le germanisme se résume, provoqua chez nous une vive agitation. On ne tarda pas à se ruer dans le sillage majestueux du maître de Bayreuth, et un fétichisme que certains trouvaient redoutable éleva l'Idole sur un piédestal prodigieux.

L'influence de la musique allemande décline-t-elle ? De nombreux symptômes le laissent croire. Le conflit se rouvre de nouveau entre l'idéal artistique latin et l'idéal artistique germanique. A vrai dire, ce conflit ne comporte aucune solution pratique, car nous manquons de critérium objectif pour l'élucider. Selon qu'on inclinera vers telle ou telle philosophie, selon qu'on accordera la prééminence à la science positive, à la raison ou à la foi religieuse et à l'art proprement dit, la question demeurera pendante. Aussi bien ne s'agit-il point de la résoudre, mais de constater des faits.

Or, les faits prouvent qu'une réaction se manifeste contre l'influence allemande. Cette réaction, lente il y a quelques années, semble s'assurer aujourd'hui et prendre une allure plus accusée. On sait que l'engouement pour la musique allemande atteignait jadis de telles proportions que toute pièce non signée d'un nom germanique recevait un accueil décourageant. La fondation de la *Société Nationale* en 1871 par Bussine et Saint-Saëns fut la première protestation de « l'Ars gallica » contre les empiètements du germanisme musical.

Actuellement, l'esthétique wagnérienne, longtemps considérée comme un évangile intangible, est battue en brèche de divers côtés. On constate qu'elle renferme vraiment trop de postulats et de métaphores. Notre esprit analytique et la prédominance qu'instinctivement nous attribuons à l'élément intellectuel sur l'élément émotionnel prend à nouveau position en face de l'esprit synthétique des Allemands sans cesse entraîné en de tumultueuses et larges poussées expressives. Les Allemands compliquent en élargissant; nous simplifions en condensant, et M. Mithouard a fort justement signalé la tendance de notre art à devenir classique, dans le sens large du mot, c'est-à-dire à élaguer tout élément inutile à son but, à se cristalliser dans des formes définies issues de la loi du moindre effort.

L'art wagnérien s'exagère en Allemagne des conceptions un peu extra-musicales de la *Programmusik* et nous voyons Richard Strauss pousser le système à ses plus extrêmes conséquences. En même temps les détracteurs de Wagner apparaissent un peu partout, les uns condamnant en bloc toute son œuvre avec une exagération évidente, les autres s'attaquant plus spécialement à ses écrits théoriques et découvrant la paille dans l'acier de l'épée de Siegfried. Qu'il nous suffise de citer les noms de Nordau, de Newmann, de Tolstoï, de Max Graf, de Seidl et de Jean Hubert.

D'un autre côté, l'école franckiste nous a donné une pléïade de compositeurs chez lesquels s'affirme de plus en plus une complète indépendance. Si Vincent d'Indy, dans son *Fervaal*, a adopté l'esthétique du drame lyrique édifiée par Wagner, sa musique n'en demeure pas moins fort peu wagnérienne. *L'Etranger* semble une œuvre de transition où l'influence allemande s'affaiblit encore davantage. M. Massenet ne fut jamais qu'un wagnérien approximatif. De même la *Louise* de Charpentier ne se peut comparer à aucun type germanique, pas plus que les drames de M. Bruneau. Enfin, M. Debussy avec son *Pelléas* nous apporte un spécimen

de drame lyrique qui s'éloigne autant qu'il est possible du système esthétique du maître de Bayreuth.

Il semble donc que nous avons cessé de prendre notre mot d'ordre de l'autre côté des Vosges. Partout, en France, les musiciens s'appliquent aux problèmes rythmiques et tonaux avec une audace et une acuité que les pédagogues d'outre-Rhin ne comprennent pas. Nous avons appris à discerner leurs procédés de composition et d'instrumentation, à analyser cette sonorité allemande si grasse parfois qu'elle tourne à l'obésité, et que nous lui trouvons un aspect un tant soit peu bourgeois.

De même, la conception du drame lyrique évolue, se libère de ses servitudes romantiques, devient plus foncièrement humaine. De nouvelles combinaisons s'imaginent, l'architecture sonore découvre de nouveaux types à construire, l'océan harmonique s'explore toujours plus profondément, avec plus de logique, de clarté et de subtilité. Nous sommes en train de suivre le conseil de Nietzsche et de « méditerraniser la musique ».

★

M. Jean Marnold

L'histoire de la musique s'est déroulée, durant une dizaine de siècles et jusqu'au commencement du XIXe dans les différentes contrées de notre Europe occidentale. Les époques mémorables et les faits les plus importants de son évolution se rencontrent, alternativement ou simultanément, en Italie, en France et en Allemagne. Au point de vue purement musical, il s'ensuit que la réalité d'influences authentiquement « nationales » est devenue à peu près illusoire, ou ne répond plus qu'à quelque chose d'extrêmement imprécis. Depuis trop longtemps une même langue sonore, comprise et parlée en des pays divers, s'est formée, se transforme et s'affine par une opération réciproque et commune. Toutefois, si l'on veut entendre, par influence « allemande », les effets de ce qui nous vint de l'Allemagne sans rechercher d'où celle-ci le tenait, on constate que la principale — et

certes la plus féconde — influence allemande, qui se soit imposée aux meilleurs musiciens de la seconde moitié du dernier siècle, a été celle de *Bach*. Pendant environ quatre-vingts ans, l'œuvre du vieux maître demeura inédit et oublié. Haydn et Mozart l'ignorèrent quasi totalement. Beethoven n'en connut qu'une infime partie. Le plus clair de la gloire de Mendelssohn est de l'avoir révélé au monde, vers 1830. De récentes productions nous montrent cette influence décidément assimilée. Une polyphonie libérée, des conquêtes plus spécialement harmoniques (*Pelléas et Mélisande*) inaugurent même une phase nouvelle du développement de l'art musical.

Les deux autres influences « allemandes » paraissent avoir été celles de Schumann et de Wagner. L'influence de Schumann fut surtout d'ordre sentimental, et « sentimental » dans la pire acception du mot. Elle subsiste encore à l'heure qu'il est, pour la joie des jeunes personnes et les délices rétrospectives de leurs mamans, parmi la meilleure « musique de salon » et conserve aussi le secret d'exciter la verve lymphatique de quelques professeurs en mal de « musique de chambre » ou de « mélodies ». Je parle ici, bien entendu, non pas de la musique de Schumann, mais de *l'influence* de Schumann. Le succès de Wagner au théâtre est très analogue à celui que Rossini y obtint jadis. Son ascendant, désastreux dans sa propre patrie, se confirma néfaste à tous ceux qui s'y soumirent aveuglément. Chez nous, l'influence *musicale* de Wagner fut heureusement plus apparente que réelle. Saint-Saëns, Franck et Fauré y échappèrent complètement. Chez V. d'Indy, elle n'existe qu'à l'état de tendance superficielle. Elle disparaît avec Claude Debussy. Les plus brillants météores ne sont pas toujours ceux dont l'influence positive est la plus sûre. L'action de Wagner s'exerça surtout sur le grand public. En annexant la symphonie à l'opéra, Wagner a été pour la « musique pure » ce que M. Camille Flammarion fut pour l'astronomie : un admirable *vulgarisateur*.

Aujourd'hui, la musique allemande se survit dans une

agonie lamentable. Elle râle doucement sous le chloroforme néo-classique Mendelssohn-Brahms, ou stupéfiée de morphine romantico-wagnérienne. Bien loin qu'il soit possible de parler de son influence actuelle dans notre pays, le *seul* compositeur intéressant qu'elle possède encore, Richard Strauss, se réclame ouvertement de Berlioz, « le moins musicien » des musiciens français. Néanmoins, depuis une trentaine d'années, il semble bien qu'un commerce plus étroit avec nos voisins ait généralisé chez nous le goût de la musique pure et stimulé la vogue de nombreux concerts symphoniques. D'autre part, en ce qui concerne l'étude de l'histoire musicale et ses conséquences pour la critique, l'analyse et la démonstration expérimentale des propriétés constitutives du son (Helmholtz), l'influence allemande fut et reste aussi légitime que précieuse, — à condition pourtant de ne pas s'y abandonner les yeux fermés, de contrôler avec soin, spécialement chez les historiens, l'exactitude de conclusions faussées souvent par une inconsciente partialité nationale.

★

M. Gustave Robert

Nous avons été longtemps — et la masse l'est peut-être encore — en admiration convenue devant tout ce qui, en fait de musique, nous arrivait d'Allemagne. C'était comme par un dernier reflet de l'admirable période d'Haydn-Mozart-Beethoven. Tous les professeurs allemands étaient parfaits ; tous les chefs d'orchestre sans comparaison possible; et quant à la musique... je frémis en songeant aux générations de jeunes filles qu'on a disciplinées à coup de mortelles sonates. Mais ces sonates étaient de descendance classique et elles étaient imprimées dans l'une des éditions populaires de Leipzig. En ce sens-là, il y a bien eu et il y a encore une influence allemande en musique.

Mais à un point de vue plus spécialement artistique y a-t-il vraiment, abstraction faite des classiques de l'en-

seignement, « une influence » allemande ? Sans doute, Liszt n'a pas été sans action sur nos compositions de poèmes symphoniques. Sans doute, avons-nous entendu jusqu'à l'obsession des imitations wagnériennes. Mais ce sont là des réactions personnelles ; et ce que je ne vois pas c'est « une influence » allemande comme nous avons eu une influence italienne. En voici, du reste, une preuve. L'influence la plus véritablement allemande de ces dernières années est sans contredit celle de Brahms. Brahms a déteint sur tous les nouveaux compositeurs allemands même sur ceux qui paraissent s'en séparer le plus violemment. Or, Brahms n'a eu que peu ou pas d'action sur nos musiciens.

Et même, lorsqu'on y réfléchit bien, cette diffusion wagnérienne qui paraît écrasante a-t-elle été aussi universelle qu'il semblerait ? Assurément nous avons été saturés de phrases et de modulations tétralogiques et tristanesques. Assurément, et c'est là une loi générale, aucun des musiciens français (voir russes ou allemands), n'aurait été tel qu'il a été si, dans l'histoire de l'art, la grande physionomie de Wagner n'était pas apparue. Mais ce courant wagnérien a-t-il pénétré si avant dans la moëlle de notre art français ? Dans une génération je prends Saint-Saëns et César Franck : vraiment, sur eux la contagion n'a pas eu grande prise. Plus récemment, on voit bien Vincent d'Indy donner quelques gages en ses premières œuvres, mais comme il s'affranchit en ses dernières ! Il en est de même pour Guy Ropartz. Paul Dukas n'est pas wagnérien dans ses *Symphonies ;* Debussy ne l'est guère dans *Pelléas.* Et Gabriel Fabre, unique pour sa personnelle sobriété de forme, pourrait-on me montrer par quel endroit le courant l'a seulement effleuré ?

Dans un seul ordre de faits une influence allemande a commencé de s'exercer ces derniers temps : dans l'interprétation des maîtres. Nous avons entendu des capellmeisters souvent intéressants, mais souvent discutables aussi. Et il semble que l'opinion commune se soit laissé

captiver par cette liberté d'allures qui marque de la recherche beaucoup plus que de la compréhension. Cependant, ceci sans aucun parti-pris, quel malheur ne serait-ce pas pour l'art si notre interprétation française — non idéalement parfaite, c'est possible, mais si justement prisée par Wagner et tant d'autres grands esprits — venait à se perdre ou même à se dénaturer.

En somme, de continuels échanges, de continuelles réactions existent entre les deux pays. Lourde, trop lourde pour beaucoup, l'influence wagnérienne a paru un instant troubler notre national développement. Mais combien nombreux sont nos musiciens qui, semblables en cela aux jeunes compositeurs russes, ont su se maintenir au milieu du courant wagnérien sans jamais se laisser submerger. Et si, maintenant que le soleil de Bayreuth est en déclin, aucune autre influence allemande ne se fait sentir sur l'orientation de l'art musical, c'est pour cette simple raison : que nous avons une jeune école symphonique comme peut-être aucun autre pays n'en possède en ce moment.

★

M. Romain-Rolland

Je ne crois guère à la *suprématie mondiale*, en notre temps, de l'esprit d'une nation. Il y a plus d'un demi-siècle déjà, Gœthe disait à Eckermann (en 1827) : « La littérature nationale, cela n'a plus aujourd'hui grand sens; le temps de la littérature universelle (*Weltliteratur*) est venu, et chacun doit travailler à hâter ce temps ». — Ce temps est aujourd'hui bien proche. Les relations sont devenues si rapides et si étroites entre les penseurs, les artistes, et même le public de tous les pays, qu'il se fait un constant échange, entre tous, des qualités et des défauts de tous. Il serait aussi facile de montrer dans la littérature et la musique allemandes contemporaines, l'influence de la littérature et de la musique françaises, que dans celles-ci l'influence de celles-là. En somme, la grande *suprématie mondiale* aujourd'hui

est celle des personnalités, et non pas des nations. Or, on se tromperait fort, en croyant que les génies sont les représentants les plus fidèles et les plus expressifs des nations dont ils sont sortis. Ils sont le plus souvent en opposition avec elles. C'était l'erreur de la critique de Taine de juger, par exemple, de la Hollande d'après Rembrandt, qui y est justement une exception. Et l'on ne se tromperait pas moins, en jugeant de l'Allemagne musicale d'après Wagner, qui ne cessa de la combattre ou d'après Beethoven, — qui d'ailleurs était flamand (par son grand-père). — Ce sont les grands hommes moyens, (si l'on peut risquer cette expression contradictoire), qui représentent une nation ; et le type, dans la musique allemande, c'est Brahms. Brahms a eu une influence minime, presque nulle, en France.

Si d'ailleurs une nation pouvait prétendre encore à une suprématie d'esprit, (ce que je ne crois pas, je le répète ; car il s'est fait entre toutes une sorte de nivellement d'esprit, de mélange européen), je ne pense pas que l'Allemagne serait parfaitement armée en ce moment pour l'exercer.

Pour qu'il y eût suprématie d'esprit, il faudrait qu'il y eût d'abord un esprit en littérature et en art. Et l'on ne peut parler de l'esprit d'une nation, quand on ne peut sentir en elle un idéal commun, une œuvre à laquelle tous concourent, ou, à défaut de cette entente universelle, l'effort des meilleurs de ce peuple pour accomplir une tâche dont ils ont une vue claire. Il y a eu un esprit germanique en littérature, de Lessing à Gœthe. Il y a eu un idéal germanique dans la pensée de Wagner, (sinon de son époque artistique). Mais l'esprit qui règne dans la littérature et la philosophie allemandes d'aujourd'hui semble être un esprit hétérogène, fait de scandinave, de français, d'anglais, de russe, et d'allemand, un esprit qui se renie lui-même, qui a honte de son passé classique, un esprit pénétré de fortes influences sémitiques, ces influences si puissantes à Berlin (plus encore que dans toute autre capitale d'Europe). En musique,

le Hongrois Liszt et le Français Berlioz ont peut-être plus d'influence sur les jeunes compositeurs que Wagner. Et le résultat est médiocre. Jamais l'ensemble de la production musicale de l'Allemagne n'a été plus pauvre. A la vérité, il s'en détache un homme, qui me semble le mieux doué de tous les musiciens contemporains : Richard Strauss ; mais il est jeune ; malgré ses éclatants débuts, son avenir est encore incertain ; et il est unique. La France compte, à mon sens, beaucoup plus de talents musicaux. Au reste, elle regorge, en ce moment, de talents en tout genre. Il est vrai qu'elle manque de génies. Mais le génie est rare en Europe. Je ne vois guère que Ibsen et Tolstoï qui méritent ce nom. Et, à défaut de génies, c'est une grande supériorité d'avoir, en musique, une école aussi vivante et aussi distinguée que l'école française. Je la trouve, dans l'ensemble, supérieure à toutes les autres écoles musicales de l'Europe, même à l'école allemande.

Je suis convaincu que le sentiment musical a beaucoup baissé en Allemagne depuis la victoire. D'abord, la source de la grande musique allemande, son idéalisme profond, s'est tarie dans la nation ; un nouvel esprit, pratique, ironique, et jouisseur, a pris sa place. Puis il se produit sans doute une fatigue bien naturelle, après la surproduction merveilleuse de la musique allemande depuis un siècle. Quoi qu'il en soit, la décadence (momentanée ou durable? je ne sais) est certaine. Elle n'est pas seulement sensible dans la production artistique, mais dans le goût public. J'ai souvent été frappé, dans mes voyages en Allemagne, du succès scandaleux de certaines œuvres musicales vraiment honteuses, italiennes ou allemandes. Je n'ai pas été moins blessé par le manque de conscience artistique que révèlent certaines grandes exécutions musicales, ou représentations dites « modèles », à Munich, à Francfort, à Berlin, même à Dresde et à Vienne. Je ne crois pas que cela eût été possible il y a cinquante ans.

Malgré tout, l'Allemagne ne peut perdre de longtemps

sa supériorité (je ne dis pas : sa suprématie) musicale. Elle a, sur ce terrain, une avance trop grande sur les autres nations. Voici plusieurs siècles que la musique fait partie de l'instruction générale de la nation. Elle est devenue une partie de son être moral. L'Allemagne est une nation musicale. La France ne l'est pas, ou ne l'est plus. Elle le fut au xvie siècle. Elle a laissé s'éteindre l'éducation musicale dans la nation, tandis que l'Allemagne la cultivait passionnément, presque religieusement. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que chacun sait : l'universelle diffusion de la musique dans toute la nation allemande, dans toutes les classes de la nation ; sa place dans les Universités, dans la vie quotidienne, dans les cérémonies publiques ; ces vastes salles de concert et ces théâtres de musique élevés dans toutes les villes ; ces fêtes musicales, ces exécutions solennelles de Bach et de Beethoven auxquelles prend part, dans l'orchestre et dans les chœurs, la bourgeoisie, les dames, la société de la ville ; ces grands bains de musique, où se retrempe constamment la nation allemande. On ne trouverait rien de semblable nulle part ailleurs, et il y a tout profit pour nous-mêmes, Français, à y aller puiser une force nouvelle, à faire de temps en temps en Allemagne une cure de musique. C'est d'une bonne hygiène ; et il n'y a point de risque que nous revenions de là moins Français. D'une façon générale, il n'y a aucun danger pour un peuple aussi vigoureux et aussi individuel que le nôtre, à s'enrichir de toutes les influences étrangères. Notre personnalité est trop forte et formée depuis trop de siècles, pour courir aucun risque de se perdre. C'est là une pusillanimité indigne de nous, et qui sied seulement à des peuples adolescents. La France s'est constamment renouvelée par les influences étrangères, même aux plus grands siècles de son histoire ; et les influences du Nord ne sont pas plus redoutables pour nous qu'autrefois les influences du midi. Il n'est pas exact de dire que les Espagnols et les Italiens sont moins dangereux à imiter pour nous, parce que nous sommes un peuple latin. Nous ne som-

mes ni latins, ni germaniques ; nous sommes formés de toutes les races. Notre nation est le plus riche mélange de l'Europe, et c'est là sa grandeur ; de là vient son équilibre harmonieux, et son universalité. D'autres peuples, pour fortifier leur personnalité, ont besoin de la fermer au reste du monde. La nôtre sera toujours plus forte, en s'ouvrant plus largement à tout. Plus nous serons Européens, plus nous serons nous-mêmes. — Goethe, dont je rappelais tout à l'heure un mot, écrivait en 1829 au comte Reinhard ;

« Si je ne me trompe, ce sont les Français qui tireront les plus grands avantages de cet immense mouvement de *la littérature universelle ;* ce sont eux qui gagneront le plus pour l'étendue du coup d'œil ; ils ont déjà le pressentiment que leur littérature exercera sur l'Europe l'influence qu'elle avait déjà conquise au milieu du XVIIIe siècle ; cette fois, l'influence sera exercée par des idées plus hautes. »

★

VII. — L'INFLUENCE ALLEMANDE HORS DE FRANCE

Mr. William Archer

(Londres)

Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à votre questionnaire. La vérité est que je n'ai rien à dire d'intéressant. Tout en étant très loin d'admettre quelque prétention à une « suprématie mondiale » de la part de l'Allemagne, je voudrais que l'exemple donné par l'Allemagne au point de vue de la vigueur intellectuelle et de l'excellence des méthodes soit plus suivi en Angleterre qu'il ne l'est en réalité.



M. Jacques Bardoux

Je suis trop insuffisamment préparé par mes études personnelles, pour pouvoir répondre à votre intéres-

sante demande par une déposition qui ait tant soit peu de valeur. Sans doute, je constate que la pensée française subit moins l'influence allemande. Mais cette baisse est-elle due à un ralentissement dans la vie intellectuelle d'un peuple, dont toutes les énergies sont tendues vers le développement commercial et industriel, dont tous les efforts sont contrôlés par une autorité impériale, singulièrement absolue et intolérante ? S'explique-t-elle, au contraire, par le fait que nous nous sommes bornés à emprunter à nos voisins une méthode scientifique, et qu'après en avoir appris le maniement nous n'avons plus eu d'intérêt à prolonger notre stage chez les Universitaires d'outre-Rhin ?

Je l'ignore.

Il importe, en tout cas, de remarquer que nous n'en continuons pas moins, — conformément aux traditions de notre histoire et aux caractères de notre race, — à pratiquer largement l'hospitalité intellectuelle. Mais nous semblons réserver la meilleure part de nos faveurs aux romanciers russes et italiens, aux philosophes anglais et américains.

Tous les caractères de la France républicaine, — l'intensité des luttes politiques, l'affaiblissement de l'autorité administrative, l'épanouissement de l'idée d'association sous toutes ses formes, le caractère chaque jour plus social de la littérature et de la législation, l'importance croissante des questions coloniales, — tous ces signes précurseurs d'une évolution dont il est trop tôt pour prévoir les conséquences, tendent à nous rapprocher des démocraties anglo-saxonnes ou italiennes, et à nous éloigner des empires militaires et hiérarchisés, où l'autorité dicte sa volonté, dans un langage archaïque, aux formules féodales, pleines du cliquetis des armures et des sonneries de cloches. Plus le mouvement démocratique s'étendra, moins l'influence exercée par les nations les unes sur les autres sera purement littéraire ou philosophique. Tel génie isolé, un Tolstoï, par exemple, connaîtra toujours les joies d'une popu-

larité mondiale. Mais une race étrangère ne pourra exercer d'influence sur le personnel dirigeant, d'une autre coutrée, — singulièrement plus nombreux et moins cultivé qu'au temps des aristocraties restreintes, — que si la similitude des mœurs, des institutions politiques, et des tendances sociales a préparé le terrain où germeront les sympathies littéraires ou philosophiques.

Je n'en veux d'autre preuve que l'histoire de l'influence allemande en Angleterre dans ces cinquante dernières années.

Malgré le souvenir des luttes entreprises en commun contre la Révolution Française et Napoléon Ier ; malgré l'action de Gœthe et de Hegel sur des écrivains comme Coleridge, Stirling et Carlyle, l'opinion publique anglaise, aux environs de 1860, n'avait aucun goût pour les idées et les œuvres allemandes, et, en revanche, beaucoup de méfiance pour les ambitions prussiennes. Il fallut toute l'autorité de la reine Victoria, gagnée à la cause de l'unité allemande par amour pour son mari disparu, toute l'énergie des Libéraux, partisans de la politique de non-intervention, pour empêcher le Parlement Britannique de s'interposer dans les conflits entre la Prusse, les Polonais révoltés et plus tard le Danemark. En 1890, au contraire, l'influence allemande était toute puissante de l'autre côté de la Manche. Les journaux ne contenaient que des allusions désobligeantes pour la victime de 1870. Les théâtres et les libraires réservaient la plus large part de leurs faveurs aux produits germaniques. Les théories philosophiques et les systèmes économiques d'outre-Rhin occupaient, dans les programmes universitaires, toute la place réservée à l'histoire des pensées étrangères. Les étudiants se réunissaient souvent pour commenter des ouvrages ou écouter des chants allemands. Maîtres et élèves allaient volontiers perfectionner leurs méthodes et compléter leurs études, par des séjours prolongés à Berlin, à Munich ou à Dresde. Tous les efforts artistiques et scientifiques, coloniaux et politiques de la pensée et de l'énergie françaises étaient ignorés ou incompris.

Cette hégémonie allemande était-elle due à l'action personnelle de tel littérateur ou de tel philosophe dont les œuvres ou les idées auraient été importées avec succès et analysées avec enthousiasme ? Nullement. Elle ne s'expliquait que par des causes politiques et sociales. Il y avait entre les efforts de la nation allemande, pour grouper toutes les monarchies de même race et de même langue, en un empire fédéral, appuyé sur une armée de premier ordre, servi par les ressources d'une activité économique croissante, et les ambitions impérialistes de l'opinion anglaise, inquiète de ses crises commerciales, soucieuse de développer ses forces militaires, — une étrange et étroite concordance. Les tendances politiques et sociales des deux pays étaient identiques. Dès lors, les liens de sympathie et les rapports intellectuels ne pouvaient que se resserrer.

Aujourd'hui, l'influence allemande semble subir une éclipse peut-être passagère, en tout cas réelle.

Les peintres et les auteurs dramatiques français ont pu reconquérir Londres, inonder les salles de l'exposition et remplir les affiches théâtrales. Les Universités anglaises ont renoué avec les nôtres de lointaines traditions d'amitié. Les revues et les journaux d'outre-Manche consacrent des articles sympathiques à l'évolution sociale de notre littérature, aux transformations de nos écoles artistiques, à l'organisation de notre enseignement, au développement de nos colonies. Tout ce que l'influence française a regagné en Angleterre, elle l'a enlevé à l'Allemagne. Des organes importants et d'opinions différentes, comme la *National Review* et le *Speaker* n'ont-ils pas organisé, depuis quelque temps déjà, une campagne en faveur d'une entente avec la Russie et la France contre leurs amis d'autrefois ?

Cette volte-face ne s'explique pas par des causes philosophiques ou littéraires, mais par des raisons politiques et sociales. La rivalité commerciale et industrielle des deux nations germaine et anglo-saxonne ; le pouvoir chaque jour plus personnel de son Empereur autoritaire

et nerveux ; la campagne des injures systématiquement organisée par les journaux allemands, vertueusement indiquée par une application nouvelle du droit du plus fort, qu'ils invoquaient jadis contre les Hanovriens, les Danois, les Alsaciens et les Polonais ; l'autorité croissante de la France, dans les débats diplomatiques, grâce à l'alliance russe, aux sympathies américaines, italiennes et espagnoles ; tels sont quelques-uns des événements qui ont battu en brèche, de l'autre côté de la Manche, l'influence allemande.

Je ne suis pas assez versé dans l'art de la prophétie, ni dans les secrets de la chancellerie, pour pouvoir déterminer la durée probable et les conséquences politiques de cette éclipse. Il importait, en tout cas, de la signaler ; et je vous remercie, Monsieur, de m'en avoir si aimablement donné l'occasion.



Mr. J. E. C. Bodley

J'ai déjà anticipé votre questionnaire dans mon livre *La France* (Paris, Guillaumin et Cie, 1901) où je relève les passages suivants, dans les pages que j'ai consacrées à ce sujet.

« Au seuil du xxe siècle, » dis-je « il y a deux familles de l'espèce humaine — les Anglo-Saxons et les Français — dont les œuvres et l'expérience, dans l'ordre politique et social, sont d'un intérêt supérieur pour les historiens, les hommes d'Etat et les philosophes. » Après avoir jeté un coup d'œil sur la position et l'influence des Italiens, des Russes, des Autrichiens, etc., je continue : — « L'Allemagne, qui marche avec l'Angleterre et la France au premier rang de la civilisation, ne captive pas l'attention du monde comme le font la nation française et la race anglaise. » La page où je développe cette thèse est trop longue pour que je la cite entièrement. Je ne vous soumets donc que le passage qui suit, comme réponse à votre question principale : — « La supériorité des Allemands dans les armes, dans le commerce, dans la science et

dans la sociologie, pour ne rien dire de leur mainmise sur les couronnes de l'Europe, ferait supposer que leur vie nationale, leurs mœurs et leurs institutions mériteraient, de la part des autres peuples civilisés, un intérêt aussi vif que celui qu'inspirent aux étrangers les mêmes phenomènes chez les Français. Nous n'avons pas besoin de démontrer qu'il n'en est pas ainsi. Nous pouvons cependant signaler un petit trait superficiel, qui en est un témoignage. Les Anglais sont de race germanique, et les rapports de l'Angleterre et de l'Allemagne sont intimes et multiples. Mais dans les milieux cultivés de Londres, sur vingt personnes questionnées à l'improviste, dix-neuf seraient en mesure de nommer une douzaine d'écrivains français d'aujourd'hui, et pas une ne pourrait citer six auteurs allemands contemporains.

... Si l'Allemagne n'excite pas l'attention du monde extérieur au même degré que la France et l'Angleterre, c'est sans doute, en partie, parce que les Allemands sont affligés d'une langue difficile à apprendre, qu'ils délaissent eux-mêmes volontiers pour d'autres plus pratiques. Par cette faculté de répudier ce qui est indigène, ils semblent avertir le monde qu'il n'y a que leurs exportations qui soient dignes d'attention.... Il n'entre pas dans mon intention de démontrer que la France et les Français nous intéressent, tandis que les Allemands, nos cousins et nos concurrents, nous sont presque indifférents. Tous les peuples civilisés portent leurs regards sur la France et sur le mouvement de l'humanité qui se déroule dans ses frontières... » etc., etc. (*La France*, livre I, ch. 1). Dans tout cela, je n'ai rien à modifier.

★

M. Xavier de Carvalho

Je suis Portugais, mais après le Portugal, c'est la France le pays que j'aime le plus, car j'habite depuis dix-huit ans cet éblouissant et glorieux Paris où j'ai éduqué mon esprit, où j'ai formé mon caractère et où je me suis créé un foyer. La France, c'est ma deuxième patrie et

c'est aussi intellectuellement la patrie de tous les Portugais et de tous les Brésiliens. Nous n'étudions que par des livres français, nous ne lisons que vos auteurs et les théâtres de Lisbonne et Porto ainsi que ceux de Rio de Janeiro ne jouent que des traductions de Dumas, Hugo, Augier, Coppée, Sardou, etc. Les lettres allemandes n'ont presque aucune influence chez les peuples de langue portugaise. Hors quelques universitaires, des personnalités en vue du monde savant, une demi-douzaine d'écrivains coloniaux et autre demi-douzaine de littérateurs qui savent l'allemand, nous n'avons pas accordé jusqu'aujourd'hui une attention très grande à la culture germanique. Les cours d'allemand sont malheureusement peu fréquentés. Et on lit les auteurs allemands... dans les traductions françaises.

Au Brésil, les Allemands ont colonisé les contrées du sud, les états de Santa Catharina, Parana et Rio Grande du Sud. Dans ces trois provinces, d'un climat si doux, comme celui de Nice, existe une colonie de 200 à 300 mille Allemands. Mais les fils de ces travailleurs pacifiques et intelligents deviennent plus tard Brésiliens très patriotes, parlent le portugais et sont des éléments les plus puissants de la prospérité de tout le sud de Brésil. Au point de vue commercial, l'Allemagne devient de plus en plus prépondérante au Brésil au détriment du commerce français et anglais.

Mais les commis voyageurs de Hambourg ne pourront jamais se féliciter d'avoir un ascendant chez nous, parce que l'influence intellectuelle de Paris est énorme.

Oui, nous aimons Wagner, le plus grand génie musical du siècle, nous admirons le puissant cerveau d'un Gœthe, d'un Schopenhauer, d'un Büchner, d'un Herder, d'un Schiller, d'un Jean-Paul Richter, d'un Karl Marx, d'un Nietzsche, d'un Ernest Hæckel, mais notre esprit est plus ouvert aux conceptions latines et c'est le génie français qu'admirent les peuples de langue portugaise.

★

Mr. W. L. Courtney

Directeur de la *Fortnightly Review*
(Londres)

Au sujet de vos deux questions sur l'influence de l'Allemagne en Angleterre, je vous dirai que, si elle n'est pas tout à fait aussi grande qu'il y a un quart de siècle, elle est cependant très forte et probablement plus grande que celle de tout autre pays étranger. Intellectuellement l'influence allemande est encore souveraine en philosophie (malgré les divagations de Nietzsche) et, à un moindre degré, en esthétique et en théorie politique. Il en est de même en grande partie en histoire. C'est autre chose de savoir si cette influence durera, mais l'admirable organisation de tout l'enseignement supérieur en Allemagne assurera encore longtemps ici la prédominance de l'esprit allemand. Il serait facile de développer ces points en détail, mais je suppose que vous ne tenez qu'à de grandes généralités.

Néanmoins, l'attitude de l'Allemagne à l'égard de l'Angleterre pendant la récente guerre contre les Boërs a indubitablement occasionné un changement dans l'opinion anglaise. Quelques-uns d'entre nous reconnaissent que notre véritable rivale sur le continent n'est ni la France, ni la Russie, mais l'Allemagne à cause de son développement commercial, et de ses tentatives de se créer une marine. Un rapprochement vers la Double-Alliance — c'est-à-dire une entente sympathique avec la France et la Russie — commence sans doute à inspirer notre politique extérieure. Mais il faudra encore longtemps pour que cette évolution politique se fasse sentir dans nos relations officielles avec les grandes puissances. Il n'y a pas de raison de croire que Mr. Balfour se départe de cette attitude amicale à l'égard de l'Allemagne qui était la caractéristique de la politique de lord Salisbury. Pour des raisons dynastiques, les relations amicales qui existent entre notre famille régnante et celle d'Allemagne évite-

ront toute rupture ouverte. Mais de nombreux penseurs reconnaissent que l'Allemagne est notre véritable ennemie, que la France et la Russie sont nos véritables amies. Le levain de la défiance vis-à-vis l'Allemagne fait son œuvre, mais lentement.

★

M. Ruben Dario

Etant tout enfant, là-bas dans mon pays natal, au Nicaragua, j'ai souvenir d'avoir eu, pour la première fois, la sensation de l'influence allemande, grâce à une certaine affaire Eissenstuck : le petit port de Corinto menacé par les canons des navires de guerre allemands. Ce ne fut que beaucoup plus tard que je lus la *Critique de la raison pure...*

Après avoir parcouru presque toute l'Amérique Espagnole et avoir résidé quelque temps dans les différentes républiques, je crois pouvoir affirmer que les idées allemandes n'ont pas trouvé un bon terrain sur notre continent. A mesure que la civilisation a fait des progrès, la pensée naissante a cherché ses voies, dans les tâtonnements d'une recherche ardente et enthousiaste. Au point de vue philosophique et moral, on a suivi pendant quelques années l'ancien sillon espagnol. Mais une tendance continue vers le progrès a fait que chaque mouvement des idées en Europe a eu chez nous sa répercussion. Les « idées ancestrales », comme les appelle M. Paul Adam, ont surtout fructifié; la sève mentale latine est restée indestructible, malgré le voisinage du puissant élément barbare.

Toute grande voix humaine s'est fait entendre là-bas par l'organe de la France. L'Amérique latine, depuis la Révolution, voit dans la France sa véritable mère patrie.

Lorsqu'une sorte de mouvement philosophique fut causé en Espagne par un médiocre professeur allemand, du reste peu estimé dans son pays, — j'ai nommé Krausse, — la contagion ne passa pas l'Atlantique et l'Amérique Espagnole en fut garantie. Par contre, Auguste Comte y rencontra de grandes sympathies et sa doctrine y trouva

des disciples et des apôtres. Si aujourd'hui Nietzsche a une certaine influence intellectuelle, c'est seulement depuis qu'il a passé par la France.

Certainement, une partie de la jeunesse hispano-américaine a fait son éducation en Allemagne, et y a beaucoup gagné au point de vue professionnel. Nous avons le médecin qui garde sur le visage la balafre des stupides duels d'étudiants et qui souffre d'une dilatation d'estomac causée par les brutales et obligatoires beuveries nationales. Mais dans les milieux intellectuels, les regards ne se tournent ni vers Berlin, ni vers Bonn, mais vers Paris. Et même quelques-uns de nos meilleurs esprits qui, par descendance et par culture, ont plus d'un point de contact avec les Allemands, — comme le Dr Bunge, de la République Argentine, auteur d'un remarquable ouvrage sur l'*Education*, le colombien Perez Triana et le centro-américain Ramon Salazar, — dénotent, volontairement ou non, par la logique et la clarté de leur style, l'influence des penseurs et des écrivains français.

Le Chili est peut-être le seul pays de l'Amérique Espagnole où l'esprit allemand ait fait quelque conquête. De Ventura Marin à Valentin Lételier, les études philosophiques ont fait un pas énorme, depuis l'école catholico-scolastique espagnole jusqu'à l'enseignement moderne universitaire allemand. En somme, après les doctrines d'un Lastarria, je ne crois pas que les idées de M. Lételier, qui représente le plus les tendances germaniques au Chili, aient beaucoup d'influence sur ses compatriotes.

Les victoires allemandes sur la France ont causé naturellement dans ces pays nouveaux un accroissement du militarisme. La devise chilienne paraît, c'est certain, avoir été conçue par Bismarck : *Por la razon o la fuerza* (1).

Dans chaque petite république, il y a eu un petit conquérant qui voulait faire de son pays une petite Prusse. Le résultat du progrès a été l'importation de

(1) Par la raison ou la force.

l'instructeur allemand, du casque à pointe et du pas gymnastique martial Dans certains gouvernements s'est implantée une morale à l'usage des tyrans. Mais ces gouvernements sont tombés, tombent ou tomberont bientôt sous l'impulsion de la pensée nouvelle, de la meilleure culture et de la dignité humaine. Les Sud-Américains qui méditent sur la vraie grandeur des peuples, les hommes de bonne volonté, ne se font pas d'illusion sur la vertu et sur la grandeur de l'âme allemande. On connaît les célèbres vers de Arndt :

Deutsche Freiheit, Deutscher Gott,
Deutsche Glaube, ohne Spott,
Deutsches Herz und Deutscher Stahl
Sind vier Helden allzumal.

Et nous savons que la liberté des Allemands est telle qu'il n'y a pour ainsi dire pas de jour sans un procès de lèse-majesté ; que le Dieu des Allemands n'est autre que le Dieu biblique des armées, leur protecteur à Sedan ; que leur bonne foi sans raillerie, Jules Favre sut ce qu'elle valait par le Chancelier de fer, comme Paris assiégé, l'apprit par Wagner ; et que l'acier allemand coûte très cher aux pauvres nations militarisées de l'Amérique Espagnole qui ont le malheur d'avoir un agent de la maison Krupp.

★

M. Henry-D. Davray

La pensée anglaise contemporaine ne procède nullement de la pensée allemande.

Depuis l'époque où Carlyle était plus Teuton que le kaiser n'est Allemand, on ne trouve plus dans la littérature anglaise que des traces insignifiantes d'influence allemande. La culture germanique ne semble pas avoir séduit la jeunesse anglaise en dehors de quelques cas isolés. Quant à Nietzsche, une traduction complète de ses œuvres est en cours de publication, sans que les volumes parus aient suscité une bien vive curiosité. D'une manière générale, l'Anglais, *the average Englishman*,

n'éprouve pas la moindre sympathie pour ce qui vient d'Allemagne et il manifeste une répulsion des plus marquées pour tout le *made in Germany*. Les relations de famille entre Guillaume et son oncle Edouard peuvent être cordiales, il n'en est pas moins vrai qu'il existe entre Anglais et Allemands une rivalité commerciale universelle qui entretient chez ces cousins germains des sentiments profonds de mépris et d'hostilité — rancune de boutiquiers. Depuis quelques années, on a donné, de côté et d'autre, des preuves indiscutables de cette animosité et il n'est guère vraisemblable que, dans ces conditions, une influence de part ou d'autre soit possible. Demandez à un Anglais ce qu'il pense de la « suprématie mondiale » de l'esprit germanique, et il vous éclatera de rire au nez. Un citoyen des Etats-Unis d'Amérique, un Japonais, un Chinois même en feraient autant, et quel est celui d'entre nous qui ne hausse pas les épaules devant les prétentions anachroniques de Guillaume II ?



M. Victor Giraud

Professeur à l'Université de Fribourg
(Suisse)

Les faits dont vous parlez me paraissent des plus exacts.

A mon grand regret, cependant, je ne puis répondre à votre aimable appel. L'Université de Fribourg est essentiellement *internationale :* nous avons, nous autres professeurs français, un grand nombre de collègues allemands; et nous sommes tenus, vous devez le comprendre, à la plus grande réserve en ce qui concerne les jugements publics à formuler sur le compte des nations voisines. Cette réserve, nous l'exigeons des autres ; nous devons nous l'imposer à nous-mêmes.

★

Mr. Edmund Gosse

(Londres)

Aujourd'hui l'influence intellectuelle de l'Allemagne en Angleterre est plus faible qu'elle ne l'était il y a cent ans. Il n'y a pas en Angleterre de curiosité à l'égard de la philosophie, de la poésie ou des travaux historiques allemands contemporains. Un Anglais cultivé aurait la plus grande difficulté à nommer cinq auteurs vivants éminents de l'Allemagne.

Un certain nombre de causes ont isolé la pensée anglaise pendant les dix dernières années. Mais de toutes les influences étrangères qui ont agi sur nous celle de la France est *prépondérante*. Nous lisons énormément de livres français; l'attitude française à l'égard de la culture et de la civilisation a des milliers d'adeptes ardents en Angleterre.

De même, des centres intellectuels moins importants attirent notre attention. La Norvège, l'Italie et l'Espagne sont observées avec intérêt. Nous avons un grand penchant pour les romans des Russes modernes et ils nous ont influencés. Mais entre notre vie intellectuelle et esthétique et celle de l'Allemagne il y a un grand abîme. Nous ne savons rien à son sujet et ce que nous en apprenons nous désappointe et nous rebute.



Mr. Sidney Lee

(Londres)

Je crains d'être incapable de répondre d'une manière intéressante à votre enquête. Dans le domaine littéraire, le seul dans lequel je sois compétent, je crois que l'influence allemande est faible. Nous sommes en réalité trop insulaires pour accorder à la littérature étrangère l'attention qu'elle mérite souvent.

Les méthodes scientifiques allemandes sont estimées par un petit nombre d'étudiants anglais, mais elles

portent peu de fruit. La plupart des écrivains anglais préfèrent l'élégance du style français à la pesanteur allemande. Les méthodes allemandes ont quelques partisans sérieux, mais je doute que leur nombre augmente.



Le Comte de Lützow

(Hnatnice, Bohême)

Habitant l'Angleterre pendant la plus grande partie de l'année et passant le reste de mon temps en Bohême, je n'ai jamais écrit qu'en anglais et en tchèque. Je me permets donc de demander l'indulgence de ceux qui liront cet article.

Il est certain que rien ne réussit comme le succès, et j'ai peur d'étonner mes lecteurs si j'affirme que personne peut-être n'a contribué si largement à la diminution de l'influence allemande que le prince de Bismarck. Le traité de Prague de 1866 excluait à tout jamais de l'Allemagne les vastes territoires — s'étendant de la frontière de la Bohême à la mer Adriatique — qui avaient formé une partie de l'ancienne Confédération Germanique. Ces territoires, qui sont presque exclusivement peuplés par des Slaves, avaient reçu un vernis allemand créé artificiellement par le gouvernement autrichien.

La lutte pour l'hégémonie en Allemagne, qui a été commencée sous Frédéric le Grand et qui n'a été définitivement tranchée qu'à la journée de Sadowa, continuait encore, et il était dans l'intérêt du gouvernement autrichien d'appuyer de toute façon l'élément allemand. Comme conséquence naturelle de ce système, on s'efforçait de faire subir à des enfants généralement d'origine slave une éducation absolument allemande. Les universités étaient aussi absolument allemandes.

Cet état continua jusqu'au moment où — il y a à peu près vingt ans — une université nationale fut créée à Prague. Elle a rapidement atteint un niveau intellectuel très élevé et a déjà dépassé de beaucoup l'université allemande qui continue à vivoter à Prague. Une école

de philosophie s'est formée à la nouvelle université qui s'occupe peu de philosophie allemande et se base principalement sur l'étude des écrivains français et anglais. Le Dr Masaryck, dont les vues n'ont pas toujours été bien accueillies par ses compatriotes, peut certainement être considéré comme un des philosophes les plus éminents du temps présent.

Une des causes principales des tendances ultra-germaniques du ministère des Affaires étrangères de Vienne est le lien d'intimité qui réunit ce ministère à la presse prussienne. Ce ministère envoie ses communications intimes à la presse prussienne plutôt qu'aux journaux « inspirés » de Vienne. J'ai écrit il y a quelques années deux articles politiques sur les affaires d'Autriche (1) dans le *Nineteenth Century*, revue de Londres bien connue. La presse officielle de Vienne ignora ces articles, mais je trouvai par hasard quelque temps après un numéro de la *Gazette de Cologne*, dans lequel le correspondant « inspiré » essayait de réfuter mes conclusions. Il va sans dire que je n'attachai aucune importance à cet article où l'esprit — absent — ne remplaçait pas la politesse qui brillait également par son absence.

J'ai parlé jusqu'ici de la diminution de l'influence allemande dans les pays autrichiens où, autrefois, un vernis allemand cachait la nationalité slave. Je vais maintenant répondre brièvement à la question : « Quelles sont actuellement les résultats de l'influence allemande », pour autant qu'elle existe encore en pays étrangers. Il faut, je crois, établir ici une différence chronologique et distinguer l'Allemand d'avant 1870 de l'Allemand du temps présent. L'influence de l'Allemand d'autrefois, sentimental, quelquefois naïf, occupé surtout de philosophie et d'étude, était certainement utile à un monde plutôt enclin à ne s'intéresser qu'aux choses matérielles.

Il est probable que l'université de Prague ne restera pas longtemps la seule université non-allemande de

(1) *Nineteenth Century*, décembre 1899 : « The Bohemian question », et décembre 1900 : « Austria at the end of the century ».

l'Autriche. Il est déjà question d'en fonder une seconde à Brünn, capitale de la Moravie, et il n'y a guère de doute que les Slaves du midi — généralement connus sous le nom de Slovènes — obtiendront bientôt une université nationale dont le siège serait probablement Lublan (Laibach).

On peut donc affirmer que l'influence allemande au point de vue intellectuel, omnipotente avant l'année 1866, a presque disparu dans les pays autrichiens. Il faut noter que ce changement s'est effectué sans grande opposition de la part de l'élément allemand. Il faut faire exception pour la ville universitaire de Graz où l'élément ultra-allemand a essayé par tous les moyens d'entraver le mouvement slave. Rien de pareil ne s'est passé à Vienne, capitale de la partie non-hongroise de l'empire. Cette ville est administrée par un conseil municipal ultramontain. C'est le Saint-Siège, et nullement l'avenir de la race allemande, qui intéresse le citoyen de Vienne.

Il n'y a qu'un bastion que l'élément allemand ait conservé intact en Autriche : c'est le ministère des Affaires étrangères, le « Ballplatz », comme disent les Viennois, triste bâtiment dont les anciens habitants — bien plus que les armées autrichiennes, qui ont toujours été héroïques — sont responsables des nombreux désastres de l'Autriche. La tradition du prince de Metternich, qui est restée intacte, et le système de ne considérer que les Allemands comme véritables citoyens de l'Autriche s'y est maintenu jusqu'aujourd'hui. Il y a eu à Londres des plaintes fréquentes de la part de sujets autrichiens non-allemands qui non seulement ne trouvaient aucun appui à leur ambassade, mais qui rencontraient souvent des manœuvres hostiles dont l'origine pouvait sans difficulté être attribuée à l'ambassade. On m'a raconté à Londres qu'un incident assez analogue avait eu lieu à l'ambassade austro-hongroise à Paris, cette année-ci.

L'année 1870 a changé ceci comme tant d'autres choses. Nietzsche avait prévu ce changement dès 1871. Il écrivait : « Une grande victoire est un grand danger. La

nature humaine la supporte plus difficilement qu'une défaite. De toutes les regrettables conséquences de la guerre contre la France, la plus sérieuse est l'idée erronée et si répandue d'après laquelle la culture allemande aussi aurait été victorieuse dans cette guerre. Cette idée est capable de changer notre victoire en une défaite complète. »

Le temps a prouvé la justesse de ces remarques. En fait de philosophie, les Allemands ne publient que de petites brochures visant à l'effet, mais le temps des systèmes philosophiques est passé. Changement analogue chez les historiens. Les travaux historiques les plus récents ne sont que de grands pamphlets tendant uniquement à glorifier la maison des Hohenzollern. Ce changement s'étend même aux procédés des professeurs allemands. Il aurait paru impossible autrefois qu'un historien de la valeur de Mommsen écrivît — à propos d'une querelle d'étudiants à Prague — qu'il « fallait casser les vilaines têtes des Slaves ».

Je conclus donc en déclarant qu'aujourd'hui l'influence allemande ne saurait être utile aux nations étrangères.



Mr. Gilbert Parker

Membre du Parlement
(Londres)

Je pense que cette influence n'est plus si forte qu'elle l'était autrefois. Je ne considère pas cependant que ceci soit dû à une dépréciation de la pensée allemande en Angleterre. Il me semble plutôt que l'impulsion donnée aux sciences dans la vie intellectuelle de l'Allemagne a en quelque sorte remplacé la position dominante que la métaphysique et la philosophie y tenaient il y a quarante ans.

Il existe cependant ici la plus profonde appréciation de toute pensée allemande, mais nos efforts intellectuels ont quelque peu changé de direction, et notre commerce

intellectuel avec l'Allemagne n'est pas si grand que naguère.

★

Le Comte M. Prozor.

La question que vous voulez bien m'adresser me prendrait au dépourvu et je ne pourrais que me réserver si votre enquête ne portait pas sur *ce qu'on pense* de l'influence intellectuelle de l'Allemagne et non sur ce que cette influence *peut bien être en réalité*. Je n'ai donc pas à me poser en juge, — il faudrait, pour l'être, outre beaucoup de science, encore quelque prescience, — je ne suis qu'un modeste témoin n'ayant d'autres titres que d'avoir fait ses études universitaires en Allemagne avant 1870 et d'y avoir passé quelques années à une époque assez récente.

L'esprit allemand a dû de beaux triomphes au parfait équilibre de deux éminentes qualités : profondeur dans la conception des idées, exactitude et persévérance dans leur application. Aujourd'hui, cet équilibre me paraît ébranlé, la seconde de ces qualités commençant à l'emporter de beaucoup sur la première. Les Allemands continuent à avoir l'exécution merveilleusement précise et systématique, mais la faculté de concevoir semble s'émousser chez eux et, de plus en plus, ce qu'ils appliquent ce sont les idées des autres. Regardez les deux savants allemands les plus universellement connus en ce moment : Koch s'est nourri des idées de Pasteur et Roentgen de celles de Crookes. En philosophie, terrain où l'Allemagne a tant fait pour l'humanité, des deux maîtres allemands qui représentent à l'heure qu'il est les pôles opposés de la pensée, le positiviste Wundt a suivi les Anglais et Deussen puise son mysticisme aux sources bouddhiques. La peinture allemande se prévaut de Boecklin, un suisse, et l'art dramatique d'Ibsen, un norvégien. Qu'on ne nous parle pas de germanisme. Il ne viendrait pas à l'idée d'un Français d'établir la suprématie intellectuelle de sa race sur des œuvres italiennes,

espagnoles, portugaises, ni même belges, pas plus qu'à un Russe d'invoquer en sa faveur ce qu'ont fait les Polonais, les Tchèques ou les Croates. Et d'ailleurs à qui célèbre la primauté germanique ou même arienne, dont beaucoup d'Allemands voudraient se faire les champions, Sudermann répond qu'il n'y a pas de force intellectuelle viable qui ne soit due à un peu de sang juif. C'est un paradoxe, mais il est bien caractéristique pour l'Allemagne contemporaine, qui n'est plus celle de Kant et de Schelling, ni celle de Gœthe et de Schiller, ni celle de Kaulbach et d'Overbeck. Ce qui lui convient, c'est l'esprit d'opportunité, de combinaison instantanée et d'exécution rapide, c'est toute cette stratégie intellectuelle où les Juifs excellent. Elle s'accorde on ne peut mieux avec la stratégie politique appuyée sur la stratégie militaire, comme l'a si finement relevé Georges Brandès en parlant des relations de Bismarck avec Lassalle. Le socialisme allemand lui-même, d'idéal, est devenu stratégique. L'instruction qui a présidé, dit-on, aux succès militaires de l'Allemagne, est militairement menée à son tour et mal lui en prend. Des juges compétents, venus pour étudier la question, me l'ont souvent déclaré. D'autres m'en ont dit autant de l'assistance publique. Tous affirment que la France leur a offert de meilleurs modèles, parce que, dans ses dernières réformes, elle a su éviter les dangers de l'automatisme.

Le principal de ces dangers est de gêner jusqu'à le détruire le libre fonctionnement de la pensée pure, du sentiment ingénu, de toutes ces hautes facultés du cœur et de l'esprit auxquelles l'Allemagne a dû un jour sa vraie grandeur et son influence intellectuelle. Brandès a très poétiquement parlé de *la petite fleur bleue*, fleur d'idéal, de naïveté et de foi divinatrice. Je l'ai vue moi-même épanouie aux bords du Rhin et de l'Elbe. Elle s'est étiolée depuis lors au souffle de la mégalomanie, qu'il ne faudrait pas aviver, si on veut qu'elle reprenne, cette petite fleur d'où sort une semeuse d'art et d'idées dont la perte définitive serait un très grand fléau pour

le monde civilisé. L'abus de l'analyse, de la critique, de l'exégèse, de tout ce qui captivait Renan et séduisait Taine, a-t-il contribué à nous en menacer? C'est possible et ce serait instructif. Mais la question est trop complexe et cette lettre déjà trop longue.



M. Virgile Rossel

Conseiller national
(Berne)

1. — L'influence allemande s'exerce en Suisse, dans la législation, dans les lettres et les arts; au point de vue littéraire et artistique, cependant, la Suisse Romande, et la Suisse Italienne regardent plutôt, l'une du côté de la France, l'autre du côté de l'Italie. Mais la Confédération helvétique, où la fusion de trois races en une nationalité crée une situation très particulière, s'efforce avant tout d'être elle-même : d'être suisse. Et si nous avons des sympathies plus vives, les uns pour le génie de l'Allemagne, les autres pour celui de la France, nous admirons sans abdiquer.

2. — L'influence allemande, si je vois bien, se manifeste essentiellement, à cette heure, dans le domaine économique et social. Ainsi, la doctrine étatiste qui, dans sa forme nouvelle, nous vient d'Allemagne, a profondément modifié les conditions de la politique suisse. Quant à dire si cette influence « se justifie », c'est là une question bien complexe et que je ne voudrais trancher ni par un oui, ni par un non. Le travail intellectuel de l'Allemagne contemporaine représente certainement un grand, un original et un précieux effort. Nous cherchons à en profiter, mais nous nous réservons le droit de choisir.



Mr. G. Bernard Shaw

(Londres)

A mon avis la suprématie dont parle Guillaume II

appartient à la ville de Dublin, la capitale de l'Irlande: c'est ma ville natale.

Avant 1870, tout Allemand méprisait ses compatriotes et croyait que tout Français était un homme d'esprit. Par conséquent, il ajoutait à la culture allemande tout ce que peut enseigner la France. C'est là le secret de Goethe et de Richard Wagner. Aujourd'hui l'Allemand méprise les étrangers et s'extasie sur le bonheur qu'il a d'être Allemand. L'influence de Goethe et de Wagner est remplacée par l'influence de Guillaume II, et cela se justifie parfaitement aux yeux de beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent Guillaume II moins dur à digérer intellectuellement que Wagner ou Goethe. En Angleterre, les *clever people* commencent à dire : « L'Allemagne, non : c'est fini. La France marche encore la première en tout ce qui touche la science, la littérature, etc. » Que cela soit vrai ou non, et je n'en sais rien, on le dit parce qu'on aime à le dire : la France est toujours l'enfant gâté de l'Europe.

★

Mr. Arthur Symons

Depuis la mort de Carlyle, en 1881, il n'y a pas eu de signe de l'influence allemande sur la pensée anglaise. Aujourd'hui la littérature allemande est peu lue en Angleterre et même la pensée anti-allemande de Nietzsche a à peine pénétré ici. Tandis que l'art français, les littératures française et italienne, le drame français, les acteurs français et italiens sont chaudement reçus en Angleterre, l'art allemand est justement reconnu comme non-existant.

La littérature contemporaine allemande n'est connue que par une ou deux pièces de Sudermann et de Hauptmann et les acteurs allemands ont dû donner leurs représentations dans de petits théâtres et devant des auditoires très peu nombreux. Comme influence en musique, celle de Wagner reste encore suprême, et on peut dire que toute l'influence de l'Allemagne sur la génération actuelle en Angleterre se résume dans le nom de Wagner.

★

Mr. Hugo Paul Thieme

Professeur à l'Université de Michigan
(Etats-Unis)

De même que tout individu, toute nation et toute civilisation subit l'influence extérieure à un plus ou moins grand degré. On peut dire que l'influence traditionnelle de la France a été balayée par le grand courant intellectuel allemand qui a passé sur le monde entier dans ce dernier quart de siècle. Mais on ne doit pas résoudre par l'affirmative la question de savoir si ce grand courant a été aussi actif et a eu une influence aussi profonde que celui que la France a exercé depuis le commencement du XVIIe siècle et qui n'a jamais cessé d'être actif. La France a été incontestablement à la tête du mouvemen intellectuel jusqu'au milieu du XIXe siècle et son déclin apparent n'a pas été dû au déclin de ses forces intellectuelles, mais au grand pas fait par les autres pays civilisés. Son déclin apparent n'est que relatif. Si nous considérions l'influence de l'Allemagne et celle de la France en philosophie et dans le domaine scientifique pendant les vingt-cinq dernières années, et si nous comparions les productions et l'influence de chacune, la France ne se sentirait pas de cette décadence dont on parle si souvent dans les magazines et les journaux.

En littérature, il n'est pas exagéré de dire — et cela est reconnu comme vrai par les lettrés allemands impartiaux — que les écoles allemandes modernes d'art et de littérature sont de simples reflets ou de secrètes imitations de mouvements intellectuels survenus quelque temps auparavant en France et dont la force s'y trouve déjà à demi éteinte.

En science et en philosophie, la France a retrouvé son originalité depuis 1875. Hippolyte Taine, dont les critiques allemands ont tout d'abord considéré l'œuvre comme un simple *Machwerk,* a laissé l'impression de sa profonde influence non seulement sur la France moderne, mais sur toute l'Europe moderne ; l'étonnant

renouveau de la pensée de Taine dans ses quelques dernières années en est une preuve assez évidente.

L'Allemagne a perdu peu à peu sa réputation de centre universitaire depuis que la France a ouvert les portes de ses universités pour les degrés supérieurs. Il est très possible que l'influence allemande en Amérique ait été quelque peu exagérée à cause de la tendance générale qu'avaient les étudiants américains à entrer dans les universités allemandes dont les portes étaient toujours ouvertes à tous. Les statistiques montrent que cette période est passée et que la force intellectuelle de la France est aussi active qu'à toute autre époque. Elle a été constante, permanente, elle a eu une influence profonde et il n'y a pas de raison pour qu'elle décline aujourd'hui.

★

Mr. Herbert Vivian

Fort heureusement, étant insulaires, nous ne subissons que très peu les influences extérieures. Peut-être avons-nous tiré de l'Allemagne une certaine dislocation de la foi, qu'on se plaît à nommer philosophie, mais d'aucun temps les philosophes ont-ils été pris au sérieux par les hommes d'action ? Au point de vue intellectuel, l'influence allemande ne fait qu'alourdir l'esprit, qui ne saurait la digérer. Mais au point de vue politique, l'Angleterre a profité, depuis plusieurs années, d'une influence allemande à laquelle je ne saurais trop applaudir. C'est celle de l'Empereur glorieux, qui a su ressusciter l'esprit monarchique de l'âge doré, qui a fait renaître une loyauté patriotique envers le trône, et qui laisse espérer pour l'avenir une restauration des sentiments nécessaires au bonheur des peuples. Quel contrecoup magnifique à toutes ces hérésies, à tous ces crimes, qui sont le legs de votre Révolution maudite! Quelle gloire pour la France si elle aussi pouvait s'emparer de cette douce influence et revenir aux traditions de ses aïeux; si, sous un Roi-Soleil, Paris pouvait redevenir encore une fois la ville-lumière!



Mr. H. G. Wells
(Sandgate)

Je connais si peu l'histoire et l'évolution de la pensée humaine qu'il serait présomptueux de ma part d'essayer de répondre à vos questions. J'ai une profonde admiration pour Schopenhauer, mais je me juge moi-même tout à fait incapable d'expliquer l'énorme réputation de Gœthe, par exemple, et d'Hegel, et aucun des auteurs anglais qui ont le plus directement subi l'influence allemande, tels que Carlyle et Coleridge, n'ont d'attrait pour moi. A l'exception de Schopenhauer, je vous avouerai que, dans mon for intérieur, je pense qu'aucune prépondérance n'appartient aux Allemands, mais ce que je suis tout à fait disposé à admettre, c'est la valeur relative de mon jugement personnel.



Mr. Basil Worsfold
(Londres)

En répondant à cette question, il est désirable d'établir d'abord quel sens j'attache à l'expression « l'esprit allemand ». En un mot, je considère que l'esprit allemand dans le domaine de la pensée est synonyme de « recherche » et, dans le domaine de l'action, synonyme d' « organisation ».

La recherche de l'Allemagne au point de vue pratique peut être regardée comme la plus grande source contemporaine d'œuvres de sciences, de philosophie et d'histoire. Je suis enclin à attribuer cette grande production plus à cette circonstance que les savants allemands se mêlent très peu des affaires de la vie politique et industrielle qu'à une richesse quelconque de moyens intellectuels. Peut-être pourrais-je exprimer cette pensée en disant que les *savants* d'Allemagne ont plus d'opportunité et plus d'aptitude pour profiter des résultats de leurs travaux intellectuels que leurs collègues de France et d'Angleterre.

Cette supposition est, je pense, appuyée par ce fait que les plus importantes applications de la science à l'industrie sont venues de nations autres que l'Allemagne et en particulier dans ces dernières années des Etats-Unis d'Amérique où nous trouvons les conditions contraires. Là, par contre, étant donnée la précarité du travail européen et, par conséquent, l'importance des moyens employés pour économiser le travail, les connaissances scientifiques sont appliquées librement à toutes les sphères de l'activité humaine. De là le nombre et la variété des inventions américaines. D'un autre côté, pour être tout à fait exact, nous devons assigner à la recherche allemande une certaine part pour la fertilité dans les inventions, depuis que l'Allemagne a contribué pour une large part au peuplement des Etats-Unis.

Pour ce qui est de « l'organisation », comme de la manifestation caractéristique de l'esprit allemand dans le domaine de l'action, nous observons que les progrès rapides faits par l'Allemagne dans sa population, dans le commerce et dans l'industrie pendant les trente dernières années sont dus pour une large part à la manière dont ont été organisées ses ressources politiques et économiques et au résultat obtenu par l'excellente organisation déjà appliquée à l'éducation et à l'armée. D'un autre côté, l'habitude de l'enrégimentement a conduit l'Allemagne à créer un système de possessions coloniales improductives qui, avec l'accompagnement nécessaire d'une flotte, doit pendant de longues années être une lourde, charge pour les ressources économiques de l'empire allemand et qui peut devenir un danger pour l'unité politique des états qui le composent.

Je crois que le fait que beaucoup d'écrivains anglais ont rattaché le développement industriel de l'Allemagne à la faculté et à l'habitude d'une *organisation* a produit une impression considérable sur l'opinion publique anglaise. On sent en particulier qu'une partie de l'énergie dépensée dans les jeux et les sports devrait être dirigée vers l'entraînement militaire et la pratique du tir,

et que l'éducation secondaire anglaise devrait être moins littéraire et plus pratique. En même temps que ceci, il faut se rappeler que l'entrée en compétition des Etats-Unis et de l'Allemagne avec l'Angleterre dans le commerce et la finance des nouveaux mondes de l'Amérique, de l'Australie et de l'Extrême-Orient a fait sentir à beaucoup d'Anglais que le temps est venu pour nous d'employer les méthodes de l'assistance de l'Etat et du contrôle de l'Etat qui ont fait leurs preuves en Allemagne et aux Etats-Unis, et de réclamer l'assistance de l'Etat pour des affaires laissées jusqu'ici à l'entreprise privée.

Sur ces points l'influence de l'Allemagne se fait sentir et est sentie plus ou moins en Angleterre.

★

Mr. Israel Zangwill

(Londres)

Je crois que l'influence allemande dans le monde intellectuel et artistique *a été* très grande, mais je ne vois pas de trace d'influence contemporaine de l'Allemagne sur l'Angleterre. Tout cela appartient au passé. Nous avons à Londres une *Gœthe Society*, mais elle ressemble à un musée d'antiquités et est inconnue du public. Schopenhauer a pénétré un peu dans les esprits comme un synonyme incompris de pessimiste. Wagner a pris sa place dans notre Opera-House comme un classique respectable qui dérange les heures des dîners des princesses, mais je ne vois aucune influence provenant de sa musique ou de sa philosophie. Celle-ci en vérité est un livre fermé pour la majeure partie de l'assistance et même pour les princesses. Par l'école néo-kantienne la philosophie allemande a eu une influence récente sur la pensée anglaise, mais cette école a déjà presque disparu. Nietzsche a surtout la réputation d'un fou, dont l'état est un avertissement et qui sert à consoler les idiots de leur stupidité. Hauptmann et Sudermann ont été joués — surtout pour la colonie allemande. Je crois, — en résumé, — que l'influence allemande aujourd'hui est entièrement limitée au

monde restreint de la recherche scientifique minutieuse. Bien plus grande est l'influence des mouvements intellectuels français contemporains en Angleterre.

Pour ma part, j'aime la France et j'admire l'esprit français et je le mets presque au-dessus de tous les autres. En dépit de l'explosion de son antisémitisme, je préfère Paris à toute autre ville qui soit aujourd'hui sous le soleil.

Il serait impertinent de tirer de cette enquête des conclusions formelles. Nous avons voulu savoir ce que l'on pense, ici et ailleurs, de la culture allemande actuelle. Nous avons recueilli des opinions, et c'est le bénéfice d'une enquête de réunir des opinions le plus souvent contradictoires.

Chacun affirme selon ses vues, et tels témoignages fournis, sans beaucoup de réflexion peut-être, par des professeurs dont c'est le métier d'être kantiens malgré eux ou par des savants qui compulsent tous les jours des mémoires scientifiques allemands, sont plus instructifs qu'aucun gros livre, fût-il fait en conscience et avec talent sur une matière si large.

Il y a, en outre, un grand profit à se demander ce que l'on pense d'autrui : quel bon moyen pour apprendre à se connaître soi-même ! Cette enquête n'aura pas été inutile si, tout en nous montrant, — entre autres choses, — certains défauts de notre organisation du travail scientifique, elle rappelle à quelques esprits chagrins la place éminente qu'ont tenue, malgré tout, chacun dans son domaine, beaucoup de nos compatriotes.

Pour être complet, nous devons ajouter ici que nous avons reçu les doléances de plusieurs étudiants qui se plaignent de l'invasion des méthodes germaniques dans l'enseignement supérieur. Ils disent que l'érudition chasse le goût, le souci de la forme et de la composition. On entasse seulement des dates et des références.

Quelqu'un nous cite des professeurs de Sorbonne « pour qui la critique consiste à énumérer toutes les opinions même obscures et insignifiantes émises sur une œuvre, sans aventurer un sentiment personnel ». On ôte ainsi tout relief à l'histoire. Un fait en vaut un autre. Dans de telles nomenclatures toutes sèches l'élève perd de vue les événements caractéristiques.

Un de ces professeurs se défendait, paraît-il, du reproche d'imiter les Allemands.

— Nous avons un maître français, disait-il, c'est Mariette.

Et il applique à l'œuvre de Montaigne les procédés de critique dont se servit Mariette pour déchiffrer le texte des inscriptions et des papyrus d'Egypte.

N'est-ce pas, de part et d'autre, un malentendu? Il y a l'histoire qui est un art et l'historiographie qui peut être une science sœur de la philologie. L'historiographe rassemble les matériaux et les vérifie, — l'historien les met en œuvre. Il faut distinguer et ne pas confondre les genres.

JACQUES MORLAND.

LA

GRANDE ENCYCLOPÉDIE[1]

Il semble tout à fait obligatoire, à propos d'une encyclopédie nouvelle, d'esquisser l'histoire de l'idée encyclopédique elle-même et de ses réalisations, la plupart fugitives. Cela remonte assez loin. Dès que les hommes distinguèrent certains ordres dans l'ensemble de leurs connaissances, ils durent commencer de rédiger des manuels spéciaux; il y en a de fort anciens. On les écrivait en vers, pour les rendre plus faciles à retenir, méthode qui a encore ses amateurs. Un quasi-contemporain d'Homère en composa plusieurs : sur l'agriculture, les *Travaux et les Jours;* sur la religion, la *Théogonie;* sur la médecine, *Conseils de Chiron à Achille;* sur les présages fournis par les oiseaux, *Ornithomancie.* Il avait même, ou peut-être un de ses disciples, écrit quelque chose sur « le mérite des femmes », poème sans doute à la fois didactique et moral. L'ensemble des travaux d'Hésiode formait une véritable petite encyclopédie; mais rien ne permet de penser qu'il ait été guidé par un plan. Il est plus poète que professeur; il s'amuse.

On ne peut pas savoir si Démocrite avait eu l'ambition de traiter dans ses écrits de toutes les connaissances humaines. C'est possible, puisqu'il vécut centenaire et qu'il laissa au moins, selon Diogène de Laerce, soixante-douze ouvrages sur les matières les plus variées. Etait-ce le but d'Aristote? On le dirait. Du moins jamais peut-être cerveau humain ne fut plus sainement encyclopédi-

(1) *La Grande Encyclopédie*, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts; Paris, 61, rue de Rennes, 31 vol. gr. in-8.

que. Pline, bien inférieur, est surtout un curieux : son histoire naturelle est une encyclopédie restreinte à la science

Les Anciens, malgré tout, n'ont jamais eu l'idée de compiler de véritables et complètes encyclopédies. Ils avaient le mot, non la chose. Ils appelaient *encyclopédie* l'ensemble des connaissances générales dont l'acquisition doit précéder les études spéciales ou simplement la vie active. Marcianus Capella, l'auteur du curieux poème les *Noces de Mercure et de la Philologie*, a compilé un de ces recueils : il y fait entrer la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie. Ce sont les sept arts libéraux.

La première encyclopédie raisonnée est le livre des *Origines* d'Isidore de Séville; la seconde, celle de Raban Maur, *De Universo*. Mais c'est le grand treizième siècle qui produisit l'ouvrage qui doit être considéré comme le prototype de toutes les encyclopédies modernes, le *Speculum quadruplex*, *naturale*, *doctrinale*, *morale*, *historiale*, de Vincent de Beauvais.

Pendant plus de deux cents ans, ce fut la source de toute l'érudition vulgaire. Comme il se vieillissait, l'imprimerie le rajeunit et le répandit. Il fut même traduit en français, le *Miroir historial*, à la fin du quinzième siècle et réimprimé sous cette forme jusque vers la moitié du siècle suivant. La première édition française, donnée par Antoine Vérard en 1595-1596, fut tirée en huit mois; ses cinq volumes in-folio, illustrés de gravures sur bois, sont d'une incomparable beauté typographique.

Aux seizième et dix-septième siècles, plusieurs encyclopédies latines furent publiées; elles sont de peu d'intérêt, étant incohérentes. La méthode scolastique, de Vincent de Beauvais, était morte, et la méthode moderne, œuvre de Bacon, n'était pas née ou était inconnue. C'est l'application des principes de Bacon à la classification des sciences qui donne sa valeur philosophique à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

Cette publication, devenue mystérieuse et restée célèbre, avait été d'abord conçue telle qu'une traduction abrégée de la *Cyclopœdia* de Chambers, qui avait un grand succès en Angleterre. Il semble que le plan définitif fut tracé par l'abbé Gua de Malves, une manière de paresseux de génie, et corroboré par Diderot et par d'Alembert. Mais si le plan d'un tel ouvrage en est la condition première, sa valeur définitive n'est assurée que par le choix judicieux des collaborateurs. Il fut excellent et l'œuvre, malgré des lacunes, malgré un ton souvent trop agressif, demeure encore un monument. La refonte méthodique (et non plus alphabétique) qu'en donna Pankouke en 166 volumes in-4° illustrés de plus de six mille planches avait une réelle valeur scientifique.

L'Encyclopédie méthodique était à peine achevée (1832) que commençait à paraître *l'Encylopédie des gens du monde* (1833), *l'Encyclopédie du* XIXe *siècle* (1836), *l'Encyclopédie moderne* (1846), *le Dictionnaire de la conversation* (1851), toutes publications honorables, et, la dernière, d'un mérite réel. Mais la seule *Encyclopédie* devenue populaire depuis celle de Diderot, ce fut le *Grand Dictionnaire universel du* XIXe *siècle*, de Pierre Larousse (1864), présentement à la refonte sous le nom de *Nouveau Larousse illustré*.

Au moment où parurent les premiers fascicules de la *Grande Encyclopédie*, le *Larousse* était le grand réservoir où les intelligences de peu puisaient une science facile. Pour se servir utilement de ce dictionnaire qui contenait d'excellentes partie noyées dans la déclamation, l'anecdote et la fantaisie, il fallait une érudition consommée. Ce fut une œuvre presque dangereuse par la quantité de fausses notions qu'elle répandit dans le peuple par l'intermédiaire des journaux. Cependant elle donna le goût du savoir à bien des esprits qu'auraient rebutés les longues recherches personnelles; elle éveillait la curiosité, elle préparait le succès d'un ouvrage sérieux, elle exigeait sa venue.

La première qualité d'une encyclopédie, c'est l'exactitude. Pour cela il est nécessaire que les articles soient rédigés par de véritables spécialistes ou, à défaut, par des écrivains consciencieux qui ne reculent pas devant le travail ingrat des minutieuses vérifications. Trompé plusieurs fois, le lecteur se dégoûte d'un oracle incertain. L'ignorant même connaît avec précision quelques faits; c'est par eux qu'il jugera du reste et de l'ensemble. Il vaut mieux qu'une encyclopédie pèche par omission que par erreur; c'est moins compromettant.

Cependant la richesse du vocabulaire doit être considérable. Les questions doivent être attaquées par tous les mots dont on peut se servir lorsqu'on en traite; le mot principal n'est le meilleur que pour celui qui sait déjà. Mais toutes les petites notices convergeront vers l'explication centrale et synthétique; de là, la multiplication des renvois.

Un autre système serait peut-être meilleur que celui qui est purement alphabétique. On construirait une encyclopédie d'abord méthodique, collection de traités et de manuels qui ne laisseraient rien échapper de toutes nos connaissances positives, de toutes nos notions; puis ces parties hétéroclites seraient reliées entre elles par une table alphabétique. Sans doute, il faudrait alors deux mouvements, au lieu d'un, pour se renseigner sur un point donné; mais le renseignement serait plus complet n'étant plus fragmentaire, se trouvant situé entre son commencement et sa suite, au moins logiques, dans la série des faits ou la série des notions.

L'objection est que le mot encyclopédie est devenu synonyme de dictionnaire universel, et qu'un dictionnaire ne peut plus être conçu que selon l'ordre alphabétique des mots. Le traité et le manuel ont aussi l'inconvénient de prêter au remplissage, au superflu; on limitera mieux la longueur d'un article que celle d'un volume et il sera plus facile d'en expulser la bagatelle.

Laissées de côté les hypothèses méthodiques, il reste qu'une encyclopédie doit, pour être utile, pour représen-

ter un bon instrument de travail, avoir deux qualités principales: la richesse du vocabulaire, l'exactitude des renseignements. Il semble que la *Grande Encyclopédie* réponde assez bien à cet idéal.

Elle se caractérise par une apparence sévère. Les questions y sont traitées sérieusement, sans autre but que la clarté et la précision. On en a sagement banni les anecdotes qui ne sont qu'amusantes et aussi les polémiques, qui ne le sont même pas. Conçue telle qu'une œuvre scientifique, elle garde une impartialité très suffisante. On peut regretter que la théologie catholique ait été confiée à un savant protestant, qui n'en goûte aucunement la saveur païenne; que certaines parties de la philosophie soient contemplées d'un regard vraiment un peu archaïque (le spiritualisme n'est plus que du folk-lore); mais les articles ainsi entachés d'un esprit trop spécial ne sont pas moins, presque toujours, irréprochables au point de vue documentaire. Cependant, et même en ces matières, on me donnerait tort assez facilement, car voici l'article *âme* signé du maître de la psychologie moderne, M. Ribot, et l'article *religion* dû à M. Marillier, qui était un des meilleurs disciples de Spencer et de Lang. Personne ne le contestera, l'article *thomisme* devait être demandé à M. Picavet, l'article *imitation* à M. Tarde, l'article *hérédité* à M. Ribot. Voilà qui inspire confiance et suggère que les autres collaborateurs, s'ils sont moins illustres, n'en sont pas moins compétents ni moins intéressants, chacun selon la mesure de sa personnalité.

Les sciences pures et les sciences appliquées sont une des bonnes parties de la *Grande Encyclopédie*, encore qu'on y soit un peu avare de planches et de figures. M. Berthelot s'est réservé, dans la chimie, ce qu'il y a d'hypothétique et de singulier; il nous entretient de l'*Alchimie*, du nombre *Sept*, de la *Génération des métaux*. Il a partagé la partie positive de la chimie et de la physique entre lui-même et quelques-uns des savants les plus estimés d'aujourd'hui. Le nom de M. Lai-

sant garantit que les sciences mathématiques sont traitées excellemment. Voici l'article *chirurgie :* il est signé du nom de Péan ; l'article *syphilis :* il est du Dr Fournier. Le *transformisme* est étudié par M. Le Dantec et on a le plaisir d'y trouver non seulement l'histoire de cette hypothèse, mais les vues particulières d'un de nos biologistes les plus ingénieux. Les noms de A. Bertrand et de Mortillet affirment la valeur de la partie *préhistoire*.

L'histoire véritable (ou que nous croyons telle) est encore, malgré des chapitres négligés, une des bonnes divisions de la *Grande Encyclopédie*. MM. Oppert pour l'*ancien Orient*, Bayet pour *Byzance*, Giry pour le *moyen âge*, Léger pour les *pays slaves*, et ce ne sont là que des noms pris presque au hasard, étaient assurément parmi les mieux qualifiés pour le travail qu'on leur a demandé. La géographie est très bien traitée, surtout en ce qui concerne la France. Chaque département est l'objet d'une monographie très complète, très claire, exacte et accompagnée d'une bonne carte. Tirées à part, ces cartes feraient assurément un bien meilleur Atlas des départements que ceux qui sont aujourd'hui en usage.

Les principaux articles de la littérature française classique ont été écrits par M. Brunetière. Ce sont des morceaux de critique érudite qui ne le cèdent en rien à ses meilleures pages. Il y a décidément un grand plaisir, même si elles éveillent le démon de la contradiction, à lire des études où l'auteur a mis toute sa science, non en étendue, mais en concentration ; pour faire tenir en quelques colonnes ce qu'il sait d'avéré sur Bossuet ou sur La Fontaine, M. Brunetière a dû presser ses notions, comme lorsque l'on veut réduire à un petit paquet de poche la nourriture de plusieurs hommes. C'est merveilleux de concision et de substance nutritive.

Les collaborateurs de M. Brunetière pour cette partie, et pour la littérature en général et les diverses époques ou régions littéraires, sont nécessairement d'inégale va-

leur. Il y a là toute une série de petites biographies dont la nouveauté n'est pas très grande ou qu'on retrouverait identique dans Michaud et même dans Ladvocat. Mais ce qui est pire (après tout, en ces matières, c'est l'exactitude qui importe), les lacunes de Michaud et de Hœfer ont trop souvent été respectées. J'ai cherché un jour, sans en trouver un seul, dix-sept noms de poètes français du XVIIe siècle dans le *Dictionnaire des littératures* de Vapereau; assurément, c'était une série de noms peu illustres; mais s'ils avaient été illustres, il y a apparence que je ne les aurais pas cherchés. Le premier qui me revient à l'esprit est Frenicle : il manque à la *Grande Encyclopédie ;* le second est Laudun, sieur d'Aigaliers : il manque aussi. Je ne parierais pas pour les quinze autres. L'excuse d'une telle lacune, c'est que la littérature française est absolument inconnue; on rédige de temps en temps cinq ou six cents pages de thèse sur un Brébeuf ou sur un Pontus de Thyard, et l'on néglige de dresser l'inventaire exact de notre production littéraire. Il n'y a même pas de « Dictionnaire de la littérature française »; et si on en faisait un, il est fort probable qu'on y chercherait en vain la vie du sieur d'Aigaliers, auteur pourtant d'une *Franciade*, rival grotesque de Ronsard.

Je veux encore, mais maintenant au hasard des tomes, citer quelques articles qu'on lira avec curiosité : *Autographe*, par E. Charavay; *Ballet*, par M. Maurice Barrès; *Bazaine*, par M. Camille Pelletan; *Bois de Boulogne*, par M. Alphand; *Felibrige*, par Mistral; *Gambetta*, par M. J. Reinach; *Jacobins*, par M. Aulard; *Kant*, par M. Boutroux; *Police*, par M. Lépine, préfet de police. Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, donnent à la *Grande Encyclopédie* un caractère particulier : outre leur valeur générale de documentation, ses articles ont la valeur spéciale qu'ils tirent de la personnalité des auteurs. Ce n'est pas la science anonyme et irresponsable qui répond aux questions posées, c'est un biologiste tel que M. Raphaël Blanchard, c'est un économiste et un

géographe tel que M. Levasseur. Ceci est important à considérer ; car si le maître d'une science m'induit en erreur, par hasard, sur un point particulier qui le passionne, mon erreur a une excuse et un appui qui lui donnent à peu près la valeur d'une vérité. Le vieux *magister dixit* n'était point si sot qu'on l'a cru. C'est une formule qui marque au public les limites dans lesquelles il doit exercer son inquiétude et sa curiosité : au delà de l'autorité des maîtres, les sentiers sont difficiles et conseillent la prudence.

En comparant, quelques pages plus haut, les mérites du système alphabétique et du système méthodique, je n'ai pris garde, et je viens de m'en apercevoir en lisant certains articles fondamentaux, que la *Grande Encyclopédie* combine jusqu'à un certain point les deux systèmes. Les termes généraux sont en effet le prétexte d'un véritable traité où l'on trouve l'essentiel du sujet. Toute la *géologie,* par exemple, est résumée par M. Ch. Vélain ; toute la *pharmacie* (en son histoire et ses principes), par M. G. Planchon ; la question des *races humaines,* par M. J. Deniker ; cependant que des développements considérables sont réservés à des mots comme *jurassique, quaternaire*, comme *quinquina*, comme *negritos*. L'ensemble forme donc une collection de manuels résumés auxquels seraient joints de nombreuses notes explicatives. Il est toujours possible, grâce aux renvois, si l'on est absolument ignorant d'un sujet, d'en apprendre les rudiments avant de se plonger dans les détails. Une telle ordonnance est favorable aux hommes studieux non moins qu'aux gens pressés, à ceux qui lisent, même les dictionnaires, et à ceux qui les entr'ouvrent.

En somme, la *Grande Encyclopédie*, si elle a des défauts, a des qualités très importantes. C'est une œuvre solide, réellement scientifique, et assez complète pour répondre à toutes les curiosités. Il ne faudrait pas croire que la possession d'un tel ouvrage tienne lieu de tous les autres. Lorsque l'on étudie d'un peu près la moindre

question, on s'aperçoit vite que les meilleurs dictionnaires ne sont que des façades : il faut aller au livre, à la revue spéciale, au document d'archives ou à la nature. On exigera donc sur les portes de cette façade des indications précises qui permettent au visiteur d'explorer commodément l'intérieur de l'édifice. En d'autres termes chaque article qui le comporte doit être accompagné d'une bibliographie du sujet. La *Grande Encyclopédie* manque rarement à ce devoir et, le plus souvent, elle s'en acquitte avec abondance. Ces premiers renseignements sont extrêmement précieux ; ils permettent au voyageur d'arriver sûrement à la première étape : ce sont des puits dans le désert.

La vogue et sans doute l'utilité du *Speculum* de Vincent de Beauvais dura plus de deux siècles. Mais nous marchons d'un pas un peu plus rapide, et il est clair que bien avant deux siècles la *Grande Encyclopédie* ne sera plus, comme le *Speculum* lui-même, qu'une curiosité historique. Il ne faut pas cependant s'exagérer la caducité inévitable de ces grands recueils. Les connaissances humaines comportent une part de définitif. Les méthodes de certaines sciences peuvent changer, les faits eux-mêmes resteront. Le jour qu'on découvrit l'argon, il y eut dans les traités de chimie une lacune, mais qui n'enlevait rien à l'exactitude de tout le reste. Le nouveau s'ajoute à l'ancien, l'augmente bien plus souvent qu'il ne le détruit. C'est ce fonds permanent qui donne à tout livre sérieux et sincère une valeur éternelle. Le *Dictionnaire historique*, de Pierre Bayle, n'est pas d'un moindre intérêt aujourd'hui qu'il y a deux cents ans.

Mais tant de personnes ne s'intéressent qu'au nouveau, qu'au futigif ! Les encyclopédies allemandes, qui sont plutôt, il est vrai, des dictionnaires de renseignements que des encyclopédies véritables, procèdent tous les ans à une refonte de toutes les parties modernes et variables. Cela leur est permis par l'étendue de leur public ; on doute qu'une pratique aussi onéreuse soit possible en France, où l'on est curieux, bien plus que studieux.

Cette tournure d'esprit n'est aucunement méprisable et je ne souhaiterais pas de voir la spontanéité de notre caractère comprimée par la manie de l'érudition facile. L'instruction sans but, sans résultat tangible est fort peu recommandable. Apprendre pour apprendre est peut-être aussi grossier que manger pour manger. Mais moins on mange et plus il faut choisir des nourritures saines et fortifiantes ; moins on étudie, et moins on lit, et plus il faut savoir tirer parti de ses lectures. Une encyclopédie exacte est alors d'un grand secours. Pour qu'elle soit entièrement exacte, il faut que sa date soit assez récente : à défaut de la refonte, des suppléments sont nécessaires.

Il ne manque plus que cela à la *Grande Encyclopédie*. Telle qu'elle est, en son premier état, elle rendra de grands services ; son utilité est certaine.

REMY DE GOURMONT.



LA MOUETTE

(*Suite* [1])

—

VI

« Monsieur dîne en ville, ce soir », dit le domestique en entr'ouvrant la porte.

Pierre entendit vaguement la voix qui murmurait dans l'atmosphère ouatée de la bibliothèque. Il émergea de son travail, sortit lentement du pays, demi-fantastique et demi-réel, où il vivait.

La table couverte de pages manuscrites et de livres ouverts prenait toute la lumière qui tombait de la lampe; au delà c'étaient les ténèbres, la nuit totale à peine interrompue par l'éclat amorti d'un cuivre ou d'une étoffe.

Il se souvint qu'il devait dîner chez les Janville et il en éprouva un sentiment de lassitude et d'ennui.

Il n'avait pas décliné l'invitation par négligence, peut-être aussi parce qu'il avait espéré revoir là-bas, dans le grand hall du concert, sa troublante amie d'une heure. Et, maintenant qu'il devait agir, une terreur le prenait à l'idée de quitter le bon travail solitaire et fécond, l'intérieur clos et silencieux, pour aller courir l'aventure.

Il était dans une de ces exquises torpeurs où les désirs s'émoussent, où les rêves s'estompent et se fondent dans la brume. Voulait-il vraiment cette royale chair, ces cheveux lumineux qui l'avaient

1. Voy. *Mercure de France*, n° 156.

torturé longuement, profondément, depuis deux mois? Il ne savait.

Quoi qu'il en fût, ce soir-là l'œuvre était aimable et facile, la lampe douce. Il médita une défaite, un télégramme de la dernière heure. Il sentait obscurément que la sagesse était là. Un instant il balança pour savoir s'il abandonnerait la poursuite de son rêve. Puis il se leva et machinalement rangea ses livres et ses papiers.

Il eut, en refermant la page encore humide d'encre, l'impression que quelque chose de définitif s'accomplissait, qu'une fatalité guidait son geste.

Il passa dans sa chambre où l'attendait le domestique affairé et silencieux.

Tandis qu'il s'habillait, il voyait, par la porte ouverte, le bureau déserté, morne sous la lampe inutile, et comme il reportait les yeux sur la table où s'étalaient les linges glacés, les gants, la futilité du porte-cigarettes et de la canne à béquille d'or, il pensa : — Abandonnerai-je donc cela pour ceci ? Quitterai-je la joie sûre du labeur, le havre accueillant, pour courir sur la mer houleuse, en quête d'un trésor dont je connais déjà la vanité?

Et, songeant à ces choses, il raisonnait avec lucidité sur la folie de sa conduite. Il accomplissait néanmoins les rites du culte méprisé, revêtait l'uniforme grotesque qui résume si bien à lui seul tout l'artifice des conventions mondaines, toutes les contraintes inutiles et puériles que savent s'infliger les snobs et les Papous.

La controverse dura pendant tout le trajet en voiture, entre sa raison et son instinct automatique. Jusqu'au bout il ne sut pas s'il entrerait chez ses amis ou reviendrait vers son écritoire. Il se posait encore la question quand on l'annonça.

Somptueuse, en dépit de la simplicité d'une robe de velours gris, Mme Ringsby trônait dans le hall lumineux, auprès de Mme Janville et de deux autres jeunes femmes qui lui composaient comme une cour de suivantes. Elle venait de conter, et son teint gardait encore, de l'animation du récit, une roseur un peu fébrile.

Janville parlait dans un coin avec Seymour Colden, le critique d'art anglais; Servière discourait avec deux inconnus.

Pierre alla s'incliner devant l'hôtesse et s'excusa de son retard. « Nous ne vous en voulons pas, dit celle-ci, Mme Ringsby nous a si joliment parlé de Grenade que je ne voudrais pour rien au monde que vous fussiez arrivé ponctuellement. »

On le présenta aux jeunes femmes; Mme Ringsby sourit en lui tendant la main, mais déjà Janville survenait, s'emparait de lui et le mettait en tiers dans sa conversation avec Seymour Colden.

— Nous parlions de Turner, disait-il, et Mr Colden l'appelait le grand-père des impressionnistes; pensez-vous comme lui?

— Je ne crois pas qu'il y ait de filiation entre les artistes de tempérament qui font œuvre personnelle, dit Pierre. Turner est bien l'incomparable et l'inapparenté par excellence; pourtant, on peut, en effet, inscrire son nom en tête de la liste où les Monet et les Sisley viendront plus tard; leur inquiétude et leurs recherches sont peut-être un lien suffisant.

Là-bas, derrière la grêle frondaison d'un palmier, la robe de velours gris attirait Pierre et le rendait inattentif à la conversation. Vue ainsi, dans l'éclairage diffus du hall, cette femme composait un objet d'art complet, chatoyant et splendide. Sa peau mate s'incrustait dans l'étoffe aux tons neutres, en tirait

un éclat singulier. Quelques turquoises ponctuaient la neige de ses mains et la teinte plombée du velours. Le tout était discret, précieux, désirable.

La porte de la salle à manger s'ouvrit sur un incendie de cristaux et de lumières filtrées dans la soie rose des abat-jour. Le cérémonial s'accomplit pompeusement et bientôt ils furent assis côte à côte, elle et lui, tandis que Janville remplissait ses devoirs d'hôte en luttant gaiement contre le silence des commencements d'agapes.

La fine vapeur des causeries monta, le flot des banalités coula, tout le lexique ordinaire des faits-divers fut épelé et ceci leur composa comme une atmosphère d'isolement dont Pierre sentit tout le prix.

« J'ai conservé un bon souvenir, lui dit-elle, de notre visite au Louvre. Vous la rappelez-vous? Il y a déjà plusieurs semaines de cela. »

Il dit qu'il s'en souvenait comme d'une journée à boule blanche et qu'il n'avait parfaitement compris la beauté grecque et le culte de la forme que depuis cette inoubliable promenade.

« Voyez, lui dit-elle en lui montrant sa main ornée d'un scarabée sacré, j'ai voulu perpétuer le souvenir de cette heure d'initiation. Je suis retournée dans ces galeries où nous avions pensé tous deux et j'ai cherché un objet qui pût résumer et représenter mes impressions de ce jour-là. Je me suis arrêtée à une petite bague égyptienne et je l'ai fait copier pour moi. »

Légers, des rires s'élevaient autour de la table. Elle se tut. Janville racontait la récente mésaventure du critique Lagache, qui avait envoyé à son journal un article sur une première qui n'avait pas eu lieu. En phrases bien dites, aisées, précises

comme des gestes d'escrimeur élégant il narrait, s'arrêtant parfois pour suspendre l'intérêt, repartait, ralentissait, terminait sur un mot posé en fermoir et qui faisait jaillir le murmure amusé des convives.

Pierre souriait, pour participer en apparence au sentiment général, tandis qu'un trouble singulier l'envahissait.

Elle était retournée là-bas! Elle avait refait solitairement le pèlerinage vers les dieux, elle avait conservé de cet après-midi doré, passé ensemble, un souvenir assez fort pour désirer le perpétuer par un monument familier!

Soudain, toutes les impressions mauvaises ressenties dans le hall de l'hôtel Righi s'envolèrent. La femme qui souriait aux platitudes de Gervoix pâlit et disparut; il n'y eut plus ce spectre vil entre la souple et lumineuse créature qui regardait couler le fleuve sacré derrière les vitres du Louvre, et le bel être, fleuri et nu, dont la blanche main soulevait maintenant, à son côté un verre où s'irradiaient des arcs-en-ciel.

Elle était donc un peu à lui? Ce scarabée de turquoise, qui gemmait l'ivoire de son doigt, était donc la bague de mystiques fiançailles? Il leva les yeux. En face de lui la morne lune d'un monocle éclairait vivement le masque fripé de Servière. Les mots de l'autre jour lui revinrent : « Je l'ai rencontrée à Algesiras, à Palma, à Bayreuth, parfois seule, parfois avec quelque Gervoix respectueux et empressé. C'est une de ces femmes sur lesquelles on ne peut rien dire. »

Maintenant la voix de Seymour Colden monologuait à la cantonade. Pierre, séparé de lui par un candélabre, ne le voyait pas et se complai-

sait à rêver une scène de clownerie, quelque farce stupide où cette voix aurait dit : « Voulez-vous jouer avec moi, ce soir, monsieur Chocolat? »

— Vraiment vous êtes retournée voir les vendangeurs danser dans leur cuve et la petite joueuse de flûte se renverser pour lancer au ciel les deux notes du pipeau? Je suis très fier de cela et très fâché de ne pas vous avoir accompagnée cette fois encore.

— Moi aussi, dit-elle. J'espérais presque vous trouver derrière quelque vitrine, penché sur une de ces menues têtes finement ciselées où flotte encore un indéfinissable sourire. Il m'a semblé que je revenais un soir dans un pays que je ne connaissais que par le grand soleil, et les beautés m'en semblaient plus hermétiques et plus sévères. Je crois que j'aurais plaisir à revoir avec vous certaines choses admirées, jadis, dans les salles obscures du British Museum ou du Prado. Vous me guideriez vers la claire vision des génies que je n'ai pu que pressentir.

— Je doute de posséder ce don précieux, dit-il. Je parviens moi-même lentement, en pèlerinant comme un Childe Harold fatigué, jusqu'à l'âme de quelques hommes qui pensèrent, qui virent ou qui chantèrent, et je ne sais si j'oserais vous offrir mon aide pour le chemin.

Il se tut un instant. « J'aimerais bien pourtant vous montrer des coins que j'aime, continua-t-il, vous avoir pour compagnon dans de folles promenades à travers Paris, ou bien dans les grandes forêts vertes où germèrent les légendes primitives, ou bien à Verneuil, chez moi, au bord de la vallée où je vais voir tomber le jour. Mais vous vous ennuieriez vite avec moi. Vous devez avoir un peu

de la mouette ; il me semble que de grands ciels libres vous sont nécessaires, et de grandes mers vertes qu'on traverse en un jour, et des pics neigeux et des îles lointaines... »

Elle dit : « Peut-être ! » d'une voix pâle, en penchant drôlement la tête de côté, avec un air triste et rieur.

Seymour Colden qui venait, dans un langage brumeux, de dire son admiration pour Carrière et qui avait fait défiler toutes ces têtes blêmes, tous ces fronts d'ivoire et ces mains d'ouate aux gestes forts qui emplissent les toiles du maître, parlait maintenant de Rodin avec de durs adjectifs archaïques tirés de sa langue natale et francisés très joliment.

A grands coups de verbe, il creusait des blocs, éveillait des marbres, faisait surgir dans les mémoires les groupes solides et frustes du Michel-Ange moderne. Et il n'y avait plus seulement, autour de la table, le masque chiffonné de Servière, chétif et vieillot, et Mme Janville, toute rose et diamantée, et tous ces visages lassés de citadins neurasthéniques, mais encore l'impressionnante face du *Saint-Jean-Baptiste* de bronze et les voluptueux profils du *Baiser* et du *Printemps* et la horde terrible et magnifique des êtres de souffrance et d'amour qui doivent orner la *Porte de l'Enfer*.

Quand il revint vers elle, il constata qu'elle aussi avait été attirée, emportée dans la farandole. Elle n'était plus là, mais dans quelque coin du Champ-de-Mars ou du Luxembourg, auprès d'une des œuvres qu'on venait de citer, ou bien très loin dans la pénombre d'un musée qu'il ne connaissait pas.

Sur un geste de l'hôtesse, l'harmonie fut rompue, le cercle se disloqua. On regagna le hall où bientôt

montèrent les fumées azurées des cigares, avec les derniers échos de la conférence de Colden.

Mme Ringsby s'était assise près d'une grande table où gisaient pêle-mêle, sous la discrète lumière d'un petit lustre étoffé, toutes les revues d'art et de littérature, toute la moisson hebdomadaire des publications à images.

Pierre choisit un grand fauteuil d'osier qui se trouvait de l'autre côté de la table et regarda le pur profil penché vers la blancheur des pages, et le long cou flexible, et les beaux yeux lointains qui s'en allaient explorer, sous le noir réseau des gravures, quelque ruine indienne, ou quelque ville Yankee.

Très proches et très vagues pourtant, les voix des comparses bruissaient, en soli avec chœurs, en courts récitatifs promptement noyés dans un bruit général d'approbation ou de dénigrement.

La voix de la petite Mme Regnault flûta : « Il paraît qu'il y a vraiment des habitants dans la planète Mars ; n'est-ce pas curieux ? Je lisais l'autre jour... »

Mais, tout près de lui, la voix musicale de Mme Ringsby s'éleva, et le reste n'exista plus :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur de Civray, que nous vivons une époque bien intéressante et presque effrayante par sa complexité ? Voici que, sur cette table, sont venues, des quatre coins du monde, de petites images qui nous racontent ce qui se passa la semaine dernière au Transvaal, qui nous donnent la dernière photographie d'un explorateur polaire sous la griffe des ours blancs. Si loin de nous, le soleil a gravé sur de fragiles clichés l'histoire des vies aventureuses, enregistré les beaux gestes et les horizons nobles, et voilà que tout ceci aboutit à

nous, vient nous donner, au coin de notre feu bourgeois, le spectacle émouvant des existences romanesques.

— Oui, dit-il, nous pouvons avoir maintenant comme joujoux des visions de vraies guerres, et de tempêtes, et d'incendies. Rien ne se passe dans les pays lointains dont la nouvelle n'accoure vers nous, rapide, à travers les câbles frémissants. Les conditions de la vie humaine sont tellement changées par cela que l'histoire semble s'accélérer et qu'on a un peu maintenant, dans l'existence, des sensations de montagnes russes. Mais, je ne sais pourquoi, tous ces documents sur des mondes étrangers, toute cette publicité me donnent un désir plus fort de resserrer ma vie et de la tenir plus close, plus intime, plus secrète.

— J'ai comme vous une sorte de terreur à voir s'agiter la ville moderne. Je conserve de Londres et de New-York une impression pénible, une angoisse de Petit Poucet. C'est un sentiment que j'éprouvais tout à l'heure obscurément en voyant dans une revue s'élever les tours de Babel d'une ville saxonne ; il me semble qu'on doit être perdu là-dedans comme dans un cauchemar.

Mme Janville s'approcha à ce moment et pria Mme Ringsby de se mettre au piano.

— Je préférerais rester dans mon coin, ce soir, répondit-elle ; nous bavardons très agréablement avec M. de Civray.

— Eh bien, vous parlerez par la voix du clavecin et M. de Civray écoutera. Cela reviendra au même.

Mme Ringsby se leva, mince et chatoyante dans sa gaine de velours. Elle retira paresseusement les bagues de ses doigts et les laissa choir dans un

plateau en disant à Pierre : « Je vous institue gardien du trésor. »

— Je serai, répondit-il, un Fafner redoutable.

Elle se dirigea vers la petite estrade où luisait le piano et bientôt, assise, les bras nus, elle sembla baignée et comme caressée de la rose lumière qui coulait des frêles abat-jour.

Tout de suite et avec force, la musique s'imposa, déroula ses périodes fastueuses dans la salle où flottait encore le souvenir des causeries futiles. Elle jouait de mémoire une sonate de Chopin, large et grave, dont les accords posés religieusement se prolongeaient en mille rides de sons, en échos ténus et radoteurs.

Impérieuse et douce, rigide et souple, dans cette lumière de chapelle, la musicienne semblait quelque belle idole très lointaine et très inaccessible.

Pierre la regardait, puis fermait les yeux et se laissait aller dans le tourbillon de l'extase, heureux, bouleversé à la révélation de ce talent, un des plus parfaits qu'il eût jamais goûtés.

A un moment donné, ses yeux tombèrent sur les bagues qui scintillaient dans le plateau de laque. Il lui sembla qu'il en percevait la tiédeur ; il revit les blanches mains sur lesquelles tout à l'heure les turquoises ressortaient comme sur un satin. Le scarabée avait chu, isolé, dans un coin du plateau ; sa forme étrange lui donnait un aspect d'objet rituel ou d'amulette conjuratoire. Il sentit que le petit cercle d'or contenait peut-être son destin et, peureusement, il le toucha, tandis que les douloureuses notes s'enroulaient, et se tordaient, et mouraient lentement, longuement, sous les doigts fins de la charmeuse.

VII

Lointaine, une pendule de voyage sonna trois heures. Trois heures graves qui semblaient tomber de quelque cathédrale et qui s'attardaient dans le silence en longues et musicales vibrations.

Pierre se leva, nerveux, étreint soudain par une angoisse.

Elle allait venir. Bientôt elle peuplerait de sa fine silhouette cet intérieur qui ne la connaissait pas ; elle se matérialiserait enfin dans la quiétude de cette atmosphère recueillie où, jusque-là, elle n'avait été que rêve et fiction.

Il se vit faible et désarmé devant l'imminence de l'événement.

Il sentit que désormais l'avenir ne lui appartenait plus, que la fatalité heureuse ou malheureuse s'accomplirait sans qu'il pût la prévoir ou la diriger.

Bientôt, dans le temple paisible du labeur et de la pensée pénétrerait une nouvelle idole qui, peut-être, supplanterait les anciens Dieux, abolirait tout le passé, régnerait omnipotente sur sa vie.

Il marchait, s'arrêtait, allait appuyer son front à la vitre, puis revenait vers le bureau où le manuscrit portait la trace encore fraîche de son travail.

Bientôt ! Bientôt...

Il la désirait ardemment, et cependant il frissonnait à son approche parce qu'il savait bien qu'elle apportait dans les plis de sa robe, dans le mystère de ses yeux, toute une destinée obscure et redoutable.

Rapides comme des nuées dans un ciel d'orage, des pensées passaient en lui, se formaient, s'aggloméraient, s'évaporaient pour renaître sous d'au-

tres formes. Des avenirs se dessinaient multiples et contradictoires. Il se voyait, indépendant et fort, élaborant l'œuvre mâle, glorifiant le génie superbe au culte duquel il s'était voué. Puis il s'imaginait asservi et stérilisé par la perfide reine Omphale.

« Pourquoi n'aurais-je pas ceci et cela ? pensait-il enfin. Pourquoi ne connaîtrais-je pas la double joie du travail et de l'amour ? La femme est-elle donc nécessairement la tueuse de Force ? Pourquoi celle-là ne serait-elle pas l'inspiratrice et la muse, la Minerve aux yeux clairs qui me guidera, me soutiendra, me donnera un motif d'agir, un but perpétuellement désirable ?

« Et puis, folie pour folie, n'est-il pas plus vain de croire à la chimère de l'art qu'à celle de l'amour ? L'œuvre littéraire ne se résoud-elle pas en fumée? Vaut-elle qu'on lui sacrifie la joie d'une heure d'affection, la triomphale flambée d'une aventure passionnelle ? »

Il était libre de choisir. Nulle nécessité ne l'obligeait au labeur. Il pouvait vivre sa vie ou bien l'écrire. Il lui sembla que la solution s'imposait, que toutes les forces de la nature venaient le prendre, fermer ses livres, briser sa plume et que, tout à l'heure, sous la forme de la femme, ce serait la Vie elle-même qui pénétrerait, lumineuse, purifiante, éternelle, irrésistible.

Le timbre sonna. Elle entra, très à l'aise, et vint s'asseoir sur le fauteuil qu'il lui avança, près de la fenêtre large et claire. Sur sa prière, elle lui abandonna son léger manteau et elle resta là, souriante dans la belle lumière qui la nimbait, caressait sa peau, mettait dans ses bagues des brasiers rutilants et des frissons d'eau courante.

Il s'était assis près d'elle, sur un pouf très bas,

il lui avait pris les mains et il la regardait en souriant comme elle.

— Vous voilà? lui dit-il. Est-ce vous que je vois dans le cadre familier de ma solitude? Est-ce vous qui trônez, parmi mes livres, dans ma demeure de philosophe?

— Oui, c'est bien moi, en pensée et en actions. Nos derniers entretiens au milieu de la foule m'ont été odieux comme à vous; il me semblait que l'un et l'autre nous étions gênés, que vous n'étiez pas vous et que je n'étais pas moi. Il m'a paru que nous avions beaucoup de choses à nous dire, tranquillement, comme cela, près de votre table de travail, seul à seule.

Il allait dire : Merci; elle le prévint :

— Non, non, c'est inutile, c'est égoïste ce que je fais. Je ne m'imagine pas vous accorder la récompense fabuleuse des princesses aux chevaliers errants. J'ai plaisir à vous connaître, à respirer un peu dans votre paysage coutumier. Ce sont là des choses très naturelles, pour moi du moins qui suis une affranchie.

— Eh bien! tout de même, je veux vous remercier, comme, paraît-il, un soir de ma prime enfance j'ai remercié le soleil qui mourait dans le sang, très loin, derrière de beaux arbres nobles. Je veux vous remercier pour ce que vous apportez ici de beauté et de grâces célestes.

J'ai beaucoup désiré vous voir, là, dans cette lumière vermeille, animant de votre âme et de vos yeux et de votre voix musicale et de la fête orgiaque de vos bagues ma douce retraite, et il me semble aujourd'hui que toutes les déesses de l'Olympe, toutes les héroïnes des romans sont sorties de mes livres et ont pris corps en vous pour un instant.

Voici longtemps que je vous attends, longtemps que je vous cherche autour des lacs, et dans les forêts profondes, et dans les villes agitées; et j'ai un peu l'illusion de revenir d'un long voyage et de vous trouver assise là, m'attendant, vous que j'étais allé chercher si loin.

— Etes-vous bien sûr que je sois celle que vous cherchez, dit-elle ? Vous ne connaissez de moi qu'une apparence. Je suis certainement très différente de la petite déesse de fumée que vous voyez sortant de votre bibliothèque. Je suis un être vivant et capricieux, cruel ou bon, mauvais ou tendre, suivant le soleil ou le vent. J'ai une volonté, je n'ai pas la plasticité des légères apparitions que les poètes façonnent dans leurs rêves.

— Eh bien! telle que vous êtes, je vous accueille joyeusement. Je sais bien que vous n'êtes pas faite seulement du souvenir des héroïnes et des déesses, mais vous sortez d'elles et vous les prolongez, elles sont votre passé comme vous êtes leur avenir inquiétant et merveilleux. Je ne sais ni d'où vous venez ni où vous allez, et pourtant je suis heureux que vous jugiez ma demeure digne de vous servir de halte pour un moment.

Renversée, elle l'écoutait, les regards errant sur les choses qui l'entouraient. Elle semblait vouloir s'imprégner du spectacle immédiat, et fixer en elle-même le souvenir de cette minute de royauté triomphatrice.

Il lui baisa les mains, elle ceignit ses tempes du diadème de ses paumes tièdes et satinées, et ils restèrent là très longtemps à écouter les choses qu'ils ne se disaient pas.

Puis elle se leva gaiement, comme pour réagir

contre cet abandon d'un instant, et se mit à faire, seule, le tour du propriétaire.

— C'est bien ce que je pensais, disait-elle. Des murs sombres, des reliures où glisse le jour, des estampes qui ouvrent de petites fenêtres sur des horizons inconnus. Là-bas, le coin de la musique et son vitrail de chapelle, ici le coin de l'écriture lumineux et paisible. J'aurais presque pu décrire votre *home* après vous avoir vu marcher parmi la foule, quand vous veniez vers nous le jour du concert.

— Vous m'avez donc remarqué ce jour-là ?

— Oui, j'avais vu le geste de Janville vous saluant, j'ai suivi machinalement la direction de son regard, j'ai traversé une steppe d'humanité ingrate et laide, et je vous ai trouvé, là-bas, un peu triste et si complètement isolé de l'entourage que je fus tout de suite... intéressée.

— Et moi qui vous examinais avec confiance, certain d'être inaperçu !

— Ainsi, dit-elle, nous nous imaginons parfois agir dans la solitude alors qu'un regard nous scrute, qu'une pensée nous juge, et, d'autres fois, nous paradons croyant que l'univers tout entier nous contemple, et nous sommes plus seuls parmi les hommes que dans un désert de sable.

Elle était revenue s'asseoir dans le large fauteuil; il s'était rapproché d'elle et jouait maintenant avec la douce main qu'elle lui abandonnait : une main longue, ivoirine, striée de mille petites raies d'or, toute rosie du jeune sang qui fluait et battait sous la peau fine du poignet.

— Oui, seul, dit-il. C'est un état que je connais de longue date et je ne sais même pas s'il est possible qu'on soit jamais autrement que seul. Notre âme

est faite d'un amas confus et multiple de souvenirs et de portraits, d'images, de regrets, de pensées. Nous ne pourrons jamais communiquer à un autre être la millième partie de ce cosmos et, le ferions-nous, qu'il ne nous comprendrait pas ; aussi nous sommes voués à marcher seuls et fermés, inconnus, dissemblables, impénétrables.

Elle dit, après un petit silence : « Qu'est-il besoin, pour aimer un esprit, de connaître tout son passé et les éléments qui le formèrent? Il faut savoir se contenter du présent, de l'apparence momentanée des gens qui nous plaisent, sans vouloir rien connaître du jadis oublié du fond duquel ils vinrent vers nous. Il faut goûter la fugitive couleur des âmes comme le reflet instable des eaux et des cieux puisque rien ne dure ici-bas.

Il leva les yeux, elle était penchée vers lui, souriante, dans l'attitude exquise d'un buste de Lachenal qu'il aimait entre tous.

— Croyez-vous connaître ma couleur d'âme ? demanda-t-il.

— Je la connais.

— A quoi ?

— A vos yeux.

— Vous plaît-elle ?

Ils étaient tout près l'un de l'autre, elle se pencha un peu et leurs lèvres se joignirent.

VIII

C'était à Versailles, dans le parc somptueux de la princesse Dolevska.

La *garden party* avait semé, parmi les ombres des grands arbres, des taches polychromes de toilettes claires et d'ombrelles transparentes. Dans la douceur de cet après-midi à son déclin, les mas-

sifs de géraniums s'embrasaient comme des cassolettes, comme des charbons ardents jetés sur le gazon des pelouses. Dans un bosquet, l'orchestre de Boldi jouait des czardas voluptueuses, rythmait et balançait la sauvage chanson, nerveuse et tendre, tragique et enfantine des steppes.

Au fond du parc, derrière le rideau vaporeux des hauts peupliers, la maison élevait ses blanches colonnes grecques, mettait sur tout ce coin l'eurythmie de son architecture, faisait de ce parc quelque décor de Hellade propice aux fantaisies d'un Glück.

Déjà les ombres s'allongeaient, brochaient la soie des parterres de beaux profils d'arbres, et le lac minuscule prenait des tons de rose morte et de vermeil très vieux.

Pierre s'était assis un peu à l'écart dans un petit réduit formé par des touffes d'azalées. Renversé dans un souple fauteuil d'osier, il regardait la gamme innombrable des verts, la forme exquise des arbustes, les plaques de couleurs artificielles et jolies pourtant que les robes des femmes posaient un peu partout. C'était comme un vol brillant de papillons, comme un féerique défilé de fleurs aux chatoyants pétales évasés.

Florence avait témoigné un désir si vif d'aller à cette partie, elle l'avait si gentiment prié d'y venir aussi qu'il avait consenti un peu malgré lui.

Il la voyait, là-bas, debout au milieu d'un groupe, reconnaissable à son ombrelle vert d'eau et à son corsage de dentelles blanches qui la gantait, en faisait une pâle et fluette statue animée de gestes élégants.

Dans le groupe, il voyait aussi les souliers jaunes et la jaquette claire de Gervoix, et la touffe de bluets de Servière, et, sans distinguer les visages,

ces points de repère lui permettaient de suivre les attitudes et presque de reconnaître le sens des choses dites.

Renou, le peintre, vint s'asseoir près de lui, bohème et bon garçon comme au temps où Pierre allait le voir dans son pauvre atelier du boulevard Montparnasse. Sa grande barbe rousse encadrait un visage blême aux traits un peu gros, ses yeux avaient ce perpétuel plissement, cette sorte d'inquiétude vigilante qu'ont les yeux des trappeurs et des marins.

Comme s'il l'avait quitté la veille, il entama immédiatement la conversation, vantant l'éclairage, les coulées d'ombre et la transparence des frondaisons. Toujours ses discours s'agitaient dans le monde des couleurs et des formes et, après dix ans de séparation, on avait avec lui l'impression de reprendre une causerie interrompue par un futile incident.

— C'est un tout, disait-il, quelque chose de très compliqué et de très faux, et de très eurythmique aussi que ce jardin découpé, policé, peigné, où se promènent des confettis comme dans une toile impressionniste. Voyez ces femmes aux architectures précises qui se terminent en cloche, se coiffent de coupoles d'étoffes, s'ornent de dessins et d'incrustations. Ne sont-elles pas aussi loin de la nature qu'un kiosque à musique ou qu'un arbre taillé en pyramide? Ne semblent-elles pas, parmi ces touffes de fleurs, quelques bizarres surtouts de tables, quelques étranges verreries de Venise délicieusement fluettes et sans équilibre? Et pourtant tout cela est une vérité. Il y a là un aspect de notre planète aussi logique, aussi harmonieux que n'importe quel paysage des Alpes. Ces femmes en

toilettes claires, sanglées, évasées, chantournées comme des manches de violes, ces corbeilles de géraniums géométriques, ces allées qui s'incurvent comme des trajectoires et semblent un schéma de l'action permise aux humains, tout cela s'enchaîne, se tient, fait tableau! Il faut peindre ces choses. Le peintre doit être avant tout l'illustrateur de son époque; il n'a pas le droit, comme le littérateur, d'explorer d'autre temps que le sien.

Il n'attendait pas de réponse; il s'enfonça dans sa chaise et alluma une cigarette.

De la maison sortaient des valets en livrée bleu de ciel, poudrés et chargés d'énormes plateaux d'argent qui luisaient au soleil. Ils allaient de groupe en groupe porter des rafraîchissements. Pierre vit Gervoix s'empresser à servir Florence avec des ronds de bras et de brusques cassures de torse qui lui parurent grotesques.

Il entendit la voix de Renou qui disait : « Avez-vous remarqué la bizarre transparence des fleurs? Ces pivoines, là-bas, sont lumineuses. Elles ont des reflets de liquides, des clartés de veilleuses. Je me rappelle des parterres de tulipes en Hollande qui paraissaient de loin émettre de la lumière. C'étaient des flaques de sang, des ondes violettes d'une pureté prismique, des jaunes de soufre translucides qui buvaient le soleil, s'en imprégnaient, semblaient devoir rester phosphorescents, la nuit venue. »

— « C'est une bonne chose de vivre par les yeux, pensait Pierre. Cet homme est heureux pour un rayon de soleil glissant sur une fleur, pour un ton de ciel, pour un frisson d'eau. Il doit être peu accessible aux émotions cérébrales, aux rêveries idéologiques ou aux tourments de l'amour. Il vit dans les choses, il voit trop la beauté éparse et diverse pour se

la figurer contenue dans un objet unique. Il goûte ce jardin plein d'ombres et de clartés, taché de soleil, nacré par les nuages que reflètent ces vasques. Il suit avec attendrissement le jet puissant d'un arbre montant vers la lumière. Il participe à la force et à la joie des choses, tandis que moi je souffre de ne voir que cette femme là-bas et ses gestes coquets, et ses petites trahisons, et tout le charme maléficieux qui sort d'elle. »

Une brise passa, chargée de pollen odorant. On entendit soudain les violons de Boldi qui éployaient dans l'air tiède leurs mélodies verveuses. Trois notes glissées d'une flûte de Pan dominaient la voix des cordes, donnaient au paysage, à l'heure, aux végétations comme un sens d'antiquité subtil et mélancolique.

Quelque divertissement nouveau attirait maintenant les invités vers le perron blanc. Le parc se vidait, prenait une noblesse plus grande. Renou s'était levé et s'éloignait à petits pas vers l'étang.

Florence avait quitté Gervoix en lui serrant la main; le son cristallin de son rire était venu jusqu'à Pierre. Maintenant il la voyait s'avancer vers lui, tantôt illuminée de soleil, embrasée comme une idole, luisante de toutes les soies de son costume et des gemmes de ses bijoux, tantôt noyée dans la pénombre et n'existant plus qu'en teintes douces, en chatoiements discrets, en couleurs de peau exquisement diaphanes et laiteuses.

Elle vint s'asseoir près de lui dans le petit réduit que formaient les touffes d'azalées.

— Enfin, j'ai pu m'échapper, dit-elle, et je viens vous tenir compagnie.

Elle avait encore dans les yeux et sur toute sa physionomie la trace de la causerie de tout à

l'heure et des rires dont il avait perçu l'écho lointain. Il lui sembla qu'il y avait en elle quelque chose qu'il ne connaissait pas, une chaleur joyeuse de gamine qu'elle n'avait pas ordinairement. Il ne disait rien et regardait avec un peu d'étonnement cette femme nouvelle encore éclairée du reflet d'un autre. Il pensait qu'il ne l'avait jamais vue rire de cette façon, il souffrait de deviner derrière ses yeux et son sourire tout un monde de pensées et d'images qui serait à jamais pour lui un jardin clos, un pays interdit, inaccessible.

« Pourquoi donc êtes-vous sombre et me regardez-vous si drôlement? dit-elle enfin. Serait-ce parce que je vous ai quitté un moment? M'en voulez-vous? »

Il se défendit de lui en vouloir. Le timbre enfantin de sa voix l'avait soudain calmé. Il la voyait puérile et faible, sans défense contre l'extérieur, riant aisément, acceptant bénévolement les causeries des niais et les adulations vulgaires, recevant ses enthousiasmes et ses haines du hasard, d'un livre lu, d'un journal ouvert, d'un mot entendu. Non, il ne lui en voulait pas, il pensait seulement qu'elle était l'émanation et le reflet de son milieu et que, dans une ambiance propice, elle serait vraiment celle qu'il désirait qu'elle fût.

Il approcha un peu son fauteuil du sien.

— Que diriez-vous, demanda-t-il, d'une campagne comme celle-ci qui serait à nous, où nous pourrions vivre loin de la foule, où le soleil se lèverait et se coucherait, splendide, sur les bois, rien que pour nous?

— Ce serait délicieux, dit-elle. Si vous voulez, partons d'ici, quittons ces gens auxquels je tiens moins que vous ne le croyez. Allons voir le soir

descendre sur le grand canal. Vous me direz vos projets et nous comploterons notre évasion du monde.

Ils quittèrent le jardin, rentrèrent dans le tumulte de la fête, dans l'atmosphère de musique qui régnait maintenant à l'intérieur de la villa. Sournoisement ils s'esquivèrent, l'un après l'autre sans être aperçus, et bientôt ils furent dans le parc du château, tout bleu d'ombre, et dont les allées pompeuses fuyaient vers la nuit des sous-bois.

Ils marchaient lentement, libres, soulagés de ne plus sentir autour d'eux la vie nerveuse de la foule.

— Quelle joie, disait Pierre, si nous pouvions connaître la liberté dans la nature, la quiétude délicieuse des soirs et des matins, loin des contraintes du monde et des cohues vulgaires! Nous pourrions si bien nous suffire ! Nous saurions nous constituer un cadre de beauté comme ne pourra jamais nous en offrir la ville mesquine où les hommes étouffent.

— Oui, oui, dit-elle, je veux partir avec toi, aller vivre loin, parmi des inconnus ou dans la solitude. Prends-moi ! prends-moi ! je ne laisse rien ici que je puisse regretter.

Ils arrivèrent au canal énorme et immobile comme une glace où se reflétaient tous les orfrois, tous les brocarts inouïs du couchant. Ils restèrent là un long moment, devant cette eau irréelle qui allait se confondre avec le grand ciel libre et se noyer dans la lumière.

Lui pensait à la route neuve, aux jeunes destins qui s'ouvraient devant eux. Une grande confiance l'emplissait.

Il demanda : « Voulez-vous que nous allions dans

ma retraite de Verneuil, dans ma solitaire demeure des champs? »

Elle accepta.

IX

Les préparatifs du départ se firent hâtivement.

Pour lui, qui était habitué à quitter Paris brusquement, à revenir à l'improviste, la chose était très simple. Il s'était arrangé une existence d'indépendant qui lui permettait de vivre dans son entresol de la ville, ou bien à Verneuil, et de trouver ici et là ses livres, ses instruments de musique, toutes les choses entre lesquelles son activité se partageait, parmi lesquelles évoluait son esprit.

Pour elle, qui vivait à l'hôtel, en Américaine, il suffisait de boucler les malles.

En deux jours, tout fut prêt.

Le domestique de Pierre partit en avance avec les bagages. Beppa, une Italienne au masque rude, un démon de dévouement qui servait Florence depuis l'enfance, devait les retrouver à la gare.

Florence vint le chercher un matin, comme elle le faisait souvent pour leurs bonnes promenades solitaires.

Il l'attendait, le front à la vitre, trouvant au paysage habituel cet air d'artifice qu'ont les choses qui ne nous touchent point: les villes aperçues en voyage, les vues d'album qu'on feuillette distraitement.

Déjà la mort régnait dans la demeure presque abandonnée. Les livres étaient rangés, le clavier clos, seules deux touffes de roses qu'il avait mises dans les jattes arabes aux deux bouts du divan, animaient encore un peu la bibliothèque de leur parfum discret et de leurs tons de chair.

Un goût épicé de tabac anglais corsait l'odeur des roses. De l'étage au-dessus venait de temps en temps une note sourde, de violoncelle.

Une voiture entra dans la rue, s'en vint avec un cliquetis argentin de sabots s'arrêter devant la maison. Elle sauta, légère, dans le soleil et disparut sous le porche. Il courut lui ouvrir la porte.

Dans l'escalier régnait un jour de chapelle, tout coloré par les vitraux des fenêtres. Elle montait, très souple dans son vêtement gris qu'il aimait. Elle entra et soudain, à la sentir contre lui dans l'ombre de l'antichambre, il eut une joie folle de conquérant.

Il la pressait, l'embrassait dans le cou, dans la tiédeur de ses cheveux. Il balbutiait: « Florence! Florence! tu es à moi! Nous partons. Nous allons loin, dans le silence et dans le calme. Je ne verrai que toi, plus que toi! Aimée! »

Elle se laissait faire, grisée, surprise, ravie.

Elle voulut aller encore dans la chambre et dans le salon, respirer un peu cet air finement parfumé cette atmosphère amie. Puis ils partirent.

Le cocher, sur leurs instructions, suivit les quais. Ils allaient dans le vent pur, sous les arbres aux tendres feuilles, où les thyrses des marronniers gouachaient leurs fines pyramides. Les roues caoutchoutées de la voiture supprimaient les heurts brutaux, c'était un roulement feutré qu'accompagnait le tictac des fers, musical et menu.

A cette heure matinale, des avenues s'ouvraient larges et désertes; il y avait de grands horizons vides, des rues blanches aux vélums bleus, silencieuses comme des ruines. Derrière le cloître ombreux des arbres, le fleuve plat fuyait, miroitait follement, scintillait de toutes ses rides

éblouissantes; c'était une route de lumière, une coulée prodigieuse de cristaux à facettes et de gemmes aux feux exaspérés.

— Paris se fait joli pour nous retenir, dit-elle. Y a-t-il au monde une ville plus douce et plus verdoyante, plus sereine et plus pure.

— Elle dort, dit Pierre. Tout à l'heure elle s'emplira de bourdonnements et de poussière, de véhicules meurtriers et de parias souffrants. Elle soupirera comme une forge, se voilera de fumées noires, retentira de cette grande clameur qui est le cri de la douleur humaine, le gémissement des esclaves laborieux. Alors, il ne lui restera rien de sa beauté antique, elle sera la fournaise où vient se brûler la race des hommes. Un bouquet de peupliers montant vers de beaux nuages blancs vaut mieux que toutes les Babylones.

A la gare, Beppa les attendait près du wagon. Ils s'installèrent tous deux dans la voiture où nul gêneur ne monta.

Bientôt le train partit et, quand Florence eut pris possession de leur demeure mouvante, vaporisé un peu de son parfum, quitté son manteau de ville, Paris était déjà loin, la banlieue égrenait ses dernières maisons, la végétation triomphait de la pierre.

— Voici, pensait Pierre, que je réalise un des plus vieux désirs qui hantèrent le cœur des hommes. Voici que j'ai ravi la femme convoitée et que je regagne ma forêt. Florence doit, comme la proie qu'on emporte, être partagée entre la curiosité de l'avenir et le regret du passé. Elle m'aime et cependant, tout au fond d'elle, survit le souvenir de la ville brillante, du Monde, des hommes qui l'entourèrent, la chantèrent, la mirent au pavoi. Elle se

laisse enlever parce que c'est son rôle traditionnel, mais son cerveau de femme moderne pense et prévoit, compare et critique. Son sentiment ne peut donc être simple, il est multiple et ondoyant, il participe de la diversité de toutes les choses. Gervoix doit passer dans son âme, et son mari, et tous ceux que je ne connais pas et qui lui dirent un jour un mot qui lui a plu, dans les jardins de Grenade, ou bien dans quelque gai cottage sur la Tamise. Elle porte en elle le monde, un monde prodigieux et varié, un monde fait de masques et de voix, d'horizons, de musiques et de parfums, un univers entier acquis grain à grain et dont j'ignore tout.

Florence restait pensive, en face de lui, l'attention perdue dans les paysages fuyants.

Pierre se pencha vers elle : « Cette marche à l'inconnu ne vous effraie pas? » demanda-t-il.

Elle le regarda en souriant. « Non, je suis très heureuse. Il me semble que je m'enfonce délicieusement dans un rêve où tout sera neuf, que je m'éloigne très vite, irrévocablement de tout le passé médiocre et mauvais. »

Il lui avait pris les mains, il les avait dévêtues de leurs gants et les baisait voluptueusement.

Elle ajouta : « J'ai hâte d'être là-bas avec toi. Tu verras comme nous serons heureux, tout seuls! Voilà si longtemps que je désire le havre de grâce, le gîte paisible où l'on m'aimera! Petite fille, je cherchais déjà les coins de solitude, l'illusoire abri d'un arbre ou d'un fauteuil, où je puisse adorer ma poupée en silence, loin des intrusions gênantes; et depuis j'ai toujours aspiré vainement à cette bonne retraite; mais le monde nous entoure et nous veut, et nous retient malgré nous. »

Elle était sincère; tout le disait, le son de sa voix et la douceur de ses yeux. Il se laissa convaincre, heureux de la sentir toute proche, ravi de découvrir en elle ce mépris de la foule qu'il professait aussi.

Maintenant les terrains s'accidentaient, se creusaient brusquement, se boursouflaient en monticules. Des bois apparaissaient, les entouraient et, pendant un moment, c'était une fuite fantastique à travers des nefs ombreuses où le train éveillait de terribles râles d'orgues, des rumeurs d'ouragan.

Puis une déclivité du sol engouffrait toute la forêt, et, pendant un instant, le train semblait courir sur des cimes d'arbres. Les grands horizons reparaissaient, pittoresques, animés de toute cette vie végétale exubérante, travaillés de clartés et d'ombres, crevassés de routes blanches où cheminait parfois un attelage de bœufs aux têtes lourdes.

Souvent Pierre avait fait ce chemin. Il le connaissait dans ses moindres détails, il l'aimait profondément. Par lui, son enfance avait connu la variété des aspects du monde. C'est dans ces forêts qu'il avait placé les contes merveilleux de ses premières lectures. C'est dans ces plaines pompeuses et classiques qu'il avait fait évoluer les phalanges héroïques dans l'histoire. C'est dans toute cette nature qu'il avait puisé son goût du beau, qu'il avait cherché ardemment la vérité de l'art, les mérites respectifs des écoles. Ces grands plateaux et ces vallées, ces arbres et ces rivières lui avaient peu à peu livré le secret de leur harmonie, lui avaient révélé la loi des forces qui régissent la matière, le mouvement et la vie.

Et maintenant, il parcourait le théâtre de son évolution et de sa culture avec une compagne cu-

rieuse et novice à qui l'âme du paysage était étrangère. Il revenait lui-même étranger parmi le décor du passé, différent de ce qu'il était quelques mois auparavant et, une fois de plus, la fugitivité de sa vie le frappait. Il se sentait passer, rapide, au milieu des choses immuables ; il se sentait vieillir, glisser hâtivement, cellule humaine éphémère, parcelle infime de la matière qui luit une seconde à la conscience de soi, puis retourne au chaos.

Mollement bercée par le mouvement du wagon, Florence était devant lui, tantôt lumineuse de tout le gai soleil qui se jouait dans la gaze de sa cravate, tantôt plongée dans l'ombre lorsqu'ils traversaient un bois, toute baignée alors d'une teinte glauque qui semblait couler sur elle comme une eau.

Elle subissait le charme du mouvement, cet enchantement de la fuite vertigineuse à travers un monde inconnu. Le battement isochronique du train l'agitait d'un balancement très harmonieux. On voyait que l'énergie s'était assoupie en cette tendre chair. Elle avait des grâces de captive endolorie, emportée dans une chevauchée folle.

Elle ne semblait pas le voir. Le défilé des paysages, la farandole des arbres et des haies fleuries, l'éclat fugitif des étangs requéraient toute son attention, buvaient sa pensée, et Pierre avait alors l'impression de contempler un masque aux yeux creux, quelque exquise poupée affalée dans les étoffes de sa robe, au coin d'un fauteuil trop grand.

Puis elle s'éveillait à la perception des choses immédiates, son visage s'animait d'une expression plus vivante, elle tournait vers lui ses yeux rieurs, et, soudain toute proche, bouche contre bouche, elle lui disait son bonheur, son amour, en mots d'enfant qui le troublaient profondément.

Ils déjeunèrent en wagon, en tête à tête, préférant ne pas affronter l'atmosphère du buffet de la gare où ils devaient attendre une heure la correspondance. Aussi, quand le train s'arrêta, ils laissèrent à Beppa la garde des valises et allèrent tous deux errer dans la petite ville morne, assoupie dans le soleil.

Ils parcoururent des rues ombreuses, étroites où des façades verdâtres de maisons s'éclairaient de minces fenêtres à mascarons. Parfois une silhouette de vieille fée passait lentement au loin, dans un pan de lumière. Un chat errait, d'invisibles poules caquetaient derrière de grosses portes frustes.

Toutes ces choses leur semblaient belles et étranges, anonymes et mortes comme des estampes.

Puis ils revinrent, le train repartit; la chaleur s'apaisa, les ombres s'allongèrent. Il y eut dans les bois des éclairages atténués, des vapeurs bleues, des trouées de vitraux sur un ciel rose. La fraîcheur exquise des soirs monta de la terre odorante et, quand ils arrivèrent à la petite station perdue au pied d'un coteau abrupt, les étoiles commençaient à pailleter l'azur nocturne.

Dans la cour de la gare, une voiture les attendait, dont les lanternes faisaient deux taches d'or sur le sol. Ils partirent dans la nuit, serrés l'un contre l'autre. Florence regardait passer les fantômes d'arbres dans le halo doré des lanternes. Elle apercevait confusément une route blanche, les vapeurs d'une rivière. La voiture éveilla les échos sonores d'un pont de bois. Enfin au loin les fenêtres d'une maison resplendirent, et comme Pierre la serrait plus étroitement, elle sut que c'était là.

Elle vit encore une grille ouverte près de laquelle un vieil homme élevait une haute lanterne de cuivre.

Elle entendit le trot argentin des chevaux sur le pavé d'une cour. Et tous ces détails entraient en elle et s'y gravaient fortement, tandis qu'une angoisse heureuse l'étreignait devant le seuil de la demeure inconnue.

X

Pierre s'éveilla le premier dans la grande chambre pleine d'ombre.

Par les deux fenêtres aux volets clos entraient des raies de lumière verte qui se réfléchissaient dans le tain des hautes glaces, allumaient la dorure d'un guéridon, frottaient un marbre d'un ton glauque de mare. Le silence était exquis. La vieille chambre avait des grâces discrètes d'aïeule et des élégances de boudoir musqué.

Florence dormait encore, toute rose dans le désordre des batistes. Il se plut à la voir sommeiller dans un cadre qui s'accordait si bien avec sa beauté de blond pastel, et longtemps il pensa silencieusement, tandis que les secondes fuyaient avec un déclic singulier de la pendule d'écaille.

Cette habitation lui avait été léguée par un de ses oncles, mort vieux garçon, grand amateur de bibelots, grand égoïste, qui en avait fait sa Folie, suivant le joli sens archaïque du mot.

Pierre se rappelait la lettre que le notaire lui avait remise avec les clefs de la maison, lors de sa prise de possession. Elle sortait d'un cerveau de rare indépendant. Elle avait un peu influé sur la direction de sa vie.

« Je sais par expérience, lui disait l'excellent homme, que la chose la plus difficile à conquérir c'est un coin paisible pour la pensée, un asile où l'on puisse réfléchir et agir loin des contraintes

mondaines et familiales, une petite parcelle de l'univers où l'on puisse être soi, en toute dignité, en toute simplicité. Je suis parvenu à posséder cela, j'ai pu trouver, loin des sociétés aux dogmes mesquins, une maison où j'ai toujours su être un homme libre. Je te la lègue. Je ne te fais aucune restriction impérative ; je te conseille seulement de garder contre toute intrusion cette petite forteresse, d'en faire ta maison de garçon, ton refuge d'écrivain et, si tu te maries, de n'y jamais laisser entrer ta femme légitime. Je n'ai pas de voisins de campagne ; j'ai deux vieux serviteurs qui, je crois, se sont élevés jusqu'à ne pas haïr leur maître, ni le mépriser, je t'en fais don comme du reste. Sois un homme libre le plus longtemps que tu pourras ».

Ces paroles lui revenaient tandis qu'il regardait le jeu de l'ombre veloutée et de la lumière discrète sur les meubles et sur les tentures. Il se sentait transporté dans un exquis dix-huitième siècle philosophe et galant, artiste et affranchi. Il pouvait se croire dans quelque chambre de château où dormait une jolie marquise. Voltaire et Lancret, Diderot et La Tour avaient peuplé de leurs images et de leurs idées l'âme des anciens possesseurs, et la demeure portait partout des traces de leurs génies.

Il restait silencieux et immobile de peur de mettre fin aux rêves de Florence. Derrière les volets, il sentait vivre le parc familier. Un bruit perlé, très vague, lui disait la courbe molle d'un jet d'eau. Des pépiements d'oiseaux évoquaient les hauts tilleuls et les marronniers gigantesques, dont l'ombre faisait tout le jour un asile de fraîcheur parmi le radieux flamboiement des pelouses ensoleillées.

Il revivait les heures passées dans cette bonne retraite, les journées de travail et de rêve, les mati-

nées de chasse dans la brume mauve de novembre, les longues soirées de lecture ou de musique, toute cette existence indépendante que les hasards heureux lui avaient permis de mener jusqu'alors.

Maintenant il s'éveillait à une vie nouvelle. La vieille maison allait connaître encore le soyeux glissement des robes, le rire léger d'une femme. Il songeait à toutes celles qui avaient illuminé de leur jeunesse l'ancienne Folie et le parc vétuste. Comme des poussières dans un rai de soleil, les générations avaient passé parmi les marbres permanents et les végétations plus durables que l'homme. La Régence et la Révolution, le Directoire et l'Empire, 1830 et la génération de Morny avaient coulé, s'étaient enfoncés dans le néant, et les vieilles pierres duraient toujours et les miroirs au tain glauque les reflétaient maintenant, Eux, comme ils refléteraient demain des inconnus.

Florence fit un mouvement. Il se pencha vers elle. Son visage avait, dans la détente du sommeil, une grâce enfantine qui toujours l'étonnait. Ses lèvres amollies esquissaient une petite moue adorable, son cou renversé avait une blancheur de lait, une finesse indicible, et près de ses oreilles, c'était une symphonie divine de roses, toute une déclinaison des tons du camélia et de l'œillet au cœur ambré.

Elle ouvrit les yeux et, tout de suite lucide, elle admira. Sans lever la tête de l'oreiller, elle restait ravie, curieuse, regardant la danse faunesque aux grisailles des frises et la gerbe noire des balcons de fer incurvant leurs arabesques sur la blancheur verdâtre des volets. Puis, très bas, elle dit en se blottissant contre lui : « Quel joli paradis ! Comme nous serons bien là! »

Ils se levèrent gaiement. Les volets poussés lais-

sèrent entrer une belle lumière tamisée par les arbres. L'horizon apparut peuplé, de choses douces, de pelouses fraîches et de touffes de fleurs qui s'allumaient comme des flammes, vivaient dans le soleil comme des chairs diaphanes, s'alanguissaient au bout de leurs tiges en des gestes las et féminins.

Il la laissa aux mains de sa femme de chambre et passa dans l'appartement qu'il avait fait préparer pour lui.

Une heure plus tard, ils se retrouvèrent sur la terrasse qui dominait le parc. Tous deux étaient vêtus de coutil blanc et de foulard clair, c'était le commencement de l'affranchissement. Ils se regardaient joyeux dans le soleil, libérés de l'odieuse contrainte des costumes prescrits, minces et souples dans l'étoffe légère, seuls dans la beauté du parterre odorant. Et, comme ils descendaient les marches du perron, ils eurent l'impression d'entrer dans un merveilleux Eden, dans un royaume splendide de couleurs et de clartés, de nature fière et d'air libre.

Ils pénétrèrent sous la voûte obscure des marronniers qui s'étendait à perte de vue, arrondissant ses coupoles de feuillage où la lumière jouait comme dans des vitraux. Florence, joyeuse, riait et parlait très vite, puis se taisait soudain, intéressée par quelque échappée vers l'horizon, par quelque trouée dans la végétation où paraissait le vaste ciel bleu peuplé de nuages mouvants.

Le grand chapeau de paille mettait sur le haut de son visage une pénombre bleutée; ses yeux luisaient sombrement; sa taille dans la marche avait des inflexions et des balancements exquisement harmonieux. Elle s'appuyait sur lui. Il s'arrêta pour la regarder dans le calme de cette allée.

— Joli Reynolds, dit-il, savez-vous combien je vous aime?

Ils s'étreignirent follement, comme si tout le soleil et toutes les sèves du jardin bouillonnaient dans leurs veines, puis ils repartirent légers laissant derrière eux le jet d'eau à la margelle usée et le banc de pierre aux montants verts de mousse. Tout le parc avait un air d'abandon et de sauvagerie. Seule, l'allée cheminait propre et balayée parmi les végétaux devenus libres. Ici et là, de grosses touffes d'azalées indiquaient pourtant que l'homme collaborait à la beauté des choses. Des coins étaient ainsi illuminés de flammes roses, de taches de soufre. Il y avait quelque part des héliotropes invisibles dont la fragrance musquait finement l'atmosphère.

Le chemin tournait, ils perdaient de vue la maison ; les arbres s'élançaient gigantesques. De hauts platanes lisses et tavelés montaient droits dans le ciel, s'épanouissaient robustement en cascades de sève, en millions de feuilles tendues comme des mains vers la lumière. Des bandes de corneilles croassaient éperdûment, caquetaient, se taisaient un moment, puis repartaient en longues disputes sonores et rauques, en parlottes interminables que dominait parfois la voix grave et lointaine d'un corbeau passant haut dans le ciel.

Et brusquement, comme un rideau qu'on déchire, le bois s'ouvrait, la végétation s'arrêtait sur le bord d'un gouffre et devant eux, à l'infini, se déroulait un grandiose paysage.

Une rivière coulait, sinueuse, à travers des cultures polychromes, animait de clartés dansantes la peluche rebroussée des champs. Des villages groupaient leurs blanches alvéoles autour de minces

clochers luisants. La vie humaine, féconde et régulière, simple et bonne, était là résumée comme dans ces bleus paysages du Vinci sur lesquels pense un front ou sourit une femme.

Au loin, des collines s'étageaient, se vêtaient d'une noire fourrure de sapins, dentelaient l'horizon de leurs lignes fantasques, et tout était immense et minuscule.

Un mur bas, revêtu de carreaux persans d'un vert très pâle, courait au bord du gouffre, formant balcon et, près de là, sur un tertre, s'élevait un abri tourné vers la vallée, une sorte de loggia de bois sculpté fermée sur trois faces, au fond de laquelle luisait le chêne poli d'une large stalle de chœur. C'était plus que le siège banal où l'on vient s'asseoir un instant. On sentait que cet observatoire avait été composé pièce par pièce, amoureusement, qu'il était à lui seul une demeure, un refuge plus hermétique encore que la discrète maison et que le parc touffu.

Pierre ouvrit une armoire placée derrière le haut dossier. Il y avait là des livres, des coussins, toute une installation qui permettait de séjourner longtemps. Il en tira un lourd tapis de velours violet et l'étendit sur le siège pour qu'elle pût s'asseoir. Mais elle, intéressée par cette armoire aux mystères de tabernacle, voulut voir ce qu'elle contenait. Elle se mit à genoux sur la haute cathèdre, inventoria les livres et les étoffes. Il s'était assis dans un coin et la regardait faire, curieux de cette fine tête attentive, de ces minces doigts blancs qui ressortaient comme de précieux ivoires sur la pourpre des soies, s'enfonçaient dans les brocarts ou bien feuilletaient les pages diaphanes dans la pénombre.

Peu à peu, elle devenait plus immobile, l'intérêt

la courbait sur le vélin d'un livre entr'ouvert par hasard. Elle resta un instant silencieuse, puis, d'une voix chaude et grave elle éveilla les syllabes magiques de Régnier :

> Dans les cadres d'écaille et d'or au mur d'ébène
> Par où tout le passé regarde le passant,
> Ils verront le débat de mon destin en peine
> Compter l'eau qui s'épuise au sable qui descend.
>
> Le sablier est vide et la clepsydre est morte.....
> La vie opiniâtre est là qui rit dehors ;
> Sur quelle aurore enfin ouvrirai-je ma porte,
> Passé d'ombre, vas-tu tourner sur des gonds d'or ?

Elle s'était assise près de lui, le visage tourné vers l'immensité de l'horizon, souriante et comme illuminée d'une joie intérieure. Le livre retourné près d'elle montrait sa couverture de missel, tout incrustée d'argent et de corail. Il lui avait pris la main et la pressait doucement sans rien dire. Elle était devant lui, parfaitement belle et noble et comme nimbée de la gloire du Verbe évoqué par sa voix.

« Ton destin, chère enfant, pensait-il, je voudrais le faire admirable, le tisser de toute la soie des levants, le teindre de toutes les roses des crépuscules, réaliser pour toi et par toi une de ces existences princières où la pure beauté a seule accès; mais sais-je ce que tu seras demain ? »

Elle le regarda, se blottit contre lui, chercha de son front la place accoutumée sur son épaule.

> Passé d'ombre, vas-tu tourner sur des gonds d'or ?

Le grand soleil de midi pesait sur toute la campagne, le silence était parfait, les corneilles saoules de chaleur s'étaient tues ; ils n'entendaient plus que le battement de leurs artères, et, dans la quié-

tude des choses, ils connurent la joie suprême du présent goûté sans regret.

XI

Ce matin-là Florence avait désiré rester à la maison pour essayer une robe.

Il avait erré seul dans le parc et rentrait maintenant à petit pas, humant la fine odeur des herbes que midi chauffait.

Sur la crête bougeuse des hauts arbres, de blancs nuages glissaient tout gonflés de lumière, boursouflés et nacrés comme des perles, et le vent, câlin et viril, animait toutes choses d'un bercement très doux.

Il allait parmi les paysages amis se remémorant de très vieilles sensations, les premières impressions de son esprit chercheur en ce décor de bois et de plaines, de couleurs et de lignes dont il se sentait être un résumé, un aboutissement.

Une allégresse et une fierté lui venaient aussi de constater le triomphe de son vouloir, non sur l'ordre préétabli des choses, mais sur les artifices sociaux, sur le monde obscur et maléficieux des préjugés, des coutumes irraisonnées, des habitudes traditionnelles, tueuses d'énergie et d'indépendance.

Il regardait avec complaisance le domaine où il avait su accumuler tous les matériaux de beauté et de labeur, tous les éléments d'une vie noble dans la pureté de l'air vierge, loin des foules aux bas instincts.

Par lui, toute cette nature avait reconquis sa robustesse première. Les sentiers cheminaient sous bois, frustes et beaux, sans nuire aux harmonies végétales. Aucune coupe n'avait dépeuplé le grand parc. Deux seules clairières formaient d'arti-

ficiels théâtres dans le fouillis des branches et des herbes. Les fleurs somptueuses, elles-mêmes, semblaient pousser naturellement aux abords de la grande allée. Elles venaient en désordre boire la lumière à son passage dans le royaume touffu. Les magnolias et les pivoines, les rhododendrons aux flammes roses et les charnelles azalées croissaient, chantaient leur hymne coloré dans chaque rai de soleil, dans chaque nappe de clarté, et cela semblait naturel parce qu'aucune géométrie n'était venue présider aux dispositifs de la fête.

Vraiment tout était prêt pour Elle, tout l'attendait, il fallait qu'Elle vînt.

Dans cet air purifiant, dans cette solitude, ses jalousies fugitives s'étaient évaporées. Il l'avait conquise complètement, elle était à lui. Heure par heure, la limpidité de ses yeux était revenue; toutes les mauvaises images qui les obscurcissaient, toutes les pensées qu'il ne connaissait pas, avaient fui comme des nuages. Il voyait maintenant au fond de son regard. Il croyait la connaître toute. Il l'aimait avec sécurité.

Blanche et dorée, la maison apparaissait au loin entre les arbres. Comme chaque fois qu'après une courte absence il allait la revoir, son cœur battit. Il se l'imagina telle qu'il l'avait laissée, le matin, dans l'ombre verte de la chambre, toute rose et délicieusement inconsciente dans les brumes du réveil.

Il hâta le pas, soudain il lui semblait qu'un grand bonheur l'attendait là-bas, qu'il allait faire dans la vieille maison quelque merveilleuse trouvaille. La Femme, raison et but de tout effort, l'emplit de son image lumineuse.

Maintenant, il était tout près du perron. Les six marches larges et basses descendaient mollement

en nappes de marbre, s'arrondissaient, venaient se perdre dans le sable fin de l'allée, harmonieusement. Ce seuil était accueillant. Il semblait que le vieux logis tendît les bras vers celui qui venait à lui.

La porte-fenêtre du salon s'ouvrit, et soudain il sut pourquoi Florence avait voulu rester seule. Elle parut dans le soleil, parée comme pour quelque comédie de Beaumarchais, gaie de toute la fraîcheur des étoffes à fleurettes, et de la poudre, et du gorgerin transparent, et de ses bras nus, et de toute sa rayonnante jeunesse qui riait là et l'attendait.

Tout de suite, ils entrèrent dans la salle à manger. Ce fut une heure charmante et irréelle, où elle lui donna la fête d'une évocation et d'une réalité, la joie d'un dîner de masque dans un cadre authentique.

Par les hautes fenêtres à petits carreaux, coulait un jour savoureux, un de ces éclairages qu'on trouve dans les toiles de Peter de Hooch, à la fois vif et tamisé, joyeux, discret et comme bluté par la vétusté des verrières que le temps nacra.

Toute blanche la salle avait une fraîcheur de boudoir. Sur les deux cheminées se faisant face, des glaces se renvoyaient à l'infini l'image des boiseries fouillées par le ciseau, des vieilles peintures craquelées et chaudes, où des chairs de jeunes faunes se mêlaient et s'harmonisaient à la peau dorée des fruits, à l'ambre translucide de prodigieux raisins.

Sur la table, c'était la gaieté lumineuse d'une vieille argenterie aux formes pures et d'une frêle vaisselle blanche et rose, parmi lesquelles, d'un cornet de cristal, montaient les fusées multicolores d'œillets odorants.

Rien ne détonnait, rien ne semblait anachroni-

que, et les mains fines de Florence donnaient à tout cela une vie aristocratique, allumaient des clartés prismiques aux angles d'un cristal, faisaient luire un argent, évoluaient parmi les fleurs pour offrir un mets ou se tendre aux baisers.

Un mince ruban de velours noir tranchait sur la blancheur de son cou. Elle avait très légèrement poudré ses tempes. C'était un vivant pastel de La Tour, un masque nouveau et presque inquiétant que Pierre contemplait avec joie.

— Est-ce bien Florence que j'ai en face de moi? demanda-t-il, la Florence aux turquoises, la Florence de velours noir qui écoutait du Beethoven, certain jour du passé?

— Non, dit-elle, cette Florence-là est morte; elle était trop vieille et trop compliquée, il y avait en elle trop de choses qui n'étaient pas elle. Je suis le fantôme familier de cette maison ; j'incarne les souvenirs flottants, j'ai la simplicité de Mme Deshouillères et d'Héloïse. Je ne veux connaître que la beauté de la Nature. Seule une ariette de Lulli me plairait. Je veux être aimée pastoralement, bonnement et sans complication psychologique. J'ai perdu la mémoire de ce siècle et de ses neurasthénies. Je veux vivre de fraises et de lait et ne plus rien savoir de la fièvre des villes.

— Ne croyez-vous pas, demanda-t-il, que cette apparente simplesse dissimule une complication et une perversion? Êtes-vous bien sûre, chère amie, de ne pas avoir en ce moment l'âme musquée de la Régence, au lieu de l'innocence pastorale d'une héroïne de Rousseau? Mais non, je sais que vous êtes de votre temps, qu'on ne revient pas en arrière et que les candeurs ne se retrouvent point.

Je vous aime ainsi, du reste, comme de toutes

façons ; vous avez le chatoiement et la variété de l'eau courante. L'ariette de Lulli pourra vous plaire tout à l'heure, mais elle ne vous fera pas oublier le Ring divin, ni les symphonies de Beethoven. Vous l'aimerez vicieusement comme nos contemporains se sont mis à aimer Glück après cent ans d'oubli ; c'est moins Orphée qu'ils goûtent que la Grèce classique, et l'exquise parodie qu'en fit le dix-huitième siècle, et les Élysées vaporeux de Puvis de Chavannes. Nous sommes un tout ; nous ne pouvons qu'acquérir et non perdre ; il nous faudrait oublier trop de choses pour avoir la mentalité des temps défunts, et ceci nous est impossible. Il faut nous résigner à être ce que nous sommes, les produits d'une longue évolution, les maillons d'une chaîne qui ne passent qu'une seule fois sur la roue du temps.

Elle avait retiré son fichu ; maintenant ses épaules apparaissaient, rayonnaient de toute la splendeur de leur chair adorable. Un fin lacet de fumée bleue montait vers le plafond, encensant l'atmosphère d'un goût de tabac turc.

— Tenez, dit-il, je vois dans vos yeux que vous savez Verlaine et Goncourt. Stevens vous peignit, et La Touche, et Fantin-Latour. Et, depuis lors, vous êtes devenue encore quelque chose de plus fin, car vous ne vous arrêtez pas, et le génie lui-même ne saurait vous fixer dans le fond de ses toiles. La Joconde fut une heure de l'humanité, on ne la retrouvera plus, il est faux de dire qu'elle est immortelle ; lorsque nous croyons la comprendre ce n'est que nous-mêmes que nous comprenons.

Pendant ce temps, Beppa, silencieuse, errait autour d'eux, les entourait de ses soins discrets. C'était l'image du dévouement muet, du doux esclavage joyeusement accepté. Elle seule approchait

sa maîtresse, faisait tout quand ils étaient réunis, de sorte qu'il n'y avait même pas entre eux cette intrusion des domestiques qui gêne les paroles et empêche les fantaisies.

Ils vivaient isolés, complètement. Les travaux du parc s'accomplissaient avant leur réveil et tout le jour ils avaient cette impression délicieuse d'errer dans un domaine où pas un autre humain ne mettait le mouvement de sa vie, le son de sa voix.

Florence lui avait raconté l'histoire de Beppa, la lui avait montrée veillant sur une de ses maladies de jeune fille, pendant un voyage en Italie, et lui apparaissant, pour la première fois, penchée sur elle en un geste d'adoration et de protection. Puis c'était l'odyssée de sa vie aventureuse : son mariage, ses voyages, toutes les tourmentes et toutes les joies, le chapelet des jours dissemblables, égrené sous tous les cieux de l'Europe et qui tous s'achevaient pourtant par une heure de calme et de bien-être, où, dans les mains berceuses et caressantes de Beppa, elle oubliait un moment les autres pour ne plus penser qu'à elle-même, à la douceur de ses cheveux, à la fraîcheur de sa peau.

Elle lui avait décrit joliment cette muette intimité qui faisait de l'esclave la chose la plus stable et la plus sincère, celle qui survivait à tout, qui consolait des peines du jour en flattant la coquetterie, qui partageait les joies en recevant un mot gentil quand la vie n'avait pas été trop mauvaise.

Pierre la regardait aller et venir, diligente, il pensait aux abeilles ouvrières qui, pour donner à leur reine une existence d'indolence et de beauté, passent gaiement leur vie dans un labeur incessant.

Florence se leva, nonchalamment impérieuse. Son corps se cambra, sa main se tendit vers les

fleurs diaphanes et rompit une tige svelte d'œillet. Elle était bien reine, c'était vraiment une belle chair de paresse et de volupté, une de ces princesses du Monde pour qui sont faites les fleurs rares, et les adorations des hommes et la soumission des esclaves :

— Allons faire un peu de musique, dit-elle.

Ils suivirent une galerie éclairée par de hautes verrières, où des estampes et des tableaux évoquaient le mystère de faces anonymes et de saisons défuntes.

Elle marchait devant lui, chatoyante et onduleuse, tantôt éclairée par une fenêtre, tantôt plongée dans la pénombre.

Comme elle aimait les lignes et la couleur, elle s'arrêtait de temps en temps devant quelque petit cadre où Téniers avait enfermé la magie de ses poteries luisantes, la beauté vraie de cette laide humanité des Flandres, ou bien devant quelque sanguine du Carrache ou d'Andrea del Sarto, où se cabrait un torse en un effort superbe, où songeait la Renaissance tout entière en un masque penché d'éphèbe mélancolique.

C'était surtout dans le salon qu'éclatait le génie de l'oncle de Pierre. Il avait su faire de cette salle en encoignure, compliquée d'une tourelle d'angle, un temple lumineux et coloré où des soies transparentes, tirées sur les glaces des fenêtres, pouvaient donner toute une riche gamme d'éclairages différents, depuis la crémeuse lumière blonde et douce, propre à la lecture ou à la causerie, jusqu'aux pourpres sanglantes, jusqu'aux verts de sous-bois où la musique avait tour à tour la saveur d'une débauche infernale ou d'une églogue sylvestre.

Dans la tourelle creuse, des coussins amonce-

lés en une sorte de trône oriental écrasaient leurs splendeurs, mêlaient les brocarts lourds de Perse aux pâles satins de Yeddo, les châles bigarrés du Pendjab aux taffetas de Ceylan sournoisement somptueux.

Un peu partout sur les tentures éteintes et patinées, d'un rose doré comme celui du vieux Tokay, des instruments de rêve et d'harmonie étaient épars : violes aux tons chauds d'écaille blonde, théorbes au long manche brisé comme une antenne d'insecte, luths italiens fouillés et décorés, où la nacre mettait de petits fragments de ciel, où les ors apaisés gardaient cependant la lumière.

Dans un retrait s'alignaient les tuyaux d'un orgue ; près d'une fenêtre un grand piano étendait sa mare luisante de laque, reflétait la ligne grêle d'un palmier et la verte lumière filtrée par les arbres du dehors.

Et de toutes ces cordes tendues, de tous ces bois polis par les caresses, émanait un charme inquiétant que Pierre percevait vivement. Il ne s'était jamais accoutumé complètement à cette grande salle bizarre, irrégulière, encombrée de vieux objets évocateurs. Il lui semblait qu'un instrument de musique recélait vraiment un peu de l'âme de ceux qui en avaient joué ; que les mains, en frôlant ces claviers, en cherchant dans la chanson des violes un peu d'oubli et d'illusion leur avaient communiqué leurs fièvres, en avaient fait de vivants témoins de leurs douleurs et de leurs joies. Et la fugacité de l'existence lui apparaissait plus intensément parmi ces objets fragiles qui survivaient à leurs auteurs, qui traduisaient docilement, depuis des siècles, les allégresses et les sanglots des éphémères humains.

Florence ouvrit le piano et, d'un geste las, éveilla la harpe sonore.

Pierre s'était assis dans la tourelle. Sa cigarette mettait un écran bleu de fumée entre lui et la salle familière où l'Etrangère vivait, belle évocatrice d'harmonie, si proche et si lointaine.

Elle célébrait ses dieux du moment. Mozart, en notes sautillantes, en périodes glissantes, arrondies de menuet, accompagnait le cortège des pensées que Florence portait en elle. C'était le défilé des masques poudrés, guindés, humains et faux, futiles et souffrants, orgueilleux et puérils du XVIII[e] parfumé. Rameau et Lulli chantèrent en petites notes grêles comme des fils, comme des tailles de bergères de comédie, comme des jambes de petits Saxes.

Pierre écoutait ces choses avec un plaisir mêlé d'indifférence, comme on palpe distraitement de vieux bijoux dans une cassette; mais cette musique n'illustrait pas sa mentalité présente ; il en sentait l'artifice et la fausseté, l'enfantillage et la rouerie. A travers la fumée, il voyait de sang-froid Florence jouer son rôle un peu fou. Il assistait à une pièce point déplaisante, mais qui ne l'émotionnait pas.

« Il est bien difficile, pensait-il, d'être parfaitement à l'unisson, de sentir comme l'Autre. »

Et tandis que la musiquette fusait et sautillait avec des miévreries verlainiennes, son âme désirait le chant grave des violoncelles et les sanglots profonds de l'orgue.

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

La fin des Boers. — Le divorce par fantaisie mutuelle. — Découverte du sucre.

La fin des Boers. — Elle semble enfin passée de mode, l'antienne *Gloria victis*. Dès qu'ils ont été vaincus, les Boers ont cessé d'être populaires en France. Ils tenaient une carte sur laquelle nous avions joué de vieilles rancunes; ils ont perdu et nous aussi : cela serait une explication, mais il y en a une autre que je voudrais meilleure. Ce qui nous plaisait dans les Boers, c'était leur force tenant en échec une force très grande. Ils représentaient une puissance; ils excitaient l'admiration non pour leurs vertus ou la justice de leur cause, mais pour leur énergie dans la lutte. On les aimait parce qu'on les croyait déjà vainqueurs. Vaincus, c'est à peine s'ils font pitié. Il y aurait donc, en France, une meilleure santé morale et moins de sensiblerie que ne le feraient croire certaines déclamations politiques. Nous avons encore du goût pour la vie, pour la force, pour les attitudes de domination. Le mot d'ordre, en cas de conflit grave, ne serait peut-être pas : La paix à tout prix. L'animal aurait peut-être quelques ressauts qui contusionneraient son adversaire et le feraient réfléchir. Je ne dirai point ma vraie pensée là-dessus : elle est trop pessimiste. D'ailleurs, que le fond de la nation ne soit pas tout à fait corrompu, cela éloigne la nécessité d'une conclusion décourageante.

On lisait dans le *Times* du 21 mars 1871 : « La Commune est soulevée contre l'Assemblée. Il y a entre les deux adversaires une question de force aussi bien qu'une question de droit, et c'est la solution de la

première qui décidera des mérites de la seconde. » Voilà un langage très beau, parce qu'il est scientifique. La Commune avait tort, puisqu'elle a été vaincue, et durement. Les Boers avaient tort, puisqu'ils ont fini par consentir à devenir Anglais. Si cruelle que soit cette conclusion, si pénible qu'elle soit pour notre sentimentalisme chrétien, il faut la prononcer résolument et l'accepter comme définitive et irréfutable. On le fera plus volontiers après avoir relu, dans Thucydide, l'émouvant dialogue entre les Athéniens et les Méliens. Avant d'attaquer Mélos, colonie de Lacédémone, Athènes lui envoya une délégation chargée de la convaincre de l'inutilité de la résistance. Les Athéniens partent de ce principe, qu'ils ont déjà évoqué contre Sparte : « C'est une loi que nous n'avons pas établie les premiers ; elle est de tous les temps, que le plus faible doit obéir au plus fort. » Aux Méliens, ils l'exposent en ces termes : « Il faut s'en tenir à poursuivre ce qui est possible, en choisissant pour base un principe sur lequel nous pensons de même et n'avons rien à vous apprendre : C'est que, dans les affaires humaines, on se soumet aux règles de la justice quand on y est contraint par une mutuelle nécessité ; mais que, pour les forts, le pouvoir est la seule règle, comme pour les faibles, la soumission. » Les Méliens n'ont rien à dire à cela ; ils répondent seulement « que ce serait se déhonorer que d'accepter l'esclavage sans combat, que d'ailleurs la guerre a des chances diverses, etc. ». Sans doute, répliquent les Athéniens, mais elles sont pour nous et contre vous. Les Méliens le reconnaissent : « Nous aussi nous croyons difficile, n'en doutez pas, de lutter à la fois, à forces inégales, contre votre puissance et contre la fortune ; mais, du côté de la fortune, nous avons bon espoir, avec la protection des dieux, de ne vous être pas inférieurs, en défendant des droits sacrés contre l'injustice. » Les Athéniens : « Nous aussi, nous croyons que la faveur divine ne nous fera pas défaut ; car nous ne demandons, nous ne faisons rien qui ne soit d'accord avec les idées religieu-

ses admises parmi les hommes, et avec ce que chacun réclame pour lui-même. Nous pensons en effet, d'accord en cela avec les traditions divines et l'évidence humaine, que partout où il y a une puissance, une nécessité fatale veut aussi qu'il y ait domination. Ce n'est pas nous qui avons posé cette loi ; nous ne l'avons pas appliquée les premiers ; nous l'avons trouvée établie, et nous la transmettrons après nous, parce qu'elle est éternelle. Nous en profitons, bien convaincus que personne, pas plus vous que d'autres, placés dans la même condition de puissance, n'en agirait autrement. » Les Macédoniens n'agirent pas autrement, ni les Romains, mais ils firent moins de discours, et moins beaux.

Il y a bien longtemps que les hommes cherchent — comment dire ? — une force à opposer à la force. Cela ne peut pas s'exprimer ; il y a contradiction dans les termes du discours. Quelle que soit la nature de la force qui triomphe, c'est la force.

Les Boers auraient mieux fait de lire Thucydide que la Bible. Un peu de prudence leur eût permis d'échapper à leur triste sort et de ne pas figurer, avec les Méliens, parmi les victimes historiques de la crédulité religieuse.

Le Divorce par fantaisie mutuelle. — On propose l'admission de deux nouveaux motifs de divorce : le consentement mutuel, la volonté d'un seul des conjoints. Pourquoi pas ? Seulement, autant décréter l'abolition pure et simple du mariage légal. Ce serait peut-être fâcheux. Le mariage indissoluble a une valeur particulière ; il promet des joies qui sont presque toujours déçues et des ennuis qui le sont rarement. Ce contrat signé pour la vie entière serait presque un acte d'héroïsme si les associés le consentaient de sang-froid : ils sont presque toujours dupes des illusions dont les grise le génie de l'espèce. Malgré cette inconscience des parties, et pour cela même, peut-être, un mariage définitif, absolu, a quelque chose de tragique. Il se joue un coup. C'est la rouge qui va sortir, ou la noire. Le geste

du destin est impérieux. Il n'y a pas de revanche. Sans doute, l'usage civilisé admet des circonstances où il est permis de corriger le hasard. Il y faut une hardiesse et une habileté dont peu sont capables : l'adultère, d'un côté ou de l'autre, ne fait souvent, après un bref sourire, qu'enténébrer des vies déjà crépusculaires. On s'arrange parfois, on se fait son coin, mais c'est l'inquiétude dans la torpeur. « Il y a de bons mariages, il n'y en a pas d'excellents. » Il y a des adultères exquis, il n'y en a pas de bons, parce qu'il n'y en a pas de durables. Le mariage indissoluble a donc cette valeur, d'être une aventure dont on ne sait à peu près rien, quand on s'y engage, sinon qu'elle durera toute la vie, sinon qu'elle est éternelle : il a la beauté des départs pour l'inconnu, des entrées en campagne, des prises de voile.

Le divorce, en corrigeant une grande partie de ces hasards, détruit toute cette beauté. Celui qui va être heureux ou malheureux émeut par la chance de tragique que contient sa destinée. Si la tragédie peut se couper à tout acte, à toute scène, son intérêt s'évanouit. Tel est le point de vue esthétique. Qu'il n'intéresse pas les acteurs, c'est fort possible ; je répondrais que, pour moi, je m'intéresse à la beauté de la vie bien plus qu'au bonheur de l'humanité. Vraiment, que ce monsieur, fatigué de sa femme, la veuille répudier pour en prendre une nouvelle, qui va s'émouvoir si cette fantaisie trouve quelques obstacles? Ou que ce couple, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts de pénétration dans le réciproque néant de leur sensibilité, se résolvent à de nouveaux nœuds transitoires, qu'est-ce que cela peut nous faire qu'un magistrat s'oppose à ce désir ? Les trois quarts des divorces actuels ont pour mobiles la basse recherche des plaisirs sûrs, la peur d'une souffrance, la lâcheté, en un mot. Des facilités plus grandes y ajouteraient le goût du dévergondage, le plaisir du changement, le caprice. On ne change pas si facilement, dans la vie, d'amant ou de maîtresse. Une volonté doit compter avec une autre volonté. Des femmes qui n'étaient plus aimées ont pro-

longé très longtemps une liaison qui leur plaisait. Le mariage aurait dorénavant cet avantage sur l'amour libre qu'on mettrait la force publique au service des « béguins ». Cela m'est égal. Je n'ai ni la superstition, ni même le respect du mariage; mais de telles lois feraient de l'union légale la plus malpropre des fantaisies charnelles : je le vois et je le dis.

Pourquoi déconsidérer tout à fait le mariage, pourquoi le salir? Tel qu'il est, il a son utilité. Les variétés de divorce que la jurisprudence autorise sont les plus défendables; même avec la possibilité de tourner la tragédie à la blague et au badinage, même avec la liberté du mariage laissée aux « complices », le mariage reste la seule solution sexuelle pour l'immense majorité des hommes civilisés : voudra-t-on donner aux jeunes filles l'idée que la maison conjugale n'est peut-être plus qu'une maison de passe?

Il serait bien plus habile, au point de vue social, de faciliter l'entrée que la sortie du mariage. Abolir des formalités surannées, telles que le consentement des parents, vaudrait beaucoup mieux que de diminuer encore la sécurité d'un contrat dont la durée fait presque toute la valeur. Et, après tout, ceux que le mariage effraie n'y sont pas contraints. A Paris, plus du quart des naissances sont illégitimes, très souvent près du tiers. L'union libre est une solution bien plus intéressante que le mariage tempéré; elle est franche, du moins, tandis que le divorce par fantaisie mutuelle est un expédient hypocrite où la morale évangélique voudrait se concilier avec le caprice sexuel.

Découverte du sucre. — La Science vient de découvrir le sucre. Sans doute, le sucre n'était pas un mystère pour les enfants, pour les femmes, pour les hommes mêmes, et même pour les petits chiens qui savent faire le beau, mais ces différentes catégories d'êtres plus ou moins humains usaient du sucre, au petit bonheur, sans principes, sans méthode. Alors la Science est intervenue, elle a cherché, elle a pesé, elle a mesuré

et elle déclare sans rire : le sucre est un aliment. Il ne faudrait nullement être surpris si la même Science, celle qui s'amuse, découvrait un jour que le pain est un aliment, que le vin est un aliment, que la viande est un aliment. Attendons-nous à tout.

Un Monsieur, qui a pour excuse, il est vrai, d'habiter l'Afrique du Sud où les distractions furent rares, ces dernières années, nous a même informés que le sucre mélangé à la sciure de bois forme une nourriture des plus agréables et des plus saines non seulement pour les hommes, mais aussi pour les lapins. Puis-je insinuer qu'on savait depuis longtemps que le sucre est également une nourriture très profitable aux femmes et même qu'il les engraisse?

Un autre Monsieur a dessiné (tout comme M. Robert de Souza) de menaçants graphiques en dents de scie par quoi il est prouvé clairement que l'eau sucrée n'est pas de l'eau pure et que les bonnes gens qui se ravigotent avec un verre de ce breuvage n'accomplissent pas un rite superstitieux.

En somme la Science a mis un siècle environ à constater qu'un repas fait avec du sucre, de la farine, du beurre, des œufs, est aussi nourrissant que s'il se composait de pain et de viande, tandis que les femmes qui dînent chez le pâtissier savaient cela depuis les temps les plus reculés. Il n'est pas mauvais cependant que des expériences précises viennent justifier une si vieille habitude. Ces justifications prouvent que l'homme peut, jusqu'à certain point, s'en fier à son instinct quand il s'agit de satisfaire ses besoins élémentaires. L'instinct du sucre n'a pas trompé l'homme; est-il trompé par l'instinct du vin, l'instinct du café, l'instinct du tabac? Il faudrait faire ces recherches sans aucune préoccupation morale ni hygiéniste. Cela serait très utile, encore que le résultat soit prévu : car l'instinct est infaillible.

Aux précédentes découvertes sur le sucre, j'en puis ajouter une qui m'est personnelle et qui m'a donné les plus grandes satisfactions : je veux parler de la décou-

verte du sucre de canne. Le sucre de betterave ressemble au sucre de canne, à peu près comme le vin de l'Hérault ou du Gard ressemble aux grands crus du Bordelais ou de la Bourgogne. Ici et là, c'est du vin, c'est du sucre, et pourtant ce n'est pas la même chose. Et dire qu'on a ruiné les colonies qui produisaient le vrai sucre pour encourager sa contrefaçon!

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Maxime Gorki : *Varenka Olessova*, traduit par Mme Kikina et P.-G. La Chesnais, « Mercure de France », 3.50. — Albert Keim : *La Rédemption de Nini*, Société parisienne d'édition, 3.50. — Charles Merki : *Chonchon*, Société parisienne d'édition, 3.50. — Jacques Morian : *L'Aimant*, Calmann Lévy, 3.50 — Guy de Chantepleure, *Ames féminines*, Calmann Lévy, 3.50. — E. Eberstein : *Pages d'angoisses et d'amour*, Stock, 3.50. — D'Asson-Yvelines : *Les Ronces rouges*, Société parisienne d'édition, 3.50. — Franck Verax : *Sanglant problème*, Victor Havard, 3.50. — Henri Maisonneuve : *Marquée !* Plon, 3.50.— Charles de Rouvre : *L'Argent de l'autre*, Calmann Lévy, 3. 50. — Antonin Lavergne : *Jean Coste*, Ollendorff, 3.50. —André Theuriet : *La Sœur de lait*, Ernest Flammarion, 3.50. — M. Reepmaker : *Emma Beaumont*, Stock, 3.50. — Paul Perret : *De l'un à l'autre monde*. Ollendorff, 3. 50. — Ch. de Bordeu : *Le Chevalier d'Ostabat*, Fasquelle, 3.50. — Valère Bernard : *Bagatouni*, « La Plume » 3.50. — Henry Fèvre : *Les beaux mariages*. Fasquelle, 3.50. — Danielle Darthez : *L'Angoisse d'aimer*, Victor Havard, 3.50. — Frédéric Plessis : *Le Chemin montant*, Albert Fontemoing, 3.50. — Jean Thorel : *Gillette*, Albert Fontemoing, 3.50. — L. de Chauvigny : *Adveniat*, Juven, 3.50. — Théodore Cahu : *Yvonne Godel et Cie*, Ernest Flammarion, 3.50. — Paul Fraycourt : *Journal d'un curé de campagne*, Simonis Empis, 3.50. — Georges Virrès : *Les Gens de Tiest*, Vromant, 3.50. — Jacques Yvel : *Mme Flirt*, Simonis Empis, 3.50. — Chasteau-Montaigne : *Vers une évolution*, Juven, 3.50. — Gaston Chérau : *La Saison balnéaire de M. Thébault*, Sévin, 3.50. — Charles Montfort : *Le Journal d'une saphiste*, Offenstadt, 3.50. — Touny-Lérys : *Mimi et Mina*, « Gallia », 2 fr. — Yves le Febvre : *La Gaule conquérante*, Jacques et Cie, 3.50. — Xavier de Cardaillac : *Propos gascons*, Ollendorff, 3.50. — L. Réhault : *Torture passionnelle*. « Cahiers humains », 3.50. — Jacques Duchange : *Un homme à l'amour*, « Revue Dorée », 3.50. — Gustave Geffroy : *Minutes parisiennes*, Ollendorff, 2 fr.— Valcombe : *Diptyque*, « Revue Dorée », 2 fr.—H. Signoret et A. Vimar : *La Légende des bêtes*, Plon.

Varenka Olessova, par Maxime Gorki. Roman original qui ne finit pas, au moins selon les formules admises. Ippolite Serguéiévitch est un savant, un littérateur, un homme

policé par devoir, par principes, par philosophie, mais c'est un homme comme les autres sous le rapport animal. Il rencontre chez sa sœur, une femme, de la grande race de la femme, à la fois volontaire et despote, une créature bien portante surtout, également remplie de bons et de mauvais sentiments. Et ils ont beau échanger leurs idées sur leurs différentes façons de juger l'humanité, traiter des plus hautes questions psychologiques, l'amour s'en mêle. Non pas l'amour civilisé, l'amour animal qui se communique si facilement aux gens les mieux faits pour ne pas s'entendre intellectuellement parlant. Et le maître de conférences, oubliant qu'il n'est plus un homme des premiers âges du monde, se permet d'aller surprendre au bain cette chaste Suzanne peu endurante. Varenka, dont les poignes robustes sont les seules défenses, lui administre une violente correction et laisse là le pauvre dégénéré qui ne sait ni demander pardon ni obtenir la paix par plus de violence encore. Le lecteur ne saura jamais, de son côté, ce qui adviendra des deux héros de cette histoire... car son auteur ne nous en informe pas. Maxime Gorki semble négliger les résultats et trouve que mettre en évidence deux caractères au moment de leur dualité est plus que suffisant. Il a bien raison. Malgré une déception vers la fin de ce roman si court, on rencontre, dans cette étude passionnée, des choses délicieuses. Gorki n'a pas plus de respect pour ses personnages mondains que pour les plus infimes de ses vagabonds et il démontre victorieusement que la loi du plus fort est encore la meilleure quoi qu'on puisse déclamer du haut de toutes les philosophies. Le type très singulier de la sœur d'Ippolite Serguéiévitch est curieusement présenté. Yelisaveta, une avare, ménagère de ses passions, envisage l'amour comme une affaire que l'on doit conclure avec tous les avantages possibles, matériels et spirituels, surtout quand l'on a été trompé grossièrement durant un premier marché. Le petit Benkonsky, l'esclave futur, déjà lié par le même amour animal qui conduit les hommes les mieux doués aux pires sottises, se débat en vain contre les raisonnements de la femelle intelligente. Il est battu, lui aussi, et plus sérieusement, car on le frappe avec des verges d'or. L'intensité de la vie de tous les personnages de Maxime Gorki, nous paraîtraient-ils en dehors de tous les mondes connus, est vraiment extraordinaire.

La Rédemption de Nini, par Albert Keim. D'où il appert qu'une grue est toujours une grue et que rien ne peut rendre l'innocence à une Parisienne qui a vendu son corps,

ne fût-ce qu'une fois. Je ne suis pas fâché que quelqu'un ait eu le courage d'écrire ce livre consciencieux au milieu de tous les volumes lancés en avalanche à la louange des petites Camélias réhabilitées. Ça commençait à devenir fatigant de lire toutes ces naïvetés d'écoliers ou d'étudiants en mal de maîtresses. Voici un bon brave homme de soixante ans, naïf à sa manière, qui rêve de traiter Madelaine par l'éducation sentimentale et ne lui impose qu'une pénitence : *ne pas se vendre*. Il la comble de toutes les douceurs, l'habille, l'amuse, lui permet même l'amour et il n'arrive pas à lui faire comprendre que le don de soi ne doit pas se monnayer. Ce pauvre fou est moins ridicule qu'on ne pense; il atteint souvent au sublime, et son amour, proche du divin, emprunte, à certains moments désespérés, le langage de la sainte écriture. Cependant une légère ironie acidule ce journal et lui enlève ce qu'il aurait de trop touchant. On sent que ce vieillard, parfaitement revenu des passions de ce monde, ne s'illusionne pas au point de trouver extrêmement spirituelles les plaisanteries argotiques de son indécrottable compagne. Il est le Christ d'une pécheresse qui n'est pas de sa race du tout et si entre juives et juifs on peut toujours se pardonner certaines petites transactions, le brave philosophe parle, lui, une langue qu'aucune prostituée parisienne, même bonne cabotine, n'arrivera jamais à traduire. S'il n'y avait plus d'or à Paris, les femmes de la vraie souche parisienne, je veux dire le trottin, ce charmant trottin, que tous les poètes admirent, se vendrait pour des coquillages... parce que se vendre a toujours prouvé, pour ce genre de femme, qu'on valait vraiment quelque chose. (Je désigne par le mot de *trottin* la femme qui sort, l'ouvrière émancipée, l'apprentie modiste, fleuriste, couturière, femme de ménage, femme de chambre, première ou seconde dans les magasins atteintes de revendications, enfin en général toutes les femmes qui cherchent de l'ouvrage, en ont eu, n'en veulent plus, y compris les femmes du monde qui font des visites toute la journée... car la visite n'est admissible que sous forme de rendez-vous tant elle paraît sincèrement inutile sous tout autre aspect.) Je ne crois pas au tempérament ni au vice parisien, mais je suis certain qu'on peut toujours acheter une Parisienne qui passe en flânant devant une vitrine d'orfèvre : il suffit d'y mettre le prix. De plus, les hommes commencent à trouver cela naturel et cherchent la réhabilitation possible simplement parce que *ça commence à les gagner!* On peut essayer d'enrayer

la traite des blanches. Il y aura toujours les prostituées de naissance et dans la meilleure famille on peut, sans crainte d'exagérer, demander avec le doux cynique : « Et quelle est celle de nos filles qui se destine à la prostitution? » A mettre en regard cette navrante exclamation d'une femme du peuple cherchant à excuser sa progéniture : « La pauvre! Elle n'a pas fait ça pour son plaisir. C'était pour gagner sa vie. » Et de grands moralistes admettent l'excuse. Le vice pour le vice, l'amour pour l'amour? Monstruosités!.. Mais pour de l'argent... c'est la bonne cause. Non, la vertu n'est pas une science qu'on enseigne à des esclaves. Les femmes qui admettent la vente de leur corps ne sont plus libres et il serait dangereux de les... déchaîner.

Chonchon, *ou l'amour expérimental,* par Charles Merki. Ou l'art de tromper sa femme... chez soi! On prétend que le roman naturaliste est mort. Ce livre prouverait victorieusement le contraire. C'est une notation très exacte de la pauvre petite existence passionnelle d'un homme atteint de la monomanie du jupon (je ne dis pas de la femme). Le jupon c'est autre chose. Une sorte de vice mi-partie, fait de mauvaises habitudes prises à la brasserie et de besoin de changement de décor féminin. La femme est un horizon, une potiche fleurie, un meuble ou un rayon de lumière dans l'obscurité. Ce n'est pas, pour beaucoup de mâles, le besoin même de la vie, c'est une manière d'être assis, debout, à pied ou en voiture. Il faut aller à deux quelque part, n'importe en quel équipage. Un tout seul on s'embêterait. Seulement, comme on se colle avec la première venue, généralement, on se lasse d'elle au premier tournant... de son histoire, et on en prend une autre. Mais l'autre ne tarde pas à devenir gênante, telle Mlle Chonchon, qui revêt la jupe de la petite bonne pour s'introduire au domicile conjugal et y faire pas mal de mauvaises besognes. Chonchon est aussi collante, sinon plus, que la légitime. On lui règle son compte et l'autre revient. Entre ses deux jupons le pauvre diable d'homme se démène, songeant vaguement que tout cela n'est même pas la femme. Et il court de plus en plus le guilledou, devient le débauché à froid collectionnant les bibelots vulgaires, sinon coûteux, du bazar parisien. La légitime, qu'on ne croyait pas capable d'un grand désespoir, se fiche à l'eau (après avoir mis, soin touchant, sa plus vieille robe) et le malheureux mari, empêtré maintenant d'un jupon mouillé, va, tout grelottant d'un timide renouveau... d'habitude, conduire sa convalescente

dans le midi. Il y a, le long des pages, des chiens, des chats et des concierges comme dans toute œuvre naturaliste de premier ordre, mais il est bon d'ajouter que souvent le naturalisme sombre dans une poésie facile et drôle rappelant certaines bonnes pages de Murger.

L'Aimant, par Jacques Morian. La belle jeune fille qui ne veut pas croire aux vulgarités de l'existence pour les hommes d'élite. On peut aimer d'amour légitime une personne digne de tous les respects, mais il y a l'autre amour tout aussi légitime, celui des sens et... Vandas, après avoir eu Alix, aura Hélène. L'aimant dans cette aventure est la mauvaise conduite de l'homme qui attire infailliblement la jeune ingénue, sorte d'hommage rendu par le plus faible à la liberté du plus fort. Livre pas très moral, mais bien écrit.

Ames féminines, par Guy Chantepleure. Il y a là-dedans des âmes de parisiennes... ce qui n'est pas la même chose. Une jeune dame, très Burnes-Jones, habillée selon les goûts... d'il y a déjà quelques jours. Gaînes de brocard d'argent étroites, bandeaux mousses cerclés de féronnières, plus, en sautoir, le poète qui possède le cerveau très scandinave. Une jeune fille, Rosemonde, donne, à côté de cette silhouette mondaine, la note juste des sentiments modernes. Une sensitive résignée éprise cependant de l'homme fort vivant dans la nature. Un père quelque peu noceur empêche cette seconde âme féminine de prendre plus directement son vol vers le bonheur. Mais tout finit bien. Grisol épouse Rosemonde et la dame Burnes-Jones en épousant le papa, député mondain, terminera inutilement pour tout le monde une jolie existence de poupée sans but. Ces âmes féminines ont l'air décoratif de charmants bibelots d'étagère. Ce n'est pas solide, mais c'est joli.

Pages d'angoisses et d'amour, par Emile Eberstein. De l'inconvénient qu'il peut y avoir pour une noble dame, entichée de ses préjugés sur la noblesse, à laisser sa nièce suivre les cours d'un professeur d'âge mûr, mais encore inflammable. Le professeur finit par enlever la timide jeune fille. Il est à remarquer, en passant, que ces hommes froids, de paroles mesurées, propageant la morale et la pure philosophie, sont capables de prendre leurs petites élèves sur leurs genoux durant la séance... de pose. Allemands, anglais ou français, il me paraît bon de tenir ces domestiques de la science en dehors de la vie intime. Qui a le respect de son métier d'éducateur public n'accepte généralement pas la grotesque humi-

liation de la leçon privée... chez une jeune personne de dix-sept ans. Très intéressant ce journal de professeur où l'on sent qu'Eros est, pour l'élève comme pour l'autre, le seul maître enseignant. Un brin de romantisme orne d'un panache voulu, je pense, le bleu myosotis de ce livre amoureux. Un noceur de la haute (M. de Hautecour) donne rendez vous à vingt de ses maîtresses le soir de son mariage et dans un duel où l'on se tire quatre coups de pistolet sans s'atteindre (!) le professeur brise l'arme dans la main de son adversaire. Bien vieux-jeu ça ! Il est vrai que le héros n'est pas tout jeune. Il a trente-huit ans comme les femmes de quarante...

Les Ronces rouges, par d'Asson-Yvelines. Une femme qui a un enfant de son amant le fait adopter par son mari et l'amant, après avoir rougi les ronces de son chemin d'amour avec le sang de son cœur, ne peut se résoudre à se séparer de celle qu'il aime. Je crois, tout en ignorant l'intention secrète de l'auteur, que le héros là dedans est surtout le mari. La femme ne tardera certainement pas à le préférer à l'amant. Il y a, autour de ces ronces rouges, des problèmes d'art nouveau et l'éloge d'un architecte André Dachsel qui, présentés en hors-d'œuvre, n'en sont pas moins très intéressants, plus intéressants que les théories sur l'amour-libre.

Sanglant problème, par Frank Verax. L'histoire d'une terrible vendetta. Un type de président d'assises sans pitié pour lui-même, car il condamne, dans son cœur, la fille séduite qui tue son séducteur : sa propre fille. Il y a des longueurs, mais le type du président-patron est tout de même curieusement peint. Quant au séducteur, doublement vengé, il paraît un peu en dehors de toute humanité et on excuse le coup de revolver de Mathilde.

Marquée, par Henry Maisonneuve. Il s'agit d'une belle religieuse qui pose le saint habit pour épouser un homme très bon et très honnête, un aide-major de l'hospice où la mère Saint-Colomban soigne les malades. Cette idylle grave et un peu triste se dénoue par la mort de la pauvre défroquée. Dieu, jaloux sans doute d'un bonheur humain, l'appelle à lui par le plus court chemin, celui de la mort.

L'Argent de l'autre, par Charles de Rouvre. Un pauvre diable d'amoureux qui épouse avec la bien-aimée l'argent de l'autre et ce spectre du premier mari le poursuit jusqu'à le rendre ridicule. Il a, du reste, une femme si peu intelligente qu'il perd moins que le bonheur en la perdant et en revanche il gagne sa liberté d'homme. Lorsqu'on prend l'argent d'une

femme légitime, ou non, il faut la battre si on ne veut pas déchoir vis-à-vis d'elle. Raymonde n'a ni tact ni esprit, elle ne valait même pas le fouet.

Jean Coste, par Antonin Lavergne. L'éternelle histoire du fils de modeste agriculteur que ses parents poussent dans l'enseignement à force de sacrifices et qui tombe dans le marécage des pauvres pions de province, ce roman n'est pas un roman. Il est bien vécu et a dû l'être même plusieurs fois. Jean Coste épouse la femme aimée au lieu de choisir la grosse dot déjà cherchée par ses proches et c'est l'enlisement dans la pauvreté, la maladie, la nichée de gosses qu'on ne peut pas élever alors qu'on est déjà préposé à l'éducation de ceux des voisins. On devine la fin de ce pauvre instituteur ni plus ni moins intelligent que ses collègues du même bois. Il a des révoltes naïves et des efforts de cheval surmené suant dans les brancards et il s'abattra, peut-être volontairement, un jour de trop grande détresse.

La Sœur de lait, par André Theuriet. Le brave docteur Villemier, un type de républicain de 48, devient la providence d'une famille de gentilshommes de province, rustres à tous crins. Il accouche la femme, élève l'enfant, protège la sœur de lait et par son intervention bourrue,mais bienfaisante,il est cause d'un mariage d'amour dans la famille d'un curé. Il y a de frais paysages et des idylles un peu vives, non couronnées par l'Académie française. Cependant, tout se termine à la satisfaction entière du républicain de 48.

Emma Beaumont, par M. Reepmaker. Commencé comme un roman très ordinaire, ce roman finit dans l'absurde ou mieux (soyons polis) l'occultisme. La fière jeune fille, belle et digne de toutes les joies de ce monde. apprend que son fiancé la délaisse et qu'elle doit être victime du plus inexplicable abandon parce que,dans une vie antérieure et sous le nom de Drosis,elle a eu la plus ignoble des conduites. Je ne sais pas pourquoi,mais ce dénouement jette un froid singulier.

De l'un à l'autre monde, par Paul Perret. L'histoire du citoyen et de la citoyenne Dorival, couple de bons comédiens dont l'union fut le prologue du drame, une idylle avant la révolution.

Le Chevalier d'Ostabat, par Charles de Bordeu. Il est rare de voir vivre de très braves gens dans un livre, mais quand ces types sont vraisemblables, il est agréable de les suivre pas à pas. Cette famille, qui traverse l'époque de la terreur tout au fond de la nature, comme des disciples de Jean-

Jacques, méritait bien d'échapper à la guillotine. Il y a de jolies descriptions champêtres, surtout des scènes de chasse et de pêche qui sont en dehors de toutes conventions littéraires, malgré leur réelle littérature.

Bagatouni, par Valère Bernard. Traduit du provençal par Paul Souchon, ce roman est fort curieux. Ce malheureux Niflo, perpétuellement la victime de sa charité d'apôtre, qui élève des enfants perdus, partage son dîner avec les pauvres. ne veut voir que les bonnes intentions dans les pires méfaits est en effet un grand saint. Son inventeur aurait pu aussi bien le peindre sur fond de vitrail entouré de lis éblouissants. *Bagatouni* est un quartier miséreux de Marseille où grouille la plus étonnante engeance. Chose étrange, ces héros de cour des miracles sont sensibles au pittoresque et on se croirait revenu aux meilleures époques du moyen âge pour la vivacité d'impressions qu'ils éprouvent et font éprouver à leurs pasteurs d'âmes. Le tableau des gueux mangeant et se soulant chez Niflo la nuit de l'enlèvement de Fifi est une très belle page. Comme procédé, mais dans la lumière méridionale au lieu de la pâleur des neiges russes, cela rappelle le meilleur Maxime Gorki.

Les Beaux mariages, par Henry Fèvre. Des gens nuls se rencontrent et unissent leur nullité en de beaux mariages où l'adultère est vraiment le seul espoir pur d'une libération quelconque. Une femme qui est une grosse poupée vulgaire, un mari, Jules Héniot, futur député, c'est-à-dire un imbécile ambitieux et un amant égoïste aussi plat mondain que la femme est grossement sotte. C'est vraiment un roman de mœurs parisiennes. On ne peut rien faire de mieux avec ce monde-là.

L'Angoisse d'aimer, par Danielle d'Arthès. Un type amusant d'Anglaise flirteuse : Miss Lily Paunceford. Elle jongle avec des Français et finit par épouser un Anglais après avoir laissé un boxeur pour un peintre. Le héros gentleman est encore le vieux père noble, le baron de Mesnil-Thibault. Quant au jeune Français de l'histoire, il abandonne la belle jeune fille fidèle, Claire, pour épouser la riche héritière, bien entendu. L'honneur demeure aux Anglais malgré leur liberté d'allures.

Le Chemin montant, par Frédéric Plessis. Deux êtres qui se trompent de portes, sortent du bonheur permis pour entrer dans deux mauvais mariages et qui se retrouvent au

cimetière, sur la tombe de leurs illusions. Ils reviendront ensemble et le chemin descendra, plus facile.

Gillette, par Jean Thorel. Histoire de jeune fille que pourraient lire les jeunes filles si des complications n'arrivaient pas pour rendre illégitimes certains aveux. Cette petite, douée d'un cœur patient, refait le foyer paternel détruit par un... malentendu et retrouve une mère, illusoire, mais l'illusion est ce qu'il y a de meilleur dans tous les bonheurs humains.

Adveniat, par Louis de Chauvigny. Candidats socialistes et candidats chrétiens. Des prêtres, des jeunes filles nobles, se mariant parce que noblesse oblige. Un moine qui administre l'extrême onction à une victime du grand incendie (le bazar de la Charité). Et tout le temps des créatures faites pour se comprendre qui se fuient au nom d'on ne sait quelles convenances sociales ou religieuses. Le moine, Michel Désars, devient fou. Heureux les pauvres d'esprit!...

Yvonne Godel, par Théodore Cahu. Le livre est dédié à la gloire de la noblesse industrielle. Yvonne Godel est une personne de tête, assez mal élevée et qui possède, pour le plus grand bien de la cause, un père idiot et une mère puérile. Naturellement, Mlle Godel prend la direction des affaires et fabrique des chaussures qu'elle vend avec toutes les aptitudes du métier. Elle éblouit le marquis Albert, mais celui-ci lui préfère cependant une riche Américaine. (Bon sang ne peut mentir!) Et Yvonne en est réduite à la portion congrue : le brave ouvrier intelligent qu'elle épouse de bon cœur. Les races montent... les unes sur les autres. Et les braves ouvriers patrons vaudront ce que les patrons moins ouvriers valaient hier. Ça n'empêche pas cette œuvre d'être attachante, quoique sentant le cuir.

Le Journal d'un curé de campagne, par Paul Fraycourt. Histoire simple d'un cœur simple. Un bon curé qui permet le tub à sa nièce Rosine!...

Les Gens de Tiest, par Georges Virrès. De très jolies notations d'intérieurs. On se sent à l'aise dans ces pages intimes comme en un bon fauteuil et on rêve d'habiter dans cette ville où les gens sont honnêtes depuis si longtemps, où les amoureux peuvent encore s'unir, sans ridicule, vers la cinquantaine?

Mme Flirt, par Jacques Yvel. Tiré d'une pièce du même nom. Où allons-nous si on tire des romans des pièces en vogue! A qui l'esprit à qui la lettre? Je n'ai pas vu jouer cette comédie, alors... excusez-moi.

Vers une évolution, par Chasteau-Montaigne. Un journal entremêlé de notes politiques. On va des colonies aux réunions nationalistes des jeunes gens *barrésistes*. C'est bien écrit et il y a une petite *Naï-Din* assez touchante, plus touchante que la Mme Fergal de la fin.

La Saison balnéaire de M. Thebault, par Gaston Chérau. Ce livre est bien supérieur *aux grandes époques du mêmeThébault* écrit avec la collaboration problématique de Laurent Tailhade. Ce bon bourgeois est amusant et il n'est jamais assez coupable pour cesser d'être grotesque. Illustrations de Huart.

Le Journal d'une saphiste, par Charles Monfort. Une Claudine à l'école moins le génie. On demandait un jour à un grand médecin ce qu'il pense de la petite fille, de la jolie fillette rose aux cheveux nattés dans le dos, de ce si charmant démon ni enfant ni femme, et il répondit très tranquillement : « Les jeunes filles petites ou grandes, eh bien... ça pue! » Mais quand elles sont vicieuses, comme au dortoir de ce pensionnat, ça doit vraiment puer davantage!

Mimi et Nina, par Touny-Lérys. Ces cœurs tendres flambent d'une façon bien littéraire. Deux jeunes personnes, assez douées pour saisir les finesses des naïvetés étudiées de Francis Jammes, doivent forcément faire, un soir, de mauvaises épouses. Elles s'aiment et sont heureuses, le tout dans les tons mauves. Survient un coq... je plains ce coq.

La Gaule conquérante, par Yves le Febvre. Traité d'histoire sur le mode lyrique.

Propos gascons, par Xavier de Cardaillac. Deuxième série de légendes historiques sur le roi Henri IV. L'art arabe et l'art Gascon. Courses de taureaux.

La Torture passionnelle, par Ludovic Rehault. Cela sent la folie, et l'assassin de la Belle-au-bois-Allant (?) mérite le cabanon encore plus que l'éditeur. Il n'y a pas de morale à tirer de cette histoire, car les malades sont en dehors de toute question psychologique, littérairement parlant.

Un Homme à l'amour, par Jacques Duchange. Une confession au bruit des bouchons de champagne, ça manque de sincérité et puis, il y a des illustrations inquiétantes, telle une tête de femme sur queue de serpent!

Minutes parisiennes, par Gustave Geffroy. Très amusante petite étude sur l'exercice de la bicyclette appliquée comme remède au spécial tempérament du... souteneur. Moralisation imprévue et rapide des escarpes, cambrioleurs, assas-

sins divers lancés sur la bonne piste. Pourvu que cela ne répande pas leurs fâcheuses habitudes dans les contrées vierges !

Diptyque, par M. de Valcombe. Gracieuse histoire, en deux tableaux, d'un amour chimérique, rêve de jeune fille qui s'étiole en attendant le beau prince charmant, plus modernement dénommé : le chevalier au Cygne.

La Légende des bêtes, par M. Signoret et A. Vimar. Pour se consoler de la noirceur des tristes héros de romans humains, voici les petits héros de l'animalité aux ailes blanches comme la colombe de l'Arche, aux poils brillants et lustrés comme le bon lion d'Androclès ou le doux cerf de saint Hubert. Quand on parle tant de si vilaines gens de tous les esprits, il fait plaisir de se remémorer quelques noms de bonnes bêtes.

RACHILDE.

LES REVUES

Revue de Paris: Mme Judith Gautier, sur Théophile Gautier et les Goncourt. — *La Revue latine :* une lettre inédite de Lamartine. — *Revue universelle :* M. Péladan écrit sur le Vinci et les sciences occultes. — Memento.

« Ce styliste à l'habit rouge pour les bourgeois », « le sultan de l'épithète », c'est Théophile Gautier, d'après les Goncourt. Il occupe dans leur fameux *Journal* une place prépondérante et les portraits qu'ils en ont tracés, avec les attitudes et les propos de Flaubert, la notation des sourires d'Ernest Renan et de ses boutades, constituent pour nous des documents d'une très particulière saveur.

Mme Judith Gautier, dans *le Second Rang du Collier* (**la Revue de Paris,** 1er décembre), continue la publication des souvenirs dont elle appela si joliment le premier volume : *le Collier des Jours.* Il faut souhaiter à ces livres une grande fortune. Ils le méritent par l'exquise manière dont ils son écrits, l'adoration de leur auteur pour les Lettres, et son respect envers les grands morts évoqués autour de l'image du superbe Théo. Même si la plume alerte de Mme Gautier rapporte une anecdote propre à faire sourire aux dépens de Charles Baudelaire, le récit gracieux, léger, n'attente point à une si haute gloire.

C'est un passe-temps agréable, que de confronter ces mémoires et ceux des Goncourt, de voir les mêmes modèles à travers le tempérament de ces amateurs de l'exact et la violente nature du poète romantique dont la parole nous est

transmise, dans sa chaude coloration, son enthousiasme, ses énormes partis-pris. Il y a partout des chocs entre ces sensibilités également aiguës et tellement dissemblables, sans un seul de ces malentendus essentiels qui étaient possibles entre des écrivains que l'infini domaine poétique séparait.

Une des pages les plus curieuses qu'ait écrites Mme Judith Gautier nous montre précisément les deux frères en visite à Neuilly où « ils venaient quelquefois, surtout pendant l'été, » visiter le bon Théo. Baudelaire, lui, faisait le chemin à pied, par l'avenue grise de neige fondante.

« Edmond disait : « nous », Jules toujours disait : « je ». Leur tactique consistait surtout à faire parler Théophile Gautier. » Qui n'ont-ils pas fait parler ? Ils ont même fixé le sens d'un mutisme, par la description d'un maintien !

Les Goncourt partis, Gautier interroge sa fille : « Qu'est-ce que tu penses des Goncourt ? » Elle les trouve « l'un et l'autre trop appliqués » et explique ensuite :

— « Quand ils sont là, on est content de les voir, très intéressé par ce qu'ils disent, et cependant on ne se sent pas à l'aise, on dirait qu'on entre en classe... qu'on n'a plus le droit de dire des bêtises... c'est drôle... Enfin je ne sais pas expliquer.

— » Je te comprends d'autant mieux — dit mon père — que je connais la raison de ton impression, qui est bien près d'être la mienne. Malgré le charme de leur causerie, leur aisance et leur désintéressement apparent, on sent en eux une préoccupation, une tension d'esprit. Ils ne causent pas, comme moi, par exemple, simplement pour le plaisir de causer : ils étudient et ils observent ; ils se documentent...

— » Oui, c'est cela. Et même nous qui n'avons qu'à écouter nous sommes mal à l'aise. Je vois bien que, toi aussi, tu n'es pas comme toujours et que quelque chose te gêne.

— » Oui, par moments, tout à coup, je suis inquiet, et je n'ose plus me déboutonner : ils écoutent avec une attention si intense, avec la volonté si évidente de retenir, d'apprendre par cœur ce qu'ils entendent, que je suis interloqué... Comment dire tout ce qui vous passe par la tête, quand on a la sensation que l'on parle peut-être pour la postérité ? On devient gauche et affecté comme devant l'appui-tête du photographe... Et note bien que, s'il m'échappe quelque ânerie, — malgré la déférence respectueuse qu'ils ont pour moi, ils sont tellement éperdus de réalisme qu'ils la saisiront au vol et la reproduiront de préférence, en la grossissant malgré eux... On court

le risque d'apparaître aux populations sous un jour fâcheux autant qu'inexact, car rien ne défigure, quelquefois, comme la photographie... Oui... j'ai l'impression qu'ils prennent des notes : quand on ne les regarde pas, ils doivent écrire sur leurs manchettes.

— » La littérature est donc pour eux un devoir sans récréation?

— » Ils en sont possédés. Pour les plus belles fleurs ils sont toujours d'actives abeilles, jamais des papillons... Maintenant, dis ce que tu penses de leur talent.

— » Ce n'est pas très facile non plus, car il me déplaît autant qu'il me plaît.

— » Explique-toi.

— » Ce style si nouveau et si compliqué m'intéresse beaucoup, mais en même temps me distrait du roman. Les mots accrochent trop mon attention : je les remarque, et j'oublie de quoi l'on parle; c'est, d'ailleurs, le plus souvent, de choses insignifiantes. Les descriptions sont parfaites, mais les endroits décrits laids et ennuyeux; les personnages sont saisissants de vérité, mais on aimerait autant ne pas les voir, et on les fuirait comme la peste, si on avait le malheur de les rencontrer.

— » Tu exagères peut-être un peu, — dit mon père : — « Catalepsie — épilepsie » ! Cependant il y a quelque chose d'assez juste dans ton observation : c'est le contraste entre le style recherché et la banalité voulue du sujet. Ils enchâssent, dans un métal précieux et tarabiscoté, des cailloux et des tessons. Ils ne veulent pas choisir les aventures rares et dignes d'être contées, ils redoutent d'embellir la vie : aussi arrivent-ils quelquefois à être ennuyeux comme elle... Cela n'empêche pas qu'ils ne soient charmants et n'aient beaucoup de talent... De plus, ce sont des gens heureux ! Je les admire, je les aime et j'en suis bassement jaloux.

— » Jaloux ! pourquoi ?

— » Comment, pourquoi ? Ils travaillent comme des nègres, c'est vrai, comme des forçats, comme des bénédictins. Ils se créent à plaisir des difficultés insurmontables, qu'ils surmontent, et ne se donnent pas un jour de répit; mais ils font cela à leur idée, sur les sujets qui leur plaisent, sans que rien les oblige ni les entrave. Ils sont indépendants et ne travaillent pas de leur art pour vivre... Ah ! oui, je les envie, et de tout mon cœur... Mais assez jaboté : moi qui ne suis pas comme eux, et qui aimerais mieux, en ce moment, ciseler un

sonnet, il faut que je descende à la forêt, pour faire du bois... »

§

M. Emile Faguet publie dans **La Revue latine** (25 novembre) 42 lettres inédites de Lamartine, dont la plupart au docteur Pierre-Casimir Ordinaire que l'Empire exila de 1851 à 1858, et dont le fils a représenté Lyon à la Chambre des députés.

Une de ces lettres, datée du 1er mars,— *évidemment* 1848, ajoute M. Faguet, — constitue un papier intéressant. La voici :

« Mon cher ami,

» Victoire et belle victoire, en effet. Que Dieu inspire le Peuple dans le triomphe comme il l'a inspiré dans le combat, comme il l'inspire en ce moment dans le rétablissement miraculeux de l'ordre !

» J'ai pensé à vous tous les jours de ces quatre siècles de vingt-quatre heures et à nos excellents amis de Macon. Arrivez à l'Assemblée nationale et aidez-nous à constituer le monde nouveau sorti si douloureusement des flancs du monde ancien ! Vous savez si je suis à vous.

» Je n'ai pas un souffle de vie depuis sept jours. J'en ai passé trois sans cesser de haranguer et de combattre au milieu de soixante mille hommes plus agités que les vagues de la mer. Mais c'était une mer de feu et de fer. Dieu m'a protégé. Maintenant qu'il protège la mère des idées et des grands cœurs, la France !

» Si nous sommes soutenus deux mois, la République est fondée. Elle est pure, elle est sainte, elle est éternelle !

« Pour vous et vos amis.

« LAMARTINE. »

§

Etudier *Léonard de Vinci* à propos des *Sciences occultes*, cela devait séduire le curieux esprit de M. Péladan (**la Revue Universelle**, 1er décembre). Le singulier de cette étude est qu'elle montre l'universelle intelligence de Léonard très près d'avoir subi la séduction de ces « sciences » qu'elle discutait passionnément, réfutait et raillait parfois, — tandis que M. Péladan parle « du caractère déraisonnable que, de tout temps, la science occulte a revêtu, pour sa plus grande déconsidération ».

Il écrit de plus :

« N'ai-je pas entendu de la bouche d'un occultiste contemporain ce propos extraordinaire, lors des massacres d'Arménie : « Ces calamités étaient destinées à la France, mais nous avons retouché les clichés astraux, et les massacres ont eu lieu en Arménie ! ! »

On sent bien que M. Péladan tient surtout contre les mauvais occultistes et qu'il existe pour lui une science occulte pure, une vérité en soi, que le Vinci eût révérée, s'il avait entendu autre chose que « des rêveries, légitimement méprisées », — de la part de ceux qui prétendaient la lui révéler.

« Pour découvrir ce qu'un esprit aussi complexe pensait, il faut réunir ses divers aveux. On a déjà souvent dénaturé,par l'interprétation, bien des passages de ce maître. Par exemple, on a vu une négation religieuse dans cette prophétie : « Dans toutes les parties de l'Europe, il se fera une grande lamentation pour la mort d'un seul homme mort en Orient. » Et encore : « Beaucoup vendront en public et en paix des choses de grand prix, sans l'aveu du patron de ces choses. » Et aussi : « D'irréelles monnaies feront triompher leur détenteur. »

» De ces boutades que doit-on inférer ? J'ai lu dans le carnet d'un pieux écrivain, mort en bienheureux, cette phrase : « Une seule injustice commise à Jérusalem a compromis à jamais l'idée de justice. » Quant à dauber sur les simoniaques et les fautes du clergé, cela ne prouve rien contre la foi d'un artiste, sinon les cathédrales seraient l'œuvre d'une légion d'athées ? Au jugement dernier de l'Orcagna, il y a beaucoup de moines, de cardinaux parmi les réprouvés.

» A Windsor se trouve un dessin si énigmatique qu'il n'a pas été commenté, je crois. A gauche, un aigle se dresse sur la boule du monde près du rivage ; une gloire de rayons l'entoure et une couronne à fleurs de lis plane sur la tête. A droite, une barque à voile dont le mât est un arbre touffu. Assis au gouvernail, un porc ou un ours dirige avec sa patte. L'aigle représente l'ancien parti gibelin, et la barque gouvernée par un animal, la barque de Pierre ou l'Eglise. J'y vois de l'irrévérence et non de l'incrédulité.

» Certes,il a la note réaliste, quand il (Vinci) dit : « L'homme, comme l'animal, est un canal pour la nourriture, un lieu de sépulture pour les animaux, une auberge de mort, une gaine de corruption et il ne conserve sa vie que par la mort d'autres créatures, » mais il proclame « que l'âme est indépendante de la matière et que notre corps est le sujet du ciel,

comme le ciel est le sujet de l'esprit ». Pour lui, les sens sont terrestres, mais la raison s'élève au-dessus d'eux quand elle opère. La vertu est le vrai bien de l'homme. « Comme une journée bien remplie nous prépare un paisible sommeil, une vie bien employée donne une douce mort. » Il ne supporte pas que des hypocrites blàment ceux qui dessinent et étudient les dimanches et les fêtes, et il s'écrie avec une éloquence : « Mais ils ne disent pas, ces censeurs, quel est le moyen de connaître l'opérateur de tant de choses admirables et comment aimer dignement un inventeur. Le grand amour naît de la grande connaissance de ce qu'on aime. Et ce que tu ne connais pas ou que tu connais mal, tu ne pourras l'aimer, et si tu l'aimes pour le bien que tu attends de lui et non pour sa suprême vertu, tu fais comme le chien qui remue la queue et fait fête, allant vers celui qui peut lui donner un os. » Ailleurs, il dit : « Je te bénis, Seigneur, d'abord pour l'amour que raisonnablement je dois te porter, ensuite parce que tu sais abréger ou prolonger la vie des hommes. »

M. Péladan conclut en ces termes :

« Richter, qui a publié de nombreux extraits des manuscrits de Léonard, prétend que le maître est allé en Egypte et y a travaillé pour le sultan. Il aurait pris des Orientaux cette écriture allant de droite à gauche dont la lecture exige un miroir. Ce sont des imaginations gratuites : l'inventeur mettait par cette façon cryptographique ses innombrables inventions à l'abri de l'indiscrétion. L'académie qu'il fonda à Milan et dont nous reproduisons la marque ne cachait rien d'hermétique. Ce grand artiste fut un piètre chimiste : les contemporains sont unanimes à raconter que ses plus belles œuvres ont été gâtées par sa manie d'inventer des procédés nouveaux en technique. L'apôtre de l'expérience, au lieu d'employer les modes d'exécution séculaires et éprouvés, s'obstinait à créer des drogues qui compromettaient ses chefs-d'œuvre.

» Quelle que soit l'admiration qu'excite le caractère d'universalité, Léonard aurait été le plus grand maître des beaux-arts, en concentrant sur eux son activité. Nul homme ne s'est pareillement dispersé, et c'est toujours un grand désastre, quand un créateur d'art perd ses soins dans les sciences.

» La faculté de créer est suprême. Toutes les découvertes ébauchées par le Vinci ont été accomplies, augmentées ; mais il n'a pas été fait un visage qui puisse soutenir le voisinage avec ses têtes rayonnantes d'âme et d'infini. On peut comparer la science à une pyramide : chaque pierre disparaît

sous la nouvelle et toujours la dernière frappe l'esprit. L'œuvre d'art revêt un caractère d'absolu. Un chef-d'œuvre ne cesse jamais sa beauté parce qu'il contient l'expression entière d'une âme immortelle.

» En donnant les dessins et les opinions du grand homme sur les sciences occultes, je conclus que le titre de mage ne lui convient que par ses œuvres d'art et non par la méthode de son esprit. Si un seul instant ce prodigieux observateur du réel s'était laissé distraire par l'illuminisme, il en serait résulté un grand désordre. Le Vinci visionnaire et expérimentateur à la fois ne se conçoit pas. L'étendue de ses connaissances donne le vertige : il a touché à toute chose, avec une avidité incroyable de l'omniscience ; en cela il s'est satisfait. L'humanité ne lui doit de la reconnaissance que parce qu'il a dessiné ét peint. Aux arts du dessin, il est vraiment le mage, celui qui enferme le mystère de l'âme sous une paupière et le fait étinceler au coin d'une lèvre. Personne n'a poussé aussi loin l'expression spirituelle, et si quelques-uns se dépitent de ne plus voir en lui l'occultiste traditionnel, qu'ils aillent au Louvre affronter le regard du *Saint Jean* à mi-corps, son chef-d'œuvre. Dans ces yeux de paradis, la vraie magie de l'intelligence brille d'un tel éclat que les autres regards semblent purement animiques. Il a nié la nécromancie et méprisé la hâblerie des spirites du xve siècle, mais il a su mettre sa propre intelligence dans ses figures et y incarner sa pensée infiniment subtile pour l'admiration et l'éblouissement des siècles.

» Le rationalisme revendique Léonard à juste titre comme l'ancêtre de la méthode expérimentale parmi les modernes ; et le mysticisme trouve, dans son œuvre, sa plus haute expression. Nul ne fut si savant et si vigoureux observateur ; nul aussi n'a fait pareillement rayonner sur un visage l'immortalité de l'âme. »

§

MEMENTO. — **La Revue de Paris** (1er décembre) commence la publication du nouveau roman de M. Paul Adam : *Au soleil de juillet* ; de M. Chevrillon : *Foules anglaises* ; des poèmes de M. Gaston Deschamps : *Jardin d'amour*, où passent Ronsard, ses amies et les poètes de la Pléïade.

Revue des Deux Mondes (15 novembre). — *Souvenirs de captivité* (*novembre et décembre 1870*), par le général Zurlinden. Ce sont des pages à lire attentivement ; c'est écrit à coups de sabre. Il y a du plaisir pour tout le monde. *Olivier Crom -*

well et le gouvernement des « saints » par M. Aug. Filon.— (1er décembre). La suite de la belle étude de M. Gilbert Augustin-Thierry sur *le Complot des libelles ;* — de M. A. Thomas : *la Science étymologique et la langue française.*

La Nouvelle Revue (1er décembre). — M. Ch. Lomon : *Coutumes indigènes de la côte d'Ivoire ;* — M. Louis Jarot : *la Question des bouilleurs de crû ;* — et, par M. Gustave Kahn ; *le Roman bourgeois.*

Minerva (15 novembre). — M. P. Bourget : *Notes sur Balzac ;* — M. Maurice Pottecher ; *Paysages de Grèce.* — (1er novembre); — M. Maurice Barrès : *la Mort de Venise ;* — M. G. Latreille : *Sainte-Beuve et Chateaubriand.*

La Grande Revue (1er décembre). — Anonyme : *Notre politique au Siam ;* — M. E. Guillon : *l'Embaumeur,* nouvelle ; M. Paul Strauss : *Remplaçantes et nourrissons.*

Revue hebdomadaire (6 décembre). — De M. Jean Carrère : *les Mauvais maîtres* continuent. Cette fois, c'est le tour de *Gustave Flaubert.* M. J. Carrère « souffre d'en dire du mal » comme s'il était « forcé d'accuser un parent chéri » et il constate :

« Et pourtant cette œuvre est *vide, désolante et néfaste.* »

L'Occident (décembre).— M. F. de Pouchet : *le Devoir de vivre;* — M. A. Lebey : *Feuilles mortes dans le vent;* — M. A. Besnard : *Jean Brémond ;* M. A. Mithouard : *L'Ile-de-France;* — M. Francis de Miomandre : *Fragment d'un Essai sur l'Humanisme.* — Cette revue publie de petites notes pleines de bonne humeur, écrites d'une plume légère.

La Revue blanche (1er décembre).— *Les volontaires de Gentilly,* par Anaxagoras Chaumette, publié par M. V. Barrucand; de M. Romain Coolus : *Moralités.* — M. F. Spiegl écrit un remarquable article sur *Wagner et Debussy ;* — de M. G. Apollinaire, un très curieux poème : *l'Ermite.*

La Plume (15 novembre).— Y lire : *Les hymnes de feu,* par M. Paul Fort ; *Petits Poèmes des mille et une nuits,* par M. Tristan Klingsor.

La Revue bleue (29 novembre).—Suite de la *Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* — M. E. Schuré : *la Victoire de G. Moreau ;* de M. Jules Bois : *les Cryptes de l'âme. Le polyzoïsme.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Erckmann-Chatrian (*Journal des Débats,* 16 décembre). — La Jeunesse de Sarcey (*Le Temps,* 6 décembre et suiv.). — Un poète

de onze ans (*La Libre Parole*, 30 novembre). — L'Atlantide (*Le Petit Bleu*, 16 décembre).

Il semble bien certain que Chatrian ne fut que très peu le collaborateur d'Erckmann. On en donne des raisons qui, les unes psychologiques, ne valent rien ; les autres sont très bonnes.

M. Paul Berret, dans le *Journal des Débats*, commence par énoncer les mauvaises : « En dehors de ces renseignements biographiques que les contemporains connaissaient sans doute moins bien que nous, il y avait l'œuvre, une œuvre qui a son unité de composition et de style, et, qui plus est, son unité d'impression poétique.

Si l'on peut écrire en collaboration un ouvrage scientifique, un journal, comme l'ont fait les Goncourt, l'on conçoit mal une œuvre poétique faite en commun. On ne s'associe pas pour mieux sentir. La sensibilité poétique veut l'isolement. Elle est l'expression même de notre intime personnalité.

Quand un écrivain d'un pays voisin de l'Alsace, André Theuriet, le poète du Barrois, écrit ces vers où il y a bien de la manière d'Erckmann :

> Je te revois mon pays, je revois :
>
> Les friches aux gazons semés de marjolaine,
> Les villages bordés de noyers, le routoir?
> Plein de chanvre, les bois où l'on entend le soir
> Les appels familiers des chercheuses de faînes...
>
> Les quoichiers noirs de fruits, les vignes des coteaux
> Bourdonnantes d'un vol de grives et d'insectes,
> Où s'interpellent dans leurs rudes dialectes
> Les vendangeurs hâlés qui grimpent hotte au dos...

il ne me vient pas à l'esprit qu'André Theuriet ait pu prendre, pour exprimer cette vision, un collaborateur. »

Les Goncourt n'ont pas écrit que le *Journal* en collaboration; ils ont écrit *Mme Gervaisais* et *Sœur Philomène*. Ils se sont parfaitement « associées pour mieux sentir ». L'analyse de la sensibilité littéraire telle qu'elle se manifeste par le style est à peine ébauchée ; on ne voit pas comment un écrivain s'y prend pour écrire seul, et encore bien moins comment s'y prennent deux écrivains pour écrire ensemble. M. Paul Berret cite une description d'Erckmann où on lit : « Les mille parfums des bois voltigent autour de vous, embaumant l'air de leur haleine odorante ! » Et il constate : « Que voilà bien un paysage qui trahit une facture originale ! » Il n'est pas né-

cessaire, en effet, de s'associer à un collègue pour coudre ensemble des clichés. Mais c'est se moquer que de prétendre que les « Romans Nationaux » signés d'Erckmann-Chatrian « portent la marque d'un rêveur unique ».

Les secondes raisons sont bonnes, étant des faits, les affirmations d'Erckmann admises par Chatrian lui-même. Lors de la brouille des deux amis et du procès qui suivit, il fut prouvé que Chatrian avait été le conseiller parfois d'Erckmann, mais jamais son collaborateur. Son véritable office était de placer les romans venus de Lunéville, d'en toucher les droits, de tenir une comptabilité qui ne fut pas toujours exacte. Ce qu'a dit Erckmann, écrivant à M. Berret, peut être tenu pour exact :

» Quant à l'idée première d'un ouvrage, quant à l'action qu'il s'agissait de développer, quant aux personnages qu'il fallait mettre en scène, non seulement Chatrian ne m'en a jamais donné l'idée, *mais il avait beaucoup de peine à me comprendre*, quand je lui développais mes intentions.

» Chatrian ne m'a jamais donné le moindre projet, pas même fourni des idées pour un chapitre ; et cela, pour une raison bien simple, c'est qu'il n'en avait pas. »

§

Ils sont curieux, les détails authentiques que M. A. Brisson a donnés, d'après ses lettres inédites, sur la jeunesse de Sarcey. On y voit un enfant, puis un jeune homme dont le caractère, la tournure d'esprit, l'attitude, étaient déjà absolument identiques à ce qu'ils devaient être dans le vieillard qui tyrannisa paternellement la littérature dramatique. C'est aussi le même goût pour le travail, le même optimisme, le même dédain de la tenue et du style, la même bonhomie, — et les mêmes lunettes (à douze ans !). Il a les joues bouffies et roses, sans doute un petit ventre rondelet. Placé à l'institution Massin, devant payer sa pension par ses succès, il accepte joyeusement une vie plutôt dure. Sa seule distraction était de jouer du cornet à piston et de discuter avec About, son rival, représentant de l'institution Jaubert. Ils se rencontraient au collège Charlemagne, dont ils suivaient les cours.

La vie à Massin était dure. Mais, soumis à la plus sévère discipline, les enfants « s'en accommodaient parfaitement, eux et leurs mères. Ils ne se plaignaient pas à cette époque d'être surmenés. A cinq heures du matin, été comme hiver, le tambour les réveillait. Ils sautaient à bas du lit, entraient

à la chapelle, de là à l'étude, où ils restaient jusqu'à sept heures et demie. Après ces deux heures de travail, ils avalaient une assiétée de soupe et se rendaient en classe à huit heures. A dix heures, il en sortaient, retournaient à l'institution et, sans aucun répit, on les bouclait à nouveau dans une étude qui durait trois heures d'affilée, de dix heures un quart à une heure un quart.

» A ce moment, on déjeunait. Enfin!... Vous pensez si ces estomacs devaient être affamés! Mais on leur accordait en tout une demi-heure pour le repas et la récréation. Car il fallait être à deux heures précises à Charlemagne. A quatre heures, retour, goûter et récréation de vingt minutes; enfin la grande étude, qui durait de quatre heures trois quarts jusqu'à dix heures du soir, avec interruption d'un quart d'heure à huit heures et demie, pour le souper.

» Le jeune Sarcey, qui nous donne ces détails, n'est point offusqué de n'avoir qu'une heure de récréation dans cette immense journée. Il est heureux. Tout l'enchante. Il est content de la nourriture : « Vendredi, pour second plat, on nous » a donné à chacun un hareng; je m'en suis joliment régalé. » Le dimanche, nous avons toujours une petite saucisse... Le » soir, nous avions un dîner superbe : du poulet à je ne sais » plus quelle sauce, et des haricots à l'huile et au vinaigre. » Il accueille, néanmoins, avec plaisir, les provisions que sa mère lui envoie par le messager : le chocolat, le raisiné et autres menues friandises. Mais il la supplie de ne pas lui envoyer de trop copieuses victuailles; il craint les railleries de ses condisciples :

« Ma chère mère, j'ai reçu ton paquet avec le plus grand plaisir; la galette était excellente, je viens de la finir il y a quelques jours; le pot de beurre m'a fait aussi un grand plaisir. J'étais, comme tu le dis, un peu las des confitures. J'ai mangé aussi du chocolat. J'ai remis à M. Massin le petit paquet qui était à son adresse; je n'en ai pas entendu reparler depuis. Je remercie ma petite Annette des six sous qu'elle m'a donnés, et surtout de mes deux billes d'agate. Il y a un élève (Salard, encore plus *patapouf* que moi) à la pension qui avait dernièrement dans sa baraque une poularde rôtie de son pays, une poularde du Mans. Il a été moqué. C'est à qui lui ferait la meilleure niche. Les uns (les plus gourmands) opiniaient pour la manger; les autres, autre chose. Cela a causé un désordre dans la classe, tel qu'on l'a forcé à la donner au domestique et que le malheureux a reçu par dérision le nom

de *poularde*. Je serais très fâché s'il m'en arrivait autant. »

» Au fond, les quolibets lui sont à peu près indifférents. Il n'est pas *snob* pour deux sous. (On ignorait le mot; et la chose était alors assez rare.) Il est mal nippé, vêtu d'habits de forme antédiluvienne, coupés dans la garde-robe paternelle par la couturière de Dourdan. M. Massin, qui tient au prestige de sa maison, souffre de cette indigence. Il remet le naïf Sarcey dans des mains habiles. Mais il a grand'peine à lui faire entendre raison. Sarcey n'aime pas le changement:

« Je n'ai, dans ce moment-ci, besoin de rien, comme tu me le demandais. On est venu, en effet, me prendre mesure d'un habit et d'un pantalon. Mais il est ennuyeux, le tailleur. Imagine-toi qu'il n'a pas voulu me faire de poches à mon pantalon, ni de pont. *Ce n'est plus à la mode!* Va donc, mode! Et puis, après cela, on voulait me faire une redingote ou un habit à basques qui descendent le long des jambes. *C'est à la mode!* toujours la mode! Enfin, toutes ces contestations n'en finissent point. J'ai été chez Mme Galet savoir comment elle désirait qu'on me fît un habit, et, à ma grande satisfaction, elle m'a dit qu'il fallait me faire faire un habit comme tous ceux qu'on m'a déjà faits, pour plusieurs raisons qu'elle m'a alléguées. Il n'en est pas moins vrai que le dépôt des habits a conservé une espèce de rancune contre moi... « Est-il drôle, cet enfant-là! il ne veut pas se faire faire d'habits à la mode! »

Une autre fois, il relève avec esprit les manies d'un de ses professeurs:

« Terrible selectæ! En sortirons-nous jamais? Cependant, pour me servir des expressions de M. Leprévost, « les bords du torrent s'élargissent ». Car notre professeur est un homme à métaphores, et, comme dit About, un robinet d'eau chaude. « *Creuser profondément le sillon* (travailler beaucoup): *s'éloigner en pleine mer* (être loin du sens); *aborder au rivage*, *être loin du port*, *être dans les brouillards*, *dans les nuages*; pour faire une version, *il faut lever le voile peu à peu*. Telles sont ses locutions familières, et une infinité d'autres qui lui reviennent à chaque instant. »

Sarcey fut un précoce. A seize ans il est entièrement formé, possède toute sa maturité d'esprit. Ses lettres donnent l'impression d'un enfant qui est déjà un vieillard. Cela rappelle les légendes populaires, de « l'enfant sage à trois ans ».

§

Autre précocité, signalée par M. Gaston Méry. Il s'agit d'un

enfant de onze ans qui fait des vers, sans grande originalité, mais vraiment charmants. C'est une petite fille, Antonine Coullet, née à Caen le 10 janvier 1892 :

« Ses vers ne lui coûtent aucun travail. Ils chantent en elle et elle se contente de les transcrire. Elle ne se doute même pas qu'elle a un véritable don. Elle joue à la poupée avec ses sœurs ; puis, tout à coup, en plein jeu, elle demande la permission de faire un vers et elle s'en va écrire, sans ratures, avec une orthographe fantasque, des pièces plus ou moins longues, dans lesquelles il y a toujours une pensée, une image, qui sont d'un vrai poète.

Si elle court après un papillon, elle s'arrête, en le voyant posé sur une fleur pour décrire

Sa robe de printemps par le ciel préparée.

Elle l'admire, dans une sorte d'extase, puis s'écrie :

Quand vous le regardez vous croyez voir un rêve !

Souvent aussi ses vers font tableau. Goûtez celui-ci, qui termine une pièce intitulée : *le Désert :*

Et la tente frémit au souffle frais du soir.

C'est presque toujours des impressions très justes qu'elle note. Son père, un jour, l'a conduite au musée de Cluny. Elle a rêvé devant les choses d'autrefois, les meubles surannés qu'elle y a vus. Et elle en a rapporté un sonnet :

Aux temps lointains, où vos banquettes de velours
Frôlaient le frais volant des blanches mousselines,
Tandis qu'un chant serein et doux de mandolines
Descendait lentement du faîte blanc des tours...

Un autre jour, elle a rencontré, sur la route, une bohémienne aux yeux noirs... Le souvenir lui en est resté, et elle l'a fixé en un court poème où je cueille ce tercet charmant :

Et ses mains soutenaient une corbeille verte
Dont les rubans roulés autour de ses bras nus
Semblaient un liseron sur la fleur entr'ouverte. »

§

Le Petit Bleu résume, en un article intéressant, l'état présent des hypothèses sur l'Atlantide. On le cite comme un simple document et en faisant remarquer qu'une opinion récente situe l'Atlantide tout bonnement au Maroc, alors uni aux Canaries. Le territoire englouti aurait été situé entre les Canaries et le Maroc :

« Les récentes catastrophes de la Martinique ont mis à l'or-

dre du jour la disparition d'une île immense, nommée *Atlantide*, qui existait dans les temps préhistoriques au milieu de la mer océanine, entre l'ancien et le nouveau continent, auxquels elle était reliée par une suite de petites îles.

Comme les documents sont assez rares concernant l'*Atlantide*, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur fournissant de quoi tenir conversation sur ce sujet quand l'occa sion se présentera.

Platon appelait l'Atlantide *Poseïdon*, et Solon entendit conter l'engloutissement de cette île par les pâtres de Saïs, qui le faisaient remonter à 9.000 ans. Il y avait des raisons de croire que l'Egypte fut une colonie d'Atlantes. En effet, ceux-ci sont appelés les *Rouges* en sanscrit, et, de fait, les anciens Egyptiens avaient la peau d'une couleur rougeâtre. Du côté de l'Amérique, les Peaux-Rouges feraient le pendant aux Atlantes comme les anciens Egyptiens le faisaient en Afrique. Plusieurs auteurs grecs ont parlé de l'*Atlantis*, que les Phéniciens ont visitée, et les Gaulois avaient sur elle des traditions qui ont été recueillies par le Romain Timagenes.

« Confirmant ces témoignages, les explorations sous-marines prouvent l'existence d'un vaste plateau submergé, que des considérations géologiques et paléontologiques des plus sérieuses tendent aussi à démontrer. D'autre part, le Basque ressemble, dans sa structure, aux langues aborigènes de l'Améque, et à celles-là seules, ce qui induirait à croire qu'il a bien pu être un dialecte atlante.

» Enfin, d'après leurs calculs sur les cycles, les Brahmes ont fixé à 11.500 ans avant notre époque la disparition de l'Atlantide. Or, les Mayas, peuple de l'Amérique centrale, ont laissé des récits hiéroglyphiques, déchiffrés par M. Le Plongeon, et se rapportant à la disparition de l'Atlantide. Ces manuscrits remontent à environ à 3.500 ans, et la catastrophe était arrivée, d'après eux, 8.060 ans auparavant. Cela fait 11.560 ans, c'est-à-dire le même chiffre que celui des Brahmes. Ajoutons à tout cela qu'un tiers de la langue des Mayas est du pur grec, et que 13 lettres de l'alphabet maya ressemblent aux signes hiéroglyphiques égyptiens se rapportant aux mêmes lettres.

» La tradition de la disparition de l'Atlantide s'est conservée chez les Mexicains, les Péruviens, les Mayas, les Egyptiens, les Brahmes et les Grecs, et ce qu'il en ressort, c'est que les Atlantes étaient arrivés à une civilisation qui dépasse de beaucoup la nôtre.

» Cet engloutissement d'un continent, avec ses 64 millions d'habitants, n'est-ce pas le déluge de la Genèse ? »

R. DE BURY.

LES THEATRES

VAUDEVILLE : *Le Joug*, comédie en trois actes, de M. Albert Guinon et Mme Jeanne Marni (28 novembre). — GYMNASE : *Joujou*, comédie en trois actes, de M. Henry Bernstein (26 novembre). — THÉATRE ANTOINE : *La Bonne Espérance*, drame en quatre actes, de Herman Heijermans, adaptation de MM. J. Lemaire et J. Schurmann (8 décembre). — ATHÉNÉE : *Leurs amants*, comédie en trois actes, de M. de Féraudy (16 décembre). — VARIÉTÉS : Reprise d'*Orphée aux enfers*, opéra bouffe en trois actes, d'Hector Crémieux, musique de Jacques Offenbach (29 novembre). — NOUVEAUTÉS : *La Duchesse des Folies-Bergère*, pièce en trois actes et cinq tableaux, de M. Georges Feydeau (3 décembre). — AMBIGU : Reprise du *Juif Errant*, drame en cinq actes et dix-huit tableaux, d'Eugène Sue et Adolphe d'Ennery (29 novembre). — THÉATRE D'ART INTERNATIONAL : *Infidèle*, comédie en trois actes, de Roberto Bracco, traduction de M. Lécuyer; *Par une belle nuit*, drame en trois actes, de Sabatino Lopez, traduction de M. Lécuyer (9 décembre). — ŒUVRE : *Manfred*, poème dramatique en trois actes, de Byron, adaptation de M. Pascal Fortuny, musique de Schumann (11 décembre). — NOUVEAU THÉATRE . *La Grève des Esprits*, fantaisie en cinq tableaux, en vers, de M. René Amouroux (1er décembre).

M. Albert Guinon et Mme Jeanne Marni nous présentent, dans le **Joug**, un rare égoïste. Henri Courtial entend qu'on ne trouble pas son oisiveté. Une de ses maîtresses, Elise Verveine, lui reproche d'être peu fidèle : n'a-t-il pas été au théâtre avec une femme suspecte ? Henri Courtial, ennuyé, signifie son congé à Elise Verveine. Mme de Brauver, l'autre maîtresse, dérange l'économie de sa journée : il rompt aussi avec elle. Il ne fait pas bon se mêler au désœuvrement de Courtial.

Le mieux est que Courtial, par raffinement d'égoïsme, affecte d'être généreux. Il a un vieux camarade de lycée, Jacques Arrivel, un malheureux dont la triste vie est d'imaginer des affaires qui ne réussissent jamais. Jacques Arrivel traîne une misère cruelle, et qui lui pèse d'autant plus qu'il se sait intelligent. Et Courtial se donne le luxe de faire vivre Arrivel : Arrivel déjeune et dîne chez Courtial; Arrivel puise comme il veut dans la bourse de Courtial, mais quel terrible joug le bienfaiteur impose à celui qu'il secourt. Jacques fait les courses : les affaires de Courtial doivent, pour lui, passer avant les siennes. Courtial même se plaît à l'humilier : il le traîte en bouffon. Courtial n'ignore pas ce qu'il fait pour autrui ; il exige qu'on lui soit reconnaissant, très reconnais-

sant, et il pense avec satisfaction qu'il est un brave garçon à qui l'on ne peut souhaiter que du bonheur.

Or, voici qu'il reçoit une visite singulière : il a connu jadis Armandine Gambier, quand il était étudiant. Armandine était l'amie d'une jeune femme qui, quelque temps, fut très liée avec Courtial. Armandine, maintenant, a une fille, Juliette. Juliette a été au Conservatoire, où elle se laissa séduire par un ténor ; aujourd'hui, elle fait de la couture, tout le jour, dans un couvent. Elle va être majeure. Armandine se préoccupe fort de son avenir. Elle a pensé que Courtial pourrait leur être utile. Et en effet Courtial est amusé par Juliette; l'argot de la jeune fille et sa gaminerie le divertissent : il la garde chez lui.

Courtial, toujours bienfaisant, entreprend de faire l'éducation de Juliette. Il lui enseigne les manières du monde. Mais il faut qu'elle soit docile : Courtial veut-il être seul avec un ami ? Juliette doit disparaître. Il imagine un signal qui l'avertisse quand elle parle argot. Une rancune terrible s'amasse en l'intelligence de Juliette. Elle aussi doit subir le joug que Courtial fait porter à ses obligés. Mais elle sait comment elle se vengera. Quand Courtial, qui a pensé se donner en Juliette une maîtresse de tout repos, lui déclare à quel honneur il la destine, elle se refuse : si Courtial veut avoir Juliette, il faut qu'il l'épouse.

Et Courtial épouse Juliette. Elle ne se gêne plus pour voir ses anciennes amies ; elle reprend son langage d'autrefois : elle renonce au maintien composé où on la contraignait. Déjà, avant d'être mariée, elle éprouvait quelque sympathie pour Jacques Arrivel, son compagnon d'esclavage ; maintenant cette sympathie devient de l'amour. Courtial surprend les confidences de sa femme et de son ami. Il chasse Arrivel. Mais Juliette connaît sa faute : elle se fait pardonner, et elle obtient le pardon de Jacques.

Le Joug est une excellente comédie. L'intérêt n'en faiblit pas, et les caractères y sont strictement observés. Les scènes principales du *Joug* sont développées avec rigueur, et pourtant elles restent aisées, vives, élégantes. L'exposition est d'une grande habileté, et le dernier acte n'est pas sans beauté : la scène est puissante où les deux victimes de l'égoïste se disent leur commune douleur, et s'avouent leur mutuel amour.

Mme Réjane est parfaite dans le rôle de Juliette; et, autour d'elle, on ne peut que louer Mmes Daynes-Grassot, Suzanne Avril, Jeanne Bernou, MM. Gaston Dubosc, Grand, Baron fils.

Il ne semble pas que **Joujou**, la comédie nouvelle de M. Henry Bernstein, vaille *le Détour*, ni même *le Marché*. On ne trouve point dans *Joujou* de ces hardiesses qui plaisaient dans les pièces antérieures de M. Henry Bernstein. *Joujou* est une aimable comédie : une anecdote mondaine, assez quelconque, y est contée avec adresse ; la psychologie des personnages est délicate, mais sans grande nouveauté ; le dialogue est spirituel, mais sans beaucoup d'éclat. M. Henry Bernstein a voulu, dirait-on, atténuer ses qualités ; il a voulu montrer qu'il pouvait être un auteur très sage.

Il y a pourtant, au second acte de *Joujou*, une scène qui est parmi les plus touchantes qu'ait imaginées M. Henry Bernstein. Joujou est une aimable veuve, fort honnête femme, et qui ne veut nullement troubler la paix des foyers où elle est reçue. Pourtant, Maurice Royère, qui est une sorte de séducteur professionnel, s'est attaqué à Joujou : malgré son courage, elle a presque cédé, la malheureuse ; le rendez-vous est déjà fixé. Joujou, comme tant d'autres, amusera quelque temps Maurice, et, une fois de plus, la pauvre Blanche Royère, qui vit tristement une existence maladive, sera trompée par son mari.

C'est alors qu'en une scène très curieuse, très subtile, et pleine de tendresse émue, Blanche intervient auprès de Joujou. On a cru toujours que Blanche était ignorante des fautes de Maurice : elle les sait toutes. Elle souffre silencieusement, longuement, sans jamais se plaindre, aimante et douloureuse ; elle souffre pour elle-même, et, presque, pour celles que Maurice abandonne. Et, tout en faisant ainsi ses confidences à Joujou, elle la sauve. Joujou redevient courageuse ; elle ne veut pas ajouter aux chagrins de Blanche ni se créer, à elle, des causes de chagrins. Elle renonce au rendez-vous donné ; elle signifie à Maurice Royère qu'elle ne sera pas sa maîtresse.

Le troisième acte de *Joujou* est une sorte d'épilogue. Il se passe quatre ans après les deux premiers. Joujou revoit Royère, et lui dit toute la vanité de l'espoir qu'il aurait pu garder. Joujou épousera un excellent ami qu'elle a depuis longtemps, un brave homme, d'une tendresse discrète et sûre, Hubert Le Certier.

Cette agréable comédie est remarquablement jouée : Mme Suzanne Després y triomphe auprès de Mme Jeanne Granier, et M. Huguenet y donne excellemment la réplique à M. Calmettes.

C'est un drame puissant que **la Bonne Espérance**, de Herman Heijermans. Les souffrances des gens de mer y sont peintes sans merci. Ils peuvent peiner, s'aventurer sur des vaisseaux pourris, où il n'y a pour eux aucune sécurité : qu'importe à l'armateur? Lui n'y perdra rien : si le vieux bateau sombre, des assurances le lui paieront. Et il se donnera le luxe d'être charitable envers les veuves et les mères de ceux que son avarice a assassinés.

La pièce de Herman Heijermans est pleine de couleur. Le troisième acte, où il ne met pas en scène, où il ne raconte même pas, mais où il suggère le naufrage de la *Bonne Espérance* est des plus angoissants. Les types de matelots sont d'une observation exacte. Et il n'y a rien d'excessif en celui de l'armateur. Il y a partout des bourgeois égoïstes, mais peut-être le cynisme de ces hommes, respectueux uniquement du cléricalisme, quelle qu'en soit la forme, de la monarchie et du haut patronat, ne va-t-il nulle part aussi loin qu'en Hollande.

M. Antoine a monté la *Bonne Espérance* avec des soins scrupuleux. Les décors sont d'une exactitude méticuleuse. Et le drame est joué avec un ensemble rare : parmi les acteurs qui l'interprètent, on peut mettre à part MM. Kemm et Signoret.

La comédie de M. de Féraudy, **Leurs amants**, rappelle, par l'intrigue, par la facture, et, parfois, par le style, les pièces qui se jouaient au Théâtre Libre, il y a une quinzaine d'années. Le spectacte de *Leurs amants* n'a, d'ailleurs, rien de désagréable. La comédie est, d'un bout à l'autre, menée d'une manière très alerte : on sent qu'elle a pour auteur un homme fort expert en l'art du théâtre. Les premières scènes sont d'une rare vivacité : elles font du sujet principal une exposition nette et rapide.

Il y a, dans *Leurs amants*, une intrigue secondaire, qui fait presque une comédie dans la comédie. Cette intrigue secondaire est assez divertissante ; elle varie agréablement l'intrigue première, et elle est conduite avec la même certitude. M. de Féraudy connaît à fond tous les secrets du métier ; il n'a pas d'hésitations. Et il semble savoir que cette connaissance et cette sécurité font les qualités fondamentales de son théâtre : il ne s'embarrasse guère d'une donnée originale ni de caractères nouveaux ; c'est par le seul prestige d'une habileté qu'on ne peut contester qu'il s'efforce de vaincre.

La comédie de M. de Féraudy est fort élégamment mise

en scène, et Mmes Suzanne Carlix et Francine Clary, MM. Paul Clerget, Bullier, Godeau, s'y distinguent. Mais il faut mettre hors de pair Mme Madeleine Guitty. Cette excellente comédienne est du comique le plus fin, le plus spirituel et le plus vrai : c'est une joie que de l'entendre.

Orphée aux enfers date de 1858 : sa gloire a précédé celle de *la Belle Hélène*, mais elle est beaucoup moins légitime. Les farces d'Hector Crémieux n'ont pas le tact des farces de Meilhac et Halévy, et l'auteur d'*Orphée aux enfers* ne devait pas connaître le comique des anciens aussi bien que les auteurs de *la Belle Hélène*. Sa bouffonnerie manque un peu d'atticisme. Mais elle garde, pourtant, une grande qualité : elle est pleine de bonne humeur. Il y a, dans *Orphée aux enfers*, un entrain réel, et la fougue de la pièce vous empêche de maudire l'homme qui vous fait rire par des folles calembredaines.

Cette fougue vient, en grande partie, de la musique d'Offenbach. *Orphée aux enfers* n'est pas une des meilleures partitions d'Offenbach : pour qu'il pût montrer tout ce qu'il valait, il lui fallut les livrets ingénieux, délicats et charmants de Meilhac et Halévy. Dans *Orphée aux enfers*, Offenbach ne prouve guère que son intarissable verve ; mais il la dépense avec une abondance dont l'auditeur est heureux.

Orphée aux enfers est aujourd'hui mis en scène avec une richesse extraordinaire et intimidante. Mmes Méaly et Lavallière, MM. Baron, Brasseur, Guy, y sont excellents.

On sait quel habile mathématicien est M. Georges Feydeau : **la Duchesse des Folies-Bergère** est un de ses plus prodigieux théorèmes. Je ne sais trop comment on pourrait raconter cette pièce vaste et compliquée ; et pourtant, à la représentation, elle apparaît d'une logique simple et rigoureuse. Les actes les plus déments y semblent naturels, nécessaires même. On ne conçoit pas, en y assistant, qu'une baignoire puisse être ailleurs que dans un salon, qu'une armoire ne dissimule pas une porte, et que d'un cordon de sonnette ne sorte pas une voix de femme gémissante.

Le plus curieux est que les personnages mêlés par M. Georges Feydeau aux plus folles aventures que puisse imaginer un cerveau humain ne sont pas d'une irréalité absolue. Il en est même qui sont à peine caricaturaux. On est en droit de se demander si certains rois nés dans les Balkans

n'ont pas posé pour la figure du jeune Serge : il est vrai que, si extravagants qu'on fasse les rois de vaudevilles ou d'opérettes, il leur sera difficile d'égaler en grotesque les souverains réels. Le duc Pitchenief a toutes les qualités voulues pour être ambassadeur : je ne vois pas que M. Feydeau ait exagéré en lui la sottise importante ni la noble servilité qui distinguent du commun des hommes tant de fameux diplomates. L'éloquence facile et grave du proviseur n'a rien d'excessif, ni l'arrogance pitoyable du maître d'études.

L'héroïne de la *Duchesse des Folies-Bergère* est cette excellente Môme Crevette, qui nous avait déjà tant divertis dans *la Dame de chez Maxim*. Sa nouvelle fortune ne l'a pas éblouie ; le duc Pitchenief a eu beau l'épouser, elle n'en est pas moins restée bonne fille, et son plus grand bonheur est de plaire à tous. Et, comme duchesse des Folies-Bergère, il est fort possible qu'elle ravisse le public aussi longtemps qu'elle le fit comme dame de chez Maxim.

Souhaitons que M. Feydeau nous apprenne, un jour, comment a vécu, après être devenue la maîtresse du roi Serge, la Môme Crevette. Il est légitime que, telles les aventures d'Oreste, celles de Wotan et celles de Figaro, les aventures de la Môme Crevette donnent matière à une trilogie.

La Dcuhesse des Folies-Bergère est jouée avec une gaieté charmante par Mmes Cassive, Dickson, Bordo, par MM. Germain, Torin, Landrin, Brûlé, Victor Henri, Lauret et je ne sais combien d'autres acteurs spirituels.

Une reprise du **Juif Errant** n'a pas de quoi nous surprendre. Eugène Sue fut un assez mauvais écrivain ; mais il avait l'âme généreuse des hommes de 1848, et il eut le mérite d'imaginer des romans d'aventures très curieux, et qui sont d'une composition stricte et savante. Il sut encore créer des personnages vivants, et dont ses successeurs ont bien souvent démarqué l'allure, le langage et le caractère. Il arrive à certains de ses héros de rappeler des héros de Balzac, et cela suffit, je pense, pour qu'on ne les tienne pas en mépris.

Le vieux drame tiré du *Juif Errant* est médiocre : il est trop sommaire, et ne vaut que par les souvenirs du roman. Il s'y trouve, pourtant, une très belle scène, et qui est, d'ailleurs, presque textuellement transcrite du roman : c'est celle où Rodin se dresse, terrible, devant M. d'Aigrigny. C'est en lisant de pareilles scènes qu'on excuse les contemporains d'Eugène Sue de l'avoir traité en émule de Balzac.

M. Lérand joue avec talent le rôle de Rodin.

Roberto Bracco est vraiment un psychologue habile : on en aura la preuve en entendant ce spirituel badinage, **Infidèle**. Il n'y a pas là, comme dans *le Triomphe*, de situations angoissantes et cruelles, mais des conversations agréables, et auxquelles on prend un incontestable plaisir.

Mlle Millo d'Arcylle et M. Bour jouent fort bien *Infidèle*.

Par une belle nuit, de Sabatino Lopez, est un drame court et sobre. La facture en est rapide et l'intérêt n'en faiblit guère. On y reconnaît les qualités simples et violentes qui sont propres à certaines œuvres italiennes.

Ici encore s'est distingué M. Bour, et auprès de lui Mmes Hélène Milton et Barbieri.

C'est en 1817 que Byron publia **Manfred**. On sait en quelles circonstances il écrivit ce poème. Il ne le destinait point à la représentation, et, en effet, il nous est assez difficile de voir un drame en *Manfred*. On n'y trouve pas de conflit passionnel; il n'y a même pas de progression bien marquée dans les sentiments du héros. *Manfred*, en somme, n'est guère qu'une suite de morceaux fort inégaux, d'ailleurs, en beauté: les uns restent d'un admirable lyrisme, les autres ne nous paraissent plus que de la rhétorique un peu trop facilement éloquente. Aujourd'hui, quoi que nous fassions, nous ne sommes plus guère troublés par la douleur imprécise et par la plainte continuelle du héros byronien.

On ne fut pas toujours aussi insensible au malheur de Manfred. Il y eut un temps où l'amant d'Astarté, où l'évocateur des génies émouvait profondément les lecteurs; et cela, l'admirable commentaire musical que Schumann imagina pour le poème de Byron suffirait à le prouver. Schumann comprenait certainement les sombres tristesses de Manfred, et il en était douloureusement affecté. C'est grâce à lui, semble-t-il, qu'elles sont devenues impérissables. Si les monologues de Byron nous laissent un peu froids, la musique de Schumann nous apparaît comme singulièrement poignante ; l'ouverture de *Manfred* est une des plaintes les plus tragiques qu'on puisse entendre. Et c'est par l'œuvre du musicien que nous sentons, aujourd'hui, l'angoisse cruelle qui oppressait l'âme du poète.

Le spectacle de *Manfred* fut des plus nobles : il faut savoir gré à M. Lugné-Poë de nous l'avoir donné. L'adaptation

française de M. Pascal Fortuny est consciencieuse: les coupures n'y sont pas très nombreuses, et je crois que M. Fortuny n'a transposé qu'une seule scène, dans une œuvre aussi peu dramatique que *Manfred*, une pareille modification est excusable.

Il n'y a guère qu'un personnage dans *Manfred* : M Lugné-Poë lui-même l'a joué avec beaucoup de tact ; il lui a épargné le ridicule que lui aurait donné, peut être, une interprétation romantique à l'excès. Auprès de M. Lugné-Poë, l'on peut citer Mlle Juliette Clarel, MM. Robert Liser et Jehan Adès.

La partition de Schumann a été, sous la direction de M. Camille Chevillard, admirablement exécutée.

M. René Amouroux est, je pense, très jeune : aussi ne faut-il pas s'étonner que **La Grève des Esprits** soit une pièce quelque peu naïve. L'auteur n'ignore pas, pourtant, l'art de faire des vers agréables ; et il a su donner à Mme Marie Marcilly l'occasion de dire avec grâce quelques couplets heureux

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre national de l'Opéra : *Bacchus*, ballet de MM. G. Hartmann et Hansen, musique de M. A. Duvernoy. — Les concerts Charpentier. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *La Carmélite*, par MM. Catulle Mendès et Reynaldo Hahn.

Comme le buffle d'Amérique ou, si l'on préfère, comme le lion du Sahara, le wagnérien pur sang se fait tous les jours plus rare. Il en reste encore dans le monde, certes, mais la race, chez nous, tend à disparaître. Je ne voudrais pas causer l'apoplexie de l'un quelconque des derniers échantillons de l'espèce par une déclaration trop brutale. Aussi n'irai-je pas jusqu'à avouer que, en principe, un ballet ne me semble pas plus absurde au théâtre qu'un opéra ou même un drame lyrique. Je dirai seulement que le culte gardé à ce genre d'ouvrages par notre première scène subventionnée, — première, à tout le moins, par le chiffre de la subvention, — me paraît une tradition fort défendable. Car la danse est un art qui, entre tous les arts, peut se glorifier d'un passé immémorial autant qu'auguste. On la rencontre au seuil et à l'apogée de toutes les civilisations évanouies, dans les sanctuaires et les palais, au pied des trônes et des idoles. Les théogonies et les dynasties ont défilé devant elle. Enfin, elle fut partie inté-

grante du dithyrambe attique et demeura l'un des éléments de la tragédie grecque.

Tous les arts, à leur origine, dénoncent l'influence de velléités objectives, et furent d'abord, sans aucune exception, moyens d'expression ou de symbole. D'où leur association primitive à un but commun, réalisée splendidement, chez le peuple grec, plus de deux mille ans avant que Wagner ne s'avisât d'en élaborer « l'œuvre d'art de l'avenir ». Mais, à mesure de l'évolution de chacun d'eux à une autonomie propre, les arts se séparent peu à peu, et la complexité croissante de leurs combinaisons spécifiques rend leur union plus aléatoire, plus factice, toujours plus hybride ou hétérogène. Comme tous les arts, la danse eut un but autre que soi-même, et les Grecs ne la distinguaient pas de la mimique. Aussi le danseur antique était-il à la fois un mime et souvent un chanteur. Aujourd'hui, la mimique et la danse sont deux arts très cousins, mais distincts, encore que relégués désormais aux tréteaux des *music-halls* et aux planches de notre Opéra. Jadis nues, demi-nues ou somptueusement parées, les prêtresses de Terpsichore portent aujourd'hui « tutu » sur maillot de soie ou de coton. On peut se demander si quelque affinité rattache encore leurs actuelles gambades à l'art aimé des dieux, cultivé des héros et des rois, vénéré ou acclamé longtemps par des foules innombrables. Il y a peu d'années, la question fût restée sans réponse. Mais, en 1896, un érudit doublé d'un musicien, M. Maurice Emmanuel, a démontré, dans une thèse en Sorbonne, l'identité des principes fondamentaux de la danse moderne et de la danse antique. S'aidant des procédés de chronophotographie de M. le Dr Marey, il décomposa les mouvements de nos chorégraphes des deux sexes et les compara aux attitudes des personnages représentés dans les peintures murales, sur la panse des amphores, par les statues et figurines d'argile ou de bronze appartenant aux époques disparues. Il découvrit ainsi que les danseurs grecs connaissaient les « cinq positions » enseignées à nos ballerines, pratiquaient les « pliés », les « battements » et les « ronds de jambes », faisaient des pas sur les pointes, battaient des entrechats et exécutaient les prestigieuses pirouettes dont nous émerveille la grâce de Mlle Zambelli.

Par quel mystère cet *art* de la danse a-t-il pu arriver jusqu'à nous, traverser sans périr la longue nuit du moyen âge ? Chassé de l'église après une courte tolérance dans le «chœur» des édifices sacrés, peut-être nous fut-il conservé par des

baladins ambulants analogues aux trouvères ; peut-être nous est-il revenu de l'Orient, rapporté par les croisades ou perpétué par l'énigme errante des bohémiens tziganes. Quoi que vaillent ces hypothèses, la permanence et la quasi-universalité de ses mouvements et de ses principes ne suggèrent-elles pas la pensée que l'art de la danse soit le développement naturel de certaines facultés de l'organisme humain, soumises à des lois d'évolution obscures, mais déterminées ? Auquel cas on ne voit pas ce qui lui manquerait pour mériter le titre d'*art* aussi bien que la peinture, la musique ou la poésie, ou que n'importe quelle application harmonieuse des facultés humaines, sans en excepter les mathématiques ou la philosophie mêmes. C'était d'ailleurs l'avis surabondamment motivé de Lucien, cité par M. Ch. Malherbe dans son intéressante préface aux *Indes galantes* de Rameau (1).

Notre ballet moderne est le descendant des divertissements princiers de l'Italie du XVIe siècle, inspirés eux-mêmes par l'imitation de l'antiquité. Le *Ballet de Cour*, composé de danses et d'accompagnements ou intermèdes choraux, rappelle le dithyrambe chanté et mimé de Lasos, le maître de Pindare, et fut le précurseur de l'opéra, comme le dithyrambe précéda la tragédie. Il est remarquable que l'évolution de l'art du ballet semble calquée sur celle de l'art musical. La danse antique, expressive, essentiellement mimétique, apparaît comme une sorte de *monodie* chorégraphique. Même assemblés sous la direction du choryphée, les choreutes paraissent avoir dansé, comme ils chantaient, à l'unisson ou à l'octave. La variété de leurs attitudes et de leurs exercices paraît avoir été successive. Au contraire, les « entrées » diverses, les « quadrilles » et les combinaisons simultanées de masses du *Ballet de Cour* donnent l'impression d'une *polyphonie* dansée, où l'on constate l'exploitation des formes de danses populaires ou régionales pompeusement guindées, pour le lieu, de cadences solennelles. Puis, comme avait surgi la plus libre fantaisie de la *toccata* instrumentale après la polyphonie mesurée des vieux maîtres de l'art des voix, Lulli inaugure et introduit dans le ballet les « airs de vitesse ». Enfin, au milieu de ce cadre animé, sur ce fond mouvant d'arabesques et de rythmes, « en 1730, la Camargo bat les premiers entrechats » (2), à peu près

(1) Œuvres complètes de Rameau. Edition Durand et fils.
(2) Ch. Malherbe, *loc. cit.*

comme, juste dans le même temps, la mélodie se dégageait des entraves du contrepoint pour briller insolemment plus tard, soutenue de la seule harmonie, pendant l'époque de la « monodie accompagnée » que résuma Rossini.

Les grands créateurs de l'opéra français, Lulli et Rameau, n'ont point jugé que la composition d'un ballet fût indigne de leur génie, et le divin Mozart afficha une égale modestie. S'il devait accueillir froidement ces autorités et méconnaître le passé grec plus glorieux encore, les exemples de Gluck (*Don Juan*) et de Beethoven (*Prométhée*) s'imposeraient sans doute au wagnérien le plus inexorable, et peut-être en serait-il induit à soupçonner tout bas que, pour la musique, l'art de la danse est un compagnon, en somme, aussi plausible que la philosophie de Schopenhauer. La décadence du ballet moderne est due à l'injuste dédain des compositeurs pour un art dont ils ignorent tout. Ils sont obligés ainsi de subir la tyrannie quinteuse du maître de ballet, leur collaborateur indispensable, lequel, à son tour, méprise pareillement et ignore tout autant la musique. Aucun de nos musiciens n'accepterait d'écrire un opéra sur les paroles, incompréhensibles pour lui, d'une langue étrangère. Les meilleurs attachent même aujourd'hui une importance spéciale à la prosodie et s'efforcent d'en connaître les lois délicates. Pourquoi n'essaieraient-ils pas de pénétrer les secrets de la prosodie du geste? Rameau, qui prodigua dans ses ballets d'admirable musique, en savait assez pour diriger ses danseurs aussi bien que ses musiciens, au point même de tirer d'embarras le célèbre Dupré, en lui dictant l'interprétation de la chaconne des *Sauvages*, dans *les Indes galantes* (1). L'art de la danse a sa beauté qui transporta longtemps des peuples dont l'art est immortel. M. Jean Lorrain nous a montré naguère, avec *l'Araignée d'or*, qu'une action et des tableaux d'une exquise poésie peuvent naître de la pantomime. Le nom ne fait rien à la chose, et puisque « ballet » il y a, je me plais à rêver d'un ballet imaginé et composé par Claude Debussy et mis en scène par M. Albert Carré dans des décors de Jusseaume. Il en résulterait sans doute un chef-d'œuvre étrange, une impression de beauté rare, mystérieuse ou éclatante, — et sûrement un souvenir tout différent de celui que l'on peut garder de *Bacchus*.

Notre Opéra a pourtant à sa disposition tous les ingrédients

(1) Ch. Malherbe, *ibid.*

nécessaires à la perpétration d'un ballet. Mais il semble que la facétie d'une fée Carabosse ait condamné sa direction à ne gagner beaucoup d'argent qu'en battant le record des fours. L'argument de *Bacchus* est une histoire dépourvue de l'intérêt le plus infinitésimal. C'est tellement bête comme chou que ça vous en fait de la peine. Dans une salade russe de décors dépareillés, les coupures résolues au dernier moment ont, en outre, réduit la danse à la portion ultra-congrue. D'agréables personnes courent et s'agitent, nippées de travestis usagés ou baroques, ou grouillent confusément comme des asticots dans leur boîte. Ce serait tout à fait navrant sans l'art prodigieux de trois protagonistes. La danse de Mlle Zambelli est quelque chose de quasi-surnaturel. La sûreté, la suprême élégance de ses mouvements et de ses évolutions nous aide à concevoir l'enthousiasme lointain des Hellènes, amoureux de la force harmonieuse et souple. De tels « déboulés » valent un poème ou une symphonie. M. Vanara s'est révélé un mime incomparable, non pas seulement pour la vérité du geste, que le rôle exigeait peut-être un peu trop uniformément exalté ou violent, mais aussi et surtout pour le jeu de la physionomie, pour la justesse et l'extraordinaire puissance de l'expression variée du visage. M. Hansen est le type accompli du danseur même antique. Il réalise l'union des deux arts avec une perfection magistrale, et le Silène qu'il nous offrit ressuscite probablement celui des plus beaux dithyrambes. En l'absence de ces trois merveilleux artistes, le charme vaillant de Mlle Louise Mante (Bacchus) était certes un plaisir pour les yeux et un fort appréciable dédommagement. Quant à la musique, le plus charitable serait de n'en point parler. On en entendit souvent de meilleure à l'Olympia; n'importe où, rarement d'aussi nulle, d'aussi vide à dormir debout en dépit de l'ultime « orgiastique » évoquant le chahut crapule des quadrilles du Moulin Rouge.

§

L'*Association des grands Concerts*, fondée par M. Victor Charpentier, a repris ses séances dominicales. Grâce au Métropolitain, qui vous dépose place Victor-Hugo en moins de temps qu'il n'en faut à un fiacre pour démarrer, l'inaccessible salle Humbert-de-Romans est devenue aussi centrale que notre Opéra. On ne peut que souhaiter le meilleur succès à la société nouvelle. L'esprit qui a présidé à sa création est des plus louables, et on n'en trouve guère un autre exemple par le

monde. C'est, je crois, la première fois que des musiciens vivants savourent l'occasion hebdomadaire de faire entendre, chacun à son tour, leurs ouvrages à un public contemporain. Cette seule tentative suffirait à justifier la subvention accordée par l'Etat à l'entreprise de M. V. Charpentier. Mais il semble que le jeune directeur ait la jalousie subsidiaire de se distinguer entre ses rivaux par l'intérêt de ses programmes. Pendant que M. Colonne profitait du 99ᵉ anniversaire de notre grand Berlioz pour emplir sa caisse avec la sempiternelle *Damnation*, que M. Chevillard, pris de court, retapait des fragments de *Roméo et Juliette*, M. Charpentier nous offrait l'audition intégrale et plus rare de *Harold en Italie*. Cela valait bien le rapide voyage et la barbe fastidieuse d'un air du *Cid*, d'ailleurs outrageusement applaudi. La symphonie de *Harold* (1833) est l'une des moins répandues parmi les œuvres de Berlioz. On la joue peu et les arrangements pour piano n'en donnent qu'une idée bien infidèle. A l'orchestre, c'est une composition étincelante, pleine de couleur, de vie, de grâce rêveuse et d'humour. On est obligé pourtant de refuser toutes ces qualités au dernier morceau. Le *delirium tremens* de cette « orgie de brigands » alcooliques fait presque regretter la camomille de *Fra Diavolo*. La plupart des productions de Berlioz souffrent d'une tare analogue. On dirait qu'il ne savait pas finir. C'est que, même dans ses symphonies, la péroraison n'était pas pour lui la conséquence *musicale* de ce qui précède : il n'y voyait qu'un dénouement dramatique. Aussi estimait-il tout naturel, dans *Roméo et Juliette* (1839), de terminer soudain par un final d'opéra une action représentée jusque-là symphoniquement, tandis que, pour achever la *Symphonie fantastique* (1830) et *Harold*, le romantisme échevelé des épisodes l'entraîne à une interprétation naturiste dont nous ne découvrons plus aujourd'hui que l'excentricité, sinon le ridicule.

Si l'on songe que *Tannhæuser* date seulement de 1845, de 1847 *Lohengrin* et les premiers *Poèmes symphoniques* de Liszt, on ne peut contester la géniale originalité de Berlioz et l'importance qui appartient en propre à son œuvre, dans l'évolution de la musique au XIXᵉ siècle. Mais, si réelle qu'elle s'atteste, cette importance est plutôt d'ordre négatif au point de vue purement musical. Car Berlioz fut essentiellement un démolisseur. Il brisa le moule de la forme symphonique, que déjà Beethoven avait fait craquer. Il bouleversa les catégories des genres. Il défonça gauchement les plates-bandes et les

allées bien ratissées de l'harmonie conservatoriale. Il révolutionna la constitution de l'orchestre; d'une société hiérarchisée, il fit une démocratie égalitaire en proclamant les droits de l'individu instrumental et en révélant aux plus humbles la mesure de leurs capacités méconnues. Son irrespect fut sans vergogne. Ses brocards fustigeaient Mozart et bafouaient Palestrina. La perruque du vieux Bach lui semblait moins grotesque que l'*Art de la Fugue* ou *le Clavecin bien tempéré*. Ce fut un conventionnel de la Montagne qui devait finir, avec la grandiosité spontinienne des *Troyens*, dans le fauteuil en acajou d'un baron de l'Empire. On a surnommé Berlioz le moins musicien des musiciens et il ne l'a certes pas volé. Sa musique ne trahit que trop la distance qui sépare ce qu'il rêvait de ce qu'il réalisa. Cependant son œuvre inégal est d'une verve fière, enthousiaste et prenante; son influence négative apparaît heureuse et probablement nécessaire. Sans la témérité de ses fantaisies, voire de ses sacrilèges, d'autres n'auraient peut-être pas osé ce qu'ils réussirent mieux que lui. Il fallait assurément une belle ignorance et une amusicalité peu commune pour traiter avec une pareille désinvolture le plus précieux de l'art du passé. Mais, surgissant en 1830, l'anarchisme berliozien fut sans doute un bienfaisant contrepoids à l'influence naissante de Bach. Il était bon qu'un artiste d'indéniable génialité détraquât les formes et les formules et fît la nique à la tradition, juste au moment où l'œuvre extraordinaire d'un génie plus puissant risquait d'imposer pour longtemps à l'art moderne le lourd manteau de la polyphonie contrapunctique. Il y avait tant à apprendre, chez Bach, qu'on en pouvait redouter le danger de l'imitation. *Elias* et *Paulus* démontrent suffisamment la réalité de ce danger et sa malfaisance. C'est en croyant prendre Bach pour modèle que Mendelssohn élabora ces insipidités savantes. C'est en croyant suivre Berlioz que Liszt recréa la symphonie et rénova l'art harmonique.

Le dimanche suivant, sous la direction de l'auteur, M. Bourgault-Ducoudray, des fragments de *Thamara* réhabilitaient delicatement la monodie orientale, et nous consolaient de *Bacchus*.

§

Le sujet de *la Carmélite*, c'est l'aventure de Louise-Françoise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière. Toutefois, cela n'est pas spécifié, sans doute à cause des libertés

que le poète voulut s'accorder de prendre avec la relation historique. Les personnages sont dénommés, sans plus, le Roi, la Reine, Louise, Athénaïs, etc. Et si « le Roi » pourtant se voit comparer au soleil, si, dans le 3e acte, un air de ballet de Lulli fête le triomphe d' « Athénaïs », cet anonymat nous épargne du moins l'invraisemblance d'entendre un Louis XIV authentique s'exprimer en vers parnassiens du plus pur chiqué. Mais, en les dépouillant de leur état civil, il semblerait que le dramaturge prît, avec la licence, l'implicite engagement de gratifier ses héros d'un caractère, d'une âme, bref, d'une personnalité, et, les présentant selon sa guise, de nous les présenter bien vivants, dans une action autonome et complète en soi. M. Catulle Mendès a préféré l'équivoque, avec son avantage et son inconvénient. L'avantage qu'il y trouva fut de donner du ton à sa « comédie musicale » par le postulat du grand Siècle et du grand Roi. L'inconvénient était de profiter trop commodément de cet avantage, de considérer les caractères comme assez déterminés par une qualification succincte ou par un costume, et, sous le transparent d'ombres illustres, de faire évoluer des pantins.

M. Catulle Mendès est tombé dans le piège, et son poème en devint un « livret » qui nous ramène aux plus mauvais jours de feu Gallet. On se sent même un peu déconcerté de la maladresse déployée, dans la circonstance, par un vétéran de la critique et du théâtre. Certes, puisqu'il ne s'agit plus que d'un conte, M. Mendès avait bien le droit de nous montrer « Louise » et « le Roi » roucoulant à la belle étoile, sur un banc de pierre, situé juste au-dessous de la fenêtre de « la Reine », de forcer le dit Roi à traverser, « l'amour en tête » une antichambre où l'on vient de « souffler la cire », et si noire que Sa Majesté « n'y voit rien du tout », risque de casser ou de se casser quelque chose, et ne peut éviter la forte gaffe en se cognant à « Louise », au moment de voler dans les bras et le lit d' « Athénaïs ». On lui passerait même « l'Evêque » raseur, qui n'est point Bossuet, encore qu'il en porte l'habit et qui se ballade en grand uniforme jusque dans les « appartements des Dames et Demoiselles ». Mais que nous veulent ce drôle « laid, chafoin, sordide, furtif, à l'air d'ancien prêtre », intitulé « le sacrilège », et son associée « presque moustachue », « la sorcière » ? C'est dans le jardin du palais, devant la chapelle, parmi le peuple et les soldats du Roi, qu'ils règlent leurs comptes scabreux et partagent leurs bénéfices. Pendant la messe royale, ils parlent de

« Messe Noire » et de « rite assyrien », d'un « enfant vivant bien entier, pas juif », de « poudre », d' « Astaroth » d' « élixir de fiel et de nard ». On discerne vaguement qu'il est question de Louise et aussi d'une certaine « marquise ». Enfin le complot se dessine. La Cour survenant en procession cérémonieuse, Athénaïs quitte le cortège et ordonne : « Restez cachés, là, dans l'allée obscure. » — Et ils y restent jusqu'à la fin de la pièce, escamotés dans la coulisse, avec leur poudre, leur élixir, leur Astaroth et leur enfant pas juif, si bien cachés qu'on n'en souffle plus mot. Il faut croire que tout ce bric-à-brac opère pendant l'entr'acte, lequel entr'acte, dans *la Carmélite*, dure deux ans, au bout de quoi Athénaïs a remplacé Louise dans le cœur « du plus beau Roi du monde ». Mais, quand on a regagné son fauteuil, un quart d'heure après, on est un peu déçu de n'avoir pas à assister à quelque partie de l'opération. Car, tandis que Louise se lamente, relit longuement de longs billets doux, pleure les amours révolues et, puisque abandonnée, se repent, je vous... offre mon billet qu'on regrette bigrement la « Messe Noire bien troussée » avec ses « deux boucs ornés d'étoles », ses « entrailles de colombe et de hibou » et son petit incirconcis.

Elaguée de la précision des caractères historiques, de la cruauté des intrigues de cour, la fable de *la Carmélite* était trop connue pour conserver d'autre intérêt que celui du détail de l'exécution. Il semble que M. Mendès n'ait eu que le souci d'intercaler un duo d'amour au milieu de « tableaux vivants ». Entre le « ballet des Nymphes » et « la prise de voile », les ébats de la blonde Louise et du Roi laissent l'impression d'une passade, suivie d'une passade analogue avec la brune Athénaïs. Le déboire de la répudiée nous importe aussi peu que le bonheur de l'élue, car nous ne connaissons des deux rivales qu'un geste identique et une complaisance homonyme : et l'ardeur d'Athénaïs attire notre sympathie au moins autant que les fragiles scrupules de Louise. C'est pendant que nous nous promenons dans les couloirs, durant les deux années de l'entr'acte, que le vrai drame se déroule, et nous n'en connaissons rien. Cependant, à défaut même de tout développement psychologique, on pouvait espérer du librettiste une tenue d'aloi convenable. M. Catulle Mendès fut poète et il s'en est souvenu çà et là, mais surtout dans les passages où la parodie de l'époque autorisait le maniérisme. En revanche, dès qu'il aborde les sentiments plus profonds, les élans naturels de l'âme humaine, il ne rate pas une occasion de les fausser

par la préciosité du verbe ou une emphase cabotine, à moins qu'il ne nous stupéfie de l'incohérence des moyens et par la mentalité singulière qu'il prête à ses personnages. Quand on écoute Louise répondre aux excuses de son royal lâcheur : « C'est une indignité ! — Et je vous chasse dans votre infidélité ! » — on absout volontiers l'interpellé d'obéir aussi vite à une injonction si bizarement énoncée, et d'aller digérer sa courte honte sur l'oreiller d'Athénaïs. On comprend presque, là, que la pauvre égarée puisse avoir oublié jusqu'à l'existence de « la Reine », légitime épouse. Mais on fut mieux interloqué, quelques instants plus tôt, en contemplant la future carmélite en train de pomponner « pour le bonheur du Roi » sa nouvelle maîtresse, à seule et expresse fin, par cet étrange calice, de gagner « le pardon du ciel » et « le repos en Dieu ».

Adaptée à ce livret falot, la musique de M. Reynaldo Hahn affecte une distinction grise, qui flotte entre du Saint-Saëns émasculé et du Massenet affalé. La recherche de couleur locale engendre le plus souvent un archaïsme voulu de style dont une orchestration terne et malhabile souligne la monotonie. Au point de vue purement musical, cela est profondément dénué d'intérêt. Les thèmes représentatifs sont d'une égale et confuse insignifiance ; leurs transformations, d'une rare banalité. En maint endroit, la facture simpliste dénoncerait un amateur talentueux, si M. R. Hahn n'avait pris le soin, au dernier tableau, de nous avertir qu'il sait la fugue et au second, de nous prouver qu'il étudia Lulli. Quelques mélodies coulantes, de charme futile ou vieillot, assureront dans les salons la vogue de « morceaux détachés ». Néanmoins, il serait injuste de dénier toute qualité théâtrale à la première œuvre dramatique du jeune compositeur. Le spectacle, pour certaines parties, en vaut d'autres. Si la « prise de voile » apparaît, à la scène, une momerie aussi déplacée qu'endormante, le pastiche Lulli ne pèche guère que par sa trop servile exactitude. Les danses d'*Henry VIII* et d'*Ascanio* nous ont révélé le bienfait que la musique peut retirer d'une fidélité moins rigoureuse à la chronologie. Mais ce « Ballet des Nymphes » a fourni à M. R. Hahn les pages les plus agréables, peut-être les plus franchement venues de sa partition, et procuré à M. A. Carré le prétexte d'un délicieux divertissement Louis XIV. Une semblable reconstitution du passé est une œuvre d'art, et l'accueil chaleureux du public semblait encourager l'artiste à en renouveler l'expérience. Pourquoi M. Carré

ne la tenterait-il pas avec *Hippolyte et Aricie*, ce chef-d'œuvre, ou *les Indes galantes*, ce bijou? L'initiative, impossible à tout autre que lui, serait digne de son intelligence et d'un goût aussi averti que le sien. Il ferait revivre ainsi les créations géniales d'un de nos plus grands maîtres, et on ne voit pas à propos de quoi le succès qui vient de saluer un pastiche pourrait être refusé au modèle original.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Les couleurs solides à l'huile. — « Nos moyens d'expression sont augmentés ! » Et : « Nous voulons peindre aussi vite qu'on pense ! »

Ainsi M. Raffaëlli célèbre sa découverte et précise le mobile de son effort.

Il a trouvé le moyen de peindre avec des couleurs qu'on tient dans les doigts, sous les espèces de petit bâtonnets : c'est de l'huile qui sèche vite, c'est du pastel « fixé » ; de l'huile avec les qualités légères du pastel; du pastel avec les qualités de résistance de l'huile... Un certain nombre d'artistes viennent de réunir dans les galeries Durand-Ruel une centaine de toiles peintes selon ce procédé nouveau. Le plus notable, auprès de M. Raffaëlli lui-même, est M. Albert Besnard...

Mon incompétence, en toute technique plastique, est totale, et je saisis l'occasion d'en témoigner. Qu'on veuille l'observer : si cette incompétence est un fait, ce fait, pour une part au moins, reste volontaire car rien n'est plus facile que de se renseigner et le chapitre, des procédés n'est inaccessible à personne. Mais j'estime qu'à ces choses l'écrivain, le critique, doit rester étranger. Non plus que les affaires de coulisserie et de machinerie théâtrales, la chimie et la cuisinerie picturales ne nous intéressent. Une pudeur sacrée devrait interdire à l'artiste de nous les révéler. Ses confidences, du reste, ne me semblent jamais tout à fait sincères. Que l'homme du métier prétende nous dire tout ce qu'il sait, je sais bien, moi, qu'il restera toujours quelque chose d'incommunicable dans le sortilège par quoi ses théories se vivifient en passant des mots à la pratique.

Non ! La matière et le « comment » de l'exécution peuvent nous être inconnus : il nous est inutile de les connaître un peu, impossible de les tout à fait connaître. C'est AUTRE CHOSE qui, dans l'œuvre de l'artiste, rejoint ma pensée ..

Que donc on ait trouvé le secret de confondre l'huile et le pastel, soit. Que par là les moyens du peintre soient augmentés, c'est possible et je n'en suis pas très sûr. Il faut beaucoup de temps aux découvertes industrielles pour retenir efficacement une importante clientèle. M. Raffaëlli nous prie, dans sa préface du catalogue, de noter que ses confrères et lui-même n'ont point perdu, en se servant des petits bâtonnets, leurs qualités distinctives : y a-t-il là de quoi grandement les louer ? de quoi grandement nous féliciter nous-mêmes, leurs admirateurs d'hier, qui ne les voyons pas grandis aujourd'hui et tout simplement les retrouvons tels que nous les connaissions déjà ? A quoi bon, alors, en effet ?

Mais M. Raffaëlli de me dire que, par son procédé, ces artistes sont restés eux-mêmes à moins de frais : entendez ce dernier mot dans tous les sens ; ils feront, désormais, ce qu'ils ont toujours fait en dépensant moins de temps, moins d'argent, moins d'effort. Ils peignent *aussi vite qu'ils pensent*... Voilà qui est bien contemporain ! Vite ! L'instantanée artistique ! L'impressionnisme devait aboutir là. Et convient-il de dire avec plus d'insistance que cet aboutissement nous permet de mesurer assez précisément la portée de l'idéal impressionniste ?

Une vente de Daniel Vierge. — Croit-on rendre justice à Daniel Vierge en disant qu'il est le maître de l'illustration ? C'est un peintre, et l'un des premiers de ce temps-ci. Il a porté très haut le don direct d'exprimer la vie. Il est, dans cette expression *pittoresque*, en relation avec toute la vie de tous les lieux et de tous les temps. Que ce ne soit pas son intention de nous dire le fond des âmes, personne ne le lui demande. Ce qu'il nous donne suffit : la vérité pittoresque de la vie en mouvement. J'ajoute qu'ainsi réduite, magnifiquement, sa part reste tout de même de tout dire, à sa manière, puisqu'il n'y a pas un relief sensible, en ce « repoussé » du monde caché que nous appelons l'univers, et pas un creux qui n'aient leur explication dans de mystérieuses correspondances. Le génie de tout poète ou de tout artiste est de voir, selon son propre sens et son personnel rayonnement, la vérité entière mirée au tain de son imagination. C'est bien ainsi que Daniel Vierge regarde. « Il voit dans le temps et il voit dans l'espace », a dit de lui Gustave Geffroy. C'est vrai ; par une véritable ubiquité qui se joue des siècles et des patries, il est le compatriote et le contemporain des êtres les plus distants, des pensées et des actes les plus différents. Il

a vécu le rêve de Don Quichotte et les prouesses de Dewet ; il a pénétré avec la même curiosité effective, conquérante, la vie en tout temps historiée de son propre pays, et cet ardent moyen-âge de Michelet, et ce monde, extraordinairement inharmonique, ce monde nouveau, américain, cosmopolite, uniformément et froidement agité, ce monde actuel des courses et de la bourse, des affaires.

Nous avions comme un raccourci de cette production si variée, dans le catalogue des cent œuvres que l'artiste vient de vendre à l'hôtel. Je laisse de côté les tableaux à l'huile, en petit nombre, et où l'on cherche vainement la victorieuse et large vitalité des aquarelles et des dessins. C'est surtout par le crayon que Vierge est un grand peintre. Dans ses compositions pour illustrer l'œuvre de Miguel Cervantès, ou un poème de Zorrilla, aussi bien que dans celles où il écrit, en société avec de plus négligeables auteurs, la guerre Anglo-Boer, c'est la même intensité, la même présence incontestablement réelle de la vie. Sans doute, Vierge n'est pas allé au Transvaal ; il n'a pas davantage accompagné Don Quichotte à l'hôtellerie ; mais voici des termes de comparaison : — une arrestation de bookmakers à Auteuil, un retour de courses, la misère à Londres, des Joueurs de Boules à « Montrouge, rue des Plantes » — — et, vous pouvez vérifier : ces scènes connues sont à coup sûr vraies, — pas plus que *les autres*, pourtant, celles de jadis ou de loin, du rêve ou de l'histoire. Les différences mêmes, les individualités des atmosphères sont des preuves.

Exposition de M. Caro-Delvaille (Galerie Silberberg). — Qu'on discute sur le sens et la portée de cet artiste, sur l'acception de son talent, mais on ne peut lui refuser quelques-uns des dons essentiels du peintre. Ne cherchons pas chez lui l'atmosphère, la vision pénétrante et la révélation de « quelque chose » qu'il soit seul à voir. Il voit en décorateur les aspects extérieurs et il les rend en coloriste. Personne ne joue des noirs et des blancs plus délicieusement qu'il ne fait. Les noirs surtout ! Ce sont des mélodies légères, des harmonies profondes ; une grâce, une richesse, une élégance, une souplesse incomparables.

Mais tout se passe au premier plan.

Une composition significative nous montre deux femmes debout au bord de la mer. Elles nous tournent l'épaule, se laissant voir en profil perdu, et la ligne gracieuse de leurs personnes se silhouette dans l'agitation double des vêtements et

des vagues. — Les deux femmes y sont, les vagues n'y sont pas. Il n'y a pas de fond.

On a comparé M. Caro-Delvaille à M. de la Gandara, son compatriote. Mince éloge. M. de la Gandara sans doute a plus d'adresse encore, mais M. Caro-Delvaille a bien plus de sincérité, bien moins de cette perversité un peu niaise et creuse qui rencontre si aisément la faveur mondaine. Peut-être, d'autre part, le plus jeune — mais c'est le plus jeune ! — des deux artistes manque t-il du sens moderne de certaines psychologies compliquées qui pourtant l'attirent et que M. de la Gandara parfois a su rencontrer.

La grande étude de femme étendue — toute et élégamment vêtue de noir, sur un lit blanc — est admirable pour ce jeu charmant, que je signalais, des blancs et des noirs. La gorge découverte est un passage délicieux dans la diversité et les alliances des deux tons principaux ; nacrée, moirée, rose, et si palpitante dans sa douce plénitude, si pure, si aristocratique : mais le visage, dont les traits correspondent à toute cette élégance, est pourtant vide. Ce visage aux yeux sans lumière, aux lèvres inexpressives, n'est, dans l'ensemble, qu'un morceau égal à tous les autres et pareillement traité.

Cet art ne comporte ni développements en profondeur , ni centre. Le tableau recommence partout. — On avait vu déjà ces qualités et positives et négatives dans *la Manucure*, qui fut tant remarquée, et dans *le Petit Déjeuner*. On les retrouve dans *la Sortie de bain* — encore qu'ici pour la première fois l'auteur nous montre un nu complet —, dans *le Jardin*, bref, dans l'ensemble de cette exposition nouvelle. Les œuvres plus anciennes restent contemporaines des plus récentes. Ce qu'il y a d'instinctif dans ce talent, d'inspiré, de puissant, serait-il compromis par la culture d'une merveilleuse et dangereuse habileté ? Est-ce la nature même et du regard et des choses regardées qui doit nous inquiéter ? Faut-il dès maintenant décider que le chef-d'œuvre de M. Caro-Delvaille, comme déjà son œuvre de prédilection, sera une jeune femme, élégamment mise, étendue sur le ventre ou sur le dos, dans un lieu mondainement quelconque, avec une attitude et une physionomie étrangères à la vie profonde : prétexte admirable et frivole aux miracles d'un virtuosisme déjà étourdissant et qui peut devenir sublime ?

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

La collection Dutuit. — Voilà donc installée au Petit Palais la merveilleuse collection des frères Dutuit. Inauguration officielle, discours, lunch, rien n'a manqué, — même les regrets et les articles attristés de certanis critiques « très au courant ». J'avoue ne pas comprendre. Je cherche la déception, sans la trouver le moins du monde ; je me permets même d'être, au sortir de ma longue visite, très enthousiasmé.

Il faut, une fois de plus, constater l'insupportable et stupide état d'esprit qui fait passer de bien douces heures à ces étrangers qui nous connaissent si bien, — et que nous connaissons si peu. Si, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, où vous voudrez, deux de ces extraordinaires petits bourgeois avaient laissé à leurs pays la dixième partie du trésor que les frères Dutuit, de Rouen, viennent d'offrir à la ville de Paris, ah ! il faudrait lire les journaux et les revues d'outre-frontières, entendre le concert des magnifiques remerciements !... Pas une note discordante ne retentirait. Et on organiserait festivals, trains spéciaux, conférences, congrès, que sais-je ! Et les études pleuvraient, et les mémoires, et les rapports, et les reproductions, et les controverses courtoises...

Ici, dans le monde des « forts en thème », c'est, à une ou deux exceptions près, une sympathie bienveillante, une constatation grave de ne pas trouver le Louvre entier, ou Cluny ; il semble qu'on y « tolère » ce don. On ergote sur telle petite pièce ; on passe, pour se disputer à propos de cette autre, et on écrit des procès-verbaux de réception où perce un léger et exquis dédain.

C'est délicieux.

Moi, je vois l'empereur allemand ouvrant ce splendide cabinet, j'entends d'ici son homélie, — comme je goûte les autres louanges et les autres commémorations. Voyez ce qu'on vient de faire à Bruges autour de quelques lumineux panneaux escortés de combien de tartines paralytiques et ennuyeuses ! Ah ! cette fois rien n'a manqué, et la mise en scène des « Primitifs flamands » ne sera dépassée de sitôt, je pense, ni même égalée.

Il est vrai que, de leur vivant, les deux frères Dutuit, en dehors de la superbe avec laquelle ils opéraient dans la chaude bataille des enchères, n'avaient guère d'allure. Tout a un peu été dit sur eux, mais ces souvenirs de M. Molinier ont une saveur particulière :

« Au point de vue physique, les deux frères Dutuit, Eugène, mort en 1886, et Auguste, mort en 1902, étaient différents. Le premier plutôt maigre, au visage glabre et au nez de fouilleur et de chercheur, semblait plutôt être né pour vivre au milieu des bouquins dans une bibliothèque : en fait, il se montre par la magnifique série d'estampes qu'il a rassemblées, surtout sous les espèces d'un iconophile et d'un amateur de livres. Le second, au contraire, au livre et à l'estampe, a plutôt préféré le bibelot et l'œuvre d'art peinte et sculptée. D'un séjour prolongé à Rome, il a pris le goût des antiques, bronzes, terres cuites ou poteries ; mais, non exclusif dans sa passion, la Renaissance, le Moyen Age aussi l'ont également captivé ; enfin la peinture et les dessins de maîtres, surtout des maîtres flamands et hollandais, ont formé comme un trait d'union entre les deux frères épris de mêmes goûts, s'exerçant dans les branches différentes de l'art.

« Si Eugène était maigre, Auguste était plutôt replet et tassé sur lui-même... Malgré leur grande fortune qui leur eût permis de mener une vie large et luxueuse, toutes leurs ressources furent toujours consacrées soit à des œuvres de bienfaisance, soit à la satisfaction de leurs goûts artistiques... Je me souviens encore, — cela remonte à beaucoup plus de vingt ans, — de la première fois que je vis Eugène Dutuit au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, où il venait assez régulièrement pour étudier les gravures qu'il méditait, par des achats fantastiques, de faire entrer dans ses collections. Parti de bon matin de Rouen, en troisième classe, vêtu d'une redingote élimée et d'un pardessus défraîchi, il se gardait de laisser son argent dans les restaurants à la mode : un croissant ou un petit pain suffisait à son repas... Auguste Dutuit devait m'apparaître quelques années plus tard à Rouen en 1884, à peu près sous les mêmes espèces. Un jour, à la vente de la collection Allexandra Castellani, qui avait attiré tout ce que l'Europe comptait d'amateurs et d'antiquaires, tout d'un coup la salle fut en rumeur : un objet, faïence ou verrerie, je ne sais plus au juste lequel, venait d'atteindre un prix fantastique et, comme une traînée de poudre, le bruit se répandait que la famille Castellani, trop soucieuse de ses intérêts, faisait pousser les enchères par des hommes de paille. Des chuchotements on en vint aux gros mots et plusieurs personnes se levèrent, demandant à grands cris l'expulsion de cet ignoble « facchino » qui faussait ainsi les prix. Le « facchino » ainsi interpellé se leva alors, petit vieux à

la barbe et à la chevelure plutôt broussailleuses, et dit avec beaucoup de calme : « Mais, Messieurs, je ne suis point un « facchino »; je suis M. Dutuit, de Rouen. » Et il fut libre de continuer ses artistiques folies... »

On comprendra, facilement, qu'il ne m'est guère possible que de donner ici un aperçu excessivement sommaire des richesses accumulées dans les salles du Petit Palais. Tout d'abord, parmi les antiquités grecques, italiennes, de l'Asie-Mineure et de la Gaule méridionale, un superbe bronze, Mercure ou le *Bonus Eventus?* d'une admirable patine, le buste d'Antonin le Pieux, et ces deux autres trouvés aux Fins d'Annecy en 1867, et enfin le Bacchus fameux, découvert lors des fouilles de la *Via del Babuino*. Et les miroirs étrusques, et cette Vénus drapée, ce buste d'Antonin...

La série des vases peints demanderait de longues heures. rythons, lécythes, terres cuites de Grèce et d'Asie-Mineure, figurines de Tanagra, etc. De même que les monuments égyptiens et cette superbe statuette d'acteur tragique, ivoire peint, aujourd'hui en France, malgré la loi Cappa...

Le Moyen-Age et la Renaissance sont représentés par des pièces de tout premier ordre sur lesquelles il est bien inutile de trop insister, tant elles sont universellement connues... La céramique française resplendit avec les trois pièces d'Oiron, rarissimes, acquises en 1884 à la vente Fountaine. Assurément, parmi la centaine de pièces qui existent encore, elles peuvent passer pour les plus parfaites : nulle part ailleurs les nielles des fonds, les figures en ronde bosse, tout ce décor discret aux tons noirs, bruns et rouges d'œillet ne diaprent plus heureusement l'émail laiteux de la terre, et c'est le flambeau aux alérions des Montmorency-Laval (payé 91.875 fr.), et les deux biberons, celui de la vente Fountaine, celui provenant de chez Spitzer. Il y a, maintenant, du potier de Saintes, un mortier à cire de teinte jaspée de bleu et de violet, d'une rareté et d'une beauté également hautes, dans l'œuvre de Palissy... Et l'*Adoration des Mages* de Jean II Pénicaud, et de Nouvaerni, et Leonard Limosin, toute la fulgurance des émaux superbes ? Et la prestigeuse buire de verre bleu avec, peinte en émail, cette *Annonciation*, cette aiguière qui est une des plus belles manifestations de l'art italien du xve siècle ? Et la collection des montres ? Et le plat de Rouen aux armes de Saint-Simon, et le service de la du Barry...

Les tableaux, à part quelques notes superbes comme le *Moulin à eau* d'Hobbéma, l'*Idiot quêteur* de San Steen, la

Plaine de Haarlem et le *Château* de Ruysdael, la *Visite* de Ter Borch, de beaux Téniers, un *Trio* de Brawer et les toiles de Isaac van Ostade, Cuyp, van Velde, Steen, Gonzales Coques, Maas, Wenix, etc., ne dominent pas, comme le reste. A citer une superbe feuille de Watteau, deux superbes dessins à la fois fougueux et sages de Fragonard, au temps de Tivoli, et des Hubert-Robert excellents, et des terres cuites de Clodion, notamment un bas-relief qui est une pure merveille; et une suite d'encres de Chine des maîtres français, hollandais et flamands et celle de Guardi devant laquelle on peut passer des jours et des jours...

Voilà déjà, n'est-ce pas, un assez bel ensemble, — et il y a encore les manuscrits enluminés des plus pures, naïves et brillantes féeries que vous savez, poèmes dont la vision hante, — et les livres royaux aux armes de France et le Racine avec les originaux de Gravelot; et les reliures « à la Famfare » et les précieux fers à dentelles, et les rayonnantes créations de Le Gascon, et les Grolier, dont Bonaventure d'Aigonne se plaisait à dire : « Il semble à les voir que les muses qui ont tant contribué à la composition du dedans se soient aussi appliquées à les approprier au dehors, tant il paraît d'art et d'esprit dans leurs ornements.... »

Cependant, je n'ai pas encore dit un mot du triomphateur de cet ensemble : Rembrandt. Nous laisserons de côté, si vous le voulez bien, le *Rembrandt par lui-même*, qui est des plus douteux, et nous parlerons des eaux-fortes.

C'est le joyau de la collection Dutuit.

Il n'y a pas plus beau ni à Amsterdam, qui cependant est peut-être plus complet, — un cadeau de Louis Napoléon, — et qui s'enorgueillit des deux épreuves de la *Pièce aux cents florins*, 1er état, du *Bourgmestre Six*, un 1er état dont on ne connaît que deux épreuves; ni à Paris, qui vient directement après Amsterdam, ni au British Museum bien moins complet, ni ailleurs...

Voici, au reste, devant quoi on peut aller méditer, — et je ne vais citer que les pièces rares entre les plus rares.

Rembrandt au manteau brodé, avant le fond ; *Rembrandt appuyé*, premier état; *Rembrandt dessinant* avec la main blanche et avant le paysage ; *Rembrandt en ovale*, avec les quatre oreilles ; *Rembrandt de forme octogone* et *Rembrandt sur une planche longue*, dont on ne connaît pas d'autre exemplaire. Viennent ensuite : les *Quatre sujets pour un livre espagnol*, 1er état sur parchemin, ainsi que le volume

si rare de Menasseh ben Israël, avec les quatre estampes, *Joseph racontant ses songes*, 1er état non décrit, la *Grande Résurrection de Lazare*, où l'homme a la tête nue ; *la Pièce de cent florins*, 1er état, sur papier du Japon avec une grande marge, payée 27.500 francs à la Vente Palmer ; la même 2e état ; *Jésus-Christ présenté au peuple*, la grande planche 1er état, sur papier du Japon ; les *Trois Croix*, 1er état ; l'*Ecce Homo* et la *Grande descente de Croix*, épreuve de remarque ; le *Bon Samaritain*, 1er et 2e états, avec la queue blanche et le mur d'appui clair, et la 4e si rare, ce qui a permis pour la première fois de les distinguer d'une manière précise ; la *Mort de la Vierge*, 1er état. Dans les classes suivantes : *Saint Jérôme lisant au pied d'un arbre*, 1er et 2e états ; *Saint Jérôme*, dans le goût de Durer 1er état ; *Saint-François*, 2e état ; le *Tombeau allégorique; Médée*, 1er état ; la *Grande chasse au lion*, 1er état, non décrit ; la *Synagogue*, 1er état ; la *Petite Bohémienne*, la *Femme aux oignons*, le *Cochon*, 1er état, le *Lit à la française*, le *Moine dans le blé*, la *Femme au poële*, avant la clef ; id., avec la clef mais avec le bonnet ; le *Grand Arbre à côté de la maison*, la *Vue d'Omval*, le *Chasseur* 1er-2e états ; le *Paysage aux trois arbres*, le *Paysage aux trois Chaumières*, 2e et 3e états ; la *Chaumière et la grange à foin*, la *Chaumière au grand arbre*, les deux plus belles épreuves qu'il soit possible de rencontrer, la *Grange à foin*, le *Paysage aux deux allées*, l'*Obélisque*, 1er et 2e états ; la *Chaumière entourée de planches*, 1er et 2e états ; la *Campagne du Peseur d'or*.

Je citerai ensuite : *Renier Anslo*, 2e état, les quatre premiers états de *Clément de Jonghe* ; les 4e, 5e, 6e états, d'*Abraham Fransz* ; le *Vieux Haaring*, 2e état, sur papier et sur vélin, doubles du Musée d'Amsterdam ; le *Jeune Haaring*, 1er état, sur vélin, doubles du même Musée ; *Lutma*, 1er état deux épreuves, l'une double du Musée d'Amsterdam, cataloguée par Claussin comme une première ébauche, le *Petit Coppenol*, 3e et 4e états ; le *Grand Coppenol*, 4e état : le *Juif à la rampe*, 2e état, *Wtenbogaerd*, 3e état, avec les quatre onglets ; le *Peseur d'or*, 1er et 2e états ; le *Bourgmestre Six*, 2e et 3e états, ce dernier superbe payé 7.500 francs à la vente Chambry ; la *Grande mariée juive*, 1er et 2e états ; la *Femme coiffée en cheveux*, état non décrit, avant la boucle d'oreille de perle.

Quel vacarme, quelle apothéose, quelle joie orgueilleuse si

ces bourgeois de Rouen avaient légué ce trésor-là à Leyde, à Amsterdam, à Berlin ou à Londres !

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres. — Gustave Geffroy : *Les Musées d'Europe : Le Louvre, la peinture*, Per Lamm, 15 fr. — Paul Eudel : *L'Orfèvrerie Algérienne et Tunisienne*, Adolphe Jourdan, Alger. — Jules Coucke : *L'Exposition des primitifs Flamands*, «L'Humanité nouvelle», 0 fr. 75. — Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts ; La Revue de l'Art ancien et moderne ; L'Art décoratif ; Art et Décoration ; La Chronique des Arts ; Le Bulletin de l'Art ancien et moderne ; Supplément de The New York Herald ; La Plume ; L'Occident ; Les Nouvelles illustrées ; L'Illustration ; La Revue illustrée ; La Revue ; L'Assiette au beurre ; Le Rire ; Le Sourire ; Le Studio ; Deutsche Kunst und Dekoration.*

Les Livres. — On pouvait s'étonner jusqu'ici de ce que l'étude de l'art ancien fût restée le domaine des chercheurs patients et des érudits et que les poètes, les visionnaires, les écrivains de large pensée et de logique humaine et sociale, se fussent quasi abstenus d'en écrire. Peut-être est-ce parce que l'art présent avec son tumulte tentait davantage les épris de la vie toujours en gestation et en mouvement. Cependant M. Gustave Geffroy, après avoir longtemps guidé les artistes vers l'éblouissant et mystérieux avenir, s'est retourné vers le passé pour en décrire les aspects à ses compagnons de voyage. Il l'a fait avec sa merveilleuse compréhension et toute la magie d'une écriture lyrique et précise à la fois. Il était temps qu'un gentilhomme de lettres entrât dans le parc aux hautes futaies dont seuls des abbés bibliothécaires avaient jusqu'alors décrit les frondaisons.

M. Gustave Geffroy, avec sa perspicacité qui sait relier les phénomènes, remonter aux causes et déduire les évolutions, avec son intention qui lui fait saisir les époques et les caractères, avec le charme de sa pensée personnelle qui s'ajoute à l'explication des œuvres, a su nous promener dans le Musée du Louvre comme un amateur dans sa collection, trouvant des mots tendres pour ce qu'il aime, des mots vibrants pour ce qui l'émeut, des mots neufs, subtils et exacts pour ce qu'il admire. On n'avait prononcé jusqu'ici devant les chefs-d'œuvre que des phrases de Bædeker. Un poète est venu crier enfin avec des paroles colorées et enthousiastes son émotion et sa pensée.

Quel est celui d'entre nous qu'un pion pédant n'a pas dé-

goûté sur les bancs de l'école de ces fables de La Fontaine dont la vie nous montre plus tard le sens exquis et profond ? De même maints érudits avaient essayé de faire entrer le public dans le domaine artistique du passé, mais leurs descriptions restaient arides et la salle où ils enfermaient les chefs-d'œuvre était si sombre que le visiteur inaverti en distinguait à peine les beautés. Il faut savoir un gré infini à M. Gustave Geffroy d'avoir donné rendez-vous à la foule pour ouvrir tout grands devant elle les volets fermés du palais et d'avoir ainsi fait éclater devant tous à la grande lumière de sa passion l'immortelle beauté dont s'ennoblissaient les murailles. **Le Louvre : La Peinture** n'est pas un ouvrage didactique à la façon de tant de précis surannés. C'est un livre de chaleureuse vulgarisation qui tend surtout à élever le niveau des âmes contemporaines en développant en elles l'amour du beau. Nul éloge ne saurait, j'en suis sûr, plaire davantage à l'auteur.

M. Paul Eudel a longuement étudié l'**Orfèvrerie Algérienne et Tunisienne**. Les recherches ont été longues et nombreuses. Il a parcouru durant cinq années l'Afrique du Nord en rassemblant des documents. L'histoire des bijoux, c'est un peu celle des mœurs et M. Eudel nous fait pénétrer dans la vie courante de l'arabe, du juif ou du bédouin. Il nous montre la malheureuse décadence de la bijouterie indigène, nous en explique les causes et souhaite qu'en soutenant les orfèvres indigènes on redonne une sorte de vie à l'industrie arabe. C'est une louable entreprise que d'essayer de sauver une profession dans laquelle s'était concentré le plus grand effort d'art de la race. Nous nous devons de protéger les milliers d'ouvriers indigènes et de favoriser à la fois un art et un commerce importants. M. Paul Eudel a parfaitement posé la question dans son livre bourré de faits et de renseignements et auquel un grand nombre de reproductions de bijoux ajoute un vif intérêt. Peut-être le volume eût-il gagné à être écrit dans une langue plus alerte et plus pittoresque, mais tel, il apporte déjà sur un sujet nouveau la plus importante contribution connue à l'heure actuelle.

M. Jules Coucke a consacré quelques pages imprégnées d'un vif sentiment d'art à l'**Exposition des Primitifs Flamands à Bruges**. Ce sont là des impressions pleines de couleur et d'un sentiment juste et pénétrant.

LES REVUES. — **Gazette des Beaux-Arts** (décembre).

— M. Georges Cain raconte spirituellement en quelques pages l'histoire du legs Dutuit. M. Salomon Reinach écrit une étude documentée sur *quelques têtes antiques attribuables à l'Ecole de Phidias*. De M. Ch. Lœser, *La collection Beckerath au cabinet des estampes de Berlin*. M. Emile Michel étudie l'œuvre de M. Camille Bernier, le regretté paysagiste. M. Roger Marx résume excellemment l'impression que lui a donnée l'*Exposition internationale d'art décoratif de Turin*.

En hors-texte : *Portrait d'un gentilhomme* par H. Memling (coll. du baron Albert Oppenheim de Cologne), gravure au burin par J. Vyboud.

La Revue de l'Art ancien et moderne (décembre). — Etude sur les collections Dutuit par M. Georges Caïn. M. Georges Lafenestre, qui fut un familier de Marcellin Desboutin, a mis en ordre sur le vieux maître disparu quelques souvenirs et clairement situé l'apport du graveur et du peintre dans l'art du XIX[e] siècle. Au même numéro, suite et fin de l'étude de M. Roger Milès sur Félix Ziem.

L'Art décoratif (décembre). — M. André Saglio étudie avec une amicale admiration le talent puissant et véritablement original de M. Lucien Simon.

Art et Décoration (décembre). — *Jules Chéret*, par Gustave Kahn, ingénieux aperçus sur le délicat décorateur. — M. Charles Plumet montre la logique éclosion d'une construction dirigée par M. Gabriel Mourey pour sa maison de campagne.

La Chronique des arts (22 novembre). — Vive et justifiée protestation contre les déprédations auxquelles se livrent les jeunes potards contre les admirables fresques de Besnard à l'école de pharmacie.

(13 décembre). — « On peut tenir pour acquis le don de la *Sémélé* au musée Gustave Moreau, et l'événement mérite de ne point passer inaperçu. Se dessaisir au profit de tous d'un tableau, capital dans l'œuvre du maître, constitue une libéralité exemplaire à laquelle chacun voudra rendre hommage. L'initiative est, en outre, de grande conséquence. Certains s'étaient dépités de rencontrer au musée Gustave Moreau plus de travaux en cours d'exécution que de peintures conduites à leur terme d'irrévocable achèvement. Regret vain, en vérité, et qui décelait une singulière inintelligence du but même de la fondation. Comme si la confession des doutes et le spectacle des reprises incessantes d'un même ouvrage, ne contenaient pas une édifiante leçon d'humilité et de concscience!

Comme si personne s'était jamais avisé de faire un grief à Flaubert des « affres » par où se trahissaient la difficulté à se satisfaire et les plus nobles exigences envers soi-même !

« Voici pourtant qu'à côté des étapes de l'effort l'importante composition qu'est la *Sémélé* va faire apparaître le point d'aboutissement du patient labeur. Aux incertitudes de l'inspiration qui se cherche à travers les essais, les ébauches, s'opposeront désormais les claires définitions de l'œuvre mûrie et parachevée à loisir. Si la contagion du bien se propage et si la série des aquarelles inoubliables pour les *Fables de La Fontaine* vient enrichir pareillement la propriété publique, ainsi que l'espoir en fut jadis donné, des destinées heureuses semblent promises au musée Moreau et à la mémoire du maître, chez qui s'était un instant réfugié le culte du mythe et de la légende cher de tout temps à l'imagination française. »

J'ai protesté ici même il y a quelque temps contre les modifications atroces et coupables apportées au merveilleux Palais de Justice de Rouen. Nous sommes heureux d'apprendre par ce numéro de *la Chronique* que la direction des Beaux-Arts vient de condamner à disparaître l'escalier et le mur crenelé nouvellement édifiés.

Supplément de The New-York Herald (14 décembre). — De M. Camille Gronkowski une des meilleures études qui aient été publiées sur la collection Dutuit.

La Plume (1er décembre). — Numéro spécial consacré à *la Finlande* avec illustrations des principaux artistes finlandais.

L'Occident (décembre). — Très curieux article de M. Albert Besnard sur un élève d'Ingres, un artiste méconnu mort en 1868, Jean-François Brémond.

Les Nouvelles Illustrées (11 décembre). — Nombreuses reproductions concernant la collection Dutuit.

L'Illustration (13 décembre). — M. Gustave Babin consacre à la collection Dutuit un article des plus documentés et accompagné de nombreuses illustrations.

La Revue Illustrée (15 décembre). — Sous le titre *le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris*, M. Ch. de Néronde a parfaitement résumé l'origine des collections de la ville et leur histoire jusqu'à leur installation au Petit Palais.

La Revue (1er novembre). — De M. Camille Mauclair : *Les Peintres du travail en France.*

(8 novembre). — *Gens du monde*, par Capiello.

Le Rire (8 novembre). — *Le Musée des Souverains*, par Léandre : *S. M. Carlos I, roi de Portugal.*

Le Studio (novembre). — *Le Centenaire de Thomas Girtin, son génie et son œuvre.* par Walter Shaw Sparrow.

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre distingué confrère en critique d'art Henri Frantz devient le correspondant parisien du *Studio.*

Deutsche Kunst und Dekoration (nos IX et X).— Numéro entièrement consacré à *l'Art industriel Italien à l'Exposition de Turin 1902.*

YVANHOE RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Aux Concerts Populaires (quand les appelera-t-on Concerts Dupont, du nom de celui qui fut le véritable créateur et l'âme intelligente et ardente de cette institution ?) on entendit récemment en fait d'œuvre nouvelle l'*Ode symphonique* d'Erasma Raway, l'auteur de la *Fête romaine,* cette partition débordant de vie et de joie qui a été acclamée ici il y a deux ans et dont je vous entretins à cette époque en insistant sur les mérites et la haute personnalité du compositeur.

Autant la *Fête romaine* exultait de passion dionysiaque, autant le caractère de l'*Ode symphonique* est intime et contenu. Le grand orchestre moderne n'est pas employé ; il faut sans doute un nombreux quatuor,le rôle des cordes étant très important dans toutes les parties ; celui des bois l'est également ; mais l'auteur n'a conservé que deux cors et une trompette. Malgré la sobriété des moyens et la clarté des lignes qui rapprochent l'*Ode symphonique* des classiques, le travail de l'orchestration, la recherche même, à certains en droits, de timbres nouveaux et inattendus que l'on sent voulus, rapproche l'œuvre des productions modernes et surtout de la science et de la finesse des « jeunes » de l'Ecole française. L'importance du coloris orchestral est même une chose essentielle dans la nouvelle partition de Raway, les deux thèmes principaux, très purs et très plastiques, revenant fréquemment, en combinaison avec des rythmes subtils et variés, aux diverses voix de l'orchestre.

L'impression qui se dégage de l'audition? Un sentiment direct et vrai, de belles idées, une grande perfection de réalisation.

Le public a écouté respectueusement,et les artistes qui se trouvaient dans la salle de la Monnaie—Vincent d'Indy était du nom bre—ont suivi avec grand intérêt la nouvelle œuvre de Raway.

Puisque je vous parle de ce pur et probe artiste je vous signalerai cinq lieder qu'il a composés, sauf un, sur des vers

de Théodore de Banville et qui viennent de paraître chez les éditeurs Breitkoff et Haertel de Bruxelles et Leipzig. Ces lieder, dont le *Guide musical*, sous la plume autorisée de M. Georges Dwelshauwers, faisait un éloge sincère et raisonné, se distinguent aussi par une sorte de néo-classicisme, c'est-à-dire par la pureté et la netteté du dessin et des lignes, par la justesse de l'expression, le souci de l'accent et la richesse savante et concentrée, l'ardeur plutôt que la bravoure de l'accompagnement. Interprétés à Paris dans l'un de ces délicieux concerts qui se donnent dans une salle pas trop grande (la Bodinière par exemple) et devant un public restreint quoique compact, — ces lieders de Raway emporteraient, j'en suis convaincu, un succès intense et durable. Mme Raunay les chanterait à merveille.

En dehors du petit événement qui s'est produit aux Concerts-Dupont la saison musicale ne nous a rien fourni de bien intéressant, si ce n'est au théâtre de la Monnaie, la représentation de *la Fiancée de la mer* dont je vous parlai l'autre jour, et de superbes soirées consacrées à Wagner et en lesquelles, admirablement secondée par ses partenaires, l'orchestre et une mise en scène conciencieuse, Mme Félia Litvinne a tenu tour à tour en parfaite cantatrice et en émouvante tragédienne lyrique les rôles d'Isolde de *Tristan*, de Brunnhilde, de la *Walkyrie* et du *Crépuscule des Dieux*.

Au même théâtre de la Monnaie dirigé avec autant de tact et d'adresse administrative que de goût, de compétence et d'initiative artistique par MM. Guidé et Kufferath, a eu lieu une excellente reprise de *Carmen*, avec une interprétation soignée, stylée et ordonnée comme elle ne le fut jamais, avec des décors, des costumes et des mouvements de figuration nouveaux qui donnent vraiment l'illusion de cette Espagne si bien vue par Prosper Mérimée.

Beaucoup d'expositions ; je dirai presque trop d'expositions. Au Cercle Artistique elles se suivent de douze en douze jours, dans les salles du Musée Moderne, de trois en trois semaines. Au Cercle à peine un artiste a-t-il décroché ses toiles qu'un autre est déjà là pour prendre possession de la salle. Au Musée un groupe de peintres envahit la place aussitôt que la « chapelle » concurrente en est sortie. Gardes montantes et gardes descendantes de nos légions de broyeurs de couleurs et de pétrisseurs de glaise, sans parler des aquarellistes, aquafortistes et photographes!

Quelle trace ou même quel souvenir toutes ces expositions

aussi fiévreuses qu'éphémères laissent-elles de leur passage ? Il y a longtemps que l'ouverture de ces salonnets ne représente plus un événement artistique ; c'est à peine si l'on peut encore considérer ces « vernissages » successifs comme de petits événements mondains. Bientôt ils ne défraieront plus que la chronique du snobisme. Ce n'est pas que du talent et même beaucoup de talent se soit dépensé par les jeunes artistes à l'occasion de ces salonnets. Ainsi, à la dernière exposition du *Sillon*, le groupe dont MM. Bastien, Wagemans, Smeers, Swyncop et Gouweloos représentent les brillants chefs de file, on remarqua plus d'une bonne toile, mais on aurait souhaité chez tous plus de cohésion et de pondération ; en général les envois ce ressentent de la préoccupation d'être prêts à date fixe. Tout ce monde travaille en vue de l'exposition. Et s'il n'y avait que celle de leurs cercles respectifs! Mais c'est qu'il y en a partout. Chaque année un Salon dit Triennal a lieu soit à Gand, soit à Anvers, soit à Bruxelles, sans parler des expositions qui s'ouvrent dans les moindres chefs-lieux de province, sans compter les innombrables expositions de l'étranger où nos peintres sont très demandés. Rien de mieux au point de vue du marché et de la réclame, mais quel surmenage au point de vue de la production. Si l'artiste même ne s'esquinte pas, son art, toutefois, et l'Art, en général, doit fatalement se ressentir de cette course vertigineuse vers les multiples poteaux d'arrivée. Quelle prime accordée à la concurrence et à l'arrivisme ! Quelle prépondérance de l'instinct mercantile sur les nobles préoccupations d'art ! Mais il en est de même dans tous les domaines. Et les auteurs ne travaillent-ils pas aujourd'hui pour les éditeurs et les étalages du libraire comme les peintres pour le marchand et pour la cimaise aux expositions ?

Outre celle du *Sillon* qui, ainsi que je le disais, contenait d'excellentes choses et accusait, notamment, dans son ensemble, une très louable tendance à aller vers la lumière, à *s'aérer*, il y a eu, en fait d'expositions notables, celle du maître paysagiste Joseph Heymans, puis celle de M. Maurice Bleieck, un des vrais tempéraments, un des peintres bien doués qui se sont révélés depuis la génération des Laermans et des Gilsoul; celle de M. Guillaume Van Strydonck, artiste robuste interprétant avec une autorité sympathique et une sensibilité virile les fertiles décors et les exubérants terriens de la campagne brabançonne et flamande ; celle de M. François Taelemans, un Flamand aussi, mais plus idyllique, plus con-

centré, plus recueilli en quelque sorte, demeuré dans la tradition des petits maîtres néerlandais, c'est-à-dire de ces intimistes exquis qui choient leurs intérieurs et même leurs paysages avec cette conscience et cette ferveur que les ménagères modèles de là-bas mettent à la toilette de leur personne comme de leurs foyers ; et enfin le salon annuel des aquarellistes où brillent au premier rang MM. Marcette, Delaunois, Frans Van Leemputten, Staquet, Hagemans, Cassiers, Jacob Smits, Charlet, Hannon, Carpentier, Khnopff, Isidore Verheyden, avec des étrangers de marque tels que votre compatriote Gaston La Touche, les Hollandais Mesdag et Vander Waay, l'Anglais M. Bartlett, l'Américain Robinson et de nombreux Italiens.

Je lis avec infiniment d'intérêt les médullaires études d'art de philosophie, de littérature et de linguistique que M. Remy de Gourmont publie dans le *Mercure* et ailleurs, et qu'il a déjà réunies en quatre volumes de votre collection.

Ainsi je reprenais l'autre jour les pages si justes qu'il a inscrites sous ce titre *le Paganisme éternel* (1) et dont nombre de pages me paraissent d'une application constante, d'une saisissante actualité, en ce moment où dans tous les pays de traditions et d'éducation catholiques souffle un vent d'intolérance, de vandalisme et de pudibonderie protestants. Sous prétexte d'atteindre la licence et la pornographie, ce retour offensif de la néfaste Réforme vise en réalité les arts, la littérature et toute expression de Beauté. « Il y a un art catholique, il n'y a pas d'art chrétien, constate M. Remy de Gourmont ; le christianisme évangélique (2) est essentiellement opposé à toute représentation de la beauté sensible, soit d'après le corps humain, soit d'après le reste de la nature. Saint Paul ne sait pas ce que c'est qu'un temple chrétien ; encore moins une statue chrétienne ; il n'a pas la notion qu'une chair belle puisse être un ornement ajouté à la beauté d'un cœur pur. Si un tel christianisme s'était développé, les civilisations anciennes nous seraient inconnues ; la religion de saint Paul demandait impérativement la destruction des temples qui sont devenus les basiliques italiennes, le brisement des idoles, ces statues qui ont conservé dans le monde l'idée d'un art désintéressé et purement humain ; la littérature profane eût été annihilée comme le reste ; la propagation de l'Evangile eût été la propagation de la barbarie et,

(1) Cette étude fait partie du volume intitulé *la Culture des idées.*
(2) C'est-à-dire luthérien, protestant, voire janséniste.

pour tout dire, la croix aurait été un fléau aussi affreux et aussi destructeur que le croissant; les deux filles de la Bible auraient couvert le monde de ruines, de troupeaux et de tentes en poils de chameaux... Le premier soin des chrétiens qui voulurent ramener avec Luther et les autres réformateurs la religion à sa candeur première fut l'ionoclastie la plus furieuse. Zwingle, à Zurich, fit briser les verrières, rompre les statues, brûler les missels enluminés. En entrant dans l'église de Tous les Saints, à Wittemberg, Carlostadt cria le verset du Deutéronome : « Tu ne feras point d'images taillées! » signal de dévastation immédiatement compris de la plèbe qui suivait le triste énergumène...Il faut voir ce que les calvinistes de Hollande ont fait de leurs cathédrales... Or chaque fois que le christianisme, par les moines ou par les révolutionnaires, voulut s'astreindre à plus de conformité avec l'enseignement apostolique, il dut rejeter tout ce qu'il y avait de païen, de beau et, par conséquent, de sensuel dans la religion romaine. »

En ce moment, la néfaste et barbare tradition protestante, ennemie de la joie, de l'art et de la vie, tend à prendre le dessus même dans les pays où le catholicisme romain épurait et anoblissait les traditions païennes, qu'il s'était assimilée avec infiniment de tact et de sagesse. Ainsi dans notre pays nous voyons les catholiques faire docilement le jeu de ces protestants honteux. En France vous avez les Bérenger, et chez nous sévissent les Woeste. Chose piquante, en pays, catholique nous risquons de subir un joug plus lourd et plus accablant qu'aux pays bel et bien inféodés, depuis la Réforme à la morale chagrine, déprimante, anti-naturelle, donc immorale par excellence, de Calvin et de Luther. La loi du protestant Heinze fut rejetée par les protestants en Allemagne et tomba sous le ridicule, sous les protestations indignées ou sarcastiques des intellectuels comme sous les moqueries du bon sens public. Ici,avec sa majorité de cléricaux, M. Woeste est en train de nous doter de lois allant à l'encontre des traditions, des mœurs, de l'esprit et du caractère de cette nation.

On a prétendu longtemps que M. Woeste était un protestant converti au catholicisme. Il s'en est défendu au Parlement, je crois, et dans les papiers publics. Dans tous les cas s'il n'a été élevé dans l'une de ces sectes maussades et abstèmes, qui ont établi à jamais le règne de l'hypocrisie et de la contrainte funeste, — parce que devant provoquer fatale-

ment de sinistres scandales et des explosions atroces — dans la « joyeuse Angleterre » de Sidney et de Shakespeare, M. Woeste appartient au puritanisme le plus farouche par toute la trempe de son esprit, par tout ce qu'il dit, par tout ce qu'il écrit, par tout ce qu'il pense. Il sue par tous les pores le cuistre, l'ennemi juré non seulement de l'art, mais de toute manifestation de franche et libre vie. Il tient de ces âmes basses de chicaneaux et de procéduriers salaces qui instruisaient autrefois dans les procès de mœurs ou de sorcellerie. Cet homme sans tempérament doit haïr les gens qui ayant bon estomac et le reste s'attablent joyeusement devant ce que M. André Gide appela si bien les *nourritures terrestres*. Le peu qu'il mange ou boit doit se convertir chez lui en fiel et bile. Aussi un journaliste de talent l'a-t-il très spirituellement appelé l'Eminence verte ou Vert-de-gris. On se demande comment cet ergoteur retors, sans éloquence, sans style, sans initiative, a su conquérir l'ascendant qu'il exerce sur le parti catholique, ce parti qui compta autrefois parmi ses *leaders*, des hommes de véritable talent et de prestige comme les Thonissen, les d'Anethan, les Maloux, les Jacobs et les Beernaert. Et ce n'est pas seulement un ascendant, c'est une tyrannie. Les ministres, quelque grands airs qu'ils affectent à commencer par M. de Smet de Naeyer, chef du cabinet, récemment baronnifié, sont entièrement à la dévotion de ce vétilleux sectaire dont le principal mérite consiste dans une science routinière de tous les rouages de la mécanique parlementaire. La droite danse au rythme de l'air qu'il lui siffle. Les prélats, les évêques, obtempèrent à ses simples désirs comme à des ordres. La gauche elle-même, en dehors des socialistes, est pleine de ménagements et de pusillanimité à l'égard de ce censeur hargneux.

Explique qui pourra l'influence politique de ce quidam, je ne peux que constater cette pression autoritaire qu'il fait peser de plus en plus sur l'opinion catholique qui devrait cependant être la première à rejeter loin d'elle cet être mesquin aux aspirations incompatibles avec le génie, le caractère, l'humeur et la tradition catholique. Pour peu que nos conservateurs continuent à le suivre dans toutes ses aberrations moralisatrices, ils auront bientôt converti la libre et cordiale Belgique en une contrée plus puritaine que l'Ecosse ou certains coins de l'Allemagne et de la biblique Hollande.

Les journaux de l'opposition, même les plus modérés et les plus conservateurs, ne se dissimulent pas le danger que la

puissance de M. Woeste fait courir à notre bon petit pays. Il y a quelques jours, *l'Etoile Belge* s'exprimait ainsi :

« Ce que les droitiers veulent, c'est mettre nos institutions en harmonie avec la morale chrétienne... Aujourd'hui, sous prétexte de punir les outrages aux mœurs on veut cléricaliser le Code pénal. Demain, sous prétexte d'assurer la liberté du repos dominical, on imposera le chômage. Après demain, on légiférera contre les outrages à la religion, et ainsi de suite. »

Rien n'est plus vrai. La loi qui vient d'être votée par la Chambre après une discussion de plus de quinze jours, durant laquelle M. Woeste et ses aveugles suiveurs n'ont tenu compte d'aucun des arguments invoqués par la gauche libérale et socialiste, cette loi vise non seulement les spectacles, les chansons et en général toute « performance » un peu leste, mais va jusqu'à rendre passible d'une condamnation toute personne ayant tenu des propos indécents et assimile à semblables propos la lecture à haute voix des passages d'un livre jugés comme obscènes par un policier, un mouchard, le premier délateur venu.

Vous voyez la manœuvre et le jeu. Sous prétexte de sévir contre la gravelure et la pornographie, c'est encore une fois l'art et la littérature que M. Woeste s'est proposé d'atteindre. Jusqu'à présent, lui et les autres pudoreux de la droite n'avaient pas réussi dans leurs attentats contre les artistes et les littérateurs ; les jurys de toutes les cours d'assises du pays, voire celui de la Flandre occidentale, ayant acquitté chaque fois les libres écrivains que l'intolérance et le vandalisme pharisien des Woeste et consorts espéraient voir condamner comme pornographes. Vous n'avez pas oublié le honteux échec que cette néfaste camarilla essuya à Bruges, lors du procès intenté aux auteurs de *l'Homme en Amour* et d'*Escal-Vigor*.

La loi actuelle permettra d'atteindre indirectement des écrivains qu'un jury honnête n'avait osé condamner. Des juges à la dévotion du gouvernement clérical en condamnant le liseur ou le conférencier coupable d'avoir lu à haute voix et dans un lieu public, l'une ou l'autre page jugée graveleuse, flétriront, par contre-coup, l'auteur du passage incriminé !

Voilà où nous en sommes.

Et pour dire toute ma pensée, même si l'art et la littérature n'étaient pas en cause, je m'insurgerais contre la loi qui vient d'être votée. Sans approuver l'excessive licence qui règne dans le parler du peuple, dans les chansons de rues et même

dans les discours du gros de nos compatriotes, notamment dans les conversations qu'ils ont, entre hommes, au café et au cabaret, je réprouve bien plus la façon dont nos dirigeants se flattent de réprimer cette licence. Flamands et Wallons ne se sont jamais gênés pour appeler les choses par leur nom et même, de préférence, par leur nom le plus expressif. Je ne vois point qu'il y ait eu lieu, pour cela, de légiférer, de sévir, d'inventer des délits et des crimes nouveaux. Cette intempérance verbale, allant parfois jusqu'à la grossièreté, n'implique point l'immoralité de nos natures primesautières péchant, tout au plus par trop d'exubérance. La décence, la bienséance, le beau langage, les bonnes manières, sont affaire d'éducation. Cela regarde les parents, l'école, le curé, les éducateurs en général ; il s'en faut qu'on soit un malhonnête homme pour s'être exprimé de façon malhonnête. Je trouve draconienne et monstrueusement arbitraire l'intervention du magistrat, des policiers et du gendarme. Si l'on appliquait la loi Woeste, les trois quarts des Belges seraient passibles, tous les jours et même plusieurs fois par jour, de l'amende et de la prison. Bientôt notre pays entier ne représenterait plus qu'un camp de récidivistes. Qui fera, par exemple, le compte du nombre de fois que le Gantois invoque ses génitoires pour accentuer encore l'énergie de son langage imagé ? Je dis le Gantois parce que ce tic — regrettable, j'en conviens, au point de vue de la stricte décence — est devenu proverbial. Mais les autres Flamands, et les Wallons !... C'est à peine s'ils ont la parole et le geste moins suggestifs !

Or, comme les pharisiens de la couleur de Woeste voient une indécence dans le simple fait de citer ce qu'ils appellent les « parties honteuses » du corps humain, nous nous demandons comment nos Pères la Pudeur s'y prendront pour que les limiers de justice suffisent à leur mission.

— Pareille loi tombera infailliblement sous le ridicule ! ne cessent de répéter les bonnes gens d'ici. Il n'y aura pas moyen de l'appliquer. Elle sera plus vaine et plus fallacieuse encore que la loi contre l'ivresse...

— D'accord, mais il faut voir les intentions de ceux qui lancent pareils ballons d'essai ; il faut prévoir où nous mènera peu à peu cette jolie politique réactionnaire ; et en y réfléchissant bien, les perpétuels empiètements sur la liberté individuelle auxquels se livrent nos touche-à-tout cléricaux ne paraissent plus aussi grotesques ou aussi anodins. C'est aux Belges, c'est surtout aux véritables catholiques romains à dé-

cider si la patrie des Jordaens, et des Rubens; si la terre d'Uilenspiegel, va abjurer à son tour le rire, la gaîté, la libre expansion de l'esprit et de la chair, pour faire plaisir à une poignée de cafards et de huguenots.

Au XVIe siècle, quelque abominable qu'ait été la fanatique persécution de l'orthodoxe Espagne, les Pays-Bas du Sud demeurèrent fidèles aux traditions et à la religion catholiques par méfiance de l'intolérance et de l'inquisition calvinistes qui s'étaient déjà manifestées en Hollande et que nos ancêtres devinaient sans doute mille fois plus vexatoires, plus implacables, plus tracassières et plus mesquines que le contrôle et la censure de Rome. Et, pour ne pas remonter plus loin que 1830, dans la séparation définitive des deux parties de la Flandre Espagnole d'autrefois, entrait pour beaucoup l'aversion innée du Belge, aussi bien du Flamand que du Wallon, pour le joug de la morale et de la religion protestantes. Or, il n'y a pas à se le dissimuler, si on les laissait faire, c'est tout doucement ce régime justement abhorré que les Woeste et les faux catholiques de son bord s'imaginent nous imposer petit à petit. Aussi est-il grandement temps de rendre ces légistes de malheur aux douceurs de la vie privée.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Chambers's Cyclopædia of English Literature, a new edition by *David Patrick*, vol. II, VI-832 p., in-4°, 10 s. 6 d., W. et R. Chambers. — Herman Charles Merivale : *Bar, Stage and Platform*, 304 p., cr. 8°, 6s., Chatto and Windus. — Edgar Jepson : *The Sentimental Warrior*, VI-373 p., cr. 8°, 6 s., Grant Richards. — Mrs. John Lane : *Kitwyk*, XII-319 p., cr. 8°, 6s., John Lane. — Bernard Mallet : *Mallet du Pan and the French Revolution*, avec portrait-frontispice, XX-368 p., cr. 8°, 12 s. 6 d., Longmans Green. — Henry Newbolt : *The Sailing of the Long Ships*, 71 p., cr. 8°, 2 s. 6 d., Murray. — Austin Dobson : *English Men of Letters series : Samuel Richardson*, 213 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Memento.

Le second volume de la nouvelle édition du magnifique ouvrage qu'est la **Chambers's Cyclopœdia of English Literature** n'est pas moins excellent que le premier. Il renferme, avec quatre-vingts portraits, près de cinq cents notices sur des auteurs du XVIIIe siècle. Chaque notice comprend un sommaire biographique et bibliographique, un examen critique et des extraits des œuvres les plus connues de l'auteur. Il est certaines de ces notices qui sont de véritables essais dus à la plume d'érudits et de critiques dont la compétence

est indiscutable. Le professeur George Saintsbury présente Swift, Pope et Sterne ; Mr. Austin Dobson présente Richardson, Fielding, Goldsmith, Gay et Prior ; Mr. William Wallace examine Allan Ramsay, Fergusson et Burns ; le Dr Robertson Nicoll a revu les articles de l'ancienne édition consacrés à Samuel Johnson et à Jane Austen ; etc. Des études générales fort complètes servent de préface à chacune des périodes qui divisent l'histoire littéraire du XVIIIe siècle en Angleterre ou aux mouvements littéraires écossais. Une sorte d'introduction au XVIIIe siècle est remarquablement écrite par Mr. Austin Dobson; la période révolutionnaire et l'âge de la reine Anne sont étudiés par Mr. Robert Aitken ; le *Scottish vernacular Revival* est présenté par le Dr David Patrick sous la direction de qui est publiée cette réédition de l'Encyclopédie Chambers. Un grand nombre d'auteurs qui ne figuraient pas dans la dernière édition ont trouvé place dans la présente, tandis que beaucoup de notices trop brèves ont été à juste titre augmentées. Les portraits ne sont pas un des moindres attraits de ces volumes, et l'on dirait parfois qu'il y a une sorte de corrélation entre une physionomie d'auteur et son œuvre ; l'impression qu'on reçoit à la vue de ses traits est d'accord avec celle qu'on éprouve à la lecture ou l'étude de ses œuvres. Dans son essai préliminaire, Mr. Austin Dobson considère le XVIIIe siècle comme exactement conforme à la chronologie, c'est-à-dire commençant en 1700, l'année de la mort de Dryden, jusqu'à la fin de 1800, l'année de la mort de Cowper, cela à l'encontre de certaines autorités qui font dater la période connue sous le nom de XVIIIe siècle en littérature, de la révolution anglaise de 1688 à la Révolution française de 1789. Il est assez difficile d'assigner une date précise à un début de période de ce genre ; un mouvement littéraire ne s'ouvre pas à date fixe comme la chasse ou les tribunaux, et une certaine dose d'arbitraire entre dans la détermination des dates. Mais l'Encyclopédie traitant de tous les auteurs, peu importent ces discussions chronologiques. Il serait à souhaiter qu'une table alphabétique des auteurs aidât aux recherches; peut-être l'aura-t-on dans le prochain volume. Telle qu'elle est, la *Chambers's Cyclopædia* est l'ouvrage indispensable dans toutes les bibliothèques et il serait à souhaiter qu'il en existât de semblables pour tous les autres pays ; la mémoire trouve son compte dans ces assistances volumineuses et la curiosité s'excite à connaître mieux tant d'auteurs intéressants et moins favorisés de la renommée.

§

Un fort amusant volume, et non des moins bien écrits qui aient été publiés dans la dernière saison, est le recueil de souvenirs de Mr. H. C. Merivale : **Bar Stage and Platform**. La lecture en est par endroits aussi attrayante que celle d'un roman et l'auteur a une façon de raconter à la fois plaisante et suggestive. On trouve au cours du volume une innombrable quantité d'anecdotes sur toute sorte de gens et de personnages de tous les mondes, car dans sa longue carrière, l'auteur a beaucoup vu et beaucoup observé. Voici, sur le cardinal Manning, un curieux passage : « Dans son jeune temps, le fameux cardinal était de première force au jeu de cricket, ce qui semble aussi peu vraisemblable que le fait que John Morley était surtout célèbre à Oxford comme acteur-amateur. Mais Manning était aussi boxeur et l'un des jeunes prêtres qui furent formés par lui m'a dit qu'en chaire, quand la discussion l'entraînait, il avait une façon surprenante de rejeter le corps en arrière et de prendre l'attitude du pugiliste en garde. » Mr. Merivale est un contemporain de W.S.Gilbert, l'auteur dramatique, que son père destinait au barreau. « Si vous voulez seulement vous y mettre, insinuait le père, vous pourriez devenir lord chancelier. — C'est certain, répondait W.S. G., et si je me mets au théâtre je deviendrai Sheridan. L'un est aussi probable que l'autre et des deux je préfère Sheridan. — Il se mit au théâtre et le résultat ne lui donna pas tort. Rien ne vaut que de s'y mettre. .Que ne m'y suis-je jamais mis? Mais peu importe maintenant. Si j'avais acquis une grande fortune, mon ami et « solicitor » me l'aurait volée toute. Douce est la variété. Et je me suis diverti, dans mon temps, beaucoup. Ces choses sont arrangées pour nous par quelqu'un. Nous ne les arrangeons pas dans les grandes lignes. » Et sur ce ton, tantôt badin ou souriant, tantôt ironique ou sérieux, ce sont trois cents pages de lecture délectable et captivante.

§

Dans notre dernière chronique, nous avions dû dire d'un roman de Mr.Edgar Jepson tout le mal que nous en pensions; cette fois nous aurons le plaisir de dire beaucoup de bien — en le pensant aussi — d'un autre roman de ce même auteur. **A Sentimental Warrior** n'est plus une œuvre écrite dans le but évident de flatter le goût public dans ce qu'il a de

plus vil, de plus brutal et de plus grossier ; dans ce roman, Mr. Edgar Jepson s'est donné quelque peine pour faire une œuvre personnelle et forte. Cela ne veut pas dire qu'il ait à tous égards réussi : il y a encore ici bien des fautes et bien des erreurs. Le héros que retient d'un bout à l'autre l'intérêt est préoccupé spécialement de devenir un gentleman, de faire œuvre artistique (il est orfèvre d'art) et de retrouver qui est son père. Il parvient à ses fins après toutes sortes d'aventures au cours desquelles il ingurgite mainte bouteille de bourgogne (c'est son faible) et il conquiert une jeune et charmante comtesse, veuve d'un vieux podagre qui n'a jamais dû la déflorer, sans doute. Le caractère de ce Julien (comme dans Stendhal) est assez complètement esquissé, avec les défauts des personnages masculins des précédentes œuvres de Mr. Jepson. Les caractères secondaires sont très légèrement indiqués ; ceux des femmes sont conventionnels, sauf celui d'une petite bonne qui en deux ou trois touches est assez joliment dessiné. Il y a aussi un plombier anarchiste qui est bien facilement vaincu par les beaux yeux d'une soubrette. Julien, que Mr. Jepson dépeint amoureusement, a, vis-à-vis des femmes, des opinions un peu brutales, comme les autres amoureux que nous a déjà présentés Mr. Jepson. C'est là une attitude voulue, un parti-pris dans lequel on sent, en dépit des efforts de l'auteur, un manque réel de sincérité. Malgré des lacunes et des invraisemblances, ce roman est attrayant, dramatique, mouvementé ; il vaut d'être lu, et fait honneur au talent de Mr. Jepson.

§

Nous avions beaucoup et chastement aimé la jolie *Vierge aux Tulipes* que ramena de Hollande notre Charles-Henry Hirsch, et voici que nous nous sommes complu infiniment aux exquises histoires que Mrs. John Lane narre agréablement dans un volume intitulé **Kitwyk**. Dans un pays de canaux, de champs verdoyants, de maisons menues comme des jouets, aux intérieurs nets et propres, dans un village écarté, des personnages d'il y a cent ans s'agitent, ignorants des événements qui bouleversent le monde extérieur. Cette existence d'un village endormi dans la campagne pourrait sembler monotone, terne et languissante, mais Mrs. Lane a su voir dans cette paisible uniformité tout un spectacle tragi-comique et bien humain. Elle raconte avec un charme réel la suite d'incidents qui compose son livre, car ce n'est pas un roman,

mais une succession de tableaux et d'historiettes tour à tour émus ou divertissants. Et l'on rêve aux jolies jeunes filles aux bonnets blancs, et aux bons gros Hollandais fumant leur pipe au coin d'une vieille cheminée...

§

Le livre que Mr. Bernard Mallet consacre à son ancêtre **Mallet du Pan** prendra une place importante dans la quantité d'ouvrages consacrés à la Révolution Française et aux hommes qui figurèrent dans ce gigantesque drame. Plusieurs historiens se sont occupés déjà de Mallet du Pan : M. Gaspard Valette publia en 1893, à Genève, une étude sur Mallet du Pan et la Révolution Française. Les mémoires et la correspondance de Mallet du Pan furent publiés, à diverses reprises, par M. Sayous, André Michel, Victor van Berchem, Taine, Albert Sorel, Godet, Rossel s'occupèrent de cette remarquable personnalité, des articles en grand nombre parurent dans la *Revue historique*, le *Correspondant*, etc., dus à MM. Paul Thureau-Dangin, Gabriel Monod, de Lescure, etc.

Il faudrait plus d'espace que nous n'en pouvons disposer ici pour examiner le travail de Mr. Bernard Mallet. Mallet du Pan descend d'une très ancienne famille génevoise dont les membres occupèrent à Genève de hautes fonctions municipales. Plusieurs branches de cette famille sont établies en France, entre autres celle d'où descend la famille de grands banquiers protestants dont le chef actuel est le baron Alphonse Mallet de Chalmassy, régent de la Banque de France. Mallet du Pan connut Voltaire et devint de ses familliers, mais il ne subit pas l'influence du patriarche de Ferney. Il joua un rôle important dans les diverses phases de la Révolution, dirigea et réorganisa le *Mercure de France*, « le plus habile et le plus répandu des journaux », dit Mirabeau ; « il était lu dans toute l'Europe », dit Lally-Tollendal, « comme un modèle de discussion lumineuse et impartiale ». En 1798, Mallet du Pan se réfugie en Angleterre et, après une assez longue et douleureuse maladie, il meurt à Londres, le 10 mai 1800, à peine âgé de cinquante ans. L'auteur de la présente biographie est un arrière-petit-fils de Mallet du Pan. Son ouvrage est, à tous les points de vue, une remarquable contribution à l'histoire de la Révolution française.

§

Un mince recueil de vers, une soixantaine de pages, une

trentaine de pièces de longueur diverse, tel est le volume qui porte, avec le nom de Mr. Henry Newbolt, le titre de **The Sailing of the Long Ships,** emprunté au premier poème. Nous connaissions déjà, du poète, *Admirals all* que l'on pouvait admirer presque sans réserve et qui fit augurer d'un poète plein de vigueur, d'allure, d'élan, de verve, d'inspiration. Nous avions lu déjà quelques-uns des morceaux du présent recueil ; ceux que nous avons lus pour la première fois nous ont rappelé les précédents. Mr. Newbolt a suivi le sentier dans lequel il s'était engagé, nous attendons avec impatience qu'il prenne sa course à travers champs, à travers monts et vaux, par les grand'routes du monde, avec l'élan du départ, comme nous rêvons de voir tous les poètes le faire : chevaucher follement un pégase indomptable, voilà ce que, depuis l'aube des temps, le profane attend des poètes.

§

Personne ne se risquerait plus à entreprendre pour son plaisir la lecture des romans de Richardson. Et pourtant le petit imprimeur de Salisbury Court qui écrivit *Paméla*, *Clarissa* et *Sir Charles Grandison* est considéré comme le « père du roman anglais ». Il est difficile maintenant de comprendre les raisons de l'énorme influence qu'eut Richardson à son époque : son génie est celui de la médiocratie et de la médiocrité, mais il inventa un genre à une époque où cette nouveauté répondait à un besoin. Le volume de la série des *English men of Letters* que Mr. Austin Dobson consacre à **Samuel Richardson** est bien près d'être un chef-d'œuvre en son genre. En deux cents pages, il réussit à présenter Richardson avec toute son époque ; il reconstitue les circonstances mêmes dans lesquelles se fit cette révolution et rien n'est plus captivant que cette lecture. Et cet auteur suranné que personne ne peut plus lire revit ainsi dans cet admirable petit volume, et avec lui tout son pays et son temps, fragment de l'histoire d'une phase sociale.

§

Publications récentes. — Tauchnitz Edition : Fiona Macleod : *Wind and Wave.* — Jerome. K. Jerome : *Paul Kelver,* 2 vol. ; Rudyard Kipling : *Just so stories.* — Anthony Hope : *The Intrusions of Peggy.* — Herman Knickerboker Vielé : *The Inn of the Silver Moon,* 224 p., cr. 8o, 2 s. 6d., Murray. — Mary Cholmondeley : *Moth and Rust, together*

with Geoffrey's Wife and the Pitfall, 312 p., cr. 8°, 6s., Murray. — Joseph Conrad : *Youth : a narrative and two other stories*, 375 p., cr. 8°, 6s., Blackwood.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Angelo Brofferio : *I Miei Tempi*. — M. A. Antoniolli : *Amor di sogno*. — Lucio d'Ambra : *L'oasis*. — *Nouvelles*. — Sem Benelli : *Ferdinand Lassalle*, pièce en 4 actes. — Commémorations.

Tandis qu'on annonce pour les premiers mois de 1903 une belle moisson de romans et de nouvelles, de drames et de comédies, il faut donner un coup d'œil aux dernières publications. L'Italie possède des chefs-d'œuvre dont la majorité des Italiens ignore l'existence ; telles les *Confessioni d'un ottuagenario* d'Ippolito Nievo, un auteur mort tragiquement avant d'atteindre sa trentième année ; tels ces **Miei Ricordi** par Angelo Brofferio, que les éditeurs Streglio et Cie de Turin viennent de faire paraître pour le centenaire de la naissance de cet homme éminent.

Angelo Brofferio, né le 6 décembre 1802 à Castelnuovo-Calcea (Piémont), n'était pas seulement un politicien et un avocat de premier ordre, mais notre littérature lui doit des poèmes, des comédies, des études admirables ; et ces Mémoires pleins de verve et de clairvoyance jettent une lumière nouvelle sur l'époque où les chansons populaires aidaient l'œuvre patriotique des Balbo, des d'Azeglio, des Durando, etc., l'époque, enfin, où l'Italie était en proie à Metternich d'un côté et à Gregorio XVI de l'autre.

D'un style sobre et vif, Angelo Brofferio peint les temps où se développèrent son enfance et sa jeunesse, et de temps à autre sa manière facile et débonnaire s'efface devant la vision d'une patrie, au souvenir de ce que l'Italie attend ; l'auteur appartient à cette pléïade d'écrivains, que nous n'avons pas eu le bonheur de connaître personnellement, qui, selon l'expression de F.-D. Guerrazzi, écrivaient un livre, ne pouvant pas livrer une bataille : et ses mémoires reflètent ce caractère d'une loyale et rude simplicité qui forme un contraste si frappant avec nos écrivains d'aujourd hui. Alors on n'avait des pensées et des passions que pour le *Risorgimento*, et pour cet unique idéal on écrivait, on complotait, on mourait sur le champ de bataille ou au fond d'une geôle. Aujourd'hui que nous n'avons aucune nécessité d'être héroïques, nous ne som-

mes plus des héros; nous vivons une vie apparemment plus paisible, quoiqu'on ait soigneusement remplacé l'idéal ancien par des fantômes modernes et des sensibleries souvent ridicules.

On n'aurait jamais pensé à écrire en 1850 un roman tel que **Amor di sogno**, le dernier succès de librairie de la saison. Son auteur, M. A. Antoniolli, était presque inconnu jusqu'à hier; il écrivait çà et là quelques articles critiques, comme tout le monde, et des nouvelles honnêtement insignifiantes. Son roman a été donc une révélation, que le public a su apprécier. *Amor di sogno* expose le cas psychologique d'une jeune fille, Edoarda, qui, fiancée à un artiste étranger, Henri Kronberg, et follement éprise de lui, le voit partir pour la Norvège. Dans la solitude qui l'entoure tout de suite, Edoarda se voue au culte de cet amour et de cet homme qui est loin, loin, et elle l'attend, car il a promis de revenir dans un an. Près d'elle, un jeune homme, voisin de campagne, aime la jeune fille depuis longtemps : Massimo est bien autre que Henri Kronberg : il ne vit pas dans les nuages, il sent l'amour à l'italienne, un amour tout plein de passion, de transport, de dévouement, qui peut être aussi ennuyeux que celui des gens du Nord, mais qui vaut en tout cas la peine d'être goûté, en principe, du moins. Mais Edoarda, peu à peu, sans en avoir conscience, finit par se créer un monde fantômatique, où la figure idéale d'Henri Kronberg domine : c'est son amour rêveur, son *Amour de songe* qui la possède toute. En vain, sa tante un jour lui annonce que l'artiste s'est marié, là-bas, dans son pays : Edoarda l'attend ; il reviendra, il l'a promis, il reviendra un jour, sans doute. Et elle n'a pas un regard pour Massimo, nulle pitié pour son amour : elle poursuit un idéal nébuleux qui lui semble mille fois plus enivrant que la passion mâle et saine de son jeune voisin. Mais un jour Henri Kronberg revient en effet; veuf, seul, repenti : et le choc immédiat entre cet homme réel, cet amour humain, et le fantôme et l'idylle cérébrale qu'Edoarda avait envisagés dans sa solitude, se produit irrémédiablement : celui qui est devant elle n'a rien de commun avec son rêve ; elle a aimé un homme qui n'existait pas, et aujourd'hui elle le repousse avec horreur, puisqu'il résume toute une désillusion, un passé de folies intellectuelles. Très probablement, dans ces trois ans de sommeil psychologique, le dévouement muet et tendre de Massimo n'a pas été sans effet : en sortant de son rêve maladif, en rentrant dans la réalité de l'amour, la jeune fille s'aperçoit bien-

tôt que Massimo occupe dans sa vie une place énorme; et lorsque, sans aucun espoir désormais, Massimo lui annonce qu'il va partir, Edoarda a un élan de passion : « Ne me demandez rien ! dit-elle. Je ne sais, je ne sais... Je comprends que je mourrais loin de vous !... » Massimo l'embrasse, et dans les bras du jeune homme, Edoarda goûte toute l'ivresse d'un réveil. « Enfin ! Enfin !... C'est le réveil, — dit-elle. — Ne parlez plus : je suis toute à vous !... » C'en est fait de l'amour du rêve : l'amour réel, tendresse et sensualité, dévouement et possession, chante son triomphe, dans ce jour tout ensoleillé d'un doux automne italien...

Tel est le roman de M. Antoniolli, puisqu'il serait impossible de rendre compte des détails : sur ce canevas délicat et léger il a construit un fort et beau roman, qui place l'auteur parmi les jeunes les plus en vue. Le moment, d'ailleurs, était favorable à ce mélange de vérité et de rêve, parce que les maîtres des deux écoles commençaient à ennuyer le monde avec l'absolu de leur recette : ou toute la vérité jusqu'au dégoût, ou tout l'idéalisme jusqu'à faire dormir debout. M. Antoniolli, en s'éloignant et des uns et des autres, révèle dès à présent une personnalité ; il est trop juste de lui faire une place à part et d'en attendre des œuvres originales et significatives.

Bien divers est le cas de M. Lucio d'Ambra. Est-ce que ce nouveau roman, **l'Oasis**, marque un progrès dans la carrière de cet auteur? J'en doute fort : je retrouve dans son dernier livre les mérites et les défauts de son premier roman, *Il Miraggio*. M. Lucio d'Ambra est un écrivain probe, soigneux, sans hardiesse, dépourvu de cette largeur de vues et d'expression qui décèle tout un avenir; il se plaît toujours au même sujet familial, qu'il traite d'une main délicate, mais faible. Je crois qu'il n'osera jamais, en aucun sens ; poli et tendre, M. Lucio d'Ambra peut plaire, mais son œuvre est si discrète qu'on la suit sans soubresauts, qu'on l'oublie sans effort et sans regret. Il est dominé par la littérature française qu'il connaît d'une manière étonnante : on n'a lu de lui que très peu d'articles qui ne parlent pas d'écrivains et de romans parisiens, car il est chez nous, parmi les jeunes, l'admirateur le plus têtu de tout ce qu'on imprime à Paris. Je crois que M. Félicien Champsaur a dédié à M. Lucio d'Ambra divers chapitres d'un roman; il a été quelque chose dans le Comité italo-français pour la commémoration de Victor Hugo, mais on chercherait en vain son nom dans les Comités qui se pro-

posent d'honorer les illustres écrivains italiens. Son corps est à Rome, tandis que son cerveau vit à Paris, et il voit tout, les hommes, les passions et la société, selon le dernier mot de la vie parisienne. Cela veut dire qu'il se rend impossible une originalité quelconque : M. Paul Bourget le hante ; dans un suprême effort il pourrait arriver à imiter M. Octave Mirbeau, s'il en avait l'âme dédaigneuse et violente. C'est dommage : je le considère comme un talent qui réclame un contre-poison des plus efficaces, ou il finira par faire parler français ses personnages romains.

Dans *Miraggio*, M. Lucio d'Ambra racontait l'adultère du mari ; un mari qui s'emballe pour une actrice et qui revient plus tard, désillusionné du mirage fallacieux, à son foyer : voici que, dans *L'Oasis*, l'auteur nous donne un pendant, avec l'adultère de la femme, Camille, qui abandonne sa *maison*, son mari et un petit enfant, pour suivre le meilleur ami de ce pauvre Maurice Clarena, lequel, dans le ravage de tous ses espoirs, dans le désert sentimental où la trahison de sa femme le jette brusquement, trouve son oasis, l'amour pour son enfant. La vie et la mort de cet enfant sont presque tout le roman de M. Lucio d'Ambra ; il aurait pu donner un chef-d'œuvre sur ce sujet si bon et si âpre à traiter, et à vrai dire les pages où le petit Plon-Plon se présente sont dignes d'admiration. Mais le marmot vient à mourir, tandis que son père, dans la solitude d'Albano, trouve et aime une Claire Bregh ; et alors, puisqu'il n'y a plus rien à faire, la femme de Maurice Clarena revient. L'homme, fou de douleur pour la perte de son enfant, avec l'âme et le cerveau vides, n'a plus l'énergie de repousser l'adultère. Il est seul ; il a peur du monde, de l'avenir ; il reprendra sa femme, il traversera avec elle la vie lourde et inutile, parce qu'il faut bien vivre d'une manière quelconque, avec quelqu'un.

Le roman de M. Lucio d'Ambra est dédié à M. Hugues le Roux, et ses personnages lisent les livres de MM. Margueritte, admirent Verlaine et ils sont parfaitement stylés pour vivre au faubourg Saint-Germain.

Je dois signaler encore un bon recueil de nouvelles, **Falce**, de M. Calandra, auteur aristocratique, dont je me rappelle un roman vraiment remarquable, *La Bufera* (l'orage) ; et un autre, **Fumo e Fiamma**, par Domenico Tumiati, que j'admire comme poète et auteur de ces *Mélologues* exquis dont la marche a été triomphale à travers toute l'Italie.

J'écris pour la première fois dans ces chroniques le nom

de Sem Benelli ; il y reviendra souvent à l'avenir, j'espère, car je m'attends à de belles et fortes choses de lui : il est résolu dans sa vie, sincère dans son œuvre, indépendant et presque farouche. Un drame de lui en 4 actes, **Ferdinand Lassalle,** vient de signaler au public cet esprit si riche d'observation et si aigu : le succès que la pièce a remporté à Florence, où le public et le moment (on était en pleine grève ouvrière) donnaient à la représentation tout le caractère d'une vraie bataille, peut dédommager l'auteur des longues recherches historiques, fatigantes et minutieuses, que l'étude du temps lui imposait. La pièce de M. Sem Benelli, malgré le nom de son protagoniste, ne vise point à la question sociale ; il aurait été trop aisé d'émouvoir le public avec des tirades fanatiques et des déclamations larmoyantes. Au contraire, l'auteur a choisi, de la vie du chef socialiste, les épisodes passionnels, et précisément cet amour mystérieux avec mademoiselle Donniges, qui coûta la vie à Ferdinand Lassalle. On retrouve dans la pièce ces personnages, Mlle Hélène Donniges, son fiancé Janko Rakovitz qui tua Lassalle en duel, Mme de Hatzfeld, et la tragédie se développe puissamment jusqu'à la mort du protagoniste, soigné dans ses derniers moments par les deux femmes, la comtesse de Hatzfeld et Mlle Donniges, qui lui ont été non moins lourdes que fatales. Je ne dirai pas que le drame de M. Benelly soit incontestablement un chef-d'œuvre ; lui le premier il s'en offenserait ; mais sans doute avec cette pièce il vient de révéler un tempérament complet d'artiste, et malgré quelques lacunes il laisse entrevoir des facultés précieuses de psychologue. La pièce est bien taillée, les personnages peints d'une main heureuse et sans hésitations ; cela permet donc d'affirmer que M. Benelli est sur la voie juste et qu'il peut y marcher longtemps, de plus en plus sûr et libre.

Commémorations. — Les Commémorations littéraires d'Emile Zola ont été nombreuses : je dirais en franc italien, si le respect ne me retenait, qu'elles ont fini par *rompere le scatole* par ennuyer le monde. M. Bovio à Rome, M. Giacosa à Milan, M. Fradeletto à Turin et beaucoup d'autres messieurs moins illustres en bon nombre d'autres villes ont parlé copieusement de la vie et de l'œuvre de Zola, pour se trouver tous d'accord en général et tous en désaccord en particulier. Je ne sais pas ce qu'ils ont dit, pour rester d'accord, à mon tour, avec tous ces historiens de la vie d'hier ; mais je trouve un plaisir infini dans la certitude que personne ne pensera jamais à commémorer celui qui écrit ces lignes.

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES NÉERLANDAISES

G. van Hulzen : *Cinematograaf* (Cinématographe. Couverture et culs-de-lampe de Louis Raemaekers), Amsterdam, L. J. Veen. — Augusta de Wit : *Ver Borgen Bronnen* (Sources cachées), Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon. — Général B. J. Viljoen : *Myne herinneringen uit den Anglo-Boeren-oorlog* (Mes souvenirs de la guerre anglo-boer), Amsterdam, W. Versluys. — N. Hofmeyr : *Zes maanden by de Commandos*. (Six mois avec les Commandos), La Haye, W. P. van Stockum en Zoon. — Ida Heyermans : *Vertellingen van de Maan* (Contes de la Lune), Amsterdam, S. L. van Looy.

Cinématographe. — Sur l'écran les ombres défilent en une infinie variété de gestes. Silencieusement — la plupart des personnages sont muets, à moins, toutefois, qu'ils ne monologuent — elles animent les rues, les places, les marchés, les cafés, les bars, intéressantes toujours, fastidieuses jamais. — M. van Hulzen a toutes les qualités d'un analyste d'âmes et il est étonnamment indemne du pédantisme habituel aux regrattiers de la psychologie. Complimentons-le aussi d'avoir jeté par-dessus bord bonne partie du fatras néologique dont naguère il s'alourdissait.

Fortement évocatoire ce début de l'essai « Haarlemmerdyk » : *De wagens horten, de wagens stooten, ze schokken voort in vol geraas.* A signaler les culs-de-lampe dont s'agrémente ce volume, plus particulièrement ceux qui sont en regard des pages 92 et 106.

Sources cachées. — De ces six nouvelles je dirai, dans les termes à peu près de Gretchen effeuillant sa pâquerette, que je n'aime pas du tout les deux premières (*Nellis* et *Vrijage*), médiocrement la quatrième (*de Vader*), un peu la troisième (*de Meester Glaswerker*) et beaucoup les cinquième et sixième (*Vyandschap* et *de Hoogste Wet*). Cette gradation dans la valeur de ces contes s'explique par le fait que les uns ont pour cadre de froids pays du nord : la Hollande, l'Ecosse, un autre Venise ensoleillée, les meilleurs l'Inde lumineuse.

Mme de Wit, cette Kipling de l'archipel malais — mais une Kipling moins la férocité du Jingo à mâchoire d'assassin—connaît mieux que toute autre chose les choses et les êtres de l'Inde insulaire : la forêt qui s'éveille, la mer perlée, les palmiers graves et immobiles sous le soleil ; la nuit qui tombe sans intermédiaire crépuscule et qui s'anime du bruissement des insectes par myriades, du coassement métallique des grenouilles géantes et des silencieux battements d'ailes des renards-volants ; les blanches buées aurorales ; les sentiers des rizières sur les flancs des montagnes ; le panache des vol-

cans assoupis ; les nuages roses accrochés aux sommets violets des monts ; les buffles gris qui se vautrent dans la vase d'où n'émerge que la formidable tête cornue; les pêcheurs dans leurs *prahous*, qui lancent le filet ; les huttes de bambou au bord de la rivière rapide ; les lavandières, rieuses et menues, les jambes dans l'eau, le sarong retenu par les seins, l'éclat bleuâtre de leur chevelure odorante et la langueur de leurs yeux insondables...

Elle sait aussi la passion qui dort sous le masque hermétique de l'indigène, et qui parfois éclate en d'implacables vengeances, attendues patiemment et accomplies avec sérénité... Miann, qui assiste à la longue agonie de son ennemi Dyalil, qu'une mort accidentelle soustrait à sa haine et qu'il eût voulu ranimer de son propre souffle, et de son propre sang, pour, après, de sa propre main, le tuer — Miann, qui, Dyalil mort et enterré, ne renonce pas à sa vengeance, et guette jour et nuit, le crocodile borgne en qui s'incarna l'âme exécrée de Dyalil, est d'une forte peinture. Et la vengeance d'Aïssa, mère-de-Sidin, qui dix fois, vingt fois, plonge son couteau dans le cœur du *wedono* (1), assassin de Sidin, et qui, toute sa vie, se glorifiera de ce meurtre, est autrement humaine et autrement grande que le « pardon » qu'une authentique chrétienne — en s'en remettant, pour le reste, au bourreau — n'eût pas manqué d'infliger à Hadi Kousouma. C'est, en d'autres termes, la conclusion de l'auteur : « Je la regardai... Et je compris combien saint avait été son crime, saint par delà tout ce que j'avais cru être la vertu suprême, saint de par la loi qui domine toute loi. Ce fut comme une révélation qu, brillait dans son regard la révélation de vérités éternelles dans un monde de futilités et d'apparences. »

Mes souvenirs de la guerre anglo-boer. — Cette histoire de la guerre — d'une partie de la guerre, car l'auteur, l'assistant-commandant-général B. J. Viljoen, ne relate que les aventures de son propre commando — est plus attrayante par ses côtés documentaires et anecdotiques que par ses mérites littéraires. Les continuels va-et-vient, les dispersions et les rassemblements du commando, les privations endurées et les combats livrés, sont décrits sur un ton terne et sec, et la véracité évidente du récit ne suffit pas à passionner le lecteur.

Parmi les remarques du général Viljoen il en est de judicieuses. Celle-ci par exemple : « Nos chariots avaient été

(1) Magistrat indigène.

confiés aux bons soins d'un veldcornet réputé pour être un de nos meilleurs officiers-fuyards (*vluchtofficieren*). Il serait d'une bonne tactique de les toujours confier à des officiers de cette catégorie. Au moins serions-nous sûrs que l'ennemi ne s'en emparerait jamais. »

Les relations épistolaires entre Viljoen et les généraux anglais ne manquaient pas non plus d'humour.

Le général-combattant (*vechtgeneraal*) Muller ayant pris, à Helvetia, une pièce d'artillerie, « The Lady Roberts », aux Anglais, Viljoen en avisa le général Smith-Dorrien en ces termes : « Nous nous sommes vus obligés d'enlever « The Lady Roberts » de Helvetia, la dame en question étant une habitante indésirable (*undesired*) de cette localité. Je puis vous annoncer, d'ailleurs, que dans son nouvel entourage elle se porte à merveille et qu'elle est très satisfaite de son sort. » Le général anglais répondit à la communication de Viljoen : « Comme la dame en question n'est pas habituée à dormir en plein air, je vous recommanderais de lui faire porter de la flanelle à même la peau. »

D'une autre envergure est **Six mois avec les Commandos**. — L'auteur, le pasteur N. Hofmeyr, a assisté, en qualité d'historiographe officiel des Boers, aux opérations guerrières des six premiers mois. Le sympathique ministre, avant de se mettre en route, avait adjoint un excellent mauser et une collection complète de cartouches à son crayon d'historien — tout comme j'aurais fait moi-même si quelque journal avisé m'avait envoyé, à fins de reportage, sur le théâtre de la guerre.

M. Hofmeyr, tout théologien qu'il est, a du souffle. A la lecture de son livre, sincère, captivant et, par endroits, d'une belle allure littéraire, j'ai revécu toute la joie, l'intense joie goûtée à tant d'épisodes de la guerre : Colenso, Spioenkop, Magersfontein, Stormberg, Modderrivier, Tweefontein, Sprinkhaansnek, Tweebosch — les innombrables légions anglaises, les denses fourmilières de khakis éparpillées, foudroyées par quelques centaines de rustres incrustés dans les rocs... puis la déroute éperdue des cohortes britanniques, la fuite titubée des agresseurs qui, embarrassés dans leurs jambes immenses, trébuchent et tombent sous la grêle crépitante des balles et qui se relèvent pour tomber encore et rester à terre.

Oh ! la belle guerre, où, dès le commencement des hostilités, les tribunaux cessent de fonctionner — chose excellente, même en temps de paix, — parce que les juges sont allés se battre : le

juge Herzog, le juge Kock, le procureur Smuts, l'ancien procureur général Coster, — pour ne citer que les plus notoires... Où les écoles et les lycées se ferment faute de professeurs : ils sont à la frontière, et faute d'élèves : gamins de seize, quatorze, douze et dix ans, qui les y ont devancés... Où les églises sont désertes, parce que les pasteurs se trouvent avec les commandos, souvent en combattants, en *fighting parsons* comme les appellent les Anglais... Lutte magnifique, où, sans les camps d'extermination, la victoire fût restée, indiscutable, aux bouviers en veston — il y en eut en jaquette et en redingote — qui se battaient, nombre infime, pour leurs foyers, leurs troupeaux et leurs plaines vertes, contre un demi-million de mercenaires, précurseurs maléfiques de la pestilence industrialiste.

Les noms prestigieux ! Magersfontein... l'assaut des highlanders : Gordons, Sutherlands, Seaforths, Black-Watch — phalanges de kolbacks hirsutes, ondes sombres roulant sur le veld éclatant... Le nasillement des bag-pipes diaboliques, les cris gutturaux des montagnards... Puis, à trois cents pas des Boers — impassibles, eux, sous l'accablante canonnade et dont, ô merveille, nul doigt nerveux en pressant la détente d'un fusil n'a trahi la présence — l'écroulement tragique, le stupide effondrement des géants en jupes courtes et, dans la débâcle finale, l'exclamation sanglotée du général Wauchope, blessé à mort : « Ce n'est pas moi, mes enfants, qui vous ai conduits ici ! » Ensuite, la prière des vainqueurs : démonstration enfantine, certes, et qui eût été, en la circonstance, avantageusement remplacée par la poursuite et l'écrasement définitif de l'ennemi en débandade — mais plus belle, néanmoins, que les réjouissances britanniques lors de la délivrance de Mafeking et de Ladysmith, l'orgie de tout un peuple de brutes que hier encore la peur tenaillait, la terreur blême de ces fermiers silencieux et énigmatiques : vainqueurs de Buller, vainqueurs de Gatacre, vainqueurs de Methuen, vainqueurs de White, vainqueurs de Penn Symons, vainqueurs de Wauchope, vainqueurs des troupes les plus aguerries de l'empire. Allégresse impudente d'égorgeurs, qui maintenant, parce que deux cent mille hommes avaient enfin réussi à en refouler dix mille — tout là-bas, à l'autre bout de la terre — éructaient leur enthousiasme dans les rues de leur capitale, buvant, vomissant, dansant, brandissant des drapeaux, s'embrassant sur la bouche : cochers, pairesses, domestiques, clergymen, gargotiers, boursiers, hommes de police, employés, ouvriers — communion

égalitaire d'une nation de pirates délivrée du cauchemar de la défaite et du châtiment.

Contes de la lune. — Charmantes, ces histoires que la lune, qui a tant vu de choses et d'événements, raconte au petit garçon malade. Il y a là, notamment, l'aventure de la petite Suzon, qui n'est méchante et « ingrate » que parce que « personne dans son entourage ne se donnait la peine de l'aimer ». Voilà bien une des meilleures choses qui se puissent imprimer dans un livre pour enfants... Puis il y a un maître d'école, qui, ayant fait de la peine à Suzon, lui en demande pardon et promet qu'il ne le fera jamais plus.

Montrer à des enfants un pion faisant l'aveu d'une injustice, et qui en exprime le regret sans se croire déchu, me semble d'une pédagogie excellente.

Livres reçus : *Dagen*, par Styn Streuvels; *Zielenschemering*, par Louis Couperus.

ALEXANDRE COHEN.

LETTRES SCANDINAVES

Bjœrnstjerne Bjœrnson. — Le grand événement du mois, en Norvège, a été le 70e anniversaire de la naissance de Bjœrnson. On peut difficilement s'imaginer quelle place énorme il tient dans la vie de son pays. Beaucoup le considèrent comme le Norvégien le plus représentatif. Dans un petit pays, où tous ceux qui ont acquis un peu de notoriété sont mieux et plus généralement connus que,par exemple, en France, où, dans la foule réduite d'une population totale qui n'atteint pas celle de Paris, chacun coudoie chacun, et où tout homme célèbre est probablement connu d'un grand nombre, s'il ne se cache pas volontairement, on conçoit qu'un Bjœrnson puisse atteindre une popularité près de laquelle celle d'un roi serait médiocre, dans le pays le plus loyaliste.

Or, la Norvège est peu loyaliste, parce que la plupart des Norvégiens considèrent leur roi comme trop suédois à leur gré; et pourtant il me semble que s'ils avaient un roi qui fût vraiment à eux, ce sentiment un peu puéril, que l'on désigne par le mot de loyalisme,composé d'admiration pour une position réputée supérieure, de sentimentalisme protecteur envers un enfant gâté et d'admiration de soi-même en la personne d'un individu représentatif, pourrait se développer merveilleusement parmi eux. Et il y a peut-être quelque chose de ce sentiment dans l'hommage dont ils ont entouré le nom

de Bjœrnson depuis des années. Un homme qui fréquente la cour me disait un jour naïvement ; « Quel dommage que Bjœrnson ne veuille pas voir le roi : ces deux hommes sont si bien faits pour s'entendre ! »

Les œuvres littéraires de Bjœrnson ne suffiraient pas, si variées, si importantes soient-elles, pour expliquer cette extraordinaire popularité. Au début, ce furent d'abord des nouvelles tirées de la vie paysanne, parfois un peu idéalisée et trop idyllique, mais où du moins la langue concise montrait plus de vigueur. Puis, une série de drames historiques, presque tous puisés dans les Sagas royales de Snorre, et qui accusaient un progrès sur les célèbres drames romantiques du danois Oehlenschlager. Les poèmes et chants de Bjœrnson, épars dans ses œuvres en prose ou composés séparément, comptent parmi ses écrits les plus goûtés et les plus répandus : tout le monde, en Norvège, en sait quelques-uns par cœur, même en dehors des poèmes patriotiques, qui sont devenus chants nationaux. Il y a encore de lui quelques grands romans à problèmes et à tendances, — on ne pourrait dire précisément à thèses,— pleins d'émotion et d'intérêt dramatique sentimental.

Plusieurs des œuvres indiquées jusqu'ici ont été traduites en français dans des revues, mais aucune, je crois, en volume. Au contraire, la production dramatique moderne de Bjœrnson a paru presque intégralement en librairie, et même les ouvrages les plus récents ont paru au fur et à mesure, presque simultanément avec la première édition norvégienne : c'est pourquoi il a été relativement peu question de Bjœrnson dans ces « Lettres », destinées surtout à faire connaître les œuvres moins abordables au lecteur. De cette publication presque exclusive des drames récents, est résulté que l'on se représente inexactement Bjœrnson, en France, comme n'ayant d'importance — de même qu'Ibsen — qu'en tant qu'auteur dramatique. S'il est vrai que Bjœrnson, depuis dix ans, n'a plus guère écrit que du théâtre, on vient de voir qu'il ne faut pas négliger ses nouvelles paysannes et ses grands romans. Ses nouvelles, surtout, sont toujours très lues et sont consirées comme ce qu'il a le mieux écrit. La première en date, notamment, *Synnœve Solbakken* (1857), est peut-être un des ouvrages qui ont été le plus souvent réédités en Norvège.

On sait ce que sont les drames modernes de Bjœrnson, où le comique, le dramatique, le réaliste et le symbolique se mêlent bizarrement. On y trouve des questions examinées sans parti-

pris, des thèses affirmées de haut, de la pure fantaisie, des études psychologiques, et toute cette diversité, qui trouble un peu le lecteur français, est contenue dans les formes claires, aisément accessibles, d'une anecdote dramatique ordinaire.

Mais tout cela n'est encore qu'une partie de la production écrite de Bjœrnson. Depuis l'âge de vingt ans, c'est-à-dire depuis cinquante ans, il n'a pas cessé d'écrire dans les journaux sur toutes les questions, de prendre part à toutes les polémiques, de se mettre partout en avant, toujours prêt à se précipiter à l'attaque. On prépare en ce moment un recueil de ses principaux articles : il serait curieux de savoir combien de volumes ferait la publication complète. Sitôt que sa renommée s'est étendue au delà de son pays, il a écrit sur les questions internationales des articles pour des journaux allemands, russes, anglais. Il n'a jamais laissé ignorer son opinion sur aucune des questions qui ont passionné l'opinion publique de son pays depuis cinquante ans, et l'opinion européenne depuis quinze ans. C'est surtout dans le *Verdens Gang*, déjà depuis longtemps, qu'il écrit le plus habituellement.

Le recueil de ses principaux articles, depuis les débuts, sera très intéressant : on y lira une sorte d'histoire de la Norvège pendant un demi-siècle ; on y lira surtout l'histoire du développement de ses idées, plus nettement que dans ses œuvres littéraires. D'ailleurs, il ne faut pas distinguer, dans l'œuvre de Bjœrnson, entre les ouvrages littéraires et son œuvre totale. Celle-ci est une, et ses romans et son théâtre ne sont qu'une partie de la même action publique exercée sous des formes diverses. Ce polémiste, ce journaliste, se trouvait être un artiste, à la fois par la richesse vigoureuse de la langue et la force de l'invention, en sorte que ses livres ont duré, et que l'on lit aujourd'hui les premiers qu'il ait écrits autant que les plus récents. Mais on comprend que le succès en a toujours été d'autant plus immédiat qu'il les a toujours conçus sous l'impression de quelque préoccupation plus ou moins dominante au moment même dans l'esprit du public. Bjœrnson n'a jamais connu le silence. Sa pensée a pu s'affirfirmer tantôt pour, tantôt contre les idées les plus répandues; elle n'a jamais été solitaire. C'est là, évidemment, la condition première de la popularité.

En un demi-siècle, les idées se modifient, et celles de Bjœrnson ne sont pas restées figées. Mais une unité apparaît dans leur transformation. Avant tout, il a été national. Sa première campagne a commencé lorsqu'il était étudiant, et

s'est continuée depuis. Il s'agissait de protester contre la tradition qui faisait préférer des acteurs danois, qui naturellement conservaient leur accent, sur la scène de Kristiania, et qui jouaient même en costumes de paysans du Jylland des rôles de paysans norvégiens. Ce fut une campagne de presse et de sifflets.

Ses nouvelles paysannes sont une suite de tout le mouvement national norvégien auquel la classe paysanne avait pris une part prépondérante. On attribue aux paysans, à leur développement cultural, à leur esprit d'indépendance, un rôle capital dans le mouvement historique du pays. Depuis peu, ils avaient des représentants directs nombreux au Storting. Bjœrnson s'est occupé d'eux et les a peints en les idéalisant dans le sens de cette tradition historique.

Même, comme la question de la langue paysanne, opposée à la langue officielle, commençait à se poser, il publia l'une de ses nouvelles à la fois dans les deux langues. Depuis, il s'est déclaré opposé à l'établissement officiel de la langue paysanne réformée, le *landsmaal*, mais il a toujours pris une part active aux polémiques sur ce sujet, qui sont devenues presque continues. Il est partisan d'une évolution rapide de la langue officielle, surtout dans le sens indiqué par le grammairien Knudsen, et il écrit lui-même sa langue avec une orthographe personnelle, qui d'ailleurs a varié sensiblement au cours de sa vie, à ce point que, lorsque l'on prépara l'édition complète de ses œuvres, se posa la question de l'unification de son orthographe.

Ses œuvres dramatiques historiques sont aussi la suite du mouvement national. En même temps que la vie paysanne apparaissait dans la littérature par les contes populaires d'Asbjœrnsen et de Moe, puis par les nouvelles de Bjœrnson, les études historiques, de Munch principalement, avaient remis en honneur les vieilles sagas. La Norvège moderne voulait se retrouver dans son passé : Ibsen et Bjœrnson, presque simultanément, mirent en scène des vikings d'époques différentes ; mais Bjœrnson s'attarda plus longtemps à ces sujets, tandis qu'Ibsen, bientôt parti pour l'étranger, aborda la série de ses drames modernes et de ses drames symboliques.

Depuis, toutes ses œuvres ont constamment traité quelque question d'actualité, d'ordre tantôt général, tantôt particulier : questions religieuses, comme dans la première partie de *Au delà des forces*, questions sociales, comme dans la seconde

partie de ce drame, questions morales, dans *Les nouveaux mariés*, *Un gant*, dans sa conférence : *Monogames et polygames*. Car tout se tient toujours dans son œuvre, conférences, articles de journaux, drames. Il est grand orateur en même temps que grand écrivain, et ne craint pas de parler en plein air devant des milliers d'auditeurs. On peu remarquer cependant que parmi les œuvres récentes, la plupart traitent de sujets plus généraux, moins étroitement norvégiens, que dans la période précédente. La pensée de Bjœrnson s'est comme étendue, en même temps que sa renommée. Toutefois, des drames comme *Le Roi* et *Paul Lange et Tora Parsberg* ne peuvent être pleinement compris qu'en Norvège.

Il reste d'ailleurs malgré tout le poète national par excellence. A l'étranger, il apparaît souvent comme le missionnaire de son pays. Attentif à tout ce qu'on en dit, il intervient, il rectifie. S'il prêche en faveur de quelque cause universelle, comme la paix internationale, c'est particulièrement l'intérêt des petits pays, comme la Norvège, vis-à-vis des grandes puissances, qui l'occupe. En Norvège même, bien qu'il n'ait jamais été membre du Storting, ni pris une part directe à la vie politique, son action est continue, et dernièrement encore il exposait aux lecteurs du *Temps* la question de l'union avec la Suède. Tout récemment, on a pu prévoir une sorte de duel entre Bjœrnson et la mémoire de Johan Sverdrup, ancien ministre du parti de Bjœrnson, à propos des allusions contenues dans le drame *Paul Lange et Tora Parsberg*. La rencontre n'a pas eu lieu, et ceci ajoute encore à la présente confusion de la politique de gauche.

Les idées de Bjœrnson se sont pourtant considérablement modifiées sur un point capital. Bjœrnson fut d'abord chrétien, et la première partie de *Au delà des forces* montre suffisamment qu'il ne l'est plus. Il ne croit plus à la puissance de la foi. Ce changement n'a produit dans son œuvre aucun disparate, encore moins dans son action et dans son attitude. C'est qu'en effet son caractère est resté le même. Fils de prêtre, il a continué de remplir un sacerdoce, en répandant ses idées : ses idées n'étaient plus religieuses, elles en devinrent d'autant plus étroitement morales. Et comme la question morale qui, par-dessus toutes les autres préoccupe les gens moraux, est la question sexuelle, il a constamment été en campagne pour la fidélité dans le mariage et la jeunesse continente prolongée. Une revue suédoise ayant ouvert une enquête auprès d'un certain nombre de notoriétés sur

les règles d'une vie saine, Bjœrnson a répondu brièvement : « 1° Propreté ; 2° continence sexuelle jusqu'à la pleine maturité. »

Bjœrnson est donc un lutteur, un prêcheur, un missionnaire. C'est un homme qui a besoin de se sentir d'accord avec ses semblables, et qui cherche à les convaincre. Les opinions contraires aux siennes sont ses ennemis, et il les combat. D'ailleurs, ce sont bien les opinions qu'il combat, et non les hommes qui les expriment. Ce n'est pas en combattant les hommes qu'on peut les convaincre. Il est heureux de l'autorité que lui donne sa renommée, parce qu'elle donne à sa parole plus de force persuasive.

Mais quelles sont ses idées ? On voit qu'il est libéral dans sa manière de les défendre. Il appartient au parti de gauche. Sa conception générale est optimiste. Il voudrait le bonheur de l'humanité, de toute l'humanité. Volontiers il se dit, en ce sens, socialiste. Le professeur Sars, qui est son ami, et qui appartient au même parti que lui, observe dans une intéressante étude que publie le *Verdens Gang*, qu'il n'est pas un radical, qu'il ne l'a jamais été, qu'il est, au contraire, à la fois un libéral et un conservateur, que l'union des partis pourrait se faire sur ses idées, et qu'il est dans la vérité historique, comme conservateur réformateur, car c'est toujours sur le vieux conservé que les sociétés humaines construisent du neuf. Sans discuter l'approbation donnée par le professeur à l'action de Bjœrnson, il semble que les tendances de Bjœrnson sont ainsi exactement appréciées, malgré la réputation de radicalisme que lui ont naturellement acquise sa manière autoritaire et la fougue de son tempérament.

PEER EKETRÆ.

LETTRES TCHÈQUES

POÉSIE : Victor Dyk : *Tragi-comédies*.— Karel Toman : *Le Torse de la Vie*.— ROMANS : Karel Schleïhar : *Les ténèbres*.— Rose Svobodova : *Les Amoureuses. Les sentiers du Cœur*. — LA CRITIQUE : Georges Karasek de Lvovitz : *Aspirations vers la Renaissance dans l'Art*. — *Chronique d'art*.

POÉSIE : M. Victor Dyk est aujourd'hui un des plus remarquables talents lyriques de la poésie tchèque. Il affirme une fois de plus sa force et sa richesse dans le petit livre intitulé *Tragi-comédies*. Ce nouvel ouvrage nous apporte l'essai d'un nouveau genre de pièce dramatique, sorte de proverbe, différent toutefois du proverbe de Musset. C'est un genre devant qui

l'avenir pourrait bien s'ouvrir largement, car les deux pièces que nous présente M. Dyk, *la Vengeance* et *le Départ*, laissent entrevoir de brillants horizons. Ces deux proverbes sont l'écho vibrant d'amers souvenirs mêlés à la voix suraiguë de la méfiance et du scepticisme.

C'est cette méfiance, brisant une âme fatiguée au moment décisif où l'émotion la gagne, que décrit le poète dans *La Vengeance*. Il déploie à ce faire des qualités exceptionnelles de précision, de justesse et de sûreté. Un jeune homme dont une femme jadis empoisonna les heures de première jeunesse, un jeune homme que naguère une femme repoussa, fièrement, aujourd'hui, triomphe dans une vengeance raffinée. La femme est revenue vers lui. Il la tient, aimante et implorante et, tranquillement, froidement, à son tour il se plaît à lui briser le cœur et la repousse d'un simple, mais cruel « Va-t'en ».

Le Départ est l'instantané des derniers moments d'un jeune phtisique. Le malade va partir pour la campagne où il veut finir ses jours loin de tous et de tout. Les vibrations nerveuses de son âme meurtrie, à la fois ironique et mélancolique ; la douleur des dernières tendresses de l'Aimée qui ne doit rien savoir de la fin prochaine, l'émotion de cet instant où l'on fait ses adieux à toutes les espérances de la jeunesse, voilà le sujet de cet acte plein de poésie amère et triste, fixée en des vers nets et condensés.

Le Sorcier, histoire d'un Faust contemporain, rongé par l'éternelle ironie, torturé par tous les maux de l'homme moderne, est le noyau du livre. Dans cette œuvre, l'auteur nous dévoile, à nu, son âme enveloppée de brouillards épais qui l'oppressent. Il analyse les vains rêves qui hantent et troublent son sommeil et la conscience douloureuse de son impuissance en face du grand problème de la renaissance de la vie

Le Sorcier forme avec *Un Dialogue très sérieux* un tableau curieux et saisissant de la personnalité poétique de M. Dyk, une pure manifestation du scepticisme dont il est le type. Son scepticisme est celui d'un homme qui

> Etant venu dans des jours tristes se mit à rire.
> Après avoir ri, il devint mélancolique.

Telle est la dominante de sa poésie. Et c'est une preuve de la force rare d'un talent que de savoir faire éclore, comme par enchantement, d'odorantes fleurs poétiques, dans ce terrain si peu fertile.

Karel Toman : *Le Torse de la vie.* — Un torse, mais où vibre toute une âme d'artiste. L'œuvre éclate de sa vie intense et d'ardents sentiments. M. Toman a su faire passer dans ses vers les palpitations de ses nerfs. C'est du sang vif qui coule à travers ces rythmes saccadés. Tout chante ou pleure dans ces poèmes émus. Le livre est le journal d'une âme réagissant contre tous les chocs de la réalité. Il y a là d'inoubliables suggestions.

ROMANS. — Karel Schleïhar : *Les Ténèbres* (*temno*). — M. Schleïhar est le psychologue du noir, du douloureux, l'analyste de ces moments où le souffle de la passion ébranle le corps jusqu'en sa base. Ce sont ces moments où les éléments funestes de l'inconscient assaillent notre vie qu'il décrit. Son livre est une suite de tableaux sévères, une galerie d'âmes oppressées et farouches, broyées au choc sauvage des passions. Il contient des pages d'un charme émouvant, énervant et sombre, où plane un vague effroi. Ces nouvelles rappellent Dostoïewski, qui avait la même manière extatique de composer, emporté, rebelle à sa propre volonté, mais doué d'une étonnante force de l'âme troublée et révoltée.

M. Schleïhar débuta, il y a quelque dix ans, par un petit roman au titre bizarre : *le Poulet mélancolique.* C'était l'histoire émouvante de deux êtres malingres et chétifs : un enfant battu et martyrisé et, parallèlement, un pauvre petit poulet malade. Cette très simple histoire révélait déjà tout le talent de son auteur, sa conception de la vie dure et pesante pour les faibles qu'elle écrase s'ils ne peuvent lutter. M. Schleïhar est un phénomène littéraire des plus intéressants et je crois que *ce mystique du mal*, comme on l'a dernièrement appelé, trouverait en France beaucoup d'admirateurs.

Il y a longtemps qu'il ne m'avait été donné de lire un livre d'une telle envolée. *Les Amoureuses* (Milenky), de Mme Rose Svobodova, c'est toute une théorie de femmes issues des milieux les plus différents. Il y a des femmes inoubliables, des femmes douces qui passent dans la vie d'un pas rythmique, irradiantes de jeunesse et de beauté, rayons de soleil incarnés, des femmes dont l'âme tendre est comme le chant de l'alouette matinale, qui, dans l'atmosphère bleue, chante la gloire du jour naissant. Il y en a d'humbles qui s'en vont, sans révolte et sans plainte, accablées, courbées sous le poids énorme de leurs douleurs. Elles vont, portant en l'âme leur amour triste et dévoué. Et elles meurent le sourire et le pardon aux lèvres. Il y en a d'autres encore, tigresses somptueuses, ivres de pas-

sion farouche. Leur vie est un rut perpétuel, inassouvible; leur mort, une scène d'opéra dans un fastueux décor. Elles finissent avec un geste fier et tragique, applaudies par une foule extasiée.

Dans *les Amoureuses*, Mme Svobodova s'est réveillée incomparable psychologue de la femme, dont l'âme n'a point de secrets pour elle. Son Emma est une créature divine et pourtant une femme. C'est la femme inconnue de Verlaine, l'idéal pur et doux du poète. Les hommes de son roman n'ont pas cette fermeté de lignes ; l'auteur ne pénètre pas si profondément dans le chaos de leurs idées, et de leurs sentiments.

Le style de Mme Svobodova est alerte, nerveux, plein d'aperçus heureux, parfois trop pittoresques. Elle a des phrases concises et aiguës comme des stylets; d'autres douces et caressantes comme la main délicate d'une amante ; d'autres encore tristes et plaintives comme le frémissement des feuilles qui tombent.

Le livre n'est pas toujours bien ordonné. Un homme l'aurait sans doute mieux charpenté, mais il n'aurait jamais eu cette douceur, cette finesse, qui fait le talent de Mme Svobodova. Malgré le manque d'équilibre dans la composition, ce livre est, à mon sens, le plus beau roman de la littérature tchèque, et un des meilleurs que j'aie lus.

Après la vaste conception des *Amoureuses*, Mme Svobodova nous offre un recueil de nouvelles finement senties : *les Sentiers du cœur*. Une parfaite artiste a écrit ces pages, une artiste douée d'un sentiment profond, consciente de ses moyens. Son talent sait voir et retenir les détails caractéristiques. Il est délicieux de lire ces contes poétiques, colorés des nuances tendres du crépuscule. C'est un jalon de plus dans le domaine de la prose nouvelle.

La Critique. — Georges Karasek de Lvovitz: *Aspiration vers la Renaissance de l'Art*. — M. de Lvovitz est un des fondateurs de la critique moderne en Bohême. Gladiateur fervent, il fut pendant longtemps l'avant-garde de la littérature nouvelle. Ses critiques, pleines de finesse et d'une profonde érudition, ne ménageaient personne. Aujourd'hui il nous offre les fruits de ses études. C'est une série de médaillons, finement ciselés, de quelques rares artistes, français de préférence. La personnalité du critique est très marquée et c'est un vrai plaisir que de lire ces essais spirituels et condensés. On y trouve successivement les profits de Gœthe, Heine, Nietzsche, Bœcklin, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Joséphin

Péladan, Maeterlinck, Dubus, Rodin, Ruskin, Oscar Wilde, Karel Sabina, Jan Neruda et Jules Zeyer.

L'exposition des peintres et sculpteurs français organisée par la société « Manes », avec le concours de M. Gabriel Mourey, vient d'être close. La presse tchèque a montré un intérêt des plus vifs à l'égard des belles toiles de Aman-Jean, de Besnard, de Harisson, Latouche, Claude Monet, Le Sidaner, de Estienne, de Claus, de Raffaëlli, etc.

Dans le coquet pavillon de M. Kotiéra, l'exposition du maître Alesch, organisée à l'occasion de son cinquantenaire, remplacera l'exposition des peintres français.— Alesch est un des rares dessinateurs qui témoignent, dans leur originalité, du plus pur sentiment national. Son talent est inséparable des chansons populaires qu'il s'est complu à illustrer. Des traits nets qui campent un type, le personnifient, nous rendent la vie vraie, le sentiment intime, l'âme, dirais-je, du peuple tchèque. On ne peut comparer Alesch à personne, il est toujours lui-même, avec cette douceur slave qui se révèle dans ses moindres esquisses. Un critique qui voudrait parler de notre art pourrait — devrait même — le placer en première ligne après Manes dont il est l'héritier.

D'autre part, à Vienne, notre cercle Manes avait organisé une exposition et là, où la politique avait échoué, l'art a réussi. Tout Vienne intellectuel afflue à cette exposition dont la critique — malgré les dissensions de race — n'a pu que faire le plus grand éloge. Les noms de Uprka, Bilek, Sucharda, Slavitchek, Houdetchek, Preïsler et Kupka, seront désormais familiers à tous les amateurs d'art.

JEAN OTOKAR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire. — G. Dubois-Desaulle ; *Prêtres et moines non conformistes en amour* (Mémoires secrets de la lieutenance générale de police) ; « La Raison », 3.50. — Paul Friedmann : *Lady Anne Boleyn. I. Vers le schisme*, trad. de l'anglais par Lugné-Philipon et Dauphin-Meunier; Fontemoing, 3.50. — Robert Launay : *Les Pères de la Démocratie ;* Perrin, 3.50.— H. Oldenberg : *La religion du Véda*, trad. de l'allemand par Victor Henry ; Alcan, 10 fr. — J. Pène-Siefert : *Jaunes et Blancs en Chine : Les Jaunes ;* Berger-Levrault, 1.50.

Littérature. — Henri d'Alméras : *Avant la gloire, leurs débuts ;* 2e série ; Soc. Franc. d'impr et d'éd., 3.50. — J. Barbey d'Aurevilly : *Le Roman contemporain ;* Lemerre, 3.50. — Marquis Costa de Beauregard : *Courtes pages ;* Plon.—Guillaume Huszaer : *P. Corneille et le Théâtre espagnol ;* Paris, Bouillon, 3.50.—

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Une page perdue de H. de Balzac;* Ollendorf, 3.50. — Albert Reggio : *L'œuvre de M. Paul Bourget et la manière de M. Anatole France ;* Perrin.

Musique. — Andrée Fort : *Essais mélodiques* sur des poèmes de Paul Fort, Albert Aurier, Henri de Régnier, Gustave Kahn, etc., couverture d'Emile Bernard, Le Caire, s. é. — G. Hartman, Hansen et Alph. Duvernoy : *Bacchus,* ballet ; Heugel, 10 fr. — Reynaldo Hahn : *La Carmélite,* comédie musicale, livret de M. Catulle Mendès ; Heugel, 20 fr. — Leoncavallo : *Paillasse,* drame lyrique ; Choudens, 20 fr.

Occultisme. — Boué de Villiers : *Manuel de Magie;* Chacornac, 3.50. — E. Stuart Phelps : *Au delà des portes,* trad. de l'anglais par Charles Grolleau; Carrington, 3.50.

Philosophie. — Pierre Bovet : *Le Dieu de Platon,* d'après l'ordre chronologique des dialogues ; Alcan, 4 fr. — Baron Carra de Vaux : *Gazali ;* Alcan, 5 fr. — Christian Cornelissen : *Théorie de la valeur,* réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons et Boehm-Barverk ; Schleicher, 4 fr. — Gaston Milhaud : *Le positivisme et le progrès de l'esprit,* études critiques sur Auguste Comte ; Alcan, 2.50. — Jean Pérès : *Platon, Rousseau, Kant, Nietzsche* (moralisme et immoralisme) ; Tirage à part de *Archiv für Geschichte der Philosophie.* — Louis Prat : *l'Art et la Beauté, Kalliklès ;* Alcan, 5 fr.

Poésie. —Antonine Coullet : *Poésies d'une enfant,* préf. de François Coppée ; Lemerre, 1.50. — René Delaporte : *Les Levantines ;* « Le Luth français », 3.50.— Adolphe Krafft : *Les Nuptiales,* premières poésies et poésies nouvelles, suivies du Cantique des Cantiques;Leroux, 3.50. — Gustave Millot : *Ombres du passé;* Chalon-sur-Saône, Bertrand, 6 fr. — Etienne Renaud : *Poésies ;* Soc. Franç. d'Impr. et de Libr., 3.50.

Psychologie. — William James : *La Théorie de l'émotion.* Introduction par le Dr Georges Dumas ; Alcan, 2.50.

Publications d'art. — Jean de Bonnefon : *Monsieur d'Autun, portrait du Cardinal Perraud,* par Noël d'Orville ; « L'Art et l'Autel », 5 fr. — Jules Coucke : *L'Exposition des Primitifs flamands à Bruges;* « L'Humanité Nouvelle », 0.75. — Signoret et Vimar : *La Légende des bêtes;* Plon, 10 fr.

Romans. — A.-N. Apoukhtine : *La Vie ambiguë,* trad. du russe par W. Bienstock; Fasquelle, 3.50. — André Beaunier : *Les trois Legrand, ou les dangers de la littérature;* Fasquelle, 3 50. — Paul Bourget : *Œuvres complètes. V. Une idylle tragique; la Duchesse bleue;* Plon, 8 fr. — Brada : *Comme les Autres ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Gaston Chérau : *La Saison balnéaire de M. Thébault;* Sevin et Rey, 3.50. — Pierre des Champs : *Le Roi Mage;* Chacornac, 3.50. — Maxime Formont : *L'amour passe ;* Lemerre, 3.50.— François Gillette : *Longue route ;* Plon, 3.50. — Gyp : *Un Mariage chic;* Flammarion, 3.50. — Gustave Hue : *Avocate;* Fontemoing, 3.50. — Albert Kem : *La rédemption de Nini;* Chamuel, 3.50. — Jean de la Hire : *Le Sang des grenades ;* Offenstadt, 3.50. — Paul Leclercq : *Album de Paris ;* Floury, 5 fr. — Charles Merki : *Chonchon, ou l'amour expérimental ;* Soc. parisienne d'edition, 3.50. — Chasteau Montaigne : *Vers une Evolution ;* Juven, 3.50. — Charles Montfort : *Le Journal d'une saphiste,* ill. par Ed. Bernard-

Offenstadt, 3.50. — Charles-Louis Philippe : *Le Père Perdrix;* Fasquelle, 3.50. — Paul Pourot : *Les Deux Familles ;* Dujarric, 3.50. — Louis-Michel y Serrentant : *Pierre et Anna : le mariage ;* Ollendorff, 3.50. — Ivan Strannik : *La Statue ensevelie ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Léon Tolstoï : *Œuvres complètes. IV. Sébastopol. Une rencontre au Détachement. Deux Hussards ;* Stock, 3.50.

SCIENCES. — Fabius de Champville : *Les Ennemis du blé*, essai d'entomologie pratique ; De Launay, 2.50. — G. Morache : *Grossesse et accouchement ;* Alcan, 5 fr.

SOCIOLOGIE.— Henri Coulon : *Le Divorce par consentement mutuel, sa nécessité, sa moralité, suivi d'un projet de loi ;* Marchal et Billard, 2 fr. — Emile Faguet : *Le Libéralisme ;* Societé Française d'Impr. et de Librairie, 3.50. — Eugène Fournière : *L'Artifice Nationaliste;* Fasquelle. 3.50. — Comte Léon Tolstoï ; *Aux travailleurs,* trad. par J.-W. Bienstock et P. Birukow; Stock, 1 fr. — Un proscrit : *L'Inévitable révolution ;* Stock, 3.50.

THÉATRE. — Richard Ledent : *L'autre théâtre ;* Lemoigne, 2.50. — Maubel : *Théâtre. Les Racines, L'eau et le vin ;* Fischbacher, 3 50. — Georges Pioch : *Le Saint ;* « Revue d'Art dramatique ». — Véra Starkoff : *L'Amour libre*, pièce sociale en 1 acte; Stock, 0.50

VOYAGES. — Jean Pommerol : *Chez ceux qui guettent,* journal d'un témoin ; Fontemoing, 3.50.

DIVERS. — Eugène de Solenière : *Willy ;* Sevin et Rey.

MERCVRE.

ÉCHOS

Chanterelle et Chanterie. — Une rue Albert-Samain. — Conférences.

Chanterelle et Chanterie.— Sous ce titre, Mme Marie Mockel associe son quatuor vocal (la *Chanterie*) avec le quatuor à cordes de M. Armand Parent. Divers chanteurs et instrumentistes viendront compléter encore le groupe ainsi formé.

Ces ressources combinées permettront d'unir aux inflexions des voix les timbres des instruments; et les concerts de CHANTERELLE ET CHANTERIE donneront l'occasion de faire connaître plus d'un chef-d'œuvre entièrement ignoré, — il en est, et des plus grands maîtres: les chansons irlandaises et les chansons du pays de Galles pour les voix et les cordes, de Beethoven, — des quatuors et des trios pour voix d'hommes, de Schubert, — le *Minnespiel* de Schumann, etc.

Mme Marie Mockel et M. Parent annoncent dix concerts. La musique ancienne y révélera quelques-unes des compositions les plus belles de la Renaissance française et des XVIIe et XVIIIe siècles en Italie et en Allemagne. « Les paroles de chanterie » de Roland de Lassus alterneront avec les œuvres brillantes et graves que Vivaldi et que Sébastien Bach ont

écrites pour les archets. Après une sonate de Haendel on entendra un madrigal de Gagliano, ou l'une de ces légères et délicieuses chansons de Mauduit, où la phrase musicale rejette la mesure pour mieux épouser le rythme du vers chanté. — Quelques pages encore *inédites* des maîtres du XVII[e] siècle donneront même à ces auditions l'attrait d'une nouveauté vraiment assez rare.

Mais c'est à l'art moderne qu'est faite la plus large place. Le groupe de Chanterelle et Chanterie accueillera les compositions nobles et colorées des écoles russe et scandinave ; il interprétera surtout les plus belles pages de l'école française contemporaine, depuis César Franck et Duparc jusqu'à Claude Debussy.

Les concerts de *Chanterelle et Chanterie* se proposent un but d'art. Ils feront donc place à la Musique plutôt qu'à la virtuosité.

(Les séances auront lieu le vendredi soir, à quinze jours d'intervalle, en la salle *Aeolian*, 32, avenue de l'Opéra. Par exception, la première est fixée au *jeudi* 15 janvier.)

§

Une rue Albert-Samain. —Sur la demande des poètes du *Beffroi*, la municipalité de Lille vient de donner le nom d'Albert Samain à une rue de la ville.

§

Conférences. — M. F.-T. Marinetti continue en Italie ses conférences-lectures sur la poésie française. La dernière a eu lieu à Gênes, où un nombreux public a applaudi des poèmes de Baudelaire, Mallarmé, Kahn, José-Maria de Heredia, Henri de Régnier, Jean Lorrain, Maeterlinck, etc.

D'autre part, M. H.-P. Harlem, qui fait des conférences dans le nord, a vivement intéressé son auditoire, à Utrecht, par une causerie sur Arthur Rimbaud. M. Harlem refera prochainement cette conférence à Leyde, La Haye et Amsterdam.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7



JULES LAFORGUE

A. M. E. Eustache.

On a souvent considéré Laforgue, — c'est même ainsi que tend à s'affirmer sa réputation — comme un adolescent de génie, enlevé trop tôt aux lettres par la terrible maladie qui le minait, et qui a donné dans ses deux volumes uniques les promesses d'une œuvre future, plus parfaite et plus raffinée encore. Il me semble, au contraire, que les *Moralités légendaires* et les *Complaintes* sont un achèvement, non des prémices, que ce bouquet au parfum inoubliable est celui des fleurs de la *bonne volonté* de qui se sent près de sa fin. On n'exhale pas des plaintes pareilles sinon lorsqu'on pressent qu'on n'en aura bientôt plus la force. Il y a dans l'approche de la mort, surtout par ce chemin déroutant et mystérieux de la phtisie, une vertu de clairvoyance et de sensibilité surhumaines qui fait atteindre et comme palper une propriété nouvelle des choses de l'univers. L'inquiétude devient un sixième sens, aigu, tactile, multiple dont l'invisible organe retourne la surface et bouleverse le décor du ciel apparent pour en

découvrir l'envers douloureux. Laforgue,à ce point de vue, a franchi d'invraisemblables limites. Mais ce sont là des feux d'artifice vertigineux après lesquels on ne peut attendre que le silence et l'obscurité ou la simple et quotidienne lumière. Il a écrit les *Moralités* et les *Poèmes*, parce qu'il allait mourir :

> Ame,
> Ma belle âme,
> Leur huile est trop sal' pour ta flamme !

A supposer même un miracle et que Laforgue eût été sauvé, il est bien évident qu'il était trop artiste et trop solidement cultivé pour rien produire de banal. Il aurait composé des œuvres de critique analogues à celles de Taine et plus vivantes peut-être encore, des romans d'une composition et d'une écriture impeccables,mais il ne se serait pas dépassé, puisqu'il avait déjà donné l'élixir de sa pensée et de son âme. Il eût pu devenir plus serein, mais la sérénité confine à l'impersonnel et il n'y a de vraiment durable que ce qui vient de l'âme et ce qui vient de la douleur. Le plus haut degré de beauté, c'est la sincérité absolue qui le gravit.

Cette sincérité peut être celle d'un cœur étrange et farouche ou celle d'un esprit accueillant et neutre comme un miroir. Et Verlaine sanglote à l'écart tandis que Victor Hugo enfle en écho sa voix. Il y a dans Laforgue comme une conjonction des deux tempéraments : l'un solitaire et malade, l'autre panthéiste et fraternel à toutes les souffrances. Et son étrangeté était elle-même commune à une foule d'êtres troublés et anxieux. Tout était donc conjuré pour donner à notre sensibilité à la fois générale et restreinte un interprète digne de ses complexités. Victime héroïque, il a poursuivi jusqu'au fond de

lui-même ce que les plus pessimistes et les plus hardis avaient laissé dans l'ombre de l'inconscient. Il a été d'une déchirante et mortelle franchise.

§

Son œuvre est une des plus belles expressions de notre modernisme. Chaque époque a eu son modernisme. Je crois qu'on pourrait appeler ainsi les dernières années d'un temps où il s'est passé quelque chose de particulièrement intéressant ou bouleversé. Alors un peu de fatigue fait dévier l'action vers le rêve, ceux qui ont vu, enfants, leurs pères être les héros d'une entreprise ou les figurants d'une société harmonieuse, sont plutôt méditatifs et ingénieux, mélangent leur rêve du futur à leurs souvenirs déformés et fixent dans leurs travaux la mémoire douloureuse ou enthousiaste du temps qui vient de s'écouler. Le modernisme du XVIII[e] siècle, ce fut l'époque de crise intellectuelle qui précéda immédiatement la Révolution : la courtoisie, l'esprit, la licence, la philanthropie, l'utopisme social s'y mélangeaient singulièrement. Le modernisme de l'époque napoléonienne, c'est l'effervescence romantique : le désenchantement, la religiosité, la pompe de Musset et de Chateaubriand : les *Nuits* et les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Agrandi jusqu'à cette conception, ce mot quitte le domaine de la mode et du snobisme où on le confine le plus souvent. Il devient vraiment représentatif. On n'a plus affaire à Henri Monnier, c'est Flaubert que l'on consulte.

L'élite des dernières générations offre ceci de particulier que, dépassant les limites du temps et ne trouvant plus dans son époque un aliment suffisant à son activité de sentir et de comprendre, elle s'est rejetée vers les siècles anciens, elle s'est

assimilé le plus substantiel de leurs découvertes et de leurs douleurs, elle a poussé ses investigations jusqu'aux origines aryennes du monde, s'aidant de la science pour reconstituer le décor et les états d'âme. Elle s'est forgé ainsi une âme nouvelle, panthéiste, illimitée, sans fond. Et tandis que l'orgueil de l'intelligence aidait sa dépersonnalisation, une nouvelle douleur taraudait cette enflure : une douleur presque cérébrale, née d'une fatigue excessive et du manque de coordination des découvertes. En effet, pour mener à bien ce travail, cette transfusion psychologique, il faut donner à son cerveau la prédominance absolue sur le cœur, de façon à ce qu'aucune bouffée de chaleur humaine ne monte obscurcir la netteté délicate des formules, des analogies et des hypothèses. La curiosité aide à ce résultat, le scepticisme l'assure. Mais l'intervention de ce dernier élément, d'abord utile en ce sens qu'elle détruit la partialité de la recherche, a vite fait de démolir tout le prestige de l'entreprise, toute la foi nécessaire à sa poursuite. On la continue, par pur entraînement d'érudit, et, pour peu qu'on indulge à une minute de faiblesse, on s'arrête, pris d'un double doute : Est-ce la peine de connaître? — connaître vaut-il mieux ou pire que sentir?... En cette impasse le jeune homme déterministe de 1880 s'affole : il parcourt d'un regard rétrospectif le nombre d'années qu'il a vécu et pendant lesquelles il a étouffé ses instincts pour les satisfactions seules de l'intelligence, qui lui a d'ailleurs démontré que tout jetait ses bases dans l'Instinct. Il mesure ce qu'il lui reste, découragé d'avance d'en profiter par l'épuisement de l'analyse et dégoûté même de l'espoir puisqu'il ne croit plus en un bonheur futur. Désorbité, désaxé, il se rejette, dans l'étude

pour elle-même et, si c'est un esprit noble, prêche l'acceptation de la vie et satisfait ses besoins d'apostolat et de quiétude par des méditations dont l'objet le plus fréquent sera ce moment des époques primitives où, parmi une barbarie rituelle, hiératique et symbolique, se fit jour le premier cri de fraternité universelle. L'âme moderne est volontiers védique.

Toutes ces souffrances, aiguisées par la douleur physique, Jules Laforgue les a exprimées comme jamais. Il y a, entre la lamentation de l'Ecclésiaste et la sienne, une différence émotive essentielle. Salomon, vieillard royal, exhale une plainte éloquente, mais majestueuse, comme mûre et lourde de toutes les jouissances qu'elle dénie. Il regrette ce qu'il a tenu, mais ce furent des certitudes. L'expérience a passé là. Mais cette souffrance moderne, qui n'espère plus de consolation dans l'au-delà, et qui est privée ici-bas de presque toutes les compensations de la fortune, de la puissance, de la majesté, de l'indépendance et de la quiétude est infiniment plus poignante. Laforgue y ajoute, pour nous la rendre plus sensible, une note de tendresse humaine inconnue du prince hébreu :

Tout est-il seul ? Où suis je ? Où va ce bloc qui roule
Et m'emporte ? — Et je vais mourir ! mourir ! partir,
Sans rien savoir ! Parlez ! ô rage ! et le temps coule
Sans retour ! Arrêtez, arrêtez ! Et jouir ?
Car j'ignore tout, moi ! mon heure est là peut-être ?
Je ne sais pas ! j'étais dans la nuit, puis je nais,
Pourquoi ? D'où l'univers ? Où va-t-il ? Car le prêtre
N'est qu'un homme. On ne sait rien. Montre-toi, parais,
Dieu, témoin éternel ! Parle, pourquoi la vie ?
Tout se tait ! Oh ! l'espace est sans cœur ! Un moment !
Astres ! je ne veux pas mourir ! j'ai du génie !
Ah ! redevenir rien irrévocablement !

L'origine de la douleur de l'Ecclésiaste est toute sensible. Le regret de ne plus étreindre les joies matérielles de la vie suffit à le créer, et la poésie de l'expression trompe sur la valeur idéale de ce sanglot. Salomon déplore de ne pouvoir continuer dans le futur les voluptés physiques passées. Mais si la souffrance des enfants du siècle est plus aiguë c'est qu'elle vient d'ailleurs. L'intelligence en est la source.

Longtemps la philosophie, toute morale, des finalités domina la pensée européenne. Autour de l'homme, en vue de son bonheur, gravitaient les systèmes, les hypothèses et les cosmogonies. L'inconnaissable se confondait avec le divin et le reste était sciences physiques. Il fallut le premier coup sournois de Gassendi pour insinuer une brèche dans cette conception encore entièrement scolastique. Taine élargit la fissure et bouscule tout l'édifice Il restitue au patient labeur des savants (linguistes, historiens, physiologistes, chimistes) sa prépondérance légitime, invertit les valeurs en cours, relègue les théories sans base physique dans le terrain vague du nominalisme pur et établit l'esquisse d'une méthode froide, restreinte mais impeccablement exacte. La pensée du XIXe siècle est si fortement influencée de cet homme que nul génie ne s'évade du cercle qu'il a tracé, pas même l'enthousiaste Nietzsche qui, lui, est comme le poète du déterminisme. Plus on a lu, plus on a pensé, plus la séduction de ce fatalisme moderne devient mathématique, inflexible, infranchissable.

Mais ce n'est pas en vain que dix-neuf cents ans de christianisme ont façonné chez les hommes un cœur ennemi de cet esprit. La notion de la liberté et tout ce qu'elle entraîne : responsabilité, désir

d'au-delà est trop fortement enracinée dans les races européennes. Elle est la raison et le terme de toutes les religions que ces races observent. Une antinomie se préparait. Le jour où, quittant le domaine de la spéculation, le déterminisme a proposé à la conscience morale le résultat désenchanté de ses découvertes, ce jour-là il y eut révolte et conflagration. Ce fut, comme *le Disciple* le relate, d'un côté l'inflexible rigueur inconsciente du professeur Sixte, de l'autre, la sophistique excuse de Robert Greslou. Il restait place pour une troisième attitude d'hésitation et d'inertie : celle où la jeunesse presque entière du temps demeura prostrée, pleurant la mort de ses espoirs d'au delà, tout en sachant que « *la Création fonctionne têtue* » en dehors de nous et au-dessus de nos têtes. Peut-être que, dans quelque deux cents ans, la sensibilité des masses se sera modelée sur ce fatalisme : en attendant, la beauté de la grande prison de l'univers ne peut leur faire oublier le vieux désir de l'évasion dans l'infini.

Qu'est-ce que la douleur romantique, grandiloquente, mesurée, orgueilleuse, opposée à cette glaçante certitude de l'insoluble? On dirait, malgré d'indiscutables sincérités, que Lamartine, Chateaubriand, Musset, même Nerval ne se prennent pas au sérieux, se consolent avec la beauté de leurs phrases et restent raffinés littérateurs dans leurs plus languissants abandons. Il semble qu'ils figurent de terribles douleurs sur une scène dans les coulisses de laquelle ils sont sûrs, tantôt, de se reposer, avec la franchise du masque quitté. Porte-parole de l'angoisse déterministe, Laforgue a des accents d'une familiarité autrement touchante :

Mais l'infini est là, gare de trains ratés,
Où les gens aveuglés de signaux s'apitoient
Sur les sanglots des convois et vont se hâter
Tout à l'heure, et crever en travers de la voie.

C'est donc de ce désespoir essentiellement abstrait que tout provient. A première vue, cette proposition quasi scolastique : « Il n'y a pas d'accord possible entre ce que nous connaissons de la Nature et ce que nous attendons d'elle » ne paraît pas porter en elle-même une spéciale incantation de désespoir. Il faut même reconnaître que l'humanité s'accommoda le plus souvent de l'ordinaire et de l'occasion. Mais alors cette formule ne l'atteignait pas directement et ne représentait à ses yeux qu'une éventualité lointaine, une échéance à acquitter dans l'inconnu, avec, en attendant, de longues temporisations et de vastes espoirs. Tandis qu'autour de l'homme moderne le cercle s'est resserré, et sans tengentes visibles. Supposez-le malade, comme Laforgue, toujours tendu vers ce désir de la guérison qui n'est qu'une forme provisoire de l'aspiration à un bonheur futur et imaginez à quel degré d'abattement cette agitation sans issue le précipitera.

La seule conduite possible, pour celui dont l'esprit s'est accoutumé à admettre que la conscience cohérente et totale ne se prolonge pas après la mort, c'est d'utiliser au plus vite, avant cet instant définitif, tout ce qu'offre de compensations et d'oubli la vie simplement quotidienne. Mais notre univers est bien petit. Son étendue ne va pas plus loin qu'une portion exiguë de notre patrie et sa durée que refoulent de deux côtés l'enfance et la vieillesse est un présent dérisoire que morcèlent encore les maladies, le sommeil, les luttes d'argent, le besoin, tous les hasards. Enfin les créatures que notre dé-

sir a élues subissent chacune leur fatalité personnelle, et suivent une ligne qui d'habitude diverge d'avec la nôtre. De nouveaux déboires font escorte à la déception métaphysique, innombrables, sans répit. Il n'y a pas un poète qui en ait tant décrit, pas un qui ait plus que Laforgue mis à nu cette perpétuelle blessure de l'âme et du cœur, qu'avivent l'amour-propre, le sentiment et les délicatesses physiques.

La première créature vers qui, pour se consoler de quoi qu'elle souffre, se dirige un être humain, c'est cette « *chair de l'autre sexe, élément non-moi* », à laquelle la nature nous attire en nous leurrant de l'appât de l'inconnu et de la perfection. Jules Laforgue, jeune homme, a été vers la jeune fille avec une confiance tenace et désabusée, d'une qualité tout à fait unique. Son œuvre est pleine de désir et de regret, inlassablement. Toutes les héroïnes des *Moralités légendaires* sont des jeunes filles, toutes la même, celle qu'il invoque ou décrit dans les *Complaintes* et les *Fleurs de bonne volonté*. Aussi en a-t-il créé une synthèse admirable : menue et fière, grêle et élégante, âpre et vague, hantée des désirs contradictoires d'une sentimentalité qui se trompe d'origine et de but, pleine de pitié et fantasque, infidèle et infinie, déjà plus que femme et encore à peine enfant. Et c'est avec un tact si sûr et une science si profonde qu'il les fait agir et parler que nous, dans la plus conventionnelle et la plus muette de ces êtres mystérieux, stupides et charmants qu'on appelle des jeunes filles, il est impossible de ne pas retrouver l'Andromède, l'Ophélie ou la Syrinx de ces contes délicieux. Le dialogue de celle-ci avec Pan est une transposition littéraire inimitable de toute la dis-

cussion amoureuse depuis les origines du monde.

Détail à remarquer : Laforgue n'a jamais parlé de la femme. Son héroïne est toujours jeune fille ou si peu mariée déjà qu'elle n'a pas encore eu le temps de changer d'âme. Il y a là plus que ce goût du jeune homme pour la jeune fille qui a peu à peu remplacé celui, tout balzacien, pour la femme mûre et indulgente. Mais pensez à la primitivité presque védique de ce Parisien de hasard, « *bon Breton né sous les tropiques* », et avec quelle ténacité, à travers les couches d'atmosphère artificielle, il reprend contact avec la nature vivante et simple et vous comprendrez cette dilection pour la femme qui n'a pas encore franchi la barrière sociale au delà de laquelle elle devient possédée, classée, indifférente au rêve et indigne du désir absolu. La vierge, la jeune fille, même ironique, même compliquée, c'est toujours, et malgré tout, celle qui, parmi ses compagnes, représente le plus de possibilités, l'inconnu qui contient tout : douleurs ou consolations, fraternité ou guerre. Plus tard, c'est la déformation physique, « *le poids des couches* », la maternité, l'écrasement social, l'emprisonnement dans de nouveaux devoirs. En s'attaquant à ce type restreint, Laforgue en a tiré tout l'exprimable avec une audace de pensée, une sincérité de formules, toutes nouvelles. La hantise sexuelle la plus précise côtoie le sentimentalisme le plus pur et s'y mélange avec tant de subtilité qu'elle devient un élément d'émotion de plus par tout ce qu'elle ajoute de pitié envers notre « *sœur humaine* » pour ses inévitables misères physiques :

Fatales clés de l'être un beau jour apparues
Psitt ! aux hérédités en ponctuels ferments
Dans le bal incessant de nos étranges rues.

et

> Meurtres, alertes,
> Rêves ingrats !
> En croix les bras ;
> Roses ouvertes,
> Divines pertes.

et

> Langueurs, débilités, palpitations, larmes,
> Oh ! cette misère de vouloir être notre femme.

. . . .

Le voile d'une ironie très avertie, jeté sur tout cela, achève la bizarrerie de l'impression.

Tout ce qu'un homme peut souffrir de la perversité inconsciente de la femme, de son orgueil pour lequel conspirent les modes, les mœurs, les louanges des arts et l'éternelle illusion masculine, de sa froideur, de sa maladivité, de ses caprices, des malentendus qui viennent après l'accueil, Laforgue en connaît l'entière amertume.

Calme et froid observateur, il en sait l'origine et moque avec persévérance le vieil aveuglement ; mais, sentimental et tendre, il est toujours prêt à s'y laisser reséduire. Et, tantôt c'est une violente réaction, une révolte, une mise en demeure de cesser le jeu de la coquetterie, une affirmation des principes qui fonctionnent au delà de la sensibilité :

> Et c'est vers toi que j'en suis là,
> Que ma conscience voit double,
> Et que mon cœur pêche en eau double,
> Eve, Joconde et Dalila !
>
> Ah ! par l'infini circonflexe
> De l'ogive où j'ahanne en croix,
> Vends-moi donc une bonne fois
> La raison d'être de ton sexe !

Et tantôt c'est le retour à cet irrésistible besoin

de caresses, sans raison, sans autre but que redevenir un enfant câliné :

> Mais vrai, s'écarteler les lobes, jeu de dupe,
> Rien, partout, des saisons et des arts et des dieux
> Ne vaut deux sous de jupe,
> Deux sous d'yeux.
> Donc, petite, deux sous de jupe en œillet tiède
> Et deux sous de regard et tout ce qui s'ensuit.
> Car il n'est qu'un remède
> A l'ennui.

Cette contradiction de révolte et de tendresse se fond dans une pitié immense, un besoin de rétablir entre les deux sexes ennemis un équilibre de camaraderie, de bonté mutuelle, de concessions e surtout de franchise. Que l'homme ne cherche plus à vanter la femme pour la séduire, que la femme n'essaie point de devenir l'idole au lieu de rester la compagne :

> Et l'on se salue, et l'on feint,
> Et l'on s'instruit dans des écoles,
> Et l'on s'évade, et l'on racole
> De vénales et tristes folles
> Et l'on geint
> En vers, en prose, au lieu de se tendre la main.

Ne vaudrait-il pas mieux se réfugier dans un mariage, comme en un havre sûr où se reposer des vanités et des exagérations sentimentales, en un foyer de tranquillité jusqu'à la fin de la vie :

> Oh ! adjugés à mort, comme qui concluraient
> D'avance, tout de toi m'est sacré,
> Et vieillesse à venir et les maux hasardeux !
> C'est dit ! Et maintenant, à deux !

Autour de ce désir et de cette déception se pressent toutes les velléités et les désenchantements de la vie. La plupart des jours des hommes s'écoulent dans une presque inconscience. Sitôt dépassée l'ingénuité du premier âge, la force de l'habitude et des

préjugés, plus forte que l'instinct, obscurcit la vision réelle, déforme les rapports des choses et leur fait accepter comme logiques, normaux et légitimes les millions de tristesses et de déboires qui, comme une poussière constante, s'accumulent sur la beauté ternie des jours. Si bien qu'à part les grands désastres de l'existence : la mort, la ruine, la dégradation, les amours contrariés, le reste s'émousse contre l'épiderme durci de la sensibilité et le renforce au lieu de le percer. Mais pour certains êtres délicats et avides, le bonheur est l'état idéal et souhaitable, ce qui en diffère constitue une injustice et un désordre perpétuels.

Jules Laforgue n'endura peut-être point ces misères de détail plus qu'une foule de jeunes gens de sa génération, mais il eut la sincérité violente et cruelle de ne pas s'en déguiser à lui-même la cause ou l'objet : la vie errante, l'impossibilité de prendre racine dans quelque coin élu et cher, la sordidité des coulisses du décor citadin, la banalité des gens que l'on coudoie, voilà ce qu'impose à un cœur primitif et fin la convention des sociétés ; mais la nature elle-même n'est pas plus tendre : et l'automne et l'hiver attristent l'année, le vent hurle comme un forçat, la neige et la pluie détrempent le sol et les poumons. « *Tout est endurci et sans merci.* »

Et ce n'est jamais vague. La précision du détail donne le frisson. Il y a (dans la *Complainte d'un autre dimanche*) tel décor parisien d'une chambre sur une cour avec le vent qui recroqueville les ficelles des glycines et la sensation de la misère ambiante du quartier enveloppant la misère de la chambre ou la tisane noie le feu sur lequel elle chauffe. C'est l'impression de l'isolement dans ce qu'il a de plus lamentable.

Laforgue était si merveilleusement organisé pour la souffrance que, même lorsqu'il parle d'un de ces moments de répit que la nature parfois nous accorde, c'est sans doute avec un charme délicieux, mais l'instant d'après, le plus involontaire détour de réflexion le ramène à la tristesse et lui fait toucher du doigt la vanité de son bonheur déjà pulvérisé.

Lisez ce que lui inspire la convalescence (*Complainte d'une convalescence en mai*) : un répertoire de souvenirs désolants, de projets avortés et comparez avec, sur le même sujet, le poème d'Albert Samain, phtisique aussi cependant comme Laforgue, mais enfin cette fois enthousiaste, chantant la joie de la vie récupérée.

Chez l'auteur de *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, l'enthousiasme ne manque pas : on le sent comme un sourd foyer souterrain, qui réchauffe sans éclater toute la surface d'une ironie unanime. Mais celle-ci est la plus forte; elle a le dernier mot. Tout élan d'altruisme se termine par : « A quoi bon ? », toute effervescence d'amour par un haussement d'épaules :

> Ils concluent aux plus folles phrases
> Par des : Mon Dieu, n'insistons pas !

On aurait tort de prendre Laforgue pour un ironiste absolu. Ce genre de contemplateurs ricane implacablement et considère la pitié comme une faiblesse indigne. Henri Heine en est un des plus beaux types. Il avait un grand cœur, mais aigri et aucune sympathie profonde pour l'humanité. Et c'est sa grande différence d'avec Laforgue, incontestablement plus intéressant, lui dont l'âme rêva une sorte d'apostolat bouddhique et moderne, tout à fait touchant :

Oh! pâle mutilé, d'un : qui m'aime me suive!
Faisant de leurs cités une unique Ninive,
Mener ces chers bourgeois fouettés d'alléluias,
Au Saint-Sépulcre maternel du Nirvâna!

Il a beau ajouter immédiatement :

Maintenant, je m'en lave les mains (concurrence
Vitale, l'argent, l'art, puis les lois de la France.)

on devine bien que ce désir d'universelle bienfaisance ne peut mourir, tout au plus changer de forme.

Assagi avec le temps, désillusionné de devenir un légendaire, un Bouddha, et comprenant que le malheur de la vie est de lui préférer un inattingible idéal, il demande à ses frères humains de s'accommoder tant bien que mal de l'existence quotidienne et courante, de s'aimer les uns les autres, de déblayer les préjugés qui encombrent la route.

Voici la fin du *Concile féerique :*

LE CHŒUR

Martyres mutuels! de frère à sœur sans père!
Comment ne voit-on pas que c'est là notre terre?
Et qu'il n'y a que ça! que le reste est impôts
Dont vous n'avez pas même à chercher l'à-propos!
Il faut répéter ces choses! Il faut qu'on tette
Ces choses! jusqu'à ce que la terre se mette,
Voyant enfin que tout vivote sans témoin,
A vivre aussi pour elle, et dans son petit coin!

LA DAME

La pauvre terre, elle est si bonne!...

LE MONSIEUR

Oh! désormais, je m'y cramponne.

LA DAME

De tous nos bonheurs d'autochtones!

LE MONSIEUR

Tu te pâmes, moi je m'y vautre!

LE CHŒUR

Consolez-vous les uns les autres.

Ce programme d'universelle acceptation est celui d'une âme noble et haute, mais il est prématuré. La sensibilité des hommes ne s'en accommoderait parfaitement que si le tenace désir d'une consolation plus complète ne la possédait point. Et Laforgue lui-même est trop idéaliste, dans les deux sens du mot, pour s'en satisfaire. C'est pourquoi, si son ironie ne froisse pas parce qu'elle est sans fiel, l'impression qu'il donne n'est pas heureuse, mais triste et découragée. On sort de ces lectures ivre de pluie, de sanglots, d'accablement et de spleen, avec le sentiment d'avoir visité dans sa prison lamentable un frère étroitement aimé. Laforgue est vraiment notre frère. Il a bu le lait amer de la tendresse humaine et la dernière gorgée l'a suffoqué.

§

Les catégories et les divisions sont l'appareil le plus ridicule lorsqu'on le superpose à une œuvre aussi expansive et cohérente que la sienne. Elle est comme un corps humain dont chaque division apparente : bras, jambe, buste, tête, possède un système complet d'os, de muscles, de nerfs, de conduits sanguins et de glandes. C'est presque un artifice verbal que de distinguer chez Laforgue. Imposer une succession et un ordre, c'est un peu méconnaître la vie en faveur de la commodité logique. Au vrai, toutes ses douleurs, il les ressent en même temps. Il remplit la forme métaphysique d'un contenu d'impressions quotidiennes concrètes et déterminées. C'est en quoi je le trouve supérieur, tout au moins sous le rapport d'intérêt d'art et d'émotion aux philosophes, même pessimistes, qui n'ont, malgré quelques boutades, énoncé que des généralités, depuis Salomon jusqu'à Shopenhaüer.

« La vie n'est que le rêve d'un rêve » : c'est bien beau ; c'est même trop beau : on sent bien que là toute l'attention est sollicitée vers cette curieuse image d'un rêve qui serait le reflet d'un premier songe. L'idée de vanité de la vie passe au second plan. La phrase décomposée psychologiquement, l'attribut est plein, le sujet est vide. Voilà presque un jeu littéraire. Mais :

> Hurler avec les loups, aimer nos demoiselles,
> Serrer ces mains sauçant dans de vagues vaisselles,
>
> . . . .
>
> Nul ne m'attend, je ne vais chez personne,
> Je n'ai que l'amitié des chambres d'hôtel
>
> . . . .
>
> O ciels, les yeux pourrissent-ils comme le reste ?
> Oh ! qu'il fait seul ! oh ! fait-il froid !
>
> . . . .
>
> Oh ! qu'elle est là-bas, que la nuit est noire !
> Que la vie est une étourdissante foire !
> Que toutes sont créature, et que tout est routine !

Voilà qui est senti, éprouvé par tous les tristes et si souvent, voilà le réel.

Ce qui empêche d'être touchantes les conclusions des philosophes, en effet, c'est qu'il ne reste que le verbalisme de ce qui fut, à une phase précédente, une douleur sentie. Le métaphysicien réfléchit, se repose, ressent par reflet les émotions de ses proches et de ses contemporains, ratiocine là-dessus et établit une formule d'autant plus vague et générale qu'elle ne doit contredire aucune émotion particulière. On approuve Shopenhauer, on pleure avec Laforgue.

A ce propos, il conviendrait peut-être de rectifier une légère erreur sur lui. On l'a dit influencé de Hartmann et nourri de métaphysique allemande. La chose est vraie, mais n'entraîne aucune conclusion particulière. Elle ne détermine pas une direc-

tion artistique. C'est plutôt parce qu'il avait des tendances au pessimisme qu'il aimait Hartmann. Ce en quoi il lui ressemble s'explique par une simple coïncidence. Et l'idée du suicide cosmique, à part l'ironie dont il la déforme, est une fantaisie qu'il abandonna plus tard. Connaître Hartmann, c'est comme avoir lu le Ramayana, suivre les expositions impressionnistes, savoir Mallarmé par cœur et désigner les sonates de Beethoven par leurs numéros. Cela fait partie de la culture d'un jeune artiste du temps. Celle de Jules Laforgue était considérable et très sérieuse. Tout cela était pour lui la préparation, la technique, l'étude, la fabrication de la flûte de Pan. Rien qui sente l'imitation ni même l'influence — (si l'on a l'honnêteté de mettre à part quelques morceaux très anciens de métaphysique, qui ont des manchettes et des accolades, comme au collège, et quelques poèmes, très classiques de forme, de sa première manière). L'étude des rapports de sa sensibilité avec les principes d'Hartmann pourrait devenir, traitée par un érudit, un travail fort intéressant, mais qui ne saurait démontrer autre chose qu'une coïncidence dans le point d'arrivée chez deux esprits différents.

Cette philosophie du Néant, abstraite, pédante, même un peu banale, à travers une sensibilité de Français moderne et sceptique et de malade vibrant s'est tamisée, s'est enrichie de sucs et de vie et, passée enfin au creuset de l'art de quintessence, s'est élaborée en contes et en lieds si nouveaux, si merveilleusement différents qu'on ne saurait presque la reconnaître.

Cet essai étant surtout psychologique, je ne pourrai longuement parler de Laforgue théoricien. Et cependant quel beau sujet d'étude, malgré la

brièveté et l'apparence fragmentaire de ses notes! S'il avait vécu, il aurait pu faire un livre de chacun de ses cahiers tant ceux-ci contiennent d'indications précieuses et d'idées fécondes. Dans ce qu'il reste, à toutes les lignes, éclate une intelligence aiguisée, avertie, subtile, sœur de sa sensibilité et imprégnée d'elle. Il a un tempérament très voisin de celui de Taine. Certains chapitres sur l'Allemagne vont jusqu'à être écrits dans le même ton que le *Voyage en Italie*. Il a, comme Taine, la faculté de disséquer, de pulvériser l'objet qu'il considère en mille éléments de détail qu'il refond et reforme suivant une synthèse toujours inattendue. Si vous ajoutez à cela le don remarquable d'adopter un style exactement complémentaire au sujet et comme lui ayant emprunté sa forme, vous serez en présence de la nature critique la plus fertile en promesses. Les notes sur les impressionnistes, en ce sens, sont des modèles : littéralement, sans que la syntaxe des phrases s'écarte de la stricte clarté logique, les mots sont dissociés comme les touches de cette peinture. On en comprend la théorie ; mieux, on devine quelle a été la pratique.

Il reste aussi, entre mille fragments impubliables, des réflexions sur le modernisme qui sont bien ce qu'on a écrit de mieux senti sur le sujet, des notes sur l'art antique, avec des théories toutes neuves et d'une justesse ingénieuse et indiscutable, enfin un livre savoureux sur l'Allemagne que, malheureusement, il n'a point voulu que l'on imprimât (1).

Si « *la mort dans son van* n'*avait chosé* son *être* », la littérature française se serait enrichie de quelques volumes d'essais qui auraient dignement

(1) Il en a paru des extraits dans le *Figaro*, signés Jean Vien.

continué l'*Histoire de la littérature anglaise* et l'*Intelligence*. Sans que l'arrête l'absurdité évidente du procédé, la critique vulgaire se place devant l'effort artistique en juge hostile et myope, volontairement ou non ignorante des filiations historiques et psychiques, des tendances, de toute analogie, et réfractaire à toute sympathie. Les intelligences comme celles de Laforgue, prêtes à trouver dans tout ce qui leur est proposé la qualité, l'étincelle, la vie, la promesse, sont d'une introuvable rareté. Nous aurions eu notamment, sur l'impressionnisme, un livre qui reste encore à faire, et étayé d'une solide démonstration d'optique théorique, et bien d'autres ouvrages sur toute question possible puisqu'il était apte, par sa culture, à les traiter toutes : musique, peinture, lettres. Mais, pour complets qu'on les suppose, ils auraient toujours eu cette impersonnalité pour ainsi dire constitutive que présentent les œuvres construites du dehors au dedans, tandis que les poèmes et les contes, si puissamment originaux, seraient — comme ils deviennent déjà, — inoubliables et immortels, ainsi que toutes les œuvres faites du dedans au dehors, scrutées en relief par la sève vivante d'un cœur déchiré et d'une âme sincère.

§

Supposez un instant que la chose fût possible, et qu'un écrivain d'une absolue et géniale sincérité pût être affligé d'une forme vulgaire et plate, si Jules Laforgue avait écrit dans une langue cursive les deux livres qu'il a signés, il aurait néanmoins gardé envers le classicisme le droit d'y pénétrer plus tard, parce que nul autant que lui ne fut aussi parfaitement représentatif du tourment qui agite

une époque non négligeable de notre histoire morale. Mais précisément son style, sa forme, son signe sont uniques et, dans toute la force du terme, sans analogues.

La forme des écrivains les plus parfaits est quelque chose de différent de la pensée et qui conserve, au-dessus de ce qu'elle recouvre, une disposition particulière. Dans l'œuvre de Laforgue, le tissu formel est impersonnel et strict comme une mousseline mouillée. Il adhère si exactement qu'on ne pourrait le retirer sans arracher la chair. Cette phrase, par exemple, est indéfaisable :

La mort! La mort! Ah! est-ce qu'on a le droit d'y penser, si bien doué que l'on soit? Moi, mourir! Allons donc! Nous en recauserons plus tard, nous avons le temps. — Mourir! C'est entendu, on meurt sans s'en apercevoir comme chaque soir on entre en sommeil. On n'a pas conscience du passage de la dernière pensée lucide au sommeil, à la syncope, à la Mort. C'est entendu. Mais ne plus être, ne plus y être, ne plus en être! Ne plus pouvoir seulement presser contre son cœur humain la séculaire tristesse qui tient dans un tout petit accord au piano! — Mon père est mort, cette chair dont je suis un prolongement n'est plus. Il gît par là, étendu sur le dos, les mains jointes! Qu'y puis-je, que passer un jour à mon tour par là? Et on me verra aussi, dignement étendu, les mains jointes sans rire! Et l'on se dira : « Quoi! c'est donc là, là, ce jeune Hamlet si gâté, si plein d'une verve amère? C'est lui, là, devenu si sérieux, comme les autres; il a accepté sans révolte et de ce grand air si digne cette criante injustice d'être là? »

Chaque image ou idée, dans le dictionnaire serré qu'est la mémoire verbale, va trouver son vocable et ne s'emboîte avec lui qu'après quelques tâtonnements. Et les groupes d'idées, c'est-à-dire les pensées, se comportent de même vis-à vis des groupes

syntaxiques qui sont les phrases écrites. La rapidité de l'accommodation, croissant en raison directe de l'habileté de l'écrivain, finit par devenir inconsciente et immédiate. Alors, dans la même mesure où le style acquiert l'incommunicable, il tend à la séparation d'avec les formules connues, à l'incompréhensible. Laforgue réalise un merveilleux équilibre : plus il écrit inimitable, plus il s'approche d'une perfection opposée à l'excentrisme, plus il est clair, adamantin, indiscutable. Il est à la fois poignant et impersonnel.

Sa pensée même, non son écriture, constitue son style : ce n'est pas sécheresse d'expression (comme dans le cas de Stendhal ou de Maupassant), puisque, au contraire, son vocabulaire est très riche et sa syntaxe souple et multiple, mais c'est incapacité de faire entrer davantage ou moins dans le mot qu'il n'y avait dans la pensée. Il y a équation absolue et correspondance intime.

Aussi, quand on est assez maître de sa langue pour acquérir cette effrayante simplicité, le complexe est-il un jeu; aucune hardiesse n'est irréalisable. Toutes les associations d'idées qu'un artiste ordinaire élimine quand elles se présentent, parce qu'il ne se sent pas assez fort pour les exprimer sans mauvais goût, Laforgue les transcrit dans leur suite logique avec un tact de virtuose, en donnant le change sur leur apparente confusion au moyen d'une constriction elliptique inouïe. Nature de poète, et qui sait si souvent animer les formes naturelles d'une vie morale comme la nôtre, Laforgue a aussi ce don de capter dans le plus petit nombre de mots le plus grand nombre d'analogies, de suggestions, de rapports.

O géraniums diaphanes, guerroyeurs sortilèges,
Sacrilèges monomanes !

Emballages, dévergondages, douches, ô pressoirs
Des vendanges des grands soirs !
Layettes aux abois,
Thyrses au fond des bois !
Transfusions, représailles,
Relevailles, compresses et l'éternelle potion,
Angelus ! n'en pouvoir plus
De débâcles nuptiales ! de débâcles nuptiales !

Quelquefois ces analogies sont resserrées dans un seul mot, et ce sont alors des néologismes délicieux, des à-peu-près de génie : *pubéreuses, violuptés à vif, massacrilège-moi, conceptions anomaliflores, délèvrant de l'extase, dies irœmissibles*.

Chaque élément d'une phrase réagit sur tous les autres. C'est le principe de la peinture impressionniste. Mais si le tableau parfois papillonne, à cause de la grossièreté relative des moyens picturaux, la page écrite, au contraire, donne le sentiment de la concentration consommée. Au cours d'une lecture de Laforgue, jamais de ces expressions vagues et superflues, destinées à reposer entre les points culminents et ardus du discours : il ne faut rien oublier. Chaque mot peut être rappelé plus tard par une subtile allusion : tout est cohérent, enchevêtré et d'une sévère plénitude.

Plus Laforgue écrivit, plus sa maîtrise devint incomparable. Sans parler de sa prose, son premier vers est un excellent alexandrin, mais sans recherche ni trouvailles rythmiques. Plus tard il se dissocia en une suite de vers libres qui scandaient, visuellement, les rimes. Enfin ses derniers poèmes, nettement libérés, témoignent d'une science impeccable de l'effet.

Le mot est manié par un magicien de la sensibilité. Laforgue sait à propos introduire la dissonance à l'aide d'un groupe impair ou en invertissant

les brèves et les longues (1). Il sait maintenir cette dissonance, en faire espérer la solution par des repos, des apaisements, des détentes, puis reprendre son thème, l'enchevêtrer avec un autre pour achever enfin dans une conclusion lente et complète.

A ce point de vue, le *Solo de Lune*, par exemple, est construit comme un poème de Debussy et produit le même effet de musicalité tendue, ardente et triste. La poésie confine à l'orchestre. Ici un technicien pourrait poursuivre un parallèle séduisant et exact.

Mais, au delà même de cette science (qui n'est pas un procédé parce qu'une dévorante sincérité la consume et la transmue) il y a un extrême atteint dans l'émotion que bien peu ont pu toucher. C'est comme si le poète, sans plus s'occuper des rythmes habituels au vers visible et écrit, et pour ainsi dire évadé des mots et des phrases, battait une mesure invisible pour scander les palpitations mêmes de l'âme. On dirait qu'il a emprunté son secret au divin Schumann, qu'il aimait tant :

> O fraîcheur des bois le long de la route,
> O châle de mélancolie, toute âme est un peu aux écoutes,
> Que ma vie,
> Fait envie !
> Cette impériale de diligence tient de la magie.
>
> Accumulons l'irréparable !
> Renchérissons sur notre sort !
> Les étoiles sont plus nombreuses que le sable
> Des mers où d'autres ont vu se baigner son corps ;
> Tout n'en va pas moins à la Mort ;
> Y a pas de port.

Il est impossible de ne pas sentir là que les mesures ordinaires des vers n'ont plus ni sens ni

(1) Ce qu'il en reste dans notre langue suffit pour en obtenir des effets presque aussi curieux que dans la poésie latine.

intérêt et que le rythme vient d'ailleurs. C'est l'art suprême.

Si l'on ajoute à ces qualités l'ironie retorse et métaphysique dont Laforgue avait le secret, on ne s'étonnera point qu'il n'ait pas recueilli le succès vulgaire.

L'homme en général (et le moderne le plus sceptique rentre à ce point de vue dans la règle courante) n'aime pas qu'on rie de ses préjugés, ni qu'on démolisse les dernières citadelles de son bonheur illusoire. Même si l'ironie est déchirante comme un sanglot, même si, loin d'être stérile, elle a la fécondité d'un bon conseil pour la solution des problèmes vitaux, elle lui semble cruelle, hâtive et fausse. D'un autre côté, si son orgueil l'incite à vouloir paraître profondément penser, sa paresse exige qu'il n'y fasse point d'effort. Laforgue demande pour être parfaitement saisi, un peu d'étude et beaucoup de sympathie. Il ne peut être compris que de ceux, si rares, qui savent sourire, et aimé des êtres que la douleur ou le sort contraire a persévéramment suivis dès leur naissance. Il deviendra classique parce que rien n'arrête la marche de certaines œuvres vers la justice et la gloire, mais ainsi que les meilleurs, comme Baudelaire et Schumann il n'aura jamais autour de lui qu'une élite.

Jules Laforgue est unique. Je ne vois guère que Tristan Corbière qui se rapproche de lui, et encore quelles fondamentales différences ! Même désenchantement, même amertume envers la femme, souvent même concentration télégraphique ; mais « *le chic crispé* » (1) et nerveux du poète des *Amours Jaunes* n'a pas d'autres analogies avec l'art raffiné

(1) Le mot est de Laforgue à propos de Corbière, dans un article où il se justifie de l'avoir imité.

de l'Hamlet moderniste. La séduction qui en émane est certaine, elle est unique : ceux qui en furent touchés ne s'en lassent plus.

Le mince tas de papier que sont les trois volumes de ses œuvres complètes a de quoi enchanter une vie de lettré. Ceux qui ont chéri à vingt ans les lieds des *Fleurs de Bonne Volonté* et des *Complaintes* pour y avoir surpris le murmure de leurs souffrances secrètes et de leurs désirs sans issue, peuvent goûter plus tard, lorsqu'il ne demeure plus que le souvenir de ces douleurs apaisées, l'amertume et le désenchantement des *Moralités légendaires* et jusqu'à ce que l'indifférence finale leur fasse tomber des mains le dernier livre préféré, ils ont encore l'égoïste et raffinée jouissance d'un style impeccablement parfait, savoureux et génial.

Y a-t-il une plus enviable immortalité pour cette fragile et périssable chose qu'est un nom humain que d'être aussi souvent évoqué par des frères encore dans la vie, que de résumer pour eux en quelques syllabes l'essentiel de tant de méditations et de tant d'angoisses, que d'occuper ainsi toutes les avenues de leur imagination ? L'âme de Jules Laforgue n'a point disparu : elle est devenue le symbole même, pour notre génération, de la maladie de l'infini.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LES RIVALES

—

Comme je m'accusais d'avoir à quelque écrit
Loin d'elle tout le jour occupé mon esprit,
De m'être, cœur ingrat, laissé par un poème
Trop longtemps divertir des soins dûs à qui m'aime,
Elle mit ses genoux au bord de mon fauteuil,
Et, caressante, avec un sourire d'orgueil,
Me dit : « Naïf enfant, est-il vrai ? tu t'accuses
De m'avoir dérobé des heures pour les Muses !
Ce sont là de touchants remords, cher ingénu.
Mais parle, puisqu'ici je te vois revenu
De la fontaine où vont s'inspirer les poètes...
Cette eau qui réfléchit la montagne aux deux faîtes,
Si limpide et pourtant si pénible à puiser,
Passe-t-elle en douceur le miel de mon baiser ?
Amant volage, admis au commerce des Vierges
Qui d'un pas concerté hantent les doctes berges,
Il te faudrait souffrir si, cruelle à mon tour,
Je reniais un cœur rempli de leur amour.
Mais, dans cet instant même où tu me les égales,
Que peuvent contre moi mes divines rivales ?
J'oppose, moi mortelle, à leurs fantômes creux
Mon âme suspendue humblement à tes yeux,
Le sang qui t'asservit ma chair passionnée,
Ma joie enfin d'avoir reçu pour destinée
De vivre et de penser avec toi dans le temps. »

Elle se tait, s'approche et se penche. Je sens
Sur mon visage errer le feu de son haleine,
Se nouer à mon cou d'une étreinte soudaine
Ses bras, souples, polis et frais comme des joncs,
Et peser sur mon cœur qui bat à coups profonds
Une gorge où Vénus respire tout entière.
Puis par degrés sa tendre entrave se resserre,
Son corps svelte se hausse et contourne le mien,
Et, me mordant l'oreille, elle me dit : « C'est bien ;
Si donc ton vrai devoir veut que tu me repousses,
Qu'avant tout, mon ami, les Muses te soient douces!»

CHARLES GUÉRIN.



LES DEUX COURANTS DU CATHOLICISME

—

A mes trois éducateurs :
RIOUX DE MAILLOU, *sceptique et pessimiste ;*
DELIVET, *positiviste ;*
ABBÉ X...
En témoignage d'affectueux respect.

I

Les aspirations et la vie du Parti jeune catholique.

L'Église traverse actuellement une crise redoutable.

Attaquée avec violence par le parti républicain, dont les forces les plus militantes s'insurgent contre l'Idéal dépassé qu'elle représente, elle voit discuter avec passion les principaux priviléges dont l'ensemble la rend si forte encore. Une loi sur les associations atteint et frappe la partie la plus combattive et la mieux disciplinée d'elle-même. Une loi sur l'enseignement est déposée dont l'adoption risque fort de lui enlever l'empire qu'elle possède sur la majorité d'une certaine jeunesse. Enfin on parle de la possibilité de la suppression du budget des cultes.

Mais ces difficultés ne sont pas, disons-le, les plus inquiétantes qu'elle ait à surmonter. D'autres, nées au sein d'elle-même, sollicitent toute son attention, paralysent en partie son action. Deux états d'esprit se développent et s'affirment dans l'Église jadis unifiée, le premier, respectueux de l'autorité, tenant compte exclusivement de la tradition, le second, soucieux de moderniser la croyance catholique, de l'adapter au courant moderne,

de cesser enfin de faire du prêtre un anachronisme vivant.

Un phénomène analogue s'était manifesté durant la première moitié de ce siècle, mais non avec la même intensité, en dépit du retentissement qu'il eut alors. Le nom dans lequel ce mouvement se résume est celui de Lamennais,comme l'écrit qui en fut le manifeste le plus révolutionnaire a pour titre « Affaires de Rome ». Cependant le but poursuivi était plus restreint que celui vers lequel on tend inconsciemment aujourd'hui. Il ne s'agissait que de réformes politiques et sociales avec le christianisme pour base et le pape pour clef de voûte; c'était en quelque sorte une démocratisation de l'Église obtenue par un retour à ses origines. Lamennais fut obligé cependant de sortir de cette Église; quant à ses trois compagnons de lutte, Lacordaire, Gerbet, Montalembert, ils rentrèrent dans le giron et s'y absorbèrent disciplinairement. En somme, il n'y avait là que quelques hommes d'élite au service d'une ardente conviction politique.

Mais aujourd'hui, il en est tout autrement. Le sacrifice de ces hommes a porté ses fruits. Sous l'influence du grand courant rationaliste et exégétique, une puissante avant-garde, nombreuse jusqu'à pouvoir être considérée comme une armée, reprend la lutte inévitable du présent contre le passé. Lamennais alla à Rome pour se faire accepter par la papauté; la jeune Eglise actuelle, se croyant le droit de compter en partie sur Léon XIII, s'adresse à l'esprit moderne pour obtenir son passe-port. Amenée par la tendance critique de l'époque à généraliser les questions sociales, elle les élève de cette façon jusqu'à la hauteur de la transcendance philosophique, leur procurant ainsi, au point de vue religieux, une portée toute nouvelle et non sans danger.

Cette avant-garde entraînera-t-elle l'Église en lui infusant une vie nouvelle ou se verra-t-elle obligée d'y rentrer tête basse et vaincue? Tel est le problème qui se dresse si intéressant à cette heure; telle est aussi la

question que nous voudrions éclairer, autant qu'il sera en notre pouvoir, à la lumière des faits.

Pour avoir une idée précise des aspirations du parti jeune catholique, il faut se référer au compte-rendu du 2e congrès sacerdotal tenu à Bourges les 11, 12, 13 septembre 1900.

Ce Congrès est en réalité le troisième groupant exclusivement des prêtres dans un but de définir le rôle politique, moral et social de l'Église.

Nous avons déjà en 1895 (du 9 au 14 septembre) une réunion de 200 ecclésiastiques dans la maison du chanoine Dehon, à Saint-Quentin. C'est là le point de départ. L'année suivante (1896) à Reims, se tient le premier congrès sacerdotal. Mais ces deux essais semblent faits pour tâter l'opinion, tant du côté prêtre que du côté laïque. Rien de décisif ne s'y dit.

Mais à Bourges, l'idée s'épanouit; une conception nouvelle apparaît au milieu des obscurités, des passions et des timidités. A ce point de vue, le compte-rendu de ce Congrès est vraiment un document considérable sur l'état actuel des esprits. Un effort très grand, très noble aussi, est fait afin de tenter la réconciliation de l'Église Impassible avec l'humanité de ce temps. L'influence des idées modernes apparaît plus marquée qu'on ne se l'imagine; un vent de liberté souffle. Dans ce congrès, où tous les membres parlent d'obéissance à chaque instant, on sent un sourd besoin d'indépendance se faire jour. La crainte rend prudent, mais la passion parfois l'emporte. Ce sont alors des coups de griffes ecclésiastiques révélant l'homme dans le prêtre; l'éducation reçue permet de lancer une phrase dont la finesse nuancée et quelque peu hypocrite atteint son but, frappe en chair vive, puis s'achève joliment dans une formule obligatoire de soumission absolue (1).

(1) Certains vont peut-être croire que nous exagérons. Voici l'extrait d'une lettre de Hyacinthe Loyson du 9 octobre 1900, qui va justifier nos dires (cité par Turinaz, p. 57).

« Vous me parlez du congrès des prêtres réunis à Bourges et vous me dites que vous y avez trouvé quelque chose de l'esprit qui

Il ne faut donc pas se montrer surpris que ce Congrès ait eu pour conséquence une attaque très vive d'un membre de l'épiscopat : Mgr Turinaz, évêque de Nancy. Celui-ci, dans une brochure parue au début de cette année : « les Périls de la foi et de la discipline dans l'Église de France à l'heure présente », blâme avec force les novateurs.

Citant de nombreux documents (dont nous soumettrons les plus importants aux lecteurs) il va jusqu'à accuser les catholiques de sortir de l'orthodoxie.

Cette critique passionnée est-elle exacte ? C'est ce que nous allons voir en laissant parler les accusés eux-mêmes. Ils diront ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent, ce qu'ils combattent.

Mais avant, toutefois, essayons de comprendre comment ils ont pu arriver à être blâmés par ceux-là mêmes qui auraient dû les protéger.

Le jeune prêtre qui, malgré l'effarement de la nouvelle vie qui s'offre à lui, persiste néanmoins dans son rêve généreux de réconcilier l'Eglise avec la foule qui l'ignore, la dédaigne ou la hait, ne tarde pas à se bien pénétrer que, pour cette besogne, il lui faut observer, savoir, aimer.

La première surprise passée, l'époque actuelle lui apparaît alors comme une des plus tourmentées qui aient jamais existé.

Par certains côtés, sous l'action dissolvante des passions, des scepticismes et des négations, il semble que la société pourrissante achève son agonie parmi le stupre, le sang et les larmes. Toute une végétation morale monstrueuse se presse de pousser, empoisonnant tout,

m'animait dans la chaire de Notre-Dame. L'un des membres les plus distingués du Congrès m'écrit en effet : « Nous avons fait une brèche dans le mur de la routine et du préjugé.» Je lui réponds que la brèche n'est pas encore assez large pour que j'y puisse passer. » (Turinaz, p. 57).

Le fait singulier qu'*un des membres les plus distingués du Congrès* puisse correspondre aussi amicalement avec celui qui est sorti avec éclat de l'Eglise en dit long, quoi qu'on veuille, sur l'état d'esprit de certains catholiques.

semant la maladie, la folie et la mort. L'affreuse misère accroît encore l'insolence du luxe qui chatoie. La bête humaine, déchaînée, ne connaît plus de frein ; le devoir n'existe plus, la bonté disparaît ; il ne reste que l'égoïsme de l'animal lâché en pleine mêlée voulant la satisfaction de ses instincts. Les pauvres, souffrant du présent, anxieux devant l'avenir, regardent avec envie et haine les riches qui se hâtent de jouir, dans la terreur vague d'un cataclysme proche. C'est la décadence, le dernier chapitre, la fin honteuse de la race épuisée par la vie et par les vices.

Par d'autres côtés, il semble, au contraire, que nous assistons à l'enfantement d'une société nouvelle où tout sera harmonie, bonté, justice. D'un effort lent et continu, une conception dans laquelle le travail librement accepté est librement aimé, s'élabore. Un enthousiasme chante, un fraternel besoin d'aimer s'affirme, une volonté se manifeste, une pitié infinie s'efforce de corriger les crimes sociaux dont les hommes sont plus victimes que coupables.

Sans se lasser, l'élite, augmentée chaque jour, s'efforce de restreindre le champ de la souffrance. Petits et grands s'ingénient dans la mesure de leurs moyens à réaliser l'idéal fraternitaire qui sera le mobile de vie de la génération qui naîtra demain. L'individu, peu à peu, prend conscience de lui-même, aspirant à remplir la tâche qui l'attend.

Ce spectacle que nous apportent les faits quotidiens n'a rien de monotone, quoi qu'on dise. Cette comédie rarement gaie, presque toujours douloureuse, dont les actes multiples se déroulent devant nos yeux, nous prend entièrement, nous oblige au respect.

C'est un duel sans fin entre l'homme qui veut savoir et les forces mystérieuses qui s'affirment autour de lui. Néanmoins sa faiblesse ne se lasse pas, ne l'empêche nullement de lutter contre cette nature énigmatique, au sourire de sphinx, à la robe close, afin de lui arracher ses secrets et, par là, de croître en force et en sagesse.

Terrassé toujours dans ce combat épique, il se relève cependant, gardant en son cœur l'espoir obstiné d'une victoire prochaine.

Aussi le jeune prêtre se laisse-t-il pénétrer vite par la beauté des efforts qu'il constate un peu partout. Il comprend alors que cette humanité si complexe, si agitée, si nerveuse, ne ressemble en rien à l'image abstraite et froide qu'on avait tracée d'elle au séminaire. S'il croit toujours apporter la solution du problème, il reconnaît vite la sincérité anxieuse des chercheurs. La Science le conquiert peu à peu. Il limite bien celle-ci, la condamne à n'être que l'humble ouvrière de Dieu, mais il n'en critique plus la vanité. Elle agit sur lui.

Ecoutons, pour le bien montrer, Jacques Voisin, l'un des personnages de l'attachant roman de M. Fonsegrive. « Lettres d'un curé de campagne » (page 232):

« Je voudrais qu'on parlât moins du passé qui est mort et qui ne revivra plus et davantage de l'avenir; je voudrais que les chrétiens fussent étrangers à toute crainte des choses nouvelles, qu'ils montrassent hardiment leur enthousiasme pour toutes les vérités scientifiques récemment acquises, pour toutes celles qui sont sur le point de naître, pour toutes les intentions qui ont révolutionné le monde, qu'ils en appellent de tous leurs vœux de nouvelles et de plus fécondes. »

Cette acceptation de la sincérité et de la puissance des recherches scientifiques est la première manifestation de l'influence des idées modernes sur le cerveau du prêtre. Celui-ci met, dès lors, toute son intelligence à essayer de pénétrer la substance philosophique des écrits et des travaux des adversaires du Catholicisme. Il va les écouter, il les lit, mû par la pensée de rétorquer leurs arguments, guidé par l'espoir de faire triompher une fois de plus l'Eglise.

Mais cette lutte intellectuelle mûrit son esprit, le rend plus apte à comprendre, élargit son champ d'observation. Il conclut moins facilement à la sottise et à la mauvaise foi de ceux qu'il combat. Parfois même, surpris

de l'élévation de vues qu'il rencontre chez ceux que, jusqu'alors, il considérait comme des coupables, étonné de la noblesse des caractères que le hasard des controverses ou des lectures lui fait apprécier, il sent alors germer et s'épanouir en lui cette fleur délicate de l'esprit moderne qui a nom la tolérance (1).

(1) Nous avons un exemple typique de cette largeur d'esprit dans le très beau et très optimiste discours de l'abbé Birot prononcé au Congrès de Bourges. Nous nous excusons d'en extraire les principaux passages, mais ceux-ci feront aisément comprendre le nouvel état d'âme de l'élite intellectuelle du clergé moderne. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, ces extraits permettent de mesurer la distance parcourue depuis le *Syllabus*.

Sur le XIXe siècle.

« Messieurs, nous n'avons pas assez aimé notre XIXe siècle : nous lui avons demandé ce qu'il ne pouvait pas nous donner ! A cet enfant quelque peu bâtard, né de la licencieuse coquetterie de l'ancien régime avec la philosophie naturaliste, nous avons demandé la délicatesse et la correction d'un fils de race. A ce demi-barbare, élevé dans les clubs et dans les camps, mais avide d'indépendance, de vérité et de justice, nous n'avons parlé que de droits périmés et de soumissions incomprises. Il eût fallu l'aider à l'affranchir, et nous avons travaillé à le maîtriser ; il eût fallu lui ouvrir la voie et nous l'avons retenu. Il était trop fier de sa science et nous avons été trop impatients de ses erreurs : nous n'avons compris ni ses jeunes enthousiasmes ni ses témérités ; nous n'avons eu ni assez d'indulgence pour ses fautes, ni assez de considération pour ses grandeurs. Il a eu, Messieurs, des pitiés infinies ; il a pleuré sur toutes les infortunes ; il s'est révolté contre toutes les injustices ; il a été plus sincère qu'aucun autre. » (Congrès de Bourges, C. R., p. 154.)

Sur le mécontentement du clergé

« Reconnaissez d'abord qu'au point de vue du résultat à obtenir il nous sied mal d'être mécontents. Les gens mécontents sont fatalement des gens ennuyeux. Un dévouement morose, querelleur, inquiet, a beau être sincère ; on s'en lasse, et bien vite. Les reproches et les récriminations fatiguent, même justes. Nous avons sans doute plus d'un grief : assurément nous avons perdu quelques points ; est-ce une raison de jeter les dés ? Sachons être beaux joueurs ! » (Congrès de Bourges C. R., p. 155.)

Sur les idées.

« Les mêmes lois se retrouvent dans le monde des idées. La phénoménologie de l'esprit ne diffère pas au fond de celle du Cosmos : elle en est le reflet. Les idées luttent pour la vérité comme les forces de la nature luttent pour la vie. *Toute erreur est une vérité incomplète, une vérité qui cherche à s'exprimer ; on a pu dire avec raison : on ne nie jamais que le Dieu des autres ;* l'homme sincère qui se trompe se trompe par rapport à la vérité absolue, il ne se trompe guère en lui-même. Ce qu'il dit est faux : mais tout n'est pas faux dans ce qu'il pense, ce qu'il voit, ce qu'il affirme mentalement. L'erreur complète équivaudrait au néant de la pensée : il n'y a pas dans l'âme humaine de nuit sans quelque lumière. Dans

Mais cette évolution mentale ne s'arrête pas là.

Le prêtre, par un juste retour sur la doctrine qu'il préconise, ne peut plus admettre qu'il faille s'enfermer

la mesure de sa sincérité, *toute pensée loyale est sacrée et divine*, comme toute douleur, comme toute joie !

« Oh ! tout comprendre ! » (Congrès de Bourges, C. R., p. 157.)

Sur les contemporains.

« Plus encore que les idées, Messieurs, il faut aimer les hommes de son temps. Il y aurait de ma part, tant ce sentiment est dans vos cœurs, quelque pédantisme à vous dire qu'il n'est pas d'injure ni d'injustice qui nous dispense du devoir de l'amour (p. 158).....

« Mais quand nous jugeons, non les actes à faire, mais les actes faits ; non les choses, mais les hommes et les partis ; non les résultats, mais les responsabilités ; non pour l'histoire seulement, mais pour Dieu et l'éternité ; — alors c'est l'intention qu'il faut juger : il faut juger chacun d'après la loi qu'il s'est faite, d'après l'idéal qu'il a poursuivi, d'après le bien et le devoir qu'il a conçus !

« Et ce point de vue est consolant, Messieurs ; il laisse assurément subsister plus d'un crime ; mais il permet de rendre un peu d'estime et d'amour à cette pauvre humanité, que tant d'erreurs égarent, que tant de passions tourmentent, qui garde, cependant, jusque dans sa déchéance, le souci, le besoin, la passion supérieure de la perfection et de la justice !

« A cette lumière, les pires erreurs nous apparaissent parfois comme de sublimes tâtonnements, d'héroïques méprises ; et des monstres que nous qualifions de monstres d'après l'échelle courante des valeurs, se transfigurent à nos yeux et vont souvent jusqu'à forcer notre admiration ! » (p. 159.)

Sur les œuvres nées hors du catholicisme.

« Il naît de tous côtés un grand nombre d'œuvres qui ont pour but soit de défendre ou d'élever la moralité publique, soit de développer la science et le goût dans les classes populaires, soit de protéger les faibles et les petits soit de revendiquer des droits que nos codes ont méconnus ; œuvres dont le but est essentiellement louable, dont les moyens sont quelquefois mêlés ; qui, en tout cas, ne se réclament pas du Christianisme et semblent parfois destinées à le suppléer. Faut-il approuver aussi et favoriser ce mouvement ?

« *MM. il faut d'abord regretter profondément que l'initiative de ce progrès nous appartienne si rarement.* Mais comment s'en étonner quand on songe à l'étendue de la sphère que notre influence ne pénètre pas ! Comment s'opposer à ce qu'autour de nous le bien germe, même sur une terre que nous n'avons pas cultivée ? Savons-nous où se sont portés les pas du divin Sauveur ? A nous de l'aider à rassembler sa récolte ! Non, Messieurs ; il n'y a rien à craindre, pourvu que nous sachions maintenir l'intégrité de nos croyances et de notre morale, des initiatives généreuses, fussent-elles envahissantes, fussent-elles, par certains côtés imparfaites qui se manifestent de tout côté. L'erreur serait d'imposer à l'action de l'Eglise des frontières trop étroites. A elle de s'assimiler et de sanctifier par sa parole tout ce qui, dans l'âme humaine et dans la société, est susceptible de l'être ! A elle de faire la conquête du monde ; d'explorer ou d'envahir tout le département du divin ! Nous le savons d'ailleurs, l'esprit de l'Eglise rayonne bien au delà de son corps visible.

dans le dogme étroit sans jamais en sortir. Par la force des choses, il tend à réformer les principes qu'il proclame, à rénover la philosophie scolastique, à la débarrasser des scories qu'elle renferme. Se servant de la méthode scientifique pour l'exégèse, il introduit, sans trop le vouloir, le rationalisme dans la place.

En philosophie, il s'appuie sur Kant, s'il faut en croire Léon XIII dans sa lettre au clergé français du 8 septembre 1899 (1).

L'évêque de Nancy constate également l'influence du philosophe allemand (2).

Il faut étendre le corps de l'Eglise aussi loin que la plasticité de sa foi et de sa discipline le permettent ; au dela il faut laisser agir l'esprit. Là, où la main ne peut atteindre, l'esprit agit encore, il éveille, il suscite, il attire ; ne craignons pas de l'aider. Ce mouvement religieux, moral, qui n'est ou ne semble pas chrétien, est fait pour le devenir, et y tend, qu'on le veuille ou non. Le soleil sait-il où il va? savons-nous où le soleil nous mène ? à Dieu, n'en doutons pas ! suivons le soleil ! » (Congrès de Bourges, C. R., pp. 161-162.)

(1) Nous réprouvons de nouveau ces doctrines qui n'ont de la vraie philosophie que le nom et qui, ébranlant la base même du savoir humain, conduisent logiquement au scepticisme et à l'irréligion. Ce nous est une profonde douleur d'apprendre que depuis quelques années des catholiques ont cru pouvoir se mettre à la remorque d'une philosophie qui, sous le spécieux prétexte d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue et de toute illusion, lui dénie le droit de rien affirmer au delà de ses propres opérations, sacrifie ainsi à un subjectivisme radical toutes les certitudes que la métaphysique traditionnelle, consacrée par l'autorité des plus vigoureux esprits, donnait comme nécessaires et inébranlables fondements à la demonstration de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, et de la réalité objective du monde extérieur. Il est profondément regrettable que ce scepticisme doctrinal, d'importation étrangère et d'origine protestante, ait pu être accueilli avec tant de faveur dans un pays justement célèbre par son amour pour la clarté des idées et pour celle du langage. » (Congrès de Bourges, C. R. pp. 16.)

L'abbé Denis dans le n° d'octobre de la *Revue de la philosophie chrétienne* prétend qne cette lettre de Léon XIII n'est pas de lui. Elle serait du défunt pere Mazella qui, dit-il, « faisait toutes sortes de démarches pour obtenir la condamnation par l'Index de philosophes laïques et ecclésiastiques français. (Fontaine : Les infiltrations kantiennes et protestantes, p. 414, Retaux, 1902.)

(2) « Le grand danger est dans l'influence de la philosophie kantiste qui s'efforce de pénétrer partout et que nous allons retrouver dans la théologie, dans l'apologétique nouvelle et presque dans les notions essentielles de la foi. Elle fait pénétrer partout ses ténebres et ses contradictions, elle pervertit jusqu'à la langue française, si précise et si claire. Il est des définitions que je citerai plus tard, il

Au congrès de Bourges, on a peu agité cette question. Néanmoins, l'abbé Denis, le directeur des « Annales de philosophie chrétienne », s'est cru obligé de se disculper d'être partisan du Kantisme. Mais il a reconnu néanmoins « qu'il y a quelque chose à prendre dans le kantisme au point de vue de la méthode ». Cette demi-justification a fait dire à l'abbé Gayraud qu'il trouvait, quant à lui, « une question de doctrine dans le problème de l'apologétique moderne ». Il ne s'est même pas gêné pour prétendre que « les tenants de la nouvelle méthode semblaient abandonner sur certains points la doctrine de la philosophie chrétienne, de la philosophie scolastique (1). »

Mais le différend grandit encore quand nous abordons les questions d'exégèse. Les néo-catholiques s'essaient à rajeunir le dogme, à lui donner une apparence qui séduise la raison, à adapter (comme l'écrit un séminariste dans le n° de juin 1899 du « Sillon ») « la pensée catholique aux grands courants de la pensée moderne ».

Ainsi la théologie scolastique qui, selon Mgr Turinaz, est la « vraie science », passe actuellement au second plan: on se préoccupe surtout, dans le milieu qui nous intéresse, de la théologie positive ; on s'appuie sur l'histoire, sur la tradition, sur les Ecritures.

M. l'abbé Loizy, le leader de ce mouvement, partisan de l'évolution du dogme dans l'Eglise, critique « l'obstination à s'enfermer aveuglément dans la tradition du passé (2). » Il nous dit qu'il est impossible « même pour les points de croyance les plus importants de s'en tenir à la lettre de l'Ecriture sans tomber dans un vain culte de

est des thèses entières de philosophie que leurs auteurs sont certainement incapables de comprendre » (Turinaz, dangers, pp. 11.)

(1) C. R. Congrès de Bourges, pp. 99-100. L'abbé Denis a du reste à répondre à une accusation d'une plus haute gravité. Le père Fontaine, dans son livre, « les infiltrations kantiennes », visant la revue que l'abbé Denis dirige si brillamment, affirme ceci : « Je citerais telle de nos revues qui s'intitule philosophique et chrétienne où l'on se fait un jeu de *détruire les uns après les autres tous les éléments de la démonstration rationnelle de l'existence de Dieu.* »

(2) Loizy (Firmin). Développement chrétien d'après le cardinal Newman, article du 1er novembre 1898. « Revue du Clergé français », page 7.

formules (1) ». Il conclut : « Qu'est-ce que la théologie chrétienne depuis la fin du premier siècle, sinon un effort constant et toujours renouvelé pour établir une sorte d'équation ou de perpétuelle correspondance entre l'interprétation des dogmes révélés et le progrès intellectuel de l'humanité (2)? »

Dans le numéro du 10 novembre 1892 de « l'Enseignement biblique », il n'hésite pas à accepter les conclusions de certains exégètes nettement adversaires du Catholicisme. Après nous avoir préparés en nous apprenant « qu'il ne s'agit plus de savoir si la Bible contient des erreurs, mais bien ce que la Bible contient de vérité », il accepte les conclusions suivantes :

« Le Pentateuque, en l'état où il nous est parvenu, ne peut être l'œuvre de Moïse. »

« Les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas une histoire exacte et réelle des origines de l'humanité. »

« Tous les livres de l'Ancien Testament et les diverses parties de chaque livre n'ont pas le même caractère historique. Tous les livres historiques de l'Ecriture, même ceux du Nouveau Testament, ont été rédigés selon des procédés plus libres que ceux de l'historiographie moderne, et une certaine liberté dans l'interprétation est la

(1) Même article, page 8.

(2) Même article, page 19. Au cours de ce même travail, M. Loizy nous fournit une thèse assez curieuse. « Car le christianisme est, en un sens très vrai, un développement du judaïsme postexilien, lequel est un développement de la religion des Prophètes, laquelle est un développement du Iahveisme mosaïque et primitif, lequel est un développement de la religion patriarcale, laquelle a son point de départ dans la religion de l'humanité préhistorique (page 13). » Cette preoccupation de donner au Catholicisme la durée de l'humanité laisse dans une ombre fâcheuse les systèmes philosophiques des antiques religions. M. Loizy s'inquiète presque exclusivement de la théologie juive. Il nous permettra de penser que c'est peu.

Néanmoins, nous savons que la « Revue du Clergé français » du 15 octobre 1900 a publié du même auteur le commencement d'un travail sur « la Religion d'Israel ». Cet article semblait devoir faire la place aux civilisations chaldéenne, egyptienne, chinoise et indoue. Malheureusement le conservatisme du cardinal Richard s'est alarmé ; la suite de ce travail a été interdite. On ne peut que le regretter, surtout quand on apprécie, comme il le mérite, le talent de l'abbé Loizy.

conséquence légitime de la liberté qui règne dans la composition. »

« L'histoire de la doctrine religieuse contenue dans la Bible accuse un développement réel de cette doctrine dans tous les éléments qui la constituent : notion de Dieu (!), de la destinée humaine, des lois morales. A peine est-il besoin d'ajouter que, pour l'exégèse indépendante, les Livres saints, en ce qui regarde la science de la nature, ne s'élèvent pas au-dessus des opinions communes de l'antiquité et que ces opinions ont laissé leurs traces dans les écrits et même dans les croyances bibliques (1). »

Dès lors, les idées les plus audacieuses succèdent aux affirmations les plus étranges. Le cadre de cet article nous interdit de nous étendre, ainsi que nous le voudrions, sur les opinions ayant libre cours. Cependant le danger semble assez grand puisque Léon XIII lui-même, dans sa lettre encyclique adressée aux archevêques, évêques et clergé de France (8 septembre 1899), invite les professeurs

(1) Abbé Houtin « la Question biblique chez les catholiques de France du XIX[e] siècle ».

Ce volume, extrêmement documenté, très sympathique aux idées modernes, est fort bien écrit. Dans un langage très clair, nullement prétentieux, il donne d'amusants et intéressants détails sur la querelle des traditionnalistes et des novateurs. Un des chapitres les plus curieux de ce livre, le chapitre 13, note les variations d'un apologiste célèbre, le cardinal Meignan. Aussi en conseillons-nous la lecture aux personnes désireuses de se mieux documenter sur ces matières. « La Question biblique » est malheureusement parue trop tard pour que nous ayons pu en profiter comme nous l'aurions voulu.

Néanmoins, à la dernière heure, parcourant le livre du père Fontaine, « les infiltrations kantiennes », nous trouvons en note une critique très curieuse de M. Salomon Reinach sur l'ouvrage de M. Houtin. Nous la soumettons à nos lecteurs sans l'accompagner d'aucun commentaire.

« Toutefois, en terminant, l'auteur (M. Houtin) a exprimé son opinion sans ambages, en déclarant que la critique scripturaire était aujourd'hui sécularisée en France comme ailleurs et qu'elle était devenue positive.

« Reste à savoir si la conception même d'une critique sécularisée s'appliquant aux écrits sur lesquels repose l'édifice entier du Christianisme est compatible avec le principe d'autorité dont s'inspire depuis quinze siècles l'Église romaine. La question est nettement posée : il paraît certain que le XX[e] siècle y répondra. »

à mettre leurs élèves en garde « contre des tendances inquiétantes qui cherchent à s'introduire dans l'interprétation de la Bible et qui, si elles venaient à prévaloir, ne tarderaient pas à en ruiner l'inspiration et le caractère surnaturel (1) ».

C'est la condamnation par l'autorité suprême du système dit « concessionniste ».

Si la libre critique, aux prises avec la philosophie et avec l'exégèse, menace de modifier profondément le catholicisme, elle n'agit pas moins en d'autres cas. C'est par elle et grâce à elle que l'*Américanisme* a vu le jour. Cette doctrine, venue des Etats-Unis, soutenue par le père Hecker, propagée en France par l'abbé Klein, a eu un tel succès que Léon XIII s'est cru obligé d'en désavouer les parties fondamentales dans sa lettre adressée au cardinal Gibbon.

Ainsi, il a rappelé :

« Qu'il condamnait la tactique consistant à passer sous silence certains dogmes, à en changer le sens ou à en atténuer la portée dans l'espoir d'attirer plus aisément à l'Eglise les dissidents;

« Qu'il n'admettait pas que l'exercice de l'autorité dans l'église dût être restreint dans nos temps au profit de la liberté;

« Qu'il professait que le magistère social extérieur de l'Eglise sur l'ensemble des fidèles, que la juridiction individuelle du confesseur sur ses pénitents sont aussi nécessaires que jamais et que, s'il est vrai que le Saint Esprit agit directement sur nos âmes, nul n'a le droit de dire que son action intérieure est plus forte qu'avant. »

Il a enfin conclu à « la supériorité des vertus surnaturelles sur les naturelles », à « la supériorité des vœux définitifs de religion sur les simples engagements ».

Les points de doctrine condamnés font aisément comprendre ce qu'est l'*Américanisme*. Aussi cette décision du pape a-t-elle consterné beaucoup de catholiques.

(1) C. de Bourges, page 27.

Néanmoins, tous se sont inclinés (1). M. Fonsegrive, dans l'article du 1er avril 1899 de la *Quinzaine*, a essayé de justifier l'enthousiasme des novateurs pour ce système en prétendant que ceux-là mêmes qui l'acceptaient ne voyaient en lui qu'une politique sans y chercher une tendance doctrinale de nature à favoriser l'éclosion d'un schisme.

Voici, imparfaitement traduites (mais ce travail n'est tout au plus qu'une esquisse), les aspirations philosophiques du parti jeune catholique. Suivons-le maintenant sur le terrain social.

L'action des démocrates chrétiens (comme ils se dénomment) a été déterminée par deux actes : 1° l'encyclique du pape du 15 mai 1891 sur la condition des ouvriers; 2° l'encyclique du 16 février 1892 par laquelle Léon XIII a conseillé l'adhésion à la forme républicaine.

La première encyclique, nouveau dialogue des membres et de l'estomac, attirait l'attention sur la classe ouvrière et, par une bienveillance hautaine, tentait de gagner le respect et les sympathies de celle-ci. La seconde, permettant l'acceptation des institutions actuelles, avait pour but de libérer le prêtre des partis qui, en voulant le défendre, l'enchaînaient en réalité. Ces deux actes si critiqués étaient de la politique et de la plus fine. Mais celui-là même qui les avait accomplis ne se doutait certainement pas des fruits inattendus qui allaient en être la conséquence.

(1) Un prêtre cependant (et non l'un des moindres comme intelligence) est sorti du Catholicisme à cause de l'Américanisme : l'abbé Charbonnel. Il le dit dans le n° du 1er octobre 1899 de la « Revue Chrétienne »: « sans nul doute je dois aux idées que ces hommes représentent (les idées américanistes) mon apostasie si l'on veut et moi je dis ma libération »..... Plus loin, il confirme son assertion « ayant bien reconnu mes illusions et *que toute évolution libérale du catholicisme est impossible*, je quittai l'Eglise. Assurément la logique de l'Américanisme doit aboutir à cette conclusion : car rien n'est plus contraire que l'Américanisme aux principes catholiques.»

M. Sabatier, mort depuis, pasteur de marque, est de l'avis de M. Charbonnel :

« L'éloge des vertus passives en opposition aux vertus actives, la réclamation en faveur de l'initiative individuelle, l'action immanente du St-Esprit dans l'âme chrétienne ne sont que des influences persistantes du Protestantisme. »

Car le prêtre, cette sorte de « reclus moral, vivant dans un monde à part, se nourrissant d'idées mystiques et parlant un langage que le commun des mortels ne comprend pas (1) », sentait néanmoins confusément qu'il constituait presque un anachronisme dans la société de son temps. Aussi toute la partie intelligente et active du clergé accepta-t elle les encycliques qui la libéraient, lui permettaient une certaine action, la sortaient de la torpeur dans laquelle elle se mourait.

Un afflux d'idées nouvelles, de sentiments autres, la passionna, la transforma. Le souci d'obéir à Léon XIII en allant au peuple fut le motif apparent de ce subit enthousiasme; mais, au fond, c'était plutôt le besoin âcre et profond d'échapper dans une certaine mesure à la tutelle épiscopale, la joie de faire œuvre d'initiative, d'édifier des œuvres, le plaisir de développer le « moi » bienfaisant et sacré et enfin le bonheur sincère et puissant d'être bon.

Mais pour cette nouvelle croisade, le jeune parti démocrate chrétien sentit bientôt qu'il lui fallait un outillage intellectuel différent de celui qu'il possédait. Il comprit que, pour que ses efforts ne fussent pas vains, il importait d'étudier le peuple dans ses manifestations journalières, d'observer la nature de ses besoins, de noter ses aspirations, de vivre enfin de la vie propre qu'avait celui-ci.

Ce travail préparatoire ne pouvait que modifier et modifia effectivement profondément l'âme du prêtre sincère, en détruisant à jamais l'imagination qu'on lui avait tracée de la masse.

Car cette dernière n'était plus la plèbe inférieure et haineuse, aux odeurs fortes, au langage trivial, aux brutalités soudaines, à l'intelligence obscure, mais au contraire le creuset dans lequel s'élaborait perpétuellement l'énergie et la beauté de la race. Courbé sous un labeur monotone et écrasant, peu payé, le Prolétariat gardait

(1) Discours de l'abbé Naudet (Congrès de Bourges, page 354).

néanmoins malgré sa fatigue, malgré sa misère, une foi ingénue et robuste en un Idéal indéfini de bonté et de justice. Des siècles de servitude l'avaient cependant accoutumé à une discipline, à une obéissance de tous les instants. Parfois même, le passé s'imposait à lui, l'obligeait à des retours en arrière. L'existence de l'homme libre, que certains lui indiquaient comme étant la seule bonne, l'effrayait alors.

Il revenait par moments aux anciennes formes sociales qui, lui imposant la tâche journalière, le libéraient de l'obligation de penser pour lui-même et par lui-même (1). Mais ces défaillances forcées ne se prolongeaient pas. Lentement, il aspirait à devenir enfin le maître de sa destinée, à s'éloigner définitivement de l'état de brute servile qu'il avait été jadis.

Ce spectacle saignant d'humanité fut compris par les démocrates chrétiens. Ils applaudirent à l'effort de cette classe ouvrière qui, inlassablement, s'efforçait de naître à la vie. Facilement, ils arrivèrent à l'aimer. Dès lors, ils se séparèrent de ceux qui prétendaient qu'il fallait une religion à la masse pour réprimer ses instincts ; ils affirmèrent, au contraire, que cette religion ne retrouverait sa force invincible d'autrefois que si le peuple tant décrié, si méprisé, l'adoptait librement et se donnait à elle par affection. Ils espérèrent que le Prolétariat, cette force confuse, mais qui tend de plus en plus à devenir une conscience, viendrait un jour à l'Eglise, non attiré par une reconnaissance intéressée, mais guidé impérieusement par l'idéal de pure fraternité du Christianisme des premiers temps. Ils aspirèrent à être enfin des apôtres dans la plus belle acception du terme.

Et, pour arriver à réaliser leur but, ils préconisèrent une culture intellectuelle supérieure, adaptée au milieu qui les occupait particulièrement. Ils prétendirent qu'il fallait que le prêtre ne craignît pas d'avoir des données précises et pratiques, qu'il s'occupât d'études scienti-

(1) Affaire Dreyfus.

fiques, qu'il s'intéressât à l'économie politique, qu'il s'inquiétât même de posséder les connaissances techniques nécessaires pour les métiers industriels et agricoles. Ils magnifièrent le travail et (ce n'est pas une des moindres de leurs originalités) assurèrent que « notre siècle ne peut souffrir les oisifs (1) ». Ils conseillèrent la loyauté, reconnaissant que « la loyauté et la sincérité intellectuelles surtout » les prêtres ne l'ont guère (2). Ils recommandèrent dans les rapports avec les petits « une politesse délicate, mais sans raffinement... pas de dédain pour le pauvre et pour l'ouvrier (3) ». Ils exigèrent enfin « le respect des progrès et des nouveautés légitimes, du suffrage universel, des réformes dans l'éducation, des lois sociales, de la presse (4) »

Ces recommandations, que nous trouvons dans l'œuvre des principaux chefs de la démocratie chrétienne, parlent d'elles-mêmes : elles nous montrent le chemin fait, la distance parcourue. Elles nous permettent de comprendre l'importance des paroles de l'abbé Bayard (5) quand, s'inquiétant de œuvres à fonder, il nous les précise en ces termes :

« Ce ne sont plus les œuvres qui soulagent la misère ou qui laissent le pauvre et l'ouvrier sous la direction et à la discrétion de ceux qui lui veulent du bien.

« Ce ne sont plus les œuvres de compassion mais de résurrection.

« Ce ne sont plus les œuvres de patronage, mais d'émancipation.

« Ce ne sont plus les œuvres de pure bienveillance, mais les œuvres sociales. »

Ainsi donc, par la force des choses, la Charité, cette grande souveraine des temps passés, s'efface. C'est que son action émolliente empêche parfois la Justice. Si, dans le relatif actuel, nous devons faire effort pour aider

(1) Abbé Bayard (C. R. Congrès Bourges, page 84).
(2) Abbé Bayard (C. R. Congrès Bourges, page 85).
(3) Abbé Bayard (Congrès de Bourges, C. R., p. 85).
(4) Abbé Bayard (Congrès de Bourges, C. R., p. 85).
(5) Abbé Bayard (Congrès de Bourges, C. R., p. 84).

nos pauvres et nos infirmes, il faut éviter que ce soit là le but principal de l'œuvre entreprise. L'abbé Bayard nous l'apprend encore quand il nous dit que « le peuple veut se suffire à lui-même », quand il nous affirme « qu'il (le peuple) regarde comme des ennemis tous ceux qui, même sous prétexte de charité, veulent le tenir en tutelle (1). »

Puis, entraînés par le spectacle des douleurs humaines, les catholiques sociaux dépassent inconsciemment le plan de politique opportune, timide et sage, adopté au début (2).

Sous l'influence des misères qui se multiplient autour d'eux, ils reconnaissent, avec l'abbé Naudet, « l'esclavage des ouvriers »; avec lui, ils critiquent la morale courante, la montrent dominée par les exigences de la vie. « Il est très facile de dire : le bien d'autrui tu ne prendras et retiendras injustement, mais si on veut que le commandement ne reste pas lettre morte, c'est à condition que l'homme ne soit pas exposé à mourir de faim. Il est très facile de dire : le dimanche tu garderas, mais c'est à condition que le salaire gagné durant les autres

(1) Abbé Bayard (Congrès de Bourges, C. R., p. 84).

(2) Voici, à titre de document, un aperçu du système que les démocrates chrétiens veulent substituer au régime anarchique de la liberté économique. Il rappelle les corporations, mais élargi, avec un état d'esprit nouveau. Nous ne le discuterons pas, ce qui nous écarterait de notre sujet et nous mènerait trop loin.

A la base, des syndicats tant industriels qu'agricoles avec le programme suivant :

A. Droit de propriété.
B. Droit de juridiction.
C. Droit de représentation.
D. Droit d'établissement.

Groupant ensuite les syndicats, on aurait les Chambres de travail chargées de dresser les cahiers de professions représentatives.

Ces Chambres, élues par les membres des syndicats, discuteraient les projets de lois concernant les statistiques industrielles et commerciales et les conflits entre ouvriers et patrons. Elles éliraient enfin une chambre dite de *représentation professionnelle* qui fonctionnerait à la place du Sénat.

A la dernière heure, nous apprenons l'existence d'un Manuel politique et social, édité par la Revue « le Sillon ». Nous y renvoyons les lecteurs soucieux de connaître les théories actuelles du néo-catholicisme.

jours de la semaine suffise pour payer le boulanger ce jour-là. Il est facile de dire : jeune fille, sois chaste et garde ta couronne, mais c'est à condition que l'usine, l'atelier, la rue ne soient pas des sources de pestilence et des causes de danger permanent (1). »

Un de leurs directeurs, M. Fonsegrive, après nous avoir appris que « l'idéal de toute démocratie est l'ascension du peuple, de tout peuple, vers l'autonomie », va jusqu'à admettre une transformation relative de la propriété. « L'Idéal pour les uns — déclare-t-il — est un bon tyran ou un patron excellent : ceux-là ont l'esprit monarchique et l'infirmité réelle de la nature humaine fait leur conception plausible ; pour les autres, l'idéal est le gouvernement de tous par tous, l'administration de l'industrie par les coopérateurs eux-mêmes, la suppression du patron comme patron ; ceux-là ont l'esprit démocratique. M. de Mun penche du côté des premiers ; les *démocrates chrétiens sont résolument avec les seconds* (2). »

Comme on peut le voir, ce parti jeune catholique, constitué primitivement dans un but de lutte contre le socialisme, est arrivé graduellement à s'imprégner des principes égalitaires qu'il prétendait combattre au début. Timidement d'abord, passionnément ensuite, il a attaqué le conservatisme égoïste et rétrograde des classes dirigeantes. Continuant son évolution, il est forcément tombé d'accord sur certains points avec les différentes écoles socialistes, notamment en ce qui concerne les syndicats, qu'il veut obligatoires.

En politique, il s'affirme contre le Césarisme, ne veut rien devoir qu'à la liberté (abbé Naudet). Et même, ce qui semblent plus surprenant encore, beaucoup de jeunes prêtres, se réclamant de ce parti, acceptent à cette heure, sans en être ni choqués, ni apeurés, la séparation des Eglises et de l'Etat.

Voici quelles sont les aspirations des novateurs. Tant

(1) Naudet, discours (C. R. Congrès de Bourges, p. 356).
(2) Fonsegrive, Catholicisme et démocratie, p. 52.

qu'au point de vue sociologique, il ne faut donc pas nous montrer surpris si ces théories éveillent tant de colères dans le camp resté fidèle à la vieille tradition. Si ce système triomphe il ne peut que modifier profondément l'axe de la politique de l'Eglise. C'est conséquemment la lutte sans merci entre deux systèmes antinomiques (1).

Voyons maintenant si les idées émises par les démocrates chrétiens sont conformes réellement à l'Idéal Catholique.

JEAN SERC.

(*La fin au prochain numéro.*)



(1) Le cadre de cet article ne nous a guère permis de mettre à contribution comme nous l'aurions voulu les écrits des démocrates chrétiens. Néanmoins, nous tenons à dire que les phrases citées n'ont pas été tronquées, n'ont pas été prises arbitrairement pour les besoins de la these. Il n'y a, pour s'en assurer, qu'à parcourir les organes les plus en vue du parti jeune catholique tels que le Sillon, la Justice Sociale, etc., etc. Il n'y a qu'à lire les comptes-rendus des congrès ouvriers et ecclésiastiques, les livres des abbés Naudet, Dehon, etc. Enfin nous nous sommes appuyé sur les documents fournis par l'évêque de Nancy qui, nous l'espérons bien, échappe par sa fonction même aux reproches de partialité qu'on pourrait lui faire.

LA COUPE DE GOEMON
EN ROSCANVEL

—

A Louis Coudurier.

Tout le tour de la presqu'île, de Quélern à Beg-ar-grun, de Beg-ar-grun au Trou de Madame, du Trou de Madame à Ponscorf, de Ponscorf au Four-à-Chaux, du Four-à-Chaux à la Pointe Espagnole, de la Pointe Espagnole aux Capucins, des Capucins au Moine et du Moine à Trez-Rouz, tout le tour de la presqu'île, ce matin de mars, en Roscanvel, on coupe, on arrache le goëmon de rive avec les mains et la faucille.

★

Déjà les chaloupes de pêche et les borneurs — cotres, flambards, grésillons, sloops — avaient dans les moindres parties de la rade de Brest, en tous les sens et de par tous les vents, dragué durant février le goëmon de fond dans les monceaux bruns duquel sur la cale mousses et moussaillons trouvaient le soir des coquilles Saint-Jacques, des petoncles, des raies moyennes, des menus boultous...

La « pêche » du goëmon de fond alla de concert avec la « pêche » du maërl (baptisé ici *merlan*), goëmon coquilleux très fertilisant. Ce dragage autorisé durant deux mois par le préfet maritime auquel les pêcheurs du quartier de Camaret, riverains de la rade de Brest, prennent part au même

titre que les pêcheurs du quartier de Brest, commence au lever du soleil et cesse à trois heures du soir en février, à quatre heures en mars, sinon gare les contraventions dressées par *l'Eclair*, cutter de la douane.

Maintenant on s'attaque aux rochers goëmoneux de la côte mise à nu par le jusant. La veille, au sortir de la grand'messe, licence en fut criée, par ordre du maire, sur le mur du cimetière ancien ; — or c'est aujourd'hui la plus forte marée de l'année, à tel point que la bouée conique du petit port gîte sur sa chaîne flasque.

Hier le marin draguait la mer, aujourd'hui le paysan moissonne le rivage qui borde son champ ou, si son champ est central, le lot de rivage y départi, le goëmon étant ici, avec le varech, la grosse ressource des terres qu'il féconde et dont par son iode il renouvelle l'énergie.

Le goëmon de fond, dit goëmon rouge (*bizin ruz*), de nuance plutôt caroube, a des branches visqueuses aux feuilles d'un art imprévu ; le goëmon de rive, dit goëmon jaune (*bizin melen*), met aux roches une tignasse huile d'olive ; sans omettre le fantastique goëmon des écueils échelonnés de la Cormorandière à la Grenouille, plante aux crocs énormes, tiges d'un caoutchouc épais et pampres pieuvresques d'un dessin fabuleux, goëmon farouche dit mauvaise tête ou bien voyou (*bizin kalkenn*), récoltable au printemps. De rive ou de fond, le goëmon est fixé par des crampons, non par des racines, au roc ; à leur maturité ces goëmons se décollent, aussitôt l'on drague celui-ci, l'on moissonne celui-là. Tandis que le varech proprement dit (*bizin glaz*), goëmon vert, est offert par la mer, laquelle l'amène lame à lame du large

et le dépose en *bourledenn* (bourrelets) sur le galet à la merci des indigènes qui l'utilisent comme fumure et comme litière : la mer en fait de fréquents apports, mais le capital arrivage de varech à Roscanvel a lieu pour le couchant, côté pleine mer, en avril-mai, et pour le levant, côté baie intérieure, en septembre-octobre, avec variations possibles. Touchant le varech, le père Chevrette, le meilleur coup d'haveneau de la presqu'île, m'expliquait, à sa manière originale, que les petits poissons, genre pironos, très friands de sa racine, croquent icelle à certaines époques, et c'est pourquoi, ajoutait l'ancien baleinier, détachée, la longue mince feuille verte s'en vient portée au rivage par la marée montante.

Pour fumer ses biens, le paysan emploie encore le rebut des sardineries, têtes et détritus de sardines, quand ce n'est pas la sardine tout entière achetée par tombereaux à vil prix ainsi que cela se pratique certains jours de pêche, soit que le soleil ait gâté le poisson, soit que, pour cause de surabondance, les usiniers et les mareyeurs le refusent, — alors la pauvre âme du pêcheur s'effare entre les pinces de ce dilemme : vendre comme engrais sa pêche miraculeuse aux cultivateurs, ou bien la rejeter à la mer.



Fête communale que cette annuelle coupe du goëmon de rive !

Dès l'aube, les estaminets regorgent : terriens, bateliers, inscrits maritimes, retraités et « en-congés » sablent force quarts de tafia au nez de la bise qui biniouse et bombardise.

La mère a « paré » la grosse marmite sur le feu,

le père a pilé la lande pour la jument et approvisionné le bétail, puis, la porte sarrée et crouillée, tout le monde est parti, d'un pied de gavotte. Femmes, vieillards, filles, gas, la marmaille aussi, chacun sera d'attaque, sans compter les parents survenus de Crozon, de Camaret, d'Argol, même de Telgruc, la plupart en chapeau de *frakenn* et le point d'interrogation de la faucille sous le bras, car un jour pareil il y a du bigol, c'est-à-dire du plaisir.

Le moulin lui-même a cargué ses ailes, son blanc patron étant de goëmon.

Vu le temps de mer basse mesuré, on va souquer ferme.



Rive sud du Goulet et vis-à-vis de Camaret, besogne diantrement ardue pour les hameaux côtiers! On en est, il est vrai, récompensé par un engrais de premier ordre, le *kalken* cité, mais une fois récolté, va falloir des brisants « l'ahisser » sur les plateresses de la falaise à pic. Ah il y a de la misère ! Les épaules robustes montent bien quelques sacs par les méandres tortueux, finalement on doit user de chevaux qui de là-haut halent les paniers, comme les seaux d'un puits, moyennant un câble sur poulie. Pré coup de collier, les gas! Aussi les vieux qui passent, d'aboyer :

— « Satisfaction de manœuvre ! double ration à l'équipage ! »

Dame ! ça ne file pas toujours le cul en trompette, et parfois un cheval fait cabeçaille d'une crête de soixante mètres et, tel un jouet d'un sou, va s'écarbouiller sur un récif du tonnerre de foutre, ia !

Parages formidables, apocalyptiques, hantés de figures pas ordinaires !

Oh ces bougres aux yeux d'oiseau de mer, les gens de Keravénoc, Mencaer, Kerguinou, Keraves, Kerviniou, Kerlaer, Kerguadiou et Penaroz, se jetant farouchement sur les tas d'or de la plante marine le long de ces côtes tragiques, hallebardières de l'anse camarétoise et du couloir du Goulet, ne suggèrent-ils pas ces légendaires naufrageurs, leurs ancêtres, — convertis plus tard par saint Gwénolé, m'a conté l'abbé Le Moan, notre recteur — qui, jadis, à ces mêmes endroits, pillaient le navire qu'un feu trompeur et qu'une cloche infernale avaient attiré dans la nuit de tempête et qui, brisé sur l'écueil, répandait là, par sa coque éventrée, son opulente cargaison ?...



Le spectacle essentiellement « local » se déroule sous la corniche de Roscanvel, côte orientale de la presqu'île, où opèrent les habitants du bourg et du hameau de Lanvernazal, noyaux de l'âme roscanvéliste.

Sur le quai, Floch, douanier de service, a vu défiler devant son veston bleu les groupes notables ou moindres se rendant à leurs lots respectifs ; à présent le voilà drossé contre la guérite par Léontine la Folle qui trottinait sur la cale, du poste au réduit, gesticulatrice et les sourcils en accent circonflexe à l'aspect de tant de peuple à même les rochers de la grève ; enfin, débordé par les abracadabrances de l'ancienne petite servante qui, sa tête oubliée dans la ville maudite, revint un jour de Paris au village, l'excellent gabelou chasse sur

ses ancres jusqu'au poste, baragouinant : « En voilà une particule! » et s'y barricade en l'inespoir de parvenir à rien faire comprendre à la démente qui, pâle sous sa coiffe proprette, marmonne, en agitant le parapluie gris dont elle ne se sépare jamais :

« *Ché ma Doué !* (Jésus mon Dieu!) tout Roscanvel a perdu la tramontane aujourd'hui!!! »

Pauvre folle qui « taille » au trot saccadé de ses *boutoukoad* raconter l'événement à quelque grand personnage imaginaire, dans un coin.

Le travail bat son plein.

Coupant, faucillant, on s'interpelle de roche en roche, comme si ces paroissiens, qui à tout moment de la journée se rencontrent, ne s'étaient pas vus depuis des temps reculés ; en vérité ils ne se sont pas vus *là* depuis le précédent hiver.

— « Ohé Congard !.. ohé Manivel!.. ohé Stephan !.. ohé Pacific !.. ohé Herrou !.. ohé Balc'h!.. ohé Kérisit !.. ohé Thomas !.. ohé Madec !.. ohé Ely !.. ohé Monze !.. ohé Lecœur !.. ohé Kerdoncuff !.. ohé Carn !.. ohé Riou !.. ohé Pandolph!.. ohé Bizien !.. ohé Postic !.. ohé Boussard !.. ohé Jaffré !.. ohé Keraudren !.. ohé Maudir !.. ohé Gourmelen!.. ohé L'Hostis!.. ohé Le Titur!.. ohé Kerremprand !.. ohé Jean Bréhier !.. ohé Batany !.. ohé Le Breton !.. ohé Le Lann !.. ohé Guéguinou !.. ohé Tournellec !.. ohé Gellébart !.. »

Noms qu'enchevêtrent les sobriquets locaux :

— « Ohé Petit-Cul !.. ohé Mère Grognon !.. ohé Piquette !.. ohé *Breuric paour !* (Petit frère !)... ohé *Pilhouaer !* (Marchand de chiffons !)... ohé la Galoche !.. ohé Charlass !.. ohé la République !..

ohé Pitipapa !.. ohé Alammou !.. ohé Tonton Coquin !.. ohé Mère Bigorn !.. ohé *Koantic !* (le Joli !)... ohé Marie Belles-Fesses !.. ohé la Korken !.. ohé *Mazanfoul !* (Je m'en fous !).. ohé Goddam !.. ohé *Fanch bhor'j !* (Face de bouc !).. ohé *Penn moc'h !* (Tête de cochon !)... ohé Bordel-de-merde !.. »

Ils sont là, tous ceux du bourg et des à-côtés, les uns aux traits fins, les autres à la peau rêche comme celle du chien-de-mer, ceux-ci couleur de granit, ceux-là de brique, avec en sus le paraphe des vents et le sceau des embruns, et l'observation se complaît à la caractéristique des familles : type italien des Manivel, type espagnol des Balc'h, des Monze, des Thomas, type flamand des Gellébart, type hollandais des Lecœur et des Herrou, type mogol des Pacific, des Kerdoncuf, de Kerremprand, type cambodgien des Varna et des Keraudren, type annamite des Carn-Hénaff...

(Oh, sur les bords de l'Océan et de la Méditerranée, mais plus encore sur les côtes échancrées de Bretagne, ces cinématographiques bourgades où se concentrent, accusées ou fugitives, presque toutes les formes humaines !... Jeu magique des voyages et mystère des êtres !... Mieux encore, ô les pollens épars de la Vie vagabondant sur les féeriques véhicules d'un subtil gulf-stream pour, se posant de cette race sur une autre race, les allier au point d'en faire deux sœurs distantes qui s'ignoreront toujours à travers les siècles !... Vraiment n'y aurait-il pas lieu de croire à un adultère universel, inéluctable et sans coupables ?... En ses rares retours, tel marin qui bourlingua des ans et des ans ne doit-il pas introduire au foyer le parfum d'une femme lointaine, et sait-on si ce n'est pas la

dernière caresse de cette femme qu'il met sur la bouche de l'épouse laquelle, aussi peut-être, cède aux lèvres de l'époux le dernier baiser d'un étranger qui, le maître absent, un soir passa devant la porte,puis entra, et n'adviendra-t-il pas sous ce toit légitime comme un bâtard conjugal réalisé par l'invisible accouplement de cet étranger et de cette femme lointaine?... Poussières fécondantes de la Vie!... Non, il n'est point d'adultère, il y a la Nature qui croise les destinées dont elle secoue le globe, il y a la loi du sang qui s'appauvrit et qui se rénove, il y a l'envahissement des guerres, en marge des codes il y a l'aumône suprême des individus, il y a l'acheminement vers une race unique et vers le seul homme, fait de tous les hommes,qui présidera à la terminaison de l'univers, enfin, il y a les allusions des étoiles, il y a la lune qui exhorte, il y a le soleil qui ordonne, il y a le vent qui pousse... — c'est pourquoi dans maints petits villages de la mer se découvrent, ainsi qu'en un monde réduit, tous les airs, tous les gestes, tous les regards, toutes les grimaces, tous les sourires du monde entier!... A moins encore que ce phénomène de « l'ailleurs » ne ressortisse du souvenir, et que telle bourgade où se réfugient les faces variées de l'Humanité ne soit une étrange colonie d'Enfants de la Mémoire, de ce fait que, sitôt revenus au lit clos de leur cabane, les pauvres voyageurs auraient fécondé leurs pauvresses en songeant aux splendides filles entrevues là-bas, au cours d'une corvée banale, sur la terrasse d'un palais pavé d'argent et dômé d'or.)

Au surplus,il importe de considérer, par exemple en Armorique, la légion d'enfants d'hospice...

Digressions téméraires de poète, générales certes

et non particulières à ce village-ci, — microcosme cependant.

A chacun néanmoins apparaît, indéniable, le fond exotique des Bretons, tribu en exil qui manifestement regrette un originel soleil : d'où cette mélancolie foncière et sans doute encore ce culte de l'eau-de-vie (*gwin ardant*) dont la vertu console ingratement du dieu perdu à moins qu'elle n'en suggère sous une autre espèce les rayons évanouis.

La Bretagne m'a souventefois évoqué une Provence recueillie, et les Bretons des mocos réfléchis, des Marseillais silencieux.

Observez ces corps pesants à la démarche lente malgré les bras en voiles en ciseaux de vent-arrière, l'esprit prâliné des légendes qui y hante s'en va planer fréquemment dans l'infini à la recherche d'un passé radieux — oui, sous quelque angle qu'on l'envisage, le Breton si amoureux de son clocher est, qu'il le veuille ou non, un être éminemment *absent* : de par la loi de son atavisme ou de par le sortilège de l'alcool, il s'avère « émigré » perpétuel — et joignez que leur manque d'initiative d'Orientaux déchus au fétichisme persistant s'accroît chez les Bretons du manque d'initiative dû à la discipline militaire à laquelle est astreinte la majorité.

Non que le Breton ne soit capable de réveils de fauve brisant sa chaîne et sa cage, — loin de là! C'est qu'alors l'ancestral soleil a fait signe soit en bien soit en mal, et voici notre *absent* revenu, voici que ce numéro-matricule s'individualise, voici que ce zéro veut être une couronne, voici que ce néant s'offre à continuer Homère ou Rabelais, car la Bretagne ne se désentrave, ne se désenclave qu'en vue des extrêmes. Un simple jeu de déclic, et l'histoire enregistre le magnifique spectacle d'une croisade

de héros ou d'une jacquerie d'îlotes; et, pour user d'exemples locaux, vous obtenez Boulzir, marin, terrassier, portefaix, pilleur d'épaves, de préférence *termagi* (saltimbanque) qui, après avoir lampé d'affilée une bassine emplie d eau-de-vie, entre à la messe interpeller Dieu, court ensuite menacer d'une hache les fronts puérils de son foyer désemparé, enfin, rafale humaine, cyclonise la presqu'île entière, comme vous obtenez Quéméner, le sublime matelot de *la Souveraine*, qui, en 1877, lors du naufrage de *l'Arrogante* près Toulon, se jette à la mer et sauve à la nage cinquante-sept personnes, — deux cas contraires, mais tout de même deux étalons, je pense!

A parler allégoriquement, la passivité bretonne n'est en général que la forme déguisée, que l'hypocrite réservoir où sourdement fermente une somme d'activités amassées durant le silence et l'abnégation, somme attendant, pour se prouver, l'heure solennelle; tel un volcan que l'on put croire éteint et qui subitement, à une époque imprévue, décisive pourtant, extériorise le soleil intérieur à couver depuis si longtemps et dont la formidable et spontanée apothéose émerveille, épouvante, agenouille, anéantit.

Ou encore, à s'exprimer ainsi qu'un personnage de mon drame, *les Pêcheurs de Sardines*, le menhir est le symbole du roide Breton. Ce menhir longtemps on l'ignore; il est, dressé parmi la lande sauvage où pleure un calvaire, l'énigme inébranlable, difficile à creuser, mais livrez-vous à des tentatives, entamez des recherches, fouillez les dessous du bloc et vous découvrirez, endormis là depuis toujours peut-être, des bagues, des colliers, un tas de jolies-

ses primitives, avec, à côté, le tranchant de silex d'une hache de guerre!

Aujourd'hui ne suivons nos Bretons qu'à travers le quelconque de leur domaine familier et revenons devant le geste simple, au rappel antique et religieux, de cette coupe de goëmon sur ces rives du bourg où parmi les travailleurs se différencient dès le premier coup d'œil marins retraités et terriens cultivateurs, ceux-ci plus alertes, plus aptes au labeur naturel, ceux-là moins prompts à la « corvée », reconnaissables au traditionnel fessier congolais que vous lèguent les tours du monde accomplis sur le navire qui, lui, marchait cependant qu'on demeurait assis, assis au service de l'Etat, existence éminemment casanière depuis et même avant la déchéance des voiles, en dépit des panoramas traversés, existence dont il vous reste une façon de paresse rythmique et un tantinet roublarde.

Donc, à cette heure, de Beg-ar-grun à Pontscorf, la coupe offre le pêle-mêle incomparable d'une fourmilière en activité.

Depuis mars dernier, le décor n'a pas changé, il n'en va pas de même de l'humanité qui ce matin le meuble. L'aspect des roches immuables provoque la métamorphose accomplie parmi les êtres. Ce qui est resté fait penser à ce qui est parti. O l'absence ! ô la mort ! Oyez les *tad koz* (grands-pères) sortir de leur barbe blanche, par endroits jaunie d'un jet de chique, des souvenirs d'il y a dix, vingt, trente, quarante ans, et les vieilles coiffées du *penn-du* qui malgré le progrès se mouchent encore avec les doigts, ces bonnes vieilles au nombre desquelles se distinguent quelques-unes des « vieilles du hameau » dont je m'entretiens dans *la Rose et les épines du chemin*, tante Naïk, tante Jeanne,

tante Perrine, tante Lise, naine Marianne, naine Jeannik, oyez-les ces douces femmes nommer d'une voix de chèvre les fils et petits-fils dans la Flotte ou bien à courir les océans sur les sabots marchands. Mon œil en chasse ne remarque en effet qu'un mince contingent de jeunes hommes. Par contre une foule de promises, çà et là, que trahissent les bagues d'argent moins encore que les fronts moroses...

— « Cousine, quand nous donneras-tu un coup de fricot? » interrogent les hommes en côtoyant l'une d'entre elles.

— « A son retour *du* Chine! » réplique cette brune. — « Son Madagascar fini! » riposte cette blonde; et leurs yeux s'avivent à la vision du jour où, tous deux, l'on ira *se faire cercler* (acheter les alliances) à Brest.

(Le fricot signifie le repas de noces. Ah! les gracieuses noces d'antan, sonneurs de bombarde et de biniou enrubannés en tête! Les coloniaux, marsouins et artilleurs, qui depuis Fachoda occupent les forts et baraquements de la presqu'île, ayant berné les sons aigrelets des naïfs instruments auxquels supplée quelquefois l'accordéon, désormais la plupart des mariages, car on veut montrer qu'on n'est pas des *plouques*, se trémoussent sous le trio jamais d'accord d'une basse, d'un piston, d'une clarinette, dont il résulte une horrible bastringue.)

Insoucieuse, la jeunesse suivante — celle qui a fini ses trois communions depuis deux ou trois ans — s'amuse, en les loisirs intermittents de la coupe, à se bourrer de coups de poing, voire de pied, ces amoureux de quatorze ou quinze ans n'osant encore se risquer à des *poken*, lisez s'embrasser. A une brève halte des faucilles, les adolescents, pour se

défatiguer, s'enlacent le temps de polker sur le chant de ces couplets :

LES GARÇONS

Ah ne ket brao, ah ne ket brao merc'hed,
C'hoari coucou,c'hoari coucou !
Ah ne ket brao, ah ne ket brao, merc'hed,
C'hoari coucou gant ar paotred !

LES FILLES

Ah ne ket brao, ah ne ket brao paotred,
C'hoari coucou, c'hoari coucou !
Ah ne ket brao, ah ne ket brao, paotred,
C'hoari coucou gant ar merc'hed ! (1)

Au proche intermède on esquissera quelques pas de la *Jabadao*, gracieuse danse à salutations, au cours de laquelle il arrivera qu'un garçon malin s'approchant sournoisement d'une ancienne camarade de catéchisme, armé d'un *pissou* découvert dans la flore marine, lui fera tout d'un coup gicler en plein visage l'eau captive en la boule végétale — zttt !...

Qu'est-ce donc plus loin ?...

Une jolie, pour arracher un goëmon trop tenace, a tiré un bloc qui céda, aussitôt un épileptique jaillissement de bestioles assaille la petite tombée à dos. Ce farceur de Charlic lui jappe :

— « Veille au grain, *pha'hic* (petite-fille), un crabe te grimpe aux cuisses !... »

— « *Diaoul !...* » (Diable !)

Et la pauvrette de secouer ses jupes, éperdue, aux éclats gouailleurs de Pandouille-la-citrouille aux aguets qui claironne :

— « Ah, y a du bon dans la bigorn ! »

(1) (Les Garçons) Ah ce n'est pas beau, ce n'est pas beau, filles, de jouer à coucou, de jouer à coucou ! ah ce n'est pas beau, ce n'est pas beau, filles, de jouer à coucou avec les garçons ! (Les Filles) Ah ce n'est pas beau, ce n'est pas beau, garçons, de jouer à coucou, de jouer à coucou ! ah ce n'est pas beau, ce n'est pas beau, garçons, de jouer à coucou avec les filles.

— « Probable ! » acquiesce le chœur des goëmoniers vers la mignonne rouge comme une *coquette* (petit poisson), et l'on rigole toutes voiles dehors.

Quant à la marmaille, aider les parents lasse vite. Ce qui l'intéresse dans la récolte, car le goëmon offre des curiosités, c'est cette plante spéciale avec quoi les ménagères façonnent des balais pour les foyers. Sitôt celle-ci trouvée on entend le moutard : « *Mamm, bizin fourn !* » (Maman, un goëmon de four !). Mais l'ensemble des garnements préfère le goëmon bossué (*bizin bossoc*) dont on fait pétarader les petites bosses en les serrant entre le pouce et l'index, alors que les grosses bosses taillées à un bout se transforment en authentiques sifflets. Quelques-uns jouent à la biche (cache-cache). Les plus pratiques se livrent à la breniquade, recueillent des bigorneaux non de chat, ni de chien, ni de cheval, mais noirs, cherchent des palourdes, des praires, des couteaux, dans l'herbier, et c'est une clameur d'enthousiasme lorsqu'un gosse déniche un ormeau dont il offrira la nacre naïve à la Sainte de la maison. Parfois un gamin lance des « ahi ! ahi ! » pour avoir mis le pied sur un oursin et saute mêmement qu'un chien à la patte écrasée.

Et ce petit monde ne cesse de brailler les refrains fripons de l'école.

Soubigou-Soubigotte,
Trent'six poux dans sa culotte,
L'un qui court, l'aut' qui trotte,
Et ça fait peur à Soubigotte.

Ou bien :

Ti Korn,
Saou da gorn !

Ou encore :

J'ai pas besoin d' Pierre Quellien
Pour m'apprendre à fair' du pain,

J'ai pas besoin d' Polyt' Madec
Pour m'apprendre à faire des crêpes.

Les marmots à la mamelle, roulés dans des châles, des vestes, des *mantel*, sourient à leurs menottes engourdies dans le panier où on les a momentanément blottis derrière un roc, à l'abri de la bise, et nul ne passe devant ces bébés sans leur dire à la mode du pays : « Ah vous aurez... vous aurez !... »

Alentour on coupe, on faucille toujours.

Tandis que s'active la récolte, fusées d'un bout à l'autre, s'entrecroisent des blagues cent fois ressassées, puis on déballe les commérages du patelin, bonnes et méchantes langues tricotant de pair, histoire de s'émoustiller : les Chats-Noirs par ci ! les potins des deux Maisons-du-Four par là ! et ce fiancé qui s'est fait banir puis débanir ! et le préau promis par la mairie depuis des éternités ! et la nouvelle cale donc ! et les expropriations de la route future ! et les renards de Quélern et des Capucins qui mangent toutes les poules ! et les récentes bagarres des débits à soldats ! et les semonces du Recteur aux filles qui vont au bal ! et les dernières frasques des bigotes ! et les gendarmes de Crozon qui sont venus pour un chemineau qui travaille au béton du Génie ! et l'homme aux trois enfants ! et les cinquante filles enceintes d'Ouessant dès le détachement des coloniaux ! et on va nous mettre un bureau de poste, mais on va nous enlever les troupes ! et patati ! et patata !..

Par instants, fatigué, le père Chevrette, anecdotier fécond, narre, dominant un groupe, que notre Roscanvel se surnommait autrefois la Terre Sainte ; au prochain répit, le vieux loup-de-mer évoquera la fameuse bataille de Camaret, 18 juin

1694, victoire qui ferma la France aux Anglais et aux Hollandais alliés à laquelle prirent part, avec les troupes régulières, les miliciens gardes-côtes, tous les paysans et tous les pêcheurs du littoral et du voisinage armés, qui d'une gaffe, qui d'une godille, qui d'un grappin, qui d'une faulx, qui d'une pioche, qui d'une fourche, qui même d'un bâton à battre le beurre...

— « Fier coup de tabac, les gas!.. et un sacré boultous que notre Vauban !.. Quinze cents *goddam* roustis sur la grève de Trez-Rouz — Sable-Rouge, da !... Cinq cents prisonniers, huit cents morts, — et tout ça le temps de faire une omelette !... »

Cependant les tas se sont accrus. Fourches et pelles viennent à la rescousse. Sacs et paniers s'emplissent. Leurs roues disparaissant par endroits dans le chemin d'ardoise aux parois feuilletées creusé à la longue par les roues qui, aux chroniques époques du varech et du goëmon jaune, passent là depuis des temps immémoriaux, déjà les charrettes font la navette de la rive à la cale.

Le joyeux Congard (*Lanic à lourenn :* Alain le renard), menant par la bride son vieux cheval blanc aveugle, entonne ses litanies des grandes occasions :

> Je suis saoûl de péchés,
> Plein de grâces,
> Content de tout le monde...

Litanies que les mousses Jointer, André, Bernard agrémentent, en répons, de

— *Nitra pouf maoulen, mon ami !*

Bien qu'on ait le sang chaud et son épais tricot de laine de chien, la bouteille d'eau-de-vie commence à ressusciter d'une touffe et l'on boit à la

régalade, mâles et femelles, enfants de même, manière de se descendre une « gueuse » dans l'estomac pour le lester contre la bise.

Les coudes se lèvent à l'unisson...

Ces coudes levés, messire Boulzir les guignait de son poste d'observation, aussi bien notre ruffian s'amène-t-il à pas cotonneux, *kasketen* (béret) sur l'oreille, mains dans les poches, promener entre les groupes l'ineffable sourire de sa gueule de vent-debout.

— « *Bonjour tout endud !* » (Bonjour tout le monde !)

Et, s'extasiant de son œil poché la veille, câlin, sur la récolte :

— « *Bizin brao e zo, boul'kurun !* » (Il est beau le goëmon, boule de tonnerre !)

Certes, *ruz*, *melen*, *glaz*, *kalken*, *fourn*, *bossoc* ou *fa*, il en a maigrement cure du *bizin*, notre limier ! Ce qu'il flaire, c'est le terrier où repose le flacon de marmande. Il adorerait tant « tosser » à la « chanc' et bonhur » des travailleurs ! Mais on a pris ses précautions, et le flagorneur, son compliment resté pour compte, tourne barre sur une fille :

— « Donne un *pok* (baiser) à tonton Jean-Claude, mon *cœuric !* » (petit cœur).

Faisant du plus près, le tentateur avance son museau, mais c'est un paravirer dont la main féminine le gratifie babord et tribord.

— « Envoyez ! » lance un mousse.

— « *Préfant de puto !* » grignouse l'ami Boulzir se frottant les bajoues.

— « T'aurais pas prévu cette saute-de-vent, hein ? » piaille une ronde de gas. « C'est-y meilleur

que le frichti de Plougastel et que le fricot de Landévennec ? »

En vain Boulzir essaie de rompre le cercle, finalement il jette son *kasketen* par terre, au centre, et beugle, enragé :

— « Ah macaréo ! c'est comme ça, eh bien je ne me ferai pas foutre à la mer pour les Gras ! »

Faut dire que, chaque année, Boulzir tient le grand rôle de Mardi-Gras. Le matin des Cendres, les conscrits de l'année l'habillent d'une couffe, le barbouillent de plâtre et de coaltar, le coiffent d'une casserole, le décorent de boîtes à conserves, le haussent sur un pavois, ensuite, binious en front, le vont processionnellement jeter à l'eau, — non sans l'avoir au préalable promené devant tous les comptoirs du bourg ; et, par surcroît, Boulzir ne condescend-il à s'abandonner qu'avec un litre d'emporte-la-gueule appendu à son cou en scapulaire, question de se réchauffer à la sortie du bain carnavalesque.

— « Si donc, Boulzir, si donc nous te foutrons de retour dans la baille ! » reprend la ronde autour du rouspéteur qui riposte :

— « D'abord je ne suis pas Boulzir, *mar plij !* » (s'il vous plaît).

— « Mais si t'es pas Boulzir, alors t'es la Diable ! »

Notre héros, se campant :

— « Ni Boulzir, ni la Diable, nom dé Dié ! »

Et superbement :

— « Je suis monsieur Laouénan !!! »

Et, plus fier qu'Artaban, Boulzir, ou plutôt M. Laouénan casse la ronde insolente d'un formidable coup de nageoire et se défile, fallacieux, en quête d'un verre de « goutte » problématique, car partout il se heurtera à cette phrase :

— « T'es assez bu comme ça ! »

Tant et tant que, furieux, notre *lichous* déçu jette en cri de départ :

— « *Corr evit tout!* » (M... pour tous !)

Parfois de la fièvre éparse jaillit une querelle.

Tel matelot, sans doute rabroué, entreprend telle jeunesse :

— « Je dirai au prêtre que tu vas à la danse avec un artilleur, et tu n'auras pas ton Pâques. »

— « *Meus ket klevet!* » (Je n'ai pas entendu !)

— « Tu me crois pas capable, au moins ? »

— « Si je n'ai pas mon Pâques, il te crochera dedans, car il est fort à toi mon marsouin, da ! »

— « Ah gast, c'est un marsouin ?!.. »

La-bas, près du réduit, des coups de faucille s'aventurent dans un lot contigu.

— « Celui-là est à moi ! » groume la brave mère Monot.

— « Vous fâchez point, mémère, vous voyez bien que je n'ai pas d'assez bonnes dents pour manger votre goëmon ! » objecte en riant la joviale et très édentée Mme Le Balc'h.

De bataille, autant dire point. Un jour semblable on sait mettre un, deux et trois ris aux vieilles rancunes. Les différends se vident après la gavotte les samedi et dimanche soir, jours réservés à la boxe et au cachet de la marine.

D'ailleurs passe et repasse M. Fer, le doux vieux garde-champêtre au visage ecclésiastique, un tant soit peu boiteux, marchant avec méthode sur le goëmon visqueux, crainte, s'il culbutait, de compromettre le prestige de l'autorité.

Pour répondre à des contestations possibles au sujet des lots, Fer a relâché la surveillance des

vaches et des moutons qui vagabondent dans les pâturages voisins. Chacun le salue au passage. Les hommes ont à se louer de son équité, les femmes n'oublient point que Mme Fer est loueuse de chaises à l'église et que leur fils est abbé. On aime son vieux garde comme on aime ici tous les anciens. Dans les cités les vieillards sont relégués dans un coin de la boutique ou du salon, dans les villages ils conservent la place première, on les considère en oracles, en justiciers, et ils demeurent les maîtres jusqu'à leur premier son de glas. S'il advient à Roscanvel qu'un pépère, le dimanche, roule dans la boue au sortir d'un cabaret — chose plutôt fréquente — eh bien les gas estiment qu'il faut avoir l'étrave et la quille encore foutrement rivées pour ne pas s'en tenir au lait à cet âge et ils glorifient l'ancien d'un *mad!* bien senti.

Jour de gaîté générale en somme, n'étaient sur le « torse » du bourg, tout en haut, les quotidiens rugissements de Barberouge dont le vent du nord inonde les environs de la cale. Sous l'emprise de l'alcool, Barberouge fait un barouflе d'enfer, brandissant une pioche devant la porte close de son logis et menaçant de tout saborder si les siens, blottis derrière, n'ouvrent illico.

— « Ah bande d'Annamites! Je suis le seul et unique propriétaire de ce dite batiste (cette dite bâtisse) que je possède... et j'en sais plus long dans mon petit doigt que vous dans votre grand corps!... Mais sortez donc!... Puisque je vous dis que vous n'êtes pas chez vous, bande de chichi... de... de... chinois!... »

Rompu par l'effort et perdant la verticale, Barberouge s'affale sur le mur de la terrasse, et ronfle,

la pioche sur son cœur. Effet de l'habitude, nul ne prête plus attention à sa chanson : la musique en est éventée. Du reste, la crise finie, Barberouge descendra, l'âme sereine, à la grève chercher des vers (*gravettes* et *pétiz*) à l'usage de ses hameçons, ensuite il remontera préparer lui-même la tambouille. Barberouge n'est point méchant au fond. Combien de fois, le grain une fois passé, ne ramasse-t-il pas en sanglotant les morceaux de la vaisselle par lui démolie.

Etrange scène si souvent de fois jouée au sommet du village, comme en frontispice, sur une terrasse identique aux tréteaux d'un théâtre, tu remémores au poète ces « moralités » représentées en exemples salutaires, et aussi ces gravures naïvement coloriées des cahiers scolaires où les tragédies humaines dévoilent leur intime épouvantail.



Onze heures. Facteur rural au blanc collier de pilote qui depuis trente ans dessert ces extrémités du canton que ce soit par les jolies brises de tour-du-soleil que ce soit par les rafales de suète, de suroît, de noroît, Tonton Gallou regagne Crozon, longeant la falaise jusqu'à Quélern. A l'instant de contourner le Trou de Madame il grogne aux travailleurs de sa voix de rogomme :

— « Ah nom di chien ! sacré tounerr !... ça monte ! ça monte ! sacré tounerr ! nom di chien !... »

En effet le flot s'est finalement avancé, succession de langues qui s'étirent, puis rentrent pour s'étirer cette fois davantage en assauts progressifs et têtus, tandis qu'on ne pensait plus à lui...

Aussi bien sur le parcours des trois côtes de la commune la hâte s'accentue-t-elle, principalement

de la Pointe à la Fraternité où viennent contre les bases se révolutionner les premières poussées de l'Océan.

Je dégringole d'un monticule vers ma femme et mes enfants qui avec Da (surnom de notre petite servante Soizic) ramassent le goëmon du bon Pacific, fermier et fossoyeur de la paroisse, et comme eux je m'associe au branle-bas suprême.

Une faucille omise brille sous une vague victorieuse, un gamin va la sauveter : il semble avoir pêché une aiguillette roide.

La mer adonne de plus en plus, par à-coup sournois, en surprise, au gré des courants de la rade, si bien que maintenant le sabot des chevaux piaffe dans l'eau. Ça vous prend un air d'engloutissement pour rire, de catastrophe bon enfant. Or il importe de soustraire à la submersion le restant du bénéfice de la matinée, d'où un affolement général : orgie de gestes électrisés par le tafia dont est saturée l'atmosphère et cette odeur de goëmon coupé qui enrichit les poumons et dilate les prunelles.

A ce moment — savoureux contraste — il est piquant de voir la magnifique sérénité de Tonton Gril et de Tintin Katerin koz, apparus aux plateresses de la falaise, planer sur l'agitation d'en bas.

Type de bohême exceptionnel ce Tonton Gril, sobriquet de Pascal le forgeron. Sa maison ouverte à tous les vents de la Rose vaut le pèlerinage au hameau du Kervien, ne serait-ce que pour admirer l'alcôve du maître de céans : deux caisses quelconques en guise de lit placées dans l'une des deux cheminées hautes de la forge. La nuit venue, notre phénomène se glisse dans un vieux sac à charbon, et bonsoir! Si la pluie dégouline par l'ouverture supé-

rieure de la cheminée, eh bien mais on laisse les anges pisser, ça raffraîchit les idées ; si, par contre, splendide est la nuit et que le sommeil se fasse espérer, alors Pascal, nez en l'air, regarde les étoiles caramboler sur le carré du ciel à vif lui tenant lieu de baldaquin, puis s'endort, la bouche ouverte, en l'espoir que ces louis d'or du bon Dieu y tomberont dedans peut-être. Car il n'est pas riche le bonhomme. Sa besogne consiste à fabriquer des pièces pour charrettes, poëles et brouettes, des clefs, des outils, des pik, des crocs pour sarcler les panais et pour désensabler les palourdes, des dames pour avirons, des crampons pour quilles et gouvernails, et cætera... Le maigre salaire de ces travaux restreints suffit pourtant à faire du forgeron une gloire d'estaminet. Buvant beaucoup, mangeant le moins possible, vêtu de même hiver comme été, toujours gai, juvénile et brun encore malgré ses presque soixante ans, Tonton Gril connaît toutes les chansons de la contrée, depuis les *Marins de Groix* jusqu'au *Marchand de pilhou.* Et quel tempérament d'hercule, ce petit raplot de Pascal ! Certain soir de janvier, tombé sur la route par suite de libations nombreuses, il s'endort à même une flaque d'eau ; la gelée survient, à telles enseignes que la barbe et que les cheveux se prennent parmi le cristal d'hiver. Le brigadier des douanes en ronde, Pinard, bute le corps dans l'obscurité, se baisse et reconnaît l'imprudent ronfleur à son tablier de cuir, mais il eut toutes les peines du monde à rompre le glaçon qui, engonçant la tête, rattachait l'individu à la Mère Nature, et à convaincre le forgeron que son lit, si imparfait qu'il fût, serait tout de même préférable à la dure du chemin.

— « J'étais si bien, brigadier ! »

— « Mais, mon bon, si une charrette avait passé ?... »

— « Baste le coffre est solide... elle aurait passé par-dessus... »

La tante Katerin koz — Mammitic, l'ont surnommée les enfants — loge avec son chat dans une crèche aménagée par elle au hameau de Lanvernazal. Sa devise : filer et mendier. Dès que les quenouillées des moutons d'alentour ne rapportent plus, Katerin s'en va, vêtue de haillons, un sac sur l'épaule, « demander son pain » à coups de patenôtres aux seuils des villages voisins. Pas le moindre souci jamais ! l'absolue philosophie de l'oiseau sur la branche — quand la chasse est fermée.

Tin Katerin koz et Tonton Gril figurent les deux bienheureux de la presqu'île. Que dis je? ils en sont comme les châtelains. Davantage : le roi et la reine. Sans aucun bien ni la moindre *mouille* (monnaie), tout semble leur appartenir un peu, de par ce communisme supérieur de l'imagination cher aux pauvres diables. Katerin arborant son *penn-du* le plus neuf et Pascal jaillissant d'une paire de bottes irréprochables ne seraient-ils pas venus se rendre compte de la récolte en maîtres suprêmes? Voyez-les faire les cent pas sur la falaise, croiser leur sentiments, opiner du front, échanger des *che!* des *eo da!* des *mad eo!* des *brao-brao!* satisfaits. Considérés de la grève, les gestes de Pascal paraissent donner des ordres aux moissonneurs, et la quenouille de Katerin prend des allures de sceptre. Enfin, à les voir se délecter aux mouvements précipités de la foule de plus en plus acculée par le flux, on les comparerait volontiers à ces dieux classiques qui, du haut de l'Olympe, s'amusaient, gavés

d'ambroisie, à suivre les exploits des vagues humanités grouillant en bas.

Après les divers types précités, on pourrait évoquer tant d'autres originalités de Roscanvel non moins curieuses : la vieille Lolo et Marianne Avéo ; Fidélius la Jambe de bois ; Yann ar Faou (Jean-le fou) ; Mazé le terrassier ; le chemineau Gastarmor (Putain de Mer) ; Piti le Korrigan ; Fitic ; Ferrec l'épileptique ; Tante Mette dite la Mère Marsouin brevetée pour le deuil en coquelicot ; Jean Cloarec, gâcheur de plâtre, badigeonneur à la chaux, pêcheur de vieilles, qui se formule soi-même ainsi : « Pét'-être j'suis bête, pét'-être j'l'suis pas, pét'-être j'suis bête quand même » ; Jose le Maboul et sa bizarre famille ; les deux admirables frères Caro l'Arsouille et Caro le Couillon... mais outre que la nomenclature en serait trop longue, il y a par surcroît des points délicats...



La bouée se dandine sur sa chaîne tendue, les bateaux du port échoués durant la matinée tirent sur la bosse de leur corps-mort, l'avant au nord, culant aux coups de bise vers le sud.

Oui la mer revient, totale, avec maintenant des façons gauches à travers les derniers bancs de pierre... Ne reconnaîtrait-elle plus sa rive pelée ?... Observez son prompt désir de la recouvrir, — telle une jolie femme aux longues tresses tantôt coupées qui se coifferait vite, confuse de son avatar.

A midi, dans quelques minutes, toutes les roches seront recouvertes et les premières vagues pantoufleront de l'écume de leur ressac le pied des falaises.

Aussi l'hallali final fut-il frénétique.

La retraite s'opère sur un feu roulant de *kénavo! kénavézo!* (adieu!).

Ceux dont le lot plus important n'est pas achevé retourneront le lendemain, peut-être encore le surlendemain à marée basse.

Les falaises escaladées, chaque groupe familial se précipite autour du monumental plat de beurre et de la *Zouben ar kik agant andouillen ebars*, soupe aux choux et aux patates fumée de *blanec* et grossie d'andouilles et de lard, soupe qui a bouilli parmi la solitude depuis le matinal départ et dans laquelle quelqu'un de la maisonnée accourut vers les dix heures mettre à la trempe un petit sac en toile imperméable contenant le *fars* composé de lait, de farine de blé noir, de raisins secs...

On ne parle plus, on dévore, — la chique posée.

Midi!!!

A la manière normale dont est sonné l'angélus, les convives sont unanimes à parier que c'est l'intrépide Catherine l'accoucheuse qui tire l'amarre et que, par conséquent, le bedeau, son homme, est « saoul perdu » : sage-femme et sonneuse de cloches, — et ding-dong-ding, les enfants, dong-ding-dong!

Les fortes-têtes se sont attardées du premier au dernier des douze cabarets du bourg — les douze stations du Chemin de la Goutte — à vider des tossées de « même-chose » (eau-de-vie), de champagne breton (limonade et eau-de-vie), de bière coupée d'eau-de-vie...

Divers bavards à la traîne causent intérêts sur la cale, le long du torse, sur la place de l'église...

M. le Maire venant à traverser, chacun à

son tour l'arrête au passage et lui soumet, qui une doléance sur un *doué* (lavoir), qui une réclamation touchant un mur, un puits, une ruche, une ancre, une coupe d'arbres, d'autres sollicitent un conseil au sujet du petit veau qui dépérit ou des tranchées du cheval, car le chef du pays est ici très écouté par ses administrés. M. le Maire, l'œil papilloteur, écoute d'une oreille lointainement attentive, puis, interrompant le parleur d'un geste présidentiel, M. le Maire conclut, non sans gravité, de cette phrase elliptique et lapidaire :

— « *Ha ne garfe ket d'e-hoc'h hag odivi adarre?* » (N'êtes-vous pas d'avis qu'il faut encore de l'eau-de-vie?)

Et la consultation s'achève devant un quart de *même chose*.

Ce tantôt, avec la fourche marins et paysans étaleront leur récolte de goëmon sur les champs d'orge et de légumes — le fumier se réserve pour les blés — afin que notre vieille mère la Terre se reconstitue une jeunesse par l'absorption de l'iode salutaire.

Sous l'action du soleil, ce sera trois semaines durant une odeur de putréfaction, mais, l'été prochain, nous verrons de la bonté, de la force, de la beauté s'annoncer, resplendir, triompher à travers les patrimoines de ces braves gens à l'âme embryonnaire au milieu desquelles j'ai vécu mes plus longues heures de félicité, rudes Bretons à la commune existence de qui je me mêle de plus en plus, graduellement initié, comme si, peu à peu je parvenais à faire partie de ce gigantesque madrépore de pierre qu'est Roscanvel.



Tout le tour de la presqu'île, de Trez Rouz au Moine, du Moine aux Capucins, des Capucins à la Pointe Espagnole, de la Pointe Espagnole au Four-à-Chaux, du Four-à-Chaux à Pontscorf, de Pontscorf au Trou de Madame, du Trou de Madame à Beg-ar-grun et de Beg-ar-grun à Quélern, tout le tour de la presqu'île, ce matin de mars, en Roscanvel, on a coupé le goëmon de rive avec les mains et la faucille.

1900, Roscanvel

SAINT-POL ROUX.



UN TEXTE NON CITÉ
DE
LA FONTAINE

—

Après les éditions de La Fontaine données simultanément par M. A. Pauly (1) et par M. Ad. Regnier (2), il peut paraître inconcevable qu'un texte imprimé du fabuliste existe, qui n'ait pas été relevé et conservé. Ce texte existe, cependant, et le hasard nous l'a fait trouver dans une boîte des quais.

Il s'agit de la *Préface* d'une anthologie publiée en 1671 à Paris, chez Pierre Le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, rue Saint-Jacques, à la Croix d'Or, sous ce titre :

Recueil de Poésies chrestiennes et diverses, dédié à Monseigneur le prince de Conty. Par M. de La Fontaine (3 vol. in-12).

Ce Recueil est connu ; il figure dans toutes les bibliographies de La Fontaine; mais la Préface — qui est de lui — ne lui a encore jamais été attribuée. Pourquoi? Sans doute parce que les commentateurs et les éditeurs ne l'ont pas lue, et qu'ils se sont fiés — sans prendre la peine de les contrôler sérieusement — aux renseignements fournis en 1821 par M. Walckenaer, membre de l'Institut.

« Quand La Fontaine s'est écarté tout à fait des genres

(1) Œuvres de La Fontaine, publiées d'après les documents originaux, suivies d'une notice, etc., par Alphonse Pauly. Lemerre, 1875-1891, 7 vol. in-octavo.

(2) Les œuvres de La Fontaine publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, (collection des Grands Ecrivains), Hachette, 11 vol. in 8. Le dernier est daté de 1893.

« qui lui étaient propres, dit son biographe (1), ce fut
« pour céder aux instances de ses amis auxquels il ne
« savait pas résister, et qui abusaient de la facilité de
« son caractère. Ainsi, Henri Loménie, comte de
« Brienne, qui, après avoir été secrétaire d'Etat, s'était
« retiré à l'Oratoire, fut engagé, par sa mère et par les
« personnes qui s'intéressaient à l'éducation du jeune
« prince de Conti, à former un recueil des meilleures
« poésies chrétiennes; on imagina ensuite de prier La
« Fontaine que M. de Loménie nomme, dans ses Mé-
« moires, son ami particulier, de prêter son nom à ce
« recueil, afin de s'assurer par cette fraude pieuse un
« plus grand débit, et on ajouta un *troisième volume*
« *de poésies diverses aux deux volumes de poésies*
« *chrétiennes*. La Fontaine se soumit sans difficulté à
« ce que l'on exigeait de lui, et il consentit à ce qu'on
« ornât le recueil des poésies diverses de quelques-unes
« de ses fables et de quelques autres morceaux de lui
« déjà imprimés : il rima une longue paraphrase du
« psaume XVII,et enfin composa une épître dédicatoire
« au prince de Conti. Ainsi parut, sous la protection du
« nom de l'auteur de Joconde et de la Courtisane
« amoureuse, le *Recueil des Poésies chrétiennes et*
« *diverses* en trois volumes in-12.

« Cependant, ajoute M. Walckenaer, l'imposture
« n'existait que sur le titre, et La Fontaine a soin d'ins-
« truire le public de la vérité en disant au prince de
« Conti, dans l'épître Dédicatoire :

De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par Vanité, mais par obéissance.
Ceux qui, par leur travail, l'ont mis en cet état
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat ;
Mais craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour.

M. Walckenaer avait mal collationné. Le Recueil ne

(1) Histoire de la Vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine, par C. A. Walkenaer. Paris, 1821 (2 vol.in-12, tome I, page 198).

comporte qu'*un* volume de poésies chrétiennes, et *deux* de poésies diverses (1). Il est singulier que cette erreur matérielle facilement visible n'ait pas attiré l'attention des bibliographes qui ont eu à s'occuper postérieurement de la question, et ne les ait pas engagés à un plus minutieux examen.

Ch.-J. Brunet (2) se contente de démarquer Walckenaer :

« Recueil composé avec goût, dit-il, et qui renferme
« plusieurs morceaux que l'on chercherait vainement
« ailleurs. L.-Henri Loménie de Brienne, qui en fut l'é-
« diteur, l'a fait paraître sous le nom de La Fontaine,
« bien que ce poète n'y soit que pour l'épître dédicatoire
« en vers, pour une paraphrase du psaume XVII, et pour
« quelques fables et autres pièces déjà imprimées. Le
« troisième volume, *qui forme un recueil à part* ne se
« trouve que rarement réuni aux deux autres. »

Il est amusant de noter en passant la forme que prend sous la plume de l'auteur du *Manuel* l'erreur du biographe : Brunet, s'adressant aux marchands de livres, traduit en insinuant que le 3e volume *doit se vendre plus cher que les deux autres*.

Walckenaer avait mal collationné. Il avait en outre cité incomplètement le passage de l'Epître dédicatoire, où La Fontaine, après avoir exalté les Malherbe, les Racan, les Godeau, ajoute, en modestie incroyable :

« Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites.
Cependant, à leurs vers, je sers d'introducteur.
Cette témérité n'est pas sans quelque peur... »

(1) Le titre du 1er volume porte : *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, etc., sans indication de tomaison. Le 2e volume est intitulé : *Recueil de poésies diverses dédiées*... etc. Tome II, et la table : Table des pièces contenues en ce *premier* volume des poésies diverses ; le 3e volume, *Recueil de poésies diverses*, etc., tome III. . table des pièces contenues en ce *deuxième* volume des pièces diverses. Ajoutons que l'on trouve des exemplaires à la date de 1673, chez Jean Coutcrot, rue Saint-Jacques, à l'image Saint-Pierre. Dans cette édition, le frontispice gravé est toujours signé de Pierre Le Petit, imprimeur ordinaire du Roy.

(2) *Manuel du Libraire*, tome III, col. 763.

Il est vrai que le vers que nous soulignons ne va pas absolument à l'encontre de la thèse de Walckenaer ; mais le mot *introducteur* est ambigu et il ne faut rien négliger. Il y a lieu de remarquer, en outre, que l'Epître dédicatoire, pas plus que la Préface, n'est signée. Le nom de La Fontaine ne se trouve que sur le titre.

Dans sa bibliographie de La Fontaine, l'éditeur de la collection des Grands Écrivains (1) donne comme suit la collation des 3 volumes, que nous avons contrôlée et reconnue exacte :

« Tome I, frontispice gravé (1 feuillet, verso blanc)
« 16 ff. prélim. non chiffr. pour le titre imprimé, la dédi-
« cace en vers, la préface, l'avertissement, le privilège et
« la table, et 418 pages chiffr.

« Tome II frontispice gravé (un feuillet, verso blanc)
« 6 ff. prélim., 424 pages chiffr. et 4 ff. non chiffr. à la
« fin.

« Tome VI frontispice gravé (un f. v° blanc) 4 ff.
« prélim. non chiffr. et 368 pages chiffr.

« Ce recueil, ajoute-t-il, ne contient de La Fontaine que
« les pièces suivantes: *Une épître dédicatoire en vers;*
« *la Paraphrase du psaume XVII; l'Elégie pour*
« *M. Fouquet; Ode au Roy sur le même sujet;* quatre
« fragments du roman de *Psyché* et seize Fables : *l'A-*
« *louette et ses petits, la Chauve-souris et les deux*
« *Belettes, le Chêne et le Roseau, le Charlatan, Con-*
« *seil tenu par les Rats, la Besace, le Corbeau et le*
« *Renard, la Cigale et la Fourmi, Jupiter et le Mé-*
« *tayer, le Petit Poisson et le Pêcheur, le Loup et le*
« *Chien, le Lièvre et les Grenouilles, la Mort et le*
« *Bûcheron, la Mouche et la Fourmi, le Loup et l'A*
« *gneau, la Grenouille qui veut se faire aussi grosse*
« *que le Bœuf* ».

Ailleurs (1), dans la vie de La Fontaine, le même édi-

(1) Tome IX, page XLIV.
(2) Tome I, page CII.

teur cite, à propos du *Recueil*, le passage de Walckenaer :

« On le voit, dit-il prêter son nom, *rien ou à peu* « *près que son nom*, à un recueil de poésies chrétiennes « dont il semblait peu préparé à prendre part... »

Rien ! ou à peu près ?.. Huit pièces de vers, et seize fables, soit 24 morceaux, dans une anthologie dont les auteurs — à part quelques-uns, comme Malherbe et D'Andilly — ne sont représentés en moyenne que par quatre ou cinq pièces ! Le commentateur est vraiment difficile.

La vérité est que La Fontaine a pris beaucoup plus de part qu'on ne l'a dit au *Recueil*. Si d'autres que lui ont eu l'idée de le former, — et nous ne savons sur quoi l'on s'appuie pour indiquer L.-H. Loménie de Brienne, le privilège ne mentionnant que Lucile Hélie de Brèves (1), — La Fontaine a été chargé de le présenter au public par une préface aussi bien qu'au prince de Conti par une épître :

« Cependant, à leurs vers je sers d'introducteur... »

M. Ad. Regnier, toujours dans la Vie de La Fontaine (tome I, page C II), dit, sans plus de détails :

« On a attribué la Préface à Lancelot, précepteur des « jeunes de Conti ; il *y a plus d'apparence qu'elle est* « *de Nicole...* »

(1) « Louis, par la grâce de Dieu etc... nostre cher et bien amé Pierre Le Petit, notre imprimeur ordinaire, nous a fait remonstrer qu'il luy a été mis entre les mains, par Lucile Hélie de Brèves, un livre intitulé *Recueil*, etc. »... Quant au passage de ses *Mémoires* où Louis-Henri Loménie nommerait La Fontaine *son ami particulier*, nous l'avons vainement cherché, et ne l'avons pas trouvé davantage dans les *Mémoires* de son père, Henri-Auguste, mémoires avec lesquels Walckenaer nous paraissait avoir confondu les premiers. Les mémoires de Louis-Henri, qu'il avait pu, il est vrai, consulter dans le manuscrit, n'ont paru qu'en 1828, dans la collection Barrière (Paris, 2 vol. in-8). Louis-Henri Loménie de Brienne, successeur de son père comme secrétaire d'Etat, s'était retiré à l'Oratoire, en 1664. Là, il s'éprit bientôt de passion pour une belle pénitente, et sortit de sa retraite pour s'enfuir en Allemagne, où il mena, de 1670 à 1673, une vie dissipée. Rappelé sévèrement à Paris, il fut enfermé sous prétexte d'aliénation mentale. Au moment où paraissait le *Recueil*, il était absent de France depuis un an.

Ce que M. Pauly reproduit en disant (tome VII, page xxxiii) :

« Cet ouvrage, dont la Préface est attribuée à Nicole par les uns, à Lancelot par les autres... »

Il est regrettable que M. Regnier n'ait pas indiqué les raisons de sa préférence pour l'attribution à Nicole. Nous n'en voyons aucune, pour notre part. Peut-être Nicole — ou quelqu'un de Port-Royal, peut être D'Andilly lui-même est-il l'auteur de l'*Avertissement* qui instruit le public que deux choses n'ont pas été dites dans la préface :

« L'une est que M. D'Andilly désavoüe les vers imprimez « sous son nom dans le Recueil intitulé : Les Sentiments « d'amour, tirez des meilleurs Poëtes modernes, par le « sieur Corbinelli. On ne s'est pas contenté dans ce Recueil « de changer les titres de quelques stances des Veritez « Chrestiennes, on a aussi attribué à M. D'Andilly des cho- « ses qu'il n'a poinct écrites. Il ne luy tomba jamais dans « l'esprit d'en écrire aucune où il entrast de l'amour pro- « fane... L'autre point regarde les changements de quel- « ques endroits de Malherbe .. Ce n'est pas icy que les « loüanges de cet auteur doivent estre placées. On les « auroit veües ailleurs dans tout leur éclat, si *celuy qui* « *a honoré ce Recueil d'une préface* ne s'estoit point pro- « posé de parler seulement de la Poësie en général, sans « porter son jugement sur pas un auteur en particulier... »

Qui aurait empêché Nicole, s'il eût été l'auteur de la Préface, d'y faire intervenir le petit couplet sur son ami D'Andilly ? D'autre part, *celuy qui a honoré le Recueil d'une préface*, c'est-à-dire La Fontaine, était en effet qualifié mieux que personne pour célébrer dans tout leur éclat les louanges de Malherbe, s'il avait jugé à propos de le faire.

Mais voici cette Préface. Aucune argumentation ne vaut la lecture même d'un texte, quand il s'agit d'un problème d'attribution. On va voir si la langue et l'esprit du Bonhomme ne le trahissent pas à chaque phrase :

PRÉFACE

Bien que l'autorité de Platon soit grande, peu de personnes défereroient aujourd'huy à son sentiment sur ce qui regarde les Poëtes. Il les a tous bannis de sa republique ; nous ne voulons bannir de la nostre que les mauvais, et ceux qui employent la poësie à des ouvrages non seulement profanes mais criminels. Ce party est sans doute le meilleur : car ce seroit trop entreprendre que de vouloir persuader aux hommes d'abandonner absolument un art pour lequel ils ont une inclination si puissante. Je n'examine pas si elle est fondée dans la raison ; et je sçay bien que, philosophiquement parlant, il est assez difficile de justifier ce soin et cette gesne que l'on se donne à exprimer ses pensées avec une certaine cadence, et à les renfermer dans un certain nombre de syllabes ; puisque la parole n'estant uniquement destinée qu'à faire passer nos pensées de nostre esprit dans celuy des autres, il semble contre la raison de se rendre l'usage de ce moyen plus difficile et plus incommode.

Mais que cette inclination paroisse déraisonnable tant que l'on voudra, il est certain qu'elle est : et l'on peut dire mesme qu'il n'y en a guere qui soient plus universelles. Car il est remarquable qu'il n'y a point de peuple qui n'ait pris plaisir à ces arrangements de mots et à ces expressions mesurées. Ces nations mesme, en qui une vie toute brutale a presque effacé tous les traits de la nature, et qui ignorent les arts les plus faciles, les plus commodes, et les plus necessaires, n'ont pas laissé de retenir cette inclination pour la cadence et la mesure des mots. On a trouvé que les Caribes et les

Canibales avoient leurs chansons et leurs poësies, et qu'ils y prenoient à peu pres le mesme plaisir que nous y prenons.

Si la poësie est donc une chose dont on ne se peut défaire, il faut seulement tâcher de la rendre la moins desagreable et la moins nuisible qu'il se pourra. Or, comme elle est desagreable par les vers communs qui n'ont ny force ny grace, et qu'elle nuit par les dangereux sujets qu'elle traite, le moyen de remedier à ces deux inconveniens, seroit de dégoûter le monde des mauvais vers, et de luy faire voir qu'il n'est pas impossible d'en faire de bons sur des sujets utiles ou innocens.

Or, pour le premier point, la chose seroit bien facile s'il ne s'agissoit que de persuader à la raison qu'il est ridicule de faire des vers lors qu'ils ne sont que communs. Car chacun se fait honneur de sçavoir et d'approuver cette ancienne maxime, qu'il n'est pas permis aux Poëtes de n'estre que mediocres ; et l'on void assez que la poësie ayant pour but de plaire et d'attirer l'estime du monde, les vers qui ne sont pas excellens font des effets tout contraires. Car ils fatiguent ceux qui les lisent, et ils les portent à faire un jugement peu avantageux de ceux qui ont pris tant de peine pour leur déplaire. Mais quelque persuadé que l'on soit en general de ces sentimens, il y a une illusion naturelle qui fait que les Poëtes n'en tirent jamais aucune conclusion contre eux-mesmes. Ils diront tant qu'on voudra qu'il n'est pas permis de faire des vers mediocres ; mais pour se conserver dans le droit d'en faire, ils n'avoüeront jamais qu'ils n'en fassent que de mediocres.

Il ne faut donc pas se contenter d'inspirer du dégoust pour les mauvais vers, sous lesquels je

comprens les mediocres ; il faudroit encore apprendre à ceux qui s'en meslent, à se faire justice à eux-mesmes, à porter un jugement équitable de leurs ouvrages, et à prevenir la sévérité de ceux qui les lisent. C'est à quoy plusieurs personnes ont espéré de reüssir en establissant des regles et des principes fixes pour juger des bons et des mauvais vers ; et nous avions mesme eu la pensée de faire quelque chose de semblable, en mettant à la teste de ce Recueil un traité pour faire connoistre en quoy consiste l'excellence de nostre poësie, et quels sont les principaux defauts que l'on y doit éviter. Mais on a jugé depuis qu'outre qu'on pouvoit trouver facilement ailleurs ces regles et ces observations qu'on avoit ramassées en un corps, elles n'estoient pas de si grand usage qu'on auroit pû croire ; et qu'elles pouvoient aussi-tost tromper les esprits faux, que les redresser et les conduire.

Qu'y a-t-il de plus judicieux et de plus utile en apparence que les preceptes de Rhetorique que l'on trouve dans les anciens? neanmoins, c'est d'un amas de ces preceptes mal digerez que se forme l'esprit de pedanterie, qui est un caractere si insupportable, qu'il vaudroit mieux ne rien sçavoir du tout, que d'estre sçavant en cette manière, *his ut fuerit nihil didicisse melius*. Enfin il est infiniment plus aisé de trouver des gens à qui la Rhetorique nuise, que d'en trouver à qui elle serve.

Il est difficile d'établir des regles qui soient universellement vrayes ; elles ont toutes leurs exceptions, et l'on peut dire qu'elles sont toutes fausses par quelque endroit, quoy qu'il ne soit pas toûjours facile de le remarquer. Or c'est proprement par ce defaut que ceux qui n'ont pas un certain discerne-

ment qui les éleve au-dessus des regles, ne manquent jamais de les pratiquer et de les suivre.

Il y en a qui blâment généralement les équivoques ; et ils ont ordinairement raison ; mais parmy ces sortes de figures il s'en trouve neanmoins qui plaisent, qui surprennent, et qui éveillent l'esprit : et je ne voy pas pourquoy l'on seroit obligé d'estre de mauvaise humeur pour s'accorder avec la regle qui les condamne.

On prescrit certaines regles pour les Tragedies, pour les Comedies, pour les Satyres; on veut qu'elles ayent chacune leur caractere particulier, dont il ne soit pas permis de s'éloigner ; mais malgré toutes ces regles les hommes croiront toûjours avoir droit d'estre indulgens à ceux qui ne les violeront que pour leur plaire. C'est par là qu'un excellent Poëte défendoit avec raison une de ses pieces, contre la critique maligne de quelques censeurs.

On recommande à ceux qui veulent faire des vers, de preparer leur sujet, de s'en former une idée nette et precise, d'écrire mesme en prose ce qu'ils voudront mettre en vers, de la maniere la plus noble et la plus poëtique qu'ils pourront ; et enfin de ne travailler pas sur un sujet vague, en se laissant conduire par les pensées que la rime leur fournira. On ne peut nier que cet avis ne soit raisonnable, et mesme quelques personnes de mes amis qui font des vers, et peut-estre des meilleurs qui se fassent aujourd'huy, en usent de cette maniere et s'en trouvent bien : Cependant ceux qui n ayant pas autant d'esprit qu'eux, s'efforceront de la pratiquer, en preparant leur sujet, ne prepareront que des sottises ; et ceux d'ailleurs qui ont de l'esprit et du discernement et qui ne se sont pas habituez à cette façon de composer, ne laisseront

pas de reüssir fort bien en ne la pratiquant pas; parce que la rime leur fournissant des pensées, leur discernement leur fera rejetter les mauvaises, et ne choisir que les bonnes. Ainsi cet avis est souvent une gesne inutile pour les uns, comme c'est une pratique tres-utile pour les autres.

Il y a des regles excellentes en elles-mêmes, qui sont neanmoins de peu d'usage, parce qu'elles ne forment qu'une idée fort vague; et qu'ainsi tout dépend de l'application que chacun en fait, selon la mesure de sa lumiere et de son esprit.

On dit que la beauté solide consiste dans la verité; que rien de faux n'est capable de plaire longtemps; que les vers doivent avoir du rapport avec la nature; c'est-à-dire avec les inclinations les plus naturelles et les plus universelles; qu'il ne faut point mesler ensemble les dispositions et les mouvemens que la nature n'allie jamais, comme l'humeur qui produit les pointes et les figures, avec la douleur et la colere; qu'il faut observer partout la bien-seance et la vray-semblance; qu'il est bon que les vers ayent de certaines expressions qui, sans peiner l esprit des personnes intelligentes, leur donnent neanmoins la satisfaction d'entendre ce qui n'est pas entendu de tout le monde. Tout cela est veritable, et les personnes judicieuses observent en effet toutes ces choses, soit qu'ils y fassent soit qu'ils n'y fassent pas de reflexion; mais ceux qui ne le font pas n'en seront guere plus habiles pour les sçavoir.

Il faut donc s'élever au-dessus des regles qui ont toûjours quelque chose de sombre et de mort. Il faut ne concevoir pas seulement par des raisonnemens abstraits et metaphisiques, en quoy consiste la beauté des vers, il la faut sentir et la compren-

dre tout d'un coup ; et en avoir une idée si vive et si forte, qu'elle nous fasse rejeter sans hesiter tout ce qui n'y répond pas.

Cette idée et cette impression vive, qui s'appelle *sentiment* ou *goust*, est tout autrement subtile, que toutes les regles du monde ; elle fait appercevoir des defauts et des beautez qui ne sont point marquées dans les livres : C'est ce qui nous éleve audessus des regles, qui fait qu'on n'y est point asservy ; qu'on en juge, qu'on n'en abuse point ; et qu'on ne les suit pas en ce qu'elles ont de defectueux et de faux. Enfin, c'est cette idée vive qui s'exprime et se represente dans ce qu'on écrit : au lieu que les preceptes demeurent toûjours steriles, tant que l'on ne les connoist que par spéculation et par raisonnement, et que l'esprit n'en est penetré par cette autre sorte de connoissance.

Il est donc visible que, pour former les personnes à la poësie, il faut leur former le *sentiment* et le *goust*. Or pour cela il n'y a qu'une methode, qui est de lire quantité de bons vers, et n'en lire point de mauvais. En lisant d'excellens vers, on s'en imprime l'idée, et en n'en lisant point de mauvais, on empesche que cette idée ne s'obscurcisse et ne se corrompe.

Pour comprendre l'utilité et l'importance de cet avis, on doit considerer que nostre esprit ne conçoit pas simplement les choses, mais qu'il les conçoit d'une certaine maniere, et qu'il donne à ses pensées, en les exprimant, un certain tour et un certain air agreable ou desagreable. Or, il ne conserve pas seulement les idées des choses qu'il conçoit, mais aussi des manieres, des tours, et de l'air avec lequel il les a conceuës, et ces idées de manieres et de tours demeurant dans la memoire,

sont comme des moules ou des cachets que l'esprit imprime sur les nouvelles pensées qu'il produit ensuite, et comme des formes dont il les revest. De sorte que ce qui fait que les uns parlent mieux et plus agreablement que d'autres; c'est que leur esprit est remply d'idées de tours et de manieres plus agreables.

On en tire encore cet autre avantage que l'on apprend non seulement à s'exprimer, mais on apprend aussi à penser. Car ceux qui ont l'idée de ces pensées vives qui ont remué leur cœur, en produisent d'autres semblables par une imitation insensible; ils ne sont point satisfaits qu'ils n'en ayent trouvé qui se fassent aussi vivement sentir : ce qui fait qu'ils ne se contentent pas des premieres qui se presentent.

Mais l'avantage qui naist des idées, tant de ces manieres, que de ces pensées vives et agreables, dont l esprit de ceux qui écrivent, soit en vers, soit en prose, doit estre plein, cet avantage,dis-je,nous découvre en mesme temps que rien ne peut plus nuire à ceux qui ont dessein de se perfectionner dans la poësie,que de se remplir l'esprit d'idées basses, communes,fades,languissantes, sans force,sans vigueur, sans agréement; et que c'est la cause ordinaire de ce qu'on y reüssit si peu. Car ces idées communes estant les plus faciles et les plus plus presentes à l'esprit, il forme ses pensées sur ce moule qu'il trouve toûjours en luy-mesme; et ainsi il ne produit rien que de commun.

On n'a pas besoin d'un grand raisonnement pour conclure de là qu'un Recueil d'excellens vers est le meilleur art poëtique qu'on se puisse imaginer, puis qu'on y trouve d'une part, quantité de ces pieces qui peuvent servir de modelle, et qui forment

le goust et le sentiment; et que de l'autre on a eu soin de retrancher celles qui seroient capables de le gâter.

C'est proprement la veuë que l'on a euë dans celuy qu'on donne presentement au public, en y joignant celle de mettre entre les mains des jeunes gens des vers qu'ils puissent lirent sans blesser leur conscience, ny corrompre leur esprit; et qui leur apprennent en mesme temps que la poësie n'a pas moins de grace quand elle est employée en des sujets utiles ou innocens.

Il ne faut pas neanmoins supposer que les pieces auxquelles on a donné place dans ce Recueil soient absolument exemtes de tout défaut; Il seroit très-difficile d'en trouver beaucoup de ce genre; et il semble mesme que les hommes ne sont pas capables d'y atteindre. Il suffit donc qu'il y en ait peu, et que ces petits defauts soient recompensez par un grand nombre de beautez.

Mais il seroit encore moins juste de s'imaginer qu'on ait méprisé toutes celles qu'on n'y a pas mises. Car encore qu'il y en ait plusieurs qui ont passé pour fort belles en leur temps, et qui n'ont pû neanmoins soûtenir la rigueur de l'examen dont on a usé dans le choix que l'on a fait, il est certain neanmoins qu'il y en a quelques autres qui n'en ont esté excluses que par hazard. De sorte que personne n'a droit de s'offenser des omissions, puisque chacun peut toûjours croire que ses vers n'ont esté omis que parce qu'on ne les a pas veus : quoy qu'il semble à ceux qui se sont chargez de ce travail, qu'il soit assez difficile de s'en acquitter avec plus de soin qu'ils n'ont fait. On auroit peut-estre pû rendre ce Recueil plus ample; mais outre qu'on a esté bien-aise de s'épargner cette peine, on a conside-

ré qu'on seroit toûjours libre,à l'avenir,d'y ajoûter.

On y a observé diverses choses dont les lecteurs sentiront le fruit, sans qu'il soit besoin de les leur marquer, ny de leur en dire les raisons. Mais on les avertit seulement que l on n'y a inseré aucun endroit des poëmes heroïques, car on ne doit considerer que comme des traductions l'extrait du Poëme de S. Prosper, non plus que les endroits de la Pharsale et de l'Eneïde qu'on a choisis, et qui ne laissent pas d'estre beaux quoy que separez. On n'y a dis-je inseré aucun endroit de tant de poëmes heroïques faits en nostre langue,à cause que ces poëmes ont besoin ordinairement de l'enchaisnement et de la liaison qu'ils ont avec les autres parties, pour estre bien entendus.

Ceux qui auront assez de genie pour répondre à la beauté des modelles qu'ils trouveront dans ce Recueil,en retireront l'avantage de faire des vers au delà du commun ; et ceux qui ne les pourront pas suivre n'auront qu'à s'épargner une peine qui, bien que fort grande, leur seroit fort inutile.

§

Il est facile de retrouver plusieurs passages de ce texte dans d'autres ouvrages de La Fontaine. La première phrase, par exemple, relative à Platon bannissant les Poètes de sa République,traduit un de ses préoccupations familières, qu'il a formulée dans la Préface des *Fables*. L'ostracisme platonicien des poètes le tourmentait si fort que ce dernier morceau n'est que la paraphrase de la même idée :

« A peine les Fables qu'on attribue à Esope virent le « jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des « livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréa- « ble, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des orne- « ments de cette Préface. Il dit que Socrate, etc. »

Et plus loin : « C'est pour cette raison que Platon, « ayant banny Homère de sa République, y a donné à « Esope une place très honorable. »

L'opinion émise et longuement développée dans la Préface du *Recueil*, que le but du *poète doit être de plaire*, est le *leit-motive* de la Préface de *Psyché :*

« Mon principal but est toujours de plaire; pour en « venir là, je considère le goust du siècle; or, après plu- « sieurs expériences, il m'a semblé que ce goust se porte « au galant et à la plaisanterie... »

Et dans la préface des *Fables :*

« On ne considère en France que ce qui plaît. C'est « la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule... »

Mais, qui d'autre que La Fontaine aurait pu écrire le passage délicieusement ingénu sur la poésie chez les Caraïbes et les Cannibales?

Voit-on Nicole, ou quelque autre solitaire du Port-Royal ou de l'Oratoire, s'écrier :

« Il faut s'élever au-dessus des Règles, qui ont toujours « quelque chose de sombre ou de mort. »

Ou ceci :

« Je ne vois pas pourquoi l'on seroit obligé d'estre de « mauvaise humeur pour s'accorder avec la Règle... »

Et quel autre que le Bonhomme aurait poussé la naïveté jusqu'à dire :

« On auroit pu rendre ce Recueil plus ample, mais, « *outre qu'on a esté bien aise de s'épargner cette « peine*, on a considéré, etc... »

On aurait pu, ici aussi, développer la démonstration; mais, outre... ce que dessus, on a considéré qu'il ne fallait pas entreprendre par trop sur la besogne des savants. Quelque jour que Messieurs de Sorbonne voudront, nous pourrons voir belle glose et ample comment sur ce texte de La Fontaine, qui ne pouvait pas rester plus longtemps ignoré, et qu'on leur signale aujourd'hui en toute humilité.

PIERRE-PAUL PLAN.

LE SOMMEIL

—

Écoute, prends ma main et mets-la sur ton cœur,
Pour que, comme un oiseau surpris par le chasseur
Veut fuir, mais vainement, les lacs qui l'emprisonnent,
Il demeure captif de mes doigts qui frissonnent
Au contact tiède et doux de ta peau. Le matin
Arrive sur la nue et parfumé de lin,
D'œillets blancs, de sainfoin, de glycine, de roses,
Respire avec bonheur les essences écloses
Aux baisers de l'aurore. Et les pleurs de la nuit
Jonchent encor le sol qui, çà et là, reluit.
Mais toi, reste debout auprès de la fontaine
Qui dans l'ombre accomplit une route incertaine.
Écoute le grand Pan chanter dans les roseaux
L'hymne de Vie auquel répondent les oiseaux.
Et sur l'onde inclinant ton grave et beau visage,
Vois s'entr'ouvrir déjà, comme un heureux présage,
Les frêles nénuphars aux calices d'argent
Des profondeurs du flot de cristal émergeant.
Et tandis que ta main caressante et pudique
D'un geste gracieux soulève ta tunique,
Sens ton âme vibrer sous le dais de l'azur
A l'ineffable joie, au bonheur calme et pur
De l'Amour appuyant sa tête pâle et douce
A ta poitrine en fleur plus fraîche que la mousse.
De peur de l'éveiller crains de faire du bruit ;

Il aime le silence et, rapide, s'enfuit,
Brandissant le carquois et décochant la flèche
Qui fixe dans la chair sa pointe aiguë et rêche,
Si quelque téméraire, au fond du taillis bleu,
Vient troubler le sommeil vénérable du Dieu.
Mais sur tous il chérit l'amoureuse pieuse
Qui veille à son repos et, semblable à l'yeuse
Sur les pampres tendant un feuillage mouvant
Propice à les garder de la grêle et du vent,
Entoure, quand il dort, d'un voile de tendresse
Son adorable corps d'éphèbe aux blondes tresses,
Et baise chastement ou berce avec douceur
Sur un sein parfumé son front las de chasseur.

PIERRE DE BOUCHAUD.



ENQUÊTE

SUR

L'INFLUENCE ALLEMANDE

(*Fin* [1])

—

SUPPLÉMENT

M. Lucien Corpechot

Je n'ai pas l'expérience suffisante, Monsieur, pour discuter, avec mes propres lumières, l'influence de l'Allemagne sur la France, dans l'ordre militaire. Mais il me semble que je puis fournir une indication précieuse à vos lecteurs en m'en référant simplement à l'œuvre du général Bonnal (2) qu'il faut tenir pour notre maître en la matière.

Si l'on veut bien circonscrire la question, négliger une foule de points de vue, cependant essentiels, pour ne parler que du haut commandement, je trouve dans l'enseignement du général Bonnal une réponse toute faite à l'enquête que vous menez. Je vais essayer d'en dégager le sens, brièvement.

La guerre au XVIIIe siècle avait, comme on sait, pris une allure tout à fait factice sous l'influence de l'esprit métaphysique et de la politesse de l'époque. Tout s'y déroulait, avec ordre, de façon mathématique, selon des principes établis et dont on ne dérogeait point. La Révolution française rompit avec toutes les traditions ;

(1) Nous publions ici quelques réponses qui nous sont parvenues trop tard pour prendre rang dans les chapitres de l'enquête.

(2) *Sadowa, Frœschwiller.* « De la méthode dans les Hautes Études Militaires en Allemagne et en France ».

les généraux imprimèrent à leurs campagnes une tournure violente depuis longtemps oubliée et qui étonna l'Europe. Mais leur manière de manœuvrer et de combattre demeurait empirique et désordonnée. Ce fut Bonaparte qui, dans cette anarchie des anciens principes bouleversés, des mœurs nouvelles toutes puissantes, revêtit la guerre moderne d'un caractère d'intelligibilité.

Napoléon, c'est, par excellence, l'artiste, l'intuitif de la grande lignée toscane qui donna au monde un Galilée, un Machiavel et les Médicis L'ordre est en lui. Son imagination a ce tour admirable qu'il faut bien qualifier de physicien. Elle se représente les réalités conformément au plan divin, elle ne les déforme jamais. Capable d'une attention soutenue à l'élaboration latente des phénomènes et d'une tension intellectuelle prodigieuse, un tel esprit se trouve toujours prêt quand surgit l'événement et il nous paraît vraiment inspiré quand nous le voyons adapter les moyens dont il dispose au but qu'il veut atteindre.

Des chercheurs, des historiens ont prétendu nous montrer Napoléon apprenant la tactique sous les professeurs d'art militaire de l'époque et dans les différents précis techniques. Quelle erreur ! Un Napoléon n'a pas plus besoin de s'initier aux méthodes qui s'enseignent qu'un Lavoisier, un Cuvier, un Lamarck. Ce sont des Prométhée. Ils dérobent directement leur feu au ciel.

Mais pour que les conceptions de ces hommes hors de pair deviennent accessibles à une humanité inférieure, pour que cette humanité puisse en tirer parti, il importe de les lui traduire, de lui en montrer au moins grossièrement le mécanisme secret. Ainsi, un Claude Bernard, après ses découvertes géniales, prend soin, lui-même, de formuler des indications de méthode, grâce auxquelles des esprits de second ordre pourront avancer plus tard, à tâtons, mais avec une sécurité relative, dans les recherches biologiques.

L'intention de fournir des indications analogues sur la science militaire se présenta peut-être à la pensée de

Napoléon. Le maréchal de Gouvion Saint-Cyr l'entendit un jour déclarer que, s'il venait à rédiger les principes de la guerre, on serait étonné de leur simplicité. Mais le génie essentiellement objectif de l'empereur ne pouvait s'accommoder d'un exposé théorique si contraire à ses manifestations habituelles. Il laissa, sans commentaires, son épopée aux méditations de l'Europe.

Sous l'empire d'une passion, celle de la revanche, les Allemands appliquèrent toute leur attention sur les campagnes de leur vainqueur pour y découvrir le secret de sa force. Leurs qualités de patience, de persévérance, leur intelligence des détails les servirent à souhait dans ce travail d'analyse. Ils arrivèrent à dissocier les procédés stratégiques et tactiques *qui avaient été employés intuitivement par Napoléon*, à les adapter aux différentes circonstances de temps et de lieu, et par là à leur donner une valeur générale et pratique. Ces inspirations, d'ordre sublime chez l'Empereur, et qui avaient coûté à leur auteur, comme il le déclare lui-même, toutes les douleurs d'un enfantement, les Allemands, les démontant et les reconstituant, les mirent à la portée de tous. Ils parvinrent ainsi à *méthodiser le génie*. Du maître ils tirèrent une école, où chaque élève, sans don spécial, reçut et put appliquer une doctrine féconde. En possession de cette doctrine, les Allemands s'empressèrent, en effet, d'en garantir l'unité, l'usage et la pérennité, en créant leur *Kriegsakademie* et leur « Grand Etat-Major ». Ces deux institutions assurèrent à l'armée allemande une direction sinon aussi habile, du moins aussi ferme, aussi « *une* », que l'avait été celle des armées françaises durant le Consulat et l'Empire. Il paraît aujourd'hui indiscutable que nous avons été vaincus en 1870 moins par le talent, si considérable qu'il soit, d'un de Moltke, que par ces deux corps constitués. N'y a-t-il pas dans la fondation de la *Kriegsakademie* et dans le recrutement si rationnel du Grand Etat-major un fait caractéristique du génie de la race et analogue à l'organisation de ces universités qui généralisent si puissamment la culture scientifique au delà du Rhin?

La France de 1870, au contraire, ne possédait aucune doctrine de guerre. Les campagnes héroïques et faciles de Crimée, d'Italie, du Mexique avaient paru donner raison à ceux qui faisaient reposer le succès uniquement sur la valeur des troupes et qui s'en remettaient pour vaincre à la vertu du sang français. La défaite, nous dessillant les yeux, nous jeta sous une influence allemande, aussi bienfaisante que possible. Nous allâmes chercher chez nos vainqueurs, la méthode de commander, c'est-à-dire de vaincre, *qu'eux-mêmes devaient à un génie de notre race.*

Napoléon, créateur, avait fourni aux Allemands la matière première sur laquelle s'était exercée leur activité. Les Allemands nous rendirent méthodisé l'enseignement napoléonien. Il importe de marquer la hiérarchie des influences et des échanges entre les deux peuples. Cependant tout dédain serait déplacé, et dire que les Allemands nous ont seulement aidés à retrouver notre bien, paraîtrait injuste. Une intelligence avertie et habituée aux recherches scientifiques sait le prix d'une méthode.

Et d'ailleurs, sommes-nous rentrés dans notre bien ? Parlons net : le haut commandement français s'est-il affranchi de l'influence et en quelque sorte de la tutelle allemande ? Est-il, au même titre que l'allemand, en possession de la doctrine de Napoléon ?

Un Bonnal, je le distingue parfaitement, reconstitue avec une autre intuition de la pensée du maître qu'un Willisen ou un Clausewitz, l'esprit de la guerre napoléonienne ! Mais je crains, d'autre part, que, dans notre impuissance actuelle à rien organiser de cohérent et de complet, nous n'ayons pu encore fonder une institution analogue à ce Grand Etat-Major de Berlin, capable d'assurer l'empire et la diffusion de la doctrine.

Un peuple n'échappe à l'influence de ses voisins qu'en s'élevant au-dessus d'eux. Dans l'ordre de la culture intellectuelle, notre armée se libère chaque jour de l'influence allemande, grâce aux études de quelques-uns de nos maîtres de l'Ecole de guerre, qui laissent loin der-

rière elles les productions allemandes du même genre. Mais quand il s'agit d'organiser, les Allemands demeurent nos maîtres, et nous resterons leurs tributaires tant que nous n'aurons pas donné à notre Etat-major une organisation équivalente ou supérieure à celle de l'Etat-major de Berlin.

★

M. Pierre Jay

(Lyon)

La seule influence allemande dont j'ai pu me rendre compte, comme d'un poison que j'ai vomi, c'est l'influence de Kant et de Hegel, ces destructeurs fondamentaux de toute *foi* et, partant, de toute action, ces pères du nihilisme qui corroderaient en nous jusqu'aux derniers linéaments de la vie, si l'indestructible instinct humain ne restait pas debout sur les ruines de la conscience, et dans l'abolition de toute volonté.

Quand l'asphyxiante pensée allemande ne nous tue pas, elle nous *dénationalise* du moins sûrement, comme elle l'a fait pour Renan, comme elle l'eût fait pour Taine si l'auteur de *l'Intelligence* n'avait pas été doué de cette personnalité de granit contre laquelle les nuées ne devait point prévaloir. Sans action sur les cerveaux qui la produisent, comme le suc gastrique sur le tissu qui le sécrète, la pensée allemande, celle de Kant et de Hegel comme celle de Schopenhauer et de Hartmann, est mortelle pour les âmes étrangères dans lesquelles elle est importée. Telle est aujourd'hui, d'ailleurs, l'unanime opinion de tous les éducateurs français ayant charge de jeunes hommes et de futurs citoyens.

La philosophie allemande n'a rien de commun en effet avec la vie allemande ; elle est un pur jeu spéculatif, lorsqu'elle n'est point une des formes de l'humour paradoxal des Germains. Les indécisions radicales de Kant n'empêchèrent pas le philosophe de faire, pendant un demi-siècle, fonction d'horloge publique à Kœnigsberg ; et nul n'ignore quelles grosses gaîtés se dissimulent

sous les aphorismes pessimistes de Schopenhauer. Le projet de castration universelle de cet illustre plaisantin n'a pas arrêté le flux humain en Allemagne, si nous nous en rapportons à l'accroissement de ses contingents militaires, de même que l'internationalisme de Bebel n'empêche pas le socialisme d'outre-Rhin de monter une garde jalouse à la porte des provinces conquises.

Chez nous, au contraire, peuple sincère et naïf, peuple *simple*, l'idée réagit de suite sur le fait et la pensée est toujours un jugement gros d'une sanction. Nos innombrables révolutions politiques en témoignent. C'est pourquoi toute influence intellectuelle venue de l'étranger nous dénationalise ; et c'est pourquoi la « culture » allemande, notamment, fait de nous des étrangers dans notre propre patrie.

Gaulois aux yeux bleus et toujours amoureux de nouveautés, fermons donc nos âmes à la « spéculation » allemande. Comparées aux ravages qu'elle y occasionnerait, les déprédations commises par les trois cents renards de Samson dans les moissons des Philistins ne furent qu'un jeu d'écolier. Schopenhauer n'a pas arrêté la fabrication des canons Krupp, ne déposons donc pas les armes, ne nous laissons pas stupidement influencer par le pessimiste « à quoi bon ! » de ces utilitaires et de ces affairés.

✶

M. Jan Lorentowicz

La question de l'influence allemande en Pologne se présente sous un double aspect : l'influence germanique dans un sens général et l'épouvantable dépendance où la Pologne se trouve vis-à-vis de la Prusse. L'un et l'autre de ces sujets sont de telle envergure que nous ne pourrons que les résumer ici par des affirmations rapides :

I. — Hélas ! oui, cette influence est séculaire, elle dure encore, elle est prépondérante. Elle résulte de la situation géographique de la Pologne, fort malheureuse en

somme, comme aussi d'innombrables vicissitudes politiques que nous avons souffertes au cours de toute notre histoire nationale.

La civilisation germanique était déjà bien avancée lorsque les états polonais commencèrent à s'organiser et à créer une unité politique. Le secours de puissants voisins nous a causé des maux, nous a rendu des services également indéniables.

Dans leur poussée conquérante vers l'Est, les Allemands rencontrent dès le xe siècle les Polonais qui leur barrent le chemin. Le roi Miécislas Ier s'étant aperçu que les Allemands, sous prétexte de propagande chrétienne et de civilisation, subjuguent les peuples et envahissent les terres slaves, embrasse le christianisme qu'il connaît par l'intermédiaire des Tchèques. Mais l'église polonaise jusqu'à l'an 1000 dépend de l'archevêque de Magdebourg. Dans la seconde moitié du xiie siècle, les colons allemands commencent à occuper la Silésie. Les dévastations du pays qui suivirent la triple invasion des Mongols au xiiie siècle forcèrent les princes polonais à attirer chez eux des colons allemands auxquels ils donnaient de larges privilèges, entre autres la possibilité de rester gouvernés par les lois de Magdebourg. Cette colonisation durant trois règnes consécutifs créa une autonomie de villes bientôt constituées en espèces de républiques, élisant leurs administrateurs et disposant elles-mêmes de leurs revenus. Les colons contribuèrent par leur industrie, leur commerce et leurs mœurs à la prospérité des villes confiées à leurs soins. Mais l'élément étranger ainsi privilégié ne tarda pas à devenir très dangereux au point de vue politique et national. En 1311 les bourgeois cracoviens se révoltent contre le roi Ladislas Lokietek et, dans le cours des xiiie et xive siècles, Cracovie devient une ville presque allemande. Dans Notre-Dame de Cracovie un prêche se fit longtemps en allemand, langue incompréhensible pour beaucoup de personnes, d'où le proverbe polonais : « être comme au prêche allemand. » C'est seulement le roi Casimir le Grand (1333-1370) qui

arrêta ce flot montant du germanisme en défendant aux bourgeois polonais de s'adresser aux tribunaux de Magdebourg. Depuis, la bourgeoisie allemande dans la Grande et la Petite Pologne se fondit vite avec les Polonais.

Cette première période d'infiltration germanique en Pologne y a produit une bonne organisation de villes, le commerce florissant du moyen âge, l'art gothique, la création de tous nos métiers avec une grande quantité de termes techniques qui, bien que changés et polonisés, découlent néanmoins d'une origine allemande. Un distingué philologue, M. Gabriel Korbut, a trouvé dans la totalité du dictionnaire polonais 3 o/o de mots provenant de l'allemand : ce qui porte à 500 le nombre de ceux qui s'emploient dans le langage courant.

L'influence allemande en Pologne revient encore au XVIII[e] siècle avec les rois de la dynastie saxonne ; elle recommence enfin au siècle dernier, après 1815, lors de la nouvelle immigration des colons allemands, pourvus de privilèges et de facilités d'existence (on est allé jusqu'à leur offrir des terres, du bois de construction et des subsides); d'où le développement prodigieux des manufactures et des industries dans la Pologne russe. Pendant quelques années s'y importent plus de 10.000 familles allemandes et bientôt des villes considérables s'élèvent où il n'y avait que de pauvres villages : Lodz, Pabianice, Zgierz. Tomaszow, etc. En 1820, Lodz ne comptait que 800 habitants; grâce aux privilèges offerts aux colons allemands, cette ville en compte en ce moment 400.000 avec d'innombrables usines dont certaines emploient dix mille ouvriers.

Le pays exclusivement agricole que fut la Pologne autonome possédait, en 1897, — 4221 usines avec 247.041 ouvriers produisant 1120 millions de francs par an. Mais ces usines, fabriquant des produits pour la Russie et l'Extrême-Orient, ne répondent pas aux besoins de la consommation locale. La prépondérance financière de l'Allemagne est telle sous ce rapport qu'une foule d'objets de première nécessité quotidienne sont fa-

briqués dans les villes allemandes et introduits chez nous, après avoir subi les frais très onéreux de la douane. Les statistiques officielles concernant les détails de cette importation n'existent pas, nous ne pourrons donc citer ici des chiffres ; mais c'est un fait de notoriété publique que, dans le commerce varsovien, par exemple, une grande partie d'articles courants (excepté les confections et la lingerie) nous vient d'Allemagne. Les préjugés du public soutiennent cette monstruosité économique !

L'influence de la *science allemande* en Pologne n'est pas si écrasante que celle de l'industrie et du commerce allemands. Elle est, tout de même, facile à vérifier. Nos meilleurs physiciens, techniciens, chimistes, philologues, philosophes, sociologues et psychologues se sont formés par les méthodes allemandes.

L'importance des universités allemandes pour notre jeunesse studieuse a été, il y a quelques mois, mise en lumière par le plus brutal incident. La police prussienne a obtenu que l'on chassât de l'empire allemand les étudiants polonais, provenant de la Pologne russe ou de la Galicie : ils étaient *600 !*

En revanche, l'*art allemand* ne nous séduit que médiocrement. On aime évidemment et on joue beaucoup la musique allemande ; on admire ou plutôt on se hausse à admirer Wagner. Nos jeunes peintres étudient volontiers à Munich où le travail est fécond et la vie agréable. Pour le dessin et la sculpture, on vient à Paris. Nous lisons encore beaucoup, trop même de romans français (surtout des mauvais) ; mais nous ne devons rien, ou à peu près, aux lettres allemandes contemporaines. Notre littérature atteint en ce moment une floraison peut-être inconnue dans aucun autre pays ; en tout cas, tous les écrivains contemporains allemands ensemble ne valent pas un Kasprowicz ou un Wyspianski.

II. — Parlons maintenant des Prussiens. Notre rôle ne sera plus si facile, car il nous faudrait une langue spéciale pour exprimer — ou déguiser — les sentiments qu'éprouve la Pologne envers ces *Kulturträger* pas-

sionnés. Leur rage polonophobe vient uniquement des souvenirs d'un passé qui les humilie. Leur félonie est très ancienne. Le duc de Mazovie, Conrad, ne pouvant se défendre efficacement contre les Prussiens idolâtres, invoqua en 1225 l'aide de l'Ordre Teutonique en lui offrant de partager les pays conquis. Dès le premier moment de son admission sur le sol polonais, cet Ordre ne manque aucune occasion d'accroître son influence et son pouvoir au détriment de la Pologne. Pendant deux cents ans, la Pologne lutte avec cet hôte dangereux et le terrasse finalement près de Grunwald, en 1410. Mais l'élection comme grand maître de l'Ordre Teutonique d'Albert de Brandebourg, marié sous l'influence de la doctrine de Luther, créa, avec la permission de la Pologne imprévoyante, le duché de la Prusse ducale. C'était une grande faute politique : la Pologne accepte « dux in Prussia » comme son vassal, offre la même faveur au prince de Brandebourg et à ses portes mêmes se crée un ennemi terrible. En 1641 déjà, la Prusse et le Brandebourg unis restent sous la domination de Frédéric qui lutte contre son maître, le roi de Pologne, aux côtés des envahisseurs suédois. En 1701, naît le Royaume de Prusse et son troisième souverain, Frédéric II, dessine le premier plan du partage de la Pologne...

Les événements se précipitent tellement que, quelques dizaines d'années après, la Prusse, gonflée de son militarisme, émet, par la volonté de sa plus pure incarnation Bismarck, le vœu de bannir tous les Polonais de la province de Posnanie qui lui était échue en partage. On emprisonne les évêques et les prêtres polonais (*Kulturkampf*) ; on supprime la langue polonaise dans les écoles et dans toutes les institutions publiques et privées ; on germanise les noms des rues, des villes, les noms de famille, on interdit la langue polonaise dans les réunions publiques, la poste retient les lettres adressées en polonais ; on va jusqu'à saisir une boîte de musique qui joue un air patriotique polonais ! Et comme des milliers d'actions pareilles ne suffisent pas, on imagine *l'expropriation légale*.

En 1886, à l'instigation de Bismarck, on vote au Landtag 100 millions de marks pour « protéger la propriété allemande dans les provinces de l'Est », c'est-à-dire pour acheter aux nobles de Pologne, dont l'incurie est proverbiale, leurs terres destinées à une colonisation allemande. Ce fonds immense a été augmenté dernièrement par un nouveau vote de 200 millions de marks. A la persécution gouvernementale se sont ajoutées les vexations de l'initiative privée. Les sociétés de « hakatistes » (ainsi nommés des initiales H. K. T. de leurs premiers créateurs) cherchent tous les moyens d'exterminer la population polonaise en Prusse.

Parmi leurs vœux on trouve : l'interdiction à faire aux Polonais d'acquérir des terres autrement que par voie d'héritage, la suppression totale de la langue polonaise ou l'obligation pour les journaux polonais de paraître en deux textes : allemand et polonais, etc.

Les vilenies les plus abjectes, les persécutions les plus méthodiques et cyniques, la plus impitoyable barbarie sous les dehors d'une prétendue civilisation, des emprisonnements répétés de rédacteurs de journaux à la suite de la plus anodine critique des ordres administratifs, le terrible, le teutonique « *ausrotten !* » prononcé à chaque occasion — voilà dans toute sa beauté *l'influence prussienne en Pologne !*

Le ministère de l'intérieur s'est écrié il y a deux ans : « Nous ne laisserons les Polonais en paix que lorsqu'ils deviendront Prussiens dans l'âme » et cette menace incroyable a été approuvée par l'empereur lui-même parlant au monde entier de « l'insolence polonaise ». Ah, certes, nous sommes des insolents, car voici les résultats de leurs essais d'extermination :

a) La Commission de la Colonisation allemande en Posnanie a acheté jusqu'en 1902 — 76.758 hectares de terre *vendus par les Allemands* et 87.736 hect. vendus par les Polonais, en payant le tout 151 millions de marks, dont 58 millions 1/2 pour les frais de l'administration. Sur ce territoire la commission a installé 4 625 familles

de colons dont *38 0/0 viennent de la Posnanie elle-même*.

A côté de cette entreprise immense et dont le succès demanderait quelques siècles de violences, surgit la « Banque agricole polonaise » qui, avec des capitaux modestes, a réussi à former 1657 petites propriétés polonaises, vendues aux paysans polonais pour 13.206.641 marks. Lutte inégale, mais d'autant plus significative que le paysan polonais est absolument rebelle à la germanisation.

b) Les vexations et les brutalités ont produit cet effet imprévu que la Silésie que l'on croyait à jamais germanisée et perdue pour la Pologne, se réveilla il y a cinquante ans et nourrit en ce moment 1.139.389 habitants, conscients de leur rôle national et possédant des journaux qui comptent parmi les plus répandus de ceux de langue polonaise.

c) La Commission de la Colonisation a introduit en Posnanie pendant les seize ans de son action 20.460 Allemands; en même temps la population de la Posnanie et de la Prusse occidentale a augmenté de *233.267 habitants indigènes!* Et les Polonais sont si prolifiques que, la terre natale ne leur suffisant pas, 400.000 Posnaniens environ ont émigré en Westphalie et là, en pleine Allemagne, fondent une grande colonie polonaise défendant bravement ses droits nationaux.

d) Les férocités prussiennes dont l'écho a réussi à pénétrer dans l'Europe entière (la trop célèbre affaire des enfants de Wreschen) ont suggéré aux Polonais une idée, très malaisée à exécuter, mais très féconde en ce qu'elle crée une mentalité nouvelle : « Aux violences, ignominies et cruautés prussiennes dont toute l'Allemagne peut être regardée comme responsable — répondons par le boycottage des produits allemands, n'achetons rien à ceux qui nous exterminent ».

Ce moyen de défense passive a soulevé une irritation facile à comprendre. Enrichi par les milliards français, insolent de sa force pécuniaire, le Prussien ne s'arrêtera dans son « Drang nach Osten » que devant le spectre de la faillite matérielle...

Il sait bien, le Prussien d'aujourd'hui qui « ne craint que Dieu » (et encore!), que s'il avait avalé et tâché de digérer, sous la vigilance des baïonnettes françaises, l'Alsace-Lorraine, son estomac vorace de larbin parvenu n'est pas assez vaste pour pouvoir contenir le Mépris immense de son ancien maître, la Pologne...

★

M. Ugo Ojetti.

L'influence intellectuelle de l'Allemagne est finie depuis longtemps. Nous, latins, nous l'avons exagérée, en France après 1870, par crainte, en Italie après 66, par reconnaissance : deux sentiments qui ne durent pas longtemps chez les peuples dignes de renouveler leur histoire.

Même en considérant toute la ferveur avec laquelle nos philosophes les plus opposés se sont agenouillés aux pieds de Kant, de Hegel et de Schopenhauer, aujourd'hui l'influence allemande ne me semble pas comparable à l'influence italienne sur votre seizième siècle, à l'influence espagnole sur notre *seicento*, à l'influence anglaise pendant votre dix-huitième siècle.

En 1874, Taine écrivait déjà que les systèmes philosophiques allemands étaient « des immenses ballons dégonflés qui gisent à terre ».

En réalité, l'Allemagne nous a donné une méthode pour penser, plutôt qu'une pensée. Et, comme cette méthode nous semblait exacte, nous, latins amoureux de la clarté et de la limpidité, nous l'avons accueillie avec enthousiasme. Mais depuis dix ou vingt ans, nous avons vu qu'elle nous était innaturelle, et, par cela, stérile : et nous nous en sommes délivrés sans effort.

Le seul dommage, c'est que nous avons voulu l'appliquer à l'éducation et à l'instruction de nos élèves, depuis trente ans. Notre bureaucratie qui est — en Italie, du moins — en retard de trente ans sur la vie de la nation et se vante encore d'avoir hérité ses catégories, son outrecuidance et la forme de ses ronds-de-cuir de la bureau-

cratie autrichienne du Lombardo-Veneto, ne le comprendra que dans dix ou vingt ans. En attendant, si aujourd'hui la génialité des nations latines nous apparaît offusquée et rapetissée et si nous voyons des talents substitués aux génies d'il y a un demi-siècle — Hugo ou Manzoni, Balzac ou Mazzini, — la faute est à notre servilité pour la mentalité allemande, à cette manie de *tedescheggiare* en spécifiant et en châtrant ces qualités de synthèse et de multanimité qui ont été — et seront — pendant des siècles notre gloire sur tous et sur tout.

Gœthe, Heine, Nietzsche sont admirables parce qu'ils se sont opposés à leur propre milieu, qu'ils se sont sentis ou déclarés, dans le sens intellectuel au moins, antiallemands.

Du reste, voyez les arts en Allemagne. Hélas ! dans le pays de Gœthe, c'est Guillaume II l'arbitre grossier du goût public. Quel roman allemand contemporain a eu dans le monde le retentissement d'un volume quelconque de Tolstoï, de France, de d'Annunzio, même de Kipling, — pour ne pas parler des grands morts, comme Flaubert, Maupassant, Zola ?

Au théâtre, Sudermann est un médiocre Augier, que l'ostentation d'une philosophie banale a rendu lourd et présomptueux. Hauptmann, quand il n'est pas un réaliste dialectal comme dans le *Fuhrmann Henschel*, est un plagiaire d'Ibsen.

Dans la peinture, qui voyez-vous à la place de Bœcklin et de Leibl morts, de Mentzel qui est vieux, de Lenbach qui est malade ? Dans une exposition internationale les salles de l'Allemagne sont sans lumière et sans public.

Il n'y a pour nous, latins, qu'à se serrer la main, en regardant l'avenir. Dans cinquante ans, notre génie sera encore le maître du monde. Travaillons.

★

M. le Dr Charles Richet.

Cette influence, pour ne parler que de la science que je connais, la physiologie, est considérable. A vrai dire,

je crois qu'elle est considérable aussi dans les autres sciences, zoologie, physique, chimie, bactériologie, mathématiques. En tout cas, en biologie, les travaux des savants allemands sont très nombreux — car les savants allemands sont légion; surtout si l'on compte comme tels tous ceux qui écrivent en langue allemande à Dorpat et à Vienne, à Berne et à Utrecht. Certains de ces travaux sont excellents; quelques-uns fort bons; la plupart médiocres, mais ce n'est pas une caractéristique; car on pourrait en dire autant des travaux français ou anglo-saxons, ou slaves. Remarquons-le bien : cette contribution si importante des savants allemands à l'œuvre scientifique commune ne présente aucun caractère spécifique, c'est-à-dire qu'un travail allemand ne se distingue guère d'un travail anglais ou d'un travail français ; de sorte que, si vous me permettez cette forme paradoxale, il y a influence des Allemands, il n'y a pas influence allemande. Toute œuvre de science est aujourd'hui impersonnelle et internationale, de manière qu'on ne saurait, si elle était traduite, lui assigner d'origine. Dans ce grand effort vers une connaissance moins imparfaite des choses, qui est l'honneur de notre société contemporaine, une sorte d'uniformité s'est établie, et, à part quelques nuances qui portent sur la forme plus que sur le fond, tout travail a les mêmes caractères : il n'est ni allemand, ni français, ni américain, ni russe : il est scientifique, avec des méthodes qui sont les mêmes, une bibliographie identique, et des procédés de discussion qui ne varient pas.

Pour prendre un point de comparaison, ne serait-il pas absurde de prétendre qu'il y a quelque différence entre un mémoire fait à Marseille et un mémoire fait à Lille? Pourquoi veut-on qu'un mémoire écrit à Iéna soit différent ? La langue n'est pas la même ; mais, une fois la traduction faite, toute dissemblance s'évanouit. Les traités de physiologie allemands ressemblent si fort aux traités de physiologie français que certains d'entre eux sont classiques et servent à l'instruction des jeunes étudiants.

Vous voyez où je veux en venir : par suite de la grande ressemblance de tous ces travaux, il n'y a plus de ce nationalisme scientifique, qui, en fait de science, est si absurde. Les proportions d'oxygène et d'hydrogène dans la constitution de l'eau sont absolument internationales, en soi, comme par les méthodes employées pour les déterminer et, s'il est très intéressant, au point de vue historique, de savoir qui est l'auteur de cette mesure pondérale, au point de vue strictement scientifique cela est indifférent, du moment que ces relations ont été exactement déterminées.

Cette démocratisation de la science a une conséquence, c'est que l'influence est exactement proportionnelle au nombre. A un moment donné, un homme de génie, comme Darwin, ou comme Pasteur, apparaît, qui fait pencher la balance à lui tout seul d'un côté ; mais ce sont des accidents et bien vite la puissance du nombre reparaît, de telle sorte que je dirais pour préciser ma pensée :

Il n'y a pas d'influence allemande ; il y a l'influence des Allemands, et cette influence est exactement proportionnelle au nombre de leurs savants.

Et quant à la détermination de ce nombre des travaux allemands, au lieu de recourir à des approximations, j'ai préféré, sur 500 mémoires compulsés au hasard dans une bibliographie internationale, faire le relevé comparatif des mémoires écrits par les savants de nationalité différente et voici les chiffres obtenus (pour 100).

Allemands	41
Français	25
Anglais et Américains	16
Italiens	10
Russes	5
Autres pays (1)	3

Or, comme ces divers mémoires sont de valeur à peu

(1) En comptant les Belges avec les Français ; les Polonais avec les Russes.

près comparable, il s'ensuit que les progrès scientifiques sont réalisés à peu près dans les proportions suivantes : un tiers du progrès est dû à l'Allemagne ; un tiers à la France et à l'Italie (nations latines qu'il convient d'unir dans ce cas) ; l'autre tiers aux autres pays réunis : les Anglo-Saxons représentant les 2/3 de ce tiers d'influence.

Quant à admettre une *culture allemande* distincte des autres, ou une *culture française* ou une *culture anglaise*, j'avoue que je ne comprends pas. Nous sommes des travailleurs qui labourons le sol commun, et, comme nous travaillons de même, l'étendue du sol défriché est proportionnée aux coups de pioche.



M. Albert Schinz

(Bryn-Mawr, Pensylvanie)

Il y a en Amérique une population allemande relativement considérable. Je crois être bien au-dessous de la vérité en disant 25 Allemands contre 1 Français. Dans les classes intellectuelles de la société, on retrouve la même proportion. Les Français vraiment cultivés se comptent sur les doigts. Leur influence dans le monde universitaire est, peut-on dire, nulle, non seulement à causer de leur infériorité numérique, mais à cause de leur difficulté à s'adapter au milieu. Ils restent fort attachés à leur langue, à leurs mœurs, à leurs idées françaises ; — cette indépendance n'est pas faite du reste pour déplaire en tous points aux apôtres classiques de l'indépendance et de l'énergie.

Il semblerait donc que l'influence de la culture allemande dût l'emporter facilement sur l'influence française. Il n'en est rien cependant. La supériorité de l'Allemagne est reconnue en deux domaines : la musique (surtout Wagner) et l'Université. Et encore dans l'Université faut-il distinguer. Les méthodes scientifiques de patientes et minutieuses recherches sont allemandes. Ce que les Taine, Renan, G. Paris, G. Monod ont trouvé digne d'imitation outre-Rhin, les Américains l'ont imité aussi. Ils l'ont

même trop bien imité selon nous, car l'esprit de synthèse dont l'Allemand n'est pas dépourvu manque presque complètement à l'Américain. Celui-ci entasse des faits, mais sous prétexte de se défendre de conclusions hâtives, il est trop disposé à éluder un travail pour lequel il ne se sent pas de talent. Nous le soupçonnons également d'être fort heureux de pouvoir invoquer l'obscurité de Nietzsche pour se donner le droit de l'ignorer.

Dans les autres domaines l'influence française est fort marquée : littérature, théâtre, peinture, sculpture, modes, etc. Prenons seulement la littérature. Il y a quelque chose de touchant à voir l'empressement que chacun trahit à afficher ses connaissances de la langue et de la littérature françaises; soit en introduisant péniblement quelques expressions de la langue de Molière dans sa conversation, soit en se faisant un devoir d'assister à des conférences données en français, soit encore en se pressant au théâtre pour entendre Sarah Bernhardt ou Coquelin. On répondra peut-être qu'il y a des théâtres allemands dans plusieurs grandes villes tandis qu'il n'y en a pas de français, comme aussi il y a des écoles allemandes par centaines établies surtout par les églises luthériennes. Soit, mais théâtre et école ne vivent guère que sur les nouveaux immigrants : l'assimilation, « l'américanisation » de l'allemand se fait de l'avis unanime fort rapidement : une génération suffit. Du reste auprès des Américains — et là est le *hic* — il est incontestable que le théâtre français est préféré au théâtre allemand, Rostand à Hauptmann et Sudermann. Dans le roman, c'est la même chose : Balzac, Zola, Daudet sont lus avec avidité par un nombreux public, tandis que Freitag, Heyse, Mme von Ebner Eschenbach ne sont guère connus hors de la salle de classe. Ajoutons qu'on vient d'enterrer un jeune auteur d'avenir, Frank Norris, qui était appelé par tous le Zola d'Amérique, à cause des rapprochements entre la *Terre* et *Germinal* d'une part, et la trilogie épique : *Octopus* (épopée du blé), la *Mine* (épopée du charbon) et le *Loup* (— pas écrit), de l'autre.

Pourtant qu'on ne se fasse pas d'illusion. Les grands noms de la littérature française, aux Etats Unis, sont Alexandre Dumas père et Victor Hugo. Quant à ces « classiques singuliers et comme souterrains qui sont la véritable vie de la littérature française » et dont parlait M. de Gourmont dans son article sur Barbey d'Aurevilly (*Mercure de France*, nov. 1902), c'est porte close. Même un Anatole France est plus connu de nom que par ses livres. Nous avons été le premier à chercher à faire comprendre (par des articles de Revues) les aspirations de la jeune littérature française au public américain, lequel était trop disposé, sur le témoignage, il faut bien le dire, de MM. Brunetière, Deschamps et Le Roux, à croire que tout ce qui était nouveau et pas encore acclamé par les grands pontifes de la critique n'était que fumisterie.

Signalons deux revues importantes, toutes deux littéraires, le *Bookman* et le *Critic* — et il y en a d'autres — où l'on trouve pour ainsi dire à chaque page l'affirmation de la préférence de l'art français sur l'art allemand. On y publie à l'occasion des articles en français : nous n'en avons jamais vu en allemand. Le premier fascicule d'une revue de Littérature comparée va paraître en janvier 1903 ; les articles seront en anglais ou en français.

Dans la vie pratique, les Américains sont indépendants. Ils ont cependant un profond respect pour le « chic » français, et aiment un peu trop relever ce qui leur paraît lourd et gauche chez les Allemands.

En résumé : l'influence française est manifestement plus grande que l'influence allemande ; elle paraît augmenter même dans les universités, cependant, il ne faut point se le dissimuler, c'est une admiration qui va plus à certaines manifestations plutôt extérieures et bruyantes (Hugoïsme, Cyranoïsme, Napoléonisme...) qu'aux qualités solides et vraiment supérieures de la culture française.

FIN DU SUPPLÉMENT A L'ENQUÊTE.

LA MOUETTE

(*suite* [1])

—

XII

Claire et joyeuse comme la haute chambre d'un phare, la bibliothèque occupait le sommet de la tourelle.

Trois larges fenêtres ouvraient sur le parc leurs baies lumineuses, montraient tout un océan de cimes d'arbres touffues, ondoyantes, creusées de vagues au moindre vent.

Du haut de cet observatoire, on planait. Rien ne rappelait plus la terre, ni les chemins tracés. Il n'y avait plus que des nuées vagabondes et des feuilles frissonnantes.

Pierre goûtait particulièrement cette retraite.

Aux livres collectionnés amoureusement par son oncle, il avait joint le double de sa bibliothèque musicale, de sorte qu'il pouvait y poursuivre ses travaux aussi bien qu'à Paris.

Ce matin-là, pour la première fois depuis leur installation à Verneuil, il était monté au grenier tandis que Florence écrivait des lettres.

D'abord il avait ouvert une boîte de fiches, feuilleté le manuscrit du livre commencé, puis, soudain repris par l'intérêt de l'œuvre, entouré de cette chaude atmosphère que dégageait le labeur d'autrefois, il s'était plongé dans le travail au point d'ou-

(1) V. *Mercure de France*, nos 156, 157.

blier totalement l'heure présente et son propre roman.

La grande ombre de Wagner avait empli sa pensée, le géant était sorti des pages remuées comme, de l'urne du conte arabe, monte le Génie énorme et vaporeux.

Il étudiait cette période tragique et féconde où Wagner, tandis qu'il écrivait le premier acte de *Tristan*, connaissait tous les tourments de la passion, toutes les affres de l'amour invincible, de l'amour impossible.

Il essayait de reconstituer l'état d'esprit de ce nerveux exquis et terrible, accablé sous les coups de l'adversité, luttant désespérément pour le pain et pour la beauté, au bord du lac de Zurich où l'avait porté son destin.

Tout semblait réuni là pour amener l'éclosion du drame de l'Amour et de la Mort. La nature grandiose, les Alpes et les lacs, les nuits de lune, l'ombre évoquée de Schopenhauer, tout cela formait le paysage de cette âme dolente et l'entourait.

Tristan était sorti de ces choses comme l'éclair des nuages. C'était l'instant où notre imagination d'hommes devait atteindre sa plus haute puissance, où notre chair amoureuse devait hurler sa plus terrible et sa plus exquise lamentation, avant de s'enfoncer dans l'obscur défilé des âges de sagesse, dans le froid et calme avenir où régneront les âmes sans passions.

Et cela n'aurait peut-être point eu lieu, si la femme n'avait été là pour torturer le cœur souffrant, et faire, suivant la loi, enfanter l'œuvre dans la douleur.

Certes, si la vie est ce qu'il y a de plus beau, de plus poignant, de plus intéressant pour nous, l'exis-

tence de ceux qui pensèrent est le roman-type, la Légende Dorée, où va le plus volontiers s'abreuver notre soif de vérité et de merveilleux. Depuis la vie des grands rois qui passionna nos enfances studieuses jusqu'à celle d'un Léonard, d'un Dante ou d'un Wagner, c'est toujours pour nos imaginations un mirifique et fécond spectacle que de voir un des nôtres réaliser ce que nous ne faisons que rêver, atteindre ce vers quoi nos faiblesses tendent désespérément, toujours.

Que ce soit Flaubert, éperdu de joie, sur la terrasse de Croisset, la nuit où il vient d'achever une œuvre, ou bien Rousseau pensant sur le pont de Genève, Goncourt mourant par une nuit d'orage dans la maison de Champrosay ou bien Wagner allant vers son prince de légende, la vie de ceux qui crièrent la beauté contient un charme subtil et fort qui en fait le conte le plus noble, le drame le plus palpitant.

Mais c'est surtout lorsque l'amour verse son poison dans le cœur de nos Héros que l'aventure devient édifiante et renferme de hautes leçons pour les faibles hommes qui la lisent. Dans ces crises passionnelles qui furent notées heure par heure parce que leurs victimes appartenaient à l'histoire, on retrouve le développement de toute passion, la formule implacable de la « douce folie », avec ses prémices, son épanouissement et sa mélancolique fin.

Il n'est pas de meilleur réconfort, pour ceux qui gémissent de ce mal sacré, que de voir comment en souffrirent les rois de leur race, comment ils se courbèrent sous la rafale, produisirent en ces heures tragiques la fleur splendide qui devait jaillir d'eux, puis, l'orage passé, se relevèrent pleins d'étonne-

ment et sans comprendre eux-mêmes comment, pour de si futiles causes, leur chair avait pu connaître l'horrible et féconde douleur.

La femme survenait toujours dans ces tragédies, y jouait son rôle éphémère, déchaînait les passions, les ruts superbes, les luttes effroyables. Et, quand sa présence avait enfanté les guerres et les chefs-d'œuvre, quand pour elle les hommes s'étaient battus, avaient créé, elle s'évanouissait comme une ombre, laissant entre les mains de l'artiste ou dans la pensée des peuples une effigie impérissable de celle qui n'avait été qu'un instant Monna Lisa ou Béatrice, Hélène ou bien Yseult.

Yseult, plus que toutes les autres, était née de l'imagination d'un homme et de son amour douloureux. Wagner lui avait donné la vie immortelle pour perpétuer le souvenir de son angoisse. Elle était bien l'image de la femme, semeuse de désespoirs et de beauté.

Pierre parcourait les notes prises sur le séjour de Wagner à Zurich, évoquait le paysage où, pendant plusieurs mois, il avait lui-même travaillé pour rassembler les matériaux de son livre, pour retrouver le souvenir et la trace de l'auteur de *Tristan*.

Au commencement de l'été de 1857, Wagner s'était installé dans la petite maison qu'il s'était fait construire à Enge, au bord du lac.

Dans son cerveau vivaient les phrases du Ring, en partie composé. Toute la joie des jeunes saisons le baignait, l'entourait, lui faisait oublier l'approche de cette quarante-cinquième année où l'homme doit s'arrêter et redescendre.

A cette époque Mathilde, un moment éloignée, revenait avec son mari, et toute la vie débordante

de l'œuvre d'amour montait vers elle, puisqu'elle était la seule désirée, la seule amie du poète exilé parmi les hommes.

L'été déployait ses fastes, l'automne dorait les jardins, puis l'hiver mettait aux Alpes lointaines leur royale pelisse d'hermine.

La passion grandissait dans le cœur solitaire, s'étendait comme un voile mélancolique sur l'œuvre tout entière. Le maître écrivait alors ces quatre lieders exquis : *l'Ange*, *Rêves*, *Douleur*, *Stehe Still*, qui semblent de pures statues figées dans leur tristesse aux angles d'un tombeau.

Il savait que son amour était impossible, odieux, félon, et, sans pouvoir arracher encore cet amour, il lui tissait un suaire de chansons dolentes et de musique discrète, sous le ciel doux et gris de l'hiver helvétique.

Puis le printemps revenait, affolant, avec ses chants d'oiseaux, ses effluves et ses parfums de renouveau. La nue se déchirait, le bleu reparaissait, ramenait les espoirs juvéniles et les audaces amoureuses.

L'intrigue sentimentale atteignait alors son paroxysme.

Wagner, exaspéré par les contraintes sociales, par ses devoirs d'époux et d'ami, sentait monter en ui le flot formidable des révoltes qui devait emporter tout, changer le sens de sa vie, le rejeter hors du gîte conquis, le transformer de nouveau en errant sur les durs chemins inhospitaliers.

Il abandonnait le Ring, se recueillait, et de son cœur torturé jaillissait le premier acte de *Tristan*, la somptueuse et tragique chanson de l'amant sacrifié, de l'amante crucifiée, la navrante chanson du philtre maléficieux qui se termine en explosion

d'allégresse, en triomphe énorme de la vérité naturelle sur l'artifice des lois barbares.

Mathilde avait fait naître le chef-d'œuvre de Tristan, comme Béatrice l'Enfer du Dante et Laure les sonnets de Pétrarque.

Le drame se dénouait tragiquement par l'exil. Et Pierre, tournant les pages, retrouvait son héros à Venise, cherchant dans le travail et dans la magie des eaux mortes l'oubli du passé cruel et le baume des blessures saignantes.

Mathilde s'était évanouie comme un songe. Il ne devait plus la revoir, pour ainsi dire, ou du moins, s'il la revoyait, ce ne serait plus avec les yeux de Tristan.

« Quel splendide rôle pour la femme, pensait Pierre, que celui de guider le génie, de lui faire traverser le labyrinthe et la fournaise pour le mener au chef-d'œuvre palpitant! Quel triste rôle aussi qui s'achève presque toujours avec l'aventure fugitive, et n'a pas plus de réalité que le mirage du désert! »

Involontairement, sa pensée revenait vers Florence. Il la mêlait à son œuvre, il donnait son masque à ses héroïnes; il la voyait onduler, marcher, sourire dans les paysages du roman.

« N'est-elle donc, elle aussi, qu'un mirage? » pensait-il.

Par la fenêtre ouverte, il regardait les cimes d'arbres osciller mollement dans le vent matinal et les nuées passer dans le ciel mouvant. Une âpre odeur de lierre montait des flancs de la tour, évoquait pour lui des jours passés irrémédiablement, des heures lointaines de travail et de rêve, de solitude et de pensée:

Il crut percevoir soudain l'instabilité de toutes choses, la fuite vertigineuse du temps.

« Tout passe, tout passe, nous ne tenons rien, nous ne tenons à rien ! »

Un arpège monta dans l'air tiède; de sonores et chaudes notes de piano vibrèrent longuement, semblèrent hésiter un instant, puis, après un silence, dessinèrent la cinquième symphonie de Beethoven, lente et grave.

« *C'est ainsi que le destin frappe à notre porte !* »

Elle était en bas, il la sentait maintenant toute proche; note à note, l'harmonie tissait entre eux un lien impalpable et robuste.

Il l'entendait vivre, frémir, penser. Il évoquait ses belles mains d'albâtre tiède, aux attaches enfantines, et sa nuque flexible penchée sous le poids de la chevelure opulente.

Elle était toute là, impérieuse et faible, chose nouvelle parmi les choses anciennes. Devrait-elle passer aussi, comme le reste? Connaîtrait-il un autre matin pur et laborieux dans la haute chambre, dans ce même cadre familier où Florence ne serait plus qu'un souvenir perdu parmi les autres?

Mais soudain l'image de l' « Absence de Florence » lui apparut, le traversa comme une douleur sourde et profonde. La perdre!...

Il la vit partir, rentrer dans la vie bruyante, dans le monde inconnu, le quitter pour toujours. Une grande détresse l'emplit. Il se leva. Le piano chantait de sa voix de bronze aux ondes larges et de ses grêles notes d'acier sonores comme un cristal.

Il restait maintenant adossé à une bibliothèque, écoutant s'éployer dans le calme de midi la lourde et tragique symphonie. Il cherchait à s'apaiser par

le raisonnement; il se démontrait qu'aucun danger ne le menaçait, que nul indice ne lui permettait de douter de l'amie.

La seule possibilité de la séparation évoquée par hasard l'avait empli de trouble. Il descendit rapidement au salon, il écarta la portière, il la vit au fond de la salle, près de la fenêtre, toute lumineuse dans une robe claire. Elle jouait sans musique, lentement, pathétiquement, et, par tout son visage extasié, par ses yeux perdus vers la campagne, il la sentit fortement extériorisée, lointaine, et comme évadée dans les réminiscences du passé ou les rêves d'avenir.

XIII

Des jours coulèrent, juin régna superbement sur la campagne, rendit plus somptueuses encore la fête des parfums et des couleurs, la magie des aubes et des crépuscules.

Pierre s'efforçait de distraire son amie, de lui composer une existence active et gaie qui l'attachât à leur retraite.

Les matinées étaient prises par la promenade. Ils partaient tous deux, à cheval le plus souvent, pour aller visiter quelque ruine pittoresque, ou goûter l'épanouissement de la végétation dans les forêts avoisinantes.

C'étaient de bonnes heures fraîches et vivifiantes où ils prenaient contact avec la nature, se grisaient de spectacles sylvestres, sentaient frémir sous eux la force noble des bêtes ardentes.

Beppa avait transformé à la hâte une jupe bleue de sa maîtresse en amazone. Florence plantait sur ses cheveux noués solidement un feutre souple de Pierre. Ainsi elle avait une allure un peu masculine

et bohême qui convenait délicieusement à sa jeunesse.

Ils ne rencontraient que de rares indigènes dans cette contrée vierge de chemins de fer et trop accidentée pour que la population y soit très dense, aussi pouvaient-ils se permettre toutes les folies, s'octroyer toutes les libertés.

Elle semblait se plaire à cette vie, elle riait, bavardait, se lançait au galop, à l'improviste, puis attendait Pierre au détour d'un chemin, les yeux brillants, le teint rosé, telle, entre les branches des arbres, quelque malicieuse Walküre au regard clair.

Leurs déjeuners étaient animés et joyeux. Les causeries commencées à table se prolongeaient dans le jardin, ou bien, quand la chaleur était trop forte, dans le salon plein d'ombre fraîche. Puis c'étaient des lectures à haute voix qui leur faisaient explorer l'Orient féerique des contes arabes, ou bien l'œuvre déjà touffue et pittoresque de Pierre.

Promenades et lectures les rapprochaient, donnaient à leur amour cet aliment d'intérêt perpétuel sans lequel aucun sentiment ne peut vivre.

Pierre comprenait que cette âme inquiète avait besoin de découvrir et d'avancer toujours.

Quand il regardait la jolie tête alanguie de son amie, les théories d'Ammon et de Lapouge lui revenaient à la mémoire. Il sentait que cet être au crâne dolichoïde etait fait pour la course et la conquête, comme le noble et cruel lévrier pour chasser la proie fugitive.

Aussi donnait-il libre carrière à son désir d'agir et de penser virilement.

Dans leurs visites aux ruines, il lui révélait le Moyen-Age farouche et délicat, dont l'histoire fastueuse était écrite sur le sol tourmenté en signes de

pierre impérissables. Il évoquait pour elle ces légendes locales fortement colorées où passent des cortèges de chevaliers luisants de fer, de moines et de pèlerins, de pages et d'écuyers.

Arthus, les compagnons de la Table Ronde et les Croisés revenant de Terre Sainte, tous les personnages de Tannhæuser, de Lohengrin, de Parsifal et des Chansons de Gestes revivaient à la parole du conteur, peuplaient de nouveau les grandes salles gothiques dont les murs à demi écroulés s'ornaient de ronces et de mousses noires.

C'étaient les fastes des Chevaliers de Malte, les hauts faits d'Ermangard de Daps ou de Geoffroy le Rat, la montée de tout l'Orient mystérieux vers l'Europe médiévale encore enténébrée de barbarie.

Il y avait sur une colline escarpée les restes massifs et disloqués d'une tour dont les fondations dataient de la conquête romaine. Elle avait vu passer, par le vivant chemin que formait la vallée, toute l'histoire depuis César jusqu'à Roland, depuis Louis d'Outremer jusqu'au bon roi René. Ils allaient souvent déjeuner dans ce nid d'aigle et les récits de Pierre s'ornaient alors d'un idéal décor, d'une fuite bleue de paysage propice à l'illusion.

Puis le soir les retrouvait dans le salon plein d'ombre où par les baies grandes ouvertes entraient toute la magie crépusculaire, tous les arômes du jardin nocturne. C'était l'instant du repos et de la pensée.

Florence ne lui appartenait plus alors parce que ses yeux ne pouvaient la capter et que sa voix, assourdie par l'angoisse de l'heure trouble, n'avait plus sa hardiesse conquérante.

Elle régnait par la musique et par ses chansons,

par son mutisme ambigu et par sa beauté sculpturale que la pénombre ennoblissait encore.

Il la sentait maîtresse d'elle et de lui, souveraine des âmes et des choses, de Beppa l'esclave soumise, de ce parc de légende bleuté de lune, de tous les êtres épars dans l'univers qui, une fois, l'avaient entrevue, à qui elle avait souri.

Il savait bien qu'il n'était plus, à ces heures-là, le pilote de la barque, et que le destin ne lui appartenait plus, aussi les craignait-il et les adorait-il de toutes ses forces.

Il voulait croire que leur bonheur durerait toujours. Il ne l'avait jamais interrogée sur le passé, sur les péripéties de son existence antérieure, sur sa famille, sur ses projets.

Il l'avait rencontrée par hasard comme on rencontre dans la vie toutes choses, bonnes ou mauvaises, ils s'étaient plu, ils étaient maintenant l'un à l'autre... pourquoi ce rêve eût-il pris fin?

Aussi, dans la lumière joyeuse du jour l'aimait-il gaiement, fortement, en suzerain, et dans l'ombre angoissante des soirs l'observait-il avec une crainte fervente, comme si le clair de lune pouvait faire évanouir cette petite reine Mab, issue d'un monde fabuleux, sortie si brusquement de l'inconnu.

Un soir qu'ils étaient assis après dîner sur la terrasse du salon, Pierre silencieux regardait Florence accoudée près de lui.

Elle était découpée en ombre chinoise sur le ciel clair où la lune se levait. La tête dans la main, elle gardait son attitude sybilline, semblait défendre l'eurythmie de sa forme, contre l'inharmonie des abandons et des mollesses.

« Fine et dure statuette, pensait-il, sphinx de pierre, à quoi songez-vous dans la nuit? Goûtez-

vous quiètement la joie de vous sentir loin du monde avec moi, ou bien s'élabore-t-il en votre âme quelque projet de fuite vers des cieux inexplorés? Etes-vous dans ce parc romantique, si digne d'être votre royaume, ou bien rêvez-vous de quelque Majorque d'or blond, dans une mer d'azur, de quelque torse souple d'homme entrevu jadis à l'avant d'un yacht blanc? Etes-vous mienne? Rêvez-vous la traîtrise? Ou bien n'êtes-vous dans cette nuit qu'un Désir vague montant vers une étoile, qu'une Pensée bénévole et passive où viennent se noyer toutes les amours et tous les désirs du monde? »

Très loin dans le village, une cloche tinta l'heure longuement. Le lac de silence s'agita, vibra, s'apaisa comme une eau qu'on trouble.

Florence s'était levée. Elle ramena sur ses épaules un châle souple qui la moulait comme ces laines de Cos dont se drapent les figurines tanagréennes. Elle glissa vers Pierre, se pencha et, le caressant de sa chevelure tiède, elle resta un instant près de lui, joue contre joue et semblant écouter derrière son front le passage des pensées. Puis elle se releva et disparut dans la baie obscure du salon.

Il entendait derrière lui le bruissement soyeux de sa robe, et la suivait par la pensée à travers le dédale de la pièce assombrie. Deux coupes de cristal vibrèrent lorsqu'elle frôla le tabouret turc près duquel ils avaient goûté, et cette légère musique lui rappela vivement la couleur pourpre des fraises, et certain rire très jeune qu'elle avait eu sans vouloir lui en dire la cause.

Très loin, le déclic d'un commutateur rompit encore le silence; elle actionnait la petite dynamo de l'orgue.

Le calme renaquit, énorme et doux, rythmé par le ronronnement feutré de la soufflerie. Quelques minutes passèrent. Il lui sembla que tout son être s'ouvrait à la splendeur de la nuit, au bonheur divin de sentir près de lui cet être d'élection.

Il goûta vivement le contraste de la beauté naturelle qui emplissait ses yeux et de la civilisation intense que représentait cette femme exquise déchaînant de ses doigts fluets la puissance terrible des éléments.

Il imagina le ruisseau qui frissonnait là-haut dans la montagne drapée d'ombre et qui, argentin et joyeux, créait dans sa course la force électrique dont Florence allait faire bientôt de l'harmonie et du rêve.

Il suivait la marche de l'eau depuis la source ronde et creuse où bouillonnait la vie de la Terre jusqu'à la chute à travers les rochers où sa douceur se muait en puissance. Il la voyait aboutir là dans la nuit, sous la main magicienne de la femme, comme ces fils ténus que Carlos Schwab met sous les ciseaux de ses Parques.

Un souffle passa, ondula, si suave et si juste qu'il ne savait si les arbres soudain avaient brui dans le vent ou si l'orgue effleuré chantait.

Puis le prélude de *l'Or du Rhin* dessina son thème simple et vaste. L'eau fluide coula, frémit, épanouit dans la grande nature primitive sa chanson élémentaire.

Pierre se sentait baigné par la grande onde, emporté, caressé, faible comme si toute sa force et toute sa pensée s'en allaient avec le courant, mouraient en quelque syncope paradisiaque.

Cependant un brouillard nacré s'élevait à travers les arbres, les entourait de son linon, complétait

l'aspect légendaire de la scène. Toutes les fantaisies devenaient possibles pour l'imagination.

Il y avait là, maintenant, une vallée immense, bordée de coteaux sauvages et de forêts givrées de lumières stellaires. C'était une vision des premiers âges, une solitude tragique où la vie n'avait pas encore mis sa fièvre.

Le fleuve passait, courait vers ses destins. C'était le premier mouvement, la première errance de la matière, l'image parfaite de l'effort incessant qui porte la neige à la mer, la vapeur au nuage, la pluie au glacier.

Maintenant, les ondines chantaient. Par quel prodige cet orgue à la voix de Titan pouvait-il rendre la molle, et lascive, et puérile chanson des Nixes, imiter leurs voix de cristal, tresser délicatement la triple et exquise mélodie de leur antienne à la beauté du jour et à la joie de l'eau !

Ce fut une heure adorable. Toute l'âme wagnérienne s'éploya sans entrave, se réalisa en cette nuit splendide, comme jamais, nulle part, elle n'avait pu le faire plus noblement.

L'orgue se tut. Le silence retomba comme un velours.

Pierre perçut bientôt le frou-frou annonciateur de sa venue. Bientôt il sentit que de fraîches mains encerclaient son front, de petites mains froides d'ondine, dont le contact lui sembla savoureux comme le frôlement d'un ruisselet.

Il l'attira près de lui, l'assit sur ses genoux et baisa ses doigts de marbre où les gemmes mettaient dans l'ombre leurs feux glacés d'étoiles.

— Mains de fées, divines et bonnes, dit-il, grâce à vous, j'ai connu cette chose rare qu'est une

heure de la vie parfaitement belle. Mains géniales, tisseuses de charme, je vous adore.

Elle le fit taire en l'embrassant, puis, souple comme une tige, elle se blottit contre lui, appuya sa tête dans le creux de son cou et ils restèrent longtemps à regarder le noir, à écouter la fanfare de l'Or et les rires des sirènes.

Le tiède fardeau communiquait à Pierre une ivresse singulière. En outre de l'émoi des sens, il éprouvait une joie de conquérant à sentir palpiter dans ses bras ce corps frêle et beau, ce cœur noble que hantaientles plus hautes émotions humaines. Il savait aussi qu'il étreignait un être fier, patricien, maître de lui, qu'il ne devait pas son bonheur à la seule volupté, à la seule faiblesse de la femme, mais au libre choix.

Et, dans son âme, il craignait qu'un autre méritât un jour une semblable investiture, que ce cœur libre s'en allât vers un nouveau compagnon.

Cependant elle soupira, se roidit un peu dans les bras de l'ami, reprit sa pose confiante, puis, à voix presque basse, elle dit : « Comme j'aimerais voir avec toi ces jardins, ces lacs et ces montagnes où Wagner pensa ! Zurich, Lucerne auraient pour nous un sens nouveau, Bayreuth terminerait le voyage. Il me semble que j'irais vers ces choses en ta compagnie comme on va dans un rêve. J'ai parfois l'intuition que ce pèlerinage est le but, notre but, que de tout temps nous nous y sommes acheminés comme ces croyants du Moyen âge qui vivaient pour aller une fois à Rome, et continuaient à vivre pour y être allés. »

Une douleur sourde tordit le cœur de Pierre, comme une main brutale. Cette voix chère, cette musicale et douce voix le déchira. Elle lui proposait de

partir, de quitter ce jardin, de rompre cette harmonieuse paix où leur amour croissait chaque jour, comme une plante riche et superbe dans le soleil.

Elle rêvait d'errer ailleurs ; l'évocation de Wagner pour eux deux, par eux deux, ne lui suffisait pas. Elle ignorait quelles déceptions nous guettent aux détours des sentiers nouveaux. Elle croyait encore au bonheur hors de nous-mêmes. Gœthe ne lui avait pas appris ce qu'il y a derrière les montagnes. Elle en était au stade ambulatoire, à la recherche des îles fabuleuses.

— Chérie, dit-il, pourquoi voulez-vous donc promener votre inquiétude parmi de nouveaux paysages, pourquoi voulez-vous donner à notre amour un cadre fugitif ? Vous savez bien que partout où vous serez j'aurai mon bonheur avec moi, mais que nulle part il ne sera plus complet, plus profond que dans notre retraite.

Elle le regarda de ses grands yeux paisibles.

— Je ne suis pas inquiète, dit-elle, je sais que notre retraite est une chose précieuse et unique, que ton amour m'est doux comme une de ces symphonies dont on ne se lasse pas. Je pense seulement que le lieu n'est rien pour nous, que voyager côte à côte serait feuilleter le même livre, nous emplir des mêmes rythmes, devenir encore plus intimement amis... C'est par les souvenirs communs que les âmes s'identifient. Je voudrais te connaître depuis l'enfance, vivre avec toi fortement, activement. Une des choses qui nous isolent ce sont nos passés séparés, inconnus. Nous pourrions les ensevelir sous la masse des joies nouvelles et bien à nous, sous la montagne énorme de nos jouissances communes, sous les paysages, sous les tableaux

sous les musiques dont nos esprits se seraient imbibés et nourris ensemble.

— Chérie!

Il l'enlaça, l'embrassa follement dans le cou, sur ses lèvres tièdes, sur ses paupières tremblantes.

— Chérie! tu as raison, tu es la vie, le mouvement, l'air qui passe! Oui, nous voyagerons, nous verrons, nous écouterons, nous boirons aux mêmes sources, nous serons libres et sans attaches. Toutes les vallées, et toutes les routes seront à nous.

Maintenant l'idée de refaire le pèlerinage de jadis avec cette Walküre souple et forte, avec ce compagnon exquis l'emplissait de joie. Comment n'avait-il pas lui-même pensé à ce voyage, comment n'avait-il pas compris que le profil changeant de Florence exigeait pour fond la mobilité des nuées passagères?

Ils reviendraient plus tard dans la maison discrète, dans le jardin du silence; mais ils auraient en eux tout un univers polychrome. Le monde resterait avec eux dans la retraite; leurs âmes ne s'évaderaient plus vers des pays lointains puisque ceux-ci seraient en eux à tout jamais.

Le voyage fut décidé rapidement. Ils convinrent de partir au commencement de juillet pour être le quinze à Bayreuth.

— Il nous reste huit jours, dit Florence, nous les emploierons bien. Je veux revoir toutes les allées du parc, et la terrasse, et la grande vallée creuse où s'agite la vie, et tout ce domaine où je fus reine, et toutes les étoiles de ton ciel.

XIV

Les dernières journées furent mélancoliques. Pierre, à mesure que le terme approchait, sentait

monter en lui l'angoisse de l'inconnu, la crainte de cette vie nouvelle qui allait rompre le charme de leur intimité et les rejeter dans l'océan plein d'aventures, dans le grand courant du monde.

Florence aussi paraissait regretter cette phase agonisante. Comme si elle eût voulu graver en elle-même le souvenir des heures précieuses passées là, elle errait tout le jour, inquiète, prolongeait les soirées dans le parc embaumé, semblait ouvrir les yeux et respirer profondément pour absorber mieux encore toutes les couleurs divines des feuillages et du ciel, et l'arôme discret des fleurs mellifères.

Parfois elle partait seule, le matin, alors que Pierre la croyait encore aux mains de Beppa. Il la trouvait assise dans le parc toute souple et nue sous l'étoffe molle d'un peignoir, sa jolie tête et son mince cou ombragés par un grand chapeau Gainsborough. Il s'asseyait alors près d'elle et, dans la pureté du jour vierge, dans la mâle senteur des plantes que la rosée mouillait encore, ils restaient silencieux, épiant la vie sourde des fourrés, la fuite rapide des écureuils roux dans le vert des herbes, le brusque envol des ramiers aux ailes de velours.

Après les rêves ardents et les nuits enfiévrées, ces matins lénifiants avaient un charme inexprimable. Loin de sentir diminuer son activité cérébrale dans le contact prolongé de la nature, Pierre éprouvait au contraire une aisance extraordinaire à se mouvoir dans le monde des idées, à rapprocher, à comparer, à généraliser.

Qu'avait-il besoin de la ville et des hommes? Les livres ne lui apportaient-ils pas le meilleur de ce que peut donner le génie humain. L'amie parfaite qui s'abandonnait contre lui n'était-elle pas toute la beauté convoitable du monde ? Son art, à lui, ne

suffisait-il pas à donner à ces choses une vie palpitante et belle ?

Il élaborait alors des projets d'existence durable auprès de cette charmante compagne. Il dénouait les liens, il aplanissait les obstacles, il tranchait toutes les attaches qui la reliaient encore au monde bruyant et actif.

« Le voyage avec elle, pensait-il, sera simplement une forme nouvelle de la solitude. Nous traverserons les villes et nous y séjournerons sans connaître ni reconnaître personne. Nous nous plongerons dans la fournaise. Nous nous griserons du rythme hâtif des existences pressées. Nous verrons s'agiter la foule des hommes comme les damnés du Dante.

« Puis nous reviendrons vers ce doux paysage de calme. Nous nous ressaisirons. Je travaillerai. Nous nous aimerons. Tout mon effort aboutira à elle. J'essaierai d'être pour elle ce qu'elle sera pour moi. Ainsi la vie coulera bonne et féconde, faite seulement de beauté et d'actes nobles. »

Et, cependant, une crainte l'empêchait d'exprimer ses idées à Florence. Sourdement, il sentait qu'elle ne le comprendrait peut-être pas tout à fait, que son esprit désirait peut-être autre chose. Comme toujours l'énigme se dressait insoluble. L'impossibilité de connaître les aspirations d'un autre être s'affirmait implacablement.

Il pensait à tout son passé d'oiseau migrateur, perpétuellement en quête d'un ciel nouveau, d'une cime inconnue. Il regardait sa tête fine, courbée sous le fardeau des cheveux opulents, et il se demandait si ce joli crâne long, harmonieusement taillé comme une galère aux flancs plats, pouvait contenir d'autre désir que celui d'errer sans cesse,

de boire le vent, de voir la vie, sans se fixer, sans atterrir, comme font les mouettes.

Comme pour lui donner raison, après quelques moments de silence contemplatif, elle se levait soudain, vive et légère, l'appelait, partait devant lui dans un frou-frou de soie, courant presque à la manière d'une petite fille qui veut voir ce qu'il y a derrière les arbres.

Elle était plus communicative. Elle lui livrait des petits fragments de sa vie antérieure. — Presque toujours c'étaient des tableaux colorés et gais, des causeries alertes entre jeunes gens sur le pont d'un bateau,au vent du large, ou bien dans un coin de salon lumineux. Elle se montrait toujours souveraine d'un petit peuple d'adorateurs, participant aux joies et à l'action du monde.

Il était alors obligé de faire un effort pour retrouver cette belle jeune femme qui, dans la salle du concert, l'hiver passé, lui avait paru tellement isolée de la foule, et si royalement seule avec sa pensée grave, au dessus de cette plèbe de gens bavards et souriants.

Puis elle le rassurait, donnait à sa joie des motifs plausibles, parlait de ce qu'ils allaient voir ensemble, de Lucerne, la ville lacustre qui contemple les tragiques sommets et les eaux dolentes, les glaciers superbes et le pur miroir du lac.

Elle semblait, avant tout, heureuse de refaire avec lui les étapes de jadis, de découvrir, grâce à lui et par lui, un sens nouveau aux paysages, de comprendre mieux les beautés hermétiques de certains plis de la terre et de certains sites aimés légèrement autrefois.

Ainsi, elle apaisait les doutes que l'âme ombrageuse de Pierre était toujours prête à accueillir. Il

devenait joyeux, éprouvait à son tour l'immodéré besoin des cimes blanches du ciel large, des vallées gigantesques où l'histoire sommeille. Il faisait du but final, de ce théâtre de Bayreuth où s'achèverait leur voyage, un paradis définitif, un mont Salvat, où devait se réaliser complètement la communion avec le Maître, où devaient enfin lui être révélés les derniers arcanes de la beauté intégrale.

Souvent, il était allé déjà dans cette petite ville de Bavière, calme et morne ou toute remplie du bruyant enthousiasme des peuples. Mais alors il était seul, plein d'une technique ardue, crispé par le voisinage odieux des importuns qui vont là étaler leur niaiserie comme en une ville d'eaux.

Cette fois, son cœur aurait un lien, toute sa chair endolorie par la joie et la volupté frémirait dans la grande harmonie comme une viole délicate. Son amour se mêlerait et s'enroulerait à la Fable, s'en augmenterait et lui donnerait un plus immédiat symbole, une plus vivante et plus intime explication.

Un jour qu'ils étaient retournés vers l'abri de bois sculpté qui fait face au ravin, et que, suivant sa coutume, Florence fouillait dans la petite bibliothèque, ces pensées se précisèrent encore chez lui.

En dépit de leur longue amitié, de leur amour, de l'abandon complet qu'elle lui avait fait d'elle-même, il sentait bien qu'elle conservait encore cette faculté de se ressaisir, de s'isoler, de prendre un livre, de sortir seule, qui montrait que leurs sentiments n'étaient pas identiques.

Et tandis qu'avec des gestes de fille curieuse elle explorait l'armoire obscure, tirait successivement les missels aux lourds fermoirs, les cartons d'estampes et les albums de vues, il songeait : « Cette

âme est de celles qu'on n'acquiert que lentement, qu'on peut perdre par un mot, qu'on ne peut jamais posséder parfaitement. Il faut qu'entre elle et moi mille liens se tissent. Il faut que nos passés différents s'estompent et s'évanouissent, que nous ayons derrière nous tout un monde de joies communes et d'enthousiasmes. Il faut qu'elle ait vibré par moi souvent, bellement. Alors peut-être aurai-je un jour la compagne désirable, celle qui veut faire don d'elle-même sans restriction, qui ne conserve pas dans son cœur de réduit secret dont on n'a pas la clé.

Florence avait ouvert un livre, s'était assise en face de lui, et maintenant elle lisait dans la lumière ambrée que reflétait le bois patiné de la cathèdre. Son visage penché avait une expression singulière d'intérêt et de joie subtile, une expression que Pierre ne se rappelait pas lui avoir jamais vue. Il éprouvait à la regarder ainsi un plaisir très doux mélangé d'un sourd regret dont il démêlait peu à peu les raisons.

« Combien de choses, pensait-il, peuvent nous séparer de l'amie, élever entre nous et elle un mur infranchissable ! Une page qu'elle lit la transporte en Orient ou dans les siècles révolus, ou dans quelque royaume de songe, et voici qu'elle n'est plus là, qu'elle ne nous connaît plus, que Roméo nous remplace, nous supplante en elle-même. Un livre, un passant, un incident de la rue, une boutique brillante : son âme s'évade, nous n'avons plus, près de nous, qu'un corps souriant et vide comme une maison inhabitée. »

Il détourna les yeux. La vallée s'ouvrait immense et sauvage, bordée à l'horizon par une muraille de rochers que le soleil et l'ombre creusaient et colo-

raient de bleus veloutés et de jaunes incandescents. Dans le bas, des bouquets d'arbres et des cultures formaient un tapis chatoyant où courait un filet d'eau. Une troupe de corbeaux passait très haut dans le ciel, s'en allait comme une fumée dans la belle lumière du zénith. Il s'éleva en pensée jusqu'à eux, il crut planer, embrasser du regard le paysage énorme que voyaient ces oiseaux.

« Il faut agir, pensa-t-il, parcourir le domaine que nous donne le Destin. Plus tard, nous reviendrons ici, grisés d'espace, las de courir, alors nous connaîtrons le charme de l'amour pacifié et du studieux repos hanté de souvenirs. »

XV

L'heure était venue.

Tandis que Florence achevait de s'habiller, Pierre regardait par la porte vitrée du hall la grande cour ensoleillée où les attendait la voiture.

L'allée droite et pompeuse allait se perdre au loin comme un fil blanc, le fil d'Ariane qui menait vers le Monde. Il la considérait avec angoisse. Il lui semblait qu'il s'éveillait d'un songe, que toutes leurs joies des jours passés n'étaient que mirage et fumée, que la dure vie allait les reprendre, et il regrettait de n'avoir pas assez joui de ce rêve, de n'avoir pas su le prolonger, l'éterniser.

« Nous reviendrons, murmura-t-il. Ce voyage sera notre voyage de noces. »

Dans la galerie sonore une porte s'ouvrit, la voix de Florence résonna, fraîche et jeune. Elle l'appelait. Il la rejoignit dans un corridor sombre qui menait à sa chambre. Il la suivit pendant un instant dans la pénombre, ne voyant d'elle qu'une silhouette noire plaquée sur le fond lumineux du

jardin. Il entendait le bruissement de sa robe ; il sentait le parfum ténu de ses cheveux; et cependant elle allait devant lui, comme une ombre irréelle, comme un gracieux fantôme né d'un jeu de lumière.

Elle s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur le parc.

— Au revoir, dit-elle.

— Pourquoi, au revoir? Ne partons-nous pas ensemble?

— Si, si, mais je ne te reverrai plus d'ici longtemps dans cette jolie pièce claire, parmi toutes ces choses vieilles et jeunes qui te complètent et sont un peu de toi-même. C'est un autre Pierre que j'aurai près de moi ; nous différons suivant les ciels et les gîtes. Je sens bien, moi, que j'ai été ici ce que jamais je n'ai été autrefois, ce que nulle part ailleurs je ne serai plus. Au revoir.

Il l'embrassa. Elle se serra contre lui et sans le regarder : « Nous avons été heureux là », dit-elle.

Ils se séparèrent émus et tristes. Elle fit un dernier tour dans la chambre trop bien rangée où ne traînait plus aucun de ces mille objets dont elle avait orné les tables et les marbres. Plus rien d'elle ne subsistait. Les petites coupes et les drageoirs, les baguiers de vieil argent et le petit poignard qui lui servait de liseuse avaient disparu. Seul flottait encore son parfum imperceptible que le temps abolirait bientôt.

« Allons ! dit Pierre, au revoir, puisque la Florence que j'aime demeure ici pour préparer le retour. »

Ils s'étreignirent follement devant le calme horizon du grand parc velouté, puis ils sortirent.

La voiture tourna dans le sable, longea la grande

allée que le soleil couchant projetait sur les prés en ombres déjà longues.

Sans rien se dire, ils suivirent les chemins qu'ils connaissaient l'un et l'autre, à présent. Les bois et les ruines peuplés de souvenirs voluptueux ou romanesques défilèrent lentement, les entourèrent, leur contèrent une dernière fois la merveilleuse légende des âges de force et de beauté.

Puis tout disparut de ce qui avait été leur domaine. Ils sortirent du terroir discret où, pendant quelques semaines, ils avaient pu oublier le monde et les hommes.

Au loin, dans la plaine ouatée de brume, la station brillait déjà de tous ses falots aux glaces limpides. Les premières étoiles tremblaient dans le ciel encore clair, où des nuées gonflées de pourpre s'attardaient. Des odeurs fines montaient de toutes les herbes.

— A quoi pensez-vous, Flory ? demanda Pierre.

— Je pense, dit-elle, à un soir de Toscane en tout semblable à celui-ci. J'avais seize ans, je lisais Musset en cachette et le parfum des héliotropes me faisait pâmer.

Il se reporta lui aussi à des soirs anciens, où son jeune et tendre cerveau avait perçu avec une délicatesse inouïe des arômes de fleurs et des couleurs de ciels. Il se remémora le temps où des crépuscules analogues l'émotionnaient comme des drames, et il se demanda si l'adolescent n'était pas le vrai roi du monde, l'être le plus apte à éprouver l'émoi divin devant la pure beauté, à vibrer le plus fortement au contact de la nature. Le mythe charmant de Siegfried le hanta. Il fut sur le point de regretter les folles vigueurs d'autrefois, les beaux enthousiasmes éteints.

Mais Florence se rapprocha de lui, s'abandonna sur son épaule, et soudain la jeunesse fut là, ardente, invincible. Le soir parut plus atrocement beau, la fin du jour plus tragiquement irréparable, sur le paysage qu'ils abandonnaient.

Bientôt le train les emporta dans sa course. Leur wagon, doucement éclairé, intime comme un coin de boudoir, glissa vertigineusement dans la détresse nocturne des grands espaces inconnus.

Çà et là, dans la campagne, des lumières paraissaient, révélaient un peu de vie humaine tapie dans un sillon de la terre. Une maison passa toute proche, où flambait dans l'ombre opaque un feu doré de sarments. Un étang jeta dans la sombre fourrure d'un pré une plaque de nacre verte. Et derrière le fracas métallique du train, ils croyaient percevoir le silence écrasant, absolu, définitif des grands horizons endormis où l'homme ne promenait plus sa hâte fébrile.

Puis ce fut la nuit toute bleue de lune et veloutée de brouillard. L'aspect des choses changea encore. Les prairies s'irisèrent de pâles reflets d'eau. Des bois passèrent, farouches, âprement sombres comme des eaux-fortes et qui semblaient céler dans leur mystère toutes les vieilles terreurs des contes de fées.

Florence, accoudée près de la vitre, regardait défiler les images prestigieuses. Tout un côté de son visage participait à l'ombre bleutée de l'extérieur, tandis que la petite lampe vacillante du wagon versait sur sa nuque et sur sa joue une chaude patine d'or, caressante, mobile comme un frottis de vie fugace qui coulait sur la soie de ses cheveux, sur le tissu transparent de sa peau, et leur communiquait sa joie de flamme dansante.

Elle était à la fois la Muse pétrifiée du paysage nocturne, la superbe et froide idole de tous ces bois, de tous ces espaces déserts, et la femme moderne, fragile et douce dans son cadre d'étoffes.

Pierre se complut à creuser le symbole, à contempler tour à tour les deux femmes, à évoquer toutes les Florences du passé, différentes les unes des autres, suivant la couleur du temps et le sens de l'ambiance.

Il redouta et désira l'avenir. Il sentit qu'ils y allaient hâtivement, irrémédiablement, que cette fuite rapide parmi la nuit d'étoiles glacées et d'arbres fantômes les entraînait vers ce qu'ils seraient, vers les malheurs et les joies du futur, les emportait loin d'eux-mêmes comme cette machine à explorer le temps qu'inventa le savant et troublant H.-G. Wells.

— What are you dreaming about, darling? demanda la petite figure dorée.

— A quoi je rêve? Au futur, vers lequel nous nous hâtons et au doux passé pittoresque dont vivent nos âmes. Et je pense que le présent n'existe pas. Nous sommes toujours entre un espoir et un regret. Il n'y a que la veille et le lendemain qui comptent.

—Peut-être avez-vous raison, dit-elle. Cependant je crois goûter complètement l'heure qui passe. — J'attends avec impatience la grande Suisse et Bayreuth, les lacs et la musique, et pourtant je me sens heureuse là, près de ce soir de lune et d'ombre. Je crois que le présent existe.

Elle se tut, son regard retourna vers les plaines fuyantes. Pierre sourit.

« Petite amie, pensa-t-il, vous n'êtes jamais com-

plètement dans le présent ou dans le passé. Vous errez au souffle du vent. Vous êtes très loin dans le royaume vaporeux des souvenirs imprécis. Vous y coudoyez des ombres que vous ne reconnaissez pas trop bien ; vous y fredonnez des airs où manquent des notes ; puis soudain vous vous réveillez près de moi et vous me parlez anglais. Ame errante ! Où nous conduirez-vous l'un et l'autre ? »

Le brusque arrêt du train dans une gare blafarde sous la lumière du gaz l'arracha à ses pensées. Il s'intéressa au va-et-vient des gens, au cri aigu d'une fillette invisible qui annonçait des journaux dans la nuit du quai. Au loin des signaux luisaient, verts et rouges comme des pierreries humides. Des rails d'acier fuyaient comme des rigoles de feu sur la terre obscure. De laides et géométriques images annonçaient le règne de la raison.

Il reporta les yeux vers l'intérieur chaud où tremblait la petite étoile d'or de la lampe. Il se complut à goûter la ligne souple de Florence mollement renversée dans une pose de Helleu. Un sac ouvert près d'elle laissait voir de jolies choses brillantes, des bouchons ciselés de flacons, l'ivoire vivant d'une liseuse fichée dans la tranche d'un livre, une paire de gants si fins qu'on eût dit de minuscules gaines à bijoux, d'absurbes gants de poupées affalés en un simulacre de lassitude.

Son esprit revenait vers elle : « C'est la femme de notre heure, pensait-il, pleine d'images diverses, fébrile, complexe, compréhensive, curieuse, avide de savoir et de jouir. C'est la compagne du conquérant, la femme de celui qui vainquit l'espace et le temps. Pourquoi lui demander une fidélité de béguine ? Elle n'a plus la petite âme étroite et puérile de la femelle antique. Elle veut vivre par elle-même,

avoir ses joies et ses vices, et du jour où elle réalise son idéal, elle en est digne. »

Sans le regarder, Florence rangeait maintenant les objets dans le sac. Le ronronnement sourd du train avait repris, musical et monotone, rythmé bizarrement comme une gigue.

— Nous allons rentrer dans le monde, dit-elle, il va falloir être très prudents. Je fais peu de cas de ce que pensent les indifférents, mais je tiens à mon indépendance et j'ai une crainte toute physique du scandale. En Suisse, à Bayreuth, nous rencontrerons sûrement des gens de connaissance. Je sortirai avec vous, nous habiterons le même hôtel, mais vous serez l'ami rencontré, le compagnon du hasard, rien de plus. N'est-ce pas ?

Elle avait une voix grave et charmeuse, impérieuse et persuasive qu'il se rappelait avoir entendue dans les premiers temps de leur amour, quand il y avait encore entre eux des étrangers, et autour d'eux toute la vie papillotante et curieuse de Paris.

Oui, ils rentraient dans la fournaise. Déjà, elle cessait d'être ce qu'elle avait été pour lui seul. Il détesta le mouvement qui les entraînait.

Le plan de voyage avait été élaboré soigneusement. Ils devaient arriver à Paris le soir, descendre chez Pierre et repartir le lendemain soir pour Lucerne. De là ils iraient à Zurich, puis à Bayreuth.

Beppa était partie la veille directement pour Lucerne, où elle devait tout préparer pour l'arrivée de sa maîtresse. Ils allaient donc en toute indépendance et libres des mille soucis d'un déplacement.

Maintenant, dans la nuit, les points lumineux se multipliaient, traçaient dans le velours noir de l'espace de longues allées rectilignes. Une vapeur de lumière flottait au loin sur Paris, jetait aux

nuages une blêmeur bleutée. Pierre abhorrait ces visions tristes de banlieue. Il souriait au souvenir des enthousiasmes que ce même tableau suggérait aux jeunes écrivains provinciaux venus pour conquérir Paris. Il se réfugia de nouveau dans la voiture capitonnée toute pleine du parfum de Florence. Il rouvrit le sac où tout à l'heure il avait vu le volume des *Trophées*. Il se pencha vers elle et de sa voix évoqua, par le beau sonnet de *l'Oubli*, la mer bleue, le ciel calme et toute la splendeur primitive des choses inviolées.

Pendant un instant, la noire laideur du chemin disparut, leurs cerveaux s'emplirent du rythme vaste du poème, leur demeure mouvante sembla glisser dans la blonde lumière de Hellade.

Puis tout s'éteignit. Ils reprirent pied dans la sombre carrière. Des luminaires sinistres éclairèrent des coins en coupe-gorges; un pont métallique vibra sous le choc des roues d'acier; la travée de la gare s'ouvrit gigantesque, pointée de feux polychromes, illuminée tristement par les mornes astres bleus des lampes électriques.

Ils attendirent dans leur wagon que la foule fût écoulée, puis ils sortirent hâtivement, gagnèrent la rue.

Tout de suite, la clameur de Paris les entoura, faite de roulements, de heurts, de piétinements. Leur fiacre s'enfonça dans d'interminables boulevards. Ils refirent le chemin du bord de l'eau qu'ils avaient suivi au départ dans la pureté matinale.

Pour Pierre, tous ces spectacles étaient navrants. Les faces blêmes des gens entrevus sous des lampadaires semblaient des masques falots de Hogarth ou de Goya où flambaient les vices et les terreurs des engeôlés. Le fleuve lui-même avait perdu sa

joie avec la lumière ; il roulait des flots de bitume où quelques lanternes mettaient des flaques de sang. Sur les ponts, pointillés laidement de réverbères uniformes, passaient des silhouettes ridicules d'omnibus. Cela faisait froid; rien ne restait de la beauté joyeuse de ce même paysage parcouru un matin.

Quand ils se trouvèrent dans la chambre de Pierre, où la flamme des ampoules avait soudain fait vivre les dorures et les étoffes, et les yeux de Florence, et sa peau libérée du voile, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre comme pour mieux oublier tout ce qui n'était pas eux-mêmes et leur amour, leur beau passé et l'avenir désirable.

XVI

— Pierre ! Pierre ! les Alpes !

Il ouvrit les yeux, sortit du rêve où le berçait la cadence du train.

Florence était là, frémissante, penchée vers le paysage énorme, si jolie et si rose, dans cette grande lumière venant après le tunnel, qu'elle lui donnait encore l'impression d'une métempsycose.

Toute la nuit, ils avaient roulé, inconscients, hantés de songes troubles, ne voyant, aux instants de lucidité, que la lueur bleuâtre de la lampe voilée d'étoffe.

Puis ç'avait été l'arrivée à Bâle, à la pointe du jour, un nouveau départ dans la fatigue et le malaise, et voici que tout était oublié, qu'une vie nouvelle semblait commencer devant cette terre promise où rougeoyaient les Alpes splendides.

Tout était vaste et pur ; un air balsamique entrait par la vitre baissée ; le ciel se fonçait au zénith jusqu'à l'indigo des nuits lointaines, pâlissait à l'horizon, s'argentait, s'ornait de nuages diaprés.

— Que de beauté ! Que de beauté ! disait Florence.

Sa coiffure un peu défaite dans le sommeil laissait échapper, sur la tempe, un flocon de cheveux soyeux qui palpitaient au vent; sa bouche s'entr'ouvrait dans un sourire d'extase, laissant voir la blancheur de ses petites dents, et toute sa physionomie semblait éclairée d'une flamme d'enthousiasme un peu puéril qui émouvait Pierre profondément.

— Oui, oui, dit-il, c'est la terre des Dieux, c'est là que les mortels peuvent s'élever un peu, et sentir, et comprendre. C'est cette Suisse divine qui a fait Gœthe, Byron, Wagner. Quand on ne la connaît pas, on est mort à la pensée sublime. Elle n'exalte pas, certes, les âmes mesquines, mais elle détermine, chez ceux qui sont marqués, l'éclosion du génie et de la vision surhumaine. Elle est le piédestal ardu, la roche abrupte où sommeille la Walküre désirable. Elle engendre l'œuvre, elle donne le recueillement, le calme, l'ineffable paix de l'esprit.

« Il y a dans Siegfried, après la « *Traversée du Feu* », un passage qui dit mieux que toutes les vaines phrases la sérénité pacifiante et magnifiante des Alpes. Ce passage est de ceux qui réjouiront et dilateront le cœur des hommes dans les siècles des siècles, et c'est ici que Wagner l'entendit chanter en lui.

« De même que le *Vaisseau-Fantôme* contient tout le sortilège des flots, toute la grande voix hurlante et berceuse de la mer, de même la Tétralogie recèle tous les murmures des forêts et les grondements des cascades, et les ondulations puissantes de ces monts. »

Comme un album inépuisable, la Terre changeait ses apparences. Elle s'agitait, s'apaisait, jetait au

ciel des forêts d'arbres sombres, s'alanguissait en plaines vastes, en lacs miroitants pour laisser voir plus loin d'autres surgissements exquisément colorés de blanc, de rose et d'indigo.

Puis des sapins faisaient escorte au train bruyant, répercutaient ses ahannements essoufflés, filigranaient le ciel de nobles silhouettes, dures et précises.

Enfin, l'horizon s'ouvrit. Les géants parurent, stupéfiants et paisibles : le Righi, le Pilate, aux noms fabuleux. Désormais, ils seraient là, stables dans cette tourmente de lignes, comme les piliers gigantesques d'un idéal portique.

Le temps et l'espace coulèrent encore. Lucerne vint à eux, s'éclipsa, parut enfin, tassée près de son fleuve luisant et de son lac, ainsi qu'un blanc troupeau qui s'en va boire.

Il était convenu qu'ils descendraient tous deux au même hôtel, mais isolément, et que leurs rencontres seraient de pur hasard en apparence. Aussi l'arrivée fut-elle un peu assombrie, pour Pierre, par l'idée de la séparation.

La vie les reprenait avec ses réalités et ses obligations. Ils avaient eu jusqu'ici une existence libre et cachée où seul leur désir régnait. Maintenant il faudrait craindre la foule, mentir, jouer un rôle, voir Florence, la douce, la délicieuse amie, redevenir un peu l'étrangère d'autrefois.

Ils décidèrent de se rejoindre vers midi, près de la Tour de l'Eau, et d'aller déjeuner ensemble sur la terrasse de Gütsch.

Ils se firent des adieux comme pour une longue absence, émus l'un et l'autre de cette séparation imaginaire, comme si le monde venant entre eux les avait éloignés irrémédiablement. Il la prit dans ses bras, l'étreignit farouchement, jalousement, tout

remué de la sentir tendrement passive et faible contre sa chair.

Déjà la gare sonore investissait le train, masquait les horizons de son décor banal. Sur le quai Beppa attendait sa maîtresse, fiévreuse, sa face pâle mangée de grands yeux quêteurs.

Ils se quittèrent; Pierre la vit monter en voiture et il se trouva seul devant l'énorme panorama du lac et des montagnes.

La vision lui était familière. Maintes fois déjà, il avait longé ce quai lumineux, bu à pleine poitrine cet air fortifiant. Il se rappelait des heures de solitude, où, tout plein de son œuvre, il foulait ces mêmes dalles, essayait de retrouver, au bord du lac romantique, l'âme de son héros et les souvenirs de sa réalité.

Il traversa lentement le nouveau pont. La fatigue du voyage n'existait plus. Il éprouvait une allégresse exquise à se sentir là, devant ce drame grandiose de la Nature.

Des passages de Rousseau lui revenaient à l'esprit, de belles pages voluptueuses et chaudes, enthousiastes et jeunes, qui lui faisaient remonter au cerveau tous les émois de ses vingt ans, aventureux et libres.

Il goûtait aussi une subtile joie à se sentir momentanément seul, à prévoir l'instant où, tout à l'heure, il retrouverait une nouvelle amie dans un cadre nouveau.

Il longea la place des Cygnes, suivit le quai ensoleillé.

A travers les arbres, il voyait les bords du lac se dérouler mollement, encercler d'une ceinture verte l'eau pure où le ciel noyait ses couleurs ineffables.

Toute sa pensée s'évaporait dans le paysage matinal. Il n'appartenait pas à cette rive. Il planait sur le Righi géant, dominait ce peuple cyclopéen de monts entassés là, comme une armée farouche. Il se grisait d'étendue, se sentait fondre voluptueusement dans cette lumière divine, dans cet espace incommensurable.

C'est là que Wagner était venu ; c'est là que l'aigle avait posé son aire. Ce quai l'avait connu fou d'orgueil et de joie, ou bien mortellement triste et seul lors du retour de Venise.

Autour de ce lac, Il avait aimé, souffert, créé. Autour de ce lac, Il avait tracé le mystique anneau de son œuvre, promené sa vie dolente et somptueuse. De ces fenêtres, il avait, plus d'un soir, essayé de rafraîchir sa fièvre en contemplant les neiges des sommets irisés par la lune.

Pierre s'était arrêté ; il restait là étourdi, grisé. Le lac et les montagnes formaient la scène sublime où s'était connue et traduite une des âmes les plus somptueuses des temps. Peut-être cette âme n'était-elle que le résumé cristallin, que le symbole chantant de ce Righi et de ce Pilate, de ce Titlis et de ce Burgenstock, et de cette eau transparente comme une gemme, et de ce ciel fluide et pur. Peut-être Siegfried et Tristan, Brunnhilde farouche et la triste Yseult n'étaient-ils autres que les génies harmonieux de ces montagnes et de ces bois.

Il reprit sa marche, longea les grandes maisons blanches qui tournaient vers le lac leurs faces aux cent yeux.

Bientôt il fut à son hôtel. Il entra. On lui désigna sa chambre, retenue à l'avance, et où déjà ses bagages l'attendaient.

Il croisa en montant quelques misses vêtues d'é-

toffes claires, vit passer des ombres dans le lointain des corridors, mais rien ne lui indiqua la chambre de Florence. Il aurait voulu savoir où elle était pour s'orienter vers elle; et soudain cette séparation lui sembla grotesque et insupportable.

Il se hâta pour être exact au rendez-vous.

Deux ou trois incidents minimes vinrent l'exaspérer; il ne trouvait pas les clés de sa malle, personne ne répondait à la sonnerie. En une minute, son calme l'abandonna; sa joie d'être là s'évapora. Il prévit ce qu'il aurait à souffrir de cette situation d'opérette, de toutes les contraintes auxquelles ils seraient obligés pendant leur voyage.

Enfin tout s'arrangea. Le bain lui rendit un peu de quiétude. Il put, par la fenêtre, goûter encore toute la subtile joie éparse dans le décor féerique. Il oublia Florence. Il fut *lui-même*, libre et fort dans la nature clémente, plein de son œuvre, la tête bourdonnante d'idées.

Mais la pendule sonna. Il partit, goûta de nouveau le grand soleil des quais, la gaieté scintillante du lac, l'accueillant mystère de la cité étrangère dont on ne connaît pas tous les recoins, dont on peut attendre encore quelque surprise.

Sous le pont couvert qui mène à la Tour de l'Eau, il s'attarda à regarder les peintures naïves qui narrent l'histoire de Saint-Léger, à suivre les frissons glauques du fleuve dans l'ombre des piliers vétustes.

Enfin elle vint. Elle s'avançait dans l'allée couverte du vieux pont. Des taches de soleil couraient sur ses cheveux, donnaient à toute sa personne une allure plus fugace encore et plus légère.

Il adorait ces quelques secondes qui précèdent la rencontre, ce court moment pendant lequel on voit

l'amie dans son ensemble, sans pouvoir détailler les mille charmes dont est faite sa beauté.

Elle rayonnait. Tout de suite, elle dit sa joie devant le matin radieux, son amusement de gamine à vivre l'aventure, à combiner des rendez-vous et des intrigues, à mêler leur jeune amour aux souvenirs séculaires, aux vieilles pierres historiques, à la nature impérissable.

Ils allaient maintenant, côte à côte, sans fatigue, régénérés par l'air pur et le soleil, jouissant de tout : de la mine plaisamment renfrognée d'un bambin, du manège fureteur d'un beau Colly d'Ecosse au museau fin, au poil roux et soyeux.

Après avoir longé la Reuss, ils prirent l'Untergrund, qui les conduisit au pied de la colline de Gütsch. Puis, dédaignant le funiculaire, ils suivirent un chemin sinueux qui serpente au flanc du mont.

Elle marchait devant lui, alerte, vive et comme grisée de cette activité. Elle s'arrêtait aux boucles du chemin, se retournait, respirait l'air léger, puis repartait à pas menus et élastiques.

Ils arrivèrent tard au restaurant du plateau. Ils avaient grand'faim et se mirent à table avec allégresse.

Il demanda du champagne, composa un menu copieux et succulent et le repas se déroula fastueusement devant l immense panorama encerclé de monts gigantesques.

Ils absorbaient tout, air et couleurs, mousse de champagne , neige pure et ciel clair. Ils s'emplissaient de beauté et de joie, comme des enfants au cœur simple

Et Pierre oubliait l'Œuvre et l'Avenir, et l'Enigme de la femme et toutes les folies de la pensée. Il ne

voyait que ses yeux et ses lèvres et ses cheveux de soie blonde, effilochés comme un réseau doré sur un coin du lac bleu.

XVII

« Quelle mauvaise idée Florence avait eue en venant habiter cet hôtel fréquenté, où il fallait garder tant de ménagements ! N'eût-il pas mieux valu découvrir quelque pension discrète où ils eussent pu continuer leur existence intime à l'abri des fâcheux ? »

Ainsi pensait Pierre en achevant sa toilette dans la chambre banale où ses flacons et ses brosses, ses livres et son sous-main en désordre avaient des airs tristes d'exil.

Il était convenu qu'ils dîneraient, elle, dans son appartement, et lui, au restaurant de l'hôtel, pour se rejoindre ensuite dans le hall.

Comme il eût été agréable pourtant d'avoir un appartement pour eux deux dans une de ces petites maisons blanches en belvédère sur un coteau, loin de tout ce public laid et curieux d'où, à chaque instant, pouvait surgir une tête connue.

« Je n'aurais pas dû laisser faire, se disait-il ; j'aurais dû mettre le veto quand Beppa est partie en fourrier, je n'en serais pas réduit aujourd'hui à cette situation absurde d'être sous le même toit qu'elle sans pouvoir la voir, de dîner sans elle, de lui donner des rendez-vous, comme si tout Paris nous épiait. »

Il descendit au restaurant, choisit une table dans l'embrasure d'une fenêtre, et, tandis qu'un maître d'hôtel cérémonieux et empressé lui apportait les mets, il regarda finir le jour sur le lac rose.

Le bateau de Fluelen revenait lentement comme

las d'avoir exploré les mille recoins de son royaume. Sur le quai presque désert, un vieillard se promenait, s'arrêtait parfois pour regarder les montagnes du fond, burinées finement dans un ciel vermeil.

Pierre pensa qu'il serait doux, tout à l'heure, d'aller avec Florence sur la route que longe la berge. Ils sortiraient de la ville, verraient les maisons se clairsemer, la nature reprendre ses droits. Bientôt il n'y aurait plus autour d'eux que des arbres et des prés, des odeurs saines d'herbages, des bruits d'eau. Les Alpes garderaient encore à leurs cimes la chaude lueur du couchant, tandis qu'un peu partout, dans l'ombre du soir, les demeures des hommes s'éclaireraient, discrètement comme des veilleuses.

Derrière lui, dans la salle, un rire de femme voltigea, s'éteignit en chuchotis, en murmure fiévreux d'historiette; une rauque voix d'homme dit quelques mots anglais.

Un instant, son attention fut attirée par ces voix inconnues. Il se surprit à imaginer des masques pour les personnages anonymes qui parlaient dans la pénombre. Mais, sur le quai, le vieillard repassa, et de nouveau ses yeux errèrent sur le grand miroir limpide qu'un falot de barque ponctuait déjà d'une larme de sang.

Il avait achevé de dîner. Il eût voulu rester là, regarder longuement ces choses simples et bonnes, oublier tout l'artifice qui l'investissait étroitement, ces hommes en habit, ces meubles d'une pompe vulgaire; mais il craignit que Florence ne l'attendît dans le hall, et il se leva.

Déjà des lampes électriques s'allumaient partout, éclaboussaient de lumière les cristaux des

globes, les dorures des torchères, tout le banal décor des hôtels suisses.

Il traversa deux grands salons, où s'élaboraient les préparatifs d'un concert, puis il alla s'étendre dans un rocking à portée de l'ascenseur par où elle allait descendre.

Au fond du hall, une porte vitrée encadrait un paysage lointain d'Alpe neigeuse, et c'était, parmi les plantes vertes de la salle, toutes poudrées de lumière factice, comme un tableau bleuâtre vu dans un jour étrange d'exposition.

Près de lui, un vieil Anglais toussa, puis, de ses doigts de cire où luisaient des pierres monstrueuses, fit éclater une bruyante allumette et savamment alluma son cigare.

Pierre le regarda. Il avait une face noble et lasse, toute couturée de rides, toute sillonnée de plis d'orgueil et de gourmandise, d'énergie et de désenchantement, une de ces faces de Saxons voyageurs où semblent s'être gravées toutes les tristesses du vaste monde.

D'autres gens étaient venus s'asseoir dans le hall frais, où les palmiers, la lumière douce et le silence relatif donnaient, au sortir des salons lumineux, la factice impression d'une discrète oasis. Dans tous les fauteuils d'osier, il y avait maintenant des smokings d'encre, des plastrons de neige, des têtes congestionnées de gens qui sortent de table. Une odeur aromatique de havane se répandait, créait une atmosphère canaille de fumoir, évocative d'histoires bêtes et d'anecdotes scandaleuses.

Il lui fut pénible de penser qu'elle allait respirer cet air, traverser cette allée où les désirs vulgaires et curieux l'entoureraient, l'accompagneraient. Il eût voulu la prévenir, l'attendre ailleurs,

sortir immédiatement pour que leur rencontre eût lieu dans la pureté de la nuit, dans la solitude du quai pittoresque; mais il lui fallut rester, l'attendre là comme c'était convenu, et soudain ses nerfs s'insurgèrent contre tant de contraintes absurdes, contre cette imprévoyance qui lui avait fait accepter sans raisonner ce logis incommode, ces contacts horripilants, toutes ces combinaisons puériles de femme romanesque.

A chaque voyage de l'ascenseur, il avait une minute d'anxiété; chaque coup de timbre, chaque déclic de porte augmentait son impatience. Il aspirait à voir la fin de ce supplice, à se reposer dans la sérénité nocturne du ciel et de l'eau.

Enfin elle parut, parmi les gaufrures dorées de l'ascenseur, dans un éclairage théâtral. Et il fut stupéfait de constater qu'elle s'était habillée plutôt pour danser que pour marcher dans la fraîcheur des routes. Elle avait une robe légère et souple de soie noire et de tulle qui dégageait son cou, gantait son corps, voilait à peine la roseur de ses bras.

Elle vint lui tendre la main délibérément. Il se leva et lui dit des paroles banales jusqu'à ce qu'ils fussent dans le salon de lecture, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Là, ils s'arrêtèrent et, tout en se regardant dans une glace avec une cambrure à la Réjane qui exaspéra Pierre, elle lui dit : « J'ai vu qu'il y avait un concert à l'hôtel ce soir. Je serai bien aise d'entendre un peu de musique. »

— Y pensez-vous? demanda-t-il. Allez-vous vous exposer à de fâcheuses rencontres dans ces salons pleins d'étrangers? Je crois que dans notre situation il serait plus sage de vivre à côté, de laisser aux barbares ces distractions de casinos, d'aller dans

la belle nuit écouter le lac et bavarder paisiblement.

— Je me suis vêtue légèrement, dit-elle; je ne puis sortir ainsi. Au surplus, je ne crains aucune rencontre. Je suis assez libre, Dieu merci! pour pouvoir aller partout, en garçon, et pour n'accorder aux importuns que l'attention qu'ils méritent. Restons ici, nous écouterons quelque sonate ou quelque czarda de tzigane et nous irons nous reposer jusqu'à demain.

Quelle était donc cette Florence qui lui avait proposé un soir d'accomplir le voyage de rêve, de pèleriner en artistes et en amants à travers la terre sainte où leur prophète avait aimé et fait son œuvre? cette douce Florence qui, la veille encore, poussait à la vue des Alpes le cri fervent de ceux qui sentent, et qui, maintenant, semblait se plaire dans cet odieux caravansérail, dans le vulgaire encens des admirations ridicules?

— Il fut pris du désir fou de sortir, de s'en aller dans la nuit chercher un coin où il pourrait paisiblement la mépriser et l'oublier pour quelques heures.

Elle avait repris sa promenade à travers les salons bruyants où des gens caquetaient. Il la suivait sans mot dire, tout agité de ressentiments.

Elle s'assit près de l'estrade, où l'on achevait de disposer pour le concert des pupitres et un piano.

Il demeura debout devant elle, la regardant ouvrir et fermer son évantail à petits coups rythmés. Elle était un peu pâle et ses yeux s'ombraient de bleu.

— Je suis fatiguée, dit-elle; je ne resterai pas tard.

Toute sa colère tomba. Il la vit faible et lasse.

Il voulut croire qu'elle n'était descendue de son appartement que pour être un peu avec lui.

Il allait la prier d'aller se reposer, mais elle s'était mise à feuilleter la partie de violon d'un septuor de Beethoven qui surmontait une pile de musique placée à côté d'elle.

Non loin de là, un grand bellâtre à moustache conquérante, en habit et en chapeau rond, dirigeait les préparatifs. En voyant Florence penchée sur la musique il s'était approché. Il avait sur sa face de bête un sourire concupiscent.

Florence, en levant les yeux, lui fit ployer l'échine et arrondir le bras ; et, comme elle continuait de feuilleter, il dit : « C'est une œuvre magnifique ! n'est-ce pas, Madame ? » Et, comme pour excuser sa hardiesse, il ajouta : « Je suis le chef d'orchestre. »

Il avait un fort accent italien, à la fois brutal et mielleux.

Pierre était furieux. L'attitude calme de Florence devant cet être vil lui semblait inconcevable.

Quand elle eut achevé, elle remit le cahier sur les autres en demandant : « Jouerez-vous ce septuor, ce soir ? »

Il ricana en plongeant sa main dans sa poche, puis en retirant un carton rose imprimé d'or : « Voici le programme d'aujourd'hui, dit-il, mais je veux changer, pour vous être agréable. » Et barrant au crayon le premier morceau de la liste, il le remplaça par l'adagio du septuor ; puis, avec force courbettes, il tendit le carton à Florence qui remercia en souriant.

La petite scène avait duré quelques secondes. Florence maintenant jouait avec son éventail. Le maestro et sa musique s'étaient évaporés.

Mais de nouveau Pierre goûtait l'amertume de se sentir en hostilité avec l'amie. Elle avait pu sourire à ce rufian, lui parler de cette même voix de caresse qu'il aimait. Aucune révolte n'avait passé sur elle quand ce personnage était venu lui chucho ter son jargon et rôder autour d'elle.

Il pensa aux théories des physiologistes qui prétendent que la femme a des sens moins aiguisés, moins perceptifs que ceux de l'homme. Elle avait écouté le maestro luisant et répugnant, comme elle aurait humé sans déplaisir une odeur forte de gibier ou choisi une étoffe de couleur violente.

Il fut tenté de parler d'autre chose, d'entasser hâtivement des mots et des images sur cette misérable aventure; puis il pensa que ce serait indigne d'elle, qu'il valait mieux lui exprimer son opinion, provoquer ses explications sur la manière dont elle avait été impressionnée par l'entrée en scène du fantoche.

Le salon commençait à s'emplir. Il l'emmena dansune embrasure de fenêtre et s'assis près d'elle.

— Ne trouvez-vous pas drôle, lui dit-il, de voir ce danseur de corde exhalter Beethoven, l'interpréter, le distribuer aux gens à son gré, ou les en sevrer s'il lui plaît? Ne trouvez-vous pas triste que presque toutes les jouissances de notre vie nous soient mesurées par des intermédiaires de cette valeur, que tout, depuis la pièce que nous entendons jusqu'à la fleur qui nous parfume et la musique qui nous enchante, tout nous arrive seulement après avoir été choisi par ces mains-là, tamisé par ces viles âmes de mercantis ?

— Vous êtes mauvais, ce soir, dit-elle en souriant. Tous ces gens-là m'amusent comme les poupées d'un guignol. Je ne réfléchis pas sur leur valeur.

Ils m'épargnent de la peine ; ce sont les esclaves de mon indolence. Pourquoi les détesterais-je ?

Il vit qu'elle ne pouvait pas le comprendre, que, semblable à tant d'autres, elle accordait son estime non pas à la dignité, mais à l'utilité.

Elle continuait : « Qu'importe le mobile de la soumission de ces âmes, pourvu qu'elle soit? Je me garderais de chercher si le dévouement de Beppa cache une mesquine question d'intérêt. Je me contente de la fleur, sans m'inquiéter de la terre où plongent ses racines. L'âme de boue de ce malheureux chef d'orchestre a pu, grâce à cette plasticité qui vous révolte, prendre l'empreinte du génie d'une manière plus fidèle que ne le fera jamais un Janville, figé dans son immuable respectabilité. J'ai souvent été surprise et charmée par le jeu de quelque troupe ambulante. Il me semble que ces misérables vagabonds sont plus près que nous de l'âme des grands musiciens qui ont tous erré et souffert. »

Il dut faire un effort pour abandonner la discussion, pour résister au plaisir dangereux d'argumenter; et, comme il se contraignait en silence, il sentit que cette attitude même était acrimonieuse. Il chercha des choses neutres à dire, mais il était trop nerveux pour y réussir.

D'ailleurs, le concert commençait. L'adagio fut exécrable. Comme Florence applaudissait avec toute la salle, il n'y tint plus, lui dit adieu rapidement et monta respirer, par sa fenêtre grande ouverte, la brise pure et froide qui venait du Pilate.

Là-bas, à Triebschen, deux lucioles palpitaient ; l'une s'éteignit et il n'y eut plus, dans la nuit, que cette petite larme d'or solitaire et vigilante parmi les grands fantômes noirs des monts.

XVIII

La nuit fut longue et pénible. Il se réveilla plusieurs fois, avec l'angoisse de l'inconnu autour de lui. Ses fenêtres, dont il n'avait pas fermé les rideaux, dessinaient dans l'obscurité leurs pâles rectangles.

Tantôt c'était Paris; tantôt Verneuil, avec le parc derrière la mousseline des vitres; tantôt un endroit dont il ignorait le nom : *la chambre d'hôtel en voyage*,où son rêve continuait à animer des personnages falots.

Ce fut une délivrance quand le jour se montra, quand les montagnes rosirent là-bas, à l'infini, derrière la nuit opaque des premiers plans.

Plus tard, dans la tiédeur du bain, il acheva de retrouver son calme. Il projeta de faire une promenade pendant que Florence dormait encore.

Dans le corridor, il rencontra Beppa et la prévint qu'il allait du côté de Tivoli et qu'il reviendrait une heure plus tard pour chercher sa maîtresse. Puis il sortit en hâte.

Maintenant, il était assis au bord du lac et il essayait de dissiper cette atmosphère d'artifice dont il se sentait environné depuis le départ de Verneuil. Il cherchait à comprendre pourquoi, entre cette belle nature et lui, existait un voile, pourquoi ces paysages, dont il attendait le calme et la paix du cœur, le laissaient anxieux de voir fuir l'heure présente, désireux de se précipiter impatiemment vers le futur comme s'il devait contenir plus de bonheur et plus de vérité.

Il se reportait en esprit au temps proche et lointain où, maître de lui, il goûtait dans le labeur la plénitude de la joie, où la page écrite, le document

retrouvé, la simplicité des choses naturelles l'emplissaient d'allégresse.

La femme était venue, non pas la compagne qui se donne sans retour, mais l'autre, celle qu'il faut conquérir à chaque heure du jour, celle qu'il faut disputer à la foule, au monde, aux souvenirs, aux désirs vagues, sous peine de voir son amour inconstant s'éteindre comme le reflet irisé d'une bulle.

Il se comparait à ces personnages enfantins de Schwob, qui ont mis toute leur joie dans la lumière tremblante d'une petite lampe, et qui s'en vont dans la nuit et dans le vent, craintifs et douloureux, essayant de garder la flamme vacillante.

« Il n'est pas bon, pensait-il, d'avoir un but unique, de s'absorber dans la contemplation d'un seul être ou d'une seule idée. L'amour est monomaniaque ; il nous affaiblit, il nous affole. Il tue la joie et la pensée, au même titre que les autres passions exclusives. Il est l'avarice sentimentale. »

La soirée de la veille empoisonnait son souvenir. Il revit les masques bouffons des comparses, la face vile du musicien, tous ces gens que, seul, il n'eût jamais connus et que l'insouciance de Florence lui avait imposés.

D'un grand effort de volonté il chassa tout cela, voulut du moins pour un instant être bien seul avec ses Dieux.

Il se leva, reprit sa marche.

Il était maintenant loin de la ville, hors de vue des promeneurs. Il n'y àvait plus devant lui que la palpitation lumineuse de l'eau et la muraille vaporeuse des montagnes.

Et, soudain, une ferveur joyeuse l'emplit, une poussée splendide de vitalité hâta la course de son sang et les battements de ses tempes.

Il s'arrêta troublé. Il était jeune ; son œuvre déjà robuste croîtrait et fleurirait. Pourquoi s'inquiéter quand il y avait au ciel tant de teintes délicates et dans l'air matinal tant de fines odeurs? Il était fort, lucide, indépendant, pourquoi s'assombrir d'un caprice de femme ?

Indirectement, insidieusement, l'image de Florence revenait s'emparer de lui, l'inquiéter de son énigmatique sourire. Que pensait-elle ? Qu'espérait-elle ? Que voulait-elle ?

Tout ce que ce voyage moderne comportait de factice et de prévu la blessait-il comme lui ? Ou bien reprenait-elle volontiers cette bohême mondaine dont il l'avait détachée un instant ?

Depuis toujours, il doutait, il luttait, croyait atteindre enfin le but et déjouer le sphinx. Chaque fois c'étaient les mêmes déconvenues, les mêmes espoirs aboutissant aux mêmes doutes.

Et cependant, en face de cette eau limpide et de ce ciel léger, il était plus enclin à la confiance. Une foule de faits montaient de sa mémoire attestant la noblesse d'âme de Florence. Il eût voulu l'avoir là près de lui, la convaincre, la sentir sienne.

Il se promit de la conduire à cette même place, de la regarder vivre, de l'écouter penser, seule et libre dans la beauté, d'essayer encore de lire sur son visage changeant l'inquiétant horoscope. Il lui dirait des choses qui la conquerraient à jamais. Il chasserait d'elle tout ce que les âmes vulgaires des passants de jadis y avaient laissé.

« Je suis coupable, pensait-il ; j'ai manqué de force, je n'ai su que lui donner un ami, elle avait besoin de s'alanguir confiante dans les bras d'un maître. »

Il voulut retourner tout de suite la voir, lui par-

ler, s'assurer que son brusque départ de la veille ne l'avait pas froissée.

Soudain, il l'aperçut qui venait à lui, la tête auréolée par la soie vive de son ombrelle. Il ne distinguait pas ses traits; il ne savait pas même quels indices la lui faisaient reconnaître. Il était sûr pourtant que c'était elle. Il pressa le pas pour hâter la rencontre.

Quand il fut près d'elle et qu'il vit son joli visage souriant et ses grands yeux que nulle rancune n'assombrissait, toutes les phrases élaborées s'envolèrent. Il ne trouva que des mots câlins et tendres, qu'une longue et ardente litanie pour lui dire sa joie de la trouver parmi les arbres toute lumineuse et toute jolie, toute jeune, si jeune qu il croyait voir venir à lui une petite sœur avec sa première robe longue.

Il lui dit sa nuit de cauchemars, son impatience, ses craintes. Elle riait, heureuse, toute réchauffée de cette flambée d'amour et de ces phrases sonores et choisies qu'il ciselait pour elle comme les stances d'un poème.

Elle proposa de gravir le coteau, de gagner une de ces plates-formes d'où l'on voit les hommes et les choses comme de minuscules jouets. Ils décidèrent d'aller déjeuner du côté des Trois-Tilleuls, et ils s'engagèrent dans la montée.

Ils marchaient côte à côte, alertes et gais, heureux de leur force, épanouis dans le soleil. A son tour, elle lui contait sa nuit, riant des incidents bouffons d'un rêve absurde.

— Comme la lumière et l'obscurité agissent sur nous, disait-elle ! Autant je me sens forte et gaie en ce moment, autant hier soir j'étais faible et nerveuse. Il me semblait avoir une âme de clinquant

et de pierres fausses. N'es-tu pas comme cela aussi ?

Il lui plut de l'entendre, dans cette grande nature ouverte, condamner de ses lèvres saines la morbide Florence de la veille. Il l'approuva, développa sa thèse.

— Il nous faut, dit-il, du soleil et de l'oxygène pour vivre : nous n'existons vraiment qu'à la lumière du jour. La nuit venue, nous sommes des fantômes, des êtres anormaux ; nos cerveaux sont empoisonnés, nos muscles las. Toute les névroses nous guettent. C'est l'heure des musiques malsaines, des excitations furtives, des gaîtés hystériques, des crimes.

Il pensait à la pâle figure, aux yeux trop brillants qu'elle avait eus en parlant à ce louche maëstro. Il se réjouissait maintenant de son teint transparent, de toute sa fraîcheur de belle fleur. Il sentait que cette femme-là était la vraie Florence de son amour et il voulait oublier l'autre.

La route leur sembla courte. Ils avaient contourné le vieux couvent des Capucins. Ils atteignirent le sommet de la colline, pleins d'une lassitude langoureuse.

Désireux de repos et d'intimité, ils cherchèrent l'auberge où ils pourraient déjeuner loin des gêneurs.

Devant un chalet perdu dans les arbres, des nappes blanches et rouges mettaient des taches gaies ; mais, comme un groupe de promeneurs régnaient là, parlant haut et riant bruyamment, ils entrèrent dans la maison et Pierre demanda à l'aubergiste s'il pouvait leur servir leur repas dans une salle particulière. L'homme s'empressa : il avait

une chambre de voyageurs avec une vue splendide sur le lac ; il allait y dresser le couvert.

Déjà, les précédant, il faisait craquer l'escalier de bois qui menait au premier étage. Bientôt ils furent dans cette chambre dont la porte-fenêtre large ouverte donnait sur un balcon.

La fraîcheur exquise du matin entrait avec l'odeur un peu âpre des roses blanches qui fleurissaient toute la façade. Quelques beaux arbres tremblaient dans le soleil, et derrière c'était l'immensité, l'azur pâle du ciel et le lac blême, argenté, fluide et irréel, que cernaient et étranglaient les masses convulsées du Pilate et du Burgenstok.

L'hôte avait disparu, les laissant seuls. Il n'y avait d'autre bruit que le froissement des feuilles dans la brise, un bourdonnement grave d'abeille et parfois un rire que fusait dans le jardin, complétant encore l'impression de solitude que leur donnait cette retraite aimable.

Ils s'étaient rapprochés, ils s'étreignaient étroitement, les lèvres avides, unis, fondus, emportés dans un tourbillon de bonheur. Ils goûtèrent pendant une seconde l'ineffable joie de l'évasion hors des contraintes, hors du monde, hors de leur chair.

L'homme remontait, ils se séparèrent. Pendant qu'on mettait le couvert, Florence retirait son chapeau et ses gants, arrangeait ses cheveux devant la glace, changeait sa grâce virile d'Amazone en un charme plus intime et plus féminin. Elle quitta sa courte veste de drap gris, apparut toute lumineuse dans une blouse de soie claire. En même temps la petite chambre s'emplissait du fin arôme de violette qui parfumait ses cheveux.

Ils furent chez eux. Comme le déjeuner tardait à venir, ils s'assirent tous deux dans un grand

fauteuil canné qui étalait, près de la fenêtre, la volute inattendue d'un pur dossier Régence.

Aucun détail ne les choquait; tout, jusqu'aux infimes accessoires de ce cadre de rencontre, leur plaisait infiniment. Ils prêtaient l'oreille pour mieux entendre une voix qu'ils ne comprenaient pas et qui, sous les arbres du jardin, contait quelque joyeuse histoire.

Elle avait posé sa tête sur la poitrine de Pierre. Il baisait à petits coups ses cheveux doux, et son front tiède, et sa petite main taquine où restait encore la subtile fragrance du gant de Saxe.

« Que nous sommes bien, là! » pensait-il.

Et, comme son esprit voulait glisser aux généralisations, élaborer un plan d'avenir auprès de ce lac et parmi ces roses, il s'en défendit, se força à ne voir que le présent, à jouir des secondes actuelles, à écouter les temps couler dans l'artère qui battait sous ses lèvres caressantes.

Ils suivaient un bateau qui glissait là-bas, comme une mouche d'eau, sur le grand miroir smaragdin, laissant derrière lui deux petits plis soyeux. Il allait lentement et pourtant on le sentait actif comme ces fourmis qui entreprennent de traverser une large allée de jardin. Ils s'intéressaient à lui, en faisait le mouvant symbole de leur désir quêteur. Ils le regrettèrent quand il eut disparu derrière un promontoire.

Le déjeuner fut délicieux. La petite table, toute souriante de la blancheur de sa nappe, de l'éclat de sa vaisselle coloriée, était dressée près du balcon. Dans un cornet de verre, les alpenroses et les edelweiss classiques mettaient la délicatesse de leurs lignes et le contraste violent de leur sang et de leur neige.

Pierre ne se lassait pas de regarder ces fleurs, cette table amie, où les mains de Florence vives et gaies palpitaient, luisaient de leurs bijoux, se raidissaient, s'alanguissaient, expressives comme des visages et d'une grâce indéfinissable.

Il regardait aussi le balcon fleuri ouvert sur le lointain, comme une scène minuscule.

Toutes ces choses composaient le théâtre idéal d'une heure parfaitement belle.

— Te rappelles-tu nos déjeuners à Verneuil, disait-elle, nos promenades aux ruines ? Voici déjà bien des fois que nous nous trouvons tous deux en tête à tête, à l'heure joyeuse de midi, et pourtant il me semble que nous n'avions jamais connu un calme si précieux, une si grande confiance dans la bonté de vivre.

Il songeait lui aussi à tous les aspects charmants de cette femme au cours des temps révolus. Il se souvenait de l'avoir vue grignoter des gâteaux un soir dans la pénombre du salon Janville, et il ne savait pourquoi dans sa mémoire vibrait encore un nom de ville prononcée par elle ce jour-là : « Algésiras. »

Ce mot avait été pour lui tout un tableau. Il avait évoqué soudain la magnificence du ciel ibérique et la splendeur méditéranéenne bien mieux qu'une toile ou qu'un livre.

Encore maintenant, il se faisait dans son esprit un curieux alliage de cette image lointaine et des images présentes. Algésiras chantait dans son oreille, tandis que palpitait là-bas devant ses yeux le lac pâle sous le ciel de Suisse.

— Joconde, Joconde, lui disait-il, votre profil donne aux aspects du monde un charme émotionnant de chefs-d'œuvre. Je garde en moi précieuse-

ment le souvenir des gorges d'Apremont, parce que vous en fûtes un instant la reine, parce que vous embellîtes un jour ces forêts et ces rocs sauvages de la douceur de votre cou et de la fraîcheur de vos lèvres. Versailles a pour moi plus de grandeur tragique et de souveraine beauté depuis que, sur le vermeil du canal, je vis la blonde auréole de vos cheveux et la gravité de votre front. Il n'est pas jusqu'à des pays inconnus que votre voix n'ait à tout jamais poétisés en les nommant, belle Joconde, reine des montagnes et des eaux.

Elle riait, heureuse et amusée de ce lyrisme badin où elle sentait pourtant vibrer l'amour ardent de Pierre.

— N'ai-je pas eu raison de proposer ce voyage ? dit-elle.

— Oui, oui, cent fois raison, s'il doit nous donner beaucoup d'exquises minutes comme celles-ci.

Dans le jardin une voix yodlait doucement, s'attardait sur les finales graves. Ils se turent pour écouter, et leurs regards se perdirent dans le paysage merveilleux.

Les prairies, les collines, le lac d'argent, tout ce premier plan de douceur et de calme rendait plus terrifiante encore l'apparition du géant lointain. Celui-ci rapetissait tout, écrasait tout, régnait sur la terre des hommes comme un Olympe brumeux, séjour de la divinité.

Florence dit : « Voilà Trieb chen, là-bas, tout blanc dans la verdure ; ne veux-tu pas que nous allions un jour voir le jardin de la Siegfried-Idyll ? »

Il ne répondit pas tout de suite ; il voyait le bouquet d'arbres immobiles dans le soleil et la maison bienheureuse, où Wagner, las d'errer, avait

enfin rencontré l'amour rédempteur et le havre de grâce.

— Non, dit-il, n'y allons pas. Regardons le temple d'ici. Illusionnons-nous sur sa destinée. Ne cherchons pas à savoir quelle humanité remplace aujourd'hui les dieux d'autrefois. Bientôt nous nous embarquerons sur le lac, nous suivrons les côtes romantiques jusqu'à Treib et nous monterons au Seelisberg. C'est là que le Maître a connu les exaltations sublimes, la révélation des grands prophètes. De là-haut on plane sur le monde ; la foule humaine ne compte plus. La grande vision des lacs et des sommets, des nuages et des neiges nous donnera, mieux qu'une maison le secret de l'âme wagnérienne.

(*A suivre.*)

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE.



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Les Espèces humaines. — Nietzsche et la princesse Bovary. — Le Bavardage anti-alcoolique.

Les Espèces humaines. — Les sciences naturelles reconnaissent toujours l'autorité de la Bible. Elles ont rejeté Aristote, elles ont conservé Moïse. Récemment, M. Haeckel, en un livre testamentaire, se croyait tenu d'affirmer avec force : l'homme est un mammifère! Notion rude qui froisse les âmes pieuses. Les animaux furent créés à la volée, comme on sème le blé ; pour l'homme, il fallut des gestes particuliers et minutieux. L'œuvre est si forte qu'elle épuise la puissance créatrice. Après l'homme, c'est le repos. Ouvrez le premier livre d'histoire naturelle, vous y trouverez, religieusement embaumée, la parole de Moïse. Moïse la tenait de Jéhovah, et Jéhovah la tenait d'Eloim, dieu multiple dont le nom ouvre la Bible : *Bereshith bara Eloim...* C'est une généalogie émouvante. Elle l'est au point qu'elle fait trembler la main des savants et qu'ayant lu dans la vie l'antiquité de l'homme, ils écrivent sa jeunesse dans leurs livres et présentent ce vieux primate comme la dernière pensée du maître. Que l'homme ne soit ni alpha ni oméga, qu'il ne soit qu'un des anneaux de la chaîne des êtres, et qu'après lui la force créatrice ait continué de s'exercer et d'imaginer des formes nouvelles, à la fois plus simples et mécaniquement mieux douées, c'est ce que l'orgueil humain, conseillé par les religions, n'admettra peut-être jamais, même évident. Nous n'en sommes pas à l'évidence. Sous prétexte qu'il parle, ce qui est généralement fâcheux, l'homme continue à être traité tel qu'un phénomène. On lui dévolue sur la scène du monde le rôle

brillant du mouton à cinq pattes, ce qui le sauve des classifications et le met en vedette. N'est-on pas allé, pour séparer définitivement l'homme des bêtes, jusqu'à proposer l'expression de règne humain? On aurait eu ainsi, grande victoire pour les chrétiens, les spiritualistes et les humanitaires, quatre règnes, pour faire pendant aux quatre éléments. Mais ce règne singulier ne contiendrait qu'une classe, qu'un ordre, qu'un genre, qu'une espèce. L'unité de l'espèce humaine, voilà ce qui importe surtout à la science bien pensante. On dit familièrement le genre humain, mais cela n'est pas biblique, cela n'est pas religieux, cela n'est pas humanitaire; cela ne proclame ni le mosaïsme, ni le christianisme, ni le spiritualisme, ni la fraternité universelle de tout ce qui est capable d'avouer les grands principes. Il y a une espèce humaine, et il n'y en a qu'une seule. La Bible l'affirme: Dieu créa l'homme à son image. Il créa un homme unique, mâle et femelle, et non des hommes différents, un couple ancestral, et non pas des aryens, des sémites, des mongols, des nègres; et c'est pour racheter l'humanité, fille de cette hypothèse, que le fils de Jéhovah voulut accomplir l'acte de dévouement qui l'a rendu célèbre. Cependant il fallait expliquer, au moins pour les yeux, la couleur variable de cette humanité unique: on inventa les races.

Ce mot équivoque est un de ceux qui devaient servir de pont entre la religion et la science. Il n'a aucune valeur, ne répondant à rien de définissable, à moins qu'on ne le prenne comme équivalent strict de variété fixée. Mais la variété fixée se comporte comme une espèce; elle dure, identique à elle-même, ou disparaît. Produit d'une évolution, elle ne peut plus évoluer; elle a atteint sa finalité, cependant que d'autres espèces et d'autres variétés s'acheminent, par de lentes transformations, vers la stabilité qui sera leur dernier stade avant la mort. Il y a de telles différences entre les sortes humaines qu'il est fort difficile de n'y voir que les modifications d'une espèce unique. Tout ce qui vit a certainement une origine

commune, protoplasmique, mais les espèces même les plus voisines ne descendent pas les unes des autres. Chacune a sa lignée particulière. Considérées comme races, les variétés humaines descendraient d'un couple humain commun à toutes ; considérées comme espèces, elles partagent très probablement leur ancêtre commun avec beaucoup d'autres espèces : le gorille et le sémite, le gibbon et le mongol, l'orang et l'aryen : six branches de l'éventail. Cette manière de voir est assez choquante ; mais on devra l'accepter si l'on veut vraiment sortir de l'ère théologique. Si les naturalistes, disait Bory de Saint-Vincent (je crois), voyaient deux insectes ou deux quadrupèdes, aussi constamment distincts par leurs formes extérieures et leur couleur permanente que le sont l'homme blanc et le nègre, ils n'hésiteraient pas, malgré les métis qui naîtraient de leur mélange, à en faire des espèces distinctes. Ni la parole, en effet, ni l'intelligence ne sont des signes assez caractéristiques pour que les animaux qui parlent ou qui raisonnent soient groupés ensemble, en un domaine séparé. Si c'est la parole seule que l'on retient, il y a les oiseaux parleurs ; si c'est le langage, il y a tous les animaux sociables ; si c'est l'intelligence, les insectes, les frêles hyménoptères montrent une intelligence qui, moins variée, est plus sûre que celle de l'homme moyen. Il n'y a pas l'instinct et l'intelligence : l'instinct n'est que de l'intelligence cristallisée, régularisée ; ou bien, l'intelligence n'est que de l'instinct en état de dévergondage. Le monde est fait d'un seul tissu tissé d'une fibre unique, et c'est la même force qui incline vers les pistils les anthères de cette fleur et excite dans un cerveau humain les mouvements qui ordonnent une explication de l'univers.

Il faut comprendre l'unité ; il faut sentir la diversité. Il y a des espèces humaines ; les humanités sont distinctes et irréductibles. Combien y a-t-il d'humanités ? Je ne saurais le dire, ni personne. Se forme-t-il encore, d'années en années, de nouvelles variétés appelées à une fixité future ? C'est très probable. La carte ethnique de

la terre est en perpétuelle oscillation ; mais tandis que, du nord au sud, l'Amérique blanche est, sous l'influence du sol et du climat, nouveaux pour notre espèce, un laboratoire de variétés humaines dont on ne sait ce qui sortira, le vieux monde semble arrivé à la période de stabilité. Des espèces parfaitement fixes, des variétés stables se le partagent, sans que des mélanges continus aient pu effacer, en aucun produit, la marque originelle. Quelle que soit la complexité du croisement, l'un des types ancestraux finit toujours par prendre le dessus ; et d'un sémite ou d'un aryen, par exemple, il ne peut naître qu'un aryen ou qu'un sémite, — ce qui explique la différence que nous établissons, d'instinct, entre tel ou tel Israëlite. La couleur des mulâtres donne l'illusion que tel individu est mi-blanc, mi-nègre; c'est une erreur : il est blanc ou il est noir. Dès le moment où il est né, la route de retour s'ouvre devant lui. Si on croisait le frère et la sœur, on verrait, en très peu de générations, reparaître l'un des types premiers.

La notion des espèces humaines, substituée à celles des races, à celle de l'espèce, n'implique nullement la nécessité d'un antagonisme social. En domesticité, les espèces les plus diverses, des herbivores et des carnivores vivent fraternellement. La civilisation, qui a domestiqué les hommes, les engage, au lieu de se dévorer, à se tolérer mutuellement ; plus ils seront intelligents et moins ils se haïront d'une espèce à l'autre. Mais, tout de même, il faut sentir la diversité, et d'abord, sa propre diversité ; il faut se défier des fraternités fausses et ne rien céder de sa noblesse aux orgueils rivaux. Il y a des différences qui ne sont pas des distances ; le Berbère s'est accordé avec l'Arabe ; le Finnois, avec le Scandinave et avec le Saxon ; en général l'Aryen et le Sémite peuvent s'entendre, encore que la conversation soit parfois difficile. Il y a des différences qui sont des distances, et presque infranchissables. Franchies sexuellement, elles ne le sont jamais socialement. Voici que M. Roosevelt — c'est lui la cause de cette divagation — entreprend d'imposer

aux Blancs la suprématie, même locale, même momentanée, d'hommes de couleur, même distingués, je le veux bien. Il s'agit de quelque percepteur, de quelque juge de paix. Cela ne semble rien et c'est énorme. Il y a des pasteurs nègres, il y a des curés nègres, il y en a de chinois : quel huguenot de France, lequel de nos paysans catholiques irait se confier sans rire ou sans dégoût à ce ministre, pourtant véritable, de sa religion ? L'espèce domine la religion. Sans doute la religion est un lien, et un chinois chrétien a acquis quelques notions qui le rapprochent d'un civilisé occidental ; mais cela est assez lâche. Les nègres de M. Roosevelt ont beau être d'excellents wesleyens, de parfaits baptistes, des méthodistes délicieux, le Saxon, et le Latin ou le Celte se révoltent unanimement : et leur révolte est belle, car elle est conforme aux volontés de la nature. Le patriotisme du sol est excellent ; il faut défendre sa maison contre les voleurs, c'est élémentaire. Le patriotisme de l'espèce, ou, si l'on préfère le mot littéraire, le patriotisme de la race est devenu aussi nécessaire que le patriotisme du sol. Je vois la question nègre, encore particulière aux Etats-Unis, s'élargir démesurément. Demain, elle se posera dans le monde entier, sous une couleur ou sous une autre. Les Américains, en protestant contre les sentiments trop bibliques de M. Roosevelt, servent la cause de la civilisation absolument liée à la prééminence de la race blanche ; mais s'ils voulaient bien lui obéir, et accepter des fonctionnaires noirs, et épouser des négresses, et procréer une belle race de métis, s'ils consentaient à dégénérer, enfin, ils rendraient un grand service à l'Europe. Le pays du juge Lynch est trop vigoureux pour consentir à de telles humiliations, et le noble patriotisme de l'espèce y est trop puissant. Il vaut mieux lyncher des nègres que d'élever des statues aux Schoelchers.

Nietzsche et la princesse Bovary. — On a dit qu'elle lisait Nietzsche, cette lamentable princesse dont l'idéal fut de ressembler à nos petites bourgeoises détraquées et bêtement perverses, et que son mari dé-

plorait cette fréquentation chez un moraliste débilitant. Ce mot fut écrit ; s'il fut dit, le prince Bovary est un sot. Mais sans doute qu'il n'a pas lu Nietzsche, lui, et certainement que si sa femme l'a lu, elle n'y a rien compris. Sinon, elle serait restée chez elle, aurait caché ses vices, offrant à son peuple du moins l'apparence d'une supériorité aristocratique. Nietzsche n'a jamais conseillé la lâcheté à personne ; mais aux princes et aux maîtres, c'est la dureté qu'il prêche, et envers eux-mêmes tout d'abord. Si elle avait lu Nietzsche, elle aurait appris que la recherche du bonheur (le bonheur des romances et des romans) est le signe évident d'une sensibilité serve et que de toutes les déchéances, la pire est celle du privilégié qui abdique sa puissance ou seulement en renie les signes extérieurs. La morale de Nietzsche n'est pas débilitante ; mais, comme l'alcool, c'est peut-être une nourriture trop riche pour les organismes débilités.

Le Bavardage anti-alcoolique. — Sait-on à quoi aboutit l'action des ligues contre l'alcool et les discours des médecins moralistes, et tout le bavardage des marchands de thé et de bibles ? A ceci, qu'une pharmacie connue, placée sous le patronage de l'Académie de médecine, distribue des calendriers ornés d'une vignette représentant les « plantes utiles » et parmi ces plantes l'absinthe ; comme explication de l'utilité de cette plante, l'image nous montre encore une terrasse de café où des messieurs, avec soin, « battent leur absinthe ».

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

A. M. Gossez : *Poètes du Nord*, 1880-1902 : Morceaux choisis, accompagnés d'un essai bio-biblio-iconographique (A. Angellier, L. Bocquet, J Breton, G. Charpentier, R. M. Clerfeyt, J. Dagniaux, Flores Delattre, H. Delisle, A. Dorchain, Ch. Droulers, Ed. Dubus, Ed. Ducoté, F. de France, R. Ghil, A. de Guerne, G. Houbron, G. Lacuzon, A. Lantoine, Ph. Lebesgue, J. Leclercq, S. Ch Leconte, H. Malo, P. A. Massy, J. Mouquet, H Potez, P. N. Roinard, J. Rictus, A. Samain, A Segard, P. Turpin, T. Varlet) ; Collection du « Beffroi » de Lille, P. Ollendorff, Paris, 3.50 — Paul Souchon : *Elégies parisiennes*, Librairie de « l'Effort », 3.50. Paris. — Dr Abdullah

Djevdet bey : *La Lyre turque*, avec une préface de Gustave Kahn, Guillaume Frick, Vienne, et Thomas, 6, place de la Sorbonne, Paris, 3 francs. — H. Albert : *Neuvaine pour la petite sœur au doigt coupé*, Edition de la « Revue Verlainienne », Paris.

Poëtes du Nord. — Parmi les trente et un poètes d'Artois, de Flandre et de Picardie dont M. A. M. Gossez donne une anthologie, il en est peu dont les noms n'aient été écrits ici même à plusieurs reprises et dont les œuvres ne soient les unes célèbres, les autres déjà notoires. Sauf chez quelques aînés comme P.-A. Massy et chez les plus jeunes qui, depuis quelques années, collaborent à la revue régionale *Le Beffroi*, on chercherait vainement trace d'influences locales ; presque tous ont reçu une forte culture classique et contrairement aux paradoxes géographiques en si grande faveur provisoire, ces hommes du Nord comprennent et sentent bien plus vivement l'héllénisme et la beauté latine que nombre de félibres adroits et encombrants soi-disant héritiers directs d'Athènes et de Rome ensemble. Que l'on rapproche des trop rares poèmes de M. Raymond de la Tailhède, de son Héliogabale, par exemple, certains alexandrins, somptueux de M. Théodore Varlet :

> Lorsque j'étais un pâle éphèbe byzantin
> Dragosès empereur ou bien Paléologue

l'inspiration est la même du jeune homme qui chante aux brumes de Zélande et de son frère méridional aux terres languedociennes.

Par contre, il y a plus de différences que d'affinités entre M. Jehan Rictus, de verbe âpre, violent, savamment populacier et M. Sébastien-Charles Leconte réfugié dans une solitude hautaine presque hors de l'espace et du temps autant qu'il est permis aux simples mortels de s'en libérer, et d'Albert Samain à M. René Ghil les discordances sont aussi aisées à percevoir même pour le moins subtil des critiques, le Faguet ou le Doumic, si j'ose dire.

Mais il n'est pas négligeable que les poètes réunis par le hasard en une même région veuillent vivre d'une commune vie intellectuelle en gardant intactes leurs façons de dire et de penser personnelles ; et il faut louer aussi M. A. M. Gossez d'avoir su choisir dans les œuvres des vingt dernières années des pièces qui représentent au mieux le talent de chacun. Comme dans l'anthologie de MM. A. van Bever et Léautaud (dont l'ordonnance générale a été adoptée, sauf l'excellente innovation d'une table chronologique par date de naissance et

date de publication de la première œuvre poétique), on lira dans le recueil de M. A. M. Gossez des œuvres que la fière modestie de leurs auteurs ne divulgua guères au grand public : c'est à peine si le nom de M. Auguste Augellier a été cité hors d'un très petit cercle d'amis et d'admirateurs lointains qui ne sont pas connus de lui ; et celui-ci cependant est un des plus parfaits poètes de cet âge, de qui il sera temps de dessiner une effigie durable, quand seront donnés les nouveaux poèmes annoncés. De même, M. A. M. Gossez a fait place, pour leur honneur et pour notre plaisir, à des poètes presque inédits : à en croire le biographe, M. Pierre Turpin se serait persuadé de « l'inanité des phrases musicales » ; il savait y enclore une rare pensée .

Le Rêve, comme un flot de source, chante ou pleure
Et plus d'un qui l'entend s'écarte du chemin,
Y boit un coup l'oubli des tristesses de l'heure,
Et reprend plus joyeux sa marche vers demain.

Mais pour lui, la chanson claire et douce est un leurre
Où s'épuise l'essor de tout vouloir humain ;
C'est en hâte qu'il faut boire au creux de la main
Et la mort de Narcisse est là pour qui demeure.

Toi seul que notre vie effarouche ou morfond
Aimes à te mirer en un songe sans fond,
Les genoux imprimés dans la vasque d'argile.

Tu vois s'y nuancer le vert et l'or des bois,
Et la face penchée à fleur de l'eau, tu bois
Silencieux, avide et muet, immobile.

Elégies parisiennes. — M. Anatole France a célébré en une page de prose harmonieuse le ciel de Paris : c'est l'hommage d'un fils reconnaissant à la cité natale, dont il a connu la beauté dès que ses yeux s'ouvrirent à la sainte lumière. M. Paul Souchon ne renie point la Provence, où croissent près de la mer heureuse les lauriers chers aux poètes ; mais il est devenu citoyen adoptif de la Ville, et pour la louer dignement il renouvelle les antiques métaphores gréco-latines et la compare à la lune entre les feux plus petits.

M. Paul Souchon est un poète classique : son lyrisme ne s'accommode pas du désordre ; il aime les rythmes précis et les claires images et s'il s'était choisi un frère parmi ceux qui vinrent avant lui, ce serait André Chénier. Mais dans la ville, il s'est plu surtout aux retraites des grands jardins où les arbres paraissent plus magnifiques et plus vénérables entre les hautes maisons ; il a admiré les soirs rouges du Luxembourg, les profondes verdures du parc Monceau et les allées

propices au rêve et à la pensée; car Paris ne triomphe pas qu'aux pierres glorieuses de ses monuments; des poètes y ont souffert et chanté; la voix souveraine d'Hugo ne s'y tait point encore; et parmi ceux qui ne s'y arrêtèrent pas, mais qui participèrent un jour à sa vie ardente, Emmanuel Signoret, ombre chère entre toutes à M. Paul Souchon, erre toujours pour lui, mélancolique, fière et passionnée, parmi la foule des passants qui la méconnurent naguère.

De la ville, l'amour du poète se prolonge aux plus proches campagnes : la forêt de Senart lui fut hospitalière et, comme le Bordelais Ausone épris de la lointaine Moselle, il a dit « les flots obscurs de la Marne et toute leur beauté »; écoutez la 11e épigramme :

C'est l'heure où le reflet de l'île dans les ondes
Mêle les peupliers aux ombres plus profondes;
La source des brouillards et des songes trompeurs,
La lune sur la plaine et d'un ciel de vapeurs,
Ruisselle dans son plein et les brises sont vives.

Nymphe du soir et souveraine de ces rêves,
Toi qui marches dans ta beauté sur le gazon,
Avec la lune d'or entre dans ma maison.

Par delà les romantiques, M. Paul Souchon s'apparenterait, pour le rythme et parfois pour l'inspiration de ses vers, aux poètes intermédiaires entre Chénier et Lamartine ; il advient qu'il leur emprunte la noblesse un peu apprêtée de leur langue et telle périphrase semblera surannée comme :

. . . . cette terre
où la cendre des morts embellit les vivants

pour désigner l'Italie, ou bien encore dans le même poème,

. . . . la cité dans les ondes assise.

Mais il n'y faut voir ni pastiche, ni réminiscence directe, et dans les strophes de cadence uniforme s'exprime une âme ardente et tumultueuse qui s'est imposé à soi-même une règle trop sévère.

La lyre turque. — Au début d'un lied morose, le Dr Abdullah Djevdet bey se plaint que la langue soit indocile et se refuse à exprimer toute la pensée :

Traîtres sont les mots, lâches les verbes :
Il ne font que bégayer nos maux.

Si les mots obéissent déjà mal à qui dès l'enfance les proféra, ils sont doublement rebelles quand le poète emploie une langue qui n'est point la sienne et des rythmes étrangers : les

quelques poèmes français d'Algernon Charles Swinburne en témoignent.

Voici cependant que le Dr Abdullah Djevdet bey publie un second recueil de poèmes français, après *Fièvres d'âmes*, et ce ne sera point le dernier, car il en annonce d'autres et l'heureuse fortune nous fut donnée de lire quelques-unes de ces pièces inédites encore. C'est une œuvre d'un charme rude et compliqué, superbe et défaillante; quoiqu'il ne veuille pas se souvenir, lorsqu'il se sert du français, qu'il est en turc l'un des meilleurs poètes de sa génération, il demeure dans les poèmes du Dr Abdullah Djevdet beaucoup de conceptions et d'images empruntées à l'Asie toujours mystérieuse, même aux villes et aux campagnes où passent maintenant des chemins de fer : insoumis le plus souvent il lui faut souvent aussi obéir à « la Muse autocrate d'Asie ». Mais il ne se plie pas sans révolte, et le vers se crispe alors, et les cordes vibrent avec d'étranges dissonnances, alors qu'ailleurs elles donnent l'accord parfait; et l'harmonie est complète seulement quand la pensée occidentale — la pensée d'un poète de langue française qui a beaucoup lu Heine et Schopenhauer — est en harmonie avec tel rêve d'Orient, familier à qui le retrouve transposé à peine dans un vocabulaire différent; ainsi cette strophe dernière d'une *Elégie* à la mémoire du Dr Soukouty bey, qui fut, dans l'exil volontaire, l'ami du Dr Abdullah Djevdet :

> Mon rêve désormais implorera les nuits
> De parsemer sur toi les pleurs de ma souffrance
> Tous s'en iront, c'est bien, et cessera tout bruit.
> Nous nous rejoindrons dans l'oubli et le silence.

Neuvaine pour la petite sœur au doigt coupé. — Nul, pas même Hugo, n'eut tout entière, dès l'abord, la révélation de son propre génie et les premiers vers de quiconque ressemblent plus ou moins à ceux de ses aînés ou de ses contemporains.

Mais M. Henri Albert et certains des plus récents poètes ont subi si impérieusement l'influence de M. Francis Jammes qu'ils ne s'en peuvent affranchir du tout et qu'ils imitent avec une fidélité quasi-simiesque les procédés les plus apparents de leur modèle :

> Je lui ai apporté des livres, mais pas trop,
> Le médecin l'a bien recommandé, surtout,
> Que quelques-uns : les *Contes de Perrault*,
> Les *Contes à ma sœur* d'Hégésippe Moreau.

. . . .

et ailleurs :

Mon Dieu, faites qu'elle ne puisse avoir des cris aigres
Comme le pauvre petit cochon qu'on tue à l'abattoir.

Il n'est possible de discerner si M. Henri Albert aura jamais d'autre talent que celui du pastiche et de la parodie et il serait injuste de le condamner sans appel pour un essai où il y a si peu de lui-même.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jules Laforgue : *Moralités légendaires*, « Mercure de France », 3.5o. — Péladan : *Modestie et vanité*, « Mercure de France », 3.5o. — Charles-Louis Philippe : *Le père Perdrix*, Fasquelle, 3. 5o. — Yvan Strannik : *La statue ensevelie*, Calmann Lévy, 3.5o. — François Gillette : *Longue route*, Plon, 3.5o. — André Beaunier : *Les trois Legrand*, Fasquelle, 3.5o. — Brada : *Comme les autres !* Calmann Lévy, 3.5o. — Michel y Serentant : *Pierre et Anna*, Ollendorff, 3. 5o. — Gustave Hue : *Avocate*, Albert Fontemoing, 3.5o — J. C. Holl : *Les deux idoles*, Ambert, 3.5o. — Paul Mathix : *Le Frisson de la chair*, Société parisienne d'éditions, 3.5o. — Jean de la Hire : *Le Sang des grenades*, Offenstadt, 3.5o. — Gyp : *Un mariage chic*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Gyp : *Sœurette*, Juven, 3.5o. — Paul Pourot : *Les deux familles*. — Pierre des Champs : *Le roi Mage*, Chacornac, 3.5o. — Béatrice Harraden : *L'oiseleur*, Hachette, 3.5o. — Robert Randau et Sadia Lévy : *XI journées en force*, Jourdan. — Comte de Larmandie : *Vendémiaire*, Mascard, 2 fr. — Coralie Castelein : *Vies d'amour*, Libre critique, 3.5o. — Auguste Bareau : *Flacons d'histoire, odeurs assorties*, Bibliothèque de l'Association, 3.5o. — Maxime Formont : *L'amour passe*, Alphonse Lemerre, 3.5o. — Tolstoï : *Sébastopol*, traducteur Bienstok, Stock, 3.5o. — Apouktine : *La vie ambiguë*, Bienstok, Stock, 3.5o. — Henrich Mann : *Au pays de cocagne*, Ollendorff, 3.5o. — Paul Bourget : *Tome V des œuvres complètes*, Plon. — Docteur Mardrus : *Le livre des mille nuits et une nuit*, tome XII, Fasquelle, 7 fr. — *Tome VII de l'album Mariani*.

Moralités légendaires, par Jules Laforgue. Premier volume de la réédition définitive des œuvres complètes de ce curieux précurseur, mort tout jeune homme. On a trop parlé, en mal ou en bien, de cet esprit original, que beaucoup trouvent plus bizarre qu'original, pour que je veuille, ici, dans une revue de lettres privilégiées, ajouter, soit une admiration inutile, soit une appréciation personnelle, encore plus inutile, à la gloire de ce cerveau si sauvagement simple et cependant compliqué comme une boîte japonaise. On a dit de lui qu'il représentait « un Heine français » et on semble, aujourd'hui, se déterminer à le ranger au nombre de nos nouveaux classiques. Devant de telles résolutions, il faut s'avouer que les

temps sont très autres, mais les mœurs toujours les mêmes et l'ombre de Sarcey ne doit pas être tranquille, quoique sans doute épaissie! Il fut une époque où l'on déclarait de Laforgue (avec les deux f.) incompréhensible, quintessencié, décadent et plus que volontairement symboliste, peut être obscur. Maintenant, le voici clair, professoral, mieux que chef d'école (et de quelle école tourmentée où tout le monde était le seul maître!) il passe classique. Un classique, c'est, en général, quelqun de mort. En particulier, c'est un monsieur que l'on copie et qu'il est permis de copier. Sous ce rapport, les gens de génie sont de grands malfaiteurs.

Le singulier génie de Laforgue n'a pas failli à sa mission nuisible. Presque toute la génération dite symboliste ou dédente (décadence ou symbolisme sont identiques pour le bourgeois de lettres) a essayé d'imiter sa manière décousue qui ne paraissait ainsi que parce que Jules Laforgue écrivait d'abord pour lui et entre deux pensées également égoïstes, une constante idée d'art et une moins torturante idée *de s'en fiche*. Les imitateurs, qui pour l'assonnance, qui pour les parenthèses, qui pour la surnaturelle et injurieuse désinvolture, l'ont pieusement pillé. Ses quelques contes sont l'unique matière où l'on découvre l'épigraphe sans toujours en donner la provenance. Désormais, on le traitera 'en grenier d'abondance et on lui soustraira des paroles classiques, *classiquement* originales? Je ne m'occuperai pas de conclure. La sagesse des nations prétend que lorsqu'on est embarrassé il faut prendre une épingle (peu pointue afin de respecter les papiers de luxe) et l'introduire au hasard dans la bible. Je me suis livré à ce petit jeu en toute innocence, et voici le résultat du colloque sentimental établi entre les deux pensées, également égoïstes, des éditeurs de Laforgue et du Jules Laforgue d'avant le classement classique. Je vous le livre... ce ne sont que coups d'épingle, mais cela continue si étrangement, la surnaturelle désinvolture de l'auteur des *Moralités légendaires*, qu'il ne pourrait, nous revenant, qu'approuver ce jugement de lui par lui :

— Messieurs ses éditeurs : « ...Nous avons vu le temps rétablir bien des choses, le nombre des amis de Laforgue s'accroître, la justice s'affermir, le renom du jeune disparu grandir et se situer à sa véritable place dans l'histoire littéraire récente. Peu à peu ce nom, si méconnu, que ceux même qui le raillaient en passant l'orthographiaient mal, s'est retrouvé sous la plume de considérables écrivains qui ont salué en La-

forgue un novateur et surtout une grande âme trop hautement originale pour être inféodée à aucun mouvement. »

— Jules Laforgue, répondant par la bouche de l'infante Salomé qui, très visiblement, se moque de certains bonzes : « C'est l'état pur, vous dis-je ! O sectaires de la conscience, pourquoi vous étiqueter individus, c'est-à-dire indivisibles ? Soufflez sur les chardons de ces sciences dans le levant de mes Septentrions. Est-ce une vie que s'obstiner à se mettre au courant de soi-même et du reste, en se demandant à chaque étape : Ah ! ça, qui trompe-t-on ici? Loin les cadres, les espèces, les règnes ! Rien ne se perd, rien ne s'ajoute, tout est à tous et tout est apprivoisé d'avance, et sans billet de confession, à l'enfant prodigue (on le fera chavirer comme il faut, à demi-mot).

— Messieurs ses éditeurs : « A nos yeux, Jules Laforgue est un auteur trop richement personnel pour demeurer aussi bien un méconnu du grand public de dilettanti : son œuvre peut encourir la diffusion large, cette intégration aux rayons de pleine et valeureuse reliure qui est déjà le classicisme. »

— Jules Laforgue, fredonnant sur les lèvres du nouvel Hamlet :

> Un cœur rêveur par des regards
> Purs de tout esprit de conquête !
> Je suis si exténué d'art !
> Me répéter, quel mal de tête !...
> O lune de miel,
> Descendez du ciel !

— Messieurs ses éditeurs : « L'hommage posthume, le regret d'une perte qui, à l'exemple de celles d'Arthur Rimbaud et de Jean Lombard, et plus qu'elles peut-être, restera irréparable dans nos lettres contemporaines, la pieuse curiosité d'amis intellectuels pour qui la moindre note a de la valeur, tout cela devait donc faire place à une pensée dominante, celle d'une sélection n'offrant au grand public que des morceaux significatifs et complets en eux-mêmes. »

— Jules Laforgue, s'impatientant en la personne de Pan : « Mais non, comprenez-moi ! Je suis les choses, la vie, les choses classiquement, en un sens. Non ! Je ne suis rien ! Ah ! je suis bien malheureux ! Si du moins j'avais un instrument plus riche que ce galoubet ! je vous chanterais tout ce que je suis ! Oh ! je chanterais *fantastiquement*. La sobriété classique me fait rire... »

— Un silence. (Temps perdu pendant lequel toute la campagne continue à être heureuse.)

— Messieurs ses éditeurs reprennent, venant, probablement, d'inventer aussi la flûte à sept trous : « ...S'ordonnera en trois volumes l'œuvre complète, ou du moins ces trois volumes donneront-ils au public tout ce que Laforgue a laissé de définitif même dans des notes de quinze lignes contenant une pensée entièrement développée et formulée — non tout ce qu'a écrit Laforgue, mais tout ce qui le reflète, l'augmente, éclaire son œuvre et peut donner d'elle une idée plus lucide et plus élevée. »

— Jules Laforgue, se dérobant brusquement dans la mélancolie tragique des *Deux pigeons :* « Mais Juliette sait qu'au fond Gaspard ne vit que pour le beau (dont il a poussé l'amour jusqu'à s'en faire un métier), elle sait combien elle le déprave et le mène à sa ruine par le spectacle de son masque incohérent. »

Pauvre Gaspard Laforgue, qui entre lui et le Beau vit toujours grimacer ou le visage d'une femme décevante ou le masque fatal de la maladie ! J'ai de la peine pour ce mort farouche dont on veut faire un classique, qui sera malgré lui le classique, et, s'il pouvait soulever la très belle pierre, un peu lourde, que la « piété des intellectuels », comme le dit si gracieusement Camille Mauclair, a mis sur lui, on l'entendrait siffloter du bout des dents, ce « pauvre lui, accablé de responsabilités transcendantes » :

Nul absolu ;
Des compromis ;
Tout est pas plus ;
Tout est permis.

Il est certain qu'en amour comme en gloire « tout est pas plus », c'est-à-dire pas grand chose, y compris le classicisme des valeureuses reliures.

Modestie et Vanité, par Péladan. Il n'y a plus de *Sar !* L'œuvre Péladane peut se signer, à présent, Péladan tout court. Je n'ai jamais été bien tendre pour le *Sar* et j'ai toujours ignoré *Joséphin,* mais j'ai lu l'œuvre Péladane, selon mon plus petit devoir. Je l'ai lue, crispé injustement par le souvenir du *Sar* que je connaissais trop sans songer le moins du monde à *Joséphin* que je ne connaissais pas. En entendant causer pour la première fois M. Péladan, chez son éditeur, sa très réelle modestie, son langage simple et d'une rare correction, me furent deux déceptions amères : « Comment diable fait-il pour parler naturellement ? » me suis-je demandé tel un stupide bourgeois. Et mon second cri intérieur, après l'avoir

écouté avec plus d'attention : « Il a dû terriblement souffrir de toutes ces légendes, celui-là! » J'en conclus,car je n'aime point à démordre de mes injustices : « Un homme dangereux, M. Péladan,un homme très dangereux ! » Cet homme,en effet, doit être dangereux, car il est doux, grave et bien élevé. Il dit certain mot avec une légère inflexion de prêtre qui observe et ne croit plus. On le sent disposé aux plaisanteries fines qui sèment la mort,lui qui fut souvent en butte aux plaisanteries grossières qui sèment la gloire. Il est bien, à mes yeux, quoiqu'en plus jeune, le Lionardo de sa fable ; un être revenu de loin pour un universel mépris bienveillant, un Lionardo ayant conscience de ses fautes qui furent celles des autres et ne désirant plus que le morne triomphe de la paix, la paix, cette gloire des philosophes. L'auteur de *Modestie et Vanité* excusera ma liberté grande. J'aime à parler de ce que je pense et je ne pense que très rarement... comme tous les animaux vraiment humains. Le dernier roman de M. Péladan est une belle fresque, somptueuse de couleurs, d'une merveilleuse ordonnance de lignes. On pourrait se contenter de la regarder sans la lire. Elle m'a donné le frisson, car j'ai voulu la lire (j'adore me mêler de ce qui ne me regarde pas), un mortel frisson, le même qui vous saisit sous la voûte d'une haute galerie de cloître... les ogives s'en ouvriraient-elles sur l'azur de la mer. Il y a des coins sombres où l'on devine l'arrière-pensée de l'écrivain blottie en chauve-souris toute poudreuse de la poussière des bibliothèques et comme enduite d'une viscosité de maléfice. D'avoir contemplé les éblouissements d'un facile dessin ou d'une prestigieuse palette, certaines phrases vous paraissent sonner sourd comme des sanglots étouffés et des cœurs se devinent noirs, derniers charbons du creuset de l'alchimiste qui furent pourtant si aveuglants de clartés quand ils aidaient à faire bouillir l'or magique! Deux femmes sont en présence de Lionardo, une reine des sens, sorte d'ogresse dévorant les jeunes hommes, à la manière dont on goûte successivement les fruits d'un compotier pour choisir le meilleur, et les jeunes hommes, flairés, mordus ou simplement palpés, vont ailleurs, pourrir. La princesse Visconti est un type normal, et sa sœur, reine de la spiritualité, la camaldule vierge, est un type tout aussi normal. Ces deux femmes se font ressortir selon les lois des peintres florentins. Cependant elles sont femmes, très réellement. Peu importe le style des terrasses où s'égrènent les chapelets luxueux — améthystes ou pierres de lune — des conversations, parfois trop précieuses, peu

importe le profond respect de Lionardo qui a l'air d'officier en ramassant un mouchoir, ces deux femmes sont des femmes peintes par qui les connaît bien, et les oripeaux du convenu, la liturgie du décor ne les font que plus sinistrement femmes vis-à-vis de leur juge. Giovanna, et la servante dont on baise la bouche, un jour de printemps, sont les trop nues silhouettes d'une même idée masculine : la joie, la paix, rêvées par le penseur philosophe que tout le reste embête cordialement. Quelle délicieuse science de l'éternel féminin et quel prodigieux entrelacs de mépris et de respect se mêlant en nœuds de vipères aux pieds de la double idole ! Quel régal pour ceux qui aiment à lire dans les entrelacs !

Est-ce assez caressé, enveloppé, pénétré de la jolie pitié mondaine due à la femme, à la folle qui peut cueillir tous les fruits depuis la pomme, même les plus vénéneux, tellement elle est condamnée d'avance par le docteur à grande barbe qui est Dieu ! Et ce respect ne se trahit jamais. Il demeure une cape sombre, à plis droits, dérobant le véritable corps de l'homme, moine ou satyre. Il est noir, funèbre, ce respect, comme les ténèbres de la réprobation sacerdotale ou... comme une nuit de débauche très hermétique. La pure nonne, *Modestie*, camaldule parce que c'est le meilleur orgueil pour une fille de race que d'être humblement l'épouse de Jésus-Christ, la pure nonne se retire du monde méchant qui l'a rendue jalouse d'une servante et la belle Visconti sensuelle, au lieu de finir lâchée, désespérée, punie, se fait enlever par un jouvenceau qui l'adore, dont les baisers, perçants comme des cris d'affamés, iront jusqu'au squelette de cette lourde Italienne. Ce n'est ni logique, ni humain, mais c'est très fort. C'est l'ironie furieuse parée d'espérance. Je signale aux grosses femmes amoureuses que leur trop d'embonpoint afflige, cette phrase... florentine autant qu'une lame empoisonnée : « La ligne verte entoure le monde ! » (Il est assez obèse, en effet, le monde !) Lionardo reste sur les terrasses avec sa nouvelle pensée, de paix universelle : Giovanna. Je crois comprendre qu'il reste seul, symboliquement... mais ce qu'il doit rire, souvent, la nuit, celui-là, dans l'ombre des portiques où luisent, par place, les griffes nacrées des étoiles !... Bien dangereux, le nouveau Péladan de l'œuvre Péladane, plus dangereux que le Sar.

Le père Perdrix, par Charles-Louis Philippe. Si les romanciers naturalistes avaient voulu comprendre le réalisme de cette façon-là ! Mais les réalistes d'antan n'eurent jamais le sentiment de la pitié sociale à ce noble point. Le père Per-

drix n'est ni plus ni moins intéressant qu'un pauvre homme. (A se pencher sur l'âme des petites gens, on est très étonné de ne rien trouver de meilleur qu'en des natures plus complexes.) Et ce malheureux est malheureux normalement. Tout l'art de son créateur s'est concentré sur la pesante fatalité qu'il y a, hélas! à être malheureux d'une manière normale. Un beau morceau entre tous est le récit du grand gala de ces pauvres chez un pauvre, la peinture de la joie fausse que procure l'eau-de-vie, une joie *cuivrée* qui reflète avec innocence tout ce qu'il y a de diabolique en la bonté passagère d'une chose très mauvaise. La vie est ainsi que la liqueur qui porte son nom... si chaude, si douce parfois! Le père Perdrix, un peu aveugle comme tous les mortels, traînant ses sabots dans les ornières creusées fort avant lui, n'a pas même le repos de mourir sur son fumier personnel. Il va grossir les fonds de détritus parisiens. Un plus aveugle que lui l'entraîne et le fait se noyer dans la Seine. J'admire qu'au courant de ce livre on puisse dire *Merde* comme chez Zola. Seulement, la fange remuée sous la plume de l'auteur du père Perdrix a des parfums de fleur, de cette merveilleuse fleur qui est la Charité, l'*humanité* par excellence. Charles-Louis Philippe n'est pas un simple littérateur, c'est aussi un prêtre qui a la foi et l'amour, c'est-à-dire un peu mieux qu'un homme de génie.

La Statue ensevelie, par Jean Strannik. Je m'imagine que les femmes très bien douées sous tous les rapports artistiques doivent se défier des types de femmes artistes. Ou elles n'osent pas leur communiquer toutes leurs plus secrètes pensées d'art ou d'amour par une pudeur très respectable, ou elles le font si superficiellement qu'on sent bien plus, chez elles, la volonté de trahir leur art que celle de se trahir elles-mêmes. Cette statue ensevelie est une jolie personne qui fait quelquefois des grimaces nerveuses, et, le pire, des grimaces étudiées. Mais, après *l'Appel de l'eau*, il y a cependant un progrès réel dans le style de plus en plus ferme et concis de l'auteur, dans son choix des types *naturels* groupés autour de la principale héroïne, trop statue voulue. Ce que je n'aime pas, c'est d'ailleurs si peu de chose dans ce roman attachant et bien écrit; quelques phrases d'incohérence, de pose, de la part de la femme sculpteur, une suffisance trop naïve de la part du mari, et ces restrictions me viennent seulement quand je songe à l'abîme qui sépare les vrais originaux des vulgaires bizarres, et je voudrais garer les premiers du vertige, toujours inexplicable, qui les attire vers les seconds.

Longue route, par François Gillette. Une curieuse existence d'enfant, de jeune fille et de femme. Ce portrait d'amoureuse honnête mais résolue à l'amour, est admirablement dessiné. On regrette la chute, si banale, pourtant si rationnelle, étant donné le sang qui coule dans les veines de l'héroïne : « Hanches d'Andalouses! Défiez-vous!... » Le médecin est encore bien plus à plaindre, lui, l'homme célèbre, aimé pour lui-même, qui n'a pas su faire de la vie avec la mort de son inutile conscience! Est-ce que la vie est consciente, elle? Consuelo Galdos est une femme à ne pas oublier au nom d'un honneur masculin quelconque... tout à fait quelconque en sa présence de loyale animale libre, s'étant si courageusement libérée des vieilles entraves mondaines.

Les trois Legrand, par André Beaunier. Ou les dangers de la littérature pour ceux-là qui ne sont pas littérateurs. Ces trois pauvres diables de provinciaux, le père, la mère et le fils tombant dans la cohue parisienne pour y être exploités par toutes sortes de vrais bourgeois de lettres, y compris la cocotte affectueuse de la fin, sont des fantoches amusants, pas chargés et qui ne paraissent fantoches que parce que le roman est trop spirituel, trop théâtre, trop bien fait, en un mot, sous le rapport de la logique de convention qui régit le roman d'études de mœurs. C'est une faute, souvent, d'avoir trop d'esprit en littérature pure.

Comme les autres, par Brada. Roman mondain, d'ailleurs intéressant et d'une jolie tenue, mais qui ne sert qu'à nous démontrer, *comme les autres* du même genre exquis, que c'est toujours l'adultère qui est le Prince Charmant régnant dans le monde où l'on a le temps de lire.

Pierre et Anna, par Louis Michel y Serentant. Théorie mise en pratique du mariage à l'étourdie, dit mariage de convenance, tournant au mariage d'amour après bien des scènes regrettables entre les deux époux. Etonnerai-je l'auteur en lui apprenant que si la femme n'avait pas eu d'amants avant cette union plus que légitimée par la trop grande chasteté du nouveau postulant, elle n'en aurait probablement pas eu après en la personne agréablement surprise de son mari? Ce Monsieur, un bien naïf, un bien sensuel, se dirige vers l'amour comme chien qu'on fouette, mais il y va, et c'est l'essentiel. Le *mariage de Pierre et d'Anna* inaugure une série des paraboles du temps présent. Mœurs curieuses de franco-russes. Une délicate saveur de vice français qui se teinterait de religiosité en passant par le pope.

Avocate, par Gustave Hue. Deux avocats peuvent-ils faire bon ménage même quand ils sont de sexes différents ? Non, cent fois non ! L'un finira par donner sa démission au profit de l'autre — ce ne sera pas le mari — et tout se terminera par un petit avocat de plus, l'enfant, seul effet des multiples causes déjà plaidées du temps où les femmes ne parlaient pas encore sur la question du divorce.

Les deux idoles, par J. C. Holl. Roman de passions où la passion tient plus de place que le roman. On aimerait à savoir quel genre de femme est la seconde idole, plus statue que personnage vivant et tellement poupée avec laquelle on joue qu'elle casse le Monsieur avant d'en être brisée elle-même. Elle semble finir dans des nuages d'opium ayant pourtant commencé dans la vie normale, et bien commencé..

Le frisson de la chair, par Paul Mathiex. Ce qui est embêtant c'est que c'est toujours le même ! Et je ne comprends guère cet intelligent Farmery d'aller sombrer, une femme entre les bras, dans le grand néant, alors que les bons journalistes ont bien trop à enregistrer de pareils faits divers dans leurs feuilles si quotidiennes. Farmery, qui recueille à la porte de son restaurant une pauvre mendiante d'amour pour en tirer une déesse de théâtre, est, d'ailleurs, un oiseau rare.. et les oiseaux rares sont, de préférence, ceux que tuent les flèches du cruel chasseur.

Le sang des grenades, par Jean de la Hire. Ah ! Ce qu'on s'embrasse là-dedans... Et ce qu'on s'aime ! Soleil, véritable sang des grenades, voilà bien de tes coups. Emoi sensuel du premier amour. Timidité, hardiesse et un peu de polissonnerie, ce semble, pour finir. Jean de Sainte-Claire est certainement né avec un tempérament voluptueux. Ça lui fera faire un tas de bêtises fort intéressantes, je n'en doute pas. Il paraît que dans l'ordre chronologique de la série, on aurait dû classer *Le vice provincial* du même auteur au cinquième numéro. Moi, ça ne me gêne nullement, cette interversion, pour admirer la fougue du petit Jean de Sainte-Claire. Pour son début charnel, ce jeune ignorant tombe sur une jolie petite hystérique qui, quoique déjà mariée, demeure encore vierge !... Je plains ce pauvre jeune innocent qui ne sait pas que toutes les hystériques, fussent-elles trente-six fois mariées, sont toujours vierges. Enfin, on ne peut pas tout savoir et les cas de clinique sont assez rares pour les amoureux qui débutent. Après s'être pris, repris, on se quitte. Sainte-Claire s'en va très, trop allègrement vers de nouvelles grena-

des et de nouveaux soleils. Au revoir jusqu'à *l'Enfer du soldat.*

Un mariage chic et **Sœurette**, de Gyp. Mme Gyp continue à fourrer ses doigts pointus (oh terriblement !) dans le nez des pauvres juifs. Si ça dure je vais avoir une pitié profonde pour ces bons messieurs israélites et puis, à y bien refléchir, si Mme Gyp continue à n'apercevoir que le bout de leurs nez, ils sont moins à plaindre que je le pensais, car elle ne fait que les chatouiller au bon endroit et elle finira par me prouver qu'elle ne veut pas voir leurs autres défauts... En revanche, elle vous traîne les Viéladage dans une crotte pestilentielle dont les malheureux derniers membres de notre belle aristocratie auront de la peine à se nettoyer. *Sœurette* est l'histoire vivante, alerte et presque gaie d'une petite femme de bon sens, toute décidée devant les *arias* de la plus compliquée des existences. Elle travaille, elle marche, elle court, embrouille et débrouille selon les sinuosités de son cœur, du cœur voisin, et de ceux de ses ennemis. Elle meurt au tournant d'une de ces sinuosités, naturellement et simplement, en vaillante créature qui accepte toutes les responsabilités prévues ou non, meurt « discrète et tendre comme elle a vécu ». Mme Gyp a le secret de ses vaillantes créations. Si faux que puisse paraître leur mobile de vivre, elles vivent et on a envie de pleurer quand elles cessent de se mouvoir... même au bout du fil que l'on voit.

Les deux familles, par Paul Pourot. Roman social, mais point ennuyeux, contrairement à l'habitude ! Un brave mais bête garçon quitte la compagne d'amour pour fonder la famille légitime qui est l'idéal de tous les imbéciles et que les imbéciles ont d'ailleurs raison de fonder sans passion pour que ça dure. La jeune abandonnée se console courageusement, bien qu'elle se trouve doublement lâchée puisqu'elle est enceinte. Plus tard tout s'arrange par la mort de l'imbécile qui méritait encore moins que la fin dramatique. Milieu d'ouvriers interessants et, à part certaines revendications d'air connu, des détails simplement vrais.

Le roi Mage, par Pierre des Champs. Grand, très gros roman d'histoire ancienne avec illustrations instructives *Ben-hur*, *Hiesous*, sont des préfaces en comparaison de ce torrent de connaissances variées, mais peu romanesques. Bon livre pour ceux qui ont le temps de repasser leurs premières leçons religieuses, des mystères de la théologie Chaldéenne au Nouveau Testament.

L'Oiseleur, par Béatrice Harraden. Un roman de ton *beige*, costume pour âme de jeune fille comme il faut, juste d'amour ce qui convient pour perpétuer une espèce.

Onze journées en force, par Sadia Lévy. Une préface de René Ghil écrite en style beaucoup plus moderne que celui de ces nouvelles. Deux intellectuels s'orientant vers le verbe intact de Mallarmé. Hum ! Des gens, très simples, qui « sommaient leur phosphore d'élaborer les concepts en l'inédit du verbe altier », je me doute bien de leur force, mais j'aimerais à les entendre parler encore plus simplement. Ils vont en guerre en Algérie et y boivent à la plus grande liberté. Je pense qu'ils finiront par y parler nègre. Ainsi soit-il !

Vendémiaire, par le comte de Larmandie. Qui nous initie aux mœurs d'un grand monde très dévergondé. La mère, sacrifiant ses passions personnelles, arrache son fils aux griffes de la demi-mondaine et tout se termine bien sous la bénédiction des aïeux.

Vies d'amour, par Corale Castelein. Fantaisie sur une seule corde où il y a des vibrations bizarres, genre Edgar Poë, dans *la Pendule*, par exemple.

Flacons d'histoires, odeurs assorties, par Auguste Barrau. Nouvelles dont quelques-unes sentent un peu l'encens, l'histoire du prêtre, encore que légèrement libertine.

L'amour passe, par Maxime Formont. Et il foule des roses sous ses pas, des roses blanches comme Lucile devenue folle de jalousie et de regret sans avoir même bien pu comprendre qu'elle aimait le fiancé de sa sœur.

Sébastopol, tome IV des œuvres complètes de Léon Tolstoï. La vie militaire, les récits de guerre et l'histoire, en détails d'une froide et merveilleuse netteté, d'un siège mémorable.

La vie ambiguë, par A. N. Apouktine. On dirait la transposition, en russe, des fameux peints par eux-mêmes d'Hervieu. La vie mondaine de la Russie est semblable pour sa... corruption à la nôtre. Ça fait plaisir de découvrir ça, bien qu'on eût à s'en douter.

Au pays de Cocagne, par Heinrich Mann. Histoire d'un *bel ami* berlinois. Le « Tu as une belle ligne de menton » perpétuellement adressé à la grosse Turkheimer est bien amusant et si... jeune prussien !

Tome V des œuvres complètes de Paul Bourget. *L'idylle tragique*, roman très romanesque où se trouvent réunis les meilleurs défauts et les plus mauvaises qualités de

l'auteur. On vit dans le grand monde, chez les archiduchesses, avec des finesses de sauvages sur le sentier de la guerre et puis il y a des Luini, des Corrège et toute la pompe des musées italien. Mais le maître à une telle façon de dire : « Cent louis qui tombent... Faites vos jeux! rien ne va plus » qu'on est médusé.

Tome XII des Mille nuits et une Nuits, par le docteur Mardrus. Titres souriants et alléchants comme rayon de soleil et parfum de miel. *Forizade ou sourire de rose*. On n'en a plus que pour un an et 4 volumes. C'est bien dommage car les grands enfants commençaient à s'habituer au retour périodique des contes délicieux de leur enfance ayant, ce semble, grandi avec eux, s'étant faits hommes dans toute l'acception technique du mot.

Septième volume de l'album Mariani, orné d'une gravure sur bois par Roybet. Des hommes de lettres, des prélats, de jolies actrices, des peintres, des généraux s'unissant dans une touchante confraternité (celle d'après boire!) pour célébrer ce « jus divin », le Mariani, que le pape ne songe pas du tout à exclure de notre sainte religion car il lui doit une vie nouvelle. Plus de miracle sans Mariani! Le père Léon déclare que les vertus de cet élixir de longue haleine lui ont permis de prêcher cinq cent douze fois en une année. Et Mme Second Weber avoue modestement que la puissance de sa voix tragique lui vient de la précieuse liqueur. Ajoutez que le pauvre homme de lettres qui signe ces lignes en a également bien besoin pour se taire durant plusieurs jours et arriver à condenser les différentes réflexions que lui suggèrent les différents génies de nos auteurs modernes, tous aussi géniaux les uns que les autres, comme chacun sait!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

1. J. Barbey d'Aurevilly, *Le Roman contemporain ;* Feuillet, Goncourt, Flaubert, Daudet, Zola, Richepin, Mendès, Huysmans (Lemerre). — 2. J.-J. Weiss, *Notes et impressions. Choix de lettres*. Préface, par le prince Georges Stirbey, (Calmann-Lévy). — 3. Ch. de Ricault d'Hericault, *Souvenirs et portraits* (Téqui). — 4. Judith Gautier, *Le collier des jours* (Juven). — 5. Mis Costa de Beauregard, *Courtes pages* (Plon). — 6. Emile Faguet, *Propos littéraires* (Société française). — 7. Henry Bordeaux, *Les Ecrivains et les mœurs*, Notes, essais et figurines (Plon).

1. — Barbey d'Aurevilly n'est l'un des plus mauvais critiques du dix-neuvième siècle que parce qu'il a mis beaucoup

de talent dans ses méprises. Il n'en est guère un second, parmi ceux qui comptent, qui se soit trompé plus souvent, avec autant de conviction et autant de verve. Il s'est trompé sur Flaubert, par exemple, au point où la méconnaissance devient le signe d'une véritable insensibilité esthétique. Les préjugés de race, d'éducation, de milieu, de croyance, l'ont emporté si loin non seulement de l'équité, mais du bon sens, qu'il est pénible de lire ces cinquante pages dont pas une ne fait une lueur dans la nuit obscure. Tout est caché ; il n'y a ni lune, ni étoiles, ni flammes lointaines. On admettrait encore une certaine révolte romantique contre l'*Education sentimentale*. C'est un livre dur qu'on n'aime pas toujours du premier coup, même quand on est destiné à l'aimer profondément. Mais comment supporter le mépris pour *Bouvard et Pécuchet ?* C'est trop. Qui sait, pourtant ? Voici qu'on réhabilite M. Homais, que sa sottise grasse et physiologique devient une nourriture et ses propos, un évangile : un détracteur de Flaubert sera le bienvenu en de certains milieux. Mais les Homaisistes, même unis aux derniers romantiques, viendront-ils à bout de Flaubert ? On ne le sait pas encore. Le muflisme universel qu'il avait prédit est sans doute en bonne voie d'accroissement, le déluge fait chaque jour des progrès décisifs ; mais comme les eaux sont venues, elles peuvent se retirer, et sur la terre amollie par la vase de la bêtise humaine, de belles herbes vertes et de belles fleurs roses et bleues souriront encore.

§

2.— L'écrivain distingué dont on publie un dernier recueil, J.-J. Weiss, est maintenant peu connu et lu encore moins peut-être. Il n'était pas sans valeur, quoique de second rang et même dans les genres modestes qu'il cultiva. Je pense qu'il fut surtout critique dramatique : on sait ce que cela veut dire. C'est un métier pénible, ingrat, mais lucratif. Il fut également chroniqueur, soit dans les revues, soit dans les journaux. Mais venu en un temps où la chronique était trop politique pour être libre, il ne se différencia de la plupart de ses confrères que par un certain sérieux philosophique que l'on trouve au fond de ses badinages modérés. Sa vraie carrière aurait été celle d'un Grimm ; il aurait enchanté ses correspondants princiers. Weiss avait tout à fait le ton et le goût du dix-huitième siècle. Ce volume de *Notes et Impressions* est d'une agréable lecture ; on a peut-être bien fait de ne pas oublier dans les vieux journaux certains articles de critique politique spiri-

tuelle et légère : il y en a un sur la mise en vente de toutes les églises et cathédrales de France qui va redevenir d'actualité un de ces jours. C'est M. Lockroy qui proposait cela sans rire, en 1880. Espérons que quand il reprendra sa proposition, il ne rira pas davantage. Weiss avait pris, lui, le part de rire des politiciens graves. Il y a dans le rire une supériorité.

§

3. — Les *Souvenirs* de Charles d'Héricault se lisent avec plaisir. On y rencontre toutes sortes de personnages : Baudelaire, Asselineau, Théodore de Banville, Murger, Sainte-Beuve, Mérimée, Monselet, Courbet, Pierre Jannet, le fondateur d'une de nos plus précieuses collections, la *Bibliothèque elzévirienne*. D'Héricault y collabora avec Moland et avec Montaiglon, publiant *Aucassin et Nicolette*, les *Poésies* de Charles d'Orléans, et beaucoup d'autres œuvres, avec une bonne érudition et une science linguistique alors très suffisante. Plus tard, il s'adonna aux études historiques, puis de ces études tira des romans, tels que *Notre-Dame de Thermidor*. Type excellent de l'homme de lettres, apte à plusieurs besognes et s'acquittant de toutes avec soin, Charles d'Héricault ne fut pas toujours apprécié comme il convenait, notamment par Sainte-Beuve. Ce qu'il dit de Baudelaire est assez curieux « Le personnage était d'ordre composite. Ce qu'il voulait était compliqué. Il était hautain et insolent. Ce mélange constituait le fond de son être et, si l'on veut bien y regarder, tout le fond de son talent : il jetait son agressif orgueil à la tête du public... Altier et artiste, il était également sincère et comédien pour tout le reste. » Pour Banville, il le juge ainsi : « Un personnage fait, comme il fut plus tard surfait, sans simplicité, sans naturel... Seulement, il était roide et ennuyeux, quand Baudelaire était irritant et intéressant. » Un jour que Mme Colet tenait dans un salon de véhéments discours, M. Cauchy s'écria innocemment : « Voilà Mme Colet montée ! » On ne peut jamais lui faire comprendre qu'il avait fait un calembour : c'était un mathématicien, et des plus illustres. Sur Murger, les anecdoctes abondent. Il semble avéré d'après ce témoignage que Murger n'était pas juif. Je note ceci pour M. Barrès, qui le repousse comme Lorrain. D'Héricault n'assista pas à sa mort ; il arriva quelques instant après et trouva Dhormoys qui lui dit : « L'aumônier est venu ; il l'a fort bien reçu. » D'après d'Héricault, Murger, qu'il connut

beaucoup, « avait une sorte de distinction morale qui le mettait hors de pair : il avait non seulement la sensibilité, mais l'instinct de la délicatesse ; une sorte de timidité juvénile touchante, une bonté très molle, mais la continuité de la reconnaissance ; une grâce salie et vermineuse, mais la joie d'aimer, joie évidente et attendrissante. »

§

4. — Voici encore des souvenirs, mais d'une personne qui, loin d'être défunte, semble recevoir de chaque année nouvelle plus de vivacité encore, plus de fraîcheur et plus de grâce. Du *Dragon Impérial* au *Collier des jours* il y a si peu de distance qu'on croirait les deux livres contemporains et nés de la même jeunesse. Judith Gautier sait toutes les langues mortes ou vivantes, connaît toutes les littératures, toutes les philosophies, toutes les religions, et quand elle écrit, c'est avec l'ingénuité souriante d'une jeune fille étonnée et ravie. L'ingénuité c'est peut-être la forme vraie du génie féminin, ingénuité, voulant dire ici quelque chose comme jeunesse d'âme perpétuelle ou perpétuellement renouvelée. Une vraie femme est toujours jeune (c'est peut-être vrai des hommes aussi), toujours un peu enfant, même quand la partie intellectuelle de son être s'est enrichie de plusieurs sciences et de nombreux talents. C'est pour cela que le *Collier des jours* est un livre délicieux.

Le premier volume conte les années d'enfance. Les anecdotes littéraires y tiennent donc fort peu de place. Théophile Gautier, cependant, s'y dessine peu à peu, à petites touches. «... Un jour, nous entendîmes des rugissements dans le salon où mon père recevait un inconnu ; puis le monsieur, reconduit à coups de pieds, traversa comme une flèche l'antichambre et, poursuivi jusque sur le palier, dégringola l'escalier la tête la première. Mon père était blême et tremblant de fureur; il continuait à couvrir d'injures véhémentes « le misérable, qui avait osé lui offrir une somme énorme, pour louer je ne sais quoi d'idiot!... » Baudelaire apparaît : « Un coup de timbre nous interrompit et, bientôt, un personnage très singulier entra, sans aucun bruit et me saluant de la tête. Il me fit l'effet d'un prêtre sans soutane. C'était Charles Baudelaire. — Ah! Voilà Baldarius ! s'écria mon père.. »

§

5. — M. Costa de Beauregard s'est amusé à mettre en

contes, récits, dialogues, la politique du jour, ses incohérences, ses bêtises, ses lâchetés. Le volume contient aussi des souvenirs sur la guerre et en particulier sur le rôle de M. de Carayon-Latour qui s'illustra dans les combats autour de Dijon à la tête des mobiles de la Gironde. Un article curieux montre la popularité, en Suisse, jusque parmi les paysans, du *Guillaume Tell* de Schiller. A Altdorf on représente ce drame, devenu national, dans les mêmes conditions que la *Passion* à Oberammergau. Les acteurs sont gens de la bourgade. En temps ordinaire, Tell est marchand de cotonnades, Gessler est aubergiste, Gertrude, papetière, Melchthal, écrivain public. L'accord se fait très bien sur Guillaume Tell. Comme il n'a jamais existé, rien ne contredit la légende.

§

6. — C'est avec une abondance méritoire que M. Emile Faguet répand par le monde ses opinions. Rien n'échappe à ses jugements, qui sont souvent précipités, quelquefois sages, presque toujours ingénieux. Quand on écrit beaucoup, on se trompe beaucoup. Mais quand se trompe-t-on ? Voilà le difficile. Si on le savait, on se corrigerait. J'estime que M. Faguet, qui s'est trompé sur la formation du talent de Taine, par exemple, juge mieux M. Tolstoï : « M. Tolstoï, comme créateur, comme romancier, comme poète épique, pour mieux dire, est un des quatre ou cinq plus grands génies de notre siècle. Comme penseur, il est un des plus faibles esprits de l'Europe. » Cette opinion est excessive, mais il suffirait de la diminuer des deux côtés à la fois pour la rendre très acceptable, surtout si, au lieu de faible, on mettait quelque autre épithète, dangereux ou fâcheux, remplaçant ainsi l'idée de débilité par celle de mauvaise influence. Car Tolstoï n'est jamais faible ; il n'est que trop puissant et sa force ne s'exerce que trop tyranniquement sur un très grand nombre d'esprits. Il représente, au plus haut degré, les convulsions frénétiques du christianisme battu, mais non vaincu, et sa révolte logique contre le scepticisme scientifique. C'est un redoutable père de l'Église universelle, un terrible prophète, un Tertullien plus sauvage encore, et de moins bon style (d'après ses traducteurs), un Africain des steppes, sans amour ni miséricorde pour notre vieille et noble civilisation païenne.

M. Emile Faguet est le seul critique littéraire d'aujourd'hui dont les livres atteignent un tirage important. Tel de ses recueils d'articles a eu plus de vingt éditions. Il façonne à

son image quantité de têtes adolescentes ou professorales, — et il n'y fait pas entrer le goût de la sorte de littérature que l'on aime ici. Ce n'est pas un courtisan du succès; mais tout de même ce qui le décide, ce qui fait pencher le plateau, c'est le succès, ou son apparence. Ainsi, et pas autrement, s'acquiert l'autorité sur le public.

§

7. — Précisément, dans un recueil analogue, *Les Ecrivains et les mœurs*, M. Henry Bordeaux étudie longuement M. Emile Faguet: « Nous retrouvons encore son goût des idées à travers toutes les pages de ses livres de littérature. Il dissimule mal son mépris des purs artistes littéraires... Ses oublis, dans son *Histoire de la littérature française*, sont caractéristiques. *Baudelaire, parmi les poètes*, Pierre Loti, parmi les romanciers, ne sont pas nommés, cependant qu'Edmont About, Victor Cherbuliez et M. Jean Richepin tiennent une place excessive ». On voit bien que M. Henry Bordeaux blâme ces opinions, mais je ne comprends pas bien que, considérant Baudelaire comme dénué d'idées, il prenne Edmond About pour un penseur. Que d'obscurités pour moi dans M. Emile Faguet et dans M. Henry Bordeaux! Aussi je ne les juge pas; je les regarde, et en un certain sens, je les admire. Leur abondance me surprend, et qu'ils aient tant de choses à dire l'un sur l'autre, ou sur feu M. Cherbuliez. J'aime les compliments courts et les brèves épitaphes. M. Henry Bordeaux, toutefois, se différencie de M. Emile Faguet, par un certain goût de synthèse. La principale étude de son volume a pour titre *La Crise du roman*. Il y montre le désaccord entre le public et les écrivains, l'un étant resté sentimental, les autres abusant de l'ironie ou se murant dans la froideur. C'est une manière de voir. Elle est peut-être bonne. Mais de là à conclure que les romanciers devraient rédiger des histoires sentimentales, morales ou patriotiques, non. Si *Don Quichotte* paraissait aujourd'hui, il n'aurait qu'un succès modéré; *Bouvard et Pécuchet* nous en est garant. Et voilà tout. Il y a deux sortes de livres: ceux qui sont écrits pour le public, ceux qui sont écrits contre le public. C'est vers les seconds que, la mode passée, le public tend la main.

REMY DE GOURMONT.

HISTOIRE

Albert Vandal : *L'avènement de Bonaparte*. I. ; Plon, 8 fr. — Raoul Allier : *La cabale des Devots ;* Armand Colin, 3,50.

L'avènement de Bonaparte, par M. Albert Vandal. — Quelque admiration qu'il professe pour Napoléon et le régime impérial, « le plus grand gouvernement qu'ait eu la France », M. Vandal eut le louable souci d'en raconter les origines sans parti-pris, d'en montrer avec impartialité « l'interlope début ». Cherchant les éléments de son récit dans les documents les plus variés, les plus divers de ton et d'intention, il les a réunis avec une critique avisée et un remarquable talent de mise en scène. Le tableau des semaines qui ont précédé le XVIII brumaire, celui surtout des deux journées du XVIII et du XIX, est assurément le plus vivant et le plus complet qu'on en ait lu jamais, et il y a lieu de le croire exact, autant que l'exactitude en histoire n'est pas une chimère.

Il semble que dans l'exposé des causes multiples qui rendirent un changement de régime si facile, qui le faisaient attendre de tout le monde à la fin de 1799, M. Vandal n'ait pas fait un effort suffisant pour renouveler les appréciations ordinaires des historiens. A part une exception éclatante, et deux ou trois médiocrités, le Directoire fut toujours composé durant les quatre ans qu'il fonctionna d'hommes de mérite et assez généralement honnêtes. Cependant son impopularité était profonde. M. Vandal attribue ce discrédit au fait qu'on ne voyait dans les Directeurs et dans les membres des conseils attachés à leur politique que des jacobins nantis, des révolutionnaires ayant survécu à toutes les crises et jaloux de conserver en un état nouveau la situation qu'ils s'étaient acquise. Ajoutez que les prodigieuses gabegies des fournisseurs et spéculateurs, les immenses fortunes prélevées sur la misère publique, leur étaient généralement imputées, encore que nul gouvernement n'ait été plus simple d'allures et plus frugal. Mais on savait Barras facile à toutes les intrigues, et son luxe personnel qui paraissait le salaire de ses complaisances, éclaboussait tous ses collègues. M. Vandal insiste sur la misère publique, le manque absolu de sécurité à l'intérieur, les entreprises effrontées des contre-révolutionnaires, la terreur inspirée par les Jacobins qui tentaient de les réprimer, et il conclut en opposant « la frange d'héroïsme » qui cerclait les frontières, à « l'immonde écume que la révolution avait fait surgir à l'intérieur ». Cet héroïsme n'était pas un des moindres

dangers qui menaçaient l'État. Déjà, dans les rangs inférieurs de l'armée, dans la masse des troupes, surtout de celles d'Italie, l'esprit de caste, de métier, remplaçait l'esprit civique : l'amour de la gloire et du gain se substituait à l'ardeur révolutionnaire. Quant aux chefs, la plupart avaient été dès le début dangereux : depuis qu'ils n'avaient plus la peur salutaire du Comité de salut public, qui était pour les généraux le commencement et la fin de la sagesse, tous l'étaient devenus. A de rares exceptions près, à part quelques hommes comme Lecourbe, peut-être Kléber, on pouvait diviser les généraux suivant leur valeur, leur situation et leur ambition en deux classes : ceux qui rêvaient de se saisir du pouvoir, et ceux qui guettaient pour se mettre à sa remorque celui qui réussirait. Placez dans la première catégorie Bonaparte, Augereau, Joubert, Bernadotte, Jourdan, Pichegru avant fructidor; dans l'autre Lannes, Murat, Davout, Desaix, Lefebvre, Berthier et tant d'autres. L'indécision de son caractère arrêta Moreau. Il semble bien que Hoche, si prompt à écouter Barras, Hoche qui parlait si fort à la fin de sa carrière, soit mort bien à temps pour rester dans l'histoire le légendaire héros républicain.

L'ambition que le Directoire sentait en Bonaparte, la rivalité plus ou moins déclarée entre le prestigieux général et le gouvernement civil, pèse sur toute la politique française depuis les premiers triomphes d'Italie. La guerre épuisait la nation, elle l'empêchait de recueillir les fruits de la Révolution. La paix ardemment, passionnément souhaitée par tous, le vainqueur de Rivoli voulut en avoir à lui seul la gloire et le mérite ; il voulait que la France fût à lui seul redevable de cet énorme bienfait. De là les criminels préliminaires de Léoben, que le Directoire ne put prévenir et n'osa réprimer, et la paix de Campo-Formio, qui, comme toutes les paix faites par Bonaparte, contenait le germe d'une guerre future : l'Italie libre jusqu'à l'Isonzo, avait dit le Directoire, et pour imposer à Vienne cette condition qui l'excluait définitivement de la péninsule et enfermait en Allemagne la monarchie autrichienne, il comptait sur l'intervention décisive des armées de Moreau et de Hoche, qui auraient brisé en Allemagne la force encore menaçante de l'Empire. Bonaparte arrêta tout. L'Autriche gardait une armée puissante et intacte, et grâce au guet-apens qui la mettait en possession de Venise, elle était en Italie toujours forte et menaçante à côté des fragiles républiques nouvelles. Ce que le Comité du salut public aurait fait : désavouer son général et le décréter d'accusation, le Directoire eut envie de

le faire, il ne l'osa pas et il ne le pouvait pas. La joie générale que la nouvelle de la paix provoquait dans le pays le désarmait. La même crainte, la même faiblesse, ramenèrent la guerre, sitôt Bonaparte et l'armée d'Italie isolés par delà les mers.

Cette expédition d'Egypte, admissible en une période de paix profonde et de prospérité, et qui était alors un défi à la prudence, Bonaparte et le Directoire doivent devant l'histoire en partager la responsabilité. Le premier savait que son heure n'était pas encore venue, il tenait à ne pas diminuer par l'accoutumance et l'inaction le prestige de ses victoires ; il savait que l'expédition d'Angleterre était un casse-cou : il voulut l'Orient. Le Directoire se hâta de détourner, d'ajourner le danger qu'il croyait immédiat en éloignant le général : politique d'autruche. Peut-être espérait-il qu'il ne reviendrait pas.

Et un an plus tard, ils en étaient à le rappeler, à rappeler surtout son armée, en face des Anglais, des Autrichiens et des Russes. Bonaparte revint seul. Au moment où il rentra, le danger immédiat, le danger extérieur étaient écartés. Masséna, Brune, Lecourbe avaient arrêté l'invasion. Mais la désorganisation intérieure était pire. En recevant Sieyès le Directoire avait accueilli l'instrument de sa perte prochaine.

Il est intéressant de voir dans le livre de M. Vandal avec quelle habileté Bonaparte profita de tout le patient travail qui avait précédé sa venue. Avec quel art il évolua entre tous les partis, donna des espérances à tous et recueillit le fruit de tous les efforts de Sieyès. Ce que celui-ci avait rêvé de faire avec Joubert : un coup d'état accompli par le pouvoir civil avec l'aide docile de la force militaire, un fructidor plus complet et plus décisif, il voulait le recommencer avec Moreau. Moreau indolent, indécis, reculait. A ce moment, Bonaparte débarquait, rompait la quarantaine, arrivait à Paris, porté par un peuple. « Voilà qui fera votre coup d'état », dit ironiquement Moreau. Sieyès hocha la tête : il comprenait que celui-là se servirait de lui au lieu de le servir. Le faire fusiller, c'est l'idée qui lui vint d'abord, et il prononça le mot. Mais après les Pyramides, conmme après Léoben, le Directoire était impuissant. Contre le général déserteur de son armée, aussi bien que contre le négociateur infidèle aux ordres, l'enthousiasme populaire lui défendait de rien oser. Et Sieyès se résigna, non sans essayer de lutter jusqu'au bout pour garder la direction du mouvement et la prépondérance. Par l'action directe de Sieyès et de Roger Ducos, membres de l'exécutif,

par la participation de la majorité des Anciens, le XVIII Brumaire fut un coup d'état civil. C'est le pouvoir militaire qui le fit réussir, après combien d'incertitudes et d'à-coup, le livre de M. Vandal le montre. En fructidor, le militaire avait été frustré de sa part de dépouilles, en brumaire, il n'attendit pas qu'on la lui fît.

Autant la préparation avait été savante et bien menée, autant l'exécution fut flottante et maladroite. Les conjurés n'avaient pas combiné leur dénouement. Le plus décisif de l'affaire fut laissé au hasard, à l'inspiration du moment. Celle-ci fit plutôt défaut. Et de tous les acteurs du drame, on ne sait quel est le plus insuffisant. On dirait même que M. Vandal se soit complu à indiquer leur caractère caricatural. Qui est le plus ridicule de l'ex-abbé Siéyès prenant des leçons d'équitation pour faire figure équestre à côté du général, ou de Bonaparte impuissant à maintenir le cheval à lui prêté pour un amiral! Lequel est le plus niais de Gohier qui se laisse berner par Joséphine, ou de Bernadotte qui guette sans la trouver l'occasion de se mettre au service des Cinq-Cents. Lequel est le plus vil de Moreau qui accepte au Luxembourg un office de geôlier captif, et qui s'endort dans les nuages de sa pipe, ou de Barras qui touche d'une main et signe de l'autre. Et Augereau, caressant Bonaparte le dix-huit, prêt à l'étrangler le dix-neuf quand il le croit vaincu! Et ce conseil des Cinq-Cents, qui, au moment où les minutes valent des jours, au moment où les conjurés vacillent devant le coup à demi marqué, s'amuse au lieu d'agir, et au lieu de rallier les grenadiers hésitants, au lieu de ressaisir les Anciens indécis, s'amuse à décréter pour chacun de ses membres le serment nominal, de fidélité à la Constitution, une formalité qui devait durer des heures!

Ce qu'on ne sait pas assez, et ce que M. Vandal, a bien montré, c'est comment la garde du conseil, qui pénétra à la suite de Murat dans l'orangerie et décida le dénouement, fut jusqu'au dernier moment incertaine. Ce n'étaient rien moins que des prétoriens. Il fallut la légende des poignards, il fallut surtout l'intervention de Lucien Bonaparte à qui son caractère de président donnait une apparence de pouvoir régulier, pour les décider à marcher. Il fallut la comédie qu'il joua avec un talent hors ligne, et un courage, un sang-froid, une décision dont peu de personnes, en cette critique journée, donnèrent des exemples. Napoléon avait entièrement perdu la tête : *Général*, disait-il à Siéyès au sortir de l'orangerie, hué, poursuivi bousculé, défaillant, *Général*, ils m'ont mis hors la loi ! » —

Mettez-les hors la loi vous-même, dit Siéyès en tisonnant tranquillement le feu de la petite pièce où rencoigné, il attendait le dénouement. Siéyès avait sa voiture prête pour filer en cas de mésaventure. Mais Bonaparte se souvenait des jours de la Convention. Il revoyait son ancien protecteur Barras, ce fantoche méprisé qu'il avait congédié la veille, il le revoyait s'armer de ce terrible mot « hors la loi » pour jeter à bas des colosses d'épouvante comme Robespierre et St-Just, St-Just qui avait tué Danton, pour faire venir à ses pieds Fouquier Tinville rampant, dresser l'échafaud... Ce Destrem, qui tout à l'heure l'écrasait de sa main, lui soufflait dans la figure son haleine furieuse, allait-il sortir de cette orangerie pleine de clameurs, le décret à la main, effrayant, obéi !... De ses ongles fiévreux, il déchire son visage plein de boutons, et c'est la face couverte de sang qu'il se remet en selle, va tumultueusement d'un bout des rangs à l'autre, toujours emporté par le malencontreux cheval du marin.

Cette journée d'émotions lui valut l'empire. Les soldats qui le lui avaient donné revinrent à Paris en chantant le *Ça ira*, convaincus d'avoir sauvé et consolidé la République. Les membres de l'Institut partageaient cette conviction, Cabanis en tête. Pour eux, Bonaparte était « le plus civil des militaires ». Le gouvernement de la raison allait se fonder, le mandarinat intellectuel des idéologues. La foule du public, sans enthousiasme excessif, se réjouit parce qu'elle voyait dans l'avènement du général invincible le gage assuré de la paix prochaine et définitive...

La cabale des Dévots, par M. Raoul Allier. — En ce livre, fruit de patientes recherches, M. Raoul Allier a révélé des choses neuves, et apporté à l'histoire religieuse et politique du XVII[e] siècle — c'est tout un — une contribution infiniment précieuse. Cette association, connue sous le nom de Cabale des Dévôts, s'intitulait elle-même Compagnie du S. Sacrement. Les annales de cette Compagnie avaient été écrites, sous forme de Mémoire à l'archevèque de Paris, en 1695, par René de Voyer d'Argenson, ancien membre de la Société. Cette apologie formait un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque nationale, et qui a été publié une première fois par le bénédictin dom Beauchet-Filleau. Des recherches poursuivies par toutes les villes de France où cette compagnie eut des associés permirent à M. Allier de reconstituer son œuvre et son action pendant la période centrale du XVII[e] siècle. La Société avait été fondée en 1629 par un laïque, le duc de Ventadour,

que la pureté et le zèle religieux poussèrent tout d'abord à se séparer d'une jeune épouse qu'il aimait tendrement, dit-on, et qui devint religieuse, tandis que lui-même se consacrait entièrement au service de Dieu.

Cette société se manifesta d'abord par des œuvres charitables, telles que le soulagement des prisonniers et des galériens, la réforme des hôpitaux. Elle eut une grande part aux œuvres dont tout le mérite est attribué à S. Vincent de Paul, notamment à la création de l'Hôpital général. Mais son zèle allait à guérir les maux de l'âme encore plus que ceux du corps et, dans cette carrière, il ne connut pas d'obstacles. L'organisation discrète et mystérieuse de cette compagnie, le grand nombre de magistrats qu'elle comptait parmi ses membres, la conviction profonde où tous étaient qu'il n'y a rien de vil dans la maison du Seigneur, que toutes les voies deviennent légitimes et honorables pour arriver à une fin sacrée, leur donnaient des moyens d'action considérables.

Il firent tous leurs efforts pour s'assurer le monopole des secours aux prisonniers et aux malades. C'est eux qui amorcèrent la lutte contre les jansénistes, en qui ils trouvaient la concurrence dans beaucoup d'œuvres charitables où ils préféraient un esprit plus orthodoxe. C'est à leur requête que l'abbé Picoté, prêtre de St-Sulpice, refusa l'absolution au duc de Liancourt, ce qui fut le point de départ des Provinciales.

L'action de la Compagnie s'exerça avec le plus grand zèle contre les protestants. On peut voir en elle un ennemi acharné et puissant de l'Edit de Nantes, un de ceux qui auraient le plus efficacement contribué à sa révocation. Il n'est persécution à petit fruit et sournoise, mais d'autant plus efficace que la sainte Compagnie n'ait mené, en toute ville, contre ceux de la religion P. R. Cela allait des temples qu'on faisait démolir, aux servantes qu'on enlevait à leurs maîtres. La Compagnie s'occupait comme il sied des malades : mais malgré tous ses efforts, malgré les tentatives réitérées qu'elle fit de 1636 à 1662, elle ne put « obliger les médecins, après la première ou la seconde visite, à ne plus retourner voir leurs malades, s'ils n'avaient fait appeler un confesseur ».

En revanche, elle ne manque jamais de faire fermer tous les hôpitaux que les protestants essayent d'établir : « On eut avis, disent les annales, que les Huguenots avaient établi un hôpital de malades dans un faubourg de Paris et la Compagnie prit des mesures pour lui donner la chasse et faire por-

ter les lits à l'Hôtel-Dieu, ce qui s'est exécuté diverses fois par les soins de l'Assemblée. »

Le zèle des dénonciateurs ne se bornait pas aux protestants, il était infatigable contre les gens de mauvaise vie et les blasphémateurs. Au besoin il suscitait des agents provocateurs. C'est grâce aux soins de Desmarets de St-Sorlin, l'auteur des *Visionnaires*, qu'on parvint à faire brûler ce pauvre fou, Morin, le 14 mars 1663.

Les nombreuses compagnies de province enveloppaient la France d'un réseau aux mailles étroites. Malheureusement pour eux, les compagnons s'attaquèrent aux gens du bel air. Ils s'en prirent aux duellistes, ce qui leur valut de puissantes haines. Ils poussaient l'amour de la vertu jusqu'à dénoncer aux maris trompés les légèretés de leurs femmes. Il n'est pas douteux, d'après l'étude serrée de M. Allier, que Molière n'ait eu cette cabale en vue quand il composa Tartufe, et ce sont eux qui longtemps retardèrent la représentation. Ce fut leur dernier exploit. On sentait leur main présente partout et l'on s'en inquiétait. Mazarin et Colbert les trouvèrent souvent derrière les ennemis de leur politique. Après un essai infructueux en 1662 pour faire révoquer l'Edit de Nantes, on perd leurs traces vers 1666, sans pouvoir dire, déclare M. Allier, à quel moment la compagnie a pris fin.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Emile Faguet : *La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire* (Lecène et Oudin). — Edmond Demolins : *A-t-on intérêt à s'emparer du Pouvoir?* (Didot). — Charles Benoist : *La Réforme parlementaire* (Plon). — Alfred des Cilleuls : *La Population* (Victor Lecoffre). — Michel-Ange Vaccaro : *L'Evolution de l'Amour* (Lib. Molière). — G. Dorys : *La Femme turque* (Plon). — Gottschalk : *Valeur scientifique du malthusianisme* (P.-V. Stock). — Gabriel d'Azambuja : *Ce que le christianisme a fait pour la femme* (Bloud). — E. Tarbouriech : *La Cité future* (P.V. Stock). — Denis Gerval : *L'aube de la justice* (A. Storck et Cie).

C'est un livre d'actualité qu'une étude sur la **Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire,** car ces réformateurs vivent encore parmi nous, et certains prétendent qu'ils vivent tous les trois en chacun de nous. Ce serait alors pour cela que nous nous entendons si mal nous-mêmes, et qu'en tant d'esprits la sagesse un peu grave est écrasée par la coalition de l'esprit un peu impertinent et de la passion un peu loufoque. Mais n'est-il pas curieux de voir

que l'influence respective de ces trois penseurs ne s'est pas modifiée, en somme, du XVIIIe au XXe siècle ? Montesquieu est pour nous ce qu'il fut pour ses contemporains, un oracle qu'on va volontiers consulter parce qu'il a ses moments badins, et qu'on invoque fervemment à l'occasion, parce que la sagesse finit par avoir son heure, tout comme le muletier, mais dans l'intimité de qui on ne vit guère : on ne comprend pas toujours ce que ces diables d'hommes veulent dire, et on ne voit jamais trop jusqu'où ils plaisantent. Au moins avec Jean-Jacques et Voltaire chacun sait à quoi s'en tenir. Et c'est d'eux que les neuf dixièmes de nos contemporains, comme des leurs, procèdent. Mais inégalement. Rousseau dans notre concert politicien ne donne que les trémolos en sourdine ou en brusque ouragan *crescendo* et *tutti;* tout le reste *pizzicato, rinforzando, allegretto,* c'est la partie de Voltaire.

Voltaire c'est un absolutiste libéral ; la définition est de M. Faguet, elle est juste. Ajoutons quelques épithètes spécifiques : royaliste, antidémocrate, administratif, anticorporatif, économiste, anticlérical, antiprotestant, antisémite, il me semble que je dresse le signalement de M. Charles Maurras. Enlevez le mot royaliste qui n'a aucune importance et ajoutez antinationaliste, ce sera aussi celui de M. Anatole France. Donc ce serait notre signalement bilatéral à presque tous. Au fond le Français est, comme Voltaire, l'ennemi juré des corps fermés et du populaire ouvert, car il y a autre chose que les portes ouvertes et les portes fermées, en politique ; il est l'homme des coteries, ce qui lui permet de saper les élites et de mépriser la masse ; et pourvu que sa coterie soit toute-puissante, il se montre volontiers bon prince. Tel le maître Belaud de du Bellay : le meilleur chat du monde « Sinon alors qu'il desguaisnoit — Cela dont il esgratignoit. »

Montesquieu, lui, c'est un libéral équilibriste. L'exercice est moins facile ; il faut s'être rompu aux assouplissements. Mais on y gagne l'estime du public. Quand tout dégringole, Gavroche ne s'en prend pas à vous ; il chante : « Il s'est fiché par terre. C'est la faute à Voltaire. Le nez dans le ruisseau. C'est la faute à Rousseau. « L'équilibriste, que les autres traitent de charlatan — c'est le mot de Jean-Jacques — a pour ces autres le mépris le plus solide :« Un gouvernement modéré, dit Montesquieu, est un chef-d'œuvre de législation ; un gouvernement despotique, au contraire, saute, pour ainsi dire, aux yeux.... » Oui, oui ; encore s'il ne sautait qu'aux yeux ! Mais le défaut de ce mépris que l'auteur de l'*Esprit des Lois*

a pour ses adversaires est de rejaillir sur leurs idoles, le roi et le peuple. Montesquieu croit que les corps seuls sont capables de bien; il n'a confiance ni dans les individus isolés, et Carlyle ou Nietzsche à ce point de vue sont ses antipodes, ni dans les masses intégrales, et c'est ce qui le rend si hostile à ce que nous appelons le referendum. Et sans doute le referendum comme moyen normal de gouvernement serait la négation même de son cher équilibre, mais comme indication touchant des difficultés trop passionnantes, ou comme correctif à l'esprit de coterie qui finit par se glisser dans tous les corps, c'est une garantie d'équilibre de plus, comme qui dirait le balancier du funambule, et il est surprenant que le perspicace théoricien ne s'en soit pas aperçu.

Quant à Jean-Jacques, c'est un anti-Montesquieu et un contre-Voltaire. J'entends un Voltaire retourné, non plus un absolutiste libéral, mais un libéral absolutiste, ce qui est mille fois pis. L'absolutisme finissant vite par laisser tout le monde en paix, ce fut l'ancien régime; la proclamation de toutes les libertés finissant plus vite encore par envoyer tout le monde à l'échafaud, ce fut la Révolution. Et comme la France actuelle, c'est l'ancien régime gâté par la Terreur, notre état d'esprit actuel est du Voltaire désorienté par du Rousseau. Très judicieusement, M. Faguet cherche les vraies théories de Jean-Jacques dans les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*. Ainsi que le disait la grande Catherine à Diderot, autre chose est de travailler sur le papier qui souffre tout, autre chose sur la peau humaine qui est chatouilleuse. Jean-Jacques l'a compris, et les *Considérations* sont d'une prudence que ne laissait pas prévoir le *Contrat social :* N'ébranlez jamais trop brusquement la machine! répéte-t-il. A chaque page abondent les vues intéressantes, parfois puériles, parfois profondes. Et malgré tant d'efforts vers la sagesse, il faut qu'il déraille, qu'il condamne ce qui aurait probablement sauvé la Pologne, l'hérédité de la couronne, et qu'il approuve ce qui l'a sûrement perdue, le *liberum veto!* Le pauvre rêveur s'imagine qu'il remédiera à tout en déclarant celui qui aura formulé le veto responsable sur sa tête après six mois devant sa diétine et la Diète. Ah le bon billet!

Montesquieu, Rousseau et Voltaire ont un point commun, un seul, et qui les rapproche curieusement de nous, leur anticléricalisme. Trois parties d'anticatholicisme (une pour chacun), une partie de prochristianisme (Montesquieu), une d'antisémitisme (Voltaire), deux qui s'équilibrent, l'antiprotestantisme

(Voltaire) et le pro-protestantisme (Rousseau), c'est tout à fait comme chez nous. On peut s'étonner seulement qu'il y ait aujourd'hui si peu de gens antichrétiens, comme fut Voltaire, parce qu'antijuifs. M. Faguet a écrit, à ce sujet, de curieuses pages sur le tort qu'eut le christianisme à son début de se souder au judaïsme; et je crois, non pas comme lui, mais parallèlement à lui, que c'est par la déjudaïsation progressive du christianisme qu'on peut expliquer la violence décroissante des persécutions impériales; la première fut atroce, parce que les chrétiens sous Néron étaient juifs ou crus tels; quand l'Empire vit qu'aucun chrétien n'était plus juif, il se fit lui-même chrétien; il y eut bien à ce moment le soubresaut de Dioclétien et Galère, mais je crois qu'on s'en est exagéré la vivacité ou qu'elle a été ressentie d'autant plus irritante que les chrétiens étaient déjà les maîtres de la situation; ainsi les thermidoriens que la Convention mitraille au moment où ils vont la jeter à l'égoût. Mais, avec tout cela je n'ai pas dit suffisamment combien ce nouveau livre de M. Faguet était sérieux, solide, informé, et comme, pour ma part, je n'y vois pas une ligne à reprendre. Son ennemi et mon ami Maurras me disait l'autre jour : « Je ne connais qu'un esprit aussi faux que vous. C'est Faguet! » Tudieu, il a le goût bon.

§

M. Edmond Demolins, lui, a le génie des titres: **A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?** Voilà qui force le flâneur à ouvrir le livre aux étalages, et la réponse n'étant pas, bien entendu, celle de tout le monde, à l'emporter pour le lire à loisir. Il est certain que si l'on veut faire fortune, on n'a plus grand intérêt à s'emparer du pouvoir; le métier est devenu ingrat; il vaut mieux encore faire valoir sa propriété ou fructifier son fonds de commerce, quand on en a. Le malheur c'est qu'en ce cas on se trouve vite gêné par ceux qui, s'étant emparés de la tribune officielle, accablent d'impôts votre propriété, sucent au sang votre commerce, râflent vos capitaux à la Bourse et vous turlupinent de tant de façons qu'on finit par dire : Mais, sapristi, oui, j'aurais intérêt à monter là-haut pour en déloger les coquins! Et c'est ce que M. Edmond Demolins n'a pas voulu voir, parce que cela aurait ôté de sa saveur paradoxale à son article de 300 pages, et c'est ce que mille autres verront, voient ou virent depuis Joseph de Maistre qui, dès 1797, avait trouvé la formule magistrale. Faire la contre-

Révolution, ce n'est pas faire une Révolution contraire, c'est faire le contraire de la Révolution. Si M. Demolins avait demandé : A-t-on à ajouter foi à tous les boniments de ceux qui veulent accaparer l'assiette au beurre ? ce serait autre chose. Mais du moment qu'il s'adresse au public impersonnel, lequel, par nature, ne peut que vouloir assainir le gouvernement, fortifier la patrie, diminuer les impôts, améliorer les lois, etc., celui-ci répondra : Oui, j'ai intérêt à m'emparer du pouvoir !

§

Précisément voici M. Charles Benoist qui, plein d'obligeance, lui présente le grelot qu'il y aura lieu alors d'attacher au cou du chat : **La Réforme parlementaire.** Ah oui ! certes ; mais jusqu'ici M. Benoist n'a converti, nous avoue-t-il, qu'un député sur huit. Attendons sous l'orme; et, ce faisant, examinons le projet. Il se peut condenser en cinq points : 1° le Président de la République élu par les Conseils généraux au lieu de l'être par les Chambres. Pas mauvais, mais anodin. Croit-on que les Conseils généraux auraient élu d'autres personnages que MM. Grévy, Carnot, etc., ou leurs sosies, et que ces très hauts fonctionnaires n'auraient pas été tout aussi petits garçons devant le Parlement ? Je crois que le système actuel, un Président très effacé mais à action occulte, et pouvant d'ailleurs agir fortement s'il veut user de tous ses droits constitutionnels, d'une part a ses avantages, et d'autre part est immodifiable puisqu'il faudrait un congrès et une sorte de renonciation du Parlement à son autorité. Reste à quatre. 2° Les ministres pris hors des Chambres. Bon, juste et légal. Mais faisable, j'en doute. Les meneurs du Parlement voudront garder à la fois leur velours et leur maroquin, et le moyen de les en empêcher ? J'ai indiqué dans mon dernier livre une solution plus élégante, ce crois-je : choisir hors du Parlement les ministres à portefeuille, les chefs d'administration, et dans le Parlement les ministres sans portefeuille, qui pourraient être au nombre de cinq, comme sous le Directoire ; on devine suffisamment les avantages de la combinaison, je n'insiste pas. 3° Le parlementarisme limité dans son omnipotence par une Cour suprême de magistrats, dans son incompétence par un conseil d'Etat légisprudent. Excellent, mais probablement irréalisable sous cette forme. Jamais notre Parlement ne consentira à créer de toutes pièces une Cour suprême qui le dominera en fait, ni à consulter régulièrement un Conseil

d'Etat dont l'intervention lui serait humiliante. Il faudrait trouver des biais. L'un serait de donner force de loi, comme le demande d'ailleurs M. Charles Benoist, à nos trois Déclarations des Droits de l'homme ; on pourrait se pourvoir en cassation pour violation d'un de leurs articles, et ainsi, tout simplement, notre Cour de Cassation, accrue en nombre s'il le fallait, se mettrait à jouer le rôle de la Cour suprême des Etats-Unis. L'autre serait d'obtenir de chaque Chambre qu'elle confiât non seulement l'examen, mais même le vote de tel projet de loi, à une commission de 12 ou 24 membres élus au scrutin proportionnel, donc représentant fidèlement la Chambre ; j'ai idée que le Parlement qui se refuserait à un partage de pouvoir législatif avec un Conseil d'Etat accepterait cette sorte de délégation limitée de son pouvoir à quelques-uns de ses membres. 4º La magistrature et l'administration affranchies de la servitude parlementaire. Important, mais immense. L'auteur se borne à poser le principe, sans indiquer les moyens. Je fais comme lui ; le temps presse. 5º Les Finances et les Travaux publics défendus des exigences parlementaires par l'initiative des dépenses réservée au gouvernement. Bon, si le gouvernement est bon, car s'il est le contraire, cela n'arrivera qu'à faire refuser tout à la minorité. Pourtant ce serait à essayer. Il y a d'autres remèdes ; l'un malheureusement dur à obtenir, la non rééligibilité des députés, ce qui mettrait fin aux abjectes enchères électorales des fins de session ; l'autre qu'on pourrait enlever des Chambres un jour de bonne humeur, une participation aux bénéfices pour les députés qui ont réalisé des économies. — Voilà pour le commencement de la Réforme parlementaire ! Dire que ce n'est qu'un commencement, et qu'il y a dix autres Réformes aussi urgentes. Plantons dix ormes !

§

Encore un livre sur **la Population**, celui de M. Alfred des Cilleuls. Le sujet est toujours urgent, mais il est bien rebattu ! On a tout dit, et il n'y a rien de si connu que la désolation des uns devant les courbes fléchissantes des graphiques, si ce n'est la satisfaction des autres, tel ce Dr Gottschalk qui dédie « à tous les sincères » une vraiment étonnante plaquette sur la *Valeur scientifique du malthusianisme*. Il s'y trouve des détails qu'on devrait bien donner en latin, comme fait le Dr Bertillon dans le *Bulletin de l'Alliance nationale* d'octobre dernier : *Collegarum meorum*

epistolas non sine labore breviter contrahere conatus sum, etc.. Pourquoi ne se sert-on pas plus souvent de cette souple langue, et quand aurons-nous en France un *Præco latinus* régulier ? Mais revenons à M. des Cilleuls. Son livre est sérieux, bourré de détails toujours intéressants, parfois inédits, souvent savoureux. Se douterait-on, par exemple, que nous avons probablement à peine moins d'indigents aujourd'hui, 1 sur 12, que sous Louis XIV, un sur 10? Sait-on aussi que la prolificité, dont les Anglais sont si fiers, était peu de chose, 1 naissance sur 434 habitants, en comparaison de la nôtre, 1 sur 263, pendant tout le XVIIe siècle? Les temps ont bien changé. C'est à peine si nous stationnons ; le dernier recensement pour 1901 a eu une légère augmentation provenant d'ailleurs d'une moindre mortalité alors que l'avant-dernier avait un déficit. Et est-on curieux de savoir le département qui tient la tête pour la fécondité? C'est le Finistère, le pays des vils chouans, avec 8.000 excédents environ. Si les autres étaient au niveau de ce foyer d'obscurantisme, nous aurions 450.000 naissances par an, plus que l'Angleterre. Comme le dit M. Leroy-Beaulieu ce n'est pas la Bretagne qu'il faudrait assimiler à la France, mais la France à la Bretagne !

§

Passons à l'amour, nous restons dans le même ordre d'idées. Voici **l'Evolution de l'Amour** de Michel-Ange Vaccaro, un brûlant Italien qui assure avoir posé le problème de l'amour, il y a dix ans, à une époque où personne ne s'en occupait : il veut dire qu'il a gémi alors sur le nombre des humains qui ne connaissaient pas l'*Amor alma del mondo*. Et ce gémissement le rend sympathique. Mais à ce propos, comme il est curieux que, parmi tant de rêveurs qui ont, dans leur Salente, assuré à chacun son pain quotidien, si peu lui aient promis un rassasiement d'amour ! Il y a bien la communauté des femmes, qui est à la portée du premier Campanella venu, mais elle ne satisferait pas notre Michel-Ange qui exige l'amour effréné à la Byron : et ceci complique les choses, car tout le monde ne peut pas être Lara, Manfred ou le Corsaire ! Il y a aussi la polygamie, mais le récent livre de G. Dorys, **la Femme turque**, ne lui est pas favorable ; toutes ces odalisques, si délicieuses de loin, laissent assez à désirer de près (qui ne voudrait contrôler cet avis sévère ?) et puis la polygamie c'est l'accaparement. Il y a enfin l'amour libre, celui des courtisanes, sur qui une revue fit naguère une enquête

que j'eusse aimé savourer, et celui des libertaires vers qui les frères Margueritte nous acheminent. Ce dernier serait l'idéal pour ceux qui veulent du changement, mais les autres, ceux et surtout celles qui n'en veulent pas? Ah qu'il est difficile de mettre tout le monde d'accord! Et les sociologues n'ont rien à envier ici aux psychologues. Pour M. Gabriel d'Azambuja **Ce que le Christianisme a fait pour la femme** c'est incroyable et inestimable, alors que naguère, dans la *Revue de métaphysique et de morale*, M. Darlu affirmait que l'esprit chétien est tout à fait défavorable à l'émancipation de la femme! Heureux Floquet qui dans les cas douteux consultait vite son Larousse!

§

Je parlais de rêveurs, on frappe à ma porte. **La Cité Future**! C'était inévitable, nous avions déjà la *Cité antique* et la *Cité moderne*. Fustel de Coulanges et MM. Izoulet et Tarbouriech, trois grands esprits, en totalisant les parts, comme dirait Faguet. Et même que sont l'archéologie et la photographie en comparaison du rêve! J'ai donc ouvert d'un doigt sympathique la *Cité future*, et cela malgré son sous-titre redoutable, *Essai d'une utopie scientifique;* une utopie n'est charmante que quand elle n'est pas scientifique; Salente, Icarie, Eldorado, Cité du Soleil, tout ceci demande un peu de fantaisie et beaucoup de bonne humeur; si votre guide, avec cela, laisse percer de temps en temps un sourire, c'est parfait. Hélas, M. Tarbouriech ne sourit jamais. Il est vrai qu'il y a de quoi, si effroyable apparaît au visiteur son paradis. Oyez! tout le monde y naît salarié et fonctionnaire. Ce qui fait s'écrier à l'auteur (ô logique!) : Donc il n'y aura plus de fonctionnaires. Pour éviter le mot fâcheux de corvée, on dira l'emploi-devoir. Ceux qui se refuseront à remplir le leur avec docilité et enthousiasme, n'auront pas affaire à un Code pénal « féroce et stupide » comme aujourd'hui, non, non, mais à un petit régime disciplinaire; pas d'amende, mais des retenues de salaires, et pas de prisons, mais des séjours forcés en lieux clos; si ça ne suffit pas à « calmer les mauvaises têtes », une juridiction médicale ordonnera un traitement psychothérapeutique, (Miséricorde!) Quant aux mauvais estomacs, mauvais poumons, etc., on qualifiera leur propriétaire de dégénéré, et on lui coupera ce que vous devinez pour qu'il ne transmette pas à d'autres d'aussi fâcheuses imperfections. Que si cet autre s'obstinait, mauvaise tête dès le début,

à naître imparfait, la même autorité médico-judiciaire « n'hésitera pas pour son bien (à elle ?) à le prolonger (replonger, je suppose) dans le néant. » Et ainsi de suite. Le livre a 500 pages compactes, de 38 lignes chacune.

§

Utopie pour utopie je préfère l'**Aube de la justice** de M. Denis Gerval. Ce n'est plus à un bureaucrate ivre d'accolades, de fiches, de mandats et de bordereaux que nous avons affaire, mais à un très jeune homme, si je ne fais erreur, tout vibrant à l'espoir d'extirper du cosmos le mal physique, le mal moral et le mal intellectuel. Et comme il est à l'âge des ambitions logiques et hautaines, il se grise d'absolu. Justice! un beau mot, et un mot dangereux. Il faut se garer de ceux qui n'y croient pas et plus encore de ceux qui y croient. Il y a des mots plus beaux et moins perfides. Amour, par exemple. Aristote déjà disait qu'une société basée sur l'amour n'avait pas besoin de justice, alors qu'une société basée sur la justice avait encore besoin d'amour. Et amour en grec se dit charité. Et voilà l'aube de la charité plus sacrée que l'aube de la justice, triste aube place de la Roquette! M. Tarde, qui me fournit ma citation d'Aristote, a mis en tête du livre de M. Gerval une préface charmante.... « L'aube de la justice n'a guère été jusqu'ici qu'une aurore boréale, interruption de la nuit, mais non introduction du jour.... »

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

A. Perrault-Dabot : *L'Hôtel de Bourgogne et la tour de Jean sans Peur à Paris*, Laurens, 2. 50. — A. de Vlaminck : *Le Château des Comtes à Gand*, Bruxelles, Alf. Vromant. — Ad. Retté : *Fontainebleau*, la Plume, 1.50. — P. Radiot : *Les Vieux Arabes*, Ernest Leroux, 3.50. — Marquis de Barthélemy : *En Indo-Chine*, Plon, 4.50 — G. Lanzy : *Aux pays jaunes*, Ollendorff, 3.50. — G. Héral : *Six jours en Espagne, cinq jours en Angleterre*, A. Méricant, 1 fr. — Mécislas Golberg : *Dans l'Oberland, Parmi les sources*, Alb. Wolff, 2 fr.

M. Perrault-Dabot, archiviste de la Commission des monuments historiques, auquel devons plusieurs ouvrages d'art et d'utiles catalogues des Archives de la Commission, sans compter la grande publication graphique du relevé des monuments entreprise avec la collaboration de M. de Baudot, a donné chez Laurens une très intéressante étude de l'ancien **Hôtel de Bourgogne** et de son donjon, resté debout et

dominant aujourd'hui encore les récréations d'une école de la banale rue Etienne Marcel. — L'hôtel de Bourgogne, auparavant hôtel d'Artois, bâti au temps de saint Louis par le comte Robert, échut à Philippe le Hardi lors de son mariage avec Marguerite, comtesse d'Artois et de Flandre. Ce fut son fils, le terrible duc Jean sans Peur qui l'agrandit et, pour se mettre en sûreté après le meurtre du duc d'Orléans, fit construire la tour qui a conservé son nom (1408). « C'est de là, dans ce quartier classique des barricades, toujours frémissant de séditions, que le duc de Bourgogne agitait la foule et excitait les fureurs populaires. C'est de là qu'il lâcha sur Paris les bouchers de Caboche et les écorcheurs du bourreau Capeluche, *le chevaucheur de la mort*, comme l'appelle le chroniqueur de Saint-Denis. A l'abri d'un coup de main dans son hôtel fortifié, il attendait que les Parisiens, « las de la tyrannie des gens de petit estat », eussent, recours à lui. — Philippe le Bon, son successeur, habita peu l'hôtel d'Artois. Au moment de l'entrée de Louis XI à Paris, il n'y était pas venu depuis 26 ans. Mais il y fit alors un séjour fastueux. On revêtit les murs de splendides tapisseries apportées d'Arras ; le buffet, avec ses gradins couverts de vaisselle d'or et d'argent, était une merveille. Le duc tenait table ouverte et trois de ses chevaliers restaient tout le jour à la porte afin de recevoir chacun avec honneur. Des festins furent donnés aussi sous une tente de velours et de soie qu'il avait fait élever dans le jardin attenant à l'hôtel. — A la mort de Charles le Téméraire (1477), le roi se hâta de mettre la main sur l'immeuble et le réunit au domaine de la couronne. Toutefois les princes de la maison d'Autriche, héritiers des ducs par le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne, en revendiquèrent jusqu'en 1493 la propriété. Ils l'entretinrent si peu que ses constructions tombèrent bientôt en ruine et que François Ier, sous prétexte qu'il n'y avait plus là qu'un repaire de voleurs et un asile de nuit pour les vagabonds, ordonna de le morceler et vendre. L'ensemble couvrait un espace assez considérable de ses bâtiments, cours et jardins, car on en fit treize lots, divisés en deux parties à l'aide d'une rue qui fut alors percée et qui porta le nom de rue Françoise (rue Française actuelle). La partie comprenant le donjon devint l'hôtel de Mendoça ; on y trouve un cabaret au temps de la Fronde, sur l'emplacement duquel s'éleva sous Louis XV la maison démolie en 1893 pour la construction d'un « groupe scolaire ». Dans la seconde partie fut

établi le Théâtre des « Enfants sans souci » et des « Confrères de la Passion », qui devint ensuite la salle des « Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ».

Le donjon de Jean sans Peur, aux étages duquel on accède par un escalier à vis placé hors d'œuvre dans une tourelle carrée dont la voûte, très curieuse,se ramifie en branches de chêne, est bâti à cheval sur le vieux mur et le fossé de Philippe-Auguste ; une portion de courtine et deux tours subsistaient là il y a peu d'années, et la porte du 1er étage du donjon donne sur le sommet du mur, qui permettait encore au temps du duc Philippe le Bon d'aller, sans prendre les rues,de l'hôtel de Bourgogne à l'hôtel de Soissons, — soit de la tour de Jean sans Peur à la Halle au blé. Cette portion de courtine soutient le pied du donjon et lorsque, assez récemment, on eut l'idée malencontreuse de la raser à l'aplomb de l'édifice, il se lézarda si bien qu'on dut la rétablir (1893). — C'est aux étages supérieurs qu'habitait le duc Jean; au-dessus de sa chambre était un étage de défense avec machicoulis et créneaux. D'ailleurs la construction, utilisée, habitée longtemps par des ménages, au profit desquels on établit des planchers et des cloisons, est très loin de présenter l'aspect qu'elle devait avoir au xve siècle. On a bouché des fenêtres; on en a percé d'autres; la haute toiture primitive fut remplacée au xviiie siècle par un toit de tuiles percé de lucarnes, et les restaurateurs n'ont été heureux que lorsqu'ils ont eu détruit ce toit et à sa place mis la plate couverture actuelle, plus absurde et plus disgracieuse encore. Il suffit, au reste, de comparer au monument de la rue Etienne-Marcel quelque photographie prise à l'époque du percement et des déblais pour constater leurs ravages. On avait, de plus, projeté une restauration complète de ce reste unique dans Paris de l'architecture militaire et féodale du Moyen-âge,et la tour de Jean sans Peur n'a été préservée que par le désaccord survenu entre les architectes qui ne s'entendirent point sur la disposition et la destination de certains étages. Dans le doute on eut la sagesse de s'abstenir. Un projet voulait établir sur les deux faces visibles des fenêtres ayant la hauteur de deux étages ; selon un autre, entre le 1er étage et les appartements du duc, aurait existé une sorte de vaste *loggia* ouverte à tous les vents par trois immense baies sans meneaux. M. Perrault-Dabot, qui trouve cette hypothèse peu soutenable en raison du climat parisien, humide et variable, la reprend néanmoins et se borne à diminuer d'un étage la prétendue *loggia* par l'adjonc-

tion d'un plancher. « C'était, dit-il, comme une énorme guérite servant à supporter à une grande hauteur la chambre du duc, et à la mettre que autant possible hors d'atteinte ». — La question en est là et il serait plus simple de convenir que les éléments d'appréciation nous manquent. Le rêve des architectes comme il fallait s'y attendre, eut été de dégager, d'isoler la tour de Jean sans Peur en la mettant au milieu d'un square, mais jusqu'ici on ne leur a guère donné satisfaction; et le Bâtiment a perdu une belle occasion de marcher.

La notice de M. Perrault-Dabot, soigneusement éditée par la maison Laurens, est accompagnée de plusieurs planches et de dessins dans le texte.

§

Le château des Comtes à Gand, dont l'historique complet est encore à faire, a été étudié par M. de Vlaminck, inspecteur principal honoraire de l'enseignement en Belgique, dans les *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*. Ce travail très curieux et appuyé sur des documents à la vérité assez rares, mais qui permettent toutefois d'établir d'une façon presque certaine quelques points importants, doit comprendre une étude de l'ancien château et une notice particulière sur le château restauré ou plutôt reconstruit par le comte Philippe d'Alsace en 1180. La première partie, *L'ancien Gravensteen*, a seule paru, accompagnée d'un plan fort utile où l'auteur a indiqué la situation du *Vieux Bourg* et du *Novum Castellum* qui lui fut adjoint. A une époque inconnue et qu'on suppose le VIIIe siècle, s'établit en effet sur le bord de la Lys une agglomération connue sous le nom de *Vetus Castrum* ou *Viesbourg* (*Oudburg*), qui eut sa juridiction autonome jusqu'en 1273 et 1274, où la comtesse Marguerite de Constantinople et son fils Guy de Dampierre l'abandonnèrent aux Gantois. Il n'est indiqué nulle part qu'il y eût là une enceinte fortifiée, mais on croit qu'il s'y trouvait une forteresse qui fut détruite par les Normands. Le *Novum Castellum* fut établi à côté et au sud-ouest du Vieux Bourg, dans l'angle produit par la séparation de la rivière en deux cours d'eau, la Lys et la Liève. Ce fut un enclos beaucoup plus réduit — un hectare et demi environ — et à peu près rectangulaire, défendu par une enceinte de pieux et qui comprenait un manoir féodal dont la fondation est attribuée à Baudoin Bras de Fer ou à son fils Baudoin le Chauve (IXe siècle). Ce manoir aurait possédé « une muraille circulaire, flanquée de tours,

analogue à celles des châteaux construits en Angleterre sous les rois Saxons », et le *Novum Castellum* constituait à la la fois un enclos d'habitation et une forteresse. Outre l'habitation du prince (*lapidea domus*) et le donjon (*turris*), on y mentionne une prison ou maison des otages (*gijselhuis*), une salle de justice (*prœtorium*), la grange domaniale, des écuries, un colombier et diverses constructions accessoires, l'église de Saint-Pharaïle, aujourd'hui détruite, et la place qui porte encore ce nom, les demeures prébendales des chanoines et les écoles dont le chapitre avait le monopole à Gand. C'était la ville du comte (*urbs comitis*). Il n'en est resté que les bases du donjon, soit deux étages, dont l'inférieur est en cave et dont les murs atteignent une épaisseur de 1m70. C'est dans ce *steen*, habitation fortifiée et donjon attenant, que se retranchèrent en 1128 les partisans de Guillaume Cliton, fils de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, dont le roi Louis VI voulait faire un comte de Flandre, pour y soutenir un siège contre Thirry d'Alsace. En 1180, le comte Philippe, ne jugeant plus le château en état d'opposer une résistance efficace aux entreprises de ses turbulents sujets, fit abattre et remplacer la forteresse par celle que nous connaissons. Ce nouveau château n'occupa d'ailleurs qu'une partie de l'ancien *Gravensteen*. Il en reste le périmètre elliptique garni de tours en encorbellement, à deux étages de défenses, le vestibule voûté avec sa porte monumentale et au-dessus la salle de justice, le donjon bâti sur les substructions du IX ou Xe siècle et une partie des bâtiments et galeries.—Les restaurateurs de monuments, qui sévissent par malheur en Belgique comme dans notre doux pays, menacent déjà ce spécimen merveilleux de l'art militaire du XIIe siècle. On l'a dégagé, et sans doute nous devons approuver ce travail de nettoyage et les consolidations nécessaires ; mais il s'agit non seulement de reprendre l'enceinte qui mire ses tourelles si pittoresques dans l'eau de la vieille fosse aux Corroyeurs, mais de réparer les bâtiments qui ne sont que des ruines, et il est à craindre qu'on ne dénature l'œuvre de Philippe d'Alsace comme le célèbre château de *Gérard le Diable*, dressé au bord de l'Escaut dans un autre coin de la même ville de Gand, et qui est devenu un édifice banal, si bien gratté, retapé, rafraîchi, qu'on n'a même plus le courage d'en prendre connaissance.

§

Dans la nouvelle collection des *Guides d'art* de « la Plume »,

on trouvera un petit volume sur **Fontainebleau**, par Adolphe Retté, qui ouvre cette série d'un genre assez éloigné de ce que nous concevons habituellement sous une telle rubrique. Je veux dire qu'un guide d'art doit être essentiellement un recueil de renseignements exacts et documentaires, — ce qui n'empêche point d'y mettre des anecdotes, de l'histoire et même de la littérature, — mais avec lequel on doit pouvoir se passer, pour visiter un endroit quelconque, de toute publication analogue. Or les *Guides* de « la Plume », intentionnellement, restent dans la note superficielle sentimentale du *souvenir*. Ils indiqueront les beaux points de vue et omettront d'insérer un plan, de sorte que si nous voulons visiter avec fruit un édifice aussi capital que le palais de Fontainebleau, la ville et aussi la forêt, nous mettrons vite dans notre poche, en supplément, un exemplaire du Joanne. Ceci indiqué, j'ajoute que l'auteur a tiré un parti fort honorable de son sujet, qu'il s'est donné la peine d'écrire — ce qui n'importune pas souvent les confectionneurs de guides — et que le texte contient des vers. On l'a illustré de quelques reproductions de clichés et de mauvais croquis. Mais pourquoi Retté parle-t-il, à propos de l'église de Moret, d'un style ogival flamboyant du XIIe siècle, et des restes d'un château du XVe? on ne peut apercevoir à Moret, en fait de château, qu'un donjon carré du XIIe siècle, d'ailleurs utilisé et dénaturé par les locataires qui l'ont fait percer de bonnes fenêtres bourgeoises. — A rectifier également dans une prochaine édition : au moment de l'assassinat du bon roi Henri IV, le dauphin, qui devenait Louis XIII, n'était pas à Fontainebleau mais au Louvre. (Cf. *Journal de l'Estoile*.)

§

Sous le titre **Les Vieux Arabes**, M. Paul Radiot, qui publia naguère de si jolies page sur *Tripoli d'Occident et Tunis*, a réuni trois études relatives à l'art et à la poésie des mulsumans aux époques qui précédèrent et suivirent l'Islam, dont la plus attachante peut-être concerne *Mahomet féministe et homme de goût*. Il y a là des aperçus assez nouveaux et une physionomie très spéciale du Prophète, ramené à ses justes proportions de mari polygame et de législateur poète. — Une première étude essaye de retracer les *Sentiments et l'âme* des plus anciens Arabes, parmi les étranges figures des poètes acteurs de leur propre épopée, les Antar, les Chanfara, les Mouhalhil, sauvages grandiloques et farouches,

batailleurs et ivrognes, et de délicats amoureux et sensuels comme Amrou'l-Quaïs et Nabiga, et le volume se termine par des choses ingénieuses et des informations originales sur l'art, la poésie, la vie voluptueuse des cours mahométanes au temps des Kalifes. Malgré ses allures parfois un peu bizarres et des rapprochements qui ne sont pas toujours heureux, le livre de M. P. Radiot est à lire et à retenir.

Chez Plon, voici encore **En Indo-Chine** (*Tonkin, Haut-Laos, Annam Septentrional*) par le marquis de Barthélemy, relation de voyage dont la partie la plus importante est l'exploration de la frontière d'Annam à Luang Prabang ; des cartes routières permettent de suivre les étapes du voyageur, qui ne vise, dans le rapport qu'il publie, qu'à donner des renseignements commerciaux et pratiques. On pourra noter quelque détails typiques, par exemple sur l'esprit d'imitation des Annamites, arrivant à fabriquer exactement des fusils Gras, modèle 1886, — sauf les rayures du canon qui leur semblèrent inutiles. M. de Barthélemy nous apprend aussi qu'en 1896, le Tonkin nous coûtait 400 millions et devait verser annuellement près de trente millions à ses créanciers. Pour initier les Asiatiques à nos arts d'Europe et en attendant la hideuse exposition d'Hanoï, un édile a fait placer une « Liberté éclairant le Monde » sur une île du petit lac, qui était autrefois un des coins les plus délicieux de la ville. Je recommande, enfin, les illustrations, et une page tout à fait édifiante sur les mœurs des jeunes filles laotiennes.

Aux pays jaunes, par Mme G. Lanzy, a trait également aux régions annamites, Cochinchine et Tonkin, et sous la forme de courts tableaux, avec rien, des petites notations, de minimes faits, des souvenirs, c'est un des livres les plus vivants et les plus exacts qu'on ait rapportés de l'Extrême-Orient et un de ceux qui en rendent avec le plus de vérité l'atmosphère et l'impression spéciales. Je sais gré pour ma part à Mme Lanzy de m'avoir rappelé des sensations déjà anciennes et dont j'ai pu de nouveau goûter toute la fraîcheur, et sans vouloir déplaire à d'autres dames qui se mêlent d'écrire, je leur souhaiterais volontiers de le faire avec un tact aussi précieux et un talent aussi réel. — De très belles photographies accompagnent le volume, édité d'ailleurs avec grand soin.

Pour terminer, nous mentionnons, de M. G. Héral, **Six jours en Espagne, cinq jours en Angleterre**, notes rapides et cependant d'une écriture loquace, où l'auteur, pourrait-on dire, parle plus qu'il ne regarde, bavarde plus qu'il

n'observe ; impressions amusantes de Madrid, de Londres, réflexions assez justes snr l'aristocratie anglaise. — Chez Albert Wolff, **Dans l'Oberland, parmi les Sources**, par Mecislas Golberg. —Souvenirs d'amour idéal où il est parlé de la Suisse et de la nature.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

L'année qui vient de s'écouler a été marquée par un certain nombre d'événements, tant coloniaux qu'extérieurs, qu'il peut être intéressant, au début de l'année 1903, de passer rapidement en revue. Pour ce faire, il me faut un peu élargir le cadre habituel de cette chronique et envisager d'une façon générale la « politique mondiale » de la France en 1902.

Depuis quelques années, en effet, les conflits entre nations européennes deviennent rares. Une complication va-t-elle naître ? La balance des deux grands groupements de peuples alliés l'étouffe dans l'œuf. Par suite, tout l'intérêt de la politique extérieure se trouve concentré sur les affaires coloniales, et la Chambre des Députés a senti cette orientation nécessaire qui a nommé, à la fin de sa session dernière, une grande commission dite *Commission des Colonies, des Protectorats et des Affaires extérieures.*

Cette adjonction aux « *Colonies* » des « *Affaires extérieures* » constitue un fait éminemment significatif, fait auquel répond, d'autre part, l'expression à la mode « *politique mondiale* ». Cette expression n'est point neuve. Henri VIII, roi d'Angleterre, l'employa, le premier, il y a trois siècles, pour indiquer que la suprématie anglaise devait s'étendre indéfiniment.

Guillaume II, en adoptant le composé « *Weltpolitik* », prétendit exprimer la même nécessité, et n'a fait que baptiser d'un vocable nouveau l' «*impérialisme* » ancien déjà des Anglais et des Américains.

Une sorte de folie d'acquisitions territoriales a soufflé sur le globe. Partout, les grandes puissances ont des flottes armées : au premier symptôme indiquant qu'une parcelle de terrain va être libre, les cuirassés se mobilisent, prêts à prendre part à la curée internationale de ces « *res nullius* » qui ont, pourtant, de très légitimes possesseurs. C'est l'expropriation pour cause d'utilité mondiale.

Dans l'enquête récemment publiée par le « *Mercure de*

France » sur les prétentions germaniques, beaucoup ont raillé le Lohengrin utilitaire qui mit à la mode l'épithète « mondial ».

Peu des personnalités consultées ont indiqué qu'il y avait là mieux qu'une rodomontade fantaisiste. En disant que la politique allemande doit être universelle, Guillaume II ne s'est point vanté. Il n'a fait que constater une nécessité, — nécessité qui s'impose à un grand pays industriel qui, pour vivre, a besoin de débouchées nombreux par le monde. Et cette nécessité, proclamée en de pompeux discours, colportée par la presse et commentée dans tous les foyers, peut devenir un « *motif d'agir* », et par suite une « *affirmation de puissance* ».

M. Chamberlain, en prônant la politique impérialiste, obéit à cette même nécessité. Et la France, elle-même, depuis plusieurs années, poursuit « *instinctivement* » une politique mondiale. Je dis « instinctivement », car nos préjugés démocratiques et humanitaires ne permettent point à nos hommes d'Etat, en mal de catéchisme laïque, de formuler ouvertement semblable doctrine.

Par suite, il sera de plus en plus difficile, à l'avenir, de dissocier ces deux éléments intimement mêlés : « affaires coloniales » et « affaires extérieures ».

Une action de la France, par exemple, s'impose au Siam. Comment de cette action séparer l'intervention inévitable de l'Indo-Chine? M. Doumer avait compris cette impossibilité qui prétendait régler, avec ses seules ressources de Gouverneur général, la question siamoise.

Ainsi, dans cet exposé rapide de l'évolution de nos colonies en 1902, aurons-nous à parler simultanément de la politique coloniale et de la politique extérieure de la France.

En Indo-Chine, d'abord, le fait important de l'année passée fut le départ de M. Doumer à qui succéda M. Beau, ancien ministre de France à Pékin. Ce changement dans la haute direction des affaires indo-chinoises peut avoir, dans un avenir prochain, d'intéressantes conséquences. M. Doumer, ex-leader du parti radical, ancien ministre, possédait une indépendance que nous avons autrefois critiquée, mais qui, à certains égards, pouvait présenter de réels avantages. M. Beau est loin de jouir de la même liberté d'action. Fonctionnaire de carrière, il est tenu en bride par le ministre des colonies ; ancien ministre plénipotentiaire, chef de cabinet aux affaires étrangères, il est étroitement dominé, pour sa politique en

Chine, par ses attaches au quai d'Orsay. De plus, par tempérament, il n'a point l'énergie suffisante pour s'affranchir de ce double joug d'autant plus lourd qu'il pèse de plus loin.

La succession que lui laissa son prédécesseur est lourde, le budget, grossi artificiellement, en dépenses, par l'augmentation croissante du nombre des fonctionnaires et le service des annuités des emprunts contractés, en recettes, par l'élévation progressive des taxes indirectes sur l'opium, le sel et l'alcool, a reçu un coup terrible, du fait de la baisse brusque du taux de la piastre tombé en quelques mois de 2 fr. 50 à 1 fr. 90.

Cette baisse, provoquée en partie par l'adoption au Siam de l'étalon d'or, a eu une autre cause, qui n'a pas jusqu'ici, à ma connaissance, été dégagée. Cette cause, c'est le paiement de l'indemnité de guerre due par la Chine aux puissances européennes.

L'indemnité a été stipulée payable en or. La Chine est un pays monométalliste argent. Elle achète donc pour se libérer de l'or avec de l'argent, et les grandes quantités de numéraire blanc jetées sur le marché monétaire de l'Extrême-Orient, ont amené une baisse subite de la valeur de ce numéraire sur les places de Hongkong et de Shanghaï qui déterminent, en partie, le taux de la piastre indo-chinoise.

Par suite, cette piastre, qui constitue la monnaie courante des échanges en Indo-Chine, a subi une chute brusque que ne suffisent point à expliquer, d'une part, l'adoption de l'étalon d'or au Siam, et, d'autre part, la dépréciation générale du métal argent.

En dépit de ces difficultés financières, l'Exposition de Hanoï s'est brillamment ouverte en novembre dernier. M. Beau a célébré le génie de M. Doumer et les coolies annamites, le jour même de l'inauguration, cependant que les toits du grand palais construit un peu vite, fléchissaient, ont volé pour un millier de francs d'objets exposés. Ce n'est là qu'un mince inconvénient si l'on songe que nombre de produits métropolitains vont être ainsi mis en circulation dans la race sœur. Et puis, le vol n'est-il pas une des bases primordiales de l'échange?

Les colons indo-chinois ont été, par ailleurs, désagréablement surpris par la conclusion du traité franco-siamois qui n'assure point à l'Indo-Chine une bonne frontière du côté du Mékong et ruine notre influence à la cour de Bangkok.

Le Parlement, à l'heure où paraîtront ces lignes, aura

peut-être ratifié ce traité, qu'il eût repoussé certainement il y a trois mois.

Il ne faut point, en tout cas, s'en alarmer, car la situation de droit créée ne saurait durer, et avant peu, les menées siamoises, favorisées en sous-main par les deux alliés récents, le Japon et l'Angleterre, nous donneront l'occasion de revenir sur cette entente boiteuse.

D'autre part, la frontière du Quang-Si est toujours peu sûre, et les Boxers auront assassiné bien des « *Etrangers* », avant que la ligne ferrée partant de Hanoï ait atteint les confins du Yun-nan.

Chemins de fer en Asie, chemins de fer en Afrique, tel est le dernier terme de la colonisation.

Cependant que M. Chamberlain prodiguait au Transvaal de bonnes paroles aux veuves et aux orphelins boërs, que leur Bible console, et que M. Williams, un Anglais, obtenait la concession, en territoire portugais, d'une ligne ferrée immense partant de Lobito (Mozambique) pour atteindre le Katanga, suivant les anciens projets de Cécil Rhodes, le César défunt du Cap ; — à Madagascar, la première section du chemin de fer était inaugurée ; à la côte des Somalis, étaient posés les traverses et les rails du trois-centième kilomètre de la ligne de Djibouti à Addis-Harrar ; à la Guinée française, les travaux de la ligne de Conakry étaient repris ; au Dahomey, la voie ferrée de Kotonou à Toffo, sur une longueur de 88 kilomètres, était ouverte à l'exploitation commerciale en même temps que la ligne du Sénégal-Moyen-Niger, et la Tunisie empruntait 40 millions pour la construction de chemins de fer.

Au Congo, la faillite générale des sociétés concessionnaires, longtemps redoutée, semble maintenant conjurée. Evidemment, ces sociétés ne donneront pas de longtemps de fructueux dividendes à leurs actionnaires : mais il restera une trace utile des efforts accomplis, et il est curieux de constater ce qu'a pu réaliser en ce pays difficile l'initiative individuelle, contrariée plutôt que secondée par l'administration.

Une forte subvention annuelle accordée par la métropole au Congo français permettrait certainement à ce pays d'entrer dans l'ère des résultats définitifs, que l'absence de grands travaux d'utilité générale rend actuellement encore problématiques.

De tels travaux vont être entrepris dans l'Afrique occidentale française. Des ouvrages importants, payés sur les

fonds de l'emprunt de 65 millions, vont notamment assurer la navigabilité du fleuve Sénégal. La fusion partielle des intérêts du Sénégal et de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, présente des utilités incontestables au point de vue administratif, mais il est, dès maintenant, à craindre qu'une inégale répartition des charges qu'entraîne l'emprunt ne gêne l'essor respectif de ces trois dernières colonies.

La région située au nord du Sénégal, l'hinterland saharien, et surtout l'Algérie, sont intéressés aux récents événements du Maroc. L'Espagne, suzeraine des « *présides* » de la côte, a prétendu réserver son intervention. Quant à l'Angleterre, ici, comme en Abyssinie où elle a tenté de faire échouer la convention relative aux chemins de fer éthiopiens, elle affirme bien haut son droit de contrôle universel. Mais, de même que le Mad Mullah en Somalie, le Prétendant au trône du sultan Abd-el-Aziz, pourrait bien réduire à néant ses prétentions. D'ailleurs, ceci n'est point l'histoire d'hier, mais de demain.

Si, de l'ancien continent, nous passons au nouveau, il faut rappeler, pour l'année 1902, l'éruption de la Martinique. Sur cet évènement naturel, tout ce qui était à dire, — et même plus, — a été dit. L'œuvre de relèvement, assure-t-on, est commencée, mais l'administration française travaillant dans ces décombres fait un peu penser à Marius sur les ruines du Carthage.

M. Knight, sénateur de la Martinique, dans une interpellation récente, évoqua, à la tribune du Parlement, l'anarchie où sont plongés les esprits des survivants au désastre. Le ministre des Colonies, dans sa réponse, parla de fraternité, de République et de concorde. Ces mots étaient doucement ironiques s'appliquant à un pays où sévit la lutte de races compliquée de la lutte des classes. — Certains apôtres de la solidarité et de la raison s'indignent à la pensée que *semblables luttes puissent exister à l'aurore du XXe siècle*. Et pourtant, aux Antilles, Blancs et Noirs se haïssent ; aux Marquises, m'assure un correspondant, il faut être catholique pratiquant pour obtenir une concession, et à Tahïti, me dit-on d'autre part, il faut être protestant... et je ne parle point de la Métropole...

Tel est, rapidement esquissé, le bilan de la politique coloniale et de la politique extérieure françaises en 1902.

D'une façon générale, la France n'a point augmenté son

influence. « Elle a vécu », dirait M. Paul Hervieu qui a la mémoire des mots célèbres.

Au point de vue européen, sous la direction de M. Delcassé la politique française est demeurée semblable à elle-même, depuis plusieurs années, déterminée qu'elle est par l'alliance militaire avec la Russie, la *Duplice*, contrat bilatéral quant aux obligations, mais unilatéral quant aux bénéfices. — Dans Duplice, eut dit V. Hugo, il y a *dupe*.

En face de la Double Alliance, la *Triplice* renouvelée en dépit des difficultés économiques nées du côté de l'Italie. Et ainsi, avec ces deux grands groupements opposés, s'est maintenue la Paix, leit motiv négatif appuyé par quelques millions de baïonnettes qui assurent l'harmonie du concert européen.

Guillaume II a supprimé en Alsace-Lorraine le « paragraphe de la dictature » en même temps que les garnisons de Metz et de Strasbourg étaient renforçées.

La naissance de conflits européens semble être ajournée, les limites de la combativité des nations ont été reculées. L'organisation progressive des classes ouvrières à surveiller suffit à occuper les chefs d'Etats. La question du Rhin est close : nationalistes et internationalistes sont d'accord, en fait, sinon en paroles, sur ce point.

Celle des Balkhans sommeille, les archiducs autrichiens, au grand désespoir de M. Paul Adam, se « mettent en grève ». La question d'Orient est un fossile dont seul peut être se souvient encore M. de Freycinet.

Mais les problèmes ajournés sur le continent se posent avec une acuité nouvelle aux pays lointains. La question d'Extrême-Orient s'ouvre à peine. La Chine, organisation formidable et amorphe, se replie sur soi et l'annuité de l'indemnité de guerre pour 1902 n'est pas encore liquidée. Le Japon, aidé par l'Angleterre, peut-être imprévoyante, s'arme militairement et économiquement. Il colonise la Corée et le Siam. De Pékin à Canton, les sociétés secrètes travaillent le Céleste Empire.

M. Chamberlain, d'autre part, après avoir présidé la conférence inter-coloniale de Londres, va organiser le Transvaal vaincu. Le barrage d'Assouan, mieux que les plus fortes troupes, asservit l'Egypte.

Enfin, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie appuient, à coups de canons, le recouvrement de leurs créances au Vénézuéla, et les Etats-Unis en profitent pour faire reconnaître, une fois

de plus, par la vieille Europe, la réalité de la doctrine de Monroë.

Et, ce peut être un sujet de méditation intéressant que la France, fière de l'Exposition du Hanoï, quand les Annamites courbent l'échine sous de nouveaux impôts, l'Angleterre, orgueilleuse du Durbar de Delhi, quand les Indous crient famine, et la Russie silencieuse achevant le Transsibérien et mettant à profit l'alliance franco-russe pour augmenter de proche en proche son colossal empire, — le seul vraiment digne peut-être de l'épithète « *mondial* » de la Baltique à la mer de Chine.

§

Bibliographie. — Un nouveau journal mensuel, la « *France Étrangère et coloniale* » à joindre aux innombrables publications coloniales déjà existantes — intéressant d'ailleurs.

— Un article assez complet sur la « question du Maroc » par M. Saint-Germain, dans le numéro des « *Questions diplomatiques coloniales* » de janvier dernier.

— Plusieurs numéros de la « *Dépêche coloniale illustrée* » sur le ministère des Colonies, les mines de la Côte d'Ivoire, Dupleix dans l'Inde et l'œuvre de Mme d'Altanoux, et, enfin, sur le chemin de fer de Madagascar.

— Enfin, un livre extra-colonial : « *Au lazaret* » par M. Jean Bertot. Des voyageurs, en croisière scientifique partent pour Jérusalem et la Palestine. (Que peut bien aller faire M. Poincaré au Saint Sépulcre ?) Il arrivent en face de Lipari. — La peste à bord. Retour au Frioul et là, quarantaine forcée qui est un motif à des développements faciles sur l'incurie administrative, traités d'ailleurs par l'auteur avec beaucoup d'esprit.

M. Bertot connaît ses auteurs latins. Il a une haine féroce pour Napoléon Ier et à peine un léger ressentiment pour l'administration qui l'a interné quarante jours sur un rocher. Voilà bien une âme de croisé !

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Albert de Rochas : *Les Frontières de la Science*, in-8 br. Leymarie, 2 fr. 50. — Dr G. Encausse : *L'Occultisme et le Spiritualisme*, in-18 br. Alcan, 2 fr. 50. — Papus : *Louis-Claude de Saint-Martin*, in-18 br. Chacornac, 3 fr. 50. — Sar Péladan : *Traité des Antinomies (Métaphysique)*, in-8 br. Chacornac, 6 fr. — Lizeray : *Æsus*, 2e, 3e et 4e parties, 3 vol. in-18 br. Vigot frères, 1 fr. 50

ch. — Comtesse Mélusine : *L'Initiée*, gros vol. in-18. Librairie antisémite, 3. fr. 50. — Paul Flambart : *Langage astral*, vol. in-8. Chacornac. 6 fr. — Papus : *Comment on lit dans la main*. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — Siuol Ydeug : *Le caractère et la destinée révélés par les lignes de la main*, in-18. Méricant, 3 fr. 50. — Memento.

M.A. de Rochas vient de réunir en un volume quelques études du plus haut intérêt, qu'il avait fait paraître auparavant dans diverses revues. Comme l'indique le titre, les faits qu'il rapporte se trouvent sur **Les Frontières de la Science**, Ils sont à ses portes ; ils forment comme le *connu prochain* qui entrera dans ses cadres.

M. Albert de Rochas a poussé quelques pointes hardies dans ces domaines soupçonnés, entrevus, dont on n'a encore que des notions vagues, probablement erronées sur plus d'un point.

L'œuvre de ce Livinsgtone de la science vaut par la critique judicieuse qu'il fait des théories officielles si insuffisantes ; par son étude si claire et si documentée concernant les travaux de Reichenbach, ceux de ses prédécesseurs et de ses successeurs ; par ses déductions ingénieuses qui entraînent l'adhésion du lecteur, et par ses rapprochements habiles entre la science antique et la science moderne.

§

La publication, dans la bibliothèque de philosophie contemporaine éditée par M. Alcan, de l'ouvrage du Dr G. Encausse (Papus), donne à l'occultisme une sorte de consécration semi-officielle. Ce serait vraiment l'occasion — malheureusement la place par trop limitée dont je dispose ne me le permet pas — de soumettre à la discussion les principales théories occultistes. Il y aurait beaucoup à dire, en effet, sur la valeur de la méthode des occultistes, sur la manière dont ils définissent Dieu, la nature et l'homme, expliquent la création et l'origine du mal, entendent l'évolution, écrivent l'histoire et comprennent l'organisation des sociétés.

A notre époque, où tout est soumis à l'analyse la plus minutieuse et à la critique la plus sévère, on est étonné de voir qu'il y ait des hommes qui acceptent les faits les plus extraordinaires, sans les soumettre à l'expérimentation la plus rigoureuse ; les théories les plus surprenantes, les plus contraires à celles scientifiques, sans les vérifier, les contrôler à l'aide des méthodes modernes.

On se contente de croire ce qu'ont dit les anciens, ce que disent les Asiatiques ; ce qu'enseignent les initiés, mages et hiérophantes. Leurs paroles, leurs écrits forment la matière d'un ensemble de dogmes — sinon nouveaux du moins renouvelés,— qu'acceptent de nombreux disciples. Ceux-ci se recrutent, il est vrai, parmi les personnes dont le cœur domine l'intelligence, chez qui le besoin de croire et d'espérer prime celui de savoir et de connaître. Ils recherchent plutôt des émotions que des notions claires et justes. Il leur importe peu que la matière de leur croyance soit et reste hypothétique. L'essentiel est qu'ils soient touchés, émus. Leur raison n'en est pas contrariée. Il est vrai que la raison sait si bien et si facilement se persuader elle-même! Elle n'est jamais à court d'arguments pour se prouver qu'elle est dans le vrai, quoiqu'elle n'y soit que très rarement.

Ce travail mental s'opère d'ailleurs presque toujours inconsciemment. La raison des ignorants est même plus souvent satisfaite que celle des savants.

Avant Galilée, les hommes croyaient que le soleil tournait autour de la terre. Leur raison — bien qu'elle fût dans l'erreur — invoquait toutes sortes de « bonnes raisons » pour se prouver qu'elle avait « raison ».

En réalité, la raison ne vaut que ce que vaut l'homme, au point de vue intellectuel. Son jugement est d'autant plus sûr que l'homme sait davantage. Mais comme elle est variable d'homme à homme et est sujette à l'erreur, on ne saurait se contenter de son jugement. C'est pourquoi il est nécessaire que toutes les théories passent par l'épreuve des méthodes scientifiques modernes.

Entre ces méthodes et celles occultiste, théosophique et spirite, si incomplètes et si hasardeuses, il ne saurait y avoir opposition ni contradiction; elles ne peuvent pas non plus s'exclure comme semblait l'inférer l'an dernier M. Courmes (en ce qui concerne du moins la méthode théosophique).

Comme, d'une part, toutes ces méthodes ont pour objet l'étude de l'être dans ses diverses modalités et manifestations et que, d'autre part, l'être ne peut être en contradiction avec lui-même et s'exclure, les méthodes, quelles qu'elles soient, — à moins d'être fausses ou d'être mal employées — ne peuvent s'opposer et s'exclure ; elles doivent toutes se compléter et aboutir aux mêmes conclusions.

Mes critiques pourraient tendre à faire croire que je suis un ennemi du spiritisme, de l'occultisme et de la théosophie. Il

n'en est rien. Je ne suis l'ennemi que du faux et des théories illusoires. C'est justement pour que les vérités — que ces écoles spriritualistes prétendent connaître et enseigner — soient dégagées de l'erreur, mises en pleine lumière, deviennent *incontestables*, en un mot, que je désire fortement que les dites écoles *entrent résolument et exclusivement dans la voie scientifique*.

Formé-je un vain souhait? Je ne le crois pas. Je sais qu'il y a beaucoup d'esprits qui sont de mon avis. A eux de les aiguiller vers la voie que j'indique.

Cela dit, je me hâte de recommander aux lecteurs du *Mercure* : **L'Occultisme et le Spiritualisme,** qui est l'occasion de ces remarques et un résumé rapide et excellent des doctrines occultistes.

§

L'auteur du précédent livre est également le père d'un volume sur **Louis Claude de Saint-Martin.** Cet écrit est précieux à plus d'un titre. C'est une œuvre à la fois biographique, bibliographique, historique et doctrinale ; c'est aussi un recueil de lettres du célèbre mystique qui fut successivement l'élève de Martines de Pasqually, de Swedenborg et de Jacob Bœhme.

La partie doctrinale constitue comme une sorte de manuel à l'usage des martinistes. La voie que ceux-ci doivent suivre pour devenir des *illuminés,* Papus l'appelle la voie *cardiaque* (p. 48) C'est une voie sentimentale, toute de prières, toute d'abandon aux puissances supérieures. Cette voie « passive et contemplative » (p. 50) que pratiqua le théurge saint Martin, le martiniste la préférera à la magie cérémonielle de Pasqually ; il se « jettera par la *prière ardente* dans les bras du Réparateur », du Receveur de lumière, autrement dit de son ange gardien (p. 54).

M. Papus ne nous dit pas à quoi le martiniste reconnaîtra l'ange gardien : c'est une lacune regrettable. Et cela d'autant plus qu'il ne lui laisse guère l'exercice de la raison et de l'intelligence, puisqu'il l'éloigne de la *voie mentale*. Il accorde toute la place au cœur, au sentiment, à l'émotion. Il déséquilibre ainsi l'homme au profit d'un seul de ses centres et l'expose à des égarements graves.

C'est une faute que de scinder l'homme. Nous pensons, nous, qu'il faut développer à la fois toutes les facultés, tous les centres, si l'on ne veut pas produire des êtres *anormaux*. La

voie *synthétique, intégrale*, nous paraît seule bonne. N'est-ce pas, au reste, celle que doit enseigner l'occultisme, puisqu'il se prétend, avant tout, être la synthèse des synthèses ?

§

Le Sar, qui sent et pense surtout en artiste, a voulu faire œuvre de métaphysicien. Il n'y a guère réussi. Son **Traité des Antinomies** ne nous apprend pas grand'chose de nouveau. C'est du Lacuria transposé, avec, en moins, la clarté d'un raisonnement rigoureux et serré et, en plus, l'originalité d'un style très personnel, archaïque et brillant.

Son point d'appui, c'est le Ternaire, par lequel il essaie de résoudre les antinomies — ces binaires — de la logique, de la psychologie, de la morale, de la métaphysique et de la théodicée. Il a des aperçus ingénieux, mais malheureusement il discourt sans méthode. Le plus curieux, c'est qu'il se plaint qu'on en manque partout. A chaque instant il abandonne l'idée principale pour s'attacher à des idées secondaires, qui lui fournissent l'occasion de formuler une critique souvent agressive, de placer un mot heureux ou d'étonner le lecteur par quelque amusant paradoxe.

M. Péladan, en enfant terrible de l'Eglise — dont il se croit néanmoins le plus féal des chevaliers, — ne se prive pas de lui décocher quelques-uns de ses traits les plus acérés, en la personne de ses plus hauts dignitaires, voire en celle du pape, auxquels il se permet même de donner des conseils. L'ironie de cette attitude, — que ces derniers doivent trouver quelque peu impertinente et irrespectueuse sans doute, — accroît singulièrement l'intérêt de l'ouvrage et lui donne comme un avant-goût d'hérésie.

En terminant, je signalerai, au Sar Péladan, une omission regrettable. On ne peut, ce nous semble, écrire aujourd'hui sur les antinomies sans citer le nom de Strada. Strada, — mort l'été dernier, — a donné la loi de composition des antinomies, dès 1865, dans son *Ultimum Organum*. Nous prions le Sar de se reporter à cet ouvrage d'un homme génial, par trop méconnu de ses contemporains.

§

M. Lizeray a pénétré les secrets de la magie et de l'hypnotisme; mais, à l'encontre de la plupart des occultistes et des hypnotiseurs, il estime leurs pratiques dangereuses.

Les thaumaturges d'Egypte, écrit-il, « non moins que

nos modernes bouddhistes, étaient habiles aux dédoublements fluidiques, totaux ou partiels, au vampirisme qui absorbe la force nerveuse des particuliers aussi bien que de toute une nation ». Ailleurs il dit encore que les Chinois, les Japonais, les Indous, « si longtemps mystifiés par Maya, l'Illusion trompeuse, croupissent dans la science occultiste, crasse de l'humanité », qu'ils sont les « victimes d'énergumènes qui, parlant et agissant en vertu d'une maladie nerveuse, prétendent opprimer tout le genre humain »!

Il regarde la Bible et l'Evangile comme de puissants moyens de défense contre le magisme et l'hypnotisme. Ce serait surtout pour cette raison que ces deux œuvres préservatives auraient été adoptées par l'Occident.

M. Lizeray nous parle ensuite de Pythagore. D'après lui, celui-ci aurait été druide : c'est ce qui résulterait « des documents grecs et latins les plus autorisés ».

« Les nombres, selon Pythagore, sont des conceptions de l'esprit. Ils sont aussi des états ou degrés réels de la matière, comme, par exemple, les trois couleurs du prisme, existant indépendamment de toute énumération. Les nombres sont encore parties constitutives de l'esprit, duquel on ne peut les séparer, unis ensemble comme l'objet moulé, le moule et le mouleur... Enfin les nombres sont des puissances effectives et génératrices, c'est-à-dire des dieux ». Chacun, par suite, a sa signification propre.

De curieuses notes sur les disciples de Pythagore, sur Eros ou l'Amour, le roman d'*Amadis*, le *Paradis perdu* de Milton ; sur les figures qui ornent le portail de Notre-Dame de Paris et sur le symbolisme de quelques noms, complètent **Æsus** et rendent sa lecture attrayante autant qu'instructive.

§

L'auteur de **L'Initiée** est catholique, occultiste, gnostique, antisémite, nationaliste, fédéraliste et communiste quoiqu'anti-collectiviste. Il estime que « les classes dirigeantes ne sont plus à la hauteur de leurs fonctions sociales, que le bourgeois ne cesse de mériter son immuable titre de « mufle », est « vaniteux, égoïste, cruel à l'occasion, hypocrite toujours et, surtout, inapte à élever le niveau intellectuel de la multitude, puisqu'incapable lui-même de comprendre le premier mot des choses de l'art » ; enfin « que le Juif est un être dangereux dans le domaine intellectuel, que, étant doué d'un pouvoir dissolvant considérable, c'est lui qui est la

cause de l'anarchie cérébrale actuelle » ; et il propose, comme remède, de « refaire un atavisme au collectif populaire (1), par la philosophie, venant illuminer tout vouloir abstrait ».

Le tout se trouve expliqué, développé, dramatisé dans « une série « d'actions » indépendantes pour ainsi dire les unes des autres », formant la matière d'un gros volume de plus de huit cents pages, qui, malgré sa longueur et quoiqu'un peu diffus, n'en est pas moins intéressant à lire, et cela, grâce aux paradoxes de l'auteur, à ses polémiques, à ses idées parfois curieuses, à ses sentiments souvent très élevés et à son style agréable, imagé et coloré d'expressions hardies et originales.

Langage astral, de M. Paul Flambart, fait suite à son précédent ouvrage : *Influence astrale.* C'est en quelque sorte une étude *expérimentale* de l'astrologie. Après avoir rapidement indiqué comment on représente et on interprète « un ciel de nativité », il vérifie par des exemples nombreux cette science jadis cultivée par de hauts esprits, aujourd'hui délaissée, méprisée, oubliée.

Au reste, ceux qui pratiquent actuellement l'art astrologique ne sont pas toujours d'accord, soit sur la manière de dresser correctement un horoscope, soit sur celle de l'interpréter ; soit encore sur la signification à attribuer aux signes du zodiaque, aux maisons astrologiques, aux planètes, aux étoiles et à leurs aspects ; soit enfin sur les variations des influences que subit l'homme, variations provenant des modifications apportées dans la figure céleste par le mouvement des astres errants.

L'effort de M. Flambart s'est surtout porté à simplifier l'érection du thème et à attirer l'attention des intelligences d'élite sur l'astrologie, en assemblant le plus possible de faits probants.

§

Sous le titre de « **Comment on lit dans la main** », Papus réédite, en l'augmentant considérablement, son *Traité synthétique de chiromancie*. Il comprend un chapitre sur la *chirognomonie* ou étude des formes de la main, un autre sur

(1) L'expression « collectif populaire » est empruntée au langage occultiste. Elle désigne l'ensemble des idées, des aspirations et des vouloirs du peuple, lesquels constitueraient une sorte d'entité astrale collective, très réelle.

la *chiromancie* ou étude des signes, et un troisième sur la *chirosophie* ou étude des causes des formes et des signes. Il se termine par un petit dictionnaire chiromantique et par une liste d'ouvrages traitant de ces questions.

Papus a envisagé la chiromancie à un point de vue synthétique ; il a montré les rapports qui la relient aux autres arts divinatoires, et il a esquissé l'objet de la chiromancie comparée qui nécessiterait, pour être bien traitée, de longs développements.

— L'ouvrage de M. Siuol Ydeug, **Le Caractère et la Destinée,** est également un traité de chiromancie ; mais, à l'inverse du précédent, il est plutôt analytique que synthétique. Il vaut surtout par le nombre, relativement grand, de signes qui y sont interprétés et par les figures soigneusement dessinées, correspondant à chacun d'eux.

§

MEMENTO. — A mon grand regret, je ne puis que signaler à l'attention du lecteur la **Lettre sur les prétendues preuves du surnaturel**, écrite par Juan Enrique Lagarrigue de Santiago du Chili, et les deux brochures éditées par la Librairie du magnétisme, contenant les **Arguments** des médecins, des savants, des hommes de lettres et des publicistes en faveur de la pratique du massage et du magnétisme.

— Je suis obligé de remettre à une prochaine chronique l'analyse des ouvrages de Franz Cumont : *Les Mystères de Mithra,* du Dr Ely Star : *Les Mystères de l'Etre,* de Stuart Phelps: *Au delà des portes,* de Gabriel Delanne : *Recherches sur la Médiumnité ;* de Boué de Villiers : *Manuel de Magie,* et d'Oldenberg : *La Religion du Véda* (trad. de Victor Henry).

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue de Paris : les comédiens vus par M. Anatole France ; un peu de philosophie. — *La Renaissance latine :* confession publique de M. E. Faguet, critique à perpétuité — *Revue bleue :* fragment d'une lettre et d'un poème inédits de Ch. Baudelaire. — Memento.

Dans *Histoire comique,*— **la Revue de Paris**, du 15 décembre au 15 janvier, — M. Anatole France anime d'une vie « postiche » une société de comédiens. C'est un monde de perruques. La plupart vont de travers Que le comédien est

plus divertissant à la ville qu'aux chandelles, voilà peut-être ce que M. Anatole France s'est complu à démontrer et son génie délié a rajeuni singulièrement ce thème ancien. Pour les pantins des deux sexes, le rôle ne cesse point : il va, tout le long des heures! Les images superposées forment autour des individus une croûte épaisse que rien ne traverse plus, et chacun d'eux devient ainsi une petite machine peu compliquée faisant agir un être hétérogène dont chaque geste est une déformation des gestes familiers aux autres hommes. Il est étrange, au milieu des comparses rassemblés dans ce roman par la plus charmante fantaisie, de rencontrer le bon docteur Trublet — qu'on appelle aussi le docteur Socrate, « à cause de sa face camuse et de sa parole subtile », — et de l'écouter dire autant de vérités à des personnes si habituées au mensonge. Pourquoi Chevalier, — mauvais acteur sur la scène et si franc fou, hors les coulisses, qu'il se suicide par dépit amoureux, — disparaît-il du roman dès le chapitre VI, sinon parce qu'éprouvant un sentiment profond et sincère il ne pouvait plus longtemps figurer dans la collection sans risquer d'altérer une harmonie parfaite réalisée par l'auteur? Mais, que les funérailles du bougre lamentable provoquent de majestueux maintiens, de confidences attendries, de remarques « glabres »! ainsi que M. Loyson-Bridet conseille de l'écrire, d'après l'éminent M. Félix Duquesnel.

Sollicité de délivrer le certificat qui ouvrira les portes de la sainte Eglise au cercueil du suicidé, le docteur Trublet s'amuse à d'adroits paradoxes avant de rédiger le brevet qu'on lui demande moins par piété véritable que par respect des convenances. Chevalier, fou? irresponsable de ses actes? quel homme donc est responsable? Et le docteur Socrate continue :

— « Je dis que la volonté est une illusion causée par l'ignorance où nous sommes des causes qui nous obligent à vouloir. Ce qui veut en nous, ce n'est pas nous, ce sont des myriades de cellules d'une activité prodigieuse, que nous ne connaissons pas, qui ne nous connaissent pas, qui s'ignorent les unes les autres, qui se brûlent aussitôt formées, et qui pourtant nous constituent. Elles produisent par leur agitation d'innombrables courants électriques que nous appelons nos passions, nos pensées, nos joies, nos souffrances, nos désirs, nos craintes et notre volonté. Nous nous croyons maîtres de nous, et seulement une goutte d'alcool excite, pour

les engourdir ensuite, ces éléments par lesquels nous sentons et voulons. »

Un autre objecte : « Je crois à la volonté, à la responsabilité morale, à la distinction du bien et du mal », — et il ajoute, persuadé qu'on le démentira : « Sans doute, selon vous, ce sont des idées bêtes... »

— « Assurément, — répondit le docteur, — ce sont des idées bêtes. Mais elles nous sont très convenables, puisque nous sommes des bêtes. On l'oublie toujours. Ce sont des idées bêtes, augustes et salutaires. Les hommes ont senti que, sans idées, ils deviendraient tous fous. Ils n'avaient que le choix de la bêtise ou de la fureur. Ils ont raisonnablement choisi la bêtise. Tel est le fondement des idées morales...

« La distinction du bien et du mal dans les sociétés humaines n'est jamais sortie de l'empirisme le plus grossier. Elle a été constituée dans un esprit tout pratique et par simple commodité. Nous ne nous en préoccupons pas pour un cristal ou pour un arbre. Nous pratiquons l'indifférence morale à l'endroit des animaux. Nous la pratiquons à l'endroit des sauvages. Cela nous permet de les exterminer sans remords. C'est ce qu'on appelle la politique coloniale. On ne voit pas non plus que les croyants exigent de leur dieu une haute moralité. Dans l'état actuel de la société, ils n'admettraient pas volontiers qu'il fût libidineux et se compromît avec des femmes; mais ils trouvent bon qu'il soit vindicatif et cruel. La morale est le consentement mutuel à garder ce qu'on a, terre, maisons, meubles, femmes et notre vie. Elle n'implique chez ceux qui s'y soumettent aucun effort particulier d'intelligence ou de caractère. Elle est instinctive et féroce. Mais la loi écrite la suit de près et s'accorde assez bien avec elle. Aussi voit-on que les hommes d'un grand cœur ou d'un beau génie furent presque tous accusés d'impiété et, comme Socrate, fils de Phénarète, et Benoît Malon, frappés par la justice de leur pays. Et l'on peut dire qu'un homme qui n'a pas été condamné tout au moins à la prison honore médiocrement sa patrie... »

Et la cérémonie religieuse a lieu : le spectacle, la comédie donnée par les comédiens préoccupés de leurs mesquines vanités autour du catafalque, puis dans le cimetière Montparnasse. Et quand ils sont partis continuer leurs petits effets pour la satisfaction des passants, — la « multitude des tombes » inspire au bon docteur ces paroles justes :

— « Vous rappelez-vous une réflexion d'Auguste Comte :

« L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux? Certes, les morts sont de beaucoup les plus nombreux. Par leur multitude et la grandeur du travail accompli, ils sont les plus puissants. Ce sont eux qui gouvernent ; nous leur obéissons. Nos maîtres sont sous ces pierres; voici le législateur qui a fait la loi que je subis aujourd'hui, l'architecte qui a bâti ma maison, le poète qui a créé les illusions qui nous troublent encore, l'orateur qui nous a persuadés avant notre naissance. Voici tous les artisans de nos connaissances vraies ou fausses, de notre sagesse et de nos folies. Ils sont là, les chefs inflexibles, auxquels on ne désobéit pas. En eux est la force, la suite et la durée... Qu'est-ce qu'une génération de vivants en comparaison des générations innombrables des morts? Qu'est-ce que notre volonté d'un jour, devant leur volonté mille fois séculaire?... Nous révolter contre eux, le pouvons-nous? Nous n'avons pas seulement le temps de leur désobéir! »

Et comme on lui objecte, d'un ton victorieux, qu'il renonce « au progrès, à la justice nouvelle, à la libre pensée », se soumet à « la tradition », consent à « la bonne ignorance, à la vénérable iniquité de nos pères », comme on l'accuse de « rentrer dans la tradition française », d'accepter « la coutume antique, l'autorité des ancêtres », d'accorder quelque crédit aux balivernes imaginées dans un moment de fatigue par M. Maurice Barrès et ressassées par M. Charles Maurras avec obstination et autorité, — le fin docteur reprend :

« Où prenez-vous la coutume et la tradition? où prenez-vous l'autorité? Il y a des traditions inconciliables, des coutumes diverses, des autorités opposées. Les morts ne nous imposent pas une volonté. Il nous soumettent à des volontés contradictoires. Les opinions du passé qui pèsent sur nous sont incertaines et confuses. En nous écrasant, elles se détruisent les unes les autres. Tous ces morts ont vécu, comme nous, dans le trouble et la contradiction. Chacun en son temps a fait à sa manière, dans la haine ou l'amour, le songe de la vie. Faisons ce rêve à notre tour, avec bienveillance et joie, s'il est possible, et allons déjeuner. Je vais vous mener dans un petit bouchon de la rue Vavin... »

Voilà une des meilleures pages à retenir de M. Anatole France. Elle n'est d'aucune application sociale et c'est en quoi, précisément, consiste le charme de la pure philosophie.

§

L'examen de conscience de M. Emile Faguet, — ce n'est pas trop tôt! Ce sont les étrennes utiles de **La Renaissance latine** (15 janvier) à ses lecteurs. Avec cette bonhomie sainte qui le fait montrer les crocs dans un sourire avant de mordre — oh! des crocs en caoutchouc! — l'étonnant magister confesse que « sinon depuis onze lustres, du moins depuis huit olympiades », il n'a « fait absolument que de la critique », à part quelques vers « bien mauvais » et des commencements de romans et de nouvelles qu'il a délaissés tant ils l'ennuyaient. Par exemple, le critique a vengé le poète et le conteur tronqués! L'abondant, le débordant, le redondant critique, que M. Emile Faguet! Au lieu de l'examen de conscience annoncé, c'est une apologie de la Critique, dont il prend la mine d'instruire le procès, en accumulant les citations d'auteurs illustres qui l'ont jugée de tous les temps. Mais ces emprunts M. E. Faguet les commente, les discute, les façonne, de manière à ruiner la confiance du lecteur bénévole. Et M. Faguet note avec satisfaction que Boileau a « dirigé » Racine, « inspiré » Molière, dicté ses opinions littéraires à La Fontaine. Or, il y a la poésie musicale de Racine, le rire de Molière, trivial, désenchanté, contraint ou large épanoui, et la simplicité compliquée du divin La Fontaine. Il y a aussi Boileau, ses vers de cuistre qui ornent un cerveau de professeur comme le persil le mufle d'une pâle tête de veau! Le grand Nicolas enrageait de ne pouvoir faire d'enfants et il en a eu par milliers! Cependant, il faut que Voltaire soit « un critique avant tout et surtout », d'après M. E. Faguet.

Il rapporte des jugements sur le rôle du critique :

« Je ne sais plus qui a dit encore : « Les critiques sont des gens qui n'ont pas de voiture à eux et qui s'en consolent en montant derrière la voiture des autres. » Le mot est très joli et nous voilà passés à l'état de larbins et de valets de pied. Pendant que je suis en train de rassembler des verges à me fouetter, je ne discuterai pas le mot; plutôt je le transformerai. En me plaçant au point de vue de ce critique des critiques dont j'ai perdu le nom, je dirai : « Les critiques sont des gens qui n'ont pas de voiture à eux et qui se consolent en montant derrière la voiture des autres et qui prétendent la conduire. » Voilà toute la critique en effet. Elle examine le chemin par où un homme a passé et puis elle lui dit : « Voilà

qui est bien ; mais entre nous, vous auriez dû passer par là.» Après tout, ce n'est pas toujours inutile à dire. »

Inutile? utile ? M. Faguet se rend bien compte de cela : un homme *a passé*, le critique lui recommande un autre chemin, qu'il ne peut plus prendre, naturellement ! Où a-t-on vu un commentateur décider de la fortune d'un méchant ouvrage ou empêcher l'action d'un bon livre? Les critiques professionnels sont guidés par les producteurs. Actuellement, par exemple, que la publicité commerciale fait des réputations momentanées, quelques-uns de ceux-là se sont avisés du grand, haut et probe écrivain qu'est un Elémir Bourges, parce que des poètes, des romanciers, l'ont d'abord publié, partout où ils le pouvaient.

Comme il faut bien qu'un sot ait célébré en vers la critique, M. E. Faquet le cite, et c'est Vigée « l'auteur dramatique, l'auteur de *la Fausse coquette.* » Le couplet est sirupeux. M. Faguet reproduit à la suite un fragment du numéro prospectus du *Globe* de 1824, journal vertueux à sa naissance, comme les hommes eux-mêmes et toutes les gazettes en formation.

Toutefois, voici une explication intelligente de ce que fut l'Ogre du *Temps :*

« Le critique le plus en faveur qui jamais ait paru fut Sarcey. Pourquoi? Parce qu'il était toujours de l'avis du public. Appelez-vous cela de l'influence du critique sur le public ? J'appelle cela de l'influence du public sur le critique. Cela est si vrai que Sarcey n'a jamais su être un critique littéraire en faveur. Il était l'idole de la foule pour ce qui était de la critique dramatique; pour ce qui était de la critique des livres, il n'était rien. Pourquoi ? Parce qu'au théâtre il avait sa pierre de touche et que, devant un livre, au coin du feu, il ne l'avait pas. Au théâtre, il avait le public sous les yeux. Or, et c'était son don, et il est rare, il était merveilleux pour sentir le public, pour sentir toutes les sensations du public et pour les mesurer en quelque sorte avec une justesse absolue, et pour les analyser avec précision. Alors, dans son feuilleton, il rendait au public tout ce que celui-ci lui avait donné. Il lui rendait ses sensations précises, alors qu'elles avaient été vagues, et il lui donnait les raisons de ses sensations très nettes, alors qu'elles n'avaient été que sourdes et subconscientes. C'était un *publicomètre* infiniment sensible, étonnant même à ce titre et qu'on ne retrouvera pas. — Devant le livre, *n'ayant pas le public sous la main* (sic), *il ne savait*

pas si c'était bon ou mauvais, parce qu'il ne voyait pas l'impression que cela produisait sur le public. Sa pierre de touche lui manquait, son instrument lui manquait. Et dès lors il ne valait rien ; j'entends qu'il ne valait pas plus que la bonne moyenne d'entre nous tous.— Voyez-vous assez que la faveur dont le critique jouit n'est pas la mesure de l'influence qu'il exerce, mais la mesure de l'influence qu'il subit, et que par conséquent il ne faut pas parler du tout de l'influence de la critique ? »

Et pourquoi M. Faguet fait il de la critique? Oui, naguère, il commença, faute de rien pouvoir extraire de soi-même. Aujourd'hui il reconnaît la vanité des travaux qui lui ont pris trente-cinq ans de vie, — et il continuera, tristement. « Je n'en suis pas si fier que peut-être l'on croit, » dit-il en terminant. Qu'attendre, dieux puissants, d'un critique en état d'humilité, sinon, dans des accès de rage, de formidables moulinets du sabre de bois dont il donne par manie des coups dans l'eau !

§

M. Félix Gautier publie dans **la Revue Bleue** (27 décembre) des lettres inédites de Charles Baudelaire. Elles furent adressées, de mai à octobre 1864, à M. Ancelle, conseil judiciaire du poète, pendant un séjour de celui-ci en Belgique. Le 13 octobre 1864, il écrivait :

« L'hiver est venu brusquement. Ici, on ne voit pas le feu, puisque le feu est dans un poêle. Je travaille en bâillant, — quand je travaille. Jugez ce que j'endure, moi qui trouve le Hâvre un port noir et américain, moi qui ai commencé à faire connaissance avec l'eau et le ciel à Bordeaux, à Bourbon, à Maurice, à Calcutta, ce que j'endure dans un pays où les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum ! Quant à la cuisine, vous verrez, j'y ai consacré quelques-unes des pages de mon petit livre. Quant à la conversation, le grand, l'unique plaisir d'un être spirituel, vous pourriez parcourir la Belgique en tout sens, sans trouver une âme qui parle. Beaucoup de gens se sont pressés, avec une curiosité de badauds, autour de l'auteur des *Fleurs du Mal*. L'auteur des *Fleurs* en question ne pouvait être qu'un monstrueux excentrique. Toutes ces canailles-là m'ont pris pour un monstre, et quand ils ont vu que j'étais froid, modéré et poli, et que j'avais horreur des libres-penseurs, du progrès et de toute la sottise moderne, ils ont décrété (je le suppose) que je n'étais pas l'auteur de

mon livre. Quelle confusion comique entre l'auteur et le sujet ! Ce maudit livre (dont je suis très fier) est donc bien obscur, bien inintelligible ! Je porterai longtemps la peine d'avoir osé peindre le mal avec quelque talent.

« Du reste, je dois avouer que depuis 2 ou trois mois j'ai lâché la bride à mon caractère, que j'ai pris une jouissance particulière à blesser, à me montrer impertinent, talent où j'excelle, quand je veux. Mais ici, cela ne suffit pas, il faut être grossier pour être compris.

« Et moi, qui croyais que la France était un pays absolument barbare, me voici contraint de reconnaître qu'il y a un pays plus barbare que la France.

« Enfin, que je sois contraint de rester ici avec des dettes, ou que je me sauve à Honfleur, je finirai ce petit livre qui, en somme, m'a contraint à aiguiser mes griffes. Je m'en servirai plus tard. C'est la première fois que je suis contraint d'écrire un livre absolument humoristique, à la fois bouffon et sérieux, et où il me faut parler de tout. C'est ma séparation d'avec la bêtise moderne. On me comprendra peut-être enfin.

« Oui, j'ai besoin de retourner à Honfleur. J'ai besoin de ma mère, de ma chambre et de mes collections. D'ailleurs, ma mère m'écrit des lettres funèbres, et s'abstient, avec une modération qui me fait mal, de me faire des reproches, comme si elle craignait d'abuser de son autorité dans ses dernières années, de peur de me laisser un souvenir amer. »

Le n° du 15 décembre de la *Renaissance latine* contenait les deux strophes inédites que voici, — de Baudelaire :

Noble femme au bras fort, qui durant les longs jours,
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours
Fièrement troussée à l'antique,
Toi que, depuis dix ans qui pour moi se font lents,
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
Choya d'un amour monastique,

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmate alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes...

§

MEMENTO. — **Minerva** (1er janvier). — *La mort du Taureau*, poème de M. José-Maria de Heredia. — *L'Impasse*, de M. Paléogue. — La chronique historique de M. Funck-Brentano.

La Nouvelle Revue (15 décembre). — *Autour du divorce*, par M. Louis Barthou. — *La femme dans le Roman contemporain*, par M. C. Mauclair. — *A propos de Lucien Muhlfeld*, par M. Gustave Kahn. — Une agréable fantaisie de M. A. Fischer sur *M. Félisaur Champcien, courtier en publicité*. — (1er janvier.) De M. G. Kahn : *Paradoxe sur Noël*.

L'Occident (janvier) commence la publication de la *Correspondance inédite de Jules Laforgue*, éditée par les soins de M. F. Vielé-Griffin.

La Renaissance latine (15 décembre). — *L'an*, par M. Paul Adam. — *Pages d' « Amori et Dolori Sacrum »*, de M. Maurice Barrès. — *Lucien Muhlfeld*, par M. Henry Bataille. — (15 janvier). *Pages inédites* d'André Chénier. — *La morale de l'Esclave*, par J.-H. Rosny.

L'Ermitage (décembre). — Un bel article de M. H.-D. Davray sur *Walt Whitman*.

La Revue hebdomadaire (10 janvier) — M. Boyer d'Agen : *Le Vatican intime*. — M. Jean Carrère : *La parade littéraire*.

Revue universelle (15 décembre), fascicule très intéressant sur *Le livre moderne*. — (1er janvier). *Balzac, ses origines*, par M. Alcide Bonneau.

La Revue provinciale (15 décembre). — *Le naturisme pacifique*, par M. Michel Puy. — Des poèmes de MM. Louis Payen, F. Saisset, Léonce Vallet.

La Plume (1er janvier). — *Le prince Nekludov*, par M. E. Pilon — *L'Ile des morts*, par Mme M. Comert.

CHARLES HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Taine à l'école normale (*Le Temps*, 18 décembre et 1er janvier). —Le journal latin et le journal anglo-saxon (*Le Figaro*, 22 décembre). — Une mime nouvelle (*Le Temps*, 12 janvier). — Le plus ancien journal d'Europe (*Journal d'Alsace*). — Acte de déces de Casanova (*L'Intermédiaire*). —Un poète (*Journal des débats*, 5 janvier). — Devise.

Le *Journal de jeunesse*, de Sarcey, dont la publication continue, est toujours fort intéressant. Les jugements que les normaliens portaient les uns sur les autres ont assez rarement été ratifiés par l'opinion définitive. A vingt et à vingt-cinq ans, l'homme ne donne que des promesses. Cela vaut ce que va-

lent des promesses. Bien imprudent qui achèterait très cher la vendange annoncée par un verger en fleurs.

L'espoir, la gloire, déjà, de l'Ecole normale en 1849, c'était Edmond About. Il brillait en tous les genres, tel un petit Voltaire; en philosophie il était souvent classé bien avant Taine, desservi par sa gaucherie, — cette gaucherie dont il ne se débarrassera jamais et qu'il ne perdait que la plume à la main. Que d'autres jeunes gens du même groupe ont disparu, enfouis dans une humble fonction, sans laisser d'eux nulle trace ! Qu'est-ce que ces contemporains de Sarcey appelés Barnave, Vignon, Bary ? Mais peu importe qu'ils ne soient rien devenus. Ils ont discuté avec Taine et ainsi contribué, peut-être, à la formation de ce grand esprit. Sarcey juge ainsi Taine (11 mai 1849) :

« Taine est bien l'esprit le plus abstrait que j'aie connu : ce gaillard-là a des systèmes sur tout, et sa vie n'est qu'un long système. Il étudie sans cesse Aristote et Spinoza, il s'y plonge, il s'y enfonce, il leur trouve de l'esprit, de l'imagination ; grand bien lui fasse ! J'aime mieux le croire, comme on dit, que d'aller y regarder. Chez lui, ce n'est pas, comme on pourrait penser, ce n'est pas affectation pure, la nature l'a ainsi fait : il est inexorablement logique, et métaphysicien jusqu'à l'absurde. Dans toute chose, il remonte au principe, ou du moins ce qu'il croit l'être, et il en déduit rigoureusement, inflexiblement, avec une grande puissance de dialectique, les plus énormes sottises.

« On s'en moque un peu à l'Ecole, non pas moi, car j'aime l'entendre exposer ses théories; il parle avec facilité, clarté, élégance, quoique toujours il reste toujours un peu froid et monotone. Mais beaucoup n'ont pas la même patience, et il est si facile de tourner en ridicule un système philosophique ! la raillerie part, soudaine et involontaire ; l'*être en soi* a fait les délices du poêle pendant plus de quinze jours. C'est le fonds même de la doctrine du cacique; en partant de là, il arrive à la négation de la liberté, à l'absolutisme en politique, etc..., et nous de rire.

« Ce qui n'empêche pas que Taine vaille mieux qu'aucun de nous. Il n'y a pas d'esprit plus étendu, plus flexible, plus actif. Il se répand sur mille études à la fois : mathématiques, philosophie, histoire, littérature française et étrangère, rien ne lui échappe ; il a tout vu, tout lu, il sait tout. Il travaille vite et bien. On pouvait craindre que ses principes systématiques ne lui eussent rétréci l'esprit, éteint l'imagination ; il

n'en est rien ; il sent très vivement et, sauf un peu de pédanterie dans la forme, il écrit fort joliment. C'est à coup sûr, et à tous égards, le premier élève de notre section.

« Il n'est pas très aimé, parce qu'il a le caractère peu liant et que ses opinions répugnent un peu à tout le monde. On prétend qu'il a peu de cœur ; je me porterais garant du contraire. Il n'étale pas une sensiblerie souvent fausse et toujours exagérée sur le malheur des ouvriers, sur la misère ; il ne prend pas feu pour les républiques italiennes et n'encourage pas les Hongrois de la voix et du geste ; mais, au fond, je suis persuadé qu'il se dévouerait pour une noble cause plus aisément peut-être que tous les braillards qui ne tarissent pas sur la conduite des gouvernants. Guizot est son homme, et c'est ce qu'on ne lui pardonne guère à l'Ecole. Aussi, parmi ceux qu'on appelle réactionnaires, lui donne-t-on une place à part ; il est *sui generis*, comme on dit. C'est un garçon que j'estime beaucoup et avec qui je me lierais très volontiers, s'il y avait moyen de former une liaison à l'Ecole normale. »

Il ajoute un peu plus tard :

« Celui qui fait le plus d'ouvrage, qui a le plus d'activité dans les idées, de promptitude dans l'esprit, avec une merveilleuse force de volonté et une attention toujours soutenue, c'est Taine. On ne peut le voir sans admiration. Quand on a, à vingt et un ans, un tel empire sur soi-même, qu'on fasse tout par règle et par principes, qu'on se soit tracé une ligne de conduite dont on ne se départisse jamais, qu'on exécute par raison le bien que les autres font par instinct, par sentiment, que jamais on ne se laisse aller à une mauvaise action, ou même à une action indifférente, mais qui ne serait pas utile, c'est un merveilleux spectacle. Personne n'aime Taine dans la section, mais tout le monde l'estime. C'est le caractère le moins liant et le cœur le moins sympathique qu'on puisse rencontrer : cela n'est pas étonnant, il est tout raison. Et note comme dernier trait, qu'avec de grandes connaissances, une mémoire imperturbable, une facilité d'élocution que n'a pas About lui-même qui l'emporte par l'esprit, et avec des principes arrêtés sur toutes choses, il n'a pas le moindre grain d'ambition.

« Il a pour principe qu'un homme doit se développer le plus qu'il peut dans tous les sens, corporel, moral et intellectuel ; or, se jeter dans la dissipation du monde, dans les distractions de la politique, c'est perdre un temps précieux pour la culture de soi-même. Par la même raison, il affirme qu'il

ne se mariera jamais. Tout le monde dit cela, mais de lui, je le crois sans peine ; il est homme à aller aux conséquences extrêmes de tout principe, fussent-elles extravagantes.

« Comme il s'est fait lui-même plus que tout autre, il a un immense orgueil, qui se cache toujours sous les dehors les plus polis, et se pare sans cesse d'une affectation de louer tout le monde. Mais, malgré lui, il accable son interlocuteur du sentiment de sa supériorité. Rien n'est plus singulier que de l'entendre discuter. Jamais il ne se passionne, il écoute jusqu'au bout, avec un calme imperturbable, les arguments de son adversaire, puis il les reprend lui-même, les expose de nouveau avec une clarté dont, seul, il a le secret, rattache l'opinion, quelle qu'elle soit, au principe philosophique dont elle dérive nécessairement, puis expose les diverses objections faites à ce principe, et conclut. Cette manière nette, mais froide, d'exposer les choses, jette toujours About hors des gonds. Il se livre des tournois de paroles, où Taine a presque toujours l'avantage ; chacun reste de son opinion, mais je parle de l'effet que produisent les combattants. About éblouit à force d'esprit et de vivacité, mais l'autre convainc davantage. Ils seront sans doute aux prises à l'agrégation. Ce sera un curieux spectacle. Je me mêle quelquefois à ces discussions, ou plutôt je suis toujours de la partie ; on me connaît pour disputeur de profession, et je me laisse toujours entraîner par la chaleur de la parole. »

§

M. Marcel Prévost, à propos d'une enquête sur le journalisme, décrit spirituellement les deux types des journaux répandus dans le monde :

« Entrez dans le salon de lecture d'un grand hôtel cosmopolite, jetez un coup d'œil sur l'aspect extérieur des feuilles quotidiennes rangées sur la table, vous vous convaincrez vite qu'il n'y a guère, dans le monde contemporain, que deux types de journaux. L'un se pique surtout d'être un abondant recueil de faits politiques, littéraires, commerciaux : c'est le journal anglo-saxon. L'autre, avec certaines diversités de détail, s'efforce de son mieux à être tout ensemble un instrument de divertissement et de prosélytisme, un mélange de pamphlet et de magazine, — c'est le journal français ; on pourrait presque dire le journal latin, car les journaux d'Espagne et d'Italie lui ressemblent beaucoup. Cette grande division des journaux en deux « espèces » n'est pas seulement,

comme semble le croire la critique étrangère, l'effet du tempérament national. Elle est aussi le résultat des nécessités de l'époque et du lieu. Le journal est un « organe » — c'est la logique du langage qui le nomme ainsi. Comme tous les organes, les besoins divers le créent et se l'accommodent. »

Reconnaissant que la presse française est moins riche que l'autre en informations commerciales, il conteste avec raison qu'elle soit mal renseignée sur la pensée et l'art du dehors. S'il y a des lacunes dans les quotidiens, elles sont comblées par les revues :

« Peut-on nommer un artiste étranger, un seul, parmi les contemporains, qui n'ait pu se manifester en France et à qui la presse française ait refusé son attention sympathique? Théâtre, romans, philosophie, musique, nous avons tout accueilli, discuté sur l'heure et souvent (1) adopté.

« Pour ne citer qu'un exemple, existe-t-il à l'étranger une revue aussi minutieusement renseignée sur le mouvement universel des idées que notre jeune *Mercure de France?*

« Puisque nous sommes en veine de franchise, journalistes de pays divers, je veux dire à mes confrères étrangers d'où leur vient, à mon avis, cette opinion sur l'indifférence du journalisme français à l'égard des productions non françaises. Elle a été créée et propagée par les auteurs étrangers d'ordre secondaire, auxquels le sens critique français, si développé, si exigeant, avait refusé la consécration. Parfois aussi un artiste étranger de premier ordre s'est rebellé contre le choix obstiné que faisait Paris entre ses œuvres, adoptant celle-ci, excluant celle-là... Mais demandez à d'Annunzio, à Sudermann, à Hauptmann, à ce Gorki célèbre en France aussitôt qu'en Russie, ce qu'ils pensent de l'information artistique et du sens critique français! »

M. Marcel Prévost aurait pu ajouter que c'est la pure tradition française, qu'il en a toujours été ainsi, que la France a toujours été curieuse de la pensée étrangère. Notre histoire littéraire témoigne même que cette curiosité fut parfois frénétique. Il n'est nul besoin de l'encourager; il suffit de lui permettre de suivre son penchant.

§

Une Américaine, Miss Isidora Duncan, a imaginé une danse nouvelle, — ou plutôt renouvelée des Grecs et des Romains.

(1) Trop souvent!

Elle mime — à elle seule — des tableaux célèbres, le *Printemps* de Botticelli ; des scènes mythologiques, comme la *Douleur d'Orphée*. Or il paraît que c'est charmant et imprévu. Miss Duncan est en ce moment à Berlin ; un correspondant du *Temps* l'a vue et admirée :

« Dans l'*Ange au violon*, la mime américaine apparaît en vêtements longs, tunique violette sur une robe blanche ; elle ne tient ni violon, ni archet ; elle fait seulement le geste lent de jouer, et c'est exquis d'attitude, de mouvement et de sentiment. L'ange musicien ajoute au motif du tableau : il implore, prie, paraît ravi, puis, par une série de gestes combinés avec un art infini, revient comme un *leitmotiv* le coup d'archet lent et grave, tandis qu'à l'orchestre la viole d'amour, en solo, jouait une *aria* de Negri, compositeur du dix-septième siècle. Miss Duncan ne fait pas le geste vrai de jouer du violon ; ce serait d'une impression insignifiante, et même ridicule. Au point de vue du métier, la mime place mal sa main gauche, le geste de tenir l'archet est étranger à toute école ; elle baisse la tête profondément, en jouant, ce qui contredit tout précepte technique. Mais il ne s'agit pas d'une imitation réaliste ; c'est justement l'idéalisation, la stylisation du geste musical que recherche miss Duncan, et elle est irrésistible de grâce harmonieuse.

« De même pour la scène suivante : la *Douleur d'Orphée*. Les voix et les musiciens exécutent des fragment de Glück. On pourrait s'attendre à une pantomime de bras tordus et à des jeux de physionomie convulsée. Il n'en est rien, Miss Duncan — ainsi qu'elle me l'a expliqué elle-même — veut surtout obtenir une harmonie générale. Tout est équilibré soigneusement dans ses productions. Tout a du style ; la figure n'y joue pas un rôle plus important que les jambes, par exemple. Et, de fait, le visage, quoique régulier et joli, de la danseuse américaine, ne présente pas d'expression bien déterminée. Elle a le front bombé et le menton aplati des vierges des peintres primitifs. Mais sa statue, qui ne dépasse pas la taille moyenne d'une femme, est d'un galbe achevé. Les bras et surtout les jambes ont une perfection sculpturale. Il y a cependant une certaine froideur dans cette beauté anglo-saxonne ; ainsi les gestes des mains, quoique souples et expressifs, n'approchent pas de l'éloquence merveilleuse des mains de la Duse...

« Miss Duncan danse donc avec les pieds, les jambes et les bras complètement nus. Dans les scènes tragiques ou

religieuses, elle porte de longs voiles laissant deviner les lignes académiques de son corps, tandis que pour les danses de Bacchus, de la Nymphe, la Musette, etc., elle se contente d'une tunique courte ne gênant pas les mouvements rapides. La première surprise passée, ce nu ou ce demi-nu n'a rien de plus choquant que n'aurait le nu d'un marbre miraculeusement animé, et c'est une impression d'art... »

§

Dans le premier numéro du *Gil Blas* renouvelé (direction Périvier-Ollendorff), M. Jean Richepin a célébré avec éloquence les fastes de l'ancien *Gil Blas*, qui publia tant de pages brillantes ou curieuses, et même des chefs-d'œuvre. On est assuré que ce nouveau journal ne traitera pas la haute littérature avec dédain : c'est M. Maurras qui est chargé de la critique littéraire. Les *Echos*, signés Tallemant des Réaux, sont dignes de leur signature : et c'est dire beaucoup.

§

Le *Journal d'Alsace* croit savoir que le premier journal qui parut en Europe fut publié à Strasbourg en 1609. Il portait ce titre un peu long :

Compte-rendu de tous les événements principaux et mémorables qui se sont passés ou se passeront dans cette année de 1609 dans la Haute et la Basse Allemagne, et aussi en France, Italie, Angleterre et Écosse, Hongrie, Moldavie, Turquie, etc. Le tout imprimé aussi fidèlement que je l'ai reçu et que j'ai pu le rédiger.

« Bientôt après parurent des périodiques à Berlin et à Francfort. Londres eut son premier journal en 1622, Paris l'année suivante. En 1650, parurent en Allemagne les deux premiers journaux quotidiens. C'étaient le *Journal de Cologne* et le *Journal de Leipzig*, qui existent encore aujourd'hui. Ils étaient rédigés en allemand et en latin. Le premier journal quotidien en France fut le *Journal de Paris*, fondé en 1777. »

§

Traduction de l'acte de décès de Jacques Casanova de Seingalt, publié par l'*Intermédiaire*, qui le tient du curé même de Dux :

CERTIFICAT :

Que d'après les matricules des décès, Dux, tome III, page 10:

M. Jacques Casanova (un Vénitien)
est mort le 4 juin 1798 (quatre-vingt-dix-huit) dans sa 87e année à Dux Anl. I.

(signé) Office du doyenné de Dux,
le 14 décembre 1902,
le Curé doyen : H. FRIEDLAND.

§

M. Faguet loue extrêmement un à-propos sur Racine par M. Lucien-Victor Meunier, où l'on voit les paysans « décharnés et livides », comme il convient,

> Glanant furtivement dans le creux des sillons
> Les gerbes que la dîme à regret a laissées.

« Ce sont, dit M. Faguet, des vers vigoureux et solides, point très éclatants, mais d'une bonne et saine langue... »

§

En voici deux autres, de vers, dont la vigueur, surtout morale, ne sera contestée par personne. Ils furent trouvés le premier janvier de la présente année dans une papillote (on possède l'original) :

> Comme Alexandre on fera bien
> De se couper le nœud gordien.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *L'Autre danger*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay (22 décembre). — VAUDEVILLE : *Le Devoir conjugal*, comédie en trois actes, de M. Léon Gandillot (15 janvier). — GYMNASE : *Le Secret de Polichinelle*, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff (6 janvier). — THÉATRE SARAH BERNHARDT : *Théroigne de Méricourt*, pièce en six actes, de M. Paul Hervieu (23 décembre). — THÉATRE ANTOINE : *Les Tabliers blancs*, comédie en trois actes, de M. Louis Benière (7 janvier) — FOLIES DRAMATIQUES : *La Famille du brosseur*, vaudeville en trois actes, de M. Tristan Bernard (16 janvier).

Jamais, je crois, M. Maurice Donnay n'avait rien écrit d'aussi pathétique que le dernier acte de **l'Autre danger.**

Claire Jadin, mariée à un ingénieur sans cesse mécontent de son sort, est, depuis longtemps, la maîtresse du brillant avocat Freydières. Claire a une fille de cet âge où l'on commence à aller dans le monde. Freydières, qui connut Claire avant qu'elle fût mariée, et qui, dès ce temps, eut quelque amitié pour elle, éprouve, pour la jeune Madeleine,

une sympathie très vive. Madeleine aime Freydières, et elle espère que le jour viendra, et bientôt, où elle sera sa femme. Or, dans un bal, par une conversation d'inconnus, conversation que le hasard seul lui fait entendre, Madeleine apprend les relations de Freydières et de sa mère. Madeleine est très malade. On ne soupçonne pas la raison de sa maladie. Mais il y a un album, où Madeleine écrit ses sentiments et ses pensées : Claire en viole le secret ; elle apprend l'amour de sa fille. Et, tandis qu'elle se désole, Madeleine, toute pâle, paraît. On lui a pris son album, on sait ce qu'elle voulait cacher. La mère calme la fille, et la scène est très touchante. Madeleine revèle ce qu'elle a entendu ; Claire nie tout, et, tendrement maternelle, pour guérir sa fille et pour se disculper, elle promet à Madeleine de la marier avec Freydières. Et voici Freydières. Claire lui parle gravement ; il avoue toute la sympathie que, depuis quelque temps, il a pour Madeleine ; et alors, par un mouvement naturel, et que M. Donnay a rendu avec beaucoup de force, la mère redevient amante, et elle dit toute sa douloureuse jalousie. La scène émeut profondément, et les sentiments des personnages y sont d'une troublante vérité. M. Maurice Donnay a écrit, là, un morceau tragique d'un incontestable mérite.

Le dénouement de la pièce a quelque imprécision : Claire, calmée, déclare à Freydières le parti où elle s'est résolue ; Freydières veut dire à Madeleine toute la vérité ; mais, quand Madeleine est là, il se tait, et il semble, lui aussi, consentir au mariage projeté. Le dénouement vaut, surtout, par ce qu'il garde de vague : des conflits passionnels pareils à celui qu'imagina M. Donnay ne peuvent guère se conclure nettement ; M. Donnay l'a compris, et il n'a pas essayé de le dissimuler par d'inutiles adresses : il faut le louer de sa bravoure.

Les premiers actes de *l'Autre danger* sont pleins de scènes agréables, où l'on retrouve la spirituelle délicatesse de M. Maurice Donnay. La pièce s'ouvre par une sorte de prologue : Freydières rencontre chez des amis communs Claire Jadin, qu'il a connue jeune fille, et qu'il n'a pas vue depuis longtemps. Cette rencontre est l'origine de la liaison de Freydières et de Claire. La scène est d'une grâce parfaite. Ce sont les souvenirs de leur première jeunesse qui poussent Claire et Freydières l'un vers l'autre. Et, plus tard, il sera naturel que Freydières, qui n'a jamais oublié le charme aimable de Claire, presque enfant encore, se laisse aller à beau-

coup de tendresse pour Madeleine, en qui ressuscite la Claire d'autrefois.

La sympathie amoureuse de Freydières pour Madeleine est marquée dans une scène excellente, au troisième acte de *l'Autre danger*. Freydières reproche à Madeleine certains détails de sa toilette de bal : il est un peu plus qu'amical, il n'est pas tout à fait jaloux. Dans cette scène, M. Maurice Donnay a merveilleusement observé l'art des nuances.

Le caractère de Madeleine, encore, est tracé avec une rare finesse. Dès le second acte, M. Donnay a su nous faire connaître l'ardeur de sa juvénile sensibilité ; et nous ne sommes nullement étonnés des conséquences terribles qu'a, pour elle, la révélation inattendue de la vie amoureuse de sa mère.

M. Donnay n'a pas négligé les personnages accessoires de *l'Autre danger*. L'insignifiance importante d'Ernstein est observée avec justesse, et Mme Ernstein est divertissante. Jadin, l'éternel mécontent — son mécontentement, d'ailleurs, n'est pas sans raison — est peint avec une exactitude scrupuleuse.

Mmes Bartet, Kolb, Piérat, MM. Le Bargy, de Féraudy, Mayer, ont mis leur talent au service de *l'Autre danger*.

Le premier acte du **Devoir conjugal**, de M. Léon Gandillot, permettait d'espérer une comédie des plus curieuses : nous y voyons, hardiment exposée, la douleur d'un ménage où il y a un désaccord physique entre les époux. A l'acte suivant, par malheur, M. Léon Gandillot se souvient qu'il fut, en tant que vaudevilliste, glorifié par Sarcey, et la comédie promise dégénère en vaudeville : le vaudeville, d'ailleurs, est peu divertissant. La pièce, enfin, se termine par un acte où l'on pleure, et qui est presque un acte de mélodrame. Et, sur un sujet des plus intéressants, M. Léon Gandillot n'a écrit qu'une pauvre pièce. M. Gandillot est une des plus tristes victimes de Francisque Sarcey.

Il semble que ce soit surtout grâce au naturel admirable de M. Huguenet, grâce à la finesse adroite de Mme Judic, — grâce aussi à Mmes Rolly, spirituelle, et Demay, attendrissante, qu'a plu **le Secret de Polichinelle**. M. Pierre Wolff a fait de meilleures pièces que cette comédie douceâtre ; Berquin ressuscité ne la renierait pas, ni Jean-Nicolas Bouilly. La sensiblerie, parfois, a son charme, je ne le conteste pas ; mais elle ne tarde guère à fatiguer.

M. Pierre Wolff, par bonheur, n'a pas tout à fait oublié qu'il est homme d'esprit : certains personnages de la pièce sont là pour nous en avertir; et peut-être furent-ils imaginés afin de nous apprendre subtilement que M. Pierre Wolff mit quelque ironie à écrire *le Secret de Polichinelle*.

Par *la Course du flambeau*, par *l'Enigme*, M. Paul Hervieu a rendu la jeunesse à la vieille tragédie, très noblement; aujourd'hui, avec une rare audace, il renouvelle, par **Théroigne de Méricourt**, le drame historique.

Dresser devant les yeux étonnés du spectateur les personnages précis d'une époque, sans rien cacher de leurs grandeurs ni de leurs petitesses, de leurs héroïsmes ni de leurs lâchetés ; mêler en des tableaux rapides les illustres et les inconnus ; montrer ceux dont le nom a survécu coudoyés par cette foule anonyme dont ils ne firent, après tout, que subir et formuler les passions ; et créer une grande figure qui serve de centre à la composition et qui symbolise non seulement les idées et les sentiments, mais encore les faits généraux du temps choisi : voilà, me semble-t-il, la tâche multiple que s'est proposée M. Paul Hervieu. Il y avait quelque hardiesse à se la fixer, et c'est un mérite peu banal que de l'avoir heureusement accomplie.

M. Paul Hervieu rendait le succès de son entreprise d'autant plus difficile qu'il voulait évoquer les jours les plus glorieux de notre histoire, les jours de la Révolution. M. Paul Hervieu comprend la complexité de la Révolution, il en sent a beauté, et, s'il flétrit certains hommes, ce sont ceux qui n'eurent pas assez de foi en l'idéal révolutionnaire pour lui sacrifier leur vie, qui sauvèrent leur tête par de mesquines abiletés, et qui finirent par humilier bassement leur vaine ambition devant le sabre de Bonaparte. M. Paul Hervieu est dur pour les crapauds du Marais.

C'est en Théroigne de Méricourt que M. Paul Hervieu incarne la Révolution. Le choix de l'héroïne est adroit. Le rôle de Théroigne de Méricourt, en effet, reste assez obscur pour que l'auteur dramatique puisse, sans choquer personne, le considérer selon sa fantaisie; et, d'autre part, elle eut une vie assez publique, et dont certains moments sont assez connus, pour que son personnage ne se réduise pas à une froide abstraction. L'héroïne de M. Hervieu est doublement vivante, et c'est avec un double intérêt que le spectateur regarde les tableaux où la mêlent la science et la volonté de l'auteur.

On sait que, presque dès l'origine, Théroigne prit part aux journées révolutionnaires, et qu'elle fut insultée grossièrement par les écrivains conservateurs. En 1791, elle fut arrêtée sur le territoire autrichien, et enfermée à la forteresse de Kufstein. L'empereur Léopold-Joseph la fit, au bout de quelques mois, rendre à la liberté. De là, le premier épisode du drame de M. Paul de Hervieu. Nous sommes à Vienne, et Léopold-Joseph lui-même interroge Théroigne. Elle se défend de ce dont on l'accuse avec la plus simple dignité. Dès le début, M. Hervieu a su, par des moyens très ingénieux, et sans alourdir en quoi que ce soit son œuvre, garder à son héroïne une vie réelle, et pourtant nous faire comprendre quel rôle général il la destine à jouer. Quand Léopold-Joseph la charge de rapporter, en France, les menaces des rois coalisés, au nom desquels il parle, nous sentons qu'il y a là un roi qui veut intimider la Révolution elle-même, et que la Révolution, confiante en sa force juvénile, saura résister à l'effort caduc de ceux qui défendent le passé. La vanité hautaine et quelque peu naïve, de Léopold-Joseph est d'une excellente observation historique.

Nous voici à la veille du dix août. Nous voyons d'abord ce qui se passe aux Tuileries. La Cour est pleine d'angoisse. Les cris qui montent de la rue, le tocsin qui sonne aux églises, tout est fait pour l'effrayer. On ne sait, en somme, quelle attitude tenir. Ici, M. Hervieu, tout en restant un dramaturge vigoureux, a poussé jusqu'au scrupule le soin d'être un historien véridique. Les portraits de l'imbécile Louis XVI et de la furieuse Marie-Antoinette sont des meilleurs.

Nous voyons ensuite ce qui se passe chez Théroigne. Chez Théroigne se réunissent les partisans les plus fameux du mouvement populaire. Le ferme courage de ces hommes tranche avec l'affolement indécis des gens de cour. Ils espèrent la victoire, mais, si elle leur échappe, ils sauront mourir pour leur foi; seul, un homme a, dès lors, des hésitations, craint de se compromettre, Siéyès : il ne prend part que malgré lui aux délibérations nécessitées par les circonstances.

Enfin, c'est la terrasse des Feuillants, le matin même du dix août. Les épisodes divers de ce grand moment se succèdent, reconstitués avec bonheur. La famille royale se met sous la sauvegarde de l'Assemblée; au palais les Suisses tirent sur le peuple, et c'est, quoique Théroigne, un instant, s'y oppose, le massacre des prisonniers royalistes. Théroigne même empêche la fuite de François Suleau, l'implacable en-

nemi qui lui déroba la déchéance du roi, signée chez elle, la nuit précédente, par tant d'hommes héroïques. Par elle, périt François Suleau. C'est enfin la victoire populaire. Et, pour terminer cet acte, M. Hervieu a imaginé un épisode bref, et d'une poignante ironie Près de Théroigne passe un jeune officier d'artillerie, qu'elle ne connaît pas. Par hasard, il s'est trouvé non loin des Tuileries, pendant les fusillades ; les cadavres amoncelés l'ont ému : en verra-t-il jamais autant? Le ton de ce jeune homme donne confiance à Théroigne ; elle lui demande son nom : il s'appelle Bonaparte.

Les mois s'écoulent. En mai 1793, la scission s'est faite, cruelle, entre la Montagne et la Gironde. Théroigne voudrait sauver les Girondins. Ses efforts sont vains. Siéyès, comme à la veille du dix août, a peur d'un acte qui l'engagerait trop ; le peuple ne veut rien entendre, et Théroigne paierait de sa vie l'amitié qu'elle garde aux Girondins, si elle n'était pas sauvée par la pitié méprisante de Marat.

Jusqu'ici *Théroigne de Méricourt* a été un drame animé, conduit avec une haute intelligence, écrit avec un soin méticuleux. Je ne sais combien de personnages, tous scrupuleusement reconstitués, ont défilé devant nous. Certains couplets ont été, on le sent, travaillés avec amour par l'auteur : le rêve de Théroigne, les paroles de Danton sur les semailles révolutionnaires ; et il en est un qu'on ne peut entendre sans émotion, celui où est célébrée l'harmonieuse beauté du calendrier républicain. Mais, dans son dernier acte, M. Paul Hervieu fait preuve d'une force dramatique inconnue à nos contemporains : on est en droit de se demander si, depuis *Richard III*, aucun drame historique avait été si puissamment dénoué.

Les années ont passé. Nous sommes en 1808 : la Révolution, jugée folle, a été domptée par Bonaparte. Théroigne est à la Salpêtrière. En une hallucination magnifique, elle revoit les hommes qu'elle attendait chez elle, au soir du 9 août 1792. Les voici : ils arrivent tous, silencieux, dans leur linceul, une raie rouge au cou ; tous ont su mourir pour leur foi magnanime, tous ont été grands, et la noblesse de la mort les a réconciliés. Mais un homme manque, Siéyès ; et il paraît, lui aussi. Siéyès, en effet, comte, sénateur, serviteur fidèle de l'Empire, a accompagné deux dames de la cour dans une visite aux fous ; et il a eu la fantaisie de revoir, un instant, Théroigne. Siéyès paraît : il est vivant, lui, il parle. Et, parmi les spectres des héros, Théroigne maudit celui qui « a vécu », celui qui a renié sa croyance, celui qui s'est soumis à

Napoléon. Cette scène, grandiose et terrible, clot le drame.

En nous donnant *Théroigne de Méricourt*, M. Paul Hervieu nous a donné une belle œuvre. Elle était difficile à jouer : hors Théroigne, chacun des personnpges a peu de mots à dire, mais il n'est pas dans tout le drame un mot qui n'ait une valeur. Les interprètes ont vaincu la difficulté. Mme Sarah Bernhardt est — on le devine — une admirable Théroigne : elle chante merveilleusement les mois républicains. M. de Max fait de Léopold-Joseph II une figure très intéressante. M. Arquillière est d'une vérité saisissante en Louis XVI. Et il faut citer encore Mmes Blanche Dufrêne, Patry, Seylor, MM. Desjardins, Magnier, Céalis, Lemarchand, Laurent, Fauchois, — combien d'autres ?

L'idée première qu'a eue M. Louis Bénière, quand il conçut **les Tabliers blancs**, est loin d'être mauvaise : la pièce pourrait s'intituler *la Grève des bonnes*. Le tort de M. Bénière fut, me semble-t-il, de ne pas traiter son sujet avec assez de fantaisie. Je crois que la pièce eût gagné à être d'un ton moins modéré, et qu'alors certaines invraisemblances, certaines fautes d'observation, y eussent moins choqué qu'elles ne font.

Il ne faut pourtant pas dédaigner le début dramatique de M. Louis Bénière. Il y a, dans *les Tabliers blancs*, des scènes d'un bon comique, des couplets écrits avec un réel entrain. Les vices de l'éducation bourgeoise — de l'éducation des hommes aussi bien que de l'éducation des femmes — y sont décrits avec beaucoup de verve. Un cercle de dames, en province, est assez joliment observé. Et le départ de la vieille bonne, soupçonnée par sa maîtresse de tant de fautes que sa servilité se révolte à la fin, provoque une juste émotion. Il est fort possible qu'un jour M. Bénière écrive de bonnes pièces, et qui, sans doute, ne seront pas banales.

Mme Luce Colas a joué à la perfection le rôle principal des *Tabliers blancs ;* elle a, dans la scène capitale de la pièce, touché tous les spectateurs. Autour d'elle, on peut louer Mmes de Fava, Bellanger, Ellen Andrée, Gabrielle Fleury, MM. Numès et Signoret.

Je ne pense pas que M. Tristan Bernard compte **la Famille du Brosseur** au nombre de ses chefs d'œuvre : il lui préfère, sans doute, *le Fardeau de la liberté* et *Daisy*. Et pourtant *la Famille du Brosseur* est un excellent vaudeville : les

quiproquos joyeux y abondent, et toute l'intrigue complexe à souhait, est construite avec une maîtrise rigoureuse. M. Tristan Bernard est de ces hommes heureux qui savent accommoder à des œuvres diverses l'ingéniosité de leur talent et la finesse de leur intelligence.

M. Tristan Bernard, d'ailleurs, a mêlé aux folies divertissantes de *la Famille du Brosseur* quelque peu de cette haute fantaisie où il excelle, et à l'irrespect dont la pièce témoigne pour certaines institutions on reconnaît l'auteur de *Daisy*. M. Tristan Bernard ne juge pas que rien puisse avoir le privilège d'être épargné par sa verve bouffonne.

Dans certaines scènes de *la Famille du Brosseur*, nous retrouvons avec joie le don subtil qu'a M. Tristan Bernard d'observer les personnages et de les faire parler. La sœur indulgente aux fredaines de son frère est toute charmante. L'ancien magistrat qui hait l'adultère et l'alcoolisme a de très plaisantes répliques. Le commandant Dalbert est d'une admirable sottise : la sympathie qu'il éprouve, d'emblée, pour Victor, un valet de chambre qu'on lui présente comme un parfait gentilhomme, marque à merveille la nature de son caractère. Victor lui-même est bien spirituellement dessiné : et, en vérité, ne trouverait-on pas, parmi ceux qui s'en laissent imposer encore par la bourgeoisie titrée, des hommes qui, comme le commandant Dalbert, prendraient sa vulgarité pour de la bonne humeur familière? Il y a, dans toute cette partie de *la Famille du Brosseur*, des traits de la meilleure satire, et qui sont tout à fait dignes de M. Tristan Bernard.

Et puis, dominant toute l'intrigue, il y a le Vieux berger. M. Tristan Bernard, en le créant, a créé un personnage épique. Le Vieux berger est toujours ivre; il ne vit que pour prendre des petits verres; sa fonction est de boire. Le Vieux berger est un des types les plus superbes que nous ait montrés jamais un auteur dramatique. L'invention du Vieux berger suffirait à séparer *la Famille du Brosseur* des vaudevilles que nous voyons d'ordinaire.

Mmes Louise Bignon, Marguerite Templey, Lucienne Guett, Alice Clairville, MM. Coquet, Milo, Paul Bert, Modot, Bouchard, jouent avec une grande gaieté *la Famille du Brosseur*.

A.-FERDINAND HEROLD

MUSIQUE

Théâtre national de l'Opéra : *Paillasses*, drame lyrique de M. Leoncavallo. — Concerts Colonne : *la Demoiselle Elue*, de Claude

Debussy.—Concerts Chevillard : *la Bataille des Huns*, de François Liszt. — Société nationale : M. Ricardo Viñes.

Je m'avoue assez ignorant des productions de la jeune école italienne intitulée *vériste*. J'ai trouvé jadis un attrait réel, encore qu'intermittent, à la lecture de *Falstaff* et *d'Otello* du vieux Verdi, et, il y a bien une vingtaine d'années, le *Mefistofele* de Boïto avait su séduire mon intransigeance wagnérienne. J'ai conservé de tout cela un souvenir dont je n'ose plus contrôler l'intérêt. Depuis, j'ai suivi de loin les efforts de feu Ponchielli et parcouru sans joie les oratorios honorables de M. l'abbé Perosi ; mais je n'ai jamais pu lire à la file plus de trois pages de M. Mascagni ; de M. Puccini, plus de six ; et sans me sentir le courage de prolonger ou de réitérer trop souvent l'expérience. Enfin, je le confesse à ma honte, avant d'entendre à Royan, l'été passé, les *Paillasses* que vient de nous offrir l'Opéra, le nom même de M. Leoncavallo ne m'était parvenu que par la réclame tambourinée d'une collaboration impériale. Je dois dire, pour mon excuse, qu'en ouvrant la plupart des partitions véristes, on est un peu dérouté par l'intrépide candeur de ce qu'on y rencontre dès l'abord. On comprend tout de suite que ces musiciens-là ne cherchent pas midi à quatorze heures. C'est le confortable sans-façon d'heureuses natures, exubérantes à souhait, satisfaites de peu et naïvement contentes de soi-même. Comme on ne risque pas une méningite à persévérer un tantinet, on tourne la page, et ça recommence ou continue jusqu'au moment où on se demande si une naïveté de cette envergure ne serait pas plutôt de la fumisterie, et s'il ne s'agit pas, tout simplement, d'une mystification musicale. Que nos excellents voisins me le pardonnent, mais j'ai grand peine à croire à la sincérité des compositeurs véristes italiens. Je ne puis imaginer qu'ils prennent au sérieux leur système et surtout son application ; qu'ils aient supposé un instant faire œuvre d'*art* en écrivant cette musique à la fin du XIXe siècle et après ses conquêtes, dans la patrie de Palestrina, de Monteverde, des Gabrielli, de Frescobaldi et de tant d'illustres acteurs de l'histoire musicale. Si le contraire était vrai, si l'on devait reconnaître ici un « art » soi-disant « latin », il nous faudrait désavouer au plus vite un aussi compromettant cousinage, en rougissant d'une filiation à qui on serait en droit de préférer toute autre, fût-ce l'iroquoise ou même l'anglo-saxonne. J'aime mieux penser que la phalange « vériste » se paie gentiment notre figure, — et cela, avec notre argent.

M. Leoncavallo apparaît, certes, le pince-sans-rire le plus étourdissant de la troupe. Les interviews nous l'ont montré accueillant, avec l'aisance qui convient, un succès que la claque et la direction de notre Opéra ont réussi à faire bruyant sans espérer le rendre durable. Imperturbable et bénévole, il disserte d'une faconde napolitaine, où M. de Reszké, le Kaiser et M. Pedro Gailhard se mêlent à l'esthétique vériste et au système wagnérien comme, au savoureux macaroni national, le jus de tomate et le parmesan. C'est tout à fait délicieux. On jurerait presque qu'il croit que c'est arrivé. Et, au fond, qui sait ? La blague est un jeu quelquefois traître. Le plus malin peut fort bien s'y mystifier soi-même avant les autres. Cela s'est vu ailleurs qu'à Tarascon. Il paraît que la muse de M. Leoncavallo déploya ses premiers essors au café-concert. Il doit y avoir bien longtemps. Aujourd'hui, dans certains de nos *music-halls*, on fait beaucoup mieux que *Paillasses*. C'est tout au plus si les successeurs de Rigo y pourraient glaner quelque « Valse lente » ou « bleue » propice aux digestions tout-parisiennes. Wagner introduisit la symphonie dans l'opéra ; les véristes y semblent vouloir installer le laendler. Leurs amoureux soupirent, désespèrent et s'etreignent en cadence. Le stoïque Peau-Rouge riait en mourant, ils expirent sur ou après un air de valse. Cette propension chorégraphique n'est pas sans inconvénient chez des gens peu disposés à affronter la céphalalgie pour inventer des thèmes inédits. Si, dans le chœur initial de sa *Cavalleria*, M. Mascagni ne fit guère que paraphraser une danse chantée du *Faust* de Lassen (*Der Schaefer putzte sich zum Tanz*), M. Leoncavallo intercale tout bonnement, dans son « chœur des cloches », un motif d'*Espana* — non pas de Chabrier, grands Dieux ! — de M. Waldteufel. Il est vrai que c'est une mélodie populaire, et M Leoncavallo, additionnant Louis XIV et Bonaparte, peut prétendre l'avoir directement transportée d'Ibérie jusqu'en Calabre, en dépit des Pyrénées et des Alpes, pour la plus grande gloire du « vérisme ».

Peu de pièces, autant que *Paillasses*, ont abusé de la complaisance des reporters. Je ne sais plus où j'ai lu que c'est dans une réunion ultra-select, d'aristocratie ducale ou princière, sinon sérénissime, que M. de Reszké conçut le projet de choisir l'élucubration de M. Leoncavallo pour utiliser les derniers débris de ce qui fut sa voix. Il s'en ouvrit aussitôt à son directeur qui faillit le serrer dans ses bras. S'il faut ajouter foi, en effet, aux racontars des échotistes favorisés

de ses confidences, M. Gailhard était alors cruellement embarrassé. « Le meilleur des ressources wagnériennes est actuellement exploité, le répertoire du maître à peu près épuisé; et il n'y a plus de musiciens français! Que faire? » interrogeait l'infortuné devant la pyramide grandissante des fours amoncelés. Et M. de Reszké lui répondit : « Italie! Italie! » — comme dans *les Troyens*. Il serait parfaitement oiseux et, même, impertinent à l'égard de l'art musical, de s'occuper trop longtemps de la... « musique » de M. Leoncavallo. On entend assez, d'autre part, combien le larynx demi-séculaire de M. de Reszké exige d'indispensables ménagements. Pourtant si, par souci de son pensionnaire et pour renouveler son affiche, le Directeur de notre plus dispendieux théâtre national désirait inaugurer une saison d'opérette dramatico-burlesque, il n'avait pas besoin de passer les monts. M. P.B. Gheusi lui eût bientôt confectionné le livret rêvé et, des compositeurs français, il en reste assurément quelques-uns pour lui fournir des partitions plus musicales que celle de *Paillasses*, et non moins clémentes à l'aphonie des ténors usagés. MM. Planquette et Varney sont bel et bien vivants, je pense, et M. Lecocq lui-même est peut-être encore de ce monde. Enfin il y a M. Ganne, dont la *Marche lorraine* sut fasciner jusqu'à l'auteur de *Cavalleria rusticana*. Mais il faut se garder de suspecter à la légère le patriotisme du bon Français de Toulouse qu'est M. Gailhard. Je vous le confie dans le tuyau de l'oreille, il doit y avoir là-dessous quelque combinaison de diplomatie internationale, inaccessible, par sa profondeur, aux humbles contribuables admis seulement à payer leur quote-part des 900.000 francs de la subvention. Ce ténor polonais, retour d'Amérique, décidant chez des princesses de chanter à Paris l'ours d'un croque-notes italien, copain d'un empereur allemand, tout cela n'est pas clair. Le compliment inaccoutumé de M. Loubet au maestro expliquerait seul le dévouement de M. de Reszké, que l'on dit millionnaire, et son obstination méritoire à sacrifier, sur l'autel de la paix européenne, le résidu suprême de ses cordes vocales, au lieu de vivre tranquillement de ses rentes dans un de ses châteaux. Il n'en demeure pas moins évident, qu'en octroyant à un descendant des Romains une hospitalité déjà multitoulousaine, notre Opéra a doublement conquis, dans la république musicale, le titre et la fonction de Capitole, et, selon toute apparence, on peut presque assurer que celui-ci sera bien gardé.

Le « drame lyrique » de M. Leoncavallo a été monté avec une sollicitude extrême à l'endroit de la susceptibilité des spectateurs. Au lieu d'une Calabre pouilleuse, de maigres oliviers tordus sur un sol brûlé, le décor offrait à la vue la fraîcheur d'une vallée vosgienne, aux verts lointains estompés de brume. Dans un coin : le Guignol des Champs-Elysées, convenablement adapté aux dimensions du local. Il n'est pas jusqu'à la mise en scène, où l'on ne dût constater une ambition visible à se rapprocher de la nature et atteindre peut-être à la « véristicité ». Les choristes de l'Opéra en ont une trop vieille habitude pour abandonner tout d'un coup les formations bien alignées de l' « école de compagnie ». Mais, cette fois, ils rompent les rangs de temps en temps et s'élancent, çà et là, en échelons de tirailleurs, comme dans le « service en campagne » ; ils gesticulent même audacieusement. Enfin une bande de gosses organise une opiniâtre partie de saute-mouton au nez peu rassuré du souffleur et, puisque nous sommes au village, c'est avec une main dans sa poche et l'autre dans son gousset pendant vingt minutes, que Sylvio assiste à la comédie qui doit si mal finir. Sans doute, il y a mieux, mais c'est moins cher. Et puis, il faut savoir se contenter de peu, à l'Académie Nationale de Musique, pour tout ce qui se rapporte à la mise en scène. C'est un petit commencement ; il ne faut pas décourager la bonne volonté. Celle des interprètes mériterait un meilleur emploi. M. Delmas a poussé l'abnégation jusqu'à se rendre méconnaissable dans le rôle du hideux et méchant Tonio. Il en tire tout le parti humainement possible. Si l'on doutait encore de l'intervention occulte de la politique au sujet de *Paillasses*, la conduite de M. de Reszké suffirait à convaincre le plus incrédule. Chargé d'incarner le personnage sympathique du drame, le noble ténor a cru devoir adopter, en se grimant, le masque de défunt M. le Président Mac-Kinley, et il joua Canio d'une manière, en quelque sorte, internationale : mi-Yankee, mi-teutonne et, si j'ose cet accroc à l'arithmétique, mi-napolitaine, puisque c'est au pied du Vésuve, je crois bien, que les légendes s'accordent à placer la ville où naquit Polichinelle. Une grippe favorable, en retardant pour moi le soir capitolin, me valut le gracieux spectacle de Mlle Hatto (Nedda), charmant à la fois Parisiens et Calabrais sous le blanc travesti d'une soubrette pseudo-Louis XV.

§

On ne saurait ménager les félicitations au désintéressement inopiné de M. Colonne. Après deux auditions de la *Damnation*, il a, durant deux dimanches, fermé résolument les écluses du Pactole, et, pour tromper sa douleur et conjurer un déficit, il essaya de combiner quelque programme alléchant. Il n'eut pas lieu de s'en plaindre, ni nous, car, si le nom de Claude Debussy attire aujourd'hui la foule et « fait de l'argent », nous y gagnâmes d'entendre *la Demoiselle élue*. On a raconté inexactement l'aventure de cette œuvre délicate. Nouvelle Phryné, *la Demoiselle élue* avait trouvé grâce devant l'Aréopage académique, parmi les envois de Rome de 1888. Mais, l'année précédente, le compositeur avait adressé à l'Institut, de la Ville Eternelle, un poème symphonique en deux parties, *le Printemps*, qui consterna les membres de la section musicale. Le premier morceau était en *fa dièze* majeur, et chacun sait qu' « on n'écrit pas pour l'orchestre avec six dièzes à la clef » ! On rencontrait aussi, au cours de l'ouvrage, un effet repris depuis par le musicien dans *Sirènes*, le dernier mouvement des *Nocturnes :* des voix chantant de la musique sans paroles. Les doctes sous-Immortels n'en croyaient pas leurs yeux ou leurs binocles, et ce fut déclaré « fou furieux », injouable autant qu'indigne d'être joué. Le jeune artiste n'accepta pas le verdict et refusa qu'on exécutât *la Demoiselle élue* si *le Printemps* n'était admis au même honneur. Ce « tout ou rien ! » de ses vingt-cinq ans est une curieuse manifestation de l'ingouvernable instinct de volonté qui fut le salut de Claude Debussy. Exemple rare, sinon unique, il put traverser le Conservatoire et en subir longtemps l'enseignement artificiel et spécieux, sans y perdre la moindre parcelle de son originalité. Son génie sort indemne de cette épreuve et se développe aussitôt librement. Sa personnalité, insoupçonnable d'inattendu, s'affirme alors qu'il est à peine émancipé de l'école, dès la Villa Médicis. Des œuvres de jeunesse comme *la Demoiselle élue*, on aurait bientôt fait de les compter. Assurément, ce n'est pas encore le *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, ni les *Nocturnes* ou *Pelléas*. Cependant cela ne rappelle guère quelque chose de connu ; cela n'imite personne. On serait fort embarrassé de citer un nom. Avant tout, — en 1888, — ce n'est pas du Wagner. Et c'est déjà du Debussy, car il n'y a pas trace de formules, d'habilité conventionnelle, de « métier », dans cette composition har-

monieuse, fluide et pourtant solidement bâtie, et profondément musicale. On y peut pressentir déjà les *Cinq poèmes de Baudelaire*, nous préparant à la miraculeuse beauté des *Proses lyriques*. Dès *la Demoiselle élue*, l'artiste s'engage dans le chemin aperçu de lui seul et qu'il a suivi depuis sans tourner la tête. Dans le rendu de ces pages d'une enveloppante poésie, M. Colonne et son orchestre n'ont pas toujours réalisé les excellentes intentions dont on les devinait animés. Mais Mlle Garden semble créée et mise au monde pour interpréter l'œuvre de Claude Debussy. Elle apparut, svelte et comme irréelle, dans l'écume immaculée d'un flot de mousselines, et dit exquisement la plainte et le désir de l'Elue « appuyée, en l'échauffant de son sein, sur la barrière d'or du ciel » et penchée vers la terre, avec trois lys « endormis le long de son bras étendu ». Enviable barrière, certes, et lys fortunés, si la « Demoiselle » du Paradis ressemble à sa blanche effigie.

§

Le Bordelais Charles Lamoureux fut l'infatigable apôtre parisien de Richard Wagner. Sa ténacité finit par l'imposer même à notre ineffable Opéra, et ce que nous en entendons dans cet endroit singulier, c'est peut-être au seul Lamoureux que nous le devons. M. Chevillard, à son tour, paraît vouloir révéler peu à peu l'œuvre de Liszt au public musical, et le mérite du beau-père ne le cède en rien à celui du gendre. Il y a même de sa part une hardiesse plus grande, car il s'agit de productions vieilles environ d'un demi-siècle, et restées à peu près ignorées après avoir servi de modèle à tout ce qui se fit depuis d'analogue. Pour mesurer le génie de Liszt, il faut se souvenir que ses symphonies *Faust* et *Dante*, sa *Messe de Gran* et ses douze *Poèmes symphoniques* furent écrits entre 1846 et 1858. L'esquisse de l'*Héroïde funèbre* remonte même à 1830 et s'appelait *Symphonie révolutionnaire*, Liszt avait alors dix-neuf ans. Le désordre d'une jeunesse de passions et de triomphes, ses voyages et ses travaux de virtuose, l'empêchèrent, durant quinze années, de s'adonner à une composition importante. C'est l'époque des arrangements et études par quoi il transfigura l'art du piano. Cependant la *Fantasia quasi Sonata* est de 1837; de 1838, *Sposalizio* et *il Penseroso;* de 1841 à 1843, la moitié de ses *Lieder*. Une femme d'intelligence aussi élevée que l'âme, la princesse Caroline de Sayn-Wittgenstein, sut distinguer le grand artiste du virtuose et

l'entraîner doucement dans sa véritable voie. A Woronince, en 1848, sous l'ascendant de celle qui devait partager sa vie, Liszt entreprit sa tâche de musicien créateur, pour la continuer à Weimar, puis à Rome, et ne plus l'abandonner désormais. Sa fécondité fut extraordinaire. Outre 442 transcriptions étrangères, il a laissé 385 œuvres originales, toutes intéressantes, d'une beauté personnelle et neuve, et dont un grand nombre ont été des événements marquants ou des facteurs essentiels de l'évolution de la musique au xixe siècle. Le compositeur souffrit d'abord de la renommée du pianiste. Ceux que déconcertaient ou menaçaient ses innovations géniales ne manquèrent pas d'y dénoncer les fantaisies d'un virtuose excentrique. De plus, en Allemagne, l'influence de Mendelssohn lui barra pour longtemps la route. Nos voisins l'ont découvert tout récemment, en même temps que Berlioz. Quand la musique symphonique se répandit chez nous, Wagner, banni du théâtre, accapara bientôt les concerts, et Liszt y demeura méconnu et oublié, pendant qu'on y applaudissait ceux qui procédaient de lui à des titres divers, comme les Russes, Saint-Saëns et César Franck. En réalité, Liszt fut le précurseur de toute la musique moderne. Toute notre harmonie, les formes libérées et refondues de nos symphonies, quatuors et sonates, quelque autre nom qu'on leur veuille appliquer, nous viennent de Liszt. A mesure qu'on va la connaître, on retrouvera dans son œuvre les éléments devenus familiers de tout l'art du dernier tiers de siècle. C'est ici qu'il importe de ne pas oublier la chronologie, afin de ne pas prendre pour la conséquence ou le reflet ce qui fut la cause et le prototype.

Tout en le louant de son initiative, on peut regretter que M. Chevillard n'aille pas plus délibérément en besogne. Une composition orchestrale de Liszt par saison, c'est peu. Le wagnérien Lamoureux était un plus ardent vulgarisateur. Les *Poèmes symphoniques* de Liszt devraient être depuis longtemps au répertoire de nos grands concerts, à côté des symphonies de Beethoven. Il faut se hâter de les faire entendre tous, quitte à insister sur les plus remarquables. On nous offrit naguère, au Nouveau-Théâtre, *le Tasse* (1849-56), et j'ai même souvenance des *Préludes* (1854), au Conservatoire, qui sont précisément ceux dont l'inspiration paraît avoir un peu vieilli. Nous attendons toujours, parmi les meilleurs, *Ce qu'on entend sur la montagne* (1849-56), *Prométhée* (1850), *Fêtes* (1851-56), *Hungaria* (1854) et, enfin, le plus étonnant de tous peut-être, *Hamlet* (1858). Au train de M. Chevillard, il y en aurait donc

pour cinq ans. C'est bien long; la vie est courte. *La bataille des Huns*, qu'il joua deux fois, fut composée en janvier et février 1857, et exécutée à Weimar le 29 décembre de la même année. Une allégorie poncive du peintre Kaulbach en avait été le prétexte, mais Liszt, en le proclamant, a fait une aumône gratuite à son irresponsable collaborateur. Au rebours de Berlioz, il semble que les « programmes » ne furent jamais pour Liszt que l'occasion de créer d'admirables formes musicales. Celle-ci apparaît des plus téméraires et dangereuse surtout pour l'unité de l'ouvrage. Deux thèmes symbolisent la lutte des forces opposées: le motif des Huns, qui remplit tout le début du morceau, et la mélopée grégorienne *Crux fidelis*, qui en fournit exclusivement la péroraison. La fanfare guerrière des chrétiens souligne seule la cohésion de l'ensemble que le musicien sut assurer avec un art consommé et neuf encore aujourd'hui. Souhaitons que M. Chevillard ne nous fasse pas trop languir après la suite, puisqu'il est récompensé par le succès. Un peu surpris d'abord par ces révélations tardives, le public prend goût à la musique de Liszt; il n'est pas loin de la vouloir acclamer. Pourquoi l'Association des concerts Lamoureux ne s'unirait-elle pas à l'Euterpe, sa voisine, pour nous donner les *Messes, la Légende de Sainte-Elisabeth* et *Christus?* Avec *Christus* (1866) et la *Messe de Gran* (1855), assimilables seulement à la *Matthaeus-Passion* et à la *Messe en si* de Bach, on pourrait comparer l'une à l'autre la profondeur complexe de l'œuvre du protestant et la radieuse, la païenne beauté de l'art du catholique. Et on connaîtrait enfin la grandeur du pur musicien que fut le virtuose abbé Liszt.

§

Le 10 janvier, au premier concert de *la Nationale*, M. Ricardo Vines a soulevé des bravos unanimes avec deux pièces pour le piano, *Paysage* de Chausson et un *Scherzo* de Balakireff. Le succès du jeune artiste fut éclatant et mérité, non pas seulement par le charme de son jeu, mais aussi par la musicalité avertie et perspicace dont témoigne l'habituelle composition de ses programmes. A ce point de vue, M. Vines est peut-être aujourd'hui le plus « avancé » des pianistes. Il aime et comprend la musique de Claude Debussy, qui semble échapper à Risler lui-même, ou l'intimider. Il propage avec enthousiasme ce triptyque, *Prélude, Sarabande, Toccata*, subtilement buriné par l'auteur de *Pelléas*. Sa sponta-

néité catalane se plaît à la verve native des « Jeunes Russes ». Il explore volontiers le fond slave, et sa curiosité sait choisir là comme ailleurs. Ce *Scherzo* de Balakireff est une ravissante chose, autant pour la fraîcheur de l'inspiration que pour la facture originale, déparée à peine un instant par quelques mesures un peu trop « pianistiques ». *Paysage* est une des productions les plus fines et les mieux réussies d'Ernest Chausson, dont le talent fut particulièrement heureux dans les menus ouvrages. Vers le milieu du morceau, on a même comme l'illusion furtive d'une tendance quasi-debussyste où se trahit l'artiste chercheur et sincère dont on doit déplorer la perte. M. R. Vines remercia le public en enlevant une *Etude* en *la* mineur de Chopin, démonstration assurément superflue de son mécanisme magistral. Quand l'applaudirons-nous dans l'un des grands concerts ? — Bientôt peut-être, et interprétant une œuvre que l'on peut prédire « sensationnelle ».

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Il est entendu que, de par le monde, aujourd'hui, *la peinture est française,* et il n'y a pas de conviction plus solidement assise que celle-là dans la pensée de nos « Nationalistes-Intellectuels » (la catégorie existe et fait comme une faction dans le parti). Il n'en est pas, je crois bien, de mieux fondée. On pourra s'en convaincre aisément en jetant un regard sur le très instructif « Tableau synoptique des maîtres de l'art moderne du XIIIe au XIXe siècles », dressé par M. A.-F. Wauters, de Bruxelles. On y verra la colonne française, un peu vide jusque vers la seconde moitié du XVIIe siècle, peu à peu se peupler alors, pour se combler aux deux siècles suivants, tandis que, par une progression parallèle et inverse, les colonnes consacrées aux autres écoles, notamment aux écoles italienne, hollandaise et espagnole, deviennent presque désertes. Encore convient-il d'observer que seuls les noms des artistes morts ont été admis dans ce tableau et qu'il fut arrêté en 1897. On sait, depuis lors, quels glorieux noms de chez nous ont dépassé le cercle d'ombre des jours ; on sait aussi quels grands noms encore — oui, les plus grands de ce siècle naissant — font dans cette ombre une clarté française.

Donc, et je suis bien heureux de le croire, nous tenons les sommets, à cette heure, dans l'empire de l'art.

Mais, et je suis bien fâché de le voir, on ne s'en douterait

certes pas à parcourir les petits salons et salonnets que mensuellement je signale aux lecteurs du *Mercure*.

Il me faudrait plus d'espace qu'il ne m'en est accordé dans cette rubrique pour déduire les motifs de cette extraordinaire médiocrité de la production jeune actuelle, et c'est l'objet d'une étude qui ne saurait être superficiellement et hâtivement menée. J'en veux seulement indiquer ici l'un des facteurs : le facteur « marchand de tableaux ». Il y a marchands et marchands, n'est-ce pas? les bons et les mauvais, les habiles et les maladroits... Je n'ignore pas qu'ils se rangent tous dans la première des deux catégories, je ne dis pas qu'ils aient tous tort, — mais c'est surtout peut-être quand chacun d'eux en exclut tous les autres qu'ils ont les plus sérieuses chances d'atteindre la vérité. Au vrai, il serait difficile de préciser le criterium qui prescrit à tel marchand d'accueillir cet artiste-ci et d'évincer celui-là. Je connais et de jeunes et d'encore jeunes peintres, d'un talent sincère et personnel, qui ne trouvent pas où exposer, tandis que les murs des galeries marchandes sont couverts de choses devant lesquelles ma critique a souvent bien de la peine à se garder dans les strictes bornes de la politesse. Sans doute, plusieurs des rebutés manquent d'argent, — de cadres, même. Mais la question pécuniaire n'y est pas pour autant qu'on pense...

Eh bien, sans y plus insister, je ne croirai pas avoir inutilement écrit si quelques-uns de ces inévitables intermédiaires entre les artistes et le public — les marchands, après m'avoir lu, tout en protestant bien vite que je suis dans l'erreur, songent, tout de même, à s'inspirer d'un esprit de sélection plus sévère, à faire, peut-être... qui sait?... l'éducation de leur propre goût en même temps que celle du goût public...

Et, ceci dit, je reprends avec un nouveau courage mes pérégrinations parisiennes à la quête de la belle œuvre nouvelle, ravi si je la rencontre et d'avoir à me contredire, point trop surpris hélas! si elle tarde à se montrer.

§

Les fleurs de Mme Lisbeth (Delvolvé-Carrière) chez Durand-Ruel. — Et la voici, qu'il m'est plaisant de la saisir tout de suite! l'occasion de me démentir.

Il y a quelques années déjà que la fille aînée d'Eugène Carrière participe à certains groupes d'exposants par des envois de fleurs qui dès le premier jour ont été remarqués. On s'est extasié sur la prodigieuse ressemblance de la palette féminine

de M[lle] Carrière, aujourd'hui M[me] Delvolvé, avec les harmonies si personnelles qu'un artiste de génie a lentement, difficilement, à coups de chefs-d'œuvre, imposées à l'admiration du monde. D'aucuns, qu'il faut plaindre, s'étonnèrent de cette analogie — et il y a toujours des gens pour demander à la vigne des grenades, des pommes, tout excepté des raisins. Mais, justement, c'est dans cette suite naturelle de deux esprits, dont l'un est issu de l'autre, qu'éclaterait la justification, s'il en était besoin, de l'initiateur. Car la vision de M[me] Lisbeth procède de la vision de son illustre père, sans se confondre avec elle. Elle est très mâle, la douceur, la tendresse de Carrière : et qu'il est d'une femme, le lumineux silence, oserai-je dire, qui rayonne de ces fleurs pensives, sérieuses! En sorte que l'art de la fille se prolonge et vient à nous comme une acceptation nouvelle de l'art du père, comme un développement personnel et naturel, comme une adaptation logique d'un principe, vrai puisqu'il est fécond.

Je n'en dirai pas davantage sur un rapprochement où je n'aurais peut-être même pas dû m'arrêter...

Voici donc une femme qui s'exprime librement, purement, simplement. Son expression est celle de la distinction, de la noblesse même, et d'une délicieuse sensibilité. Ce ne sont pas là des natures mortes. Ce sont des êtres vivants, ces azalées, ces roses, ces narcisses, ces œillets, ces anémones, ces chrysanthèmes, qui nous apparaissent dans un profond recul, dans seulement leurs formes et leur nuances essentielles (*leurs volumes significatifs*) et comme au moment de s'effacer. Elles n'ont qu'un instant, les fleurs : qu'on le sent bien, ici ! Mais que cet instant est plein, vibrant ! Que tout décroît, s'appauvrit, s'étiole, blêmit auprès de ce triomphe dans cette richesse ! Oui, elles sont riches d'une richesse inépuisable, ces harmonies qui ne sont sourdes que pour les aveugles! Elles ont la vie réelle, et c'est la justesse de leurs relations qui nous la révèle.

Voyez, par exemple, dans le tableau ainsi spécifié : « *Azalée blanc et verre de Venise — reflet* » : le verre, sans rien perdre de sa délicate transparence irisée, s'atténue auprès de la blancheur victorieuse des fleurs, parce que celles-ci sont vivantes. Et c'est la nature qui, par ce langage des relations, nous parle! La plus somptueuse des matières mortes aura toujours moins d'éclat que la plus humble des choses animées. « La perle est moins brillante que la peau, » me disait Car-

rière lui-même, et la paille aussi, fraîchement coupée, éteint le cuivre et l'or...

Jamais, si je ne me trompe, on ne nous a montré *ces fleurs-là*. La part de création, l'invention est considérable. C'est la réalisation pleine des espérances que nous avaient permises les précédents essais de Mme Delvolvé-Carrière.

§

Galerie Weill : Dessins, aquarelles, pastels. — Quelques mesures pour rien, ou pour pas grand'chose. Entre deux manifestations plus importantes, la petite galerie de la rue Victor-Massé est en proie à la caricature : Faivre, Chéret, Forain, Caran d'Ache, Cappiello, Helleu, Léandre, Sem, Steinlen, Véber, Willette... Ainsi laisse-t-on, à la campagne, la terre se reposer après avoir beaucoup exigé d'elle.

Je le crains, ce système de prudent assolement réussira toujours mieux aux agriculteurs qu'aux marchands de tableaux.

Ce n'est pas que j'aie le moindre mal à dire des artistes plus haut nommés. M. Chéret,

> Qui le premier trouva le précieux secret
> D'enluminer de frais rire nos mornes rues,

est resté charmant. — M. Forain pousse de plus en plus au noir ; c'est tout de même une façon de pousser. Il s'affirme dans le sens négatif ; c'est tout de même une façon de s'affirmer. — M. Helleu montre des qualités qui lui ont assuré dans les deux mondes une nombreuse clientèle ; on soupçonne qu'il cache des qualités plus précieuses, mais celles qu'on voit ne sont pas méprisables. — M. Willette n'a pas changé : c'est toujours, pour notre plaisir et pour notre peine, la même gaîté peu significative, la boutade qui se croit cruelle, un crayon très sage qui se croit révolté...

Ainsi de tous, avec les nuances nécessaires.

Mais on avait déjà vu ça dans les illustrés, et il importe de ne pas confondre avec les feuilles d'un journal les murs d'une galerie : ils ont d'autres exigences, ayant une autre dignité.

§

M. Adolphe Dervaux à la galerie de l'Art Nouveau (chez Bing). —Très habile et pourtant très inégal, sans solidité dans les premiers plans, mais — ce qui est un grand motif d'espérer — intéressant surtout dans les développements

en profondeur, l'art de M. Dervaux nous plaît et nous rebute tour à tour, et sans doute nous retiendrait-il davantage si l'artiste lui-même se jugeait avec plus de sévérité.

Je signalerai parmi les meilleures de ces cinquante aquarelles les *Colzas à Verville*, le *Carrouge*, le *Béguinage de Bruges, Flessinghe :* peintures délicates et distinguées, et, surtout, *Dans le Perche*, une vraiment belle chose. J'ai rarement vu des verts aussi vibrants et aussi calmes à la fois. Mais comment celui qui nous donne ces notes exquises est-il si peu constant avec lui-même ? Il ne serait que trop aisé d'en citer plus d'une parmi ces « cinquante fenêtres ouvertes sur la lumière authentique des mers, des verdures et des cités » — comme parle M. Henry Bérenger dans la préface du catalogue — qu'il eût mieux valu laisser fermée.

§

MM. Hugues de Beaumont et Raoul du Gardier à la galerie Silberberg. — Des portraits, des paysages, des intérieurs, des natures mortes, un peu de tout et presque rien. Je ne saurais longuement vous retenir devant cette double manifestation, qui n'est la révélation de personne.

De M. de Beaumont je noterai pourtant deux dessins (les nos 13 et 14 du catalogue), deux indications justes et gracieuses de silhouettes féminines; de M. du Gardier, une « tête de jeune fille » tout à fait exceptionnelle, isolée, dans l'ensemble de son exposition. On me dit que cette petite toile est un œuvre de début ; je m'en doutais : l'auteur fréquentait alors les musées, et cela se voit un peu trop. Il ne les fréquente plus, et cela se voit beaucoup trop.

§

Dans un arrière-salon de cette même galerie Silberberg, parmi des tableaux qui firent partie d'expositions antérieures, un paysage de Dario de Regoyos m'attire — et me retient. L'auteur a — enfin ! — abandonné le procédé pointilliste. Peut-être n'a-t-il pas inutilement traversé l'école impressionniste, où il s'inscrivit dans la classe des maîtres les plus rigoureux : les scientifistes. Trop littéraire autrefois, c'est sans doute à ce stage chez des peintres exclusivement peintres qu'il doit sa maîtrise actuelle de l'expression plastique.

Il est beau, vraiment, dans sa profondeur et sa simplicité, ce paysage de la campagne basque. Il fleure la nature.

— Je regrette toutefois que l'artiste ait cru devoir dresser

au premier plan ce trop grand arbre qui donne à la ligne droite du cadre comme une doublure inutile, gênante.

§

Feu Paul Liot à la galerie des Artistes modernes (19, rue Caumartin). — Déjà, il y a quelques semaines, on nous convoquait dans cette même galerie à visiter l'exposition des œuvres d'un artiste défunt : feu Sevestre, qui s'efforça toute sa vie durant d'exprimer « le nu féminin dans ce qu'il a de pur et d'élevé ». (La formule n'est pas de moi, je le dis, on me croit.) Somme toute, cela n'était ni élevé, ni pur, ni rien du tout qu'on puisse exprimer. Dans le même genre je ne déteste pas plus M. Lefebvre ou M. Bouguereau.

Aujourd'hui, c'est encore l'œuvre d'un *feu* qu'on nous offre dans cette même galerie. Serait-ce une spécialité ?

Feu Paul Liot, *peintre du département de la Marine.* Tout comme la formule cy-haut, cette petite indication ajoutée au nom propre ne laisse pas de sonner comme un avertissement inquiétant, bien vite vérifié.

— Des marines ?

— Si vous voulez...

§

Exposition Marcellin Desboutin. — Les amis italiens de Desboutin ont-ils déjà placé son buste, entre ceux de Galilée et de Ugo Foscolo, dans cette villa de l'Ombrellino, à Florence, où l'artiste connut les meilleurs jours de sa vie ?

En attendant, on vient de lui rendre le juste hommage de l'exposition posthume.

Ce ne fut pas un peintre ; mais nul mieux que lui — dans le champ limité de la reproduction de l'immédiat — ne sut s'exprimer par le simple jeu du blanc et du noir. Ses pointes sèches de la bonne époque témoignent d'une habileté et d'une sincérité admirable.

Il a gravé les portraits de presque tous les Parisiens célèbres de son temps : Degas, Babou, Goncourt, Duranty, Charles Bigot, Armand Silvestre, Puvis de Chavannes, Edmond de Goncourt, Manet, Rochefort, Labiche, Henner... On ne pourrait constituer une galerie des gloires de la seconde moitié du XIXe siècle français sans faire à l'œuvre de Desboutin des emprunts considérables.

Sans donc, certes, lui refuser le témoignage de notre gratitude et de notre respect, nous ne devons, toutefois, point

hésiter à dire qu'il fut dans l'art un passant accidentel, sans ombre, sans suite.

CHARLES MORICE.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Henri Bouchot : *La Femme anglaise et ses peintres*, Librairie de l'Art ancien et moderne, 30 fr. — *Les Arts dans la Maison de Condé*, Librairie de l'Art ancien et moderne, 15 fr. — Gustave Geffroy : *Rubens*, Henri Laurens, 2 fr. 50. — Maurice Hamel : *Titien*, Henri Laurens, 2 fr. 50. — Maurice Tourneux : *Eugène Delacroix*, Henri Laurens, 2 fr. 50. — *Exposition Marcellin Desboutin*, catalogue illustré, préface par Georges Lafenestre, Librairie de l'Art ancien et moderne, 4 fr. — Ch. Eug. Schmidt : *Cordoue et Grenade*, H. Laurens, 4 fr. — Roger Peyre : *Nîmes, Arles, Orange*, H. Laurens, 4 fr. — L. Blanchet-Magon : *Voilà !* Bibliothèque de la Chronique amusante, 2 fr. 50. — Ch. Merki : *Chonchon*, Chamuel, 3 fr 50. — Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts ; La Revue de l'Art ancien et moderne ; Art et Décoration ; L'Art Décoratif ; Le Bulletin de l'Art ancien et moderne ; La Plume ; La Bavarde ; L'Occident ; Le Monde Catholique illustré ; The Studio ; Innen Dekoration.* — Les Estampes.

Les Livres. — M. Henri Bouchot, l'érudit conservateur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque Nationale, s'est adonné à la tâche captivante de fouiller l'histoire de la peinture anglaise, si spécialement concentrée sur des portraits féminins.

La Femme anglaise et ses peintres n'est pas seulement un livre de haut luxe, c'est encore une source de documentation précise et ordonnée. M. Bouchot nous montre l'origine de l'art anglais dans les effigies de princesses ou de ladies sculptées par les artistes des Flandres ou d'Allemagne, et comment les premiers artistes indigènes se formèrent à l'école d'Holbein arrivant à la cour d'Henri VIII et peignant Jeanne Seymour, ainsi que devant les œuvres d'Antonio Morro et de Clouet. Il nous présente Nicolas Hilliard et Isaac Olivier — ce dernier d'origine française — précédant la venue splendide de Van Dyck, duquel va procéder toute l'école anglaise. Mais l'histoire de la peinture n'est pas seulement celle d'un art, la description des œuvres est parallèlement celle des mœurs. M. Bouchot nous fait assister en même temps qu'à l'éveil des aptitudes artistiques, à la formation sociale de l'Angleterre et de ses classes dirigeantes. Il nous fait découvrir dans les portraits de Van Dyck la psychologie de la cour anglaise à l'époque et le bouillonnement des passions et des vices sous les majestueux et aristocratiques dehors. Nous continuons cette promenade aux doubles aspects dans les œuvres du che-

valier Lély, ce Flamand anglicanisé, vanté par Hamilton et dont les toiles sont si précieusement documentaires, dans celles de Jonathan Richardson, d'Hogarth, d'un Français, Hubert Gravelot, d'Hudson, de Ramsay, de Reynolds et de ce charmeur de Gainsborough, à l'art amoureux et bohême, qui sut parer d'une exquise spiritualité, aristocratique et sentimentale, les névroses et les snobismes de son temps. C'est ensuite, après l'équilibré et précis Romney, plus près de nous, Hoppner, Lawrence, Rœburn, Hayter, qui nous apportent leur contingent d'observations sur l'âme anglaise et sur les transformations des modes, jusqu'au moment où les influences étrangères venant rompre la tradition, le cosmopolitisme envahit la peinture pour préparer le triomphe passager du préraphaélisme des J. E. Millais, des Burne-Jones et des Rossetti. Ainsi M. Bouchot nous aura, en quelques heures, guidés à travers le tumulte des siècles, nous arrêtant devant les œuvres qui marquent à la fois les sourires de l'éternel féminin et le don d'immortalisation du génie.

Dans **Les Arts dans la Maison de Condé**, M. Gustave Macon, conservateur adjoint du Musée de Chantilly, a réuni une grande quantité de documents sur la construction du château et sur la formation des célèbres collections léguées à l'Institut par le duc d'Aumale. Ce travail ingrat était en même temps difficultueux, la Révolution ayant dispersé une grande partie des pièces comptables, des mémoires et quittances qui sont dans les reeherches de ce genre les sources les plus productives de renseignements. Cependant, M. Gustave Macon a pu retrouver, grâce à des comptes qui ont échappé aux désastres, grâce à des correspondances ou des inventaires après décès, les faits les plus importants pour l'histoire artistique du domaine de Condé. La plus ancienne date à laquelle il ait pu remonter est celle de 1643 sous le grand Condé. Nous sommes mis au courant des travaux de Le Notre, de Mansart, de La Quintinie et même de Vauban, puis des acquisitions successives de sculpture et de peinture, ceci jusqu'en 1789, époque à laquelle Chantilly était devenu un des lieux d'art les plus fameux d'Europe, œuvre de trois siècles que la Révolution devait saccager en une fièvre rapide et qui ne retrouvera quelque splendeur que beaucoup plus tard, lorsque le duc d'Aumale deviendra héritier du duc de Bourbon. Le volume de M. Macon contient en outre, avec quelques notes sur l'ancien hôtel de Condé, qui s'élevait au XVIIIe siècle sur l'emplacement actuel de l'Odéon et des bâtiments voisins, des

documents très précis sur le Palais Bourbon, qui fut une résidence des Condés. Ce livre, parfaitement édité, avec de nombreuses et belles illustrations, intéresse par la passionnante vérité qui s'en dégage, malgré l'aridité des documents que M. G. Macon fait défiler en rangs serrés et concis, bataillons monotones où la fantaisie ni la fanfare ne sont de mise, mais bataillons qui font l'histoire.

La collection des *Grands Artistes* publiée par l'éditeur H. Laurens s'accroît de trois nouvelles études : **Rubens**, par M. Gustave Geffroy ; **Titien**, par M. Maurice Hamel ; **Delacroix**, par M. Maurice Tourneux. J'ai dit maintes fois ici même mon admiration pour le talent vigoureux et sain, inspiré par un profond amour de la vie et tout vibrant de sympathie humaine, de M. Gustave Geffroy. Dans son livre sur Rubens, le critique a fait servir les précieuses qualités de son style et sa pénétrante compréhension à nous reconstituer, dans leur vivant tourbillon, les diverses phases de l'existence de Rubens, situant en même temps les heures que rendirent plus glorieuse la création des chefs-d'œuvre les plus réputés du maître. Nul n'était mieux préparé que M. G. Geffroy à nous parler de Rubens qui fut un amoureux de la vie débordante, des chairs formidables et fécondes, de Rubens, cet élément dont les détracteurs mêmes ne sauraient nier l'irrésistible force envahissante qui lui permit d'influencer si profondément les destinées de la peinture.

M. Maurice Hamel définit avec bonheur le talent équilibré, sensuel et joyeux, de Titien qui surprit avec un amour sage et profond les formes de la beauté comme le vendangeur cueille avec satisfaction les fruits dorés de la treille. La volupté qui se dégage des peintures de Titien n'a rien de choquant ni de vicieux, c'est le côté savoureux de l'existence qu'il nous offre avec une simplicité païenne, avec une spontanéité qui est comme la fleur de sa propre tendresse et de son extraordinaire vitalité. Ceci, M. Maurice Hamel l'a excellemment compris. Il a commenté en intuitif et en poète la carrière du maître italien dont le but, ainsi qu'il le formule si justement, fut toujours « d'exprimer la splendeur et le mystère mouvant de la vie ».

D'après les propres écrits de Delacroix et d'après sa correspondance, M. Maurice Tourneux a écrit, du merveilleux coloriste et du grand penseur, une biographie qui le suit pas à pas, le montre aux prises avec les luttes les plus âpres, dans son rôle d'initiateur bafoué, mais aussi de révolution-

naire enfin vainqueur. En terminant le compte-rendu de ces trois volumes, j'ai plaisir à souhaiter succès à cette collection des *Grands Artistes*, commode, claire, et dont les collaborateurs ont été choisis avec sagacité.

M. Georges Lafenestre, qui a beaucoup connu **Marcellin Desboutin** (1823-1902), et qui fut même un des hôtes de cette fameuse villa de l'Ombrellino où l'artiste reçut princièrement tout ce qui passa à Florence de l'élite française pendant dix-sept ans, fait appel à ses souvenirs et crayonne de son ami disparu un portrait vivant et sympathique. Il rend justice à l'amoureux d'art qui mourut pauvre et met à sa place le graveur dont on a pu admirer à l'École des Beaux-Arts l'œuvre superbement arrachée à la vie et immortellement transcrite sur la planche de cuivre. « C'est, dit-il, par ses gravures originales, ses portraits, surtout ses portraits d'après nature, d'une technique si libre et si savoureuse, si savante et si franche, et d'une justesse d'analyse pour l'effet lumineux et la vérité physionomique à la fois si fine et si puissante, qu'il s'est placé, vraiment, au premier rang parmi les artistes en ce genre, de toutes les écoles et de tous les pays. » Quant à l'œuvre peinte de Desboutin, elle est loin d'être à dédaigner. Il fut trop ému devant les choses pour qu'aucune des manifestations de son art soit négligeable, témoin ces esquisses d'enfants si caressées, si « vécues », témoin ces portraits qui s'animent d'une pénétrante psychologie et qui nous apparaissent comme des résurrections. M. Lafenestre a parfaitement défini la part de Desboutin dans les domaines de la gravure et de la peinture du XIXe siècle.

Le livre de M. Schmidt, **Cordoue et Grenade**, traduit par M. Henry Peyre, nous initie au charme de ces villes d'Espagne qui hantent l'imagination des poètes. Que de lyrismes tu suscitas, Andalousie! Tes cités inspirèrent plus d'un poète qui ne les avait parcourues qu'aux heures de songe. Le présent recueil ne nous apporte que de la réalité, et la merveille en est que les illustrations justifient les plus poétiques rêveries tout en nous précisant l'histoire des monuments et de leurs pittoresques architectures. Comme c'est sous la domination arabe que les villes andalouses ont gagné leur réputation paradisiaque, c'est surtout l'art arabe que l'on étudie ici, malgré la mutilation des anciennes splendeurs. Cependant M. E. Schmidt s'est également occupé des monuments romains ou chrétiens qui précédèrent ou suivirent la période mauresque.

Dans la même collection, M. Roger Peyre publie **Nîmes, Arles, Orange**, monographies de trois des plus anciennes cités gallo-romaines. C'est toute l'histoire de la Provence, un peu l'histoire de notre France tout entière, puisque c'est l'histoire de sa formation sociale et de sa civilisation, qui surgit d'entre les pages et dont nous déchiffrons les origines et les témoignages sur la face des monuments et jusque dans les ruines du glorieux passé. Nous suivons l'auteur avec une curiosité satisfaite dans ses fouilles et dans ses déductions, et, toute science à part, nous pouvons nous émerveiller ou nous attendrir sur ce qu'ont de durable ou de passager les plus formidables efforts humains. Il faut féliciter les éditeurs d'avoir réuni dans cette collection des *Villes d'art célèbres* les éléments d'un panorama universel où chacun peut à son gré puiser la satisfaction scientifique ou la volupté du rêve.

L. Blanchet-Magon fut un caricaturiste aimable et pittoresque. Son esprit était caustique sans être malfaisant. A la manière bon enfant de Cham, il croquait, au courant de l'existence, les ridicules qui nous coudoient, sans que rien de méchant ne s'ajoute à son inquisition indulgente. C'est avec émotion que j'ai reçu de la veuve le recueil des derniers dessins d'un homme tout de charme et d'esprit, qui fut pour moi un franc camarade. A feuilleter l'album intitulé tout simplement **Voilà !** j'ai eu l'impression d'une dernière conversation amicale, trouée de mots brillants et d'aperçus primesautiers.

M. Louis Gonyn a exécuté avec verve pour l'amusant roman de Charles Merki, **Chonchon ou l'amour expérimental**, une couverture en couleurs, très parisienne, comme le volume.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (janvier). — Article très documenté de M. Paul Durrieu sur *Les Débuts de Van Eyck*. — M. Emile Michel traite savamment des maîtres hollandais représentés dans la collection Dutuit. — M. Prosper Dorbec vient de restituer définitivement à Chardin une très belle peinture léguée au musée Carnavalet par la baronne Nathaniel de Rothschild. Cette très belle œuvre avait déjà été attribuée à Chardin, mais portait la désignation de « Portrait de Mme Geoffrin ». Or, en la rapprochant d'une gravure de Laurent Cars d'après un dessin de C.-N. Cochin, M. Prosper Dorbec a identifié la belle peinture de Carnavalet avec l'image de Françoise-Marie Pouget, seconde femme de Chardin. — Bon article de M. Charles Loeser sur la collection Beckerath, cabinet des estampes de Berlin. — M. Maurice

Hamel passe en revue les *derniers travaux sur Albert Dürer*. En hors-texte, plusieurs belles reproductions de Dürer, entre autres le *portrait de l'artiste* (coll. Goldschmidt), gravé par J. Patricot.

La Revue de l'Art ancien et moderne (janvier). — M. Henri Bouchot, qui a lancé il y a quelques mois la très intéressante idée d'une *Exposition des Primitifs français*, publie aujourd'hui dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* un certain nombre de reproductions d'œuvres de Jean Fouquet dont les originaux sont considérés comme perdus. Espérons que les reproductions serviront à les retrouver, si possible. Ainsi la belle manifestation projetée gagnerait encore en ampleur et en intérêt. — M. Camille Saint-Saëns n'est pas seulement un maître de la musique moderne, il est aussi un érudit, comme le prouve son sagace et documenté travail sur les *lyres et les cithares antiques* d'après leurs représentations sur les vases, les statues ou les monuments. — Un excellent critique anglais, M. Spielmann, nous décrit longuement l'œuvre de John Everett Millais, dont l'influence fut si considérable sur l'art anglais du XIXe siècle. En hors-texte, gravé par Gaujean, le *Chevalier errant*, qui n'avait pas encore été reproduit même en Angleterre. M. Paul Durrieu étudie longuement l'*Histoire du bon Roi Alexandre*, manuscrit à miniatures de la collection Dutuit. Il recherche habilement à quels auteurs attribuer les deux cent quatre miniatures du volume et désigne comme l'un des principaux Guillaume Wyelant, auteur des miniatures de l'*Histoire de Hainaut* (Bibl. roy. de Bruxelles). — *Les peintures d'Eugène Delacroix à la bibliothèque de la Chambre des députés*, par M. Gustave Geffroy.

Art et Décoration (janvier). — M. Gabriel Mourey, qui devient directeur d'Art et Décoration, inaugure sa prise de possession par un magistral article sur Eugène Grasset. De nombreuses illustrations prouvent la fécondité créatrice du maître qui influença si profondément le mouvement contemporain de rénovation décorative. M. Elie Faure consacre quelques pages au talent séduisant de M. Caro Delvaille et M. Gustave Geffroy nous parle des *Esquisses décoratives de René Binet* qui viennent de paraître à la *Librairie Centrale des Beaux-Arts*.

L'Art décoratif (janvier). — Très compréhensive étude de M. Camille Mauclair sur le talent original, si tout à fait à part, tout de joie, de tendresse et de volupté mélancolique de

Jules Chéret. — M. Emile Sedeyn nous décrit quelques meubles d'une architecture équilibrée et d'un heureux sens décoratif par M. A. Landry. — Quelques notes curieuses sur la *toilette féminine comprise par les artistes*, par le prince B. B. Karageorgevitch.

Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne (20 décembre). — M. E. D. constate devant l'entrée de Desboutin à l'Ecole des Beaux-Arts que les formules s'en vont et que l'esprit public et administratif se libère peu à peu des préjugés et des fausses traditions.

La Plume (15 décembre). — *Le Sculpteur Auguste Rodin pris sur la Vie* par Mlle Judith Cladel. — Deuxième et troisième fascicules du numéro spécial consacré à *La Finlande* et aux artistes finlandais.

La Bavarde (25 décembre). — Reproduction d'un significatif portrait à l'huile inédit de Marcellin Desboutin par lui-même.

L'Occident (janvier). — M. Adrien Mithouard nous offre quelques méditations sur l'art de la gravure et sur sa signification profonde.

Le Monde Catholique Illustré (30 novembre). — *L'Ephèbe de Pompéi* par Francesco Jerace.

The Studio (décembre). — *Manuel Robbe : Un aquafortiste en couleurs* par Gabriel Mourey.

Innen-Dekoration (janvier). — Reproductions à consulter de créations de C. R. Ashbee de Londres et de la maison Krieger de Paris.

Les Estampes. — *L'Art et l'Autel* publie le premier fascicule d'une série d'études-portraits où figureront tous nos évêques. Texte de Jean de Bonnefon ; gravure de Noël d'Orville.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ALLEMANDES

Mort de Hieronymus Lorm. — Wilhelm Uhde : *Vor den Pforten des Lebens*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfolger, M. 3. — Paul Mahn : *Kreuzfahrt*, Berlin, F. Fontane C°. M., 3. — Elsa Asenijeff : *Tagebuchblaetter einer Emancipirten*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfolger, M. 3. — Paul Bastier : *La Mère de Goethe*, Paris, Perrin, fr. 3.50. — Revues : *Der Zeitgeist*. — *Die Kultur*. — *Das Litterarische Echo*. — *Die Gesellschaft*. — *Nord und Süd*.

Le 4 décembre est mort à Brünn le poète autrichien Hieronymus Lorm. Il avait quatre-vingt un an. Sourd depuis l'âge

de quinze ans, devenu complètement aveugle quelques années plus tard, sa double infirmité l'avait depuis longtemps retranché du nombre des vivants. Mais ce stoïcien admirable avait su conserver, dans la solitude de son esprit, toute sa vivacité intellectuelle. Le monde fut fermé pour lui, mais il persista à aimer le monde, et, pendant un demi-siècle, malgré les souffrances et les privations, il affirma que la vie était bonne à vivre.

Je retrouve dans un coin de ma bibliothèque un petit volume de Hieronymus Lorm. Ce sont deux courts traités philosophiques. L'un deux s'intitule « *La Muse du Bonheur* », l'autre « *Solitude Moderne* ». Un optimisme souriant se dégage de ces pages d'une allure presque juvénile, et c'est, comme dit l'auteur, « un optimisme sans fondement ». L'homme édifie son bonheur comme l'abeille construit sa cellule, sans y songer et, simplement, parce que c'est sa destinée d'être heureux. « Dans la nuit des souffrances... un rayon de soleil presque déraisonnable s'obstine à ne pas vouloir quitter mon cœur »... L'homme moderne est destiné à vivre seul, mais s'il sait s'élever au-dessus des choses il sera le maître du monde et, comme dit Hamlet, « dans la coquille de noix de la solitude » il sera le roi d'un royaume immense...

« On a toujours assez d'esprit pour supporter les maux d'autrui », écrit le poète autrichien d'après un philosophe français. Je me suis souvenu de la touchante figure de Hieronymus Lorm en lisant trois récents volumes allemands, où, sous la fiction du « journal intime », on nous montre les ravages de la plus désespérée des philosophies.

C'est par des considérations pessimistes que M. Wilhelm Uhde a débuté dans la littérature. Ses « Lettres florentines sur la culture allemande » écrites « *au tombeau des Médicis* » contenaient bien les plus violentes invectives contre l'Allemagne d'aujourd'hui que jamais jeune homme ait écrites. Aussi pourquoi choisir comme point de comparaison l'un des sommets de l'humanité : la Renaissance italienne? **Vor den Pforten des Lebens**, le nouveau volume de M. Uhde, n'est en somme qu'une histoire d'amour, mais ce jeune poitrinaire qui fuit la bien-aimée, pour aller mourir seul sur une petite île frisonne, dans la mer du Nord, est animé d'un désir bien supérieur à son amour. C'est l'éternel désir du barbare rêvant du ciel bleu et de la vie harmonieuse, c'est la vieille « *sehnsucht* » germanique qui fit passer au delà des monts les hordes de Brennus et plus tard les troupes impériales, pour verser leur

sang sur tous les champs de bataille — désir de jouissance grossière ou désir de donner une forme à un rêve irréalisable — et qui les fait tous s'anéantir dans la conquête ou périr dans les voluptés d'une vie trop facile... Ceux qui retournent chez eux reviennent le cœur brisé et terminent leur existence à s'abêtir. La sagesse d'un Goethe, au retour d'Italie, reste unique dans l'histoire de la pensée allemande. Ceux qui demeurent là bas détestent leur patrie. C'est un Frédéric II de Hohenstaufen, c'est un Frédéric Nietzsche. M. Uhde a donné à sa désespérance un vêtement romanesque. Il fait mourir son héros « au seuil de la vie », après que sa blonde bien-aimée est venue l'enlever aux îles septentrionales, pour le conduire à Venise, au pays de ses rêves. Il y a une infinie douceur dans ces pages de résignation. Des souvenirs de Grèce et d'Italie sont évoqués dans une langue admirable. C'est toute la mélancolie de l'artiste vivant au milieu des barbares.

Le héros de M. Mahn jouit de tous les bienfaits de ce monde. Il est professeur, il est député. Ses articles sont lus et les gens du monde lui font la cour. Mais un ver mystérieux lui ronge le cœur. Ayant goûté toutes les joies il s'en détourne aussitôt. Il conçoit la vanité de la sagesse qu'il débite à ses auditeurs et la politique le déçoit profondément. Mais la femme qui l'aime, sa fiancée, se tue, parce qu'elle ne parvient pas à démêler le mystère de son âme. Plus tard il rencontre la Gardienne qui lui indique la vie du renoncement, et il s'en va dans la solitude, par delà les mers, un peu comme cet Axel Borg de Strindberg dont la chimère ne s'accommode pas de la vie de tous les jours. Cette **Kreuzfahrt** est plutôt une croisade dans le néant, mais l'auteur nous apprend que son héros est en vie et qu'il continue à rêver, en face de l'immensité.

Le rêve de l'art chez M. Uhde, le rêve de l'humanité chez Mahn. Voici, dans les **Tagebuchblætter einer Emancipierten**, de Mme Asenijeff, une autre guitare. C'est le grand air de la femme émancipée qui, au fond de son pauvre cœur fripé, ne trouve qu'un seul désir : frissonner de joie sous les lèvres de l'homme. La clairvoyance de ses nuits lui révèle cet impératif qui la torture et l'humilie, et elle lutte en vain contre l'asservissement des siècles. Elle se compare à la plante que le jardinier mutile pour lui donner des formes contraires à sa nature, à l'arbre que l'on ébranche pour faire bénéficier une seule branche de toute la sève. Elle voit ses amies, ses compagnes sur les bancs d'université, jolies créatures d'amour ou plus souvent laiderons ridicules qui souffrent et peinent

comme elle. Le regard allumé des hommes la déshabille et, s'ils prennent le détour de l'amitié fraternelle, ce n'est que pour la faire fléchir avec plus de certitude. Aux dernières pages de ce « journal intime » le ton s'élève et la faible voix féminine essaye de moduler les accents prophétiques de Zarathoustra. Que ne chante-t-elle un chant d'amour! Ainsi elle accomplirait sa destinée qui est de réconforter l'homme après les jeux terribles de la guerre, puisque le jardinier de la nature lui commande d'engendrer de nouveaux guerriers! — Mme Asenijeff a écrit naguère un petit livre délicieux, fait des causeries de ces petites filles dont les seins commencent à pousser. Cela s'appelait « *Innocence* ». Elle a le sens du détail pittoresque et l'imagination artiste. Ses livres s'émaillent de jolies phrases. « Sa pâle ivresse de fleur »... « Les mains ressemblent à des enfants en pénitence »... Que vient-elle faire dans la galère féministe?

§

Le grand ouvrage de Heinemann sur la mère de Gœthe a joui d'une grande vogue auprès du public allemand il y a une dizaine d'années. C'était de la bonne documentation allemande, filandreuse et indigeste M. Paul Bastier a voulu rendre sensible au lecteur français tout ce qu'il y a de « singulièrement attachant » dans la « nature pleine de spontanéité » de celle que l'on appelait familièrement « *Frau Aja* ». Ce n'était pas chose facile. Car bien que nous apercevions en elle « quelque chose de très voisin du caractère français », son enveloppe extérieure, la forme qui lui sert à se manifester à nous demeurent bien allemandes. Elle écrivait cette langue contourée du dix-huitième siècle, langue de chancellerie et de petite cour, où se mêlaient une foule de mots français mal compris et mal orthographiés. Mais elle avait un esprit lucide, un jugement très droit, un cœur généreux et cette « *Frohnatur* » que Gœthe s'enorgueillissait de tenir d'elle. Notre compréhension de Gœthe devient plus profonde à connaître la personnalité de sa mère. M. Paul Bastier s'est admirablement acquitté de sa tâche. **La mère de Gœthe d'après sa correspondance** est un livre français au meilleur sens du mot, lucide, précis et définitif. L'auteur ajoute à son nom le titre de « Lektor à l'université de Kœnigsberg ». Encore qu'il n'y avait pas lieu de s'en glorifier, nous eussions préféré le voir écrire « Lector » ou plus simplement « lecteur ».

§

Der Zeitgeist (n° 47, supplément littéraire hebdomadaire du *Berliner Tageblatt* publie, sur *la jeunesse de Nietzsche,* des documents inédits appartenant à un ami d'enfance du philosophe, condisciple à l'école de Pforta. Ce sont : une lettre de Nietzsche adressée à son camarade et datée de Gorenzen, 28 juillet 1862, une photographie inédite de la même année, un fragment en prose et cinq petits poèmes. Le fragment en prose est le commencement d'une nouvelle intitulée *Euphorion* qui dénote un pessimisme ironique, bien singulier, vu l'âge de l'auteur qui avait alors dix-huit ans. La lettre est montée sur le même ton. A propos d'*Euphorion* il y est dit: « Le plan de ma répugnante nouvelle — mon Dieu vous l'avez oublié, mais qu'importe! — c'est le dégoût qui me l'a fait jeter par-dessus le bord, lorsque le premier chapitre fut écrit. Je vous envoie ce manuscrit monstrueux pour en faire... ce que vous voudrez. Lorsque je l'eus terminé j'éclatai d'un rire diabolique — il me paraît difficile que vous ayez envie de lire la suite ». L'ironie se prolonge dans la signature : « Frd. v. Nietzky (*alias* Muck), *homme étudié en lettres* (sic) (*votre ami dans lettres* (!)) Si le jeune Nietzsche ne savait pas encore le français, ses origines polonaises commençaient déjà à le tourmenter.

Dans **Die Kultur** (15 décembre), un certain M. Witry analyse l'œuvre du « *symboliste* » Félicien Rops. Pour juger du ton de l'article il suffit d'en citer une phrase : « Le misogyne courroucé, qui était un chercheur infatigable, un savant penché sur les livres, a érigé dans son œuvre un monument superbe à la décadence de la race latine. Ce monument est couronné par trois figures: la femme vicieuse, satan et la mort. » Ainsi l'artiste robuste et souriant qui adorait la vie sous toutes ses formes, vu à travers les lunettes du critique allemand, devient un hideux professeur de morale. L'éternel poème de l'amour, avec ses ruses et ses élans, ses abattements et ses tares, ne serait que le pauvre symbole de la décadence d'une race! C'est de la pourriture que jaillit la vie exubérante, mais l'hypocrisie et la platitude n'engendrent que le philistin et le policier. Alors Hans Baldung Grien et Holbein auraient « symbolisé » jadis la décadence germanique, n'est-ce pas, M. le pédant ?

Das litterarische Echo publie dans son numéro du 15 novembre une étude de M. Ed. Engel sur « les écrivains et

la reproduction ». La nouvelle loi sur la presse allemande garantira les droits des auteurs jusqu'à interdire la reproduction des articles de journaux. Toute la presse de province, rédigée à coups de ciseaux, va souffrir de ce nouvel état de choses. — Le numéro du 1er décembre publie deux études sur Hippolyte Taine, l'une àpropos de la *Correspondance de jeunesse,* l'autre pour faire connaître la *Philosophie de l'art,* dont une traduction allemande vient de paraître maintenant seulement. Dans le numéro suivant, sont analysés quelques ouvrages récemment consacrés à d'intéressantes personnalités de la littérature allemande : trois volumes sur Henri de Kleist et une étude sur l'influence exercée par Schiller sur le poète autrichien Grillparzer, étude publiée en Amérique par O. E. Lessing.

Die Gesellschaft communique des lettres écrites en français par le compositeur Liszt à son ami le comte de Seydlitz (nº 20).

Nord und Süd (décembre) publie un portrait du philosophe allemand Fr. Paulsen, avec une étude de H. Lindau.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

La nouvelle pièce de Gorky. — Le télégraphe d'abord et les journaux russes ensuite nous ont apporté les échos du triomphe de la nouvelle pièce de Gorky, *Dans le Bas-Fonds*, sur la scène du « Théâtre Artistique » de Moscou. Voici en quels termes le correspondant moscovite des *Novosti* de Saint-Pétersbourg, « journal qui n'est pas précisément des amis de Gorky, » commence son étude sur la nouvelle pièce de l'auteur des *Petits Bourgeois.*

« Hier, chez nous, à Moscou, s'est produit un événement qui demande à être relaté : cet événement, c'est l'invraisemblable, l'extraordinaire, l'inouï succès de Maxime Gorky et de sa pièce, *Dans le Bas-Fonds*, sur la scène du Théâtre Artistique. Je l'appelle évenement, puisque la nouvelle victoire du « célèbre Maxime » est une véritable révolution littéraire. C'est un changement de régime (d'esthétique). J'ai blanchi au service du théâtre dans mon rôle de critique et d'historien, mais je vous assure que jamais, avant ce jour, je n'ai assisté à un succès pareil d'une représentation et d'un auteur. Ce fut l'apothéose d'une *nouvelle* parole, et d'une *nouvelle* pensée littéraire. Maxime Gorky, cette fois, s'est montré un puissant souverain de la pensée... »

Et mon éminent confrère, un des hommes de lettres les plus distingués de Moscou, M. Rakchanine, qui signe N. Rok, explique ensuite la manière tout à fait supérieure dont la pièce fut représentée par notre déjà célèbre Théâtre Artistique de M. Stanislavsky. La force géniale de l'œuvre et la supériorité magistrale de l'art scénique, confondues en une seule création, produisit la révolution dont le correspondant des *Novosti* parle au début.

« Il se passa quelque chose de complètement incompréhensible, — continue M. Rok (1), — il se passa quelque chose qu'hier encore on ne pouvait pas croire : la vie authentique fit irruption en un large torrent sur la scène, démolissant toutes ses conventions, rejetant au loin toutes ses formes et couvrant de cruelle vérité artistique tout l'espace nettoyé. Il semblait que le vieux théâtre cessât d'exister. Le voile se déchira — et le *nouveau* théâtre apparut. La révolution fut accomplie au nom des droits de la vie et de l'homme — et là gît la puissance de l'événement. Les conventions et les barrières du théâtre ont été démolies, afin que la vie libre et ne connaissant pas de convention entrât sur la scène en maître souverain. Et le poème de protestation de Gorky secoua la salle au nom de la défense haute et forte des droits de l'homme..... Dans cette œuvre dramatique originale tout est pénétré d'un appel général, d'une même idée générale et passionnément sentie de la sainteté de la personne humaine. — L'homme, voilà la vérité — clame au quatrième acte l'ivrogne assassin et tricheur Satine. — Qu'est-ce l'homme ? Ce n'est pas toi, ni moi, ni eux..... non ! C'est toi, moi, eux, Napoléon, Mahomet. Tu comprends ? C'est énorme. Tous les commencements et toutes les fins y sont. Tout est en l'homme, tout est pour l'homme, et tout le reste est l'œuvre de ses mains, de son cerveau. L'homme ! C'est magnifique. Cela sonne fier. L'homme ! Il faut respecter l'homme. Pas plaindre, pas humilier par la pitié... Il faut respecter. Buvons à l'homme, baron. — Et ces paroles sont prononcées dans la cave humide d'un asile de nuit, où le soleil de la vraie vie ne pénètre que furtivement et où finissent de pourrir les âmes, à demi décomposées déjà des ex-hommes. Si un tel appel au respect de la personne humaine eût retenti du haut d'une chaire cathédrale ou scientifique, il eût produit une impression de poignante émotion, mais cette impression devient cent fois plus forte,

(1) *Novosti*, 3 janvier 1903.

lorsque de pareilles paroles sont entendues dans l'atmosphère putride d'un asile de nuit, et c'est — comprenez-le ! — dans ces paroles que se trouve tout le sens de l'œuvre. »

Quel est le sujet de la pièce ? je l'ai donné à grands traits dans *l'Européen* (du 18 octobre 1902). Voici le compte-rendu qu'en fait le chroniqueur populaire Dorochévitch dans *la Parole Russe :* « Dans le « bas fonds » pourrissent des gens noyés. Dans l'asile de nuit vit un baron ayant déjà passé par les « Compagnies de forçats », une fille faisant le trottoir, un acteur alcoolique, un télégraphiste ayant fait de la prison pour assassinat, un voleur — « voleur par hérédité » : son père était déjà voleur et était mort en prison. Un air empesté s'en dégage. L'ex-baron, pour un verre d'eau-de-vie, se met à quatre pattes et aboie comme un chien. L'ex-télégraphiste continue à tricher. La fille fait la noce. Le voleur vole. Et ils se sont fait à la puanteur les uns des autres. Le baron boit sur l'argent de la fille. L'acteur boit avec l'argent du tricheur. Le voleur est en honneur chez eux. — « Il n'y a pas au monde d'hommes meilleurs que les voleurs. L'argent leur vient facilement. » — Et voilà que dans cette ambiance pourrie pénètre un rayon d'amour et de générosité et retentit un sermon sur la sainteté des droits de l'homme. Et cette parole, c'est un petit vieux chemineau, Luc, qui l'apporte dans l'asile. Dieu sait d'où il est venu et où il s'en ira. Il a beaucoup vu, beaucoup vécu, beaucoup souffert, il parle de la Sibérie, son âme a dû passer par un purgatoire sérieux avant de devenir d'une pureté de cristal telle que nous la voyons dans la pièce. Il apporte avec lui une fraîcheur de pensée, l'éclat d'un principe divin, c'est l'Akim (de la *Puissance des ténèbres* de Tolstoï) de la pièce, son principe de bien, déjà réalisé, formé, palpable.

Luc n'est pas un prédicateur, c'est un petit vieux qui a un parler amusant et naïf. Mais chacune de ses paroles se transforme en action. Il est plein de foi en l'homme et pense que les hommes obtiendront la vérité : puisqu'ils la veulent, comment ne pas y parvenir ! Il aime tous les hommes également. « Ça m'est égal, je respecte aussi les voyous. Pour moi toutes les puces sont bonnes : toutes elles sont noires, toutes elles sautent. » C'est pour cela qu'il est le même avec tout le monde, et cause gaiement avec chacun.

— Eh, mais je ne te connais pas ! lui dit le gardien de la paix d'une voix sombre.

— Et tous les autres hommes, est-ce que tu les connais ? plaisante allègrement Luc.

— Dans mon *lot*, tous.

— Alors c'est que toute la terre n'est pas enfermée dans ton *lot*.

— Ne hurle pas ! — l'arrête un des habitants de l'asile.

— Tu n'aimes donc pas que l'on chante ?

— Si, j'aime lorsque c'est bien.

— Et moi, je chante mal ? Tiens, tiens ! Et je pensais que je chantais bien. C'est toujours ainsi : l'homme croit bien faire, et les autres voient que c'est mal.

Et il cesse de chanter. Car il ne peut pas gêner autrui, ne peut point violer les droits de l'homme, ne peut pas faire une chose désagréable à autrui. Et il est dans l'asile comme s'il se trouvait à un banquet de fête. Car il y a du monde tout autour de lui. On traitait le voleur en voleur. Au baron on reprochait : « Tu étais un seigneur. » A la fille on disait simplement : « Qui es-tu ?... Voilà ce que tu es... » Et à l'acteur : « Tu n'es qu'un pochard ! » Au télégraphiste : « Coquin ! — et pas autre chose. »

Mais voilà qu'un homme est arrivé qui les traite tous comme des hommes, rien que des hommes. Il voit en eux des hommes, rien que des hommes. Il s'approche de chacun d'eux :

— « Homme ! »

Et de cette apostrophe « homme », l'homme qui sommeillait se réveille et se lève dans toute sa fierté, dans tout son charme de pensée et de sentiment.

Comme vous le voyez, il n'y a même pas de miracle. Luc ne crée pas d'homme. L'homme était là. L'homme dormait. L'homme se réveille.

Que s'en suit-il ? Rien de réel. La roue de la vie tourne régulièrement et dans la fosse de l'asile tout rentrera dans l'ornière ordinaire. Mais n'empêche : dans ces ténèbres, il y a eu un moment où le soleil a brillé avec éclat.

Et un spectacle merveilleux, d'une beauté indescriptible, se présente à nos regards. Sous la boue, sous la saleté, sous l'abjection, sous l'horreur, dans l'asile au milieu des déchets : *L'homme est vivant !*

Cette pièce est un chant. Cette pièce est un hymne à l'humanité. Elle est joyeuse et effrayante. Effrayante. Voyant dans le « bas-fonds » les hommes noyés en train de pourrir, vous dites à votre conscience : « Eh, quoi ! Ils sont déjà morts ! Ils

ne sentent plus. Vous êtes tranquille, quoi qu'il leur arrive. Mais voilà que vous reculez avec horreur :

— Ils sont encore vivants ! »

Oui, ils sont vivants ! dirons-nous avec notre confrère Dorochévitch qui, avec son grand talent, a compris et senti le nouveau chant de Gorky.

Et la preuve qu'*ils* sont vivants, c'est qu'après le départ de Luc *ils* ne peuvent plus vivre comme auparavant : chacun de ces ex-hommes vient de retrouver, grâce à Luc, les liens perdus avec l'humanité ; *ils* ne peuvent plus rester dans l'horreur de l'asile et chacun d'eux en cherche une issue ; l'acteur se pend, le voleur s'en retourne à la prison, l'ouvrier Klechtch se réconcilie avec la vie, la fille Nastia tombe dans le désespoir, tandis que le baron et le coquin et l'ivrogne Satine boivent « à l'homme ! » C'est encore la réalité de la vie dans toute sa cruauté, laquelle est tout particulièrement soulignée par la parabole de Luc sur la *terre juste*. Voici cette parabole :

Il vivait un homme, il ne vivait que par la foi qu'il existe quelque part sur la terre un *pays juste*. Et quelque malheureux qu'il fût, quelles que fussent les souffrances à supporter dans la vie, il supportait tout avec patience au nom de sa foi. « Attendez, — disait-il, — lorsque j'aurai souffert ma part, je m'en irai dans le pays juste. » Une conviction profonde de l'existence de ce pays et de la possibilité d'y aller un jour soutenait cet homme. Mais un jour, dans la ville où il habitait, arriva un savant qui apporta avec lui beaucoup de livres et de plans. Notre homme à la foi robuste en le pays juste vint chez lui et lui demanda de chercher sur ses plans le pays en question et de lui indiquer le chemin qui y conduisait.

Le savant déploya les plans et se mit à chercher le pays juste. Il cherche, il cherche encore, il cherche toujours sans pouvoir le trouver. Tous les pays sont notés et marqués, mais pas le pays juste.

Et il en fait part à l'homme qui aspire au pays juste : « Il n'existe pas de tel pays ! »

— Cela, c'est impossible ! Cherche mieux.

Et le savant se remit à chercher, mais ne trouva pas davantage le pays juste.

— Il n'existe pas.

— Il doit exister ! A quoi servent alors ta science et tous tes plans et livres, si tu ne peux pas trouver le pays juste ? Il doit exister ! Mais le savant refuse de chercher davantage : ses

plans ne font pas mention du pays juste. Alors l'homme qui avait souffert toute sa vie en silence et qui s'était résigné jusque-là à toutes les tortures au nom de sa foi au pays juste, frappe le savant une fois, et puis encore une fois, et encore une troisième fois. Après quoi il le quitte et va se pendre.

Et voilà la pièce. Il n'y a pas de pays juste, et il serait vain de le chercher. Tout le *Tolstoïsme* n'est donc que leurre et vanité. Il n'y a qu'une chose juste, la vérité ! Et cette vérité — c'est l'homme et sa vie. C'est à le rendre heureux et à la rendre meilleure qu'il faut s'efforcer. La recherche de la vérité, du bonheur et de la justice — voilà le but de la vie, l'essence de l'homme, ses droits et ses devoirs. Tous les hommes vivent pour les meilleurs d'entre eux, et ces derniers vivent pour l'humanité. « Le *meilleur* homme travaillera pour nous, comme des milliers et des milliers avaient vécu pour qu'il pût surgir. Nous vivons pour lui — dit Satine, — et lui vivra pour nous, pour notre bien. »

C'est alors que nous comprenons le « vive l'homme », de Gorky. Ce n'est pas le mysticisme de la résignation et de l'abdication de Tolstoï (voir lettre inédite dans *l'Européen*, nº 58, la philosophie de la *Guerre et la Paix*), ni l'aristocratie de la noble pensée de Georg Brandès (*Le Grand Homme : Origine et fin de la civilisation*, éd. P. Stock, 1903) qui pourtant est plus proche de nous par sa force et par la générosité de son but, mais c'est la vérité qui se dégage de la marche douloureuse de l'humanité dans l'histoire, qui monte des profondeurs de la foule humaine en gestation de la solidarité de demain et qui crie à la face et aux oreilles de ceux qui peuvent comprendre. Et c'est précisément Gorky qui est cette conscience qui crie. Ecoutons son appel et, pour comprendre la vérité, suivons-le même chez les gueux, car

Les gueux
Sont des gens heureux.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Gabriel Fabre. — Une vue d'ensemble de l'art moderne n'a pas encore été tentée. Si elle devait l'être jamais, il faudrait y signaler une double tendance : « d'une part un effort à peu près général vers une forme nuancée, raffinée, savante, vers un art qui dans son ardeur de tout exprimer de la vie s'est créé des moyens d'expression de plus en plus variés, subtils et complexes; d'autre part, des désirs isolés, indivi-

duels, d'échapper à la perfection trop savante des époques ultra-lettrées pour revenir à la naïveté, à l'ingénuité primitives. C'est ainsi qu'en matière de littérature, à côté de l'école parnassienne et psychologique, divers poètes cherchèrent à reconquérir le charme incorrect et émouvant du folk-lore ; ainsi encore la peinture eut en Angleterre les préraphaélites, et en France tels artistes qui se complurent en de naïves simplifications, en des imageries de vitrail d'église; enfin en musique nous assistâmes à une intéressante résurrection des vieilles chansons provinciales dont s'inspirèrent des musiciens modernes, qui dans leurs exquis refrains tentèrent de nous restituer avec leur âme propre l'âme pathétique ou joyeuse de la terre de France.

Le folk-lore musical est, en effet, une source féconde en belles émotions. Il est vraiment d'un présomptueux dogmatisme de mettre au second rang l'art instinctif issu de la foule ignorante, et je crois qu'aucun artiste véritable n'oserait méconnaître la poésie intégrale et l'admirable justesse d'expression de certaines chansons populaires. Aussi, ne faut-il point s'étonner que quelques poètes, peintres et musiciens aient été séduits et inspirés par la puissance de suggestion et la beauté enclose dans cet art primitif.

Fut-ce lassitude des formes consacrées, des rigides formules symphoniques, des procédés parfois artificiels de l'enseignement scolastique? Ou bien ces artistes ont-ils miré leur ingénuité native dans le ruisseau si clair et si pur de la chanson populaire et y ont-ils reconnu l'image de leurs rêveries créatrices? L'un et l'autre sans doute. Quoi qu'il en soit, voilà les raisons auxquelles nous devons telles œuvres poétiques, picturales et musicales où les auteurs semblent avoir, grâce à une rare et précieuse intuition, retrouvé l'inspiration délicieusement émouvante, expressive et pittoresque des savoureuses mélopées anonymes issues du terroir.

Parmi ces musiciens, Gabriel Fabre est certainement un des mieux doués et des plus sincères : la simplicité voulue de ses petits poèmes musicaux n'a rien d'artificiel, et sa nature d'artiste l'a visiblement désigné pour s'exprimer de la sorte. Car le danger de l'art très simple est d'être empreint d'une fausse naïveté, défaut plus insupportable encore qu'une habileté trop avertie. Ce n'est pas le cas de Gabriel Fabre, dont la plupart des chansons sont d'une franchise et d'une fraîcheur qui jaillit du tréfonds de son âme de trouvère. Le compositeur vient d'en réunir quelques-unes sous le titre de *Chants de*

Bretagne; je ne connais point la musique populaire bretonne et j'ignore si ce titre convient au recueil, mais il n'importe la province puisque les chansons sont jolies et toutes parfumées d'un charme évocateur.

Pour lier sa gerbe de genêts et de romarins, Gabriel Fabre a choisi d'exquises poésies signées Ajalbert, Le Cardonnel, Paul Fort, Mauclair; Moréas, Gérardy; chacun de ces petits chants, vers et musique entremêlés, crée un décor, une action d'émotion pénétrante, intime et diverse. Parmi le plus beaux, les plus expressifs, je citerai *Bon Menuisier,* de rythme franc, de caractère nettement populaire; *Blanc linge*, qui est une des choses les plus mystérieusement impressionnantes que je connaisse; les *Croix de Bois,* traité en manière de mélopée quasi-liturgique, et où le musicien, par ses unissons du début, puis par la simplicité de son harmonisation, parvient à un effet de désolation grandiose, je cite encore *le Fuseau,* d'une grâce mélancolique et fragile; enfin la curieuse *complainte* qui termine le recueil.

Quelques critiques musicaux ont reproché à Gabriel Fabre l'excessive réduction de son écriture. Si l'on se réfère à ce que j'ai dit plus haut, on reconnaîtra que ce reproche est mal fondé : une harmonie recherchée, un style contre-pointé et polyphonique ne sauraient en aucune façon convenir à ces chants de charme ingénu et délicat, d'intimité pathétique et souvent profonde, ils en détruiraient au contraire le caractère. Avec un sens très sûr de l'art qu'il a voulu réaliser, Gabriel Fabre dispose la partie instrumentale tantôt comme pour ce « piano que baise une main frêle » dont parle Verlaine, tantôt, semble-t-il, comme pour une harpe dialoguant çà et là avec une flûte ou un violoncelle. Et cela est fort bien ainsi, car le thème mélodique garde alors sa valeur de chanson d'âme, proférée par quelque voix inconnue dans la solitude d'une chambre ou d'un paysage.

Plus je vais, plus je suis persuadé que l'œuvre d'art ne se mesure ni à l'ampleur des proportions ni à la technique apparente. Il y a autant de beauté dans une jolie chanson que dans un grand opéra, et il faut, je crois, autant de dons instinctifs, autant de méditation intelligente et consciente, et aussi autant de métier pour écrire l'une que l'autre.

ALFRED MORTIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Critique musicale. — Albert Lavignac : *L'Education musicale ;* Delagrave, 3.50.

Histoire. — L. Paul Dubois : *Frédéric le Grand,* d'après sa correspondance politique ; Perrin, 3.50. — Comte Fleury : *Fantômes et Silhouettes,* avec 5 gravures ; Emile-Paul, 5 fr. — Dr Prosper Ménière : *Journal,* publié par le Dr E. Ménière, précédé d'une biographie par le Dr Fiessenger, et orné d'un portrait en héliogravure ; Plon, 7.50. — A. Molinier : *Les Sources de l'Histoire de France. III. Les Capétiens ;* Picard, 7 fr. — Almeida Negreiros : *L'Epopée Portugaise,* histoire coloniale ; Challamel.

Linguistique. — Léon Bollak : *Premier vocabulaire de la Langue Bleue ;* 147, avenue Malakoff, 1.25.

Littérature. — Maurice Le Blond : *Emile Zola, son évolution, son influence ;* « Mouvement socialiste », 0.50. — D. Merejkowsky : *Tolstoï et Dostoïewsky,* la Personne et l'Œuvre, trad. par le Comte Prozor et S. Persky ; Perrin, 3.50. — L. Sainlan ; *L'Influence orientale sur la langue et la civilisation roumaines ;* Giard et Brière, 1.50.

Musique. — Gabriel Fabre : *Quand l'amant sortit...,* poème de Maurice Maeterlinck ; « Mercure de France », 1 fr.

Poésie. — A.-M. Gossez : *Poètes du Nord ;* Ollendorff, 3.50. — Albert Lantoine : *Le Livre des Heures ;* « L'Humanité Nouvelle », 5.50. — Adrien Mithouard : *Les Frères Marcheurs ;* « Bibliothèque de l'Occident », 8 fr. — G. de Reynold de Cressier : *Au pays des aïeux,* préface d'Edouard Rod ; Genève, Eggimann, 3.50. — Amédée Rouquès : *Renaissance ;* Ollendorff, 3.50. — J. Valmy-Baysse : *Poèmes ;* « Nouvelle Revue moderne », 3 fr.

Publications d'art. — Emile Bernard : *Réflexions d'un témoin de la décadence du Beau ;* Le Caire, Roditi et Cie, tome Ier, 2.50. — Alphonse Germain : *Un maître du Paysage,* Auguste Ravier ; Bibliothèque de l'Occident.

Romans. — Herman Bang : *Au bord de la Route,* trad. par le vicomte de Colleville et F. de Zepelin ; « La Plume », 3.50. — A. Barrau : *Flacons d'histoires ;* Bibl. de l'Association, 3.50. — Coralie Castelein : *Vies d'amour ;* Bruxelles, « Libre Critique », 3.50. — Champol : *La Rivale ;* Plon, 3.50. — Delphi Fabrice : *L'Araignée rouge ;* Ambert, 3.50. — Henry Fransois : *Monsieur l'Armateur ;* Juven, 3.50. — Raymond de la Barre : *Le Drapeau rouge,* scènes de la vie sociale en Province ; Dujarric. — Jules Laforgue : Œuvres complètes : *Les Moralités Légendaires* suivies des *Deux Pigeons ;* « Mercure de France » 3.50. — Paul Léautaud : *Le Petit Ami ;* « Mercure de France », 3.50. — *Le Livre des Mille nuits et une nuit,* tome XII, trad. par le Dr J.-C. Mardrus ; Fasquelle, 7 fr. — Paul Mathiex : *Le Frisson de la Chair ;* Chamuel, 3.50. — Joséphin Peladan : *Modestie et Vanité ;* « Mercure de France », 3.50. — J. Perrin : *Père inconnu ;* Ollendorff, 3.50. — Pierre de Querlon : *Les Joues d'Hélène ;* « Mercure de France », 3.50. — Léon de Tinseau : *La Princesse errante ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Jean Viollis ; *Petit Cœur ;* « Mercure de France », 3.50.

Sociologie. — Léon Chaine : *Les Catholiques français et leurs*

difficultés actuelles; Stock,3.50.— Charles Letourneau : *Les conditions de la femme dans les diverses races et civilisations;* Giard et Brière, 9 fr. — J. Novicow : *L'Affranchissement de la femme;* Alcan, 3 fr. — E. Vandervelde : *L'Exode rural et le Retour aux champs;* Alcan, 6 fr.

Théatre. — Paul Hervieu : *Théroigne de Méricourt;* Lemerre, 3.50. — Pierre de Querlon : *Le Bandeau,* pièce en un acte; Librairie Molière, *trente sols.*

Voyages. — Commandant de Pimodan : *Oran, Tlemcen, Sud-Oranais;* Champion.

ÉCHOS

Une lettre de M. Edouard Ducoté.— Anthologie parlée des Poètes du XIXe siècle. — Publications du *Mercure de France.* — Les Indépendants.

Une lettre de M. Edouard Ducoté

Mon cher Vallette,

Je vois chez les libraires un volume de vers de M. Amédée Rouquès, intitulé *Renaissance.* Vous m'obligeriez fort en rappelant que j'ai publié chez vous, en 1898, un volume de poèmes portant le même titre.

Recevez, etc.

ÉDOUARD DUCOTÉ.

§

Anthologie parlée des poètes du XIXe siècle. — M. Paul Rameau, de l'Odéon, a repris le 15 janvier, à la Mairie de l'Hôtel de Ville, ses lectures-conférences (Anthologie parlée des poètes du XIXe siècle). Il a retrouvé son public, aussi nombreux que l'an passé, aussi attentif et aussi enthousiaste. Il parlera cette année de quelques-uns des poètes nouveaux; et, pour cette raison, son cours présentera, s'il est possible, encore plus d'intérêt que celui de l'année dernière.

Séance tous les jeudis à 5 heures, du 29 janvier au 2 avril, à l'exception du jeudi de la mi-carême. Ce cours, absolument gratuit, fait le plus grand honneur à l'artiste qui l'a entrepris avec autant de succès que de désintéressement et au public assidu qui manifeste un si grand plaisir à le suivre.

§

Publications du « Mercure de France » :

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons,* par Jules Laforgue, 3.50.

MODESTIE ET VANITÉ, roman, par Péladan, 3.50.
LE PETIT AMI, roman, par Paul Léautaud, 3.50.
LES JOUES D'HÉLÈNE, roman, par Pierre de Querlon, 3.50.
PETIT-CŒUR, roman, par Jean Viollis, 2 fr.
QUAND L'AMANT SORTIT..., musique de Gabriel Fabre, poème de Maurice Maeterlinck, 1 fr.

§

Les Indépendants. — Le Comité de la Société des Artistes Indépendants vient de nommer son bureau pour l'année 1903. Ont été élus : Président, M. Valton ; Vice-Présidents, MM. Signac et Davrigny ; Secrétaire, M. Seguin ; Secrétaire-Adjoint, M. Hélis ; Trésorier, M. Boisgontier ; Délégué à la presse : M. Mellerio.

L'Exposition des Artistes Indépendants aura lieu en mars et avril aux Serres du Cours-la-Reine.

Les adhésions et demandes de renseignements doivent être adressées à M. Boisgontier, Trésorier, 3, rue Clotaire.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7



LÉON TOLSTOI

ET LE NÉO-CHRISTIANISME

—

> Il y a plus de raison dans ton corps
> que dans la meilleure sagesse...
> F. NIETZSCHE.

Au seuil du XXe siècle, un homme considérable s'est fait l'apôtre de la vraie doctrine de Jésus.

Sans un doute, sans une appréhension, avec l'emportement de la foi, il proclame le christianisme — dix-huit siècles après son échec.

Aucun obstacle ne l'arrête, aucune objection ne l'effraie : ni le passé, ni le présent, ni la civilisation, ni la guerre, ni les mœurs, ni la science, ni la pensée. C'est une passion en marche.

Riche, mondain, heureux, et illustre, il renonce tout à coup à cette vie brillante, objet de la convoitise universelle, et, nouveau saint Augustin, il propage la parole évangélique !

Suffit-il de sourire, de railler, d'applaudir, de condamner? Suffit-il même de *se taire?*

Nous ne le pensons pas. Au moment où tous les systèmes et toutes les doctrines se produisent librement et se soumettent volontairement à l'exa-

men, il n'y a pas de raison de négliger un essai de rénovation du Christianisme, lorsqu'un écrivain de très grand mérite lui confère une autorité nouvelle.

Essayons donc de comprendre cet événement moral : la psychologie de l'homme, l'exposé de sa doctrine, l'examen de ses arguments, la comparaison des affirmations avec les réalités, le relevé des vérités, des erreurs, des contradictions et même des absurdités.

Peut-être, au terme de cette exploration, serons-nous arrivés à connaître, non seulement la doctrine, mais l'insuffisance de certaines méthodes, et même quelque chose de plus grave, d'un intérêt plus profond et plus général : un aspect inquiétant de la civilisation.

I

Tolstoï, comme notre Michelet, appartient à cette race d'hommes assez rare, qui sont nés avec une sensibilité profonde et une imagination ardente.

Ces aptitudes physiques, ces qualités précieuses du sang peuvent s'appliquer à des objets divers suivant l'éducation, la condition, le pays, l'époque, la race, c'est-à-dire suivant un ensemble de fatalités plus fortes que nos volontés particulières.

Supposez Tolstoï soustrait, de très bonne heure, à sa forte éducation religieuse, arraché aux influences simultanées de l'*Ecriture* et du Monde; transplanté en France, à Paris, mais dépouillé de ses biens et jeté sur cet océan de pierres, à l'aventure. Supposez-le pauvre tout le temps de sa jeunesse; pauvre de la vraie pauvreté : de celle qu'on subit comme un joug, non de celle qu'on s'est imposée volontairement et avec le goût du martyre — de la pauvreté inquiète, anxieuse, qui *oblige* à

la ruse ou à la force, à l'adresse ou à la violence, à la douceur ou à la cruauté, en un mot à la *lutte*, et dites si la doctrine du renoncement, du sacrifice, de l'amour, eût pu, seulement une seconde, effleurer l'esprit de ce bouillant jeune homme, sensible et déshérité !

On répondra que cela ne contredit pas l'excellence et la vérité de la doctrine. Sans doute. Mais cela ne montre-t-il pas que la Vérité — en donnant ce titre usurpé au Christianisme — obéit à certaines influences qui la préparent, la transforment et la font naître?

Pour faire de Tolstoï un chrétien, un apôtre de la vraie doctrine du Christ, il a fallu, outre une disposition *combative* innée, plusieurs conditions indispensables qui peuvent se résumer ainsi : avoir vécu dans un monde où la question primordiale — celle de l'existence — est déjà résolue, et, par suite (comme nous le verrons dans la suite), donner la préséance à la vie spirituelle ; recevoir une éducation religieuse si forte que son empreinte sur le cerveau reste ineffaçable; ensuite, avoir sous les yeux le spectacle irritant et douloureux de la misère, de l'oppression, de l'arbitraire, et y compatir ; puis, constater l'impuissance de *sa* révolte et de *sa* violence contre la contrainte organisée et disciplinée de l'Etat; enfin, se sentir au crépuscule de sa vie et mépriser sincèrement les plaisirs auxquels on a peut-être largement goûté.

§

Tolstoï renonce à étudier la société moderne avant d'expliquer la conduite, les actes, les travers, les maux ou les souffrances des hommes. Il ne s'adresse ni à l'intelligence, ni à la raison ; toute

méthode rigoureuse lui répugne. Il se fie à sa conscience, c'est-à-dire aux battements de son cœur : « Je crains en discutant avec toi de te porter ombrage par l'orgueil et la froideur de mon esprit, et, partant, de te nuire. Ne raisonnons donc pas. Je ne te demande qu'une chose : ne discute pas, ne démontre pas, mais questionne ton cœur (1). »

Ainsi le sentiment doit être le critérium infaillible de la vérité. Sera-ce le sentiment spontané, libre, capricieux et vivant ? (Que de mécomptes, même avec cette mesure !) Non. Le sentiment auquel on a recours est celui qui s'est cristallisé dans un dogme : « La puissance de la doctrine de Jésus n'est pas dans une explication du sens de la vie, mais dans *la doctrine qui règle la vie* (2). »

Anacharsis Clootz avait rêvé d'imposer le culte de la Raison. Sans doute Tolstoï ne songe pas à imposer le culte de la conscience ; mais cela se déduit logiquement de son principe : « Ce qui fait précisément la force invincible du christianisme, c'est que cette doctrine de vérité doit faire abstraction pour agir sur les hommes des considérations extérieures quelles qu'elles soient. Jeune ou vieux, exposé aux persécutions ou à l'abri de toute atteinte, l'homme qui s'est assimilé la conception chrétienne de la vie, la seule vraie, ne peut plus ne pas obéir aux injonctions de sa conscience (3). »

Comment ne pas être frappé de cette tyrannie de la conscience ? Et comment ne pas évoquer tout de suite un Dieu tout-puissant et despotique qui domine entièrement le cœur et l'esprit du croyant ? Pour faire accepter cette conception, pour faire

(1) *Le Travail.*
(2) *Ma religion.*
(3) *Les temps sont proches.*

oublier ce qu'elle renferme de tristesse et de cruauté déguisées, il a fallu le puissant secours de l'Art. Tolstoï excelle dans la peinture des mœurs, des passions et des caractères : toutes les solides qualités, naturelles ou acquises, qui font de lui le maître du roman contemporain — la simplicité, la grandeur simple, la vigueur et la flamme — il sait les mettre au service de sa prédication chrétienne. C'est justement par là qu'il touche, réchauffe, entraîne et subjugue. Il prend le cœur, et l'esprit suit.

L'esprit suit, mais il n'est point satisfait. Certes l'apôtre ne l'ignore pas. Cela l'étonne; il en est presque indigné: — Vice, déformation, aveuglement, dira-t-il, « vous avez oublié le chemin de la Vérité, et vous prenez le *mal* pour le *bien*, fous que vous êtes! »

Ainsi doit parler celui qui croit que le *mal* est en nous...

Le mal est en nous ? Soit. Ne chicanons pas sur le mot. Mais d'où vient-il ce mal ? Qui l'a mis dans nos âmes et dans nos cœurs ? Et pourquoi l'a-t-on mis ?

Ici Tolstoï ne répond rien, car il ne saurait admettre que ce mal est une épreuve et un châtiment de Dieu : Tolstoï est chrétien, vrai chrétien, c'est-à-dire qu'il rejette, d'après le sens littéral des Ecritures, la conception fausse de l'Homme-Dieu (1). Le mal est en nous; c'est tout ce que nous savons; que nous importe son origine; la seule chose nécessaire, c'est de l'extirper.

Voilà pourquoi la recherche d'une doctrine qui règle la vie de l'homme, en vue du *bien commun*, a été le point de départ de ses préoccupations.

Il n'a pas de peine à trouver cette doctrine.

(1) Le règne de Dieu est *au milieu de vous*, saint Luc, XVII, 21.

Dès l'instant qu'il la cherche, elle est déjà trouvée :

« Il y a cinq ans, la foi me vint ; je crus à la doctrine de Jésus, et toute ma vie changea subitement (1). »

Mais la doctrine de Jésus est fort ancienne. Tolstoï sait qu'elle n'a pas été révélée à Jésus : elle est éparse dans les écrits ou les paroles de plusieurs « sages » :

« Depuis que le genre humain existe, toujours, chez tous les peuples, des sages ont apparu, qui élaborent la science par excellence, la science de ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Cette science avait toujours eu pour objet de déterminer la distinction et, par suite, le vrai bien, de chacun et de tous. C'est cette science qui servit de fil conducteur pour établir l'importance respective de toutes les autres. C'était la science de Confucius, de Bouddha, de Socrate, de Mahomet et des autres, la science comme la comprenait et la comprend tout le monde excepté notre cercle de soi-disant savants (2). »

Ici perce l'hostilité latente du sentiment contre la raison, qui est l'un des caractères principaux du christianisme, ce qui fait sa force et son prestige sur la foule :

« Depuis mon enfance, depuis que je commençais à lire l'Évangile ce qui me touchait et m'attirait le plus, était la partie de la doctrine de Jésus où il enseigne l'amour, l'humilité, l'abnégation et le devoir de rendre le bien pour le mal. Telle a toujours été pour moi la substance du christianisme (3). »

(1) *Ma Religion.*
(2) *La Science du bien et du mal.*
(3) *Ma Religion.*

Aussi comprend-on que la *règle de vie* ne s'est pas présentée à l'esprit de Tolstoï sous la forme de vérités tirées de l'observation et coordonnées par la raison, elle est une *autorité* ancienne, écrite ou parlée; les lignes qui suivent lèveront tous les doutes à cet égard :

« Le passage qui devint pour moi *la clef de tout* fut celui qui est renfermé dans les 38e et 39e versets de Matthieu, v : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent; et moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire (1). »

Voilà donc le centre de la doctrine, ne jamais s'opposer à la violence ; « ce n'est pas une simple sentence, mais une règle dont la pratique est obligatoire. »

On devine que sur ce point Tolstoï a rencontré maintes résistances.

Il s'attache à répondre aux savants qu'il accuse de n'avoir pas compris le sens des paroles du Christ, à Kant, à Strauss, à Spencer, à Renan. Il ne veut pas que le précepte de la non-résistance au mal soit un non-sens.

Et à ceux qui considèrent les maximes du Sermon sur la Montagne comme un idéal intangible, sans application possible dans la réalité, Tolstoï concède qu'il y a lieu de distinguer l'idéal auquel on doit tendre et les degrés que l'on peut atteindre à notre époque. C'est une sorte de *programme minimum* de la moralité :

« L'idéal, c'est de ne pas désirer faire du mal, ne pas provoquer la malveillance, ne détester personne. Quant au précepte indiquant le degré au-

(1) *Ma religion.*

dessous duquel on ne peut pas descendre pour atteindre cet idéal, il est dans l'interdiction d'offenser les hommes par la parole. Et c'est là le premier commandement.

« L'idéal est la chasteté absolue, même dans la pensée. Le commandement indiquant le degré au-dessous duquel on ne peut pas descendre, c'est la pureté de la vie conjugale, l'éloignement de la débauche. Et c'est là le deuxième commandement.

« L'idéal c'est de ne pas s'inquiéter de l'avenir, de vivre pour l'heure présente (1). Le commandement indiquant le degré au-dessous duquel on ne peut pas descendre, c'est de ne pas jurer, de ne rien promettre pour l'avenir. Et c'est là le troisième commandement.

« L'idéal est de ne jamais employer la violence dans aucun but. Le commandement indiquant le degré au-dessous duquel on ne peut pas descendre, c'est de ne pas rendre le mal pour le mal, de souffrir l'offense, de donner son vêtement. Et c'est là le quatrième commandement.

« L'idéal est d'aimer ceux qui nous haïssent. Le commandement indiquant le degré au-dessous duquel on ne peut pas descendre, c'est de ne pas faire du mal à ses ennemis, en dire du bien, ne pas faire la différence entre eux et les amis. Et c'est là le cinquième commandement. »

Telle est l'économie de la doctrine.

Que tous les hommes consentent à obéir à ces cinq commandements ; que tous observent religieusement ce pentalogue, et l'on verra aussitôt, comme

(1) Il y a là une contradiction absolue avec la pensée chrétienne (voir l'*Ecclésiaste*) et même avec la pensée de Tolstoï qui est de se sacrifier « à la volonté de Dieu », Dieu étant « Idéal, Conscience, Bien, etc... synonymes ». *Vivre pour l'heure présente* est essentiellement païen.

par enchantement, le mal disparaître de ce monde: notre vie redeviendra bonne, et le royaume de Dieu, que les faux chrétiens avaient relégué dans un au-delà chimérique, s'établira au milieu de nous, conformément à la parole de saint Luc :

« Le sage leur avait dit : Votre vie dans cette ferme est mauvaise, amendez-vous et elle deviendra bonne. Ils se figurèrent, eux, que le sage avait blâmé la vie dans cette ferme (l'auteur fait une comparaison) et leur avait promis une vie meilleure hors de cette ferme quelque part ailleurs. »

Néanmoins, une question se pose : comment l'homme est-il devenu *mauvais ?* Ce ne peut être par un effet de la volonté de Dieu, puisque Dieu, étant Idéal, Bien, Conscience, etc., n'intervient jamais dans nos actes. D'autre part, il est inconcevable de supposer que les hommes ont voulu devenir mauvais, car cela n'a pas de sens. Comment donc l'homme est-il devenu mauvais ? Il y a une raison, un motif, une cause ? Quoi ?

La réponse de Tolstoï est simple, — simple comme sa doctrine : « La force qui enchaîne les hommes est le mensonge, l'erreur. »

Est-ce le mensonge ou l'erreur ? L'apôtre semble les confondre. Si c'est le mensonge qui enchaîne les hommes, qui les maintient dans un état de souffrance et de servitude, il est évident qu'il y a des trompeurs et des trompés, des fripons et des dupes. Et de nouvelles questions se posent, questions sérieuses, pressantes : quelles sont les forces employées par les trompeurs contre les trompés ? Grâce à quelles armes les fripons exercent-ils leur domination ? Quel est l'intérêt qui les pousse à mentir et par suite à faire que le *mal* existe ?

— L'égoïsme, dira-t-on.

Soit. Si c'est l'égoïsme il faudrait expliquer ce qui le maintient dans nos cœurs ; il faudrait dire s'il a toujours existé dans les sociétés humaines, et jusqu'à quel degré.

Tolstoï nous dit :

« L'idée d'une loi raisonnable en elle-même, et obligatoire pour chacun dans son for intérieur, est à tel point perdue dans notre société que l'existence, chez les Hébreux, d'une loi qui réglait toute la vie, d'une loi qui n'était pas obligatoire, puisqu'elle s'appuyait non sur la force mais sur la convenance de chacun — est considérée comme un attribut exceptionnel du peuple Hébreux. (1) »

En supposant qu'il soit exact que les Hébreux aient connu une loi « qui réglait toute la vie » — et qui n'était pas obligatoire ! — on ne nous dit pas en vertu de quelle grâce ces Hébreux connaissaient si peu le mensonge, ni comment l'égoïsme n'était pas comme aujourd'hui la règle générale des actions humaines.

Comment nous, mauvais chrétiens du xxe siècle, avons-nous perdu « l'idée d'une loi raisonnable et obligatoire pour chacun dans son for intérieur » ? Comment un événement si grave et si funeste a-t-il pu se produire ? On ne perd pas une *loi raisonnable*, si importante et si précieuse, si bien enfermée dans le for intérieur, sans quelque trouble profond, indépendant, peut-être, de notre attention et de notre volonté !

Tolstoï aime les comparaisons claires et familiè-

(1) *Ma Religion*
D'autre part Tolstoï a dit, dans le même livre : « D'après la loi de Moïse *comme l'entendaient les Hébreux*, pour l'appliquer à la vie il fallait remplir 613 commandements, souvent absurdes, *cruels* et qui tous se basaient sur l'autorité des Ecritures. » Ce passage est évidemment la négation absolue du précédent.

res ; qu'il nous permette de lui dire avec respect : « Il est admissible de perdre sa clef, son mouchoir, son porte-monnaie, mais il est inconcevable de perdre une chose plus précieuse que tout cela, et plus précieuse même que le manger et le boire, puisque cette *loi raisonnable* est considérée comme le pain spirituel, la nourriture divine, essentielle, sans laquelle aucune vie ne peut persévérer dans l'être ? »

L'apôtre ne répond rien. Il y a donc, ici, une lacune profonde dans la doctrine. Nous avons perdu la chose la plus excellente, *la règle de vie* et nous ne savons la cause de ce malheur...

« Mensonge, erreur », a déclaré Tolstoï.

Nous avons vu qu'il est impossible d'attribuer au mensonge la cause de nos malheurs ; reste « l'erreur ».

« La force qui enchaîne les hommes est l'erreur. » Or soutenir qu'il y a erreur, c'est admettre implicitement qu'il y a déjà eu *vérité* quelque part. Dès lors à quel moment, en quel lieu, et chez quel peuple ?

Concédons un instant que le Judaïsme, la doctrine de Confucius, le bouddhisme, le brahmanisme, la sagesse des Grecs aient eu pour but « de régler la vie humaine et d'éclairer les hommes sur ce qu'ils ont à faire pour devenir meilleurs et mieux vivre » — il n'en reste pas moins évident que cela ne s'est jamais réalisé dans la pratique. Tolstoï est bien obligé d'en convenir :

« Le christianisme, comme l'a dit son fondateur, n'a pu se réaliser d'un seul coup par la majorité, mais a dû croître lentement, comme un grand arbre sorti d'une petite graine. Et c'est ainsi qu'il a grandi et s'est développé jusqu'à ce jour, *si ce*

n'est dans la réalité extérieure, du moins dans la conscience des hommes (1). »

Nous avons vu que Tolstoï a reproché aux hommes leur égarement. Il affirmait que le mal venait tout entier de ce qu'ils ont perdu le chemin de la Vérité, la connaissance de la vraie doctrine de Jésus; et, pourtant, nous le voyons à présent confesser que cette Vérité existe dans la conscience des hommes.

— De quelques hommes d'élite, sans doute?

Non. Tolstoï déclare que la Vérité habite dans le cœur de presque tous les hommes:

« Aujourd'hui ce n'est plus seulement la minorité, celle qui a toujours compris la doctrine, qui en reconnaît la signification véritable, mais même toute la grande majorité, si loin du christianisme en apparence par sa vie (2). »

Quelle singulière chose! Les hommes comprennent le christianisme, confessent intérieurement son excellence, mais renoncent à le pratiquer.

D'où vient donc cette contradiction entre les croyances et les mœurs? Quelles sont ces forces terribles et fatales contre lesquelles nous ne pouvons réagir? Quelles sont ces influences plus puissantes que l'idéal chrétien?

Tolstoï ne s'en préoccupe guère. Sa foi lui suffit. Mais notre pensée, toujours en éveil, se défie de ce piège.

On a beau nous dire en paroles ardentes et prophétiques: la doctrine de Jésus résoudra la contradiction douloureuse entre la conscience et la vie. Nous ne savons rien des causes qui maintiennent cette contradiction, et dès lors comment pouvons-

(1) *Le salut est en vous*, p. 215.
(2) *Le salut est en vous.*

nous espérer sérieusement de guérir un mal dont nous ignorons l'origine?

Et ceci, encore, est une grave lacune de la doctrine.

II

Examinons, maintenant, les déductions que Tolstoï a tirées logiquement de la pure doctrine chrétienne.

Ces déductions pratiques ont excité la colère, la crainte ou l'admiration.

On ne paraît pas avoir compris que toutes les conclusions de l'apôtre — religieuses, politiques. sociales, artistiques — découlaient nécessairement de la doctrine, qu'elles formaient bloc avec elle, et que, si l'on considère uniquement le caractère de celui qui les a formulées, on ne peut s'empêcher d'admirer son courage et sa fermeté (1).

C'est principalement dans le christianisme falsifié que Tolstoï a cru voir la source première du « mal ». C'est, dit-il, dans « l'effroyable bêtise et la cruauté dont est pleine la doctrine de l'Eglise » qu'on découvre l'origine des iniquités. Aussi, l'apôtre conseille-t-il de se conformer scrupuleusement à la morale évangélique dans toute sa pureté.

Mais au préalable il était nécessaire de dénoncer les faux, les interpolations perfides, les interprétations hypocrites, toutes les impostures théologiques dont on a souillé l'enseignement de Jésus.

On doit convenir que Léon Tolstoï a fait preuve, dans ce travail, d'une clairvoyance remarquable. Il n'a pas manqué de souligner la contradiction flagrante qui existe entre la loi de Moïse et l'Evan-

(1) Voir, par exemple, la réponse de Tolstoï au Saint Synode publiée dans *le Temps* du 1er mai 1901.

gile, entre le dogme catholique et la religion primitive.

On trouvera les développements dans *Ma Religion*, et, çà et là, dans plusieurs de ses prédications. Toutefois, il est intéressant de relever les principales erreurs ou impostures commises par les représentants de la religion nouvelle (c'est-à-dire du catholicisme) à l'égard de la religion chrétienne. En voici quelques-unes absolument indéniables :

1° On sait que les théologiens enseignent que Jésus confirme la loi de Moïse, que les deux lois sont le produit de l'opération du Saint-Esprit. Or rien n'est plus faux. En effet, d'après Luc (xvi, 15 et suiv.), Jésus dit aux pharisiens qui attribuaient la justice à leur loi écrite : « Pour vous, vous avez grand soin de paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît le fond de vos cœurs ; car ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu... La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean ; depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé aux hommes, et chacun fait effort pour y entrer. » Et immédiatement après le 17e verset, il dit : « Or, il est plus aisé que le ciel et la terre passent, que non pas qu'un seul petit trait de la loi manque d'avoir son effet. » Par les mots *la loi et les prophètes jusqu'à Jean*, Jésus abroge la loi écrite. Par les mots : *il est plus aisé que le ciel et la terre passent, que non pas qu'un seul petit trait de la loi manque*, Jésus confirme sa loi (Tolstoï dit : la loi éternelle).

2° Voici une seconde preuve de la négation de la loi de Moïse par Jésus : « Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet l'adultère » (Luc, xvi, 18), c'est-à-dire, selon la loi écrite, le divorce est permis, selon la loi de Jésus, il est inter-

dit. Enfin, si Jésus approuvait la loi de Moïse, quels sont ces scribes, ces pharisiens, ces docteurs, ces *gardiens de la loi* qu'il n'a cessé de combattre et qui l'ont condamné ? l'Eglise ne s'en inquiète guère : elle enseigne la parole de Jésus plus ou moins falsifiée, et suivant les cas elle approuve ou rejette la loi de Moïse.

3° Les falsifications des Evangiles dans une pensée de conservation du gouvernement et de l'Etat sont nombreuses. Tolstoï en cite quelques-unes assez frappantes et absolument indiscutables.

On lit, par exemple, dans Matthieu, v, 21 : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : vous ne tuerez point; et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement (loi de Moïse). Mais moi (Jésus) je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère, *sans cause*, mérite d'être puni par les juges... » Tolstoï est frappé, comme nous, de ces mots, *sans cause*. Il y a donc des cas où la colère est opportune? qui sera juge de ces cas? La réponse est importante, car la véracité de la doctrine de Jésus en dépend.

Tolstoï cherche et il s'aperçoit que, dans la majorité des textes évangéliques ainsi que des citations des pères, ces mots n'existent pas. Les mots *sans cause* ne sont pas dans Tischendorf, le texte le plus ancien. L'addition est postérieure au ve siècle!

4° Tolstoï découvre un autre faux en ce qui concerne l'interdiction de répudier son épouse « si ce n'est en cas d'adultère » (Matth., v, 32). Or les théologiens, dans un but facile à comprendre, ont interprété ce passage dans le sens de l'autorisation du divorce « en cas d'infidélité ». Mais Tolstoï se livre à un travail philologique. Il constate d'abord qu'on a traduit Πορνεία par « adultère », mot qui a un sens

très différent : fornication, libertinage, tandis que c'est μοιχεύω qui signifie adultère.

Ce n'est pas tout : le mot παρεκτός qui, d'après tous les dictionnaires, signifie *excepté*, est traduit par toute une phrase « à moins que cela ne soit » (Reuss). Enfin, grâce à ces altérations voulues, on a travesti le sens authentique, qui est le suivant : « Quiconque répudie sa femme, outre la faute de libertinage, l'oblige à être adultère. »

Du reste, l'indissolubilité absolue du mariage est affirmée par Marc, Luc, Paul, Matthieu en dix endroits. Mais l'Eglise avait besoin d'accorder quelquefois le divorce aux princes et aux empereurs, dans son propre intérêt. Il fallait un texte qui fît autorité et couvrît ce scandale : ce texte fut arrangé, composé.

5° Enfin une équivoque très importante, et profitable à la papauté, est celle qui touche le sens du mot *ennemi* :

« Vous avez appris (dit Jésus faisant allusion à la loi de Moïse) qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi (Lévitique, XIX, 17, 18). Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les Cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus que les autres ? Les païens ne le font-ils pas aussi ? » (Matth., V, 48).

Tolstoï recherche le sens des mots *prochain et ennemi*. Or, dans la langue des Hébreux *prochain* signifie *compatriote*, *de la même nation;* et *ennemi*, dans le langage des Evangiles, s'emploie toujours

dans le sens de *peuple ennemi* (Luc, I, 71 et 74; Matth., XXII, 44; Marc, XII, 36; etc.). De sorte que Jésus prescrit d'aimer tout le monde *sans distinction de nationalité*. La loi de Moïse faisait une différence entre l'Hébreu et l'étranger; Jésus abolit cette différence. Mais l'Eglise, la papauté, avait besoin, quelquefois, de faire la guerre, de s'armer et de lutter contre les princes. Elle a dû chanter des *Te Deum* pour célébrer les victoires du fer et du feu, etc.; ici, encore, il fallait décemment s'autoriser d'un texte : une traduction équivoque de l'Ecriture a permis de le faire.

6° On sait aussi que les théologiens ont voulu faire de la *résurrection de Jésus* la base de la croyance à sa *divinité*. Or, Jésus ne parle jamais, nulle part, de sa résurrection individuelle. Et lorsqu'il prononce ce mot, voici le sens qu'il y attache : « Ceux qui sont dignes de ressusciter, demeurent comme des anges, qui sont dans les cieux » (Marc, XIII, 21-24) et ceci : « Vous savez comment ils ressusciteront, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse ce que Dieu lui dit dans le buisson ardent : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob » (Exode, III, 6).

Ce qui signifie clairement, comme le fait remarque Tolstoï, que la résurrection consiste en ce que les morts sont vivants en Dieu. D'ailleurs, on cite quatorze passages des Evangiles que l'on interprète comme des prophéties sur la résurrection, et, cependant, pas une seule fois, ne se trouve le vrai mot résurrection! Il y a « rétablir » ou « s'éveiller »...

Voilà plus de preuves qu'il n'en faut pour fixer cette vérité définitive : l'Eglise, sur les points essentiels de la doctrine, est en désaccord absolu

avec la parole de Jésus. Tolstoï a très bien mis ces faits en lumière, et d'une manière irrécusable. Sur ce point, le grand sectaire est supérieur à maints philologues qui n'ont pas osé déchirer le voile théologique et heurter franchement le catholicisme.

Néanmoins ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez insisté sur les causes de la transformation de la religion primitive. Il eût été intéressant de montrer comment le catholicisme est devenu nécessairement l'expression politique du christianisme : en effet ces adultérations successives de la doctrine étaient indispensables à l'Eglise non seulement pour faire son salut, mais pour conserver de bons rapports avec les puissances de coercition, Etats, gouvernants, etc. Bien plus : l'Eglise, qui a nié dans ses actes la vraie doctrine de Jésus, a transmis cependant dans les consciences un christianisme latent, utile à ses fins; de sorte que, sans ces faux, ces interpolations, ces équivoques et toutes ces impostures théologiques, l'idéal chrétien, cher à Tolstoï, ne se fût pas transmis de siècle en siècle dans les consciences. Tant il est vrai que l'erreur peut servir la « *Vérité* » par des moyens ténébreux !

Mais Tolstoï pensait-il s'élever jusqu'à ces considérations ? Pouvait-il remonter jusqu'à cet ordre de causes ? Certes, son génie le lui permettait, mais son dogme le lui défendait. En effet, « le mal est en nous » ; dès lors à quoi bon chercher plus haut et plus loin ? Puisqu'il dépend de nous d'extirper le *mal* et d'atteindre au bonheur, à quoi bon s'enquérir davantage des agents de notre souffrance et de notre malheur ?...

Quand on médite cette conception effrayante, on sent passer le frisson de la torture. Il faut être

aveuglé, transporté, illuminé par la foi pour ne point s'aviser que si le *mal est en nous*, si nous sommes responsables de sa présence, s'il dépend de nous de le chasser, — le refus de le faire entraîne fatalement la punition et le châtiment. Ce n'est pas assez de l'*expiation*, il faut le tribunal, le Saint Office, la prison, la question, le bourreau.

Et voilà comment la doctrine d'amour qui fait retomber sur nos têtes les calamités dont nous gémissons aboutit à la cruauté froide et organisée.

S'il est vrai que toutes les religions « sont incompatibles avec le savoir et le bon sens », — le savoir et le bon sens *actuels*, — le christianisme pur, malgré ses belles promesses, n'est pas différent des religions présentes et passées. En quoi consiste cette foi chrétienne qui s'est emparée du cœur et de l'esprit de l'apôtre ? Lui-même va nous le dire : « Elle proclame que le principe universel est esprit, raison et amour. Ce principe elle l'appelle Dieu ou Père. Elle l'appelle Père parce que chaque homme le reconnaît en lui-même. Tout d'abord l'homme croit vivre de la vie animale ; il pense que sa nature corporelle constitue son « moi ». Puis, à mesure que se développe sa raison, il s'aperçoit que sa nature corporelle n'est pas libre, que son corps souffre et sera détruit, tandis que sa conscience lui révèle confusément l'existence de quelque chose qui échappe à la servitude, à la souffrance et à la mort ; alors, l'homme entre en contradiction avec lui-même et en désespoir. Or, l'enseignement du Christ résout cette contradiction. Il dit à l'homme : *il te semble que c'est l'animal qui vit en toi, mais ce n'est qu'une apparence* pareille à celle dont on est dupe quand on croit que le soleil tourne autour de la terre, ou quand d'une bar-

que en mouvement, on croit voir se déplacer le rivage. Ce qui vit dans l'homme *c'est seulement son principe spirituel*, raisonnable et bon, — c'est le Fils de Dieu. L'homme doit apprendre à considérer comme le fondement de son « moi » non plus sa nature corporelle, mais son être spirituel, et à satisfaire les désirs de l'esprit et *non ceux du corps*. Voilà ce qu'il lui suffit de comprendre pour que disparaisse aussitôt la contradiction de sa vie, pour que, émancipé de toute servitude et de toute souffrance, il recouvre une entière liberté. La mort elle-même cesse de s'imposer à lui parce que l'esprit, qui est Dieu lui-même, ne peut être anéanti : il a toujours été, il est et sera toujours (1). »

Telle est cette foi, qui ne se croit pas contraire « au savoir et au bon sens ». Elle se ramène à la croyance au dualisme du *corps* et de *l'âme* — à cette conception si simple, si grossière et si primitive de la pensée.

Est-il nécessaire de se ranger sous la bannière du *matérialisme* pour la rejeter ?

Non pas. Nous n'avons nul besoin de Buchner et de sa métaphysique de la matière. Il nous suffit de reconnaître les conquêtes, modestes mais appréciables, de certaines sciences de la vie.

Or le peu que nous savons touchant le fonctionnement du cerveau et du système nerveux central, le peu que nous avons acquis sur les maladies mentales, nous interdit désormais de nous arrêter à la vieille conception dualiste ; nous ne pouvons plus partager l'homme en deux : esprit et corps. Là-dessus tous les grands physiologistes sont d'accord ; tous repoussent l'antique dualisme ;

(1) *Les Rayons de l'aube.*

tous sont obligés d'admettre, *avec les résultats de l'expérience*, qu'il existe une relation de dépendance entre le corps et « l'esprit », c'est-à-dire entre la sensation et la pensée, celle-ci naissant et renaissant toujours de celle-là — de quelle manière? c'est ce que nous ignorons encore, mais le fait existe : point de phénomène psychologique sans un phénomène physiologique — nerveux — correspondant.

Dès lors, que penser de cette religion — purement chrétienne — qui se réclame du savoir et du bon sens, et qui ne peut tenir contre l'acquis scientifique d'un siècle? Que penser de cette conception rétrograde d'après laquelle on a la prétention « d'identifier notre moi avec notre être spirituel » ; bien plus, de négliger, de supprimer presque « la nature corporelle » ?

Voilà donc ce hardi réformateur qui ose proclamer que « l'homme doit apprendre à satisfaire les désirs de l'esprit et non ceux du corps » ?

Eh quoi ! ce peuple n'est donc pas assez débilité par les privations ? N'y a-t-il donc pas assez de désirs réfrénés, de soupirs et de langueurs ?

Quelle est donc cette morale, cette philosophie — *pigritia arrogans* — qui dit à la pauvre guenille affamée : ne mange plus, c'est le seul moyen d'apaiser ta faim; abstiens-toi, c'est l'unique façon de calmer tes désirs; retranche-toi, mutile-toi, taille dans ta chair et ronge tes plaies, c'est la manière infaillible de te guérir.

O délire chrétien !

III

Nous savons à présent dans quelle mesure le catholicisme contredit et trahit la doctrine chrétienne. D'autre part, nous savons combien la Religion

chrétienne — et tolstoïenne — est incompatible avec le savoir et le bon sens, car nous avons vu jusqu'à quel degré de restriction physique elle condamne l'homme altéré du xxe siècle.

Nous allons examiner les aspects politiques du néo-christianisme. Nous allons voir si cette morale d'amour, si pleine de séductions théoriques, est capable de nous donner le bonheur et l'amour dans la vie.

Tout service d'Etat ne peut évidemment se concilier avec la prédication de Jésus, avec les règles principales de la doctrine : « Tu ne tueras point » et « Tu ne résisteras pas au mal que l'on veut te faire ».

Donc, il n'y a point de doute à cet endroit : la désobéissance à la loi, le refus de prêter serment et de se soumettre au service militaire sont obligatoires pour tout chrétien véritablement sincère.

Ici, Tolstoï demeure donc scrupuleux observateur de la Religion primitive. On sait, du reste, que Tertullien et Origène conseillaient *de ne pas se battre* parce que l'interdiction de tout homicide est inscrit dans les Evangiles. Faut-il répéter que l'Eglise catholique est anti-chrétienne ? Non seulement elle approuve la guerre, mais elle reconnaît sa *sainteté*, *sacre* les conquérants et bénit les armées.

Ce point fixé, revenons à la doctrine chrétienne.

Est-il toujours avantageux de désobéir à la loi ? L'est-il même de refuser le service militaire? Est-il forcément profitable à l'individu de heurter de front le gouvernement et l'Etat ? Tolstoï l'affirme. Cependant, rien ne prouve que ces actes soient continuellement utiles à ceux qui les accomplissent.

La vérité, c'est que le réfractaire a voulu choisir de

deux maux le moindre, et que le résultat est souvent contraire à celui qu'il avait escompté. Quant à vouloir imposer comme un devoir moral l'attitude délibérément hostile, c'est conduire carrément les hommes au sacrifice. Voilà une lourde responsabilité.

Mais le chrétien ne s'en soucie guère. Est-ce que le sacrifice de l'individu compte pour quelque chose au regard de celui qui fait fi de « la nature corporelle » et qui a identifié son moi avec son être spirituel?

Non, non: il faut mourir à la vie réelle par excès d'amour pour la vie *idéale!* C'est là tout le christianisme. Il fait des réfractaires dogmatiques, c'est-à-dire des sacrifiés par persuasion, des suicidés volontaires.

Mais ces divers supplices ne peuvent s'accomplir qu'avec le concours de la loi (consécration de la force triomphante) — de la loi qui juge, punit et châtie, de sorte que tout encouragement à la désobéissance se traduit fatalement par une recrudescence de violences légales. Et la doctrine d'amour et de non-résistance au mal aboutit nécessairement, quoique par un détour charmant, à la résistance implacable aussi bien du côté des bourreaux que du côté des victimes.

Or cette contradiction tragique entre l'intention restée pure, charitable, et l'action devenue cruelle et sanguinaire passe inaperçue aux yeux de l'apôtre... si forte est la fascination de l'idéal et de la foi!

Plus on réfléchit à ce dogme de la non-résistance au mal par la violence et plus on examine les raisons apportées par Tolstoï pour établir son efficacité — plus, au contraire, on en découvre l'incohérence ou la vanité.

« Si j'admets, dit-il à l'un de ses correspondants, qu'on peut enfermer un homme très enragé, alors on peut et quelqu'un trouvera utile d'enfermer vous et moi. Et n'ayez pas la peur que vous avez de discuter dans ce sens. Si l'on peut enfermer, alors existera la violence dont souffre actuellement le monde. »

Tolstoï suppose donc que l'origine de la violence se trouve dans le fait d'enfermer. Il prend pour une cause ce qui n'est qu'un simple moyen. Mais voici qui est plus extraordinaire : « En Russie il y a 100.000 personnes enfermées, si on les laisse libres qu'y aura-t-il de si terrible? L'enragé tuera moi, vous, ma fille, votre mère. Mais qu'y a-t-il de si horrible à cela? Nous tous pouvons et devons mourir, mais nous ne devons pas faire le mal (1). »

Ainsi le meurtre de Tolstoï, de vous, de sa fille, de votre mère, tout cela importe peu : l'essentiel est de ne pas faire le mal ; si grande est la séduction du *bien* qu'elle a fait perdre la notion du *mal!* Le mal n'est plus le mal dès l'instant qu'il se commet par la réalisation de l'Idéal. Que tous périssent au nom de l'Amour !

On se figure, peut-être, que cette réflexion est échappée à Tolstoï par mégarde et qu'elle n'entraîne pas des conséquences aussi graves. Voici un nouveau témoignage de cet état d'esprit.

Tolstoï écrit sur les Doukhobors persécutés par le gouvernement russe :

« On loue les héros espagnols et américains de cette guerre sauvage, ces hommes qui, pour recevoir les récompenses et les honneurs, en ont tué beaucoup d'autres, ou ceux qui ont succombé dans

(1) *Les Rayons de l'Aube*, pages 37 et 38. Edition Stock.

la tuerie réciproque. Mais personne ne dit rien et même ne connaît ces héros de la guerre contre la guerre, qui, sans être vus et entendus de personne, sont morts ou meurent sous les verges, ou dans les cachots infects, ou dans la terrible déportation, et quand même, jusqu'au dernier soupir, restent fidèles au bien et à la vérité. »

Ils sont restés fidèles au bien et à la vérité!

Ils ont tout subi et tout enduré : vexations, coups, prison, supplices, mort, mais qu'importe, ils ont accompli *la volonté de Dieu;* ils ont donné à la vie un sens *raisonnable!*

De peur de rester les esclaves des riches, des puissants, des gouvernants et des princes, les malheureux Doukhobors se sont fait les esclaves *du bien* et de *la vérité.*

De peur d'accroître la somme de *mal* qui sévit parmi les hommes, ils ont renoncé à se mêler aux hommes et ont décidé d'agir conformément aux règles inflexibles de leur conscience (à la suggestion évangélique), c'est-à-dire qu'ils se sont sacrifiés à une Idée au lieu de se sacrifier à un Dieu ; et cette Idée — ce nouveau Dieu, cette tyrannie déguisée — les domine, les subjugue et les écrase. Obsédés par la pensée de bien vivre, ils ont perdu le goût de vivre.

Tolstoï élude ces contradictions absurdes et douloureuses. Elles ne se présentent même pas à son esprit. *La règle de vie* résoudra tout cela. Si nous perdons quelques avantages nous les récupérerons d'une autre manière. La vie chrétienne entraîne des sacrifices, mais quelles récompenses pour la conscience et quels résultats pour l'humanité!

Le catholique disait : renoncez aux biens de ce monde et le royaume des cieux vous appartient.

Que valent nos plaisirs éphémères et mêlés d'amertume comparés aux félicités éternelles que Dieu réserve à ses élus ?

A son tour le néo-chrétien déclare : Renoncez à cette vie artificielle qui repose sur le mensonge et l'erreur, vous verrez qu'aussitôt la paix renaîtra dans votre âme et le bonheur entrera dans votre maison. Que vaut cette existence empoisonnée des villes comparée à la douce vie familiale des champs? (Exemple les Doukhobors.)

Le catholique promettait les biens spirituels et lointains en échange des biens temporels et immédiats.

Le chrétien promet le bonheur parfait à condition de renoncer à la *jouissance*, car le mal vient aussi de la volupté.

En quoi consiste ce bonheur parfait ? Dans la réalisation de la vie chrétienne : simplicité des mœurs, existence familiale, union *indissoluble* de l'homme et de la femme, abnégation, sacrifice, amour.

Tolstoï ne s'inquiète pas de savoir si tous les hommes sont d'accord là-dessus. L'idée ne lui vient pas que le bonheur puisse être une affaire personnelle ; une inclination particulière, déterminée par une foule d'influences plus ou moins perceptibles ; une disposition préférée de l'esprit ou du corps — le calme ou l'ivresse, Minerve ou Bacchus.

Non, le bonheur sera chrétien ou il ne sera pas.

Le bonheur sortira de la règle de vie ; il jaillira d'une *obligation* morale, subie ou consentie ! Le bonheur sera l'application de la science du sage, c'est-à-dire une forme circonscrite et limitée de la vie. Et c'est ici le point le plus faible de la doctrine.

Qu'est-ce que la règle de vie ? Qu'est-ce que la

meilleure règle de vie ? O philosophes, un simple signe d'insuffisance, de restriction, de pauvreté ! Une règle de vie, une morale, ce n'est qu'une barrière au plaisir, à cette chose éternelle vers laquelle tout homme doit glisser comme l'eau sur une pente.

Chez tous les peuples, dans toutes les nations, la règle de vie a fait son apparition aux époques de grandes privations et d'immenses tristesses : c'est la ruse de l'homme avec lui-même, le subterfuge hypocrite et savant qui sert à tromper son amour et sa faim, — à leurrer ses désirs.

Marc-Aurèle, Sénèque, Epictète, Pascal et vous-même, Tolstoï, réformateurs austères du « moi », que cherchez-vous dans ce refuge dangereux de la vie intérieure ? Une seule chose : le plaisir qui se dérobe (1). Oui, tous « recherchent d'être heureux » et, ne pouvant l'être à leur gré, ils méprisent le bonheur, comme l'amant trahi méprise la femme et l'amour. Ils établissent des *règles de vie*, c'est-à-dire qu'ils élèvent des barrières autour des fruits savoureux de la vie et se grisent de l'image virtuelle de ces fruits. Ils méprisent la proie et caressent l'ombre, l'ombre projetée dans leur conscience !

Tel est le drame joué par les vrais chrétiens depuis dix-huit siècles.....

IV

C'est dans *l'Argent et le Travail* que l'on trouvera la théorie et le programme économiques de Léon Tolstoï. C'est là, aussi, que l'on verra ce qu'il y a

(1) « Tous recherchent d'être heureux, cela est sans exception, et c'est le mobile unique de leurs actions, jusqu'à ceux qui vont se pendre. » (Pascal.)

d'insuffisant, d'enfantin et de chimérique dans sa doctrine sociale.

L'apôtre du Néo-christianisme, inspiré par le moujik Bondareff (qui a « cherché la vérité dans les livres saints »), déclare que les malheurs et les crimes des hommes viennent principalement de ce qu'ils ont oublié et caché à eux-mêmes et aux autres le verset de la Genèse relatif au travail.

Ce verset, que l'on résume ordinairement dans cette parole : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » — est celui-ci dans le texte hébreu : « Et à l'homme (l'Eternel Dieu) dit : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger, maudit soit le sol à cause de toi ; c'est avec peine que tu en tireras ta nourriture, ta vie durant. Il te fera pousser des ronces et des épines, *et quand tu mangeras les plantes des champs, c'est à la sueur de ton front que tu te nourriras*, jusqu'à ce que tu retournes à la terre ; car c'est d'elle que tu as ét pris, tu es poussière et poussière tu reviendras. »

Il est donc hors de doute que *la loi du travail* a été imposée, suivant le texte même de l'Écriture, comme une malédiction divine. Cependant, Tolstoï rejette ce texte. Il lui répugne d'admettre que le travail soit une forme de l'expiation. D'où vient cela ? Parce qu'il considère, d'accord sur ce point avec la science, que l'Ecriture sainte n'est pas l'œuvre d'une puissance surnaturelle. De sorte que l'apôtre se trouve dans la situation embarrassée d'un accusateur qui, après avoir dénoncé les faux chrétiens et fourni cent preuves de leur hétérodoxie, mérite lui-même, sur ce point particulier, un reproche de même nature. Tel est le danger d'étayer une doctrine sur des *autorités ;* tel est l'in-

convénient d'accorder à la « sagesse humaine » une confiance que la vraie sagesse conseille de bien limiter.

Mais Tolstoï est animé d'une foi si robuste que cette déviation de la doctrine ne peut le troubler. Il va même plus loin. Après avoir reconnu que ce sont les hommes superstitieux qui confèrent à l'Ecriture la vertu surnaturelle, il ne craint pas de dire, à son tour, que l'Écriture « est plus profonde que toute science humaine, et que, malgré de continuelles réfutations, elle est parvenue jusqu'à nous et n'a point perdu son renom de divine. Elle est appelée divine et elle s'est transmise jusqu'à nous parce qu'elle contient la sagesse humaine la plus grande possible. Il en est du moins ainsi dans la plupart des passages de l'ouvrage qu'on appelle la Bible. »

Voilà donc posé en principe absolu que l'Ecriture « est plus profonde que toute science humaine ». Voilà donc la science — la science tout court, celle qui paraît ne devoir jamais être définitive, parce qu'elle croît et fructifie sans cesse — frappée de nullité vis-à-vis de cette autre « science » qu'on nomme l'Ecriture !

Mais qu'est-ce donc cela, sinon un dogme infaillible qui dit implicitement à la science :

— Tu n'iras pas plus loin. C'est en vain que tu cherches ; moi, moi, j'ai trouvé la vérité définitive et je te défends de le nier.

Certes l'arrêt ne vient pas de Dieu — mais de l'Ecriture, de Jésus. Où est la différence? Dans les mots ; mais ces mots changent-ils le fond des choses ?

Mais nous devons à Tolstoï, comme à un loyal adversaire, tous les arguments qu'il invoque, ou

peut invoquer. Sans doute sur cette partie épineuse de la doctrine il ne manquera pas de répondre : la loi du travail est vraie, non parce qu'elle est parole de l'Ecriture, mais « parce qu'elle affirme une des lois inéluctables de la vie humaine ». C'est une révélation : « A la sueur de ton front, pétris ton pain. C'est une loi, dit-il, qui m'explique tout un ordre de phénomènes. L'ayant connue une fois, je ne puis plus l'oublier, et je suis plein de reconnaissance envers celui qui me l'a découverte (1). »

Il s'agit donc expressément d'une loi *révélée*, non d'une loi expliquée, déduite de recherches, de travaux, d'observations, de méditations ou d'expériences.

Montrons la pensée de l'auteur dans son plein jour. Il ajoute :

« L'idée fondamentale de Bondareff est que cette loi (l'homme doit travailler pour vivre), reconnue jusqu'à présent comme nécessaire, doit être considérée comme invariable et comme meilleure que toutes les autres. Bien plus, elle doit être tenue pour une loi religieuse, comme le sabbat et la circoncision chez les Israélites, le jeûne et tous les autres sacrements chez les chrétiens qui reconnaissent l'Eglise, la prière cinq fois le jour, et d'autres pratiques chez les Mahométans.

« Bondareff affirme quelque part, poursuit Tolstoï, son disciple, que si les hommes reconnaissaient le travail du pain pour un devoir religieux aucune autre occupation ne pourrait dès lors les empêcher de remplir cette loi, de même qu'aucune autre occupation ne peut empêcher les croyants de célébrer les fêtes prescrites par la religion. Nous avons plus

(1) *Le Travail*.

de quatre-vingts fêtes par an, tandis que le travail du pain n'exige, d'après le calcul de Bondareff, que quarante jours environ... »

Brave Bondareff! le travail du pain exige infiniment moins de temps.

Il suffit, parfois, d'un petit fait, pour renverser une immense doctrine, laquelle résiste à l'assaut de vingt discours.

Faut-il rappeler qu'il existe déjà un grand nombre de machines à pétrir la farine? qu'il y a des appareils mécaniques pour moissonner, faucher, ramasser les gerbes, les lier et les transporter automatiquement dans les greniers? qu'il existe des machines pour confectionner les chaussures, les vêtements, les chapeaux? etc., etc. Mais tout cela, dira-t-on, ne profite guère à la masse. Sans doute. Mais peut-on nier que cela bouleverse les conditions du travail, et change profondément les aspects du problème qui nous occupe? Tolstoï s'en est-il aperçu? A-t-il compris quel rude coup ce nouvel état de choses portait à la doctrine de son bon maître Bondareff? On le croirait presque en lisant ce qu'il dit de « la théorie astucieuse et diabolique de la division du travail ».

Comme si les faits pouvaient être *astucieux* et *diaboliques !*

Comme si l'on pouvait méconnaître que *la division du travail* est un phénomène général et universel et que l'idée même de la supprimer — au lieu de chercher à en tirer parti — est une folie! Certes, les préventions de Tolstoï contre la division du travail sont fort compréhensibles si l'on examine les résultats humains actuels. D'autant plus que maints théoriciens — Spencer par exemple — ont essayé, presque naïvement, de donner une consé-

cration officielle à la violence organisée. Et même, il n'est pas mauvais de souligner les résultats de ce phénomène économique ne fût-ce que pour troubler le ridicule optimisme des fortes têtes de la science (la science comme la religion a ses fétichistes). Mais s'ensuit-il que nous puissions dire, en parlant des résultats sociaux de la division du travail : « Tout cela se produit en vertu de cette notion fausse de la division du travail, qui repose, non sur la conscience ni sur la raison, mais sur l'observation, et que les soi-disant savants proclament avec une telle unanimité ? » Comme si la division du travail était une notion fausse! Comme si elle avait été le résultat d'un faux calcul ! Comme s'il avait dépendu des hommes qu'elle fût ou ne fût pas!

Dans tout cela Tolstoï ne tient jamais compte de la nécessité. Il semble que les hommes aient toujours été libres d'agir à leur guise, depuis que leurs ongles ne sont plus des griffes et qu'ils ont cessé de grimper aux arbres. Tant de responsabilités sur la tête de ce vieil homme des cavernes ! Faut-il donc nous supposer si méchants, ô généreux Tolstoï, que toutes les cruautés commises par nos ancêtres soient le fruit d'une préméditation *astucieuse et diabolique ?* Faut-il fermer les yeux sur les besoins, sur les obligations naturelles, sur les obstacles et les difficultés sans nombre qui surgirent sous les pas du primate désolé ?

Il y a des insectes répugnants et qu'on ne peut regarder sans dégoût. Pour vaincre ce sentiment, Cuvier conseillait de forcer son attention, et de suivre la série des mouvements et des actes qu'ils accomplissent pour se nourrir, s'abriter, s'accoupler, se reproduire et perpétuer leur espèce.

Que ne faisons-nous la même chose pour les hommes? Que n'essayons-nous de surprendre la vie de nos ancêtres dans le passé, et d'étudier les conditions de leur existence précaire et difficile? Peut-être cela nous donnerait-il des clartés nouvelles sur le présent. Peut-être, ce qui nous semble aujourd'hui l'effet d'une disposition *astucieuse*, *diabolique*, méchante et sanguinaire, nous apparaîtra-t-il sous un aspect moins ténébreux?

Mais il est bien difficile de se faire entendre de celui qui vous dit : « Depuis que le monde existe, les êtres raisonnables ont distingué le bien du mal ; mettant à profit les efforts de leurs devanciers, ils luttaient contre le mal, cherchaient la voie juste, la meilleure, et lentement, mais incessamment, s'avançaient dans cette voie (1). »

Comme si les notions de *bien* et de *mal* avaient été immuables chez tous les peuples et dans toutes les civilisations! Et en supposant même que cela ait été, comme si l'on devait oublier que l'histoire de l'homme depuis Çakia-Mouni ou Jésus n'est pas toute l'histoire! Enfin comme s'il était possible de citer un peuple, une cité, une tribu qui ait obéi, dans les actes essentiels de sa vie, à des considérations intellectuelles!

V

En résumé, toutes les idées de Tolstoï sur l'homme et la vie modernes sont le fruit d'une conception *à priori* qui est le simple résultat d'une habitude fort ancienne : elle consiste à prendre pour point de départ une idée mère et à en tirer *logiquement* toutes les conséquences. Tout ce qui

(1) *Ce qu'il faut faire.*

s'écarte de cette idée mère est considéré comme faux et funeste, tout ce qui s'en approche et la fortifie est admis comme vrai et bienfaisant. Il faut que tout s'accorde avec elle, et que tout se ramène à sa mesure.

On suppose, en outre, que certaines idées innées conduisent le monde.

De ce point de vue les phénomènes internes (sensations, sentiments, pensées) dominent les phénomènes externes (institutions, gouvernements, civilisations, etc). Bien plus, les premiers sont les créateurs arbitraires des seconds.

La vie morale — morale ou immorale — commanderait le monde social et le gouvernerait à son gré. Ce serait la vie intérieure — intellectuelle ou affective — qui conduirait les événements et dirigerait, dans une voie tracée d'avance, la vie politique, religieuse et sociale. L'arbitraire individuel organiserait l'Histoire. La sagesse ou la folie ne seraient pas les dociles instruments du destin, mais, au contraire, ses créateurs !

Nous ne cherchons pas à approfondir ici les origines obscures de ce tour d'esprit anthropomorphique.

Contentons-nous de remarquer, à cet égard, que de tout temps le philosophe, l'idéologue, disons le mot — l'intellectuel — a considérablement exagéré sa fonction sociale. Avec une présomption naïve, il a donné à ses constructions idéales une importance infinie. Il est si naturel et si humain que chacun de nous ait la plus haute idée de sa profession ou de son rôle !

Aussi ne devons-nous pas être surpris que « l'intellectuel » ait méconnu le rôle important et fatal du guerrier, du chasseur, du pasteur, du marchand,

de l'artisan et de l'esclave, lesquels agissaient en dehors de ses conseils et de ses vues, et créaient, *sans idéalité*, la vie fondamentale.

Y a-t-il donc si longtemps que l'homme a cessé de croire que l'univers avait été créé à son intention et pour ses fins particulières ?

La croyance du philosophe est de même espèce. Il se fait centre et phare. Il croit que tout dépend de son concept ou de sa doctrine. Il s'efforce de lui comparer toute chose et c'est le résultat de cette comparaison arbitraire qu'il nomme *Vérité.*

En cherchant un *sens raisonnable* à la vie, Tolstoï partage la superstition commune S'il ne rêve pas, à l'instar de Platon et de Renan, que le gouvernement soit confié à une équipe de philosophes, néanmoins il veut que le sage soit obéi. Car le sage c'est le Sauveur !

Et les foules seront sauvées ou perdues par les vérités des sages ou les mensonges des fourbes. C'est la lutte du bien et du mal — Dieu et Satan, Armuzd et Arhiman — c'est le mirage de l'homme altéré dans les civilisations crépusculaires.

§

Le mérite principal des hommes de la qualité de Tolstoï est précisément celui qu'ils n'ont pas cherché : ils expriment certains côtés négligés de la civilisation. En donnant une forme logique aux divagations douloureuses de leurs contemporains, ils attirent l'attention sur des parties souterraines de la société moderne. Ce sont des forces morales qui jettent le trouble dans « les bonnes consciences » et sèment le doute dans les régions inaccessibles de la puissance.

Grâce à eux *l'absurde* prend un sens, et quelque-

fois un sens profond qui échappe aux amateurs de vérités évidentes et superficielles.

« Dieu sera peut-être un jour, » écrivait Renan. N'était-ce qu'un joli trait d'esprit?

Dieu sera peut-être un jour : c'est-à-dire, est-il permis de supposer que l'homme, par un accord de sa raison et de son instinct, par une fusion de deux éléments en conflit, par un équilibre et un rythme de son sang — l'homme sera maître de sa fortune dans une même mesure précise et limitée?

HENRI DAGAN.



LA DÉLIVRANCE

—

A Eugène Carrière.

ELLE

Donne ta main, amant qui vieillis avec moi.
Adieu.

LUI

Va ! Que la vie pour toi soit plus belle ;
oublions notre amour, notre haine,
et l'ombre d'aujourd'hui sur l'hier radieux...
Voici ma route, voici la tienne,
adieu.

ELLE

Écoute. Je t'aimais...
je t'aimais, quand tu vins à moi, superbe et fort,
toi, le maître qui m'a réduite !
Était-ce la vie ou la mort,
était-ce la douleur ou la joie sans limites
qui parurent soudain, quand tu m'as éveillée,
à mes paupières émerveillées ?
Je ne savais... — le sais-je encore ? —
c'était toi, chant ou cri, blessure ou caresse qu'importe,
toi qui vins, toi qui m'emportas,
sans parole, éperdue en tes bras
où je restai captive.

LUI

Oui, je t'aimais, menteuse ivresse qui t'en vas.

Était-ce l'instant de ton rire
ou l'heure qui vit ta détresse?
était-ce dans tes yeux une ferveur divine
ou, dans les longues mains que tu étires,
la langueur de tes gestes lents, et leur faiblesse?...
O amante d'hier, je ne sais pas, je ne sais pas
ce qui courba mon front déchu sur ta poitrine.

La lumière au couchant effeuillait ses lilas
et tu parus, ornée encore de sa tristesse,
mais noble d'une telle et si vivace ardeur
qu'un espoir étoilé remplit le soir subtil.

Fière, en ton beau regard ignorant de la peur,
— tendre comme un penser d'enfance dans l'exil
c'était toi, triste ou gaie, ah, qu'importe!
toi seule que j'ai vue et malgré moi suivie,
honteux, vaincu, cherchant ma volonté ravie,
— toi qui vins, et levant un front inapaisé,
enveloppas ma force aux plis de ton baiser!

ELLE

Pour toi, pour ton baiser,
jadis,
tout au monde aurait pu mourir
pour ton baiser!...
Tu fus ma soif, tu fus ma faim,
tu fus mon douloureux et glorieux languir.
Folle! je cachais mes yeux de mes mains
et pleurais et riais en tes bras d'homme...

Je ne connaissais plus la terre ni les cieux;
ta voix seule guidait mes vœux quand je rêvais,
et mes yeux, si je les levais,
cherchaient leur désir en tes yeux...

Oh faiblesse d'aimer ce que le front ignore!
Tristesse de mes yeux qu'en vain je voulais clore...
Je te suivais, humble servante de tes songes.
Hélas! sans tes fureurs, je te suivrais encore.

Tu te ris!... sans pitié pour mon cri de douleur...
Oh je t'ai vu, enfin, je t'ai vu et te hais!
Je vous ai vus, front vil et bouche de mensonge,
toi, son stérile cœur, et toi, son âme lâche, —
et je sais, hélas! oh! je sais
sur quelle aridité j'épuisai tant de larmes.

Il n'est point de sanglot, point de silence qui te touche.
Ta bouche a sucé de ma bouche
toute ma volonté tarie en ton baiser;
rouge et cruelle comme une flamme,
plus riche des trésors qu'elle avait consumés,
malgré mes bras, malgré mon cri désabusé
elle mordait la vie en ma chair convulsée.

Qu'étais-je? Je n'existais pas.
J'obéissais, domptée, — et tes vices le savent,
ô maître sans merci d'une ignorante esclave...
Mais je m'échappe, enfin, mais enfin je vais vivre,
et ma honte indignée ne suivra plus tes pas.

Lourde encore de ta haine, hélas!
mais forte et fière de mon front libre,
j'irai ravir, parmi l'émoi de la lumière,

un délice d'amour que tu ne verras plus.
Je suis libre, oh joie! je suis libre...
libre de toi, ma folle fièvre,
libre de moi, qui fuis de tes mains dissolues, —
et les yeux nouveaux que je lève,
à jamais libérés d'un mortel souvenir,
sont clairs de l'horizon qu'ils veulent découvrir.

Mon rire n'attend plus l'étreinte de ta bouche;
mais à tout ce qui chante, à tout ce qui frémit
il ouvre éperdument un espoir de merveille, —
et pour brûler en moi ta caresse ennemie
j'accueille en cette chair, ivre d'un vœu farouche,
le baiser magnifique et puissant du soleil.

. . . .

LUI

Sœur, qui fus mon amante,
n'insulte pas l'amour : tu ne l'as pas compris.
Sous son voile oublié, dont tu froisses les plis
et romps le blanc réseau entre tes mains démentes,
ô ma sœur, ô ma sœur démente,
c'est ta beauté d'hier que ton geste flétrit.

Ouvre les yeux, cruelle et douloureuse amante!
Ce que je fus, tu l'as été; et la voix morne qui mentit
je l'écoutais d'entre tes lèvres.

Nous fûmes l'un pour l'autre une âme qui s'ignore
et va cherchant, de rêve en rêve,
son fantôme bientôt dissipé par l'aurore.
Parfois une ombre, ainsi, fragile et belle,
dans la nuit vers une ombre se lève,

tend les bras, fléchit et chancelle,
et meurt de la clarté sans fin qui la dévore
quand le Jour a déclos sa paupière incrédule.

La lumière effeuillait les lilas de sa robe
mystérieuse, quand tu m'es apparue.
Un rayon défaillait au lointain des ténèbres.
Mais, en tes vastes yeux où la nuit s'accumule,
resplendirent soudain les couronnes stellaires...
et tu semblais grandir, ô sœur du crépuscule,
de toute l'ombre errante à l'entour de tes pas.

Tu vins; nous nous parlions tout bas;
j'écoutais ton haleine ainsi qu'une pensée.
L'amour, — ne dis-tu pas qu'il est l'illusion? —
semait sur notre lente caresse enlacée
une parure de blancs flocons
pour ta robe de fiancée...
et la nuit scintillante où notre chair fut ivre
noua dans tes cheveux mille roses de givre.

Ainsi, captif entre tes bras,
ô ma sœur, je ne savais pas
que la noble guirlande enroulée à ton front
avait neigé de ma pensée...

L'heure est évanouie, l'heure ardente et obscure
qui t'endormit si belle en mes songes bercée.
Peu à peu glissée de ton front,
ta couronne de neige pure
fleur à fleur, flocon par flocon,
comme un cercle de lin fragile qui se rompt
déserte ta nudité sans parure...

et si ma main se pose où fut ton blanc fantôme,
elle ne touche plus qu'une neige fondue
qui fuit et glisse de mes paumes
avec un peu de boue entre mes doigts tendus.

ELLE

Écoute.
L'âpre fleur qu'en passant j'ai cueillie
— là-bas, au bord de notre ancienne route,
parmi des souvenirs aux tiges inégales, —
comme j'en aspirais la sève jaillie
a donné l'amertume à ma bouche...
mais je la jette dans la prée.
Laissons les mots qui portent le mal ;
ne cherchons plus d'ivraie aux gerbes de l'airée.

Parfois j'ai vu, penchée sur une source,
un monstre immonde souiller son cristal
où je m'étais désaltérée ;
parfois encore, en la pulpe d'un fruit,
j'ai mordu la brûlante aiguille d'une abeille...
mais faut-il rappeler la douleur qui s'enfuit?

LUI

Le jour se meurt en la merveille
de l'oublieuse et pacifique nuit.

ELLE

Nous fûmes, l'un pour l'autre, une ombre mensongère...
ô mon frère, gardons de la clarté le rêve,
s'il faut à sa beauté le regard des étoiles.

LUI

Parmi des plis flottants toute forme se voile :
suaire de la mort, robe de fiancée,
selon que nos mains les soulèvent...

ELLE

N'a-t-elle pas grandi nos fronts sous les étoiles
la froide illusion dont je reste glacée?
Adieu ! l'ombre va naître et mon destin m'appelle.
Ta foi, par mon oubli, pour toujours t'est rendue;
Va! que la route te soit belle;
adieu...

Mais tu le sais, sous la neige fondue,
la fange reverdit, la terre renouvelle!...
J'offre, pour des moissons enivrantes de fleurs,
une âme labourée au soc de la douleur.
Mon désir se confie à l'étreinte fragile
des brises, où la vie est une aile suspendue.
Le printemps, — il m'émeut de son souffle vivant, —
va semer plus profonde en mon humide argile
une amour inconnue et douce, que j'attends...
Adieu! adieu! Déjà, j'ouvre mon sein fertile
aux germes qu'apporte le vent.

. . . .

ALBERT MOCKEL.

UNE

VICTIME DE NIETZSCHE [1]

(HISTOIRE DE SERGUÉI PIÉTROVITCH)

—

Ce qui, d'entre les théories de Nietzsche, ravissait au degré suprême Serguéi Piétrovitch, c'était la conception du Surhomme et l'ardeur à glorifier les forts, les libres, les dominateurs. Insuffisamment instruit dans la langue allemande, Serguéi traduisait avec difficulté. Par bonheur, il possédait depuis dix-huit mois un camarade de chambre, Novikov, lequel parlait l'allemand dans la perfection et de plus n'ignorait rien des choses de la philosophie : Novikov venait à son aide. Mais, en octobre 189..., au moment où il ne restait que quelques chapitres à traduire de « *Ainsi parla Zarathoustra* », Novikov se vit déporté par mesure administrative, à la suite de troubles où il s'était trouvé mêlé. La traduction n'avança plus guère : Serguéi Piétrovitch ne s'en chagrina pas outre mesure, se contentant parfaitement des pages étudiées en commun, qu'il avait relues à les savoir par cœur, même en allemand. Au surplus, si excellente soit la traduction, les aphorismes s'y dépouillent nécessairement d'une partie

(1) Andreieff n'est pas encore connu en France. Un recueil de nouvelles publié en 1902 popularisa son nom en Russie et le plaça au premier rang des jeunes écrivains de son pays. S'il a subi des influences, ce sont celles de Dostoïewski et surtout de Nietzsche, dont il s'est fait l'ardent propagateur.

de leur saveur ; ils deviennent trop évidents, trop élémentaires et l'on a l'impression de pénétrer immédiatement, brutalement, jusqu'au fond de leur mystère. Mais quand Serguéi Piétrovitch contemplait le dessin gothique des caractères allemands, il lui semblait déchiffrer dans chaque phrase, à travers le sens direct, une acception seconde intraduisible par des mots. Leur profondeur limpide se voilait ; parfois l'idée lui venait que, si quelque nouveau prophète devait surgir sur le monde, il parlerait nécessairement un idiome inconnu que tous les peuples comprendraient soudain. Aussi ne se pressait-il point de traduire la fin de ce livre unique entre les œuvres de Nietzsche, que Novikov lui avait laissées.

Serguéi Piétrovitch était étudiant de troisième année à la Faculté des sciences naturelles. Ses parents, ses frères et sœurs, les uns plus âgés que lui, les autres plus jeunes, résidaient à Smolensk. Son frère aîné, déjà docteur, gagnait largement sa vie, mais sans pouvoir aider les siens, chargé qu'il était d'une famille personnelle.

Serguéi Piétrovitch devait donc se contenter de quinze roubles par mois, et il s'en contentait, prenant gratuitement ses repas dans une pension d'étudiants, ne fumant pas, et s'abstenant presque d'eau-de-vie. Du temps de Novikov, tous deux buvaient abondamment, Novikov trouvant force leçons bien rétribuées. Une fois, par la faute de ce dernier qui sous l'empire de la boisson s'amusait à grimper aux arbres des boulevards, en quoi l'imitait docilement Serguéi Piétrovitch, le juge les condamna à une amende de dix roubles, que Novikov acquitta. La franchise de leurs relations rendait tout naturel un tel état de choses et personne ne s'en choquait,

excepté Serguéi Piétrovitch lui-même. Mais sa disette d'argent arrivait en argument irréfutable.

D'autres cas analogues se présentaient, qu'il lui fallait de même accepter, et à force d'y réfléchir Serguéi Piétrovitch finit par se persuader que toute sa vie exprimait une servitude du même genre. Il n'était pas laid, pas beau non plus : pareil à tout le monde.

Un nez plat, des lèvres épaisses, un front bas le privaient de toute individualité, le faisaient tout semblable à des centaines et des milliers d'êtres humains. Rarement s'approchait-il d'un miroir, mais chaque fois il contemplait piteusement deux yeux qu'il voyait irrémédiablement ternes et troubles. Sous ce rapport comme sous maint autre, il représentait exactement le contraire de son ami. Novikov montrait des yeux perçants, hardis, un front large, une figure ovale, bien dessinée. Pour Serguéi Piétrovitch, le torse haut qui portait sa face sans caractère lui apparaissait comme une difformité : et il marchait voûtant tristement son dos. Mais le plus douloureux est qu'il ne se croyait pas intelligent ; au Gymnase (1), les professeurs le considéraient tout simplement comme un faible d'esprit. A la suite d'une réponse particulièrement niaise, le prêtre l'avait qualifié d' « abruti de Smolensk et de Mohilev », et le surnom devint proverbial pour caractériser tout élève incapable. En dehors de cette qualification générale il resta de la classe entière le seul à ne point porter de sobriquet : rien ne se remarquait en lui. Il se devinait relégué parmi les nullités indifférentes, quoique personne ne le lui eût textuellement dit, car personne ne le jugeait digne d'une parole sérieuse ; Novikov au contraire

(1) Lycée.

n'avait qu'à se montrer pour que la conversation la plus frivole prît un tour décisif. Au commencement, Serguéi Piétrovitch protesta implicitement contre l'opinion générale en s'efforçant d'agir, de parler, d'écrire, d'une sorte subtile : mais il ne provoquait jamais que le rire. Aussi finit-il par se persuader lui-même qu'il ne composait rien, qu'il n'était qu'un esprit stupide, et cette conviction se fit tellement profonde que tout l'univers lui eût trouvé du génie sans le détourner d'elle ; car l'univers ne pouvait soupçonner ce que savait trop bien Serguéi Piétrovitch : que la pensée profonde sous quoi le monde frémirait, Serguéi Piétrovitch l'avait nécessairement volée, ou bien déterrée par un si disproportionné travail qu'elle en devenait vraiment sans valeur ni mérite. Tout ce que les autres saisissaient au vol lui coûtait des efforts inouïs, et, une fois implanté dans sa cervelle d'une manière inextirpable, y restait étranger comme s'il se fût agi non d'une pensée vivante, mais d'un objet inerte, un livre enfoncé dans cette tête et la blessant de ses angles durs. Circonstance qui exagérait cette ressemblance, à côté de la pensée intruse, Serguéi voyait nettement se dessiner la page où il l'avait puisée. Quant aux notions non consécutives à des lectures, elles restaient élémentaires, sans cachet ni personnalité, analogues aux milliers de notions neutres qui végètent par le monde, tel son visage à des milliers de visages. Pour pénible que fût d'admettre une telle constatation, Serguéi Piétrovitch l'adopta cependant. Auprès de ce fait primordial, d'autres, comme l'absence de toute aptitude, la poitrine faible, une gaucherie générale, le manque d'argent, apparaissaient insignifiants. Sans s'en apercevoir Serguéi Piétrovitch devint rêveur et naï-

vement chimérique. Tantôt il se voyait gagnant le lot de 200.000 roubles et entreprenait un voyage à travers l'Europe : mais faute d'imagination, la représentation du voyage ne dépassait pas le fait du départ. Tantôt un miracle le faisait instantanément beau, intelligent, irrésistible. Venant d'ouïr un opéra, il se révélait chanteur ; de lire un livre, grand savant ; de visiter la galerie Tretiakov, peintre : mais toujours au milieu d'un décor imprécis dont le fond était empli par une foule, par *eux*, Novikov et autres, qui tous s'inclinaient devant la beauté ou le talent de Serguéi, lequel leur dispensait soudain le bonheur absolu.

Lorsqu'il s'acheminait vers le réfectoire des étudiants, de ses pas allongés, la tête basse, coiffé d'une casquette décolorée, personne ne soupçonnait que cet étudiant effacé, au visage plat et nul, était en ce moment le possesseur de tous les trésors d'ici-bas. Au réfectoire, il se faisait tout petit, expédiait vivement un repas léger, et regardait de côté, lorsqu'un étudiant de sa connaissance passait auprès de lui cherchant des yeux une place inoccupée. Il redoutait toujours de telles rencontres, ne sachant sur quoi converser, et se taire lui semblant inconvenant. Ses rêveries, toutes identiques, avec acharnement entretenues, finirent par prendre une ombre de réalité et de précision. Et mieux Serguéi Piétrovitch se représentait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait être, et moins il lui était facile de concilier sa représentation idéale avec ce fait implacablement inéluctable : la vie.

Et graduellement, à son insu, se consomma un divorce absolu d'avec tout le reste du monde. L'habitude conservée du lycée, d'une existence en commun, lui faisait se mêler à toutes les organisa-

tions d'étudiants et fréquenter régulièrement leurs réunions. Là il écoutait les orateurs, plaisantait lorsqu'on plaisantait avec lui, griffonnait un mot sur quelque chiffon de papier, et le plus souvent évitait les votes, incapable de si promptement démêler de quel côté la vérité se tenait. Mais en général son opinion restait impersonnelle et suivait la majorité.

Serguéi Piétrovitch rendait parfois des visites; seulement chaque fois il s'enivrait avec ses hôtes. Alors il chantait avec eux, d'une voix sans sonorité, faisait chorus aux grivoiseries, embrassait tout le monde, et, finalement, allait chez les dames galantes, les seules femmes qu'il fréquentât et encore lorsqu'il se trouvait ivre; à jeun, elles lui inspiraient la peur et le dégoût. Il ne recherchait point la société des femmes honnêtes, convaincu qu'aucune ne l'aimerait. Il connaissait quelques étudiantes, qu'il saluait tout rougissant, quand il les rencontrait, mais elles ne répondaient jamais à ce compagnon laid et borné, quoiqu'elles sussent, comme tout le monde, qu'il s'appelait Serguéi Piétrovitch. Ainsi, tout en n'appartenant pas exactement à la catégorie d'étudiants qu'on appelait les sauvages, lesquels passaient leur obscure vie inconnus de tous, et se présentaient à l'examen avec une timidité farouche, il n'entretenait avec le monde aucun de ces rapports qui rendent une société sympathique et souhaitable. Lui de même n'affectionnait personne de ceux et celles avec qui il plaisantait, s'enivrait d'eau-de-vie, ou qu'il embrassait.

Quand il ne rêvait ni ne travaillait, il lisait, sans choix, simplement pour se désennuyer. Il goûtait peu les livres sérieux, n'y comprenant pas grand' chose, ni les romans : de ceux-ci, les uns ressemblaient trop à la vie, aussi tristes qu'elle, et le reste

il le tenait pour invraisemblable et mensonger comme ses rêves. Que lui sérieusement se figurât gagnant des millions à la loterie, dans un livre une telle aventure le faisait ricaner — et humiliait son rêve. Il trouvait véridiques les romans russes, mais souffrait à les lire, songeant qu'il appartenait à la multitude d'êtres insignifiants et de vaincus de la vie dont lui parlaient ces ouvrages volumineux et moroses. Pourtant il y avait deux romans, deux traductions, qu'il lisait et relisait. L'un, il le préférait aux jours de découragement et d'angoisse, quand l'automne pleurait mélancoliquement et gémissait sur la ville et dans son cœur; il avait honte de l'avouer, c'était *20.000 lieues sous les Mers*, de Jules Verne. Sergueï Piétrovitch était subjugué par la puissance de cette figure du capitaine Nemo, qui s'exile de l'humanité pour descendre dans les profondeurs inaccessibles de l'Océan et de là mépriser l'univers. Le deuxième livre était : « *Un seul brave ne peut résister à une armée* », de Spielhagen, dont il aimait s'entretenir avec les camarades, ravi lorsqu'ils s'inclinaient devant le noble despote Léo. Plus tard, sur le conseil de Novikov, qu'intéressa sa passion pour les grands hommes, il commença de lire leurs biographies avec passion ; mais chacune achevée il songeait : Je ne lui ressemble pas ! Et mieux il apprenait leur histoire, plus il se sentait amoindri.

Ainsi végéta-t-il jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. La première année de ses études, s'étant vu « collé » à l'examen de physique, il s'était acharné au travail, et, fait habituel chez ceux qui s'adonnent sérieusement aux sciences, le temps passait pour lui sans qu'il en prît conscience, dans la fièvre studieuse. Peu à peu, l'impression aiguë de vie

manquée s'émoussa, et Serguéi s'accoutuma à l'idée de représenter un individu ordinaire, peu intelligent et point du tout original. Son cerveau s'assit à la limite qui sépare l'imbécillité de l'intelligence, et d'où l'on distingue également bien les deux contrées: soit que l'on contemple la noblesse hautaine de l'esprit d'élite, soit que l'on considère la misérable bassesse de la bêtise, heureuse derrière les parois épaisses d'une voûte crânienne impénétrable à l'égal d'une forteresse. Pourtant, c'est plutôt de ce dernier côté qu'il regardait, savourant alors une manière de revanche calme à reconnaître là tant de gens valant moins que lui encore. Serguéi lut moins et but davantage; non goulument, ainsi qu'autrefois, mais par petits verres entre ses repas, s'entretenant de la sorte dans une demi-ivresse latente, où toutes impressions désagréables s'évanouissaient.

Pendant les vacances, il commit, à Smolensk, son unique roman d'amour, bien ridicule pour autrui, mais pour lui nouveau, poétique, délicieux. L'héroïne fut une jeune fille laide, sotte, mais affectueuse, qui venait sarcler le jardin de ses parents. Serguéi discernait mal comment elle l'avait pu aimer, d'où un léger mépris de son amour: mais les entrevues sentimentales dans le jardin sombre, le doux murmure des chuchotements, l'appréhension, tout l'enchantait. Quand, à l'automne, il repartit pour Moscou, elle pleurait, et lui « se sentait tout autre », fier et satisfait de soi: il valait autant que quiconque, puisque lui aussi une femme l'aimait, avec désintéressement, et que leur séparation la faisait pleurer. Comme beaucoup, il avait fini par ne plus prendre attention à la vie, laquelle s'écoulait plate, insignifiante et terne, tel un marécageux

ruisseau. Pourtant à certains instants il sortait de sa pesante somnolence et se reconnaissait avec terreur pour le toujours même lamentable être. Alors, des nuits entières durant, il songeait au suicide, jusqu'à ce que la haine noire de son individu tournât en une douce et paisible compassion. Et la vie reprenait le dessus, et il se répétait qu'elle représente un fait, un fait qu'on ne peut se défendre d'accepter.

Ce fut précisément au cours d'une de ces périodes de réconciliation avec les faits qu'il fomenta liaison avec Novikov. Les camarades n'y comprenaient rien, Novikov étant tenu pour une intelligence supérieure. Finalement, ils conclurent qu'égoïste et vain celui-ci recherchait un miroir où refléter son brillant esprit : et ils riaient de le voir élire une glace aussi difforme et triviale. Les assurances de Novikov, que Serguéi n'était nullement aussi bête qu'il le paraissait, furent reçues pour une bravade de cette vanité. Peut-être touchait-on juste, mais Novikov mettait tant de tact et de discrétion dans la manifestation de sa supériorité que Serguéi Piétrovitch l'affectionna. Et c'était le premier homme qu'il aimât, et c'était le premier ami que la vie lui eût procuré. Fier de cette liaison ennoblissante, il lisait les livres qu'il lisait, l'accompagnait docilement au restaurant, grimpait après lui sur les arbres des boulevards, et dégustait enfin l'exquisité de se voir l'intime d'un homme à de hautes destinées offert. Avec un étonnement respectueux il suivait le travail de cet ardent esprit qui, loin derrière lui, laissait, pareilles aux verstes franchies, toutes théories philosophiques, historiques ou économiques, pour s'élancer en avant, toujours en avant, tandis que lui Serguéi emboîtait

le pas de loin, timidement; jusqu'au jour où il reconnut combien il restait en arrière. Elle fut horrible cette journée où Serguéi Piétrovitch, assoiffé de noyer son débile « moi » dans un « je » viril, en comprit l'impossibilité, et qu'il se traînait autant en deçà du compagnon de tous les instants que de ceux dont les lectures lui révélaient la vie et les actions. Et c'est Nietzsche — son ami lui avait conseillé de l'étudier — qui le lui fit comprendre.

II

Quand Serguéi lut les pages de *Ainsi parla Zarathoustra*, il lui sembla qu'un soleil illuminait la nuit de son existence. Triste soleil boréal, et pour éclairer non pas quelque paysage joyeux, mais un désert désespérément morne, glacial et mort : son âme. Une clarté, tout de même, et dont il demeurait ébloui comme ce ne lui était jamais arrivé. En ces temps, si peu lointains soient-ils, peu de gens en Russie connaissaient Nietzsche, et ni les feuilles quotidiennes ni les revues n'en parlaient. Et justement ce silence autour de « Zarathoustra » donnait à ses discours un accent puissant, dominateur et pur comme de sentences tombées du ciel même sur Serguéi Piétrovitch. Il ne s'occupait point de ce qu'était Nietzsche, ni de son âge, ni de connaître même s'il était vivant ou mort. Il voyait seulement ses pensées, coulées dans la forme austère et mystique des caractères gothiques, et cet écart du cerveau qui les procréa, et de toutes les contingences terrestres, leur prêtait l'aspect éternel de la divinité. Et, semblable au jeune néophyte vers qui descend le dieu si ardemment invoqué, il le dissimulait aux yeux de tous; il éprouvait une souffrance lorsque

des mains profanes et grossières l'approchaient. Les mains profanes, c'était Novikov.

Certaines soirées, après la lecture de quelque chapitre, Novikov en entreprenait la discussion. Il s'asseyait devant la table, et là, comme d'une chaire, parlait avec autorité, articulant nettement chaque mot, épiloguant des interprétations, s'arrêtant aux fins de phrases, aux virgules... Sa forte tête tondue et semblable à une bille, bossuée au front, plantée ferme sur un cou bref, son visage pâle et mat, sauf les saillantes oreilles qui passaient à l'écarlate sous l'empire des émotions violentes, tout en lui imposait. Il parlait des précurseurs de Nietzsche, du lien des théories nietzschéennes avec le mouvement économique et social du siècle, affirmait que ces théories devançaient de mille ans le mouvement contemporain, par leur thèse fondamentabe de l'individualisme, le *Je veux*. D'autres fois il se moquait du style embrouillé où quelque chose d'artificiel, de contraint, se laissait sentir, et alors Serguéi Piétrovitch s'évertuait à de maladroits efforts pour contredire. Tout ce qui sortait de la bouche de Novikov lui apparaissait trop supérieur pour qu'il y pût jamais atteindre, et pourtant en contradiction alors avec la vérité. Il pressentait plus juste sa compréhension personnelle des paroles de Zarathoustra, mais dès qu'il essayait de les expliquer à son tour, tout se faisait inerte, pâteux, piteux, et ressemblant bien peu à sa pensée. Et il se taisait, prenant en haine sa cervelle et sa langue. Il arrivait aussi que Novikov, entraîné par l'éloquence du prophète, se laissait émouvoir par l'obscurité même des phrases ; alors il les déclamait de sa voix puissante et sonore, et Serguéi écoutait avec dévotion, sa tête plate tendue vers le récitant

et dans son crâne épais chaque parole s'imprimait en lettres de feu.

Serguéi n'aperçut point à quel moment prit fin sa contemplation résignée des faits et l'angoisse de leur contrainte ; tel un tonneau de poudre s'enflammant sans qu'on sache depuis combien de temps se consumait sourdement la mèche. Mais cette mèche il n'ignorait pas qui l'avait allumée : c'était le Surhomme, la vision de l'être impénétrable, intangible mais humain, qui légitime toutes les audaces et dispose souverainement de toute force, de tout bonheur, de toute liberté. Une étrange vision, éclatante au point d'endolorir les yeux et serrer le cœur, vague et indécise en ses contours, miraculeuse et indescriptible, simple et réelle. Et à sa lumière radieuse, Serguéi examinait sa vie, qui lui devenait toute neuve et émouvante comme une figure illuminée du reflet rouge d'un incendie. Il regardait devant soi et derrière, et tout ce qu'il voyait ressemblait à un couloir long, sombre, étroit, privé d'air et de clarté. En arrière, cela se perdait dans les mornes souvenirs d'une triste enfance, et l'avant sombrait dans l'obscurité d'un avenir pareillement triste. Et dans toute la longueur nul tournant inattendu, nulle porte qui menât là où luit le soleil, là où pleurent et rient les êtres vivants. Et Serguéi s'y voyait environné des ombres grises des hommes privés des rires et des larmes, et qui branlent la tête sous l'éternelle moquerie de la nature.

Tout le temps que Novikov demeura à Moscou, Serguéi se satisfit avec le même travail d'approche vers le Surhomme. Il scrutait le visage de Novikov, ses gestes, ses pensées, et rougissait lorsque le compagnon surprenait ses regards attentifs et stupéfiés. Bien tard dans la nuit, tandis que l'autre dormait,

Serguéi observait sa respiration calme et régulière, et remarquait combien il respirait différemment de lui. Et cet homme dormant qu'il affectionnait le jour, lui apparaissait à présent étranger, inquiétant, énigmatique. Tout se faisait énigme, cette respiration profonde, le mystère des pensées cachées sous les voussures de cette boîte crânienne, le mystère de la naissance, le mystère de la mort, le mystère de la vie. N'était-ce pas incompréhensible que deux êtres sous le même toit dormissent, et chacun d'eux avec ses idées, sa vie à part ?

Le départ de Novikov n'apporta aucun regret à Serguéi ; les vingt-quatre dernières heures, occupées à des emballages d'effets, passèrent inaperçues. Les amis se trouvèrent à la gare. Ils n'étaient point gris, Novikov possédant juste de quoi prendre le train.

— J'ai eu tort de vous faire connaître Nietzsche, Serguéi Piétrovitch, dit-il avec une courtoisie cérémonieuse remarquable dans leur familiarité, et qui ne les abandonnait même pas au cours de leurs escapades d'hommes ivres.

— Pourquoi cela, Nicolas Grigoriévitch ?

Novikov ne répondit rien et Piétrovitch ajouta :

— Il est peu probable que je le relise. J'en sais suffisamment.

La cloche sonna pour le départ.

— Eh bien, adieu !

— Ecrirez-vous, demanda Serguéi ?

— Non : je n'aime pas les correspondances. Mais, écrivez-moi, vous.

Après un moment d'indécision, ils s'embrassèrent, gauchement, hésitant sur le nombre de baisers convenable. Et Novikov partit. Serguéi comprit que depuis longtemps il aspirait à rester seul avec Nietzs-

che, sans personne intervenant en tiers. Et depuis en effet personne n'intervint...

III

L'existence extérieure de Serguéi Piétrovitch changea brusquement. Il cessa complètement de hanter les cours et les travaux pratiques, et relégua sur un rayon la thèse entreprise en vue du concours : « De la définition comparative des carbures gras et des carbures aromatiques. » Il ne fréquenta plus ses camarades, et ne parut que fugitivement aux réunions. Une fois, des étudiants, en bordée chez des filles, rencontrèrent au mauvais lieu Serguéi; phénomène stupéfiant, il n'était pas gris. Comme naguère il rougissait à toute plaisanterie sur son compte, et dès qu'il eut bu, il chanta et discourut, la langue pâteuse, d'un certain Zarathoustra. Il finit par pleurer et qualifier tout le monde d'idiots, et soi-même de Surhomme. Après cet incident, qui sur le moment déchaîna la risée générale, on le perdit de vue de nouveau.

Depuis sa naissance jamais son esprit n'avait travaillé autant que pendant ces courtes journées et ces longues nuits d'hiver. Sa cervelle surmenée lui désobéissait, et vainement entassait-il, dans sa poursuite de la vérité, les formules, les idées, les phrases toutes faites. Harassé, à bout de forces, il imageait quelque cheval de somme traînant une lourde charge, et qui tombe sur les genoux, privé de souffle, jusqu'à ce qu'un cinglant coup de fouet le redresse sur ses pieds. Le fouet, c'était la vision du Surhomme, l'être doué de toute force, tout bonheur, toute liberté. Par moment un brouillard épais voilait ses pensées; mais le rayonnement du Surhomme dissipait tout, et Serguéi rediscernait sa vie,

aussi claire et distincte que s'il l'avait ouïe contée par un tiers. Mais des visions, toujours, non des pensées logiques, formulables en discours.

Il voyait un nommé Piétrovitch, pour qui se maintenait clos tout ce qui fait l'existence heureuse ou amère, mais profonde et humaine. En place de la foi ardente et active, la foi qui ébranle les montagnes, il ne sondait en soi qu'une bienveillance informe, où les préjugés sociaux s'entremêlaient de scrupules étroits. Ni assez audacieux pour renier Dieu, ni assez fervent pour croire en lui ; ni émotions morales ou cordiales : il n'aimait pas ses semblables, et ne comprenait point la jouissance sublime de travailler et mourir pour eux. Sans force non plus pour haïr, il ne connaissait point l'âcre volupté de la lutte, la joie démoniaque du triomphe sur tout ce que le monde estime pour sacré.

Dans le journal il lisait les prouesses de ces gens qui tuent, qui volent, qui violent, et, chaque fois, sa lecture se terminait sur cette pensée : Je ne pourrais pas. De temps en temps il entendait parler d'autres qui courent à la mort au nom d'une idée, d'une passion, et il concluait : Je n'aurais pas pu. Et il les enviait tous, les criminels comme les justes, et les paroles impitoyables de Zarathoustra résonnaient à ses oreilles :

« Si la vie ne te réussit pas, si un ver venimeux ronge ton cœur, sache que la mort du moins te réussira. »

Il n'éprouvait point le désir de faire le mal, il ressentait plutôt celui d'accomplir le bien, hommes et livres le lui ravivaient sans cesse, despotique, mais tourmentant et vain autant que l'appétit de la lumière pour un aveugle-né. Ses études terminées, il songeait à entrer à la direction de l'Accise, mais

sans parvenir à se figurer à quoi ni à qui il s'y rendrait utile. Il se voyait déjà l'employé ponctuel et laborieux, gravissant, selon une progression lente et rigoureuse, l'échelle de l'avancement, pour s'arrêter à mi-route, usé par l'âge, les maladies, la pauvreté. Du reste, sa soumission aux exigences tyranniques de la vie serait appréciée : il célébrerait, comme son père, le jubilé des trente ans de loyaux services ; à cette occasion solennelle des discours seront prononcés qu'il écoutera en pleurant d'attendrissement, comme son père ; il embrassera les jubilaires passés et prochains, aussi vieux que lui, aussi grisonnants, autant corrodés par la vie. Puis il mourra songeant aux dix enfants qu'il laisse, comme son père, et le « Journal de Smolensk » insérera une avare notice nécrologique, laquelle formulera pour terminer que celui qui vient de mourir fut un travailleur méritoire et probe. Et cet humiliant éloge le cinglait comme un coup de lanière, d'autant plus douloureux qu'en pensant écrire un mensonge bienveillant ils auront exprimé, ces gens, une indiscutable vérité.

Et même Serguéi ne réussissait pas à se définir en quoi consistait l'utilité plausible de son travail : son cerveau se retournait en vain sous cet effort impuissant. Mais le brouillard se dissipait sous les rayons émanés du Surhomme, et l'insoluble énigme devenait simple et limpide. Son travail rentrait dans l'activité universelle à la façon du travail de cette multitude qui achète les galoches, le sucre, le pétrole, bâtit leurs palais aux puissants du monde ; il était indispensable à la statistique, à l'histoire, et signifiait l'unité anonyme qui végète et meurt afin d'aider à l'étude des lois de la démographie ; utile au progrès, car l'estomac impé-

rieux et le corps frileux que ce travail alimente et préserve déclanchent une infinité de rouages économiques. Plus Serguéi s'attardait par les rues, plus il regardait autour de soi, et davantage le pénétrait l'utilité de son individu. Ce lui fut une découverte, il s'y intéressa avec plus de curiosité, il considéra les maisons, les équipages luxueux, il lui arriva de prendre l'omnibus uniquement pour participer, par le moyen de son sou, à l'œuvre universelle. Il s'en lassa bientôt : il ne pouvait faire un pas sans se sentir utile — et cette utilité se dépensait en dehors de sa volonté.

Et il se découvrit alors une utilité autre : celle d'un cadavre sur lequel on approfondit les lois de la vie et de la mort, celle de l'ilote qu'on grise pour étaler tout ce que l'ivrognerie comporte de répugnant. Parfois, la nuit, il imaginait les livres qu'on écrirait sur lui et ses semblables, et voyait distinctement une énormité de pages imprimées avec son nom en tête; il voyait les gens écrire un traité sur Serguéi Piétrovitch et en tirer la fortune, le bonheur, la gloire. Les uns racontaient comment et à quel point il fut misérable et inutile; ils ne cherchent pas à le ridiculiser, non : ils s'efforcent de peindre son infortune, ou ses joies, au moyen de couleurs si vives que les autres ou en pleurent ou en rient. Avec l'impitié ingénue des heureux et des forts, ils s'attachent à démontrer que des êtres tels que Serguéi Piétrovitch possèdent aussi quelque chose d'humain, qu'ils ressentent une douleur quand on les fouaille, une satisfaction quand on les flatte. Et si les écrivains sont pourvus de talent, ils réussissent parfaitement à convaincre, et plus tard on leur élève des monuments, dont le socle qui semble de granit en réalité se compose d'une multitude de Serguéi

Piétrovitch. Le reste de l'humanité prend de la compassion pour les Serguéi Piétrovitch, mais il les juge sur ce qu'en ont écrit les premiers, il se demande d'où peuvent sortir ces pauvres êtres, de quelle façon ils disparaissent, par quels procédés on pourra éliminer tous les Serguéi Piétrovitch.

Et voilà comment un Serguéi Piétrovitch est utile au capitaliste, comme fondement de sa richesse, à l'écrivain comme matière de sa statue, au savant comme moyen d'approcher la vérité, au commun des hommes comme exemple et préservatif moral! L'humiliation et la colère l'envahissaient; tout ce qui jusqu'alors obscurément fermentait au tréfonds de lui, sous l'espèce de rêveries imprécises, de malaises indéterminés, éleva une voix haute et menaçante. Son « moi », qu'il envisageait comme seul réel, indépendant d'un cerveau débile et d'un cœur fané, se révolta et revendiqua ses prérogatives.

Je ne veux pas être l'inerte instrument du bonheur universel; je me veux moi-même heureux, fort et libre, c'est mon droit. — Notion implantée en tant de cervelles pour leur infortune, et si ardue à faire valoir. Il comprit, dès la première fois qu'il se formula cette déclaration nette et définitive, qu'il prononçait du même coup la condamnation de ce Serguéi Piétrovitch qui jamais ne deviendrait fort, qui jamais ne s'affranchirait. Alors, il se révolta contre la nature qui l'avait créé neutre, se révolta à la façon de l'esclave enfin exaspéré par la saignante morsure des chaînes, après avoir si longtemps, inconscient de son abjection, docilement offert son échine au fouet, à la façon d'une bête de somme douée soudain de conscience humaine, et privée même de voix pour protester contre le servage et

ses sévices. Plus inéluctable l'oppression, plus furieux le ressentiment.

C'est alors qu'il écrivit à Novikov pour la première fois, lettre volumineuse et confuse, car il demeurait incapable d'exprimer ce qu'il ressentait si aigûment. Novikov ne répondit point : d'abord il goûtait peu les correspondances, puis tout le temps que n'occupait pas l'ivrognerie était rempli par des lectures ou les leçons à donner. Pourtant il parla à un de ses camarades de cabaret de Serguéi Piétrovitch, de sa lettre, et de Nietzsche, dont il tournait en ridicule et la passion pour « les forts » et cette attitude de prophète pour pauvres d'esprit.

La première conséquence de la rébellion de Piétrovitch fut un retour à ses premières chimères ; il les reconnut à peine, tant la conscience de son droit au bonheur, bouleversant son esprit, les avait transformées. Le bonheur lui apparaissait une chose tellement illimitée qu'un individu, incapable de le rejoindre par une certaine voie, le pût rencontrer au débouché d'une autre. Mais n'ayant pas plus de foi dans l'être humain que de confiance en lui-même, il se rebella contre l'humanité comme il s'était rebellé contre la nature.

IV

Serguéi habitait, dans une maison de quatre étages entièrement bondée d'étudiants, une chambrette très propre ; ses voisins se trouvant des travailleurs calmes et sobres, il pouvait à loisir s'y absorber dans l'étude et la méditation. Une seule incommodité : l'odeur de la cuisine, le matin. Mais Serguéi Piétrovitch ne travaillait plus, et la plupart du temps sa chambre demeurait vide.

On pouvait rencontrer, dans toutes les rues de

Moscou, sa face longue et sa casquette déteinte; il allait, sans but; une certaine journée de soleil il gravit même les montagnes de Vorobiev, du sommet desquelles il contempla longtemps la ville emmitouflée de brouillard rose et de fumée, les jardins verdoyants, et l'étincelant ruban de la rivière. Outre que la marche accélère le travail intellectuel, les spectacles auxquels Serguéi assistait venaient en aide au débrouillement de ses idées, exactement comme un dessin explique un texte aux illettrés. Tel un propriétaire ruiné fait une dernière fois le tour de ses propriétés tout en se livrant à d'attristants calculs, tel Serguéi dressait le bilan navrant de sa vie. Tout ce qu'il voyait lui disait que lui aussi eût pu connaître un bonheur relatif et en même temps lui répétait que jamais il ne posséderait le bonheur spécialement souhaité. Ce bonheur-là consistait dans la jouissance de ce qu'il aimait, dans son affranchissement de ce qu'il haïssait. Ah! que le convainquait peu ce Hartmann, qui n'a jamais faim, et promulgue que la désillusion suit nécessairement la satisfaction du désir, et conclut, comme Novikov, que fut créé le pessimisme pour dédommager les malheureux privés de tout ce que possèdent les autres hommes! Serguéi se certifiait de conquérir le bonheur pourvu qu'on lui procurât de l'argent, symbole de liberté par le monde errant et que les esclaves frappent à l'usage des maîtres.

Il était laborieux sans aimer le labeur, dont la pesanteur l'exténuait, et qui jamais ne lui avait dispensé de joie. Dès le lycée, il peinait sur des matières qu'il ne comprenait point, qui ne l'intéressaient en rien, qui souvent blessaient sa conscience et sa raison. Les études universitaires lui parurent plus aisées, plus sensées, plus paisibles, sans satisfaire

mieux son esprit; quant aux leçons qu'il réussissait parfois à obtenir, elles ne lui apportaient rien que tourment. Son futur travail d'employé aux accises lui promettait les mêmes tristesses et le même ennui résigné. Seules les vacances en été, au milieu de sa famille, lui dispensaient quelque soulagement moral; il s'y reposait par des besognes toutes matérielles, se faisant menuisier, réparant la haie ou les bornes du jardin, bêchant ou bien confectionnant pour ses petits frères toutes sortes de fusils et de lances. Un tel travail égayait du moins : hélas! ce n'est point vers celui-là que son père avait dirigé sa vie. D'autres, devant une si flagrante incompatibilité entre les facultés et la destination sociale, se fussent, rompant leur chaîne, faits artisans, laboureurs, vagabonds. Des gaillards hardis et forts, ceux-là, si forts qu'on n'en rencontre guère, non des timides, des débiles tels que lui, mené par une volonté extérieure tout ainsi que la locomotive qu'une catastrophe seule arrache à ses rails, lui qui ne pouvait même se figurer abandonnant ses habits de monsieur comme il faut, sa chambrette bien tenue, et les cours, pour s'en aller, déguenillé, rôder par les chemins. — « Ce bonheur dont d'autres jouissent, j'y ai droit aussi, pourtant, » se ressassait-il. Découvrir l'occupation qui donne l'allégresse, l'étude de la nature, par exemple, jusqu'en ses profondeurs et ses mystères... Oh, la nature, de quelle tendresse passionnée il la chérissait! le menu brin d'herbe, le tronc blanc du bouleau jaillissant de la bonne terre odorante, les brindilles sveltes et brunes de ses branches, tout lui ravissait le cœur. Pourquoi? pourquoi tant d'amour pour cette terre noire cause première de tant de

souffrances? Et cependant, à peine au printemps, en voyait-il la première motte se dégager de sa prison de neige et respirer le soleil, qu'il avait envie de l'embrasser du baiser long et tendre que l'on donne à la femme bien-aimée. Forcé de passer sa vie dans une cellule rectangulaire, ou dans les rues bruyantes et boueuses sous un ciel brumeux, il jalousait les vagabonds qui voient et savent tant de choses, et dont le sommeil est veillé par les étoiles. Et lui qui n'a vu et ne verra rien de plus que les bouleaux, de maigres herbes, des rivières sans profondeur, des collines sans altitude! Certes il a lu de belles et probablement véridiques descriptions de la mer et des montagnes, mais sa pauvre imagination est inapte à s'en échafauder une représentation vivante. Il voudrait se persuader par ses propres yeux de la profondeur de la mer et de son immensité, s'assurer qu'elle est verte, qu'elle est rouge peut-être, que de hautes vagues la sillonnent, et qu'au-dessus de tout, à travers le vaste azur du ciel se précipitent des fleuves de souriants nuages blancs, des torrents d'effrayants nuages noirs. S'assurer que c'est vrai que les montagnes sont hautes, abruptes, boisées, que des brumes bleuâtres comblent leurs défilés, et que scintillent tout contre le ciel leurs cimes neigeuses. Est-ce vrai, tout cela?

Un lourd soupir soulevait ses poumons gorgés de fumée et de sa face plate s'effaçait le sourire de ravissement candide. Oh, ceux-là qui jouissent de la mer et de la montagne, plus qu'aux chemineaux encore il leur portait envie!

Une fois, vaguant à travers la ville et se distrayant à discerner parmi les passants les libres des asservis, Serguéi Piétrovitch avisa l'enseigne d'un panorama stéréoscopique. Il entra. On y

montrait des montagnes, des lacs, les châteaux féeriques du roi Louis de Bavière ; les photographies coloriées se succédaient devant ses yeux, tellement vivantes que l'on croyait sentir le souffle de l'air, que l'on discernait le lointain bleu et dans l'eau se refléter les châteaux et les forêts. Un bateau blanc tout pavoisé soulevait de sa proue les sillons écumants, et sur le pont s'agitaient en costumes de fête des hommes, des femmes, des enfants, dont même on distinguait le sourire. Puis ce fut un manoir; ses donjons blancs, ses terrasses crénelées dépassaient les verdures de la forêt; il voyait ensuite l'intérieur, les salles majestueuses, le nombre incalculable des tableaux, la splendeur royale des velours et des brocarts pesants, la lumière du jour filtrant par les hautes fenêtres gothiques sur les parquets. Sur l'appui d'une croisée ouverte un homme accoudé, vu de dos, indifférent et calme, considérait les cimes des montagnes et le ciel limpide, et il semblait à Serguéi Piétrovitch apercevoir à son tour ce que l'autre apercevait, les bois, les forêts, les vallées, l'acier bleu des lacs, et il se figurait combien devait être frais et pur l'air qu'il respirait. Il lui semblait que, dans ces salles grandioses aux plafonds hauts comme le ciel, aux fenêtres qui reflétaient la moitié de l'univers, place ne pouvaient trouver l'angoisse ni les noires réflexions. Mais, le plus surprenant, il voyait un homme pliant grotesquement une jambe et montrant la semelle de sa chaussure, tout comme il eût fait lui-même, et cet homme respirait l'air des montagnes et marchait à travers ces salles grandioses. Dans un subit sursaut de colère et de tristesse, Serguéi reconnut représenté cela même qui tourmentait et lui et tous ses pareils. Etre qui jamais ne posséda

d'argent, il se figurait que l'argent lui pouvait procurer l'amour; être n'ayant jamais connu l'amour, il se figurait par lui conquérir le bonheur.

C'est alors qu'il fréquenta chez les filles, où ses anciens camarades le rencontrèrent. Au-dessus de la nature vaincue et humiliée dispensant en vain avec frénésie ses trésors, son regard exténué vit se dresser une autre puissance effrayante, l'argent. Ebloui, abasourdi, l'argent lui apparaissait dominant la nature même. A un mirage nouveau, son faible esprit céda, une nouvelle chimère encombra son cœur. Il sortit un rouble de sa poche et le retourna dans ses doigts avec une curiosité bizarre, comme s'il avait pour la première fois aperçu son disque luisant. Ils ne tombent pas du ciel pourtant ces disques : il en a pu acquérir un, il en pourra bien acquérir d'autres, et avec eux dans ses mains la puissance mystérieuse qui domine la nature même. Ainsi qu'il arrive à tout homme qu'un espoir obsède, il se mit à penser non pas à le réaliser, mais à ce qu'il ferait après la réalisation. Et pour quelques jours une nouvelle sérénité le soutint, le porta sur un sommet nouveau d'où il devait tomber encore et pour ne plus se relever. La possibilité de posséder tout un million lui devint certitude, et avec plus de fièvre il rêva des montagnes, de la mer, de la femme dont il ignorait le nom et qui ignorait, elle, jusqu'à son existence.

Nul moyen d'enrayer la pensée ainsi lancée et fouettée par la brûlante vision du Surhomme, de l'être tout-puissant en force, en bonheur, en liberté. Comment donc put-il s'adonner jadis à tant de rêves impossibles et enfantins? Tant de chemins mènent à l'argent, mais tous fermés de quelque barrière infranchissable pour un Serguéi Piétro-

vitch. Tuer, voler, le saurait il, lui de qui tous les actes sont mus non par sa volonté, mais par une force étrangère et inconnue? Les besognes auxquelles il se reconnaissait vraiment apte ne lui pouvaient procurer nulle richesse; et pour le reste, spéculations financières, mariage opulent, tout enfin ce que permettent et la conscience et la loi, et qui, en un an, en un jour, dispense la fortune, il n'y fallait point songer. Une fois démontré pour lui que l'argent, bien loin de réparer les injustices de la nature, les aggrave au contraire, et que les hommes, la société achèvent toujours l'individu par la nature estropié, le désespoir éteignit définitivement l'espérance, une obscurité noire occupa son cœur. La vie se fit une cellule étroite aux barreaux formidables et sans nombre, une cellule possédant une unique issue...

La suprême phase commençait. Il ne sortit plus que pour se rendre au réfectoire, et encore, à l'instant de la fermeture, afin d'éluder toute rencontre avec les étudiants qu'il connaissait. Nuit et jour, il demeurait étendu sur son lit, ou bien allait et venait dans sa chambre. Ses voisins et sa logeuse finirent par s'habituer au bruit toujours égal de ses pas, va et vient du prisonnier dans sa geôle : un, deux, trois en avant, un, deux, trois en retournant. Le livre dominateur reposait sur la table, et bien qu'immuablement clos et enseveli sous la poussière une voix sereine, ferme, implacable en sortait :

« Si tu ne réussis point dans la vie, si un ver venimeux ronge ton cœur, sache que la mort te réussira. »

V

Une fois entendu que l'on ne pourra pas vain-

cre, il reste à mourir. Serguéi Piétrovitch résolut de mourir et la mort lui apparut comme une victoire.

Cette pensée de la mort ne lui était pas nouvelle. Elle l'avait sollicité déjà auparavant, ainsi qu'il arrive à tout homme dont le chemin s'encombre d'obstacles, mais inactive et lointaine autant que son rêve du million. Elle se présenta cette fois avec le caractère non plus de velléité vague et incertaine, mais d'une imprescriptible nécessité, d'une conclusion inévitable, d'un fait, d'une solution. L'issue. Qu'elle menât à l'inconnu, aux ténèbres, cela importait peu.... Confusément, il supposait quelque existence ultérieure, mais sans la redouter : avec lui il n'entraînait que le « moi » libre, indépendant de l'esprit faible et du cœur atone, proie de la terre, avec quoi celle-ci pourrait bien engendrer un nouveau cœur et un nouvel esprit. Aussitôt enracinée la calme résolution de mourir, pour la première fois de sa vie il savoura une allégresse grave et fière, celle de l'esclave qui vient de rompre ses chaînes.

« Je ne suis donc pas poltron. » Ce fut la première louange de lui à lui-même ; il l'accepta avec orgueil, sans vanité. La pensée de la mort eût dû, semble-t-il, simplifier tous les soins de la vie matérielle et d'un corps désormais négligeable. Le contraire se produisit ; Serguéi Piétrovitch redevint l'homme ponctuel et méticuleux d'auparavant. Il s'étonna d'avoir pu tolérer un tel désordre dans sa chambre, rangea tout sur sa table, remit ses livres en ordre, et dans le même ordre que par le passé. Sur la planchette supérieure sa thèse pour le concours (elle fut remise plus tard à Novikov), et tout à fait à part *Ainsi parla Zarathoustra*. Il n'avait pas

rouvert le chef-d'œuvre de Nietzsche, et selon toute évidence n'en avait pas même achevé la lecture, car ses notes au crayon sur les marges s'arrêtaient à la moitié de la troisième partie. Peut-être redoutait-il d'y rencontrer quelque chose de nouveau et d'inattendu, propre à bouleverser ce labeur pénible qui lui laissait l'impression d'un rêve effrayant et lumineux.

Il se rendit au bain. Avec délices il nagea dans la piscine, puis ayant retrouvé là un camarade, il entra avec lui à la « Brasserie allemande » où il avala une bouteille de bière. Revenu dans sa chambre, net, frais, une fois passée une chemise blanche il dégusta longuement de la gelée de framboises arrosée de thé. Il emprunta alors une aiguille à sa propriétaire et recousit son veston, lequel, étroit et usé, craquait sans cesse sous l'aisselle. Ses doigts gros et courts rattrapaient avec difficulté l'aiguille mince qui s'échappait dans le drap trop mûr.

Plusieurs journées furent consacrées à l'élaboration du cyanure de potassium ; une fois le poison à point, Serguéi considéra avec satisfaction la petite fiole, pensant non à la mort qu'elle contenait, mais à la perfection de sa préparation, obtenue en si peu de temps. La logeuse, une petite femme noiraude, ancienne fille entretenue, flairait quelque chose d'anormal ; elle monta le visiter : satisfaite de constater qu'il paraissait reprendre son train de vie laborieux, elle le félicita, l'entretint longuement des funestes effets de la solitude sur les jeunes gens, ce qui l'amena à raconter l'histoire d'une de ses connaissances, un employé de la police, lequel gagnait bien sa vie, mais que ses idées noires avaient conduit à la boisson, de sorte que finalement il était tombé dans la dernière dégradation, et maintenant

il s'était installé comme écrivain public au marché de Khitrovka, où pour un verre d'eau-de-vie il rédigeait les lettres et les pétitions... Et cette histoire, elle devait peu après en favoriser tous les camarades de Piétrovitch en ajoutant qu'elle avait instantanément remarqué une ressemblance frappante entre le policier et l'étudiant.

— Descendez donc de temps en temps chez moi prendre le thé, conclut-elle, sans d'ailleurs aucune arrière-pensée. Vous feriez bien aussi de rendre visite à vos amis, car enfin, de quoi cela a-t-il l'air que vous n'alliez chez personne et que personne ne vienne chez vous?

Serguéi suivit le conseil et passa chez tous ceux qu'il connaissait, mais sans s'attarder chez aucun. Plus tard, les étudiants affirmèrent que la folie se montrait visiblement déjà, et s'étonnèrent de n'y avoir point pris garde. Serguéi, d'ordinaire silencieux et timide, même parmi les siens, était devenu loquace, communicatif et gai ; il riait, il entrait volontiers dans toutes les futilités, aliment coutumier des conversations; même il parlait de Novikov sur le ton d'égalité, et le déclarait superficiel. Il alla jusqu'à chanter, affirma un très jeune étudiant avec une exagération manifeste, que chacun rétorqua. Mais, en somme, on fut unanime sur l'insolite de ses manières, et si dans l'instant personne ne s'en inquiéta, c'est que personne n'accordait jamais d'attention à Serguéi Piétrovitch. A ce propos, certains qui plus tard blâmèrent une telle indifférence, soulevèrent la question : pouvait-on, en cette crise suprême de sa vie, le sauver? Ils disaient oui : non par l'ascendant de quelque volonté étrangère et dominatrice, mais grâce à l'influence tendre d'un être chéri, sa mère, ou une femme

qui, le prenant en affection, le sortît de l'hypnose mortelle qui tenait son esprit sous l'empire de l'idée fixe. Nul raisonnement ne pouvait le fléchir, une tendresse l'eût sauvé. Un cri du cœur de sa mère, la vue seule de ce visage chéri dont chaque ride lui était familière depuis l'enfance, et ces larmes qu'un homme même trempé ne soutiendrait pas, oui tout cela était capable de ramener sa conscience à la réalité. Honnête et doux, il n'eût pas accepté d'introduire la mort dans ce cœur maternel, mais aurait acquiescé à vivre du moins pour ceux qui le chérissaient : maintes fois des natures faibles se virent de la sorte retenues du suicide, et définitivement s'affermirent dans la pensée que vivre veut plus de courage que mourir. Et combien par la suite regrettent encore la brièveté de la vie!

Et les étudiants s'accusaient : une simple dépêche de dix mots à la mère, et Serguéi vivait. D'autres, épiloguant au point de vue social, déplorèrent avec force le manque d'union, de fraternité, tellement qu'en peu de temps des cercles d'études se fondèrent, où l'on discutait les questions sociales...

Serguéi décida de se donner la mort le vendredi 11 décembre, date où la majeure partie des étudiants partaient en vacances. Le matin il mit à la poste une volumineuse lettre recommandée pour Smolensk à l'adresse de Novikov, et serra le reçu dans son portefeuille. Toute cette lettre, où il annonçait sa résolution en en développant les motifs, semblait écrite à l'occasion non de lui-même, mais d'un étranger et d'un indifférent. Puis il passa au réfectoire des étudiants, où il resta longtemps attablé, à s'entretenir avec ceux qu'il connaissait. Ensuite il monta dans sa chambre et dormit long-

temps et profondément. Il était dix heures passées quand il s'éveilla et se fit apporter le samovar ; les voisins entendirent alors de nouveau ses pas marteler le plancher : un, deux, trois en allant, un, deux, trois pour retourner. Quand, fort tard dans la nuit, la servante à moitié endormie remonta prendre le samovar et la vaisselle, Serguéi lui parla abondamment, comme pour la retenir; il était très pâle, elle le certifia après...

Pourtant, à la différence des jours précédents, il ne songeait nullement à la mort, il était même calme et gai. La notion de l'acte qu'il allait accomplir ne lui revint qu'une ou deux heures avant d'absorber le poison. Les idées lui arrivèrent, lointaines, imprécises, incohérentes. La première image fut celle de la propriétaire qui trouvera demain le cadavre et s'effraiera; puis l'aspect de ce cadavre. A ce moment sa pensée dévia et s'échappa vers les souvenirs de son enfance, précisément la mort de son oncle, qui survint dans leur maison; Serguéi, alors âgé de sept ans, et qu'on surnommait Siérioja (1), fut emmené chez des voisins. Comme il traversait l'antichambre, il jeta un regard dans la grande chambre et entrevit la table sur quoi la famille prenait ses repas, et sur cette table deux plantes de pieds dans des chaussettes toutes blanches. Cela dura une seconde, mais ce fut assez pour toute sa vie, et, à présent encore, il ne se pouvait représenter la mort que sous l'aspect de ces pieds rigides vêtus de blanc. . Ensuite il se rappela un enterrement tout récent, indigent, et étrange. Etrange en ce que personne dans les rues ne semblait le voir passer, personne ne se découvrait. Quatre porteurs menaient sur un brancard le cer-

(1) Diminutif affectueux.

cueil recouvert de quelque chose d'indistinct et de sombre, et les quatre porteurs marchant du même pas allaient à une telle allure que le cercueil se balançait en mesure comme s'il eût descendu en flottant le courant d'une rivière, et que le vent soulevât un pan du drap. Et derrière le cercueil on ne voyait ni prêtre, ni parent, personne.

Quand la pensée de Serguéi revint sur lui-même, elle se fit soudain aiguë et comme luisante, pareille à un couteau fraîchement aiguisé. Une minute elle oscilla, indécise, sollicitée à la fois par le silence de la nuit, le samovar éteint, le tic-tac de la montre sur la table, et puis, ayant sans doute trouvé ce qu'elle cherchait, déroula le tableau de l'enterrement de Serguéi Piétrovitch, tellement minutieux, précis, exact, réel et terrifiant, qu'il frissonna et que ses mains se glacèrent : le gouffre noir et abrupt de la fosse, un cercueil étroit et anguleux, les boutons verdis de son uniforme, et les progrès de la décomposition du corps, il semblait que ce fût non Serguéi qui l'évoquât, mais qu'une main gigantesque détaillât, effeuillât comme un livre cet irreproduisible passage de la vie à la mort.

Serguéi se réveilla de sa vision ; de terreur il voulut crier, il fixa le petit flacon et se prit à reculer, comme si quelqu'un s'apprêtait à le lui vider de force dans la bouche. C'est de lui-même qu'il avait peur, de l'affreuse trahison de ses bras et de ses jambes; pendant qu'il reculait, tout son corps, tout son être tressaillait et se voulait élancer vers le flacon ; ses pieds, ses mains, sa bouche, ses os mêmes et ses veines s'emplissaient de l'appétit fou, frénétique, irrésistible, de se ruer, de saisir, de vider le flacon avec délice, avec avidité.

— Je ne veux pas! je ne veux pas! murmurait

Serguéi Piétrovitch en dressant ses mains et se défendant contre lui-même et reculant toujours : mais à la fois il lui semblait s'approcher et le flacon grandir à vue d'œil. Enfin la porte lui barra le chemin, il cessa de regarder, jeta un cri, fit un pas en avant. C'est à ce moment que la servante entra, et, ayant ramassé lentement la vaisselle que distinguaient mal ses yeux ensommeillés, elle demanda en s'en allant : — A quelle heure faut-il vous réveiller ?

Serguéi la retint, il lui parla, et il n'entendait ni les questions, ni les réponses de la domestique. Une fois seul, son cerveau se vit tout entier obstrué par cette phrase : A quelle heure faut-il vous réveiller ? elle retentit, se répercuta, recommença, obstinément, jusqu'à finir par ne représenter plus qu'un déroulement de sonorités dépourvues de sens. Puis il comprit. Ainsi que tout le monde, il se déshabillera, il se mettra au lit et demain on le réveillera, et une nouvelle journée commencera, obligatoire, et Serguéi Piétrovitch continuera d'être un vivant comme tout le monde, car il ne veut pas mourir, car il ne mourra pas, car personne ne saurait le contraindre d'absorber le contenu du flacon.

Toujours possédé d'un tremblement, il saisit ce flacon, il le déboucha, flaira l'odeur d'amandes amères, le reboucha, et, lentement, d'une main toujours tremblante, le cacha sur le rayon, derrière les livres. Hé bien, il l'avait gardé dans ses mains et il vivait encore, il ne craignait plus ni le flacon ni lui-même.

Une fois couché il s'apparut sauvé, et son corps, réchauffé par les couvertures, se réjouit jusqu'en ses moindres recoins. Il allongeait ses jambes, ses

mains qui furent sur le point de commettre le crime, et il lui sembla que quelque chose sourdement en lui chantait, comme si son sang se réjouissait de n'être point devenu un amas gluant et infect, et de continuer à bondir, allègre et rouge, à travers les vaisseaux spacieux. La joie débordait de son cœur, qui entonnait l'hymne triomphal de la vie.

Vivre, vivre! pensait Serguéi en reployant et déployant ses doigts dociles et souples. Qu'il demeure malheureux, persécuté, méprisé de tous et moqué, le plus bas dans l'échelle humaine, un zéro, un rien, une boue qu'on secoue des chaussures, mais il vivra; il vivra! Il verra le soleil, il respirera, il pourra ployer et déployer ses doigts, il vivra, il vivra! La vie! mais c'est une telle félicité, une telle richesse! Et personne ne la lui prendra, et elle se prolongera longtemps, longtemps, toujours! un nombre indéfini de jours y allumeront leur aube, et, pendant tous ces jours, il vivra! Et voici que, pour la première fois depuis plusieurs jours, l'image de sa mère et de son père le visita; et tout ému, en pensée il baisait les vieilles rides qu'il faillit emplir de larmes, et son cœur éclata sous le cri triomphal : je vis, je vis, je vis! La dernière sensation, en s'endormant d'un sommeil allègre et léger, fut le goût d'une larme salée humectant sa lèvre.

Il gelait et le soleil brillait quand il s'éveilla. Il fut longtemps sans démêler pourquoi son lit se retrouvait fait comme à l'ordinaire, et pourquoi lui s'y retrouvait vivant; un léger mal de tête le poignait, et tout son corps était rompu. Bribe par bribe, toute la journée précédente lui revint, et sa terreur lui parut incompréhensible, de cette mort qu'il s'était déjà représentée une dizaine de fois.

La mort, l'enterrement, la fosse... eh bien, oui, évidemment qu'on l'enterrerait, et qu'on creuserait une fosse, et que dans cette fosse son corps se décomposerait. Il repassa soigneusement les terribles visions de cette nuit, mais elles avaient pâli déjà et s'effaçaient de plus en plus, ainsi qu'il arrive communément, devant le jour et ses réalités précises. Quoi d'effrayant dans ces tableaux funèbres? C'est l'enthousiasme pour la vie qui à présent lui semblait incompréhensible, déraisonnable, absurde. En résumé, lui Serguéi Piétrovitch était tout bonnement un poltron et un fanfaron.

Et voici qu'il se rappela cette lettre envoyée à Novikov, et dans laquelle il annonçait son suicide comme un fait accompli. Il rougit de honte et sentit que sa résolution de mourir demeurait égale, assise, irréfragable, autant que la veille avant qu'il cédât à son inexplicable affolement. La peur avait disparu, mais la honte cuisante en persistait, et Serguéi se révolta contre lui-même. La force aveugle qui l'arracha des profondeurs de la non-existence avait réussi pour quelques heures seulement, mais pourtant réussi, à déshonorer le fuyard poltron. La honte acheva de disperser jusqu'au souvenir de l'accès de lâcheté; cette suprême victoire emporta du coup tout malaise corporel; la tête se dégagea, le cerveau se remit à travailler avec la vivacité vertigineuse, la puissance et la décision qu'on observe dans certains accès de fièvre chaude. Ses lèvres tremblaient du désir de parler, et sur sa langue se pressaient des paroles auxquelles jadis il n'aurait jamais songé, et qu'il ne comprenait même pas. Il se disait que si à présent il persistait à subsister, il lui faudrait avaler une telle coupe de haine et de mépris pour lui-même qu'auprès de

cela le poison devenait un nectar ; son « moi », le « moi », insoumis et fier, de qui la volonté hardie venait de défaire le despotique « fait » matériel, le tuerait si le poison n'y parvient. Oh, ce moi tout puissant! Serguéi le voyait grandir au fond de lui, et l'entendait de sa voix triomphale étouffer les dernières lamentations du corps : que ceux à qui c'est possible se courbent, lui il brise la cage. Et le malheureux jeune homme se regardait planant au-dessus des génies, des rois, de tous les sommets, vaincus par ce qu'il y a de plus haut, de plus grand, de plus beau, de plus pur : le moi libre et immortel d'une créature humaine! Que pourront contre lui les forces ténébreuses de la nature? le moi tout-puissant règne sur la mort et la vie!

C'était vraiment le délire des grandeurs, ainsi que préjugèrent plusieurs sur le vu de sa troisième lettre à Novikov. (Cette lettre, écrite sur un chiffon de papier, le revers d'une note de blanchisseuse, ne parvint qu'après de longues pérégrinations.)

Quand la servante monta le samovar, elle trouva Serguéi sans connaissance, mais respirant encore. La solution de cyanure, préparée par des mains inexpertes, s'était trouvée trop faible. On le transporta à l'hôpital où il vécut jusqu'au soir. Un télégramme adressé à sa mère eut du retard, de sorte que la malheureuse femme n'arriva qu'après l'enterrement. Chacun jugea que c'était pour le mieux, car le corps, tout marbré de taches, était effrayant à voir dans le cercueil. Tout ce qu'elle put recueillir se réduisait à des livres et des vêtements usés, parmi quoi le veston qui craquait toujours à l'aisselle et qu'il avait raccommodé pour la dernière fois quelques heures avant sa mort.

ANDRÉIEFF.

Traduit par Z. YELENKOVSKA *et* FAGUS.

LES DEUX COURANTS DU CATHOLICISME[1]

—

II

Orthodoxes ou Schismatiques

Ainsi donc, nous nous trouvons en présence de deux grands courants qui, malgré l'opposition de leurs méthodes, se réclament néanmoins du Catholicisme.

Le premier, se prétendant seul orthodoxe, ne veut considérer la pensée contemporaine que lorsque celle-ci consent à n'être que l'humble servante du Dogme. Toutes les nouveautés : méthode rationnelle, expérimentale et positive, critique qui reste la manifestation de la liberté individuelle, gouvernement représentatif et parlementaire, lequel dans les actes de la vie sociale se substitue au pouvoir absolu, tout ceci, dans ses formes diverses, n'est en réalité qu'une création de Satan. Obstinément, il se maintient dans sa tradition et, à l'action dissolvante de la liberté, oppose la force d'inertie d'une autorité qui n'abandonne rien de ses prétentions.

Le second courant, subissant en partie l'influence des idées qu'il prétend capter, se récrie quand on l'accuse de tendances schismatiques. Néanmoins, à l'encontre de l'autre, il fait la part du feu et donne à la science une influence considérable. Il assure subtilement que le Catholicisme est évolutif quoi qu'on pense, qu'il est même en perpétuelle évolution, que sa forme symbolique enferme la vérité immanente et que, pour la découvrir, il

(1) V. *Mercure de France*, nº 158.

n'y a qu'à interpréter largement le Dogme. Insensiblement, il tend à rationaliser le catholicisme afin d'attirer à lui l'élite mentale de notre temps.

Cette ambition très noble est dangereuse par les concessions qu'elle se voit forcée de faire. Inconsciemment, elle substitue le raisonnement au sentiment et, par là, affaiblit l'esprit religieux bien plus qu'elle ne le fortifie.

Qu'est-ce que la Religion, en effet, sinon un acte de foi auquel l'esprit ne prend guère part ? C'est un sentiment qui, jaillissant spontanément du plus profond de notre être, est la conséquence de l'impuissance de l'homme à s'expliquer lui-même. C'est un besoin de protection, d'amour aussi. C'est vouloir atteindre par une croyance qui dépasse la logique à la connaissance parfaite de toute chose. Mais cette recherche enthousiaste du Divin est par suite un acte d'abandon. C'est limiter et asservir l'esprit que de le prétendre subordonné au Mystère qui, inlassablement, tisse sa toile autour de nous. C'est l'abdication de toute personnalité, la négation de toute critique, le dédain de tout examen. La raison humaine, humiliée et réduite, accepte humblement la Révélation que Dieu daigne lui faire Il courbe sous une autorité qu'elle n'ose même pas contrôler.

La science est austère et froide; elle ne donne rien à moins d'un travail assidu et pénible. Alors qu'on arrive à la joie de Dieu par l'élan du cœur, on parvient difficilement à la connaissance exacte des phénomènes complexes qui se manifestent à l'infini autour de nous. Il faut analyser les faits, les grouper patiemment, puis, par une synthèse scrupuleuse, chercher à découvrir les lois qui régissent le Cosmos. Mais si la croyance dissout l'individualité, l'absorbe dans le mystère Divin, la Science, parce qu'elle a pour unique outil la Raison raisonnante, fortifie la liberté humaine, donne par surcroît à l'esprit humain la conscience entière de la force qu'elle possède.

Et cette méthode, par cela même qu'elle ne relève que du raisonnement et que de l'observation, exclut inélucta-

blement les divers systèmes religieux qui, par une métaphysique fragile, prétendent donner au monde un dogme et un Dieu.

C'est que la science ne peut admettre l'idée de Révélation ; elle reste forcément sceptique devant le Merveilleux qui constitue l'âme des religions. Il lui est impossible d'accepter les récits légendaires de la Genèse dans lesquels le Miracle éclot à chaque moment. Qu'est le Miracle, en effet, sinon une violation d'une loi naturelle !

Ce n'est pas que la science soit en mesure de répondre à toutes les questions qui lui sont posées. Non, assurément. Elle sait précisément qu'elle sait peu de choses ; elle ne cherche pas à nier qu'à chaque minute des phénomènes se produisent dont elle n'a pas la clef. Le principe de causalité, entre autres, n'est pas explicable actuellement avec les données que l'homme possède. Sur ses origines et sur sa fin, il ne peut que fournir des hypothèses ; il lui est impossible d'affirmer. Mais est-ce un motif pour accepter les théodicées hasardeuses que la faiblesse, bien plus que l'intelligence humaine, a édifiées? La science ne le pense pas.

C'est pourquoi le parti jeune catholique commet une lourde faute en voulant laisser à la science une part dans le sanctuaire chrétien.

C'est implicitement solliciter de celle-ci un acte de foi ; or c'est précisément ce que cette dernière ne peut faire sous peine de se condamner elle-même.

N'ayant pas la foi et ne pouvant l'avoir, car la foi c'est l'acceptation d'une Révélation, ce n'est pas le résultat d'une observation, la science va donc être amenée à étudier le Catholicisme en tant que fait, en tant que phénomène historique, social, psychologique, parfois même pathologique. Elle va faire l'histoire naturelle du Christianisme. Elle va apporter sa critique, forme agressive et conséquence de la liberté, elle va semer le doute, elle va enfin se servir de la raison humaine pour analyser et juger l'enseignement divin.

Cet esprit de critique est combattu à juste titre par les catholiques soucieux de garder intact le mouvement traditionnaliste de leur foi.

C'est pourquoi l'évêque de Nancy a raison quand, avec Léon XIII, il s'élève contre les prêtres qui veulent étayer la philosophie religieuse des théories de Kant.

C'est que le Kant qui s'appuie sur la Raison pure ne conclut qu'au subjectif et, par conséquence, n'arrive pas à la connaissance extérieure, n'atteint et ne découvre pas Dieu. On objectera, il est vrai, qu'un second Kant, dans la « Critique de la Raison pratique », reconstruit un système avec, à la base, l'affirmation du devoir, l'*Impératif catégorique*, lequel lui permet de remonter jusqu'au divin. Mais observons que ce dernier livre constitue, en somme, un acte de foi de la part du philosophe allemand, car, s'il affirme l'Impératif catégorique, il ne le démontre pas rationnellement, et est obligé de poser la question en dehors de la raison pure qui est cependant son vrai point de départ.

En ne prenant même que certaines parties de l'œuvre de Kant, on se rend compte facilement que celles-ci enlèvent toute force à la scolastique. Elles méritent vraiment l'anathème de Léon XIII (Congrès de Bourges, page 16 déjà cité). Elles aboutissent à l'anéantissement de toute idée religieuse. Elles habituent l'esprit à ne compter que sur lui-même; elles ne peuvent s'accorder avec la Révélation expliquée et commentée par les docteurs et les pères de l'Eglise, c'est-à-dire avec la tradition.

Et, comme conséquence, cette philosophie criticiste accepte les jugements parfois sévères de l'exégèse moderne. Elle rationalise l'apologétique. De concessions en concessions, sur les questions de détail comme sur les grosses questions (1), le parti jeune catholique arrive à peu près à l'indulgence protestante. L'abbé Gayraud dans son ouvrage : « La Crise de la foi, » constate mélancoliquement les ravages faits et s'écrie : « Même parmi les prêtres, la foi dans l'autorité divine de la Bible est ébran-

(1) Ainsi que nous l'avons vu dans la 1re partie de ce travail.

lée; chez plusieurs, elle est chancelante. Le doute semé par la critique pousse et s'affirme tout bas : la négation est toute prête et menace d'éclater. »

Plus loin le même abbé surenchérit :

« Le criticisme biblique sévit sur les âmes avec non moins de violence que le scepticisme positiviste et kantien. C'est peut-être la plus redoutable crise de nos croyances. »

C'est qu'en effet cette préoccupation de concilier le dogme avec la pensée moderne ne laisse pas d'avoir de très grands inconvénients.

La conscience d'un catholique devant de récents travaux ne peut qu'hésiter et se troubler quand on lui apprend les conclusions auxquelles arrive l'abbé Loizy. D'autre part, si elle se tourne du côté de la chaire de saint Pierre, elle reçoit du pape l'enseignement suivant : «Car tous ces livres et ces livres tout entiers, que l'Eglise regarde comme sacrés et canoniques, ont été écrits avec toutes leurs parties sous l'Inspiration du saint-Esprit. Or, loin d'admettre la coexistence de l'erreur, l'inspiration divine par elle-même exclut toute erreur; et cela est aussi nécessaire qu'il est nécessaire que Dieu, Vérité suprême, soit incapable d'enseigner l'erreur (1). »

Elle se trouve dès lors placée entre deux systèmes, l'un acceptant une part humaine dans l'élaboration des Livres Saints, l'autre voulant ceux-ci entièrement révélés. Le doute s'introduit en elle, menaçant de détruire cette unité de croyance qui constitue la force immense du Catholicisme (2).

(1) Encyclique *Providentissimus* (citée par Houtin, p. 163).

(2) On nous dira que ce concessionnisme a pour objectif principal la conversion des esprits supérieurs afin que ceux-ci ne soient plus choqués par les invraisemblances que l'on découvre dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. On torture les textes afin de les mettre d'accord avec les derniers résultats obtenus par la Science ; quand l'absurdité est manifeste, on prétend qu'il y a interpolation ou que le passage incriminé n'est pas *révélé*. C'est une besogne ardue et vaine qu'il faut recommencer chaque jour. Elle rompt l'harmonie, elle éveille le soupçon dans certains esprits qui, logiquement, sont amenés à se demander où les modifications s'arrêteront et si, réellement, la vérité se trouve du côté de la religion qu'ils professent.

Par contre, cette méthode attire-t-elle les non-croyants ? Il n'y

La philosophie kantienne et l'exégèse nettement rationaliste agissent comme un ferment en d'autres cas. C'est grâce à leur action que l'Américanisme a acquis une telle faveur dans certains milieux catholiques. Ces trois manifestations sont du reste les produits d'un même état d'esprit, lequel veut éveiller dans l'Eglise l'initiative individuelle, limiter et restreindre l'autorité. Les partisans de l'Américanisme prétendent faire de l'opportunisme (et c'est en partie exact), exercer une politique, se préoccuper des contingences. Mais qu'ils le veuillent ou non, ils ne sont pas d'accord avec la pure doctrine catholique. Voici pourquoi.

L'Eglise a une semence unique qu'elle répand sans se lasser sur le globe. Mais toutes les terres ne se ressemblant pas, la semence ne porte pas partout les mêmes fruits.

Ainsi aux Etats-Unis, la race yankee est surtout anglo-saxonne ; par ses origines, par son histoire, par ses luttes, elle est et restera individualiste. Or les éléments catholiques d'outre-mer, les Irlandais, les Latins immigrés mêmes ont été conquis par le sol et par l'ambiant. Aussi quand ils se sont préoccupés de leur culte, ont-ils conçu le pouvoir de l'Eglise comme une charte et son gouvernement comme un pouvoir parlementaire. Presque sans y penser, ç'a été, de l'autre côté de l'eau, une invasion de l'Individualisme dans le Catholicisme.

Or le pape ne peut accepter, même mitigée, même soi-disant soumise à son autorité, la doctrine américaniste. Il est le docteur de l'Eglise, il est le pasteur suprême, le successeur de saint Pierre. Il est l'éternité, la continuité, l'autorité. Il ne peut transiger avec les hommes, tenir

paraît guère. Ceux-ci devant ces perpétuelles contradictions arrivent à penser de la Bible ce qu'on pense actuellement de certains livres tels que les Vedas ou l'Iliade. Nous avons bien peur que le Catholicisme spécial prôné par l'abbé Denis ne puisse les seduire. « Sous le prétexte de plus de science dans l'exégèse, d'une connaissance plus approfondie de la formation historique du dogme, d'une idée plus rationnelle de la genèse des religions, peut-il se constituer parmi nous une sorte de catholicisme special, soi-disant réservé à des esprits plus cultivés ? » (*Annales de Philosophie chrétienne*, décembre 1901, cité par Turinaz.)

compte de leurs désirs et de leurs volontés. Il doit accomplir sa mission, qui est de courber l'humanité sous le joug divin. Ayant la vérité absolue, il lui est impossible en matière de dogme de faire de l'opportunisme, qui est essentiellement du respect humain, du relatif, du passager. Il faut surtout qu'il combatte la tendance individualiste qui, s'accusant chaque jour davantage, menace de briser l'unité et l'autorité catholiques (1).

Ainsi donc, au point de vue mental, au point de vue théologique, le clergé réformateur n'accepte plus intégralement la tradition de l'Eglise. Sur la manière de comprendre l'action catholique, il n'est également plus d'accord avec elle. Il veut le Dogme plus large, il désire une exégèse moins absolue, il demande encore un catholicisme plus opportun, s'adaptant aux aspirations de la la société, n'enserrant pas celle-ci dans une règle étroite. Mais tout ceci prouve en réalité qu'il est conquis par l'individualisme qu'il combat cependant; tout ceci montre qu'il est en train de substituer à la formule chrétienne « Discipline, hiérarchie, charité » (2) la formule révolutionnaire : « Liberté, égalité fraternité. »

(1) Une brochure parue cette année, « La foi et la discipline dans le Clergé » (Charles, éditeur), faite par un vieux curé ayant jugé prudent de garder l'anonymat, nous prouve la nécessité de l'intervention papale. Qu'on en juge par les extraits suivants :

« L'Américanisme que le pape Léon XIII a systématiquement frappé n'est pas un vain mot ; il est une idée, une chose.....

« Somme toute, en quoi consiste-t-il ? *dans le relevement de l'individu et de sa dignité humaine*; dans l'abolition des vertus passives qui mettent prêtres et fidèles sous le joug, sans espoir de libération, au profit des vertus actives qui, seules, honorent et ennoblissent l'homme... »

Sur les évêques : « Ils s'obstinent à refuser aux prêtres, *qui sont avant tout des hommes*, le droit naturel de mettre en évidence leurs vertus et leurs facultés intellectuelles.... »

Les chefs du pouvoir religieux ne cherchent pas à asservir seulement les volontés, ils vont jusqu'à vouloir asservir la raison elle-même... »

(2) Bourget (*l'Etape*, page 394). « Je ne suis pas un grand théologien, mais j'ai beaucoup lu les Evangiles, et, si j'en traduisais l'enseignement, je le résumerais dans trois autres mots qui sont précisément le contraire de cette devise (la devise républicaine) que vous admirez-vous Monsieur l'abbé, et qui me paraît, à moi, parfaitement déraisonnable. Ces trois mots, les voici : Discipline, hiérarchie, charité. »

En effet, cette tolérance, ce respect des convictions, ce souci d'aimer le peuple sans l'abaisser par l'aumône, cette sévérité envers les puissants, c'est du libéralisme, c'est un besoin d'égalité, c'est un instinct de fraternité, mais ce n'est pas du Catholicisme.

Mgr Turinaz a donc raison quand, après s'être élevé contre ceux qui veulent transformer la théologie et l'exégèse, il les attaque dans leurs projets de réformes sociales; il ne se trompe pas davantage au point de vue catholique quand il voit dans les Congrès sacerdotaux ou sociaux un danger pour l'Eglise, un essai de remplacer l'autorité d'en haut, celle de l'Episcopat, par l'autorité d'en bas, celle des prêtres, l'autorité des chefs par celle des soldats.

Il considère le catholicisme comme apportant au monde la loi de Dieu. Or cette loi n'a pas à s'inquiéter des contradictions qu'elle peut sembler avoir quand on la met en contact avec la Raison humaine. Qu'est cette dernière réduite à elle-même, sinon une petite chose, extrêmement bornée, condamnée à voir l'immédiat plutôt que le médiat, ne possédant pas, et pour cause, toutes les données du problème et conséquemment errant constamment, obligée de considérer aujourd'hui comme vérité ce que demain elle reconnaîtra comme erreur alors que son horizon agrandi lui permettra plus de clairvoyance et d'intelligence.

On nous dit, il est vrai, que la raison humaine n'est que la réflexion de la raison divine. A ceci, on peut répondre que l'intelligence de l'homme est de même ordre que l'intelligence de l'enfant. Combien de fois, cependant, ce dernier considère-t-il comme injuste ce qui est juste en réalité. C'est parce qu'il ne peut, comme le père, déduire toutes les conséquences morales et intellectuelles d'un fait. Il crie alors, il proteste contre l'autorité des parents, il croit à de la tyrannie. Sa conception de l'univers ne lui permet pas encore de vérifier rationnellement les lois auxquelles on lui demande de se conformer. Que faisons-nous, sinon imiter l'enfant dans sa révolte!

Or, l'Eglise est, suivant la belle expression de Faguet, « le grand miroir humain de la lumière divine (1) ». Sous un autre jour, elle constitue la politique vivante et agissante de Dieu. Elle a la charge de diriger la foi, de veiller à ce qu'elle ne s'écarte pas du Dogme : mais il lui faut aussi surveiller les mœurs, et cette dernière besogne la contraint à intervenir dans le gouvernement de la société.

Et que peut-elle apporter à cette dernière, sinon une règle d'humilité et d'obéissance?

L'Eglise est autoritaire en vertu même du pouvoir suprême dont elle est investie. Elle est autoritaire par son organisation, cette organisation hiérarchisée dans laquelle l'individu n'est qu'un infime engrenage de la machine ecclésiastique, organisation permettant d'utiliser toutes les forces même les plus humbles, brisant toutes les résistances même les plus fortes. Elle est unitaire par son but, par la certitude qu'elle a d'avoir en elle la Vérité Eternelle. Enfin, et pour tous ces motifs, elle est traditionaliste puisqu'elle a charge de transmettre aux vivants la loi de Dieu acceptée et recueillie par les ancêtres.

Ne nous montrons donc pas surpris conséquemment que l'Eglise ne soit pas libérale. La liberté, quand elle la considère, c'est surtout et essentiellement la liberté de l'erreur, c'est la dispersion à l'infini de l'autorité ; c'est donner la vie à une multitude de pouvoirs, lesquels tendent chacun à des fins différentes; c'est, par suite, l'individualisme accepté ; c'est enfin admettre l'impossibilité pour la société d'arriver à un but commun guidée par une pensée commune.

C'est pourquoi elle ne peut également souffrir l'égalité qui, complétant et assurant la liberté est, par définition même, anti-hiérarchique; l'égalité qui donne à chacun une même valeur, des mêmes devoirs et des mêmes droits; qui, ne considérant l'homme qu'à titre d'unité sociale, ne l'examine ni dans ses qualités, ni dans ses

(1) Faguet, *Politiques et Moralistes*, tome Ier, Joseph de Maistre, p. 48.

défauts, ni dans la situation qu'il occupe dans la société. L'Eglise a tellement horreur de ce vocable et de ce qu'il représente en fait que les systèmes sociologiques qu'elle favorise en sont la négation presque absolue. En Belgique, elle préconise le système plural qui est de l'inégalité au premier chef ; en France, elle désire la représentation professionnelle qui est, somme toute, un suffrage restreint, limité et soumis perpétuellement à des influences puissamment conservatrices.

La fraternité, enfin, elle ne l'accueille qu'avec une extrême méfiance, ne lui attribuant qu'un pouvoir de convention, ne lui donnant que l'importance d'un mot, ne la désirant guère que dans un paradis dans lequel il n'y aura pas besoin d'une société constituée, d'une hiérarchie, d'un ordre. C'est que cette conclusion émue et passionnée de la formule républicaine écarte à jamais toute idée d'autorité, répugne à tout respect, ne connaît ni aristocratie, ni classe, ni esprit de corps. Elle remplace par la force des choses la Charité, cette médiatrice, cette correctrice des sociétés autoritaires.

Les catholiques orthodoxes restent donc dans la tradition et dans la logique chrétiennes quand ils s'élèvent contre les novateurs. Le Catholicisme ne ressemble en rien au Christianisme anarchique primitif. Il est, avant tout, une doctrine d'ordre, d'autorité, de hiérarchie. Il ne reconnaît et ne peut reconnaître à l'homme que des devoirs.

Par suite, il lui est interdit d'accepter le régime républicain autrement que *comme un fait,* dont il doit tenir compte historiquement et pratiquement, mais contre lequel il lui faut lutter sans cesse. La philosophie républicaine, quand on l'examine sérieusement, tend forcément à la plus grande somme de liberté individuelle, arrive à ne considérer l'Etat que comme un rouage nécessaire dont l'importance ne doit pas être outrée. Elle aspire à libérer l'homme, à agir de façon telle que la société existe pour lui et non que ce soit lui qui existe pour elle. L'antinomie des deux méthodes est évidente.

Et maintenant, regardons autour de nous.

Constatons que les seules conversions obtenues ont été surtout amenées par le besoin d'autorité. Les convertis ont été séduits par la force sociale et politique que représente encore l'Eglise de ce temps. Mais la divine et douloureuse figure du Christ les a peu attirés. Ils ont souffert de la dispersion d'esprit existant actuellement, conséquence forcée des enquêtes scientifiques et sociologiques du XIXe siècle, résultat obligatoire de la passion d'analyse qui a guidé les recherches de l'époque finissante. Un besoin d'ordre, la nécessité d'avoir un plan de vie fixant la tâche à faire, procurant la quiétude mentale et morale les a rendus nationalistes, les a ramenés au Catholicisme.

Voyons, d'autre part, les fruits de l'ardente campagne des novateurs. Ils ne répondent pas à l'effort dépensé. Peu d'incrédules ont abandonné leur dilettantisme aimable pour venir grossir le nombre des démocrates chrétiens. Des orthodoxes, pour la plupart, voici les conquêtes du néo-catholicisme.

Enfin, comme on n'apprend pas impunément à l'homme qu'il possède une raison dont il doit se servir pour chercher la vérité, cet essai de libéralisme dans l'Église a eu quelques conséquences inattendues.

De jeunes intelligences, après avoir appris à apprécier, dans le camp des novateurs, le colossal effort scientifique et social de ces temps, ont continué logiquement leur évolution et sont sorties du catholicisme. Les unes, obéissant à un besoin de cœur, gardant encore une foi chancelante et travaillée par le doute, ont été au Protestantisme, cette antichambre de l'athéisme. Les autres, allant résolument jusqu'au bout du chemin, ont laissé dédaigneusement le ciel pour la terre.

Et même, parmi les prêtres, les déserteurs n'ont pas manqué. Beaucoup de ces derniers ont été amenés à cet état d'esprit par le sentiment très net de la dure loi qui les enserrait. Beaucoup, après avoir dit avec l'abbé Dabry : « Ne pourrait-il pas y avoir le pèlerinage des prê-

tres qui iraient se faire baptiser *hommes*, qui iraient secouer les chaînes d'un système odieux où le vicaire pense par le curé, le curé par l'évêque et l'évêque par le gouvernement? *Chez nous, la hiérarchie tue l'individu* (1) », ont reconnu l'impossibilité de transformer l'Eglise dans un sens de liberté, de la protestantiser, et l'ont quittée (2).

On ne peut nier que cette révolte contre la hiérarchie ne soit peut-être la principale conséquence des idées libérales et critiques introduites dans l'Eglise. Le pape lui-même en convient dans sa lettre encyclique du 8 septembre 1899 quand il cherche à expliquer ces désertions.

« Ne serait-ce pas pour avoir, par un zèle présomptueux, mis de côté ces règles traditionnelles de la discrétion, de la modestie, de la prudence sacerdotales, que certains prêtres traitent de surannées, d'incompatibles avec les besoins du ministère dans lequel nous vivons, les principes de discipline et de conduite qu'ils ont reçus de leurs maîtres du grand séminaire? On les voit aller comme d'instinct au milieu des innovations les plus périlleuses de langage, d'allures, de relations. Plusieurs, hélas! engagés témérairement sur des pentes glissantes où, par eux-mêmes, ils n'avaient pas la force de se retenir, méprisant les avertissements charitables de leurs

(1) Article paru dans *le Peuple français* (cité par Turinaz, p. 61). L'abbé Dabry a du reste été forcé de supprimer sa publication, *l'Eglise Militante* (*Chrétien français*, n° 13 février 1902).

(2) D'après le « *Chrétien français* » (organe des catholiques sortis de l'Eglise) du 2 janvier 1902 (cité par Turinaz, p. 90) le nombre des libérés du sacerdoce est considérable.

« Aujourd'hui le clergé français compte un bataillon de cinq cents évadés ; un millier (le journaliste écrit en note: ce chiffre est double aujourd'hui) de prêtres en fonction dans divers diocèses sont abonnés plus ou moins ouvertement. Il ne nous est pas possible de compter le nombre de ceux qui l'achètent au numéro ou se le procurent indirectement ».

M. Russacq, curé de Bon, a jeté également le froc aux orties. Les n°s des 4 et 20 juillet 1902 du *Matin*, dans lesquels il commente sa décision, sont à lire.

Citons également, à titre de document curieux, la pétition de la commune d'Aullène (Corse) demandant : 1° la suppression de la cure catholique d'Aullène ; 2° la création d'un poste de pasteur protestant (*Aurore*, 19 septembre 1902).

supérieurs et de leurs confrères plus anciens et plus expérimentés, ont abouti à des apostasies qui ont réjoui les adversaires de l'Eglise et fait verser des larmes bien amères à leurs évêques, à leurs frères dans le sacerdoce et aux pieux fidèles. Saint Augustin nous dit : « Plus on marche avec force et rapidité, quand on est en dehors du bon chemin, et plus on s'égare (1). »

Significatif et mélancolique aveu que nous inscrivons, avant de conclure, sans éprouver le besoin de le commenter !

CONCLUSION

Cette Eglise, jadis unifiée, nous donne donc le même angoissant débat qui sépare actuellement la société moderne en deux camps. L'esprit humain, en cette époque de transition, oscille, incertain de sa décision, entre ces deux pôles intellectuels : Autorité et Liberté. Deux formes de morale, deux politiques se heurtent, prétendant tour à tour asservir le monde à la synthèse qu'elles préconisent.

Qui triomphera en ce combat gigantesque ? Sera-ce le Catholicisme vu à travers l'idéal maussade et volontaire d'un de Maistre? Sera-ce ce protestantisme en devenir, ce rationalisme qui s'ignore en partie, ce libéralisme qui existe sans en avoir pleine conscience ? Ou, encore, cette lutte précipitera-t-elle l'agonie de cette puissante méthode de gouvernement qui a nom le Catholicisme?

On ne peut émettre que des hypothèses. Cependant, il semble que l'Eglise est bien vieille pour s'adapter aux aspirations de l'humanité d'aujourd'hui, pour trouver en elle assez de vie pour se modifier, pour se plier aux besoins de la société nouvelle qui se crée. Puis encore, elle a contre elle sa morale traditionaliste si nettement autoritaire, son dogme étroit dans lequel la pensée moderne étouffe et dont elle ne peut sortir qu'en le brisant.

(1) Congrès de Bourges, C. R. (p. 24).

C'est qu'il semble que nous allons vers un idéal chaque jour plus net de liberté individuelle. La raison progresse, prend tous les ans plus de force et même, dans sa façon d'obéir, montre qu'elle a pleine conscience de l'acte d'abandon qu'elle commet. Même dans les systèmes autoritaires, la personnalité existe. Les chapelles se multiplient, les manières de penser diffèrent de plus en plus. L'unité de croyance tend à devenir un mythe ou se restreint à l'acceptation de trois ou quatre grandes idées générales. Regardons, pour nous en mieux assurer, le Positivisme, ce catholicisme scientifique de demain; voyons le Collectivisme presque exclusivement économique ; ces deux formes sociales ont pour base l'idée d'autorité.

Constatons néanmoins le peu d'union de leurs membres, les querelles intellectuelles qui les agitent, les interprétations subtiles, diverses et contradictoires que les fidèles de ces théories assurent comme exactes et conformes à la pensée du Maître Comte ou du Maître Marx. Telle école admet une partie du Dogme et rejette le reste ; telle autre fraction accepte précisément pour Credo ce dont ses voisins ne veulent plus.

Car, au fur et à mesure que l'homme prend conscience mentalement du monde, la complexité de toute chose lui apparaît davantage : la compréhension des forces innombrables qui agissent et répercutent leur action à l'infini le trouble, lui ôte la belle confiance de l'adolescence. Le bien et le mal s'enchevêtrent en mille faits confus. Ce spectacle mouvant, variant sans cesse, se transformant sans fin, aux causes et aux effets multiples, le rend prudent, l'oblige à plus de circonspection, le contraint à se méfier des systèmes simplistes qui, prétendant dominer la vie et la régler, la gêne en réalité. Obligé de remarquer la perpétuelle évolution qui pétrit sans se lasser les choses et les hommes, il sent moins la nécessité de l'immuabilité d'un dogme ou d'une philosophie. D'autre part, forcé d'observer et par cette observation de mûrir son esprit, d'employer son intelligence, son individualité acquiert par cet exercice constant toute

sa puissance. Si bien que lorsqu'il choisit un système qui convient à sa mentalité, qui satisfait son cœur, il l'interprète à sa manière, mécontent de le suivre servilement, y apportant presque insconsciemment le cachet de sa personnalité.

Cependant, la vie sociale oblige l'individu à un sacrifice partiel de lui-même. Pour garantir sa liberté, il est forcé de se soumettre à des conventions, à des lois. C'est pourquoi, en fait, la liberté absolue n'est pas plus possible que l'autorité absolue, ce qui nous ramène à la parole de Proudhon : « Pas d'autorité sans liberté, pas de liberté sans autorité. »

Néanmoins, on peut conclure qu'invinciblement l'homme d'aujourd'hui tend vers la liberté, qu'il se dégage peu à peu du déterminé de jadis. Actuellement ce n'est pas un vain égotisme qui le mène, mais il croit et il prétend que tant vaut l'individu, tant vaut la société. C'est la raison suprême qui le fait chercher la formule heureuse qui satisfera à la fois sa passion d'être indépendant et son désir d'altruisme.

Cette formule, il ne la trouvera pas dans le Catholicisme.

L'Eglise, usée par le temps, a épuisé son action. Nous la voyons figée dans sa hiérarchie, imprégnée d'autoritarisme, luttant désespérément contre l'Individualisme, ce fils naturel qu'elle a donné à l'humanité. Dix-neuf siècles de luttes incessantes ont lassé sa force ; d'elle n'émane plus sa foi ingénue et robuste qui courbait sous son pouvoir les nations enfants. Elle n'a gardé que la cuirasse rouillée de sa politique, de sa casuistique. C'est trop peu.

Puis l'homme a vieilli aussi. Les contes bleus qui ont ravi sa jeunesse ne le séduisent plus. Il désire autre chose. Il aspire maintenant à changer en réalités les grands mots qu'on lui a appris naguère. Vérité, Liberté, Justice. Et c'est pourquoi, jetant un dernier coup d'œil sur l'Eglise, son éducatrice première, il est amené à s'éloigner d'elle pour jamais.

JEAN SERC.

LA MOUETTE

(*Suite* [1])

—

XIX

Ils passèrent ainsi toute une semaine à Lucerne, fouillant les environs, explorant tour à tour les criques discrètes et les collines verdoyantes d'où l'on voit, comme une terre promise, la région sublime des Alpes étincelantes.

Florence était gaie, puérile et confiante ; rien ne la choquait ; tout était pour elle sujet d'intérêt ou de joie.

Pierre s'efforçait d'éviter la foule odieuse des touristes, et, le soir, dans sa chambre, il élaborait soigneusement le plan de la promenade du lendemain. Il connaissait assez bien la région, les sentiers infréquentés, les raccourcis de montagne, aussi ménageait-il à Florence des surprises à chaque pas et lui faisait-il goûter sans fatigue toutes les beautés du lac d'enchantement.

Après des montées à travers bois, des courses par les prairies herbeuses où leurs jeunes forces s'éployaient, ils arrivaient à quelque promontoire, et soudain tout l'horizon s'offrait gigantesque, leur donnait sa splendeur en récompense de leur effort viril. Ils s'asseyaient, écoutaient, dans le silence absolu des choses, l'impétueux torrent de leur sang vivifié. Puis, peu à peu, le calme renaissait en eux,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 156, 157, 158.

et la pensée alors s'éveillait, légère et forte, leur faisait comprendre un peu mieux eux-mêmes et le monde, leur faisait explorer le temps comme leurs yeux exploraient l'espace.

Souvent, Triebschen apparaissait, image du recueillement sous la garde de se shauts peupliers. Pierre contait quelqu'une des merveilleuses aventures dont le souvenir embellissait l'enclos mystérieux. C'était le roi Louis II avec son écuyer venant en cachette frapper à la porte du maître. C'était la sérénade de Siegfried improvisée dans le jardin, montant, douce comme un souffle, vers la femme aimée, parfumant toute cette nature fabuleuse de sa mélodie de songe.

La seule évocation de ces choses les exaltait, les emplissait de trouble. Ils sentaient vraiment planer sur cette eau limpide et dans ces bois virgiliens l'ombre du génial disparu.

Quelques années seulement les séparaient de l'époque où Wagner pensait là, et cependant ces quelques années représentaient leur vie tout entière, tout leur passé, tout leur amour.

Il fallut bientôt songer au départ.

Beppa fut envoyée à Zurich, où elle devait les attendre. Ils ne gardèrent avec eux que des valises, et ils s'embarquèrent un jour pour Seelisberg.

Tous les coins d'élection, tous les reposoirs où s'était alangui leur rêve défilèrent devant eux. Les hautes murailles de roc où courent des sentiers, où s'accroche la vie végétale, alternèrent avec les horizons d'eau et les molles vallées où se pressent en troupes les maisons blanches.

Le lac sauvage, le lac idyllique se transforma, se déroula, se révéla peu à peu, étala devant eux toutes les richesses, toutes les beautés de la terre,

tous les aspects qui provoquèrent jadis le romantisme et dont s'imprégnèrent les âmes de ceux qui firent leur temps. Vinci, Gœthe, Michelet, Hugo, Wagner, Ruskin étaient venus boire le philtre initiateur dans cette coupe de rochers, avaient gardé toujours en eux la fraîcheur surnaturelle de cette eau bleue.

Et, de même que les grands fleuves nés des cimes helvétiques portent à travers les contrées lointaines la neige fondue des mêmes Alpes, de même que le Rhône, le Rhin, le Tessin fécondent la belle France, la Germanie et les plaines lombardes, de même les cerveaux de ces hommes avaient absorbé la beauté de cette Suisse pour en nourrir les peuples dont ils étaient les rois.

Ces réflexions ramenèrent Pierre vers l'œuvre wagnérien. Ses propres sensations devant ces montagnes de Titans où, parfois, un bouquet d'arbres formait un désirable abri pour quelque halte de héros, lui firent élire Siegfried comme thème de méditation.

N'était-ce pas là, en effet, qu'était né, qu'avait grandi ce pur symbole de la force juvénile, en qui se résume merveilleusement le perpétuel effort des hommes pour abolir les monstres, s'affranchir des nains, escalader le ciel ? Là-bas dans cette anse, vers Alpnacht, ne montrait-on pas l'antre du Dragon ? Et ce Seelisberg, vers lequel filait le bateau, n'avait-il pas été le sublime sommet où, à plusieurs reprises, le Maître avait reçu la révélation divine?

Siegfried ! Siegfried !... Toutes ces parois de granit qui s'en allaient jusqu'aux nuages n'appelaient-elles pas le souvenir du beau vainqueur ? Brunnhilde ne sommeillait-elle pas là-haut dans l'ombre noire des funèbres sapins ? Et le Pilate,

lointain fantôme, détaché de la terre, planant sur les nuées, n'était-il pas ce Walhalla d'où Wotan observe la marche fatale des destins ?

Oui, Siegfried émanait de tout cela. Il en était l'âme et la représentation. Il personnifiait l'homme aux prises avec les forces naturelles. Wagner l'avait enfanté pendant son séjour à Zurich, alors que de fréquentes promenades à Brunnen et à Lucerne l'emplissaient de toute la sauvage grandeur du lac unique. Il l'avait achevé dans la retraite de Triebschen, et ce nom de Siegfried, donné par lui au fils qui naquit là, ne dit-il pas assez quel rêve hantait le cerveau de cet homme, quel sens avait pour lui le cadre tourmenté où s'écoulait sa vie inquiète ?

Le bateau franchit la passe de Vitznau, où le Righi et le Burgenstock semblent vouloir se joindre. Bientôt, Brunnen parut au loin, s'avança lentement, tout blanc dans le vert des arbres, avec, pour toile de fond, les monts de Schwitz aigus et déchiquetés.

Brunnen !

Pierre pensa à cette douce Mathilde Wesendonck, figure gracieuse et fatale, qui, pendant si longtemps, consola, enfiévra, désespéra l'esprit du Maître. Il se souvint d'une page de ses mémoires où elle raconte une excursion qu'ils firent là pendant l'automne de 1854.

Comme la nuit tombait, Wagner s'était assis au piano de l'auberge, et, pour cette âme insaisissable et mystérieuse qu'il aimait sans espoir, il avait joué la *Symphonie Héroïque*. Par la voix mélancolique de Beethoven, il avait essayé d'atteindre le cœur lointain de la femme, de se faire comprendre d'elle, de lui embellir encore ce crépuscule au

bord du lac en y faisant renaître et chanter la voix tragique du grand solitaire.

Puis, le matin, comme elle s'éveillait, elle entendit qu'il la saluait par la forte et triomphale aubade de Lohengrin.

C'était là, dans ce petit bourg perdu, que s'était déroulée la scène émotionnante, là que cet homme, qui portait en lui les destinées esthétiques de son siècle, avait tâché de faire vibrer une âme de femme, avait abandonné tout autre but, méprisé toute autre conquête, voulu seulement que dans le mystère d'un soir, près d'une eau bleue, celle qu'il aimait eût la fête somptueuse de son art.

Là, il avait été faible ; là, il avait été homme ; là, il avait souffert, espéré. Là, peut-être, au bercement des vagues molles, il avait écouté chanter en lui la douloureuse agonie de Tristan, dont la plainte devait interrompre et presque étouffer la Tétralogie encore inachevée. Mathilde l'avait rapproché de l'humanité au moment où son âme terrible enfantait le drame des dieux.

De même que, là-bas, vers Triebschen, les idées de quiétude victorieuse, de calme et de force semblaient flotter sur tout le paysage, de même, ici, l'angoisse amoureuse et la détresse régnaient comme les invisibles génies de cette eau verte et de ces montagnes sombres.

Là-bas, Siegfried sonnait du cor, emplissait les échos du bruit joyeux de son triomphe. Ici, régnait le souvenir d'Yseult au cœur dolent.

En songeant à ces choses, Pierre regardait Florence, assise près de lui. Comme toujours, il mêlait son image aux images de son rêve, donnait sa figure et sa forme aux souvenirs irréels qui l'emplissaient. Mme Wesendonck c'était Florence, c'était la

Femme, but convoité, raison des efforts surhumains; de même que Wagner et Siegfried et Tristan et lui-même, c'était l'homme qui lutte et qui souffre pour créer, pour aimer, pour vaincre.

L'eau glissait aux flancs du bateau, le décor paisible s'avançait. Bientôt la vieille maison de la Treib gouacha son toit fumeux sur les arbres du bord.

Le bateau accosta ; ils descendirent.

Une voiture les attendait pour monter à Seelisberg.

Après l'expérience de Lucerne, ils étaient décidés à ne plus se séparer pendant le reste du voyage, et ils avaient retenu à l'avance leur appartement.

Le trajet fut délicieux. Dans la lumière de cinq heures tous les détails avaient une douceur inexprimable, et le subtil arome des plantes alpestres s'épanouissait dans l'air tiède.

Florence goûtait voluptueusement l'harmonie merveilleuse des teintes et des parfums, le recueillement de toute cette nature où vibrait seulement le cri fin d'un oiseau et la chanson d'une fille qu'on voyait ramer dans une barque plate, très loin, vers l'autre rive.

Le roulement de la voiture les berçait, les unissait dans un même rythme. Ils se sentaient gravir sans effort la côte abrupte. Ils s'élevaient peu à peu au-dessus du lac miroitant, comme dans un de ces rêves où le corps ne pèse plus rien et se déplace ainsi qu'une fumée.

La route en lacets montait capricieusement, revenait sur elle-même, leur dévoilait mille aspects variés de la vallée. C'était à chaque boucle un nouveau paysage plus vaste et plus fouillé : le lac s'enfonçait dans son abîme de roches, les villages rape-

tissaient, l'horizon s'étendait vers des monts plus lointains.

Florence murmura la phrase de Siegfried arrivant à la cime, après la traversée du feu :

« *Paix solitaire des monts bienheureux !* »

— Voici près d'un demi-siècle que Richard Wagner vint ici, dit Pierre ; c'était en 1854. Il composait alors la musique de la Walküre. Et cette phrase que chantent vos lèvres lui vint certainement à l'esprit en découvrant tant de beauté, en trouvant enfin la reposante quiétude qu'il cherchait. Il projeta d'y revenir composer Siegfried, il y vint l'été suivant. Nous foulons, à cette heure, la terre sacrée où naquit la douce chanson.

Cinquante ans ! Les mots qu'il prononçait l'étonnèrent. Il pensa que des empires étaient nés et s'étaient effondrés, depuis cette époque lointaine, que la face du monde avait changé, que les sciences avaient révolutionné les conditions de la vie et que cependant l'œuvre du Maître commençait seulement à se répandre.

Il sentit une fois encore la fuite vertigineuse du temps, l'impuissance de l'homme à lutter contre le courant qui l'entraîne, à réaliser de son vivant l'œuvre à laquelle il rêva. Wagner avait peiné, créé, laissé aux générations futures un trésor inépuisable d'enchantement, mais il n'avait pas vu le triomphe vrai de son œuvre, et sa seule joie avait été de conquérir quelques rares cœurs, d'aimer et d'être aimé.

« Voilà, pensait Pierre, le seul but qui soit accessible à notre effort. Tout le reste est chimère, hasard, incertitude. Les belles œuvres sont léguées par les génies à l'avenir, comme ces larves que les insectes cachent au creux d'un arbre avant de

disparaître. Elles n'éclosent et ne règnent que longtemps après, si les froids de l'hiver et les bêtes malfaisantes ne les ont pas détruites. »

Bientôt, les premières maisons du village parurent, puis l'hôtel planté sur la terrasse qui domine le lac d'Uri.

Avant de monter dans leur appartement, ils feuilletèrent le livre des voyageurs et ne reconnurent aucun nom.

Quand le domestique se fut retiré, après avoir apporté les valises et qu'ils se trouvèrent seuls, devant leur grande fenêtre ouverte où s'encadrait un soir divin, ils eurent un instant d'effusion comme jamais encore ils n'en avaient connu.

Toutes les émotions du voyage sur l'eau, tous les parfums du soir et toutes leurs pensées, le mépris du monde et l'amour des choses les emplirent d'un enthousiasme délicieux, les élevèrent, les rapprochèrent.

Ils s'accoudèrent au balcon et restèrent longtemps l'un près de l'autre, silencieusement. Rien devant eux ne venait les rappeler à la réalité. La montagne dévalait abrupte jusqu'au lac ; puis c'était la nappe luisante où se mêlaient toutes les couleurs du soir, tous les vermeils et tous les roses du ciel. Deux barques minuscules nageaient comme des insectes, toutes noires, avec leurs rames fines et actives. Sur l'autre rive les cimes se dressaient blanches, grises, roses, ou pourpres, suivant leur position ; c'était tout un amas confus de montagnes, un monstrueux désordre dont l'harmonie ne se percevait qu'après une longue contemplation.

— Nous sommes au bout du monde, dit-il, nous devrions nous arrêter et rester là.

Elle avait son petit sourire énigmatique dont il

ignorait le sens précis. Elle ne disait rien. Il la sentait tendre et heureuse, présente et absente, comme toujours. Il imaginait les évocations que ce beau soir éveillait en elle, et le regret fou lui venait de ne l'avoir pas entièrement : dans le présent, dans le passé, depuis toujours.

— Wagner a aimé cela, murmura-t-elle.

Il prit son bras, sa main fine et ouvrée comme un ivoire. Il parla longuement, lui montra le maître quittant Zurich pour venir se reposer là, pendant quelques semaines, pour tâcher d'oublier les soucis d'argent et l'amertume de la lutte parmi les hommes implacables. Plein de la pensée de Schopenhauer, plein de son œuvre à lui, il montait vers cette cime un peu comme les prophètes gagnaient le désert, et il y trouvait, en effet, la révélation.

— Nous sommes au lieu de son repos, conclut-il. Ici est l'étape entre la terre et le ciel. Demain, si vous voulez, nous escaladerons le Niederbauen, et là-haut nous aurons la vision vertigineuse qui fit naître les plus purs motifs de la Tétralogie.

Elle acquiesça joyeusement. Et, ce soir-là, dans l'ombre de leur chambre, ils regardèrent s'éteindre les pourpres des montagnes, en pensant à celui qui les avait rapprochés et unis.

XX

Le lendemain ils entreprirent l'ascension.

Le départ en voiture, au lever du soleil, fut une fête.

Les petits chevaux trottaient comme des chèvres avec un grésillement de grelots, un martellement argentin de leurs fers sur la route dure.

Tout était beau, depuis le vert des forêts, som-

bre et doux, jusqu'au bleu virginal du ciel léger et lumineux.

A leur gauche, presque à pic, les bois dévalaient vers le lac, revêtaient la côte abrupte d'une épaisse toison.

Ils se sentaient pénétrés par la magie de la lumière qui irradiait les perspectives lointaines, allumait des gloires fulgurantes derrière de gigantesques et mystérieuses silhouettes, révélait progressivement la mer immobile et formidable des montagnes qui s'étageaient jusqu'à l'horizon.

Ils dépassèrent la vieille église toute enfumée dont les murs, dressés là depuis les temps légendaires, semblaient une excroissance du sol; puis le Sanatorium montra son dôme, plaqua sur les noirs sapins sa blancheur de temple.

Florence se pencha pour essayer de voir dans l'intérieur de l'étrange maison. Elle avait dans le regard cette curiosité un peu morbide de la femme pour la douleur et pour la maladie.

— C'est une sorte d'hôpital ? demanda-t-elle.

Il la détrompa, lui conta la vie dans ces châteaux modernes où les énervés des grandes villes vont se rafraîchir dans l'air limpide des montagnes, soigner leur âme de toutes les névroses citadines.

— Je voudrais, disait-il, choisir ce cadre pour un nouvel Héptaméron. Il serait, je crois, approprié aux besoins de notre heure. On y verrait des inquiets, des fatigués et des sceptiques s'entretenir doucement du monde fiévreux auquel ils n'appartiendraient plus. La reine du Pétrole remplacerait la reine de Navarre, Hircan et Dagoucin se nommeraient Edgard et Guy. On y dirait beaucoup de choses que chacun pense, mais que nul n'avoue.

— Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ?

— Parce qu'en y songeant bien je vois que ces gens-là ne seraient guère différents de leurs ancêtres et qu'il faudrait se répéter. C'est un sentiment que j'ai souvent lorsque je lis les antiques ou que je projette quelque essai de psychologie contemporaine.

— C'est égal, j'aimerais lire ces nouveaux contes de la reine de Navarre. Il me semble qu'ils auraient des chapitres tout neufs.

Il souriait.

— Peut-être, ajouta-t-il, mais il faudrait qu'ils fussent revus par le docteur de l'établissement.

Les sonnailles de l'attelage égayaient le chemin. Toutes les montagnes à l'est s'allumaient au soleil levant comme des braises rougeoyantes. Le lac, tout au fond, gardait sur la rive opposée une ombre bleue, dense comme un voile, qui enlinceulait les coteaux boisés, les chemins déserts et les villages encore endormis.

A sept heures ils descendirent de voiture près d'Emmaten, à l'orée du sentier qui devait les mener au sommet. Tout de suite, ils s'y engagèrent, allègrement, soulevés par la joie grisante d'échapper aux humains, de s'élever, de s'isoler.

Quelque temps encore, ils entendirent les grelots des chevaux qui s'en retournaient à l'hôtel; puis tout se tut, le grand silence régna.

Maintenant ils marchaient côte à côte avec l'impatience d'affronter les durs obstacles de la route. La hardiesse, avec laquelle ils avaient sacrifié, la veille, le respect humain qui jusque-là avait pesé sur leurs meilleures joies, les remplissait d'un orgueil juvénil. Ils se sentaient avec délices exceptionnels, dédaigneux des jugements formalistes, plus près de la sereine nature, plus aptes à se

délecter de la candide splendeur de ses spectacles.

Au-dessous d'eux, l'ombre régnait encore, coupée çà et là de grands rais de soleil qui, des sommets, s'abaissaient à travers les vallées, allaient, dans l'irisement des brouillards inférieurs, illuminer la façade d'une maison ou l'écume d'un torrent.

Pierre suivait Florence en regrettant un peu de l'avoir laissé entreprendre cette difficultueuse excursion. Il portait sur ses épaules, dans un havresac tyrolien, quelques provisions prises à l'hôtel, et il goûtait une sécurité très douce à penser qu'ils étaient seuls et libres pour de longues heures, que rien ne les obligerait à entrer en rapport avec des étrangers, que là-haut leur contemplation ne serait troublée par aucune intrusion.

Féconde et vivifiante, la joie d'*entreprendre*, cette sensation physique de puissance qu'il éprouvait devant une page blanche ou au pied d'une montagne, ce besoin qui peuplait toujours son cerveau de projets d'études ou de plans de voyages, l'emplissait tout, assourdissait la Pensée, rendait plus vif et plus troublant le plaisir de voir devant lui la sveltesse de Florence.

Cette forme agile et souple qui le précédait, franchissait les obstacles, se dérobait au moment où il croyait l'atteindre, irritait son désir, donnait un but immédiat à sa soif de conquête.

Elle prenait plaisir à cette poursuite, hâtait le pas pour le distancer, sans regarder en arrière, sans dire un mot, concentrée dans l'effort de s'échapper.

Enfin, haletante, elle s'arrêta et resta toute droite dans une attente frissonnante. Il l'atteignit, la serra dans ses bras, avec une joie emportée, respirant avidement le parfum de ce jeune corps palpitant

qui s'abandonnait. Il prolongea l'étreinte jalousement avec un sentiment intime de désespérance, la conscience que jamais, peut-être, il ne goûterait aussi profondément l'ivresse mâle et impétueuse de la possession.

D'un effort subit, elle se dégagea et, les yeux brillants dans l'ombre douce de son chapeau de toile blanche, elle dit à voix basse : « Quelle imprudence ! »

Ils étaient dans un petit bois où l'on n'entendait rien que le sourd travail des végétations sous l'ardeur croissante du soleil. Il la fit asseoir sous un arbre et se coucha près d'elle.

Au-dessus d'eux, le ciel lumineux s'étendait sans un nuage. Des fragrances résineuses densifiaient l'atmosphère. A travers les feuilles, on devinait l'immensité où la lumière régnait maintenant souveraine. En haut de la montée, la silhouette brusque d'un sapin terminait le bois, s'érigeait droite et immobile, et, derrière, c'était l'azur qui paraissait teinté de vert dans les interstices de la sombre ramure.

Les yeux à demi fermés, les lèvres sur la main de Florence, Pierre se prenait à regretter sa vie, ses belles années de force et d'enthousiasme neutralisées par l'éducation banale et stérilisante, puis par le joug accepté des habitudes mondaines. Il imaginait des circonstances qui l'auraient fait naître dans un coin écarté de belle Nature, l'auraient obligé à consacrer sa jeunesse à l'étude laborieuse d'un art unique qu'il supposait de préférence sculpture ou musique. Il se voyait adolescent, poussé par l'aiguillon de la nécessité, se vouant résolument au labeur aveugle, luttant âprement contre la vie, apportant dans ses jouissances la même virilité que

dans son effort. Soumis à toutes les épreuves des longs débuts, admis aux enivrements des premiers succès, il cherchait, ébauchait, consacrait tout son temps, toute sa vigueur cérébrale à œuvrer, et atteignait l'âge d'homme, avec, dans sa tête et dans ses muscles, la science parfaite de son art, la faculté devenue instinctive de traduire ses sensations profondes.

Dans le silence, un cri d'oiseau aigu, monotone, retentissait sans répit au fond du bois, puis il se rapprocha, jusqu'à être tout voisin, obsédant par sa note unique, isochrone. Ils se regardèrent, s'attendant à ouïr soudain l'alerte mélopée qui conduit Siegfried à Brunnhilde.

Florence reposée donna le signal du départ, et Pierre la suivit en poursuivant son rêve.

Devant eux maintenant le mont se dressait, semblait inaccessible avec ses vastes contreforts tapisses de forêts, hérissés de rochers farouches. Au sommet d'une première muraille, une autre s'élevait plus lointaine et plus vaporeuse, puis d'autres encore qui semblaient escalader le ciel, entrer dans les nuées.

Pendant longtemps, ils montèrent, sans rien dire, dans la tiédeur parfumée des prairies ou dans l'ombre fraîche des bois. Ils n'entendaient que le bruit de leur marche, le crissement des guêtres de Florence et, parfois, très loin, le tintement fin d'une clochette des Alpes qu'une bête agitait à son cou.

Au bout d'une heure, ils s'arrêtèrent dans le voisinage d'un châlet isolé. Ils se retournèrent, et, tandis que Pierre restait silencieux, jouissant profondément de sentir battre en lui le flot pur de son sang, de regarder le chemin parcouru, le gigan-

tesque dévalement qui s'en allait doucement expirer dans le lac, Florence, d'une voix grave, dans un chantonnement incessant, disait, penchée sur lui :
— C'est beau!... c'est beau!...

C'était une vision pastorale et vaste. Ils dominaient la terre des hommes, mais ils la touchaient encore. Des pâturages et des forêts, des ruisseaux et des vallées, formaient comme une tapisserie, comme une carte coloriée où des raies blanches couraient, où des villages mettaient la gaieté de leurs minuscules maisons. Puis c'était le lac des Quatre-Cantons avec ses recoins et ses méandres, ses côtes chantournées, ciselées, ses petites villes exquises, répétées par les eaux, serties dans la verdure, comme des gemmes dans un émail, tous ces nids adorables qu'ils reconnaissaient, toutes les stations de leur voluptueux pèlerinage : Gersau, Weggis, Beckenried, où depuis des siècles les heureux de la terre viennent s'imprégner de beauté, chercher la fabuleuse Jouvence.

Déjà sur l'eau tranquille, des vapeurs et des barques promenaient leurs silhouettes reflétées. Tout en bas, sur la route d'Emmaten, de petits points noirs allaient et venaient, des voitures passaient dans un nuage blond de poussière, et pourtant aucun bruit ne montait jusqu'à eux ; c'était bien l'empire du silence et de la solitude, l'Olympe inaccessible aux vains tumultes.

Ils reprirent leur marche à regret, avec l'âpre désir d'arriver à la cime, de voir plus loin, de se rassasier d'immensité. Florence n'avait pas voulu se reposer. Le chemin du reste s'adoucissait, s'incurvait mollement à travers les prairies alpestres, côtoyait la pente abrupte d'un plateau.

Chaque pas les élevait un peu. Ils finissaient

par avoir la forte et radieuse sensation de l'ascension, cette ivresse des montagnes qui vous fait oublier la lassitude, vous soulève, vous entraîne comme en quelque chevauchée de songe.

Elle allait toujours devant, infatigable. Pierre entendait le martellement joyeux de chacun de ses pas, et, dans cette course enfiévrée, il voyait une symbolique image de leur amour. Depuis des jours, depuis des mois, n'allait-il pas ainsi à la poursuite de Florence, l'atteignant, la perdant, la possédant sans jamais la connaître, sans jamais pouvoir étreindre définitivement la femme fuyante, la Nixe glissante et trompeuse ? Ainsi toute la nature et toute son âme, le monde extérieur et son cosmos mental semblaient vivre de la pulsation de ce pas, en recevoir leur rythme comme une horloge de son balancier.

Près du châlet de Tritt, elle s'arrêta toute rose et haletante. Il la fit asseoir, la calma, lui offrit de l'eau et du kirsch.

Un instant, ils contemplèrent l'immensité vibrante de lumière où les montagnes érigeaient leurs lignes rudes et simples, puis ils poursuivirent leur route dans l'herbe courte et serrée. Ils marchaient côte à côte à travers la prairie où la flore alpestre éclatait en gerbes colorées, où les Anémones et les Cyclamens, les Digitales et les Véroniques chantaient les tendres litanies des roses et des bleus, des blancs et des carmins.

Pendant longtemps, ils entendirent le carillonnement irrégulier d'un troupeau invisible. Des tintements graves tombaient un à un des cloches paisibles, et, par intervalles, cette sorte d'égouttement était coupé par une fusée de notes grêles, par un pétillement de clairs arpèges qui s'éloi-

gnaient, s'affaiblissaient aux hasards d'un galop.

— Nous entendions tout à l'heure la chanson de l'oiseau, dit Florence, nous voici maintenant en pleine *Traversée du Feu.*

En effet, c'était bien le même tintinnabulement fantasque qui couronne le brasillement de Loge, veillant autour de la Walküre endormie.

Il la contempla avec une surprise admirative : quelle fine sensitive elle était! avec quelle justesse elle percevait les harmonies lointaines, les rapports occultes! Combien de fois déjà ne lui avait-elle pas révélé, par une phrase toute simple et familière, son aptitude très rare à comprendre, à pénétrer le génie, à pressentir dans la complication de l'œuvre les racines naturelles d'où elle était issue.

Et sa tendresse s'apitoya en songeant qu'il la méconnaissait trop souvent, qu'à côté de cette sérénité candide il restait préoccupé, soupçonneux, sourdement vindicatif, absurdement jaloux.

Brusquement, il la saisit, la souleva en riant, la couvrit de baisers. Elle fut une seconde décontenancée, puis se mit à rire, elle aussi, heureuse de toute cette lumière, et de cet espace, et de cette force impérieuse et douce qui l'étreignait.

Ils recommencèrent à gravir. La cime se défendait, s'escarpait terriblement, comme pour réserver aux seuls héros la vision suprême.

Grisée, Florence montait rapidement, en s'aidant de son ombrelle de montagne. A chaque pas les plis de sa jupe courte battaient ses guêtres, froufroutaient comme des ailes.

La première, elle fut en haut, dressée en plein azur, palpitante, les bras ouverts, ainsi qu'une vivante statue de l'Enthousiasme.

Il s'était arrêté quelques mètres plus bas. Il eût

voulu rester ainsi, longtemps, à voir l'idole que le soleil vêtait de gloire, à l'entendre crier, de sa voix fraîche et puérile, son nom, comme une fanfare triomphale.

Il la rejoignit en quelques bonds. Maintenant, il restait frémissant devant le gouffre horrifique et splendide, au fond duquel, ainsi qu'un collier d'émeraudes enchevêtrées, luisaient les golfes capricieux du lac.

Là, c'était la cime suprême d'où l'on plane sur le vaste monde, le sommet d'où le génie d'orgueil montre au Fils de l'Homme les royaumes de la Terre et les propose à son désir.

Les vallées et les fleuves, les plaines et les montagnes, toute l'écorce terrestre glacée de neige, tapissée dans ses creux d'une mousse de forêts, coupée de massifs montagneux, s'en allait gagner un horizon profond, vaporeux, inouï.

Tout proche se dressaient le Righi colossal et les deux Mythen aux arêtes dentelées comme des pyramides que le temps dégrada. Puis, derrière Lucerne, au delà de Soleure, les monts bleus du Jura montaient, vers le nord, souder leur chaîne à celle de la Forêt Noire, tandis que les Vosges, au loin, s'estompaient, imprécises ainsi qu'une fumée.

Il avait pris Florence par la taille, il guidait son regard parmi les reliefs du sol convulsé, lui donnait la griserie d'une vision par-dessus les peuples, d'une impériale domination sur tout un univers fécond et chatoyant.

Puis il la fit se retourner vers l'éblouissant chaos des glaciers, plus terribles et plus sobres dans leurs frigides manteaux que tranchaient de brusques tombées de parois granitiques.

Il lui nommait les géants, s'amusait de l'enten-

dre répéter les syllabes barbares, frustes et dures, revêches et sonores comme un appel de cor préhistorique. C'était le Bristenstock, étincelant et régulier, semblable à quelque formidable travail humain, le Bristenstock où la légende veut que Chéops soit venu chercher la forme de son indestructible mausolée; c'était l'Uri Rohstock romantique et tout le peuple immobile des monts jusqu'au Glärnisch fantastique, jusqu'au Sentis, perdu là-bas, au bout du monde.

Ils ne se lassaient pas de voir ces choses. Ils sentaient que leur mémoire s'en emplissait, que leur cerveau enregistrait pour toujours l'idéale vision. Peu à peu, ils cessaient de toucher à la terre, ils planaient dans le grand silence lumineux.

Et, comme les mots n'avaient plus de force pour exprimer leurs pensées libérées de la chair, voici qu'en eux et autour d'eux montait la formidable et câline musique, la caressante harmonie wagnérienne, si légère et si fluide qu'elle semblait tissée des rayons du soleil et de la soie pure du ciel.

Ce n'étaient plus maintenant des soucis de l'avenir, des jalousies ou des angoisses qui les étreignaient, ce n'étaient plus même des formes littéraires qui naissaient en eux pour traduire le monde extérieur, mais des ondes larges et douces, des vagues de sonorités primitives et fortes, charmantes de simplesse et compliquées pourtant comme un point de Venise.

C'était l'au-delà de la raison, le royaume du rêve qui s'ouvrait pour eux dans la quiétude des monts. Tour à tour le *Prélude de l'Or* coulait ainsi qu'une eau paisible, le *Sommeil Eternel* déroulait son rythme mystérieux, puis clair, pénétrant, recueilli, le motif de la *Paix* venait les ravir et les

extasier, si doux, si définitivement synthétique, que vraiment ces Alpes, reines dans l'azur, y trouvaient leur voix et leur expression parfaite.

Cette musique, c'était toute cette nature. Ces motifs de Siegfried et de la Walküre, c'était la chanson des sommets, la course des nuages, la jeunesse de leur cœur et leur force victorieuse. Elle n'avait pu jaillir que là, sur le piédestal admirable, loin des hommes aux pensers mesquins et des horizons limités. Wagner était le chantre des cimes inviolées, le héraut annonciateur de toutes les gloires des aurores, de tous les fastes des couchants.

D'autres avaient dit l'amour, la haine, la vengeance. Lui avait dit le Désir, la Force, la Joie, la lutte de l'homme contre les durs destins, le triomphe de la beauté, de la jeunesse sur la raison médiocre et les monstres rampants.

De tout ce paysage sortaient, comme des fumées légères, les mélodies de l'Œuvre et les images familières. Là-bas, était le domaine des Géants et des Nains, le royaume de la brutalité et des instincts; ici, le Walhalla éclatant, demeure divine.

A travers ces vallées profondes, de cime en cime résonnait la voix de Donner; tandis que Loge, le dieu du Feu, mettait partout la joie de la lumière féconde.

Pierre ferma les yeux. Il lui semblait que toute son âme allait se perdre dans cette immensité, que toute sa force allait le fuir, s'évaporer dans l'éther.

Maintenant, dans la nuit pourprée de ses yeux clos, il entendait mieux l'harmonie, il continuait à voir le spectacle unique, mais à le voir en lui.

Sous sa main, le corps flexible de Florence s'incurvait. Il sentait son cœur battre à petits coups

réguliers et il avait l'impression, par cette étreinte, de ne plus faire qu'un avec elle, de participer vraiment à sa vie, de la sentir penser.

Et, comme tout à l'heure, l'amer regret l'inonda soudain du temps qui fuyait. Il comprit qu'on ne peut pas rester aux faîtes, qu'après la superbe évasion il faut réintégrer la triste geôle, redescendre vers le sens commun. Il sut que jamais il ne retrouverait une heure d'enthousiasme aussi complet et de si radieuses amours.

La voix de Florence le ramena à la réalité. Il rouvrit les yeux. Toute la nature flamboyait de nouveau, vivante et gaie. Ils résolurent de s'installer là et de déjeuner avec les provisions que Pierre avait dans son sac.

Tout fut exquis. Fouettés par l'air tonique de la montagne, ils éprouvaient un bien-être singulier. Une force joyeuse les emplissait, débordait d'eux-même en rires, en causeries pétillantes; et, comme, les yeux brillants, elle lui contait quelque aventure de voyage où d'anonymes personnages apparaissaient ainsi que des masques, Pierre admira le calme bienfaisant qui l'empêchait de souffrir de ces choses. Pour la première fois, il pouvait l'entendre évoquer ce passé qu'il craignait, sans être étreint par le doute, ni sentir la secrète blessure toujours ouverte.

Il était, en ce moment-là, supérieur à lui-même, plus fort, plus sain. Il souriait, demandait des détails, l'aidait lui-même dans son récit. Il comprit qu'elle l'aimait ainsi, qu'elle goûtait sa force et sa gaieté, qu'elle serait toujours à lui s'il pouvait toujours garder cette joie victorieuse. « La jalousie n'est que faiblesse, pensait-il; c'est un aveu d'impuissance qui justifie toutes les trahisons. »

En même temps, au fond de lui passaient fugaces des évocations musicales, des projets de travaux, des phrases de son livre. Il était vraiment roi du monde, maître de toute cette beauté éparse et de son corps vigoureux, de sa pensée harmonieuse et de la femme qu'il dominait.

Après le repas, ils restèrent longtemps au bord du gouffre, à regarder les bateaux errer sur les lacs, à douze cents mètres au-dessous d'eux; à voir miroiter les rivières et glisser les nuages comme des bouffées de fumée perlée, comme des traîneaux de neige dans les steppes du ciel.

Midi régnait, exaspérant toutes les teintes, accrochant des flammes polychromes à tous les plis d'eau, à toutes les surfaces luisantes. Ils étaient investis par la lumière, par les haleines de fleurs qui montaient des prairies. Une félicité antique les entourait, les ravissait hors du temps, hors d'eux-mêmes.

Ils s'étaient tus et n'entendaient plus maintenant que le carillon lointain des troupeaux, fin, cristallin, sautillant comme la chanson de Loge.

XXI

Ils rapportèrent de cette ascension un sentiment complexe de religieux effroi et de mystique enthousiasme qui se prolongea durant plusieurs jours.

Il semblait que la vue du gouffre horrifique les eût emplis d'images de mort, leur eût donné comme un avant-goût du néant, de la disparition de l'être dans le chaos des éléments. Il semblait aussi que la vision fantastique du monde ensoleillé leur eût révélé le secret de la vie, eût élargi leur pensée, magnifié leur désir. Et leurs âmes gardaient la stupeur sacrée qui suit les grandes révélations.

Silencieux et tendres, ils restaient côte à côte, se communiquant leurs émois par une étreinte légère des doigts, par un frôlement, par un sourire grave.

Ils ne pouvaient se décider à reprendre le voyage, à redescendre vers le sol plat et vers les hommes.

Ils passèrent plusieurs jours à Seelisberg, quittant l'hôtel dès le matin, avec, dans un havre-sac, des provisions pour le déjeuner. Ils s'enfonçaient dans la nature, cherchaient les chemins isolés, suivaient les sentiers délicieux à travers bois. Puis, au bout de la route, brusquement les arbres s'ouvraient comme un rideau qu'on tire : le gouffre se creusait, le lac moiré, argenté, glauque, azuré, changeant comme le ciel, apparaissait tout en bas, dans son berceau de rocs moussus, dans son urne admirable de montagnes altières.

Inépuisablement, les visions se renouvelaient, les aspects variaient, tantôt angoissants de grandeur olympienne, faits de murailles dantesques et de nuages échevelés, tantôt idylliques et simples, purs de lignes et pacifiants comme le début de la « Pastorale ».

A plusieurs reprises, ils rencontrèrent un vieux peintre qui, toujours seul, choisissait lui aussi les bonnes retraites, les nids d'aigle d'où l'on voit la face du monde, à travers un treillis de feuilles légères. Il semblait ne pas les entendre et ne pas remarquer leur approche. Il travaillait peu, bien que ses esquisses témoignassent d'un sens exquis de la couleur et d'une science rare de cette chose impondérable qu'est la lumière. Il semblait las de reproduire les aspects familiers du paysage, indifférent à tout ce qui n'était pas l'espace, la vie palpitante de l'eau, la fuite vaporeuse du ciel.

Ils le voyaient sans déplaisir, tant il semblait être vraiment une émanation de cette terre pittoresque, un Pan, attentif, surveillant la marche du temps, la déclinaison des saisons. Volontiers, ils se le représentaient adolescent, couché dans l'herbe, au bord de l'abîme, avec, près de lui, son album ouvert, tandis que Wagner pensif errait par ces mêmes sentiers. Ils s'étaient peut-être entretenus familièrement dans l'ombre fraîche des sapins. Schopenhauer,qui en ce temps-là emplissait la pensée du Maître, avait peut-être uni pendant une heure ces deux Germains, hantés de rêves et de métaphysique.

Ils virent le vieil homme pour la dernière fois près du château de Beroldingen, un soir, après un court orage. Il saisissait hâtivement avec des pastels tendres la forme évanescente et la teinte éphémère de gros nuages fuyants. Et sous ses doigts tremblants naissaient des chevauchées impétueuses de nuées, des roseurs exquises de ciels virginaux.

Bientôt il fallut partir. Les représentations du théâtre des fêtes allaient commencer. Pierre voulait mener Florence à Zurich et y séjourner quelques jours avant de remonter jusqu'à Bayreuth.

Un matin, ils quittèrent Seelisberg comme pour la promenade coutumière et descendirent à Rütli, par le sentier de chèvre qui tortille son lacet au flanc de la montagne.

Ils avaient l'impression de laisser là quelque chose de trèsprécieux etd'indéfinissable. Ils avaient le regret d'un bonheurentrevu, frôlé, mais non réalisé entièrement.

Le grand soleil mettait sa fête sur tout le paysage, sur l'eau douce et sur les arbres du chemin comme pour rendre plus amer ce départ de l'Eden.

Tandis qu'ils descendaient à pas heurtés, emportés rapidement dans la pente abrupte, Pierre pensait mélancoliquement à la hâte brutale des heures que rien n'arrête. Il lui semblait qu'une force obscure les poussait tous les deux, les contraignait à quitter la cime bienheureuse, à rentrer dans le courant tumultueux. Leur marche saccadée, presque douloureuse, où parfois la volonté semblait ne plus jouer aucun rôle, prenait pour lui une valeur symbolique, résumait la force invincible des lois et l'inexorable destin.

Peut-être auraient-ils pu, là-haut, trouver le calme des sens et la paix du cœur qu'ils cherchaient ardemment. Peut-être, en cette retraite, loin de tous les comparses de leur vie ancienne, auraient-ils pu commencer une nouvelle existence, oublier le passé, tout le passé détestable, se constituer pour eux seuls une atmosphère de beauté et de souvenirs communs qui aurait été le prélude d'une union définitive, d'un pacte très doux, irrévocable.

Au sortir du bois, ils s'arrêtèrent un moment ; Florence un peu fatiguée s'assit au bord du chemin. Au-dessus d'eux, très haut dans la verdure profonde, la blanche maison de Sonnenberg dressait ses murs crayeux coiffés d'une coupole. A leurs pieds les falaises tombaient à pic dans l'eau pure du lac. Et tout était là d'une beauté paisible et lénifiante.

Dans le grand silence, ils écoutaient rire au loin des gamins cachés dans les pins. Des voix claires d'enfant commençaient des chansons, s'interrompaient, jacassaient comme si quelque bande de pies s'était assemblée dans les branches. Puis tout se taisait : un cri moqueur partait encore, se répé

tait dans le lointain, tout à fait semblable à l'appel narquois de l'émouchet.

Florence l'avait regardé en souriant, un doigt levé, comme pour lui recommander le silence. Il sentit que ces voix la remuaient plus que lui, l'intéressaient, alimentaient son besoin obscur de maternité. Ses yeux brillaient et le joli sourire qu'il aimait tant entr'ouvrait un peu sa bouche sensuelle, prêtait à toute sa physionomie un air de curiosité amusée.

— Il me semble que je les vois, dit-elle ; ils sont toute une bande de marmousets rouges comme des pommes, avec des culottes vertes extraordinaires et des bas qui tombent. Ne te semble-t-il pas aussi qu'un cri nous donne une parfaite image de celui qui le proféra ?

Il s'était assis de l'autre côté du chemin et surveillait le lac, dans l'attente du bateau qui devait venir de Sisikon. Sur l'autre rive, il voyait les blanches maisons des villages et les embarcadères. Nul obstacle ne les en séparait que cette eau luisante et sans ride, immatérielle comme le ciel lui-même, comme un grand ciel d'azur et de fumées errantes.

— Oui, oui, dit-il, les cris ont des figures, mais ce sont bien souvent des masques factices que notre esprit forgea. Je me souviens d'une très lointaine impression d'enfance qui fut une de mes premières et de mes plus cruelles déceptions.

« A la suite d'une chute, j'avais été obligé de garder le lit pendant plusieurs semaines. Un soir, pendant que j'étais couché dans ma chambre où la nuit venait, j'entendis dans la rue tranquille une voix pure de fillette qui chantait un nom de journal. Pendant quelques instants, la voix vibra cristalline,

puis s'éloigna et se perdit, fine comme un appel d'oiselet, dans le grondement de la ville. Les autres soirs elle revint, si fraîche, si jeune qu'il me semblait qu'elle fût la voix même du printemps, le cri de la liberté. Je l'aimais, je l'attendais, je la regrettais comme une amante.

« Le jour où l'on me permit de me lever, je guettai la venue de la fillette. L'heure arriva, les premières lumières scintillèrent, le soir tomba peu à peu dans la rue solitaire. Enfin, très loin, j'entendis la voix de mon rêve. Elle vint lentement, s'arrêta, reprit toute proche, jaillit enfin sous ma fenêtre : Je me penchai et je vis une très vieille fée bossue qui portait des journaux en boitant d'horrible manière.

« Je ne me suis jamais consolé tout à fait de ce cruel mécompte. »

Pendant qu'il parlait, son regard explorait le miroir désert, la grande plaine d'eau où tout à l'heure allait paraître le bateau qui les emporterait.

Soudain ce départ prenait pour lui un sens fatal, une signification plus aiguë et plus précise. Ce monstre qui naîtrait tout au loin, s'avancerait, grandirait sur l'écran lumineux de l'eau, sur l'image impondérable du ciel mouvant, ne serait-il pas l'instrument des hasards, la forme visible et matérielle du destin ? Errer, errer, sans que jamais notre inquiétude trouve son but, sans que jamais notre désir trouve la source où notre soif s'apaisera ! Errer, malgré soi, flotter parmi les choses mouvantes, parmi les êtres qui vieillissent et les villes qui croissent ! Couler, fluer, glisser, comme la poudre du sablier, comme la cellule végétale qui sort de la nuit de la terre, monte vers le soleil, s'épanouit, retombe et recommence !

Il avait eu souvent le fou regret de ne pouvoir s'arrêter dans le temps, prolonger le charme d'un soir, la joie d'une heure. Ses plus belles jouissances étaient gâtées par cette perception intense de la fugitivité, de l'évanescence de soi-même ; et cet instant, comme les autres, était assombri par elle.

Comme un point noir le bateau sortit de l'espace et du temps, traça dans la pure lumière du ciel réfléchi la trajectoire de l'*avenir qui s'avance.*

Ils se levèrent, continuèrent à descendre vers l'embarcadère par le chemin sinueux.

Une dernière fois Pierre évoqua l'image wagnérienne.

Elle s'éleva comme la grave figure dont parle Boëce, projeta sa grande ombre sur toute la nature adorable. L'œuvre vécut, peupla de ses héros le paysage propice, l'emplit de l'éclat prodigieux de ses fanfares, des murmures de ses voix multiples. Toutes les chansons des herbes et des nuées, de l'eau qui glisse et des prières qui montent, des cloches qui tonnent et des feuilles frémissantes se mêlèrent, s'étreignirent, flambèrent éperdûment dans la tiédeur parfumée du matin, tandis que le bateau, obscur sur l'eau brillante, venait les arracher à tout cela.

On chargeait déjà leur bagage quand ils arrivèrent au quai. Ils s'embarquèrent et tout de suite ils furent loin de la rive. Le mont sacré leur apparut dans son ensemble, prit à leurs yeux sa forme définitive, harmonieuse et grandiose.

— C'est déjà le Passé, dit Pierre, nous ne le connaissons qu'en nous éloignant.

Les bois s'étageaient sur les pentes, faisaient un piédestal gigantesque au village clairsemé là-haut parmi les arbres, aux grands palais tournés vers le

soleil, au Sanatorium coiffé de son dôme. Et derrière ces choses lointaines, montait, fantomatique, la cime terrible du Niederbauen où des nuées s'accrochaient en passant.

La dernière vision fut brève. En quelques minutes le bateau eut franchi le lac ; ils débarquèrent à Brunnen. Et comme ils se retournaient, il leur sembla vraiment qu'ils voyaient là-bas le Sinaï où leur était apparue la face auguste du Dieu et qu'ils regretteraient toujours.

Ils avaient décidé de ne point arriver à Zurich en chemin de fer. Ils voulaient éviter de connaître l'horrible ville industrielle, l'abominable cité moderne où les cheminées d'usines bavent au ciel leur crêpe attristant, polluent comme à plaisir cette belle nature pleine de souvenirs. Ils voulaient arriver sur l'eau, le soir, à l'heure calme où le labeur des hommes s'arrête, où l'atmosphère reprend sa pureté.

Ils habiteraient au bord du lac, tourneraient le dos à la ville, n'auraient devant les yeux que l'immense vallée avec, au fond, la neige éblouissante des Alpes vierges. Et, pendant leur court séjour, ils visiteraient seulement les sites restés intacts, les terrasses et les rives où le Maître avait élaboré son œuvre. Ils ignoreraient le plus possible les rues banales où courent les tramways, et toutes ces pierres trop neuves que n'agrémenta aucun rêve d'artiste et qui n'ont pas d'émotionnant passé.

Ils devaient aller d'abord à Arth Goldau, d'où le chemin de fer les mènerait à Wädensweil, sur le lac de Zurich; là ils prendraient le bateau.

Ce fut tout un voyage, allongé par l'attente de trains qui ne correspondaient pas; mais la variété du paysage les amusa.

Schwyz, entrevu au loin, au pied des deux Mythen abrupts, le lac de Lowerz dominé par le funèbre Rossberg engloutisseur, puis le Righi accaparé par les touristes, escaladé de tous côtés par d'odieux funiculaires, toute la Suisse belle et prostituée, toute la grande nature où s'attaque le bacille de Cook, défila comme en quelque vivant et prodigieux panorama.

D'exquises prairies tendirent de velours des coteaux idylliques ; des bouquets d'arbres au pur profil ornèrent des coins de ciel radieux ; des villas grotesquement prétentieuses alternèrent avec des châlets moussus, vert-de-grisés, enfouis dans le sol.

La Suisse de Schiller et celle de Tartarin se mêlèrent et se confondirent.

Quand ils arrivèrent au bord du lac de Zurich, il leur sembla qu'ils venaient de feuilleter un de ces très vieux albums de famille où des générations déposèrent les images de leur époque, où les durs instantanés des kodaks succèdent aux estampes puériles et savoureuses.

Ils s'embarquèrent à quatre heures à Wädensweil alors que le soleil, encore haut, mettait une chaude patine sur les collines de l'autre rive.

De nouveau, ils connurent le glissement sans choc, l'errance de rêve sur l'eau paisible. Assis à l'avant, l'un près de l'autre, ils eurent la chance de n'avoir à subir aucun voisinage gênant.

Florence, qui venait pour la première fois à Zurich, s'intéressait aux détails, demandait les noms de tous les blancs villages semés sur les deux rives. Pierre devait avouer son ignorance. Pour lui, ces demeures tournées vers le ciel libre et l'espace infini étaient surtout intéressantes parce qu'il les

jugeait propices aux rêves créateurs. Il ne voulait pas les réunir sous un vocable comme les alvéoles d'une ruche; il pensait qu'elles devaient abriter des hommes indépendants. Il y plaçait le mathématicien, le musicien, le savant, le philosophe. Il les croyait dignes de servir d'asile au génie, puisqu'elles ne s'ouvraient pas sur l'horrible rue d'une ville, mais sur la nature noble et franche.

En passant devant Herrliberg, il lui montra les arbres de Mariafeld, la belle terrasse perchée sur la colline où le soleil en ce moment mettait de chaudes teintes dorées, des rougeoiements d'apothéose.

Là, par des soirs semblables, par de purs matins d'été, par des nuits d'étoiles et de lune, Wagner était venu se reposer auprès de ses amis Wille. Là, souvent, dans ses heures charmantes qui suivent l'enfantement des chefs-d'œuvre, il avait traduit, en causeries intimes, un peu de sa grande âme obscure, un peu de tout ce que les artistes ne peuvent mettre dans leurs productions et qui s'écoule en paroles familières. Sous les grands arbres frissonnants, dans l'enchantement de cette nature calme, devant ces Alpes lointaines et vaporeuses comme un leit-motiv discret, il avait dit son culte pour Schopenhauer, pour Byron, pour Schelley; il avait montré sa compréhension profonde de tous les problèmes que se pose l'âme moderne, de toutes les beautés archaïques figées dans le cristal des textes. Là, il avait lu le poème du Ring, à peine sorti de lui. Là, il avait exalté Hafiz, le poète persan où il avait puisé les contes merveilleux de l'Or mauvais, du Heaume magique et du maléficieux Anneau.

Les nuits de Mariafeld!... Il semblait que ce fût là un titre de livre, le frontispice d'une œuvre,

où quelque scribe pieux eût recueilli les paroles légères, eût buriné les pensées vastes et les rêves chimériques que le poète n'eut pas la force d'accomplir.

— C'est à ces moments-là, disait Pierre, que les grands hommes se surpassent. Le livre écrit ne contient jamais ce que le cerveau enfanta de plus beau. C'est dans la conversation amicale, dans la souple étreinte des esprits, aux heures charmantes du repos que naît la pensée altière, l'invention hardie. Que de trésors ont été de la sorte épandus au vent des nuits par les hommes clairvoyants ! Qui saura jamais quels concepts prodigieux élaborèrent en d'éphémères entretiens les Descartes et les Gœthe, les Chamfort, et les Taine? Que de joyaux furent ainsi jetés dans l'onde oublieuse des fleuves et des lacs, au bord desquels nos Maîtres se délassèrent du labeur de créer.

Il ne parlait plus, il pensait. Il considérait l'œuvre écrite, la page difficile et précaire où les meilleurs d'entre nous tentèrent en vain d'emprisonner un peu de l'idée vagabonde. Il comparait les livres froids, la mesquine écriture, ce qui nous reste des belles âmes, avec la vivante, l'impondérable, l'insaisissable pensée. Il lui semblait qu'il entendait résonner en lui-même les voix mortes de Vinci, de Montaigne, de Voltaire, les voix charmantes et inconnues de tous ceux qui firent nos cerveaux, qui élevèrent notre espèce et qui pourtant ne traduisirent qu'une partie de leur science, un reflet de leur vision.

Tout au fond du lac maintenant, dans une brume lumineuse, la ville apparaissait souriante, irréelle, infiniment lointaine comme un mirage. Son cirque de collines montait dans le soir pur, comme un

bleu décor de fumée. C'était la ville ignorée, le fantôme attirant de la cité nouvelle, pleine d'inconnu et de mystères captivants.

Longtemps ils avancèrent ainsi. Pendant plus d'une heure, ils virent la ville blanche venir vers eux, grandir, se dessiner, sortir graduellement de la pâte savoureuse et de la vapeur d'ambre qui de loin la rendait semblable aux prodigieuses Venises de Turner.

Cinq heures sonnaient aux horloges de la ville quand ils mirent le pied sur le quai.

Pierre avait habité Zurich à plusieurs reprises lorsqu'il recueillait les éléments de son ouvrage sur Wagner, et il avait l'habitude de descendre dans une pension de famille de Enge, au bord du lac. C'est là que Beppa les attendait, après avoir préparé le logis.

Ils avaient pour eux seuls un pavillon au bord de l'eau, tout au fond d'un jardin. De la sorte, perdus parmi les arbres, servis par Beppa, ils pouvaient éviter tout contact avec les inconnus, sortir inaperçus, rentrer directement dans leur discrète demeure dont les grandes baies s'ouvrent sur l'immense horizon du lac et des Alpes de Glärnisch.

Au rez-de-chaussée était une grande salle un peu sombre où se jouait l'ombre mouvante et verte des arbres du jardin. Un superbe piano régnait là, mettait dans la chaude pénombre la moire obscure de son vernis.

Florence alla tout de suite à la bibliothèque tournante. Elle s'écria, en constatant que le Ring y figurait avec les partitions de *Parsifal* et des *Maîtres Chanteurs*, tandis que l'album des mélodies de Wagner s'ouvrait sur le pupitre à la page des *Rêves*.

Elle se retourna, vit que Pierre souriait et comprit qu'il lui avait ménagé cette surprise. Vraiment c'était complet : l'heure était douce, leurs cerveaux étaient pleins des visions du voyage, pleins de tous ces paysages où l'homme surhumain avait vécu ses plus belles années, ils arrivaient dans l'ombre accueillante d'une salle de musique d'où, semblait-il, la charmante Mathilde venait de s'en aller.

Florence goûta profondément cette mise en scène. Un moment, elle resta près de Pierre à regarder s'enfuir à l'infini la steppe glacée du lac, puis elle s'assit au piano et doucement, comme une ombre irréelle eût chuchoté quelque nocturne, avec des frôlements imperceptibles, des accords d'une douceur exquise, avec sa belle voix pure et grave, caressante et souple, elle chanta les *Rêves* comme certes jamais ils ne l'avaient été devant ces Alpes où saignait le couchant.

XXII

Un peu las de toute une journée de musique, ils étaient allés s'asseoir, à la chute du jour, sous les arbres de la Hohe-Promenade.

En eux chantaient encore la plainte d'Yseult et la poignante chanson du berger, taciturne, vibrante, si humaine et si terrible qu'il semble qu'elle doive accompagner à jamais, pour ceux qui l'ouïrent une fois, toutes les grandes tristesses, tous les grands deuils.

Ils étaient dolents et heureux, à la fois très calmes et délicieusement sensibles au charme discret des choses, à la couleur, à la lumière.

De cette Haute-Promenade, ils voyaient, comme d'un balcon, le spectacle de la ville brumeuse reflétée par les eaux, les collines bleuies de soir et

les Alpes aux sommets rosés comme des fleurs de grenadier.

Ils regardaient la cité moderne où les grands hôtels se dressaient comme des forteresses, où les écoles, les musées chantaient les progrèsaccomplis, prédisaient l'avenir de la race des hommes, semblaient contenir en germe le futur, comme les églises contiennent les reliques du passé. Puis leurs yeux glissaient sur l'eau, parcouraient les rives semées du lac, de villages blancs, poudrées de petites maisons, jusqu'à l'infini.

Mais les Alpes les attiraient plus que tout. C'est là que leurs regards aboutissaient, s'attardaient, se reposaient dans la magie multicolore des neiges que le soleil quitte à regret.

— Tous les aspects du monde tiennent dans ce cadre, dit Pierre. Cet observatoire est propice aux plus hautes spéculations de l'esprit, aux plus sereines joies de nos sens. On y voit l'activité des hommes et le calme des choses, le mouvement des fumées, la vie hâtive des fourmilières et l'inviolable paix des cimes. Ainsi les deux faces de la nature s'y allient étroitement; l'action et la contemplation y trouvent leur aliment et leur image.

« C'est là que Richard Wagner pensa, écrivit, aima, pendant les huit années qui furent ses plus fécondes et ses plus fortes. C'est là qu'un jour il vint en fugitif, après avoir, pendant près de vingt ans, cherché en vain le calme asile dont il avait besoin pour accomplir l'œuvre gigantesque.

« Pauvre, inquiet, doutant de lui-même, ou bien enthousiaste et grisé, plein de foi en la beauté de sa mission, il avait erré de Leipzig à Dresde, de Magdebourg à Riga,partout misérable et fier, sans aucune œuvre derrière lui mais avec, dans son cer-

veau, le grondement précurseur des créations futures. Il aurait pu s'attarder à chacune de ces étapes, s'enliser dans la vie médiocre des gens de théâtre, user son existence à quelque basse besogne facile et sans grandeur ; mais l'inquiétude divine la poussait ; le désir intense de voir, d'entendre, d'étreindre tout ce monde merveilleux que ses vingt-cinq ans désiraient le fit partir une fois encore.

« Ce fut Londres ; ce fut Paris.

« Cette fois, il se plongeait frémissant dans la grande foule mystérieuse qu'il voulait conquérir. Il rêvait les fiers combats, les pures victoires. Ce fut le triste labeur du pauvre que la ville ignore et qu'elle asservit à ses besoins. Ce fut l'ingrate copie de musique banale. Ce furent les heures de détresse et de faim, avec pourtant des joies exquises lorsque, dans la pénombre du Conservatoire, chantaient les symphonies de Beethoven, avec des éclaircies triomphales quand en lui s'élevaient les mélodies de *Rienzi* ou les rafales purifiantes du *Vaisseau-Fantôme*.

« Puis c'est Dresde, l'existence officielle de maître de chapelle, le calme où naissent *Tannhœuser* et *Lohengrin*. Mais la pensée voyageuse est toujours là, inquiète, haletante. Ne pouvant se déplacer dans l'espace, elle se déplace dans le temps, fouille l'avenir, explore les voies qui doivent mener l'humanité vers un état meilleur. Roeckel et Bakounine sont les amis de l'heure. Avec eux, Wagner se révolte contre l'étroitesse égoïste des princes, contre la bassesse odieuse des laides bourgeoisies. Il devient dangereux, on le traque, il doit s'enfuir.

« Là peut-être encore, il aurait pu sombrer dans la médiocrité du fonctionnaire ou du politicien. L'exil est son salut.

« C'est au mois de juin 1849, après un bref voyage à Paris, qu'il arrive à Zurich. Il avait trente-six ans, et de tout son passé ne restait plus qu'un peu de cendre.

« Une vie nouvelle commençait pour lui, toute de beauté, dans la splendeur de la terre de Suisse. »

Pierre s'était tu. Un bruit de cloches sonore et doux errait dans le soir comme une caresse. L'eau du lac se fonçait, prenait des tons de malachite, des éclats assourdis de métal oxydé. La ville était baignée d'une lumière discrète. Et, tout au loin, les Alpes flambaient maintenant comme un gigantesque brasier, montaient à l'horizon comme le fabuleux incendie d'un monde.

Il regarda Florence. Elle était plongée dans la contemplation. Passive, elle accueillait la chanson du bronze, en vibrait toute. Il se complut à remplir cette âme de l'écho du passé, à faire revivre en elle le roman de l'homme-dieu.

— C'est ici, dit-il, que naquit le poème du *Ring*. Heure par heure, il sortit du génial cerveau. Il raconta la lutte des races pour la conquête de l'or, l'esclavage des vaincus, le martellement des forges, la dureté du gnôme triomphant. Il dit l'apparition du jeune Siegfried parmi la splendeur des forêts et des monts, sa victoire passagère sur la laideur et sur la ruse, puis la mort finale de la beauté, la disparition des mythes fabuleux et des cœurs héroïques devant la sourde invasion des nains et des médiocres.

« Chaque jour, le poète erra sur cette terrasse. Il arrivait par ce chemin planté d'arbres que le soir obscurcit. Loin de la femme aux goûts bourgeois et des amis bruyants, il venait dans la solitude élaborer le plan d'une esthétique neuve, chercher en

lui-même et dans la nature candide les bases de sa philosophie et de son art. Ces tilleuls et ces hêtres lui versèrent la fraîcheur de leur ombre et le nectar de leurs parfums. Il apprit d'eux les lois de la vie végétale dont il semble que toute sa musique ait emprunté la forme épanouie et l'harmonieuse complexité.

« Les jours passèrent, apportant leur part de joie et de tristesse, les incidents et les fêtes, les amitiés et les haines, l'amour et l'ennui, la maladie et les combats.

« Parfois de courts voyages rompaient la calme accoutumance aux choses et aux gens. Des courses à travers les montagnes bernoises ou bien vers les lacs italiens peuplaient de nouvelles images la pensée ardente et curieuse. Mais toujours l'homme revenait là, dans l'ombre amie des grands arbres familiers.

« Il revenait plus complet et plus grand, plus lucide, plus sensible et plus apte au labeur. Il revenait avec quelques souvenirs lumineux de vallons enchantés ou quelque hallucinante image de femme désirable. Il revenait avec, en lui, l'œuvre nouvellement lue d'un Byron ou d'un Camoëns, mais toujours la promenade solitaire, la méditation paisible devant les Alpes silencieuses lui faisait assimiler ces génies et ces spectacles comme une nourriture divine dont il ferait à son tour de la beauté pour les hommes futurs.

« Ainsi dans l'ombre des grands arbres s'accomplissait le cycle nécessaire de l'évolution humaine : le cerveau créateur absorbait le passé, contemplait le présent et préparait l'avenir.

« Par une chance singulière, il put vivre de son art. Tandis qu'au loin Liszt travaillait à sa gloire et

lui assurait des subsides, il dirigeait des concerts et révélait aux foules ses grands devanciers. Son geste donna la vie aux symphonies de Beethoven, aux opéras de Weber, à ses propres œuvres enfin.

« Il réalisait l'idéal de l'existence de dignité et de beauté. Il connaissait la joie du travail dans la pureté des matins, l'ivresse des musiques voluptueuses durant les heures paisibles de la vesprée, le charme des bonnes amitiés pendant les soirées intimes où quelques êtres d'élite l'entouraient d'un cercle digne de lui et de ses pensées.

« En 1852, il achevait le poème du *Ring* et bientôt en commençait la musique.

« *Nel mezzo del camine di nostra vita* »...

« C'est alors qu'il rencontra sur sa route la femme qui pendant six ans devait lui faire connaître toutes les joies de l'amitié, toutes les angoisses du désir vain, les heures de stérile désespoir et celles d'enthousiasme fécond. Mathilde est l'amie charmante vers qui montent tous ses désirs, en qui se résument toutes ses héroïnes. Comme Brunnhilde sur la montagne gardée par le feu du ciel, comme Yseult épouse sacrée du bienfaiteur et de l'ami, elle est inaccessible. C'est un mythe exquis et lointain, une image toute proche et défendue. Elle a tout ce qu'il faut pour entretenir chez l'artiste la soif ardente, inextinguible du désir.

« Parfois elle s'en va, parfois il doit partir aussi, toujours il conserve en lui l'image vivace et cruelle. Il la garde au fond du cœur, lorsque dans la solitude de Seelisberg, il élabore l'*Hymne au Printemps*, ou que, dans la cohue de Londres, il affronte dédaigneusement les barbares.

« Et chaque fois qu'ils se retrouvent, l'intimité est plus précieuse, la joie plus grande. Il ne peut

la voir comme il le voudrait, mais du moins il la sait toute proche, et, de ce banc où nous sommes, il aperçoit la maison où tout à l'heure il ira la visiter.

« Ce sont des journées fiévreuses de travail acharné. La Walküre s'achève ; l'Or du Rhin prend sa forme ondoyante, chante la joie ineffable de l'amour, proclame le besoin d'aimer, inextinguible, des géants et des nains, des hommes et des dieux, le règne aimable de la douce Freia dont la chair désirable est la suprême récompense des efforts héroïques.

« A la chute du jour, il descend vers l'amie. Quand il ouvre la porte, le salon est déjà plein d'ombre ; il se nomme lui-même l'*homme du crépuscule*. Il apporte à Mathilde l'œuvre de la journée, la page où vient de naître l'impérissable harmonie. Il la joue, la commente, la développe. Et, après son départ, quand elle ouvre la musique oubliée, elle trouve, mêlés aux vers du poème, tressés aux phrases musicales, tous les mots d'amour qu'il n'a pu lui dire, toutes les hymnes que le cœur silencieux a chantées pour elle pendant les heures d'absence.

« Ce sont des aveux puérils et touchants, des louanges timides et discrètes, dissimulés sous des rébus enfantins. Des initiales et des points traduisent en hiéroglyphes sa dévorante passion. Et toute la musique prestigieuse semble n'être que l'accompagnement de ce balbutiement, la plainte adorable et navrante du dieu impuissant à forcer le destin. »

Une fois encore Pierre se tut, repris lui-même par le sens tragique de l'Aventure contée. Il revit l'homme au masque génial élaborant son œuvre dans l'angoisse et dans le doute, marchant dans

les sentiers de la vie, comme dans une forêt touffue, sans savoir où il allait.

Toute cette œuvre qui devait exalter et consoler des millions d'humains était née obscurément au jour le jour, comme ces stalactites faites des larmes des rochers. Elle était la forme tangible et concrète de toutes les minutes de désespoir et d'enthousiasme dont sont tissées les années de la vie. Elle était étroitement mêlée à l'existence de l'auteur ; elle était cette existence même, la voix intérieure de cet homme chantant l'amour et le désir, la haine et la convoitise de l'Or, le besoin d'aimer, l'oppression des fatalités.

Le soir tombait. Maintenant, la ville était un océan d'ombre où s'allumaient des lumières polychromes. Le lac blême, serti de nuit, allait se perdre à l'infini, orné çà et là de la riche lueur d'un fanal glissant. Et, tout au loin, les montagnes conservaient encore un reflet violet qui graduellement s'éteignait à son tour.

Comme tout est bref! Ces dix ans de Zurich avaient dû passer comme un rêve pour Richard Wagner.

Tous les jours il avait espéré un événement qui ne vint pas, une douce conquête, une idée géniale.

En pleine création, en plein amour, il ignorait qu'il créait et qu'il vivait. Les années passaient, l'homme de trente-six ans devenait insensiblement l'homme de quarante-cinq ans, sans presque percevoir le glissement hâtif des saisons.

Il semblait à Pierre qu'il avait sous les yeux la vie entière du Maître. Il savait, lui, quelle importance avaient les huit années de Zurich dans l'existence parachevée de son héros, mais celui-ci ne s'était

pas douté que ces jours-là étaient ses plus féconds et ses plus beaux.

Et puis c'était le dénouement amené par l'Amour. L'œuvre vivace était interrompue, la virile clameur de la Tétralogie se taisait pour laisser sangloter la chanson de Tristan.

Comme Tristan, Wagner connaissait l'amertume de l'amour taché de félonie; comme Tristan, il devait s'enfuir.

Sa vie se brisait de nouveau, son précaire foyer s'éparsemait au vent et le Chanteur-Vagabond devait reprendre le bâton de voyage, errer, errer encore, aller de Genève à Venise, de Paris à Vienne, de Prague à Pétersbourg, puis à Munich auprès du prince fabuleux, enfin à Triebschen et à Bayreuth, où son pauvre corps épuisé, où son triste cœur haletant devaient trouver un plus durable abri.

Mais l'inflexible logique ne voulait pas que cet exilé mourût sous un toit qui fût sien, et c'était à Venise, dans une mouvante gondole bercée par l'éternel frisson de l'eau qu'il devait recevoir le suprême baiser de la Dame du Silence....

Pierre et Florence regardaient la ville embrasée de mille feux et l'onde obscure où se miraient les premières étoiles.

Impressionnée par l'heure ambiguë, elle s'était rapprochée de l'ami et tous deux maintenant goûtaient l'intime union de leurs corps enlacés et de leurs âmes peuplées d'une même ombre mélancolique.

XXIII

Le grand soleil tombait d'aplomb sur la rue endormie. Quelques stores de boutiques palpitaient dans la lumière, quelques rares passants longeaient

les murs pour avoir un peu d'ombre : c'était toute la vie de la petite cité vers laquelle cortégiaient déjà des milliers de pèlerins.

Depuis deux jours, Florence et Pierre étaient installés à Bayreuth, en des logis différents. Le flot des visiteurs n'était pas encore arrivé, mais ils savaient que les trains de Paris amèneraient des visages de connaissance, et ils s'étaient résolus à la séparation.

Il habitait rue Maximilien, au cœur de la ville, dans l'appartement qu'il avait déjà occupé plusieurs fois. Elle avait choisi une demeure plus calme, dans une rue écartée, pleine de jardins et de vergers.

Les journées précédentes avaient été consacrées à la lecture des partitions, à des promenades, à de bonnes causeries où Florence s'était montrée aimante et gaie comme jamais.

Ce matin-là, elle avait témoigné le désir de se reposer, et Pierre ne devait aller chez elle que pour le déjeuner.

Assis à sa table, devant la fenêtre ouverte, il goûtait l'allégresse du beau matin, du pur ciel d'azur oriental, où quelques cirrus très hauts, légers et blancs comme des duvets, s'attardaient paresseusement.

La petite ville était merveilleusement résumée là, avec ses maisons archaïques et basses, son calme heureux dans le franc soleil.

Il pensait : « A tant faire que de vivre en ruche, l'homme aurait dû s'arrêter à la formule de la petite ville. Celle ci permet à la race de s'affiner sans mélange. Elle favorise l'aristocratie patriarcale, les beaux métiers faits avec goût, les réjouissances saines et fortes où les jeunes gens donnent aux vieillards le spectacle splendide de leur sou-

plesse et de leur gaieté. C'est dans la petite ville que peuvent encore vivre l'artisan personnel, le philosophe paisible et le joueur de paume. Ces trois types sont harmonieux, ils sont supérieurs au citadin des capitales qui n'est ni un penseur profond, ni un habile homme de métier, ni un athlète vigoureux.

« La grande ville fait des unilatéraux monstrueux, de pauvres petits cerveaux spécialisés impersonnels, des corps malingres. Son rôle est un rôle de destruction : elle métisse et abâtardit les races, elle brûle comme un gigantesque brasier la poussière humaine que sa flamme attire.

« La petite ville permet l'eugénisme de l'espèce, la culture générale de l'esprit, la beauté antique des spectacles en plein air. »

Ce qu'il y avait en lui de sang latin s'émouvait à l'évocation de *l'arène*. Dans le cercle de sable, sous le ciel bleu et libre, avait pu s'éployer pendant des siècles la divine beauté grecque et latine. Que ne pourrait-on faire aujourd'hui avec les éléments dont on dispose, avec la musique, enfin consciente d'elle-même, avec l'orgie des soies colorées et la science souple des danseuses savantes ?

Wagner avait tenté tout cela. Il avait voulu donner à son temps la fête superbe d'un art complet. Mais la tentative restait isolée, insuffisante. Et, dans la paix silencieuse du midi provincial, Pierre rêvait des temples de beauté semés sur toute la face du globe, de grands théâtres, ouverts sous les cieux cléments, où le génie propre des races pourrait palpiter, et flamber, et jeter dans les faces des hommes attentifs un vivant reflet de feu divin.

Comme l'heure s'avançait il descendit dans la rue pour aller déjeuner chez Florence.

Tout en marchant, il poursuivait le parallèle entre la capitale moderne, faiseuse de névroses, et la cité de l'avenir égayée de beaux jardins et de grands arbres, où les savants et les artistes érigeraient gaiement l'œuvre d'utilité et de beauté.

Soudain, dans l'énorme silence des rues désertes un grondement s'éleva, s'approcha. Tous les véhicules de la ville revenaient de la gare, amenant les premiers voyageurs. Ce fut prompt comme un orage. Bayreuth s'éveilla, les boutiques s'ouvrirent, les habitants parurent, empressés et curieux. Et, parmi la rumeur des roues et le trottinement des chevaux, sonnèrent des phrases françaises, des mots anglais, des rires de femmes.

Peu désireux d'être hélé en ce moment par quelque ami démonstratif, Pierre s'enfonça dans une ruelle qui menait au Mein Rouge et qui longeait la demeure de Florence.

La brusque arrivée de la foule mondaine l'avait tiré brutalement de son rêve et, dans l'ombre glaciale de la petite rue, il allait maintenant, inquiet de savoir que la foule, ignorée pendant si longtemps, l'investissait de nouveau, menaçait la quiétude de leur amour et peut-être cet amour lui-même.

Une rage de possession s'empara de lui. Il se hâta pour être plus tôt auprès de Florence.

Il la trouva dans le jardin mal soigné qui entourait la vieille maison d'un champ de pavots et de roses. Elle était toute fraîche et d'une jeunesse déconcertante sous le chapeau de toile diaphane. Elle restait debout dans le soleil devant une gerbe de pavots jaspés qu'elle caressait de ses doigts.

« Regarde », lui dit-elle. Et elle lui montra les pétales soyeux et chiffonnés où se déclinait tendrement toute la gamme des tons de la chair. Les

grandes fleurs lasses pendaient voluptueusement dans le soleil, s'affalaient sur leurs tiges avec des langueurs de femmes. Il y avait des capsules dorées comme l'écaille, et d'autres plus petites où la sève de la terre mettait son vert exquis d'émeraude; toutes portaient un minuscule diadème.

Florence évoqua un conte de fées, lu jadis dans un livre anglais, où les pavots jouaient des rôles de princesses et défilaient en somptueux cortèges, vêtus de frais linon, d'or et de brocatelle.

Il l'écoutait parler dans le silence du jardin. Un parfum poivré d'œillets sauvages et d'héliotropes montait vers eux.

Il la possédait du regard, s'en délectait, s'en étonnait comme d'une merveille inouïe. « Elle est encore à moi! Elle est encore à moi! » pensait-il, tandis qu'au fond de lui, l'effroi de l'avenir s'affermissait, se précisait cruellement.

D'un coup d'œil il embrassa le jardin hirsute et parfumé, les grandes fleurs princières et la svelte fille lasse et souple comme elles. Serait-ce là le cimetière de leur amour, la scène où se dénouerait douloureusement l'aventure charmante?

Mais il chassa toutes ces folles craintes, entraîna son amie vers la maison où le repas les attendait.

Florence était très gaie, et pendant tout le déjeuner, que Beppa servait silencieusement, elle dit sa joie de sentir proche l'heure de la fête musicale.

Il n'osa pas parler des Parisiens qu'il avait rencontrés; il pensa qu'elle connaîtrait trop tôt leur venue. Il se souvint de la femme rieuse et dominatrice qui régnait sur les hommes, un jour, dans un jardin de Versailles. Il la vit acceptant encore la société des mêmes gens, consentant à faire partie

de la puérile ronde des snobs qui venaient caqueter autour de l'Acropole.

Par la fenêtre ouverte,il voyait,derrière Florence, un paysage de jardins et la colline d'où jaillit le théâtre. Un vol de pigeons tournait indéfiniment dans l'air limpide, allait se perdre au loin comme une vapeur, revenait avec un grand bruit d'ailes et des chatoiements précieux de métaux oxydés.

Soudain, il envia l'affranchissement total, le détachement complet de la matière. La petite chambre paisible l'oppressa comme une geôle, le poids de son corps lui sembla quelque odieux fardeau. Il eût voulu planer, se sentir loin de la cité des hommes et de l'amour débilitant.

Florence racontait qu'elle avait reçu le matin une malle de robes neuves et que Beppa avait dû aller à la douane pour payer les droits. Il n'y avait rien là que de très naturel, et cependant ce récit fit sur Pierre une impression pénible. Il lui révélait toute une existence occulte, des correspondances et des préoccupations qui lui étaient restées étrangères. Il pensa qu'elle avait prévu et calculé leur arrivée à Bayreuth depuis des mois, que ce voyage de fantaisie et de liberté, où toujours il avait eu l'illusion d'être maître de l'heure et maître du futur, n'avait été que l'exécution méthodique d'un plan, la trajectoire dessinée à l'avance et que la femme avait voulue.

Pendant les heures chaudes de l'après-midi, ils restèrent dans le petit salon du rez-de-chaussée à converser doucement dans l'arôme des cigarettes.

L'ameublement lourd et gothique les égaya. Ils se sentaient très étrangers au cadre, très éloignés de cette esthétique épaisse de lansquenets, de ce maniérisme sentimental qui sème les bahuts mas-

sifs de petits objets ridicules, où la peluche bleu paon s'allie au zinc doré.

— Comme tout cela est choquant! disait Florence. Comme toutes ces choses sont barbares, laides, incompréhensibles pour nous ! Comment Wagner put-il être Allemand?

Au loin, un piano dessinait la course de l'eau fluide et le chant des Nixes.

« Il ne fut pas Allemand, dit Pierre. Le génie national ne peut appartenir qu'à ceux qui s'imprégnèrent exclusivement d'une civilisation, qui naquirent, évoluèrent, moururent dans le même pli du sol. Ce sont rarement des génies aux larges visions. Ils ne comprennent jamais complètement leur propre race, ni les races voisines. Ils sont purement subjectifs dans leurs raisonnements ou dans leur art. Les vrais génies, ceux qui remuèrent le monde et fécondèrent la pensée de leur temps, ne furent jamais les fruits d'un terroir, les végétaux immuables d'un sol particulier. Toujours ce furent des voyageurs, des hommes qui firent le tour des états et le tour des pensées, qui purent comparer, s'élever au-dessus des coutumes et des castes. Ceux-là n'appartiennent plus à une ethnie cataloguée, ni à quelque groupe d'hommes parqué entre deux fleuves. Ce sont les Wotans voyageurs, les Shakespeare, les Voltaire, les Hugo et les Gœthe, les Dante et les Wagner.

« Nous avons retrouvé les traces de celui-ci au bord des lacs helvétiques; Paris l'a possédé, l'a marqué profondément de son empreinte; et l'Angleterre, et la Russie, et la douce Vienne voluptueuse l'ont tour à tour compté parmi leurs maîtres et leurs amants. Il a bu à toutes les sources, écouté toutes les chansons. Aussi incarne-t-il superbement

l'homme libre que nulle entrave ne retient, que nul clan ne possède jamais.

« Si, dans une minute d'enthousiasme littéraire, il a pu se croire Allemand, il n'en reste pas moins le type parfait du dieu en exil parmi les Myrmidons. Les gens comme lui sont des proscrits par définition. Et sa mort à Venise, sous le ciel latin, fut le couronnement logique, l'aboutissement harmonieux de cette existence inquiète, accidentée comme le cours d'un torrent.

« Peu à peu, dans cette immense Europe, où se choquent et se mêlent tant de civilisations différentes, on voit s'établir une race d'hommes, artistes ou savants, qui n'ont plus le souci d'être Latins ou Germains, Arvernes ou Ibères, qui ne désirent plus produire un art national, une science nationale, mais cultiver l'Art ou la Science. Par la voix ailée de la Gazette, ils correspondent entre eux, s'instruisent de leurs trouvailles, vivent en dehors de la tribu où le hasard les a fait naître. Ce sont les démiurges qui tiennent en leurs mains l'avenir des hommes. Wagner fut de ceux-là. Et les peuples qui le comprennent le mieux ne sont pas ceux de race allemande, mais ceux dont la culture est plus avancée, dont l'aristocratie est plus cérébrale, plus compréhensive.

« Quand l'élite de l'Europe s'émeut et s'enthousiasme pour cet art, quand Londres et Pétersbourg, Rome et Paris tressaillent aux premières notes de *Siegfried*, on peut dire qu'il ne s'agit pas là d'un art national, mais de l'Art, de l'Art européen tel que le veulent et le conçoivent les meilleurs cerveaux de ce temps. »

Le vol de pigeons passait et repassait dans le rectangle de la fenêtre ouverte ; les arbustes du

jardin frangeaient le ciel, limitaient l'horizon ; mais la course aérienne des oiseaux évoquait le théâtre et la colline invisibles.

— Ce n'est point ici, dit Pierre, que devrait s'élever le temple ; ce n'est pas dans ce paysage médiocre, parmi ces Bavarois sans idéal, que devrait jaillir la basilique de la nouvelle religion, mais bien au sommet de cette belle montagne qui domine le lac de Lucerne, à la cime du Seelisberg, où naquit l'Epopée wagnérienne.

Dans un coin de la salle, un grand piano luisait, mais aucun désir ne leur vint d'éveiller une chétive musique, maintenant qu'ils étaient si proches de la Joie intégrale.

XXIV

Le dimanche où devaient commencer les représentations, Florence voulut visiter le tombeau du Maître. Elle décida Pierre à l'accompagner, bien qu'il craignît les rencontres fâcheuses, et tous deux se dirigèrent de bonne heure vers le jardin de Wahnfried.

Sous le ciel fluide et lumineux de juillet, les maisons et les arbres avaient pour l'œil des douceurs de pastel, et le vent matinal, frais encore, apportait l'haleine des plaines environnantes.

Silencieux, ils marchaient sans besoin de traduire leur joie par de vaines paroles.

Florence humait l'odeur des plantes, suivait au loin les ébats de deux fox-terriers souples et vifs, ou bien, avec cette mine attentive que Pierre lui connaissait, écoutait un trille d'oiseau jailli d'un fourré d'arbustes.

Elle était vraiment l'image de la jeunesse ardente et curieuse ; son visage énergique de Diane expri-

mait toutes les audaces et tous les désirs. Même, tandis qu'elle regardait les chiens se poursuivre furieusement et lutter avec une grâce sauvage, sa lèvre avait une ombre fugitive de volupté cruelle, vite apparue, vite envolée.

Tout en marchant, Pierre examinait sa compagne. Il admirait l'harmonieuse hardiesse de ses gestes, la coupe très pure de son front.

Il goûtait, à la voir agir, un plaisir mêlé de crainte parce qu'il la sentait sûre d'elle-même, capable de décision, plus apte au commandement et à l'action qu'aux doux abandons passionnés.

Bientôt Wahnfried parut dans la verdure. La grille du parc était ouverte; ils entrèrent.

Derrière la maison, la dalle funèbre ornée de lierre gisait dans l'ombre des arbres comme quelque dolmen abattu. Tout autour, la terre vivait, la sève jaillissait, les feuilles miroitaient au soleil; et, dans la tièdeur de l'air, passait, avec des effluves végétaux, une rumeur faite du chant des oiseaux et des frissons de l'herbe que le soleil échauffe.

Ils étaient tout près l'un de l'autre, engourdis dans le bien-être que leur donnaient cette tiédeur et ces parfums, non point émus ni attristés du voisinage du tombeau, mais joyeux de sentir autour d'eux l'immortelle activité des forces naturelles.

— Comme tout travaille, dit Pierre, comme tout murmure et s'épanouit dans le soleil ! Quel plus beau lit de repos pouvait désirer cet homme qui comprit si bien la beauté de tout ce qui se meut, vit et se renouvelle ? De l'herbe, des arbres palpitants sous un ciel léger où les nuées passent, une pierre fruste que la végétation étreint de ses mille doigts frémissants, un bosquet où les saisons dé-

clinent doucement leurs fastes, voilà vraiment ce qu'il fallait à celui qui fut la vie, à celui qui sera toujours un donneur de joie, un dieu fécondant pour les esprits de notre espèce.

« Le Pharaon qui réalisa l'omnipotence abominable de la force repose à bon droit sous la pyramide de pierre, énorme et dure, qu'érigea la souffrance humaine. Il gît dans l'ombre du caveau, loin du soleil, écrasé par cette montagne gigantesque que des mains haineuses accumulèrent grain à grain. Un Napoléon doit logiquement dormir sous le porphyre géométrique, parmi les armes et les trophées, loin de toute nature et de toute vérité parce qu'il symbolise la froide puissance de l'idéologie sans enthousiasme.

« Pour celui-ci, la nature chante et s'éploie, la vie germe et fleurit, et le cœur des hommes qui viennent célébrer son culte est plein de joie et de reconnaissance. »

Au loin, un loriot roula quelques perles, lança deux ou trois notes pures et scintillantes comme des gouttes de rosée où le soleil se joue. Un souffle passa, doux et fort comme une caresse, sur le gazon velouté.

— Le dieu Pan sommeille là, dit Pierre, le dieu éternel qui parfois s'endort pour des millénaires, mais qui s'éveille toujours à l'heure propice. Ses tombes sont des lits fleuris où il prend de nouvelles forces. Qu'il se soit assoupi sur les douces rives de la mer égéenne, ou sur les coteaux de Florence, ou dans les jardins odorants de Vienne, ou bien sur l'eau rose des lagunes de Venise, c'est seulement pour se recueillir et retrouver sa jeunesse première. Pan ne meurt point, puisqu'il est la voix harmonieuse des choses vivantes et vraies ; et tant

qu'il y aura sous le ciel quelque coin de libre nature, il ressuscitera pour chanter la beauté, sous les traits d'un Vinci, d'un Beethoven ou d'un Wagner.

Comme ils restaient là, silencieux maintenant, s'abandonnant dans l'haleine fluide et chaude de la terre, ils entendirent un bruit de voix, et, se retournant, ils se trouvèrent subitement face à face avec Gervoix accompagnant Mme Vernier et Mme Janville.

Toute retraite était impossible, les intrus s'en venaient par la seule allée qui pût leur permettre de sortir. Avant qu'ils eussent le temps de se concerter, ils étaient entourés, reconnus et fêtés.

Il leur fallut subir, elle de Suzanne, lui de Mme Janville un interrogatoire indiscret et lassant; puis on présenta les deux hommes l'un à l'autre, et bientôt leur chaude intimité fut noyée dans le flot des insipides papotages : ils étaient repris par le monde.

— Mon mari sera enchanté de vous voir, disait Mme Janville. Il faisait hier un portrait de vous à la manière de Marcel Schwob. Il vous attribuait les dons d'invisibilité et d'ubiquité, et exprimait l'espoir de vous voir passer ici fugitivement pendant un de ces brefs moments où vous vous matérialisez.

Pendant ce temps, Suzanne riait avec Florence. Gervoix s'empressait, se dépensait en mots d'esprit, en attitudes théâtrales ; c'étaient des flexions de torse, des gestes blancs de mains gantées, dans l'ombre discrète des arbres, tout un manège classique de coquetterie qui évoquait maintes gravures de modes, maintes silhouettes ridicules de pantins impersonnels. C'était le vivant symbole du désir de

plaire ; il était en scène ; on sentait que chacun de ses mouvements était fait pour autrui, que chacune de ses phrases traduisait non point une pensée, mais l'âpre vouloir d'éveiller la louange.

Une pudeur le retint, devant Pierre, de déclamer sur le tombeau. Il éprouvait évidemment un grand dépit de ne pouvoir étirer, dans le silence propice et religieux, la guimauve de ses périodes.

Il se renferma dans une attitude de scepticisme souriant, dans un rôle discret de mondain spirituel et blasé qui ne manquèrent pas d'étonner quelque peu ses auditrices ordinaires.

En retournant vers la ville, Pierre écouta distraitement le récit d'un voyage en Suède que lu faisait Mme Janville. Devant eux, marchaient Florence et Suzanne encadrant Gervoix. Il entendait leurs rires et des bribes de mots envolées.

Ils se séparèrent dans la rue de l'Opéra, en se promettant de se revoir au théâtre, et Pierre rentra chez lui pour y attendre l'heure d'aller déjeuner avec Florence.

Il éprouva un bien-être inexprimable à se retrouver seul. Il eut envie de ne pas penser aux événements du matin, de se plonger dans une partition. Il se méfiait des songeries mauvaises où nous apparaissent trop de vérités. Mais la musique le rebuta. Il alluma une cigarette, s'intéressa un instant aux jeux de la lumière dans un presse-papier de cristal, puis, malgré lui, refit mentalement le trajet vers le funèbre enclos.

Il revit les grands arbres balancés sur la tombe et le ciel mouvant mettant l'inquiétude de sa fuite perpétuelle sur le calme immuable des choses de la terre. Il se complut à trouver des symboles dans les menus incidents de la promenade mal achevée.

Il s'émerveilla de son imprudence à venir avec l'amie dans ce Bayreuth mondain où leur bonheur courait tant de dangers.

Il sentait que mille obstacles se dresseraient entre elle et lui, que la cohue les empêcherait de jouir de leur rêve. Car, si la foule ne compte pas lorsqu'on y est seul, elle devient l'ennemie vigilante, l'hydre aux cent têtes quand on veut lui cacher une intrigue amoureuse.

Il n'avait pas ce tempérament bienheureux de l'homme à bonnes fortunes, qui double son plaisir d'amant d'une jouissance de joueur d'échecs. Les combinaisons et les roueries ne l'amusaient point parce qu'il ne conservait aucune illusion sur la valeur de la morale courante et que la vaincre par la ruse ne lui semblait pas digne de lui.

Une autre préoccupation l'assaillait, c'était de sentir autour de Florence la convoitise des hommes et d'ignorer si complètement les pensées et les désirs qui s'agitaient sous le front de la Nixe.

Cela le torturait de ne connaître rien de la femme muette, de ne pouvoir baser sa quiétude ou sa méfiance sur des faits ou sur des paroles. Il constatait qu'il s'était livré entièrement, qu'il lui avait donné son cœur et son cerveau, son œuvre, son avenir, ses forces, sa pensée, et que la fuyante Ondine était restée intacte, impénétrable, libre comme l'eau sous l'étreinte inutile.

Midi sonnait, il dut se préparer à partir. L'image de la Florence rieuse du matin s'éveilla de nouveau. Il la vit regardant avec une ardeur un peu cruelle le jeu des chiens lestes et souples. Un rayon de soleil donnait alors à ses yeux une transparence lumineuse d'émeraude. Il se souvint d'avoir déjà

remarqué leur teinte perfide dans ce jardin de Versailles où elle régnait parmi les hommes.

Et, comme il se hâtait vers elle, il se remémorait la fable de Circé.

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

L'Obscénité. — M. le sénateur Bérenger vient de faire voter par le Sénat un nouvelle loi pour « la répression des outrages aux bonnes mœurs ». C'est le même personnage qui donne son nom, malgré lui, à une loi d'indulgence. Il avait remarqué que les juges acquittaient souvent les prévenus vierges, se réservant, s'il les retrouvaient, de les saler. Ces acquittements parurent scandaleux au sévère bonhomme, et il fit passer la loi que l'on connaît. C'est dans le même esprit qu'il a travaillé la matière des bonnes mœurs. « Une des raisons, dit-il, de l'inefficacité des lois qui visent ces outrages semble provenir de leur excessive sévérité. » Et il propose des adoucissements, en même temps qu'il réduit la largeur des mailles du filet. On pourra ainsi, dit-il avec son sourire à la Torquemade, poursuivre non seulement les directeurs et les gérants de journaux, mais les écrivains, les dessinateurs, les porteurs, les vendeurs, les imprimeurs, et sans doute aussi les marchands de papier, les fondeurs de caractères et les propriétaires des forêts de pins, des mines de cuivre, de plomb, d'antimoine et d'étain.

La nouvelle loi requiert principalement contre les images, proscrivant toutes celles qui sont obscènes ou contraires aux bonnes mœurs ; mais elle n'oublie pas que les images sont rarement toutes seules les conteurs, les poètes, les fantaisistes sont menacés du même opprobre. Cependant, qu'est-ce que l'obscénité, ou, si l'on veut, qu'est-ce que les bonnes mœurs, ou encore, qu'est-ce que les mauvaises mœurs ? Questions que nul sénateur ne s'est posées à lui-même, questions que nul séna-

teur ne saurait résoudre. Pour discerner ce qui est permis de ce qui est défendu en matière sexuelle, les casuistes ont rédigé des centaines d'in-folios contradictoires. Liguori accorde ce que prohibe Escobar, et Sa, qui est sévère, se voit contredit par la mansuétude de Sanchez, l'indifférence de Soto, l'ironie de Caramuel. Au moins chez eux on s'instruit, puisqu'on dispute ; conscient de sa responsabilité, le casuiste termine presque toutes les discussions par un doute : il veut que le juge, qui sera, en l'espèce, le confesseur, tienne compte de toutes les circonstances, des mœurs locales, de la mode régnante, de la physiologie des races. Ils subordonnent volontiers, dans leur sagesse opportune et sceptique, le péché à la loi, déclarent grave en France et véniel en Espagne le meurtre survenu dans un duel.

Ces subtilités n'ont plus de prise sur les hommes d'aujourd'hui, courbés sous un christianisme uniforme Il y a les bonnes mœurs; il y a les mauvaises mœurs : tout le monde, tous les honnêtes gens ne comprennent-ils pas ces mots de la même manière? Hélas! oui, les honnêtes gens sont unanimes dès qu'il s'agit de détruire une liberté. Mais il s'agit d'une question précise : Qu'est-ce que l'obscénité ?

Les jeunes filles japonaises pétrissent et servent à la table de famille des gâteaux en forme de phallus; les albums de plusieurs Jules Romain japonais sont très répandus, on s'amuse, en visite, à les feuilleter, on rit de la diversité, de l'imprévu des poses. Les dames romaines portaient des colliers phalliques ; dans l'Inde, le lingnam est un bibelot pieux; le catholicisme a conservé et sanctifié le culte de Priape ; j'ai relevé sur la garde d'un petit *Paradisus Animæ* cette note innocente signée d'un prêtre : « Souvenir de mon premier pèlerinage à S. Vit. » Tout le christianisme d'ailleurs repose sur des questions sexuelles : une vierge se refuse à son mari, se donne à un Dieu, devient grosse et accouche sans perdre sa virginité. Les protestants n'admettent pas la continence conjugale de Marie et lui donnent des en-

fants « naturels » : excellent point de départ pour une controverse épicée sur les avantages et les désavantages de la virginité. Un chrétien doit faire de l'acte sexuel le sujet permanent de ses méditations. *Omne vivum ex ovo :* les religions aussi.

La vie entière des hommes et des femmes, dans toute les conditions sociales, tourne autour de la jonction des sexes comme autour d'un pivot. N'y pas céder est le souci de ceux qui ont fait vœu d'être chastes, et ce vœu lui-même est cause qu'ils pensent davantage à l'amour, ne le faisant pas, que ceux qui le font. L'allusion au geste provocateur, la description des jeux qui le provoquent, depuis le regard jusqu'à la pression de main, la caresse, l'enlacement vêtu, le frôlement, le baiser, c'est presque tout l'art, toute la littérature. Les moralistes veillent à ce que ces représentations soient décentes ; mais pour dessiner les limites de la décence, il faut qu'ils aient l'indécence sous les yeux : ils entrent dans le *penetrale* et c'est du dedans qu'ils ferment la porte au nez du profane. Les danses les plus calmes et celles que l'on tient pour les plus honnêtes n'amusent que parce qu'elles représentent le simulacre des jeux de l'amour.

Dans les cérémonies du mariage, le simulacre s'incarne et joue au naturel. Tout le monde, en voyant la mariée, voit le lit nuptial. Le voile, ici, est un transparent qui accentue la nudité. On regarde avec soin ceux qui sont couchés ensemble, on voit les gestes qu'ils vont faire ; les matrones, contentes, s'indigneraient au même signe d'intelligence que se font des amants. Cependant, il est convenu secrètement que toute cette mimique matrimoniale n'est que mimique. La grossesse, jadis, s'étalait ; on la cache, car elle représente l'aveu de relations charnelles dont il est entendu qu'elles sont ignorées des gens délicats. Dans les romans anglais, il n'est jamais question de possession, on échange des baisers, comme de papillon à lys. De même, la littérature populaire à remplacé par des expressions d'une banalité bizarre, le mot net de jadis : « pucelage » est devenu dans

nos chansons : « avantage », « cœur en gage », etc. Du haut en bas de la société de tous les pays repeints à neuf en christianisme, on retrouve ce double souci : de ne penser qu'à l'acte sexuel, de n'agir que pour le préparer, de le mimer du matin au soir, — et de feindre une parfaite ignorance quant à l'existence de cette pensée dominante, quant à la signification de tous ces jeux, de cette perpétuelle comédie. On conçoit la fureur de tant d'inconscients sycophantes, quand un indiscret ou un étourdi prononce tout haut le mot de l'énigme.

Le moyen âge, qui ne connut pas la pudeur, ignora nécessairement l'obscénité. En art plastique comme en poésie il est naïvement réaliste; soutenu d'ailleurs par les pères de l'Eglise catholique, par Clément d'Alexandrie qui disait : Comment aurais-je honte de nommer ces parties que Dieu n'a pas eu honte de créer ?

En ses ivoires, en ses bois, le sexe féminin est soigneusement figuré ; les premiers graveurs suivirent cette tradition ; Clodion la continue : à une de ses terres cuites, au Louvre, une fillette accroupie, il fend la grenade, sans honte. Si les marbres féminins des Grecs sont épilés, c'est que la femme grecque s'épilait; les mâles ont leur frisure. Il vaudrait mieux voiler d'une écharpe, à la manière protestante, le sexe des femmes peintes ou sculptées que de les tondre comme un menton; cela serait moins fâcheux. Lisez « le Monstre » de Jules Renard. Lisez aussi « le Musée secret » de Gautier :

> Que mon vers dans la rouge alcôve,
> Sur la blancheur de ce beau corps,
> Ose plaquer la tache fauve
> Qui luit du ton bruni des ors...
>
> Car il faut des oublis antiques
> Et des pudeurs d'un temps châtré,
> Venger par des stances plastiques,
> Grande Vénus, ton mont sacré.

Qu'est-ce que l'obscène? On n'en sait rien. La genèse de l'idée peut cependant s'expliquer. Il est convenu que l'acte sexuel n'est qu'une hypothèse physiologique; on

peut y faire certaines allusions ou purement scientifiques ou nettement risibles, ce qui est la gauloiserie. Dès qu'on a ri on n'est plus choqué, car on vient de donner la preuve que l'on considère ces choses comme de nulle importance, des bagatelles qui ne retiennent pas les gens propres, et, en même temps, comme des choses étrangères, dont on n'a que très vaguement entendu parler, des pratiques dont la singularité surprend et excite la bonne humeur. Tout le monde se fâche au contraire et se ligue contre le mal élevé qui se met à parler sérieusement de ces futilités : l'obscène c'est le fait sexuel traité sérieusement.

Quant à l'idée d'obscénité verbale qui fait que certains mots sont proscrits, elle est bien plus facile à exposer. Ces mots sont obcènes en partie par ce qu'ils sont rares ; ils sont rares, parce qu'on n'a pas à nommer en public les parties extérieures couvertes par le vêtement. Le reste de leur obscénité vient de ce qu'ils représentent, et cela rentre dans le paragraphe précédent. Un enfant a des fesses ; elles sont dodues, elles sont roses. Une jeune fille n'en a d'aucune sorte, pareille à la reine d'Espagne qui était vide sous ses paniers. Mais elle a des hanches, quoique le mot embrasse certainement les fesses dans sa signification, qui s'est étendue et grossie, ces temps derniers. Les noms des différentes parties du corps ne sont pas aussi fixes qu'on le croirait : il se produit un glissement.

L'usage qualifie les mots ; il qualifie aussi les actes et aussi les représentations esthétiques. Un marbre nu est obscène dans les pays calvinistes. Telle image qui fait frémir une famille de province ne retient pas un instant le regard curieux d'une jeune fille parisienne. C'est une remarque vulgaire qu'il y a un rapport étroit entre le lieu, la saison, l'heure et le costume féminin : le bal permet des nudités que n'admet point une petite soirée. Les femmes, qui font parade de pudeur, et qui réellement en sont dépourvues, obéissent : elles montrent docilement ou cachent leurs épaules ou leurs jambes, leurs

genoux ou leurs seins, selon qu'il est louable de le faire. La mode qui les convierait à la nudité édénique ne leur suggérerait aucune objection. Le Directoire les vit revêtues de robes transparentes; au dix-huitième siècle elles avaient la gorge à l'air.

La mode, qui fait la mode, régit aussi l'art plastique et d'abord celui qui nous est le plus familier, la peinture. Oserait-on peindre ce tableau : une jeune femme couchée sur l'herbe en robe légère d'été; un passant s'approche, relève la robe et regarde? C'est l'*Antiope*. Quant à la *Vénus* de la Tribune,

> Baignant avec indifférence
> Dans un manchon ses doigts menus...

elle est la démonstration vivante et admirable, que nul geste, nulle pose de la femme ne peut être ni impudique, ni obscène, ni laid, si la femme est belle. L'obscénité n'est que dans le mâle : et encore, les peintures de Pompéï prouvent que cela est affaire d'appréciation. Qu'est-ce que l'obscène? une notion fugitive, changeante, comme la morale elle-même, cette face triste de la mode.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Paul Léautaud : *Le petit Ami*, « Mercure de France », 3.50. — Pierre de Querlon : *Les Joues d'Hélène*, « Mercure de France », 3.50. — Jean Viollis : *Petit-Cœur*, « Mercure de France », 2 fr. — Jean de la Hire : *L'Enfer du Soldat*, Offenstadt, 3.50. — H. Vignemal : *La Chaîne*, Ollendorff, 3.50. — Delphi Fabrice : *L'Araignée rouge*, Ambert, 3.50. — Jules Hoche : *Le vice mortel*, Librairie illustrée, 3.50. — Léon de Tinseau : *La Princesse errante*, Calmann Lévy, 3.50. — Georges d'Esparbès : *La Légende de l'outil*, Ernest Flammarion, 3.50. — Geneviève Lanzy : *Vers l'amant*, Ollendorff, 3.50. — Fr. Lepage : *Les fausses Vierges*, Offenstadt, 3.50. — Champol : *La Rivale*, Plon 3.50. — Jules Perrin : *Père inconnu*, Ollendorff, 3.50. — Louis Besse : *L'Idole rouge*, P. Fort, 3.50. — Raymond de la Barre : *Le Drapeau rouge*, Dujarric et Cie, 3 50. — Resclauze de Bermont : *Le comte de Perasan*, Plon, 3.50 — Marianne Damad : *Rencontres*, Plon, 3.50. — J. Lorédan : *Humbles drames*, Dujarric et Cie, 3 50. — Hermann Bang : *Au bord de la route*, traduit par le comte de Colleville et F. de Zepelin, « La Plume », 3.50. — Jean Lorrain : *Monsieur de Bougrelon*, Ollendorff, 3.50.

Le petit Ami, par Paul Léautaud. « L'extrême des passions » doit toujours se remplacer par une ligne de points,

dans les romans qui se respectent. L'auteur de ce livre-ci a, très heureusement, supprimé les lignes de points, mais il a remplacé la « niaiserie » de la passion par la candeur ingénue de l'aveu personnel ; il a compris qu'un roman ne vaut que par ce qu'il recèle de confession et c'est bien pour cela qu'il a fait une œuvre géniale. Je ne crois pas à la conscience absolue pas plus qu'à l'inconscience absolue des gens de génie. Je ne veux pas croire que Paul Léautaud puisse être aussi sincère qu'il désire nous le faire supposer. Ce n'est pas le maçon qui compte, machinalement, les pierres de son mur et c'est encore moins l'architecte mélodramatique vous démontrant, plans et devis à la main, de quelle façon l'édifice social croulera. Je m'imagine que l'auteur de *Petit Ami* a étudié, avec soin, la vie de tous les jours et qu'il a essayé d'introduire ses observations au cours d'une existence relativement exceptionnelle. En disant *Je*, *moi*, « telle chose m'advint », il fut, ou très adroit, ou très honnête, selon qu'on se place en face du lecteur ou devant la vie. Cependant je ne voudrais pour rien au monde qu'il fut seulement l'un ou l'autre : rosse ou naïf !

Dernièrement, on découvrait que la mère de Tolstoï, l'ineffable héroïne de l'Enfance du maître écrivain russe, était morte avant la date des notations vivantes données par son fils. Le comte Tolstoï a donc inventé, de toutes les pièces de son artifice littéraire, l'histoire de cette mère qui meurt en douceur et en beauté pour la plus grande gloire future de son enfant. Or, certains lecteurs ont senti leur enthousiasme diminuer en présence de ce mensonge, simple confirmation, pourtant, du génie de Tolstoï. Il est vraiment fort étrange que nous ne puissions concevoir la beauté sans toute la vérité, alors que l'exagération de la vérité nous conduit généralement à la beauté, plus lumineuse que la vie. Non, nous ne pouvons rien faire sans la vie, sans notre vie, propre ou malpropre, mais nous n'avons du génie que le jour où nous en déduirons, logiquement, ce qui n'est pas arrivé. (Auprès des littérateurs, Dieu, qui sait d'avance, est un assez malhonnête homme quand il déjoue nos petites prévisions, car notre amour de la déduction logique nous mène à beaucoup plus de loyauté que la providence n'a l'habitude d'en mettre dans ses quotidiens rapports avec nous). Le *Petit Ami* de Léautaud est un sincère... littérateur. Revenu de loin, c'est-à-dire de la recherche de la forme rare, trop souvent pauvre masque de l'absence du fond, l'auteur, après un travail acharné sur la

mécanique de la phrase, en est arrivé à concevoir le roman vivant et cependant un peu exceptionnel, intéressant, et il lui a appliqué toutes les théories du réalisme, moins la grossièreté voulue. Il a vécu... jusqu'au sacrifice de sa personnalité. Seul, le roman de *Manon* nous offre une somme d'émotions aussi ingénues et aussi intenses, Manon est un livre mal écrit, selon les goûts du jour, mais il est admirablement fait et celui de Léautaud est aussi bien fait sans avoir l'air de contenir plus d'art, ce qui est un joli tour de force. Elle sort de l'humanité, cette œuvre de Léautaud, elle en sort, tout en en étant formée, comme une statue habilement ébauchée sort de la glaise fraîche et nous évoque le marbre définitif de l'avenir. L'auteur a daigné dire : *Je*, *moi*, *ma mère*, et situer une aventure qu'il fait sienne avec la loyauté de l'inventeur qui essaye sur lui le poison nouveau, mal ou remède, dont il a découvert les principales substances. Je l'admire pour ce courage — lui, un timide, qui murmure : « Pourquoi donc ai-je été chercher tout ça... Non, vraiment, je suis bien incapable de toutes ces actions grotesques ». — Ce courage n'est pas la maladive perversité des littérateurs très rosses de notre siècle, mais mieux une générosité d'écrivain, presque une noblesse. Il induit de ce qui a été ce qui aurait pu être selon le fatal enchaînement des événements qu'entraîne certaine naissance. Oui, j'ai le mépris des souteneurs mondains ou demi-mondains, racontant leurs exploits sous le voile d'une tendre pitié pour leurs victimes... et d'un pseudonyme dissimulant les plus grands noms de France ! (Pour ce que ça coûte). Oui, mille fois oui, j'ai horreur des trinités conjugales, en chemises, avec ou sans le chapeau du premier Paris payé, avec ou sans le génie du scandale (on a quelquefois du génie comme un cochon serait rose!) oui, j'ai le préjugé de la pudeur littéraire, mais je suis touchée par la noble pauvreté d'un homme qui vous donne sa misère passionnelle, toute la misère possible ne pouvant offrir plus à sa seule déité : la littérature. Voici de la laideur pour faire de la beauté ! Cela me console des montreurs d'ours ou de princesses, des dompteurs de chimères ailées de plumes de dindes, des invertis, des convertis et des cocus... lesquels ne sacrifient qu'au veau d'or sans aucune aspiration vers un autel plus pur. Léautaud ne parle pas le langage des cours, basses ou hautes, pour qu'on lui jette deux sous. Il a montré, d'après sa propre imagination, un rare personnage qu'il fallait bien créer par amour de l'art : le *souteneur intellectuel*. Un

homme, l'ami des filles, des petites filles,de celles qu'on n'affiche pas et qui ne vous posent guère ! C'est un métier honorable que d'être le protecteur spirituel, le petit consolateur de ces pauvrettes! Jésus ne fut-il pas le premier des amants de cœur dans toute l'adorable expression du mot, celui qui a chassé les marchands du temple secret de Madeleine? Croyez-moi, Léautaud, c'est en songeant bien plus au pâle crucifié qu'à votre *Petit Ami* que je me dis : « Après tout, n'est pas fils de putain qui veut ! »

Les Joues d'Hélène, par Pierre de Querlon. Pourquoi diable cela s'appelle-t-il les *joues d'Hélène ?* Ces pauvres joues, qu'on ne voit que mouillées de larmes et creusées par les insomnies, sont d'abord présentées très roses et presque trop rebondies... mais si peu apparentes, au moins comme joues physiques, dans le roman! Je ne vais tout de même pas chercher noise à Pierre de Querlon sur ce sujet, car son petit roman conjugal est plein de charme et de délicates observations. Ce mari qui trompe sa femme avec une aisance de bon goût, qui la trompe avec du cœur et ne le lui fait pas trop sentir, ne le lui reproche pas, enfin, c'est un type exquis, vrai, tendre et pas plus exagéré qu'un bon bourgeois intelligent. J'aime ce commis disgrâcié de la nature, s'en vengeant avec un peu d'humanité amoureuse. J'aime aussi cette grande femme adultère, une ingénue du crime, punie non pour avoir péché mais parce que la providence a des malices inutiles. Cet intérieur de vieille bouquinerie est bien peint, pas trop poussé en réalisme et on y vit un peu comme dans un conte de Daudet, un clair-obscur sans embûche trop préparée. Hélène est un rêve... de librairie. Mais son mari ne me fait pas l'effet d'un monstre, au contraire, c'est un homme ordinaire qui vous repose des gens extraordinaires dont les âmes sont noires tout exprès. Pierre de Querlon a un entraînement surprenant pour un jeune auteur et il sait son métier comme un maître romancier. Je sais bien qu'il fait partie d'une famille où tout le monde a du talent ; cependant, il commence à m'effrayer parce qu'il m'a l'air de vouloir accaparer tous les talents à lui seul : peintre, observateur, psychologue, écrivain. C'est trop, cher Monsieur... si les voisins allaient se fâcher?

Petit-Cœur, par Jean Viollis. De très petits bonshommes, de très petits paysages, et des insectes palpitants qui se promènent ou meurent dans les petites mains des petites filles méchantes. Cela suffit à Jean Viollis pour faire un petit livre

contenant tout un monde. L'enfant amoureux a été essayé par beaucoup de littérateurs, mais combien il fut difficile de le réussir... Il faut tellement d'habileté, de tact, pour pénétrer dans l'âme d'un enfant et les enfants des romanciers sont tellement loin de la vie réelle. Le Petit-Cœur en question est un sensitif dont on pouvait dire d'avance qu'il ne vivrait pas. Cependant, il a dû, à quelques détails près, exister en un pays de province fort éloigné de l'ère moderne. J'ai connu moi-même un petit garçon de huit ans, joli et triste, qui fut amoureux (sans le savoir) d'un portrait, celui d'une dame 1830, une de ces grand'mères de salon qui ne sont pas plus vraies que leurs longs repentirs. Il venait s'asseoir devant ce portrait et me racontait qu'il rêvait de cette dame toutes les nuits. Puis, il rêva d'une de ses sœurs, bien plus vivante et plus blonde, puis il eut des souris blanches qu'il eut peur de faire souffrir en les tenant enfermées. Il les envoya dans le jardin, « en récréation » selon son mot charmant et elles y trouvèrent une noble fin entre les mâchoires cruelles de Messieurs les chats. Puis enfin le petit garçon mourut sur sa dixième année entre les mâchoires non moins cruelles d'une maladie de poitrine. Les seuls enfants qui vivent sont ceux qui restent bêtes le plus longtemps possible. Petit-Cœur aime naïvement une petite fille stupide qui pêche à la ligne et coupe avec des ciseaux la gueulette rose pâle des poissons. Et Petit-Cœur meurt d'un gros rhume, son petit fil d'existence coupé net par le ciseau tranquille de la vie quotidienne. Il est heureux, bien heureux, que ces petits cœurs-là soient étouffés de bon matin, car ils auraient le droit, vraiment, de devenir des monstres tant ils auraient eu le pénible devoir de souffrir à l'âge où l'on doit rire et s'amuser stupidement. Je crois que les petits enfants qui ne sont pas morts d'avoir souffert jadis comme des hommes font souvent de grands poètes... Jamais de très honnêtes gens, hélas! il est à remarquer que Jean Viollis fait le prodigieux miracle d'écrire dans la note méridionale sans faute de goût, sans passion désordonnée, sans exagération romantique. Il a pris au Midi le seul parfum de ses fleurs chaudes et pour tout le reste il conserve la sagesse bien équilibrée d'un psychologue du Nord. Loué soit-il pour la justesse de sa note.

L'Enfer du Soldat, par Jean de la Hire. — Cela débute par une lettre ouverte au ministre de la guerre dont je copie les deux premières lignes : « Monsieur le Ministre. Afin qu'avec toute la France vous lisiez ce livre, je mets votre nom en

tête... » Pourquoi ne pas écrire simplement « Mon cher André ?» Maintenant, il y a l'adresse au public qui se termine par ceci : « Mon livre est un miroir où la vie — toute la vie — se reflète. » Puis nous passons au revers de cette page où nous découvrons une tête de bellâtre à faire pâmer Casque d'or. C'est le portrait de l'auteur! Tant de sincère modestie me monte aux narines comme un peu de moutarde avant dîner et je suis tout à fait curieuse de lire l'histoire de ce Sainte-Claire numéro deux (encore un des plus grands de noms de France!) Sainte-Claire qui aiment les jolies femmes et la littérature comme, généralement, tous les fils de famille aiment le luxe, est incorporé au 1er fiévreux en qualité d'aide-médecin, de *visitard,* il aide... à tuer des soldats en donnant de l'atropine aux uns et en ne soignant pas beaucoup mieux les autres. Encore ce Sainte-Claire est ce qu'il y a de plus propre et de plus intelligent dans cet hôpital où tout va de travers, y compris les sœurs de charité (lys dans une sombre vallée) qui se font violer un soir de fièvre jaune. Autour des lits de torture rôdent d'effroyables vampires suceurs de sang malade, des ânes, médecins comme les bourreaux seraient administrateurs, des cuisiniers empoisonneurs ou voleurs, enfin, quelques poètes, des fous simulant la sagesse et des savants simulant la folie, un terrible enfer, qui brille surtout par une légère flamme d'exagération bien plus méridionale dans le fond que dans la forme. « Colonna, dit Sainte-Claire à voix basse au caporal, cet homme mourra dans une heure si on ne le soigne pas tout de suite. Renvoyez-le, mais je ne corrige plus vos vers (les versses!) et vous ne paraîtrez pas au *Phare-Poétique.* » La menace produit son effet. On soigne le malade. (C'est extraordinaire comme cet hospice ressemble à un salon littéraire bien parisien?) Entre temps, on surprend une succursale de Sodome dans le jardin de ce même hôpital, on est obligé d'aller (chercher) clandestinement, le cadavre d'un général dans les bas-fonds d'une maison publique et M. de Sainte-Claire s'offre Sainte-Marie-des-Anges à la force du poignet. Si notre ministre de la guerre n'est pas édifié... c'est qu'il aura du vice! On me permettra, je pense, à mon tour, ma petite lettre ouverte et je ne peux plus qu'être du midi *et quart* au sortir d'un pareil enfer. « Mon vieil André, suis-je obligée de m'écrier en regrettant de ne pas posséder la si délicieuse plume de Raoul Ponchon, mon vieil André, ne te laisse pas monter le coup (que tu as déjà si maigre! Ne réponds pas, André, je t'en supplie!

Sainte-Claire est un homme de lettres et, vois-tu, rien n'est pire démon qu'un homme de lettres! Bien doués, forts en thème, sans trop de scrupule vis-à-vis des vierges sages ou folles, ces damnées gens de lettres sont capables d'inventer un enfer pour soldats absolument comme nos bons reporters parisiens fabriquent, dans leur feuille quotidienne, un Paris spécial livré aux Apaches, inondé de sang, émaillé de satyres et labouré par la mitraille des automobiles. A part ça, chaque bourgeois lecteur habite un quartier tranquille, quoique sans sergots. Le tort des auteurs qui travaillent dans le militaire est d'être rongé par des désirs qui n'ont rien de commun avec l'ambition de s'aller battre chez les sauvages ou de brosser un uniforme rempli de poussière. André, veux-tu mon avis! Lis pas ça! Va brouter plutôt les x de Polytechnique si tu es végétarien... la chair à canon, c'est pas ton affaire (tu ne saurais pas t'en servir) et Sainte-Claire ou ses amis c'est de la chair à canon légèrement putréfiée. Cependant, je te permets de le décorer pour service exceptionnel... la laïcisation des hôpitaux, par exemple. » Maintenant, cher monsieur Jean de la Hire, je réponds à votre aimable lettre fermée. Certes, vous n'êtes pour rien dans toutes ces vilaines histoires de fièvres d'hôpital, votre esprit, votre élégance et votre très réel talent vous font même un devoir de les ignorer dans le monde et de ne pas trop pencher votre monocle sur de ces funèbres turpitudes. Vous avez fait un excellent roman, du plus profond réalisme, bien écrit, et ce n'est pas votre faute si vous avez, malgré vos meilleures intentions, dépassé un peu le but que vous désiriez atteindre. En réunissant autour d'un seul individu tous les cas de clinique de l'armée et en lui faisant voir tous les accidents prévus et non prévus de l'état militaire, vous avez réussi le bouquin à sensation, mais pas un document valable pour l'histoire de la présente armée française. Alors, je ne vous reproche qu'une chose, c'est de tenir à nous le donner, ce bouquin, comme des états de service. Je ne suis pas ministre de la guerre et je le regrette... puisque j'ai lu votre intéressant *Enfer du soldat*, mais, si je l'étais, je n'hésiterais pas... je vous ferais fusiller. (Proportion gardée, un ministre de la guerre doit fusiller, si un caporal fourre au bloc) Je vous ferais fusiller avec tous les déserteurs amateurs, souteneurs, cambrioleurs et autres bricoleurs de la sacro-sainte armée des lettres où l'on ne viole pas que des religieuses, mais encore la consigne de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Avec l'assurance de mes meilleurs

sentiments, daignez recevoir l'expression de ma plus sincère gratitude. »

La Chaîne, par H. Vignemal. Un bon, très bon roman sur l'éternel conjugal, c'est-à-dire : l'adultère. (Prononçons comme nous dirions : l'éternel féminin !) Une pauvre femme tendre se débat entre l'amant et le mari aussi amoureux l'un que l'autre mais elle n'aime que l'amant qui lui conseille de tout avouer lors de la cruelle survenue d'un enfant... adultérin. Elle obéit et une bataille commence dans le ménage qui ne se terminera que par la capitulation de la femme et la perte de l'amant. Je plains surtout... le mari qui sait tout et qui partage seulement les heures d'angoisses nocturnes puisque la femme ne l'aimera jamais plus (elle ne l'a d'ailleurs jamais aimé, au moins d'amour). J'ai tellement pris l'habitude de lire des histoires sur l'adultère que je finis par entrer en composition, moi aussi ! Puisque cette femme, toute exquise, veut bien souffrir la pire des humiliations, pourquoi ne joue-t-elle pas mieux la comédie ? Je ne reproche rien à ce genre de fidélité conjugale, sinon que d'être exactement le contraire d'une fidélité, d'une chaîne. Elle est libre, cette enfant, libre d'élever l'enfant de son amour. Le faux père daigne même conduire la petite fille dans un couvent espérant lui donner une meilleure éducation... loin de sa mère. Alors de quoi se plaint-elle ? Lui a-t-on pris son gosse pour le briser en menus morceaux sur les chenêts tout en lui enjoignant de ne *pas attirer l'attention* par des cris inutiles ? (Comme nous sommes déjà loin des grandes scènes du romantisme !) Elle est donc relativement heureuse, et nous pouvons féliciter l'auteur de nous avoir présenté un type de femme simple, facile, créée pour *la chaîne* éternelle.

L'Araignée rouge, par Delphi Fabrice. Voici un jeune homme... (non, Monsieur, je ne me souviens pas du tout de cette vapeur d'éther, sans doute vapeur de jolie femme de votre part !) voici un jeune homme qui a autant de talent que Jean Lorrain. C'est la même élégante, ondoyante perversité moirée de toutes les irisations de la poésie un tantinet malsaine des premiers décadents. Il y a des crapauds, des souris, des chats, des papillons, des serpents et des araignées, puis des éphèbes, des lutteurs, des femmes à gorge plate gemmée de bijoux, des mains exsangues illuminées de bagues style Armand Point et des faces maladives aux lèvres rougies de sang style Jeanne Jacquemin. Enfin, c'est un peu faisandé, mais il y a du poivre, des piments et du gingembre pour

relever la fadeur des chairs décomposées par trop de fard. Moi j'aime ça comme j'aimerais « le petit chat est mort ! » d'Agnès, même depuis longtemps crevé, parce que ça indique généralement une forte dose de naïveté dans le tempérament de l'auteur. Ce fou qui court après une araignée rouge est un pauvre homme qui a trop lu certaines chroniques boulevardières et que ça détraque ; mais flanquez-lui dans les bras une bonne petite Maritorne de Marseille (rien du lutteur) il vous roulera des yeux blancs et croira découvrir le paradis de Mahomet. A commencer par la complication baudelairienne, on finit toujours par la bonne de l'auberge... et c'est ainsi que les voyages forment la jeunesse. (Mais non, cher Monsieur, votre livre est très bien, en dehors de tout éther, seulement ça m'est égal de savoir que vous êtes secrétaire de M. Périvier et de la direction du *Gil Blas*... pour ce que ça dure, les secrétariats, hein ? Le plus joli de votre histoire c'est le très réjouissant : « Citoyen Roujon, faut être une tourte pour interdire la pièce de mon ami Delphi Fabrice ! » Ça, voyez-vous, j'ai ri... ri à vous pardonner n'importe quel crime, car ça vaut le plus bel effet comique de Franc Nohain ! Ah ! les représentants du peuple !)

Le **Vice mortel**, par Jules Hoche. J'ai remarqué que chaque fois qu'un auteur voulait vous faire avaler une grosse pilule d'immoralité, il vous faisait un petit discours moral en guise de préface. Il vous assurait de son entière innocence et de sa parfaite considération. Je cueille dans ce discours-préface, rempli de pures austérités, ces si inquiétantes phrases : «... la marée montante des pornographies sans excuse... voilées de prétextes artistiques... des romanciers peinant à l'unique labeur : brandir, au long de trois ou quatre cents pages, leur virilité démente... » Sacrebleu ! Quelle image ! M'est avis que ces tours de force ne sont point courants, mais pourquoi les évoquer, cher Monsieur ? Ce vice mortel est composé de plusieurs vices dont il faut bien suivre la pénible procession. Un père élève ses deux enfants selon les idées philosophiques de feu Voltaire (pas neuf, l'histoire). Le frère et la sœur font le tour du monde pour venir échouer devant une femme, ancien jeu, plus fille de charité que de joie. Le frère se tue après une confession sur les inversions moins que sentimentales et la sœur tourne à la vie religieuse. Ce qui est mortel, là dedans, c'est surtout le trop de vertu ou de scrupules placés en regard de trop de libertinage. Le père est intéressant et Madeleine Dalsème très touchante, mais ça manque de logique. Ou le papa

libertaire a raison, et alors cette Madeleine repentente est en trop, ou c'est elle qui représente la simple nature et je n'aime pas qu'elle repousse ce gentil petit... *les bien* pour l'envoyer tomber dans la mer. La conclusion... c'est que la vertu est un vice mortellement ennuyeux, dès qu'on se mêle de l'enseigner sans la pratiquer.

La Princesse errante, par Léon de Tinseau. Très joli roman d'une femme vraiment originale, un type d'orgueilleuse fille de roi, qui se fait servante pour oublier le trône de son père. Sur un grand navire traversant toutes les mers, cette femme est ballottée par l'ouragan de sa vie et cela sent, je ne sais pourquoi, le document humain tout en demeurant spirituel comme un conte. Il faut recommander les romans de Léon de Tinseau à ceux qui désirent se délasser en lisant. Ce n'est pas prétentieux, pas étude de mœurs à l'emporte-pièce, mais toujours assez fini pour que cela vous devienne une récréation cérébrale. Dans la corvée mensuelle de mes lectures, un roman de Léon de Tinseau me fait l'effet d'un agréable déjeuner sur l'herbe et il ne me donne jamais aucune indigestion. J'en redemande volontiers, au contraire.

La Légende de l'outil, par Georges d'Esparbès. On peut apprendre au cours de ces poèmes tous les termes techniques dont se servent, en France, les différents corps de métiers. C'est une leçon, utile très utile mêlée à un agréable chant lyrique. La fantaisie de Georges d'Esparbès n'a pas l'air prête à s'épuiser. Trouvaille de mot, trouvaille d'idée et par-dessus le marché le coup d'aile fou de l'oiseau en plein bleu.

Vers l'Amant, par Geneviève Lanzy. Cet amant vers qui la pauvre jeune femme trompée tend les bras... c'est son mari, qu'elle n'aime plus comme époux, mais qu'elle adorera dès qu'il lui fera l'effet du fruit défendu. Si ce n'était pas une femme du monde qui écrivit cela, je me permettrais de penser qu'un amant de passage, un simple essayiste, aurait encore mieux préparé le retour du mari-amant, car on ne regrette sincèrement que le trésor qu'on a totalement perdu. Il y a bien un certain docteur de campagne, un petit flirt intermédiaire... mais ça ne réussit pas. La jeune femme se replonge dans les bras du mari coupable et elle a gardé son innocence malgré tout. Comme dirait un voyou : « y a pas égalité sur les deux colonnes et ça bichera mal ! »

Les fausses Vierges, par Francis Lepage. Roman passionnel illustré de photographies suggestives. Deux pensionnaires se marient à la face du ciel et selon les rites les plus

antiques de l'antique Lesbos. On roucoule et on se promène ensemble jusqu'au jour où l'une des pigeonnes, s'ennuyant au colombier, épouse un Monsieur pour essayer de se distraire. Survient l'autre colombe à tire d'aile, et le Monsieur est tué raide par sa propre femme, histoire de sauvegarder l'honneur de ces deux dames surprises en flagrant délit. Roman d'un puissant intérêt. (Je vous recommande la chemise décolletée en *v* avec petit velours serpentin dans l'entre-deux de la photo page 105. Le petit velours ne fait pas que serpenter sur la chemise, il y a aussi une certaine corde toute noire, dans le cou de la jeune vierge qui peut passer à bon droit pour une corde de piano... Simples fantaisies d'artiste, quoi !)

La Rivale, par Champol. La rivale, c'est l'impitoyable fortune. Une maison de campagne qu'on ne peut pas vendre, et on donne son honneur en échange... ou quelque chose d'approchant. Je ne peux pas du tout m'attendrir sur le sort de ces aristos qui préfèrent leurs vieilles murailles au simple bonheur de vivre. Ça me rappelle trop un certain « berceau de ma fille » avec lequel on est arrivé, dans ma pieuse maison familiale, à m'envoyer coucher presque sous les ponts. Pour ne pas détruire le foyer, vendre le bien des aïeux, dissiper les souvenirs classiques, on a fini par laisser moisir le dit « berceau de ma fille » jusqu'à effondrement total. Mais j'ai idée que la loyauté romanesque de ces actes-là est toujours douteuse et qu'il y a toujours quelque noble personne qui en garde les débris, histoire de veiller sur son repos particulier. Les d'Arcisan qui épousent, étant vieux, une jeune femme riche et qui se voient ruinés par elle ne m'intéressent pas beaucoup non plus. Ce sont les faiseurs de dupes dupés à leur tour, voilà tout. Il demeure la figure de ce pauvre cousin Damien, victime du préjugé social... Encore, il manque de la volonté d'amour, il est plus un domestique, hélas ! qu'un parent pauvre.

Père inconnu, par Jules Perrin. Un fils naturel qui a toutes les chances de ces sortes de gens. Il rentre chez lui avec les honneurs de la guerre et du testament. Il finit par épouser une jeune fille dont la famille est aussi légale que crapuleuse. Ce livre est très, trop spirituel parfois, plein de dissertations joviales qui vous entraînent souvent à cent lieues du sujet ou du dialogue.

L'Idole rouge, par Louis Besse. Histoires de grèves. Luttes compliquées de patrons honnêtes contre viveurs passionnés. Des filles d'ouvriers devenues cocottes risquent la tirade éga-

litaire. La carmagnole se chante de place en place et cela m'a donné l'occasion de constater l'ineptie des vers prétentieux de l'*Internationale*.

Le Drapeau rouge, par Raymond de la Barre. Histoire de juifs dédiés à Gyp pour lui prouver, sans doute, que c'est elle, toujours, qui demeure sur la bonne piste du gibier au nez crochu.

Le comte de Pérazan, par Resclauze de Bermon. Un homme, au lit de mort de son frère, promet de veiller sur sa belle-sœur... de la main gauche, dont il devient tout naturellement amoureux. Il reconnaît l'enfant, mais ne gagne jamais le cœur de la mère qui se fait religieuse.Le comte de Pérazan a épousé une jeune fille que la rivale platonique rend très malheureuse et le ménage mélancolique ne reprend son aplomb que beaucoup plus tard, quand l'enfant est mort et la mère au couvent du Carmel.

Rencontres, par Marianne Damad. Charitable aventure est la rencontre d'un homme du peuple mourant avec une grande dame plus coquette que charitable. Il y a de jolis détails de perversité féminine point trop pervers,juste assez pour être féminins.

Humbles drames, par Jean Lorédan. De tristes et peu nobles âmes qui se débattent entre les petites pinces d'acier de leur mutuelle avarice. On se tue encore moins qu'on ne s'use par les quotidiennes lâchetés. Le vieux qui gênait, on le démolit un beau soir pour lui faire le surlendemain un bel enterrement où tout le monde pleure, y compris les assassins.Style sobre, grand soin de tous les détails, ouvrage consciencieux : mais qui s'en apercevra, c'est si pur d'intention !...

Au bord de la route, par Hermann Bang. Traduction par de Coleville et P. de Zépelin d'un roman très doux, d'une particulière saveur orientale à cause de son fatalisme discret. Cela se passe pourtant au moderne pays de Danemark. La jeune femme d'un chef de gare est assise sur le bord de cette route, où défilent tous les inconnus de l'amour : le voyageur n'est-il pas toujours l'amour ? Elle attend. Il vient un jeune homme qui lui plaît, il y a un flirt très intense dans son patient platonisme. Elle se refuse et il s'en va... puis elle en meurt, aidée par sa maladie de poitrine.Rien n'est plus suave que ce roman se déroulant dans un milieu vulgaire, mais plein de jolies choses tristes comme des fleurs de givre, aussi blanches.

En réédition, l'étonnant *Monsieur de Bougrelon* de Jean Lorrain.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

8. Charles Mauras, *Les Amants de Venise. George Sand et Musset*. Avec deux portraits (Fontemoing). — 9. Lucie Félix Faure, *Les Femmes dans l'œuvre de Dante* (Perrin). —10. Albert Reggio, *L'œuvre de M. Paul Bourget et la manière de M. Anatole France* (Perrin). — 11. Index, *De quelques condamnations littéraires, à propos d'un livre sur la flagellation* (Carrington). — 12. Henri d'Alméras. *Avant la gloire.Leurs débuts : Rochefort, Ranc, Henri Maret, Charles Foley, Paul Brulat*, etc. (Société Française). — 13. W. G. Aston, *Littérature japonaise* (Colin). — 14. Auguste Théret, *Littérature du Berry. Poésie. Le XIXe siècle* (Société A. des publications périodiques).— 15. Georges Grappe, *S.H. Newman* (Béduchaud). — 16. Paul Franche, *Le Prêtre dans le roman français* (Perrin). — 17 Jules Soury, *Campagne nationaliste* (Plon).— 18. Charles Grolleau, *Les Quatrains d'Omer Khayyan*, traduits du persan. Avec une introduction et des notes (Carrington), — 19.Victor Ségalen, *Les Cliniciens ès-lettres* (Bordeaux, Cadoret). — 20. Albert Richard, *Le Mensonge chez la femme hystérique* (Le même). — Murger savoyard et non lorrain.

8. — On a été un peu surpris tout d'abord de voir un écrivain de la valeur de M. Charles Maurras s'atteler en flèche à ce couple dépravé, Musset-Sand, commenter leurs gestes fous, leurs billets fiévreux, leurs vaniteuses confidences. Le livre a montré qu'il avait su tirer un parti original de cette histoire vulgaire, vulgarisée encore par plusieurs compilateurs enthousiastes ou poètes excessivement ingénus. Les héros de l'aventure et l'aventure elle-même ne furent pour lui que des prétextes : le véritable sujet de l'étude,c'est l'amour romantique considéré comme un signe visible du désordre qui régnait dans les esprits, bien plus encore que dans les mœurs, de 1830 à 1840. Voici un fragment de la conclusion : « Que l'amour se prétende affranchi de l'ordre de la nature et des conventions du monde, qu'il se glorifie d'étonner le vulgaire en le choquant ou de le déconcerter en le dépassant, cela signifie simplement qu'il a négligé un certain nombre de considérations, mais il n'a pas aboli la réalité qu'elles représentent : plus que tout amour, il se trouvera traversé à l'improviste de sentiments et d'intérêts indignes de lui ou de soins presque indélicats. En négligeant les plans sur lesquels se meurt tout amour, en le traitant comme une pure et mystique communion des intelligences sans rapport avec les milieux

matériels et les milieux humains, les romantiques se sont trompés lourdement sur les conditions de l'amour. »

§

9. — Voici un livre d'érudition à la fois et de charme, *Les Femmes dans l'œuvre de Dante.* Elles y sont bien plus nombreuses qu'on ne le croit. Dante n'aima pas que Béatrice. Je ne parle pas des femmes en lesquelles il voulut personnifier, comme en Mathilde, quelque vertu, ou des héroïnes du devoir ou de la passion, Marcia, Francesca ; mais de celles qui vécurent de son temps et qui émurent son cœur : Monna Vanna, la Pietosa, Nella, donna Pietra, Gentucca, — et cette Casentine pour laquelle il fit une délicieuse canzone. L'auteur n'en oublie aucune. Etude excellente, mais où les citations de Dante ne sont peut-être pas assez nombreuses : de plus, il aurait fallu citer d'abord en italien.

§

10.— Les opinions sont diverses. M. Reggio nous assure qu'il faut « voir en M. Bourget une des physionomies les plus palpitantes — sinon la plus curieuse — qui ait émergé de l'océan littéraire, ces trente dernières années ». J'ai moins goûté ce que l'auteur nous dit de M. Anatole France ; c'est beaucoup moins décisif.

§

11. — M. Carrington a édité un ouvrage sur la flagellation intime, à propos de quoi il fut condamné à l'amende. C'est fâcheux, et la justice ferait mieux d'arrêter les assassins et les voleurs, qui foisonnent. Le dénonciateur fut, comme toujours, M. le sénateur Bérenger, notre Cotarello national. Le présent opuscule relate, en abrégé, l'histoire de quelques livres, victimes du bon plaisir ou des lois. Croirait-on que la justice s'est obstinée jusqu'en 1865 à condamner la *Guerre des dieux* de Parny ? Ce qui serait sévère, ce serait de condamner quelqu'un à lire ce poème absurde et soporifique... L'opuscule dont il s'agit, celui de Judex, est d'ailleurs des plus médiocres, plein d'erreurs, de mensonges et d'âneries (1). C'est mal défendre une cause légitime, celle de la liberté d'écrire et de publier.

(1) Il y a un écrivain ecclésiastique bien connu, nommé *Cornelius a Lapide*, forme latine de Corneille de Lapierre. L'auteur en fait deux collaborateurs « *Cornelius et Lapide* » (page 16).

§

12. — *Avant la gloire* est un recueil très curieux d'anecdotes sur les débuts de quelques écrivains et hommes politiques plus ou moins connus. Il y a eu une première série; j'espère que l'ouvrage complet formera quelques centaines de volumes. Rien de plus facile, puisque la gloire, selon l'idée que s'en fait l'auteur, c'est d'écrire dans les journaux, ou d'avoir publié trois ou quatre romans. Il suffit presque toujours de s'entendre parfaitement sur la signification des mots pour être aussitôt d'accord. Je veux bien que M. Foley soit entré dans la gloire telle que l'entend son biographe attendri, cette gloire étant telle qu'on vient de la définir, telle qu'il la partage avec sept ou huit cents de nos meilleures écrivains. Ceci admis, et c'est très volontiers, pour ma part, on lira sans ennui les historiettes recueillies par M. d'Alméras. On en retirera même cette notion que, contrairement à un préjugé aristocratique, les écrivains médiocres ont tout autant de mal que les excellents à se faire connaître et apprécier à leur valeur. Quelques-uns, il est vrai, dépassent leur destinée logique et montent à un rang imprévu. (Je ne dis point cela pour les héros de M. d'Alméras), mais ce n'est presque jamais du premier coup et « leurs débuts » font rarement soupçonner la « gloire » qui les attend.

§

13. — On ne possédait jusqu'ici en français aucune histoire de la littérature japonaise. Les seuls ouvrages fragmentaires étaient l'*anthologie japonaise* de M. Léon de Rosny et le traité de poésie japonaise qui la précède ; deux études sur le théâtre japonais par M. Lequeux et par M. A. Bénazet ; quelques traductions ou adaptations. Voici donc un ouvrage utile. Sa valeur est certifiée par l'autorité de l'auteur et l'approbation que lui a donnée M. Maurice Courant en acceptant d'y joindre une note bibliographique. La traduction semble des plus heureuses.

« Le mécanisme des vers japonais est simple à l'extrême. » Il n'est basé, en effet, ni sur la rime, ni sur la succession de syllabes accentuées et non accentuées. Ce qui constitue la poésie japonaise c'est « l'alternance de phrases de cinq et de sept syllabes ». La forme métrique la plus répandue est le *tanka* ou « court poème », qui consiste en cinq phrases de 5, 7, 5, 7, et 7 syllabes. Le *naga-outa* ou « long poème »

ne diffère du tanka que par sa longueur, qui est illimitée; l'un se compose d'une seule strophe; l'autre d'un nombre quelconque de strophes.

§

14. — M. Auguste Théret continue son histoire littéraire du Berry. Il a commencé par les poètes, dont voici la seconde partie. Tout le volume est partagé entre Henri de Latouche et Emile Deschamps. Comme l'a dit méchamment Sainte-Beuve, qui le détestait, « la publication des poésies d'André Chénier est le grand titre de M. de Latouche, le grand fait littéraire auquel restera attaché son nom... » Ses contemporains reconnaissaient d'autres mérites à l'auteur de *Fragoletta* et son biographe d'aujourd'hui, qui ne lui accorde pas moins de quatre cents pages in-octavo d'éloges, de citations et d'anecdotes, admettrait difficilement de voir restreindre ainsi le rôle de cette « gloire du Berry ». Pays pauvre, ce Berry, pauvre en tous les genres. M. Théret n'a trouvé d'un peu dignes de mémoire parmi ses poètes que, outre ces deux romantiques, François Habert, Gabriel Bounyn, Michel Baron et Guimond de Latouche. Que l'on compare cette honorable indigence à la richesse de la Normandie ou de la Bourgogne! L'art et la pensée ne viennent à bien que dans les pays plantureux, luxe que seul peut se permettre un organisme qui dispose d'excès de force. Les exceptions à cette loi ne sont qu'apparentes, comme toutes les exceptions. L'ouvrage de M. Théret n'en est pas moins fort intéressant, et le présent volume, une excellente contribution à l'histoire littéraire du romantisme.

§

15. — Voici un des meilleurs livres que j'aie lu depuis longtemps. Je l'avais ouvert avec défiance : auteur inconnu, ou presque; sujet rébarbatif, la conversion d'un anglican ; provenance suspecte de partialité, une librairie catholique : il a fallu aller jusqu'au bout et s'y plaire. Il m'a toujours été impossible de bien comprendre le motif que donne Renan de sa renonciation à la vie ecclésiastique. La vérité religieuse n'est pas du même ordre que la vérité scientifique : le même mot possède ici et là des significations absolument différentes.

Qu'importe au croyant d'avoir contre lui la logique scientifique, s'il a pour lui la logique de l'imagination et surtout la logique du sentiment. X. Doudan a dit à ce propos des choses

qui sont peut-être véritables : « Le monde parle à l'homme un langage qu'aucune des facultés de l'âme n'entend complètement toute seule ; l'imagination comprend un mot, la sensibilité un autre, la raison épelle le troisième. Il n'y a pas trop de toutes les trois pour déchiffrer ; quand l'une d'elles veut aller toute seule, elle invente au lieu de lire. » Doudan veut en venir à ceci « qu'une religion, qu'elle soit ou non mêlée d'erreurs, s'adresse du moins à l'homme tout entier (1) ». Je crois que c'est une illusion et qu'elle ne s'adresse qu'à la sensibilité ; mais c'est tout aussi légitime que de s'adresser à l'intelligence seule, — cette sensibilité insensibilisée. Ceux qui trouvent les religions illégitimes sont aussi fous que s'ils proscrivaient l'amour, par exemple, ou l'enthousiasme, sous prétexte que ce ne sont pas des fonctions ou des mouvements intellectuels. Et voilà pourquoi un scepticisme raisonnable n'empêche nullement, bien au contraire, de goûter l'essai de psychologie religieuse de M. Georges Grappe.

§

16.—Il y a une lacune dans l'essai de M.Paul Franche, *Les Prêtres dans le roman français :* j'y ai cherché en vain les curés de Flaubert, cet abbé Bournisien au « rire opaque », digne adversaire de M. Homais, et l'abbé Jeufroy, bien connu par ses disputes avec ses deux célèbres paroissiens, Bouvard et Pécuchet. Ces ecclésiastiques sont cependant presque les seuls du roman contemporain qui soient à leur place véritable dans la vie. Avec quel tact Flaubert les a situés. Il n'y a qu'à Paris, où le clergé est invisible, qu'on s'imagine qu'il joue dans les affaires un grand rôle secret. M. Franche passe donc en revue tous les curés de la littérature. Leur ancêtre est le P. Aubry, qui tirait le vin du sacrifice « d'une grappe de raisin sauvage » ; il devait ressusciter quatre-vingts ans plus tard sous une forme familière, l'abbé Constantin. Mais que de curés dans la littérature de ce siècle de lumières ! Après Châteaubriand, Lamartine, Balzac, Hugo créent chacun leur type. Voici le curé de *Mademoiselle La Quintinie* et celui de *Sibylle*, ceux de Ferdinand Fabre, de Gustave Droz, de M. Zola, de M. Anatole France, d'Alphonse Daudet, de M. Bourget, de M. Huysmans. Mais cette énumération ne donne aucune idée du nombre des prêtres campés dans notre littérature et tous à peu près aussi faux les uns que les

(1) *Mélanges*, I, pages 4 et 7.

autres. M. Franche, en des termes fort atténués, donne à sa sévère étude la même conclusion.

§

17. — Il y a de belles pages de littérature dans le livre de M. Jules Soury. Le polémiste est violent, l'écrivain est toujours discret et mesuré, mais ce n'est pas l'écrivain qui a rédigé tout le volume. L'état d'esprit de M. Soury est compliqué : il se déclare à la fois athée, matérialiste et catholique romain. Cela paraît singulier tout d'abord, mais on comprend vite que cela veut dire que M. Soury préfère, à tout prendre, la vieille religion traditionnelle à la religion laïque, moralisante et déclamatoire par quoi on veut la remplacer. Il n'est pas le seul de son avis : une religion vieille et fatiguée est beaucoup moins dangereuse pour la liberté qu'une religion toute neuve, et qui ne demande qu'à exercer ses muscles. M. Jules de Gaultier a dit à ce propos des choses excellentes. Pour expliquer sa position présente parmi le conflit des opinions, M. Soury a eu l'idée de nous conter sa vie. La vie est noble et le récit est parfait. La pensée, très pessimiste, y apparaît d'une admirable lucidité. Ouvrez au hasard et lisez : « J'avoue ne point connaître le désespoir des athées dont parle Pascal. Je sais ma misère, mais je sais aussi me passer du Rédempteur. J'aspire à ne plus être et non à être sauvé. » Et ceci : « Le scepticisme, c'est l'esprit de Pascal, non celui de Voltaire. Tout le tragique de l'existence est même comme ramassé dans ce mot antique. » Et encore : « L'homme qui pense agit peu, dit-on. En réalité, ce sont les méditations de quelques solitaires qui jusqu'ici ont mené le monde. »

§

18. — Omar Khayyan, lui aussi, est un pessimiste. Il connaît la vanité de tout : « Tu n'as pas aujourd'hui de pouvoir sur demain. — L'anxiété du lendemain est inutile. — Si ton cœur n'est pas insensé, ne te soucie même pas du présent... » Mais il conseille tout de même de jouir de cette minute fugitive : « Bois du vin... C'est lui la vie éternelle, — c'est le trésor qui t'es resté des jours de ta jeunesse... — Sois heureux un instant, cet instant, c'est ta vie. » Ce poète persan, que son traducteur rapproche avec raison de Heine et de Leopardi, vivait au onzième siècle. Renan goûtait beaucoup son « œuvre étrange », — étrange en effet, car on la dirait d'hier. Est ce vraiment de la poésie orientale que ceci : « Bois

du vin, car tu dormiras longtemps sous l'argile. — Sans un intime, un ami, un camarade, une femme; — veille à ne jamais dire ce secret à personne. — Les tulipes fanées ne refleuriront jamais. » C'est oriental, mais c'est aryen. Omar Khayyan était un homme de notre race, plus voisin de nous mille fois que les poètes et les moralistes de la Bible. Voilà l'explication du mystère. Une excellente étude du traducteur M. Charles Grolleau précède ces admirables *Quatrains*. L'ouvrage est édité avec un luxe plein de goût.

§

19. —Les cliniciens ès-lettres, ce sont les romanciers d'observation qui ont noté parfois très exactement, même au point de vue scientifique, les phases d'une maladie. C'est Flaubert, d'abord, dont le premier roman n'est qu'une longue étude médicale, analyse d'une névrose qui se termine par un suicide; puis les Goncourt, Alphonse Daudet, M. Zola, M. Huysmans. L'étude de M. Ségalen a une valeur scientifique, puisque c'est une thèse de doctorat en médecine; elle a aussi une valeur littéraire. Il faudra la consulter et en tenir compte quand on voudra disserter sur l'évolution du roman au XIXe siècle.

§

20. —Le *Mensonge chez la femme hystérique :* c'est aussi un document pour l'histoire littéraire; on pourra confronter les héroïnes du roman et les héroïnes de la vie—avec le type de la détraquée modèle, de la menteuse absolue, fixé par M. Albert Richard. Et puis, tous les écrivains ne sont-ils pas des « femmes hystériques »?

§

Murger serait d'origine savoyarde et non lorraine, s'il faut en croire la lettre suivante, qui demande, tout au moins, à être discutée :

« Blidah, 10/2 03.

« Monsieur,

« A propos de Murger dont vous parlez dans votre dernier article du *Mercure*, je me permets de vous signaler que j'ai toujours *entendu dire* en Savoie que le père de Murger, né à Chambéry, était mort concierge à Paris.

« A l'appui de cette thèse, je vous signalerai la très grande fréquence des noms : *Murger*, *Dumurger*, *Murgui*,

Dumugier, et surtout des deux derniers, en Savoie, et leur presque caractéristique consonnance pour les gens du pays.

En patois savoyard, *Meurjhî* (prononcer le *jh* comme *th* anglais doux), désigne les tas de cailloux entassés soigneusement dans un coin du champ après avoir été découverts par le soc de la charrue. Comme vous le voyez, c'est presque la signification lorraine, mais plus précisée, pour ainsi dire. Pour un nom il se francise en *Murger*.

« Malgré M. Barrès, etc.

« Un de vos lecteurs. »

REMY DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Théories. — Albert Cahuet, docteur en droit : *La Liberté du Théâtre, en France et à l'étranger ; histoire, fonctionnement et discussion de la censure dramatique;* Dujarric, 5 fr. — Maurice Albert : *Les Théâtres des Boulevards ;* Société d'Imprimerie et de Librairie, 3 fr. 50. — Guillaume Huszár . *P. Corneille et le théâtre espagnol* ; Bouillon, 3 fr. 50. — Œuvres : — Albert du Bois ; *La dernière Dulcinée*, poème tragique, 5 actes ; Lemerre, 3 fr. 50, — Archer de Lima : *Le Réveil de l'âme par l'amour*, tragédie-poème, 1 acte ; Comité des hommes de lettres européens, à Lisbonne. — Edmond Picard ; *Jéricho*, comédie drame en 3 actes et 24 scènes ; Lacomblez, 3 fr. — Richard Ledent : *L'Autre Théâtre* (*Daniel d'Ortaigues*), pièce en 3 actes et 4 tableaux ; *l'Homme qui passe*, pièce en 3 actes ; Lemoigne, 2 fr. 50. — Maubel: *Théâtre* (*les Racines*, 3 actes ; *l'Eau et le Vin*, 3 actes) ; Fischbacher, 3 fr. 50. — Georges Pioch : *le Saint*, 1 acte ; librairie Molière, 1 fr. — Pierre de Querlon: *le Bandeau*, 1 acte ; id., 1 fr. 50. — Paul Ranson : *L'abbé Prout L'Armoire des Voluptés, Le Lis de la Vallée, Le Subterfuge culinaire, Le Presbytère, le Mariage noble, Sous l'œil de Saint Huron, Le Sabre et le Goupillon*) ; Mercvre de France, 3 fr. 50. — Marius Surani et Albert Delrue : *la Voix d'airain*, pièce en 1 acte ; éd. de la *Gazette Littéraire*, 1 fr. — Véra Starkoff : *l'Amour libre*, 1 acte ; Stock, 0 fr. 25. — Adolphe Mony : *Entre deux paravents, théâtre de société ;* Plon-Nourrit, 3 fr. 50 — Meilhac et Halévy : *Théâtre*, tome VIII et dernier ; Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Revues : — *Les Tablettes théâtrales, la Libre critique, le Rideau, la Revue d'Art Dramatique, l'Avant-scène des Premières, la Revue Théâtrale, Pastels-théâtre.*

La Liberté du Théâtre ? aux lèvres du Bacchos enchaîné, notre législateur sans pitié la retire, levant trois de ses doigts velus pour compter ses arguments : 1º elle corromprait notre chasteté ; 2º elle nous livrerait à la guerre civile ; 3º elle nous inclinerait à insulter les rois étrangers qui lanceraient sur nous leurs bataillons.

— Triple mensonge ! répond le Dieu, par son avocat M. Cahuet : *Premièrement*, parce que la présence des impubè-

res n'est pas nécessaire dans toutes les salles tous les soirs : un avis spécial suffirait à signaler les spectacles appropriés à leurs frêles organes ; quant aux adultes, depuis longtemps M. Richepin a remarqué qu'il n'y avait aucune raison pour leur interdire d'entendre des gravelures, puisqu'on ne les empêche pas d'aller dans les maisons publiques. *Secondement*, à quoi bon feindre la crainte que l'émeute ne tombe des fables de la scène parmi des fauteuils et stalles d'un prix plutôt sévère, alors que le droit de réunion et le « devoir » électoral (outre les tournées offertes de petits verres) appellent tous les citoyens à entendre dans des salles gratuites les provocations directes à la violence? *Troisièmement*, ni dans ces assemblées ni dans les journaux, on ne se gêne pour insulter les monarques : aucun ne réclame, parce qu'il sait le droit à le bafouer et de la langue et du papier reconnu par la loi française. Si ne se dérangeraient-ils davantage lorsqu'ils sauraient ce droit étendu à la scène, où il les gênerait d'ailleurs beaucoup moins que sous la bande de papier preste à franchir leurs frontières. Mieux : M. Cahuet note que le gouvernement, en conservant son privilège d'interdiction sur le théâtre, assume du coup la responsabilité de tout ce qu'il y tolérera. Qu'une œuvre, qu'une phrase un jour échappe à la vigilance de ses fonctionnaires et atteigne quelque souverain en humeur ou désir de querelle, et voilà la patrie réduite aux plus sottes excuses ou à une guerre imprévue. La censure, commission d'examen, etc., n'est donc pas seulement une oppression dégradante, elle constitue en permanence un danger national, dont nous serons tôt ou tard victimes.

Au début de son étude, M. Cahuet a posé le doigt sur la singulière contradiction par laquelle la liberté de la presse et du livre a toujours été s'élargissant, tandis que se restreignait au contraire celle du théâtre. Il n'a pas tenté d'expliquer ce phénomène, mais il l'a démontré en toute évidence :

Certes, pas plus que les parodies bouffonnes de l'Evangile où s'égaya tout le moyen-âge, on n'autoriserait aujourd'hui les attaques des Bazochiens, par exemple, contre le chef de l'Etat, qu'ils figuraient et fustigeaient à la scène. Ce ne fut qu'en 1486 que le Parlement — bourgeois — osa porter la main sur eux. Mais l'Archevêque de Paris, dont ils étaient justiciables, les fit relâcher ; et tout le clergé, négligeant même les offices (s'il faut en croire la vertueuse indignation du Parlement de 1541), courait applaudir ces hardis clercs, — nous dirions aujourd'hui : ces intellectuels. Le roi en personne

ne les encourageait-il pas de sa présence lorsqu'ils attaquaient âprement, outre lui et ses ministres, maint souverain temporel, voire en sus spirituel tel que le Pape ?... Toutefois les robins triomphèrent aux Etats de Blois (1560) : ils interdirent ces miracles et mystères qui, à l'instar des *Autos* de l'Espagne nés d'eux, allaient nous doter d'un théâtre national, énorme !

La classe bourgeoise monte,la misère du peuple augmente, la liberté du théâtre diminue. En vain Molière s'appuiera-t-il du légat Chigi et des théologiens de la Sorbonne : le Parlement, à la faveur du jansénisme et du gallicanisme, détourne le clergé, vers sa perte d'ailleurs, et à Louis XIV mourant arrache la censure pour la confier... au lieutenant de police ! Le XVIIIe siècle a commencé...

Que l'Archevêque de Paris n'essaie point de faire passer *les Courtisanes* de Palissot, prototype de *la Fille Elisa ;* intimidée par l'école voltairienne, la Comédie-Française, si indulgente au saphique et bête *Bal d'Auteuil*, repousse cette satire de la pornocratie. Passons sur les folies furieuses des terroristes et de Napoléon I proscrivant, les uns *Mérope, Paméla*, presque tout Molière, *le Jeu de l'amour et du hasard, Phèdre, Britannicus, Horace* et (naturellement) *l'Avocat Pathelin*, l'autre *Athalie, Guillaume-Tell* et *Faust* ou faisant retoucher ce Corneille qu'il n'eût jamais fait prince ! A ces Macbeths, dira-t-on peut-être, le remords montrait la grande coupe dionysiaque aux mains fantômales de leurs Banquos ? Ce sont pourtant les « libéraux » que nous retrouvons à l'assaut contre *Hernani* et *Marion de Lorme* protégés par le « clérical » Charles X. Voyez, aussitôt après 1830, les bourgeois se grouper derrière leur Thiers pour démentir leur charte et défendre — à l'école du drame historique — de mettre à la scène lespersonnages de l'histoire ; voilà comment Catherine de Médicis devint, dans *les Huguenots*, Saint-Bris. Voilà comment, sous des procès, périt le malheureux drame romantique. Liberté à la presse... de l'attaquer (lire l'ignoble campagne du *National*),mais défense à Mme de Girardin de riposter de la rampe avec son *Ecole des Journalistes*. Ce n'est plus le bâillonnement furibond, mais une extermination méthodique. Napoléon III n'y ajoutera que son ridicule en interdisant de représenter à la scène les agents de l'octroi, les employés des Postes, et à Emile Augier de dire : « Le riche, dans les desseins de Dieu, n'est que le trésorier du pauvre. » Rigolboche ouvre toutefois une ère : elle pré-

pare les aimables défilés d'*En scène, Mesdemoiselles!* où naguère passaient lentement, entre les rangs serrés des spectateurs de l'orchestre, les figurantes demi-nues.

N'en concluez pas que les deux Mariannes de 48 et de 70 aient levé le pouce. A elles, au contraire, la gloire des deux enquêtes où s'acheva, légalement, l'égorgement du gladiateur Dionysios. Dans la première, on consulta 32 personnes dont... 8 auteurs dramatiques, qui eurent ainsi le dessous. Dans la dernière, comme à Dumas père avait succédé Dumas fils, on put compter ce dramaturge à thèses parmi les persécuteurs. Et ce fut la curée : sur *Lohengrin*, *la Fille Elisa*, *Mahomet* (Abdul-Hamid était piqueur!), *le Pater*, *Germinal*, *l'Homme de Sedan*, *Thermidor* (toute la Chambre donnant des voix), *Ces Messieurs*, *les Avariés*, *Décadence* et bien d'autres encore, au hasard, le principal étant de détruire, d'achever.

Constance admirable d'un même esprit, progrès d'une seule institution à travers tant de régimes soi-disant ennemis, mais tous de plus en plus bourgeois! Comment expliquer cette peur intense, vraiment flatteuse, devant la littérature dramatique? peur exclusive aussi, puisque le journal est libre et libre la tribune...

C'est que l'orateur, c'est que le polémiste *concluent :* ils n'ouvrent pas à jamais, sur l'espace terrifiant, à l'âme les portes larges décloses du drame! ils enseignent, ils dirigent. Peu importe contre qui : ils enrégimentent. Le pouvoir n'aura plus qu'à traiter avec des chefs, des maîtres de troupeaux, — des confrères. Tandis que le théâtre accoutume, devant l'Idée aux prises avec l'Idée, *à ne pas juger*, à n'en tuer ainsi aucune (en attendant l'autre...), mais à frémir du beau conflit. Et ceci n'est plus de la « liberté de pensée », si précieuse en ce qu'elle implique la « liberté de *ne pas* penser », mais cette horreur, bien digne de siècles de foi, L'OBLIGATION DE PENSER !!

§

N'attendez point que la réclament ni les directeurs, aussi satisfaits d'être patronnés que les tenanciers des lupanars, ni leurs *jolies* pensionnaires (vanter une actrice pour sa beauté, ne devrait-ce pas être un outrage?) (1). La liberté *des théâtres*

(1) Si d'ailleurs te tourmente, Lecteur, le prurit de leurs photographies, la *Libre Critique* te fournira à bas prix outre de la littérature, chacune d'elles, souvent « en plusieurs poses » : telles ré-

n'a rien de commun avec la liberté *du théâtre*. Je dirai même qu'elle lui fut opposée. Car, de la royauté qui se servit de *ses* théâtres contre la classe qui devait la remplacer, ils avaient reçu des privilèges et leur franc parler ; pour affaiblir l'effet de celui-ci, on supprima ceux-là, et 1789 vit éclore l'essaim des petits théâtres auxquels nous devons le vaudeville, le bas mélodrame, l'opérette et la revue de fin d'année.

Toutefois, dans ces **Théâtres des Boulevards**, il importe de discerner, ce que n'a fait M. Albert, deux esprits opposés. Contre la rapide décadence qui entraîna la plupart au niveau du café-concert, on voit essayer la reconstitution d'une grande scène populaire : à la Porte-Saint-Martin, notamment. Mais il devait périr entre la pornologie bourgeoise et la superstition académique du théâtre à subvention et à fonctionnaires.

Réduisant les classiques (*Job*, Sophocle, Shakespeare, Calderon, Gœthe, etc.), à *nos* classiques (eux-mêmes filtrés, réduits...) ou à de rares et ridicules adaptations, notre Comédie-Française n'érige, en face du Louvre encombré des chefs-d'œuvre de l'univers, que le Musée de Versailles de l'art dramatique. Les provinciaux y respirent à l'aise. Que notre conception nationale et un peu administrative de... la forme serait troublée si nous entendions quelle idée exacte, d'ailleurs honorable, le monde entier se fait de nos meilleurs écrivains scéniques! Issu d'une race sympathique à la nôtre, M. Huszàr est donc digne de la plus grande attention lorsqu'il compare **P. Corneille et le théâtre espagnol.** Si sa méthode, trop scientifique, l'entraîna jusqu'à attribuer à l'originalité de ce dernier tout ce que le premier a d'emprunt et même le fameux *Qu'il mourût !* il n'en a pas moins établi que le « devoir » cornélien, si abstrait et parfois si bizarre, dans lequel nous sommes restés ankylosés, ne représente que la momie du fol « honneur » transpyrénéen, si vivant lui, parce que pétri de jalousie et d'esprit de famille : ce n'est pas seulement

cemment M[lles] Dux, Sandry, Paquot, Becker Franquet. Si tes goûts sont plus raffinés, voici leurs portraits, signés de noms illustres, dans la *Revue théâtrale* où M. Vanor les classe en grasses et maigres ; de fins numéros sont consacrés à M[lles] Moreno et Georgette Leblanc, d'autres à M[lles] Diéterle et Lavallière, celle-ci représentée en touriste, dans un cloître! *Pastels-théâtre* renferme des appréciations d'actrices, évidemment par elles-mêmes : ce que ces charmantes personnes se ressemblent! Tu consulteras encore avec fruit *le Rideau* et *les Tablettes théâtrales*, bi-mensuels, et *l'Avant-Scène des Premières*, qui paraît tous les lundis, midi sonnant.

le Cid qui est espagnol, mais *Horace* (*El honrado hermano*), mais *Polyeucte* (*El principe constante* et *Los dos amantes del cielo* de Calderon), mais *Héraclius (En esta vida...*, du même), mais *don Sanche*, en partie traduit d'*El palacio confuso* de Lope, mais *le Menteur* et *la Suite*, développements non sans quelque langueur de la savoureuse *Verdad sospechosa* d'Alarcon et d'*Amar sin saber a quien* de Lope, mais toutes les comédies, mais la trame des tragédies et les caractères et le style, très spécial, de ce Rouennais si peu Français en dépit de ce qu'enseignent les professeurs.

§

Car il faut cesser de voir l'Espagne à travers le découragement momentané de Cervantès quand il écrivait, sous l'influence du « bon sens » italien, son *don Quichotte* tout rempli du classicisme dont il se dégagea de nouveau plus tard. Et le dramaturge n'eût pas désapprouvé, peut-être, la **Dernière Dulcinée** où M. A. du Bois le confronte audacieusement avec son héros ou plutôt sa victime, le dernier des Chevaliers. Mais pourquoi n'avoir point cru une telle œuvre jouable?

De même que tant d'autres, *le Misanthrope*, par exemple, les comédiens n'eussent pas manqué de la jouer à contre-sens. Seulement au lieu de choquer comme *le Misanthrope*, elle aurait inévitablement plu, puisque ce *don Quichotte* par vous retourné, poète, ils l'eussent retourné à leur tour et servi par conséquent au public ravi dans l'intégritée de la conception primitive.

Il est bien d'une âme espagnole mieux : portugaise,
Et plus grande encore que folle

le Réveil de M. de Lima, malheureusement traduit en patois rastaquouère, mais si héroïque d'humilité et de désespoir en sa vénération de la femme : sur le cercueil d'un poète mort de faim une fille publique se lamente. Et il semble que le ciel s'écroule.

Jéricho! est le cri des Juifs de M. Edmond Picard, vainqueurs de la cité moderne. Avec quelle fougue d'adolescent le vieux soldat attaque ici son adversaire! Regardez-l'en dessiner « les yeux froids, les yeux gelés dont le regard immobile a je ne sais quoi de fascinant, les yeux durs, sans humanité, investigateurs ». Ce sont les paroles de la pauvre Aryenne qui s'étiole auprès du puissant Sémite par elle épousée et en mourra ainsi que Desdémone du Sémite, du Maure,

dont le drame forme à celui-ci comme une perspective. Car il y a incompatibilité entre les deux races, constate historiquement M. Picard. La sémitique est peinte ici dans trois générations : le vieux juif transylvanien Jacob, identique à celui du passé, le très moderne Alfred-Nephtali et son frère le sioniste Ruben, puis les deux enfants d'Alfred Nephtali et de la pauvre Louise : le triomphant Michel-Zabulon de demain, le métis douloureux qu'est Frédéric. Ecœuré par la neurasthénie de Louise, Alfred-Nephtali retrouve sa vraie femelle dans l'impudente et sensuelle bête de harem qu'est Déborah : elle le poussera au crime... sans danger et légal. Cela sous la barbe protectrice de Philarète Boudard, philanthrope humanitaire et président de loge, larmoyant : « Je ne puis passer devant une synagogne sans respect, alors que la seule vue d'un temple catholique, ou le son des cloches, m horripile ». Personnage à peine chargé, dont nous connaissons tous plusieurs exemplaires. En revanche, il y a quelque exagération à faire caricaturer les Juifs par eux-mêmes, si réussie que soit d'ailleurs la caricature :« torses trapus d'êtres au crâne chauve, au nez en volute, aux oreilles en raquettes de cactus, aux paupières turques en écailles de moule, aux jambes courtes et au bas des reins trop large. » Il eût été plus dramatique de faire riposter quelque « sale Juif » « au propre Aryen » :

— Toute civilisation vous vient de nous, c'est-à-dire de Dieu par nous. Nierez-vous la Bible?

— Et vous, eût-il continué, tourné vers les incroyants, que seriez-vous sans les Sémites (Phénicien, Juif, Egyptien). La Grèce, votre mère, proclame tenir d'eux et point d'autres toute sa civilisation.

Puis la brutalité de vos immondes instincts reparut, les lamentables Barbares qui ne nous avaient point connus débordèrent un jour vos frontières, envieux des lumières que vous teniez de nous...

— Alors, derechef, Dieu a parlé, — interviendrait un Prêtre selon le cœur de saint Bernard. Il a élargi l'idéal juif pour que le monde y pénétrât.

Cet idéal n'en demeure pas moins l'idéal juif, celui-là même dont Dieu avait déjà formé le peuple élu. Or le catholicisme ayant agrandi la pensée juive, rien de plus juste, partout où il triomphe, que de voir grâce à lui l'Aryen distancer le Juif selon la promesse (Matt., VIII, 11) : tel un navire qui va suivi d'un petit canot. Mais aussi, l'Aryen retombe-t-il à la barbarie et au matérialisme des décadences, il n'est pas moins

juste qu'aussitôt le distance de nouveau le Juif, lequel a reçu, pour récompense de son œuvre ici-bas, d'y voir clair à jamais. Alors l'Aryen hait le Juif, comme un remords vivant! L'antipathie qu'il ressent est celle de tous les métis pour l'une de leurs hérédités aux prises : car il souffre, alors, du ferment judaïque jusque dans sa pensée. Ét le Juif, de son côté, ne se contente pas de triompher : il ne peut pas ne pas bafouer, au milieu de leurs pompes, les idoles devant lesquelles s'incline le dos servile de l'Aryen, idoles de classes, honneurs, idoles de nations, patries, si inférieures à Israël, le seul sacré et que rien au monde ne dépasse sinon la grande Internationale : l'Eglise. Bénie soit donc l'œuvre dissolvante du Juif! elle sauve l'Aryen d'adorer le pouvoir temporel et du fonctionnarisme à cette heure grandissant qui veut en faire un Chinois!

« Pour se reprendre. — continuerait notre Prêtre, — l'Aryen n'a donc qu'à revenir au catholicisme : ici l'antisémitisme perd sa raison d'être avec le Sémite sa nocuité providentielle. » Et il conclurait : 1° que tout antisémite violent a certainement du sang juif; 2° qu'il n'est pas un fidèle, mais un matérialiste; et 3° que, s'il se dit chrétien, il est par conséquent un hypocrite!

Seulement je ne mettrais pas ce Prêtre à la scène...

§

Il désarmerait en effet l'un des adversaires, et arrêterait le conflit esthétique : la thèse ne s'exprime convenablement que le rideau tombé, au moyen d'un acteur Epilogue.

Mme Vera Starkoff fit bien précéder une « Soirée ouvrière » de sa pièce : **l'Amour libre**. Malheureusement elle y mit sa thèse. Il ne resta donc plus, j'imagine, de place pour le vivifiant Conflit qu'après le dénouement et l'extinction des quinquets, dans la salle : c'est assez la coutume des soirées ouvrières. O théâtre social! Voilà bien de tes coups. Non pas que le théâtre mondain vaille mieux : lisez plutôt **Entre deux Paravents**, de M. Môny. Il peut se réclamer du reste de ce *Photographe* avec lequel on a terminé le dernier volume du **Théâtre de Meilhac et Halévy** comme s'il en était le mot suprême ; le précédent du Labiche simplifié (*Tricoche et Cacolet* et *Tout pour les Dames*), un scénario pour Offenbach d'après Dumas (*la Boulangère a des écus*) et la transition entre l'optimisme de M. Scribe et celui de M. Capus : *Brigitte*.

La **Voix d'airain**, c'est de la littérature patriotique, mais non française. **L'Abbé Prout**, c'en est peut-être de l'anticléri-

cale : M. Paul Ranson y a parfaitement démontré que Paul de Kock n'eût jamais écrit *Ubu-Roi;* qui en doutait? M. Pioch demeure plus impartial dans **le Saint**, esquisse trop peu poussée qu'a publiée **la Revue d'Art dramatique**, et où l'on voit un prêtre fanatique obséder inutilement une mourante. Même critique au **Bandeau** (cécité volontaire chez la femme trompée), un acte, ou plutôt 6 scènes par M. de Querlon.

C'est l'obsession du suicide héréditaire qui tourmente **le Daniel d'Ortaigues** de M. Ledent. Sa mère essaie de lui laisser croire, pour le sauver, qu'il est bâtard : elle meurt de ses émotions. Ce sacrifice et un amour le guérissent enfin, mais à quel prix! Autre folie : celle du vagabondage ; **l'Homme qui passe** vient tenter, sur le seuil de sa maison, la Martha du même auteur, puis l'orpheline qu'elle éleva; cette dernière est la fille du chemineau, et elle partira, pour accompagner son père vieilli, sans que la puisse retenir sa mère d'adoption, pauvre poule couveuse d'un pigeon.

La mode est aux poules sédentaires, depuis M. Barrès ; et le nationalisme s'en compose qui, de l'hérédité chère à l'école naturaliste, fait pièce au romantisme, mais un peu tard à présent que la curiosité des symbolistes ouvrit de nouveau les frontières dans lesquelles notre âme s'asphyxiait. **Les Racines** de M. Maubel rattachent au sol mélancolique de Lève-Dieu Jacques qui allait, lui aussi, partir vers l'aventure comme les van Eyck de l'époque où Bruges *vivait* et engendrait ses primitifs. *Daniel d'Ortaigues* avait le frisson ibsénien des *Revenants; les Racines* montrent la poésie triste de certains Mæterlinck. Dans les deux œuvres, c'est la mort d'un parent et l'amour d'une pâle provinciale qui guérissent le héros inquiet. Il faut croire que *les Racines* de notre corps se fortifient de ce qu'ont perdu celles de nos âmes : **l'Eau et le Vin**, de M. Maubel aussi, nous exposent le drame du Défroqué — ou plutôt, dans leurs 3 actes, le premier acte du drame : celui où l'on voit le renégat abandonner toute « vérité » religieuse, dont la discipline pèse à sa chair, pour la « vérité » qu'il se promet de recevoir des sciences.

§

Emouvante serait, dans la suite que j'imagine, sa rencontre avec le savant! De celui-ci, riant devant cette manie de certitude définitive et apprenant au pauvre apostat que le doute est l'âme des sciences, où il ne s'agit jamais que de passer

(en des questions soigneusement restreintes) d'une erreur énorme à une un peu moindre, l'ex-prêtre se retournerait vers l'amour. Mais ici encore, absence de l'absolu dont il a contracté la soif : son isolement d'archi-intellectuel, de clerc, lui donna l'*impuissance d'aimer;* pis! aux puérils passe-temps de la chair, il sent le goût de la plus basse prostitution, voire de la bestialité, auquel s'ajouteraient, pour son cœur, les nausées de l'inceste, car les confessions reçues ont fait de lui à jamais un « père ». Et le voilà dès lors, devant l'humble recherche des sciences, dévoyé de par son esprit dogmatique et impatient, et, dans le mariage, bestial et non pas époux, — séparé de tous, quoi que tente leur sympathie étonnée, — lamentable fantôme, errant entre ciel et terre!

(Scénario 2 de la 31e série. A vendre. Px mod.).

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Jean Hess : *la Question du Maroc;* Dujarric et Cie, 3.50. — L. Paul Dubois : *Frédéric le Grand;* Perrin et Cie, 3.50 — Docteur E. Ménière : *Journal du Docteur Prosper Ménière;* Plon, 7.50. — Ernest Bertin, *Journal et correspondance intimes de Cuvillier-Fleury;* Plon, 7.50. — Comte Fleury : *Fantômes et Silhouettes;* Emile Paul, 5 fr. — Bernard de Lacombe : *Talleyrand, évêque d'Autun;* Perrin et Cie, 3.50. — Albert Sorel : *L'Europe et la Révolution Française, cinquième partie, Bonaparte et le directoire;* Plon, 8 fr. — Victor Bérard, *Questions extérieures, 1901-1902.* Armand Colin, 3.50.

La question du Maroc, par M. Jean Hess. — C'est à la fois un livre d'histoire et un livre de polémique actuelle: de polémique, car l'auteur y prend à partie, et vivement, les promoteurs plus ou moins sournois d'une expédition au Maroc; d'histoire, car un examen suivi des rapports de ce pays avec les divers états européens, et notamment avec la France, une revue des traités passés entre ceux-ci et l'Empire de l'Extrême Occident, sont destinés à montrer que rien n'est plus illusoire que le prétendu droit historique au nom duquel on s'arrogerait le droit d'intervenir au Maroc, lisez, de confisquer ce pays.

On répète assez volontiers en France que toutes les difficultés que nous pouvons avoir avec le Maroc, puissance qui jouxte nos possessions sur près de 1000 kilomètres, provenaient des traités passés en 1844-45, après la bataille de l'Isly. On ne se fait pas faute de dauber sur les négociateurs de ce traité.

A ce moment, dit-on, Abd-ur-Rhaman, le sultan du Maroc, était notre ennemi, il avait donné l'investiture à notre adversaire acharné, Abd-el-Kader, il avait envahi la province d'Oran, il méditait de reporter jusqu'à la Tafna la frontière de ses états. Or, il avait été vaincu : son armée avait été mise en fuite à l'Isly, ses villes de Tanger et de Mogador bombardées, on avait le droit, de par la victoire, de tout exiger de lui, notamment une rectification de frontières avantageuse. Or, la frontière dans les régions voisines de la mer resta telle qu'elle était, avant la conquête de l'Algérie, entre les Turcs et le Maroc. Plus loin vers le sud, comme on tenait le pays pour impropre à la culture et à la résidence fixe, la démarcation n'était pas marquée d'une façon précise, le traité énumérait seulement les tribus et peuplades qui dépendaient du Maroc, et celles qui relevaient de la France. Enfin, à l'extrême sud, aux confins du désert, on indiquait à quels pays appartenaient les oasis. Ceux d'Ich et de Figuig étaient nominativement reconnus possession du Maroc. En même temps, la convention de Tanger de 1844, comme le traité de Lalla Marnia de 1845, stipulait qu'Abd el-Kader serait mis hors la loi au Maroc comme en France, poursuivi par les troupes marocaines s'il se trouvait sur leur territoire, et remis par elles, si elles s'en emparaient, aux autorités françaises. C'est cette clause qui en fermant à l'émir toute retraite à l'Ouest, le détermina à faire sa soumission. C'est ce traité qui a été vivement incriminé depuis soixante ans par tous nos farouches coloniaux. Comment, voici les conditions que nous obtenions après une victoire ! Nous n'acquiérions même pas Figuig, ni cette ligne de la Moulouya, une rivière à l'ouest de la frontière actuelle, qui, du temps des Romains, séparait la Mauretanie Césarienne de la Tingitane, et doit *par conséquent* séparer l'Algérie du Maroc. Ne riez pas, c'est un argument très valable pour des impérialistes de tous pays. Les malheureux négociateurs n'échappèrent à l'imputation de trahison que par celle d'imbécillité et Guizot, déclarant solennellement que la France était assez riche pour payer sa gloire, passa pour avoir trahi l'intérêt du pays tout comme Louis XV, qui se vantait de ne pas faire la paix en marchand. C'est ce malheureux traité qu'on rendit cause de toutes les difficultés que créa l'absence d'une frontière nettement limitée, et dont les gouverneurs de l'Algérie, sur les réclamations constantes des commandants de l'Oranie, ne cessaient de se plaindre.

Or, les pièces authentiques citées textuellement par M. Hess

prouvent de la façon la plus claire que le traité de Lalla Marnia était le plus avantageux qu'on pût alors obtenir. La question des frontières marocaines était peu de chose pour notre colonie algérienne a ce moment en face de la question d'Abd-el Kader. Les lettres de Bugeaud à Guizot le prouvent. En s'engageant à le combattre, le sultan, en face des populations de l'Islam soulevées, jouait une grosse partie. C'était un service essentiel qu'il nous rendait et qui payait amplement la rançon de notre victoire. On peut supposer qu'il y avait intérêt et que même il avait souhaité la défaite à l'Isly de sa propre armée. Il n'en était pas moins vrai qu'il se compromettait pour nous et nous donnait un appui d'importance capitale. En revanche, il pouvait se croire en droit d'exiger la frontière de la Tafna, et, en effet, les instructions de Bugeaud au général Bedeau autorisaient celui-ci à abandonner Lalla-Marnia, poste qui commande la route de Tlemcen. Il y avait donc habileté pour les négociateurs à maintenir la limite au Kiss, où elle était du temps des Turcs, et où elle encore aujourd'hui.

Ce traité, par lequel le sultan se considéra d'ailleurs comme lésé, faut-il l'observer ou faut-il l'enfreindre? C'est une question qui se pose toujours, pour les races supérieures, à l'occasion des traités consentis aux races inférieures. Deux raisons les déterminent à observer ces traités. La première, c'est qu'elles n'aient pas d'intérêt à les violer. La seconde, c'est que les autres races supérieures les observent et se trouvent prêtes à intervenir.

Or il n'est point de questions oú les diverses puissances européennes s'observent et se surveillent de plus près que celle du Maroc. La cour de Fez est un foyer constant d'intrigues, le théâtre d'une lutte ininterrompue d'influences. C'est ce qui a sauvé jusqu'ici, sinon l'indépendance des peuples marocains, du moins le pouvoir du sultan. C'est, à n'en pas douter, cette surveillance jalouse qui nous empêche d'*interpréter* le traité de façon à nous assurer la possession de Figuig ou la ligne de la Moulouya.

Mais les incidents continuels qui naissent entre nos tribus et celles du Maroc, dans la région saharienne, ont fait maintes fois réclamer aux gouverneurs généraux la délimitation d'une frontière. Le Maroc ne s'y oppose pas, au contraire. Mais le ministère français des affaires étrangères à toujours fait la sourde oreille. Pourquoi? la raison est bien simple : elle a été formulée d'une façon lapidaire par M. Waddington. Ce ministre, sur la réclamation du gouverneur Albert

Grévy, motive ainsi son refus : « L'absence de limites officielles entre deux états est toujours au détriment du plus faible. » Il n'y a vraiment rien à ajouter.

L'intention du quai d'Orsay fut toujours de garder soigneusement cette indivision, prélude de toutes sortes de troubles dont la responsabilité est toujours rejetée sur les Marocains, jusqu'au jour où, par un hasard politique quelconque, les autres puissances, empêchées ou complices, nous laisseraient libres d'agir contre eux.

Presque tous les écrivains qui ont traité du Maroc ont représenté les habitants de ce pays comme hostiles à toute pénétration européenne, musulmans fanatiques, fermés même aux relations commerciales. Nul ne met en doute nos « droits » d'ouvrir ce pays à la civilisation. On a vu ce que sont ces droits ; d'autres écrivains, d'une ironie plus aimable, nous invitent à soumettre les Marocains, victimes du plus exécrable despotisme, pour leur faire connaître la félicité dont jouissent nos sujets d'Algérie. L'histoire de Margueritte vient tout à point pour parfaire le raisonnement de ceux-ci. Le mot le plus simple et le plus vrai a été dit par un publiciste nommé M. Castonnet des Fosses : « C'est un pays neuf qui possède de grandes richesses et qui n'a pas encore été exploité ; aussi nous ne saurions trop nous occuper de cette région qui touche notre frontière. »

Mais si, sans autre droit que celui des nations civilisées, c'est-à-dire celui que confère la supériorité de l'armement, nous voulions, nous pouvions, de l'aveu des autres puissances, envahir le Maroc, aurions-nous aisé de le soumettre ? On répondra à cette question, dit M. Jean Hess, en rappelant les cinquante années de luttes, les centaines de milliers d'hommes et le milliard d'argent qu'a coûtés la conquête de l'Algérie.

La population du Maroc est de quatre à cinq fois supérieure en nombre à celle de l'Algérie.

Elle affirme, de l'aveu de tous, son amour de l'indépendance et sa haine de l'étranger.

Elle est armée.

Elle habite un pays propice aux guérillas, semblable à celui où les populations kabyles nous opposèrent une si longue, si tenace, si coûteuse résistance.

Il est vrai qu'il s'agit de partager avec l'Espagne les dangers et les profits hypothétiques de la conquête. Mais de tous les Européens il n'en est aucun qui soit plus foncièrement antipa-

thique aux Marocains que l'Espagnol. Maures et Ibères sont d'irréconciliables ennemis. Il y a entre eux une haine de race qui ne finira qu'avec les races. L'Espagne, qui a sur les bras une dangereuse population militaire, habituée à vivre des colonies et privée des ressources qu'elle trouvait à Cuba et aux Philippines, l'Espagne serait heureuse de s'en débarrasser au Maroc. Pour son gouvernement ce serait la tranquillité intérieure recouvrée pendant de longues années. Mais nous, où prendre les cent mille hommes nécessaires pour longtemps à la garde de cette nouvelle conquête?

M. Jean Hess exècre et méprise la guerre, parce qu'il l'a vue. Il a vu toute l'horreur des glorieuses aventures au Tonkin, en Chine, à Madagascar, au Congo, au Dahomey, « l'horreur sale, écœurante, l'horreur des morts dans l'épouvante, l'horreur des agonies dans le désespoir ». Il a compté que les guerres coloniales du XIXe siècle n'avaient guère coûté à la France moins d'un million d'hommes, choisis parmi les jeunes et les vigoureux. Il ne croit pas nécessaire d'augmenter ce nombre par une expédition qui n'ajouterait ni au prestige de la France ni à sa fortune, car l'annexion, seule fin d'une pareille guerre, nous enlèverait la ressource de l'indemnité, et quant aux fruits à recueillir de la production normale, de la richesse naturelle du pays, il faudrait des années de luttes et de dépenses avant qu'il soit permis d'y songer.

Tout au contraire, on perdrait les avantages commerciaux que nous donne, vis-à-vis du Maroc, le privilège de notre position géographique. La possibilité d'une invasion pacifique, d'une conquête commerciale du Maroc, paraît à M. Jean Hess établie par les faits d'ores et déjà. C'est à le démontrer qu'il a consacré la seconde partie de son livre. Il initie le public aux efforts et aux luttes d'un Français, M. Say, qui a fondé un village et un embryon de port à l'extrême frontière, sur la plage même du Kiss. Cette plage est un marché où les céréales affluent. C'est la véritable voie de pénétration du Maghreb, dans ce pays où la voie de mer est toujours préférable à la voie de terre. Et les échanges par terre, comme le montrent les statistiques de Lalla Marnia, sont déjà fort importants. Le discours du préfet d'Oran, M. de Malherbe, à la chambre de commerce de cette ville, discours cité par *l'Européen* du 7 février, le constatait également. Mais M. de Malherbe insistait aussi sur la nécessité de l'effort individuel, et surtout sur la création d'un commerce côtier et maritime. Le port projeté au Kiss par M. Say, muni de jetées et de quais en eau pro-

fonde, pourrait être un embarcadère de grains pour le nord de l'Europe, si l'on ne voulait ravir aux ports déjà existants de l'Algérie la clientèle de la Méditerranée.

Mais le port du Kiss serait une dangereuse, une mortelle concurrence au commerce de Nemours, dont le port est d'accès difficile. Aussi les habitants de Nemours tiennent-ils à ce que tout le commerce avec le Maroc ait lieu par terre, par des chemins de mulets qui aboutissent à leur marché. Et les habitants de Nemours invoquent une vieille prescription douanière qui a défendu les échanges sur la plage du Kiss. Ils parlent de dangers, invoquent le meurtre d'un Français, M. Pouzet, tué il y a deux ans par les Riffains. On rentre dans les querelles locales. Mais ces querelles locales entraînent loin, car les gens de Nemours ont pour député M. Etienne, un des pontifes de l'impérialisme africain français.

Le livre de M. Hess, écrit avec une chaleureuse conviction, une verve parfois un peu grosse, instruira sur les procédés de notre colonisation et de notre diplomatie, tant par ce qu'il dit que par ce qu'il laisse deviner.

Frédéric le Grand, par M. L.-P. Dubois. — La correspondance politique de Frédéric, vingt-sept volumes de lettres politiques ou confidentielles, de dépêches, d'instructions, d'ordres, de billets intimes, classée de juin 1740 à décembre 1768, telle est la vaste mine où M. Paul Dubois a puisé les éléments de son travail. C'est à Frédéric lui-même qu'il a demandé les traits éminents du portrait qu'il en a tracé. Après avoir étudié le politique, le guerrier, l'homme de lettres qui, à tous les moments de la vie de Frédéric, apparaît dans chacun de ses actes, après nous avoir montré la puissance de travail, le goût de l'application personnelle, le ressort impitoyable de l'autorité, nous avoir fait connaître comment il employait tour à tour comme moyen l'intrigue et la guerre et comment il les justifiait : avoir conclu, contrairement aux apparences et aux idées des écrivains militaires allemands, que Frédéric ne fut pas un novateur en fait de guerre, qu'il appartenait à la veille école de la manœuvre qui admet la bataille comme un pis-aller, et non à l'école nouvelle qui admet par le choc l'anéantissement de l'adversaire ; l'auteur en vient à l'homme moral, au tempérament et au caractère. Il le montre « avec des nerfs refractaires à l'émotion, une sensibilité non pas affectée, mais superficielle, des affections sincères, mais cérébrales et peu désintéressées, venant moins du cœur que de la tête ». Il retrace ses complets mais brefs découragements,

dominés bientôt par l'esprit de revanche et l'orgueil. Empirique, profondément réaliste, Frédéric atteignit à la beauté, conclut M. Paul Dubois, par cette culture haute, grave, qui fait la consolation aux heures mauvaises, par cette force de résistance où Michelet admirait le triomphe de la volonté, de cette volonté qui suivant la propre parole du roi, « apprenait à son âme, à *coups de bâton*, à devenir patiente et tranquille ».

Journal du Docteur Prosper Ménière, publié par son fils le Docteur E. Ménière. — C'est une série de commérages sur le monde et la ville pendant les dix premières années du second Empire. Il y a d'intéressants détails sur Lamartine, les spéculations et les efforts de la fin de sa vie, sur le vieux chancelier Pasquier, sur Jules Janin. C'est le docteur Ménière qui avait soigné à Blaye la duchesse de Berry et écrit un journal de sa captivité, publié il y a quelques années.

Journal et Correspondance intimes de Cuvillier-Fleury. — Publication d'un genre analogue à la précédente. Petits, petits détails sur l'intérieur de la cour bourgeoise de Louis-Philippe. Il est naturel et honorable que l'auteur n'en rapporte que les mérites puisqu'il y avait vécu comme précepteur et familier. Mais ces notes n'apprendront que peu de chose à l'histoire. Pourtant ce deuxième volume, où est racontée la fin du règne et décrite la vie de la famille royale en exil, est plus intéressant que le premier, où les faits étaient notés avec une sécheresse de *memento* et parfois intelligibles seulement au souvenir de l'auteur.

Fantômes et Silhouettes, par le comte Fleury.— Anecdotes, bribes d'histoires, miettes de romans, les six récits qui composent ce livre se lisent sans ennui. Le plus intéressant est le dernier, consacré à Mme de Custine, qui fut l'amie dévouée du magnifique et ingrat Chateaubriand.

Talleyrand, évêque d'Autun, par M. Bernard de Lacombe. — Plus peut-être que l'auteur ne l'aurait voulu, ce livre donne une haute idée de Talleyrand, au moins pour l'intelligence. Il fait ressortir et met en valeur le rôle important joué par le jeune prélat à la Constituante, et la part importante qu'il prît aux réformes qui restituaient à la nation les biens du clergé. Ce zèle, qui personnellement coûtait peu à l'évêque, fut peu apprécié de ses chanoines, qui lui témoignèrent, en traits aigres, leur peu de reconnaissance. Ils revinrent à la charge cette fois avec véhémence quand Talleyrand eut prêté le serment qu'exigeait la Constitution civile

du clergé. Confondant volontairement, comme l'a remarqué Michelet, le serment purement civique du fonctionnaire avec une profession de foi du prêtre, ils contribuèrent à propager le malentendu d'où allait sortir la guerre civile.

L'Europe et la Révolution française, *cinquième partie*, par M. Albert Sorel. — Il est difficile de juger ce volume sans le rattacher aux volumes déjà parus de l'important ouvrage dont il fait partie. Je me bornerai à le signaler et à noter au passage un changement dans le ton, le style même de l'ouvrage, qui proviennent évidemment d'un changement dans la façon contemporaine de comprendre l'histoire, qu'on veut plus précise, plus colorée, plus vivante par le détail et le trait. Lisez l'entrée de Bonaparte à Milan en l'an IV. Je ne crois pas que dans les premiers volumes de M. Sorel on trouve des tableaux de cette couleur.

Questions extérieures, par Victor Bérard. — A lire par tous ceux qui prennent intérêt aux événements qui sont l'histoire actuelle, histoire qui est celle de tous les peuples et dont aucun ne peut plus se désintéresser, car le monde est devenu trop petit pour que les faits et gestes d'une nation, en quelque continent que ce soit, n'aient pas leur répercussion sur toutes les autres. Le talent ordinaire de M. Bérard fait faciles les questions qu'il traite : Créances et routes turques. — Panama — la Tripolitaine — l'Alliance Anglo-Japonaise, — la guerre Sud-Africaine — la Royauté Espagnole — l'Angleterre et la paix.

MARCEL COLLIÈRE.

PHILOSOPHIE

L'idée d'évolution dans la Nature et l'Histoire, par Gaston Richard; in-8°, 406 p. Alcan, 7 fr. 50. — *Le Personnalisme*, par Charles Renouvier; in-8°, 536 p. Alcan, 10 fr. — *Le Positivisme et le progrès de l'Esprit*, par G. Milhaud, in-12, 209 p., Alcan, 2 fr. 50. — *La Science et l'Hypothèse*, par H. Poincaré, in-8°, 284 p. Ernest Flammarion, 3 fr. 50. — *Le Dieu de Platon*, d'après l'ordre chronologique des dialogues, par Pierre Bovet; in-8°, 180 p. Alcan. — *Le Voyageur et son ombre*, par Frédéric Nietzsche, traduction par Henri Albert; in 18, 440 p. Mercure de France, 3 fr. 50.

L'usage que l'on a fait jusqu'ici de l'idée d'évolution, à la suite de Spencer, grand vulgarisateur de cette idée, est dogmatique. On l'a considérée comme la formule résumée du développement de l'Univers. Mais de ce qu'elle est comme concept directeur d'une *méthode*, on s'est peu préoccupé. M. Gaston

Richard s'est surtout placé à ce second point de vue, qui devrait être le premier. Avant d'apprécier la doctrine de l'évolution, il importe, en effet, d'examiner la méthode. Le problème critique et méthodologique prime le problème dogmatique. L'idee d'évolution n'est pas autre chose que la forme définie du rapport de causalité dans les sciences de la nature. Gardons-nous d'y voir une loi objective, une conclusion de la science; ce serait revenir à l'illusion des premières écoles philosophiques de la Grèce. Avec l'idée d'évolution, la connaissance expérimentale acquiert son caractère le moins contestable de relativité et de contingence; il se crée même un mode de connaissance nouveau : la connaissance *génétique*, qui tend à se distinguer de la connaissance *mécanique*, et qui s'oppose à elle en une certaine mesure. Ainsi comprise, l'idée d'évolution serait l'essence heuristique du phénoménisme criticiste, l'idée même de la science expérimentale mise au niveau de la philosophie critique, l'idée de la science du concret, telle que l'a entrevue la philosophie moderne, avec Hume, Kant et Renouvier.

Or aujourd'hui, le mot *évolution* évoque l'idée d'un système tout contraire, d'un système qui renouvelle le spinozisme et l'hégélianisme. Cela ne provient-il pas d'une confusion initiale et de l'introduction de la conception géométrique et mécanique de l'univers dans les prémisses d'un raisonnement qui devrait l'exclure? M. Richard entreprend à ce sujet une vigoureuse discussion de l'évolutionnisme physique, et en particulier de l'évolutionnisme de Spencer. Ses remarques ne sont point toutes neuves, et il n'en revendique assurément pas la paternité exclusive, mais elles sont exposées avec ordre, prudence, souci de l'exactitude et judicieuse profondeur. Qu'il nous soit permis de signaler seulement ce qui semble être une lacune à cet important travail. L'antinomie, d'ailleurs bien mise en lumière par l'auteur, entre la connaissance génétique et l'explication mécanique, est-elle insoluble, définitive? Peut-on espérer qu'elle disparaîtra au sein d'une synthèse supérieure? Il eût peut-être été bon d'insister davantage sur cette question, proprement philosophique, et à laquelle le phénoménisme, en nous y conduisant, répond tout juste par un aveu d'ignorance.

§

Dans un précédent compte rendu nous avons mentionné, à sa date, l'apparition de la *Nouvelle Monadologie*, ouvrage

dans lequel M. Renouvier exposait les fondements logiques et métaphysiques de l'idéalisme monadiste, c'est-à-dire de l'idéalisme leibnitien, réformé par la critique kantienne d'une part et par la dialectique anti-infinitiste dont il a été le promoteur, d'autre part. Par ce travail, présenté comme la conclusion de ses recherches antérieures, au cours d'une carrière de méditation qui s'est déroulée sans défaillance pendant un demi-siècle, M. Renouvier rajeunissait hardiment les thèses de substantialisme et s'efforçait de leur conférer une signification conforme à la psychologie et à la science actuelles. Le présent ouvrage, qui donne à la doctrine le nom significatif de « Personnalisme », ou doctrine de la Personnalité, reprend les thèses de la *Nouvelle Monadologie*, et les groupe autour de ce centre: l'affirmation de la réalité personnelle. Ce que l'auteur s'attache à démontrer, par des raisons logiques d'abord, et ensuite par des raisons morales, c'est que la connaissance de la personne, en tant que conscience et volonté, est le fondement de toutes les connaissances humaines. De cette connaissance primordiale, — le rapport du sujet à l'objet mental, — il s'agit de déduire les relations constitutives des objets de l'expérience, et c'est là l'objet de la première partie de l'ouvrage. Une seconde partie, intitulée *Etude sur la perception externe et sur la nature de la force*, envisage le problème de la connaissance sous l'aspect inverse, en considérant les objets externes comme donnés pour eux-mêmes, et en partant des données du sens commun et de la perception ordinaire. Ce n'est pas dans une notice aussi restreinte que celles que nous pouvons consacrer ici aux publications philosophiques et qui ne prétendent, d'ailleurs, qu'à être de simples notes signalétiques, que nous essaierons de résumer, ni, *a fortiori*, de critiquer cette dernière et considérable production d'un penseur occupant une position aussi exceptionnelle que M. Renouvier. Le néo-criticisme est un corps de doctrine qui domine la philosophie française contemporaine. Aujourd'hui même, alors que le positivisme de Comte, tombé dans le domaine journalistique, semble accaparer l'opinion, il n'est pas inutile de remarquer que la plupart des travaux récents de critique et de philosophie des sciences, qui attestent par leur nombre et leur qualité un incomparable mouvement de pensée spéculative dans notre pays, procèdent de Renouvier, et de Kant par Renouvier, et ne doivent pour ainsi dire rien à l'auteur du *Cours de philosophie positive*.

§

Le petit livre de M. G. Milhaud sur le **Positivisme** vient à l'appui de notre remarque. Le savant professeur de l'Université de Montpellier est lui-même un de ces esprits spéculatifs qui ont approfondi le sillon creusé par Renouvier, et qui ont montré la nécessité de la réflexion après que la science immédiate a fait son œuvre. L'autorité de la science dite positive est complexe ; elle est à la fois l'autorité d'un fait et l'autorité d'un principe, et le philosophe doit tendre à ramener à l'unité cette dualité originelle et inintelligible en soi. C'est ce que Comte n'a pas aperçu, et c'est pourquoi sa négation de la métaphysique ne saurait être qu'une attitude provisoire,étant une systématisation incomplète.

M. Milhaud est loin de méconnaître la valeur de l'œuvre de Comte ; mais il montre excellemment que son utilité réside surtout dans les questions qu'elle négligeait et dont elle a fait par contraste, en quelque sorte, ressortir l'importance. Il lui a manqué le sentiment de l'infini et la notion de l'immanence. La formule qu'elle assigne comme loi au développement de l'esprit humain est arbitraire, artificielle et insuffisante. Le positivisme de Comte est dépassé, et les perspectives qui s'ouvrent aujourd'hui devant nous sont justement celles qu'il croyait nous interdire. Le positivisme *absolu* et métaphysique que prépare la philosophie contemporaine est au premier ce que la profondeur insondable de l'espace est à la feuille de papier sur laquelle un dessinateur essaierait d'en donner l'impression.

§

La science et l'hypothèse, titre d'un recueil dans lequel M. H. Poincaré a rassemblé des articles de philosophie scientifique parus dans la *Revue générale des sciences*. Voici plusieurs années déjà que l'illustre géomètre n'a cessé de contribuer aux recherches critiques qui sont en rapport étroit avec la théorie de la connaissance, et qui prouvent, par leur multiplicité et leur persistance, que l'ère positive annoncée par Comte, loin d'abolir la métaphysique, la conserve en la transfigurant. Qu'est, en effet, la réflexion sur la vérité scientifique, l'interrogation sans cesse renouvelée sur sa signification et sur sa valeur absolue, si ce n'est de la métaphysique, c'est-à-dire de la méditation aboutissant à un ensemble de formules sur l'idée de l'idée qui, systématisé, forme précisément la théorie de la connaissance.

« Pour un observateur superficiel, la vérité scientifique est hors des atteintes du doute; la logique de la science est infaillible, et si les savants se trompent quelquefois, c'est pour en avoir méconnu les règles. » Telle est en gros l'opinion commune de ceux qui « croient à la science ». Ceux qui ont un peu plus réfléchi aperçoivent la place tenue par l'hypothèse; ils se demandent alors si toutes ces constructions sont bien solides, et, s'ils sont tant soit peu sollicités par d'autres croyances ou des préférences instinctives, les voilà prêts à tout rejeter et à proclamer la « faillite de la science ». Or, être sceptique de cette façon c'est encore être superficiel. « Douter de tout ou tout croire sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir. » On ne saurait mieux dire, ni indiquer plus clairement, en quelques mots, le rôle de la philosophie théorique. Ce sont donc des réflexions sur les sciences, d'un haut intérêt en raison de la personnalité de laquelle elles émanent, que M. Poincaré livre à l'appréciation des savants, qui ne les jugeront point vaines, et, par là même, prouveront qu'ils sont philosophes ; c'est d'abord une discussion des fondements de la géométrie, dans laquelle l'auteur nous fait connaître ses idées propres en matière de géométrie non-euclidienne, puis une curieuse critique des principes de la mécanique, une discussion des principales théories de la physique mathématique, et enfin une appréciation de la signification du calcul des probabilités, appréciation qui consiste plutôt à poser des questions qu'à les résoudre. Le livre de M. Poincaré est éminemment suggestif et inspirateur de curiosité. Il n'a rien pour étonner les philosophes,mais il a tout pour surprendre et troubler ceux qui ne le sont pas, et c'est le plus grand nombre. Leur étonnement sera pour eux,sinon le commencement de la sagesse, du moins le commencement de la philosophie, et c'est en quoi ce livre sera peut-être le plus utile.

§

En étudiant d'après l'ordre chronologique des dialogues la notion de Dieu dans Platon et la place qu'elle occupe dans sa philosophie, M. Pierre Bovet est arrivé à des conclusions assez différentes de celles que les historiens de la philosophie ont rendues classiques. Les voici résumées : Chez aucun des penseurs grecs antérieurs à Platon l'idée de Dieu ne tenait de place, à proprement parler. Elle est également étrangère au premier système de Platon, la théorie des idées. Rien n autorise à l'identifier, comme on le fait couramment, avec

l'idée suprême du bien, ni à en faire un principe destiné à expliquer les idées elles-mêmes. Il faut admettre que, durant la première période de sa philosophie, Platon a, comme Pythagore et Empédocle, gardé sa foi aux Dieux, d'une part, en poursuivant ses recherches, de l'autre, sans songer à faire intervenir dans sa philosophie l'objet de sa religion. Mais Platon ne s'est pas arrêté à la théorie des idées. De son spiritualisme postérieur est sortie la notion d'une âme parfaite, cause universelle et première. C'est ainsi que Dieu, principe de la réalité objective, a été invoqué pour la première fois dans un système comme principe d'explication.

§

Le Voyageur et son Ombre forme la deuxième partie de « *Humain, trop humain* ». Comme le précédent recueil, c'est un mélange d'aphorismes et de remarques philosophiques, morales, historiques, politiques. C'est un genre où Nietzsche excelle, plus que tout autre Allemand, et c'est un genre toujours plein de séduction pour le public français, que cependant les maîtres en l'espèce ont rendu difficile. Nietzsche n'est pas inférieur à ses devanciers français ; il est autre, il est lui-même. Son œuvre est un jaillissement continu d'idées personnelles. Nul n'a eu plus de répugnance pour le lieu commun, l'opinion reçue, le jugement traditionnel et classique. Ses appréciations, certes, ne sont pas toutes nouvelles; mais en les repensant pour son propre compte il marque d'une empreinte ineffaçable les opinions que d'autres ont partagées avec lui. La traduction d'Henri Albert est parfaite en ce sens qu'étant presque littérale elle laisse à la pensée nietzschéenne toute sa saveur âpre de teutonisme presque toujours méprisant et véhément, parfois brutal, révolté contre l'ordre *actuel*, mais non ennemi de tout ordre, ce qui est bien différent.

LOUIS WEBER.

PSYCHOLOGIE

William James : *La Théorie de l'Emotion*, précédé d'une introduction par le Dr Georges Dumas, Alcan, 2 fr. 50. — Fr. Paulhan : *Analystes et Esprits synthétiques*, Alcan, 2 fr. 50. — Gaston Danville : *La Psychologie de l'Amour* (3e édition, revue), Alcan, 2 fr. 50.

Sous ce titre, **La Théorie de l'émotion**, se trouvent réunis et traduits les principaux articles dans lesquels M. W. James

a exposé sa fameuse théorie (1), si semblable à celle que formula presque en même temps Lange qu'on a depuis associé très souvent ces deux noms, en employant même l'expression de théorie de James-Lange. M. Georges Dumas, dont la compétence en pareille matière ne se saurait nier, puisqu'il est l'auteur d'une traduction du livre de Lange, s'efforce, dans son introduction, de [séparer les idées du philosophe américain de celles du physiologiste danois, et montre la supériorité de la thèse de James sur l'hypothèse de Lange. « Tout d'abord la théorie de M. James est beaucoup plus nette en ce sens qu'elle présente les conditions de l'émotion non seulement comme physiologiques, mais comme périphériqnes. La sensibilité morale obéit par là même à la loi de la sensibilité physique et le cerveau est présenté comme un organe de pure réception, dépourvu par lui-même de sensibilité... Dans l'énumération des conditions physiologiques, M. James s'est en outre bien gardé d'introduire une systématisation factice et de chercher par un besoin artificiel d'unité le fait initial et profond qui expliquerait tout. Il a ainsi évité les erreurs de la théorie vaso-motrice et parlé des expressions les plus différentes sans se préoccuper, outre mesure, de les systématiser... Sa psychologie de l'émotion est également plus complète et plus pénétrante que celle de Lange...Ajoutons qu'il a posé le grand problème de l'origine des diverses émotions... »

M. Georges Dumas rappelle ensuite les thèses intellectualistes de Herbart et de Nablowsky, et offre ainsi un exposé sommaire de la question qu'il a essayé pour sa part, dans un ouvrage récent, de résoudre partiellement en la posant sous une forme différente : il s'agirait de savoir, « non pas si le sentiment est autonome ou non par rapport au corps, mais simplement s'il est tout entier d'origine périphérique ou partiellement cérébrale ». Peut-être M. Georges Dumas, dans cette courte revue, aurait-il pu mentionner également le point de vue unitaire exposé par M. Ribot (2) qui reproche à Lange et à James de se placer au point de vue dualiste « tout comme l'opinion courante qu'ils combattent... C'était une tradition dans l'ancienne psychologie d'étudier les rapports de l'âme et du corps ; la nouvelle psychologie n'en parle pas... Aucun

(1) *Mind*, IX, 1884. What is an Emotion ? — *The Principles of Psychology*, chapter XXIV, New-York 1890. — *Psychological Review*, sept. 1894, The Physical basis of Emotion.

(2) Th. Ribot, *La Psychologie des sentiments*. Alcan.

état de conscience ne doit être dissocié de ses conditions physiques : ils composent un tout naturel qu'il faut étudier comme tel. Chaque espèce d'émotion doit être considérée de cette manière : ce que les mouvements de la face et du corps, les troubles vaso-moteurs, respiratoires, sécrétoires expriment objectivement, les états de conscience corrélatifs que l'observation intérieure classe suivant leurs qualités l'expriment subjectivement : c'est un seul et même événement traduit dans deux langues. »

Pour W. James, on sait, au contraire, que « les changements corporels suivent immédiatement la perception du fait excitant et que le sentiment que nous avons de ces changements à mesure qu'ils se produisent, c'est l'émotion ».

Cette théorie, qui produisit à l'époque où elle fut formulée un considérable retentissement, est actuellement trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en suivre pas à pas le développement dans le livre qui nous est présenté.

Il s'ouvre sur l'exposé complet fait de sa thèse par M. W. James dans ses Principes de psychologie. L'article intitulé « Qu'est-ce qu'une émotion? » qui suit ce premier fragment, a trait surtout aux théories psychologiques de l'expression et à l'origine des émotions. Enfin, dans « La base physique de l'émotion » le philosophe américain examine diverses critiques qui lui furent adressés par le Dr Wundt, le Dr Worcester, M. Irons, et invoque en faveur de sa théorie les expériences du Dr Sollier (1), dont un sujet, dans l'état d'anesthésie totale, « n'éprouve aucune sorte d'émotion, quand on lui suggère des hallucinations et des illusions qui l'émeuvent fortement au contraire fortement dès que la sensibilité est rétablie » ce que M. W. James apprécie en ces termes : « Le lecteur peut voir que les résultats expérimentaux de M. Sollier vont, en somme, plus loin même que « ma théorie » ne l'a jamais demandé. »

Or, le Dr Sollier en juge tout autrement ; et il est regrettable à cet égard que l'on n'ait pas cru devoir noter dans le présent volume que, depuis la publication de l'article de W. James, le Dr Sollier a déclaré (2) : « On a considéré ces faits comme venant à l'appui de la théorie de James-Lange. En réalité, il n'en est rien. Ils prouvent seulement que lorsqu'un

(1) Dr Paul Sollier, *Recherches sur les rapports de la sensibilité et de l'émotion* (*Revue Philosophique*, mars 1894, Alcan).

(2) Dr Paul Sollier, *Emotions Localisées* (IVe Congrès international de Psychologie. Compte-rendu des séances, 1901, Alcan).

sujet a perdu sa sensibilité viscérale, les émotions ne peuvent plus se produire. Or, dans ces cas, il continue cependant à savoir que certaines choses sont effrayantes et dangereuses, qu'elles produisent des effets douloureux et cependant il n'en est plus effrayé. Pourquoi ?... C'est tout simplement qu'il ne peut plus se représenter la douleur. Il la connaît en tant que fait ; il ne la connaît plus en tant que sentiment. »

§

Dans **Analystes et Esprits Synthétiques**, M. Fr. Paulhan examine en une série de fines études ces deux procédés inséparables l'un de l'autre et que l'on retrouve dans toute opération mentale, la décomposition et l'assimilation, l'analyse et la synthèse.

La première partie de son livre est consacrée à l'analyse et aux analystes, soit aux principaux caractères de l'analyse, aux différents types intellectuels déterminés par la prédominance de l'analyse, et enfin aux qualités et aux défauts des analystes.

La deuxième partie, construite sur le même plan, s'occupe de la synthèse et des esprits synthétiques.

Enfin, une troisième partie traite des « équilibrés » où se rencontre une combinaison à peu près égale de l'analyse et de la synthèse.

Bien qu'il ne soit pas dépourvu de tout intérêt et témoigne même de certaines qualités, l'on peut reprocher à cet ouvrage de n'apporter aucune lumière inattendue sur la question, et de formuler des appréciations qui vraiment n'avaient guère besoin d'être écrites. Ainsi, ce passage sur les analystes : « Ce type peut s'accommoder de talents très divers ; les romanciers qui s'y rattachent sont, les uns de premier ordre, les autres très médiocres. Stendhal jadis, M. Paul Bourget aujourd'hui peuvent être, avec quelques réserves, rattachés à ce type. *Adolphe* de Benjamin Constant, *Dominique*, de Fromentin sont des produits de l'esprit d'analyse... Les subtiles et ravissantes études que M. Anatole France a unies par un lien assez léger dans ses derniers volumes (*l'Orme du Mail*, *le Mannequin d'Osier*, *l'Anneau d'améthyste*, *M. Bergeret à Paris*) montrent bien ce que peuvent être les meilleurs produits de l'esprit d'analyse et de finesse. »

§

Nous signalerons, sans d'ailleurs en parler longuement, car

elle ne contient pas de modifications importantes, la troisième édition de notre **Psychologie de l'Amour**.

Qu'il nous soit permis seulement de rappeler que nous avons tenté d'y étudier, au rebours de la plupart, plutôt l'amour en soi que les amoureux, plutôt la passion que les passionnés, et de formuler une théorie psychologique de l'amour dont, depuis sa première expression, les récentes acquisitions de la psychologie générale des sentiments sont venues élargir les bases, tout en ne modifiant pas l'orientation initiale.

GASTON DANVILLE

SCIENCES

Les Erotomanes, par A. Portemer (J. Rousset). — *Etude sur l'Hygiène et la médecine au Maroc*, par L. Raynaud (J.-B. Baillière).

Je ne sais si on a déjà décrit l'histoire des *maladies de la sentimentalité :* en tous cas si le livre est à faire — et je crois qu'il en est ainsi — il ne manquera pas d'intérêt pour celui qui l'écrira.

Un des chapitres qui seront à mettre en relief est celui où il sera traité de l'*érotomanie.*

Comme ce mot est en général aussi mal compris que mal employé dans la littérature courante et dans les conversations entre pseudo-érudits, je veux saisir, pour en expliquer le sens, l'occasion que m'offre le livre que vient de publier M. le Dr Portemer.

Si, pris au sens littéral, le mot *érotomanie* signifie *folie érotique*, il n'a, dans le langage de la psychologie morbide moderne, qu'un sens beaucoup plus restreint, en contradiction avec celui qui lui attribuent la plupart des gens. En effet il désigne exclusivement « une forme spéciale de l'amour morbide nettement distincte des autres formes en ce sens qu'elle est absolument dégagée de tout appétit charnel. L'érotomane est un sentimental ; et chez lui la sentimentalité est poussée à un degré extrême, qui indique nettement que nous sommes en présence non pas seulement d'un amoureux passionné, mais d'un véritable malade ».

Cette phrase est limpide et nette. J'en fais compliment à M. Portemer qui d'ailleurs écrit très clairement.

Comme l'avait vu admirablement Esquirol, l'érotomanie ne doit pas être confondue avec l'amour platonique exacerbé. Ce

n'est point, disait-il dans le langage de son époque, « cette langueur qui pénètre l'âme et le cœur de celui qui sent les premières atteintes du besoin d'aimer, ni cette douce rêverie qui a tant de charmes pour l'adolescent, qui lui fait rechercher la solitude par mieux savourer à loisir les délices d'un sentiment qui lui était inconnu » C'est une affection cérébrale chronique caractérisée par un amour excessif tantôt pour un être réel, tantôt pour un être imaginaire. « Il y a erreur de l'entendement. »

L'érotomanie est vieille comme le monde : les poètes grecs et ceux du Moyen-Age en fourmillent d'exemples. Les romans de chevalerie en sont quelquefois des manifestations curieuses et don Quichotte en offre un des types le mieux réussis.

Maintenant qu'elle a été étudiée et comprise, on a pu la mettre à sa véritable place, parmi les aboutissants de cette dégénérescence si bien mise en lumière par Morel et si bien définie par Magnan — toute exagération mise de côté. — Mais les cas laissés par les anciens restent toujours aussi vrais, comme la description d'Esquirol reste toujours aussi exacte.

M. Paul Garnier a synthétisé la réalité antique et l'idée moderne dans cette définition parfaite : « Les érotomanes sont des dégénérés chez lesquels l'image de l'aberration amoureuse vient, non pas de la sphère génitale à proprement parler, mais de l'imagination. Il y tant de sentiment dans cet amour qu'il ne s'y trouve plus que cela. C'est une sorte de rêve, d'adoration, et tout se borne à cette adoration mystique. La passion, absolument profonde d'ailleurs, absorbante, exclusive, est affranchie de tout appétit charnel. L'amour est tout intellectuel et plane dans le vague des tendresses éthérées. Non seulement il est immatériel, mais il va jusqu'à être impersonnel ; on connaît l'érotomane amoureux d'une ombre, d'un symbole, d'une étoile. »

Le jeune homme dont parle Lucien, qui devint amoureux, à Cnide, d'une Vénus de Praxitèle est bien le pendant du jardinier qui, en mars 1897, s'éprit d'une Vénus de Milo placée dans un parc de Paris.

Et l'on comprendra bien ce qu'est l'érotomane pur en lisant cette observation fournie par M. Garnier à M. Portemer :

« Il y a quelque temps, un personnage politique célèbre rouvait à la porte de son domicile, à toute heure du jour, un jeune homme aux allures bizarres qui semblait guetter quelqu'un. Cela dura fort longtemps, puis des lettres arrivè-

rent. L'auteur signait, et plaignait l'homme d'Etat d'en être réduit à l'extrémité de cacher sa fille, de la séquestrer. Mais les destins s'accompliraient malgré l'attitude des parents barbares. Il savait que Mlle X... l'aimait de la même passion qu'il lui avait vouée depuis longtemps, etc...Des épîtres destinées à la chère fiancée étaient débordantes d'amour et pleines d'encouragements à persévérer, à ne pas céder. Ils seraient bien unis un jour ou l'autre.

« Le *père barbare* recevait en même temps des menaces, et la poursuite dirigée sans trêve par cet amoureux contre M. X... fut jugée intolérable. On conduisit le jeune homme chez le commissaire, et là on lui expliqua que son idée de croire à l'amour de Mlle X .. était d'autant plus absurde que M. X... *n'avait pas d'enfants !!!*

« L'érotomane n'en crut rien. Il se remit à monter la garde, attendant *l'adorée qu'on lui cachait*. On l'arrêta de nouveau et il fallut l'interner. Nous ne pûmes le persuader qu'il s'était trompé. Non seulement il avait imaginé l'amour, mais son rêve amoureux avait encore créé de toutes pièces la jeune fille mystérieuse séquestrée par ses parents. Quand nous lui affirmions que nous connaissions personnellement le personnage politique qu'il obsédait ainsi et que nous savions qu'il n'avait pas d'enfant et vivait seul avec sa femme, nous n'eûmes de lui qu'un sourire triste et profondément sceptique. »

M. Portemer a consacré quelques intéressants paragraphes à ces cas si bizarres et si fréquents des troubles érotomaniaques provoqués par le caractère dont est revêtu le prêtre. C'est là un chapitre tout particulier, car « il ne s'agit pas de l'amour à proprement parler où la femme voit dans le prêtre l'homme d'abord et l'aime comme elle aimerait un amant ».

Point du tout. M. Portemer qui a pu, à l'Infirmerie spéciale du Dépôt, observer un grand nombre de ces déséquilibrés d'un genre spécial, en a dégagé cette constatation si logique que je veux reproduire :

« Le prêtre voué à une existence chaste a fait, par le renoncement aux joies de l'amour partagé, le sacrifice le plus cruel. Il lui est interdit de connaître la douceur des caresses féminines. Il doit vivre solitaire, à tout jamais privé de ces délicatesses infinies dont est susceptible le cœur d'une compagne aimante et fidèle. Cette situation ainsi envisagée a suscité un trouble. En état de réceptivité émotionnelle morbide, la dégénérée héréditaire, car c'est celle-là seulement qui peut

tomber sous le joug de l'obsession érotomaniaque, n'en peut plus détacher sa pensée, après avoir été frappée, commotionnée en quelque sorte, par cette idée. Elle y pense sans cesse. Elle finit par se déclarer à elle-même qu'elle ne doit pas se désintéresser de cet exil volontaire de l'amour. Cette affection féminine, elle se sent toute prête à la lui témoigner. Elle la lui donnera donc entière, absolue. Ce sentiment, pour être affranchi de toute sollicitation charnelle, n'en sera pas moins doux et fort. Il y aura quelque chose de maternel dans cet amour dont toute sensualité sera bannie. Dès lors, fidèle à son rôle, l'érotomane prodigue les protestations d'affection, fait bonne garde autour de l'être aimé, surveille ses pas et démarches, épie les personnes qui l'approchent, lui adresse des conseils et parfois aussi des admonestations sévères. Comme tout sentiment exclusif, cet amour devient rapidement tyrannique, enserrant le malheureux qui en est l'objet dans mille combinaisons étranges. »

On connaît mille cas de cette catégorie ; les journaux en signalent souvent l'épilogue : un coup de révolver, un coup de couteau, un scandale.

Le médecin peut quelquefois provoquer des cas d'érotomanie dont le mécanisme se rapproche un peu des faits précédents. La dégénérée se trompant sur le sens de la sollicitude montrée par le médecin croit y voir la manifestation d'un amour dissimulé : et alors elle échafaude tout un roman où la communion des âmes joue l'unique rôle.

La femme de théâtre sème pour ainsi dire les érotomanes autour d'elle. Il ne faut pas être bien expert pour les dépister au milieu des groupes d'adorateurs qui se bousculent à la sortie des artistes. Leur attitude est bien différente de celle de leurs voisins dont les préoccupations n'ont rien de platonique.

Que ce soit ici ou là, ce qui est curieux chez l'érotomane c'est la persévérance avec laquelle il fait cadrer avec son obsession tous les incidents qui surviennent. Par une sorte de systématisation continue, il déforme les circonstances dans un sens toujours identique et les fait concourir à l'exaltation de son délire. Il interprète tout en sa faveur.

M. Laurent a cité le cas d'un célèbre physiologiste italien qui s'éprit dans un âge avancé d'une jeune fille habitant en face de chez lui. « Un jour, se trouvant dans la rue, il regarde avec extase la gracieuse enfant qui, pour se débarrasser de cet importun, lui jette un vase plein d'immondices. Il

ne se le tient pas pour dit. Au contraire, il voit dans cet acte une preuve d'amour, et tout débordant de joie rentre chez lui. Dans la cour, il rencontre un poulet qu'il déclare ressembler extrêmement à la jeune fille aimée; il l'achète aussitôt, le couvre de baisers et de caresses ; tout est permis à la précieuse bête : salir les livres, les meubles, les habits, se percher même sur le lit du maître. »

Ils sont comme ça des centaines, des milliers qui, sous le nom d'*originaux*, circulent par les rues...

§

Le Maroc vient d'être d'actualité. Comme ça lui arrivera encore plus souvent que ça ne lui est arrivé, je ne saurais trop conseiller à ceux qui veulent bien admettre qu'on ne connaît rien à une question en lisant ce qu'en disent les journaux, de se procurer le livre que mon excellent collègue d'Alger, M. le Dr Raynaud, vient de publier sur le Maroc. Le titre dit beaucoup moins que ne contient le volume, qui est une étude très complète des mœurs de l'empire écrite par un homme qui ne s'est pas contenté de ce qu'on lui a raconté, qui a voulu voir et qui sait comprendre ce qu'il voit.

Un tel travail ne se résume pas, puisqu'il est lui-même l'ultime condensation de toute une série d'observations personnelles et de travaux antérieurs.

Je signale trois ou quatre faits.

Parmi les châtiments encore récemment en vigueur figure le supplice du sel. On coupe l'intérieur de la main du condamné, la plaie est remplie de sel et le poing une fois fermé est recouvert d'une peau humide. Cette dernière, en séchant, rétrécit et fait pénétrer dans la chair les ongles qui, continuant à pousser, finissent quelquefois par traverser complètement la paume. La gangrène survient généralement, amenant la mort.

Autre :

On remplit les oreilles, le nez, la bouche du condamné avec de la poudre à canon et on y met le feu.

Autre :

Pour faire avouer une femme on la place à genoux devant une caisse ouverte, le sein appliqué sur le rebord : puis on le lui écrase en laissant retomber le couvercle.

Autre détail plus gai pour finir. Je cite textuellement :

« Lorsqu'un mari, après une longue absence, trouve sa femme enceinte, des matrones viennent déclarer que l'enfant s'est

endormi depuis le départ du voyageur ; ce sommeil peut durer de longues années. Les œufs de tortue terrestre, les inhalations de sperme (?!) parviennent à réveiller ce fœtus ».

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

BIBLIOPHILIE

Les bibliophiles rentrent en général assez tard de leurs vacances, et cette année n'a point fait exception à la règle. Ce n'est guère que vers la mi-novembre que nos amateurs ont repris possession de leurs cabinets, pour se livrer de nouveau à leurs habituelles occupations : l'inspection de leurs richesses et la recherche de nouveaux trésors.

Il y a eu cependant un intermède cette fois : l'installation au Petit-Palais de la collection de feu M. Dutuit. La partie qui concerne spécialement les livres, bien entendu, a été réunie par les soins d'Eugène Dutuit, mort d'ailleurs avant son frère. Elle se compose surtout d'éditions rares et précieuses dans le plus bel état où il soit possible de se les procurer, état, qui, nous le craignons, ne pourra résister longtemps aux attaques de la lumière, ni aux communications qu'on sera bien obligé de faire de temps à autre au public de ces splendides bouquins. Les incunables, les livres d'heures, les éditions originales des classiques français, en reliures et provenances historiques, princières ou bibliophiliques, forment le fond de la collection. Les Grolier, les de Thou, les Maïoli, les Hoym, ces potentats du livre y sont représentés par de nombreux et brillants échantillons, ce qui s'explique quand on saura qu'Eugène Dutuit, quand il assistait à une vente, n'avait qu'un souci, s'en procurer à tout prix la pièce la plus riche.

Le goût des belles choses était inné dans les trois Dutuit, car ils étaient trois, deux frères et une sœur, morte la première. Il se révéla pour la première fois dans une circonstance curieuse. Les Dutuit, jeunes, indépendants et riches avaient résolu de consacrer leurs économies assez importantes, à un voyage de plaisir dans le Nord de l'Europe. Arrivés à Amsterdam, le sort les fit assister à une importante vente publique artistique, vente où tout se vendait à des prix relativement avantageux. L'envie leur prit de participer aux dépouilles et ils commencèrent à discuter entre eux du choix de la pièce sur laquelle il convenait de porter leur dévolu. La discussion se prolongeait. M[lle] Dutuit y mit fin en se prononçant nettement pour la plus remarquable, et par suite la plus

chère : un tableau de Rembrandt. On le poussa, le poussa, car, sous l'effet de cette concurrence inattendue et qui dérangeait sans doute les calculs des acquéreurs coalisés, les prix ne tardèrent pas à s'enfler. Finalement, les Dutuit eurent le dessus. Mais ils se trouvaient délestés de quelques milliers de florins, et il leur restait encore à verser un solde assez important pour parfaire le prix d'achat. Du coup, leur voyage se trouva terminé et ils durent rentrer à Paris avec le Rembrandt, mais le noyau de la collection se trouvait formé et peu à peu, lentement, il grossissait au point de constituer la splendide collection que les curieux vont admirer actuellement au petit Palais.

Les Dutuit ont trouvé moyen d'accroître encore la reconnaissance publique par la désinvolture avec laquelle ils ont obligé la sacro-sainte administration à renoncer aux lenteurs habituelles avec lesquelles elle daigne accepter les libéralités qui lui sont faites, en vertu des dispositions testamentaires. Municipalité, fisc, fonctionnaires, menés à la baguette, ont dû, en quelques mois, terminer une besogne qu'elles avaient pris la douce habitude d achever, et encore, en quelques années. Exemple le musée Gustave Moreau. Mais maintenant les beaux jours sont finis ; les amateurs connaissent le moyen d'éviter à leurs générosités posthumes le honteux traitement qui leur était antérieurement réservé. Six mois doivent suffire pour l'acceptation et l'installation d'un legs ; sinon son annulation en cas de retard, motivé ou non.

Les ventes, bien entendu, ont repris leur train habituel, sans accuser de changements appréciables, dans les goûts des amateurs ni dans les prix pratiqués.

Une innovation cependant à enregistrer. On a mis aux enchères une réunion importante composée de cent reliures d'art contemporain, en les cataloguant, non dans l'ordre habituel par noms des auteurs des livres, mais en suivant ceux des artistes qui les avaient habillés.

Cette collection avait été composée avec beaucoup de goût, par un amateur qui s'était surtout attaché à varier les décors de ses livres, mais s'était, peut-être, un peu moins préoccupé du choix des auteurs ou sujets. Il n'y avait pas toujours parfaite concordance, entre ces derniers et l'importance de leur costume. D'autre part, l'amateur en question, fort galant homme et titré, avait de superbes armoiries, armoiries prêtant, trop peut-être, à la décoration, car elles avaient entraîné les relieurs à les prodiguer dans quelques-uns des volumes.

Malgré cela, les prix obtenus ont réalisé l'attente de l'expert chargé de la vente, quelques-uns l'ont même beaucoup dépassée. A notre avis, ce cas se serait même multiplié, sans les considérations restrictives que nous signalons ci-dessus. Les Marius Michel et les Mercier ont tenu naturellement, la corde, leur valeur artistique incontestable a trouvé de nombreux admirateurs et preneurs, non seulement ici, mais en Amérique, d'où des ordres importants avaient été reçus.

Cette vente a produit 132.000 francs. Les deux clous en ont été l'*Histoire d'une Epingle*, manuscrit avec 20 aquarelles de Paul Avril, relié par Mercier, 6.270 francs, et les dessins originaux d'Edouard Fournier pour *le Passant*, de Coppée, relié par Marius Michel, adjugés 8.635 francs.

Après les achats en vente publique, ceux de gré à gré. Les éditeurs ont l habitude de faire retarder jusqu'au retour des vacances, les livres qu'ils préparent ou ceux qui se trouvent arriérés par suite de circonstances indépendantes de leur volonté. Aussi les amateurs n'ont-ils eu que l'embarras du choix, embarras dont ils se tirent d'habitude, assez galamment en général, en achetant un peu tout ce qui se présente, bon ou mauvais. Cette fois, le bon a emporté sur le mauvais ; il y en avait d'ailleurs un peu pour tous les goûts : bois polychromes, eaux-fortes en noir ou en couleurs, lithographies, etc.

Nous signalerons tout spécialement, chez l'éditeur Pelletan, *Cinq Poèmes* de Victor Hugo, illustrés par divers artistes, avec compositions en caractères différents reliés fort intelligemment par des titres en fontes mixtes, les *Noces Corinthiennes*, du maître Anatole France sobrement imagées par Auguste Leroux.

Chez Carteret et Cie, c'est Lunois, qui nous reconstitua une Egypte pittoresque et animée pour *la Momie*, le génial roman de Théophile Gautier.

L'eau-forte en couleurs forme la matière de l'illustration d'un conte de Zola, *l'Attaque du Moulin*, parue chez Romagnol, et d'une très curieuse et très vivante *Scène de la Vie de Bohême*, où le dessin si spirituel de Léandre, gravé par Decisy, s'ébat en toute liberté.

Dans une gamme toute rabelaisienne, Léon Lebègue nous a enluminé joyeusement, chez Carrington, une des meilleures nouvelles des *Contes Drôlatiques* de Balzac, la Mye du Roy.

Puis ce sont les artistes eux-mêmes qui éditent ces deux chefs-

d'œuvre de l'esprit : le sémillant *Don Pablo de Ségovie* et le psychologique *Adolphe* de Benjamin Constant. Les deux illustrateurs ont chacun accompli leur œuvre de la façon la plus intéressante et la plus artistique. Vierge s'est servi, pour *Don Pablo*, de l'héliogravure qui avait l'avantage pour lui de reproduire directement ses dessins, tout en permettant les retouches. Jeanniot a été encore plus droit au but. Bien que n'ayant jamais essayé la morsure, il s'en est emparé sans hésitation et nous a livré, après quelques tâtonnements dont il a gardé le secret, tout *Adolphe*, dans une série de vigoureuses eaux-fortes hardiment campées et qui interprètent vigoureusement la belle et fine prose de Benjamin Constant.

Deux mots encore des productions de nos Sociétés de Bibliophiles. Les *Amis des Livres* ont publié *le Vagabond*, de Richepin, illustré de lithographies en couleurs par Steinlen. La typographie un peu dure y souffre un peu du voisinage de la pierre un peu mou. Plus hardis encore, les *Cent Bibliophiles* ont fait tailler au canif des bois tirés en couleurs par Maurice Delcourt pour un texte de Camille Mauclair, intitulé *les Camelots de la Pensée*. C'est primitif, c'est entendu, l'interprétation est énergique et promet pour l'avenir.

A signaler aux possesseurs des éditions du Théâtre de Molière, in-4, une nouvelle suite qui leur permettra de varier un peu la documentation graphique de ces livres que la grandeur de format rend toujours un peu vides. Cette suite se compose de trente et un dessins, reproduits en fac-simile d'après les dessins originaux, aujourd'hui dispersés, de Louis Leloir. C'est M. L. Digues qui en est l'éditeur.

PIERRE DAUZE.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Les fabriques de génie sous la troisième République. I. L'Institut Thiers. — La réforme de l'Enseignement secondaire ; premiers mécomptes. Un livre du psychologue Maudsley. — Une éducation manquée : Les plaintes de M. Lavisse. —L'éducation des filles selon MM. Marcel Prévost et Henri Marion.

« Pourquoi donc, demandait quelqu'un, les journaux qui annoncent toujours la mort des gens illustres ne signalent-ils jamais leur naissance ? » La question eût été naïve au temps lointain où le génie était chose spontanée, fortuite, imprévue ; mais notre glorieuse démocratie a changé tout cela, elle est parvenue à soumettre à ses organisations savantes et à des règlements ce qui répugnait le plus à l'ordre et à la règle, et

aujourd'hui les jeunes gloires *viennent* très bien en volière. Heureuse circonstance : le rendement de la sorte est meilleur, puisqu'on évite l'inquiétude et les tâtonnements du début, en même temps qu'une discipline ingénieuse prévient le vagabondage et les caprices de la fantaisie. D'ailleurs ces volières administratives sont de fiers palais, aménagés avec tout le confort moderne, et pourvus de l'outillage le plus scientifique. L'organisation est parfaite, car l'initiative privée rivalise avec l'Etat, et l'on ne regarde pas à la dépense. C'est le triomphe de la culture intensive et de la division du travail. Il y a un lieu où s'élaborent les grands professeurs, occasionnellement aussi les grands orateurs socialistes et même les conférenciers pour l'Amérique ; ailleurs on forme les grands journalistes, ailleurs les grands diplomates; il y a la Conférence Molé, il y a eu l'Association Générale des Etudiants, il y a l'École des Beaux-Arts, le Conservatoire, l'Ecole polytechnique, — et l'énumération pourrait continuer. Chacune de ces maisons modèles demanderait une courte monographie; à défaut d'une description complète, nous tâcherons à la rencontre d'en donner quelques traits au cours de ces chroniques.

Aujourd'hui je voudrais appeler l'attention sur le moins connu et peut-être le plus curieux de ces établissements, sorte d'asile où quelques jeunes gloires de choix, surveillées par une vieille gloire hors de service, se recueillent et interrogent l'horizon avant de prendre leur essor : c'est l'Institut Thiers.

A l'angle de la rue Spontini et de l'avenue Bugeaud, à deux pas de la porte Dauphine, l'œil est attiré par cette inscription lue de loin au fronton d'une porte monumentale : FONDATION THIERS. Si vous venez auprès, au fond d'une grande cour d'honneur gazonnée se dresse une vaste bâtisse, d'architecture somptueuse et non sans élégance : grande construction rectangulaire flanquée d'ailes, avec un rez-de-chaussée, un premier étage de neuf fenêtres, et un second étage mansardé. Par derrière, un jardin planté d'arbres. Si vous fréquentez habituellement ces parages, il pourra vous arriver d'apercevoir parfois un jeune homme de simple mise et d'allure modeste pénétrer avec quelque embarras dans ce luxe : c'est l'un des onze pensionnaires. D'autres fois, la grille d'honneur s'ouvre toute grande, et dans l'ombre du coupé qui entre sans hâte, vous apercevez un visage épanoui d'une joie discrète et sereine : c'est le Directeur, qui peut-être revient de l'Institut. Il est, cela va sans dire, l'hôte essentiel

de ce palais qu'il a pour fonction principale d'habiter ; en plus de l'équipage, de la bougie et du charbon, une allocation annuelle de vingt-cinq mille francs lui permet de *diriger* avec décence. Un sous-directeur qui préside aux repas des pensionnaires, un économe, un bibliothécaire forment l'état major ; joignez-y un médecin et un dentiste. Et n'ayons garde d'oublier la cohorte des serviteurs : cuisinier, valets de chambre, cocher, concierge, bref tout l'attirail que comporte une bonne maison.

Après tout cela, dans ce cadre « où tant d'or se relève en bosse », il reste heureusement un peu de place pour la petite phalange des onze Thélémites ; car c'est une vraie Thélème où ils trouvent une cellule propre sans faux luxe, une table riche sans vaine recherche, et je suppose quelque argent de poche : une Thélème libre, non cependant jusqu'à l'anarchie. La devise est toujours *Fay ce que vouldras*, mais il demeure entendu que chacun voudra habiter bourgeoisement, être exact aux repas, ne point rentrer trop tard le soir, et *sempre benedicere dei domini priori*, encore ce dernier article est-il de convenance plus que d'obligation.

Dans ce manoir ils passent trois ans ; au sortir de l'Université, car la maison n'entend pas assister l'élite en croissance ; elle favorise seulement l'élite pourvue de tous ses organes et prête au service. Libres de tous autres soucis que les spirituels ils peuvent, à loisir, se livrer à des recherches originales et trouver leur voie, — en termes plus familiers, faire une thèse de doctorat (1).

A la honte des bienfaiteurs, il peut se trouver aussi qu'un cynique impudent oublie l'avenir dans les délices du présent au mépris de la gratitude et de la foi jurée, et se borne à profiter futilement, commodément, sans arrière-pensée ni vergogne, de l'enviable aubaine.

Telle est en raccourci la fondation Thiers. Le but est noble, le principe généreux : ainsi s'attendriront les belles âmes idéalistes. Mais un positiviste sans délicatesse et incapable d'émotion élève la voix et prononce des paroles chagrines :

(1) L'Institut Thiers manquait jusqu'ici d'un organe : c'était une lacune, un oubli. On s'est heureusement avisé de combler la lacune et de réparer l'oubli. Bientôt nous aurons les *Annales de la Fondation Thiers*. Le profane, à les lire, apprendra de quelle façon se réalise et s'administre une grande pensée, car on ne peut manquer d'y publier le compte-rendu financier de l'œuvre. Les pupilles y pousseront leurs premiers vagissements, et le directeur aura une place réservée pour ses « Pensers du Soir ».

Dans quelle cervelle administrative a germé l'idée de cette caserne saugrenue ? Supposons une minute le projet acceptable, l'emplacement choisi est d'une merveilleuse absurdité s'ils voulaient absolument construire leur auberge, du moins auraient-ils pu l'installer à portée commode des laboratoires et des bibliothèques, dans un milieu propre à fournir un aliment à l'esprit, au quartier des Ecoles, et non pas dans ces parages reculés et inaccessibles, où l'on n'a que des images de frivolité élégante et de vie artificielle. Mais surtout quel besoin de tout ce luxe ? Ce n'est pas le grossier bien-être qu'il faut au jeune ambitieux qui rêve la gloire d'un penseur, d'un savant ou d'un artiste. Que lui font les jouissances matérielles? Il est heureux ailleurs, pourvu que les nécessités quotidiennes n'usent pas son énergie dans un combat sans noblesse, et ne l'étreignent pas au point de lui faire perdre de vue l'idéal qu'il poursuit. Ce jeune peintre travaille dans la joie, aucun effort ne lui est pénible, s'il peut résoudre le problème difficile de la vie journalière, avoir un bon atelier et payer son marchand de couleurs. Un Renan s'accommodait d'une place au pair dans une institution ; il aurait été mal à l'aise dans une cage dorée.

Il serait intéressant de rechercher ce que celle-ci a coûté et ce qu'elle coûte. Le terrain et les bâtiments représentent un million, peut-être plus. C'est un revenu de trente mille francs ; ajoutez-y les vingt-cinq mille francs du directeur, le traitement des autres, les dépenses de toutes sortes, vous arrivez à un chiffre qui ne doit pas être éloigné de cent mille francs chaque année. Avec cette somme vous auriez pu fonder vingt pensions de cinq mille francs, lesquelles, attribuées avec discernement, libres de toutes charges, sans clauses restrictives ni obligation de résidence, auraient pu avoir quelque utilité et produire quelque bien. Pour mieux faire, admettons que dix auraient été des bourses d'études à l'étranger. — C'est ainsi qu'à Oxford et à Cambridge on entend les *prize fellowships* ; il n'y a qu'à suivre l'exemple éprouvé.

L'erreur des donataires est encore réparable ; il suffirait que Mlle Dosne (qui vit encore, je crois) pût révoquer sa donation, aliéner les terrains, supprimer du même coup la fastueuse et inutile administration. Pourrait-elle se résigner à la disparition du palais ? Il resterait alors un moyen de l'utiliser, dont le Louvre ne se plaindrait pas : ce serait d'y transporter la collection Thiers.

§

Je n'ai plus la place de parler avec le développement qu'il faudrait de la réforme de l'Enseignement secondaire. Les nouveaux programmes sont d'une architecture plus satisfaisante que les anciens, pour la raison, et si les faits avaient le bon goût de se régler sur nos idées, une ère nouvelle devrait s'ouvrir, l'âge d'or. Illusion, mirage. Un éminent professeur d'anglais, connu par son zèle pour le progrès, me disait avec mélancolie : « La *méthode directe* devait supprimer le cancre, eh bien ! pas du tout ; les paresseux sont toujours en aussi grand nombre, ce sont toujours les mêmes; mais ils le sont autrement. Qu'avons-nous gagné ? » En pareille matière les mécomptes ne commencent qu'avec la mise en pratique. Il est fastidieux de redire trop souvent des vérités évidentes. Les personnes qui préfèrent aux chimères bien déduites la solide expérience liront avec profit l'ouvrage que vient de publier le Dr Henry Maudsley, sous le titre *Life in Mind and Conduct.* L'auteur est un psychologue de la bonne espèce, et qui ne s'égare pas dans les théories ; il est positiviste, mais avec légèreté, avec élégance, et sobrement. C'est une joie pour l'esprit d'entendre cette parole claire et nette. Lisez le chapitre qu'il consacre à l'éducation, vous aurez la sensation de converser non pas avec un homme à système, mais avec un homme d'esprit juste, sûr, précis et qui *voit le réel.* Il y a plus de sève dans ces quarante pages que dans les ouvrages à nombreux tomes sur la pédagogie générale.

§

M. Ernest Lavisse a conté dans la *Revue de Paris* ses enthousiasmes et ses déceptions de collégiens ; l'article est un réquisitoire contre les méthodes pédagogiques qui sévissaient au temps de sa jeunesse, et qui fleurissent encore aujourd'hui. « Une éducation manquée, » tel est le titre sous lequel l'illustre historien nous dit ses déboires au collège, puis à l'école normale. Dans la prochaine chronique nous aurons à nous occuper de l'Ecole normale, ce sera une occasion de reparler de cet article.

§

Les lettres à Françoise, de M. Marcel Prévost, et l'ouvrage posthume de M. Henri Marion sur l'*Education des jeunes filles*, demandent aussi plus qu'une brève mention ; nous y insisterons à loisir.

L. BÉLUGOU.

LES REVUES

La Nouvelle Revue : Pages intimes sur la Commune par M. G. Toudouze; un document sur la peur et l'héroïsme d'un bourgeois de Paris en 1871. — *La Grande France :* un poème de M. O.-W. Milosz (fragments). — *La Plume :* symbolistes, humanistes, naturistes et somptuaires, par M. Stuart Merrill.

Depuis quelque temps déjà, **la Nouvelle Revue** publie, de M. Gustave Toudouze, des *Pages intimes sur la Commune*. La cinquième partie de ces souvenirs a paru dans le nº du 1er février.

M. G. Toudouze, — « très brave, ne l'étant guère » partagé entre la peur et la curiosité, s'est beaucoup promené dans Paris, en 1871. C'est déjà fort remarquable de surmonter une vive appréhension. La sienne aura été extrême, et s'il a pris des notes, heure par heure, la peur l'aura accompagné comme une ombre, partout : elle est en lui, autour de lui, sur la face des gens qui passent, dans les regards vitreux des morts ou l'apparence des choses. Beaucoup de Parisiens, désintéressés de la grandiose tentative de la Ville, ont dû traverser les mêmes transes que M. G. Toudouze. Ainsi, son témoignage a la valeur d'un document de psychologie générale, dont on pourrait conclure qu'il n'y a de remède à la peur que l'action, dans les périodes d'agitation publique.

M. Toudouze a publié nombre de romans anodins qui ne sont en aucun cas d'un homme cruel. Et, cependant, affolé de peur, on le voit enregistrer avec impassibilité le fait assez répugnant que voici et accorder sa sympathie à un marin, pour un geste de fureur, peut-être pardonnable, mais assurément ignoble :

« A l'angle de la rue de Seine et de la rue de Buci, coupant l'une et l'autre voies, à deux pas du pâtissier Quillet, si connu des gourmands du quartier, une barricade est encore là, non détruite, prise depuis peu de temps probablement, car, lorsque je m'y heurte, je vois, couché de côté, le flanc gauche appuyé aux pavés, la tête d'une pâleur de cire jaune, yeux clos, un peu de sang aux lèvres, un fédéré relativement jeune, un cadavre malingre, efflanqué, recroquevillé sur lui-même, les genoux remontés vers le menton

« Devant moi, un marin, resté en arrière de ses camarades, lui lance un coup dans les reins, en criant :

— « Le salop, c'est lui qui m'a blessé !

« Et le fusilier montre sa main gauche, où saigne un moi-

gnon de doigt, n'ayant plus qu'une phalange, coupé net par une balle.

« Puis il ricane :

« — On s'est *revengé* quoi!... Mauvaise graine!... Espèce d'insecte!...

« Malgré la souffrance que le colosse ressent, un peu humilié d'avoir été blessé par un pareil gringalet, tout en s'enveloppant la main de son mouchoir de cotonnade à carreaux, qu'il vient de tirer de sa poche, il a sur les lèvres un petit sourire de contentement, en songeant que c'est lui qui, de sa baïonnette, a cloué contre les pavés, comme une bête venimeuse, celui qui l'avait touché.

« Je contemple *avec un certain plaisir mélancolique et douloureux* cette bonne face hâlée et honnête du mathurin sous le béret qu'un lacet blanc retient au cou, entre ses favoris bruns, son menton et ses lèvres avec leur barbe de quelques jours, du jour de l'entrée dans Paris, car on n'a pu ni se débarbouiller ni se raser depuis dimanche, toujours à aller de l'avant, toujours à se battre.

« Il en a déjà fameusement vu et fait depuis quatre jours, plus peut-être que durant toute la guerre, où il a cependant donné dur et longtemps de sa personne, avec les autres, mais jamais autant de suite sans se reposer.

« Il est énorme, les épaules massives, la poitrine saillante sous le tricot rayé et la courte blouse de laine, le cou musculeux et bruni, des jambes où les cuisses et les mollets bombent le drap du pantalon. Il a un air saisissant de santé et de naïveté simpliste dans la constatation du meurtre légal qu'il vient de commettre, de par la loi féroce de la guerre, acte de défense et de vengeance à la fois ».

Le « plaisir » de M. G. Toudouze a pu être « mélancolique et douloureux », — le fait est qu'il a pris plaisir à voir le « colosse » crosser un cadavre aux reins! Et, dans le même ordre d'esprit, l'écrivain, en veine de générosité, oppose à « l'air saisissant de santé » du mathurin l'apparence chétive de l'insurgé mort sur la barricade :

« Et je le compare à cette figure maigriote, en lame de couteau, à épiderme malsain, rongée de chlorose, qui s'appuie à ce lit de pavés pour y dormir son dernier sommeil ; pauvre diable, victime de sa chimère ou peut-être de sa faim, de la Misère !

« Tout le vice, mais aussi toute la disette, toute la souffrance de Paris semblent avoir imprimé leur cachet caractéristique sur ces traits plombés, à chair pauvre collée sur les os, sur ce corps étendu gauchement comme un pantin cassé, la poitrine défoncée et rentrée, mauvais guignol à membres mal taillés, maigres, rachitiques. La lèvre, sous le sang qui enlumine violemment sa pulpe verdâtre, gouaille encore, insolente, découvrant des dents jaunies, déchaussées ; une barbiche décolorée pend au menton osseux et une moustache clairsemée d'un ton de chiendent souligne les étroites meurtrières ombreuses (*sic*) des narines pincées par la mort.

« Je voudrais faire encore bavarder le matelot, dont la franche physionomie m'attire... »

Le 25 mai 1871, M. G. Toudouze, — lisez : un *bon bourgeois de Paris*, car pour donner à ces notes toute leur valeur documentaire, il est indispensable d'en oublier l'auteur et de se rappeler le *type*, — a passé la journée dehors, en quête d'impressions, après une « nuit excellente » parce qu'il y avait sous sa fenêtre un « brave petit pioupiou en faction ». Le promeneur apprend qu' « on se bat plus vigoureusement que jamais », que deux cordonniers, le père et le fils, ses voisins, ont été fusillés par les Versaillais, qu'une balle perdue a tué un passant place Saint-Germain-des-Prés ; — il a vu brûler le Palais de Justice, la Préfecture de police, le Théâtre lyrique, l'Hôtel-de-Ville, le ministère des Finances ; il a vu, rue de Richelieu, une dizaine de cadavres remplir une tranchée, et, « débouchant de toutes les rues, à chaque instant, passer des bandes de prisonniers encadrés de cavaliers et de fantassins, — et il note sur son carnet (ô couardise, héroïsme ingénus !) : « *Neuf heures du soir.* Je suis revenu de ma longue tournée, SANS AVOIR COURU AUCUN DANGER. »

§

La Grande France (février) publie un remarquable poème de M. O.-W. Milosz : *Le poème des Demains.* On le peut tenir pour l'une des plus belles pièces imprimées depuis longtemps, par l'ampleur de son ordonnance, la force de son mouvement, l'heureuse nouveauté des images et l'élévation de la pensée. C'est une joie de pouvoir signaler la parfaite réalisation d'un tel effort : aux amateurs de poésie pour qu'ils y goûtent un rare plaisir ; à quelques jeunes écrivains qu'il convaincra de la supériorité d'une œuvre sur le plus adroit des vains manifestes d'école.

Nous n'aimons plus que toi, Vestale de nos cœurs,
Confidente des jours de colère et d'attente
Qui nous apparaîtra dans l'aube crépitante
Des torches d'incendie aux mains des destructeurs;

Nous n'aimons plus que toi, Muse au stylus de fer
Qui dois venir graver, implacable et sereine,
L'évangile de haine au front de toute haine,
Le nom de ton supplice au vif de toute chair.

Nous ne sommes plus ceux qui chancelaient de voir
Le rire des noyés aux lèvres des mirages;
Mère, voici des luths aux battements sauvages
Comme un vol d'éperviers d'Océan dans le soir.

Nous chanterons la Joie aux heures les plus sombres;
Elle parle à nos cœurs, écoutons ses conseils;
L'arbre connaîtrait-il le souci de son ombre
S'il n'était pas vêtu de l'éclat du soleil?

Notre orgueil est un vol d'oriflammes flétries;
Universel Amour, prends-nous, puisque les pleurs
Du passé qui forgea le glaive des seigneurs
Ont effacé le rêve achevé des patries...

Nous avons vu mourir la saison des idylles
Et des harpes de songe aux terrasses d'été!
La vengeance sacrée entonne dans les villes
Le cantique houleux de la réalité.

. . . .

Il tonne, il tonne dans le faux jour de mon cœur.
Faites le signe de la croix, fermez les portes :
Voici mon chant qui passe avec les feuilles mortes,
Et les nids arrachés dans le vent de la peur!

Orage sur la plaine et la mer insensée!
Je me lève et t'annonce et me sens ton poète,
Astarté, qui naîtras de la belle tempête
Dans l'océan montant des patiences lassées!

Serrons la grande voile et que Dieu nous protège,
Nous sommes quinze ou vingt pour l'infini des flots,
Et nous avons gravé sur notre proue : « où vais je? »
Et rouge est la lueur des lanternes dans l'eau.

Mais qu'importe aux chercheurs de rivages nouveaux
Le cri de mort de leur aventure blessée?
Le vent qui sculpte l'océan saura tisser
Les grands linceuls d'écume et creuser les tombeaux.

. . . .

Impératrice nue et vierge des Demains,
Il est à toi, ce chant fané comme une flamme vue en songe,
Ce chant malade de tendresse, amer comme l'éponge
Que la pitié tendra vers tes Galiléens.

...Dans les chemins où sonnera ta chevauchée,
Je serai l'ombre des chênes au doux accueil,

Le conseil du printemps chuchoté dans les feuilles,
L'oraison du silence et des sources cachées.

Et tes nuits dormiront sous les arbres, couvrant
De ma ferveur où des refrains d'anciennes haltes
Trembleront dans l'air pâle, ainsi qu'un son de harpe,
Où des songes de fleurs glisseront dans le vent;

Et je te guiderai jusqu'à la ville morte
Où d'étranges rieurs, montrant toutes leurs dents,
Grelottent de lune ternie et de cloportes,
Où des yeux d'ennemis se tournent en dedans;

Ton geste ordonnera le silence aux fanfares,
Et tu diras : « Que l'on m'amène mon amant,
L'historien qu'enivrait sur les scènes barbares
Le rêve d'assister à mon avènement. »

Et des cistres sonneront dans ta voix. — Alors
Dans la tristesse de l'été je me prosternerai devant
Ta face et je dirai : ma faiblesse aima tes vivants
Comme la force de la mer aime ses morts;

. . . .

Hélas! d'avoir battu le rythme de tes charges
Mon cœur est las ; ma voix, d'avoir crié ta gloire,
N'est plus qu'une oraison de matelots au large
De la mer, là-bas, loin, dans la torpeur des soirs.

J'ai su tresser mon rêve en guirlandes autour
De ta lance et pour le festin des Fiançailles
J'ai préparé le vin et les torches de paille.
Laisse-moi maintenant pleurer vers les vieux jours...

— Je dirai. Le soir sera doux... Des processions
De vierges glisseront comme de lents ruisseaux
Au profond bleu de la vallée... Un tendre rayon
Viendra baiser le vitrail du temple nouveau...

Et tu regarderas sans colère, ô Déesse,
La lyre et le chanteur d'une époque abolie,
La lyre dédorée et l'homme des détresses,
Et tu leur montreras la route de l'oubli.

Pour la dernière fois, sur le seuil de la porte
J'entendrai le son de ta voix, dans le soir blond :
« L'ère de la Douleur, qu'on se le dise ! est morte.
Que le souffle d'Amour déchire les clairons ! »

§

Dans **la Plume** (15 janvier), M. Stuart Merrill examinait précisément le jeu des écoles poétiques, les proclamations de leurs fondateurs et l'entrée en scène de la critique « officielle ». Il le fait avec une verve entraînante, dans la pleine indépendance de son haut talent.

« Le symbolisme empêche bien des jeunes gens de dormir,

— écrit Stuart Merrill. — Fonder une école pour remplacer le symbolisme, voilà leur rêve. Ils s'imaginent ingénûment que le symbolisme fut ainsi fondé par proclamation, du jour au lendemain, avec ses chefs, ses cadres et son effectif. Ils ne comprennent pas que la prétendue école symboliste fut un simple groupement sympathique de jeunes gens qui, différant entre eux par le tempérament et ne s'entendant même pas sur les meilleurs moyens de s'exprimer, se réunirent dans une haine commune du bas naturalisme qui triomphait vers 1885, et dans un même amour de l'art lyrique, libre et synthétique. L'école symboliste se forma plutôt par le hasard des circonstances que par la volonté réfléchie de ses adhérents. Elle répondait à un besoin du moment. Elle représentait la réaction nécessaire contre la littérature du document et contre la poésie trop formaliste du Parnasse. Elle rendait la liberté à l'imagination de l'écrivain, et affirmait que toute imagination était valable. Les symbolistes ont su rendre justice à Zola sans oublier l'hommage dû à Baudelaire. Ils ont remis en honneur l'esthétique séculaire et universelle qui permit l'éclosion des chefs-d'œuvre de l'humanité. M. Brunetière, dont le témoignage n'est pas suspect, écrivait : « Il est prodigieux que ces noms seuls de *Symbolisme* et de *Symbole* n'éveillent guère autour d'eux qu'une hilarité dédaigneuse, quand autour de nous cependant tout est *Symbole* et n'est que *Symbolisme*... » Il semble qu'il n'y ait rien dans les affirmations du symbolisme qui puisse exclure autre chose que l'art anecdotique ou servilement respectueux des apparences de la réalité. Toute la doctrine symboliste pourrait se résumer dans cette admirable phrase de Bulwer-Lytton, que je trouve dans *Zanoni :* « Ne croyez-vous point que, pour le poète comme pour le peintre, le grand art recherche le vrai et abhorre le réel ? »

» Néanmoins quelques jeunes gens, dont je citerai MM. Fernand Gregh, Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond, Hector Fleischmann et Pol Levengard, sans compter les dix-huit paladins de l'Ecole française (ah ! Louis Payen, qu'alliez-vous faire dans cette galère ?) ont déclaré à tour de rôle, depuis quelque temps, que le symbolisme était mort, et qu'il importait de le remplacer par une nouvelle école. Tous ces jeunes gens sont d'accord pour tuer l'ours, mais ils se chamaillent dès qu'il s'agit de se partager sa peau.

» M. Fernand Gregh, voyant que les dix-huit de l'Ecole française n'avaient guère réussi dans leur tentative de révolution,

y alla de son petit coup d'Etat. Il fonda l'Humanisme. Malheureux M. Gregh ! Aucun symboliste ne lui répondit, mais tous ceux de son âge se tournèrent comme un seul homme contre lui. Je tiens pour ma part à dire à M. Fernand Gregh que je l'estime hautement comme poète... »

Un manifeste de M. Maurice Le Blond suivit un manifeste de M. Saint-Georges de Bouhélier. M. Le Blond accusait les symbolistes en ces termes : « *Ils mettaient toute leur ardeur à vénérer d'une passion exclusive les physionomies les plus obscures et les plus inquiétantes des Lettres modernes.* »

Et M. Stuart Merrill, de répondre :

« Certes, nous fûmes bien ridicules, et nous eussions mieux fait de lécher les bottes de MM. Zola, Gustave Charpentier et Rostand, ou même de tourner des compliments en vers au ministre de l'Instruction publique, comme M. de Bouhélier. Oui, certes, nous sommes bien ridicules. Néanmoins, nous nous enorgueillissons d'avoir mis en lumière et porté sur les pavois de la gloire : Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé et Léon Dierx. Nous n'attendons pas les gros tirages et les grosses recettes pour découvrir le génie. »

Cependant, à l'écart, décemment, se fondait l'Ecole Somptuaire. Une proclamation l'attesta, désignant parmi les précurseurs des deux maîtres de l'Ecole : Flaubert, MM. Huysmans et Gabriel d'Annunzio, — puis M. Stuart Merrill lui-même, qui entend dégager sa responsabilité et donne, en guise de rançon aux deux poètes somptuaires, le renseignement indispensable que voici : « Or je demanderais aux deux somptuaires de changer d'abord leur étiquette, qui désigne tout le contraire de ce qu'ils voudraient exprimer. Si j'en crois Littré, le mot somptuaire signifie : « Qui restreint et règle la dépense dans les festins, les habits, les équipages, etc., en parlant de lois, d'édits. » Or, l'idée des somptuaires me semble tout le contraire. Ils ne rêvent que fêtes barbares, oriflammes de pourpre, princesses gemmées. M. Hector Fleischmann a prouvé qu'il savait écrire de beaux vers éclatants et sonores. Mais on ne fonde pas une école sur des images, toutes somptueuses qu'elles soient. Je soupçonne d'ailleurs M. Fleischmann de s'amuser énormément aux dépens des gens graves. Tout cela n'a pas d'importance, et si je cite ici les Somptuaires, c'est parce qu'ils ont, eux aussi, congrument enterré le symbolisme : « *Il est beau de contempler les ruines des cités, mais il est beau de contempler les ruines des humains*, dit Mal-

doror. Jamais phrase ne s'appliqua mieux qu'aux restes des écoles d'il y a vingt ans. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Trois livres à clef : *Othello*, de Shakespeare ; *Werther*, de Gœthe ; *Résurrection*, de Tolstoï (le *Petit Bleu*, 28 janvier : *L'Intermédiaire*, 20 janvier ; le *Temps*, 13 février). — La science d'autrefois : Un grand médecin au XVII siècle (Le *Petit Temps*, 20 janvier) ; L'eau de Seine au XVIIIe siècle (*Journal des Débats*, 24 janvier). — Sarcey et le scepticisme politique (Le *Temps*, 28 janvier).

Un érudit italien, le professeur César Auguste Levi, prétend avoir retrouvé des documents établissant qu'Othello et Desdémone ont réellement existé ; il produit même le portrait « authentique » de Desdémone.

L'histoire n'est pas très claire. Voici comment la résume le *Petit Bleu :*

« Andréa Calergi, un riche Candiote, donne sa fille Elisabetta à Maffio Calergi, un cousin. Au bout de quelques mois, Maffio, alléguant des légèretés de conduite de sa femme, l'abandonne. Le père de la femme abandonnée, Andréa Calergi, fit poignarder son gendre Maffeo ; son crédit le sauva des mains du bourreau.

» Elisabetta Calergi épousa en secondes noces Pietro Querini que M. Levi authentique comme étant le Brabantio de Shakespeare. Ils eurent une fille Palma qui, en 1533, épousa Nicolo Querini. Ce seraient, d'après M. Levi, Palma qui serait Desdémone et Nicolo, Othello.

» Nicolo Querini fut un brave soldat. Il avait des amis dévoués et des ennemis acharnés. Un de ces ennemis, Carlo Querini, serait le prototype du Cassio du drame. Un autre, non moins obstiné à le perdre, était un certain Antonio Calergi, de sa famille certainement, dont M. Levi a retrouvé des lettres. Cet Antonio Calergi serait le Iago de Shakespeare.

» La vie de Nicolo Querini (Othello) fut remplie par des expéditions lointaines, notamment contre les Turcs.

» Il semble qu'il ait, pendant ses passages à Venise, dissimulé une torturante jalousie à laquelle il donnait carrière lorsqu'il était en lointaine garnison.

» En tout cas, Palma l'abandonna pour se retirer chez ses parents ; d'où procès. Nicolo Querini accusait ses parents de séquestrer sa femme, et les parents de Palma arguaient qu'il avait voulu étrangler celle-ci.

» L'affaire dut avoir lieu à Candie, puisque ce furent d'abord

les autorités de Candie qui en furent saisies. Elles ne voulurent point se prononcer et mandèrent la chose au conseil des Dix, qui, ne voulant point envenimer une affaire pendante entre deux familles puissantes, se borna à rappeler à Venise Nicolo Querini.

» Quelques années après son retour, Nicolo fut assassiné, et tout le monde en accusa Iago, c'est-à-dire Antonio Calergi.

» L'historien italien a retrouvé un portrait de Palma Querini ; nous en donnons la reproduction ; ce serait à son dire l'image exacte de Desdémone, dont Shakespeare a dramatisé et synthétisé l'histoire. »

Ce qu'on nous dit sur *Werther* est beaucoup moins neuf. L'auteur insiste d'abord sur ceci, que Gœthe n'aurait jamais été amoureux de Charlotte et que cette tendre créature se montra fort surprise, quand on lui apprit qu'il était question d'elle dans le roman de Gœthe. Le vrai point de départ de *Werther* fut le suicide d'un de ses amis, le jeune étudiant Jérusalem, qui se tua par désespoir d'amour, le 30 octobre 1772.

La clef du livre de Tolstoï, *Résurrection*, est bien plus intéressante. Si ce qu'on rapporte est exact, la réalité aurait fabriqué innocemment un roman bien plus philosophique que la rapsodie romanesque qui a eu en France un si déplorable succès.

Le monsieur qui a servi de modèle à Tolstoï, s'était bien résolu en effet à épouser une prostituée ou une voleuse — et cela autant par haine des lois que par sentimentalisme humanitaire ; mais quand il fit part de son projet à cette fille, qu'il n'avait nullement séduite, qu'il n'avait jamais vue, « elle se livra à des rêves extravagants, se voyant déjà grande dame », ne comprenant rien au mobile qui avait poussé le jeune homme, prête seulement à changer de vices ou à exercer dans un monde nouveau ses vices anciens. Cette attitude dégoûta le héros ; il s'éloigna sagement, et peu de temps après il épousa une jeune fille de son monde, « la vraie Missia, que Tolstoï a voulu présenter comme inférieure à Katioucha, mais qui, dans la réalité, lui a été très supérieure ». Ainsi racontée, l'histoire est saine et morale. Cependant Tolstoï l'a trouvée immorale et il l'a redressée à sa manière.

§

Charles de l'Orme fut le médecin de trois rois, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Il peut passer pour un des types

accomplis de la célébrité médicale du temps de la seringue et de la saignée. Ses thèses (on n'en soutenait pas moins de neuf pour être docteur) sont des plus curieuses.

« Pour le premier grade médical, celui de bachelier, il n'y avait qu'une thèse. Le sujet fut : la question de savoir s'il est bon pour la santé de danser aussitôt après le repas.

« Le candidat soutint l'affirmative.

« Voici le sujet des quatre thèses de licence :

« I. — Convient-il d'employer les mêmes remèdes avec les « amants » qu'avec les « déments ». Le jeu de mots en latin (*amantium et amention*) est bien plus flagrant. Réponse : oui.

« II. — Une fièvre pestilente peut-elle être intermitente ? Réponse non.

« III. — La guimauve est-elle un être vivant, et a-t-elle les propriétés que lui accordent Dioscoride et Galien ? Réponse :oui.

IV. — L'usage exclusif de l'eau comme boisson est-il plus utile aux jeunes gens qu'aux vieillards ? Réponse : oui.

« La soutenance de ces quatre thèses occupa huit séances.

« Voici maintenant le sujet des quatre thèses de doctorat.

« I. — La vie des rois, des princes et des grands est-elle moins exposée à la maladie et plus longue que celle des gens du peuple et des paysans ?

« II. — Les vésicants sont-ils bons pour les douleurs arthritiques ?

« III. — Peut-on préparer un poison qui tue à une époque déterminée ?

« IV. — Est-il permis, quand une femme enceinte souffre d'une maladie aiguë, de lui prescrire des abortifs ?

« La soutenance, cette fois, dura quatre jours. Sur les trois premiers points, le candidat se prononça plus ou moins franchement pour l'affirmative ; sur le quatrième, il soutint la négative, au nom de la religion.

« Aux thèses succédèrent cent propositions, problèmes, etc., défendus contre tous par le futur docteur, et d'ailleurs choisis par lui-même. Dans le nombre, il en est d'assez inattendus ; par exemple : La femme est-elle plus parfaite que l'homme ? — Les mâles peuvent-ils avoir du lait ? — A-t-il été donné au seul roi de France de guérir les écrouelles ?

« Dans le cours de sa longue pratique (il mourut à quatre-vingt-quinze ans, d'autres disent à près de cent ans), Charles de l'Orme eut l'honneur de défendre l'antimoine contre son

ami Guy Patin, et fut, paraît-il, l'inventeur de la chaise roulante appelée *vinaigrette*.

« Il mit à la mode les eaux de Bourbon-Lancy, son pays d'origine. Le premier, en France, il fit boire les eaux minérales chaudes, et eut l'idée de faire donner la douche sur tout le corps, « avec les frictions accoutumées » (c'est la douche-massage d'aujourd'hui), avant de diriger le jet sur la région malade.

« Une de ses originalités consistait à recommander la plus grande propreté dans les pansements.

« Pendant la peste de 1619 et pour échapper à la contagion, il se fit faire un habit de maroquin qu'il ne quittait plus, et ne sortait jamais sans avoir de l'ail dans la bouche, de la rue dans le nez, de l'encens dans les oreilles et sur les yeux des besicles! Plus tard, il mit un masque, de maroquin comme l'habit, et où il avait fait attacher un nez long d'un demi-pied afin de détourner la malignité de l'air.

« Cependant un de ses contemporains, le médecin-voyageur Jean Bernier, prétend que la cabale, les artifices, l'aplomb et la fortune ont eu plus de part que le mérite à la réputation de Charles de l'Orme. Il raconte, dans ses curieux *Essais de médecine* (1689), que de l'Orme avait imaginé de placer dans son escalier un tronc « où les consultants étaient invités de mettre ce qu'ils voulaient pour l'office des trépassés, dont quelques dévotes lui avaient, disait-il, laissé la direction entière ». Il lui reprochait aussi de se faire payer par les habitants de Bourbon-Lancy pour leur envoyer des malades et de prélever sa part sur les bénéfices des chirurgiens et des apothicaires auxquels il adressait des clients. »

Au dix-huitième siècle, l'eau de la Seine passait pour une eau excellente et saine. Le *Journal des débats* en a trouvé la preuve dans le *Tableau de Paris* : « La salubrité constante des eaux de la Seine, dit Mercier, est chose démontrée tant par les expériences chimiques que par l'expérience heureuse de plusieurs siècles. Elles réunissent toutes les qualités qu'on peut désirer. Il faut avoir seulement l'attention de puiser l'eau à quelque distance des bords ». Et Mercier remarque, en effet, que les porteurs d'eau ne manquent jamais de s'avancer avec leurs chevaux et leurs voitures jusqu'au milieu du fleuve afin d'y remplir leurs tonneaux de l'onde la plus pure. Après cela il n'y a plus qu'à la laisser déposer dans des vases de terre. Les provinciaux ne partageaient pas cependant l'optimisme parisien. Éprouvés par leurs séjours dans la capitale, ils attribuaient à

l'eau du fleuve leurs incommodités. Mercier leur donne, de très haut, les leçons de la science : « C'est, dit-il, une erreur répandue dans les provinces que celle qui attribue aux eaux de la Seine une insalubrité qui procure la diarrhée. La chimie, qui est faite pour réformer nos idees, nous dit que l'état de l'eau de la Seine, quoique trouble et désagréable à l'œil, est préférable à la transparence de certaines eaux qui, pour la plupart, cachent sous cet extérieur des matières hétérogènes. Une transparence cristalline récrée la vue ; mais il faut savoir que plus les eaux sont filtrées et claires, plus elles sont dépouillées de cet air interposé qui constitue leur saveur et leur légèreté. Il ne faut que laisser reposer l'eau de Seine ; c'est la plus salubre des boissons. Elle est encore préférable, comme eau courante, à toutes les eaux limpides qui sortent des rochers helvétiques ». Ce n'est pas que la Seine ne reçût, comme aujourd'hui, les résidus des fabriques, les eaux des blanchisseries et la fange des ruisseaux. Mais l'auteur du *Tableau de Paris* n'y voyait qu'un inconvénient, inconvénient tout moral : cela pouvait effrayer sans raison les gens pusillanimes : « Les eaux de la Seine, dit-il, ont été calomniées. Cependant, *pour guérir l'imagination*, qui, une fois blessée, rejette le raisonnement, il serait à désirer qu'on obligeât les blanchisseuses d'établir leurs bateaux au-dessous de Paris. Il faudrait que les immondices ne se déchargeassent point au centre de la capitale, qu'on ne vît point un ruisseau large et noir comme le Styx, épais et limoneux, couler en face du collège Mazarin. La vue des égouts qui tombent à la rivière dispose à la critique et tout le monde ne sait pas que l'eau, l'air et le mouvement régénèrent toutes choses et que les eaux un peu troubles, je le répète, valent mieux que les eaux limpides. »

En ce temps-là, comme le fait remarquer le rédacteur, la science rassurait. Aujourd'hui, elle sème la terreur : c'est un microbe aussi dangereux que les autres.

§

Suite des lettres inédites de Sarcey, publiées par *le Temps :*

« Huit jours auparavant, notre recteur nous avait fait l'amitié de nous réunir, et nous avait engagés à voter d'abord, et à bien voter ensuite. On nous accusait, nous a-t-il dit, d'avoir voté fort mal aux élections municipales. Taupenot qui, en qualité de professeur de physique, aime à se rendre compte des choses, a demandé comment on avait pu le savoir. Le recteur a daigné lui-même nous expliquer que l'administra-

tion faisait fabriquer des bulletins fort transparents, et qu'on se rendait suspect à ne pas s'en servir. Le fait est que les *oui* qu'on a distribués étaient imprimés en lettres colossales sur du papier brouillard; on a poussé l'attention jusqu'à nous en envoyer à domicile. Il est difficile d'avoir avec les gens des procédés plus délicats. Je lui ai mis un beau *non* dans cette espèce de boîte qu'ils appellent bêtement une urne. Ce n'est pas qu'au fond je sois le moins du monde contrarié qu'il se fasse empereur, je m'en soucie comme de Colin-Tampon. Mais je n'aime pas qu'on fasse de moi une machine à voter. Ils m'auraient dit de mettre non que je leur aurais mis oui, sans autre raison que de ne leur pas obéir. Il n'en peut arriver pour moi ni mieux ni pis, et je ne joue ni au Caton, ni au Brutus. Je suis parfaitement de ton avis : nous sommes assez sots pour vouloir être gouvernés, c'est la maladie des Français; qu'ils le soient, rien de mieux. Despotisme pour despotisme, autant vaut celui-là qu'un autre; il achèvera le Louvre, finira les chemins de fer et pourra faire quelque bien jusqu'à une nouvelle débâcle. Je le regarderai faire et ne m'en mêlerai pas.

Au temps des querelles sur la musique, un furieux pucciniste demandait à un honnête homme assis au parterre de l'Opéra :

— Etes-vous gluckiste ou picciniste?

— Je suis ébéniste, lui répondit l'autre.

Eh! bien, moi aussi, que nous ayons la république ou l'empire, les d'Orléans ou Henri V, je suis ébéniste. »

Il prêta serment sans trop de répugnance :

« On s'habitue à cela comme à autre chose. La première fois, ces trois mots : je le jure, m'étranglaient et ne pouvaient sortir de mon gosier; dimanche, je les ai prononcés comme j'aurais avalé un verre de vin. C'est ce qui explique pourquoi une femme se fait violer une première fois et se donne la seconde. »

On se souvient du mot de Talleyrand, prêtant serment à Louis-Philippe : « Sire, c'est le treizième, et j'espère que ce sera le dernier. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre Antoine : *Bonne fortune*, comédie en deux actes, de M. André Picard ; *Le Colonel Chabert*, drame en quatre tableaux, de M. Louis Forest, d'après la nouvelle de Balzac (13 février). —

ATHÉNÉE : Reprise de *Pour être aimée*, comédie fantaisiste en trois actes, de MM. Léon Xanrof et Michel Carré (21 janvier). — NOUVEAUTÉS : *La famille Bolero*, pièce en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud (14 février). — BOUFFES : *Florodora*, opérette en deux actes et trois tableaux, d'Owen-Hall, adaptation de MM. Adrien Vély et F.-A. Schwab, musique de Leslie Stuart (2 janvier). — THÉATRE D'ART INTERNATIONAL : *Jeunesse*, drame d'amour en trois actes, de Max Halbe, traduction de Mme Myriam Harry (23 janvier). — CAPUCINES : *La Botte secrète*, opérette bouffe en un acte, de M. Franc Nohain, musique de M. Claude Terrasse (30 janvier) ; *La Revanche*, comédie en un acte, de M. Robert Dieudonné (10 février).

Le talent de M. André Picard est délicat et spirituel : nous le savions déjà, mais **Bonne fortune** en est une preuve nouvelle. Dans cette jolie petite comédie, les situations subtiles se succèdent, liées toujours logiquement les unes aux autres, et des dialogues vifs et naturels suggèrent aux spectateurs les curieux états d'esprit où sont les personnages.

Chantal est un assez pauvre homme ; il se dit intelligent et fin, mais, à ses actes, on ne s'aperçoit guère qu'il le soit ; bien qu'il prétende et, sans doute, croie avoir été le héros d'aventures amoureuses, il a sur les yeux une taie singulière qui l'empêche de voir le penchant qu'a pour lui Simone Vimerel, la femme de son plus intime ami. L'intimité de Vimerel et de Chantal est telle que Chantal est, chez Vimerel, plus chez soi que Vimerel lui-même. Vimerel sort, Chantal reste à la maison ; Vimerel n'est pas très fidèle à Simone, Chantal lui donne des conseils, lui rend de petits services. On comprend que Simone se laisse aller à quelque tendresse pour cet excellent ami. Mais lui ne voit rien ; il courtiserait plutôt Claudine d'Arzac, — une des amies de Simone, chez qui Vimerel se plaît à passer du temps. Un hasard pourtant donne des soupçons à Vimerel, et quelques paroles de Vimerel finissent par révéler à Chantal les sentiments réels de Simone. Le moyen le plus sûr, pense Vimerel, de détacher Simone de Chantal est de laisser le maladroit faire sa cour ; le moyen réussit, mais après que Simone a été la maîtresse de Chantal. Cela, Vimerel veut l'ignorer, et il le signifie assez durement à Chantal, qui, toujours mal inspiré, est sur le point de tout révéler.

Cette petite aventure nous est contée avec beaucoup d'agrément. Rien n'alourdit la pièce ; elle garde toujours le ton léger qui convient ; et, vers le dénouement, l'attendrissement et la colère contenue de Vimerel ne sont pas sans émouvoir, un instant. Et le jeu habile de Mlle André Méry, de MM. Du-

mény et Numès, ne fait qu'ajouter au plaisir qu'on prend à entendre *Bonne fortune*.

M. Louis Forest n'a guère mis du sien dans **le Colonel Chabert**. Il a gardé, presque textuellement, les dialogues de Balzac, et il a négligé de les raccorder par des scènes qui eussent été nécessaires ; elles eussent éclairci le drame, elles l'eussent amplifié, comme les descriptions de Balzac et ses dissertations éclaircissent et amplifient la nouvelle. De l'admirable morceau épique que Balzac composa sur un thème populaire, et où il sut mettre la marque vigoureuse de son génie, M. Louis Forest n'a tiré qu'un drame sommaire, qui ne laisse pas même l'impression d'un scénario habile. C'est, peut-être, par excès de modestie qu'a péché M. Louis Forest : se mesurer avec Balzac veut de la hardiesse et il semble, à entendre *le Colonel Chabert*, que M. Forest soit timide.

La mise en scène est parfaite, les costumes d'une scrupuleuse exactitude. Et M. Antoine, M. Signoret, M. Numès, et Mlle de Fava jouent excellemment *le Colonel Chabert*.

C'est avec plaisir qu'on a revu l'agréable comédie de MM. Léon Xanrof et Michel Carré, **Pour être aimée**, jouée fort aimablement par Mlle Yahne et M. Marié de l'Isle, fort gaiement par Mmes Guitty et Alex, par MM. Hirch et Lévesque.

Entre deux actes assez ternes où MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud ont, pourtant, glissé quelques traits de bonne comédie — il y a notamment, au dernier acte, une scène, qui n'est guère qu'indiquée, mais dont l'idée est d'un sentimentalisme charmant, — on trouve, dans **la Famille Bolero** un acte de hurlements et de mimiques exaspérées. On ne s'y préoccupe guère de la valeur ni de la nouveauté des situations. D'ailleurs, au bout de quelques minutes, le spectateur ahuri n'écoute plus, — n'entend plus. Il regarde des êtres à figure humaine — parfois animale — qui s'agitent devant lui, et les gestes sont tels que, sans trop savoir pourquoi, — il n'y a pas là la logique étrange des clowns, — il finit par rire.

Cette pièce burlesque est agréablement jouée par Mmes Marie Magnier et Marcelle Bordo, par MM. Victor Henry et Gorby ; elle est admirablement criée par Mmes Cassive, Rosine Maurel et Gense, par MM. Torin et Landrin. M. Germain, toujours comique, joue et crie tour à tour.

Les opérettes anglaises que je connais diffèrent sensible-

ment de **Florodora**, mais elles sont trop peu nombreuses pour que je sache si cette pièce est ou non vraiment originale. J'avoue, à certaines scènes, y avoir pris quelque plaisir.

L'intrigue de *Florodora* est de la dernière banalité ; le dialogue a perdu, dans la version française, l'esprit et la grâce qu'il a, sans doute, dans le texte anglais, et la musique ne vaut que par la franchise, souvent grossière, des rythmes. Mais les auteurs de *Florodora* usent d'un système dramatique d'où, un jour, résulteront peut-être des chefs-d'œuvre. Chaque fois qu'un personnage chante, ceux qui sont en scène avec lui l'accompagnent, pour ainsi dire, d'une mimique très vive, très expressive, qui va parfois jusqu'à la danse ; il arrive aussi que les acteurs, après avoir exprimé leurs sentiments par des mots et des notes, les expriment par des pas, ou qu'ils emploient, simultanément, les deux modes d'expression. Ce procédé singulier a, dans une scène au moins de *Florodora*, donné un effet des plus agréables et, dans plusieurs autres, de précieuses indications.

Les costumes de *Florodora* sont d'une fantaisie charmante; Mmes Paulette Darty, Gabrielle Dziri, Jane Ginette, MM. Piccaluga, Simon Max, Jannin, jouent de leur mieux, et des anglaises élégantes dansent, avec de superbes nègres, un cake-walk effréné.

Le drame de Max Halbe, qu'a traduit Mme Myriam Harry, **Jeunesse**, est d'un réel intérêt. Le caractère du tout jeune étudiant Hans Hartwig est remarquablement dessiné : toutes les incertitudes sentimentales, les vanités naïves, les générosités ingénues, les erreurs inconscientes du jeune homme qui commence à vivre librement se voient en Hans Hartwig ; la peinture franche d'un tel personnage était d'un succès difficile, et l'auteur vaut d'être loué grandement qui a réussi à la faire. Annette est une jeune fille dont l'allure primesautière ne peut que charmer, et l'on en veut au jeune vicaire Grégor de troubler sa gaieté. Ce Grégor est, lui aussi, fort curieux : c'est un être complexe, dont le rôle est cruel ; l'auteur a su le marquer de traits précis. J'aime moins le curé Hoppé — l'abbé Constantin s'est-il fait naturaliser polonais ? — mais l'idiot Amandus a des apparitions terribles.

Ce drame, consciencieusement mis en scène, est fort bien joué par Mlle Bertile Leblanc, par MM. Bour, Bernard, Bourny et Bauer.

M. Franc Nohain est un de nos plus spirituels et de nos

plus délicats fantaisistes; M. Claude Terrasse ressuscite chez nous, et magnifie, la gaieté musicale. Leur collaboration a déjà produit d'excellentes petites œuvres, mais je crois qu'ils n'avaient encore rien donné d'aussi parfait que **la Botte secrète**.

On ne saurait conter une pareille fantaisie : le plus curieux est que, parmi des situations folles, M. Franc Nohain sache garder à ses héros des caractères humains. L'Egoutier n'est pas un fantoche; nous le sentons vivre, si bien qu'au moment où lui, le misérable, a la révélation de ce que sont des « dessous », nous sommes émus, et avec lui, nous trouvons splendide le mot madapolam.

La farce crépidologique de M. Franc Nohain est singulièrement mise en valeur par la musique de M. Claude Terrasse. Les morceaux que M. Terrasse a composés pour *la Botte secrète* sont tous bons : mais le trio qui ouvre la pièce, le chant de l'Egoutier quand il paraît, et le duo qu'il a, vers la fin, avec la princesse de Comagène sont, me semble-t-il, les meilleurs.

Mlle Thérèse Berka, MM. Jules Mondos et André Dubosc jouent fort bien *la Botte secrète;* M. Gémier y débute comme chanteur, et il donne à l'Egoutier une allure superbe.

Il faut signaler le début dramatique de M. Robert Dieudonné. Il est des plus heureux : **la Revanche**—que joue aimablement Mlle Carlier — est une petite comédie fort agréable à entendre, et où ne manquent ni les fines répliques, ni les observations spirituelles.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra-Comique : *Titania*, drame musical de MM. L. Gallet et A. Corneau, musique de M. Georges Hüe.

Louis Gallet fut sans doute un excellent homme ; mais il avait un défaut dont pâtirent quelques-uns de ses contemporains, et qui était de versifier de fâcheux livrets d'opéra dans une langue qu'il tenait de Scribe plutôt que de Victor Hugo. Ce fournisseur de théâtres subventionnés jouissait d'une fécondité qu'il exploitait avec une déplorable persévérance. Cette douce manie lui rapporta beaucoup d'argent et gâcha l'œuvre dramatique de notre Saint-Saëns. Quand la mort vint interrompre le cours de ces occupations lucratives, il n'y a

aucune raison de penser qu'Apollon Musagète ait mis un crêpe à son chapeau. Feu Gallet avait-il pressenti cette incorrection? En tout cas, sa vengeance était prête. Il laissait des paperasses posthumes, notes, plans, scénarios, où M. Corneau, noir complice, alla dénicher *Titania.*

Il y a des gens qui ne peuvent enlacer leur valseuse sans lui marcher sur les pieds ou lui déchirer quelque volant. Ce sont souvent les danseurs les plus obstinés. Leur victime éprouve bientôt qu'ils ont des pattes au bout des bras comme au bout des jambes. Pour la première fois de sa vie, Louis Gallet avait vaguement entrevu une idée poétique. Un fol rimeur, obsédé de désirs imprécis, rêvant la conquête de l'insaisissable Chimère, s'endort un soir d'été sous le chêne des Fées. Titania surgit, radieux fantôme, et l'emporte extasié dans ses bras de « chasseresse amoureuse ». Puis, c'est le palais de nuages diaprés, séjour enchanté d'Obéron, roi des Sylphes, peuplé de silhouettes lointaines aux gestes harmonieux; sans oublier le farfadet Robin, un vilain petit rapporteur de bâtard royal, jaloux de l'honneur écorné de son papa, et qui trahit les amants adultères. Et, avec encore aux lèvres le goût des lèvres effleurées de Titania, le pauvre Yann se réveille sous le chêne des Fées, par une nuit d'hiver et de neige, et meurt d'avoir connu « le but inaccessible ».

Ce conte pseudo-shakespearien était un joli canevas pour les broderies d'un vrai poète, et, même, il eût pu tenter la fantaisie d'un penseur humoriste. La Chimère décevante y revêtait l'essence divine; la lubie d'un capricieux immortel y dispensait le châtiment. « Qu'elle redoute les dieux, la race des hommes!... Malheur à celui qu'ils élèvent!... » Mais Louis Gallet ne fréquentait pas chez Gœthe et n'avait rien de commun avec Shakespeare, sinon peut-être la nationalité de sa blanchisseuse. Il a pataudement empoigné le symbole. Il écrasa dans ses gros doigts les ailes nuancées et fragiles, et piqua le cadavre du papillon sur le bouchon de son encrier. Son rêveur est un niais; son Obéron, un fantoche; sa Titania, une petite femme effrontée qui fait la fenêtre dans les bois et emmène ses galants au domicile conjugal. Il réussit même, dès le premier acte, à rendre Yann antipathique et ridicule, dans une scène bébête où son héros refuse fadement l'amour de la plaintive Hermine : « Tu souffrirais par moi. Va, chère fille, — Pure comme ton nom qui dit ta pureté. — Quelque brave garçon aimera ta beauté — Et ton cœur d'ange, et ta divine grâce. — A son foyer il te fera ta place. » Si vraiment

la tâche de M. André Corneau a consisté à rythmer la prose galleteuse, on est forcé de reconnaître qu'il n'a pas foulé la rate de son Pégase; mais on regrette surtout qu'il ait cru devoir immodérément respecter la pensée originale. On augure pourtant qu'il y prit quelques libertés. Il a presque esquissé, au second tableau, un amusant caractère de mari condamné à ne jamais mourir et certain de n'être jamais veuf. « Comment veux-tu qu'on soit fidèle. — Pendant toute une éternité? » oppose Obéron, magnanime, aux cancans de Robin l'excitant à venger son front des fredaines de Titania. Louis Gallet n'eût jamais trouvé cette expression d'une indulgence toute céleste.

La musique de M. Georges Hüe paraît supporter tout le poids du livret. Elle déploie une ampleur de moyens et une grandiloquence sentimentale au moins disproportionnées à la ténuité de l'action. Une sorte de monotonie solennelle en alourdit les situations pathétiques ou piquantes, et fige jusqu'à l'atmosphère impalpable du décor aérien. La facture, le maniement des ressources harmoniques et orchestrales dénotent un musicien possédant à fond son métier, à la fois habile et sincère, mais peu favorisé sous le rapport de l'originalité. L'inspiration de M. Hüe est distinguée, mais prévue, et farcie de souvenirs mal assimilés. L'auteur de *Titania* semble avoir conservé d'*Ascanio*, par exemple, une impression profonde et, visiblement, inoubliable. On est un peu gêné cependant, pour critiquer une partition aussi honorable, décelant l'effort et la probité artistiques, après avoir entendu ailleurs l'importation récente qui nous vint d'Italie et qui ne lui vint pas des cieux. On doit le proclamer : au prix de *Paillasses*, *Titania* est presque un chef-d'œuvre. Mais on est obligé d'ajouter que, pour que M. Georges Hüe soit presque un grand musicien, il faudrait que Saint-Saëns, Wagner et plusieurs autres ne fussent pas venus avant lui.

Le véritable triomphateur a été M. Jusseaume, secondé des irradiations d'une électricité loïe-fulleresque. La forêt, d'abord veloutée de vert émeraude et striée des ombres mauves d'un coucher de soleil estival, puis, pour la fin, poudrée de frimas, claire et lugubre comme un corbillard d'enfant, lui fournit l'occasion de deux tableaux de maître. La demeure fantastique d'Obéron, toute de nuées et de ciel, est une trouvaille charmante, à quoi on ne peut guère objecter que le cadre, fait d'une géométrique circonférence évoquant irrésistiblement « la lune à un mètre », de la plus tristement célèbre des Expositions. Les interprètes ont rempli tout leur devoir

et leur zèle s'escrima vainement à donner quelque relief à des rôles ingrats ou un intérêt quelconque à des discours insignifiants. Mais, décidément, la virginale beauté de Mme Jeanne Raunay me paraît la destiner mieux à jouer les Iphigénie que les Titania. La gracieuse gaucherie qu'elle manifesta, dans l'offre de soi-même à l'amour de Yann, témoignait d'une inexpérience ingénue plutôt que d'un péché coutumier. Et on doutait presque, malgré l'évidence, de l'infortune d'Obéron.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Nous approchons de cet instant de l'année où, dans l'admirable économie de la vie moderne, « on s'occupe d'art » — avec l'assentiment de la Mode; et déjà, comme de multiples préludes aux grandes symphonies prochaines, un peu partout s'ouvrent les petites expositions, personnelles ou par groupes. Tous, à la veille des solennelles comparaisons, veulent se rappeler au souvenir du public, avec les qualités individuelles qui ne permettent pas de les confondre entre eux, avec le témoignage de l'œuvre accomplie qui doit leur mériter l'attention universelle une fois de plus.

Ce désir si naturel produit des effets désastreux.

L'abondance des choses à voir ne permet guère de bien regarder, — à moins qu'on ne choisisse. J'ai pris ce dernier parti. J'ai négligé beaucoup des plus considérables entre ces « petits » salons, qui grandissent avec une inquiétante rapidité, — et celui des femmes peintres et sculpteurs. J'y gagne de ne médire d'aucune femme (fît-elle de la sculpture, fît-elle de la peinture), provisoirement : car il est fatal que je retrouve dans les grands bazars beaucoup de ces dames et tous ces messieurs...

§

Œuvres d'Eugène Carrière *(Galerie Bernheim jeune et fils).*

Cette exposition est un grand événement, le plus grand sans doute, dans l'art vivant, depuis l'ouverture — et la clôture, hélas ! — du Musée Rodin : et ces deux noms, Rodin, Carrière, très justement s'associent dans ces lignes comme étroitement ils voisineront dans l'histoire de l'art.

Mais je n'ai point ici l'ample espace qu'il faudrait à l'expression de mon admiration pour ce génie de la tendresse austère et de la force ardente. L'atmosphère de son œuvre atteste une

vie intérieure si intense, une compréhension si large et une intelligence si aiguë des mystères essentiels, qu'à seulement essayer d'indiquer, sans les analyser, ses dons et son domaine je ferais vite et loin craquer les bornes de cet article.

Et puis, l'œuvre de Carrière est — grâce à ses enthousiastes, et grâce aussi à ses détracteurs — parmi les plus connues sinon les mieux comprises. On sait surtout le « peintre des maternités » et le «portraitiste ».Façons de dire,il est vrai, qui sont des façons de ne rien dire. Carrière n'est, en particulier, ni ceci ni cela.

Ce qu'il est ?... Je demandais tout à l'heure bien des pages et il ne fallait qu'un mot : Carrière est le révélateur de la vraie vie. Mais ce mot commande toutes les pages que je demandais...

« Les formes qui ne sont pas par elles-mêmes, mais par « leurs multiples rapports, tout, dans un lointain recul, nous « rejoint par de subtils passages ; tout est une confidence qui « répond à mes aveux et mon travail est de foi et d'admi- « ration. »

Voilà, donnée par l'artiste lui-même, l'explication de son art. Explication radieuse pour qui de bonne foi écoute et regarde. Impossible dès lors, l'intention étant indiquée, de se méprendre sur les moyens ; nous savons que, pour l'artiste, en un perpétuel mouvement d'une vie jamais interrompue, les êtres, et les éléments mêmes de chaque être, n'existent que par leurs relations entre eux. Ainsi les formes n'apparaissent plus, réellement et profondément, que comme des signes, les indications de ce que l'œil ne voit pas, de ce qui est le seul digne objet de la pensée et de l'amour, et de ce que l'esprit et la sensibilité doivent pourtant rendre avec les ressources limitées de l'œil. — Oui, le révélateur de la vraie vie : de la vie invisible.

Mais ce peintre des réalités cachées est puissamment plastique. Il n'y a pas de peinture plus solidement modelée, plus sculpturale que la sienne. Et c'est l'incontestable présence réelle du génie qui s'affirme dans l'union d'une conception douloureusement tendre, passionnément inquiète et d'une exécution si sûre, vraie à la fois de toutes les vérités vérifiables par tous et de celles qui passent le commun horizon.

Voyez aussi bien ses portraits que ses maternités, ses nus sublimes et ses synthétiques paysages, ses panneaux décoratifs ou ses grandes compositions (comme le *Théâtre de Belleville* et sa *Vue de Paris*) : par des transpositions vastes et

logiques, c'est la même doctrine, la même philosophie sensible qui lui permet de dire toute la nature par tout l'art. C'est le même mouvement de la vie unique et universelle qui *agite* ses paysages et ses visages.

Peut-être, en effet, jusqu'à cette heure, s'est-il le plus hautement, le plus complètement exprimé par ses divinement humaines Maternités. J'en revoyais plusieurs à l'exposition actuelle, et je m'arrêtais devant *le Baiser du Soir*... Emouvant, remuant, inquiétant, troublant... « Les mots ont peur comme des poules, » disait Verlaine : ils ont peur de leur impuissance. Et il n'y en a pas pour suggérer à qui ne l'aurait vue cette beauté désespérée et touchante, toute cette faiblesse humaine si forte de tant aimer, cette mère, qui pèse, avec le crépuscule sombre, sur la menace de toutes les possibilités noires, et qui presse contre elle, et contre qui se pressent les enfants, atteints eux-mêmes, plus ou moins consciemment selon qu'ils ont plus ou moins d'années, par la contagion de l'angoisse.....

Carrière, très grand hier, grandit encore aujourd'hui. Touché tour à tour par toutes les douleurs, il a reçu d'elles les conseils sacrés, et ses plus récentes productions sont les plus belles.

§

Société nouvelle de peintres et de sculpteurs (*chez Durand-Ruel*). — C'est la quatrième exposition de cette très intéressante et de plus en plus importante Société, dont notre confrère Gabriel Mourey a si heureusement pris l'initiative. Peut-être, toutefois, serait-il permis d'objecter contre précisément l'importance numérique, matérielle, qu'elle prend. Ces salons particuliers, qui sont autant de symptômes d'une réaction juste et nécessaire contre les salons annuels, devenus trop vastes et où l'on se perd, — manqueraient, dépasseraient leur but s'ils exagéraient eux aussi leurs proportions.

D'autant plus qu'il ne faut sans doute point tant de place aux chefs-d'œuvre...

C'est à M. Charles Cottet, je crois bien, qu'est allée d'abord ma sympathie et c'est lui qui l'a retenue, ici, le plus longtemps. Cette vision brusque, pourtant, et qui exige pour chaque tableau trop de déplacements du regard, cette compréhension grossissante, cette composition soulignante, cette peinture enfin d'homme aux épaules carrées, aux bras courts, n'est pas toujours en bien directe correspondance avec mes plus natu-

relles prédilections. Mais je sens là une force en mouvement.

Le « portrait de Mme M. et de sa petite-fille », par M. Caro Delvaille, me permet de croire que mes précédentes appréciations sur le talent de ce jeune homme étaient fondées. C'est toujours cette délicieuse facture et particulièrement ce jeu exquis des blancs et dès noirs. Mais cela ne dépasse pas l'horizon des yeux. Le lien de la sensibilité manque. Cette grand'mère est étrangère à cette petite-fille, et le hasard seul a placé l'une auprès de l'autre ces deux figures.

La même froideur se retrouve chez M. de la Gandara. Le portrait de la comtesse Mathieu de Noailles, somptueux et vide, n'est pas le portrait du très vibrant et très touchant poète que nous savons, de cette âme « si jointe à la terre », selon sa propre et belle expression. C'est une chose d'apparat, vaine.

Il faut que je me hâte... Les paysans de M. Claus et de M. Dauchez — c'est peut-être le goût des contrastes qui réunit sous ma plume ces deux noms — valent par des qualités opposées de clarté joyeuse et de tristesse crépusculaire.

M. Eugène Vail est, à coup sûr, parmi les paysagistes les plus savants que je sache, non les plus ardents.

M. J.-E. Blanche m'étonne et m'étourdit, sans me prendre. Cela est sonore, prestigieux; cela semble factice.

§

Cercle de l'Union artistique (*rue Boissy-d'Anglas*). — « O les cochons, les cochons, les cochons ! » ose articuler un personnage de Dostoïewsky, épouvanté et dégoûté de l'abjection morale de ses contemporains. Je ne chercherai pas mieux — non ! — ni plus courtois pour exprimer l'espèce de panique indignée dont je suis pris devant les abominables productions de plusieurs notables entre les plus criés des soi-disant peintres et sculpteurs de ce temps. En vérité, la formule est bonne, je l'ose à mon tour et pourrais m'y tenir pour toute critique : O les cochons !

(Je pourrais ainsi m'abstenir de parler de ces manifestations « spéciales », académiques et mondaines, où la vie et l'art sont également étrangers. Mais je veux une fois dire pourquoi jusqu'à cette heure, en effet, je me suis abstenu et pourquoi je m'abstiendrai désormais d'appeler l'attention des lecteurs d'une revue comme celle-ci sur des choses comme celles-là, — et ce pourquoi, le voici :)

Signées de noms vénérés dans les milieux les plus honnê-

tes, la peinture et la sculpture qu'on voit dans la plupart des « Cercles » comme celui de l'Union artistique sont proprement, si j'ose ainsi dire — de la sculpture et de la peinture de « mauvais lieu » et de mauvais conseil.

Les grâces maniérées, les miévreries imbéciles, tout ce qui est contraire à la vie bonne et forte, tous les mensonges, poses très et mal étudiées, gestes de comédie, sourires, afféteries, recherches d'élégance lubrique, pudeurs bêtement compliquées de perversité à fleur de peau — vous trouverez ici toutes ces ordures. Vous n'y surprendrez pas une attitude simple, un regard vrai, une étreinte franche. Vous étonnerez-vous, dès lors, de n'y trouver pas davantage une couleur vraie, une ligne pure? Cela est dessiné d'un crayon fatigué, cela est peint avec de la bave d'escargot délayée dans sait-on quelle immonde confiture!...

Le catalogue où sont inprimés les noms des auteurs de ces choses est le bottin de l'ignominie contemporaine. Lisez : Aublet, Béraud, Bonnat, Bouguereau, Carolus-Duran, Gérôme, Lefebvre, Mercié, Puech...

Ohé, passants d'outre toutes frontières qui pensez en de tels salons admirer la fleur de l'art français, — non et non ! ce ramas d'inepties haut cotées n'a rien, entendez-moi bien, rien de commun avec l'art français, non!

§

Galerie B. Weill. — Il faut visiter les églises espagnoles de M. Evelio Torent et les paysages parisiens et normands de M. Dufy. Je les ai vus en quittant le « Cercle de l'Union artistique » : peut-être ont-ils, dans ma pensée, bénéficié de l'accidentelle comparaison. Mais ils n'en avaient pas besoin pour m'intéresser. Il y a là des désirs, du talent en période de recherches, des yeux ouverts hors des académies, une ingénuité que l'adresse n'a pas corrompue. Il y avait, pour moi, — là, à cette heure-là — du repos, et il y a pour tout le monde de l'espérance.

Toutefois, je crains, les églises de M. Torent sont regardées d'un œil un peu froid, un peu désintéressé. L'artiste a peint sa chapelle espagnole de la Miséricorde sans plus d'émotion que son intérieur breton d'auberge — et peut-être beaucoup de bons esprits pensent-ils que ce « désintéressement » est une excellente condition de production artistique ; mais, je ne suis pas de ces bons esprits. — Pour autrement dire la même chose, je suis, grâce à M. Torent, au fait de l'aspect matériel

et pittoresque des choses gothiques et mystiques : leur atmosphère me reste inconnue — et c'est justement ce que j'aurais voulu connaître.

M. Dufy, très jeune, s'est attiré déjà les plus précieuses sympathies. Il les mérite par un sens juste du mouvement des foules en plein air. On voudrait toutefois à ses terrains plus de solidité, plus de profondeur à ses derniers plans.

Je note, avec l'espoir de les retrouver bientôt en développement, ces deux nouveaux et très jeunes artistes, MM. Lejeune et Metzinger, qui exposent à la même galerie des paysages insuffisamment significatifs.

§

Galerie Silberberg. — Entre M. François Guiguet et Léon Delachaux, qui semblent regarder la vie par la même fenêtre, il y a la distance de l' « observation » au « sujet », de la peinture à l'illustration, de la sensibilité à la sentimentalité. Bien entendu, dans ces termes précis à l'excès, la critique, si je m'y tenais, manquerait de cette souplessse sans quoi la vérité n'est pas vraie, et je vois bien, par exemple, tout ce qu'il y a de délicatesse attentive dans la principale des compositions de M. Delachaux, — cette chambre de famille, modeste, calme, où les choses, autour de la jeune mère, sont comme une émanation sensible de sa simplicité. Qu'est-ce qui manque? On ne peut dire que cela soit nul ni trop adroitement peint. Serait-ce trop composé? Les intentions seraient-elles trop écrites?

Guiguet aussi est un intimiste. Mais dans la vie individuelle de ses personnages il semble moins intervenir : c'est justement, je pense, qu'il intervient plus puissamment. Ses jeunes filles du peuple sont vraies, simples. Il les a longuement et fortement étudiées, et il y a un grand charme dans ses précieux passages du blond des cheveux, du blanc des chairs à la douce et légère couleur de l'atmosphère parisienne. Guiguet est un artiste sincère, probe et fort. Je regrette qu'il ait cru devoir exposer sa *Joueuse de guitare* — une erreur, me semble-t-il.

Les douceurs un peu molles de M. Guilloux, les brutalités contrastées de M. Hochard, les violences tragiques de M. Péters-Destéract mériteraient d'être étudiées de plus près que je ne puis faire aujourd'hui.

Tableaux de M. Louis Japy (*19, rue Caumartin*). — M. Louis Japy a deux palettes, l'une claire, celle d'un peintre

d'éventails, et l'autre sombre où finiront par s'harmoniser les solides couleurs d'un peintre de vrais tableaux. Je laisse voir que je préfère la seconde et je laisse entendre que ni l'une ni l'autre ne me retiennent beaucoup. Ces paysages — topographiquement qualifiés au catalogue : « Saint-Galmier et ses environs » — ces plaines, ces arbres, ces étangs, ces fermes, ces rivières et tous ces troupeaux de moutons ne semblent guère plus du lieu dit que d'ailleurs, — ce qui me serait bien indifférent si, du moins, ils étaient vibrants de vie universelle.

Je note toutefois le tableau désigné « chaumière, crépuscule », comme celui où l'on croirait le plus nettement voir s'affirmer une vision de nature.

§

« **Américan Art Association** ». — La Tribu américaine, campée en plein Paris dans l'art français, devient inquiétante. Dans son *Exhibition* de la rue Notre-Dame-des-Champs on ne compte pas moins de quarante-neuf exposants et de cent vingt-sept œuvres. C'est beaucoup si cette contribution est surtout celle du quartier Montparnasse et s'il y a de l'Amérique aussi de l'autre côté de l'eau... Or, il y en a!

Seulement, de cette nombreuse quotité vous emporterez peu de souvenirs.

Presque tous ces étrangers sont très habiles. Dirai-je qu'ils le sont trop? Et n'ai-je pas le droit de le dire si l'habileté est leur seule vertu?

Pour la plupart, habilement ils refont tout ce qu'inventèrent les initiateurs de l'art moderne. Et ces colons transatlantiques font mieux que les maîtres. Le talent évite les fautes de génie.

L'« American Association » est une réunion de lunes, — satellites d'astres divers, qui brillent ailleurs.

Voilà l'effet général : mais une affirmation si catégorique ne va point sans comporter de précieuses exceptions.

J'ai retrouvé avec plaisir M. A. D. Gihon, que j'ai déjà signalé une première fois ici. Sa *vieille église* est une belle et puissante chose d'un vrai paysagiste.

La montagne (*le Fletchhorn*) de M. Eben F. Commins, *le Soir en Toscane* de M. B. A. Robinson, *la Femme en rose* de M. F. C. Frieseke, enfin la *Mlle Jeanne* de M. Alfred H. Maurer demeurent dans ma mémoire comme des indications personnelles et précieuses.

§

Erratum. — J'ai par erreur, dans ma dernière chronique, attribué à M. Dario de Regoyos un tableau qui est de M. Gabriel Roby. Ils ne peuvent, en somme, s'offenser ni l'un ni l'autre d'une confusion qui les honore tous deux : puisque l'œuvre est belle.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Un centenaire à l'Académie de France à Rome. — On va, ce mois-ci, célébrer le centenaire du transfert de l'Académie de France du palais Mancini à la villa Médicis. De grandes fêtes vont avoir lieu à Rome et à Paris; là-bas, l'ambassade, la colonie française, les pensionnaires, les actuels et les anciens qui feront le voyage; discours, banquets, inauguration du buste de Suvée, directeur de 1791 à 1807; ici, échos et reflets sous les yeux du président de la République, des ministres, plaquette de M. Vernon, etc.

Je viens de revivre, à l'aide des rares documents qui nous restent, les dernières années passées par les pensionnaires du roi à la villa Mancini. Jusqu'au décret du 25 novembre 1792, qui supprime « la place de directeur de l'Académie de France », c'est l'effritement, la mort lente, la désagrégation, sans rien de très notable.

Cependant, sous l'avant-dernier directeur, sous Lagrenée l'aîné, il y eut quelques incidents à noter, en plus d'une petite comédie qui a sa saveur. Tout d'abord, il faut poser les personnages et le milieu. La situation de l'Académie est précaire, cette situation-là n'est pas nouvelle en 1786!

Voici ce que l'auteur de la *Veuve du Malabar* en écrit à d'Angiviller :

« A Rome, le 18 janvier 1786.

» Monsieur le Comte,

» Mon épouse me prie de vous représenter que l'extrême chèreté des vivres ne permet plus au cuisinier de fournir la table des Pensionnaires pour les 30 baïoques par tête qui lui ont été passé il y a douze ans par M. Hallé, sans se mettre dans la nécessité de prendre à crédit et de se ruiner ainsi peu à peu, ou pour éviter cela de quitter sa place. Les Pensionnaires de leur costé se plaignent, grondent le cuisinier, etc...

» Effectivement, ma femme a payé la barrique d'huille dernièrement 26 et 27 écus, qui n'en coûtoit que 14 il y a quelques mois et depuis un tems tout est renchéris à proportion.

» Je vous supplie, monsieur le Comte, de vouloir bien m'autoriser à donner quelque chose de plus au cuisinier ne fusse que 5 baïoques par jour de plus à chaque pensionnaire. Pour ce qui me regarde personnellement je ne demande rien, vuë qu'à mon arrivée à Rome j'ai mis mon fils aisné au Séminaire, moyennant cela le cuisinier a une bouche de moins à nourir. Mais pour la table des pensionnaires, c'est une justice de donner une compensation, d'autant plus que le cuisinier est obligé de payer le blanchissage du Linge de Table et des Lits des Pensionnaires, et leur fournir à chacun une livre de chandelle par mois, et de nourrir deux garçons de cuisine... »

Des quidams rôdent autour de l'Académie, « gens à projets », gentilshommes ruinés, qui cherchent à faire du commerce, — ou plus simplement, amateurs assez peu renseignés. Tel, ce M. de Cresquy et sa *Vénus*:

« A Rome, le 5 juillet 1786.

» Monsieur le Comte,

» J'ai l'honneur de vous prévenir que M. de Cresquy, qui est parti la semaine dernière, ne manquera pas à son arrivée de nous parler d'une Vénus antique qui est à vendre chez *Volpato*. M. de Cresquy vouloit à toutte force que je vous écrivisse pour vous la faire achepter pour le Roy; mais, quoiqu'il dise que ce seroit une bonne acquisition à faire, je me suis toujours refusé à vous en écrire, parce que c'est tout au plus une antique de 3e ordre, et dont *Volpato* veut 24 mille francs.

» La Tête et les bras sont restaurés, la Tête est une Tête antique que l'on dit appartenir au Torse quoique trouvé dans un endroit différent; ce qui me persuaderoit du contraire c'est qu'elle n'est pas belle et a l'air très commune, les bras sont mal restaurés, les mains sont sottes et sans Grâce, et en général toutte la Figure est fort lourde. Il y a néantmoins des beautés. Les cuisses et les genouils sont ce qu'il y a de mieux, les pieds ne vallent rien. Il y a quelque finesse de travail dans la partie du ventre et de l'emmenchement des reins, mais le dos et la chutte des reins sont d'une femme déjà âgée, de manière que les formes en général de cette Figure sont longues au lieu que celles de Vénus de Médicis sont rondes, formes annexées à la Jeunesse et à la Beauté.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le Comte,

« Votre très humble et obéissant serviteur.

« LAGRENÉE. »

Cependant, un second fils est né au roi. Des réjouissances officielles sont ordonnées, au cours desquelles un incident assez grave va se produire :

« A Rome, le 26 juiillet 1786.

» Monsieur le Comte,

» Monsieur le cardinal de Bernis ayant reçu par un courrier extraordinaire la nouvelle de l'heureux accouchement de la Reine, m'envoïa un gentilhomme pour m'en faire part, ainsi que les illuminations qu'il feroit à cette occasion. En conséquence, j'ai pensé que l'Académie devoit aussi témoigner sa joye. J'ai donc fait illuminer en dehors les croizées de l'appartement du Roy, mais simplement, car l'usage est que les illuminations doubles ne se font que pour les premiers nés des princes mâles telles qu'elles ont été faites à la naissance de Monseigneur le d'Auphin. »

Et en post-scriptum il ajoute cette nouvelle :

» du 22, à 4 heures après midy.

» Le Sr Drouais ayant été insulté par un ouvrier Italien et menacé du couteau, je m'en suis plaint au gouverneur qui l'a fait arrêter et mettre en prison. Je crois qu'il sera fouetté en place publique. Le motif est que M. Drouais avoit sauvé un homme que le dit Italien étoit après vouloir assassiner à coups de couteau, et cet homme étoit un serviteur de l'Académie. »

L'homme est un menuisier qui travaille pour l'ambassade d'Espagne. Voilà qui va singulièrement compliquer l'affaire :

« A Rome, le 11 octobre 1786.

» Monsieur le Comte,

» J'attendois pour vous parler de la suitte de l'insulte faite au sieur Drouais, la définition de cette affaire. Mais le jeune menuisier se trouvant travailler pour l'ambassadeur d'Espagne, plusieurs personnes de considération, spécialement le Secrétaire d'ambassade de France, le premier doigt de Monseigneur le cardinal de Bernis, m'est venu trouver dimanche dernier, me présenter qu'une punition de trois mois de liberté corrigerait pour toujours ce jeune étourdi à qui le vin plus que la méchanceté avait fait commettre cette incartade, d'ailleurs fils de fort honnêtes gens ; il me pria instamment

de ne pas poursuivre une punition plus rigoureuse, qui déshonorerait sa famille. Enfin, touché des larmes de sa mère, de ses sœurs et du reste de tous ses Parens qui vinrent le même dimanche demander grâce en embrassant mes genoux et me priant les mains jointes d'avoir pitié d'eux, j'ai acquiescé à ce qu'il soit rendu à ses Parens. J'ai néantmoins exigé qu'il vint accompagné de sa mère à l'Académie faire en quelque sorte amende honorable et aussy qu'il vint en pleine table, à l'heure de midy, lorsque tous les Pensionnaires sont rassemblés, faire des excuses au sieur Drouais, promettant d'être plus circonspect à l'avenir, ce qui doit se faire dans peu. J'aurai l'honneur de vous en écrire lors de l'entière réparation. »

Maintenant, voici la comédie.

Chardigny, le sculpteur, s'est épris de la fille du directeur. Un billet de l'amoureux a été intercepté.

Lagrenée, qui a été l'élève de Carle Van Loo et peintre de l'impératrice Elisabeth Petrowna, contre toute prévision, Lagrenée pousse d'effroyables cris. Il ne prévient pas officiellement d'Angiviller, mais il fait un bruit énorme, écrit à Pierre, à d'autres.., si bien que l'aventure se sait, qu'on glose partout, et que, naturellement, le surintendant demande des explications.

Pierre, non sans malice, s'exécute. Il tient le directeur de l'Académie romaine pour un innocent et maladroit brouillon. A propos de lui, un jour, en marge d'une communication officielle, il écrira : « Tous les Iroquois ne sont pas aux Indes Occidentales... »

Pierre écrit donc au comte d'Angiviller :

« Je ne retrouve point, monsieur le Comte, la lettre de M. Lagrenée, peut-être l'ai-je brûlée, la croyant inutile, mais en voicy le contenue.

» Le sieur Chardigny paroit s'attacher à l'une des filles de M. Lagrenée ; et lorsque l'imprudence attachée à son âge eut fait connoître ses projets, les parens leurs deffendirent touttes conversations Particulières et touttes démarches Empressées. Quelque temps écoulé il écrivit à la jeune Personne et luy conseilla de prendre les clefs pendant le sommeil de Madame sa Mère, de sortir, de le venir joindre en un lieu indiqué et de partir avec luy. La Demoiselle qui a reçu l'ancienne Education remit la lettre à Madame sa Mère. Alors le Père chassa et deffendit son apartement au jeune homme, ainsi que tout saluts ou réunions hors de l'Académie.

» M. Lagrenée finissait son détail par une prière de ne point faire perdre au jeune homme son état, en croyant qu'il fut de mon devoir de parler de cette aventure désagréable pour luy ; et dont l'Etat pourroit faire tenir des propos. »

Ah ! comme il est heureux que la demoiselle ait reçu « l'ancienne Education »...

Cependant, tout ceci est évidemment fort grave. M. de Angiviller en informe le roi.

« Le sieur Chardigny, sculpteur, pensionnaire de Votre Majesté à l'Académie de Rome, s'est rendu coupable envers la famille du directeur d'une conduite qui ne tendoit pas à moins qu'à la déshonorer. Je pense qu'un pareil délit ne pouvoit être puni que par le renvoi de ce jeune artiste hors de l'Académie.

» J'ai cru toutefois convenable de mettre la chose sous les yeux de Votre Majesté, afin qu'Elle veuille bien en ordonner.»

Le roi ordonne le renvoi. Pierre, averti, présente cette « observation » :

« Observation.

» En renvoyant le sieur Chardigny de l'Académie de Rome, M. le Comte va prononcer s'il juge à propos que M. Lagrenée lui accorde la somme d'usage pour revenir en France.

» La punition du renvoy emporteroit avec elle la privation de la gratification du retour ; mais si M. le Comte veut que ce jeune artiste quitte Rome incessamment, il faut le mettre à portée de le faire.

» Au reste l'obtention de cette gratification pourroit dépendre de la manière dont il exécutera les ordres de Monsieur le Comte. »

Enfin, le Surintendant mande au père inquiet :

« Versailles.

« La conduite, Monsieur, dont le sieur Chardigny s'est rendu coupable en vers vous est de nature à intéresser autant l'honneur de l'Etablissement où il avoit été admis par la bonté du Roy que votre honneur propre. Aussi, je ne crois pouvoir faire moins que de renvoyer de l'Académie ce jeune artiste, comme indigne des bontés de Sa Majesté. Je vous autorise en conséquence à lui notifier qu'il ait à quitter sous...heures, l'Académie. »

Et alors, cet homme qui a fait tant de bruit autour de l'amourette du sculpteur, remercie en des termes admirables

« A Rome, le 1er février 1786.

» Monsieur le Comte,

» Je vous avoue que j'ai oublié le devoir de l'homme du Roy, en ne vous faisant point part du délit du sieur Chardigny. Celui de père a prévalu, il a des droits plus naturels et au moins aussi sacrés, puisqu'il s'agissait de l'honneur et du repos de toute ma famille.

» Vous êtes obéi, j'ai notifié au sieur Chardigny que le Roy, ayant été instruit de la malheureuse lettre qu'il avoit eu l'audace d'écrire à une fille, vous m'ordonniez, monsieur le Comte, de sa part, de le renvoïer et que sous huitaine, il ait à sortir de Rome, que je lui remettrois les 100 écus de France pour s'en retourner, au cas qu'il se comporta avec réserve, dans la juste punition de son manque de respect. Ce à quoi il a repondu qu'il comptoit éclaircir cette affaire là à Paris. J'ignore ce qu'il entend dire par ces paroles. Dieu veuille que ce malheureux n'aille pas troubler le repos de mes vieux jours à mon arrivée à Paris. »

Bernis est prié de n'accorder aucun secours à l'amoureux. Et enfin, le 27 février 1786, l'« Iroquois » de Pierre peut écrire au directeur des Bâtiments :

« 27 février 1786.

» Monsieur le Comte,

» J'ai l'honneur de vous faire part que le sieur Chardigny doit partir cette nuit. Je lui ay remis suivant vos intentions les 300 livres de France pour son voïage, et l'apoint de sa Pension échu d'un mois et huit jours. »

VIRGILE JOSZ.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Bijoux pour femmes et orfèvreries sacrées. — Le concurrent mystérieux de Lalique : *M. Le Turck.* — Vaisselle plate : *Baffier, Charpentier.* — Etains de France et cuivres allemands. — Ciselure : *Vernon, Roty, Brateau, Seguin.* — L'orfèvrerie d'église : *Viollet-le-Duc, Vaudremer, Genuys, Godard.* — Foyer de la Renaissance actuelle : l'Ecole des arts décoratifs.

Si ancien que soit un siècle, si barbare que soit une race, un art, dans ces ténèbres, resplendit : le Bijou ; et non pas à l'état d'infériorité, mais cultivé, raffiné. C'est que par lui toute aristocratie s'affirme, c'est qu'il se dédie à la femme. Il est l'indispensable consécration des amours et des gloires.

Quelle floraison de styles depuis les origines jusqu'au

XIXe siècle : mais vint le fatal Empire Ier, qu'a suivi l'étrange société moderne. Elle n'admit plus que la valeur quantitative et la matière : brutalement, avec une hâte de voleuse, elle enfilait les pierres de prix, sans souci d'arrangement. Où le métal s'imposait, eh bien ! que ce fût de l'or, par lourdes masses. Voire, qu'il se bouffît, creux du dedans, pour paraître, au dehors, encore plus gros, plus cossu, plus cher. Et bientôt l'on écarta dédaigneusement les pierreries de couleurs, aux regards multicolores de saktis Diamant, seul, tu restas, pour ce que d'un coût plus grand et connu de tous!... Après cela, il n'y eut qu'à se parer de pièces de 20 fr. : on s'y prostitua.

Ah ! meuble de cette maison flottante qu'est le costume, devais-tu donc, toi-même, subir l'ombre du Muflisme ? Cette cécité sans précédent devant l'art décoratif, c'est à-dire devant la beauté de vivre,a coïncidé bien curieusement avec le perfectionnement, en littérature, du style descriptif : on se paya de mots. En effet, que l'objet décrit soit laid ou beau, il n'y paraît dans une description, et l'écrivain a déjà remporté son triomphe dès qu'il a évoqué, en sa couleur approximative, en sa silhouette la plus générale, l'objet parmi les brumes de notre susbtance grise.

Un esprit, une époque, tant soit peu artistes, ne goûtent là que viande creuse, et s'irritent de ces chatouillements... stériles. La plus sobre analyse fera mieux leur affaire.

Aussi tombe de nos livres le fard descriptif à mesure, voyez, que de belles réalités surgissent à nos murs et jusqu'autour de nos doigts.

Nous ne parlerons pas des ouvrages du fameux **Lalique** Pour expliquer l'apparition de son art merveilleux encore que surtout théâtral, il faut d'ailleurs remonter à un fait peu connu des années 1877-1878 et qui a bouleversé l'histoire de France (puisqu'en fin de compte l'art demeure comme le résultat suprême des plus vastes mouvements humains, longtemps après leur extinction : tel ce corail...) A cette époque, M. Louvrier de Lajolais prit la direction d'une école de dessin : on la nationalisa bientôt sous le titre d'« Ecole des arts décoratifs ». Là, MM. Génuys et De la Rocque commencèrent des cours... Et ce furent les apôtres de la grande parole jetée par Viollet-le-Duc.

Or, parmi les élèves en quête auprès d'eux d'une renaissance décorative, il y avait M. **Le Turck**, lequel possédait une fabrique de bijouterie avec son associé, M. Duval. Vers 1884, ils décidèrent de tenter l'effort...

Timidement, on dessina d'abord des bijoux d'un ensemble plus intéressant; on se reprit à ciseler des feuilles; on plaqua des métaux. Et vous retrouveriez mainte composition du Le Turck d'alors copiée par les bijoux en faux. Maintenant, à l'instar des vieux maîtres, il utilisait les pierreries de couleurs, émeraudes, saphirs, rubis, topazes, améthystes, — il profitait de leurs accidents naturels !

C'est alors qu'un concurrent commercial, Lalique, prit peur ; il chercha aussi. Une heureuse erreur devait lui donner la liberté, la fortune : il essayait de réaliser des nœuds de rubans en émail champlevé sur argent. Pour cela, il faisait passer sur l'émail un ruban qui, pensait-il, y laisserait ainsi son empreinte. Mais l'image obtenue était invariablement pitoyable, lorsqu'un jour la distraction d'un ouvrier fit repasser deux fois le ruban à la même place. Il en résulta une moire magnifique. Cela eut un succès fou. Affranchi du coup de sa clientèle mercantile, Lalique poursuivit âprement ses recherches, sacrifia sans compter, eut la renommée, la gloire.

Le Turck, cependant, continuait son œuvre : que de joyaux, étalés orgueilleusement aux vitrines à la mode, sortent, conception, de son cerveau, exécution, de ses ateliers ! Ne vous prenez donc plus, ô snobs, à rougir de préférer parfois, en votre for intime, telle œuvre anonyme aux splendeurs de cinquième acte et d'apothéose signées Lalique. Cette délicate merveille, mieux appropriée à l'élégante qui, à côté de vous, se damne de la regarder, vient d'un Maître, — admirablement secondé d'ailleurs par les collaborateurs que sa générosité lu attache. Et son nom reste obscur ! En effet, que non seulement les marchands ont avantage à le taire, mais certaines clientes directes.

Nous ne ferons allusion ici qu'à telle grande dame, aussi illustre par son titre (des rois l'ont porté) que par une bienfaisance et des richesses d'art non moins royales. A sa sœur même, lui enviant ses joyaux inédits et certains objets délicieusement ciselés et adornés d'émaux, elle ne veut pas révéler de qui les elle tient — car elle a su découvrir notre artiste, — et elle se borne à dire : « d'un homme à moi. »

Il ne l'ignore pas, et sourit. Admirez dans son atelier ces *deux coupes semblables :* à leur vasque plate et doucement courbée s'épanouissent les feuillages et les fleurs crucifères de la plante qui, par sa tige, en fait le pied, au bas duquel s'empâtent les racines. Cette plante fut tissée d'un réseau d'or aux ajours remplis d'un émail glauque et à demi transparent comme

l'eau morte. Vers le haut du pied, un renflement léger produit des bourgeons d'or, à l'œil constitué, pour chacun, d'une turquoise. Voici *une boucle :* d'un héron, au corps tiré d'une perle déchiquetée naturellement, les pattes et le long col sont d'or, çà et là émaillé. *Une épingle* pour votre chapeau : qu'un scarabée au corps d'opale s'empale sur l'acier ; mais qui trouvera les mots pour dire sa tête et les petites pattes de métal bruni ? Laissez aussi s'enrouler à votre poignet quelques tendres cyclamens d'or ciselé : voilà *un bracelet !*

Eh quoi ! vous croyiez que le commerçant obtenait cela de ses ouvriers ? C'est chez **Le Turck**, vous disons-nous, c'est chez **Fouquet**, c'est chez **Cauvain**, qu'il va s'en munir, au dam de votre bourse. Comme à Lalique, toute manière est bonne à ces trois maîtres : mais ils dépassent les écoles de jadis dans leur emploi des émaux, plaqués sur métaux, champlevés, dégradés, ou sertis dans le métal, translucides et plus beaux que toutes les gemmes — presque égaux aux gouttes de la rosée prise en des fils d'araignée, lorsque s'y joue l'aurore !

§

Que des mains aussi amoureusement décorées s'encanaillent à toucher notre vaisselle d'argent, c'est pitié ! Laissez-la, ô femmes, à vos commensaux hideusement engaînés dans l'habit noir où s'écrase la difforme croix de la Légion d'honneur, parmi tant d'autres crachats, comme ils disent.

Exceptez toutefois quelques pièces où **Baffier** modela des figurines dignes, par leur naturel, du réaliste xve siècle ; encore qu'il ne les lie point au vase comme, en ses étains, **Charpentier**, d'un si mol abandon. Cet art de la figure, si poussé, a permis de ciseler quelques ouvrages parfaits : ainsi le fameux bracelet de **Roty** que l'on peut voir au Luxembourg. Citons encore **Vernon**, puis **Brateau** et **Séguin**, par qui vit toute une flore stannéenne.

Quant au cuivre, il étincelle surtout en Allemagne, grâce à **Miller**.

§

Où l'orfèvrerie ne pouvait périr, c'était dans le tabernacle des arts, l'Eglise.

Oui, en dépit de la rue Saint-Sulpice, en dépit des goûts populaciers de prêtres mal recrutés et sans instruction, les architectes ont livré là aussi la bataille sainte.

C'est même là que **Viollet-le-Duc**, partout ailleurs érudit, se révèle créateur. Une technique profonde, une habileté inouïe, la connaissance complète du dessin (nous voulons dire de tous les dessins) trompèrent l'architecte, mais servirent l'orfèvre. Parti du siècle XIII, et bientôt entraîné, il est arrivé à laisser un trésor merveilleux, tant dans ses études du Trocadéro et aux divers musées qu'à l'Ecole des arts décoratifs et dans certaines entreprises industrielles, comme la maison Trihoullier, par exemple (qui, d'ailleurs, date du XVIe siècle).

Vandremer apporta son génie méthodique : aussi avec quelle exactitude le mobilier d'orfèvrerie s'adapte à la conception architectonique de ses trois églises, Montrouge, Auteuil et la Basilique grecque de la rue Bizet ! Partout sévère, de simple proportion, fils (mais non pas imitateur) des romano-byzantins, il évolue cependant de la carrure de Montrouge au somptueux de la rue Bizet. Toutefois, son chef-d'œuvre est la *châsse* qu'il a faite pour M. Dervillé, en forme de maison au toit aigu, que couronnent des trilobes.

Si **M. Genuys** n'a donné qu'accidentellement de l'orfèvrerie, un architecte encore, **M. Godard**, s'y spécialisa et dans un esprit tout moderne : l'art nouveau se voit distancer par ses *ciboires*, ses *candélabres*, ses *lustres*, qui ont, en sus, la fière tenue et cette expressivité, fortement déduite, de chaque détail, qualités généralement étrangères à notre temps. C'est une même idée qui donne à ce *calice* son profil si actuel de nervosité frémissante et, pour le décorer, y interpréta, en une muette série, des marguerites ; c'est une même idée qui peuple les branches de ce *lustre* avec un feuillage et qui les réunit d'une couronne avant qu'elles n'aient épanoui les fleurs étonnantes d'où jaillit la chaste lumière électrique.

Ainsi partout l'Architecte travaille et engendre Certes, il se trompe plus d'une fois. Mais les dedains du journaliste et du bourgeois (si indulgents au tableau « de genre », aux femmes offrant une palme à un buste officiel, aux complets-Godchaux fidèlement moulés en bronze), les dédains de cette race extraordinaire pour qui la beauté (dont elle a la bouche pleine) ne réside vraiment qu'à l'intérieur de cadres bien fermés ou prudemment isolée sur les socles, l'Architecte peu les mépriser à bon droit, du fond des Cent Arts qu'il relève en cette heure glorieuse !

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La campagne du théâtre de la Monnaie est extrêmement brillante et intéressante cette année ; non seulement la direction Guidé-Kufferath poursuit les meilleures traditions qui ont élevé si haut la réputation de notre première scène lyrique, mais, par d'intelligentes et artistiques innovations, cette direction enrichit et consolide encore l'œuvre de ses prédécesseurs. Administrateurs très adroits et très entendus, ces directeurs se montrent avant tout des artistes d'un goût très sûr et d'un rare esprit d'initiative. Excellents musiciens tous deux — l'un, M. Maurice Kufferath, est un critique et musicologue éminent, l'autre, M. Guidé, un virtuose de premier ordre, professeur de haut-bois au Conservatoire — ils sont aussi des hommes de théâtre très entendus qui ont notamment réalisé de véritables merveilles de décor, de mise en scène et de figuration en rompant avec toutes les coutumes et usages surannés et hétéroclites. Depuis l'ouverture de la saison, nous leur devons de nous avoir fait connaître la *Fiancée de la Mer* de Jean Blocks, qui poursuit sa triomphale carrière, et en est aujourd'hui à sa 30e représentation; nous leur devons aussi d'excellentes reprises de *Carmen, Cendrillon*, de la *Walkyre*, de *Lohengrin, Tannhæuser* et le *Crépuscule des Dieux*, suivies d'une superbe et prestigieuse remise à la scène de *Siegfried;* et enfin ils nous ont présenté, dans des conditions irréprochables, la dernière œuvre de M. Vincent d'Indy, le chef de votre jeune école musicale.

La critique a unanimement constaté la beauté grave, la belle tenue et l'intense passion de cette action musicale en deux actes, intitulée *l'Etranger*. Il s'agit plutôt, comme on l'a dit, d'un drame psychologique et de rêve que d'un drame d'action. Un troublant mysticisme, des influences occultes y marient de la façon la plus heureuse et avec une harmonie, on dirait shakespearienne, à des scènes franchement réalistes et à des interprétations de phénomènes naturels, marées et tempêtes. L'étranger, le personnage principal, est une sorte d'apôtre néo-chrétien et quasi tolstoïsant, doublé d'un bienfaisant thaumaturge. Etabli dans une bourgade de pauvres pêcheurs, il a adopté leur rude métier et du produit de ses pêches abondantes et véritablement miraculeuses, il soulage la misère de ses compagnons moins heureux. Pourtant ses obligés le méconnaissent et poussent l'ingratitude et l'ombrage jusqu'à lui

en vouloir. Seule une jeune fille, irrésistiblement conjurée par son attitude noble et triste comme par ce que sa personne dégage de mystère, finira par s'éprendre pour lui d'une ardente et impérieuse passion. Un jour même, elle parvient à émouvoir ce juste, ce chaste et ce sage, elle lui arrache presque un aveu d'amour; mais, comme Lohengrin, forcé de fuir Elsa, par l'ordre de sa mission, l'Etranger, condamné à vivre seul, et à qui sa vocation interdit de chérir spécialement une créature humaine à l'exclusion des autres, va quitter le pays et celle qui espérait devenir sa femme. Avant de partir, il prie la jeune fille de lui pardonner l'imprudente parole par laquelle il lui avoua un amour auquel il lui est défendu de s'abandonner.

— Qui es-tu donc enfin? crie Vita affolée.

— Je suis celui qui rêve et qui aime, celui qui rêve le bonheur de tous les hommes frères.

— Alors pourquoi me quitter, toi qui as pitié des autres, toi qui ne prétends chercher qu'à faire le bien, pourquoi m'imposes-tu la pire des souffrances?

L'Etranger déplore l'inéluctable loi, mais, esclave de celle-ci, il adresse à Vita un émouvant adieu : « Prends cette pierre, lui dit-il, en lui tendant l'émeraude enchantée qui brille à son bonnet et à laquelle les pêcheurs attribuaient une vertu maléfique, par elle une volonté droite et pure peut s'imposer aux vents et aux flots. Je n'en suis plus digne : contre tout droit j'ai troublé ta jeune âme; la passion a triomphé de ma volonté; j'ai commis l'injustice, j'ai démérité. »

Mais Vita ne se résigne point à cette séparation et, attestant l'Océan qu'elle n'appartiendra à nul autre qu'à celui qui l'a abandonnée, elle jette à la mer le talisman mystérieux. Une tempête furieuse éclate, une barque se trouve en perdition. Soudain un cri : « Armez le canot! » C'est l'Etranger, rappelé par son devoir de sauveur. Malgré les objurgations, il embarquera et, personne ne voulant l'accompagner, il se dévouera seul. En ce moment, une femme écarte la foule et, tombant dans les bras du héros, elle prend place à ses côtés, pour l'accompagner dans la mort. La partition traduit à la perfection le pathétisme spécial et en quelque sorte philosophique de cette aventure qui se réduit en somme à la situation de deux âmes. Mais si cette musique de haute race révèle tout le mystère, le trouble, les pudeurs, les scrupules, les fatalités qui se partagent les âmes de l'Etranger et de Vita, elle interprète aussi, avec un rare bonheur, comme je le faisais entendre

plus haut, les magnifiques et terrifiantes furies des éléments ou encore les noirceurs, les malveillances, les extériorités farouches et matérielles de la population.

Il serait assez oiseux, je crois, d'insister sur la technique et le métier de M. d'Indy. Cette œuvre nouvelle, aussi châtiée, aussi voulue que *Fervaal*, n'est pas moins noble et émouvante. Ajoutons qu'elle est conçue et élaborée dans un mode et un style tout à fait différents. Les récits et les chants en paraissent d'une ligne encore plus ferme et plus expressive. Le deuxième acte comptera parmi les créations les plus belles de la nouvelle Ecole française. Les adieux de l'Etranger et l'invocation de Vita à l'Océan arrachent des transports d'admiration aux spectateurs les moins avertis. L'œuvre a été merveilleusement montée et jouée : M. Albert et Mme Claire Friché se sont surpassés et comme chanteurs et comme comédiens dans les deux rôles principaux. L'orchestre, sous la direction de Sylvain Dupuis, met en saisissante et pure lumière cette partition extrêmement fouillée et chromatique comme toutes celles du chef de la jeune école française. Deux décors, intelligemment composés, et accordés on ne peut mieux à la couleur du poème et de la musique, ont fait sensation.

En fait d'expositions, il y eut, notable entre toutes, celle de *Pour l'Art*. Quatre artistes peintres y furent représentés avec éclat : MM. Ciamberlani, Fabry, Verhaeren et Amédée Lynen. M. Ciamberlani est un Flamand d'origine italienne; origine latine qui éthérise et spiritualise en quelque sorte ses conceptions participant de la profondeur et de la solidité des ambiances de son pays d'adoption. Il continue la tradition de ceux qui pratiquèrent le paysage historique, Poussin, par exemple, et s'apparente, par le caractère hautement décoratif de ses toiles, à votre grand Puvis de Chavannes. Pourtant il demeure souverainement personnel par sa façon d'ordonner et de réaliser ses nobles rêves; il sait, dans un cadre élyséen et chimérique, rendre actives, par leurs attitudes synthétiques, des figures chaudement colorées, réunies dans l'accord du travail et du repos. Sa *Vie Sereine* est à ce point de vue une œuvre impressionnante et d'altière portée. *La Dame au collier bleu* est une toile de musée; rien de plus beau que les colorations presque vénitiennes de ce dos de femme où s'écroule la cascade d'une chevelure rousse. Une série d'esquisses témoigne aussi de la valeur du dessinateur probe et puissant, et de ce don de grouper les figures qui représente une des qualités essentielles de M. Ciamberlani.

M. Fabry est, lui aussi, un héraut de la beauté humaine, il l'exalte en des corps dessinés avec une science et une élégance toute florentines et dont il corse et fortifie la musculature, dont il avive la pulpe et la carnation avec une sensualité à la fois coloriste et athlétique éminemment flamande. Rien de plus caressant et de plus harmonieux que ces figures, réunies en des panneaux faisant songer par l'ampleur et le charme de la composition aux fameuses fresques du Primatice, à Fontainebleau. Non seulement ces chairs sont des merveilles de modelé et de ligne, mais elles ont le ton même de la nudité tiède et vivante.

M. Alfred Verhaeren, le cousin du poète, a d'opulentes natures mortes qui en font l'héritier direct des Feyt et des Sneyders ; et des intérieurs d'église ou de sacristie pour lesquels il a trouvé la somptueuse et chaude palette des Leys et des De Braekeleer. Quant à M. Amédée Lynen, on ne saurait assez louer ses dessins coloriés et ses tableautins d'une facture croustillante et spirituelle, d'une fantaisie à la foi pittoresque et falote, où il interprète les scènes populaires racontées par Eugène Demolder, créateur de la bonne ville d'Yperdamme. Combien délicieuses et de mouvement et d'expression sont les foules qui regardent passer l'*Ommegang*, la cavalcade flamande. Cela pétille et vibre de joie debridée et de verve, sans préjudice d'une exquise et très saine poésie de terroir. Une légende veut que le véritable Uilenspiegel fut le poète patriote et satirique Jacob Van Maerlandt ; je serais plutôt tenté de croire que le dernier avatar de l'immortel Espiègle nous est fourni par le peintre et dessinateur Amédée Lynen.

Parmi les autres artistes de *Pour l'Art*, je citerai : MM. Omer Coppens, Viandier, René Janssens, Firmin Baes, Colmant.

Mais c'est, avec les quatre peintres que je viens de mettre hors pair, un sculpteur, M. Victor Rousseaux ; qui eut les honneurs de ce salon. M. Rousseaux exposa une série de figurines d'une grâce exquise, d'un sentiment raffiné, presque subtil, dignes de rivaliser avec des œuvrettes du même genre que nous léguèrent les grands siècles de la Grèce et de l'Italie, mais qui dégagent une impression d'élégance, de sensibilité, d'intimisme, et de charme essentiellement modernes.

A propos de la Loi-Woeste qui, amendée d'une façon assez anodine par le Sénat, va revenir prochainement devant la Chambre, la revue l'*Idée libre* a ouvert une vaste enquête auprès des littérateurs et des artistes. Presque tous, et certes

tous les plus notoires et les plus marquants, se sont élevés contre cette loi qui sera très prochainement votée définitivement par la majorité cléricale.

Voici quelques opinions recueillies parmi les réponses des intéressés.

Edmond Picard : Ne jamais traiter en pornographie l'œuvre d'un bel artiste.

Henry Maubel : Cette loi est faite pour atteindre dans leurs interprètes les écrivains que le jury acquitte ; ne pouvant toucher aux œuvres, elle va menacer ce qui les fait vivre ; c'est une loi de censure, mais elle est hypocrite ; c'est une loi immorale ; c'est une loi imbécile.

Camille Lemonnier : Une pensée de pitié et d'humanité, une pensée sociale peut très bien se trouver mêlée à une œuvre où les convenances morales paraissent trangressées : ce serait déjà une raison pour qu'elle ait un caractère de moralité qui devrait la soustraire aux atteintes de la justice, à plus forte raison si l'œuvre manifeste un souci d'art et de beauté.

Amédée Lynen explique par cette boutade la différence entre l'art et la pornographie : M. Woeste, tout nu, pourrait peut-être servir de modèle pour un saint, cela dépendrait du sentiment que mettrait l'artiste dans son œuvre, mais le même M. Woeste, photographié dans le même costume serait indécent, si pas malpropre.

Léon Souguenet, poète ironiste : En supposant qu'une limite entre l'art et la pornographie existe, je me refuse à l'indiquer, car je ne suis pas de la police.

Emile Verhaeren : Je suis hostile à toute loi qui s'occupe de limiter le domaine littéraire. Celui-ci ne doit finir que là où finit le pouvoir créateur de l'homme.

Albert Mockel : Avant de faire voter sa loi, M. Woeste devrait entreprendre en Italie un petit voyage d'information. Dans la *Libreria* de la cathédrale de Sienne il pourrait admirer l'audacieux plafond que le pape Pie III, alors cardinal, y fit orner magnifiquement à la gloire de sa maison. Or Pie III ne se fâcha point des sujets dessinés par Pinturicchio, pas plus que le fin et délicat Léon XIII ne s'émeut aujourd'hui de voir en son Vatican les priapées de tel beau vase grec.

André Ruyters : La loi en question est la revanche des procès de Bruges. Aux yeux de certains, l'acquittement d'un Eekhoud, d'un Lemonnier, dut paraître révoltant. La législation nouvelle empêchera le retour de pareils scandales. L'idée

désormais passera en correctionnelle : plus de jurés, mais des gendarmes.

Edmond Cattier : La loi Woeste me paraît épouvantable; toutes les lois mal faites sont mauvaises, et celle ci n'est pas faite du tout ou plutôt elle semble faite pour toute autre chose qu'il n'est dit. C'est une loi de bon plaisir qui pourra donner lieu aux plus arbitraires persécutions politiques et religieuses.

Maurice Maeterlinck : J'ignore les termes du projet de loi Woeste, mais venant de lui, d'avance, il est indubitable qu'il est mauvais, perfide et haïssable.

Eugène Demolder : La loi Woeste peut devenir, et deviendra, un instrument nuisible contre la liberté de penser, de dire et d'écrire. C'est une loi odieuse et hypocrite.

§

Récemment une grande manifestation a eu lieu à Anvers en l'honneur de M. Pol Demont, un des poètes flamands les plus estimés en Belgique et en Hollande, et dont la réputation a franchi depuis longtemps les frontières de son pays. Les fêtes en l'honneur de M. Camille Lemonnier ont commencé le 18 février. Je vous en ai déjà communiqué le programme.

Les deux dernières livraisons de la revue *Onze Kunst*, une sorte de *Studio*, éditée à Anvers par M. J. Busschmann, sont particulièrement remarquables. Elles renferment entre autres une étude de M. Auguste Vermeylen sur Constantin Meunier, accompagnée de superbes reproductions de l'œuvre du grand sculpteur; un article intéressant : l'*Initiation à l'art de Rubens*, par M. Jan Veeth, des études de M. Max Roozes sur les dessins des maîtres flamands, etc., etc. M. Busschmann a eu l'excellente idée de publier, depuis janvier, sa revue en français et en flamand.

A signaler aussi une excellente anthologie des *Poètes lyriques français* de France et de l'étranger, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par MM. Fonsny et Van Dooren. C'est un ouvrage très complet, conçu dans un esprit large et dénotant autant de goût que de compétence. Il a paru à Verviers, chez l'éditeur Alb. Hermann.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad : *Youth, a narrative and two other stories*, cr. 8°, 375 p., 6 s., Blackwood. — Mary Cholmondeley : *Moth and Rust, together with Geoffrey's Wife and the Pitfall*, cr. 8°, 312 p.,

6s., John Murray. — Lafcadio Hearn : *Kotto, being Japanese curious with sundry cobwebs, with illustrations by Genjiro Yeto*, cr. 8°, 351 p., 6 s., Macmillan. — Laurence Housman : *Bethlehem, a nativity play, the Pageant of our Lady and other Poems*, cr. 8°. 85 p., 5o., Macmillan.— Maurice Hewlett : *Little Novels of Italy*, cr. 8°, VIII-364 p., 6 s., Macmillan. — Katharine Hooker : *Wayfarers in Italy*, cr. 8°, VIII-309 p., 12 s. 6 d., Georges Newnes. — *An English Girl in Paris*, cr. 8°, 331 p., 6 s., John Lane. — REVUES. — *Cornhill Magazine*. — *Monthly Review*. — *Fortnigthly Review*. — *World's Work*. — *Review of Reviews*.— *Quarterly Review*.— *Edinburgh Review*.

Presque tous les romans modernes sont composés d'après une formule générale dont tout le monde désire le renouvellement, ou tout au moins la modification. Malgré les pornographies qui obtiennent si facilement la faveur du public, certains ouvrages de fiction sont accueillis avec un empressement indiquant chez le lecteur une tendance à se lasser de l'éternelle histoire des relations sexuelles. Lorsque des critiques maladroits protestèrent patriotiquement contre l'invasion des auteurs étrangers, ils ne se rendaient pas compte que le succès fait aux ouvrages de Kipling et de Wells, par exemple, prouve que le public de France, dont on médit tant, était capable de s'intéresser à autre chose qu'aux adultères, aux prostitutions, aux passions selon ou hors nature, sujets ordinaires de nos plus notoires romanciers. Il y a autre chose au monde que l'accouplement accidentel, légitime ou coupable, d'individus de sexe différent.... ou du même sexe quelquefois. Au lieu de protester contre l'invasion d'une littérature s'adressant à l'intelligence et non à la grossière bestialité de l'homme, il convient de signaler et d'encourager les efforts de ceux qui tentent de l'imposer au goût du public. Sans défendre aux auteurs de s'intéresser au problème de l'union des sexes, on peut souhaiter les voir traiter cette question dans un autre but que celui d'étaler sans vergogne d'écœurantes et abjectes turpitudes ; il ne faudrait pas, à coup sûr, qu'une susceptibilité outrée nous interdît ce sujet, qui est évidemment l'un des plus importants et des plus attachants parmi ceux qui tentent la fantaisie d'un auteur, et il ne faudrait pas non plus s'imaginer que la France soit pire que les nations voisines à ce point de vue , il y a en Angleterre toute une littérature de bas étage qui ne vaut pas mieux que celle contre laquelle portestent tous les « honnêtes gens » de France.

Parmi ceux qui, dans le domaine de la fiction, ont innové, il faut citer Mr. Joseph Conrad. Dans chacun de ses six volumes : *Allmayer's Folly*, *An outcast of the Island*, *The Nigger*

of the Narcissus, *Tales of Unrest*, *Lord Jim*, et le dernier: **Youth, a Narrative**, c'est la lutte de l'homme contre la nature, pas d'autre intrigue, et le drame est par instants d'une grandeur démesurée. Au milieu d'un océan, quelques hommes manœuvrent un voilier pendant une tempête, ou bien un vapeur tient tête au typhon : d'un côté, les éléments déchaînés ; de l'autre, une carcasse de vaisseau, haletante, craquante, mais avançant quand même, montée par quelques êtres humains s'entêtant, s'obstinant dans leur résistance opiniâtre, sans espoir ni désespoir : lisez *Youth*, lisez *The End of the Tether*, *Typhoon*, *the Nigger of the Narcissus*, et chaque fois la lutte de la mer et de l'homme sera aussi grandiose. Prenez tel autre récit : *Allmayer's Folly*, *An Outcast of the Island*, *Lord Jim*, *Karain*, *The Lagoon*, et vous êtes transporté dans les îles de la Malaisie, l'auteur vous dépeint ces paysages avec une telle réalité qu'il vous semble les voir et que vous ne les oublierez plus. Cherchez *An Outpost of Progress*, *Heart of Darkness*, et vous pénétrerez dans la mystérieuse Afrique, vous remonterez le Congo aux rives invisibles. Et dans toutes ces contrées et sur l'Océan, des personnages s'agitent, vivent, meurent ; ils ont d'autres préoccupations que les nôtres, d'autres pensées ; ils jugent autrement, ils agissent autrement sans le savoir, sans s'en rendre compte, simplement parce que les conventions de l'homme civilisé ne sont plus de mise sous ces latitudes et qu'il faut s'y recréer un système de conduite approprié aux circonstances nouvelles. Et tout cela est quelque chose de nouveau, qui a l'attrait du lointain, de l'inconnu, le « frisson des îles » ; Kipling nous a révélé l'Inde, Wells nous promène à travers les astres, nous emmène dans les siècles prochains ou à l'extrémité des temps ; avec Conrad nous allons par les îles et les mers, vers de mystérieux rivages ou de ténébreux continents chercher le « quelque chose d'humain » qui est plus précieux que toute la richesse du monde.

§

Les trois nouvelles que Miss Mary Cholmondeley a réunies en un seul volume, sous le titre de **Moth and Rust**, sont réellement remarquables tout en étant certainement d'inégale valeur. Il manque peu de chose à cet auteur pour prendre place au premier rang des écrivains anglais actuels. Elle a de l'imagination, elle sait composer, elle sait écrire, et cependant l'on n'est pas entièrement satisfait de ce qu'elle

donne : on aperçoit trop souvent le défaut qui aurait pu être évité. Les situations sont dramatiques, tragiques parfois, les personnages sont vivants, exacts, réels, mais il persiste au milieu de tout cela un ton conventionnel qui agace, et les moyens aussi sont à l'occasion trop facilement conventionnels. Dans le *Pitfall*, par exemple, le télégramme ouvert par inadvertance est évidemment une *ficelle* qu'un auteur soucieux d'art se refuserait à employer. Non pas qu'il y ait jamais rien d'absolument invraisemblable dans ce que disent et font les personnages, ou dans l'enchaînement des circonstances, mais seulement une complaisance exagérée dans l'intervention du hasard. *Geoffrey's Wife* est un terrifiant fait-divers, fort habilement présenté, encore qu'il y ait dans le récit bien des choses inutiles. Le même accident, traité par Maupassant ou par Frank Harris, eût pris une intensité tout autre. Dans *Moth and Rust*, il y a d'excellentes choses, malgré une complication d'incidents et le dédoublement de l'intérêt sur deux intrigues assez artificiellement reliées. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable chez miss Cholmondeley, c'est que ses personnages sont des gens très ordinaires, d'intelligence moyenne, et sans aucun des dons qu'octroient si facilement les écrivains femelles à leur héros. Les situations les dépassent et l'auteur le fait remarquer assez malicieusement. En somme, on ne perd pas son temps à parcourir ces trois cents pages.

§

Il y a environ deux ans, il parut, dans la *Revue de Paris*, sous le titre de : *Une Danseuse Japonaise*, quelques pages qui éveillèrent la curiosité de ceux qui les virent. On se demandait qui était l'auteur dont tout le monde à peu près voyait pour la première fois le nom, nom bizarre d'ailleurs : Lafcadio Hearn, et ayant l'aspect de quelque pseudonyme recherché. Mais l'homme existe bien sous ce nom et il est un des très rares Européens qui connaissent intimement le Japon et ses habitants. Dans de nombreux volumes : *Glimpses of Unfamiliar Japan* (1894); *Out of the East* (1895); *Kokoro* (1896); *Gleanings in Buddha Fields* (1897); *Exotics and Retrospections* (1898); *Ghostly Japan* (1899); *Shadowings* (1900); *A Japanese Miscellany* (1901); et enfin **Kotto**, que vient de mettre en vente Macmillan, il a révélé l'âme japonaise, mieux que beaucoup de savants volumes compilés par de patients érudits, mieux surtout que les copieuses relations

de soi-disant voyageurs qui n'ont rien su voir qu'eux-mêmes, qui narrent des spectacles mal compris et relatent leurs impressions personnelles souvent des plus banales. Lafcadio Hearn sait ce que font les gens, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils croient. Il vit avec eux et comme eux : il est devenu Japonais, entièrement. Il connaît de ce peuple les distractions et les inquiétudes, les espoirs et les ambitions, les croyances et les superstitions ; il connaît toutes les bizarreries des mœurs et des coutumes locales; la vie des humbles et des grands, des riches et des pauvres; il a le don suprême de sentir la poésie, le comique ou le tragique de ces existences et de ces spectacles, et d'exprimer avec un art parfait ses émotions. Dans ce dernier volume, *Kotto*, qui porte en sous-titre : *being japanese curious, with sundry cobwebs,* il y a ma nt passage ravissant. D'abord, neuf récits empruntés à de vieux livres japonais et révélant d'étranges et antiques superstitions; puis, cet extraordinaire *journal* d'une femme du peuple, notes au jour le jour, simples et poignantes, plus tragiques dans leur sincérité ingénue que le drame le plus corsé. Il faut lire jusqu'au bout ces pages attrayantes et méditer ces rêveries de l'auteur, ou s'émerveiller du Kusa-Hibari ou du Dévoreur de Mauvais Rêves. Outre quelques reproductions d'après des photographies, le volume est délicatement et superbement illustré par un artiste japonais, Genjiro Yeto, et il existe un remarquable accord entre la fantaisie du dessinateur et la pensée de l'écrivain. Au plaisir de l'esprit s'ajoute celui des yeux, chose qu'on trouve rarement dans nos livres occidentaux.

§

On a beaucoup parlé, en décembre dernier, de la *Nativity play* que Mr. Laurence Housman fit représenter à Londres devant un public choisi. Le censeur avait refusé l'autorisation et ce fut au milieu des plus grandes difficultés que l'auteur réussit cependant à faire jouer sa pièce. Il dut obtenir un certain nombre de souscriptions préalables, ce qui lui permit de prétendre que sa représentation était offerte à des invités, et non pas au public ordinaire. La tentative de Mr. Housman était intéressante. La lecture de **Bethlehem** ne vaut certainement pas le spectacle, et il est difficile de s'imaginer quelle impression produisit sur les spectateurs la mise à la scène de cet étrange *mystère*. Dans la nuit de Noël, Christ naît. Les nges, les bergers et les rois arrivent à la crèche, apportant

leurs espoirs et leurs bonnes volontés. L'enfant divin personnifie ainsi à chaque Noël l'espérance toujours nouvelle du monde, et ceux qui sont venus l'adorer emportent jusqu'aux confins de la terre la bonne nouvelle de la bonté et de la charité souveraines, jusqu'à ce que leur voix soit étouffée par les mauvais cris de la foule hostile et haineuse; mais ils reviennent chaque année à la source de toute espérance chercher des forces nouvelles pour vaincre peu à peu le mal.

Il y a dans l'œuvre de Mr. Laurence Housman une intention d'une singulière beauté. Certains passages sont d'une pure et noble poésie et sans nul doute ceux qui les entendirent déclamer sur la scène durent être profondément impressionnés. Le symbole de la rédemption est d'une grandeur sublime et Mr. Housman s'en est servi superbement. Longtemps l'universelle crédulité a tourné les peuples vers les mystères religieux, vers les leurres et les fallacieuses promesses de paradis nuageux, les simples paroles d'espoir et de bonté étaient transformées en révélations divines, et dans l'attente du ciel on était joyeux des souffrances terrestres. Aujourd'hui la pensée humaine est parvenue jusqu'aux dieux, la science humaine les a transfigurés et ils agissent maintenant, ils sont au milieu de nous. C'est pourquoi, malgré tout l'art de Mr. Laurence Housman, nous n'allons pas au Christ, faux-dieu malgré lui; mais nous songeons qu'il est de par le monde des Jésus qui ne sont pas de Nazareth et que ceux-là portent en eux la joie du monde; ils ont la foi, ils sont l'espérance et la charité, ils annoncent la bonne nouvelle; ils voient, réels, devant eux:

> Ces temps où fixement les plus simples éthiques
> Diront l'humanité paisible et harmonique.

Ils ne retournent pas aux mythes surannés, aux superstitions puériles et désuètes, et les beaux vers éloquents d'Emile Verhaeren chantent à notre mémoire, à l'encontre des mièvres humilités chrétiennes, des salutations à la Vierge et des cantiques au divin enfant.

§

Voici maintenant le livre d'un païen de la Renaissance : **Little Novels of Italy**, le livre, et Maurice Hewlett, le païen. C'est une réimpression dont seront heureux tous ceux qui admirent le beau talent de l'auteur de *Richard yea and nay*. Ces petits romans d'Italie sont, en réalité, cinq nouvelles assez longues dont les sujets sont empruntés à ce quinzième

siècle qui fut en Italie si brillant. Ceux qui, dans *l'Européen*, lurent *la Madonne du Pêcher* auront une idée du style et du ton avec lequel Mr. Maurice Hewlett narre ces ravissantes histoires. Rien n'est plus frais et charmant que les amours d'Angioletto et de Bellaroba dans le *Jugement de Borso;* quelle idylle est plus gracieuse que celle d'Ippolita et de Pilade; quelle destinée est plus émouvante et tragique que celle de la *Duchesse de Nona*, et jamais poète fut-il plus atrocement maltraité que *Messer Cino?* On peut faire à Mr. Maurice Hewlett quelques reproches; surtout à propos de son style. Il est indéniable qu'il est parfois maniéré et recherché à l'excès, il a certains archaïsmes et tournures anciennes qui ne sont pas pour déplaire aux érudits, mais dont l'ordinaire lecteur pourrait s'impatienter; à cela, on répond que Mr. Hewlett écrit certainement pour être lu, mais il n'écrit pas pour le lecteur...

§

Les petits romans de Mr. Hewlett font revivre une des plus belles époques de l'Italie; pour connaître à présent l'Italie actuelle, il faut suivre Katharine Hooker. Ceux qui jamais n'y sont allés, ceux qui errèrent de ville en ville, de Gènes à Venise et de Milan à Naples, trouveront un égal plaisir à lire **Wayfarers in Italy**. C'est une relation de promenades, plutôt que de voyages, en Lombardie, en Toscane, dans les Marches, les Abruzzes, la Campagne Romaine, l'Ombrie, et de l'autre côté des Apennins, les rivages de l'Adriatique, Rimini, Ravenne, Sienne, jusqu'à Venise : trois cents pages des plus intéressantes, parce qu'elles sont simples, sans pédanterie, sans érudition de Baedeker, sans incidents particuliers, sans jugements téméraires, sans tous ces défauts qui rendent ordinairement insupportables les récits de voyage. L'Italie! Rome, Florence, Venise, et toutes ces petites villes qui vécurent au moyen-âge et pendant la Renaissance d'une vie si intense, si ardente! Elles ont gardé presque toutes leur physionomie de jadis, les palais, les murailles, les monuments de tous genres qui furent les temoins de tant d'événements. De fort belles et nombreuses illustrations vous les offrent à nouveau sous un de leurs aspects le plus pittoresque et le plus caractéristique. Les souvenirs vous assaillent devant ces beautés et un désir impatient vous saisit de retourner là-bas... la nostalgie du soleil et la lassitude de nos trop modernes capitales.

§

L'auteur anonyme de **An English Girl in Paris** ne manque ni d'esprit ni de jugement. Les lecteurs anglais de ce volume se feront une idée assez exacte de la vie menée à Paris par les gens du monde et ils auront aussi quelques aperçus sur certains aspects moins ou mal connus de la vie parisienne. Il est agréable de constater qu'une personne étrangère est capable d'apprécier avec autant d'impartialité les mœurs françaises.

L'*English Girl in Paris* ne se prive pourtant pas de railler, en souriant, les travers de certaines gens et les conventions mondaines ridicules. La façon dont elle transcrit mot à mot en anglais la conversation de ses personnages est fort amusante sans être néanmoins toujours rigoureusement fidèle. L'emploi des mots français est ordinairement judicieux, mais cependant on ne dit pas *une porte à deux bâtons*, non plus qu'une promenade de cinq *kilos*, car on ne saurait supposer ici quelque coquille fâcheuse. Excellent volume pour se distraire quelques instants et souhaiter rencontrer la gracieuse personne qui esquissa si legèrement ces quelques tableaux, avec une pointe de caricature malicieuse.

§

Revues. — Dans le **Cornhill Magazine** de janvier, Mme Sarah Bernhardt publie le premier et le seul article qu'elle ait jamais écrit. Les quinze pages qu'elle a signées traitent de l'*Influence morale du théâtre :* c'est du moins ce qu'annonce le titre. Madame Bernhardt parle avec innocence de l'Art, de la Science — « les deux puissantes créations de la race humaine, les plus sublimes manifestations de la bonté du Créateur — », de Sardou, de Shakespeare, d'elle, de Schiller, de Gœthe,de Mrs Barrett Browning,d'elle, d'Alexandre Dumas,de la danse macabre, de Sardou, de la Comédie-Française, d'elle, de Coquelin, des Anglais, de Victor Hugo, de J.-J. Rousseau, de la jeune Amérique, d'elle,de Diderot, de l'entente cordiale, de Sardou, de l'Espagne, de Raymond Deslandes, de la Porte-Saint-Martin, d'Ibsen, d'elle, de Sardou, du théâtre rosse, de Rostand, de l'Italie, de Lucien Descaves, de Brieux, de Mirbeau, des Goncourt, de Curel, de Courteline, de Jean Jullien, de Napoléon, d'elle, de Sardou, du Faubourg Saint-Germain, d'Edmond Harancourt (*sic*), de Rostand, de Sardou, d'elle, du Petit Jésus, de Catulle Mendès, de Saint-Augustin,

de Sardou, de monsieur Rostand, d'elle, de « notre religion catholique qui a toujours eu un immense charme pour moi et dont je suis encore une très sincère fidèle, bien que je n'aie pas le temps de suivre toutes les pratiques de la foi », de la grande leçon d'amour et de repentance, de l'Evangile d'Espoir contenu dans les vers de la *Samaritaine* de monsieur Rostand. Dans le même numéro, le vicomte Saint-Cyres révèle une intéressante fermière, Mrs. Chaplin, douée d'un réel talent poétique. Dans le numéro de février, quelques souvenirs sur M. Thiers, par Sir Rowland Blennerhassett, et un article de W. M. Fullerton sur le superbe ouvrage de M. Victor Bérard : *Les Phéniciens et l'Odyssée.*

A propos d'une récente polémique entre Mr. Edmond Gosse et Sir Edward Clarke, le juriste, à propos de critique littéraire, la **Monthly Review** de janvier publie un poème comique anonyme des plus divertissants ; avec raison, l'auteur conclut en faveur de Mr. Gosse. Plus loin, un remarquable article par miss Fiona Macleod : *The Magic Kingdoms.* Dans le numéro de février, une belle élégie de Robert Bridges ; une spirituelle satire versifiée sur R. Kipling ; et l'amusante *Review of unwritten Books.*

A lire parmi les intéressantes contributions de la **Fortnightly Review** de janvier : *Alfred de Vigny*, par C. G. Compton, *the New Education Act at Work*, par T. J. Macnamara ; *The Rise of theatrical subventions*, par William Archer ; *Mankind in the making, IV*, par H. G. Wells. En février : *The London Education Bill, a forecast*, par Cloudesley Brereton ; trois pages délicieuses de Maeterlink sur *les Fleurs des Champs*, et *The Four Winds of Eirinn*, par Fiona Mac Leod.

The World's Work tient sa promesse d'être une revue d'intérêt général, et le second numéro offre une grande quantité d'articles intéressants. Avec son numéro de janvier, la **Review of Reviews** commence un roman sans fin, écrit par plusieurs auteurs connus ; les incidents en sont fournis par les événements du mois écoulé, chaque chapitre est complet en soi, et le tout est relié par une intrigue simple et ingénieuse de façon à former une histoire suivie qui n'est pas seulement d'un intense intérêt humain, mais donne au lecteur des aperçus sur les mouvements politique, social et intellectuel de notre temps.

Les antiques revues trimestrielles ne peuvent suivre l'actualité que de très loin. Aussi peut-on y lire encore sur Emile

Zola des articles plus complets et plus indépendants que ceux qui parurent en France. Dans la **Quarterly Review**, l'auteur étudie Zola, sa vie et son œuvre, et il conclut : « Maintenant qu'il n'est plus, nous espérons que les discussions acerbes qui surgirent autour de lui cesseront, que le faux idéal littéraire créé par lui disparaîtra et que nous n'entendrons plus parler de la littérature déterminée par la science. En même temps, nous avons la confiance que son œuvre survivra à cause de ses images et de sa vision splendides et poétiques, et qu'on se souviendra de son nom comme de celui de quelqu'un qui, dans une grande occasion, et au prix de tout ce qui lui était cher, éleva chevaleresquement la voix en faveur des opprimés... »

L'auteur de l'article qui paraît dans l'**Edinburgh** s'occupe exclusivement des *Trois Villes*, et, dès le début, il répète, avec Renan : « Dieu, qui abandonne le monde aux violents et aux forts, leur refuse presque toujours les dons de finesse qui seuls dans les choses spéculatives mènent à la vérité... Le discernement des nuances sera toujours le fait d'un petit nombre, mais ce petit nombre, quand il s'agit des œuvres de l'esprit, est le seul dont le suffrage doive être recherché. » C'est assez indiquer dans quel sens il va conclure. Et en effet, tout au long de l'article, il démontre la colossale erreur de Zola et l'inanité de son système : une rhétorique grandiloquente et un dogmatisme très étroit. Un philosophe de l'histoire, un économiste sont rarement des forces en politique, le théologien est rarement un prédicateur populaire ; les écrivains, du moins ceux de nos jours, qui ont la plus grande notoriété, ne sont guère représentatifs de la littérature. Un Meredith, par exemple, doit attendre d'avoir des cheveux blancs pour qu'on commence à lui accorder l'admiration qui lui est due. Le succès phénoménal des œuvres de Zola est hors de toute proportion avec leur valeur et n'est en rien un critérium du rang qu'il occupera dans l'histoire des lettres.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le positivisme portugais. — L'influence française. — Bazilio Telles : *Introduction au problème du travail national* (Livraria Chardron, Porto). — L'œuvre politique, philosophique et littéraire de Teixeira Bastos. — José Caldas : *Les Jésuites* (Livraria Chardron, Porto). — Gomes Leal : *A mulher de luto* (Gomes Carvalho, éditeur, Livraria central, Lisbonne). — Antonio Nobre : *Despedidas*.

— Portugal et Brésil. — La Société d'études portugaises de Paris. — Revues. — Echos.

De plus en plus, l'étude méthodique du milieu portugais, tant au point de vue purement historique et psycho-traditionnel qu'au point de vue économique et social, devient le sujet d'élection de nombre d'obstinés chercheurs ou patriotes, dont les conclusions, toutefois, ne vont pas sans être entachées parfois d'un certain parti-pris. J'aime à suivre à l'*Instituto* ce double courant tout scientifique, très pur ici d'ordinaire, et je retrouve avec plaisir le véritable esprit critique qui en forme la base nécessaire, au cours des ouvrages très serrés de Bazilio Telles, par exemple (*Etudes historiques et économiques — Le Problème agricole : Crédit et Impôt*), dont le dernier livre : *Introduction au problème du travail national* établit la démonstration que l'Homme est la valeur unique, incomparable, le seul créateur de capitaux, en fonction de la terre, et que l'argent ne saurait être d'aucune sorte un instrument de capital.

Oliveira Martins, le grand historien, qui fut un inlassable apôtre de la nécessité de développer l'industrie portugaise (*Politique et économie nationales*), n'eût pas été mécontent sans doute de trouver là de quoi scientifiquement défendre quelques-unes des théories qui lui furent chères.

Mais son époque était celle des grands rêves républicains et de l'Union ibérique, conceptions trop vastes pour être immédiatement réalisables. « Qui trop embrasse mal étreint »: à toute époque ce proverbe ne saurait mieux s'appliquer qu'au Portugal.

Chez Teixeira Bastos, sociologue et poète, de la génération des Junqueiro, Gomes Leal, etc. (il naquit en 1856), esprit généreux, un peu dispersé, mais surtout compréhensif, l'un des vulgarisateurs les plus éminents du positivisme en Portugal, la République est l'aboutissement de toutes les argumentations, de toutes les théories de rénovation économique et sociale.

La Crise, Intérêts nationaux ne s'appuient sur la science que pour démontrer l'urgence de supprimer l'appareil dynastique, en dehors, reconnaissons-le, de toute exaltation révolutionnaire et en toute correction d'attitude.

Ceci pour établir, en même temps que la valeur de l'homme, l'espèce de tolérance dont on paraît jouir sous la monarchie portugaise, du côté de la liberté d'écrire.

Une déplorable imprécision, exagérée encore jusqu à l'ou-

trance par les fantaisies ultra-romantiques, à qui l'œuvre inachevée d'un Herculano ne sut pas inspirer le légitime respect qui lui était dû pour son souci de vérité digne d'Augustin Thierry; certaine propension atavique à vicier de l'idée d'un dogme toute spéculation philosophique ou simple hypothèse, jusqu'à subordonner trop souvent, non pas, comme le remarquait naguère Jules de Gaultier à propos des Allemands, l'instinct de connaissance à l'instinct vital, du moins jusqu'à ne pas savoir isoler celui-là de toutes préoccupations de foi; l'inaptitude pour tout dire à la spécialisation parfaite de l'intelligence, qui est aussi son émancipation des chaînes de la sensibilité; telles sont, en dépit d'aperçus souvent géniaux chez quelques-uns et malgré la séduction exercée tour à tour par divers systèmes étrangers sur la mentalité portugaise, les causes caractéristiques de la faible répercussion dans le domaine social et dans la masse des efforts généreux de la pensée pure.

Mais peut-être l'évolution économique doit-elle précéder la plupart du temps, dans l'humanité, à cause des troubles et des questions aiguës qu'elle fait naître, l'évolution sociale et même les véritables révolutions intellectuelles.

Qui dira, par exemple, les problèmes suscités tout à coup, au fond des cerveaux humains, à l'aurore des civilisations, par la découverte du feu? Comme corollaire à pareille opinion, il ne faudrait pas trop s'étonner du parallélisme qui semble s'établir au Portugal entre le défaut capital d'autonomie économique (économiquement, le Portugal est colonie anglaise et allemande, anglaise surtout; intellectuellement point) et le défaut non moins flagrant d'autonomie intellectuelle. Mais il y a là exagération évidente, où je ne dois point me laisser entraîner, par devoir d'admiration et de respect pour l'œuvre des grands penseurs du Portugal, œuvre de foi en la Race, œuvre pie entre toutes. Où il y a assimilation — et c'est bien le cas ici — il ne saurait y avoir perte ou affaiblissement de l'indépendance, qui est la santé des nations.

A la nouvelle école de Coïmbre, constituée, comme on sait, par l'initiative des trois maîtres : (le poète, le philosophe, l'historien) : Anthero de Quental, Theophilo Braga, Oliveira Martins, qui représentent chacun de par leurs tendances individuelles et particulières une des faces caractéristiques de l'esprit lusitanien, dans la seconde moitié du dernier siècle, revient l'honneur d'un effort sérieux et décisif vers plus de

méthode, plus de « *bon sens et de bon goût* », selon le titre de la fameuse lettre à Castilho.

D'abord quelque peu hégélienne, la nouvelle école, que tourmentait le besoin d'une foi politique et sociale, ne pouvait que se tourner vers l'Humanitarisme français. Toutefois. Anthero comme poète, Oliveira Martins comme historien, celui-ci surnommé à bon droit le Carlyle portugais, gardèrent, en vertu sans doute de propensions ancestrales, le goût quelque peu démodé des constructions métaphysiques où ils s'ennuagèrent, à la façon des songeurs d'outre-Rhin. C'est ce qui a pu faire croire par instants à la présence d'une influence germanique en Portugal — sémitique plutôt, faudrait-il dire. Or, le Portugal intellectuel n'a point cessé d'être une colonie française ; mais une colonie à la façon anglo-saxonne, c'est-à-dire jalouse de l'autonomie, et cherchant non seulement à la conserver, mais encore à la développer sous notre égide. La très judicieuse et très éloquente réponse de M. Xavier de Carvalho à l'enquête du *Mercure* sur l'influence allemande illustre à merveille cette constatation.

Une fois ramené à terre par la voix de Comte et Littré le vol encombrant de la métaphysique, dont les constructions stériles sont peut-être, dans l'abstrait, les analogues de telles autres développées en beauté par la musique ou l'architecture, il se produisit en Portugal ce qui se produisit également chez nous : au souci permanent de l'observation scientifique l'évolutionnisme britannique s'offrit comme guide. Mais par devant l'œuvre immense de Théophilo Braga, toutes théories de véritable progrès furent vassales du positivisme. Tant au Portugal qu'au Brésil même, les adeptes de la doctrine de Comte mitigée de spencérisme furent nombreux dès la première heure, à cause de l'espoir où ils se complurent d'une rédemption démocratique, d'ailleurs en effet survenue outre-océan. Jusqu'aujourdhui, les poètes sociaux, voire épris d'asservir à l'Art les dogmes de la science moderne, ont été légion, et souvent, à notre point de vue, ce fut dommage, tant pour la science que pour la poésie.

Pour juger de la valeur du mouvement actuel du côté de la recherche pure, il nous suffira de citer les noms inscrits au sommaire des *Portugalia*, revue ethnographique spécialement lusitanienne : Magalhaês Lima, Antonio Arroyo, J. Pereira de Sampaio, Adolpho Coelho, Bazilio Telles, José Caldas, Luiz de Magalhaês ; Pedro Fernandes Thomaz, Théophilo Braga, Julio de Mattos, Joaquim de Vasconcellos, etc.

En Portugal même, Theophilo Braga découvrit des précurseurs du positivisme, tel Sanches, dont les vues, en effet, sont remarquablement « baconiennes ».

Il n'est pas jusqu'aux célèbres *Farpas* d'Eça de Queiroz et Ramalho Ortigão qui n'aient subi profondément l'empreinte positiviste.

Mais le système de Comte apparaît là moins visionnaire et très délibérément sceptique. Envisagé autrement, c'est-à-dire au point de vue démocratique et humanitaire, le positivisme portugais est un proche parent, un bâtard du *sébastianisme*, dont nous avons naguère tenté l'exégèse. Il eut, d'ailleurs, un immense avantage : celui de susciter le rapprochement actuel avec la République brésilienne, cet objet d'étonnement pour le vieux Portugal enclin à rire du Brésil impérial qu'il dédaignait.

Ce mouvement, consacré par les fêtes du 4e centenaire de la découverte, fut vraisemblablement préparé par l'apparition des *Poetas brasileiros* de Teixeira Bastos, thème naguère à l'étude publiée à la *Revue des Revues* par L. P. de Brinn' Gaubast sur la Poésie brésilienne. Les dix poètes étudiés sont parmi les plus illustres : Raymondo Corréa, Alberto de Oliveira, Valentim Magalhâens, Fontoura Xavier, Mucio Teixeira, Isidoro Martins Junior, Sylvio Romero, Filinto d'Almeida, Hugo Leal. On s'étonnera toutefois de l'absence de noms tels que Luiz Murat, Olavo, Bilac, Luiz Delfino, Coelho Netto, qui appartiennent à peu près, L. Delfino excepté, à la même génération.

Toutefois, c'est en toute justice que les revues brésiliennes, telle la *Capital Paulista*, directeur Arthur Goulart, rendent hommage à la mémoire de Bastos. La route par lui fut rouverte, par où les Portugais pourront retourner au Brésil s'instruire un peu sur eux-mêmes chez leurs neveux.

A Rio comme à Lisbonne, la *religion* philosophique, en dépit de germanistes obstinés comme Tobias Barreto, est restée un positivisme amendé de spencérisme, où filtrèrent quelques rayons du monisme de Hæckel, quelque chose aussi de Schopenhauer et de l'aube tolstoïenne. De tout ceci José Pereira de Sampaio, l'érudit critique et philosophe, a rendu compte en son remarquable *Brésil mental*, dont nous parlâmes.

Dans l'ordre poétique, Teixeira Bastos ne se tient pas au niveau de son maître Th. Braga, émule du Victor Hugo de *la Légende des siècles*. Il est plutôt le disciple du Sully

Prudhomme de *la Justice* et se rattache à toute une école brésilienne, où l'on peut compter Sylvio Romero, Martins Junior, V. Magalhaens, Damasceno Vieira. En vers il publia : *Rumeurs volcaniques*, *Lyre camonéenne*, *Vibrations du siècle* et *La Marseillaise*. En prose, c'est-à-dire dans l'ordre philosophique et politique : *Les Jésuites*, *La Famille*, *Catéchisme républicain*, *Th. Braga et son œuvre*, *Progrès de l'esprit humain*, *Comte et le Positivisme*.

On lui doit également un opuscule significatif et qui témoigne bien de l'effort fait par tout penseur portugais, si révolutionnaire soit-il, pour se rattacher à la tradition fondamentale de la race symbolisée par la *Lusiade*: *Luiz de Camoens et la nationalité portugaise*. Une autre face de l'œuvre de T. Bastos se reflète violemment dans les pages de lutte contre le Jésuitisme. La bataille suprême engagée de nos jours entre l'esprit clérical et l'esprit de liberté philosophique se poursuit, en effet, à travers tout le monde latin, et là-bas plus âprement peut-être qu'ailleurs. C'est un thème vivant où beaucoup de vaillants cerveaux se complaisent. Tel José Caldas, qui étudie dans son livre : *Os Jesuitas*, l'influence de la terrible congrégation dans la société portugaise actuelle, avec les moyens de la conjurer. De lui encore se publie, empreinte du même esprit, l'*Historia de um fogo morto* (*Histoire d'un feu éteint*), documents pour une histoire nationale.

Par malheur, pareilles préoccupations pamphlétaires ou politiques envahissent là-bas trop souvent la poésie même, dont le ton agressif ou tendancieux n'a dès lors d'autre excuse que la passion violente qui l'exalte, et, ajoutons-le, c'est là un mérite quelquefois. Telles les *Odes modernes* d'Anthero, la *Patria* de G. Junqueiro et surtout les diatribes forcenées de Gomes Leal : *l'Antéchrist* et la *Fin d'un monde*.

Louons hautement ce dernier d'avoir choisi, pour son dernier livre, *A mulher de luto* (*La Femme de deuil*), la forme plus délicate du symbole, bien digne de la haute inspiration du poète des *Clartés du Sud*, dont on sait la propension au mystère et les goûts d'occultisme. Esprit de lutte et de vaillance, tempérament dont on a relevé la tendance au germanisme, Gomes Leal a réussi cette fois à se montrer « camonéen », à la façon d'Eugenio de Castro, écrivant *Constança* après *Sagramor* et l'*Interlunio* tout imprégnés de Schopenhauer.

Ce poème nouveau du grand satanique nous conte l'histoire en tercets rimés d'un religieux passionné pour Théodora, la

« femme de deuil », laquelle étant née de l'inceste du frère et de la sœur avait juré de mourir vierge. Ses parents, les Laras, trament la perte du religieux qui jette le froc et se fait comédien. Il paraît en scène devant Théodora, qui défaille d'épouvante de le voir demi-mort à cause d'elle. Rétabli, il l'épouse en cachette ; mais, comme ils sortaient de la chapelle, le bras de la vierge noire du lieu se détache et tue le chapelain qui passait. Dans la nuit, l'apostat s'éveille, se voit seul, cherche sa femme et la trouve dans la chapelle, le cœur traversé d'une lame inconnue. Il est pris et jugé, crie en vain son innocence qu'il essaie de prouver en montrant une fleur d'oranger intacte. Il invoque l'appui des deux témoins de son mariage : ceux-ci, gagnés par les Laras, nient leur présence, et le malheureux est condamné à vingt ans de galères. Sa peine accomplie, il veut se venger. Les Laras s'emparent de lui et le jettent au fond d'un souterrain infect. Alors Théodora surgit du tombeau pour désigner l'assassin, qui n'était autre que l'un de ses parents.

« Comme on voit, dit Alfredo Gallis à la *Revista de Lisboa*, « le poème est de la plus haute et émotionnante structure « tragique.

« Diverses théories occultistes, dont Gomes Leal est l'apôtre, « y transparaissent. La justice des hommes, le mensonge et « l'hypocrisie cléricale, les honteuses conventions sociales, la « Haine, la Vengeance et l'Amour, tout s'y éploie de gigan- « tesque manière. »

Gomes Leal renoue ainsi l'esprit moderne, dont le souffle est étranger à la plus pure tradition lusitanienne.

Ainsi font tous les vrais grands hommes. Ainsi fit, quoique d'autre sorte, le malheureux Antonio Nobre, le névropathique et prestigieux poète de *Sò*, dont on publie le livre posthume *Despedidas* (*Adieux*). Nous rendrons compte un peu plus tard de cet ouvrage, qui est un chef-d'œuvre de sentiment et de mélancolie : Verlaine uni à Baudelaire.

Ardemment le Portugal s'efforce vers la régénération. La nouvelle génération, plus calme que ses aînées, est observatrice et studieuse. Effleurée par le néo-christianisme de Tolstoï, elle n'ira jamais cependant jusqu'au bouddhisme d'un Anthero, ni peut être non plus jusqu'à son antipode, jusqu'à Nietzsche. Avant tout, elle prétend rester portugaise, et elle a raison.

Trop ouvert aux influences extérieures, le Portugal s'épuiserait peut-être en perdant peu à peu conscience de soi même. Il se replie et se méfie. De là encore l'accueil meilleur fait en

Portugal aux écrivains du Brésil, naturellement destinés à s'acclimater très vite. Les deux peuples ne peuvent que gagner à une pénétration réciproque : de part et d'autre d'excellents esprits s'y emploient. Pourquoi jusqu'alors les mêmes efforts d'attirer la curiosité française du côté du Portugal n'ont-ils pas sérieusement réussi ? C'est que le Portugal lui-même ne s'y efforce guère, pour son tort.

Aussi bien, M. Xavier de Carvalho, aidé de quelques lettrés français et portugais, vient-il de fonder à Paris la *Société d'études portugaises* dans le but de créer entre les deux pays un mouvement de sympathie, en propageant à Paris l'étude du Portugal, de sa langue, de sa littérature, de son mouvement artistique et de ses ressources économiques. Par la même initiative et dans le même ordre d'idées, fut publié un fort intéressant fascicule, où collaborèrent les meilleurs lusophiles français, en l'honneur de la visite à Paris du roi Carlos.

L'Italie s'occupe assidûment du Portugal. A Naples s'est fondée la *Société Luigi Camoëns*, dont le secrétaire est Antonio Padula, le traducteur du *Roi Galaor* et de l'*Ondine du lac*, etc. De son côté Salvatore Montuori publie un aperçu de la littérature portugaise actuelle en sa *Rassegna della letteratura portoghese.*

Mais pourquoi le Portugal, par l'organe d'une revue vaillante et d'avant-garde, n'essaie-t-il pas de sortir un peu de ses frontières? A-t-il fini par se croire si pauvre? Quelle ombrageuse fierté l'empêche de lever un peu la visière de son casque de chevalier?

Par contre il sait honorer ses morts. La Société littéraire Almeida Garrett vient, en effet, d'obtenir du gouvernement la translation, en mai prochain, des cendres du grand homme au panthéon des *Jeronymos.*

A signaler vivantes du côté des revues: La *Revista de Lisboa* sous la direction d'Oscar Leal et Decio Carneiro, avec une collaboration brésilienne et portugaise, *A Chronica*, *O Gil Braz*, *A Revista academica*, *Sociedade futura* de Lisbonne, *Theatro portuguez* (*Vida moderna*) de Porto, *A tradiçào*, *Revista catholica*, *A Semana*, etc.

« Terra de Portugal, Terra de Portugal,
« Terra de reis, terra de heroes, terra de santos! »

a dit Julio Dantas.

PHILÉAS LEBESGUE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

James Huneker : Un chef-d'œuvre d'ironie : L'*Hamlet* de Jules Laforgue (*The Sun*, New-York, 11 janvier 1903).

Hamlet est un type éternel. Il préexistait à Shakespeare, et depuis Shakespeare, on le retrouve dans toutes les littératures. Il y a de l'Hamlet dans le Faust, de Gœthe, dans ses cris de désir, de doute ou de désespoir : « Reste, tu es si belle ! » Le romantisme a fait naître plusieurs variétés d'Hamlet. Il y eût celui de Byron, Manfred, celui de Lenau, celui de Miskiewicz; Heine fut un Hamlet, plus Hamlet peut-être que celui de Shakespeare ; et Musset aussi fut un Hamlet, et Chopin, Gogol, Dostoiewsky comprirent particulièrement bien Hamlet. Tourguenef a écrit une nouvelle où il a introduit un type d'Hamlet. L'Hamlet d'Ibsen, c'est Brand, tandis que son Faust est Peer Gynt. Léopardi, Senancour, Poe, Baudelaire, Hauptman sont ce qu'on pourrait appeler des demi-Hamlet.

M. Huneker découvre Hamlet jusque dans le Frédéric Moreau de *l'Education sentimentale*. C'est un rapprochement qui n'avait pas encore été tenté ; il est plausible : ce serait l'Hamlet bourgeois, affaibli par l'inaction et par une inguérissable maladie de la volonté.

« Mais il y a un Hamlet moins connu et plus intéressant encore que tous ceux-là, un Hamlet qui est une refonte du type shakespearien, profonde, originale, miraculeusement neuve. Cet Hamlet, l'œuvre d'un des plus aimés et des plus charmants fils de notre siècle, cet Hamlet ironique, cet Hamlet qui connaît Nietzsche et sa joie douloureuse sans l'avoir jamais lu, c'est celui de Jules Laforgue.

» C'est George Moore qui fit connaître Laforgue au public de langue anglaise. Mais il se soucia peu des nuances et Laforgue est avant tout l'homme des nuances, l'écrivain tout en nuances. M. Moore avait voulu qualifier ses vers par l'épithète *dainty* (délicat) et le poète par cette expression « Watteau de café-concert », ce qui, méconnaissant l'ironie, insistait uniquement sur les idées d'élégance et de sentimentalisme (1). La poésie de Laforgue, si elle est artificielle, ne l'est qu'en ceci, qu'elle est le produit d'un « cérébralisme » intense. Laforgue est tout en tête et sans cœur, selon le dicton cher aux âmes

(1) *Elegant or pastoral.* Aujourd'hui, peut-être à tort, *café-concert* évoquerait des idées ou de grossièreté ou de grivoiserie.

sensibles. Il est glacialement objectif comme Flaubert ; mettez la main à l'endroit où devrait battre son cœur, vous y sentirez un cœur en effet, mais si cuirassé par la souffrance qu'il ne semble presque plus battre. Il bat, cependant, mais le système qui s'en irradie vers le cerveau est difficile à percevoir ; il est discret et sans ressemblance aucune avec le hoquet sentimental cher aux amateurs de cette littérature qui remue les entrailles.

» Laforgue mourut jeune, de consomption ; sa femme, qui le soigna, le suivit de près, frappée du même mal. Né à Montevideo en 1860, il mourut à Paris en 1887. Il avait été pendant quelque temps lecteur de l'impératrice d'Allemagne. Sa femme était Anglaise. Quant à son génie, il est impossible de le méconnaître, non plus que sa culture, qui était des plus remarquables. C'est M. Philippe Hale, brillant essayiste, qui a écrit la première bonne étude anglaise sur Laforgue, sous ce titre : *The fantastical Jules Laforgue.* Il montrait une grande sympathie pour l'écrivain dont il traduisit librement une des « moralités », *Lohengrin fils de Parsival,* qui wagnérise encore Wagner.

» Mais il s'agit d' *Hamlet.* C'est le premier récit du trop mince volume intitulé *Moralités légendaires.* Son titre complet est *Hamlet ou les suites de la piété filiale*, et, comme le dit fort bien M. Hale, c'est assurément le chef-d'œuvre de Laforgue. Voilà un Hamlet vraiment moderne, un Prince dont les grimaces seraient capables d'effarer les ossements de Shakespeare et aussi de faire rire les anges. Non pas que le héros soit burlesquement travesti ; il est au contraire gravé avec délicatesse, mais à l'eau-forte. Certains traits défaillent : c'est de la subtilité et non de la faiblesse : on en retire l'impression comme d'un homme qui aurait été trépané et vidé de sa nature morale par un habile chirurgien. Cet Hamlet est l'ironie personnifiée ; c'est le plus délicieux compagnon que puisse élire un homme un peu las de l'éternelle partie dont nous sommes les spectateurs et l'enjeu et dont les reprises s'appellent déception, tromperie, politique, amour, société, religion, commerce.

» L'ironie de cet Hamlet, c'est qu'il sait ce qu'il est : une création de Shakespeare, et qu'il lui faut accomplir une destinée artistique... »

M. Huneker analyse ensuite très finement le conte de Laforgue, considérant que cet extraordinaire Hamlet, par ses

rigoureuses transmutations de toutes les valeurs morales, représente les hardiesses de l'avenir. Il conclut ainsi :

« La beauté artistique de cette prose, la hantise de ses assonances, ses rythnes souples, tout cela rend l'*Hamlet* de Laforgue impossible en une autre langue que le français. Il est également impossible de rendre, si ce n'est par de lâches paraphrases, la finesse des traits d'esprit, ses ironies multiples et marquées, ses étonnantes transpositions de l'humour et de la philosophie shakespeariennes. L'*Hamlet* de Laforgue est de la littérature de demain, car chaque époque orchestre à nouveau sa propre vision d'Hamlet. Le dix-huitième siècle a eu la la sienne ; nous autres, du dix-neuvième, nous avons eu la nôtre ; la nouvelle génération en trouvera une différente. D'ici là, la plus fraîche, la plus vivante est celle de ce penseur fantaisiste (ou fantastique), — qui a peut-être fait d'avance, devinant les rêves futurs, l'Hamlet du vingtième siècle. »

Et voilà ce qu'on pense de Laforgue en Amérique — dans le coin où l'on pense — cependant que M. de Montesquiou exhibe aux Yankees narquois ses bottines, ses cravates, ses poèmes et ses hortensias.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Le rapport de M. Julien Simyan sur le budget des beaux-arts. — M. Julien Simyan est l'un des députés les plus érudits du Parlement, et l'un des hommes les mieux avertis des aspirations de l'art et de la littérature *de tout à l'heure*. Il a été chargé de faire, au nom de la commission du budget, le rapport concernant le service des beaux-arts. C'est là, à plusieurs titres, un événement digne de retenir l'attention : car M. Simyan ne devait point se borner à recommencer, une fois de plus, la tâche accomplie chaque année par ses collègues avec une compétence trop souvent limitée aux seules questions financières.

Consciencieuse et intelligente, l'œuvre du rapporteur actuel contribuera peut-être à résoudre la question souvent posée des rapports de la République et de la littérature. En tous cas, elle nous intéresse parce qu'elle résume avec clairvoyance et impartialité l'effort intellectuel des vingt dernières années, et surtout parce qu'elle constate le triomphe de l'art indépendant sur l'art officiel de naguère.

M. Simyan se défend de faire œuvre d'esthétique ; il lui semble que sa mission, « beaucou olus simple et plus prati-

que, est d'examiner avec le soin le plus scrupuleux les crédits demandés, de faire rigoureusement la chasse aux dépenses injustifiées et comme traditionnelles, puisqu'on semble ne les continuer que parce qu'on les a toujours faites, et aux coûteux encouragements que toute l'histoire artistique du dernier siècle nous montre sans résultat. » Toutefois, il croit utile de jeter un coup d'œil sur l'état des Beaux-Arts en France : n'est-il pas nécessaire, dit-il, de constater ce qui est, pour mieux comprendre ce que doit être l'avenir, et sur quoi doivent porter notre aide et notre effort ?

« Si nous jetons un regard en arrière sur les années que nous venons de vivre, nous nous rappellerons, non sans mélancolie, que, tout récemment encore, nos yeux et nos esprits étaient charmés par les merveilleux poèmes décoratifs de Puvis de Chavannes, que Leconte de Lisle conquérait notre admiration par l'éternelle beauté de son chant, que Paul Verlaine nous émouvait par la grâce douloureuse de sa plainte, qu'Edmond de Goncourt nous montrait, avec sa noble passion du beau et du vrai, la vérité de l'histoire, de la vie et de l'art, qu'Henri Becque, observateur aigu et si puissant dans sa sobriété classique, mettait à la scène les instincts et les passions des hommes, et qu'enfin, hier encore, Emile Zola, interprète épique de la vérité, évocateur formidable et sincère des fièvres et des souffrances du peuple, l'âme grandie et la gloire fortifiée par la bravoure clairvoyante dont, une fois de plus, il venait de donner la preuve, nous prenait au cœur par ses fresques puissantes. Mais toutes ces grandes forces éteintes, qui furent longtemps la parure de la République, ne doivent pas nous faire méconnaître les magnifiques ressources de l'heure actuelle, ni les promesses d'un lendemain radieux. »

Le rapporteur constate « le charme et la variété d'une époque qu'aucune ne dépasse par le nombre, la variété et la richesse de beaux talents en pleine production » ; et, durant de longues pages, il cite des noms et des œuvres, avec un éclectisme qui ignore les dissentiments d'hier et de demain. Il semble rapprocher à plaisir Catulle Mendès et M. Doumic, Gaston Deschamps et Maurice Barrès, Remy de Gourmont Charles Maurras, Jean Jaurès et Georges Renard. « N'est-ce pas pour un pays une légitime cause de fierté que la possession simultanée, en pleine force de travail d'un grand artiste et d'un homme de pensée haute comme Anatole France, et de romanciers tels que Paul Hervieu, Octave Mirbeau, Paul Adam, J.-H. Rosny, Maurice Maindron, Pierre Louys, Marcel

Schwob, Gabriel Mourey, René Boylesve, Hugues Rebell,... etc., etc. »

Vient ensuite le tour des poètes « qui ajoutent de la beauté à la beauté de leur époque : Paul Meurice, vénérable survivant d'une époque glorieuse, J.-M. de Heredia, Léon Dierx, Catulle Mendès, Henri de Régnier, Charles Guérin, Adolphe Retté, Francis Jammes, etc. »

Le rapporteur s'occupe plus longuement de la peinture moderne et des crédits affectés à l'entretien des collections nationales. Là encore, il dit excellemment tout ce qu'il fallait dire. Chaque page serait à citer, car il ne faudrait point que l'étude de M. Simyan demeurât perdue parmi le fatras des débats parlementaires. Voici du moins quelques fragments qui en indiqueront l'esprit et la tendance.

« Jongkind, ce Hollandais qui passa toute sa vie en France, complète par son art merveilleux les études de lumière si puissamment tentées par les premiers maîtres de 1830. Il fut le trait d'union entre eux et les grands traditionnels qu'on appela les révolutionnaires de l'impressionnisme.

»... Continuant Claude Lorrain, Corot, Millet, Rousseau, Daubigny, Courbet, Jongkind, ils s'ingénièrent à envelopper leurs paysages des prestiges infiniment variés de l'atmosphère. Et, par ces procédés bien peu effarouchants aujourd'hui, qui d'ailleurs ne gênent en rien ni la force expressive de leur dessin, ni leurs harmonieuses combinaisons de lignes, et dont, au surplus, ils ne doivent de comptes à personne, ils réussirent à illuminer leurs toiles des plus radieuses clartés. Aux ricanements de certains critiques plus spirituels qu'avertis ne tarda pas à répondre l'acclamation du monde. Et, tandis que le gros public hésitait, *qu'une administration timorée n'osait ni un achat ni une commande à ces nobles artistes*, qui se débattaient dans la gêne pour réaliser librement leurs beaux poèmes de nature, les pays étrangers, sûrs que cet art superbe aurait un lendemain triomphant, emplissaient leurs musées des belles œuvres méprisées par les nôtres.

»... Presque tous ces glorieux ancêtres sont encore debout, le pinceau à la main, continuant leur œuvre de sincérité et de joie. Manet, Sisley et Mme Berthe Morizot sont morts ; mais Claude Monet, Camille Pissarro, Renoir, Degas, Césanne travaillent au milieu de nous. L'Allemagne, l'Amérique, l'Angleterre, la Russie ont les yeux sur eux. Les grands musées de ces pays s'enrichissent chaque année de leurs œuvres les plus fameuses. Seul, l'Etat français, insoucieux de tant de

gloire française, ne prend même pas la précaution élémentaire de se prémunir pour plus tard... On n'a pas eu la sagesse et le bon goût des achats avantageux, lorsque ces nobles artistes luttaient contre l'indifférence ; et, alors qu'ils sont représentés à Berlin et en Amérique par leurs œuvres les plus caractéristiques, nous sommes réduits à ne les révéler au public que par de trop modestes tableaux, achetés à petits sous par un collectionneur artiste, mais peu fortuné, qui voulut bien nous en faire l'aumône !

» Et l'ostracisme se prolonge ! Qu'on ne réponde point par les trop maigres ressources du budget : car l'argent qu'on prodigue en vaines commandes à des artistes sans originalité aurait suffi à meubler le Luxembourg et les musées provinciaux, au lieu des châssis dont on les encombre, de toiles de ces maîtres, que l'administration n'aime pas, mais qu'elle n'a pas le droit de dédaigner.

» Une seconde preuve que la pénurie d'argent n'est pour rien dans cette abstention, c'est qu'on n'a pas encore songé à mettre au Louvre, où elle serait à sa place parmi les chefs-d'œuvre de tous les pays et de tous les temps, *l'Olympia* de Manet... »

Avec des appréciations toujours intelligentes et raisonnées, M. Simyan étudie l'œuvre des peintres impressionnistes de la génération suivante : Raffaelli, Forain, d'Espagnat, Vuillard, Bonnard, Gauguin, Maurice Denis, Signac, H.-E. Cross, Luce. « Et si, dans cet examen de la gloire française, j'insiste sur ce point, c'est qu'il y a une longue injustice et une grande faute à réparer. »

Les peintres de la nature, de la lumière et de la joie ont les préférences de M. Simyan ; du moins ne laisse-t-il pas d'être équitable envers d'autres artistes :

« Notre art national nous réserve d'autres causes de joie et d'orgueil. Peut-on dire qu'un régime est défavorable à la beauté et qu'un pays est en décadence, lorsqu'il offre au respect du monde l'œuvre d'un Albert Besnard, peintre magnifique avec la gracieuse imagination d'un poète, complétant par le rêve la réalité... d'un Eugène Carrière, poète lui aussi de haut esprit et de cœur généreux, plein d'un respect attendri pour l'humanité qui pense, plein d'amour pour ses calmes joies et de réconfortante pitié pour ses douleurs, noble peintre dont la forme de plus en plus puissante traduit avec une si belle maîtrise l'émouvante poésie de la vie toute simple, des choses et des êtres familiers... ; l'œuvre d'un Fantin-

Latour, prestigieux interprète du rêve Wagnérien... » M. Simyan exalte encore l'œuvre de Rodin, l'initiative des maîtres de l'art appliqué, l'effort des nouveaux architectes qui, « conscients de nos besoins et de nos habitudes, éviteront le ridicule de construire une église comme un temple grec, un lycée sur le modèle d'une prison, des maisons de rapport avec des façades de casernes, des théâtres comme celui de l'Opéra-Comique, — et d'ajouter des ornements Louis XV à un hall d'exposition pour la peinture moderne, l'automobilisme et l'électricité ! »

Après avoir louangé comme il convient les compositeurs modernes, et particulièrement MM. Bruneau, Gustave Charpentier, et le délicat auteur de *Péléas et Mélisande*, « en qui le symbolisme littéraire, qui avait déjà reçu son expression picturale, vient de trouver son musicien », M. Julien Simyan conclut et ses conclusions sont un réquisitoire impitoyable contre les erreurs des influences officielles. Les dernières lignes sont à retenir :

« Que l'on pratique la délicate théorie de *l'art pour l'art*, ou la théorie plus ample, plus généreuse, à mon sens, de *l'art pour l'homme*, c'est tout de même à la meilleure éducation et au plus grand bonheur de l'homme qu'aboutit l'effort de tous ceux qui pensent et qui créent.

» La République peut être fière de l'œuvre efficace que, depuis trente-deux ans, sous son régime de pleine liberté, ont accompli ses artistes, et de la gloire universelle qu'ils lui ont donnée.

» Il faut aussi qu'elle ait la sagesse de reconnaître que *ce n'est pas toujours aux meilleurs, aux plus originaux, aux plus fameux artisans de son prestige que sont allés ses encouragements officiels. Ceux qui ont donné le plus à l'Etat ne sont pas ceux qui en ont reçu le plus.* »

§

On ne peut dire mieux. La seconde partie du rapport, purement administrative, concourt au même but. Les chapitres relatifs aux théâtres et aux musées nationaux préparent des réformes dont la nécessité est démontrée, et qui semblent désormais prochaines.

M. Simyan a prouvé qu'il possède une connaissance approfondie de l'art contemporain, et qu'il a une notion très juste de ce que doit être le rôle de l'Etat en matière esthétique. Puisse-t-il être un jour en situation de réaliser le programme

qu'il trace aujourd'hui, et de mettre sa clairvoyance et son activité au service des idées qui, grâce à lui, ont été défendues pour la première fois à la tribune du Parlement français.

MARCEL BATILLIAT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES. — Louis Bonnard : *Eléments d'archéologie monumentale;* Plon, 4 fr. — Albert Métin : *L'Inde d'aujourd'hui;* Colin, 3.50. — Le président Th. Roosevelt : *La Vie au Rancho,* trad. par Albert Savine; Dujarric, 3.50.

ESOTÉRISME. — Grillot de Givry : *Les villes initiatiques. I. Lourdes;* Chacornac, 3.50.

HISTOIRE. — Gilbert Augustin-Thierry : *Conspirateurs et gens de police:* le complot des Libelles (1802); Colin, 3.50. — Cuvillier-Fleury : *Journal et correspondance intimes,* publiés par Ern. Bertin ; II. *La Famille d'Orléans aux Tuileries et en exil (1832-1851);* Plon, 7.50. — Joseph Fabre : *Les neuf ans d'un sénateur* (1894-1903); Alcan, 2 vol., 7 fr. — Paul Friedmann : *Lady Anne Boleyn. II. Après le schisme,* trad. de l'anglais par Lugné-Philipon et Dauphin Meunier; Fontemoing. — Paul Gautier : *Madame de Stael et Napoléon,* orné d'une héliogravure; Plon. — Jean Hess: *La Question du Maroc ;* Dujarric, 3.50. — Bernard de Lacombe : *Talleyrand évêque d'Autun, d'après des documents inédits;* Perrin, 3.50. — Jean Lombard : *Un Volontaire de 1792;* Ollendorff, 3.50. — Edgard Quinet : *Extraits de ses œuvres,* publ. à l'occasion du Centenaire, 17 février 1903; Hachette, 3.50. — Albert Sorel : *L'Europe et la Révolution française. V. Bonaparte et le Directoire,* 1795-1799; Plon, 8 fr. — Marcel Thibault : *Isabeau de Bavière, reine de France (1370-1405)*; Perrin, 7.50. — Charlemagne Fower : *Le marquis de la Fayette et la Révolution d'Amérique;* t. II, trad. par Mme Gaston Paris ; Plon.

LITTÉRATURE. — J. Ernest-Charles : *Les samedis littéraires ;* Perrin, 3.50. — L.-Henry Lecomte : *Alexandre Dumas, sa vie intime, ses œuvres ;* Tallandier, 3.50. — Léon Levrault : *La poésie lyrique, évolution du genre ;* Delaplane, 0.95. — Jean Lionnet : *L'Evolution des idées chez quelques contemporains ;* Perrin, 3.50. — Nahum Slouschz: *La Renaissance de la littérature hébraïque* (1370-1405); Bellais, 3.50. — Shelley : *Œuvres en prose,* trad. par Albert Savine ; Stock, 3.50.

PÉDAGOGIE. — Henri Marion : *L'Education des jeunes filles ;* Collin, 3.50. — Jacques Rocafort : *L'Unité morale dans l'Université;* Plon, 3.50.

PHILOSOPHIE. — Maurice Boucher : *Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie ;* Alcan, 2.50. — André Cresson: *La morale de la raison théorique ;* Alcan, 5 fr. — Alfred Fouillée : *Nietzsche et l'immoralisme ;* Alcan, 5 fr.

POÉSIE. — Yves Berthou : *Le Pays qui parle ;* Lemerre, 3 fr. — Pierre de Bouchaud : *Les Heures de la Muse ;* Lemerre, 3.50. — Marguerite Comert : *Le cœur nostalgique;* « La Plume », 3 fr. — Jacques Constant : *Les Boniments et les Mirages ;* Victorion. —

L. Diaz : *Las sombras de Hellas* (*Les ombres d'Hellas*), avec la trad. en vers français par F. Raisin. Préf. de Remy de Gourmont ; Genève, Eggimann ; Paris, Fleury. — Paul Fort : *Les Hymnes de Feu ;* «Mercure de France », 3.50. — René Ghil : *Le Pantoun des Pantoun*, poèmes javanais; Paris-Batavia, 2.50. — Edouard d'Herville : *Les Jours et les Nuits ;* Vanier, 2 fr. — Henri Lelièvre : *Premières chansons ;* Havard, 2 fr — Ferdinand Lovio : *Sylves païennes ;* Vanier. — Myrtilier : *Au fond du sérail ;* Vanier. — Gabriel Nigond : *Les contes de la Limousine*, préf. de Séverine ; Stock, 2 fr. — Jean Plémeur : *Premières poésies*, préf. d'Oliv. de Gourcuff ; Vanier, 3.50 — Maurice Rollin : *La Hutte et le Château ;* Vanier, 3.50. — André Spire : *La Cité présente ;* Ollendorff, 3.50.

Romans. — Mathilde Alavic : *Mie Jacqueline ;* Flammarion, 3.50. — Mrs Alexander : *Aveugle destin*, trad. par Robert de Cerisy ; Hachette, 3.50. — Marc Andiol : *Le Paradis de l'Homme ;* Perrin, 3.50. — L'auteur d'Amitié amoureuse et Henri Amic : *En regardant passer la vie ;* Ollendorff, 3.50. — Axel Oss : *La Part du Cœur ;* Victorion, 3.50. — Paul Brulat : *La Gangue ;* Albin Michel, 3.50. — L. M. Compain : *L'un vers l'autre ;* Stock, 3.50. — *Correspondance documentaire : Chez les Pères ;* Ambert, 3.50. — Marianne Damad : *Rencontres ;* Plon, 3.50. — Georges d'Esparbès : *La Légende de l'outil ;* Flammarion, 3.50. — Achille Essebac : *Partenza... vers la Beauté ;* Ambert, 3.50. — Léon Frapié : *Marcelin Gaspard ;* Calmann Lévy, 3.50. — Maurice George : *La jeune Physi*, illustr. d'Henri Goussé ; « Le Livre et l'Estampe », 3 fr. — P.-B. Gheusi : *Sous le Volcan.* Préf. de Camille Flammarion. Illustr. de R. Lelong ; Flammarion, 3.50. — Martial Hémon : *Mauvais ménage ;* Havard. — Abel Hermant : *Cœurs privilégiés ;* Ollendorff, 3.50. — Jules Hoche : *Le Vice mortel ;* Tallandier, 3.50. — Albert Keim : *La Rédemption de Nini ;* Soc. Parisienne d'Edit., 3.50. — Jean de la Brète : *Conte bleu ;* Plon, 3.50. — Paul Lacour : *Le Charme féminin ;* Flammarion, 3.50. — Jean de la Hire : *L'Enfer du Soldat ;* Offenstadt, 3.50. — Pierre de Lano : *Terre Nuova ;* Flammarion, 3.50. — Geneviève Lanzy : *Vers l'amant :* Ollendorff, 3.50. — Francis Lepage : *Les fausses vierges :* Offenstadt, 3.50.—Jean-Lorrain : *Monsieur de Bougrelon :* Ollendorff, 3.50. — Gaston Mignard : *Gisèle* (*le Rêve et l'amour*) ; Dujarric, 3.50. — A. Monnier-Wissocq : *Flirts. Silhouettes de jeunes filles étrangères :* Stock, 2 fr. — Jean Morgan : *La Triste Aventure ;* Plon, 3.50. — Alexis Noel : *Paulette se marie ;* Plon, 3.50. — Nonce Casanova : *César ;* Ollendorff, 3.50. — Jules Perrin : *Père inconnu :* Ollendorff, 3.50. — Henri de Régnier : *Le Mariage de minuit*, roman contemporain ; « Mercure de France », 3.50. — E. Resclauze de Bermon : *Le Comte de Perazan ;* Plon, 3.50. — Comte A. de Saint-Aulaire : *La Ferme d'Erbigny* (*Etiennette*) ; Perrin, 3.50. —Stéfane Pol : *Paladin Philanthrope*, roman caricatural ; Charles, 3.50.— Bernard Taft (Raphael Baury) : *Le Pressoir ;* Dujarric 3.50.—Guy de Téramond : *La Route amoureuse ;* Simonis, Empis, 3.50. — Comte Léon Tolstoï : *Œuvres complètes. V. Journal d'un marcheur. Une tourmente de neige. Albert. Du Journal du prince D. Nekhloudov ;* Stock, 3.50. — H. Vignemal : *La Chaîne ;* Ollendorff, 3.50. — Emile Zola : *Vérité ;* Fasquelle, 3.50.

Sociologie. — Georges Brandès : *Le grand homme : origine et fin de la civilisation ;* Stock, 1 fr.— Georges Clemenceau : *L'Eglise, la République et la Liberté ;* Stock, 1 fr. — Lucien Corpechot :

Essai sur la réponse de M. R. Quinton à l'Enquête du « Mercure de France », *sur l'Influence allemande;* « L'Action Française ». — Renée Pingrenon : *Le Divorce. Ses causes*, etc.; Billard, 2 fr. — Dr Werner Wittich : *Le Génie national des Races française et allemande en Alsace*, trad. par André Korn; Giard et Brière.

Théatre. — Marcel Angenot : *Et voilà comment*, comédie en 1 acte; Vanier.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de MM. Pierre M. Olin, Henri de Régnier et Albert Mockel. — La Libre Esthétique. — Les Indépendants. — L'anthologie parlée de M. Paul Rameau. — La poésie française en Italie. — Notre prochain roman. — Publications du *Mercure de France*. — Avis. — Un communiqué officiel.

Une lettre de MM. Pierre M. Olin, Henri de Régnier et Albert Mockel.

Paris, 5 février 1903.

Mon cher Vallette,

On annonce qu'un journal s'est approprié à Liège le titre d'une revue d'art, *la Wallonie*, qui y parut pendant sept ans sous notre direction.

Voudriez-vous dire aux lecteurs du *Mercure* que nous ignorons tout de cette gazette, hormis qu'elle n'a rien de commun avec notre œuvre passée?

Croyez-nous cordialement vôtres.

PIERRE M. OLIN,
HENRI DE RÉGNIER,
ALBERT MOCKEL.

§

La Libre Esthétique. — Parmi les artistes invités cette année à prendre part au Salon de la *Libre Esthétique* on cite, pour la Belgique: MM. A. Baertsoen, Van Rysselberghe, Georges Lemmen, W. Degouve de Nuncques, Georges Morren, H. Huklenbrok, Georges Le Brun, Maurice Pirenne, R. de Bruycker, A. de Laet, F. Beauck, Paul Du Bois, V. Rousseau, G. Minne, G. Devreese, G. Combaz, Mme J. Massin, etc. ; pour la France, outre MM. Albert Besnard et Henri Martin, qui exposeront un ensemble d'œuvres important, MM. J.-E. Blanche, E. Moreau-Nélaton, Maurice Denis, M. Maufra, Albert André, Maxime Dethomas, Henri Lebasque, P. de Lapparent, Louis Valtat, Pierre Laprade, Louis aviot, les sculpteurs A. Charpentier, E. Bourdelle, Fix-Mas-

seau, Ch. Dufresne, A. Maillol, Ch. Rivaud. L'Angleterre aura comme représentants MM. Austen-Brown, Mark Fisher, D.-G. Mac Coll, Alex. Fisher ; l'Allemagne, MM. Georges Sauter, P. Baum, Max Stremel ; la Hollande, MM. J.-G. Drydorff et Dirk Nyland ; l'Espagne, MM. Rusinol, Nonell Monturiol et Pablo Roïg ; la Norwège, M. F. Thaulow ; la Russie, le prince Troubetzkoy.

Beaucoup de ces artistes, choisis dans les diverses tendances de l'art, n'ayant jamais exposé en Belgique, le Salon de 1903 offrira un spécial intérêt « d'inédit ».

Au cours de ce Salon, des auditions hebdomadaires initieront le public au mouvement musical d'aujourd'hui. Les concerts auront lieu tous les jeudis de mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de M. Vincent d'Indy, du Quatuor Zimmer, des pianistes Blanche Selva, Th. Ysaye, Emile Bosquet et Ricardo Vinès, de Mlles E. Delhez et J. Weyrich, cantatrices, des barytons Henri Seguin et Stéphane Dubois, de MM. Chaumont, Van Hout, J. Jacob, etc.

On y entendra notamment des quatuors à cordes inédits de J. Jongen et de G.-M. Witkowski, le quatuor inachevé d'E. Chausson (œuvre posthume), un trio inédit de V. Vreuls, une sonate pour piano et violon d'A. Magnard, une *Rapsodie basque* de Ch. Bordes, une *Fantaisie* pour deux pianos de Th. Ysaye, des *Variations sur un thème de Rameau* par P. Dukas, des compositions vocales d'H. Duparc, G. Fauré, C. Debussy, E. Chausson, L. de Serres, D. de Sévérac, R. de Castéra, B. Lucas, etc., exécutées en première audition.

La direction est en pourparlers au sujet de plusieurs conférences littéraires.

§

Les Indépendants. — L'exposition des Artistes Indépendants ouvrira le 21 mars (Vernissage le 20) aux Serres du Cours-la-Reine. Les œuvres des Sociétaires devront être déposées les 11 et 12 mars. S'adresser pour tous renseignements à M. Boisgontier, trésorier, 3, rue Clotaire.

§

L'Anthologie parlée de M. Paul Rameau. — M. Rameau fera entendre, pendant le mois de mars, des œuvres de Jean Lorrain, Pierre Louys, Jules Tellier, Henry Bataille, Paul Bourget, Paul Fort, Gabriel Vicaire, Jules Laforgue, Gustave Kahn, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Robert de

Montesquiou, Charles Cros, J. Barbey d'Aurevilly, Paul Verlaine.

Séance tous les jeudis de mars, à l'exception du jeudi de la mi-carême, à la mairie de l'Hôtel de ville, à 5 heures.

§

La Poésie française en Italie. — Dans ses trois dernières conférences-lectures de poésie française contemporaine, M. F. T. Marinetti a lu et analysé des poèmes de Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, José Maria de Heredia, Gustave Kahn, Henri de Régnier, Maurice Maeterlinck, Laurent Tailhade, Paul Fort, Stuart Merrill, Pierre Quillard et Remy de Gourmont.

La prochaine conférence-lecture de M. F.-T. Marinetti sera consacrée aux œuvres de Jean Moréas, Francis Vielé-Griffin et Emile Verhaeren.

Ces séances de poésie française contemporaine sont de plus en plus goûtées par un public d'élite, et il faut louer M. Marinetti d'en avoir eu l'idée.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un roman de H. G. Wells: *L'Amour et Mr. Lewisham*, traduit par Henry D. Davray.

§

Publications du « Mercure de France »:

Le mariage de minuit, roman, par Henri de Régnier, 3. 50.

§

Avis. — M. G. Binet-Valmer nous prie d'annoncer qu'il n'est plus rédacteur en chef de la *Renaissance Latine*.

§

Un communiqué officiel. — De la *Dépêche coloniale* (communiqué officiel):

« Le gouverneur de la Martinique vient de câbler au ministre des Colonies que la Montagne Pelée continue de projeter avec violence des blocs enflammés. D'ailleurs, la situation du volcan est très satisfaisante. »

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLV*)

—

N° 157. — JANVIER 1903

REVUE DU MOIS

N° 158. — FÉVRIER 1903

REVUE DU MOIS

N° 159. — MARS 1903

REVUE DU MOIS



TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME XLV*)

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo,

